Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré


BnF Gallica

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

12

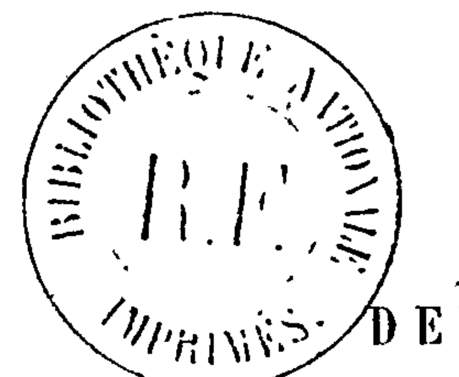
LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

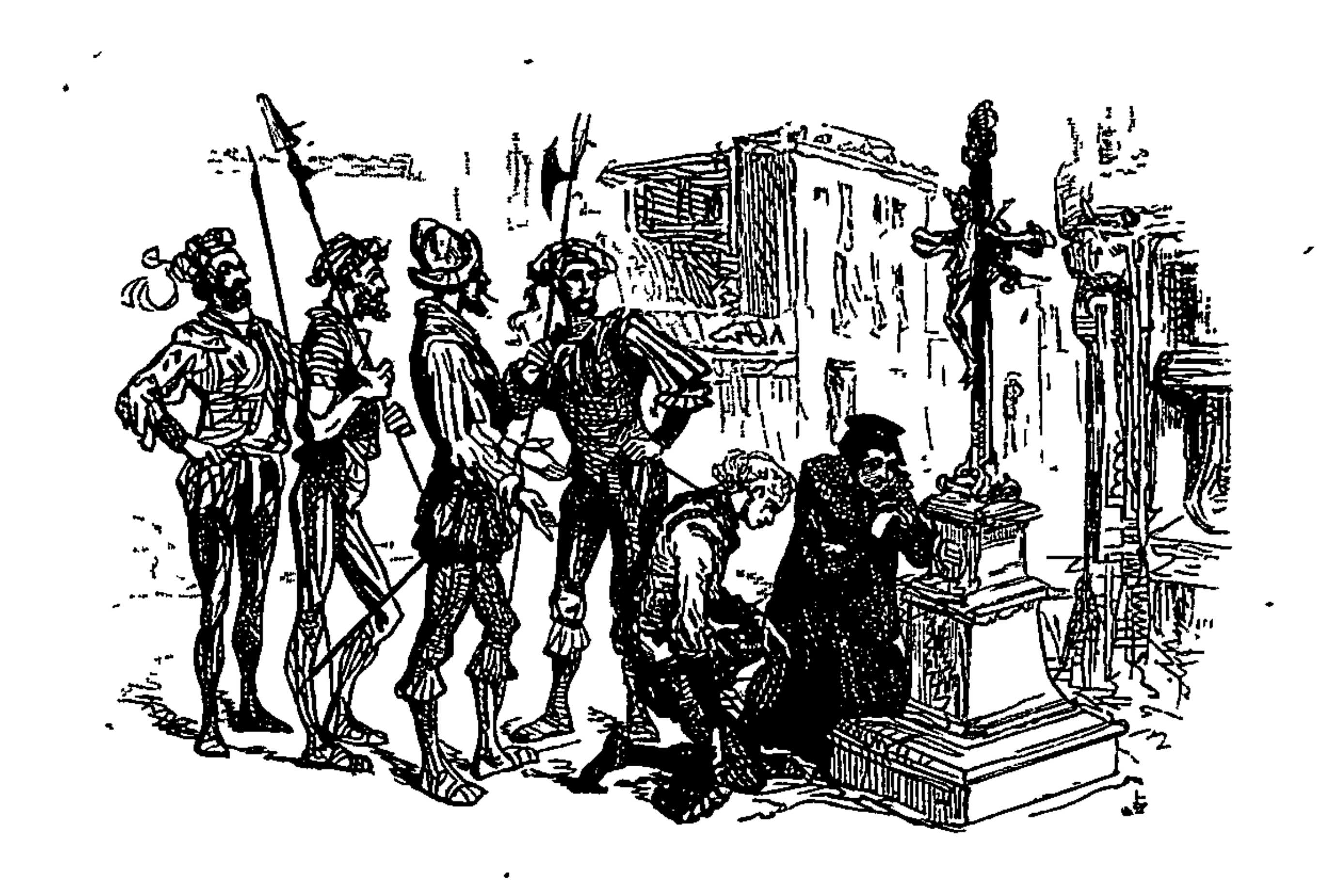
NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



1878

DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Le tigre se roulait à quelques pas de moi. (P. 3, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

III

La Reine des serpents.

Dès le lendemain matin, André et Berthe s'empressèrent d'aller prendre des nouvelles de leur pauvre protégé. Comme ils sortaient du bungalow, ils rencontrèrent le *hâkim* ou médecin indigène, qu'on avait fait venir en toute hâte la veille pour soigner le blessé. Le médecin n'avait que de bonnes nouvelles à leur donner. L'horrible morsure du crocodile avait simplement déchiré les chairs sans endommager les os. La plaie elle-même, malgré son étendue, n'offrait aucune gravité; déjà le pansage de la veille semblait avoir produit un effet excellent. En somme Mali en serait quitte pour quelques jours de repos forcé.

Les enfants, enchantés de ce qu'ils avaient appris, remercièrent le médecin et se dirigèrent vers la cabane où reposait le blessé. Comme ils approchaient ils crurent distinguer la voix du vieillard, qui semblait s'adresser à une personne inconnue. André fit signe à sa sœur d'écouter et ils restèrent immobiles près de la porte qui était restée entr'ouverte.

« Te voilà donc, ma belle reine, disait le vieillard, ma fidèle compagne. Tandis que les ingrats m'ont abandonné au moment du péril et ont fui lâchement, toi seule as voulu partager mon infortune. Mais aussi, désormais, pour toi toutes les tendresses, toutes les douceurs. Quand j'irai à Bénarès, je rapporterai une fine mousseline pour décorer la couche où tu reposeras seule, et je ferai orner mon toumril de grains de corail pour charmer tes yeux, qui sont semblables à ceux de la divine Parbati. Et quand j'aurai retrouvé les fugitifs, qui ne peuvent m'échapper, je les obligerai les jours de fête à ramper devant toi comme des esclaves. »

Quelle était donc cette mystérieuse compagne à qui le vieux mendiant parlait si tendrement? Les deux enfants s'approchèrent doucement du seuil et

1 Suite. — Voyez vol. XI, page 401.

jetèrent un regard timide dans l'intérieur de la pièce.

Grande fut leur surprise à la vue du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. A demi étendu sur une natte de joncs lui servant de couche, selon l'usage du pays, le vieux Mali, tout en parlant, regardait tendrement une belle cobra noire, le plus redoutable des serpents indiens, qui enroulée sur sa queue se tenait auprès de lui. Le reptile, la tête redressée, le capuchon gonflé, se balançait lentement, comme bercé par la douce musique des louanges du vieillard.

A cette vue, Berthe ne put retenir un cri. Effrayé, le serpent déroula ses plis et disparut en sifflant sous la natte. Les enfants, se voyant découverts, entrèrent dans la cabane.

« Ah, c'est vous, mes bons seigneurs, dit Mali, soyez les bienvenus et que le bleu Vichnou vous réserve une place dans le Mérou en récompense de toutes vos bontés! Excusez aussi votre humble esclave s'il ne se lève pas pour vous saluer. »

Comme les enfants semblaient hésiter à venir près de lui, il ajouta :

« N'ayez aucune crainte, mes seigneurs, la bonne Sâprani sait reconnaître mes amis et elle ne vous fera aucun mal. Nos dernières aventures l'ont rendue un peu craintive, autrement elle n'eût pas bougé à votre venue.

— C'est donc à ce vilain serpent que vous parliez ainsi? dit Berthe. Je vous avertis que j'ai horreur des serpents et que papa a donné ordre que l'on tue tous ceux que l'on trouverait près de notre habitation.

— Il y a serpents et serpents, répondit Mali, et je suis sûr que votre père, qui est si bon, ne donnera point l'ordre de faire de mal à ma pauvre amie. Et vous-même, mademoiselle, lorsque vous connaîtrez ma chère Sâprani, je suis certain que vous l'aimerez.

— J'ai bien peur que vous ne vous trompiez, mon brave homme, dit André. Ma sœur est horriblement poltronne et je crois que tous les raisonnements du monde ne lui feront pas aimer un serpent. Quant à mon père, il fera assurément protéger un animal auquel vous semblez porter un si vif intérêt. »

Berthe fit une légère moue en entendant son frère critiquer son courage, mais elle ne protesta nullement.

« Comment vous trouvez-vous? demanda André au vieillard. Le médecin nous a rassurés sur votre état et vous pourrez bientôt vous remettre en route.

— Je me sens encore bien faible, répondit Mali, et si vous voulez m'accorder quelques jours d'hospitalité...

— Mais certainement, interrompit le jeune homme; vous resterez ici aussi longtemps qu'il vous fera plaisir; c'est la volonté de mon père.

— Je vous remercie, mon bon seigneur, mais d'ici à deux jours, je vous demanderai la permission de reprendre ma route. Sauf Sâprani, qui m'est restée, j'ai perdu tous mes serpents lors de mon accident, et il faut que je me hâte de me mettre à leur recherche. Je sais qu'ils ne se seront guère éloignés du lieu de ma chute, et je compte bien les y retrouver.

— Que voulez-vous donc faire de ces vilaines bêtes? s'écria Berthe que cette conversation faisait frissonner.

— Ces vilaines bêtes, ma bonne demoiselle, reprit Mali, sont mon seul gagne-pain. Je les ai dressées à obéir à ma voix et je parcours ainsi les villes et les villages pour exhiber leur intelligence et leur adresse. Dès que la foule m'environne, je pose mes corbeilles à terre et, prenant mon toumril, je joue un air mélodieux. Aussitôt mes cobras s'agitent; une à une elles sortent des paniers et viennent se ranger à mes pieds; puis, suivant les modulations de mon instrument, elles se dressent, ouvrent leur capuchon et dansent en cadence; enfin l'une après l'autre, elles s'enroulent autour de mon corps et viennent former autour de mon front une auréole de têtes sifflantes qui me fait ressembler au terrible Siva lui-même. Alors les pièces de cuivre pleuvent autour de moi, et je puis acheter le peu de riz et le lait qui suffisent à mon entretien et à celui de mes reptiles. De Patna à Hardvar, de l'Himalaya au saint fleuve Nerbuddâ, tout le monde connaît le puissant charmeur Mali. Il n'est pas de fêtes où l'on ne m'invite, car c'est moi qui sais le mieux faire danser les serpents sur l'autel de la noire Kali. On vante mes secrets pour guérir les morsures venimeuses et pour écarter les sorts. Enfin tout le monde me redoute, quoique je n'aie jamais fait de mal à personne, et tout le monde aussi me méprise.

— Et pourquoi vous méprise-t-on, mon bon Mali? dit André qui semblait vivement intéressé. Votre qualité de mendiant devrait vous attirer le respect des Hindous, qui vénèrent celui qui sait dédaigner les splendeurs de ce monde.

— On me méprise parce que je suis le pontife fidèle d'un culte qui s'éteint. Jadis l'univers entier s'inclinait devant nos autels et le dieu-serpent enlaçait le monde de ses plis. Nos vénérables mystères n'étaient pas respectés seulement dans la sainte presqu'île de Djambou-dvîp; ils régnaient aussi en maîtres sur les pays glacés d'où viennent vos ancêtres.

— Oui, interrompit Berthe, mais comme Dieu nous l'avait annoncé, une vierge vint qui écrasa sous son talon la tête du serpent.

— Le serpent, reprit avec feu le jeune André, a pu paraître un dieu convenable pour les premiers humains qui, méconnaissant leur créateur, s'inclinèrent en tremblant devant la créature. Certes, ce dieu redoutable personnifiait bien la terreur, la ruse et la malice, et il a disparu dans l'ombre devant notre Dieu, qui est la lumière, l'amour et la bonté. Mon pauvre Mali, contentez-vous de faire danser vos ser-

pents sur la place publique, et n'essayez pas de relever leurs autels; ils sont à jamais détruits. » Puis, voyant le front du vieux pontife s'assombrir, il ajouta d'une voix plus calme : « Mais vous nous aviez promis tout à l'heure de nous parler de votre cobra favorite; eh bien, racontez-nous son histoire, elle ne peut manquer de nous intéresser. »

Ces mots semblèrent rasséréner le vieillard, et il entama son récit sans se faire prier. Berthe, par prudence, alla s'asseoir près de la porte, tandis qu'André s'étendait sur la natte près du charmeur.

« Il y a de cela deux ans, dit Mali, je me rendais avec mes serpents à la foire de Bhilsa. Vous savez que cette ville est célèbre, depuis plus de vingt siècles, par les merveilleux monuments qui l'entourent et aussi par sa situation au débouché de la rivière sacrée, la Betva, sortant en ce point des sombres monts Vindhyas. Le pays environnant est un des plus sauvages de notre terre. D'épaisses forêts recouvrent la montagne, qui n'a d'autres habitants que le Gound nu et le cruel Bhil. Je n'avais rien à craindre de ces sauvages, qui me vénèrent comme un demi-dieu et tremblent d'effroi à ma seule vue; mais j'avais à affronter tous les jours un danger autrement terrible, celui de la rencontre de quelques-unes des innombrables bêtes fauves qui hantent ces solitudes. Aussi étais-je obligé de cheminer avec précaution, ne voyageant que de jour, pendant l'ardente chaleur de midi, heure où, comme vous le savez, les fauves ne quittent jamais leur tanière.

» J'étais cependant arrivé sans encombre jusqu'à une étape de Bhilsa, quand j'appris que la forêt qui me restait à traverser était habitée par un tigre mangeur d'hommes, qui dans la dernière semaine avait dévoré deux imprudents voyageurs. Les villageois m'engageaient à changer de route, mais il me fallait pour cela contourner la montagne, ce qui me rallongeait de trois jours. D'autre part, la foire ouvrait le surlendemain; j'arriverais donc, en ce cas, trop tard pour la grande cérémonie de la purification de l'idole, qui a lieu le premier jour et qui ne manque pas de me rapporter de fort beaux bénéfices.

» Cette pensée me décida, et, malgré les prières des paysans, je me mis bravement en marche vers la forêt. A mesure que je m'enfonçais dans ses profondeurs le cœur me manquait, mais je continuais à marcher en invoquant le nom des intrépides frères Pandous. Mes corbeilles étaient fort lourdes et ralentissaient ma marche. J'avais quelques jours auparavant recruté un certain nombre de jeunes cobras, encore à peine dressées, et qui, jointes à mes vieilles élèves, ne laissaient pas d'augmenter considérablement mon fardeau.

Le palais de Bihtour. (P. 6, col. 1.)

» Je marchais depuis deux heures et je me félicitais déjà de ma témérité, d'autant qu'il me semblait apercevoir la lisière du bois, quand tout à coup, au tournant d'un rocher, je me trouvai presque nez à nez avec le mangeur d'hommes, un tigre superbe, aussi grand qu'un buffle et qui se tenait immobile au milieu du sentier.

» D'effroi je laissai tomber mes corbeilles qui s'ouvrirent livrant passage à mes serpents; mais je n'y pris guère attention et je restai comme pétrifié, les yeux fixés sur mon terrible ennemi. Je le vis s'avancer vers moi, mais je ne pensai ni à fuir, ni à résister. A un pas de moi, il poussa un rugissement et d'un bond me jeta à terre. Je fermai les yeux et je sentis que j'étouffais sous le poids de l'énorme bête, qui se tenait accroupie sur moi et dont les griffes acérées m'entraient dans la poitrine et dans les jambes. Cependant le monstre n'achevait pas de me tuer et je me demandais ce qui pouvait le pousser à prolonger ainsi ma misérable existence, lorsqu'à mon immense surprise je me sentis libre. J'ouvris les yeux; le tigre se roulait à quelques pas de moi comme en proie à un accès de rage. Je restai toujours immobile, attendant que le tigre revînt me dévorer, mais la monstrueuse bête ne semblait plus vouloir me faire de mal. Pendant dix minutes, elle se tordit dans d'horribles convulsions, puis je la vis tomber et ne plus bouger.

» Quelques minutes, peut-être plus, je restai étendu immobile. Enfin, rien ne bougeant plus, je me levai, j'approchai lentement : le tigre était mort. Je tombai à genoux pour remercier Rama de cette insigne protection, puis ayant réuni mes serpents, qui se cachaient sous les broussailles voisines, je les réintégrai dans mes corbeilles et j'allais quitter

en toute hâte ce lieu funeste, quand je m'aperçus qu'il me manquait encore une de mes jeunes cobras, la plus intelligente et déjà la plus affectueuse. Je cherchai en vain partout, quand j'eus l'idée de m'approcher de nouveau du tigre, et que vis-je alors! Sâprani, ma jeune cobra, se tenait enroulée autour du cou du fauve; ses crochets venimeux étaient profondément implantés dans la gorge du monstre. Je compris tout alors, la fuite du mangeur d'hommes, ses convulsions, sa mort. Sâprani m'avait sauvé.

» Quand j'arrivai ce jour-là à Bhilsa, grandes furent les clameurs de la foule en apprenant le miraculeux événement. Tout le monde voulut voir la Reine des serpents; le grand-prêtre m'hébergea en son honneur pendant tout mon séjour et je quittai Bhilsa chargé d'or et de présents.

» Et vous ne voudriez pas, mademoiselle, que j'aimasse cette bête si bonne et si dévouée? Voyez, hier, ne m'a-t-elle pas encore une fois suivie seule au milieu de toutes mes infortunes?

— Oui, vous avez raison, s'écria Berthe, je reconnais que Sâprani est une bonne et noble bête, et dès aujourd'hui je vais lui faire apporter une jatte de lait pour la récompenser.

— Oh, vous pouvez être sûre qu'elle vous remerciera chaleureusement, » dit Mali.

A ce moment, comme si l'intelligent animal eût compris ce qui se passait, on vit apparaître sa fine tête au bord de la natte; puis, s'enhardissant, elle se déroula tout entière sur le sol de la chambre.

Du coup c'en était trop pour le courage de Berthe qui, se cachant les yeux, sortit de la cabane et se sauva en courant vers l'habitation.

André, plus intrépide, voulut examiner de près l'étrange Sâprani, qui se laissa faire avec beaucoup de bonne grâce. C'était une superbe cobra de deux mètres de long. Son corps rond et flexible était couvert d'écailles noires entremêlées de taches jaunâtres régulièrement disposées. Mais ce qui étonna le plus le jeune homme, ce fut lorsque la bête, se redressant sur un signe de son maître, étala la membrane qui encadrait sa tête et montra les deux cercles noirs dont elle est ornée et qui ont valu à son espèce le nom de serpents à lunettes.

« Alors, ce faible animal, demanda-t-il au charmeur, a la puissance de tuer un tigre en quelques instants?

— Le tigre piqué par une cobra, répondit Mali, meurt en moins d'un quart d'heure.

— Et un homme? reprit André.

— Pour un homme, c'est autre chose, dit le charmeur, quelques minutes suffisent.

— Quelques minutes! s'écria l'enfant.

— Les savants docteurs de Calcutta, reprit l'Hindou, affirment que l'effet de la piqûre de la cobra sur un homme s'opère en une minute et demie.

— C'est effrayant, dit André. Aussi j'espère que Sâprani voudra bien ne jamais me considérer comme votre ennemi.

— Quant à cela, soyez sans crainte, cher Sahib, répondit vivement le vieillard. Désormais Mali et Sâprani vous appartiennent tous deux. Libre à vous d'en disposer selon votre bon plaisir. »

IV

Chez le prince de Bihtour.

Quelques jours après, un brillant cavalier tout chamarré d'or vint apporter à Gandapour l'invitation annoncée par le prince Doundou.

M. Bourquien, qui se souciait fort peu des fêtes et des réunions bruyantes et vivait fort à l'écart du monde depuis la mort de sa femme, avait pensé d'abord à refuser poliment l'invitation du prince; mais c'était mécontenter un puissant voisin et surtout priver ses enfants d'une distraction qui semblait leur sourire vivement.

Le messsager repartit donc en portant l'assurance que M. Bourquien et ses enfants assisteraient à la fête que le prince de Bihtour donnait en son palais à la société de Cawnpore et de Lucknow.

Grande fut la joie d'André et de Berthe lorsqu'ils apprirent la décision de leur père.

« Une seule chose me désole, disait André à sa sœur, c'est de penser que je vais être obligé d'endosser un horrible habit noir pour me promener au milieu de toutes ces splendeurs asiatiques.

— Et voudrais-tu donc y figurer dans ton costume de planteur, dit Berthe en riant, et me voir, moi, déguisée en femme sauvage, avec des plumes dans les cheveux et une ceinture de feuillage?

— Non, répondit André avec humeur, mais je trouve ridicule de nous astreindre à l'incommode et sombre accoutrement européen, alors que nous avons à notre disposition l'élégant costume des indigènes. Crois-tu que le turban d'or et les vastes robes de soie et de brocard me siéraient mal?

— Certes non, dit Berthe, mais tu sais que les Anglais considèrent comme inconvenant d'adopter les coutumes indigènes.

— Au diable les Anglais! s'écria le jeune homme. C'est avec leur absurde décorum qu'ils nous aliènent les indigènes. Au lieu de fraterniser avec eux comme faisaient les anciens conquérants français de l'Inde, ils élèvent barrière sur barrière pour s'en séparer, sans réfléchir qu'au premier danger la barrière ne les garantira pas et ne fera que les gêner. Et pourquoi, nous autres Franco-Indiens, les imiterions-nous? Je sais bien qu'à la place de mon père, je prendrais plutôt pour modèle notre aïeul Hector, qui servait la France et le Peichva.

— Eh bien, André, dit Berthe, voilà que tu te mets à la fois en révolte et contre le gouvernement légal du pays, et, ce qui est pis encore, contre ton père. Allons, monsieur le révolutionnaire, vous feriez assurément un beau Rajah, mais aujourd'hui il faut vous contenter de l'habit noir.

— Tu as raison, petite sœur, répondit le jeune homme en lui sautant au cou, et moi je suis fou. Mais nous n'avons pas encore vu aujourd'hui ni Mali, ni sa compagne l'incomparable Sàprani.

— Je me passerai volontiers de la vue de cette dernière, dit Berthe; tous ses mérites ne m'ont pas encore réconciliée avec la gent rampante. Du reste, voilà justement Mali qui s'avance vers nous. »

Le vieux charmeur se dirigeait en effet vers la maison, soutenant son corps encore chancelant au moyen de son long bâton magique, peint d'ocre rouge. Les enfants coururent à la rencontre du bon vieillard devenu leur ami.

« Eh bien, Mali, lui crièrent-ils ensemble, nous allons à Bihtour.

—Quelle joie! ajouta Berthe en battant des mains, on dit que la fête sera mi-partie européenne, mi-partie indienne. Dans la journée nous verrons des nautchs, des jongleurs, puis le soir on dansera à l'anglaise.



Il prit la coupe. (P. 7, col. 1.)

— Que Doundou soit maudit, lui et ses fêtes! grommela le vieillard.

— Allons, allons, Mali, repartit le jeune homme, je sais que le prince Doundou et toi n'êtes pas de très-bons amis. Il t'a laissé fort inhumainement dans une triste position, mais il est plutôt vaniteux et léger que méchant, et ce n'est pas une raison pour l'envoyer ainsi chez Pluton, ou, comme vous dites vous autres, chez les sombres Daïtias.

— Celui qui a ravi le fils de la tigresse doit craindre de voir ses griffes pousser, répondit Mali.

— Décidément, mon vieil ami, tes figures sont fort poétiques, mais peu gaies, dit le jeune homme en souriant. Tu vois tout en noir. L'autre jour, de grand matin, nos serviteurs ont trouvé chacun devant la porte de leur case un gâteau de farine, un vulgaire *tchapati*, qu'une main mystérieuse y avait déposé durant la nuit. Dès que cette piètre plaisanterie t'a été rapportée, tu t'es mis aussitôt à prophétiser d'une façon lugubre. A t'entendre, ces tchapatis étaient un signe de guerre et de révolte. Ils signifiaient : « Que chacun cuise son pain et se mette en marche, car le moment est venu! » Nos chiens n'ont fait qu'une bouchée de ces gâteaux, et tu vois qu'aucun fou n'a cuit son pain et ne s'est mis en marche.

— L'homme a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, répondit emphatiquement le vieillard.

— Allons, bon, tu recommences tes proverbes, s'écria André avec humeur. Adieu, Mali, nous te raconterons les détails de la fête, peut-être cela te déridera-t-il. »

Et prenant sa sœur par la main, il l'entraîna en

courant vers l'habitation, laissant Mali maugréer contre son ennemi Doundou.

Le jour de la fête, ce jour tant désiré, vint enfin. Une barque qu'on avait gaiement pavoisée de drapeaux français devait conduire la famille Bourquien à Bihtour, située sur la même rive du Gange, en amont de Gandapour.

Le voyage fut charmant. André et Berthe s'extasiaient devant le paysage et témoignaient leur joie par des cris et des rires. Seul, M. Bourquien était pensif et soucieux, mais sa préoccupation restait inaperçue de ses enfants, tout entiers à leur bonheur.

Non loin de Bihtour, le bateau de la famille Bourquien rejoignit d'autres barques chargées d'invités, qui se rendaient aussi chez le prince. On navigua de conserve, et les rires et les joyeux propos redoublèrent. Mais quand, à un coude du fleuve, le palais de Doundou apparut soudain à tous les yeux, ce fut un concert de cris admiratifs et de hourrahs enthousiastes.

Il eût été difficile de rêver un spectacle à la fois plus grandiose et plus poétique. Le palais, vaste construction de marbre blanc et rose, dressait majestueusement ses longues façades délicatement découpées, ses rangées de balcons, ses tourelles surmontées de légers clochetons, au sommet d'un gigantesque, d'un prodigieux perron dont les mille marches sculptées venaient tremper dans le fleuve. Partout flottaient d'immenses étendards de soie, mariant au gré du vent leurs mille couleurs. Une foule bariolée couvrait les terrasses suspendues au-dessus de l'eau où se balançaient des centaines de gondoles à la proue dorée, aux longs mâts pavoisés. Le grand soleil de l'Inde, frappant cet amas de dorures et de couleurs, en rehaussait l'éclat et l'enveloppait d'un éblouissant mirage.

Lorsque la petite flottille des invités aborda au perron de marbre, des clameurs joyeuses s'élevèrent du sein de la foule et des fanfares cachées dans les jardins firent résonner les échos.

Le prince Doundou en personne, transgressant la raide étiquette hindoue, se tenait sur le rivage et accueillait chaque nouveau venu d'une parole aimable. A la vue de M. Bourquien, sa figure s'illumina et il vint avec empressement à sa rencontre :

« Ah! noble Sirdar, s'écria-t-il (le titre de *Sirdar*, qui équivaut à notre titre de duc, avait été conféré à la famille Bourquien par les rois maharates), malgré votre promesse, j'espérais à peine avoir le bonheur de vous recevoir, vous et vos charmants enfants. Combien je suis heureux que vous vous soyez décidés à venir. La fête n'eût pas été complète si le palais du fils des Peïchvas n'avait pas été honoré de la présence du fils de leur meilleur serviteur.

— Ces temps sont bien loin, répondit M. Bourquien; il n'y a plus aujourd'hui de Peïchva et je ne suis qu'un humble planteur, un ouvrier de la terre. »

Sans rien ajouter, Doundou prit le bras de l'Européen et ils gravirent ensemble les degrés montant au palais. André et Berthe les suivaient.

Les deux enfants continuaient sans se gêner leur examen admiratif :

« Mais regarde donc, André, disait la jeune fille, ce sont des châles, de vrais châles de cachemire sur lesquels nous marchons.

— Oui, petite sœur, répondait son frère, il paraît qu'il en est toujours ainsi chez les riches Hindous. Le châle n'a jamais été pour eux un vêtement, mais bien un tapis doux et moelleux qu'ils emportent avec eux pour servir de siége et atténuer le froid des dalles sur lesquelles ils s'assoient. Mais regarde donc avec quelle splendeur tous ces nobles sont habillés. En voici un tout bardé de fer et d'or qu'on prendrait pour un paladin, tandis que son voisin, avec son pourpoint de damas et son haut-de-chausses bouffant, ressemble à un mignon de la cour d'Henri III.

— Quel dommage que nous ne puissions pas voir les princesses! reprit Berthe; je suis sûre qu'elles doivent ruisseler d'or et de diamants.

— Ah, dame, Son Excellence Doundou Pant Rao, dit en riant le jeune homme, ne pousse pas encore la civilisation jusqu'à permettre aux dames de sa cour de se montrer à nos regards profanes; mais il est probable que tu seras plus heureuse que nous, qu'il te sera permis de pénétrer dans le harem. »

Tout en discourant, l'on était arrivé au palais, et là les sujets d'étonnement se multipliaient à tel point que les enfants ne savaient plus comment manifester leur admiration.

A peine les invités eurent-ils franchi le vestibule, où se trouvait une double rangée de serviteurs armés d'éventails de plumes de paon et de chasse-mouches en soie de yak, qu'ils se trouvèrent dans un ravissant jardin. Les allées pavées de marbre rose s'enfonçaient sous d'épaisses voûtes d'arbres odoriférants; des ruisseaux serpentaient dans des canaux incrustés de mosaïques simulant des fleurs et des poissons et se réunissaient dans des bassins d'où l'eau jaillissait en mille gerbes.

Au bout du jardin s'élevait un élégant pavillon, supporté par cent colonnes d'albâtre oriental, où avait été servie une collation de fruits et de sorbets indiens. Dès que les invités eurent pris place autour de la table, les réservoirs qui recouvraient le pavillon laissèrent échapper leur contenu qui, s'épanchant en nappe sur les quatre faces du léger édifice, l'enveloppa d'une muraille liquide sur laquelle se jouaient mille arcs-en-ciel.

Après la collation, les Européens parcoururent l'intérieur du palais lui-même; ils visitèrent les vastes salles d'apparat, où les murs couverts d'arabesques d'or, entourant de minuscules et innombrables miroirs, semblaient étinceler de mille feux; puis ils passèrent en revue les galeries de miniatures, les chambres de sieste ou de repos, dont toutes les parois de marbre n'ont d'autre ornement

que de légères mosaïques de pierres précieuses.

Enfin tout le monde se trouva réuni dans une des salles où devaient avoir lieu les divertissements. Chacun ayant pris place sur les divans qui entouraient la salle, des serviteurs apportèrent aux dames des aiguières d'eau de rose, aux messieurs des houkas allumés et chargés d'un mélange parfumé.

Comme toutes les fêtes indiennes, celle-ci commença par un *nautch*. Le nautch, ou danse des bayadères, n'est pas une danse véritable, comme nous nous le représentons. C'est une cérémonie presque sérieuse et qui a un caractère demi-religieux. Enveloppées de longs voiles de soie, les bayadères tournent lentement et gracieusement sur elles-mêmes, en accompagnant leur mouvement d'un chant lent, monotone. Les fifres, les cymbales, les tam-tams accentuent le rhythme.

Cependant nous devons dire, pour être juste, que ni André, ni Berthe ne manifestèrent un vif enthousiasme pour le nautch. Les jongleurs qui suivirent les bayadères n'eurent guère plus de succès. Ces hommes souples et agiles comme des serpents eurent beau se transformer, se métamorphoser sous leurs yeux, les deux enfants restèrent froids ; la fameuse danse des œufs seule réussit à réveiller leur enthousiasme assoupi.

Après la représentation, les chambellans à canne d'or entrèrent et invitèrent les Européens à passer dans la salle à manger où le dîner les attendait. Là aussi le coup d'œil était féerique ; la table, servie à l'anglaise, étincelait de pièces d'argent, de cristaux précieux au milieu desquels s'élevaient de véritables montagnes de fleurs rares. On racontait que le Rao avait fait venir, rien que pour la circonstance, des cuisiniers de Calcutta, à plus de trois cents lieues de Bihtour, et que les fruits et les mets venaient de Bombay.

Le prince, selon la coutume hindoue, ne prit pas place à la table, sa religion lui interdisant de manger avec des infidèles. Mais à la fin du repas on le vit apparaître, suivi d'un serviteur portant une coupe d'or. Ayant pris la coupe, il la remplit de vin de Champagne et, l'élevant au-dessus de son front, il s'écria d'une voix forte :

« Myladies et gentlemen, à la santé de notre très-gracieuse souveraine, la reine Victoria. »

Comme frappés d'un choc électrique par ces simples paroles, les assistants se levèrent d'un seul mouvement ; tous les verres brillèrent en l'air, et d'un ton grave et enthousiaste chacun répéta : « La reine ! la reine ! la reine ! »

« A la santé du général Wheeler, ajouta le prince, et de la vaillante armée qu'il représente. »

Ce toast fut à son tour accueilli par un triple hourrah, et fut bientôt suivi d'une série d'autres toasts non moins bien accueillis. Le général Wheeler porta la santé « de l'aimable hôte, l'avenir de la jeune Inde » ; chacun eut son mot et son succès. Lorsque ce fut le tour de M. Bourquien, il se fit un peu prier, puis se levant, il dit lentement en regardant Doundou : « Messieurs, à l'oubli du passé, à l'espoir dans l'avenir. » On applaudit, mais faiblement ; et le major Paterson, ayant murmuré à l'oreille de son voisin que décidément la galanterie française était morte, se leva et but « aux dames du Royaume-Uni et de l'Hindoustan. » Ce toast fut accueilli par une quadruple salve de cheers et mérita à son auteur les plus vives félicitations.

A ce moment les gais accords d'un orchestre vinrent rappeler aux Européens que, ainsi que l'avait dit Berthe, la fête serait mi-partie indienne et mi-partie européenne. Et tout le monde passa dans la salle de bal, où bientôt les groupes tourbillonnèrent allègrement.

Seul, M. Bourquien était resté à la porte et semblait regarder tristement les ébats de toute cette brillante jeunesse. Tout à coup, il sentit une main se poser sur son épaule, et une voix qu'il reconnut pour celle du prince lui dire familièrement :

« Eh bien, Sirdar Bour Khan, pourquoi rester ainsi loin de la fête ?

— Ces amusements ne sont plus de mon âge, prince, dit-il, et le moment lui-même n'est guère aux amusements.

— Que voulez-vous dire, Sahib ? dit vivement Doundou.

— Eh, vous le savez sans doute aussi bien que moi, reprit M. Bourquien, mieux peut-être. Tandis que nous dansons ici, je ne sais quel vent funeste semble souffler sur la vieille Inde. L'air est chargé d'une sourde électricité et il me semble que l'orage va éclater à chaque minute. Chaque jour quelque pronostic fâcheux me montre l'imminence du péril et je suis épouvanté devant l'aveuglement de ceux qui nous gouvernent.

— Allons, Sahib, dit le prince, vous vous tourmentez bien inutilement. Où sont ces terribles pronostics qui vous épouvantent ? Serait-ce la fameuse distribution de tchapatis, qui nous a tant fait rire l'autre jour chez le général ? Croyez-moi, la puissance anglaise est désormais fermement établie et rien ne pourrait l'ébranler. Ne peut-elle pas compter sur l'appui des chefs mêmes de la nation indienne ? Voyez, moi-même, moi le fils du Peïchva, ne suis-je pas venu m'incliner devant elle ? N'ai-je pas entouré ma réconciliation de tout l'éclat possible ? N'ai-je pas, l'autre jour, juré fidélité à la reine, et pour rendre mon serment indéliable n'ai-je pas en jurant étendu la main sur le front sacré de la vache ? Non, non, rassurez-vous et laissez danser sans crainte ces enfants. »

Mais M. Bourquien ne semblait pas convaincu, et il reprit en secouant tristement la tête :

« Je crois à votre parole et à votre fidélité, Doundou, mais cela ne suffit pas pour dissiper mes craintes. Riez si vous voulez des mystérieux tchapatis, signal redoutable pour celui qui sait voir, mais j'ai d'autres nouvelles plus alarmantes, plus

véritables, plus terribles, et je m'étonne vraiment de voir le général Wheeler aussi tranquille.

— Quelles nouvelles? dit le prince avec lenteur.

— Je viens de recevoir d'un de mes amis d'Allahabad une lettre qui m'annonce que les fusiliers bengalais de Serampour se sont soulevés, le mois dernier, et ont massacré leurs officiers.

— C'est une vieille nouvelle, interrompit Doundou, et tout est rentré dans l'ordre.

— Oui, c'est vrai; mais depuis les cipayes se sont révoltés à Patna, à Agra; et si j'en crois la lettre de mon ami, les cipayes de Meerut marchent sur Delhi.

— Mais alors, c'est un soulèvement général, s'écria avec feu le prince. Que peuvent faire les quelques poignées d'Européens devant ces bataillons?

— Ils lutteront, répondit gravement M. Bourquien, et chacun saura faire son devoir et périr, s'il le faut, pour défendre la cause de la civilisation.

— Vous ne voulez pas dire, interrompit Doundou, que vous prendriez les armes vous-même? Respecté, aimé de tous, vous savez que vous ne craignez rien et que le triomphe des Hindous amènerait votre fortune. Votre aïeul ne s'est-il pas cent fois mesuré avec succès contre les Anglais?

— Mon aïeul luttait en vaillant soldat face à face avec son ennemi; mais pas plus que moi il n'eût accepté de servir ou de commander une poignée de rebelles sans loi et sans drapeau, qui commencent dès aujourd'hui leur prétendue revendication par le pillage et le meurtre.

— Vous êtes un noble cœur, s'écria le prince, et si les Anglais ont beaucoup d'alliés comme vous, ils n'ont rien à craindre. Mais encore une fois vos craintes sont chimériques. Nous danserons encore souvent à Bithour, avant que vos lugubres prédictions ne s'accomplissent. » Et il s'éloigna, après avoir serré la main du Français, qui s'enfonça, tout préoccupé, sous les ombrages épais du jardin.

Le bal se prolongea fort avant dans la nuit. Les invités remontèrent dans leurs barques et descendirent le fleuve, escortés par des bateaux portant des musiciens et brillamment illuminés.

Quand André et Berthe se couchèrent ce jour-là, leurs jeunes têtes étaient tellement pleines de lumière et de splendeurs qu'ils croyaient avoir rêvé.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LE PALAIS DU CHAMP DE MARS

On vous a parlé dans un précédent article du Trocadéro et de son rôle dans l'Exposition universelle. On vous a décrit ses attributions et la destination de son Palais, qui constitue comme une région à part dans ce groupement merveilleux. C'est un terrain neutre, où viennent expirer les bruits du tournoi; c'est l'emplacement des fêtes où les représentants des nations salueront leurs élus. Mais le terrain du concours, l'Exposition universelle enfin, se tient au Champ de Mars.

Le Palais forme un immense rectangle, comprenant cinq galeries (indépendamment d'une annexe de chaque côté), qui vont de la Seine à l'École militaire et ont 700 mètres de longueur, sur une largeur totale de 350 mètres. Elles se rattachent à un immense portique faisant face au pont d'Iéna et mesurant 300 mètres de longueur sur 75 de hauteur. Les côtés de ce portique sont flanqués de pavillons avec coupoles dont la hauteur est de 45 mètres.

Quand on descend du Trocadéro pour entrer au Palais du Champ de Mars, en traversant le pont d'Iéna pourvu d'un immense tablier qui en double la largeur, on laisse d'abord à sa gauche, sur la berge de la Seine, les constructions destinées à la navigation, aux instruments de sauvetage et d'incendie; et à sa droite, toujours sur la berge, l'exposition des ports de commerce. Puis, on entre de plain-pied dans le Champ de Mars.

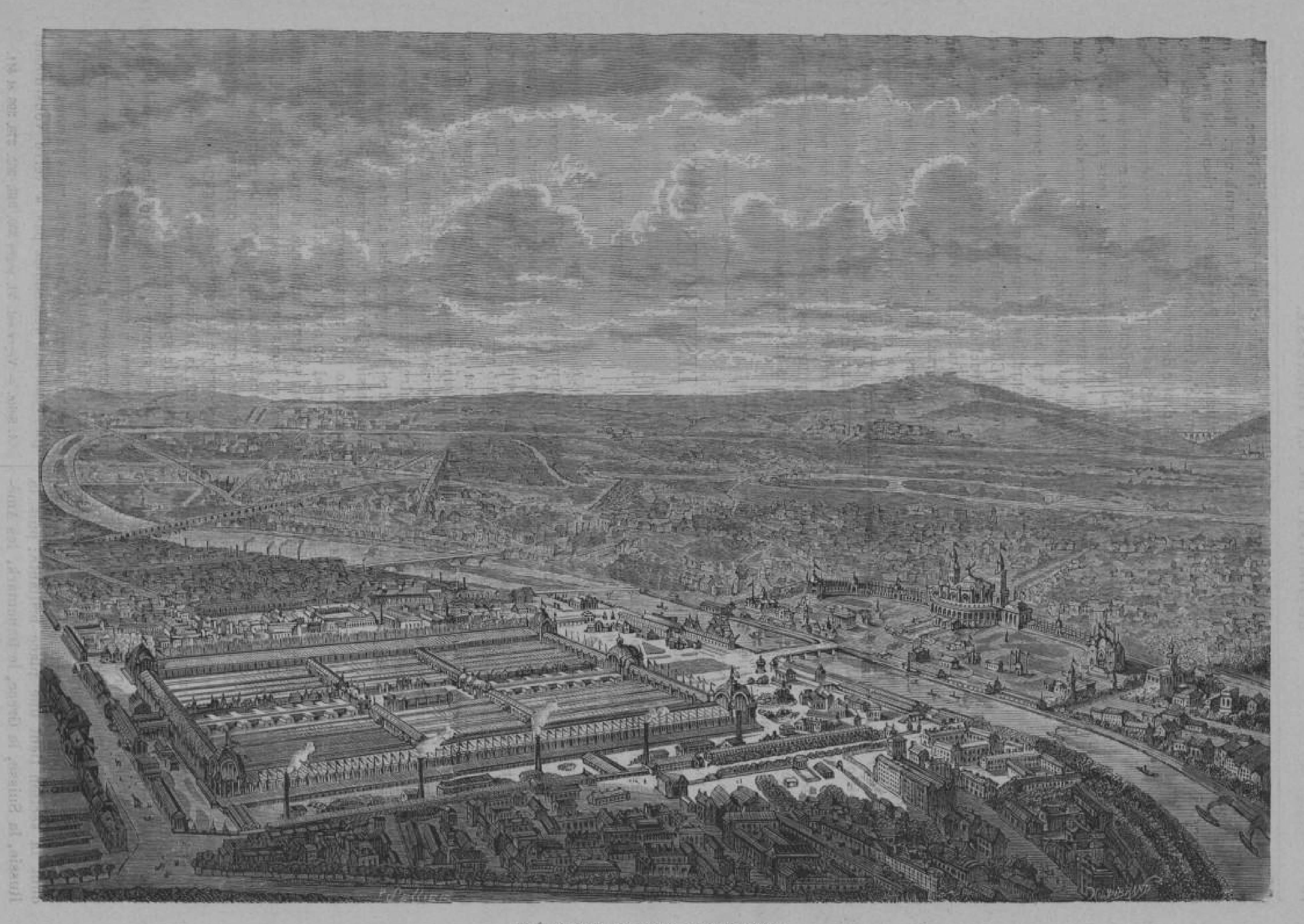
A gauche sont disposés des serres, des pavillons d'horticulture, les pavillons du Creusot, de Terre-Noire, de la Compagnie du gaz, du Ministère des travaux publics, etc. A droite, encore des serres et des pavillons contenant un matériel d'horticulture, tant pour la France que pour les pays étrangers, tels que l'Espagne, Monaco, l'Australie, le pavillon de la Société de secours aux blessés, etc.

Puis, au sortir de ces constructions, et par des chemins tracés au milieu d'un parc qui n'occupe pas moins de 10 hectares et orné de lacs, de grottes, de rochers et de statues, on arrive au Palais du Champ de Mars.

Un perron de vingt marches conduit au portique et se termine par une terrasse de 17 mètres dans sa plus grande largeur, sur laquelle ouvrent vingt-sept portes qui donnent accès dans le vestibule.

Une rangée de colonnes encadre ces portes et au pied de chacune d'elles se dressent des statues de pierre qui symbolisent les différentes nations qui prennent part à l'Exposition.

Des hauteurs du Trocadéro, nous avons pu em-



Vue générale des palais de l'Exposition.

brasser du regard ces constructions immenses dans lesquelles nous allons pénétrer. Leurs colossales proportions nous ont fait supposer des entassements de pierres. Il n'en est rien. Ce vaste palais est tout entier en fer et en verre. C'est un prodige de hardiesse, de légèreté et de solidité, accompli par l'architecte, M. Hardy.

On a calculé qu'il était entré quinze millions de kilogrammes de fer dans cette construction.

La proportion du verre employé est au moins égale. Il constitue la couverture du palais ainsi que ses parois, ou ce qu'on pourrait appeler ses murailles.

Quand vous pénétrez par le portique central du grand vestibule, vous voyez devant vous la galerie réservée aux Beaux-Arts de la France et de l'étranger. Au milieu de cette galerie est un jardin qui tient le centre du Palais et où s'élève le pavillon de la Ville de Paris. Enfin, pour se bien fixer sur les dispositions d'ensemble, en partant de cette galerie, tout ce qui est à gauche constitue la section française, et tout ce qui est à droite appartient aux sections étrangères.

Si donc nous revenons à notre point de départ, c'est-à-dire au grand vestibule, nous trouvons d'abord à gauche, et dans le vestibule même, la section de nos manufactures nationales, Beauvais, Sèvres, Gobelins; et de là nous pénétrons dans la galerie française.

Ici commence véritablement pour les yeux et l'esprit l'épreuve la plus puissante à laquelle ils soient soumis dans ce long examen; où chaque pas apporte des aliments nouveaux à l'intérêt et à la curiosité. C'est un exposé de plus en plus attrayant que l'imagination, rendue insatiable, se complaît à fouiller, à revoir et à admirer. Le commerce, l'industrie, ont résumé là les derniers fruits de leurs efforts et de leurs progrès. Depuis l'objet de l'usage le plus commun et le plus usuel jusqu'à celui qui nécessite la science pour auxiliaire dans sa fabrication, tout est là pour montrer à l'étranger que la France a de glorieux labeurs, récompensés par d'admirables résultats, qu'elle sait se suffire à elle-même et peut aider les autres jusque dans sa production et son exemple.

Si, enfin, revenant sur nos pas, nous prenons la droite du vestibule du palais, nous rencontrons d'abord, faisant pendant à l'exposition de nos manufactures nationales, et sur le seuil des sections étrangères, le pavillon du prince de Galles, où sont exposées les merveilles rapportées de son voyage dans l'Inde par l'héritier de la couronne d'Angleterre. Puis commence la section anglaise, de toutes les étrangères la plus considérable; et après elle, les États-Unis, rivaux redoutables, puis la Suède et la Norvège, l'Italie, le Japon, un délicieux et admirable bazar, la Chine, l'Espagne, l'Autriche-Hongrie, dont la section tient une place brillante; puis la Russie, la Suisse, la Grèce, le Danemark, les Amériques centrale et méridionale, la Perse, l'Annam, la Tunisie, le Maroc, le Luxembourg, Monaco, le Portugal et les Pays-Bas. Du plus petit au plus grand, c'est une coopération empressée, admirable.

A droite des sections étrangères, comme à gauche des sections françaises et les encadrant, pour ainsi dire, s'étendent les galeries des machines, si curieuses et si intéressantes à tous les titres. Ces galeries mesurent jusqu'à 35 mètres de largeur sur 22 mètres de hauteur.

Enfin, en bordure sur le palais proprement dit et longeant les avenues qui sont à gauche et à droite du Champ de Mars, s'élèvent des annexes et des constructions affectées à différents services.

Au surplus, c'est en suivant attentivement le plan que le *Journal de la Jeunesse* a donné en prime à ses lecteurs, qu'il vous sera facile de vous rendre compte des dispositions de tout ce que comporte le palais du Champ de Mars. Nous aurons lieu de revenir par le détail sur cet ensemble merveilleux qui demande à être examiné pièce par pièce, d'y glaner, pour ainsi dire à tort et à travers, en mesurant nos choix dans la mesure du possible.

L. SEVIN.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE VII

Le projet du capitaine Jean Florin était de guetter les Espagnols près de l'île de Tercère, où il ne doutait pas qu'ils ne dussent passer. Ce projet convenait très-bien avec ses précédentes résolutions, car c'était aux îles du Cap-Vert, à l'île Saint-Jacques, que le capitaine avait assigné rendez-vous à la *Dauphine* et à la *Normande*. Là, il pourrait se débarrasser de sa cargaison à l'aide d'un des deux autres navires, qui retournerait en France, et reprendre le voyage plus alerte et plus dispos. Il avait saisi à Chiorera un brigantin de construction espagnole que nous remorquions derrière nous et sur lequel on avait mis huit hommes d'équipage. Il comptait se tenir au large et envoyer ce brigantin à Tercère sous pavillon espagnol, avec Miguel, Martin et huit autres, afin d'avoir les nouvelles du passage des deux navires qui portaient à l'empereur les trésors de la Nouvelle-Espagne.

Le 23, la latitude fut prise et la longitude, au moyen de la sphère armillaire.

« Nous sommes, dit le capitaine, au sud-est de l'île Tercère, à environ quinze lieues. C'est le moment d'envoyer le brigantin pour nous enquérir d'eux. Maître Antoine Vasseur, vous prendrez le commandement du brigantin, mais je vous avertis que vous ne descendiez pas à terre vous-même.

1. Suite. — Voyez vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411.

Vous y ferez descendre Martin, Miguel, et ceux de vos hommes que vous désignerez. Le docteur et M. de Gonneville vous accompagneront. Soyez prudents et gardez-vous de quelque trahison. Je croiserai au nord de l'île en vous attendant. »

Nous nous embarquâmes avec les autres et, après être restés à la cape jusqu'à la nuit, nous mîmes le heaume à nord-nord-est, et environ le midi, après avoir contourné la pointe de l'île, nous rangeâmes la côte à babord et nous entrâmes dans l'anse que nous avait dite le capitaine Jean Florin.

Au lieu où nous descendîmes, il y avait force bœufs et vaches que gardaient quelques mores et esclaves, avec un Espagnol parmi eux. Sitôt qu'ils nous virent, ils eurent peur et s'enfuirent. Mais Nicolas Bouté et Laurent Corrat leur parlèrent en portugais, et leur dirent que nous venions des Canaries, allant à Saint-Domingue, et que nous voulions avoir des eaux et des vivres s'il y en avait. Sur quoi l'Espagnol, prenant de l'assurance, dit à nos gens que s'ils voulaient venir avec lui vers la montagne, sa maison y était et qu'il leur baillerait une couple de bœufs et des poules.

Martin partit avec cet Espagnol et Miguel. Pendant qu'ils montaient, on nous apporta plusieurs grands paniers d'oranges; les Mores nous donnèrent aussi du bois pour allumer notre feu, auquel nous mîmes un chaudron pour bouillir notre cabri avec des herbes qu'ils nous donnèrent. Nous nous assîmes sur l'herbe verte et drue et nous commençâmes à banqueter, jusqu'à tant que nous étions au dessert, quand soudainement il nous arriva d'un bouquet de bois voisin une volée d'arquebusades et de traits d'arbalète. Laurent Corrat tomba mort du coup, Pierre Arnaud fut grièvement blessé et Nicolas Bouté reçut un trait d'arbalète qui lui transperça la cuisse. Nous nous levâmes aussitôt, et d'abord je mis l'épée à la main. Braguibus saisit son arquebuse; mais la mèche n'était pas allumée. Plus de cinquante hommes venaient sur nous avec piques, arbalètes et quatre ou cinq arquebuses. Au premier rang de ceux qui nous assaillaient, je vis Miguel l'Espagnol et Martin l'Allemand criant comme un forcené : « Ne faites point de mal à celui-ci! Prenez-le vif! C'est lui qui a le trésor. Rendez-vous, Monsieur de Gonneville! Rendez-vous! on ne vous fera rien que de grands honneurs! Rendez-vous! Amis et quartier sans rançon!

— Mort de ma vie, traître malheureux, m'écriai-je en lançant des estocades à tous ceux qui m'approchaient, je ne veux d'autre rançon que de vous couper la gorge. »

Notre défense ne pouvait être longue. Simon fut tué d'un coup de pique. Bernard se jeta à la mer, et put échapper en nageant jusqu'au brigantin. Les nôtres ne purent descendre du brigantin à terre, après s'être arquebusés un instant avec nos ennemis. Braguibus fût étourdi d'un coup de tribard sur la tête, après avoir à demi assommé un Portugais avec notre chaudron, et moi je fus saisi à bras-le-corps par derrière, abattu et lié. On nous emporta vers la montagne au grand galop; Braguibus et moi, et au bout d'environ demi-heure de course, on nous jeta, tout liés, dans une méchante cassine.

Peu après la porte fut ouverte et Martin entra. Il vint vers nous d'un air tout gracieux et, s'asseyant sur le coffre, nous dit d'un ton affable :

« Eh, bonjour, mes amis. Comment, je vous vois liés? C'est contre mon commandement! Je châtierai les marauds qui l'ont fait. Vite, que je vous délie! »

De fait, il nous délia tous deux.

« Écoutez, mes chers amis, dit-il. J'ai formé ce projet à moi tout seul. Nous nous en trouverons bien. Mon cher de Gonneville, mon doux ami, pensez donc aux avantages que je vous apporte. Pourquoi voulez-vous partager votre trésor avec tant de gens? Partageons-le ensemble nous trois. N'ai-je pas bien fait de vous enlever de la compagnie de ce pirate Jean Florin? Vous direz où est le trésor. Nous irons le chercher avec Miguel et quelques Portugais de Tercère; ils ont une petite caravelle ici près. Et quand nous l'aurons, qui nous empêchera, nous trois qui nous entendons bien, vous qui êtes pilote, monsieur de Gonneville, vous qui êtes médecin, monsieur Braguibus, ou de conduire la caravelle soit à Hambourg, soit à Brême, ou de mettre quelque drogue dans la cuisine des Portugais et de Miguel? Ainsi, nous ne serons que trois à partager ce grand trésor. N'est-ce pas notre profit?

— Traître abominable, m'écriai-je, le seul profit que je souhaite désormais est de vous voir pendu, rendant votre vilaine âme au diable qui l'attend!

— Mon ami honoré, dit Martin, je vous en prie : parlez à sens plus rassis. Vous n'avez qu'à vouloir, et vous aurez la richesse avec la liberté : je pourrais vous faire mettre à la question pour avoir votre secret, et je vous propose gracieusement de vous associer à moi pour partager ce trésor.

— Quand vous me mettriez à l'estrape, lui dis-je, la seule chose que vous me feriez confesser est que vous êtes un traître maudit.

— Alors, vous ne voulez pas? s'écria Martin en changeant de visage. Je saurai bien vous faire changer d'avis assez à temps pour moi et trop tard pour vous. »

Braguibus lui montra la porte. Ce vilain sortit en jurant, et peu après, six hommes armés vinrent nous prendre et nous menèrent à travers des rocs à une autre montagne en haut de laquelle était une tour carrée de cinquante pieds de haut ou environ. On nous fit gravir les degrés en vis, et on nous conduisit dans une petite chambre percée de deux étroites barbacanes. La porte était bien garnie de verrous et de ferrures, et avait un guichet de fer. Pour geôlier, on nous donna un vilain bossu.

« Señores, nous dit-il, quand vous aurez besoin de moi, vous n'aurez qu'à heurter à la porte de l'huis. N'ayez crainte de heurter fort : elle est bien bou-

clée : vous ne la romprez pas. Ma chambre est à l'opposé de la vôtre, et je vous entendrai. Mon nom est Ribadeo, et l'on m'appelle aussi Beberreo, car j'aime assez le bon vin. »

Disant ces mots, il sortit et tira les verrous à grand fracas.

Quelques instants après, le bruit d'un coup de canon nous fit tressaillir. Nous courûmes à la barbacane, d'où on voyait au loin la mer. Deux grandes caraques entraient dans le port, où se trouvaient déjà une caravelle et un autre petit navire. Si loin que ce fût, je reconnus très-bien le pavillon espagnol, et au large je vis notre brigantin qui s'en retournait vers la haute mer.

« Ce sont, m'écriai-je, les deux navires de la Nouvelle-Espagne que guette le capitaine. Ce sont eux-mêmes, je le gage! Nous verrons beau jeu, si la corde ne casse. Le roi de France n'y perdra rien. »

Toute cette nuit, nous vîmes des lumières dans la petite ville au-dessous de nous, et nous entendîmes qu'ils menaient grand bruit. Au matin, ils commencèrent à trimbaler les cloches et notre geôlier, le bossu, entra en toute allégresse.

Il nous arriva une volée de traits. (P. 11, col. 1.)

« Ah, ah, *Señores franceses*, dit-il, il va y avoir du nouveau. Voici la *Trinidad* et le *Santiago* qui viennent d'entrer dans notre port, avec vingt canons et espingarderie sans nombre. Ils sont montés par quatre cents hidalgos, tous caballeros accomplis, — qui viennent de faire des guerres de la Nouvelle-Espagne, et dont plusieurs ont déjà bien étrillé vos Français en Italie, sous les ordres du grand capitaine. Votre veillaque de Jean Florin n'a qu'à bien se tenir; nous savons qu'il est ici près, et on dresse déjà la potence pour l'y conduire avec vos autres larrons, vos gavaches de Bretagne et de Normandie. »

Nous nous gardâmes de répondre à toutes ses vilenies.

Peu après nous vîmes entrer deux estaffiers, derrière lesquels marchaient, d'un air grave, le gouverneur et l'inquisiteur des hérétiques.

« Mon enfant, me dit l'inquisiteur, naviguant avec Jean Florin, vous devez avoir la conscience chargée de péchés.

— Pas que je sache, mon père, répondis-je. Nous avions à bord frère Nicolas Leboucher, et je n'ai jamais négligé de me confesser à lui.

— Alors, dit le gouverneur, vous ne voudriez pas confesser au seigneur inquisiteur où est votre trésor?

— Ni à lui, ni à aucun autre, sauf à un Français, répondis-je. » Le gouverneur frappa du pied comme un homme courroucé.

« Adieu, me dit-il. Je vois que vous êtes obstiné. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Sur ces mots, il sortit, et l'horrible bossu, restant le dernier, nous dit avant de refermer l'huis :

« *Señores*, je ne vous verrai pas avant demain, car aujourd'hui il faut que vous jeûniez, pour assister en meilleures dispositions à la procession de demain. »

De fait, on ne nous apporta rien, et le lendemain, quand l'on ouvrit la porte, nous vîmes paraître plusieurs estaffiers qui nous vêtirent de force d'une grande robe noire peinte partout de diables et de flammes rouges. Ils nous mirent sur la tête un haut bonnet peint pareillement, et nous firent dévaler la vis plus vite que nous n'aurions voulu. En bas, nous vîmes le bossu qui nous faisait la figure en criant :

« Ah, ah, les voici avec le *San Benito*, les Français maudits. Ah, ah, on va les conduire en chapelle! Ils vont préparer la place pour Jean Florin et pour les siens. Ce sera un bel *auto da fé*. »

Aussitôt que nous fûmes en bas, toutes les cloches furent mises en branle, et nous ayant baillé à chacun un cierge, on nous poussa parmi la procession, où il y avait plus de mines de brigands forfants et larrons que d'honnêtes gens. Nous fûmes menés à une place devant l'église, où, ayant été dépouillés, nous fûmes fouettés cruellement de grands coups d'étrivières. Après quoi, on nous remit nos vêtements et on nous reconduisit sous boucle, plus morts que vifs. Aussitôt, entra Martin, pendant que nous gisions tristement sur la paille.

« René, mon ami, dit-il, d'un ton patelin, je suis fâché de vous voir dans ce triste état. Vraiment, vous avez bien besoin de vous restaurer; et ce bon docteur Braguibus aussi. J'ai ici dehors de bonne soupe aux coscotons, avec une poulaille rôtie, et

quelques bouteilles de vin de France. Voulez-vous que nous causions en dînant ensemble?

— Allez vous faire pendre! répondis-je.

— Que la peste vous étouffe, et que je sois appelé à vous guérir! s'écria Braguibus.

— Bon, mes amis, bon, je m'en vais, dit Martin la mine souriante. A vous revoir. »

Nous passâmes cette journée à demi engourdis par la souffrance et par la faim. Le soir, Beberreo nous apporta une bouillie de je ne sais quelle farine gâtée, avec de l'eau saumâtre. Nous la mangeâmes, pour la grande faim que nous avions, et nous endormîmes dessus lourdement, après avoir fait nos prières ensemble à haute voix. Nous dormîmes bien avant dans la matinée, à tel point que le soleil était déjà haut, quand nous fûmes éveillés par le bruit lointain de fortes canonnades.

Ho, René, réveille, veille.
Ho, René, réveille-toi!

chanta Braguibus à plein gosier.

Braguibus lui montra la porte. (P. 11, col. 2.)

Je me dressai en me frottant les yeux. Les canonnades se suivaient, rapides et pressées. Je courus à la barbacane:

« Les nôtres sont aux prises avec eux! m'écriai-je. Je vois le pavillon de France avec l'échiquier de Normandie à misaine.

— Le cœur me bat comme une mitaine, dit Braguibus en montant sur son escabeau pour mieux voir. Sainte mère de Dieu, intercédez pour les bons Français! Oh, que je voudrais y être! Il me semble voir d'ici Pierre Crignon à côté du heaume avec ce bon Mauclerc, et ce brave maître Étienne Picot mettant son premier clerc au point de tirer, et notre galant capitaine bien assuré sur son pont de cordes, et l'excellent frère Nicolas réconfortant les blessés, encourageant les autres, et priant bien dévotement pour le salut de tous. Je fais vœu à sainte Radegonde de mettre à sa chapelle l'image de la *Pensée* si les nôtres l'emportent et si nous revenons en France.

— Ah! m'écriai-je. Bien tiré, ce coup! Le hunier de l'espagnol qui est à tribord vient de tomber. Vive le roi de France!

— Vous semble-t-il pas, dit Braguibus, qu'ils vont s'aborder? S'ils viennent à l'abordage, cap de Saint-Arnaud, ne les épargnez pas, vertueux Chamouillac. Ah; mon ami, je suis bien anxieux. Voici que la vapeur des canonnades monte si horriblement que je n'aperçois plus notre pavillon. Si, je le vois encore. René, mon ami, prenez vos patenôtres. Prions pour les Français. Il est plus épouvantable de voir cette bataille de loin que de se trouver au milieu. Je pense que Cléopatra fut épouvantée à bon droit, au heurt et fracas de la flotte d'Antoine contre

celle d'Octave à la bataille d'Actium. *Pater noster qui es in cœlis...* Ne savez-vous point quelques litanies, mon ami? Dites-les, je vous en prie. Nous dirons après la complainte Saint-Nicolas, *in periculo maris.* »

Les canonnades redoublaient. Soudain, je vis tomber la voile d'artimon d'un espagnol, et tout de suite après son grand mât s'abîmer horriblement. L'autre, qui avait déjà perdu son grand hunier, perdit au même instant la civadière et le trinquet de proue. Un moment après, je vis, sur la vapeur blanche des canonnades, une grosse fumée noire qui montait de son bord.

« René, mon ami, s'écria Braguibus, vous avez meilleurs yeux que moi. Il me semble que l'un des Espagnols amène son pavillon!

— Ils l'amènent tous les deux! m'écriai-je. Le pavillon de France est hissé! Ils amènent ce qui leur reste de voiles! La canonnade cesse! Victoire! Ils sont aux nôtres! Victoire! Vive le roi de France! »

De joie et pleurant à chaudes larmes, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous ne pensions plus à prison, ni à menaces: la victoire demeurait aux Français et nous nous tenions pour heureux.

Nous vîmes bientôt la *Pensée* donner la remorque à ses deux prises et s'éloigner vers la haute mer. Environ le soir, elle revint près de la côte et envoya une barque avec pavillon blanc que nous vîmes retourner à la tombée de la nuit.

« Ils traitent de notre rançon par échange, dit Braguibus. Braves compagnons! Ils ne nous abandonnent pas. Oh, qu'il fait bon avoir de si braves compagnons. Faut-il jamais désespérer?

— Non, répondis-je, mais il faut toujours penser à la devise de monsieur Jean Ango. »

Et, ramassant un clou qui était par terre, à la lueur d'une méchante lampe que nous avait portée le bossu, j'inscrivis sur le mur une sphère avec la devise du vicomte de Dieppe :

Deus spes à juventute mea.

Je venais de finir quand Martin entra, suivi de plusieurs estaffiers qui se jetèrent sur nous. Malgré notre résistance, nous fûmes liés, bâillonnés, et on nous banda les yeux, puis on nous porta nous ne savions où. Bientôt, pourtant, nous sentîmes à l'air frais que nous étions au bord de la mer. On nous élingua, puis on nous descendit par une échelle sous le pont d'un navire, que nous sentîmes en mouvement. Je pense qu'il s'écoula trois ou quatre heures jusqu'à ce qu'on vînt nous délier. Alors, on nous fit monter sur le tillac d'une caravelle, et nous vîmes que nous étions en pleine mer.

Devant nous se tenait le traître Martin, qui nous dit d'un ton goguenard :

« Messieurs mes amis, Jean Florin voulait traiter de votre rançon et menaçait de venir à terre vous prendre par force. Comme je tenais à faire en votre compagnie le petit voyage jusqu'au trésor, j'y ai mis bon ordre en vous embarquant sur cette caravelle et en partant secrètement de Tercère. Votre fameux Florin n'y a rien vu, en dépit de sa vigilance. Nous sommes hors de sa portée, et je vous emmène à Vera Cruz en Nouvelle-Espagne, où je suis sûr que vous deviendrez plus raisonnables, puisque, de gré ou de force, il faut que vous restiez mes compagnons. Allons, messieurs, ainsi comme devant : quand la *Pensée* viendra avec la *Dauphine* et la *Normande*, les galants trouveront l'oiseau déniché. N'est-ce pas bien joué? »

Nous nous laissâmes aller sur un coffre, accablés l'un et l'autre. Nous étions au pouvoir de notre ennemi.

« Voire, dit Braguibus, vous avez gagné la première manche. Nous jouerons la seconde aux Indes.

— Très-bien, très-bien, dit Martin. Je l'entends ainsi, et je suis assuré de gagner. »

C'est ainsi que nous partîmes pour les terres vice-royales de Fernand Cortez, marquis del Valle.

A suivre. LÉON CAHUN.



L'AIR SOLIDE

Autour du globe que nous habitons, circule un véritable océan gazeux qu'on appelle *atmosphère* ou *air*. N'allez pas croire que cette enveloppe gazeuse s'étende jusqu'aux limites infinies de l'univers; non, sa hauteur est même relativement peu élevée et ne dépasse pas, à ce que l'on croit, 70 lieues.

Cet air, qui nous environne de toute part, et dont la présence est indispensable à la vie de l'homme, des animaux et des plantes, cet air était considéré par les anciens comme la divinité elle-même. On trouve dans l'un des plus anciens livres qui nous soient parvenus, dans le *Rig-Véda*, des idées bien singulières sur la forme de notre planète. Au-dessus de la terre, qu'ils supposent plane et indéfinie, les premiers peuples de l'Inde (ce sont eux qui nous ont légué le Rig-Véda) placent une voûte figurant le ciel et, entre la terre et le ciel, l'air lumineux qu'ils appellent *Dyaus*.

Certains étymologistes ont tiré de ce nom, Dyaus, les noms de Dieu et de Jupiter. De Dyaus, disent-ils,

on a fait Zeus, puis Dios, puis Deus et enfin Dieu. En ajoutant à ces mots divers l'épithète *pater*, qui veut dire père, on obtient Dios pater, Zeus pater,... Jupiter. Si je ne craignais de blesser l'amour-propre très-irritable des étymologistes, je me permettrais d'ajouter que ce système de déductions, ingénieux sans doute, n'est rien moins que certain. On pourrait ainsi, par voie de modifications successives, faire dériver tous les mots les uns des autres, et je me garderai bien de vous rappeler qu'un savant plein de foi a trouvé que cheval dérivait du mot latin *equus*. Comment? En changeant simplement *e* en *che* et *quus*.... en *val*.

Lorsque l'air eut cessé d'être regardé comme une divinité, on en fit un des quatre éléments, c'est-à-dire un des quatre corps simples formés chacun d'une manière spéciale et indécomposable; ces quatre éléments étaient : l'air, la terre, l'eau et le feu. Vous savez que cette conception était singulièrement erronée, et, pour nous en tenir à l'air, vous n'ignorez pas que cet *élément indécomposable* a parfaitement été décomposé, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Cet air, pendant longtemps regardé comme impondérable, c'est-à-dire sans poids, est pesant au contraire, et, depuis Torricelli, Galilée et Pascal, nous savons qu'un litre d'air pèse 1 gramme 3 décigrammes.

L'atmosphère pèse sur le sol d'un poids qui est en moyenne de 10 336 kilogrammes par mètre carré. Notre corps supporte une pression en tous sens qui est d'environ 17 500 kilogrammes, à la surface de la terre. Quand nous nous élevons dans l'air, cette pression diminue de tout le poids de la couche d'air que nous laissons au-dessous de nous : au sommet du mont Blanc, cette pression n'est plus que de 8750 kilogrammes, aussi les gaz intérieurs de notre corps se dilatent et fréquemment, à ces grandes hauteurs, le sang sort par les yeux, le nez et les oreilles.

Si l'air qui nous environne pouvait être solidifié et placé dans le plateau d'une balance, il faudrait, pour rétablir l'équilibre, placer dans l'autre plateau un poids représenté en grammes par le chiffre 5 suivi de 21 zéros : 5 000 000 000 000 000 000 000 grammes! soit cinq quintillions de kilogrammes!! Le poids de la terre étant de 5 875 000 quintillions de kilogrammes, vous voyez que le poids de l'atmosphère est environ la millionième partie du poids de notre globe.

J'ai fait tout à l'heure une hypothèse qui a dû vous faire sourire. J'ai supposé que notre atmosphère pouvait être rendue solide et transformée en lingot, tout comme l'or ou l'argent. L'air solide? Pourquoi, dès lors, ne croirions-nous pas à l'existence de ce pays fantastique dans lequel on nous raconte que les paroles prononcées gelaient et devenaient dures comme la pierre? Il faut bien cependant nous rendre à l'évidence. Oui, on est parvenu à solidifier de l'air, un très-petit volume d'air, il est vrai, mais enfin on a obtenu des morceaux d'air solide. Nous allons vous dire par quels moyens.

L'air n'est pas un élément, c'est-à-dire un corps simple. Un illustre chimiste français, Lavoisier, a montré que cet air est un mélange de deux gaz, qu'on appelle *oxygène* et *azote*. Ces deux gaz ont des propriétés entièrement opposées, mais également nuisibles pour l'homme; de telle sorte que si l'air était formé d'un seul de ces deux gaz, l'homme et les animaux ne pourraient y vivre un instant. Dans l'azote nous serions asphyxiés; dans l'oxygène, nos tissus seraient immédiatement brûlés. Delille nous l'apprend en mauvais vers :

> Sur nous, comme l'esprit d'une liqueur active,
> L'un d'eux exercerait une action trop vive;
> L'autre serait mortel, et de nos faibles corps
> Ses dormantes vapeurs détruiraient les ressorts.

Le mélange de ces deux gaz donne au contraire un milieu admirablement propre à la vie des animaux.

Puisque nous savons que l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux sont des formes diverses des mêmes corps, quelle difficulté existe donc à solidifier, liquéfier un gaz, ou inversement à transformer en vapeur un corps solide ou liquide? L'eau n'est-elle pas solide à zéro degré, gazeuse à 100 degrés et liquide à la température ordinaire, et tous les corps ne peuvent-ils aussi aisément affecter ces trois états? Certains liquides, l'alcool, l'éther, se transforment en vapeurs bien avant la température de l'ébullition de l'eau; d'autres exigent des températures très-élevées : le vinaigre se vaporise à 120 degrés, l'essence d'anis à 220 degrés, l'huile de lin à 387 degrés, etc..., d'autres, au contraire, demandent une température très-basse : l'acide sulfureux, qu'on obtient en brûlant des allumettes soufrées, est un gaz à la température ordinaire et un liquide à 10° au-dessous de zéro.

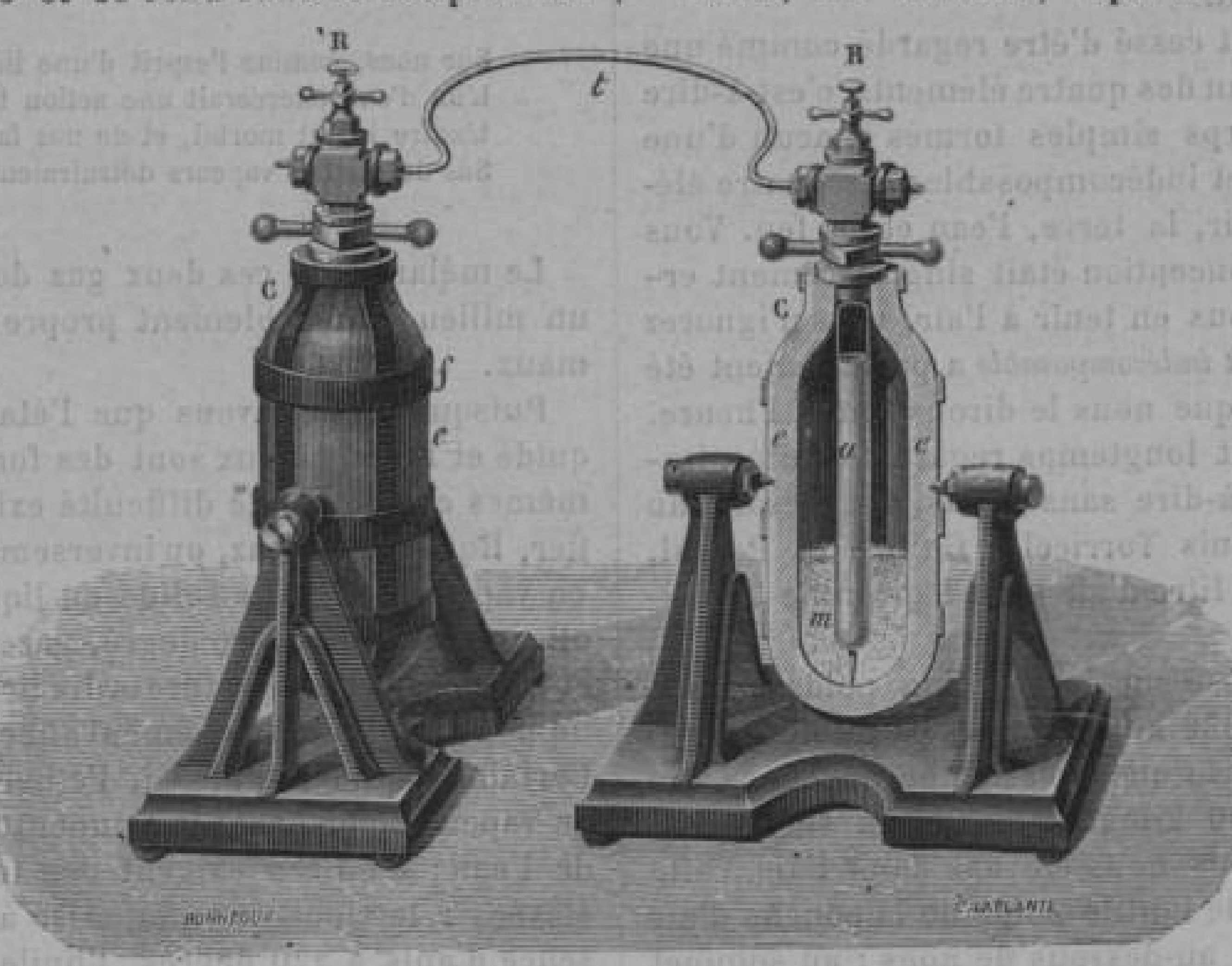
Il y a quelques mois encore, on professait dans les cours de chimie que tous les gaz, *sauf cinq*, pouvaient être liquéfiés en étant soumis à une température suffisamment basse et à une forte pression. Ces cinq gaz, qu'on appelait *gaz permanents*, étaient : l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, le bioxyde d'azote et l'oxyde de carbone.

Il fallait que la difficulté, sinon l'impossibilité de liquéfier ces cinq gaz fût bien réelle, car les savants avaient entre les mains de puissants moyens de refroidissement et de compression. Nous n'en citerons qu'un exemple :

Le chimiste anglais Faraday cherchait depuis longtemps à liquéfier un gaz que vous connaissez bien et qui est le produit de toutes les combustions : l'acide carbonique; il y parvint, à la température de zéro degré, en exerçant sur ce gaz une pression égale à 36 fois la pression atmosphérique. Faraday n'obtenait ainsi que de très-petites quantités d'acide carbonique liquide.

Un constructeur français, Thilorier, imagina un appareil représenté sur la figure ci-dessous, et qui permet d'en recueillir des quantités considérables. Cet appareil se compose de deux parties, le générateur A, dans lequel on produit l'acide carbonique, et un récipient B, dans lequel on reçoit le gaz liquéfié.

Dans le générateur C, l'acide carbonique produit pourrait occuper, à la température de la chambre, un volume 75 fois plus considérable que celui dans lequel il est obligé de séjourner. Le gaz est donc comprimé, et sous l'influence de cette énorme pression, il se liquéfie et se rend dans le récipient C'. Si nous ouvrons le robinet R, qui permet au liquide de communiquer avec l'extérieur, le liquide carbonique repassera à l'état de gaz, mais en produisant un froid des plus vifs, qu'on peut évaluer à 70 degrés au-dessous de zéro, ce froid solidifiera la partie du liquide non encore transformée en gaz et nous pourrons recueillir une neige blanche, floconneuse, d'acide carbonique liquide.



Appareil de Thilorier. (P. 16, col. 1.)

Les cinq gaz, dits permanents, dont nous avons parlé plus haut, avaient résisté à l'énorme pression obtenue dans l'appareil de Thilorier, ils avaient même résisté au froid extrêmement vif qu'on peut produire avec l'acide carbonique liquide et on désespérait presque de les obtenir liquides lorsque, en décembre dernier, un chimiste français, M. Cailletet, annonça successivement qu'il avait pu liquéfier le bioxyde d'azote, l'oxygène et l'oxyde de carbone.

Presque en même temps, un savant suisse, M. Pictet, annonçait qu'il avait liquéfié l'oxygène et l'hydrogène.

M. Cailletet opère de la manière suivante : il refroidit le gaz à 30 degrés environ au-dessous de zéro, puis il le soumet à une pression égale à 300 fois la pression atmosphérique. Dans ces conditions, *rien ne se produit*. Mais, vient-on à laisser échapper ce gaz si fortement comprimé, par le fait même de cette détente, la température du gaz descend à 200 degrés au-dessous du point de départ (c'est-à-dire, dans les conditions actuelles, à 230 degrés au-dessous de zéro).

Ce froid des plus intenses a permis la liquéfaction et même la solidification des gaz qui avaient été considérés jusqu'ici comme permanents.

M. Pictet, de Genève, n'utilise pas le froid produit par la détente des gaz comprimés, mais il soumet ces gaz à l'action immédiate d'une énorme pression et d'un froid très-vif produit par l'acide carbonique solide. C'est ainsi que ce savant liquéfia l'hydrogène, le 11 janvier dernier, en le soumettant à un froid de 140 degrés au-dessous de zéro et à une pression égale à *six cent cinquante* fois la pression atmosphérique.

Enfin, M. Cailletet, opérant sur de l'air, a pu obtenir de l'*air liquide*, coulant en petits filets le long du tube à expériences. La pression fut progressivement augmentée et M. Cailletet aperçut enfin une masse semblable au givre : c'était de l'*air gelé*.

Maintenant, si vous me demandez quelle sera l'utilité *pratique* de cette curieuse expérience, je vous avouerai que personne ne le sait. Lorsqu'on eut constaté pour la première fois que des morceaux d'ambre frottés avec de la laine attiraient les corps légers, personne ne se doutait que cette propriété nouvelle de l'ambre était le point de départ des merveilles enfantées par l'électricité. Lorsque Héron d'Alexandrie faisait tourner une boule remplie de vapeur d'eau, rien qu'en laissant échapper cette vapeur par plusieurs trous percés dans la boule, personne ne pouvait penser que ce petit jouet, perfectionné, devait nous donner la machine à vapeur.

Le temps nous fera connaître les conséquences pratiques des belles expériences que nous venons de rappeler. Elles seraient déjà remarquables et bien dignes de fixer notre attention, quand elles n'auraient comme résultat que de montrer la généralité de cette grande loi physique de transformation des corps de l'état gazeux à l'état liquide et à l'état solide. Les cinq gaz qui avaient paru jusqu'ici réfractaires viennent, grâce aux travaux de MM. Cailletet et Pictet, de rentrer enfin dans la loi commune.

ALBERT LÉVY.



M. Bourquien tomba comme foudroyé (P. 20, col. 2.)



LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

V

Vengeance et Peïchva!

Le lendemain de la fête, M. Bourquien, laissant ses enfants se reposer des émotions de cette journée si remplie, sortit de grand matin pour aller inspecter la récolte des indigoteries qui se faisait à cette époque.

A peine eût-il franchi le seuil de l'enceinte de la factorerie qu'il se trouva en présence du vieux Mali. Le charmeur semblait prêt à se mettre en route; ses corbeilles à serpents, constituant tout son bagage, reposaient à côté de lui.

« Eh bien, Mali, lui dit M. Bourquien avec étonnement, où vas-tu donc de si bonne heure?

— Je pars, seigneur, répondit le vieillard. Après avoir retrouvé mes fugitifs, je traverserai le Gange; quelques heures alors me sépareront de ma maison.

— C'est ainsi que tu nous quittes, reprit le planteur, sans seulement avoir fait tes adieux à moi et à tes deux jeunes protecteurs?

— Non, cher maître, telle n'était pas mon intention, dit Mali. Je comptais bien ne pas m'éloigner sans m'être prosterné devant vous et vos enfants. Mais, j'espérais vous voir seul, et c'est pour cela que je vous attendais ici.

— Qu'as-tu donc à me demander? dit M. Bourquien. Tu as eu jusqu'ici de trop bons avocats pour ne pas être sûr que je t'accorderai encore la faveur que tu me demanderas. Parle, que veux-tu?

— Rien, mon seigneur, vous m'avez comblé déjà, répondit le vieillard, et il n'est nullement besoin de me rien accorder pour que Mali soit à jamais votre esclave. Permettez-moi seulement une question. Que vous a dit hier Nana Sahib?

— Quel Nana Sahib?

— Excusez-moi, reprit le charmeur, je voulais dire le prince Doundou, ainsi que vous l'appelez. Lorsque Doundou était fils et héritier présomptif du dernier Peïchva, on l'appelait Nana Sahib, parce que c'était le nom qu'il devait prendre à son avénement au trône. De là la coutume qu'ont conservé quelques vieillards, comme moi, amis de son père, de l'appeler Nana Sahib.

— Fort bien, mon ami. Mais le prince ne m'a rien dit de particulier.

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, page 1.

— Ah, cela est surprenant, » dit Mali. Puis, après un instant d'hésitation, il ajouta : « Il faut cependant que je vous parle, seigneur, dussent les paroles que je vais prononcer me coûter la tête. Asseyez-vous, de grâce, près de moi, car mes jambes sont encore faibles, et veuillez m'accorder une minute d'attention. »

M. Bourquien obéit à l'invitation du charmeur et prit place avec lui sur le bord du chemin.

« Tout enfant, commença le charmeur, il y a bien longtemps de cela, je fus amené par mon père à la cour de Pounah pour faire danser avec lui les serpents pendant les solennités du Dassara. Le hasard voulut qu'un jour que je remplissais seul ces fonctions sacrées dans le temple de la Bonne Déesse, la douce Parbati, la reine vint à entrer, accompagnée d'une suite nombreuse. Tout en tremblant, je continuai mes exorcismes et chantai selon l'usage un de nos refrains antiques. Ma figure plut à la princesse, elle s'informa de mon âge, et enfin finit par obtenir de mon père qu'il me laisserait à la cour, où je serais employé au service de la Rani.

» Je grandis donc auprès du Peïchva. C'était alors le temps de sa puissance; ses généralissimes Holkar et Scindia occupaient en son nom les deux tiers de l'Hindoustan; ses armées luttaient victorieusement contre les Anglais, qui arrivaient alors à la cour non en maîtres arrogants, mais en ambassadeurs suppliants. Je voyais souvent venir à Pounah les officiers français qui dirigeaient nos armées : Perron Sahib, le Sirdar de Boigne, et parmi eux j'ai admiré plus d'une fois la noble prestance de votre grand père, le fameux Bour Khan, comme on l'appelait, le héros des héros, le dernier qui resta fidèle à notre cause.

» Bientôt en effet tout s'effondra. Un beau jour, la reine dut quitter en fugitive son palais doré de Pounah. Je l'accompagnai avec quelques serviteurs dévoués et nous nous réfugiâmes dans un village du Bundelcund. Nous emmenions avec nous le jeune Nana, un pauvre bébé, ouvrant à peine les yeux et cependant le seul espoir de la grande nation maharate, l'unique héritier du roi des rois.

» L'enfant grandit dans l'exil, et je restai auprès de lui, l'aimant comme mon fils, le vénérant comme mon maître. C'était cependant une nature fière, indomptable et cruelle, et je me disais parfois que son cœur avait dû être ciselé dans un bloc d'acier. Il me le fit bien voir. Un jour, un officier anglais vint nous trouver dans notre retraite. Il était envoyé par le vainqueur, qui offrait au prince Doundou une fortune immense contre l'abandon de ses titres légitimes. Je croyais que le prince refuserait, mais il accepta. Mon cœur de patriote fut si froissé de cette faiblesse, que le soir même, me promenant avec lui seul, sur le bord de la Nerbudda, je lui fis, avec peut-être un peu trop de rude franchise, les reproches que me permettaient et mon âge et la position que j'avais près de lui. A peine eus-je parlé que je reculai épouvanté de l'effet de mes paroles sur le prince : « Malheur à toi, me cria-t-il, lâche et impur sorcier, d'avoir un instant douté de moi. Sache-le bien, et j'en prends le saint fleuve Nerbudda à témoin, jamais Nana n'oubliera, jamais Nana ne pardonnera. Dussé-je m'abaisser jusqu'à me faire l'ami des infâmes Anglais, je n'hésiterai pas si cette voie doit me conduire à la vengeance. Et je la veux complète, je veux que le sang de leurs femmes et de leurs enfants me paye les larmes que j'ai versées sur mon pays humilié et esclave. Quant à toi, pars, éloigne-toi de ma présence, et que ta figure de mauvais augure ne se montre plus à mes yeux. »

» Rien ne put attendrir le courroux de mon royal élève. Je repris le bâton de mendiant et le métier de mes pères. L'autre jour, pour la première fois après vingt ans, je me suis retrouvé devant Doundou, je l'ai imploré et il n'a pas eu pitié de la misère de son vieux serviteur. Eh bien, souvenez-vous, Bourquien Sahib, Nana n'a rien oublié, rien pardonné. Il pare en ce moment de fleurs les victimes qu'il égorgera demain. »

En ce moment des cris joyeux interrompirent le charmeur. C'était Berthe et André qui, après une longue recherche, venaient de découvrir M. Bourquien.

« Bonjour papa, cria Berthe de loin, nous te cherchons depuis une heure. »

Une minute après, les deux enfants étaient dans les bras de leur père.

« Que fais-tu donc là avec Mali en si mystérieuse conférence, dit André. J'espère que tu ne débites pas à mon père tes proverbes habituels : « Celui qui a ravi le fils de la tigresse doit craindre de voir ses griffes pousser. L'homme a des yeux pour ne pas voir. » Décidément, mon vieux Mali, j'aime mieux tes tours que ta morale.

— Tu t'en vas donc, Mali? ajouta Berthe. Sans nous dire adieu, ce n'est pas bien.

— En effet, mademoiselle, je pars, répondit le charmeur, mais je remerciais en ce moment votre père de toutes ses bontés et j'attendais votre lever pour vous dire adieu.

— Pourquoi t'en aller? reprit Berthe.

— Si je tarde plus longtemps, dit Mali, je ne retrouverai plus mes serpents, et ma perte serait irréparable.

— Oh encore tes vilains serpents! » dit la jeune fille.

Enfin le vieux charmeur fit ses adieux à tous et se mit en marche non sans avoir répété : « Souvenez-vous, mes seigneurs, que Mali le Nât est à vous corps et âme. Fût-il au fin fond de l'Inde, si vous avez besoin de lui, appelez-le et il sera là. »

Pendant longtemps les enfants regardèrent le vieillard s'éloigner; ils ne rentrèrent à la maison que lorsqu'il eût disparu au détour du chemin, et alors leurs yeux étaient humides comme si le vieux

sorcier, méprisé de tous, eût été un ami regretté.

Quant à M. Bourquien, il éprouvait quelque ennui que ses enfants eussent interrompu les révélations de Mali. Un moment, il fut tenté d'envoyer un cavalier à sa recherche et de le faire ramener; mais après réflexion, il se dit qu'en somme les paroles du charmeur n'étaient sans doute que l'expression d'un cœur aigri par l'ingratitude de son royal élève, et qu'il ne fallait pas en exagérer la portée.

Le jour même, il reçut un message confidentiel du général Wheeler. Le général avertissait le planteur que la situation s'aggravait d'heure en heure; le mouvement semblait se généraliser; les rebelles marchaient sur Delhi; le Nawab d'Oude paraissait prendre le parti de la révolte; Cawnpore même allait se trouver menacé. Le général prévenait M. Bourquien de prendre toutes les mesures de précaution nécessaires. « Fort heureusement, écrivait-il en terminant, le prince Doundou nous est dévoué. Je me suis entretenu avec lui hier soir, et il s'offre à protéger nos familles et à leur accorder asile dans son palais. Dès demain je vais faire transporter à Bihtour, sur des barques les femmes et les enfants de notre garnison européenne. Là ces êtres faibles seront en sûreté, et les hommes ainsi rassurés ne feront que mieux leur devoir. »

« Pourvu, pensa M. Bourquien, à qui les paroles de Mali revinrent à l'esprit en lisant ces mots, pourvu que Nana ait oublié et pardonné! »

Cependant, sans perdre de temps, le planteur rassembla tous les gens de la factorerie et leur expliqua ce qu'il attendait d'eux. Tout le monde se tiendrait armé nuit et jour et au premier signal d'alarme se réunirait dans la cour de l'habitation. Des factionnaires seraient postés dans la campagne et préviendraient de l'arrivée de toute troupe suspecte. Enfin les murs furent renforcés et les portes consolidées.

Tous ces préparatifs avaient consterné les enfants, qui accusaient Mali d'avoir futilement épouvanté leur père. André essaya de protester, mais M. Bourquien le rappela sévèrement à l'ordre, en lui disant que le temps des plaisanteries était passé.

Bientôt les nouvelles sinistres redoublèrent; chaque jour apprenait la défection d'un nouveau corps de cipayes.

Les Européens de Cawnpore et des environs envoyaient leurs familles à Bihtour, le prince ayant fait de nouveau déclarer publiquement qu'il prenait le parti des Anglais et offrait l'hospitalité à tous les fugitifs.

André et Berthe passaient leurs journées sur le bord du Gange, regardant tristement défiler les barques chargées de monde qui remontaient à Bihtour. Cette fois, le fleuve ne retentissait plus de rires et de chants joyeux. Les femmes et les enfants se pressaient sur les bateaux, emportant les objets les plus précieux, et l'on entendait leurs pleurs et leurs lamentations, car tous laissaient derrière un père ou un mari qu'ils craignaient de ne plus revoir. Une semaine se passa ainsi au milieu des plus vives angoisses. On savait maintenant que les troupes du Nawab d'Oude marchaient sur Cawnpore, qui n'avait qu'une garnison de quinze cents Européens et quelques milliers de cipayes sur lesquels on ne pouvait guère compter.

Tous les vassaux de la factorerie avaient répondu à l'appel du maître de Gandapour et M. Bourquien, pouvait compter détourner tout au moins l'ennemi, qui ne s'attarderait pas longtemps devant une place si peu importante.

Il salua cérémonieusement. (P. 20, col. 1.)

Les factionnaires disséminés dans la plaine faisaient bonne garde et personne n'approchait des murs sans avoir fait connaître ses intentions. De plus M. Bourquien avait intimé l'ordre à tous les siens, et spécialement à André et à Berthe, de ne pas s'éloigner des lignes de défense.

On attendait ainsi les événements, quand un jour, dans l'après-midi, un homme arriva en courant annoncer à M. Bourquien que l'on venait d'apercevoir une nombreuse troupe de cavaliers indigènes s'avancer vers la factorerie.

Aussitôt le clairon retentit, en un instant deux cents serviteurs furent rangés sous les armes dans la cour. Les portes furent fermées et Berthe reçut l'ordre de se cacher dans la pièce la plus reculée de la maison. M. Bourquien envoya reconnaître la troupe que l'on apercevait maintenant à un kilomètre de l'habitation. Quelques hommes dé-

voués s'offrirent pour affronter l'ennemi probable.

Un quart d'heure après, les défenseurs de la place voyaient arriver un cavalier galopant ventre à terre, un mouchoir blanc piqué au bout de son sabre. Arrivé à quelques mètres de la porte, il s'arrêta court.

« Qui êtes-vous? que voulez-vous? lui cria M. Bourquien du haut de la muraille.

— Eh, seigneur, répondit le cavalier en riant, ne me reconnaissez-vous pas? je suis le lieutenant Doda, le héraut de Son Excellence Doundou Pant Rao qui m'envoie près de vous.

— Que désire le prince? dit brièvement le planteur.

— Son Excellence se rend à Cawnpore, reprit le héraut, avec un corps de cavaliers pour renforcer les troupes du général Wheeler, car on dit que les troupes rebelles (que Dieu les écrase!) sont depuis ce matin en vue du fleuve. Son Excellence désire se concerter avec vous pour les mesures à prendre afin de protéger la route de Bihtour dans le cas d'un mouvement tournant de l'ennemi.

— C'est bien, répondit M. Bourquien, dites au prince que je l'attends ici. Un de mes hommes va vous escorter, afin de donner l'ordre à nos avant-postes de vous livrer passage. »

Puis se tournant vers l'intérieur de la place, il appela un de ses hommes de confiance, promu pour la circonstance au grade de capitaine.

« Que l'on ouvre la porte principale, lui dit-il, mais que chacun reste à son poste et sur ses gardes. »

Quelques instants après la troupe du prince arrivait devant la porte. Doundou marchait en tête, monté sur un cheval richement caparaçonné. Il avait revêtu un costume d'une extrême richesse et le front de son turban de drap d'or était caché par une superbe plaque en diamants, le diadème des rois de l'Inde.

Il franchit à cheval et seul la porte de la factorerie et faisant cabrer gracieusement son cheval, il vint se planter devant M. Bourquien, qu'il salua cérémonieusement.

« Eh, par Indra! mon cher Sirdar, je vous félicite de vos talents de capitaine, s'écria-t-il. Bon sang ne peut mentir, et votre aïeul Hector n'eût pas tiré meilleur parti de cette bicoque que vous l'avez fait. Des avant-postes retranchés, des murailles blindées, et je vois là, ma foi, une troupe de solides gaillards prêts à faire leur devoir. Encore une fois, mille félicitations.

— Je n'ai fait que ce que les circonstances commandent, répondit simplement M. Bourquien.

— Oui certainement, reprit le prince, mais si chacun agissait comme vous nous serions sûrs du succès final.

— Oh, quant à cela, dit avec force le planteur, sur ce point, je suis rassuré; le succès final restera à la cause de la civilisation. Et, sachez-le bien, si tous les Anglais de l'Angleterre et de l'Inde étaient anéantis, il resterait encore dix nations en Europe prêtes à relever le drapeau de l'humanité pour marcher sus à ces massacreurs d'enfants!

— Vous avez peut-être raison, dit vivement Doundou. Mais causons de choses plus importantes pour le moment. Vous savez que j'ai offert l'hospitalité dans mon palais à tous les fugitifs. Un grand nombre ont répondu à mon appel, et j'ai dans ce moment-ci à Bihtour cent douze femmes européennes et le triple d'enfants. En me portant à la défense de Cawnpore, ainsi que me l'a ordonné le général Wheeler, j'ai été obligé d'amoindrir la garnison qui défend Bihtour. Il est donc de toute urgence que je sois assuré de mes communications. Pour cela je compte sur vous. Cette place équipée comme elle est, et avec du canon..... Combien avez-vous de pièces?

— Deux, dit M. Bourquien.

— Cela suffit, reprit le prince; cette place peut donc tenir à la fois la route et le cours du fleuve, d'autant qu'au premier signal nous vous porterons secours.

— C'est entendu, dit le planteur, vous pouvez compter sur moi. Faites en part au général Wheeler.

— J'y serai dans une heure, répondit le prince, et il apprendra tout de ma propre bouche. Sur ce, au revoir, cher seigneur, et bonne chance. »

Et faisant un salut de la main, il fit pirouetter son cheval et sortit de l'enceinte, accompagné jusqu'à la porte par M. Bourquien.

Il était déjà éloigné de quelques pas, lorsqu'il fit retourner brusquement son cheval.

« Mais au fait! cria-t-il, j'oubliais le plus important, le but même de ma visite : c'est de vous faire connaître le mot d'ordre convenu entre le général Wheeler et moi. Il est de toute nécessité que vous le connaissiez, car les traîtres ne manqueront pas. »

M. Bourquien fit quelques pas vers lui.

« Veuillez approcher plus près, seigneur, dit Doundou, car je ne puis vous le répéter qu'à l'oreille. C'est un secret d'État. »

Le planteur vint se placer à l'arçon de la selle et Doundou, se penchant jusqu'à son oreille, lui cria d'une voix terrible : « Vengeance et Peïchva! » en même temps il lui enfonçait entre les deux épaules un stylet qu'il tenait caché dans sa manche. M. Bourquien tomba comme foudroyé au pied du cheval.

Au moment où ces mots terribles avaient retenti, les cavaliers du prince, comme à un signal convenu, s'étaient rué en foule dans l'intérieur de la cour qu'ils eurent bientôt envahie.

Alors commença une scène atroce de carnage. Les hommes de Gandapour, surpris par la soudaineté de l'attaque, furent sabrés impitoyablement; en vain quelques-uns se retranchèrent-ils

un instant dans la maison, les meurtriers eurent bientôt raison de leur courage.

André, resté durant l'entrevue au milieu de l'enceinte, avait vu tomber son père. La trahison, si adroitement combinée, avait été si soudaine que le pauvre enfant n'en avait compris la réalité que lorsqu'il avait vu les cavaliers, foulant aux pieds de leurs chevaux le corps de son père, envahir la cour. Alors, épouvanté, n'écoutant que l'instinct de la conservation, il avait fui. Déjà parvenu au faîte du mur d'enceinte, il allait se laisser glisser de l'autre côté et gagner la campagne, sur laquelle les ombres de la nuit commençaient à s'étendre, quand il entendit retentir des cris déchirants. A n'en pas douter, c'était la voix de Berthe: «A moi, papa! à moi, André! » s'écriait-elle.

D'un bond, André fut de nouveau dans la cour. Au moment où il touchait terre, il vit apparaître deux bandits, dont l'un emportait dans ses bras la pauvre Berthe qui se défendait courageusement et poussait des cris lamentables. Sans un instant de réflexion, l'enfant courut au secours de sa sœur, mais l'un des hommes l'ayant aperçu l'étendit à terre d'un coup de bambou ferré. Les deux bandits, continuèrent leur marche et vinrent présenter leur prise à Doundou, qui, au milieu de la cour, se repaissait de cette scène de carnage.



Il plaça André sur ses épaules. (P. 23, col. 1)

A la vue de Berthe, le prince eut un geste de triomphe, et étendant le bras vers elle :

« Que nul ne touche à cette enfant, cria-t-il d'une voix vibrante. Le noble sang des Peïchvas coule dans ses veines, et malheur à celui qui oserait le verser.

— Où faut-il conduire la jeune princesse? demanda un des officiers.

— Qu'on la conduise sous bonne escorte dans mon palais de Bihtour, répondit le prince, et qu'elle y soit entourée de tous les soins dûs à la nièce des Peïchvas. » Puis se tournant vers ses hommes : « Que l'on mette le feu à cette habitation et qu'il ne reste pas pierre sur pierre de la maison de ce traître. Et maintenant, à Cawnpore!

— Vive Nana Sahib? vive le Peïchva! » crièrent mille voix. Et le feu ayant été mis à la factorerie, préalablement pillée, la troupe se remit en marche, ne laissant que des cadavres au milieu des décombres fumants, là où quelques jours avant régnaient le calme, le bonheur et la prospérité.

VI

Le bon Samaritain.

Les flammes avaient eu rapidement raison de la superbe factorerie de Gandapour, l'orgueil du pays; maintenant de son haut pignon, de ses larges fa-

çades et de ses longues lignes d'élégantes vérandahs, il ne restait plus qu'un vaste brasier dont les pâles rougeurs tremblottaient au milieu de la nuit noire.

Un silence de mort régnait dans l'enceinte, que remplissaient des cadavres amoncelés sur certains points. Les séïdes du farouche Nana avaient bien accompli leur horrible besogne! Ils n'avaient fait aucun quartier, et avant de partir les quelques blessés qui râlaient encore avaient été brutalement dépêchés. Ni l'âge, ni le sexe, rien n'avait été épargné. Dans leur aveugle fureur, ils avaient massacré Européens et Hindous, femmes et enfants. Aussi les chacals et les hyènes se repaissaient déjà du festin qui leur avait été si largement servi.

Cependant une victime, une seule, avait échappé à la vengeance implacable de Nana. André, frappé d'un coup de massue au front, était tombé au pied du mur d'enceinte et son immobilité l'avait fait épargner des assassins. Mais, quoique sa blessure fût terrible, il n'était pas mort, et après quelques heures de syncope, la fraîcheur de la nuit le fit revenir à lui.

Il poussa un soupir, se dressa sur son séant, et promena pendant un instant un regard étonné sur ce qui l'environnait.

« Quel rêve affreux, pensait-il, et comme je voudrais être délivré de cet horrible cauchemar. »

Tout à coup un tison allumé par le vent vint éclairer une minute la scène de désolation, puis tout rentra dans l'obscurité. Mais cette seconde avait suffi pour rappeler André à l'affreuse réalité.

« Mon père! Berthe! » murmura-t-il, et il fondit en sanglots. Pendant longtemps il pleura amèrement, il s'accusa d'avoir, par sa lâcheté, été un des instruments de la catastrophe et demanda à Dieu pourquoi il l'avait condamné à survivre à une semblable calamité.

Puis il essaya de s'expliquer la raison qui avait pu amener le prince Doundou, leur ami, leur voisin, à perpétrer une aussi odieuse trahison. Son jeune et loyal esprit ne put trouver aucune bonne raison pour justifier le misérable. Il se dit alors qu'il n'avait dû échapper que par miracle, que bientôt sans doute les assassins reviendraient et qu'ils le tueraient. Il résolut donc d'essayer de fuir. Mais où aller? où se réfugier? Il se leva cependant; il se sentit si faible qu'il dut s'étendre de nouveau à terre.

Le ciel étincelait maintenant de mille étoiles; André, familier avec les constellations tropicales, vit que celles couvrant l'horizon à l'est commençaient à pâlir devant la blanche clarté de la lumière zodiacale: encore quelques heures donc et le jour paraîtrait. Il fallait partir au plus tôt. Rampant sur le sol, il se dirigea vers une citerne placée au coin de la cour et n'y parvint qu'après mille efforts. Arrivé là, il but à plusieurs reprises de longues gorgées pour étancher la soif qui le brûlait; puis il déchira son mouchoir en bandes qu'il trempa dans l'eau et dont il s'enveloppa le front.

Le pauvre enfant était ainsi occupé, lorsque tout à coup il crut entendre un bruit qui lui fit retenir son souffle. Il lui semblait distinguer un pas dans la cour, près de lui. Son sang se glaça dans ses veines.

Le bruit ne l'avait pas trompé. Là, à quelques pas de lui, un homme dont il ne pouvait distinguer que la forme confuse, s'avançait lentement. De temps à autre l'inconnu, arrivé près d'un des corps étendus, se baissait, soulevait la tête du cadavre, semblait l'examiner avec attention, puis la laissait retomber en murmurant.

Plus de doute, se dit André, cet homme a été envoyé par Nana Sahib pour achever les victimes. Tout à l'heure, il me trouvera et rien ne pourra me sauver de la mort. Et l'enfant se blottissait dans l'ombre de la citerne.

Cependant le mystérieux visiteur semblait fatigué de ses recherches lentes. Il s'était arrêté, et debout il sondait de ses yeux les recoins de la cour comme pour s'assurer qu'aucun cadavre ne lui avait échappé.

Soudain il sembla à André que l'homme venait de prononcer son nom, mais d'une voix tellement voilée que ce n'était qu'un murmure.

Encore une fois les mêmes mots furent prononcés, et cette fois le jeune homme entendit distinctement: « Andhra Sahib! »

Son cœur battait à se rompre. Que penser? était-ce un ami ou un assassin?

Mais cette fois plus de doute, la voix est devenue plus distincte, et l'enfant a reconnu le charmeur.

« Mali! Mali! » s'écrie-t-il; et une seconde après il est dans les bras du vieillard, qui l'embrasse tendrement.

« Ah, Andhra! dit doucement Mali, je n'espérais plus vous retrouver. Que Parbati soit bénie, qui a guidé mes recherches! »

Mais l'enfant ne dit rien que: « Mali! Mali! » et il pleure. C'est que Mali, c'est la vie, c'est l'espoir, c'est un sauveur.

« Oui, c'est le vieux Mali, reprend le charmeur, le vieux Mali qui vous aime et qui donnera sa vie, s'il le faut, pour sauver son cher protecteur. C'est que je vous dois tout, bien-aimé seigneur, et la vie que vous m'avez conservée n'est pas votre don le plus précieux. Depuis le jour où j'ai été repoussé par mon royal élève, celui-là même qui est devenu le plus infâme des traîtres, depuis ce jour j'ai erré sur la terre, la main et le cœur levés contre l'humanité. Désormais l'amitié, la bonté, la douceur, la compassion n'étaient pour moi que de vains mots. Et en me tendant la main, en relevant le pauvre paria délaissé, vous m'avez rendu tous ces biens. Je n'étais qu'une bête vivant au milieu de reptiles immondes, et vous m'avez fait un homme. Ah! que n'ai-je pu détourner le coup qui vous menaçait? Pendant toute la journée, je suis resté sur la rive opposée

du fleuve, en face de Gandapour, sans pouvoir trouver une barque pour venir jusqu'à vous et vous avertir de la trahison de Nana. J'ai dû rester spectateur impuissant de l'horrible tragédie. Cette nuit seulement, alors que, plein de rage, je suivais la berge du Gange, le hasard m'a fait découvrir, amarrée parmi les herbes, la barque d'un pêcheur. Sans espoir je suis venu ici, mais le puissant Mahadeo m'a guidé. La barque est au rivage. Il faut fuir maintenant et bien vite, car le jour ramènera bientôt ces brigands.

— Fuir, s'écria André, et mon père? et ma sœur?

— Où sont-ils? je l'ignore, répondit tristement le vieillard. Depuis une heure, j'inspecte anxieusement le visage de chaque cadavre. Aucun ne m'a échappé, mais je n'ai vu nulle part, ni votre père, ni votre sœur.

— Ma sœur! oui, je m'en souviens, je l'ai vu emporter vivante par deux bandits et c'est en essayant de la secourir que j'ai été frappé.

— Dans ce cas, rassurez-vous, dit Mali. Je connais Nana Sahib. Votre sœur, petite-fille d'une princesse du sang maharate, sera sacrée pour lui. Il l'enfermera dans un palais pour la faire élever selon les principes des Brahmanes et la marier plus tard à quelque Rajah de ses alliés.

— Infortunée Berthe! s'écria le jeune homme. Mais mon père! s'il est mort, je veux au moins m'agenouiller près de son cadavre et embrasser son front.

— Hélas, dit le charmeur, ce dernier bonheur ne vous sera même pas réservé. Car si je ne me trompe, les assassins, après l'avoir égorgé, auront jeté son cadavre dans les flammes. Tout à l'heure, en fouillant les décombres, j'ai découvert avec épouvante un corps à demi carbonisé autour duquel se voyaient encore des débris de vêtements européens. »

Cette fois, c'en était trop pour André, et le pauvre enfant s'évanouit dans les bras de Mali.

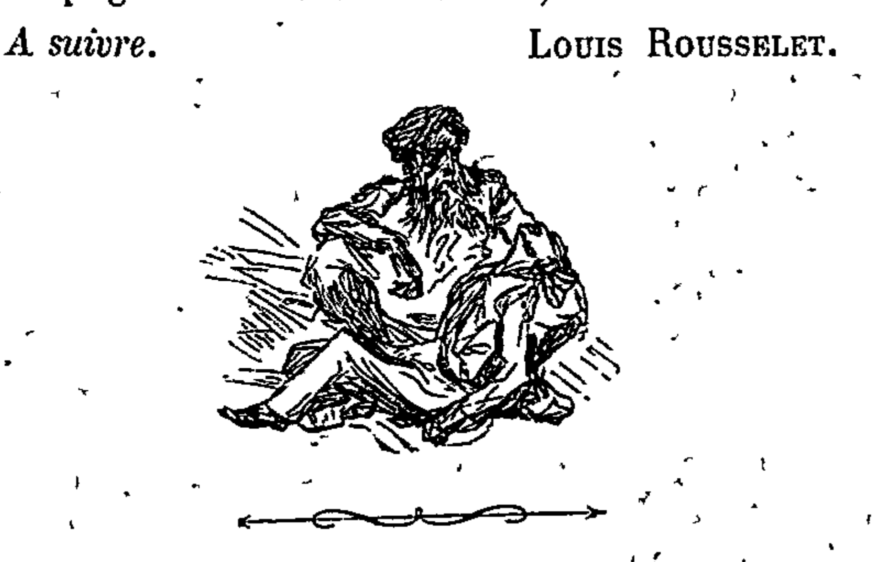
Le vieux charmeur le posa doucement à terre et parut se consulter. Puis, comme pris d'une inspiration soudaine, il dépouilla un des cadavres de son turban et de son large dhouti de toile et prenant maternellement André sur ses genoux il lui retira ses vêtements et les remplaça par ceux de l'Hindou. S'approchant ensuite du brasier, il brûla en partie le costume du jeune Français et en dissémina les fragments carbonisés.

Pendant toutes ces opérations, l'enfant n'avait pas donné signe de vie. Le charmeur essaya de le ranimer, mais en vain.

Cependant déjà le jour blanchissait l'horizon. Il n'y avait plus de temps à perdre. Le vieillard, rassemblant ses forces, souleva André et le plaça sur ses épaules; puis il s'achemina péniblement vers le fleuve.

Semblable au bon Samaritain qui rachetait toutes ses erreurs par sa charité, le vieux charmeur, le sorcier méprisé, le vil compagnon des serpents, s'élevait ainsi d'un seul coup, par son dévouement, aussi haut que son royal élève, le prince respecté, le compagnon recherché de tous, était tombé bas.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES FOURRURES DE RUSSIE

Le vaste empire des tsars, s'étendant sur toute la région septentrionale de l'Ancien Continent, est un monde en lui-même. Sous sa bannière marchent à côté du Russe et du Polonais, le Samoyède et le Lapon, habitants des rivages glacés de l'Océan boréal, le Tartare et le Kirghiz dont les tentes errent à travers le désert, le Turcoman et l'Euzbeg, maîtres des riches vallées de l'Oxus, et cent peuples divers dont l'énumération nous entraînerait trop loin. Aussi aucune des sections étrangères, sauf toutefois l'Angleterre, n'offre une plus grande diversité de produits que celle qu'occupe la Russie à l'Exposition universelle. Parmi ces productions du sol ou de l'industrie, nous ne parlerons aujourd'hui que des fourrures et des pelleteries. L'Exposition russe en offre un des plus beaux assortiments qu'il soit possible de voir.

Le commerce des fourrures est une des principales branches de la richesse moscovite, et longtemps la Russie en a eu le monopole, qu'elle a dû plus tard partager avec la compagnie de la baie d'Hudson.

Les tribus de la Sibérie qui, dès la conquête de leur pays, eurent à payer en fourrures, au lieu d'argent, les charges imposées par les tsars, s'adonnèrent avec ardeur à la chasse des animaux à poil, et il n'existe pas encore aujourd'hui de pays où elle se pratique sur une aussi large échelle. Les animaux les plus recherchés pour leur poil sont poursuivis jusque dans la partie la plus orientale de la Sibérie, vers les îles Aléoutiennes et même jusque dans le voisinage des côtes de l'Amérique. On les chasse de diverses manières, soit au moyen de trappes, de piéges, à l'arc et au fusil, et l'adresse des Sibériens est telle que, pour ne pas endommager les peaux, la plupart des animaux ne sont touchés qu'à la tête.

Les marchands russes font le trafic des pelleteries en échange d'eau-de-vie, de poudre, etc., et viennent ensuite les vendre sur les marchés principaux de Yakoutsk, Nertchinsk, Tobolsk, d'où elles s'expédient en Europe et en Chine. La martre est une

des principales fourrures de Sibérie, et son prix sert de base pour déterminer celui de toutes les autres. La martre n'a pas de couleur uniforme proprement dite et varie du noir au brun clair, rougeâtre et jaunâtre. La couleur foncée est la plus estimée et la plus chère, et d'après ces différences de nuances les connaisseurs peuvent en fixer sûrement les provenances.

Les plus belles martres viennent d'Olkma et d'Aldan; les ordinaires, de l'Amour et de Nertchinsk, et les communes des îles Saghalièn. Le produit annuel de la chasse de cet animal en Sibérie peut être évalué environ à 45,000 peaux. Le prix des fourrures de martre ordinaire est en moyenne de 10 roubles (la rouble vaut environ 4 francs), et pour celles très-foncées de couleur, parsemées de poils blancs, ou martres argentées, il atteint facilement 60 roubles. La martre, étant un animal très-petit et la fourrure du ventre étant mise à part, comme de peu de valeur, il n'est pas rare qu'on emploie jusqu'à 80 peaux pour la confection d'une pelisse, qui peut coûter ainsi près de 5,000 roubles.

L'hermine, jadis si recherchée, n'étant plus autant de mode, a perdu singulièrement de sa valeur. Les peaux blanches, avec petites queues mouchetées de noir, ne se vendent à Yakoutsk, pas plus de 5 à 8 copecks (il faut 100 copecks pour un rouble), et le rapport de cette fourrure en Sibérie ne dépasse guère 200,000 roubles.

L'exportation des peaux de belettes et de putois a perdu aussi beaucoup de son importance; mais par contre, celle de renard forme un appoint considérable au commerce de la Sibérie. Le renard noir surtout est devenu plus cher que la martre même. Le prix moyen des peaux varie de 60 à 70 roubles, et celles de premier choix atteignent et dépassent quelquefois 300 roubles. Les peaux de renard rouge et autres espèces se cotent de 20 à 60 roubles.

Les peaux de marmottes, d'ours, de gloutons, d'ours blancs, de lynx et de loups forment l'objet d'un trafic important en Russie. Le petit-gris, bien que constituant une fourrure commune, est devenu d'un prix relativement très-élevé, par la raison que la consommation s'en développe progressivement dans des proportions notables. 4 millions de peaux, au moins, chaque année, sont expédiées en Chine et 3 millions environ en Europe, abstraction faite de la Russie, qui en conserve 7 à 8 millions pour ses propres besoins.

Le lièvre de Sibérie, qui diffère de celui d'Europe, a plus d'importance qu'on ne pourrait le supposer. Il s'en vend annuellement pour un demi-million de roubles. La loutre de mer tend de plus en plus à disparaître, et il faut aller la rechercher jusque vers le détroit de Behring et le nord-ouest de l'Amérique. Aussi donne-t-on pour cette fourrure magnifique, si appréciée, jusqu'à 100 roubles et plus, par peau.

H. Norval.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

L'ANGLETERRE

L'Angleterre occupe au palais du Champ de Mars environ le quart de l'emplacement total occupé par les autres nations étrangères. Du côté de la Seine, sa façade s'étend sur une longueur égale à celle de la façade française et forme à droite l'angle opposé à celle-ci; à gauche, elle s'étend le long de la galerie des Beaux-Arts, qui partage en deux le Palais et s'appuie de ce côté sur cinq pavillons remarquables, qui sont des spécimens d'architecture de différentes époques. Le premier reproduit, en imitation de brique rouge, une maison du temps de la reine Anne; le deuxième, une maison du temps de la reine Élisabeth; le cinquième, une maison du temps de Guillaume et Marie. Le quatrième est un modèle de *cottage*, excessivement intéressant, que reproduit la gravure ci-contre; et le troisième, enfin, est simplement une construction dans le style anglais moderne.

Du côté du grand vestibule qui fait face au pont d'Iéna, c'est, comme vous savez, le pavillon du prince de Galles qui précède l'Exposition anglaise et en constitue, d'ailleurs un groupe absolument distinct.

Quatre entrées donnent accès dans la section. La première conduit au groupe des arts libéraux; la seconde à celui du mobilier; la troisième, à celui du vêtement et des tissus, et la quatrième est celle de la galerie des machines.

Indépendamment de cet emplacement, et en dehors du Palais proprement dit, l'Angleterre possède encore des annexes considérables qui s'étendent au-delà des jardins.

L'exposition qui, tout d'abord, attire le regard et l'attention lorsqu'on entre dans la section par le grand vestibule, est celle du mobilier. Elle tient, en quelque sorte, la tête de chaque groupe.

Après elle, et occupant la première rangée de la galerie, vient le groupe des arts libéraux. Le mobilier et ses accessoires tiennent la seconde rangée. Le vêtement, c'est-à-dire les draps, les tissus, occupent la troisième; puis viennent les machines, qui forment une galerie spéciale. Il serait trop long et hors de nos limites d'examiner, de détailler classe par classe l'exposition anglaise. Chacun de ses groupes offre un intérêt spécial, qu'il faut saisir et raisonner tout à loisir, en procédant avec intermittence et, si possible, par comparaison. Le mieux n'est pas de tout voir à la fois, mais de renouveler fréquemment ses visites pour s'en tenir à chacune d'elles à un examen dont on emportera un souvenir beaucoup moins confus s'il s'est résumé à un objet déterminé.



Pavillon de la façade de la section anglaise, à l'Exposition universelle.

Après la France, l'Angleterre est celle qui a donné le plus de sollicitude à l'exposition des arts libéraux.

Les premières vitrines que nous rencontrons dans cette rangée sont réservées au Kensington Museum, c'est-à-dire au musée de Kensington.

Kensington est un bourg du comté de Middlesex, l'un des faubourgs de Londres, où se trouve un château royal, enveloppé d'un parc de 3 kilomètres de circuit, qui le dimanche devient une promenade publique.

On a installé près de ce château, dans de vastes bâtiments, un musée qui renferme des collections de toutes sortes. C'est là qu'a été tenue la deuxième grande exposition anglaise de 1862.

Le Kensington Museum est donc représenté au palais du Champ de Mars par des spécimens de ses collections, reproduits par la galvanoplastie. Ce sont des pièces de vaisselle d'or ou d'argent, des bronzes dont les originaux, possédés par le musée, datent des XIV[e]-XV[e], XVI, et XVII[e] siècles, et sont des spécimens excessivement intéressants de l'art italien, espagnol, persan, allemand, vénitien, irlandais, etc.

Puis, ce sont des reproductions, toujours par la galvanoplastie, d'instruments scientifiques anciens, tels qu'un astrolabe en bronze, dont l'original est au musée archéologique de Madrid, qui a appartenu à Philippe II d'Espagne et porte la date de 1555. Un pyromètre, construit par le parisien Gallonde, au commencement du siècle dernier. Un astrolabe arabe, également du musée de Madrid, construit à Tolède en 1067; un quadrant du quart de cercle arabe, en bronze, du XV[e] siècle, fabriqué, dit la notice, par Ahmed Ibn abd El Rahman; un boisseau type, dit boisseau de Henri VII, en bronze, de 1496.

Puis, au groupe de l'enseignement proprement dit, toujours dans la même ligne de vitrines, nous rencontrons une série de planches, lavis, aquarelles, servant à expliquer les cours de dessin suivis dans les écoles anglaises. A côté, ce sont des eaux-fortes gravées par des élèves de l'École normale d'art et représentant différents objets du Kensington Museum; puis des photographies coloriées par ces mêmes élèves. Tout cela ne laisse pas que d'intéresser vivement.

Un peu plus loin, c'est une petite collection particulière d'entomologie, laissée par un Anglais. Si modeste qu'elle soit, elle vaut la peine qu'on s'y arrête, quitte à se rattraper sur notre exposition française du même genre, si riche et si curieuse.

Enfin, ce sont des spécimens d'instruments, de mobilier, de livres et d'objets scolaires; des vitrines où sont exposés des modèles choisis d'impression typographique; des collections du *Graphic*, un journal illustré anglais, qui offre une véritable galerie de dessins originaux de ses correspondants, relatifs aux derniers événements militaires turco-russes; des collections du journal *Art*, autre publication illustrée, fort belles; puis encore du papier, des livres, des spécimens de reliure, des instruments de musique, etc.

Nous laissons à notre gauche le pavillon du prince de Galles, pour passer encore devant les vitrines de la lunetterie, l'optique, instruments de physique. Ici, nous rencontrons l'exposition canadienne et nous revenons sur nos pas en suivant la seconde ligne de la galerie. L'art industriel anglais commence véritablement là. Les vitrines se succèdent éblouissantes, éclairées par les reflets du cristal, de l'argent et de l'or. Peu ou point de bronzes. C'est l'art anglais dans sa molle et délicate expression. Cela ne ressemble en rien à ce que nous faisons. Des pièces d'orfèvrerie d'un haut goût se dressent à côté des faïences, des porcelaines, sur lesquelles vient tomber l'éclat des cristaux. C'est un ensemble de couleurs aux tons sombres et tendres, d'un style fin et empreint cependant d'une certaine sévérité; un mélange de grâce et de raideur; mais une production d'un caractère tout personnel, d'une originalité qui exclut toute idée d'emprunt.

Après les accessoires du mobilier, qui comportent une infinie variété d'objets où la recherche a réalisé le confortable le plus complet et le plus... anglais, nous arrivons au mobilier proprement dit.

Nous sortons des aspects fantaisistes de l'orfèvrerie, de la verrerie, de la poterie, des cuivres et des terres cuites pour arriver aux grandes lignes, aux compositions harmonieuses de l'ébénisterie, aux combinaisons sculpturales et du plaqué. Il y a là des appartements complets, qui sont des chefs-d'œuvre d'élégance, depuis le style Renaissance jusqu'au meuble du siècle dernier; des bijoux de sculpture, où le chêne, le palissandre, le cèdre, le tilleul, le marbre, le bronze même, se marient le plus agréablement du monde, rehaussés par des tentures et des tapis du dessin le plus pur.

Nous avons dit que cette exposition du mobilier tenait une grande place dans la section anglaise. C'est encore le mobilier, en effet, qui commence la troisième rangée de la galerie, et on ne s'en lasse pas.

Puis viennent les draps, les tissus, la dentelle, la chapellerie; et ensuite, les produits chimiques, les fers et aciers, etc.; la galerie des grandes industries, des grandes manufactures d'Angleterre.

Enfin, comme nous l'avons dit, les machines forment une galerie spéciale, séparée de l'autre, qui tient le coin droit du palais du Champ de Mars. Là est exposé l'outillage mécanique de nos voisins, depuis le plus élémentaire, jusqu'aux inventions les plus récentes; depuis les instruments de manipulation nouvelle jusqu'aux instruments sous-marins.

A peu de chose près, cette exposition ressemble à la nôtre. A part une légère différence toutes les machines qui s'y trouvent tendent aux mêmes

fonctions que les nôtres : les unes avec des modifications sans intérêt technique, les autres avec une construction qui est restée ce qu'elle était au début, et qui cependant ne s'en comportent pas plus mal.

La section des pâtes alimentaires clôt dans le Palais même cette longue et très-intéressante série d'expositions, qu'on peut terminer par une visite aux annexes, au-delà des jardins qui bordent le Palais.

L. SEVIN.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE VIII

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an de grâce 1526, nous débarquâmes à la Vera Cruz.

Durant le voyage, Martin nous traita bien, mais ne put rien tirer de nous, sauf les brocards et les facéties de Braguibus. Au débarquer, il changea d'allure, car il nous retira nos vêtements et nous donna en échange de vieilles souquenilles.

« Messieurs mes amis, nous dit-il, nous allons visiter le gouverneur de la Vera Cruz. Monsieur de Gonneville, s'il vous convient à présent de paraître en gentilhomme conformément à votre dignité et de vous présenter comme mon compagnon, vous n'avez qu'un mot à dire. Monsieur Braguibus, si vous voulez vous faire regarder pour ce que vous êtes, pour un savant médecin, curieux des choses des Indes, vous n'avez qu'un mot à dire. Messieurs, j'ai des lettres du seigneur Antonio de Quinones et de sa grâce Alonzo de Avila : j'attends votre réponse. »

Braguibus ne répondit que par des injures.

« Monsieur Braguibus, dit Martin, je ne tiens jamais compte de vos paroles. Il vous plaira donc de garder cette souquenille, et de passer pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour des gens de la compagnie de Jean Florin. Vous savez qu'il n'est pas en odeur de sainteté ici. *Caballeros*, vous garderez avec soin ces deux prisonniers français. Nous les mènerons ce soir à Son Excellence le seigneur gouverneur. Je vais de ce pas lui rendre visite.

— Il sera fait comme vous dites, señor lieutenant », répondit le sergent espagnol.

Nous fûmes conduits jusqu'à une place dont le centre est orné d'une belle croix devant laquelle nous nous agenouillâmes dévotement. L'un des côtés de la place est occupé par une vaste et sombre maison.

Nos gardes heurtèrent à la porte qui fut ouverte par un Indien, et après quelques pourparlers avec un Espagnol qui venait après l'Indien, ils nous conduisirent au fond d'une galerie sombre, dans une grande chambre blanchie à la chaux et garnie de bancs, d'escabeaux et d'une table au milieu. Au fond de la salle se voyait l'image de Notre-Dame. Les fenêtres donnaient sur des jardins. Un instant après entra un petit Espagnol galamment vêtu de soie. Il tenait à la main un rouleau de feuilles de tabac, dont il tirait de la fumée sans discontinuer.

« Señores, nous dit le sergent, le lieutenant don Christóbal de Corral, le maître de cette maison. »

Le lieutenant hocha la tête et nous dit :

« Señores, vous êtes dans ma maison, considérez-la comme vôtre. Je vous tiens plutôt pour mes hôtes que pour mes prisonniers : l'hospitalité castillane le veut ainsi. Toutefois, je vous avertis que si vous tentiez de sortir, je vous en empêcherais à belles estocades et tranchantes entailles. Au demeurant, vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira, sauf de sortir de cette chambre, et je vais vous faire apporter des rafraîchissements. »

Ces belles paroles dites, il nous fit une petite inclination, sans ôter toutefois son bonnet, et alla dehors. Un instant après, un Indien posa sur la table un pichet plein d'eau avec quelques gobelets :

« Ma foi, dit Braguibus, le lieutenant a appris l'hospitalité au pays des grenouilles. C'est du vin de rivière qu'il nous offre pour nous rafraîchir.

— Señores, dit le sergent en s'asseyant vis-à-vis de nous et en produisant un paquet de cartes graisseuses, vous plairait-il de tenter les chances de la fortune? Je connais plusieurs jeux, tant Français qu'Espagnols, et les cartes sont un beau passe-temps, qui convient à des soldats et à des caballeros.

— Seigneur sergent, répondis-je, messieurs les Portugais de Tercère ont si curieusement inquisitionné, sondé et scruté toutes mes poches, aussi bien que celles de mon ami, que vous n'y trouveriez ni croix ni pile.

— Donnez-moi ces cartes, me dit Braguibus. Je sais les tours les plus fins. Je veux les ébahir. Nous rirons bien de la moue qu'ils feront. Vous me servirez de truchement. »

Braguibus, prenant les cartes, commença divers tours comme en font les joueurs de gobelets, car il était bien adroit de ses doigts, outre qu'il savait faire de semblables tours par combinaisons arithmétiques et science des nombres. Les Espagnols le regardaient plus étonnés que fondeurs de cloches.

« Señor, s'écria le sergent cérémonieux en faisant un signe de croix, votre compagnon ici est un grand nécromant. J'appréhende qu'il ne dépasse les bornes et limites des connaissances licites et qu'il n'ait étudié la magie. C'est œuvre du démon. »

Braguibus, riant à se tordre quand je lui eus interprété le dire de l'Espagnol, répondit :

« Interprétez-lui que j'en sais bien d'autres, et que s'il veut me confier ses piastres et ses écus, je leur ferai danser une belle danse! Te-

[1] Suite. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, page 10.

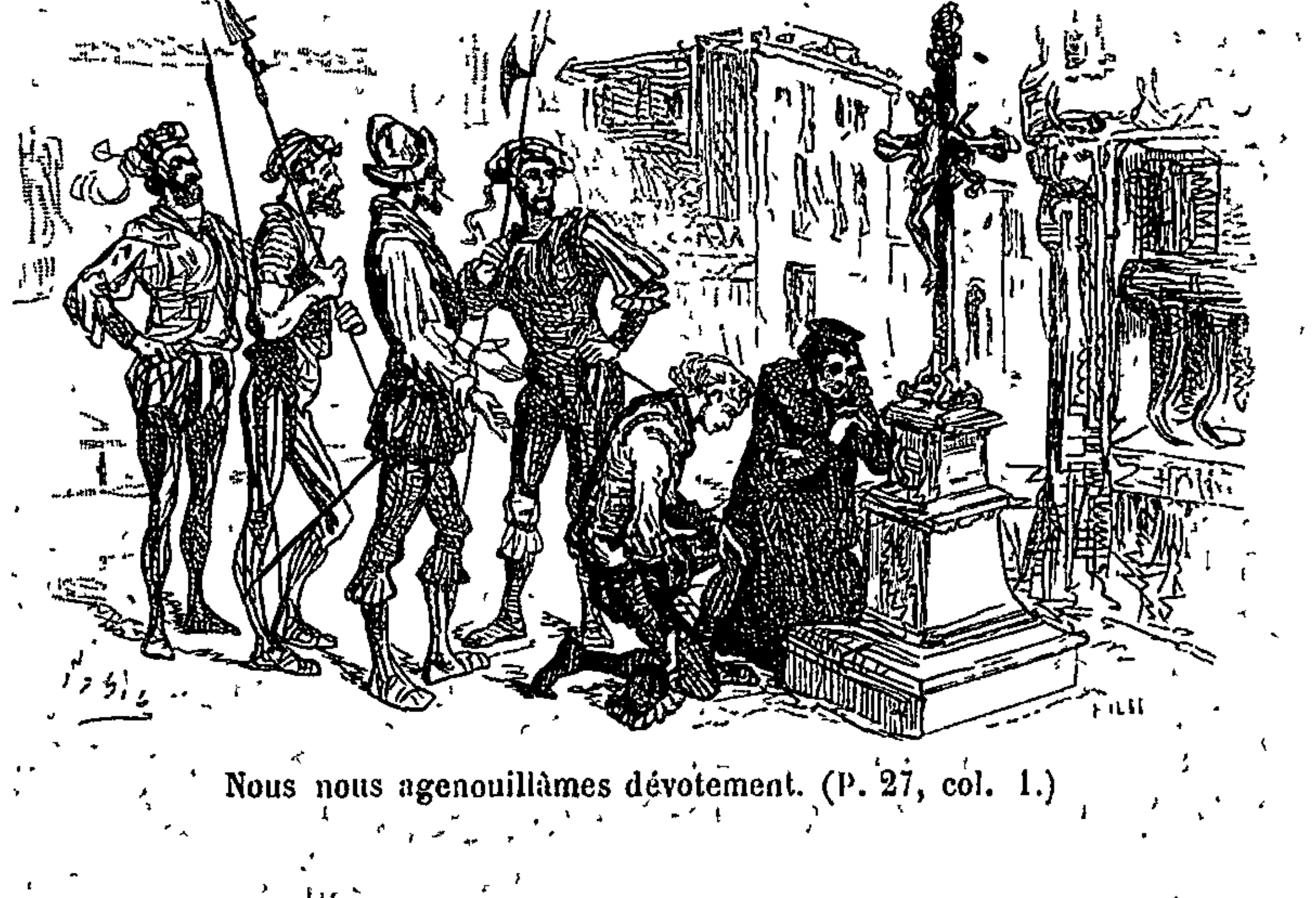
nez, je vais lui démontrer le secret de mes tours. »

Alors, il leur fit voir qu'il n'y avait magie aucune, mais seulement un peu d'adresse, et leur enseigna comment il faisait. De quoi ils furent plus ébaudis que s'il leur avait donné cent écus, et le sergent s'écria en grande allégresse :

« Je ne vis jamais semblable merveille! On a bien raison de dire que les bacheliers, les licenciés et les docteurs de France excellent par dessus ceux de tous les autres pays! Pour moi, je n'ai pas étudié, ayant consacré ma vie à la chevalerie et au service de Sa Majesté catholique. »

A partir de ce moment, le sergent se prit d'une grande admiration pour Braguibus et d'une grande amitié pour moi, à tel point que nous voyant ainsi dénués de tout argent, il nous bailla cinq piastres à chacun, disant que nous les lui rendrions plus tard, quand Don Fernand Cortez nous aurait fait justice, ce dont il ne doutait pas.

« Señor don René, me dit-il, dites au seigneur licencié que je me porte garant que Son Excellence le marquis del Valle vous fera justice, moi Pedro Escudero qui vous parle. Il me connaît bien et m'a plusieurs fois distingué. Je lui parlerai, et il vous fera de grands biens, car il est aussi généreux que sévère et prompt justicier. »



Nous nous agenouillâmes dévotement. (P. 27, col. 1.)

Ce brave sergent envoya un de ses soldats nous quérir quelques rafraîchissements plus substantiels que ceux du pot à eau, et il revint bientôt, nous apportant deux tasses d'un certain breuvage brun-rouge de couleur, bien savoureux, bien parfumé et bien délectable au goût : ils l'appellent *chocolat*, et le font d'une fève de ces pays.

Vers le soir retourna le vilain Martin, et nous dit qu'il était inutile que nous allions chez le gouverneur, car il lui avait très-bien expliqué notre cas, c'est-à-dire que craignant de voir ses trames rompues, il lui avait conté mille mensonges. Il nous emmènerait donc dès le lendemain à la grande ville de Mexico voir Fernand Cortez, avec l'aide duquel il pensait venir à bout de sa machination. Il nous fit gravir les degrés à une chambre haute où se tenait le lieutenant, et nous eûmes la mortification de souper en compagnie de ce traître, et de servir de plastron à ses méchants propos devant le pompeux don Christobal de Corral.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour Mexico. Martin avait un cheval qu'il montait fièrement. Nous étions à pied sous l'escorte du sergent Pedro Escudero et de douze soldats. Dix Indiens, de ceux qu'ils appellent « bons Indiens » portaient le bagage.

De Vera-Cruz nous nous rendîmes en trois jours à Quiavistlan ; puis de là notre route fut par Socochima et de bien hautes montagnes où l'on grelottait de froid et au passage desquelles nous sentîmes un grand malaise, tellement que quelques-uns saignaient par le nez et les oreilles. Braguibus s'empressa fort autour d'eux, et les soulagea par le moyen de quelques drogues qu'il avait eues chez un barbier de Quiavistlan. Il gagna par là l'amitié des gens de l'escorte, et le sergent cérémonieux ne lui parlait plus autrement que le bonnet à la main, l'appelant seigneur médecin et m'appelant seigneur licencié. Martin enrageait, mais n'osait rien dire. Passé les montagnes, nous arrivâmes à un bourg que les Espagnols appellent *Castilblanco* ou Châtel-blanc. De là nous traversâmes Tlascala ; aux environs on nous montra les ruines d'un châtelet que Cortez avait pris sur les Indiens et où s'était livrée une grosse bataille. Elle fut donnée le 2 septembre de l'an 1519, au lieu dit Tehuacingo, et les Espagnols y perdirent pour la première fois un cheval ; auparavant, les Indiens avaient si grand peur des chevaux, pour n'en avoir jamais vu, qu'ils n'osaient pas assaillir les cavaliers espagnols, ni se défendre contre eux quand ils en étaient assaillis. De là, nous passâmes une grande montagne, nous arrivâmes à Chalco, où nous entendîmes la messe, et de Chalco, en un jour, à Iztapitlapan, qui est sur une langue de terre, entre la lagune de Chalco et celle de Tezcuco. De là, au point du jour, nous partîmes pour entrer à Mexico même, ville antique et pleine de merveilles, la première de la Nouvelle-Espagne pour la grandeur, beauté, assiette, richesse et diverses autres particularités qu'on verra plus loin. Pedro Escudero nous avait précédés la veille, pour faire apprêter nos quartiers. Le bruit de notre arrivée

s'était répandu, grâce au sergent cérémonieux, qui parlait partout des mérites de Braguibus. Aussi, quand nous avançâmes sur la chaussée d'Iztapalapa, qui conduit d'Iztapitlapan à Mexico, fûmes-nous accueillis par nombre de gens tant Espagnols qu'Indiens, qui venaient au-devant de nous, demandant à voir le fameux médecin de Paris, le renommé don Braguibus. Pedro Escudero les précédait, plus pompeux que jamais.

« Seigneurs, leur disait-il, le voici ; c'est lui-même, c'est ce petit gros avec le nez rouge. Le révérend père Fray Martin de Valencia, qui viendra demain ou après, est tombé en extase devant sa science à Quiavistlan. Sachez qu'il nous a guéris du mal de montagnes au passage de la Sierra Nevada. C'est lui : c'est l'illustrissime Don Braguibus, médecin sans pareil ; et son compagnon, ce jeune homme blond, est un fameux licencié français ; et l'ai entendu parler sur la théologie aussi doctement qu'un docteur de Salamanque : il s'appelle don René de Gonneville et m'honore de son amitié. »

Martin n'était pas homme à se laisser prendre sans vert. Il changea ses batteries sans s'émouvoir le moins du monde.

« Seigneurs, dit-il à ces bonnes gens, vous entendez ce digne Pedro Escudero, sergent de Sa Majesté catholique. Faites place, je vous prie. C'est moi qui amène à grands frais le fameux médecin de Paris. J'ai eu mille peines à les décider à venir, et il a même fallu que j'use de ruse et de violence. Mais il n'est rien que je ne fasse pour le bien des fidèles sujets de Sa Majesté. »

Braguibus commença divers tours. (P. 27. col 2.)

Braguibus, entendant de quoi il s'agissait, se tourna vers Martin et, lui parlant français, lui dit en toute véhémence : « Puisque vous usez de mon crédit vous me le payerez, maître fourbe. Mais en attendant, faites en sorte de m'avoir une robe et un bonnet de docteur, afin que je paraisse dans un accoutrement conforme à ma renommée. René, dites à ce bon sergent qu'il m'obtienne une robe. Quand j'aurai une robe, vous verrez alors. Il n'est prouesses médicales que je ne fasse, dès que j'aurai une robe. Tant que je n'en aurai pas, je serai comme un gendarme sans armes de guerre ni harnais. Je n'approuve point ceux qui disent que le froc ne fait pas le moine. Otez-moi ce pourpoint plus convenable à un aventurier qu'à un disciple d'Hippocrate et de Galien. *Cedant arma togæ*. Baillez-moi quelque vêtement doctoral. Je ne puis rien dans cet accoutrement barbare. »

Les bonnes gens s'émerveillaient de voir Braguibus :

« Il n'a point, disait l'un, la mine de ce qu'il est.

Mais ces savants fameux ont tous quelque bizarrerie dans le caractère.

— Il semble, disait l'autre, un bon vivant. Il cache sa science par modestie.

— Seigneurs, disait un troisième, on voit très-bien à son maintien qu'il a étudié dans cette fameuse ville de Paris. Un médecin qui vient de si loin ne s'est jamais vu en ce pays de Nouvelle-Espagne. Le marquis del Valle le couvrira d'or.

— Seigneur, s'écria un grand vilain, je suis tout perclus de mes membres : voyez ma langue.

— Seigneur, dit un gueux, j'ai grand mal d'entrailles, tâtez mon pouls. »

Pour lors, ils s'assemblèrent à tas autour de Braguibus, qui lui tirant la langue, qui lui tendant le poing, qui lui faisant voir quelque plaie déplaisante, parlant tous confusément et le suppliant de les guérir.

« Arrière, maroufles! s'écria Braguibus en les repoussant! On se croirait ici à la Cour des miracles! Arrière! Otez-vous de mon chemin, ribauds de l'autre monde! Pensez-vous que je donne mes consultations en plein air, sur un pont? Je n'entends goutte à ce que vous me dites. Parlez-vous chrétien? Je crois que vous parlez le goth ou l'indien. Vous viendrez me trouver à mon hôtel. Je ne sais pas où il est, mais vous l'apprendrez par la trompette de la renommée. Gagnez le large, et laissez-moi passer outre. »

Les Espagnols et les Indiens n'entendaient goutte au discours que Braguibus leur faisait en français. Cependant, nous passions un pont de bois établi sur une des tranchées qui coupent la chaussée, et nous atteignîmes un point où s'embranchait une autre petite chaussée large de huit pas, qui conduit à Cuyoacan. Allant outre, nous trouvâmes que la chaussée était en droite ligne avec une rue magnifique où chaque maison était un palais. On nous fit entrer, au bout de la rue, dans un palais plus grand que le Louvre du roi à Paris, et le sergent cérémonieux nous apprit qu'il appartenait au marquis del Valle, avait appartenu autrefois au grand Montezuma, et que nous y prendrions nos quartiers. Ce vaste palais était construit de pierre à haut appareil et finement ciselées. Il était composé de plusieurs maisons bâties autour de cours intérieures et communiquant par des galeries lambrissées de cèdre et d'autres bois de bonne odeur. Les chambres intérieures étaient tendues de belles étoffes de coton, ornées de rameaux et de fleurs et garnies de lits faits de natte et ayant chacun un petit dais au-dessus, qu'ils appellent en leur espagnol baldaquins. Hors les lits, il n'y avait point d'autres meubles; Pedro Escudero nous dit que c'était la coutume des Indiens, et qu'on avait laissé ce palais tel qu'il était du temps du grand Montezuma, sans toucher à rien. Tout le palais était entouré d'un enclos et de jardins qui sont une merveille; ce ne sont que sentiers garnis de fleurs, d'arbres à fruit et de rosiers du pays, le tout rafraîchi par un joli étang d'eau douce. Sur l'eau on voit plusieurs barques qui peuvent entrer dans l'enclos et sortir sur le lac par un canal artistement fait, et autour des barques s'ébattent des oiseaux de gai plumage. Nous regardions ce spectacle en véhémente admiration.

« Ah! s'écria Braguibus, que cet hôtel n'est-il en France, je dis en Touraine près de Chinon ou d'Azay-le-Rideau! Que n'y a-t-il dans le cellier quelque trente ou quarante pipes de ce bon vin breton ou de celui du côteau de Sainte-Radegonde, au-dessus de Saint-Martin-lez-Tours! Vrai Dieu, quels beaux jours nous y passerions, en narguant Atropos la Félonne! Ce ne seraient que petits banquets, devis joyeux, promenades sur l'eau et perpétuelle philosophie. Nous y logerions pour chapelain frère Nicolas Leboucher avec frère Bernard Lardon. Nous y aurions pour hôtes ce docte Picot, et ce savant Pierre Crignon, et ce galant Chamouillac.

— Vous rêvez, mon ami, lui dis-je. Pensons plutôt au moyen de nous tirer d'ici. A présent commence le danger, car ce vilain Martin usera de toutes besognes pour savoir où est mon trésor et me faire trahir Jean Florin, Jean de Verassan et les autres. Et s'il se voit frustré dans ses faux desseins, il ne balancera pas de se venger. Ne voyez-vous pas que la prise des deux navires que le sieur Cortez envoyait au roi catholique pour se concilier ses bonnes grâces a dû courroucer bien fort ledit Cortez, qui fondait sur eux tant d'espoir d'avancement? Ne voyez-vous pas que la trahison que Martin a faite à Jean Florin et à nous lui donne tout crédit auprès du marquis del Valle? Sur qui comptez-vous?

— Je compte d'abord, dit Braguibus, sur le grand Dieu servateur en qui je mets ma confiance.

— Sur ce point, répondis-je, je suis d'accord avec vous. Mais il nous convient nous évertuer...

— *Contra insidias inimicorum*, dit Braguibus. Je le sais. Nous avons l'appui du sergent cérémonieux Pedro Escudero, et nous avons ma science médicale. Est-ce rien, cela? Nous verrons si un écolier de Sorbonne et un docteur de Montpellier se laisseront faire quinauds par un rustre d'Allemagne et quelques bandouliers d'Espagne. Je ne les crains pas. Vertus Dieu, je me sens en tête plus de ruses que n'en eurent jadis Simon l'habile homme et le galant Ulysse. Voire, s'il faut prendre un autre prototype et archétype de ruse, je me voue à maître Pathelin, dont j'ai naguère joué le rôle et personnage dans la farce qui fut représentée à Tours en l'an vingt-et-un. Reposez-vous sur moi. »

Ce jour et les suivants nous ne vîmes point Martin, mais nous étions prisonniers, car, nous ébattant en barque sur l'étang et voulant sortir par le canal sur la lagune, nous vîmes une sentinelle espagnole qui nous menaça d'une arbalète et nous fit retourner. Toutefois, nous étions bien traités, car ils nous servaient à dîner et à souper, nous régalant d'un coq d'Inde, de pain, de gros mil, de chocolat, voire

d'herbe de tabac avec les cornets percés propres à la griller. Pedro Escudero eut fort à faire de garder Braguibus contre les visiteurs, car ils venaient à la foule pour se faire guérir par le grand médecin de Paris. Je servais d'interprète, Braguibus ne voulant entendre mot d'espagnol ni démordre de son latin. Il vint un des plus huppés de Mexico, le sieur don Gonzalo de Sandoval, qui parlait bien le français, et exposa son cas à Braguibus en notre langue. Mais il perdit sa peine.

« Interprétez-moi ce qu'il dit en latin, maître René, me dit Braguibus d'un air grave, et faites-lui entendre que je ne guéris point les malades en langue vulgaire. C'est affaire à leurs méchants petits médecins de Castille. A Montpellier et à Paris nous sommes d'autres gens. Pour ceux du commun, j'use du latin, et c'est une piastre qu'il en coûte ; pour les gens de qualité, je vais jusqu'au grec pour dix piastres, et je réserve l'hébreu pour les évêques et pour les princes temporels, me fixant à leurs largesses. »

Ce Gonzalo de Sandoval, qui était leur premier capitaine après le marquis del Valle, était tout perclus. Braguibus le pansa et le guérit très-bien, par où sa renommée commença de s'accroître tellement, pour la qualité dudit Sandoval, et tout le bruit qu'il mena de sa guérison, qu'il n'était personne à Mexico, grand ou petit, qui ne parlât du fameux médecin de Paris, de l'illustrissime don Braguibus. Sauf qu'on ne nous laissait pas sortir, nous avions tout ce que nous voulions.

Toutes les raretés de la Nouvelle-Espagne que Braguibus demandait, le sieur de Sandoval les lui faisait tenir, telles que plantes, bêtes, vêtements des Indiens, voire de leurs idoles et de leurs livres, outre que les piastres tombaient vertement dans notre escarcelle. Nous y gagnâmes plus de trois mille écus en un mois. Dès les premiers mois nous fîmes venir un couturier qui nous fit très-bien, à Braguibus une robe doctorale et à moi un vêtement à l'espagnole tout à fait galant. N'eût été notre captivité et la crainte que nous avions de Martin, nous eussions trouvé les choses au mieux.

Un lundi matin, pendant que nous examinions un livre couvert des peintures qui servent de lettres aux Indiens pour écrire ce qu'ils veulent, et que nous avait fait bailler don Diego de Landa, inquisiteur des hérétiques, avec un alphabet pour pouvoir le lire, nous vîmes entrer le sergent cérémonieux en grande allégresse :

« Réjouissez-vous, seigneurs ! s'écria-t-il. C'est aujourd'hui un jour heureux pour vous. C'est aujourd'hui que vous allez comparaître devant mon général, devant ce vaillant et incomparable don Fernand Cortez, marquis del Valle, capitaine général de Sa Majesté catholique dans la Nouvelle-Espagne. Il m'ordonne de vous conduire devant lui.

— Saint Polycarpe mon patron ! s'écria Braguibus, qui entendait l'espagnol quand il voulait. Saint Polycarpe, envoyez-lui quelque belle pleurésie ou quelque robuste fièvre quartaine d'ici à ce que nous soyons devant lui ! Faites qu'il ait toutes ses coliques pour que je le tienne à merci !

— Que dit-il, senor licencié? demanda le sergent cérémonieux. Que dit l'illustre savant?

— Il prie, dis-je, saint Polycarpe son patron de tenir son excellence le marquis del Valle en bonne santé.

— Marchons, dit Braguibus. Allons à lui. Si Dieu permet que le Cortez soit en posture d'une galante indigestion, le Martin sera pendu et nous serons en France avant Pâques ! »

Pedro Escudero prit les devants, et nous suivîmes, escortés de quatre soldats et accompagnés d'un Indien qui portait les drogues de Braguibus dans un coffre que nous avions récemment acheté.

A suivre. LEON CAHUN.

A TRAVERS LA FRANCE

SOISSONS

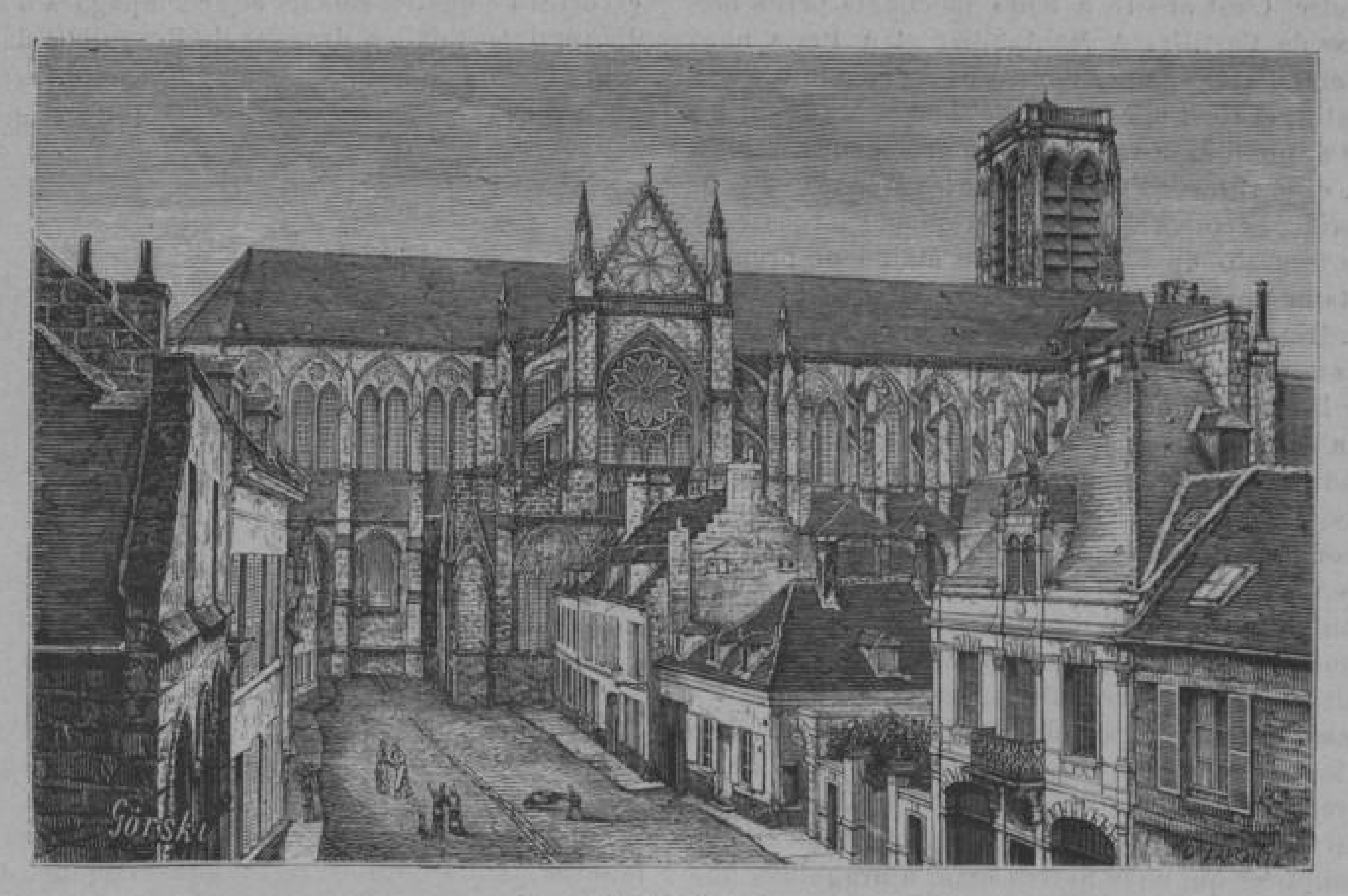
Soissons, comme un grand nombre d'autres villes fondées par les Gaulois, ne fut guère connue, durant l'antiquité, que sous le nom du peuple particulier dont elle était la capitale, les Suessiones, et ce nom, légèrement modifié, lui est resté jusqu'à notre époque. Les Romains firent de Soissons une des plus belles cités du nord de leur empire, et ce fut celle qui leur demeura le plus longtemps fidèle en Occident. Le dernier des Césars, Romulus Augustule, avait déjà quitté la pourpre, en 476, déposé par Odoacre, déjà les Goths, les Burgondes et les Francs occupaient la plus grande partie de la Gaule, et Soissons reconnaissait encore, avec les contrées avoisinantes, l'autorité du chef que lui avaient donné les empereurs. Devenu seul représentant du nom romain au milieu des peuples barbares, ce chef, Syagrius, était réellement un souverain indépendant et son territoire un vrai petit royaume. Cette circonstance plaça la ville de Soissons au premier rang dans l'histoire des commencements de la monarchie française. A peine Clovis avait il été élevé sur le pavois qu'il jetait sur l'État de Syagrius un regard de convoitise, et ce fut sous les murs de la ville que la

victoire du roi franc mit fin à la domination romaine, en 486. Soissons fut pendant dix ans la capitale de la France, jusqu'à ce que la conversion de Clovis permît à sainte Geneviève de lui ouvrir les portes de Paris. Lors des partages du royaume entre les fils puis entre les petits-fils de Clovis, Soissons fut encore la capitale d'un État particulier que possédèrent Clotaire Ier de 511 à 558, et Chilpéric Ier de 561 à 584. Déchue depuis lors de son titre, Soissons perdit peu néanmoins de son importance politique : tous les partis qui agitèrent la France durant les deux premières races se la disputèrent chaudement; mais cette ville demeura importante surtout au point de vue ecclésiastique. Outre son évêché fondé au IIIe siècle, elle possédait cinq abbayes florissantes : Saint-Crépin-le-Grand, fondée au Ve siècle, Saint-Médard, du VIe siècle, saint Jean-des-Vignes, qui remontait à l'année 1076, Saint-Léger, bâtie en 1139, et Notre-Dame, maison de religieuses qui devait son existence à saint Drausin, évêque de Soissons vers 660. Le monastère de Saint-Crépin renfermait les reliques des deux illustres martyrs Crépin et Crépinien, morts pour la foi en 287. Une tour de Saint-Médard servit de prison au malheureux empereur Louis le Débonnaire lorsqu'il eut été déposé pour la seconde fois par ses enfants, en 833. Saint-Jean-des Vignes était une des plus belles abbayes de la France; ses deux cloches, qui sont encore debout, et les ruines de son cloître, sont des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. De l'abbaye Saint-Léger, il reste encore l'église tout entière, bâtie aux XIIe et XIIIe siècles. Mais le principal monument de Soissons, depuis la destruction de ses monastères, est la cathédrale, dédiée à saint Gervais, commencée en 1176 et terminée vers 1230. Sa façade avait été entreprise sur le modèle de celle de Notre-Dame, à Paris; malheureusement une seule tour a été construite, et elle est demeurée elle-même inachevée.

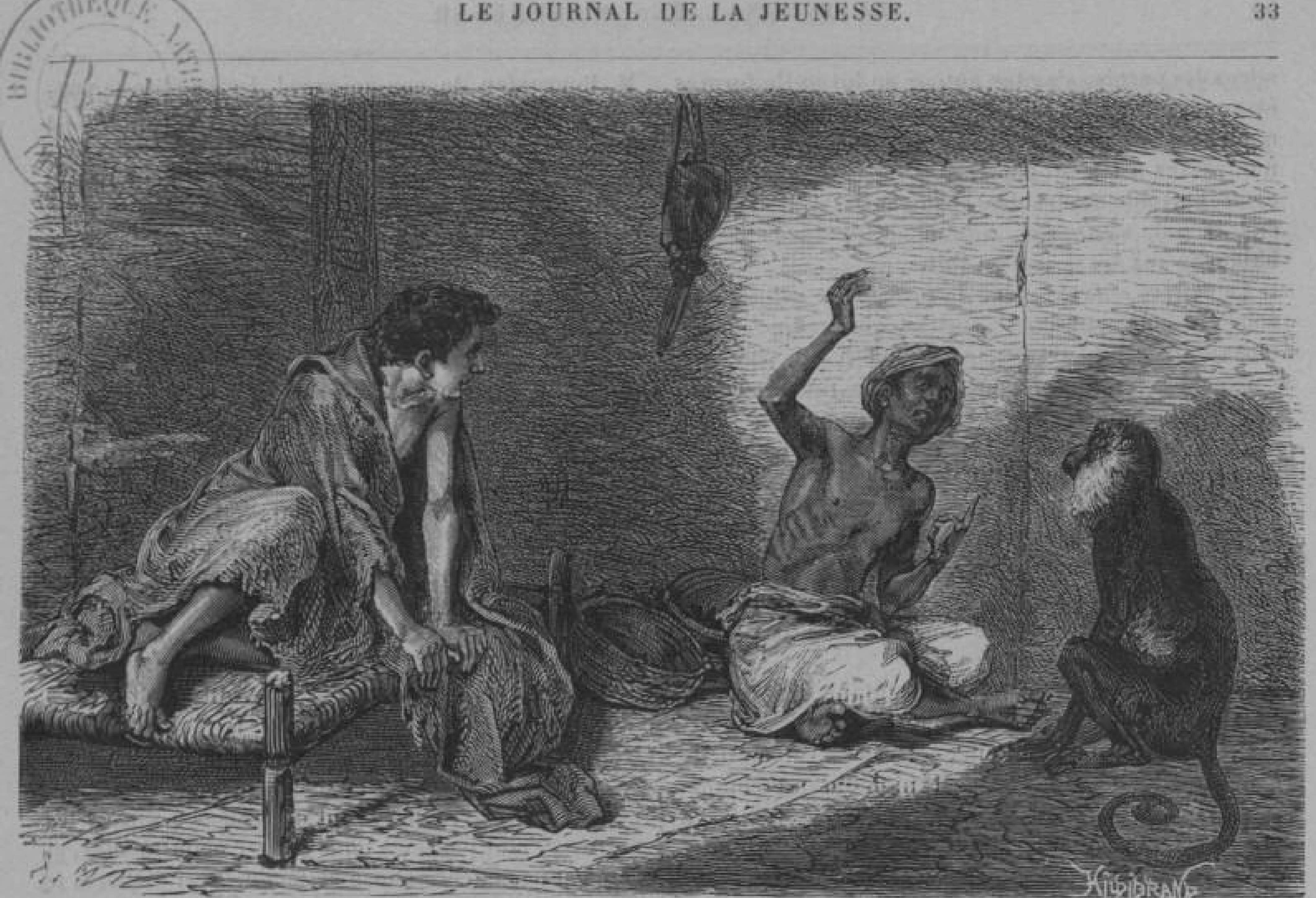
Actuellement Soissons est une sous-préfecture de l'Aisne et le chef-lieu de l'unique diocèse formé par ce département, l'évêché de Laon ayant été supprimé en 1790. Située en majeure partie sur la rive gauche de la rivière d'Aisne, elle est entourée de fortifications modernes qui lui valent le rang de place de guerre de première classe. C'est à ce titre qu'elle a dû subir, en 1870, un siége et un bombardement de la part de l'armée allemande; la position désavantageuse de la ville, au milieu d'un bassin entouré de collines, obligea la garnison à capituler. Soissons, en outre, possède un collége communal, un grand et un petit séminaire, une institution de sourds-muets et un grand nombre d'établissements industriels. Sa population, autrefois plus considérable, n'atteint pas aujourd'hui le chiffre de douze mille habitants.

Quatre lignes de chemins de fer relient Soissons, la première à Paris, la seconde à Reims, la troisième à Laon et à la Belgique, la quatrième à Compiègne. La vallée de l'Aisne offre aux environs les plus charmants paysages.

A. SAINT-PAUL



La cathédrale de Soissons.



André reconnut le jeune Miana. (P. 35, col. 1.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

VII

L'éducation d'André.

C'était une bien misérable demeure que la cabane du vieux charmeur. Quatre pieux supportant un toit de chaume envahi par les plantes parasites en constituaient toute l'architecture. Les murs n'étaient que des nattes de bambou clouées entre les pieux. Au centre de l'une des parois, on avait ménagé une ouverture, c'était la porte, que fermait une vieille draperie.

L'intérieur n'était guère plus luxueux. Le sol bien nivelé, proprement passé au torchis, était en partie recouvert d'une natte. L'un des angles de la pièce suffisait à peine à contenir un amas de corbeilles, de baguettes, d'oripeaux, toute la fortune du charmeur; tandis qu'un lit de corde monté sur quatre pieds bas, un *tcharpoy*, comme disent les Hindous, remplissait l'autre extrémité.

C'est sur cette couche primitive que reposait depuis bientôt huit jours le pauvre André. Il semblait que la mort ne lui eût laissé un instant de répit que pour le faire souffrir plus longtemps. Il avait passé cette semaine entière sans reprendre connaissance, en proie à un délire constant.

Sans se décourager, le bon Mali l'avait soigné avec un dévouement tout maternel, et bientôt il put espérer que la robuste constitution du jeune homme lui ferait surmonter victorieusement tous ces terribles chocs. Le mal, en effet, décroissait à vue d'œil, et un jour vint enfin où le malade, sans recouvrer ses sens, put reposer paisiblement.

Ce jour-là, Mali s'empressa de profiter de ce calme pour quitter un instant son jeune protégé et aller au village voisin chercher quelques provisions.

Il était absent depuis quelques heures, quand André sortit enfin de son long sommeil. En ouvrant les yeux, il eut le même mouvement de stupéfaction que lorsqu'il était revenu à la vie dans la cour de la factorerie incendiée. Mais si la scène qui l'avait frappé alors était horrible, le spectacle qui s'offrait maintenant à ses yeux lui semblait dépasser les bornes du fantastique.

Enfermé dans l'étroite chaumière dont Mali avait eu soin en partant de clore l'ouverture, l'enfant voyait, à travers le demi-jour filtrant par les inter-

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1 et 17.

stices des parois, s'agiter autour de lui mille formes étranges. Bientôt ses yeux, s'habituant à la pénombre, distinguèrent avec épouvante que ces formes mouvantes n'étaient autres que des serpents. Il y en avait partout. André les voyait glisser en sifflant sur le sol, s'enrouler autour des poteaux ou se balancer aux traverses du toit.

Le pauvre enfant, glacé de terreur, se pelotonnait sous la couverture qui abritait son corps nu. Il n'osait ni crier, ni remuer. Soudain un pas circonspect retentit à la porte, et une main souleva doucement la draperie.

Cette fois encore l'enfant reconnut le charmeur et s'écria : « Mali! Mali! »

Le vieillard entra et, balayant du pied et du geste toute la gent rampante qui se réfugia bien vite dans les corbeilles, il s'approcha de l'enfant.

« Enfin, s'écria-t-il, vous voilà donc revenu à la vie, et c'est pour tout de bon, n'est-ce pas, cette fois?

— Mais, mon cher Mali, dit l'enfant encore tout tremblant, où m'as-tu donc emmené?

— Chez moi, mon cher Andhra, répondit le charmeur. La demeure n'est ni belle ni confortable, mais c'était le seul asile sûr que j'eusse à vous offrir. Quoique nous ne soyons qu'à deux lieues de Cawnpore, personne n'osera venir vous chercher ici, et pas un cipaye n'essayerait d'affronter la garnison du vieux sorcier. Mes factionnaires paraissent vous avoir fait peur à vous-même. Mais nous ne resterons du reste pas longtemps ici, et dès que vous serez capable de partir...

— Tout de suite, interrompit André impétueusement. Je t'assure que je sens mes forces tout à fait revenues, et si tu veux me rendre mes vêtements...

— Du calme, du calme, dit le vieillard en riant. Chaque chose a son temps. Nous parlerons de cela tout à l'heure. Laissez-moi vous donner tout d'abord des nouvelles qui vous rendront plus tôt vos jambes que ne le feraient tous mes breuvages.

— Mon père est vivant! dit André.

— Peut-être oui, peut-être non! répondit Mali. Dès notre arrivée ici, j'ai dépêché à Cawnpore un jeune garçon qui m'est très-dévoué et qui m'accompagne souvent dans les foires. C'est Miana, le montreur de singes, vous le connaîtrez bientôt. Ce gaillard est adroit et rusé comme ses élèves. Il a pénétré, grâce à ses drôleries, jusqu'au milieu des rebelles qui assiégent Cawnpore, et il m'a appris tout ce que je désirais savoir. Tout d'abord, les gens de Nana croient que vous êtes bel et bien mort et que votre corps a été consumé par les flammes, car ils n'ont retrouvé dans les décombres que des lambeaux de vos vêtements carbonisés. Ceci est un point capital pour nous, et que j'avais du reste soigneusement préparé lors de notre fuite. D'autre part, ils sont persuadés que votre père a pu fuir, et cela pendant le pillage même de la factorerie. Lorsque Nana eut traîtreusement frappé M. Bourquien de son poignard, les bandits se portèrent en avant sans plus s'occuper de celui qu'ils croyaient mort. Mais quand ils revinrent pour mutiler son cadavre, il avait disparu. C'est en vain qu'ils suivirent les traces de sang jusque dans la jungle : votre père était si bien caché qu'ils ne purent le trouver. Où est-il maintenant? C'est ce que j'ignore; en tous cas il a échappé aux bandits.

— Merci, mon Dieu! s'écria André. Ah! Mali, il faut nous mettre à sa recherche dès aujourd'hui.

— Voici donc, continua le charmeur, deux renseignements importants rapportés par Miana. Troisième point : mademoiselle Berthe a été enlevée, comme nous le pensions, mais elle est saine et sauve. De plus l'on sait que Nana, après avoir eu l'intention de l'envoyer à Jhansi, l'a fait conduire chez un rajah du nord de l'Hindoustan. Lequel? ici je suis encore dans le doute, peut-être dans l'Aoûdh, ou dans le Garhwal, mais nous le saurons.

— Oh! oui, n'est-ce pas, Mali? dit André, nous nous mettrons à leur recherche. Il faut que je retrouve Berthe et mon père.

— Certainement, certainement, mon cher seigneur, dit Mali; mais avant de penser à sauver les autres, il faut penser à nous sauver nous-mêmes, et ce n'est pas encore chose si facile. Tout d'abord, je vous prie d'excuser votre serviteur s'il vous conjure de lui obéir en tout, point en ce qu'il va vous proposer. Là seulement est le salut.

— Ne sais-tu pas d'avance que tu peux y compter? répondit le jeune homme avec fermeté. Il n'y a en ce moment ici ni seigneur ni serviteur; il y a un enfant faible, impuissant, qui se confie à un homme loyal et honnête.

— Eh bien, soit, dit le charmeur, vos paroles me rassurent. Voici donc mon projet. Si vous sortiez d'ici avec moi, dans vos vêtements européens, nous n'aurions pas fait deux lieues que nous serions découverts et massacrés. Il faut donc que vous preniez le costume hindou.

— Je ne demande pas mieux, s'écria André, dont nous connaissons les préférences à ce sujet.

— Fort bien, continua Mali, mais cela ne suffit pas. Dans ces temps de terreur, tout est suspect; au premier village où nous arriverons, on ne manquera pas de s'écrier : « Quel est donc ce jeune homme que le sorcier conduit avec lui? » et il faut que je puisse répondre : « C'est mon fils que j'emmène avec moi et qui est déjà mon égal dans l'art de charmer les serpents. »

— Mais c'est impossible, mon bon Mali, interrompit André, comment veux-tu que je sache charmer les serpents?

— Tranquillisez-vous sur ce point, reprit le vieillard; en quelques leçons je me charge de vous rendre aussi habile que moi. Le seul point important à décider est si vous acceptez de jouer ce rôle auprès de moi et si vous m'autorisez ainsi à dé-

pouiller en public toutes les marques du respect que je vous dois.

— Tout ce que tu voudras, s'écria l'enfant, à la condition que tu me feras retrouver mon père et ma chère Berthe.

— Nous ferons notre possible, dit Mali. Pour le moment, puisque tout cela est décidé, vous allez commencer à m'obéir. Vous allez prendre cette potion que j'ai préparée à votre usage et vous endormir jusqu'à demain matin.

— Avec plaisir, mon bon Mali. »

André but d'un seul trait, sans faire la grimace, l'amère potion, puis, le cœur gonflé de joie et de reconnaissance, au moment de s'étendre sur sa couche, il s'écria tout à coup :

« Viens m'embrasser, mon vieux Mali, car je t'aime », et lorsque le vieillard, tout ému, l'eut serré dans ses bras : « Maintenant, bonsoir et à demain », dit-il, et il s'endormit aussitôt.

Fidèle en tout point à sa promesse, André ne se réveilla le lendemain qu'assez tard. Il se sentait frais et dispos, et en ouvrant les yeux sa première pensée fut de remercier Dieu, qui au milieu de son désespoir lui avait envoyé un ami si fidèle. Aussi, à peine sur son séant, il promena un regard de bonheur sur l'humble toit qui l'abritait. Le soleil, entrant par la porte grande ouverte, dorait les murs de bambous et se jouait dans le lacis des nattes. Que la cabane de Mali était donc belle ainsi !



Il vint tomber devant André. (P. 38, col. 1.)

Bientôt André s'aperçut qu'il n'était pas seul; deux individus inconnus au jeune homme, accroupis sur la natte, semblaient se livrer à une conversation vive et animée, mais peu bruyante. Le premier de ces inconnus était un jeune Hindou, charmant garçon de l'âge d'André ; le second était un beau singe de la race des langours.

André reconnut tout de suite dans ce groupe le jeune Miana, dont le charmeur lui avait la veille expliqué la profession et raconté les exploits à Cawnpore.

A genoux devant son singe, Miana lui tenait par gestes une conversation très-animée à laquelle le singe répondait par des grimaces et des pétillements d'œil. Sans connaître le langage des bêtes, André comprit de suite que le jeune Hindou essayait de condamner au calme le gros singe qui protestait contre cette contrainte. Pensant qu'il était la cause de cette querelle entre les deux amis, André s'écria brusquement : « Bonjour, Miana. »

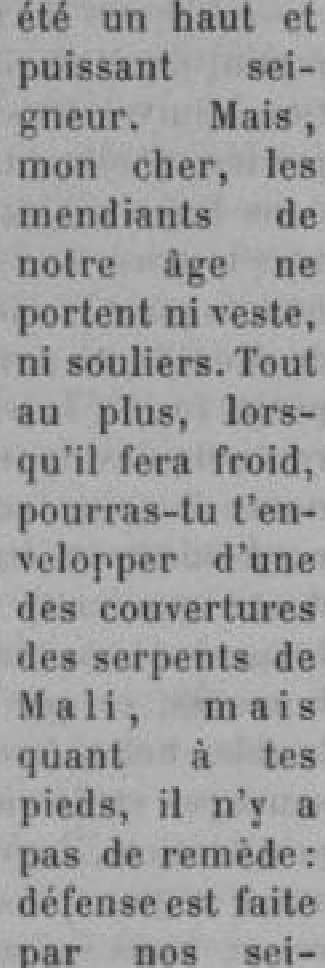
Miana fit un tour sur lui-même avec la prestesse d'un acrobate, et sans s'étonner que le jeune Français l'eût reconnu : « Bonjour, Andhra ! lui dit-il familièrement, comment vas-tu? »

La connaissance fut ainsi faite sans autre présentation officielle, et quelques instants après les deux garçons semblaient une paire de vieux amis.

Le charmeur était sorti, en laissant des vêtements pour André. Miana aida son nouvel ami à revêtir l'ample dhouti et à enrouler autour de son front un léger turban, mais le buste et les pieds furent laissés nus.

« Et des souliers? et une veste? dit André surpris.

— Ah! ah! exclama Miana, on voit bien que tu as



été un haut et puissant seigneur. Mais, mon cher, les mendiants de notre âge ne portent ni veste, ni souliers. Tout au plus, lorsqu'il fera froid, pourras-tu t'envelopper d'une des couvertures des serpents de Mali, mais quant à tes pieds, il n'y a pas de remède : défense est faite par nos seigneurs les brahmanes, à nous vils et impurs Nâts, de porter des souliers, à moins de dispense spéciale. Et je ne sache que le grand pontife de Bhilsa te l'ait accordée comme il l'a fait à notre père Mali. Mais tout cela n'est qu'une plaisanterie. Notre maître (car Mali est aujourd'hui ton maître comme le mien) m'a bien recommandé de t'expliquer tous ces détails, d'où, à ce qu'il paraît, dépend ton salut lui-même. Il ne faut pas que l'œil le plus exercé puisse soupçonner en toi autre chose qu'un jeune mendiant.

— Soit, dit André avec un léger soupir, je ferai ce que vous désirez, puisqu'il le faut.

— Oui, mon ami, reprit Miana, il le faut. Mais tu peux être sûr que nous ferons tout pour t'épargner de la peine. Tout cela n'est en somme qu'une habitude à contracter. Tes pieds se seront bien vite durcis au contact du sol, et bientôt aussi, tout comme moi, tu n'en sentiras plus les aspérités. Puis ton buste découvert sera vite hâlé par le soleil et nous n'aurons plus à craindre que ta peau blanche ne révèle ta race aux indiscrets. »

Lorsque Mali revint, il trouva avec plaisir les deux enfants jouant et riant devant la porte de la cabane. Le gros singe, camarade de Miana, faisait tous les frais de la fête. Son maître avait voulu, sans désemparer, donner à son nouvel ami une représentation de ses talents. Hanouman, c'était le nom du singe, étalait avec complaisance son savoir, faisant le mort, brandissant un sabre de bois ou grimpant en une seconde au sommet du toit, le tout au grand ravissement d'André.

« Allons, allons, seigneur, dit le vieillard à cette vue, je vois que Miana a déjà commencé votre éducation. Et il a raison, car il faut nous hâter. Dans quelques jours le pays deviendra trop brûlant pour nous; nous n'avons pas de temps à perdre pour fuir.

— Mais je suis prêt, dit André, partons tout de suite. D'abord où allons-nous?

— D'après les informations que j'ai recueillies ce matin, dit Mali, il ne nous reste plus qu'une direction à suivre. Cawnpore, Jhansi et Agra sont assiégés par les rebelles; Delhi, Meerut et Lucknow sont déjà dans leurs mains. Nous ne pouvons donc fuir que vers le nord. Les princes de l'Himalaya se sont prononcés pour la cause anglaise, et les cantonnements de Mussourie ont servi de refuge à tous les Européens fuyant la vallée du Gange. Il est vrai que la route de Cawnpore à Mussourie est coupée maintenant; il nous faudra donc faire un détour vers le nord-ouest et franchir le Téraï. Vous savez sans doute que cette immense forêt marécageuse qui longe la base de l'Himalaya est abandonnée des humains, et que ses seuls habitants sont d'innombrables bêtes féroces et des troupeaux d'éléphants sauvages et de rhinocéros. Au sortir de ces marais pestilentiels, il nous faudra traverser le Debra Doun, autre région plus habitée, mais non moins dangereuse. Vous voyez que les périls se pressent partout autour de nous.

— Qu'importe, dit André, il faut fuir; et j'espère encore trouver plus de pitié chez les tigres que chez ces bandits hideux pour qui le carnage est un plaisir. Rien ne m'effraye, je suis prêt à tout.

— Fort bien, seigneur, reprit Mali, je vous approuve, et, afin d'épargner un temps précieux, je vais à l'instant vous donner quelques explications sur votre nouveau métier. » Et s'adressant au jeune Hindou: « Allons, Miana, mets de côté ton singe et va chercher les paniers. Nous allons donner une répétition générale. »

Les paniers une fois apportés, Mali ouvrit celui dans lequel reposait la belle cobra Saprani. Puis prenant son toumril, il expliqua à André le mécanisme de cet instrument primitif.

Le toumril est peut-être une des premières flûtes inventées par l'homme, car on le retrouve figuré sur des monuments qui ont plus de quarante siècles d'existence. C'est un court sifflet, emmanché dans la partie supérieure d'une calebasse, qui est munie elle-même à la partie inférieure de deux courts roseaux percés de trous.

« Il est inutile, dit Mali au jeune Français, que vous cherchiez à jouer un air compliqué. Contentez-vous de souffler, en levant alternativement l'un après l'autre les doigts qui ferment les trous du toumril. Cette modulation monotone et continue produit le meilleur effet sur nos reptiles, qui ne sont pas difficiles en fait d'harmonie. Une fois que le serpent a entendu du bruit, sa curiosité le porte à se rendre compte de l'objet qui l'émet; pour cela il se dresse et, gonflant son capuchon pour maintenir son équilibre, il essaye d'atteindre le toumril dont les extrémités, garnies, comme vous voyez, de verroteries brillantes, fixent son regard. Ainsi fasciné, il suivra en se balançant tous les mouvements de votre instrument, en un mot, il dansera, comme dit le vulgaire. Mais essayez vous-même maintenant. »

Au premier son qu'André tira du toumril, Saprani, qui sommeillait, se redressa brusquement, sortit du panier et vint se dresser curieusement devant le jeune homme qui, lui montrant toujours l'extrémité du toumril, lui fit faire ainsi en dansant le tour de la cabane.

« Bravo! bravo! exclamèrent Mali et Miana, c'est parfait, c'est fort bien!

— C'est très-amusant, dit André. Je n'aurais jamais cru que cela fût si facile.

— Nous passerons tout à l'heure à des exercices plus difficiles. D'abord nous allons faire sortir tous nos pensionnaires, et vous aurez à charmer la troupe entière comme vous avez fait pour Saprani. »

Bientôt le sol fut couvert d'une troupe multicolore de serpents de toutes tailles qui, attirés par le son du toumril, se dressèrent autour d'André. Le cercle se rétrécissait; le jeune garçon, pris de peur, lâcha son instrument et se réfugia dans la cabane, laissant ses élèves bien surpris de sa disparition; mais les éclats de rire de Miana le firent bientôt reparaître. Prenant courage, il ramassa son instrument et réussit à s'acquitter de sa tâche à la satisfaction de ses professeurs.

Les leçons se continuèrent pendant deux jours, et André y mit tant de bonne volonté que le troisième jour Mali lui déclara qu'il pouvait désormais affronter le public le plus difficile. Non-seulement il avait appris à charmer les serpents, mais encore à s'en servir dans une série de tours fort compliqués et fort surprenants qu'il ne nous appartient pas de dévoiler ici.



VIII

Dans la jungle.

Par une nuit noire les trois fugitifs quittèrent la cabane du charmeur. Ils emportaient avec eux, outre les volumineux paniers à serpents, des provisions pour plusieurs jours, aussi étaient-ils pesamment chargés. Sous prétexte qu'André avait encore les pieds trop sensibles pour cheminer à son aise, Miana avait pris sur ses épaules le plus gros du fardeau du jeune homme, lui confiant en échange la direction d'Hanouman. Ce dernier, du reste, dédaignant de se faire porter comme un singe vulgaire, galopait allégrement à côté de la petite troupe joyeuse.

La gaieté semblait en effet régner dans la caravane. Soutenu par l'espoir qu'il reverrait bientôt ses chers parents et aussi par cette inaltérable confiance qui est le plus beau privilége de la jeunesse, André avait oublié tous ses chagrins. Mali, pour ne pas lui laisser trop de temps de réflexion, ne cessait de former de beaux projets. Quant à Miana, sa gaieté naturelle n'ayant jamais reçu le moindre choc, il se laissait aller à toute la joie que lui causait ce voyage impromptu.

Cependant le plaisir du départ n'avait nullement fait négliger les mesures nécessaires de prudence, et, partie longtemps avant le lever du jour, la petite troupe s'était enfoncée profondément dans la jungle.

Mali avait décidé avec beaucoup de sagesse que l'on éviterait soigneusement les routes et les villages tant que l'on serait dans le pays de Cawnpore. André était tellement connu à dix lieues à la ronde que l'on ne pouvait manquer de rencontrer quelque personne qui, bien ou malintentionnée, percerait son déguisement et ébruiterait ainsi sa fuite.

Les provisions qu'ils avaient emportées devaient permettre aux fugitifs de franchir cette zone dangereuse. On voyagerait, pour plus de précaution, pendant la nuit et l'on se reposerait le jour au plus profond du bois.

Cette première nuit, nos voyageurs fournirent une longue traite. Mali ne donna le signal de la halte que lorsqu'ils eurent atteint une nullah profondément encaissée au fond de laquelle coulait un frais ruisseau.

Le site était des plus propices. Les fugitifs s'installèrent au fond de la nullah, où ils descendirent avec quelque peine leurs bagages, et une fois là une troupe entière aurait pu passer presque au-dessus de leurs têtes sans soupçonner leur présence.

André, rompu de fatigue, s'étendit avec satisfaction sur l'herbe fine qui tapissait le bord du ruisseau,

La blanche lueur que vous apercevez là-bas. (P. 39, col. 1.)

tandis que ses compagnons organisaient le camp. Mali étendit les couvertures, défit les paniers, arrangea ses serpents, et Miana se mit, avec l'adresse propre à tous les Hindous, à fabriquer un fourneau et à réunir le combustible nécessaire. Quatre pierres formèrent l'âtre, et bientôt un beau feu de braise sans fumée fut allumé; un plat de fer fut installé sur le foyer, et en un tour de main Miana eut fabriqué une douzaine de fort appétissantes galettes ou tchapatis.

« Sa haute et puissante Seigneurie, dit-il en se dirigeant vers André, veut-elle jeter un regard de pitié vers son serviteur qui lui apporte son dîner? A mon grand regret, je n'ai pu varier les mets; le premier plat est du tchapati, le second est du tchapati, et le troisième du tchapati. J'espère que Sa Seigneurie sera indulgente pour cette fois-ci, et qu'elle pardonnera à son humble esclave. »

Et faisant une cabriole par-dessus son fourneau, il vint tomber à genoux devant André et lui présenta les galettes avec force grimaces d'humilité.

« Par le divin Rama! s'écria Mali indigné, je crois que ce maudit singe de Miana se permet de se moquer de vous, mon jeune seigneur. Mon bâton va lui apprendre à...

— Non, mon cher maître, dit André en riant et toujours étendu, Miana a parfaitement raison de se moquer un peu de moi. Je me laisse servir comme si j'avais encore des serviteurs et je reste là allongé tandis que toi, un vieillard, tu travailles. Vous m'excuserez tous deux s'il en est ainsi cette fois; je suis très-fatigué de cette première marche, dans une tenue à laquelle je ne suis guère habitué; mais dorénavant je tiens à partager votre besogne en tout temps, et non pas seulement en public.

— Mais, Andhra, s'écria Miana, c'était pour rire. Tu sais bien que je suis trop fier de pouvoir être, moi un Nât, le serviteur d'un Sahib.

— Non, non, reprit vivement André, tu es mon frère et non mon serviteur, et le seul maître ici, c'est Mali, à qui nous devons tous obéir. »

Le charmeur essaya bien de protester, mais le jeune homme lui coupa la parole, et comme tous mouraient de faim, le repas fut vite expédié. Après ce maigre dîner, arrosé de l'eau du ruisseau, chacun s'étendit sur une des couvertures et se prépara à dormir jusqu'au soir.

« Si quelqu'un survenait pendant notre sommeil, dit André, nous serions pris sans pouvoir nous défendre. Ne ferions-nous pas mieux de ne dormir qu'à tour de rôle en laissant un de nous en sentinelle?

— Inutile, dit Miana, nous avons trop besoin de sommeil, et nous avons un factionnaire qui ne se laissera pas surprendre. Hanouman est poltron comme un singe, et le moindre bruit qui lui paraîtra suspect, homme ou animal, lui fera pousser son hou! hou! de terreur. Cela suffira pour nous éveiller. Bonsoir. » Et donnant l'exemple, il s'enroula dans sa couverture.

Aucun bruit suspect ne vint réveiller Hanouman et nos amis purent reposer tranquillement.

Le soir, ils firent un autre repas et André tint à être initié à la fabrication des tchapatis, dont il eut bientôt pénétré tous les mystères, la chose consistant à pétrir la farine d'orge avec de l'eau et à l'étendre en forme de crêpe sur une plaque de fer rougi.

Dès que les étoiles parurent au ciel, Mali donna le signal du départ. Chacun prit son fardeau et l'on s'enfonça dans la jungle.

Peut-être le lecteur, suivant André dans sa pénible odyssée, le voit-il d'ici s'enfonçant dans une forêt épaisse dont les arbres gigantesques, dignes de la végétation tropicale, ne laissent descendre sur le sol la moindre parcelle de la lumière du ciel. La jungle indienne n'est pas une forêt de cette espèce. Les arbres y sont rares et peu élevés, et la masse de la végétation n'est composée que de broussailles épineuses formant des massifs infranchissables, mais séparés les uns des autres par des espaces gazonnés souvent assez larges. C'est là la simple jungle proprement dite, bien distincte de la forêt. Ces jungles ne sont en réalité que des plaines abandonnées, d'un sol fertile, et que le travail de l'homme fera un jour fructifier. Elles couvrent une vaste surface de l'Inde, quoique ce beau pays, avec ses deux cents millions d'habitants, tous agriculteurs, soit un des pays les mieux cultivés du globe. Il n'est pas à dire pour cela que l'Inde n'ait pas de forêts, bien au contraire; ces dernières s'étendent sur d'immenses surfaces et n'ont pas de rivales au monde en beauté grandiose.

La marche est donc relativement facile dans la jungle, et André déjà un peu aguerri cheminait maintenant d'un pied aussi leste que ses compagnons.

Les fugitifs se reposaient du reste de temps à autre, et Mali essayait d'égayer la halte par quelque récit ou quelque parole d'encouragement, car le reste du temps, pour plus de précaution, on s'avançait en silence.

« Si nous continuons à marcher de ce train, dit-il aux jeunes gens alors que, le jour commençant à poindre, ils se reposaient avant d'entreprendre leur dernière étape, nous aurons dépassé demain Lucknow, et alors, pendant quelques jours, nous pourrons suivre les endroits habités sans crainte d'être reconnus, car il est indispensable que nous renouvelions et augmentions nos provisions avant d'entrer dans le terrible Téraï. Aussi, mes enfants, encore un peu de courage et en route, il ne faut pas que le jour nous surprenne ici. »

Ils se levaient tous trois et rechargeaient leurs fardeaux, lorsqu'un bruit cadencé de cloches, tintant joyeusement dans le silence de la nuit, vint les faire tressaillir.

« Entendez-vous? dit Miana; c'est un voyageur qui s'avance vers nous. Nous allons être surpris. »

Le bruit approchait en effet rapidement, et on

distinguait déjà, au milieu des gais tintements, un murmure de voix.

« Jetez votre fardeau, dit Mali à André, et enfoncez-vous dans ces broussailles. Surtout, quoi qu'il arrive, ne faites aucun mouvement. »

André obéit au charmeur sans hésiter et se glissa sous les broussailles, tandis que ses deux compagnons s'étendaient sur le sol à côté des paniers.

Un instant après une énorme masse noire débouchait dans la clairière et s'avançait rapidement vers eux. C'était un éléphant de grande taille, portant pendue à chacun de ses flancs une lourde cloche que ses mouvements mettaient en branle. Les éléphants ont une marche tellement silencieuse qu'il est d'usage de suspendre ainsi à leur flanc des cloches de forte dimension, lorsqu'on voyage, afin d'annoncer aux voitures l'approche du monstre.

Cet éléphant était en effet équipé pour un voyage, car outre les cloches, il portait à l'un de ses côtés une échelle, et son dos disparaissait sous un haodah fermé, vaste caisse semblable à une diligence et dans laquelle auraient tenu aisément plusieurs personnes.

Des cavaliers entouraient et précédaient l'éléphant. L'un d'eux, sans doute le chef, chevauchait en tête et exhalait à haute voix sa mauvaise humeur.

« Par Kali la sanglante, disait-il, cette maudite jungle n'aura donc pas de fin! Que Siva précipite dans le sombre Patal tous les guides et avec eux tous les maires de village! Je vous ferai pendre tous pour avoir laissé échapper cet animal de guide qui, après nous avoir égarés, s'est esquivé tout à coup! Que dirait notre seigneur le Peïchva s'il me voyait empêtré ici? N'y a-t-il donc personne parmi vous autres ânes capable de distinguer le nord du sud? »

Il paraît que le capitaine n'était pas plus fort en orientation que ses hommes, car il regardait l'horizon, où se montraient déjà les signes précurseurs de l'aube, sans pouvoir prendre un parti. Tout à coup son regard tomba sur les deux mendiants, qui restaient immobiles étendus près de leurs paniers. Il éperonna son cheval et s'avança vers eux:

« Salâm! Braves gens, leur dit-il, pourriez-vous me rendre le service de m'indiquer le chemin qui conduit à Lucknow? »

Mali et Miana s'empressèrent de se lever et de saluer respectueusement l'inconnu. Puis le charmeur prenant la parole dit :

« Redouté seigneur, il vous suffira de dire au mahout de tourner la face de son éléphant vers la blanche lueur que vous apercevez là-bas pour que vous soyez avant une heure sous les remparts de Lucknow la Glorieuse.

— Merci de ton avis, répondit le capitaine, mais peut-être te diriges-tu du même côté que nous, dans ce cas tu pourrais nous mettre dans la bonne direction. » Puis regardant plus attentivement le vieillard : « Mais il me semble te connaître. N'es-tu pas Mali, le charmeur de serpents redouté, l'ancien conseiller et ami de notre maître?

— Je suis Mali, en effet, reprit simplement le charmeur, mais l'esclave ne se souvient plus de son seigneur.

— Comment, tu as oublié le page Doda, celui que la reine mère avait chargé du service des houkas du prince?

— En effet, il me souvient, dit le vieillard, mais ces temps sont si loin!

— Ah! oui, ils sont loin, mon pauvre Mali. Que veux-tu, la déesse Maya est aveugle; tandis que tu es tombé de la grandeur dans la misère, moi, je suis monté. Je n'étais encore l'autre jour que le tchoubdar, le héraut du prince Doundou, me voilà aujourd'hui capitaine d'armée du Peïchva, souverain maître des deux Indes. Ma brillante conduite à la prise de Cawnpore m'a valu cet insigne honneur.

— Notre seigneur Nana, que Dieu garde, interrogea le charmeur, est donc aujourd'hui maître de Cawnpore?

— Oui, ce repaire de misérables est tombé en notre pouvoir, dit le capitaine. La résistance a été opiniâtre et un moment nous avons craint de ne pouvoir la surmonter. Mais tu sais combien l'esprit de notre aimé seigneur Nana Sahib est fécond en expédients. Ayant été intimement lié autrefois avec le général Wheeler, il lui a fait proposer des conditions honorables. On lui a offert de le laisser se retirer avec armes et bagages, de lui fournir des barques pour emmener les femmes, les enfants. D'abord le général Wheeler doutait, alors Nana Sahib a eu une entrevue avec lui, et le vieil imbécile a cru tout ce qu'on a voulu. Le lendemain les soldats anglais ont défilé devant nous avec armes et bagages, suivis des femmes et des enfants tout tremblants. Nous leur avons présenté les armes et tout ce monde s'est embarqué. A peine les barques avaient-elles gagné le milieu du fleuve, j'en ris encore! Nana s'est avancé sur le quai de Satti Chowra et a salué de la main les vaincus, qui ont répondu en retirant leurs chapeaux. Tu comprends que Nana n'allait pas faire de politesse à ces fils de chiens, son salut n'était qu'un signal. En un clin d'œil, nous démasquons nos batteries et nous mitraillons toute cette foule. Les barques coulent, la moitié des gens qu'elles portaient se noie, l'autre moitié se sauve à la nage et se réfugie sur le rivage, où nous les dépêchons à coups de sabre. C'était une joyeuse fête, le fleuve était rouge de sang!

— Misérable! murmura Mali.

— Tu dis? demanda le capitaine.

— Je dis, reprit le charmeur, que Dieu sait toujours venger ceux qui l'aiment!

— Oui, en effet, reprit le capitaine, on ne peut méconnaître en cela la protection de la puissante Kali. Aussi suis-je désolé d'avoir dû quitter en un si beau moment le théâtre de la lutte. Nana ne s'est-il pas pris de pitié pour la fille de Bourquien Sahib, le

planteur de Gandapour, sous prétexte que sa grand'-mère était une Holkar? Il m'a donné mission de la conduire à Lucknow, à la cour du Nawab Nazim, et je réponds de sa vie sur ma tête. Mais ne vas-tu pas à Lucknow, ainsi que je te l'ai demandé tout à l'heure? nous ferions route ensemble.

— Impossible, seigneur, dit Mali; je vais de ce pas, avec mon compagnon Miana, à la foire d'Hardvar, et je ne puis me détourner de ma route.

— Eh bien, soit, répondit le capitaine, du reste voici le jour. Au revoir donc et merci! » Et il rejoignit sa troupe restée en arrière, qui prit la direction indiquée par Mali.

Haletants, anxieux, les deux Hindous se tinrent immobiles, écoutant les derniers tintements des cloches qui fuyaient vers le soleil. Alors seulement ils appelèrent André.

Celui-ci accourut et vint se jeter dans les bras du charmeur.

« Ah! Mali, s'écria-t-il, j'ai tout entendu. Berthe, ma sœur, était là! et ces misérables l'emmènent. Comment ai-je pu rester immobile, alors que je la sentais près de moi. Peut-être aurais-je pu me montrer à elle, lui donner quelque espoir?

— Y pensez-vous, seigneur, dit vivement Mali. Vous montrer, c'eût été nous perdre tous, sans sauver votre sœur qui aurait assisté à un nouveau carnage. Vous l'avez entendu, il n'y a pas de pitié dans le cœur de ces tigres.

— Oui, c'est vrai, aussi me suis-je contenu. Enfin Berthe vit et je vois que Nana la protége. Pourquoi? dans quel but? je l'ignore, mais sa clémence nous permettra de sauver ma sœur. Marchons, marchons, il me tarde d'arriver à Mussourie. Là nous trouverons certainement des gens pour nous aider dans notre tâche. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

LE JAPON

Dans notre première excursion à travers l'Exposition, nous nous sommes arrêtés à l'Angleterre. Aujourd'hui nous allons d'un seul bond nous transporter à l'extrémité opposée de l'ancien continent.

Suivant l'avenue grandiose que le public a baptisée du nom de rue des Nations, nous nous arrêtons devant une porte en bois, simple et délicate, et ravissante d'originalité. Une vasque de faïence, du milieu de laquelle une grosse fleur de nénuphar laisse échapper de son cœur jaune une eau scintillante sur des crabes de porcelaine, en décore l'entrée. Derrière, sur la muraille, un archipel aux côtes découpées s'élève du sein d'une mer bleue, et la courbe gracieuse de ses îles orne d'un triple feston le littoral compacte du continent asiatique. En bas de la carte, une main prévoyante nous indique en trois lignes que cet archipel a une superficie de 400,000 kilomètres carrés (les trois quarts de la France), et une population de 34 millions d'habitants. Il n'y a pas à s'y méprendre : c'est le pays des jonques, des papillons et des cerisiers; c'est le Japon.

Nous voilà satisfaits; et sans grand'peine nous allons faire une promenade dans l'extrême Orient.

C'est tout éperonné de curiosité que l'on pénètre dans cette travée des sections étrangères occupée par les Japonais. D'ailleurs la foule vous entraîne; on n'a qu'à la suivre. Soyons franc : la foule elle-même suit la mode.

Quels metteurs en scène que ces Japonais! On les a appelés les Français de l'extrême Orient. Charme, grâce aimable, vivacité d'esprit, sociabilité, puissance incomparable d'assimilation, voilà certes des traits généraux qui les rapprochent des Français de France. Joignez-y l'adresse, l'instinct éveillé et discret à la fois du commerçant, un peu de modestie qui nous manque, et vous aurez un Japonais. C'est pour le moral. Au physique, ce sont de petits hommes, au visage pelure d'olive, aux yeux obliques, bridés et troussés vers les tempes, aux paupières tombantes, au nez légèrement aplati, à la bouche souriante et bonne. Ils portent l'affreux costume européen, la redingote noire et le tuyau de poêle.

Heureusement, s'ils ont sacrifié l'originalité du costume à cette furie d'imitation avec laquelle ils se portent depuis quelques années vers notre civilisation, ils n'ont rien perdu de l'adorable fantaisie de leurs arts. Le Japon est la terre classique du bibelot. Laques, bronzes, porcelaines, écrans, vases, éventails, cabinets et paravents, petites tasses à contenir deux gorgées de thé, petites soucoupes, petits plateaux, petits riens; toutes ces richesses de caprice et de fantaisie, de couleur et de dessin, de forme et d'ornementation, tout cela est étalé devant vous sur les étagères, et l'on ne se lasse pas d'admirer le fini du travail, la bizarrerie de l'invention, le métal même d'un ton si particulier, si sobre et si doux, avec lequel sont faits ces vases où l'or et l'argent, en mille dessins divers, viennent s'incruster dans le bronze. On s'extasie devant ces tissus de soie, exquis de coloris et de souplesse, d'un goût et d'un comme-il-faut parfaits, devant ces tapis en



Magasin de curiosités japonaises, à Yédo.

coton haute lice, aussi moëlleux à la main que des fourrures. Menus objets tous désirables, car ils portent tous un reflet de cet Orient, patrie éternelle de la couleur et de la fantaisie!

Si nous avions le temps de nous arrêter pour étudier d'un peu près, nous ne tarderions pas à apercevoir des manières différentes dans ce qu'on englobe sous le nom d'art japonais. Exposez devant des nègres divers spécimens de nos fabriques de porcelaine et de faïence. Mettez côte à côte du Rouen, du Marseille, du Limoges, du Gien. Ils ne verront nulle différence dans ces produits si distincts pour nous. De même, nous pourrions bien être un peu nègres devant ces bronzes et ces porcelaines dont les formes très-arrêtées et l'ornementation très-écrite se sont transmises dans les mêmes familles de père en fils. C'est ainsi qu'à Saïkio (nom actuel de Kiôto, la capitale ancienne du Sud-Ouest) la famille des Goróza, ces Cellini japonais, fleurit depuis neuf générations. Ce ne sera pas du moins la faute des exposants si nous ne voulons pas y voir clair. Chaque objet porte sur une carte les indications les plus précises de sa provenance : le nom du fabricant, son adresse, le lieu de manufacture, la province. Tôkiô (c'est le nouveau nom de Yédo, la capitale ancienne du Nord-Est, aujourd'hui l'unique capitale) expose un grand nombre d'objets et dans tous les genres. Voici les porcelaines et les émaux de Nagoya dans la province d'Ovari, des cloisonnés sur porcelaine ou sur bronze, ceux de Hizen ou de Nagasaki; voici les faïences de Hiôgo en Setsou, les laques de Vakayama en Kii, les bronzes d'Ivaté, la tabletterie de Sidzouoka, les laques et les bronzes de Kanazava en Kaga, les porcelaines de Kagochima en Satsouma; tous ces noms nous sont peu familiers; mais, après cette Exposition, il ne sera plus permis de les ignorer.

On est un peu penaud au milieu de toutes ces belles choses. La bourse est si petite et la tentation si grande! Le choix est infini. Vous voulez être modeste; vous avisez deux petits bronzes qui orneraient fort convenablement votre cheminée. Vous demandez le prix. Inabordable! Un millier de francs. Un regard plus attentif suffit d'ailleurs à vous expliquer ce prix : ces petits vases, ciselés avec la finesse d'un bijou, sont un vrai morceau de roi. Vous voulez vous rabattre alors sur autre chose; c'est folie que d'y songer. Des centaines de cartes roses, comme un vol de papillons posés sur un parterre, vous disent d'une façon bien claire que l'objet est vendu. Et ce n'est pas de la réclame : en toutes lettres vous pouvez lire les noms des heureux acheteurs, et en général des noms bien connus du public. Vous passez votre chemin, vous cherchez, ah! le papillon n'y est pas cette fois. Vous saisissez le bibelot. O douleur! il était là, tourné contre la muraille, et vous ne l'aviez pas vu! Il faut y renoncer. Cinq jours après l'ouverture, presque tout était déjà vendu. Soyez donc philosophe, en songeant au désappointement des autres; admirons platoniquement; à défaut de la possession, jouissons du moins de la vue, et, si le désir n'est pas satisfait, tâchons, comme le sage, de nous contenter du désir.

Au total, et pour résumer notre impression sur cette partie de l'exposition japonaise, on ne saurait trop admirer l'exécution délicate et finie, le souci du détail et sa perfection. Il y a dans une autre section, celle de l'exposition du gouvernement japonais et non plus des commerçants, un squelette en ivoire si merveilleusement imité que l'on y retrouve l'attache de chaque muscle, et jusqu'aux moindres sinuosités de la boîte crânienne. Souplesse, légèreté de main, observation fine et pénétrante, fantaisie inépuisable; sobriété et goût parfaits, verve comique, gaieté communicative, *maestria* technique, ces patients artistes ont tout cela. Sont-ils doués pour aborder le grand art? La précision byzantine de leur faire, l'exactitude servile de leurs reproductions, semble exclure toute recherche de conceptions idéales. Copistes ingénieux et habiles, la nature n'est pas pour eux une inspiratrice; elle pose devant eux comme un modèle.

Dans la section gouvernementale, nous aurions encore bien des choses à voir : ici des réductions en bois des divers ministères; là des globes employés dans les écoles pour l'étude de l'astronomie et de la géographie; la carte des côtes, dont l'énorme développement peut être évalué à environ dix fois celui des nôtres, ce qui n'étonne pas lorsqu'on se rappelle que le nombre total des îles soumises au mikado atteint 3 800; au-dessous de cette carte, sur laquelle sont marqués les phares récemment élevés par un gouvernement actif, dont la bonne volonté égale l'amour sincère du progrès; voici des spécimens de l'étoupe et du chanvre de Chimotské employé pour la corderie de marine dans l'arsenal de Iokoska. Enfin le ministère de l'instruction publique de Tôkiô expose les progammes de diverses écoles et les travaux les plus récents des élèves. Tout cela représente un progrès intellectuel qui marche de pair avec le progrès mécanique et industriel.

Mais nous avons autre chose à voir, et nous sommes obligés de courir. Rendez-vous au Trocadéro, à gauche, dans la grande avenue qui du pont mène à la cascade. Ici encore nous sommes au Japon. C'est une petite, toute petite maisonnette de campagne, derrière une clôture de bambous. Vous connaissez déjà ces constructions légères. A vrai dire ce n'est qu'un toit garni de petites tuiles de bois mince supporté par quatre poutres. Dans une double rainure se coupant à angles droits, glissent les châssis mobiles d'un paravent de papier qui sert de mur et de cloison. Par terre des nattes, des tapis de coton, des tabourets. Pas un seul clou dans tout l'édifice, et voilà notre maison. Ici tout est mignon. Des étagères, des bibelots de bronze y sont répandus avec un art subtil et charmant. Des jardinières remplies de plantes indigènes ornent les

abords de la maisonnette. Notons le *chiba*, cet arbuste nain dont le branchage grimaçant, orné d'un feuillage en éventail, se retrouve au bord des rivages sur presque tous les lacs, tandis que dans le fond du tableau le Foudsi-yama, la montagne sainte, dresse son cône régulier dans la sérénité du couchant.

Le jardinet contient aussi des plantes médicinales, un verger en miniature, un bassin; tout un petit monde séduisant et complet. Vous voudriez vous asseoir sur les nattes dans la maisonnette, boire une tassette de *saki*, fumer la pipette de tabac, manger le riz dans une soucoupe avec vos bâtonnets; puis, après le repas, prendre le bain d'eau bouillante. Mais revenez à la réalité : vous êtes à Paris, entouré de figures connues; il n'y a là ni Japonaises enjouées et pimpantes, clapotant sur leurs planchettes; ni *guécha* peinturlurée chantant langoureusement au son de la guitare ou craignant de déranger dans les poses de sa danse l'échafaudage de sa coiffure; ni bonze au crâne rasé, vêtu d'un taffetas douteux... Et c'est là vraiment ce qui manque à l'exposition japonaise.

PAUL PELET.



LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE IX

L'hôtel du marquis del Valle est une belle construction toute neuve, placée au milieu de la ville de Mexico.

Nous fûmes conduits à une galerie où on nous fit attendre, et, peu après, une porte au fond de ladite galerie fut ouverte à grand fracas, un homme entra, le bonnet sur la tête, suivi de plusieurs autres qui tenaient le bonnet à la main, et le sergent cérémonieux nous dit à voix basse :

« Découvrez vos têtes : c'est Son Excellence le marquis del Valle qui s'avance. »

Fernand Cortez était pour lors de l'âge de quarante et un ans ou environ. Noir de cheveux et renfrogné de mine, il était redoutable à l'abord. Il était vêtu à l'espagnole, d'étoffes simples et sombres, de drap fin, sauf son bonnet qu'il portait de velours, avec une médaille d'or par-devant.

1. Suite. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10 et 27.

Sous le regard clair et dur de Cortez, Braguibus se troubla. Il était difficile de garder son assurance devant un pareil homme. Le Martin se tenait derrière lui d'une mine triomphante, nous laissant voir qu'il avait partie gagnée.

« Vous étiez, dit Cortez, l'un et l'autre de la compagnie de Jean Florin le pirate?

— Le capitaine Jean Florin n'est pas un pirate, répondis-je, il sert Sa Majesté le roi de France loyalement contre ses ennemis, comme vous servez vous-même Sa Majesté Catholique.

— Il suffit, dit Cortez. Nous y reviendrons tout à l'heure. Vous connaissez l'emplacement d'un certain trésor qui est dans ces Indes occidentales où nous sommes. Voulez-vous y piloter un navire? Je prélèverai le quint de Sa Majesté, et j'abandonnerai le reste à vous et à ce caballero allemand. Répondez par oui ou par non.

— Non, répondis-je fermement, ce trésor est du bien français; le quint en revient au roi de France.

— Taisez-vous, interrompit Cortez. J'ai compris. »

Martin pâlit. Cette fois il vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de nous. Cortez garda un instant le silence. Sa réflexion ne fut pas longue. Il me dit de son ton bref :

« Don Gonneville, asseyez-vous à cette table ici. » Vous allez écrire en latin une déclaration par laquelle vous établirez que les sommes piratées par Jean Florin sur mes deux navires s'élèvent au chiffre que je vous dirai.

— Je ne puis pas faire cela, répondis-je, puisque je n'étais pas à la prise des deux navires.

— Qu'importe? dit Cortez, écoutez.

« J'ai des ennemis puissants à la cour, qui me desservent auprès de Sa Majesté, pour laquelle j'ai pourtant conquis cet immense empire, à mes frais, et avec si peu de ressources que jamais on ne vit rien de pareil. Mes ennemis ne manqueront pas de déprécier la valeur de ce que j'ai envoyé à Sa Majesté et de dire que c'était peu de chose, et que je me suis attribué la majeure partie des trésors du Mexique. Sur ma conscience, j'ai tout envoyé à Sa Majesté, ne gardant rien pour moi. Il faut que vous me rendiez ce service. Un gentilhomme peut rendre ce service à l'honneur d'un autre gentilhomme.

— Mais non pas au détriment de son propre honneur, répondis-je. Monseigneur, vous me demandez de faire un mensonge. Pensez-vous qu'un gentilhomme doit mentir?

— Tous moyens, dit Cortez, me sont bons pour recouvrer mon honneur, que votre Jean Florin a mis en danger. Écrivez ou, sur ma conscience, je vous ferai pendre ignominieusement.

— J'aime mieux, lui répondis-je, une hart espagnole qu'une honte française. Je n'écrirai pas. »

Il me regarda de travers, faisant une mine épouvantable.

« Allez à tous les chiens! s'écria-t-il. Ce soir même vous serez en chapelle. Emmenez-les.

— Señor marquis, dit alors d'une voix grave le sergent cérémonieux en s'avançant; Votre Excellence les fera emmener par un autre que par moi. Ils se conduisent en bons gentilshommes et en fidèles sujets de leur roi.

— Qui ose me parler ainsi? dit Cortez.

— Señor marquis, répondit avec mesure le sergent cérémonieux, celui qui vous parle ainsi est le vieux Pedro Escudero, sergent de Sa Majesté Catholique, Castillan et vieux chrétien. Ce Pedro Escudero a le droit de parler, et ne se gênerait pas de le faire même en présence de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, dont Votre Seigneurie est le serviteur. Seigneur marquis, c'est mal fait à vous de préférer le conseil d'un étranger à celui d'un Castillan, d'un soldat de Christoval de Oli.

— Trahison! s'écria Cortez. Prenez l'épée de ce traître! Assurez-vous de sa personne! Il est du parti du misérable Christoval de Oli qui vient de se rebeller contre moi et contre le roi. Il est d'accord avec ce malheureux traître!

— Seigneur marquis, dit le sergent en ôtant lui-même son épée, voici cette mienne épée qui a fait bons services. Je ne la dégainerai pas sans raison, ne voulant pas la rengainer sans honneur. En appelant traître le valeureux capitaine don Christoval de Oli, Votre Seigneurie en a menti par la gorge. A présent, que Votre Excellence fasse de moi ce qu'elle voudra. »



Trahison! s'écria Cortez. (Page 44, col. 1.)

Fernand Cortez, pâle de courroux, désigna la porte du doigt. On nous saisit tous trois. Comme on portait la main sur Braguibus, celui-ci, se dégageant brusquement, alla se planter sous le nez de Cortez, et à sa barbe s'écria d'une haute façon :

« *Vivat Franciscus primus, Rex Galliæ! Vivat Johannes Florinus, præfectus Gallicæ classis! Vivat facultas Parisiensis!* »

Et se livrant aux estafiers qui devaient nous emmener, il leur dit en les regardant de travers :

« Je vous prédis à tous que vous mourrez sans médecin, pour l'injure que vous faites à ma robe. Allez, marauds! vous mourrez abandonnés de Dieu et de la Faculté! »

Ils nous conduisirent par des degrés dans un cul de basse-fosse tout noir, et qui ne recevait un peu de jour que par une manière de gueule de puits. Passant de la grosse chaleur du dehors en ce lieu sombre et humide, nous fûmes saisis par le frais, et restâmes un moment silencieux. Enfin, je me jetai dans les bras du sergent cérémonieux et je lui donnai cordialement l'accolade, en quoi Braguibus m'imita.

« Sergent Pedro, lui dis-je, vous avez l'âme fière et le cœur loyal! Je vous crie merci de vous avoir entraînés dans notre perte.

— Seigneur don René, répondit le sergent, et vous seigneur médecin, je n'ai fait que mon devoir en avertissant le marquis del Valle au moment où il commettait une injustice. Quant à ce que dit Son Excellence touchant une trahison de don Christoval de Oli, je l'ai démenti, parce que je suis sûr qu'on a noirci auprès de lui ce valeureux capitaine. Je n'ai point de regret de ce que j'ai fait. »

Le sergent cérémonieux en était à ce point quand la porte de notre cachot fut ouverte, et que nous vîmes paraître un grand vilain tout vêtu de noir, suivi de plusieurs autres avec des torches.

« Vertus Dieu, s'écria Braguibus, voyez cet homme noir; je le reconnais à son vêtement : c'est un écolier parisien. La Sorbonne aurait-elle fait ce miracle de nous envoyer un sorbonniste à la rescousse?

— Hélas! lui dis-je, ne reconnaissez-vous pas mes propres hardes sur le dos de cet Espagnol que j'ai dépouillé lorsque nous prîmes le navire de Saint-Domingue? Il ne vient pour rien de bon!

— Veillaque pirate, s'écria l'Espagnol, misérable *estudiante* français, je vous ai promis que nous nous reverrions. Me voici, moi Gonzalo Mejia de Rapapelo. C'est moi qui suis commis pour vous pendre.

— Il paraît, répondis-je, que vous avez eu de l'avancement. Vous étiez autrefois porcher, et vous voici promu bourreau.

— Une bonne corde, s'écria-t-il, mettra fin à vos vaillantises. Demain matin, vous serez mis en chapelle, avec cet autre brigand et ce traître. Périssent ainsi tous les Français et leurs amis! »

Disant ces mots, il sortit d'un air triomphant en compagnie des autres. Un seul resta : c'était Martin que je ne m'attendais plus à voir. Martin, tournant vers moi son faux visage, me dit d'un ton patelin :

« Mon pauvre ami, je suis bien fâché de vous voir

dans cette posture ; mais je n'oublie pas notre ancienne amitié. Parlons bas. Je viens pour vous sauver. J'ai vilainement agi envers vous, je le confesse. Mais à tout péché miséricorde. Je vous jure que si vous vous confiez à moi, je vous tirerai d'ici ; vous verrez ensuite si vous me devez témoigner quelque reconnaissance. Quel intérêt aurais-je à vous tromper? Mon intérêt est que vous viviez ; je m'enfuirai avec vous, et une fois libres, nous pourrons parler encore de la grande affaire du trésor. »

Je méditai profondément, pesant bien tous les dangers qu'il y avait de se confier à un traître comme Martin. Finalement je lui dis :

« Si nous sortions de ce cachot, où irions-nous? Où pensez-vous nous conduire? Fernand Cortez n'est pas homme à ne pas nous faire poursuivre, et tout ce pays est en sa puissance.

— Oubliez-vous donc, répondit Martin, ce qu'il disait devant vous de la rébellion du capitaine Christoval de Oli? Sachez que beaucoup d'autres se sont rebellés avec lui, et qu'il possède une flotte puissante. Il s'est allié à Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Je ne doute pas que si nous prenons le large cette nuit, ce brave sergent Pedro Escudero, avantageusement connu dans la Nouvelle-Espagne, ne nous trouve des amis qui sont secrètement du parti de don Christoval.



Pedro Escudero monta le premier. (Page 46, col. 1.)

— C'est-à-dire, répondis-je, que vous ne doutez pas de répondre à la confiance de Fernand Cortez en obtenant subtilement le nom des partisans secrets de don Christoval. Tournez vos batteries ailleurs, maître fourbe. Vous n'aurez rien de nous. »

Martin pâlit et se mordit les lèvres, voyant que j'entendais sa ruse. Il sortit sans mot dire. Braguibus s'écria derrière lui :

« Quand vous voudrez affiner un Normand, vous étudierez quelque temps à Rouen, monsieur l'habile homme! Allez, mon ami! Le diable, auquel vous avez vendu votre vilaine âme, sera encore plus fin que vous. »

Il ne nous restait donc plus aucun espoir. Je m'assis sur une pierre, le visage caché dans mes mains, et je gardai le silence. Autant en faisait Braguibus. Le sergent récitait le rosaire à demi-voix.

La nuit était venue. Notre oubliette était tout à fait noire. A cinquante pieds au-dessus de nos têtes, nous voyions, par la gueule du puits, une seule étoile. Tout à coup, dans cette profonde horreur et ténèbres épouvantables, fut ouïe au-dessus de nous une voix.

« N'ayez crainte, dit la voix en espagnol, très-distinctement. Pedro Escudero, mon vieux camarade, ne crains rien ! C'est moi Lerma. C'est moi Lerma le balafré. Je vais te descendre une corde par le moyen de laquelle tu pourras monter jusqu'à moi,

avec tes deux compagnons. Attention. La tiens-tu?

— Je la tiens, dit Pedro.

— Monte donc alors et que Dieu t'assiste. »

Un moment après, j'entendis au-dessus de ma tête la voix du sergent cérémonieux.

« Seigneur médecin, disait-il, montez. Vous êtes le plus lourd. Don René de Gonneville montera derrière vous.

— Monter? dit Braguibus. Et où cela, s'il vous plaît? Où sont les degrés? Pensez-vous que j'aie un ventre à gravir aux cordes? Me prenez-vous pour un singe ou pour un écureuil? Liez-moi, et hissez-moi par quelque engin. Vous feriez aussi aisément monter une pipe de vin que ma lourdeur.

— Montez, par saint Jacques de Dieppe, lui dis-je, en lui mettant entre les mains la corde que j'avais trouvée à tâtons. Montez, mon ami, Le temps presse. »

Braguibus s'enleva tandis que je maintenais le bout de la corde pour l'empêcher de balancer. Je l'entendais geindre et souffler, mais finalement, il ne glissa pas; et j'eus le plaisir d'ouïr sa voix qui m'appelait, disant :

« A vous, René; je suis dans ce nouveau trou. Vertus Dieu, qu'il y fait noir! »

En un instant je gravis la corde et je sentis des mains qui me saisissaient au passage et m'aidaient à entrer dans un trou fort étroit et si bas que, voulant me dresser, je me heurtai la tête.

« Suivez-moi, dit la voix de Lerma; tenez-vous les uns aux autres et restez courbés pour ne point vous heurter le front. »

Nous suivîmes moitié marchant, moitié rampant, environ vingt pas.

« Vous pouvez vous redresser maintenant », dit Lerma.

En même temps, il battit le briquet, alluma une mèche soufrée, puis une chandelle, et s'adressant à nous d'un ton gracieux, son bonnet d'une main et sa chandelle de l'autre, il dit avec une profonde révérence :

« Seigneurs, soyez les très-bien venus. Cette mienne maison est à la disposition de Vos Seigneuries. »

Nous étions dans une salle souterraine bien haute, à ce qu'il nous sembla, et bien spacieuse, mais à la lumière de la chandelle on ne pouvait pas voir bien loin. Autour de nous étaient des colonnes chargées de sculptures peintes fort étrangement.

« Et d'abord, dit Lerma, excusez-moi un moment : je vais aller fermer ma porte. »

Il se glissa dans la galerie par où nous étions venus et tira une corde qui, par engin subtil et merveilleux artifice, faisait mouvoir une grosse pierre. Celle-ci, bien polie par le bas, glissait aisément le long de dalles pareillement polies, et venait s'ajuster dans le trou qui finissait au puits, et par où nous avions passé. Quand on voulait la conduire en arrière, on le faisait en tirant une autre corde. Ainsi pouvait-on fermer ou ouvrir à volonté le trou qui donnait dans le puits.

« Maintenant, seigneurs, dit Lerma, nous sommes en sûreté. Personne ne connaît cette mienne cachette où je demeure depuis un mois. Si vous avez soif, voici de l'eau; si vous avez faim, voici des *tortillas* et du fromage. Mangez, buvez et reposez-vous. Rien ne presse. Ils sonderaient les murs du puits qu'ils ne pourraient trouver la pierre par laquelle se bouche cette entrée, tant les Indiens la firent subtilement, et tant elle joint avec exactitude. Depuis un mois, Cortez me fait chercher et n'a pas découvert ma cachette. Vous pouvez être assuré qu'il ne la découvrira jamais. »

— Lerma, dit le sergent Pedro, comment se fait-il que tu aies trouvé cette cachette?

— Mon frère, répondit Lerma, tu connais notre capitaine général et tu sais comme il est soupçonneux et cruel, même envers ceux qui lui ont rendu les plus grands services. Un ami m'a rapporté que notre Cortez avait juré sur sa conscience qu'il me ferait repentir d'une certaine parole qui m'échappa au partage du butin.

— Lorsque tu dis, s'écria Pedro, que tu n'avais jamais vu de pays où il y eût deux rois comme dans la Nouvelle-Espagne, parce que Cortez prélevait pour lui le cinquième du butin, comme s'il eût été roi, après avoir prélevé le cinquième de Sa Majesté?

— Justement; et alors j'ai cru prudent de disparaître. Je connaissais cette cachette depuis la prise de Mexico. Tu te souviens comme je fus blessé la nuit où les ennemis nous enlevèrent soixante-deux hommes pour les sacrifier. Le bachelier Escobar me pansa tant bien que mal, et on me porta à Tepeaca chez une vieille Indienne qui me soigna. Je la défendis contre aucuns des nôtres qui voulaient la tuer après le siége. En reconnaissance, elle m'enseigna cette cachette, qui était le temple souterrain des Mayas.

— Je sais, Lerma, dit le sergent, que tu as appris les langages des Indiens, et que tout en combattant contre eux plus vaillamment qu'aucun autre, tu as toujours eu de l'inclination pour eux et tu les as protégés à l'occasion.

— Toujours est-il, dit Lerma, que j'ai été indigné des rapines de notre Cortez, de sa vantardise auprès de Sa Majesté, à laquelle il ne parle jamais que de lui, comme si nous n'avions rien fait, des cruautés qu'on exerce sur les pauvres Indiens, des perpétuelles calomnies qui se répètent ici, contre l'honneur des meilleurs. Qui a profité de cette grande conquête que nous avons faite? Est-ce toi? Est-ce moi? Ce sont les amis et les complaisants de Cortez, et le roi même n'a pas eu ce qu'il devait avoir. Je ne me suis pas gêné pour le dire, et Cortez a craint que les plaintes que plusieurs d'entre nous élèvent contre son mauvais gouvernement n'arrivent jusqu'en Castille. Il a poussé don Christoval de Oli à la rébellion. »

Peu de temps avant le jour parut la vieille Indienne qui portait à Lerma diverses victuailles dans un panier. Ainsi fûmes-nous cachés et nourris toute une semaine, jusqu'à ce que nous apprîmes par l'Indienne que Cortez était parti de sa personne afin de réduire don Christoval de Oli. De fait, les premières troupes qu'il avait envoyées contre lui, sous le commandement de Francisco de las Casas, avaient pris le parti des rebelles, et il était nécessaire que Cortez marchât lui-même contre eux.

Nous délibérâmes de partir aussi, et de nous embarquer secrètement à la ville de Vera Cruz, où nous aurions occasion de trouver un navire pour Cuba, et de là pour la Castille. Lerma et Pedro Escudero prétendaient porter plainte à Sa Majesté Catholique contre Cortez, et nous promettaient à nous, comme ils nous le jurèrent sur la croix, de nous obtenir sauf-conduit tel, une fois que nous serions en Castille, pour nous faire revenir en France à notre vouloir. Nous partîmes donc la nuit du vendredi à Saint-Thomas, bien armés parce que la vieille Indienne nous avait pu acheter ce qu'il fallait. J'eus pour ma part une rapière à l'espagnole, une dague et un pistolet à feu. Braguibus obtint un estoc, avec une main gauche et une arquebuse. Environ minuit, nous sortîmes du souterrain, et aussitôt à Tepeaca trouvâmes une barque qu'y avait amenée l'Indienne, pour traverser la lagune et arriver à Tezcuco, cependant que Cortez allait à l'opposé, vers Guazaçualco.

A suivre. LÉON CAHUN.

LE CHAMEAU SAUVAGE

Un voyageur russe, le capitaine Prjewalski, vient, en parcourant les steppes désertes de l'Asie centrale, de faire une importante découverte zoologique. Il a constaté l'existence dans les monts Kouen-Loun et sur les bords du lac Lob-Nor de nombreuses troupes de chameaux sauvages. C'est la première fois qu'un Européen constate l'existence de ces animaux à l'état primitif. Les savants affirmaient jusqu'ici que le chameau sauvage avait complétement disparu de la surface du globe.

Dès l'antiquité la plus reculée les hommes ont asservi le chameau. Il n'y a pas d'animal dont la vie soit plus intimement liée à celle de l'homme dans son développement primitif, patriarcal, et dont le souvenir soit aussi historiquement ancien dans les conditions où il se trouve chez les Arabes et autres peuples sémitiques. Plus sobre encore que l'âne, le chameau a, en outre, la précieuse faculté de pouvoir passer plusieurs jours sans boire; c'est cette précieuse faculté, jointe à sa rapidité et à sa forme bizarre, qui lui a valu dans les poésies orientales le surnom de *navire du désert*.

Les livres saints des Hébreux le mentionnent souvent. Cependant il est un fait digne de remarque, c'est qu'on ne trouve sur aucun monument de l'Égypte la figure ni la mention du chameau, ce qui tendrait à prouver que les anciens Égyptiens ne le connaissaient pas ou qu'ils n'en faisaient aucun cas. Il était entièrement inconnu aux Carthaginois; ce n'est que chez les Maurusiens, dans l'ouest de la Lybie, qu'on le voit, du temps des empereurs romains, employé à la guerre, et cela probablement à la suite des relations commerciales avec les Ptolémées dans la vallée du Nil. C'est par les invasions des Bédouins et par les missionnaires islamites que le chameau se répandit dans tout le nord de l'Afrique.

Cyrus, roi des Perses, eut des chameaux dans son armée; au rapport d'Hérodote, il s'en servit pour mettre en fuite les chevaux de Crésus épouvantés de la nouveauté de l'aspect. Il y en eut aussi dans l'armée de Xerxès, qui, dit le même historien, ne le cédaient pas en vitesse aux chevaux. Les Goths, au IVe siècle, amenèrent des chameaux sur les bords du Danube inférieur, de même que plus tard les musulmans en transplantèrent sur les bords du Gange.

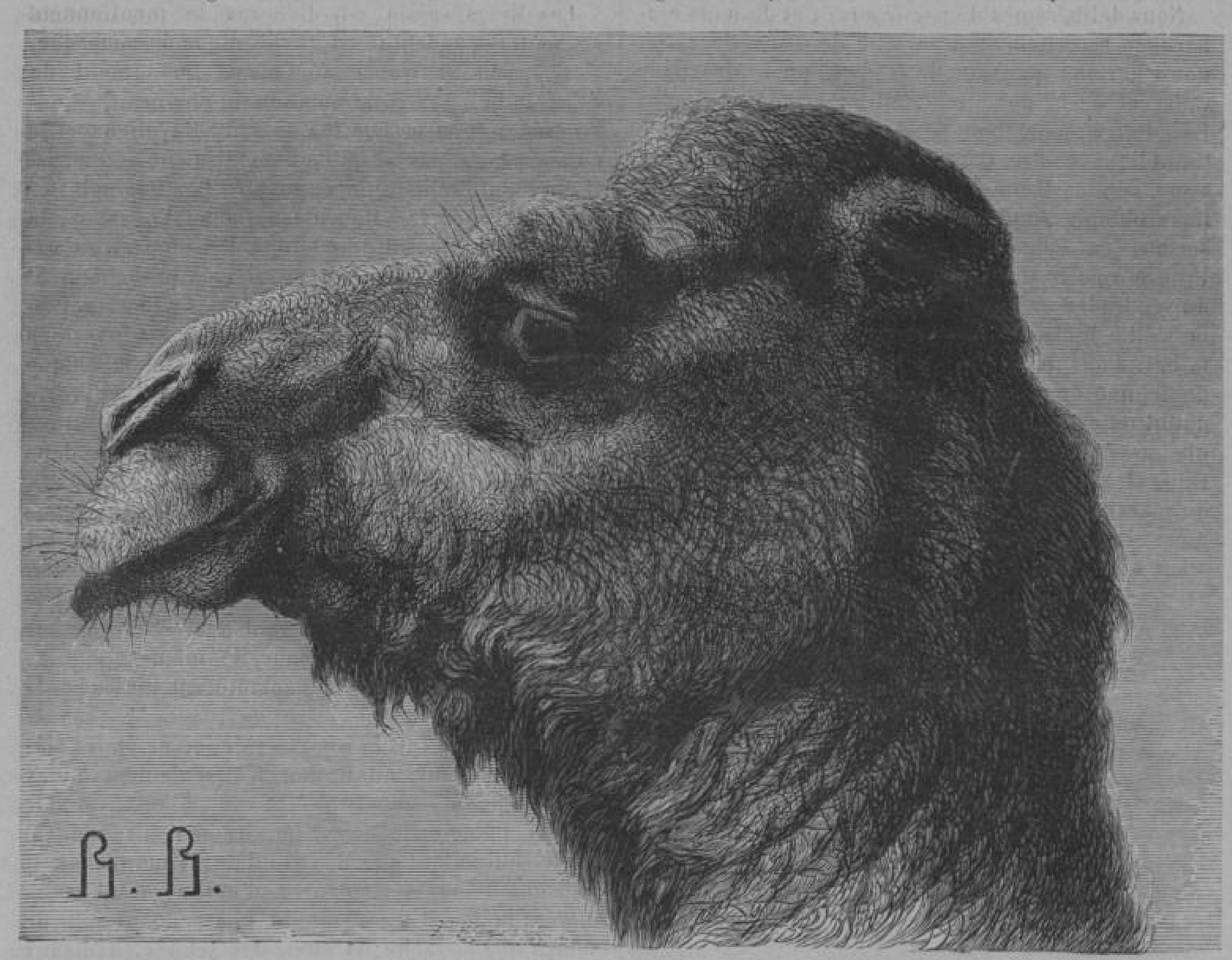
Le chameau fuit la zone torride, où se plaît l'éléphant. « Il vaut, dit Buffon, non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble; il porte seul autant que deux mulets; il mange aussi peu que l'âne et se nourrit d'herbes aussi grossières; la femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache; la chair des jeunes chameaux est bonne et saine comme celle du veau, etc. » Lampridius rapporte que l'empereur Héliogabale aimait beaucoup la viande de chameau, et que, autant par une excentricité de gourmandise que pour se garantir de l'épilepsie, il se faisait servir un plat composé de tendons de chameau, de crêtes de coqs vivants, de langues de paons et de rossignols.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'asservissement du chameau remonte à une si grande antiquité que l'on croyait la race sauvage complétement éteinte. Cependant Hadji Khalfa, dans sa géographie publiée en turc au XVIIe siècle, avançait que les chameaux sauvages étaient très-connus dans l'intérieur de l'Asie, sur les plateaux de Kachgar et de Khotan. Mais Cuvier et la plupart des zoologistes avec lui mettaient en doute cette assertion. Il appartenait à

l'intrépide Prjewalski d'en démontrer toute la réalité.

« C'est autour du lac Lob-Nor, dit le voyageur russe, dans l'aride désert de Koum-Tagh, au cœur de l'Asie, que le chameau sauvage a trouvé jusqu'à nos jours un refuge. L'homme ne peut le poursuivre dans ces mornes solitudes où les rares flaques d'eau sont espacées les unes des autres par plusieurs journées de marche. Ce n'est qu'au plus fort de l'été, au temps des grandes sécheresses, que les chameaux sauvages se hasardent hors de leur retraite et approchent des endroits où errent les nomades mongols. C'est alors que les chasseurs réussissent à en abattre quelques-uns, mais avec de grandes difficultés, car, au contraire de son congénère domestique, le plus bête et le plus apathique des êtres, le chameau sauvage se distingue par son intelligence et le merveilleux développement de ses qualités physiques. Sa vue perçante est secondée par un odorat et une ouïe d'une finesse merveilleuse. A ce que m'assurèrent plusieurs chasseurs, un chameau sauvage évente un homme à plusieurs kilomètres de distance et le plus léger bruit lui donne l'éveil. Dès qu'il perçoit un danger, il s'enfuit avec une excessive vitesse et court ainsi sans s'arrêter pendant plusieurs heures. A voir sa forme bizarre, ses longues jambes, sa lourde masse mal balancée, on croirait que le chameau ne peut habiter que les plaines et qu'il doit éviter les montagnes. Il n'en est rien ; on rencontre le chameau sauvage aux plus hautes altitudes, dans les gorges les plus tourmentées, au milieu de sites presque inaccessibles à l'homme. »

Comme apparence extérieure, le chameau sauvage diffère peu de l'animal domestique : aussi a-t-on pu prétendre que l'on n'avait affaire qu'à des chameaux échappés et ayant reconquis quelques-unes des qualités que la servitude leur avait enlevées, et non à des animaux d'origine absolument indépendante. Mais les études de M. Prjewalski sur le squelette des chameaux du Koum-Tagh, ainsi que ses observations sur les caractères essentiels de leur existence et de leur propagation, prouvent de toute évidence qu'il faut voir en eux les derniers restes de la puissante race qui a fourni à l'homme des déserts un si précieux auxiliaire.



Chameau de l'Asie centrale. (P. 47, col. 2.)

Th. Lally.



Il prit l'énorme python. (P. 52, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

IX

La fête de Nandapour.

La rencontre imprévue des émissaires de Nana avait démontré à nos fugitifs que tout danger d'être découverts n'était pas encore passé ; ils redoublèrent en conséquence de précautions et cheminèrent au plus profond de la jungle. Ils marchaient sans relâche la nuit entière et passaient la journée dans quelque fourré impénétrable.

Fort heureusement ils ne firent aucune nouvelle rencontre, et le cinquième jour ils atteignirent la limite de l'immense jungle. Devant eux s'ouvrait maintenant une riante campagne. La plaine doucement ondulée courait jusqu'à l'horizon, où se montraient au-dessus de la sombre ligne des forêts les premières lignes bleues des avant-coureurs de l'Himalaya. Partout s'étalaient de belles cultures encadrant de gros villages, entourés de riches vergers. De grands troupeaux de bœufs et de buffles paissaient dans de vastes enclos, et l'on entendait les cris joyeux des pâtres s'entretenant à distance par des appels cadencés.

Ce riant spectacle ne paraissait pas séduire nos voyageurs, qui, arrêtés à la lisière de la jungle, se concertaient sur la conduite à tenir.

« Il n'y a pas à hésiter, dit le charmeur ; quelque appréhension que nous puissions encore avoir, nous ne pouvons pas reculer. Cette ligne noire que vous apercevez là-bas, c'est le Téraï. Trois journées de marche nous en séparent seulement. Mais il faut avant de nous y enfoncer que nous renouvelions nos provisions épuisées. Pour cela, nous n'avons d'autre moyen que de nous diriger vers ces villages, et comme nous n'avons pas d'argent, il nous faudra travailler pour obtenir ce que nous désirons.

— Et c'est bien là ce qui m'épouvante, interrompit André ; tant que je n'ai eu d'autres spectateurs que vous autres, tout m'a paru facile. Maintenant le courage me manque. Songez donc, la moindre erreur de ma part peut vous coûter la vie, car en me perdant je vous entraînerai avec moi.

1 Suite. — Voyez vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17 et 33.

— N'aie donc pas peur, dit Miana, je te dis que nous aurons fort à faire pour ne pas nous laisser éclipser par toi, et si je n'avais appris dernièrement à Hanouman un tour tout à fait inédit, je serais moi-même inquiet.

— Enfin, dit Mali, nous ne pouvons reculer. Le souvenir de ceux que vous aimez vous protégera et vous soutiendra dans ces rudes épreuves. Mais encore une recommandation; vous savez qu'aux yeux de tous je dois passer pour votre père et votre maître, il faudra donc que je vous traite en conséquence, et vous n'aurez pas à vous offenser si mes paroles sont peu respectueuses.

— C'est déjà convenu, mon bon Mali, dit le jeune homme.

— Maintenant, en avant, reprit le charmeur, et soyons sur nos gardes. »

Après une heure de marche, ils se trouvèrent sur le bord d'une grande et belle rivière, roulant ses eaux, comme tous les tributaires du Gange, entre de hautes berges escarpées.

« C'est la Gogra, dit Mali, une des plus belles épouses de notre père Gange. Ses eaux bleues et limpides descendent des glaciers qui couvrent le front du mont Kaïlas, le séjour de nos dieux. Quoique elle soit peu profonde et que je connaisse bien un gué qui la traverse, je me garderai bien de vous y hasarder, car ses ondes sont peuplées de gavials aux dents aiguës, plus terribles encore que le crocodile. Si je ne me trompe, le gros bourg que nous apercevons là-bas est Nandapour, la cité du coursier de Siva. Dans ce cas, en remontant le long de la rivière, nous sommes sûrs de trouver le passeur qui nous transportera dans sa barque sur la rive opposée. »

Quelques instants après, ils frappaient à la porte de la chaumière du passeur. Celui-ci, un vieillard, en sortit, et sans mot dire les conduisit à sa barque amarrée au rivage. Puis les ayant fait monter, il se plaça à l'avant, et, armé d'une longue perche, manœuvra sa barque avec une vigueur qu'on n'aurait pas soupçonné chez un nautonnier de son âge.

« Père, lui demanda Mali, n'est-ce pas Nandapour dont j'aperçois là-bas le haut *mandil* surmonté d'un soleil d'or.

— Tu l'as dit, répondit le passeur. Vous vous rendez sans doute au *méla* qui se tient depuis deux jours devant le tchaori de Nanda. A la nouvelle des succès de nos armes contre les vils Anglais, le pontife a décidé que des offrandes seraient faites à la Rouge Déesse, et les paysans accourent de toutes parts pour assister à cette solennité. N'avez-vous pas été invités à y prendre part ?

— Oui et non, père, dit le charmeur. J'ai appris en effet que le méla serait brillant, mais j'ignore si le pontife requerra nos services.

— Voilà cependant un jeune homme qui ferait bonne figure dans le Nanda Poudja, reprit le passeur en désignant André. N'est-ce pas un Nât comme toi?

— Certes, répondit vivement Mali, c'est mon fils.

— Eh bien alors, adressez-vous au brahmane Soumrou de ma part, et vous serez bien accueillis. »

Et poussant d'un vigoureux effort sa barque au rivage, le passeur déposa nos trois amis et les salua sans leur avoir demandé aucune rétribution, les mendiants considérés comme personnages religieux n'ayant jamais à payer les services qu'on leur rend.

Nandapour est un gros bourg qui peut servir de type des villages de toute la haute vallée du Gange. Couronnant un petit monticule formé par l'amoncellement séculaire des décombres de ses anciennes demeures, il est entouré d'une haute muraille en terre battue, percée de quatre portes auxquelles aboutissent autant de voies partant d'une grande place carrée qui occupe le centre du bourg. Cette place est le forum de la petite cité; autour d'elle sont rangées les demeures du *patel* ou maire et des notables, membres du *pantchayet* ou assemblée communale, le *tannah* ou maison de ville, et enfin le temple qui dresse sa haute flèche de pierre au-dessus de lourds portiques chargés de sculptures. Les maisons aux toits de tuile, aux murs en pisé décorés de peintures, bordent des rues dallées d'une exquise propreté. Il n'y a pas de peuple plus soucieux de la propreté que l'Hindou, et le moindre hameau de l'Aoûdh ou de l'Hindoustan ferait certainement rougir nos bons villageois qui ne pourraient comparer leurs demeures à celles de ce peuple réputé sauvage ou du moins incivilisé.

Mali suivi de ses deux acolytes fut accueilli à la porte du village par les cris joyeux des enfants, qui suivirent bientôt en nombre la petite troupe.

« Ah! des Nâts ! des Nâts ! » criaient les bambins en battant des mains. « Venez donc voir le beau singe », disait l'un à qui Hanouman, réfugié sur les épaules de Mianî, faisait une grimace. « Que vas-tu nous montrer? disait un autre à André, est-ce toi qui charmes ou bien jongles-tu avec des sabres? »

Une foule nombreuse remplissait les rues et s'écartait curieusement pour regarder les Nâts ; et là aussi les propos allaient leur train.

« Regardez donc, disait une respectable dame au sarri de soie brodée d'or, regardez donc comme le plus vieux des trois a un air majestueux avec sa longue barbe blanche et son manteau rouge. On dirait le sage Vichvamitra, l'architecte et le conseiller des dieux, dont mon mari qui est le chef de la caste des maçons a fait peindre l'image sur la façade de notre maison.

— En effet, répondait sa voisine, mais que dites-vous des deux jeunes gens qui l'accompagnent, l'un est blanc et élégant comme Krichna lui-même ; l'autre, avec ses yeux noirs, sa figure bronzée et son singe sur l'épaule ressemble au divin compagnon de Rama.

— Je crois avoir vu déjà ce vieillard, ajoutait une troisième. Il y a deux ans, mon mari, qui est de la caste des batteurs de cuivre, ayant bu par mégarde

de l'eau qu'un paria avait touchée, dut, pour laver cette tache, aller se purifier dans les eaux de la Betwa. Je l'accompagnais, et, j'en suis sûre, je vis le plus vieux de ces trois hommes faisant danser ses serpents devant la statue d'or de la Bonne Déesse. »

Les charmeurs, indifférents à tous ces propos, s'avançaient vers la place du mêla, toujours suivis de la bande de gamins qui allait grossissant, lorsqu'un homme de haute taille, armé d'une courte pique, sortit de la foule et se dirigea vers les étrangers. A sa vue les gamins se dispersèrent de tous côtés. L'homme salua Mali et lui dit :

« Ram-ram, vieux père, je suis le *kotwal* (l'appariteur) de la commune. C'est à moi qu'il revient d'héberger les étrangers et de leur donner l'ombre et l'eau pure. Suis-moi avec tes gens, et je vais te conduire loin de cette foule qui t'importune, car tu parais avoir besoin de repos.

— Merci, kotwaldji, répondit Mali. Je suis venu à Nandapour avec mon fils et mon serviteur pour prendre part au mêla, et je désirerai m'entendre avec le brahmane Soumrou.

— Qu'il soit fait selon ton désir, dit l'appariteur. Voici là, près de nous, sur la place, la maison du vénéré Soumrou. Je l'ai vu à l'instant descendre le perron du temple, il doit être en ce moment chez lui; je vais te conduire et lui annoncer ta visite. »

Nos trois amis suivirent leur guide et s'arrêtèrent devant la maison de brahmane. Celui-ci, prévenu par le kotwal, sortit aussitôt : c'était un fort gros homme, court et plein de dignité ; sa figure et son crâne étaient entièrement rasés; sur ses vêtements, d'une blancheur immaculée, pendait pour tout ornement un triple cordon de couleur bleuâtre, emblème de sa dignité. A sa vue, les trois voyageurs qui avaient déposé leur fardeau se prosternèrent la face contre terre.

« Salut, étrangers, relevez-vous! dit avec bonté le brahmane. Soyez les bienvenus. Ce soir, le peuple se rassemble devant l'autel de l'épouse de Siva, Kali la Sanglante, et peut-être l'un d'entre vous, le plus jeune, pourra-t-il nous prêter ses services pour la solennité. D'ici-là, les portiques du temple vous serviront d'abri, et le kamdar (intendant) vous fera distribuer les vivres provenant des offrandes. Allez ! » et, sans attendre une réponse, le majestueux personnage tourna lentement sur lui-même et rentra dans sa maison.

Toujours conduits par l'appariteur, les voyageurs se dirigèrent vers le temple où, sur l'ordre du brahmane Soumrou, ils furent bientôt installés dans une des pièces donnant sur le sanctuaire.

André ne put s'empêcher de frissonner en entrant sous ces voûtes de pierre toutes constellées de monstres grimaçants. Mais, secouant cette première impression, il regarda avec curiosité tous ces mystères impénétrables à l'œil de l'infidèle. La salle où on les avait logés donnait, ainsi que nous l'avons dit, sur le sanctuaire même. Ce n'était, à vrai dire, qu'une vaste loge de pierre dont les balcons donnaient sur le parvis et où les notables du bourg prenaient place pour assister aux solennités. Par la large baie communiquant avec le temple, on apercevait de côté le vaste autel de pierre où trônait la statue de la hideuse Kali, la plus basse personnification de l'idolâtrie que les hommes aient jamais inventée. La figure menaçante, le front chargé d'une couronne de crânes humains, l'image agitait autour d'elle ses dix bras, armés chacun d'une arme terrible ou d'un symbole repoussant. Ses pieds reposaient sur un lion de marbre. L'autel, les dalles, les colonnes étaient peints d'un rouge sombre destiné à simuler la couleur du sang.

« Et quoi, dit tout à coup André au vieux charmeur, c'est devant cette horrible statue que tout ce peuple va venir s'incliner!

— En effet, seigneur, répondit Mali, c'est devant Kali, la puissante déesse, car c'est elle, d'après nos croyances, qui dispose de la vie de tous les humains.

— Oui, je sais, reprit le jeune homme, Kali personnifie la terreur. Il faut du sang à cette déesse. et jadis le sang humain coulait à flot sur ses autels. Les Thugs ne se sont-ils pas autrefois livrés aux plus épouvantables forfaits en son honneur, et aujourd'hui encore Nana Sahib égorge des milliers d'innocentes victimes pour gagner les faveurs de la terrible Dourga. Et toi, Mali, l'homme juste, le cœur tendre et généreux, tu peux accepter ce culte impie qui ravale la créature divine au-dessous de la bête ; toi, qui as sauvé l'innocent, tu vas te prosterner devant ce monstre, et tu veux que je prête mes mains à sa glorification. Non, non, jamais.

— Hélas, seigneur, dit Mali doucement, parlez plus bas. Ces murs eux-mêmes s'ils vous entendaient s'écrouleraient pour vous écraser. Ce culte est celui de nos pères. Ne pouvant le combattre, je l'accepte tel qu'il est. Je hais le sang et le meurtre, et en cela je suis la loi même des Védas et des Pouranas. Mais ces livres m'apprennent aussi qu'au-dessus de ces dieux que vous abhorrez, il est un esprit, un rouage tout-puissant, éternel, incréé, Aûm enfin, qui est toute bonté et toute mansuétude. Et, puisque les Hindous ne lui ont point élevé d'autel, je l'adore seul, dans ce ciel qu'il a rempli d'étoiles, dans ces montagnes qu'il a élevées, dans ces fleuves qu'il fait couler, dans toute la nature en un mot, si grande, si belle. Je fais le bien sans murmurer, sans me plaindre des erreurs des hommes que vous le premier m'avez appris à aimer et à pardonner. Quant aux honneurs à rendre à Kali, je comprends qu'ils vous répugnent, mais le grand-prêtre a parlé; songez qu'en obéissant à ses ordres vous faites un pas vers le salut, vers celui de votre sœur, de votre père.

— Tu as toujours raison, dit impétueusement André. Je charmerai, je danserai, je ferai tout ce que tu voudras, si cela doit aider à sauver ceux qui me sont plus chers que la vie. »

Ainsi que l'avait dit le grand-prêtre, les voyageurs reçurent une copieuse distribution de riz et de gâteaux. Puis, vers le soir, le brahmane Soumrou vint expliquer à Mali le rôle qu'il était appelé à jouer avec l'aide de ses compagnons. La figure d'André semblait l'avoir vivement frappé.

« Quel est donc, dit-il au vieillard, cet enfant qui t'accompagne?

— Celui qui est là près de vous, seigneur, répondit humblement le charmeur, est mon fils Andhra. L'autre est Miana, mon serviteur.

— Je te félicite vraiment de ton beau fils, reprit Soumrou; à le voir on le prendrait plutôt pour un prince que pour un Nât. Mais je sais que vous autres sorciers ne vous faites pas faute de voler les enfants d'autrui, et je soupçonne que cet enfant n'a que bien peu de sang nât dans les veines. »

Mali leva les mains en l'air en signe de protestation et les deux enfants se contentèrent de sourire. Quand le prêtre fut parti, Miana fit plusieurs cabrioles en signe de grande joie et s'écria : « Maintenant nous sommes sauvés. Si le grand Soumrou, l'infaillible oracle, n'a pas deviné un Européen en notre ami Andhra, personne ne le découvrira. »

Lorsque la nuit fut tombée, les immenses tambours placés sous le porche du temple commencèrent à résonner, et la foule se pressa bientôt dans la vaste salle du tchaorî.

Les temples brahmaniques se divisent en deux parties distinctes. La première, le *tchaori* est un pavillon dont le lourd toit de pierre n'est supporté que par des colonnes laissant circuler librement l'air et la lumière; c'est là que se placent les fidèles. La seconde, non moins considérable, le *mandil*, est une construction massive que couronne une haute flèche de pierre; sa seule ouverture visible donne dans le tchaorî : c'est le sanctuaire.

Lorsque la foule fut donc réunie dans la salle du tchaorî, les portes du sanctuaire s'ouvrirent et l'image sacrée se montra aux yeux des fidèles, brillamment illuminée, tout enguirlandée et semblant agiter ses bras multiples.

Cette apparition fut accueillie par des cris enthousiastes de la part des assistants qui, armés de fleurs, couvrirent l'idole d'une pluie de projectiles odoriférants. Puis, les cymbales résonnèrent et la foule se mit à pousser de véritables hurlements. Tout à coup, sur la plate-forme précédant l'autel, parut un jeune homme vêtu comme un dieu. Il portait sur le front une tiare d'or dont les bandeaux flottaient mêlés à ses cheveux. Des bracelets d'or innombrables, des colliers de perles, faisaient ressortir l'élégance de son buste nu, dont la blancheur tranchait avec la draperie rouge qui entourait sa ceinture. D'une main, il tenait une longue baguette d'or, de l'autre une courte flûte d'ivoire.

Impassible, avec les gestes raides de l'idole, le jeune homme étendit sa baguette d'or sur la foule, qui comme fascinée fit entendre un murmure d'admiration. Puis, se tournant vers Kali, André frappa la statue avec peut-être un peu trop de rudesse. Aussitôt, comme si la déesse se fût sentie insultée, tous ses bras semblèrent s'agiter, et l'on vit se dérouler de chacun d'eux un long serpent qui glissa sur le sol. Le jeune homme fut bientôt entouré d'un cercle menaçant; alors s'armant de sa flûte, il commença à charmer ses assaillants qui se mirent à danser en cadence devant l'idole. Puis, prenant le plus gros des reptiles, énorme python de trois mètres de long, il l'éleva en l'air dans une attitude archaïque et l'enroula autour du cou de l'idole.

Cette fois l'enthousiasme de la foule fut indescriptible; de tous côtés retentirent les cris de «ouah! ouah! chavach! chavach! C'est un avatar! c'est Krichna lui-même! » Et lorsque, se retournant, André brandit de nouveau, d'un geste impérieux, sa baguette d'or au-dessus de l'auditoire, tous les fronts se prosternèrent; quand ils se relevèrent, le demi-dieu avait disparu.

Lorsque André rentra dans la loge où se tenaient les brahmanes, il fut accueilli là aussi par les marques de la plus vive admiration. Le grand-prêtre Soumrou se leva et lui dit :

« Jeune Andhra, la main de Mahadeo a dû toucher ton front, car jamais simple Nât n'aurait pu ainsi électriser nos fidèles. Reste avec nous désormais. Après t'avoir purifié dans les eaux du Trivénî, je te donnerai une charge sacrée, et ta vie se passera honorée dans ce temple.

— Ne savez-vous pas, seigneur, que ces honneurs ne me sont pas réservés, répondit André, je ne suis qu'un Nât impur. Et du reste les Pouranas n'ont-ils pas dit : « Le fils n'est que le premier serviteur de son père. » Mon père Mali est vieux. Si je le quittais, qui donc aurait soin de lui. Mon devoir est de le suivre, comme jadis le chien suivit le glorieux Pandou jusque dans l'enfer. »

Les brahmanes applaudirent à ces paroles du jeune homme ; alors Soumrou se tournant vers Mali lui dit :

« Les dieux t'ont donné un trésor, je ne puis te le ravir. Continue donc ta route. Voici deux roupies d'or que la Bonne Déesse m'a elle-même chargé de te remettre. Quant à toi, Andhra, prends cet anneau de cuivre dont le chaton porte un trident, et si jamais tu as besoin d'assistance ou d'asile, entre sans crainte dans les temples de Kali, tu y seras en sûreté. »

Le grand-prêtre salua de la main les trois hommes; ceux-ci sortirent du temple, car les mystères qui devaient remplir toute la nuit ne pouvaient s'accomplir devant eux.

« Nous partirons dès le lever du jour, dit Mali; aussi hâtons-nous de prendre quelque repos loin de cette foule hurlante. » Puis s'adressant à Andhra : « Vous avez remporté une importante victoire. Désormais la bague de Soumrou vous protégera et vous mettra à l'abri de tout soupçon. »

X

Le Téraï himalayen.

Le Téraï est une région unique au monde. Le voyageur qui a parcouru les forêts vierges de l'Amazone, ou qui s'est frayé, une hache à la main, un sentier dans les savanes de la Guyane ou dans les futaies du Gabon, n'a rien vu qui soit comparable à la sauvage grandeur du terrible marais himalayen. Des rives du Satledj au Brahmapoutra, il forme une ligne ininterrompue de cinq cents lieues de longueur, séparant les plaines fertiles du Gange des premiers contreforts de l'Himalaya.

Protégé des vents du nord par cette gigantesque muraille qui s'élance au ciel jusqu'à plus de huit kilomètres d'altitude, le sol du Téraï bout, on peut dire, sous l'implacable effet d'un soleil éternel. Ce serait un désert desséché si la montagne ne lui versait les torrents d'eau coulant sans relâche de ses glaciers; c'est donc un marais, mais un marais couvert de la plus belle forêt du monde.



Il la lança avec force. (P. 56, col. 1.)

Du sein du marais himalayen des arbres gigantesques lancent leurs voûtes de feuillage à des hauteurs que n'ont jamais rêvées les hardis constructeurs de nos basiliques. Puis, comme si la terre ne leur suffisait pas, les branches laissent retomber d'innombrables filaments, racines adventives qui flottent au vent et, ayant enfin atteint le sol, s'implantent et s'élancent à leur tour en gigantesques colonnettes minces et droites supportant les arches de la voûte mère. Mille lianes aux entrelacs capricieux s'enlacent à ces troncs et agrémentent cette architecture arborescente que décorent des milliers d'orchidées aux corolles éblouissantes suspendues aux colonnes et aux nervures. Du pied de ces géants s'élancent des groupes touffus de bambous, dont les tiges, épaisses d'un pied au sortir de terre, vont, en s'amincissant et se courbant extérieurement comme les gerbes d'un feu d'artifice, à des hauteurs de plus de cent pieds. Enfin partout sur les mares, dans le lit des ruisseaux fangeux, le lotus sacré, aux pétales d'un rose de chair, étale ses larges feuilles, l'iris d'or dresse ses lames de sabre, et mille fleurs pendent en grappes sur les rives croulantes.

Sous ces fourrés impénétrables à l'homme s'agite une vie animale non moins puissante. L'énorme tigre royal, le léopard, la panthère s'y disputent l'antilope et le cerf, sans oser s'attaquer au taciturne bœuf primitif et au farouche sanglier. Les éléphants errent en troupes, frayant des chemins au milieu des bouquets de bambou, et passent avec

délices leurs journées plongés dans les eaux tièdes que leur abandonnent épouvantés le crocodile aux mille dents et l'alligator au museau triangulaire. Au fin fond du bois, dans le fourré le plus impénétrable, le plus inaccessible, le stupide rhinocéros creuse sa bauge. Tandis que dans les branches bondissent des milliers de quadrumanes, langours à la face noire, guenons rouges, singes bouffons, des oiseaux au plumage d'or et d'argent étincellent dans le feuillage sombre que les paons trembleurs, les perroquets criards et les perruches bavardes remplissent de leur étourdissante cacophonie. Parmi les troncs moussus glissent le terrible python, la noire cobra, le serpent corail et cent espèces de bêtes rampantes et venimeuses. Enfin dans l'humus bouillonnant grouillent par milliers les scorpions et les centipèdes, les scolopendres et les araignées monstrueuses.

Mais tigres et rhinocéros, boas et scorpions ne sont que de piètres ennemis auprès de celui qui attend l'homme dans le Téraï himalayen. Bien plus terrible encore est la malaria. Sous la voûte impénétrable de la forêt où l'air circule à peine, l'atmosphère alourdie, chargée de vapeurs dans lesquelles le thermomètre monte à 60 degrés, l'atmosphère se sature des poisons que distillent les plantes vénéneuses si nombreuses dans ces parages. Cette atmosphère est mortelle pour l'Européen non acclimaté, et il ne lui est pas nécessaire de s'y exposer pendant de longs mois, quelques heures suffisent pour qu'il en ressente les terribles effets. L'Hindou ou celui qui est né sur le sol de l'Inde lui résiste plus longtemps, mais force lui est de céder.

C'est en vain que l'homme a voulu lutter, séduit par les promesses de ce sol fécond, il a vaincu les bêtes fauves, il a expulsé les reptiles et il a dressé ses villes et ses palais là où s'élevaient les géants de la forêt, mais à son tour la pestilentielle malaria l'a vaincu, l'a chassé, et aujourd'hui les villes abandonnées et les palais déserts se dressent, seuls témoignages de ces luttes stériles, au milieu de la forêt de nouveau libre. Cependant le Téraï a aussi ses habitants humains. Ce sont les Metchis, misérables sauvages, parias de l'humanité, à demi-fauves, qui errent nus au milieu de ces solitudes, en guerre perpétuelle avec les bêtes et les hommes.

Telle était la région que Mali avait résolu de traverser avec ses jeunes compagnons; tels étaient les ennemis multiples, redoutables, qu'il ne craignait pas d'affronter.

Cependant, lorsque après trois journées de marche depuis leur départ de Nandapour, les fugitifs arrivèrent devant la noire forêt au-dessus de laquelle on voyait étinceler maintenant les blancs sommets de l'Himalaya, le vieux charmeur crut de son devoir de prévenir André. Il lui dépeignit tous les dangers que nous venons d'esquisser et finit en lui disant qu'il était temps encore de reculer.

« Nous reste-t-il au moins une autre route pour fuir? demanda le jeune homme.

— Non, seigneur, répondit Mali. Je vous l'ai dit, et les nouvelles que j'ai pu recueillir à Nandapour me l'ont confirmé : à l'est, au sud, à l'ouest, nos ennemis sont les maîtres; il ne reste que le nord, et au nord s'étend le Téraï. Cependant votre déguisement est si complet que, si vous le jugez convenable, nous pouvons rester dans ce pays; nous y attendrons en sûreté la fin de cette horrible lutte.

— Alors, si je comprends bien, dit André d'une voix tremblante, c'est toi qui recules devant le Téraï!

— Nullement, repartit le vieillard, Mali n'a qu'une parole, et le Téraï n'épouvante pas plus moi que Miana. Ce n'est pas la première fois que nous l'abordons ensemble, et si nous le redoutions que ne ferions-nous pour vous sauver.

— C'est moi donc, moi qui reculerai! s'écria le jeune homme; je verrai d'ici ces blancs sommets au pied desquels je retrouverai la liberté, où je pourrai lutter pour les miens, et je faiblirai devant des dangers chimériques ou réels, mais que vous êtes prêts à affronter par pur dévouement à ma personne! Allons, Mali, en avant, et tu verras si les tigres font plus de peur à un Français qu'à un Hindou. »

Mali embrassa le jeune homme, en souriant. Il savait bien qu'André ne reculerait pas, mais ses doutes successifs n'étaient qu'une tactique par laquelle il espérait maintenir toujours en haleine l'exaltation du jeune homme.

Quelques heures après, ils cheminaient sous la haute futaie, marchant en file indienne dans une étroite sente frayée par les éléphants.

André, loin de se montrer effrayé, s'extasiait devant cette merveilleuse végétation, et comme désormais on n'avait plus à craindre d'oreilles indiscrètes, Miana et lui discouraient à tue-tête sur toutes ces beautés.

« Tout cela n'est rien, s'écriait Miana en voyant André admirer un gigantesque multipliant que ses mille arcs-boutants faisaient ressembler à une cathédrale gothique, quand nous serons dans mon pays, je te montrerai des arbres près desquels ceux-ci ne seraient bon qu'à faire des allumettes.

— Tu es bon patriote, voilà tout ce que me prouvent tes paroles, dit André en riant; des arbres plus grands que celui-ci feraient une forêt à eux tout seuls. Mais nous allons donc dans ton pays?

— Certes, répondit Miana, s'il est toutefois un pays que je puisse appeler le mien. J'ignore où je suis né. Je sais seulement que mon père était Nât et jongleur : c'était un bon et excellent homme et nul ne savait mieux que lui jongler avec les sabres. Quoique je fusse bien jeune alors, je me souviens l'avoir vu maintes fois sur la place des villages faire voler les poignards autour de lui. Notre demeure, une pauvre chaumière, était aux portes de Mussourie; mais nous n'y restions guère, passant notre temps sur les routes à courir de foire en foire. Nous

voyagions tous ensemble, mon père, ma mère et mes deux sœurs plus âgées que moi. Tandis que mon père jonglait, ma mère jouait du tam-tam, et mes sœurs dansaient; moi, à peine âgé de deux ans, on m'avait donné un singe, et mes tours naïfs étaient fort goûtés de la foule. Un jour nous partîmes pour la foire d'Hardvar. Vous savez que c'est la plus belle du monde. Le Gange, qui sort en ce point des montagnes, y a des vertus merveilleuses, et ses eaux lavent le corps et l'esprit de leurs impuretés. Cette année-là, plus de deux cent mille pèlerins s'étaient réunis à Hardvar. Vous ne pouvez pas vous figurer l'aspect de cette foule entassée dans l'étroite vallée du fleuve. Les gens se marchaient les uns sur les autres. Cependant mon père était content, car les âmes charitables ne manquaient pas et les affaires allaient bien. Tout à coup on annonça que le *pétmadi*, ce que vous appelez le choléra, venait d'éclater. En quelques jours, la moitié des pèlerins furent atteints, et je vis ainsi périr l'un après l'autre tous les miens.

— Oui, dit Mali, ce fut horrible. C'était en 1848. Cent mille personnes moururent à Hardvar même, puis le fléau se répandant dans l'Inde entière fit en quelques mois trois millions de victimes.

— En effet, ajouta André. Mon pauvre père m'a même conté que le mal sortant de l'Inde s'étendit jusqu'en Europe, et y fit de grands ravages.

— Je restai donc seul, reprit Miana, pauvre enfant de six ans. Et, au milieu de l'épouvante générale, personne ne s'occupait de moi. Je serais certainement mort de peur et de besoin, si me voyant errer dans le camp un homme ne m'avait interrogé. Je lui contai mon malheur. Il me prit par la main, m'emmena avec lui, et depuis eut toujours soin de moi. C'était Mali.

— O bon Mali ! s'écria André en serrant la main du vieillard. Tu mentais donc quand tu nous disais à Gandapour que tu avais passé ta vie sans faire une bonne action.

— Mes enfants, dit le vieux charmeur visiblement ému et pour détourner les éloges du jeune homme, j'ai une importante recommandation à vous faire. Si l'un de vous s'égarait, ce qui ne serait pas impossible dans cette sombre forêt, souvenez-vous que pour sortir d'ici, il nous faut toujours suivre la direction du nord-ouest. Vous savez assez vous orienter, de jour et de nuit, pour que cela vous suffise. Chacun porte sa part de provisions, donc nous sommes tranquilles sur ce point. »

Les voyageurs n'avançaient qu'avec de grandes difficultés. Souvent, après avoir suivi un sentier, ils rencontraient quelque obstacle infranchissable et étaient obligés de revenir sur leurs pas pour chercher une issue se dirigeant vers le point qu'ils voulaient atteindre. D'autrefois, ils s'avançaient dans la boue jusqu'aux genoux, et André frémissait en sentant s'agiter autour de lui mille insectes répugnants.

Une heure avant le coucher du soleil, Mali donna le signal de la halte.

« Il faut nous résigner, dit-il, à ne marcher que pendant l'ardeur du jour. Outre que nous aurons moins à redouter à cette heure les attaques des bêtes féroces, il nous serait impossible de faire un pas dans ces broussailles dès que le soleil sera caché. Enfin il nous faudra trouver toujours un arbre, assez élevé, sur lequel nous passerons la nuit. Cela nous mettra à l'abri des morsures des reptiles, mais ne nous suffirait pas contre les panthères qui nous auraient bientôt délogés de notre gîte quelque élevé qu'il soit. Il nous faudra donc allumer un grand feu et l'entretenir toute la nuit pour les écarter. »

Le site que Mali avait choisi réunissait toutes ces conditions. L'arbre, un vénérable figuier religieux, dressait son tronc gigantesque au bord d'une assez large éclaircie que traversait un clair ruisseau. Les enfants allumèrent un grand feu et réunirent une ample provision de bois sec pour la nuit. Puis, ayant cuit et absorbé leur frugal repas, les fugitifs se hissèrent sur l'arbre et s'installèrent confortablement au point d'intersection de ses arcs-boutants. Le soleil descendait à peine sous l'horizon, que déjà tous ces préparatifs étaient terminés.

Instantanément la forêt fut plongée dans les ténèbres et tous les joyeux chamaillements des perroquets se turent subitement.

Les premières heures furent calmes. Le feu brillait d'une lumière claire et la forêt restait silencieuse. Tout à coup, des profondeurs des ténèbres s'éleva un terrible rugissement, auquel répondirent aussitôt de tous les points de l'horizon vingt autres rugissements. André se dressa épouvanté, prêtant l'oreille à ce concert infernal, auquel les paons réveillés eux aussi en sursaut ajoutaient leurs cris aigus d'alarme.

« Ce sont messeigneurs les tigres qui sont en chasse, dit Miana, que ce vacarme avait à son tour réveillé. Ils se sont réunis pour cerner sans doute quelque grosse proie, et après avoir formé leur ligne d'investissement, ils s'avertissent pour fondre sur leur victime. »

En effet, on pouvait entendre les rugissements se rapprocher et déjà même se confondre. Bientôt les trois voyageurs purent distinguer que la lutte était engagée; aux rugissements avaient succédé des grondements, des cris de rage, au-dessus desquels s'élevaient des sons semblables à ceux du clairon.

« C'est un éléphant, s'écria Miana, c'est un éléphant égaré du troupeau, et que les tigres ont surpris. »

Soudain, on entendit un bruit effroyable d'arbres brisés et renversés, la terre trembla comme sous le poids d'une charge de cavalerie, et les fugitifs virent déboucher dans la clairière un énorme éléphant; dix tigres l'environnaient, les uns attachés à sa croupe, les autres bondissant autour de lui. Lancé au galop, brisant sous sa masse les bambous et les lianes, l'énorme animal passa comme l'éclair devant

le feu qui brûlait au pied de l'arbre et qui éclaira un instant cette scène étrange, puis il disparut dans les ténèbres entraînant après lui la meute de tigres acharnés. Pendant quelque temps, nos amis écoutèrent palpitants le bruit de sa fuite ; bientôt les rugissements redoublèrent, le sol reçut une commotion qui le fit trembler : l'éléphant vaincu venait de tomber, et l'on entendait déjà les fauves se disputer leur proie.

« Quelle horrible scène, s'écria André ; le pauvre éléphant !

— Oui, pauvre éléphant, dit Mali ; mais, grâce à lui, nous passerons peut-être une nuit tranquille. Le festin est servi ; les tigres et leurs congénères auront assez à se disputer cette nuit sans s'occuper de nous. Seulement, Miana, toi qui as le sommeil léger, n'oublie pas notre feu ; s'il s'éteignait nous serions perdus. »

Le feu, énorme brasier de bois dur, lançait à deux mètres de hauteur sa flamme pétillante. Rien n'était donc à craindre de ce côté, et les voyageurs furent bientôt rendormis.

Nous ne dirons pas qu'André dormit aussi profondément que s'il avait reposé dans son lit dans sa bonne chambre de Gandapour. Malgré la fatigue qui lui fermait les yeux, le spectacle terrible auquel il venait d'assister avait tellement secoué ses nerfs que le pauvre enfant se réveillait en sursaut à chaque instant et prêtait l'oreille à tous les bruits effrayants qui remplissaient la forêt.

On entendait maintenant les grondements des bêtes féroces dévorant l'éléphant. Puis de tous côtés retentissaient des craquements sinistres. De temps à autre un cerf ou un sanglier traversait comme une flèche la clairière illuminée, suivi bientôt par une forme féline bondissant à ses trousses.

A chaque nouvelle alarme, André jetait un regard tremblant sur le feu, puis rassuré par sa flamme dansante, il se rendormait. Une fois cependant il crut avoir entendu tout près de lui un miaulement sourd. Il se redressa instinctivement. Les ténèbres envahissaient l'arbre, et le feu mourant ne formait plus qu'un rouge brasier. Terrifié, le jeune homme resta un instant immobile, sondant du regard le taillis pour y découvrir l'ennemi. Ses yeux se rencontrèrent en effet avec deux prunelles rondes, étincelantes, qui, suspendues à quelques pieds dans l'ombre, derrière le brasier, semblaient le fixer.

« Miana ! Miana ! dit André d'une voix tremblante, le feu s'éteint ! et voilà un tigre ! »

Le jeune Hindou, sans dire un mot, s'était levé et, s'accrochant à l'un des arcs-boutants du figuier, s'était laissé glisser au pied de l'arbre. S'avançant avec précaution vers le brasier, il y choisit une branche à demi-consumée, la balança un instant en l'air et la lança avec force et précision entre les deux yeux flamboyants de l'invisible ennemi. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et décampa avec bruit dans le taillis.

« Çà t'apprendra à venir nous déranger », cria Miana en riant. Puis ayant rechargé le feu de combustible, il regagna prestement son perchoir. « Ce n'était qu'une panthère, dit-il à André. Les yeux du tigre ont la nuit des flamboiements rougeâtres, tandis que ceux de la panthère brillent comme des opales encadrées d'or. Mais tu as bien fait de m'avertir, car elle aurait patiemment attendu que le feu fût complétement éteint, et serait venue chercher l'un de nous dans l'arbre. Dans ce cas, mon affaire aurait été claire.

— Pourquoi t'aurait-elle pris plutôt que l'un de nous, demanda André.

— D'abord elle ne t'aurait pas choisi, dit Miana en riant ; tu sais que nos tigres n'aiment pas la chair blanche, et entre le vieux Mali et moi, je crois qu'elle n'aurait pas hésité. »

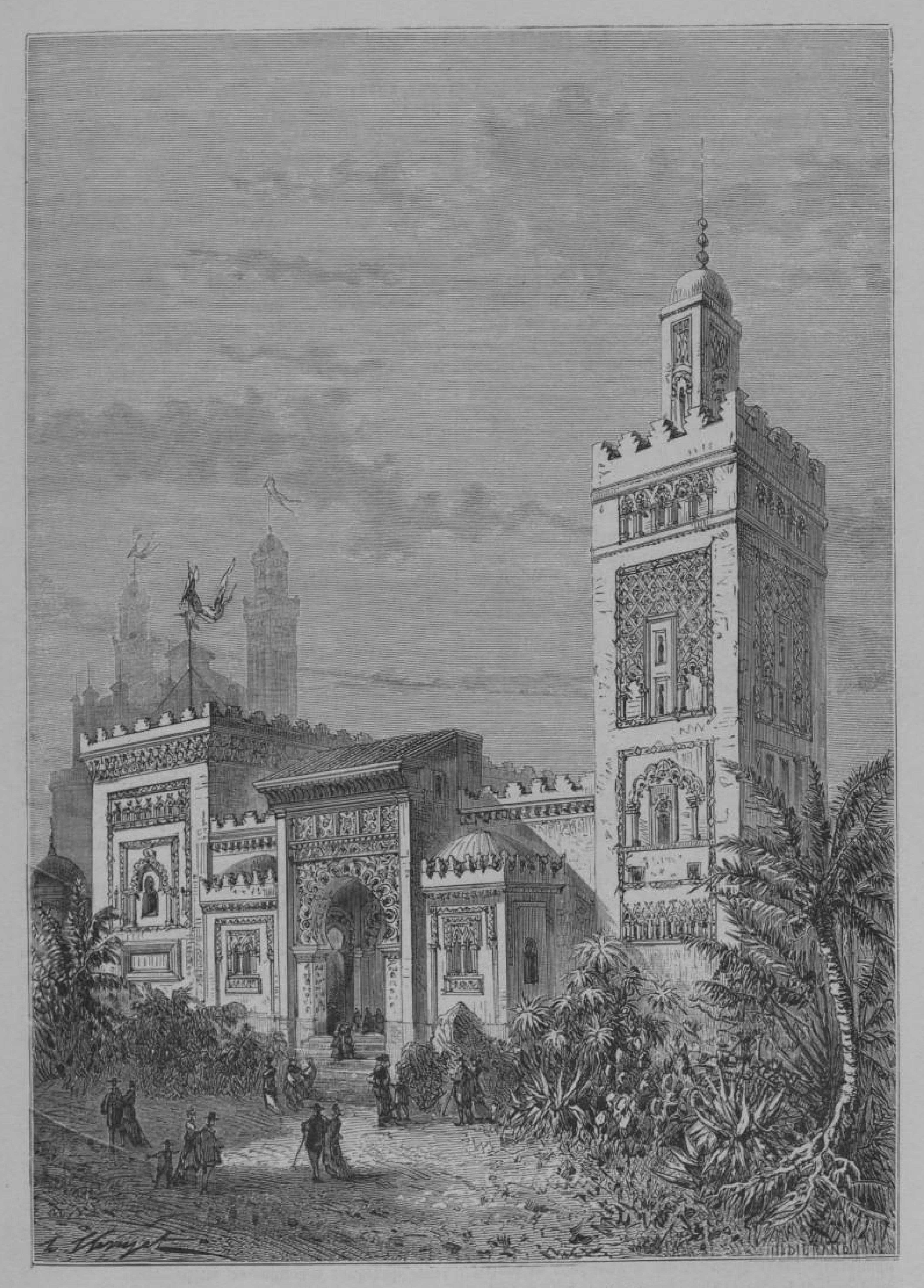
Miana avait raison, jusqu'à un certain point toutefois. De nombreuses observations ont constaté qu'au milieu d'un groupe d'Européens et d'Hindous, le tigre choisira toujours sa victime parmi les Asiatiques ; cependant, faute d'Hindou, il ne dédaigne pas l'Européen.

Cette première nuit parut interminable au pauvre André, qui, après cette alerte, ne put retrouver son sommeil. Enfin les ténèbres se dissipèrent lentement et les premières clartés du jour envahirent la forêt. Le silence, un silence absolu, succéda à l'épouvantable vacarme de la nuit et régna pendant une heure. Les fauves regagnaient leurs tanières. Puis, lorsque le dernier eut disparu et que l'aube eut blanchi le faîte des arbres, les grands singes langours poussèrent leur « hou ! hou ! » prolongé, et tous les hôtes paisibles de la forêt répondant à cet appel saluèrent la lumière de mille cris.

Bientôt les paons, après avoir secoué leur plumage à la cime des arbres et essayé leur voix disgracieuse, s'élancèrent en gerbes étincelantes et vinrent s'abattre dans la clairière, qu'ils couvrirent de leurs robes chatoyantes. Des faisans argentés, des coqs de jungle aux plumes rouges, des palmicans noirs, sortirent et vinrent se désaltérer au ruisseau. Celui qui, venu à ce moment, eût contemplé ce charmant et paisible spectacle, n'eût pu croire que cette clairière était une heure auparavant le théâtre de tant de drames sanglants.

A suivre. Louis Rousselet.





Le pavillon algérien, au Trocadéro. (P. 58, col. 1.)

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

L'ALGÉRIE

Une magnifique mosquée a été construite au Trocadéro pour exposer les produits de notre terre algérienne. L'édifice offre la forme d'un carré long, dont le petit côté fait face à la rivière. Aux quatre angles s'élève une tour. La plus haute de ces tours, le minaret, est à droite de l'entrée principale, sur la façade. Les grands côtés se composent d'un mur blanc sans autre ouverture qu'une porte basse. Les galeries prennent jour sur le ciel par des verrières et sur une cour intérieure.

Il faut se rendre au Trocadéro par un jour de beau soleil et de ciel bleu. Les murs éblouissants et grandioses de la mosquée se détachent alors avec leur vraie valeur; ils profilent nettement sur l'azur les créneaux finement découpés des tours, et la mosquée tout entière scintille comme une perle d'Orient.

Quand on sort de Tlemcen par la porte de Fez, on traverse une campagne fertile et riante comme un jardin, où l'on ne tarde pas à atteindre l'enceinte ruinée de Mansourah. Cette ville date du VIIIe siècle de l'hégire (XIVe siècle de l'ère chrétienne). Abou-Yakoub, assiégeant Tlemcen, fit construire une mosquée d'une hauteur extraordinaire. Le fier minaret, à demi écroulé dans le sens de la longueur, est resté debout au milieu des ruines. C'est la copie de ce minaret qui domine la mosquée du Trocadéro. La porte principale est copiée sur celle de la mosquée de Bou-Médine près Tlemcen. Comme les murailles latérales, cette porte est garnie d'un revêtement de faïences vernies, dont l'ajustement forme, à côté du ruban de plâtre qui les accompagne en guise de bordure, des mosaïques d'un très-bel effet.

Six ou huit marches donnent accès au grand vestibule de la mosquée. Mais, avant de les franchir, admirez le joli coup d'œil qu'offre le pavillon de l'aile gauche du grand palais du Trocadéro vu dans l'encadrement ogival de la porte. De sa douce masse blonde aux simples contours, il domine seul le mur du fond de la mosquée; les verdures de la cour intérieure, l'ombre et la fraîcheur des galeries, les deux retombées de l'arceau lui font un cadre improvisé qui le transforme soudain en apparition radieuse.

Le vestibule brille dans la mosquée au milieu des galeries comme la maîtresse perle du collier. Les enchevêtrements gracieux des arabesques de plâtre en décorent les murailles. La porte extérieure franchie, on descend dans une cour ornée d'une fontaine, autour de laquelle règnent les arcades aux colonnades légères. Nous resterons, si vous le voulez, sous le vestibule; les siècles passés nous y arrêtent.

Ce marbre gravé est la coudée-étalon de Tlemcen au commencement du VIIIe siècle de l'hégire. La date est contenue dans une inscription au-dessous de la mesure : « Mois de rebiâ, secondde l'année 728.» La coudée de Tlemcen correspondait à 47 centimètres.

A côté, voici des marbres tumulaires; l'un d'eux porte l'épitaphe de Boabdil, le dernier roi maure de Grenade. Seule, une vasque pleine de fleurs est placée au centre du vestibule, sous le dôme de vitraux bleutés, au milieu de ces pierres sacrées. A droite et à gauche se développent les galeries. Ici le passé de la vaillante race du désert; là le présent, les résultats acquis, précaires encore; là surtout l'avenir, les richesses innombrables que donnera un jour à la France la terre des émirs.

Dans le jardin intérieur, entouré par les blanches colonnades qui projettent çà et là les rayons de lumière en produisant des oppositions d'ombre et de clarté, les palmiers dressent leurs tiges sveltes; et, tandis qu'au dehors le soleil verse ses rayons implacables, l'eau de la fontaine jaillit, vole en poussière irisée sur les fleurs et les feuillages ou retombe en grésillant sur la vasque du parterre. Les hautes murailles de la mosquée ne permettent de voir que le ciel dentelé par les créneaux à gradins des tours.

Nous ne faisons que traverser. Vis-à-vis, au milieu de la quatrième galerie, celle qui fait face au vestibule de la grande porte, allons voir le *Koubou*, l'alcôve semi-circulaire. Un divan court tout autour, chargé de tentures, de coussins oblongs, de toutes les grandeurs, rouges, jaunes, bleus. Au centre, le *brasero* de cuivre à fioritures. Çà et là, quelque *meïda* petite table ronde ou polygonale, à pieds très-courts, avec la cafetière d'argent historié au col élancé comme le pédoncule d'une fleur. Une lanterne ornementée pend du plafond. Des glaces aux cadres incrustés d'écaille, plaquées sur les broderies d'or et de soie des tentures offrent mille surfaces miroitantes, où vient se jouer la lueur adoucie qui tombe de la coupole, faite de verres de couleur. Reposons-nous là un instant; car il est écrit : « Celui qui entre dans l'obscurité de la nuit et de la mort rend brève sa peine; l'heureuse fortune n'est pas avec le mouvement. »

Malheureusement un câble de velours nous interdit l'entrée ; allons donc boire le café au *kahoua* voisin. Le *kaouadji* prend autant de cafetières qu'il arrive de visiteurs, les remplit aux trois quarts d'eau déjà chaude, y ajoute du café et de la cassonade; en un instant le liquide entre en ébullition. Le *kahouadji* le laisse déposer, replace la cafetière sur le réchaud ; une seconde ébullition se produit, et il vous sert la boisson parfumée, où la poudre du marc reste quelques secondes en suspension.

A suivre. PAUL PELET.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE X

De Tezcuco à la Vera-Cruz, notre route fut par les moindres villages des Indiens, nous cachant durant le jour chez ceux que connaissait Lerma, et ne cheminant que durant la nuit. Près de Quiavistlan, Pedro Escudero ne put rejoindre notre compagnie, ayant faussé sa route parmi les montagnes, et nous n'eûmes plus de ses nouvelles. Nous, cependant, nous restâmes cachés à la Vera-Cruz jusqu'au mois d'avril 1527 dans la maison d'un certain Alonzo Hernandez, cousin de Lerma. Nous guettions l'occasion d'un navire partant pour nos terres de deçà, et dont le capitaine voulut bien nous prendre avec lui. Finalement, le lundi 11e d'avril, Alonzo Hernandez vint dans notre chambre l'air joyeux, s'écriant :

« J'ai trouvé un navire pour vous! C'est une caravelle commandée par un certain Basque nommé Garay, très-bon marin. Il demande cent piastres, moyennant lesquelles il s'engage à vous transporter sains et saufs où il vous plaira.

— Vertus Dieu, s'écria Braguibus en méchant baragouin espagnol, cent piastres! Et où veut-il que nous les prenions?

— Je vous dis, répondit Alonzo, ce qu'il demande. Le reste est affaire à vous.

— Combien, dit Lerma, sont-ils sur cette caravelle?

— Ils sont, répondit Alonzo, vingt-cinq hommes, tous galants et délibérés, desquels aucuns sont Basques, aucuns Castillans, aucuns d'Andalousie et aucuns Catalans. Trois sont Anglais et deux Flamands. Ils ont aussi à leur bord un gentilhomme allemand qui retourne dans son pays : il s'appelle don Martin.

— Par la morbœuf de bois, s'écria Braguibus, c'est notre homme : c'est lui-même! C'est le propre maraud qui nous a mis dans cet embarras!

— Vous êtes pilote, don René, me dit Lerma. Sauriez-vous conduire un navire par ses compas, astrolabes et autres industries de pilote?

— Voire, lui répondis-je, je l'ai appris assez.

— Très-bien, dit Lerma. Cousin Alonzo, demandez donc à ce Basque quand il exige le payement de ses cent piastres, si c'est avant le départ ou à l'arrivée? Pour nous, nous ne voulons payer qu'à l'arrivée, car autrement il pourrait nous tromper et nous conduire où nous ne voudrions pas. Retournez, et dites-lui ainsi. »

A peine Alonzo eut-il le dos tourné que Lerma nous dit hâtivement :

« S'ils veulent nous accepter, le reste ira bien. Il y a des Catalans à bord : je m'en charge. Les Catalans sont toujours d'accord. Je suis Catalan de la ville noble de Puycerda, je m'entendrai avec eux. Voyez, vous, à vous entendre avec les Anglais et les Flamands. Nous sommes bien armés. Nous contraindrons ce Basque à nous conduire à notre gré.

— Mais cet Allemand? dis-je. Il nous reconnaîtra et nous dénoncera. Il met à néant votre projet.

— Don René, répondit Lerma, ce don Martin est un trompeur, nous pouvons donc le tromper, et ce faisant, nous agirons honorablement. Dites-lui qu'à cette heure vous êtes prêt à le conduire où est votre trésor, duquel vous lui donnerez sa bonne part, réservant celle de vos anciens compagnons et le quint du roi de France. »

Cependant, environ une heure après vêpres, revint Alonzo en compagnie de Martin.

« Laissez-moi agir, dit le Catalan, et n'ayez aucunement de crainte. Faites-lui seulement bon accueil, et s'il veut se montrer méchant, nous sommes gens pour lui parler. »

Martin entra, l'air confit en douceur. Sitôt qu'il m'aperçut, il pâlit, se troubla et voulut repasser la porte. Mais Lerma lui barra le passage, et s'adossant à l'huis, dit bien gracieusement :

« Seigneur don Martin, craignez-vous de nos personnes quelque entreprise de violence? Vous nous jugez mal. Don René, que vous connaissez, veut tout simplement vous emmener à son service pour aller chercher le trésor qui vous trotte par le cerveau depuis si longtemps. »

Martin baissait les yeux. Finalement, il s'écria :

« Je vous demande merci et miséricorde. Pardonnez-moi, seigneur de Gonneville; pardonnez-moi, maître Braguibus. Si ce gentilhomme Catalan don Lerma, parle sérieusement, si vraiment par grande charité vous voulez m'accepter à votre service, je suis tout vôtre et je vous jure de vous servir bien fidèlement.

— Voulez-vous nous servir en cette affaire, Martin? lui répondis-je. Si vous le faites fidèlement, il y aura cinq cents ducats pour vous.

— Que faut-il faire? dit Martin.

— Nous aider à nous emparer de cette caravelle sur laquelle vous vouliez partir, répondis-je. Nous en userons pour aller au lieu où est mon trésor.

— J'en suis! dit Martin. Il y a deux Allemands à bord qui sont tout à ma dévotion.

— Vous m'obéirez fort exactement en tout et pour tout?

— Je le jure, dit Martin.

— Bon, dit Lerma. Il ne manque plus rien puisque Alonzo me dit que la capitaine consent à n'être payé qu'à l'arrivée. Nous partirons ce soir. »

Le soir venu, nous descendîmes au port, marchant le long des maisons. Sur le port, à un

[1] Suite. — Voyez vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27 et 43.

trait d'arquebuse, une caravelle se balançait au câble d'une seule ancre. Un esquif tiré à terre était entouré de quatre hommes qui reconnurent Martin et, poussant aussitôt l'esquif à la mer, nous y admirent et bordèrent la caravelle où nous montâmes. Le capitaine Garay nous y reçut d'assez froide mine et nous assigna quatre caïutes, puis nous souhaita la bonne nuit. Au petit jour, l'ancre étant halée et tout paré à bord, la caravelle hissa ses deux voiles et sortit du port.

Le matin, le capitaine vint nous voir et nous interrogea longuement, demandant qui nous étions, d'où nous venions, où nous voulions aller. Lerma répondit pour nous que nous étions des aventuriers, que nous venions du Yucatan où nous avions été avec une compagnie, mais où les Indiens nous avaient déconfits; que depuis aucuns Indiens nous avaient enseigné une bonne place où personne n'avait encore été, et où il y avait de l'or et des perles en abondance; que si lui, Garay, voulait nous laisser faire, nous nous faisions fort de l'y conduire en droiture, moyennant qu'il nous assurât la moitié du profit. A quoi le Basque tout joyeux consentit très-bien, nous remémorant toutefois qu'il n'avait que pour trois mois de victuailles et d'eau, et que si la route devait être plus longue, il ne pouvait tenter l'entreprise avant de toucher terre.



Éteignez votre lumière. (P. 60, col. 2.)

La route qu'avait tenue mon père était telle : il avait passé la ligne et essayé de tournoyer le cap de Bonne-Espérance en vue duquel par grosse tourmente il avait été rejeté vers l'Ouest, où il avait accosté à une côte australe, auprès d'un cap gisant à son estime par 23 degrés de latitude. Au sud dudit cap se trouvait une rivière que les Indiens appellent *Ganabara;* et c'est à cette rivière qu'il avait séjourné J'estimais donc qu'il n'y avait qu'une route à tenir : c'était d'aller au cap Vert, et de là naviguer vers le sud-ouest pour chercher la terre environ 23 degrés passé la ligne, et par information des Indiens, arriver à la rivière Ganabara, après avoir entre 22 et 24 degrés retrouvé le cap qu'avait fort bien décrit mon père en son mémoire et l'avait même dessiné.

Après que j'eus expliqué le cas à Garay, sans toutefois lui parler du trésor, il prit une mine moins renfrognée et me dit : « Don René, vous parlez en marin avisé. Cette terre que vous dites est sans doute la terre de Brésil, qui l'an 1500 fut découverte par Cabral, Portugais. Nous nous rendrons aux Canaries et de là nous profiterons du courant qui nous conduira vers cette terre. »

Le 20 mai, nous touchâmes à la Havane où je me gardai bien de descendre. Le 28 de juin, suivant l'estime du capitaine, nous n'étions plus qu'à cent lieues des Canaries. Il était temps. Les vivres commençaient à faire défaut, et les compagnons à devenir faibles. Sur les vingt-quatre compagnons, il y en avait quatorze de malades, couchés dans leurs caïutes. Nous nous étions accordés avec les Anglais, les Flamands et les deux Allemands du navire, desquels seulement un Allemand et un Anglais étaient malades. Lerma répondait des Catalans. Nous étions donc dix hommes valides contre six, les malades n'étant pas à compter, et s'il nous convenait de nous emparer du navire, le moment favorable était venu. Ce soir même, nous tînmes conseil secrètement, nous trois Braguibus, Lerma et moi, affectant de jouer aux cartes sur le gaillard d'avant, afin qu'on ne soupçonnât rien.

« Il est temps, dit Lerma, de faire l'entreprise. Aux Canaries, si nous ne pouvons payer le Basque, il ne manquera pas de nous faire saisir, et qui sait alors ce qu'il adviendra? Maîtres du navire, nous enfermerons nos gens à fond de cale, nous présenterons leurs papiers comme nôtres; nous avitaillerons la caravelle, et une fois repartis, quand nous aurons désarmé les galants, il faudra bien qu'ils nous obéissent, ou ce serait tant pis pour eux. »

Comme Lerma disait ces mots parut le capitaine Garay.

« Or ça! s'écria-t-il d'un ton très-rude, que faites-vous autour de votre lanterne à cette heure de minuit? Éteignez votre lumière et descendez vous coucher. Je vous ai déjà interdit d'entretenir de la lumière si tard. »

Je pensai de suite que si nous descendions, ils pouvaient nous enfermer dans l'entre-pont et nous tenir prisonniers jusqu'à ce qu'ils soient assez près de terre pour avoir de l'aide. Il valait mieux résister

sans attendre. Aussi je répondis à Garay d'un air délibéré : « Nous sommes passagers céans, et non gens de l'équipage. Nous avons droit de séjourner sur le pont comme il nous plait.

— Je vous ferai voir que vous n'avez pas le droit, s'écria Garay, et je châtierai votre rébellion. Descendez à l'instant! »

Disant ces mots, il écarta sa cape, et je vis qu'il était armé d'un corps de cuirasse, et qu'il avait l'épée et la dague au côté. A un coup de sifflet qu'il donna, six hommes se jetèrent sur nous, qui étions désarmés, car nos armes et bâtons étaient en bas dans notre coffre. Nous résistâmes de toutes nos forces, criant à l'aide et au meurtre; mais personne ne vint à la rescousse. Ils avaient enfermé sous le pont l'Allemand, les Anglais et les Catalans qui tenaient pour nous, ridant la barre du panneau avec de fortes cordes. Nos armes étaient en leur pouvoir; le faux Martin se les était fait remettre, alléguant que nous les demandions et qu'il allait nous les porter. Nous ne pouvions donc faire grande défense contre ceux qui nous assaillaient bien armés. Lerma toutefois jeta l'un d'eux mort sur place d'un coup d'une barre de bois qu'il avait saisie; mais Martin, armé à la lansquenette, lui cassa les reins par-derrière d'une décharge de son pistolet à feu. Dirck Adriaens tomba, les jarrets tranchés par une de ces serpes à long manche que les Espagnols appellent « luna » et dont ils usent bien adroitement. L'autre Flamand gravit au mât par les haubans. Pour moi, je pris le capitaine basque à bras le corps, cherchant à le renverser et à lui saisir son épée; mais il était bien agile, comme sont tous Basques, et me donna la jambette si à propos qu'il me renversa moi-même, tombant par-dessus moi. Dans cette chute, ma tête heurta si rudement l'angle ferré d'un coffre que je demeurai tout étourdi et perdis connaissance. Pour Braguibus, l'un d'eux, lui avait subtilement troussé sa robe doctorale pardessus la tête, le maintenant ainsi comme dans un sac, pendant que Martin, prenant un bâton, le chargeait de coups.

Braguibus resta gisant sur le pont. (P. 63, col. 1.)

Quand je revins à moi, je me vis couché sur le gaillard d'arrière; Braguibus, à genoux à côté de moi, me présentait une tasse où il y avait quelque breuvage : Je tâtai ma tête, et je la trouvai bien pansée.

Il me fallut d'abord faire quelque effort pour me souvenir de ce qui était arrivé. Je voyais Braguibus tout déconfit, l'œil poché, la robe déchirée. Il faisait petit jour, mais si sombre que je ne l'avais jamais vu pareil. Le ciel était couvert de nuées livides qui par endroits semblaient toucher la mer. La mer elle-même paraissait toute noire, sauf que la crête des vagues était couverte d'écume; toutefois, le

vent ne soufflait pas : l'air était calme. Les vagues, comme mues par quelque puissance sous-marine, frappaient à grands coups l'arrière du vaisseau, le faisant à chaque fois tanguer si furieusement que, quand et quand, le beaupré passait sous l'eau et se dressait à mont.

« Notre navire, dit Braguibus, fait, je crois, l'arbre fourchu, la tête à val et les pieds à mont; c'est un mauvais temps pour panser les blessures. La vôtre n'est pas grand'chose, mon ami, grâce à la dureté de votre occiput. Remerciez Dieu qui vous a fait la tête si dure; toute autre tête que la vôtre aurait été rompue du choc. Comment vous ressentez-vous!

— Bien endolori, répondis-je. Il me semble que je viens de faire quelque mauvais rêve.

— Oui, dit Braguibus, vous avez rêvé de coups, de plaies et de contusions; moi aussi, mon ami, j'ai rêvé tout éveillé de bastonnades, de côtes enfoncées, de dos contus, d'œil poché, au grand dam de mon squelette : *membra quatit*. Je pensais que ces marouffles allaient finir de nous, comme ils ont fait du galant Lerma et du pauvre Adriaens. Mais Dieu en a disposé autrement, et il est venu à notre secours. Voyez ce ciel brouillé et cette mer qui s'enfle : le bon Dieu a envoyé sa tempête redoutable pour arrêter la tempête de coups de bâton que les hommes pervers et iniques avaient déchaînée sur mon échine. »

Il me sembla que Braguibus radotait un peu. Je me dressai sans trop d'efforts, et je vis notre capitaine le Basque avec deux ou trois autres, immobiles sur le tillac, et regardant anxieusement l'horizon. Sitôt que le Basque me vit, il vint à moi le bonnet à la main, et me dit d'une voix pateline :

« Seigneur don René de Gonneville, je vous crie merci de la liberté grande que j'ai prise contre votre seigneurie. Il n'est plus temps de songer à cela. Voyez cette *tornade* terrible qui se prépare : elle va fondre sur nous et nous empêcher de toucher terre, et nous avons les deux tiers de nos gens malades. Il faut que chacun pardonne ses offenses à autrui en bon chrétien, et mette la main à l'œuvre, ou nous serons tous misérablement noyés. Nous ne sommes pas trop ici pour lutter contre la tempête. Mon timonier a été tué par Lerma. Au nom de la sainte Mère de Dieu, je vous supplie de veiller au timon, et de nous aider à nous sauver de la mort.

— Voire, lui dis-je, c'est assez tardé. Le vent se déchaîne. Il faut nous préparer à nous évertuer en bons Français et à mourir en bons chrétiens. Il n'est que temps de veiller au timon. »

Tôt après, je me plaçai au timon, et j'empoignai la barre d'une main ferme. Braguibus, dépouillant les restes de sa robe, se mit en devoir de m'assister.

« Gardez à la vague à tribord, ho! s'écria le capitaine. Haute la barre, ha!

— Haute elle est! répondis-je.

— Gardez à bâbord, ho! s'écria le capitaine. Amenez tout! »

Mais il était trop tard. Une vague énorme s'abattit sur le pont avec un fracas épouvantable, et le grand mât fut rompu, écrasant un des mariniers dans sa chute. Je crus que nous étions abîmés. Quand nous sortîmes de l'eau, je vis que Braguibus se tenait couché à plat ventre, ayant empoigné les barreaux du pont de caillebotte pour se retenir. L'habitacle avait été emporté, et les bastingues défoncés à bâbord. Notre caravelle roulait furieusement, le mât lié par ses haubans choquant à tort et à travers.

« Tranchez les haubans! s'écria le capitaine, ou le navire va chavirer! Hélas! hélas! miséricorde! Bienheureux saint Jacques, ayez pitié de nous! »

A ce coup, ils furent si épouvantés que nul n'obéit au capitaine pour aller trancher les cordes qui retenaient le mât et le jeter à la mer. Mais voyant leur bateau à flot et l'arrière presque enfoncé dans l'eau, ils sautèrent dans le bateau et tranchèrent l'amarre. En même temps, la mer releva l'arrière de la caravelle et déprima l'avant si bien que nous les perdîmes de vue, d'autant plus que nous fûmes environnés par le typhon. Couché à côté de Braguibus et empoignant de toutes mes forces les barres du pont de caillebotte, je me recommandai à Notre-Seigneur, car je m'attendais à périr.

Je sentais notre navire soulevé à mont, et je pensais à tout instant qu'il allait retomber au fond de l'abîme. La nuée et la masse d'eau qui nous environnaient étaient si noires et si épaisses, que je ne voyais ni n'entendais, et demi-noyé, perdant haleine, je n'avais plus de sens. Tout à coup, il me sembla que le navire se retournait sens dessus dessous et que nous descendions dans un gouffre; mais il n'en fut rien. Le typhon nous avait lancés au loin, en arrachant le mât et les haubans; je vis le jour, et à sa clarté j'aperçus le pont de la caravelle rasé, demi-ruiné, mais je sentis que nous étions à flot. A ma droite, Braguibus serrait la barre à laquelle il s'était attaché. Alors, bien que près de perdre le sentiment, je fis acte de contrition, et je remerciai Dieu, notre Sauveur, car je reconnus bien que nous étions sortis du typhon. Un vent furieux traînait l'épave de la caravelle sur la surface de l'Océan, comme un fétu de paille. Il menait un fracas si horrible que mon ami et moi n'aurions pu nous ouïr. Au surplus, nous ne parlions pas, et embrassant une barre, nous attendions le choc des vagues qui passaient en mugissant sur le pont. Vers le soir, toutefois, la furie du vent s'apaisa, la mer devint moins forte, et bien que notre épave fût bien peu élevée au-dessus des flots, parce qu'elle était en partie emplie d'eau, les vagues, moins hautes, cessèrent de passer par-dessus, et nous pûmes prendre quelque repos, sans crainte d'être entraînés dans l'abîme. Nous passâmes cette nuit en silence, nous tenant embrassés sur notre épave, pleurant et priant Dieu. Au jour, le vent tomba tout à fait, la mer devint belle, et un beau et joyeux soleil nous échauffa de ses rayons, à notre grande joie, car

nous étions demi-nus, mouillés jusqu'aux os et transis de froid. Telle était notre fatigue que, bien qu'affamés, sur une épave qui s'emplissait d'eau et pouvait à tout instant s'abîmer au fond, nous nous laissâmes choir au pied du tronçon du mât, où le sommeil nous prit, quoi que nous fissions pour nous en défendre. Quand nous nous éveillâmes, le soleil avait déjà franchi plus de la moitié de sa course, et approchait de l'horizon. Une soif horrible nous serrait au gosier, et la faim nous tordait aux entrailles. Braguibus tenta de se lever, mais il ne put, et resta gisant misérablement sur le pont.

Le château d'arrière était demi-ruiné, mais la caque d'eau douce, par le soin qu'avait eu un des compagnons de bien la boucher et étouper, n'avait point donné entrance à l'eau de mer. J'y trouvai un pot d'étain que je remplis à la caque, et je portai à boire pour Braguibus. Cette eau douce nous ranima, et nous rendit quelques forces.

Tourmentés cruellement par la faim, malgré le soulagement que nous avait donné cette eau douce, nous n'avions guère envie de parler. J'aurais bien voulu savoir où nous étions, mais l'habitacle avait été emporté par la mer, avec les compas, cartes, arbalestilles, astrolables, sabliers, et tous instruments nautiques. J'accommodai une corde avec des nœuds et une pièce de bois, et je la lançai à la mer, par où je vis que, bien qu'il n'y eût pas de vent, nous étions entraînés vers le sud-est bien rapidement, à ce qu'il me semblait. Je pensai de suite au grand courant dont m'avait parlé le capitaine basque, et qui, proche les îles du cap Vert, pousse les navires vers le fond du golfe de Guinée. Braguibus, qui me voyait faire, m'interrogea bien curieusement : mais je me gardai de lui répondre, ne voulant pas lui donner un faux espoir. La côte de Guinée est à plus de trois cents lieues des îles Canaries, et il n'était pas possible que le pucho nous eût poussés si loin. Vers le soir, toutefois, il me semblait bien voir une haute terre à tribord, autant que je pouvais voir pour la grande faiblesse où j'étais tombé.

Nous passâmes la nuit lamentablement, et au petit jour j'aperçus la côte, tout proche de nous. Elle était plate et basse, faite de sablons; mais environ une demi-lieue plus loin, je vis des arbres, qui me donnèrent grand espoir de trouver un lieu habité. Tôt après, à un jet de pierre de ladite côte, notre épave toucha fond, où elle acheva de se rompre. Je fis tant auprès de mon compagnon qu'il reprit ses sens, et parce qu'il n'avait plus la force de nager, je l'aidai à se soutenir sur une pièce de bois. La mer était bien calme, et nous vînmes à prendre pied sans empêchement autre que notre faiblesse. A grand'peine et nous soutenant l'un l'autre, nous nous traînâmes jusqu'à ces arbres en vue; pour quoi faire il nous fallut plus de deux heures, encore qu'ils fussent tout proches. Enfin, nous nous laissâmes choir à l'ombre, épuisés de ce grand effort que nous avions fait.

Tout à coup, il me sembla entendre des voix humaines. Mon compagnon ne pouvant plus avancer, je me traînai encore bien vingt pas, jusque près d'une motte de terre où était un bien gros arbre, et où je pus ouïr une voix s'écriant :

« Maître Pierre, ho! retournez! La soupe est cuite! »

Je crois, que Dieu me pardonne, que si j'eusse ouï les voix des anges de Paradis chantant *Magnificat*, je n'eusse pas eu plus de joie. Assemblant toutes mes forces, je m'écriai tant que je pus, et aussitôt je vis paraître sur la motte de terre le bon Pierre Crignon lui-même qui courut vers moi en s'écriant aussi. Je tombai entre ses bras, tout failli; pendant qu'il me soutenait, les autres accouraient à la foule, et des premiers, il me souvient, furent Rompanent, Guillaume Dieu et Hervé Saisy, le jeune. Ils trouvèrent bien vite Braguibus, qu'ils relevèrent et portèrent proche à mes côtés; puis nous boutèrent force vinaigre sous le nez pour nous remettre le cœur.

Jacques l'Écossais était parti tout courant. Il revint avec la marmite, et produisit une tasse remplie de bouillon.

« Doucement, dit Crignon, doucement, Jacques. Ils sont trop minés par la faim pour les laisser avaler ainsi à grands coups. Faites-les boire à petites gorgées, quand et quand. Ainsi, mon ami, vous l'entendez bien. Allez maintenant quérir quelque pièce de toile, pour que nous les portions jusqu'au navire. Ils seront mieux couchés dans une caïute qu'ici. »

Ils nous portèrent ainsi jusqu'à leur barque qui nous mena vers ce navire, lequel je reconnus pour la *Dauphine*.

« Et la *Pensée?* dis-je tout de suite.

— Ne vous inquiétez point, dit Crignon. La *Pensée* est proche d'ici, avec monsieur de Verassan et le sieur de Chamouillac et maître Antoine Pache. Ne vous souciez de rien. »

Le capitaine Jean Parmentier nous reçut proche le grand mât, en compagnie de son frère M. Raoul, et veilla que nous fussions couchés dans les meilleures caïutes. Ils nous laissèrent dormir jusqu'au lendemain après midi.

A suivre. LÉON CAHUN.



A TRAVERS LA FRANCE

LA CHATRE

La Châtre, chef-lieu d'un des quatre arrondissements de l'Indre, est situé dans la région sud-est de ce département et sur la rivière qui lui a donné son nom, sur l'emplacement d'un camp romain ou *castra*, d'où le nom de la ville.

Il est probable que La Châtre ne fut qu'un village ou un petit bourg jusqu'à l'époque où la construction d'un château-fort y attira de nombreux habitants et en fit le chef-lieu d'un fief puissant, d'où sortirent plusieurs familles seigneuriales du Berry. A la maison de La Châtre appartenait sans doute Pierre-Effenouard de La Châtre, qui, nommé archevêque de Bourges par le pape Innocent III, sans la participation de Louis VII, roi de France, fut l'occasion involontaire d'une terrible guerre entre le roi de France irrité et le comte Thibaud de Champagne, protecteur du prélat. La Châtre fut prise alors et mise à feu et à sang; ce fut pour le même motif que fut attaquée la ville de Vitry, et que 1300 personnes y furent brûlées dans une église : on sait que ce crime influa beaucoup sur les affaires nationales, en jetant le roi dans un repentir qui le détermina à entreprendre la deuxième croisade. Deux autres membres de la famille de La Châtre s'illustrèrent aux XVIe et XVIIe siècles comme maréchaux de France; le plus célèbre, Claude, baron de Maisonfort, né vers 1536, mort en 1614, fut gouverneur du Berry et réduisit, en 1573, après un siége fameux qui dura huit mois, la ville de Sancerre, qui avait pris les armes pour la cause protestante et qui avait soutenu la résistance la plus héroïque. Nommé maréchal par Mayenne, il soutint quelque temps le parti de la Ligue, mais finit par se soumettre à Henri IV, qui lui confirma sa dignité.

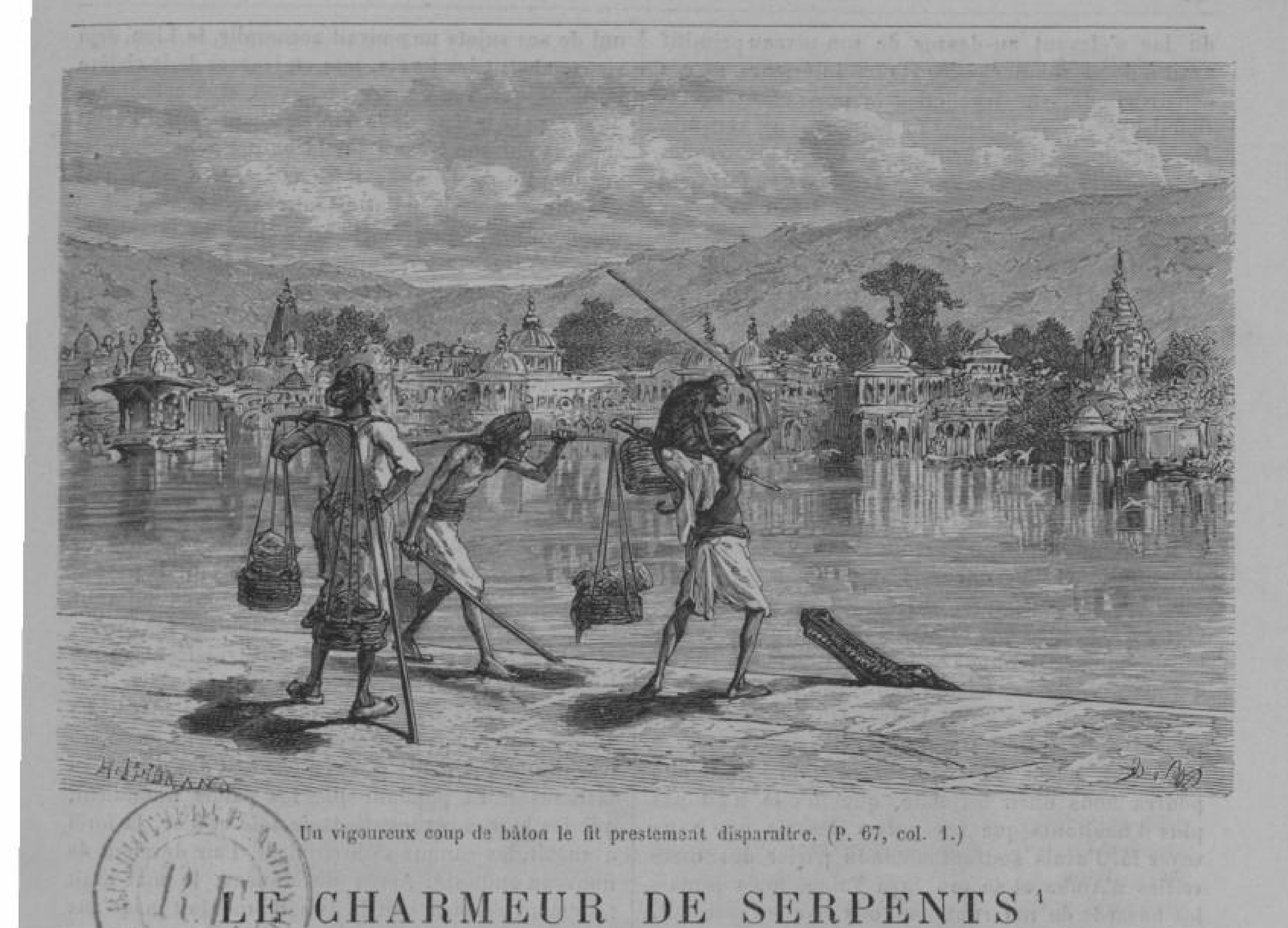
La Châtre renferme aujourd'hui 5000 habitants environ. Son commerce est assez actif, mais il ne porte guère que sur les produits de la contrée, les chevaux et les châtaignes. Ses monuments principaux sont : l'église Saint-Germain, commencée au XIIe siècle et terminée ou agrandie au XVe ; une ancienne chapelle des Carmes, aujourd'hui dépendance de l'Hôtel de Ville; trois ou quatre vieilles maisons du XVIe siècle, et une grosse tour, unique reste du château féodal.



La Châtre.

Les environs de La Châtre sont une des régions les plus remarquables du département de l'Indre par leurs souvenirs du moyen âge. Au nord, le château d'Ars et la vieille église de Nohan; à l'ouest la rotonde romane de Neuvy-Saint-Sépulcre, bâtie avant les croisades par des pèlerins revenus de Jérusalem; au sud la tour de Sainte-Sévère; à l'est le château pittoresque de la Motte-Feuilly, sont souvent visités par les amis de nos antiquités nationales.

A. SAINT-PAUL.



Un vigoureux coup de bâton le fit prestement disparaître. (P. 67, col. 1.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XI

Une ville morte.

Dès que le soleil fut levé, les fugitifs descendirent de leur arbre et, après avoir pris un frugal repas, se remirent en marche. Mali et Miana, habitués au tumulte nocturne de la forêt avaient bien employé leur nuit; André au contraire, qui avait à peine fermé l'œil, tombait littéralement de fatigue.

Le vieux charmeur regardait le jeune homme avec compassion, mais il ne fallait pas songer à s'arrêter. Les provisions étaient mesurées et tout délai pouvait avoir un résultat funeste. Si dans trois semaines les fugitifs n'étaient pas sortis du Téraï, ils n'auraient plus d'autre ressource que les fruits sauvages, et ceux-ci sont parfois rares. Ils cheminaient donc courageusement depuis plusieurs heures à travers le taillis, suivant toujours la direction du nord-ouest, quand soudain ils aperçurent devant eux une grande lumière, comme si la forêt eût cessé subitement.

En effet, en quelques enjambées les voyageurs atteignirent la lisière du bois et se trouvèrent sur le bord d'un joli lac qui s'arrondissait au milieu d'un cercle de collines médiocrement élevées.

Le lac était plutôt un vaste étang, créé par la main de l'homme, car on voyait s'étendre à l'ouverture de la vallée la ligne droite d'une longue digue par-dessus laquelle les eaux s'épanchaient avec bruit en une large nappe. Enfin une belle chaussée de marbre le traversait dans sa partie la plus resserrée.

Ce n'était pas la seule preuve de leur passage que les hommes eussent laissée dans cette vallée. Partout, sur les bords mêmes de l'étang, se dressaient de ravissants palais aux terrasses crénelées, aux coupoles de marbre, plongeant dans l'eau leurs longues rangées de galeries aux fines arcades. Au centre de la pièce d'eau s'élevait un vaste édifice encadré de hautes tours et surmonté d'un dôme dont le trident doré étincelait au soleil. L'eau

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17 33 et 49.

du lac s'élevant au-dessus de son niveau primitif avait à demi submergé les étages inférieurs de ces constructions, sur lesquelles la puissante végétation tropicale avait jeté son manteau de verdure. Des rideaux de lianes fleuries fermaient les arcades et des arbres implantés sur les terrasses en faisaient des jardins suspendus. Enfin des milliers d'oiseaux aquatiques, blancs pélicans étalant leurs larges ailes, flamands roses en faction sur les portiques, animaient la surface du lac et les longues lignes des structures.

Tout cela se reflétant sur la nappe limpide, dont les bois environnants augmentaient le sombre reflet, tout cela formait un spectacle féerique. On eût dit de ces villes enchantées ou maudites que les Calenders des Mille et une Nuits découvraient dans leurs fantastiques excursions.

Cette vue arracha des cris d'admiration à nos fugitifs qui restaient immobiles comme craignant d'être le jouet d'un mirage trompeur.

« Si je ne me trompe, dit tout à coup Mali, cet étang n'est autre que le Jaya Talao, le lac de la Victoire ; dans ce cas nous approchons de la sainte cité d'Amba, qui doit se cacher dans ces collines.

— Une ville ! s'écria André. Quel bonheur ! Je pourrai donc dormir tranquille cette nuit.

— Oui, reprit Mali, j'espère que la sainte cité pourra nous offrir un asile, quoiqu'elle n'ait pas plus d'habitants que les palais déserts que vous voyez là. J'avais souvent entendu parler des merveilles d'Amba et de son Jaya Talao, mais jamais les hasards de ma route ne m'y avaient conduit. Nous aurions pu passer sans peine à un kilomètre d'ici sans nous douter de sa proximité.

— Tout cela est donc à jamais abandonné, dit Miana. Comment ! ces beaux palais aux pignons d'or n'appartiennent à personne ?

— Depuis que le dernier brahmane, jetant dans ce lac les cendres du dernier roi d'Amba, a prononcé sur ces lieux l'anathème, nul n'a osé s'approcher de ces lieux livrés à Siva. Et cependant on prétend que des trésors sans nombre y sont restés exposés.

— Vous disiez tout à l'heure, interrompit André, que cette ville était sainte.

— Oui, en effet, autrefois Amba brillait au milieu des plus beaux joyaux de la couronne d'Indra. Un roi vaillant, Lall Singh, le Lion Rouge, chassé de son pays par des ennemis coalisés, s'était réfugié avec son peuple dans le sombre Téraï. N'ayant plus d'autre patrie, il disputa ces forêts aux tigres et aux serpents et bientôt on vit s'élever des mains de ces hommes intrépides une ville merveilleuse. Des champs superbes s'étendirent au loin et la puissance et la richesse du Lion Rouge devinrent immenses. Aux abords de la capitale se trouvait une vallée sombre et malsaine, qui semblait résister à tous les empiétements. Une rivière à demi étouffée par les joncs la traversait et empestait l'air de ses miasmes. Prenant en main la tâche que nul de ses sujets ne pouvait accomplir, le Lion, déjà vieux, abattit les forêts, jeta en travers de la rivière la digue que vous voyez là-bas et créa cet étang, qu'il appela le Lac de la Victoire parce qu'il l'avait conquis par son travail sur la nature rebelle. Puis, sur une île de l'étang, il se construisit un palais grandiose, ainsi que l'attestent ces ruines, et où il demeura jusqu'à sa mort. Au centre de la grande salle des Durbars, occupant le rez-de-chaussée du palais, il avait fait placer une borne en marbre noir. Avant de mourir, le vieux roi fit venir dans la salle son successeur et les grands de l'État et, leur montrant la borne, haute à peine de trois pieds, il leur dit : « Quand les eaux de ce lac s'élèveront au-dessus de cette pierre, le royaume d'Amba n'existera plus. »

« A Lall Singh succédèrent plusieurs princes qui continuèrent l'œuvre du fondateur, et les champs s'étendirent, et le royaume d'Amba grandit. Mais après eux vinrent des princes qui, voyant le pays si beau, oublièrent toute la peine que sa création avait coûtée à leur ancêtre. Au lieu d'abattre des forêts, d'endiguer des rivières, ils se construisirent sur la colline même d'Amba de merveilleux palais, tout resplendissants d'or et de pierres précieuses. Le peuple, enivré par sa prospérité, oublia, lui aussi, les travaux de ses pères et se construisit des demeures fastueuses. Et pendant que les palais montaient, que les bazars regorgeaient de soie et d'or, la forêt avançait, les canaux s'obstruaient, l'air devenait de nouveau empesté. Après des années, le mal avait tellement empiré que la jungle montait jusqu'aux remparts de la cité, la fièvre enlevait les enfants au berceau. Bientôt on apprit que le lac magique, le Jaya Talao, montait ; déjà ses eaux avaient gagné le sol de la salle des Durbars et baignait le pied de la borne. L'eau montait toujours, et les habitants épouvantés par la prophétie fuyaient. Enfin un jour vint où l'on ne vit plus que le sommet de la borne. Le dernier roi, Goulab Singh, le Lion des Roses, se mourait de la fièvre, après une vie de débauche. On le porta, selon la coutume, dans le palais, déjà à demi submergé, du vieux Lion Rouge et là il rendit le dernier soupir. Son corps fut brûlé en grande pompe sur la terrasse du palais, et comme ses parents se disputaient sur ses cendres encore chaudes à qui prendrait sa place, on vit arriver un brahmane qui s'écria d'une voix tonnante : « La prophétie de Lall Singh est accomplie. L'eau du lac a couvert la borne. Il n'y a plus de royaume d'Amba ! » Tous les assistants restaient immobiles et stupéfaits. Le brahmane reprit : « Lâches, qui vous disputez ce que vous n'avez pas su conserver ! Ce lac, conquis au prix de tant de sacrifices, n'était que l'emblème des nobles luttes que vous aviez à soutenir. Créée par le travail, votre prospérité se fût maintenue par le travail ; elle est engloutie par votre indolence comme la borne l'a été par ces eaux, que vos soins eussent pu retenir dans leur lit. Fuyez ! Que ces

lieux soient rendus à la nature, à la vie et débarrassés de votre corruption. » Puis, prenant l'urne qui contenait les cendres de Goulab Singh, il la lança dans le lac, en s'écriant : « Anathème ! anathème ! » La foule, consternée, éperdue, s'enfuit sans oser rentrer dans la ville. Depuis, à ce que disent les légendes, jamais aucun pied humain n'a foulé le sol d'Amba. Mais, ajouta Mali, comme notre cause est juste et que l'éternel Siva ne peut que nous protéger, nous entrerons sans crainte dans la sainte cité pour lui demander un asile d'une nuit. »

Les fugitifs s'engagèrent donc hardiment sur la chaussée qui, d'après la légende, devait conduire à la ville. Large de cent pieds, formée de blocs énormes polis par les siècles, cette chaussée semblait être une œuvre cyclopéenne.

André, qui suivait le bord pour admirer de plus près les palais submergés, poussa tout à coup un cri d'épouvante et recula d'un bond. Au même instant, une énorme gueule armée de dents pointues sortit de l'eau, suivie bientôt du long corps hideux, verdâtre et écaillé, d'un énorme alligator. Mais le monstre avait compté sans son hôte : car, à peine fut-il hors de l'eau, qu'il reçut sur le museau un vigoureux coup de bâton qui le fit prestement disparaître. C'était Miana qui venait d'accomplir ce bel exploit.

« Eh bien ! s'écria-t-il, c'est par trop d'impudence! Que tu nous prennes dans l'eau, ton élément, soit ! mais essayer de nous intimider sur notre sol à nous..... ah ! par exemple, non ! »

Le cri d'André et les exclamations de Miana semblaient avoir réveillé de leur torpeur tous les monstres du lac. Bientôt les bords de la chaussée se garnirent de gueules menaçantes. On eût dit que le génie de la ville déserte envoyait ses dragons anéantir les téméraires qui osaient enfreindre ses ordres.

Tout d'abord, ce fut un jeu pour Miana et pour André qui s'était joint au jeune Hindou. S'escrimant à tour de bras, les deux enfants saluaient d'un bon coup de bâton sur le museau chaque tête qui paraissait. Mais bientôt les agresseurs devinrent si nombreux, que l'impassible Mali dut à son tour prendre part à la bataille.

A leurs pieds se déroulait la vallée d'Amba. (P. 68, col. 1.)

Cependant la situation devenait sérieuse. Les voyageurs avaient encore une centaine de mètres à parcourir, et déjà ils luttaient non plus pour s'amuser, mais bien pour défendre leur vie. Les crocodiles, enflammés par l'odeur de cette proie, perdaient peu à peu leur timidité. Quelques-uns s'étaient hissés sur la chaussée et suivaient de près les fugitifs. Ceux-ci maintenant étaient obligés de se défendre de tous côtés. A ce moment le moindre faux pas eût été mortel ; aussi, tout en se défendant, Mali ne cessait-il de crier : « N'ayez crainte, mes enfants, cette vermine est sans courage. Mais surtout ne courez pas, reculez lentement et faites bien attention à ces pierres glissantes. »

Toujours battant en retraite, les voyageurs atteignirent la rive opposée sans que les crocodiles, fort penauds de voir échapper leur proie, eussent osé les attaquer directement. Ils se félicitaient déjà d'avoir échappé à ces terribles ennemis, quand André s'aperçut que, dans l'ardeur de la lutte, il avait laissé tomber son toumril, sa flûte de charmeur. La perte était grave, irréparable, et le jeune homme se désolait, quand, en explorant du regard la chaussée, il aperçut l'instrument gisant à vingt pas de lui. Les crocodiles garnissaient maintenant la chaussée et formaient un cordon de gueules qu'il eût été téméraire d'affronter. Cependant les fugitifs étaient fort perplexes. Comment obtenir le précieux instrument ? Miana se proposa pour aller le chercher, mais Mali le gronda fort de sa témérité.

« Attendez ! s'écria tout à coup le jeune Hindou ; j'ai trouvé un moyen ; » puis, prenant dans ses bras son singe qui s'était juché sur ses épaules, il lui montra de la main le toumril. « Va, Hanouman, lui dit-il, va chercher le toumril de ton seigneur. » Hanouman regardait non-seulement le toumril, mais aussi les crocodiles, et la vue de ces derniers semblait le rendre peu enclin à obéir à son maître. Celui-ci insista pourtant et le docile animal, s'armant de courage, sauta à terre et courut vers la chaussée. Les crocodiles le voyant avancer se pressèrent à sa rencontre. Arrivé à un pied des monstres, le singe fit un bond et, passant par-dessus les gueules béantes, retomba de l'autre côté. Pendant

qu'il courait ramasser le toumril, les crocodiles se retournaient tumultueusement; mais cette opération, toujours difficile pour les sauriens, était encore empêchée par leur nombre. Aussi Hanouman, ayant ramassé le toumril, bondissait de nouveau au-dessus d'eux avant qu'ils n'eussent repris leur ligne de bataille. On pense si le brave singe fut applaudi et choyé pour son adresse et son courage.

Quittant les bords du lac, les voyageurs commencèrent à gravir la colline qui se dressait devant eux. Au milieu de la végétation qui s'élevait serrée et vigoureuse, on apercevait encore les dalles disjointes de l'ancienne voie. En suivant ce chemin, ils arrivèrent bientôt à une porte dont la haute ogive se dressait encadrée par les arbres. C'était l'ancienne porte principale d'Amba; tout y était intact: les lourds battants garnis de pointes de fer restaient grands ouverts et laissaient voir les corps-de-garde avec leurs bancs de pierre, leurs râteliers de cuivre, leurs fourneaux en maçonnerie. On aurait dit que, hier encore, tout ce lieu était plein de vie et de mouvement, tant la solidité des matériaux avait su résister à l'invasion des herbes.

Après avoir invoqué le puissant Siva, le vieux charmeur franchit d'un pas ferme le seuil de la ville maudite, et ses deux compagnons le suivirent avec une vague terreur.

De l'autre côté de la porte, les arbres se pressaient hauts et vigoureux, enlaçant dans leurs énormes racines des fragments de maçonnerie, seuls restes des maisons qui existaient là jadis. Mais après quelques pas les voyageurs se retrouvèrent de nouveau en plein air; à leurs pieds se déroulait maintenant le sublime panorama de la vallée d'Amba.

Qu'on se représente un cratère profond, dont les talus sont recouverts d'une jungle épaisse et sombre; au centre un cône de verdure, servant de piédestal à un palais de marbre, féerique, étincelant, auprès duquel pâlissent les merveilles de Grenade et de Séville; autour de ce cône, une ville abandonnée, silencieuse, dont les moindres maisons sont des palais, baignant leurs hautes façades dans un lac aux eaux noirâtres. Sur les rebords élevés du cratère, une haute muraille découpe ses créneaux sur l'azur du ciel et enveloppant la vallée d'un cercle continu semble la détacher du reste du monde.

Tel était le spectacle qui s'offrait aux yeux des fugitifs qui, immobiles, silencieux, semblaient se demander si l'atmosphère alourdie de cette forêt enchantée ne fascinait pas cette fois leurs yeux par un éblouissant mirage. Le gigantesque palais des fils du Lion Rouge leur apparaissait surtout comme une vision surnaturelle; les dômes recouverts de plaques d'or et d'émaux bleus, les tourelles de marbre d'un jaune d'ivoire, les murailles suspendant leurs balcons dorés au-dessus des précipices: c'était bien là le château enchanté des légendes de Chehrarzâd.

Suivant un sentier qui s'enfonçait rapidement dans la vallée, les voyageurs atteignirent bientôt les bords du Tâl Koutora, l'ancien étang sacré de la cité; de petits kiosques de marbre, abritant des idoles à quatre faces, se groupaient sur la berge, et des arbres chargés de fruits, restes des anciens jardins, se penchaient sur ses bords.

Nos amis s'arrêtèrent au milieu de ce verger sauvage pour savourer quelques fruits et se désaltérer à l'eau de l'étang. Assis dans l'un des kiosques, ils contemplaient maintenant la ville dont les premières maisons se montraient à l'extrémité de la nappe d'eau. Un silence de mort planait sur la vallée. Aucun être vivant ne se montrait sur la terre, aucun oiseau ne planait dans l'air, aucun monstre n'agitait l'eau.

André se sentait envahi par une crainte mystérieuse, et il regrettait presque maintenant la sombre forêt. Là, au moins, si tout était danger, tout était vie; tandis qu'ici la mort semblait avoir frappé tous les êtres et menacé les téméraires qui troublaient son royaume.

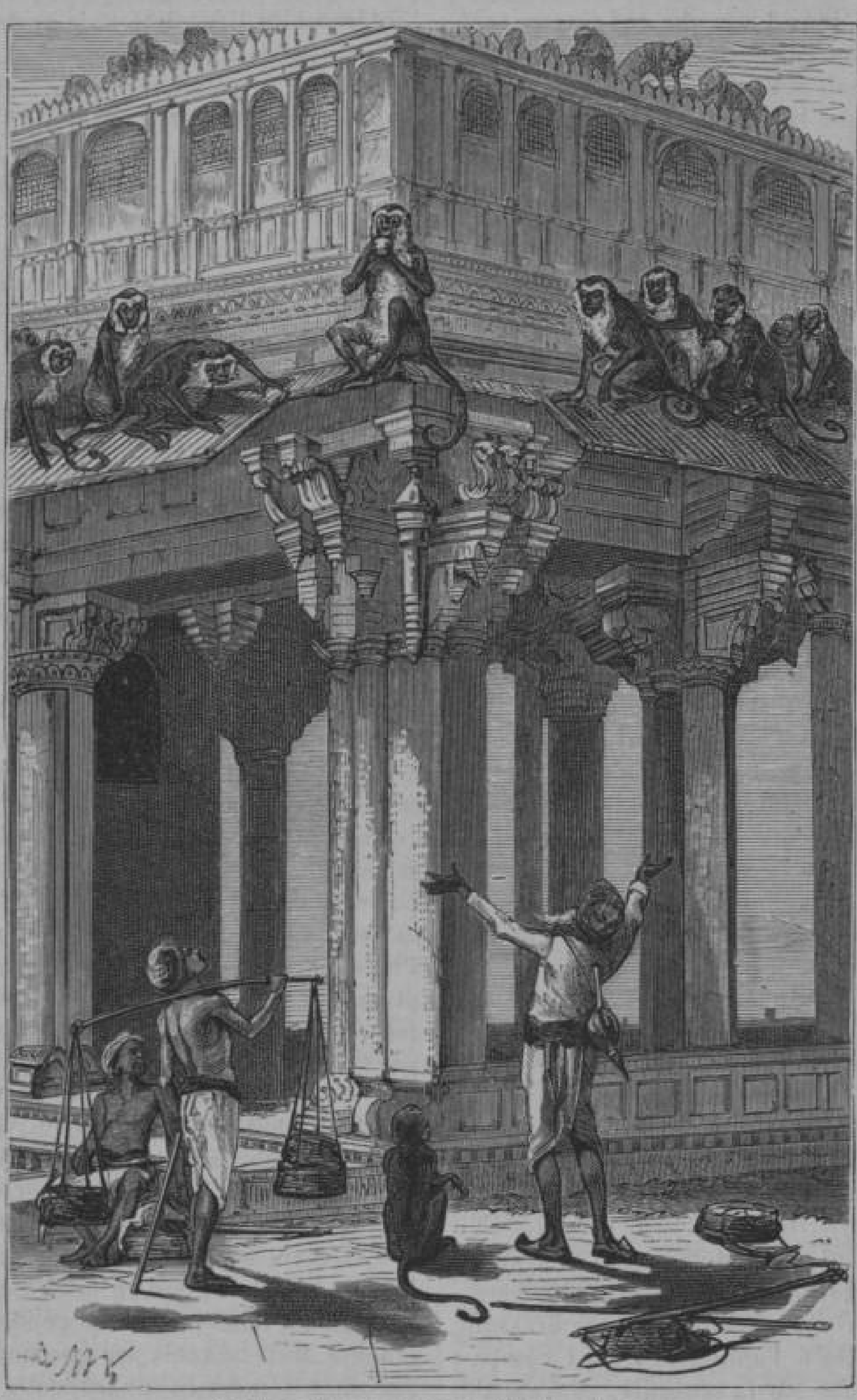
A ces craintes, que partageait Miana et que les enfants exprimaient naïvement à Mali, le vieillard répondait: « Celui qui marche sans crainte devant Dieu ne peut trembler devant les dangers imaginaires. Si Amba et ses habitants ont été maudits, c'est parce qu'ils avaient péché. Cette malédiction n'est pas pour nous, puisque notre cœur est pur. »

Continuant leur marche, ils entrèrent bientôt dans les rues de la ville déserte. Tout autour d'eux s'élevaient maintenant de hautes façades aux arcades dentelées, aux portes monumentales surmontées d'antiques écussons. Les portes ouvertes, dépourvues pour la plupart de leurs huis dévorés par le temps, laissaient pénétrer l'œil dans de vastes salles, dont quelques-unes portaient encore des traces de leur ancienne magnificence. Çà et là une longue rangée de décombres, sur lesquels croissait une épaisse végétation, marquait l'emplacement des bazars et des frêles constructions du peuple. Puis, de nouveau, au milieu de séculaires nîms et manguiers au sombre feuillage, on voyait se dresser les arcades sévères, les hauts frontons découpés et les longues colonnades des imposants palais. Nulle part la nature n'a mis tant de grâce à se marier à la beauté des œuvres de l'homme; laissée à elle-même, elle a couvert les murailles de lianes et de fleurs, planté les cours de jardins ombreux et accroché ses pipals et ses cactus au treillis de marbre des terrasses. En parcourant ces rues silencieuses, nos voyageurs se sentaient pénétrés d'un sentiment de douce mélancolie qu'inspirent peu les ruines, souvent nues et tristes; ici le soleil, tamisé par les branches des arbres, colorait chaudement et sans crudité ce mélange de verdure et de pierres sculptées. Ils arrivaient par de mystérieux sentiers de feuillage à de petits étangs entourés de portiques et dont les eaux reflétaient les hautes flèches de pierre de superbes temples.

Ces édifices religieux, dans la construction desquels entre seulement la pierre, avaient échappé à la désolation générale. Leurs perrons de marbre portaient encore la trace des pieds nombreux qui les avaient foulés et sur les autels intacts trônaient impassibles les idoles devant lesquelles s'était si souvent prosternée la foule dévote. Quelques-uns de ces temples étaient décorés avec une rare somptuosité et des vases d'or et d'argent brillaient dans les niches. Ces richesses eussent été une proie facile pour nos voyageurs, mais André lui-même eût cru commettre une profanation en violant ces mystérieux asiles.

Mali avait proposé d'abord de s'installer pour la nuit dans un de ces temples; mais les enfants brûlaient de visiter le féerique palais royal et leurs instances décidèrent le vieux charmeur.

« Soit, dit-il, montons au palais. Nous perdons un temps peut-être précieux, mais je ne suis pas fâché de voir moi-même si les magnificences de la demeure des rois d'Amba répondent aux merveilleuses descriptions de la légende. »



Mali le salua avec respect. (P. 70, col. 2.)

Nous avons dit que ce palais occupe au centre même de l'étroite vallée le sommet d'un rocher conique. Une rampe dallée, taillée dans le roc, y conduit en contournant le cône et surplombe les eaux de l'étang sacré. Plusieurs portails échelonnés de loin en loin défendaient autrefois l'accès de cette voie, mais les portes étaient grandes ouvertes, et rien ne s'opposa à la marche de nos voyageurs.

Déjà ils approchaient de l'enceinte elle-même, dont ils voyaient s'ouvrir l'arche monumentale, quand Miana s'écria soudain :

« Regardez, regardez, le palais est habité. »

En effet, à la grande terreur des téméraires visiteurs, de nombreuses têtes apparaissaient au-dessus des créneaux. Une grande agitation semblait même régner parmi les mystérieux défenseurs de la place, car on les voyait courir de côté et d'autre, comme pour prendre leurs postes de combat, et déjà les terrasses et les fenêtres du palais se remplissaient de monde.

Les voyageurs, épouvantés par cette apparition inattendue, battaient en retraite précipitamment, quand tout à coup, on entendit un « hou! hou! » prolongé, aussitôt répété par mille voix rauques et auquel Hanouman, perché sur l'épaule de son maître, répondit à son tour par un cri semblable.

« Ce sont des singes, ce sont des langours, s'écria Miana, moi qui me figurais déjà que nous allions avoir affaire à une légion de génies!...

— Il est probable, dit alors Mali, que c'est en effet une tribu de langours qui aura établi sa résidence dans le palais abandonné. Mais il ne

faut pas néanmoins nous aventurer témérairement.

— Ces singes sont donc redoutables? demanda André.

— Non, seigneur, reprit le charmeur, ce sont des animaux doux et inoffensifs, mais lorsqu'ils sont en troupe nombreuse, ils ne reculent devant aucun ennemi. Vous savez sans doute que ces singes sont organisés d'une façon curieuse. Groupés en tribus, ils obéissent à un chef, véritable roi, qui les conduit et les dirige. Lorsque le lieu dans lequel ils sont établis ne leur fournit plus des moyens de subsistance suffisants, ils émigrent en troupe vers d'autres quartiers et, tout comme les hommes, n'hésitent pas à livrer bataille aux tribus plus faibles qu'ils viennent déposséder. Il est probable que la tribu que nous voyons là-bas occupe le palais depuis que les hommes l'ont abandonné, car les anciens jardins royaux doivent continuer à alimenter de leurs fruits ces singes, qui se plaisent du reste dans les habitations abandonnées. En tous cas, je crois que ce que nous aurons de mieux à faire sera de renoncer à notre visite du palais. Je doute que les langours nous en livrent l'accès.

— Crois-tu, Mali? dit André qui semblait désolé de ce contre-temps.

— Je le crains bien, répondit le charmeur.

— Moi, j'ai une idée; s'écria alors Miana, qui pendant ce temps avait semblé plongé dans ses réflexions. Quoique je sache dresser les singes, je doute que ceux-ci se laissent aussi rapidement apprivoiser. Mais, en revanche, Hanouman comprend fort bien ce que je lui dis. Vous l'avez bien vu ce matin. Eh bien, je vais l'envoyer tout seul trouver les langours; il leur expliquera que nous sommes de braves gens, que nous ne leur voulons pas de mal, et ils nous laisseront passer. Voilà!

— Tout cela est fort ingénieux, dit Mali, mais je doute beaucoup qu'Hanouman réussisse à leur expliquer aussi facilement nos bonnes intentions.

— Je ne sais pas ce qu'il dira à ses compatriotes, dit Miana un peu offusqué de cette incrédulité, mais je suis sûr qu'il saura se faire comprendre.

— Eh bien, essaye! dit le vieillard, nous verrons. »

Sans se le faire répéter, Miana assit son singe devant lui, et, le regardant fixement dans les yeux, il se mit à lui parler à voix basse. Puis, se dressant tout à coup, il montra à l'animal ses deux compagnons, puis les singes sur la muraille, et frappant dans ses mains, il lui cria : « Va! »

Hanouman se tint un instant debout, regarda avec ses bons yeux intelligents Mali et André comme pour leur reprocher leur manque de confiance, puis, sans hésitation, il se dirigea au galop vers la porte du palais.

A la vue de cet ambassadeur, les singes se hissèrent d'abord curieusement sur les parapets, puis, quittant leurs postes de combat, se précipitèrent vers l'entrée, où Hanouman fut accueilli à son arrivée par une foule nombreuse. De l'endroit où ils étaient restés pour attendre l'issue de la conférence, les voyageurs entendaient un tumulte de cris, de grognements, semblables à ceux qu'aurait poussés une foule humaine. Bientôt, ils virent disparaître tous les singes, y compris Hanouman, dans l'intérieur de l'enceinte et la porte resta déserte.

Quelques minutes se passèrent, déjà Miana commençait à s'inquiéter sur le sort de son favori, lorsque de nouveau il se fit un grand bruit, et la foule des singes reparut escortant Hanouman. Celui-ci se dirigea en courant vers ses maîtres, accompagné cette fois par deux grands singes, qui s'arrêtèrent cependant, intimidés, à moitié chemin.

Hanouman, revenu près des voyageurs, se contenta de sauter plusieurs fois en l'air, en exécutant de superbes cabrioles; ce que Miana interpréta immédiatement ainsi : « Nous pouvons passer! »

Mali sourit en voyant la confiance de son jeune protégé et dit: « Dans ce cas, allons! mais de la prudence, n'est-ce pas. » Et les trois voyageurs, précédés d'Hanouman, s'avancèrent vers le palais.

A leur approche les singes reculaient avec crainte, mais sans témoigner aucune hostilité. La petite troupe franchit d'un pas ferme le portail mystérieux et se trouva dans une vaste cour d'un aspect vraiment merveilleux. Sur trois côtés s'étendaient de longues façades régulières, d'une architecture sobre et sévère, tandis que le quatrième côté était fermé par une terrasse de marbre, couronnée par des monuments d'une incomparable beauté. Deux de ces monuments sont parmi les plus somptueux du monde entier; l'un est une salle formée de cent colonnes de jaspe supportant un plafond d'or, l'autre est un portail en mosaïque qui a reçu le nom de Porte Merveilleuse. Un vaste perron conduit de la première cour à cette terrasse. Nos voyageurs le franchirent toujours guidés par Hanouman et suivis par la foule grimaçante.

Arrivés dans cette cour, ils aperçurent, juché sur le rebord d'un des pavillons, un vieux singe blanchi par l'âge, qu'entouraient plusieurs singes de grande taille. Reconnaissant dans ce personnage le chef de la tribu, Mali le salua avec respect et dit:

« O divin successeur de l'immortel compagnon de Rama, je m'incline en ta présence. Conduits par Hanouman, nous avons osé pénétrer dans ton asile redouté. Mais ne crois pas que nous voulions porter une main téméraire sur les trésors que Siva a confiés à ta garde. Ces jeunes gens, poussés par une juste curiosité, désirent reposer leurs yeux sur toutes ces merveilles. Accorde-leur cette grâce et permets-nous de reposer une nuit sous ta protection. »

Le vieux roi regardait attentivement Mali et ses compagnons, mais ne semblait rien comprendre au beau discours du charmeur. Quand celui-ci eut fini de parler, le roi se leva, agita plusieurs fois amica-

lement sa longue queue, puis il se retira à pas lents sur le toit du pavillon et disparut avec sa suite au détour d'une corniche.

Aussitôt comme si la conduite du roi eût été un signal convenu, la foule qui se tenait à une distance respectueuse fit irruption dans la cour et entoura nos trois amis. Il était facile de voir à leurs visages souriants et à leurs gambades que les intentions des quadrumanes étaient amicales. Hanouman, fort fêté surtout, semblait faire à ses nouveaux amis les honneurs de ses maîtres; il leur expliquait sans doute ce qu'étaient ces êtres étranges si semblables par leur forme à la noble race simiane.

Les voyageurs se laissaient faire complaisamment et examinaient de leur côté avec intérêt ce curieux petit monde. Il était facile de distinguer les personnages importants à leur pelage soigné, à leur embonpoint et à leur démarche majestueuse. Mais ce qui amusait surtout André, c'étaient les enfants qui, plus hardis que les adultes, grimpaient après ses habits et lui faisaient mille niches innocentes. Les mères portaient tendrement leurs petits dans les bras et se tenaient avec de petites mines craintives hors de la portée des étrangers.

Mali, une fois la première connaissance faite, se mit à la recherche d'un gîte et s'installa avec ses paniers dans un des pavillons de la terrasse. Quant aux enfants, ils se mirent, accompagnés par leurs nouveaux amis, à explorer le palais.

Franchissant la Porte Merveilleuse, ils entrèrent dans une cour dont le centre était occupé par un jardin féerique. A gauche du jardin s'élevait un pavillon monumental dont le rez-de-chaussée était précédé d'une large vérandah à arceaux dentelés. Pénétrant dans l'intérieur, ils se trouvèrent dans une vaste salle tapissée de mosaïques et d'incrustations. Les mosaïques étaient formées de pierres précieuses, jades, agates, turquoises, de moulures dorées et de fragments de miroirs. On ne peut que difficilement se faire une idée de l'effet que produisait cette salle, lorsqu'un rayon de soleil y pénétrant venait se briser sur ces dorures et faire étinceler comme des diamants les fleurs de cristal enchâssées dans les panneaux.

L'étage supérieur de ce pavillon, où nos amis montèrent ensuite, était un coquet kiosque de marbre; d'un côté, de grandes fenêtres fermées par de délicats treillis de marbre donnaient sur la vallée et embrassaient une vue admirable; de l'autre, une belle terrasse s'avançait jusque parmi les branches des grenadiers et des orangers du jardin. C'était la plus poétique retraite qu'il fût possible de rêver; aussi les enfants se promirent de décider Mali à venir s'y installer pour la nuit.

De l'autre côté du jardin s'étendait une longue ligne de palais, tous aussi admirables par la pureté de leurs formes, aussi splendides par leur décoration que le premier. Dans l'un les murs étaient recouverts de panneaux de santal, incrustés d'ivoire et d'argent; des canaux traversaient les salles et venaient aboutir à des bassins, dont les parois étaient incrustées de gracieuses compositions dans lesquelles se mêlaient des poissons, des plantes aquatiques, des lotus, des monstres. D'autres étaient simplement tendus de marbre blanc, avec des encadrements de lapis lazuli ou de serpentine verte, ou bien décorés de miniatures représentant des chasses, des combats, des scènes mythologiques; chacun enfin renfermait des choses dignes d'être vues et admirées.

Le soir, nos voyageurs vinrent s'établir dans le kiosque de marbre, où les singes leur apportèrent des fruits du jardin qu'Hanouman leur avait donné l'exemple de cueillir pour ses maîtres.

Enfin la nuit vint, et les habitants du palais se retirèrent dans leurs logis respectifs; mais, avant de s'endormir, les voyageurs purent voir que les murailles étaient garnies de nombreux et vigilants factionnaires.

A suivre. Louis Rousselet.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

L'ALGÉRIE[1]

Nous connaissons la mosquée; voyons l'Exposition algérienne.

A droite et à gauche de la porte d'entrée se dressent deux énormes blocs de minerai de fer provenant des mines de Beni-Saf. Beni-Saf est situé sur la côte, au nord de Tlemcen. Le minerai s'y rencontre en abondance, et quelques-uns des gisements sont d'une richesse inouïe : ils contiennent jusqu'à soixante pour cent de fer. On l'expédie principalement en Angleterre, où il est surtout apprécié. Dans la galerie de gauche, vous verrez le plan des mines de Beni-Saf, une carte en relief de la région et une autre photographiée.

Moins sévères, plus caressantes à l'œil sont les magnifiques plaques de marbre qui ornent le vestibule. Le marbre numidique était célèbre chez les Romains; mais à la domination romaine succédèrent les invasions des Vandales et des Arabes, et douze

1. Suite et fin. — Voyez page 58.

siècles de barbarie, la substitution des termes arabes aux appellations latines des noms de lieu, firent oublier jusqu'à l'emplacement de ces gîtes fameux. Ce sont les carrières romaines qui ont fourni ces plaques et ces blocs d'un éclat, d'une vigueur de ton incomparable. Un Oranais, M. Delmonte, à qui l'on doit déjà la découverte et la mise en valeur des onyx translucides de Tekbalet, près de l'Isser occidental, sur la route d'Oran à Tlemcen, vient de retrouver, grâce à de persévérantes recherches exécutées avec autant de patience que de sagacité, des gisements exploités par les Romains. Il a acquis de la commune de Kléber, sur le territoire de laquelle ils se trouvent, le droit d'exploitation pour quatre-vingt-dix-neuf ans, et a acheté les terrains voisins. Des carriers de Toscane, habitués à l'extraction des mines, ont été embauchés, et l'on retire maintenant de ces carrières les plus beaux marbres du monde : rouge, coralien ou marbre rose d'une valeur encore plus grande, jaune antique, brèche sanguine, rose carné, cipolin, doré, toutes variétés des marbres de Kléber. Ils sont certainement l'une des plus attrayantes curiosités de l'Exposition. A côté, n'oublions pas de mentionner pourtant les gris veinés, les serpentines, enfin les onyx translucides dont on a exposé de très-beaux sprécimens.

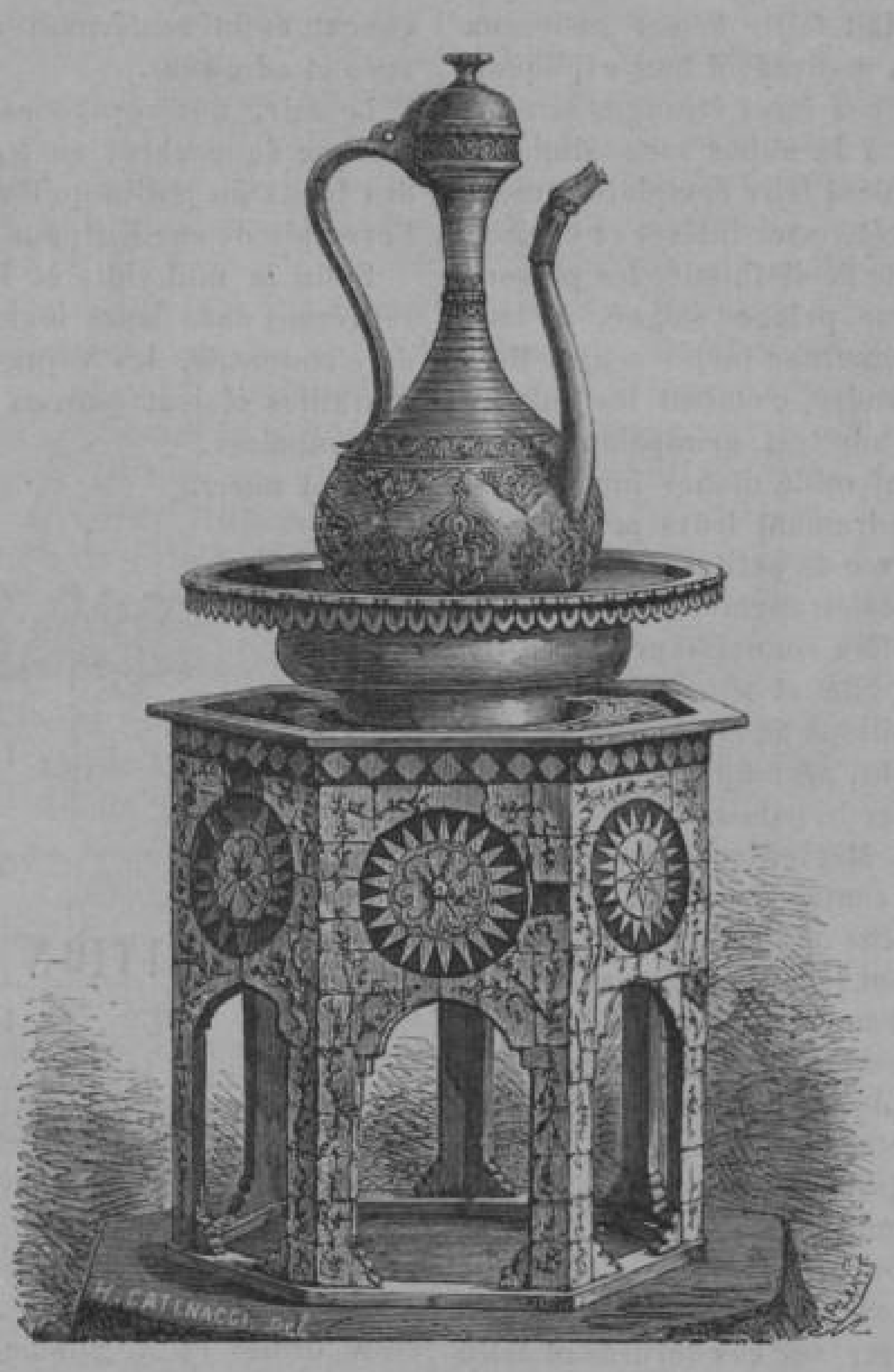


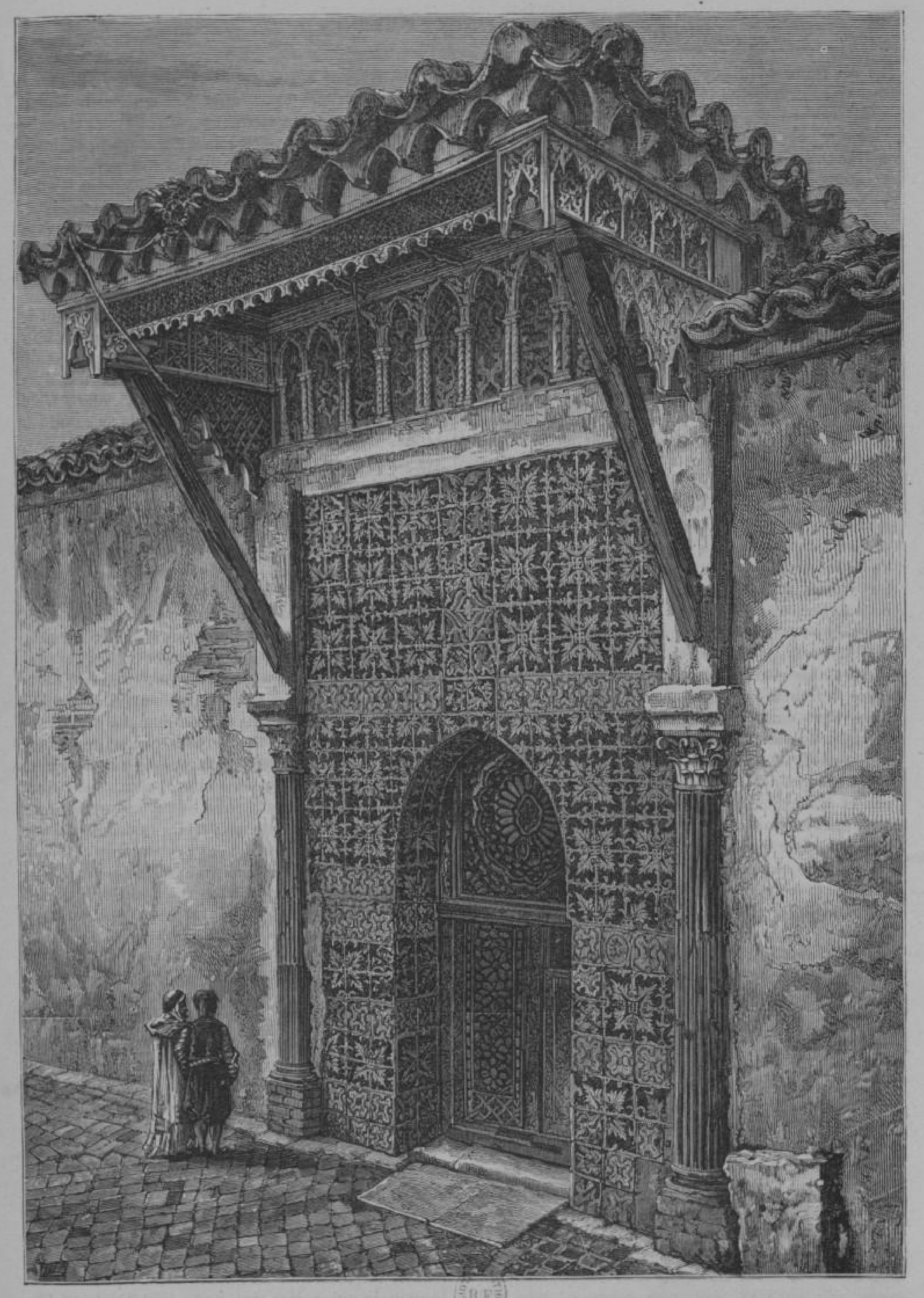
Table et cafetière de fabrication algérienne.

Notre France algérienne recèle dans son sol bien d'autres richesses minérales : le cuivre, le zinc, le plomb argentifère, l'antimoine, le mercure, et plus de cent sources thermales, sulfureuses, ferrugineuses, salines. Ses pêcheries de corail, entre la Calle et Bône, jouissent d'une antique renommée; et l'on évalue à 3 millions le produit annuel de la pêche.

Mais laissons la côte et parcourons le pays. Les routes sont bonnes; des ponts magnifiques franchissent les *ouâdis*. Témoin ce pont de fer sur l'Oued-Sebaou (route d'Alger à Dellys), exécuté en 1876 77, dont la largeur est de 6 mètres entre les garde-corps, et la longueur de 200 mètres entre les culées; témoin encore le pont de fer sur l'Oued-Mazafran (route d'Alger à Coléah), exécuté en 1873-74, qui a 72 mètres de longueur entre les culées et 4m,60 de largeur entre les garde-corps. Vous avez sous les yeux la réduction d'un autre ouvrage d'art, une demi-arche de 30 mètres d'ouvurture du pont de l'Oued-Isser; tandis que vous pouvez voir les deux premiers au milieu de leur site, et je dirai volontiers en place, grâce à deux peintures brossées non sans talent. Vous ne regarderez pas sans admiration le magnifique pont de l'Oued-Sebaou qui traverse cette rivière, la principale de la Grande Kabylie, au milieu d'une végétation luxuriante, au pied d'une chaîne de montagnes neigeuses d'un profil grandiose et sévère. Ces ouvrages d'art dans les solitudes étonnent au premier aspect; puis la hardiesse de l'homme apparaît d'autant plus grande qu'elle s'approche davantage de la grandeur de la nature.

Nous voici en pleine forêt : des bois de toute sorte, n'en mentionne seulement quelques-uns : le chêne-vert, le chêne à glands doux, le chêne zéen, le chêne-liége, le pin d'Alep, le cèdre, le thuya articulé, l'olivier, le lentisque, l'arbousier, le figuier de Barbarie, l'orme, l'oranger, le térébinthe, l'aloès, le palmier, le cyprès, le genévrier, le caroubier, le tamarin. Je les cite au hasard; mais ils appartiennent, on le conçoit, à des zones et à des gradins différents; et il serait nécessaire, pour étudier la végétation arborescente de l'Algérie, de se reporter aux conditions fondamentales de sa configuration physique et de distinguer les trois grandes régions du Tell, du Plateau et du Sahara. Une belle carte dressée par le service des forêts en 1878, et que vous verrez dans la galerie de droite, faciliterait singulièrement cette étude.

38 000 hectares dans les forêts de Hamenda et d'Attasua, près de Bône, sont couverts de chênes-liége.



Porte de la mosquée de Bou-Médine, près de Tlemcen. (P. 58, col. 1.)

Ici des roues de liége pour le polissage des cristaux, des blocs de liége de la forêt de Medjajdja. Un indigène très-entouré se livre, avec une application que rien ne parvient à distraire et avec une dextérité merveilleuse, à la fabrication des bouchons. En deux secondes un parallélipipède de liége se transforme sous ses doigts en un cylindre d'une régularité parfaite. Il lui suffit de le rouler une seule fois au fil aiguisé d'une lame d'acier. Voilà des loupes de thuya, d'un ton chaud et superbe, de genévrier loupeux, de pistachier de l'Atlas, d'olivier.... l'une des plus sûres richesses de l'Algérie. Le territoire de Tlemcen possède au bas mot 50 000 oliviers et produit à lui seul 1 million de litres d'huile excellente. On compte 1 700 000 oliviers greffés dans toute l'Algérie, songez que chaque arbre produit en moyenne 50 kilogrammes de fruits valant de 12 à 15 francs le quintal; un olivier en pleine vigueur peut même donner de 80 à 100 kilogrammes.

A côté de l'huile d'olive faut-il parler des eaux-de-vie de palmier, d'orge, de figues fraîches ou sèches, de figues de Barbarie, de canne à sucre, de cactus; des alcools de sorgho, de maïs, de myrte, de dattes fraîches? Je préfère passer tout de suite aux vins, vous citer les crus déjà cotés de Médéa, de Mascara, de Miliana, qui rivalisent avec les vins d'Espagne, et m'engager avec vous dans la mer d'alfa. L'*alfa*[1], c'est l'herbe de la prairie algérienne, une humble graminée longtemps méprisée, aujourd'hui la richesse de la province d'Oran. 300 000 hectares sont couverts d'alfas sur les hauts plateaux oranais. Un chemin de fer d'Arzew à Saïda (la moitié méridionale du parcours n'est pas encore livrée) met la mer d'alfa en communication avec le littoral, et il s'exporte en grand surtout vers l'Angleterre, où on l'emploie à la fabrication du papier. L'exportation date de 1862; en 1871, elle dépassait déjà 60 millions de kilogrammes. Voyez ces tissus, ces nattes, ces corbeilles, ces papiers peints, fabriqués par MM. Potter à Darwen, en Lancashire; ces fines moulures de pâtes pour décor, cette sparterie; voyez le *Daily Telegraph*; tout cela est fait avec de l'alfa. On le bat au pilon, on le file en cordonnet plus ou moins fin, on le teint en différentes couleurs, on le tisse, on le feutre, on le réduit en pâte sans aucune machine, trente minutes après l'avoir glané! Tout ce que l'on peut faire de l'alfa après l'avoir battu, roui, taillé, est invraisemblable. L'histoire d'une botte d'alfa sera bientôt l'histoire du monde!

Il semble malheureusement qu'en dehors de la fabrication algérienne l'alfa ne soit apprécié et exploité que par les Anglais. Nul en France ne paraît se douter que l'alfa constitue pour l'industrie une matière première dont les applications sont infinies.

Une autre plante textile bien merveilleuse aussi, c'est la ramie. On en fait un linge fin, éclatant de blancheur. Quoi! de cette tige noire, de ce chiendent brûlé, il peut sortir un fil blanc? Voyez plutôt. Un exposant de Moustapha vous montre en un très-petit cadre les transformations successives de cette plante extraordinaire. La voici à l'état de nature, en brins noirs et raides, décortiquée à l'état vert, à l'état sec, en étoupe, en filasse; la voici peignée, la voici blanchie, en fils de soie d'une blancheur sans tache, propre, semble-t-il, à fabriquer le tissu le plus souple et le plus beau.

1. Voyez vol. VII, page 101.

A côté, voyez ces vêtements indigènes, ces *fraïchias*, couvertures de coton en usage chez les Touaregs; ces *haïks*, dont les couleurs fondues caressent le regard; ces tapis faits de morceaux de drap de tons différents ajustés les uns aux autres avec une fantaisie charmante; ces burnous soyeux et fins d'un blanc jaunâtre plus doux à l'œil que le blanc froid et cru; ces *gandouras*, ces caftans brodés, ces souliers brodés d'or, ces cassolettes incrustées de pierreries, ces colliers de perles, ces broderies merveilleuses, ces ceintures aux mille couleurs ornées de glands et de houppettes, ces glaces moresques aux incrustations de nacre et de corail sur ébène ou sur écaille; ces coffres peints des couleurs les plus voyantes entremêlées de dorures, le tout d'un art primitif un peu sauvage, mais parlant mystérieusement d'un ciel inconnu, d'un soleil de feu, de la tente et du désert. Puis les poteries de toutes formes, depuis les vases à lait, les écuelles et les gargoulettes, jusqu'aux plats à couscouss, en terre jaune ou brune; collection assez grossière qui appartient à l'enfance de l'art, mais qui ne manque ni de couleur ni de caractère. Et que pensez-vous de ces instruments de musique: mandolines fantastiques, violons extravagants, *gombris* et timbales, tambourins et psaltérions? Vous figurez-vous une symphonie pastorale exécutée sur de pareils instruments par un Beethoven indigène?

Je ne saurais vous énumérer toutes les séduisantes douceurs que notre Algérie offre au palais. L'œil du moins peut se satisfaire. Voyez ces figues, ces bananes savoureuses, ces oranges de Blidah, ces dattes d'Ouargla et de Laghouat; cédrats, citrons énormes d'une odeur exquise, bibasses ou nèfles du Japon, fruit d'or au jus acidulé et délicat; mandarines jaunes comme l'or, odorantes comme une fleur. Je sens déjà que ma main est prête à s'étendre. Sauvons-nous de ce lieu de tentation.

Voici des patats, des oignons-monstres, excellents à manger crus, tant ils sont doux; des grains, blé, orge, seigle, avoine, maïs, des farines, des cannes à sucre, des tabacs d'un arome excellent, du tabac à priser préparé à l'essence de rose — quelle recherche dans le sensualisme! — du sel des *chotts*, des laines, des poils de chameau, des peaux de lions noirs, jusqu'à du sable du désert envoyé par l'agha de Touggourt. Il faut bien mentionner aussi cette famille intéressante: une mère et ses petits. C'est le poussin qui parle; une carte qu'il tient au bec porte ces mots: *Domestication de l'autruche!*

Mais il faut fuir. On a appelé l'Algérie le pays de la soif. Aujourd'hui les puits du désert (le premier a été foré en 1856) débitent, au total, plus de 120 000 litres d'eau à la minute, soit 2 mètres cubes par seconde : une véritable rivière. Ouargla à elle seule compte 1 200 000 palmiers ; Touggourt, 800 000, rapportant chacun de 2 à 5 francs par an. Les Zibans en ont 50 millions, et leur nombre augmente tous les jours. La Numidie a été le grenier de l'Italie, le Sahara sera la fortune de la France.

PAUL PELET.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE XI

Le troisième jour après, qui était un dimanche, Braguibus déclara que nous étions bien guéris. Pierre Crignon nous donna de ses hardes assez pour nous vêtir et, après avoir ouï la messe, nous descendîmes à terre avec le capitaine Parmentier et plusieurs compagnons. Proche l'embouchure d'une grande rivière qui est quasiment aussi large que la Seine à Rouen, nous vîmes sous un bouquet d'arbres à palmes nombre de Mores vêtus de toile blanche, et aucun d'eux coiffé de turban.

Ils trafiquaient avec nous de malaguette, de morphi et diverses autres bonnes marchandises ; ayant terminé notre marché, nous revînmes à bord, où par M. Raoul nous furent comptés à Braguibus et à moi sept cents écus pour notre part de prise à Chiorera et aux autres gains de l'expédition, voire à ceux où nous n'avions pas été, car nous avions été retenus par force majeure, et notre gain cependant courait suivant la coutume de Normandie.

M. Jean Parmentier avait pris le commandement de la *Pensée*, où était le pavillon et le fanal de notre amiral, M. de Vérassan. La *Dauphine* était retournée en France, avec M. Jean Florin, et avait été remplacée par le *Sacre* commandé par M. Raoul Parmentier. Maître Picot avait tenu compagnie à M. Florin.

« Au surplus, me dit Crignon, son ministère nous eût été inutile, car de présent nous sommes en paix avec les Portugais.

— Ils sont donc venus à composition ? demandai-je.

— A composition, à capitulation, à merci, à tout ce qu'il vous plaira. Vous savez que nos lettres de marque étaient pour deux cent cinquante mille ducats ?

— Maître Étienne Picot me l'a dit lui-même, et je tiens que c'était une grosse somme, car les Portugais n'avaient pas piraté à M. Ango et à ses compagnons Pierre et Nicolas Morel pour plus de trois mille ducats, m'a-t-on dit.

— Voire, dit Braguibus, il y avait des dommages intérêts et les frais du procès. Vous n'êtes pas bon Normand, René. C'est quelque chose, cela, les frais du procès, et les épices de messieurs de la cour, et celles de Maître Picot, sans compter ce qu'il faut pour les gants des clercs. »

Sur ce, la cloche ayant sonné le quart, j'allai à l'habitacle, où Pierre Mauclerc me fit remise des livres de bord en bonne et due forme. Le quart terminé, j'allai dans la chambre de monsieur de Vérassan, lequel m'accueillit bien courtoisement, ainsi que messieurs Parmentier l'aîné et Raoul Parmentier, qui m'attendaient en sa compagnie.

« Monsieur de Gonneville, dit le sieur de Vérassan, c'est à la rivière de Ganabara que nous voulons arriver, à cette fin d'y chercher votre trésor.

— Monsieur, répondis-je, je suis à votre commandement.

— Or bien, dit monsieur de Vérassan, nous avons des victuailles pour quatre mois et plus et par l'expérience que j'en ai, quand nous serons dans le grand courant, il ne nous faudra pas un mois pour arriver à la côte du Brésil. Je reviens de voir terres nouvelles à souhait, car passant outre Terre-Neuve, nous avons découvert les îles de Canada, Pochelaga, Saguenay et autres, qui sont grandes assez, et dont je vous raconterai les merveilles au prochain jour. Aujourd'hui, il me semble que le vent fraîchit, et il faut saisir l'embellie pour nous approcher du *Sacre* où veut retourner M. Parmentier le jeune.

— Ainsi, dis-je à Vérassan, vous avez vu les îles au nord de la Nouvelle-Espagne, et, si nous voyons les îles du Brésil au sud, nous aurons connaissance de ces Indes ?

— Une voile à bâbord, sous vent à nous, ho ! cria la vigie.

— C'est, par ma foi, vrai ! dit Mauclerc, un navire d'Angleterre. Je le connais à sa façon de siller. C'est un bon navire de Plymouth.

— Voire, dit Braguibus, vous l'appelez bon. Peut-être est-ce un faux pirate.

— Soyez assuré, mon ami, dit Crignon, qu'il ne ferait pas ses affaires avec nous. Pirates anglais contre corsaires normands jamais ne prévalurent.

— Vous, dit Braguibus, voulez dire que les loups ne se mangent pas entre eux.

— Ce bavard enragé de Braguibus, dit Crignon, me fera mourir de male rage. Il est fol à lier.

— Il n'est, répondit Braguibus, fol qui veut. Diogène et Ésope le furent, et de présent Triboulet et Caillette le sont. *Stultitia est initium sapientiæ*. Les fous sont bien vus des rois, comme vous en avez l'exemple par Diogène et Alexandre le Macédonien, et par Triboulet et notre bon sire François Ier. Mais les pilotes sont abhorrés de toutes gens, surtout

[1] Suite. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27, 43 et 59.

quand ils sont Normands, et qu'ils veulent épouser des Anglaises.

— Voire dit frère Nicolas qui se retenait de rire, les mariniers ne sont point si méchants que vous les faites, Braguibus. Vous péchez par médisance. »

Cependant que les bons compagnons s'esclaffaient de rire à tous ces joyeux propos, le navire anglais, voyant que nous le gagnions en vitesse, avait pris le parti d'abattre ses voiles et de nous attendre. En moins d'une heure, nous fûmes à portée de la voix, proche de lui tellement que M. Parmentier put parler à ceux de son bord.

« *Ho, fellows!* s'écria-t-il en langue anglaise! qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

— Nous sommes, répondirent les autres, navire anglais, venons de Plymouth, allons à la côte de l'Or trafiquer de malaguette.

— Or ça, s'écria le capitaine, êtes-vous ennemis ou amis?

— Amis, amis! s'écrièrent les Anglais.

— Force leur est bien de l'être, dit Mauclerc.

— Or bien, s'écria le capitaine, la barre à bâbord. Prenez le dessous du vent, et saluez le pavillon du roi de France. »

Ils obéirent très-bien, ce que voyant, Braguibus dit d'un ton fâché :

« Les vilains font la cane; nous ne les mettrons pas à sac aujourd'hui. J'en suis bien marri, car j'aurais voulu voir si leurs estrelins sont de la couleur de nos écus. Crignon, mon ami, nous tombons de lancé en quenouille; si nous ne détroussons pas ces Anglais ici, nous ne sommes plus des Normands. *Si venit sal a deficere, quo salietur?* Si Normands ne détroussent plus Anglais, qui les détroussera? »

Mais Crignon n'était plus là pour répondre; sitôt que nous fûmes assez proches de l'Anglais, il nous quitta précipitamment et courut à sa chambre, nous laissant tous ébahis.

« Vertu dieu, dit Braguibus, notre ami Crignon s'est enfui! Aurait-il peur? »

Mauclerc, souriant, fit voir à Braguibus la barque de l'Anglais qui venait à notre bord et nous amenait leur capitaine; sitôt que ledit capitaine eut gravi l'échelle, il donna bien gracieusement l'accolade au nôtre et lui dit en français qu'il était le capitaine Hawkins, qu'il était venu souvent en France, à Dieppe et à Rouen, et qu'il estimait que notre navire était la *Pensée* appartenant à M. Jean Ango. De quoi le capitaine Parmentier l'ayant assuré, l'Anglais s'enquit de suite de Pierre Crignon, écuyer et pilote à bord de ladite *Pensée*, déclarant qu'il était bien fort de ses amis. Et alors parut Crignon, sortant de sa chambre, plus bravement accoutré et galamment vêtu que, s'il eût dû venir devant le roi. Il était vêtu d'un pourpoint de velours incarnat, avec un saye du même, tailladé et les crevés de satin bleu. Ses chausses étaient du drap le plus fin, et il avait à son bonnet une plume avec une médaille. L'Anglais, le voyant, lui tendit les bras, tous deux se donnant l'accolade le plus amicalement du monde. Mais le beau fut quand Crignon s'écria :

« Monsieur le capitaine Hawkins, si loin que nous fussions tout à l'heure de votre navire, je pense avoir vu mademoiselle votre fille à tribord de l'habitacle.

— Vous avez très-bien vu, monsieur l'écuyer, dit l'Anglais, car elle est venue avec moi dans cette navigation.

— J'estime alors, dit Crignon, que, puisque vous avez accordé avec moi de me la donner en mariage, il n'est point impertinent qu'elle vienne à notre bord ou que j'aille au vôtre, afin que je parle à ma femme future.

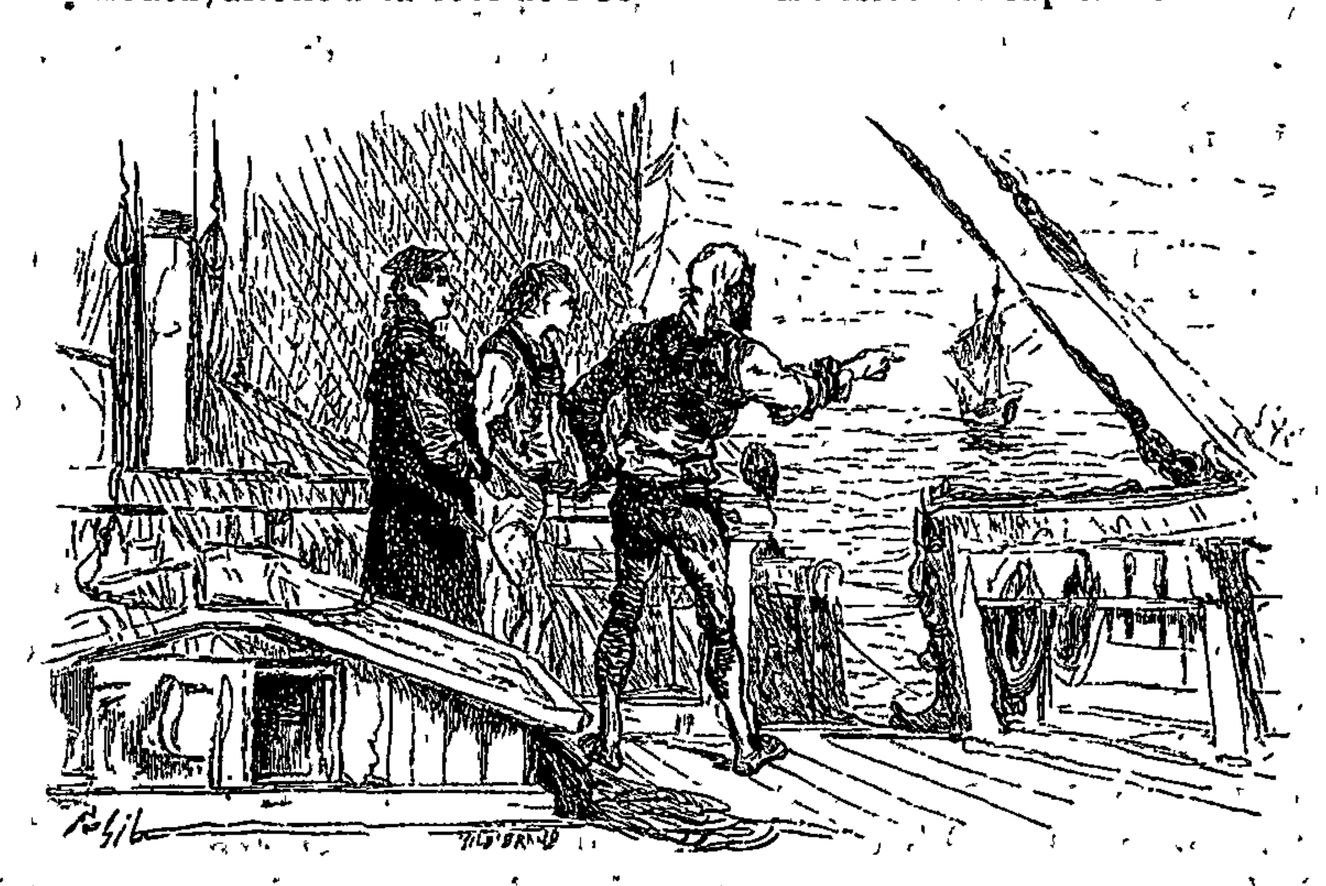
— Il est, dit le capitaine Parmentier, conforme à la coutume de France.

— Il est aussi, dit le capitaine Hawkins, conforme à la coutume d'Angleterre, et je vais faire venir Catherine sur l'heure.

— Noël! s'écria Braguibus émerveillé, Noël! Tant crie-t-on Noël qu'il vient! Crignon se marie et nous allons assister à ses noces marines! Nous sommes tous de noce! Ce seront, je crois, les noces de Thétis et de Pélée! De ce mariage futur naîtra quelque futur Achille! Or çà, dégaînons les flacons pour boire à sa santé. Maître-queux, à la rescousse! Attendez-moi, je vais en cuisine avec vous. »

Comme Braguibus finissait de discourir, parut la demoiselle anglaise, toute blondelette, toute saffrette, et bien mignonnement ajustée; après que toute la compagnie lui eut fait ses courtoisies, le capitaine Hawkins dit à M. Parmentier et à M. de Vérassan qu'on avait été chercher :

« Messieurs, comme vous en avez été informés,



C'est un navire de Plymouth. (P. 75, col. 2.)

j'ai délibéré de donner ma fille en mariage au sieur Pierre Crignon, écuyer, lequel j'ai choisi comme étant le plus prudent, vaillant et expert que je connaisse en l'art de la navigation, parmi ceux qui sont pilotes. Je donne à ma fille dix mille écus en dot...

— Je la prends pour cinq mille! » s'écria Braguibus.

Pierre Mauclerc donna par-derrière un triomphal coup de poing à notre médecin, lequel lui dit en grand courroux :

« Vous prenez trop de familiarité, monsieur l'astrologue! Pensez-vous que nous ayons gardé les planètes ensemble? Vous me rendrez raison.

— Quand il vous plaira, bavard enragé, dit Mauclerc.

— La paix! s'écria M. Parmentier. Ne sauriez-vous vous taire, là-bas?

— Nous ferons, ajouta l'Anglais, les noces au prochain jour de Saint-Thomas, après que nous serons retournés dans nos terres d'en deçà, et j'y convie toute la compagnie présente.

— Comment, s'écria Braguibus, qu'est-ce? Nous ne nous marions [pas tout de suite? Nous n'allons pas dîner? Par tous les rhumatismes d'Angleterre, je veux dîner avant d'occire l'astrologue! »

Cependant l'Anglais s'en alla dans la chambre du capitaine avec sa fille et Crignon. Mauclerc prit le quart, et je demeurai seul en compagnie de Braguibus.



La demoiselle anglaise parut. (P. 76, col. 2.)

« Or ça, me dit le médecin, il convient à présent que je me prépare à combattre contre cet astrologue discourtois. René, je vous prends pour mon second.

— Je vous suis bien obligé, mon ami, répondis-jet mais je n'ai nulle envie de me battre.

— Elle vous viendra, mon ami, assez, répondit Braguibus; vous vous battrez pour l'amour de moi.

— Mais, lui dis-je, Mauclerc n'a point dit qu'il prendrait un second.

— Voire, dit Braguibus, n'ayez crainte, j'ai mon projet qui vous étonnera tous. L'astrologue prendra très-bien un second, si j'en prends un! je souhaite bien fort qu'il prenne Crignon qui me daube depuis longtemps. Vous le rouerez de coups, Gonneville, mon ami; si vous avez de l'amitié pour moi, vous le frotterez bien fort, tête et bras, dos et ventre; vous me témoignerez votre amitié d'autant que vous étrillerez plus fort ce pilote médisant.

— Mais, lui dis-je, Crignon est mon ami et le vôtre, et Mauclerc est notre ami pareillement. Vous devriez prendre tout ceci en risée, car Mauclerc n'y a mis malice aucune.

— J'ai délibéré, dit Braguibus, de faire quelque action d'éclat; elle est toute préparée dans ma tête. Le propre des hommes de génie est de trouver en un instant les voies et moyens pour faire les grandes actions. Reposez-vous sur moi, Gonneville, mon

ami, et ne doutez point que ma querelle avec Mauclerc ne finisse au profit de tout le monde. Je vais me retirer sous ma tente, comme fit Achille, j'entends dans ma cahute sous le tillac. J'y écrirai une lettre pour Crignon et une autre pour Mauclerc, que vous leur baillerez à tous deux; prêtez-moi votre appui en ceci.

— Je le ferai bien volontiers, lui dis-je, et je ne vois aucun mal à leur remettre vos lettres à l'un et à l'autre.

— Écrivons-les donc, dit Braguibus, et nous verrons beau jeu. »

Parlant ainsi, il descendit l'échelle du grand panneau. Un quart d'heure après, il me donna tout ouvertes les lettres qui suivent :

« Monsieur Pierre Crignon, écuyer,

» Monsieur. — Encore que nous soyons unis de vieille amitié, je trouve bon pour les brocards et railleries que vous me faites depuis quelque temps, de vous appeler en duel. Fussiez-vous plus preux que Roland et Olivier, je vous défie, armé ou désarmé, à fer courtois ou émoulu, à la lance, à l'épée, à la hache, à la dague, ou à tels autres bâtons qu'il vous plaira, maintenant contre vous mon honneur, et ainsi Dieu me soit en aide.

» Signé : Polycarpe Braguibus,
» Docteur en médecine. »

« *Post scriptum.* J'ai grosse querelle avec ce maroufle d'astrologue, Pierre Mauclerc par son nom; et pour preuve de la grande estime et considération où je vous tiens, je vous prie de me servir de second dans une querelle avec lui, attendant que nous vidions la nôtre. »

La deuxième lettre était :

« Monsieur Pierre Mauclerc, écuyer,

» Monsieur. — Encore que nous soyons unis de vieille amitié, je trouve bon, pour l'injure que vous m'avez faite, de vous appeler en duel. Fussiez-vous plus preux que Roland et Olivier; je vous défie, armé ou désarmé, à fer courtois ou émoulu, à la lance, à l'épée, à la hache, à la dague, ou à tels autres bâtons qu'il vous plaira, maintenant contre vous mon honneur, et ainsi Dieu me soit en aide.

» Signé : Polycarpe Braguibus,
» Docteur en médecine.

« *Post scriptum.* J'ai grosse querelle avec ce pendard d'hydrographe, Pierre Crignon par son nom; et pour preuve de la grande estime et considération où je vous tiens, je vous prie de me servir de second dans ma querelle avec lui, attendant que nous vidions la nôtre. »

« Où allez-vous, René, mon ami? me dit maître Vasseur, me voyant avec les deux lettres.

— Je vais, répondis-je, porter un cartel de Braguibus à Pierre Crignon, et un autre de même à Pierre Mauclerc.

— Eh! me dit-il, le capitaine ne souffrira pas qu'ils se battent, car il est expressément défendu sur tous les navires que les compagnons se battent entre eux.

— N'ayez crainte, lui répondis-je; M. Crignon et M. Mauclerc savent trop bien les règles de la marine pour y contrevenir.

— Toutes choses ici s'en vont vent dessus vent dedans! s'écria frère Nicolas qui avait ouï ce que je venais de dire. C'est mauvais ménage; il est temps que j'y mette bon ordre.

— Il importe peu, dit Braguibus survenant, frère Nicolas, mon père spirituel. Venez un peu ici à l'écart. Je dirai deux mots à vous. »

Braguibus parla bas à frère Nicolas pendant un instant, au bout duquel nous vîmes le bon religieux riant jusqu'aux larmes. Même il me dit :

« Allez René, mon ami, allez porter ces lettres. Il n'y a qu'honnêteté dans toute cette affaire, et notre sainte religion ne nous défend point de nous égayer honnêtement, par manière de passe-temps. Allez, mon ami. »

Je trouvai Crignon en compagnie de la demoiselle Catherine, laquelle m'accueillit bien courtoisement, me louant de ce que je naviguais si jeune et de ce que j'avais l'amitié de tous les compagnons et de Crignon spécialement. Crignon n'eut pas plutôt lu la lettre qu'il éclata de rire, s'écriant en toute allégresse :

« Or ça, René, mon ami, dites au galant Braguibus que je ferai tout ce qu'il désire. Vous saurez, mademoiselle Catherine, que ce Braguibus est le compagnon le plus plaisant que je vis jamais, et que tout le monde ici l'aime. Je gage qu'il nous prépare à rire pour plus de cent francs; dites-lui, René, que je vais l'attendre sur le château d'arrière avec mon épée et qu'il m'aura pour second dans sa querelle contre notre ami Mauclerc. Cependant qu'il s'apprête, le maître-queux aura dressé la collation que notre capitaine veut offrir à M. Thomas Hawkins. »

A suivre. Léon Cahun.



TREMBLEMENT DE TERRE
DANS LE VENEZUELA

Une dépêche reçue ces jours-ci de la Havane annonce qu'il y a eu un tremblement de terre à Cua, dans le Venezuela, et que six cents personnes ont péri.

« Cua, une des plus belles et des plus florissantes villes des États-Unis de Venezuela, située dans la vallée du Tuy (État de Bolivar), a été, le 12 avril dernier, presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Ce jour-là, à 8 heures 40, une violente secousse se fit sentir et quelques minutes après la ville n'offrait plus à la vue que le désolant spectacle d'un large champ de ruines. Cua est transformé en un vaste cimetière sous lequel est enseveli tout un peuple. Presque toutes les maisons sont détruites; de l'église il ne reste plus debout qu'une colonne.... Les dégâts sont évalués à plus de dix millions de francs. »

Ces épouvantables catastrophes ne sont malheureusement pas rares. Il nous faudrait consacrer un numéro entier de ce journal à la simple énumération des tremblements de terre enregistrés par les historiens. En 1692, l'île de la Jamaïque fut bouleversée par une violente secousse du sol : de nombreuses crevasses s'ouvrirent dans la terre et se refermèrent presque instantanément, un grand nombre d'habitants furent engloutis ou écrasés. L'année suivante, le 11 janvier 1693, la Sicile fut violemment agitée par des tremblements du sol : Messine et quarante-neuf autres villes furent détruites; cent mille personnes périrent.

Le 29 octobre 1746, la ville de Lima (Pérou), qui avait été déjà renversée *treize fois* depuis deux siècles, fut complétement détruite; la ville de Callao, qui est le port de Lima, fut emportée par la mer avec tous ses habitants, au nombre de 4000 : il n'échappa que deux cents personnes.

Le 1er novembre 1755, un bruit souterrain, semblable à celui du tonnerre, se fit entendre à Lisbonne, et immédiatement après une secousse des plus violentes renversa la ville. En six minutes, *soixante mille* personnes trouvèrent la mort sous les ruines des églises et des édifices. « Les montagnes qui appartiennent aux plus grandes chaînes du Portugal furent violemment ébranlées; plusieurs d'entre elles s'ouvrirent à leur sommet et se fendirent jusqu'à leur base.... L'action de ce tremblement de terre s'étendit à des distances prodigieuses en Europe, en Afrique et même en Amérique. A Alger, plus de dix mille personnes furent englouties sous les débris des maisons. Les lacs de la Suisse et ceux de l'Écosse furent violemment agités. La secousse fut ressentie dans plusieurs îles des Antilles, éloignées cependant de 6,000 kilomètres. »

Nous arrêterons là cette sinistre énumération que nous pourrions conduire jusqu'à nos jours, car l'énergie de ces secousses de la terre ne paraît pas avoir diminué, ainsi qu'il résulte de la triste dépêche que nous avons transcrite au commencement de cette causerie.

Essayons de grouper les phénomènes divers qui accompagnent les tremblements de terre, afin d'en déduire la cause probable.

Depuis longtemps on a reconnu que ces secousses du sol étaient accompagnées d'éruptions volcaniques; d'ailleurs, dans les contrées parsemées de volcans, les tremblements sont des plus fréquents, et même, dans certains pays, le sol est constamment en mouvement. S'il est vrai que les pays volcaniques soient souvent secoués par des tremblements de terre, il faut faire une exception en faveur de ceux qui possèdent des volcans en activité. Ces derniers sembleraient donc des soupapes de sûreté qui laissent échapper les gaz, dont la pression, sur d'autres points, brise violemment l'écorce terrestre. La relation qui existe entre les tremblements de terre et les volcans n'est pas douteuse. Tantôt on observe (février 1797), que le volcan de Pasto, allumé depuis un an, cesse tout à coup de jeter ses fumées dans l'air, et immédiatement une secousse de terre se fait sentir dans la province de Quito et détruit la ville de Riobamba; tantôt, au contraire (en 1812), le volcan de Saint-Laurent se rallume après le tremblement de terre qui détruit la ville de Caracas.

Nous ne voulons entrer dans aucun des détails, bien intéressants cependant, qui sont relatifs aux circonstances spéciales que présentent les divers tremblements de terre : direction des mouvements du sol; étendue en surface des effets produits par la secousse; gaz, flammes, fumées, sources chaudes, qui se dégagent du sol, etc..... Rappelons seulement l'origine de ces grands phénomènes.

Si les caves de nos maisons sont, en été, beaucoup plus fraîches que nos chambres, il n'en faudrait pas conclure qu'en les creusant plus profondément dans le sol, la température diminuerait indéfiniment. On sait au contraire que la température de la terre s'élève de 1 degré par chaque 33 mètres de profondeur; par conséquent, à dix lieues au-dessous du sol, la température atteindrait déjà 1212 degrés, c'est-à-dire une chaleur suffisante pour fondre un grand nombre de métaux. Et vous savez que le centre de la terre se trouve à plus de quinze cents lieues de la surface!

Au centre de la terre, les matières dont elle est formée doivent donc être à l'état liquide ou gazeux, et nous pouvons nous représenter notre globe comme une masse fluide, recouverte d'une croûte solide de peu d'épaisseur. Diverses raisons, que nous ne pouvons passer en revue en ce moment, justifient cette supposition et nous obligent à admettre que la terre était primitivement une masse gazeuse qui

s'est refroidie lentement. Ce refroidissement, partant de la surface, s'étend progressivement jusqu'au centre, mais avec une lenteur extrême.

Sous certaines influences, les vapeurs, les fluides incandescents, qui existent à l'intérieur de la terre, exercent sur la partie solide des pressions assez considérables pour que cette croûte soit rompue en différents endroits : de là le phénomène des volcans et des tremblements de terre.

Les tremblements de terre coïncident presque toujours avec des dépressions barométriques considérables. Il semblerait donc que, lorsque l'atmosphère pèse d'un poids moins lourd sur la terre, les gaz intérieurs, moins comprimés, acquièrent une tension suffisante pour s'échapper à travers même l'enveloppe solide qui les recouvre.

Plusieurs observateurs ont en outre reconnu que le phénomène dont nous nous occupons paraissait lié aux mouvements de la lune. Si cette assertion était confirmée, il serait possible de l'expliquer aisément. Puisque la lune agit sur les eaux de la mer et produit, par son attraction, le phénomène des marées, ne peut-on penser que la lune agit aussi sur l'océan fluide existant au centre de la terre, en déterminant de véritables marées intérieures produisant tremblements de terre et volcans?

Lorsqu'on parcourt la liste des tremblements de terre enregistrés depuis un siècle, on est frappé de ce fait que certaines contrées sont beaucoup plus éprouvées que d'autres; en particulier l'Amérique du Sud, dans le voisinage de l'équateur, a été fréquemment le théâtre de ces désastreux phénomènes.

La catastrophe que nous annonçons aujourd'hui vient grossir le nombre des secousses constatées dans ces parages. Le Venezuela est en effet situé dans la partie de l'Amérique du Sud baignée par la mer des Antilles, et voisine de ces îles célèbres dans l'histoire des tremblements de terre : la Guadeloupe et la Martinique. Tout ce pays est d'ailleurs couvert de volcans : c'est l'Amérique méridionale qui offre la plus grande et la plus majestueuse série de montagnes volcaniques.

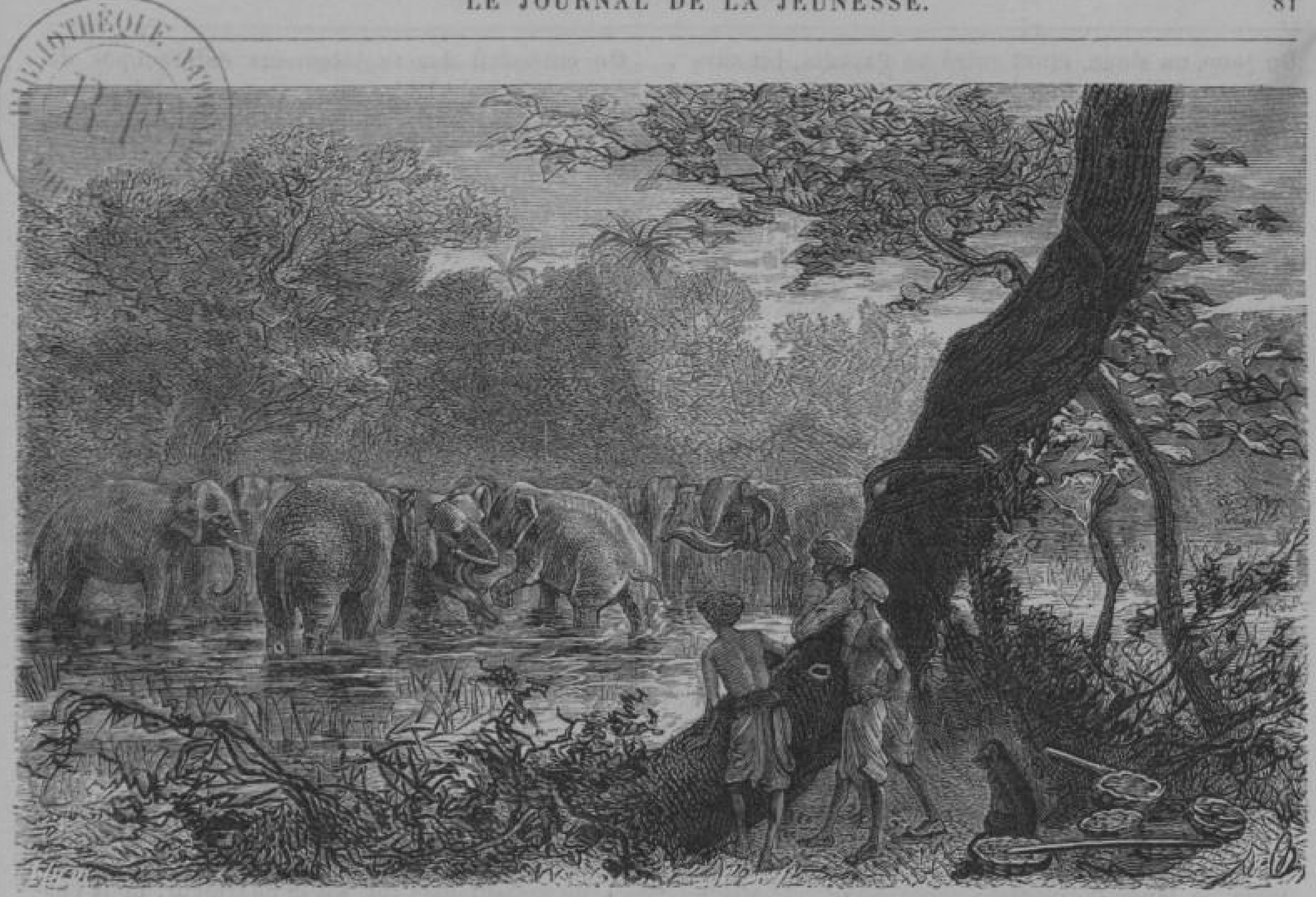
Aucun phénomène ne frappe plus vivement l'imagination que celui des tremblements de terre. « Ce qui nous saisit, dit l'illustre Humboldt, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol.... C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup; le calme de la nature n'était qu'une illusion et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives.... Un tremblement de terre se présente à l'homme comme un danger indéfinissable, mais partout menaçant. On peut s'éloigner d'un volcan, on peut éviter un torrent de lave, mais quand la terre tremble, où fuir? partout on croit marcher sur un foyer de destruction. »

Dans la catastrophe actuelle, nous vous avons donné le chiffre approximatif des victimes. Ceux des habitants qu'on a pu sauver ont été transportés à Petare et à Caracas. A Caracas! qui fut détruite par le tremblement de terre de 1812.

ALBERT LÉVY.



Tremblement de terre de Messine, le 11 janvier 1693.



Les éléphants contemplaient le duel furieux de deux de leurs congénères. (P. 82, col. 2)

LE CHARMEUR DE SERPENTS

XII

Le cyclone.

Nos trois amis furent réveillés de grand matin par les « hou-hou » joyeux des habitants du palais d'Amba saluant le lever de l'aurore. Aussitôt l'inflexible Mali donna le signal du départ.

André et Miana coururent avant tout se plonger dans le bassin du jardin que remplissait le courant d'un frais ruisseau; puis, fortifiés par ce bain et cette bonne nuit de sommeil, ils se hâtèrent de prendre leurs fardeaux et de se mettre en route. Mali était déjà parti. Ils le retrouvèrent dans la cour d'honneur, occupé de rendre ses devoirs au roi des langours qui, fort peu sensible à ces politesses, grignotait avec indifférence une superbe orange. Les enfants saluèrent à leur tour l'impassible majesté, puis la petite troupe se dirigea vers la porte du château.

La foule des singes, non moins avide de les contempler que la veille, les escorta jusqu'au dehors de l'enceinte et quelques intrépides les accompagnèrent même jusqu'à moitié de la descente Mais, arrivés là, ceux-ci à leur tour manifestèrent quelque crainte en se voyant si loin de leurs murailles, et il fallut se séparer. Je laisse à penser si les adieux furent touchants. Hanouman se chargea d'exprimer les remerciments de ses maîtres, et, pendant quelques minutes, les charmants animaux s'embrassèrent avec une effusion comique en poussant de petits cris.

« C'est à croire que les singes valent mieux que les hommes, s'écria André à cette vue. Depuis que j'ai quitté la demeure incendiée de mes pères, je n'ai pas encore rencontré d'hommes dignes d'être comparés à ces hospitaliers langours.

— Mais, dit Miana, les singes sont des hommes. Autrefois ils parlaient comme nous : à preuve les beaux discours que le divin Hanouman tenait au dieu Rama et qui sont écrits tout au long dans les slokas qu'on récite pendant les fêtes du Dassara.

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

Un jour, un singe, étant entré au Paradis, fut surpris dans la salle où se tenaient les dieux, qui s'entretenaient en ce moment du sort des humains. La bête rusée se sauva cependant et ne put être retrouvée. Alors, de crainte que les secrets immortels ne fussent divulgués, les dieux retirèrent la parole aux singes, ou du moins rendirent leur langage inintelligible aux hommes; car les singes parlent et *nous* comprennent, mais nous ne les comprenons pas. »

André, tout en faisant ses réserves sur ce point délicat, se garda bien de discuter avec son ami Miana, dont il connaissait l'admiration sans bornes pour la race simiane.

Les voyageurs traversèrent de nouveau les rues silencieuses de la ville morte et gagnèrent une des portes conduisant hors de la vallée. A quelques pas de l'enceinte, la forêt haute, impraticable, recommençait de nouveau.

Pendant plusieurs jours, la petite troupe chemina courageusement dans la direction du nord-ouest, sans incident notable. Chaque soir, les fugitifs choisissaient un arbre et s'y réfugiaient pour la nuit, après avoir eu soin d'allumer un grand feu pouvant durer jusqu'au jour. Chaque nuit, ils assistaient aux spectacles effrayants qui avaient tellement épouvanté André lors de leur entrée dans le Téraï; mais le jeune Français s'aguerrissait et, s'il ne dormait pas aussi profondément que ses compagnons, tout au moins prenait-il un repos suffisant.

Peu à peu, à mesure que les voyageurs avançaient vers le nord, le caractère du Téraï semblait se modifier. La forêt devenait moins impénétrable; le sol, plus sec se dégarnissait de broussailles et les arbres géants, plus espacés, formaient une voûte moins sombre. Par les éclaircies fréquentes, on apercevait maintenant les hautes cimes neigeuses de l'Himalaya dominant des massifs couverts de sapins, premiers contreforts de la chaîne qui ne semblaient pas être à plus de quelques lieues de la route suivie par les voyageurs.

Cependant Mali maintenait toujours la direction première, et, lorsque les enfants lui demandaient pourquoi ils ne gagnaient pas dès maintenant la montagne, il répondait :

« Gardons-nous-en bien ! les montagnes que vous voyez là sont peuplées par des tribus dont les princes de race aoudhienne se feraient un plaisir de nous livrer à Nana Sahib. Quelque complet que soit le déguisement d'Andhra, il ne faut pas nous risquer inutilement. »

Bien complet était en effet le déguisement d'André; nul n'aurait reconnu, dans le sauvage demi-nu, à la peau hâlée par le soleil, l'élégant lycéen de Paris ou le brillant convive de Bihtour.

Un jour, comme ils traversaient un petit bois enveloppant un vaste marais, les voyageurs furent surpris par un bruit formidable qui s'éleva tout à coup à une petite distance du sentier qu'ils suivaient.

On entendait des rugissements entrecoupés de sons sourds semblables à ceux que produirait un bélier frappant contre une épaisse porte de chêne ; à ce bruit se joignait un continuel clapotement d'eau. Quelques pas encore, et nos trois amis se trouvèrent en présence d'un spectacle saisissant.

Le marais voisin était rempli par un troupeau d'éléphants qui, rangés en cercle, contemplaient le duel furieux de deux de leurs congénères. Ceux-ci, deux superbes mâles, aux longues défenses recourbées, combattaient avec une rage indescriptible. Leurs fronts se choquaient violemment, leurs défenses s'entre-croisaient, et, dans leur formidable élan, ils faisaient jaillir autour d'eux l'eau mêlée de boue du marais.

L'un des deux géants faiblissait cependant d'une façon visible, et déjà ses regards semblaient chercher une retraite. Soudain il se rua avec une telle impétuosité sur son adversaire que celui-ci, un moment à demi soulevé en l'air, faillit perdre pied; mais l'agresseur, sans continuer la lutte, profitant de sa surprise, tourna prestement sur lui-même et prit la fuite.

Mali et ses compagnons avaient à peine eu le temps de se jeter dans le fourré que l'énorme bête passait comme l'éclair dans le sentier, suivie bientôt du vainqueur et de tout le troupeau.

« Un instant plus tôt, dit le charmeur, nous eussions été surpris par ces bêtes furieuses et foulés aux pieds.

— Quelle pouvait donc être la cause de ce combat? demanda André. Tous les éléphants que j'ai vus jusqu'ici dans nos *keddas*[1] étaient doux, inoffensifs, et vivaient en parfaite intelligence entre eux.

— La cause du combat est bien simple, répondit Mali. Chaque troupeau d'éléphants a un chef qui le gouverne et le dirige ; mais il ne règne pas sans conteste, et, lorsqu'il devient vieux ou faible, quelque jeune éléphant ambitieux le défie au combat devant toute la troupe et s'empare du pouvoir en le chassant. L'éléphant vaincu, à partir de ce moment, vit seul et délaissé dans la jungle; il devient ce que les chasseurs appellent un solitaire. Devenu sombre et farouche, le solitaire vit en guerre ouverte avec la nature; il s'attaque à tout, combat les tigres et les rhinocéros, se rue sur les hommes, et, dans sa fureur aveugle, saccage jusqu'aux halliers de la forêt. Le combat auquel nous venons d'assister n'était autre que le bannissement d'un de ces vieux rois. Mais, même domestiques, les éléphants ne sont pas toujours doux et inoffensifs. En état d'ivresse ou de folie passagère, ils se montrent tout aussi belliqueux que leurs frères sauvages. Les princes indiens, profitant de cette disposition, les font combattre soit ensemble, soit avec des bêtes fauves, et même avec des hommes. Je me rappelle avoir assisté,

1. On donne ce nom de *kedda* aux vastes enclos dans lesquels sont enfermés les éléphants non encore complètement dressés.

à la cour de Pounah, à des combats où l'on voyait vingt éléphants à la fois lutter contre des tigres, des rhinocéros et des buffles. Aujourd'hui encore le Guicowar de Baroda, le puissant roi maharate du Goujerat, entretient à sa cour de nombreux éléphants de combat et se plaît à ces émouvants spectacles. »

Ce soir-là, les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit dans un site vraiment merveilleux. La forêt s'ouvrait en une sorte de cirque, que traversait un clair torrent tombant en cascade d'une haute barrière de rochers. Au pied même de la cascade s'épanchait un frais bassin entouré d'un gazon vert et uni comme la pelouse d'un parc anglais ; un figuier banian, géant séculaire aux mille colonnes, projetait, au-dessus de la surface limpide, ses énormes rameaux, où les lianes entrelacées formaient une sorte de vaste hamac fleuri.

Les jeunes gens se mirent bien vite à explorer cette citadelle de verdure, qui offrait, au point d'intersection des branches, une large plate-forme capable d'accommoder une vingtaine de personnes. C'est là que furent installés les paniers à serpents et les provisions de voyage. Mais, en se glissant au milieu des branches, Mali et Miana eurent bientôt découvert le hamac naturel de lianes suspendu au-dessus de l'eau. Le réseau de fibres ligneuses étroitement enlacées formait un nid si coquet, si bien tapissé de feuilles et de mousses, que les deux jeunes gens décidèrent de s'y installer pour la nuit. Mali, préférant un terrain plus solide, arrangea sa couche sur la plate-forme du tronc.



Le radeau suivait le centre du courant. (P. 84, col. 1.)

Chacun ayant ainsi pris ses dispositions à sa guise, le frugal repas du soir fut rapidement absorbé, le feu de garde allumé, et les voyageurs se laissèrent aller paisiblement au sommeil.

Vers le milieu de la nuit, André se mit à rêver qu'il était à bord du grand navire qui l'avait ramené à Calcutta. Il lui semblait se sentir bercé dans le petit lit de sa cabine et entendre mugir à travers la paroi du navire les flots de la mer. Le navire approchait du port ; demain on entrerait dans le Gange, bientôt il serait à Calcutta, et, dans quelques jours, il reverrait son père et sa chère Berthe. Quelle joie pour lui de rentrer dans sa patrie adoptive et quel plaisir pour les siens en le retrouvant grandi, plus fort, plus instruit, un homme en un mot!

Soudain un fracas épouvantable réveilla en sursaut le dormeur, qui se retrouva à côté de son ami Miana dans le berceau aérien du banian. Un vent violent agitait la forêt; la pluie tombant à torrents avait éteint le feu et l'obscurité était entrecoupée d'immenses éclairs violets.

« Le *tofan!* s'écria Miana en se réveillant.

— Un cyclone! dit André; alors nous sommes perdus. »

Il faut avoir vécu dans l'Inde pour comprendre tout ce que ce mot de cyclone évoque de terreurs et d'épouvante. Nul fléau ne peut être comparé à l'horrible météore atmosphérique, car toutes les forces de la nature sont impuissantes contre lui. La trombe aérienne, dans son tourbillon vertigineux, entraîne tout : arbres séculaires, maisons de pierre, rien ne lui résiste. Chaque année c'est par centaines de mille qu'on compte les victimes du cyclone. Le Bengale lui seul, en 1837, perdit ainsi en une nuit un million de ses habitants; en 1876, cinq cent mille victimes furent balayées d'un seul coup par une de ces épouvantables trombes.

Le cyclone faisait rage maintenant sur le Téraï. Ses immenses éclairs violacés remplissaient de lumière et de fracas la sombre forêt dont les arbres géants s'abattaient sous les rafales comme des fêtus de paille.

Mali, retranché dans son asile, exhortait les enfants à quitter leur frêle lit de lianes et à se réfugier auprès de lui. Mais ceux-ci avaient déjà vainement tenté plusieurs fois de suivre son avis. Il eût fallu franchir l'étroite passerelle qui reliait le hamac au tronc du figuier, et le vent était tellement violent qu'il eût enlevé le téméraire qui se fût exposé à son étreinte. Le paisible bassin était maintenant transformé en un lac furieux dont les eaux bouillonnantes remplissaient la clairière et enveloppaient le pied de l'arbre. Impossible donc d'échapper en se laissant choir sur le sol.

Cependant la place devenait intenable; l'ouragan secouait avec une telle violence le berceau de lianes, que les enfants s'attendaient à chaque instant à voir s'effondrer la frêle structure.

Les éclairs, se succédant sans interruption, leur montraient le vieux charmeur en sûreté sur sa plateforme à quelques mètres d'eux.

Tout à coup, la foudre sembla envelopper le tronc de l'arbre ; il se fit un fracas épouvantable, bientôt suivi d'un craquement affreux, et, avant qu'ils pussent faire un mouvement, les jeunes gens sentirent la branche se séparer de l'arbre et les entraîner dans sa chute.

En tombant, André et Miana s'embrassèrent étroitement par un mouvement instinctif, et, fermant les yeux, se laissèrent aller à la mort.

A leur grande surprise, au lieu de disparaître sous l'eau, ils se sentirent, au bout de quelques instants, flotter à la surface du torrent écumeux. L'énorme branche, avec son appendice de lianes et de végétations parasites, formait un radeau et suivait le fil du courant.

En se voyant entraînés, les enfants crièrent ensemble à plusieurs reprises : « Mali ! Mali ! » mais aucune voix ne leur répondit. Une voix humaine eût été du reste bien incapable de se faire entendre au milieu du tumulte des éléments. Sans réfléchir à ce fait, les pauvres abandonnés se laissèrent aller à leur désespoir.

Le radeau glissant avec rapidité sur les flots les entraînait au cœur de la forêt. Ils passaient comme une flèche tantôt dans d'étroites ravines bordées de grands arbres, tantôt par-dessus des rapides formés par des rochers.

Après plusieurs heures de cette course vertigineuse, l'orage s'apaisa ; l'épais rideau de nuages se déchira, et les enfants aperçurent le ciel bleu que l'aube commençait à blanchir.

La première découverte que fit Miana fut son singe Hanouman qui, blotti parmi les lianes, avait partagé le sort de son maître. Celui-ci embrassa tendrement son compagnon, puis interrogea le ciel d'un regard anxieux.

« Quel malheur ! s'écria-t-il enfin, la rivière nous entraîne vers le sud.

— Dans ce cas, dit André avec effroi, nous serons bientôt hors du Téraï et nous ne tarderons pas à tomber aux mains de nos cruels ennemis.

— Aussi faut-il sans plus tarder arrêter notre radeau, répondit Miana. Dès que nous approcherons du rivage, essayons de nous accrocher aux branches qui pendent de la berge ; nous pourrons ainsi gagner la terre. »

Malheureusement le radeau suivait, en tournant sur lui-même, le centre du courant. Pendant de longues heures, les pauvres naufragés firent de vains efforts pour se rapprocher du bord. Enfin un arbre gigantesque, renversé par la foudre en travers du torrent, vint arrêter leur course. En un clin d'œil, les enfants et Hanouman, se servant de ce pont improvisé, gagnèrent la terre.

Le premier mouvement des deux pauvres jeunes gens fut de pousser des cris de joie en se voyant ainsi échappés miraculeusement à tant de périls ; puis, se rappelant toute l'étendue de leur malheur, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en fondant en larmes.

« Qu'allons-nous devenir sans ce pauvre Mali ? s'écria André.

— Ah oui, nous ne le reverrons plus, dit Miana ; j'ai vu la foudre le frapper sur l'arbre. Il aura roulé dans le torrent et moins heureux que nous aura été englouti par les eaux.

— Hélas ! cela n'est que trop probable, dit André ; ne pourrions-nous nous mettre à sa recherche ?

— Y penses-tu ? répondit Miana, il nous faudrait au moins deux jours de marche pour refaire le chemin que le torrent nous a fait franchir cette nuit. Et puis le corps de notre malheureux ami a peut-être été emporté bien loin par les eaux ; comment le retrouver ? Il faut nous rappeler la dernière recommandation de Mali : reprendre notre route et marcher vers le nord-ouest jusqu'à ce que nous atteignions Mussourie.

— En effet, dit André, il nous faut sortir d'ici le plus tôt possible. Mais, si je ne me trompe, Mali calculait que nous avions encore de six à huit jours de marche ; tu dis que le torrent nous a fait reculer de deux jours ; cela fait donc maintenant à peu près dix. Comment vivrons-nous pendant ce temps, car il ne nous reste pas même une poignée de farine pour faire un tchapati.

— Mahadeo aura pitié de nous, répondit Miana, et mon singe Hanouman nous aidera. Ses congénères ne sont pas en peine de trouver leur nourriture dans ces forêts ; il n'est pas plus maladroit qu'eux et peut-être pourrons-nous partager avec lui le fruit de ses recherches. Eh ! tiens, précisément, je l'aperçois là-bas, sur une branche, en train de grignoter quelque chose. Peut-être a-t-il déjà trouvé notre déjeuner. »

Les deux jeunes gens coururent à l'arbre découvert par Hanouman. C'était un manguier sauvage, couvert de fruits, sinon aussi succulents que les délicieuses mangues de Bombay, du moins fort mangeables.

Les fugitifs s'en régalèrent. Puis, Miana ayant rappelé son singe, la petite troupe se mit incontinent en marche vers le nord-ouest, dans la direction du salut.

A suivre. Louis Rousselet.



LES ŒUFS DE PAQUES

I

Le sergent et le Rouzou.

Figurez-vous une vallée tortueuse encaissée dans les rochers. Au fond coule un torrent. Très-bien ! Sachez maintenant qu'on la nomme la *Vallée des angoisses*. En effet, le vent y pleure et l'eau y sanglote. Au crépuscule, l'engoulevent y tourne rapidement d'un vol irrégulier autour de quelque tronc d'arbre isolé, puis s'abat dans une touffe d'herbes. Les nuages qui la traversent semblent, ombres damnées exhalées de l'enfer, fuir rapidement, poursuivies sur la terre par quelque ange invisible.

Un chemin étroit surplombe les replis du torrent.

La nuit tombait. Personne en route, si ce n'est un homme âgé déjà, né paysan, parti soldat, et qui, rentré sergent au village, y était depuis quarante ans redevenu paysan, bon diable et travailleur robuste.

Il regagnait paisiblement sa chaumière. Toutefois il s'aperçut qu'un enfant de six ou sept ans environ s'efforçait de suivre de ses menus pas pressés ses longues et tranquilles enjambées.

Le sergent, comme on le désignait au pays, devina que l'enfant avait peur dans ce ténébreux chemin désert et voulait cheminer sous sa protection. Alors le brave homme, qui avait bon cœur, insensiblement ralentit le pas pour ne point harasser l'enfant, dont il entendait les pauvres petits pieds nus se hâter derrière ses lourds talons ferrés.

Bientôt, se retournant, il distingua cette fois une fillette au teint couleur de marron d'Inde, aux cheveux de charbon tout défaits, aux yeux brillants comme deux prunelles de chat.

Elle allait sans souliers et sans bonnet, dans une robe misérable, en haillons. Sa main pendante tenait un tambour de basque volumineux comme une *tourte* de pain bis. Les grelots et les rondelles de cuivre sonnaient parfois tristement.

« Où vas-tu comme cela toute seule, petite?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas?

— Non! ce matin on a enterré là-bas ma mère, qui est morte dans une grange. Nous voyagions toujours toutes les deux. Elle chantait et moi je dansais. J'ai tant pleuré pour qu'elle ne me laissât pas abandonnée sur le chemin; ç'a été inutile. Maintenant je ne sais pas où aller et j'ai peur.



La petite et le vieux débouchèrent de compagnie. (P. 85, col. 2.)

— Eh bien! marche à côté de moi et donne-moi la main. Comment t'appelles-tu ?

— Ma mère m'appelait Josika.

— Quel chien de nom! » grommela le sergent.

Puis l'on ne se dit plus rien. Enfin la petite et le vieux débouchèrent de compagnie au bout du ravin, en plein village et en face d'un clocher sombre, massif et camard.

C'est ici que le sergent se sentit fort embarrassé. Il s'arrêta; il se gratta la tête ; il hésita :

« Où iras-tu maintenant?

— Je ne sais pas toujours.

— Diable ! tu n'as donc personne au monde !

— Personne.

— Mille diables! Alors si tu restais avec moi? Je serais ton père. Moi aussi je vis solitaire comme le coucou, et c'est passablement triste.

— Vous avez l'air si bon et moi je suis si malheureuse! Si vous vouliez...

— Si je veux! si je veux! Certainement! Et comment faire autrement? Je ne puis pas te laisser pourtant courir seule, la nuit!

— Par le flanc gauche — gauche! Voici ma taupinière. Que le bon Dieu s'en mêle à cette heure! c'est son affaire. S'il nous laisse mourir de pauvreté tous deux, ça ne lui fera pas honneur. »

Ce disant, le sergent poussa la porte d'une humble cabane. Il ne possédait absolument rien au monde qu'un estomac de fer et deux bras d'acier. Il vivait de ses journées; mais, parmi les braves gens, il n'existait certainement pas son pareil dans toute la paroisse. La chaumière se blottissait sous une couverture de chaume enfumé, le long de laquelle couraient des mousses comme des bordures de velours. Pendant les jours de printemps, les iris souriaient au soleil dans leur bleu de lapis, et leurs feuilles couleur vert de mer ressemblaient, quand le vent les agitait, à une vague d'eau verte ondoyant dans les airs. Voilà tout le luxe de la cabane. L'intérieur en était nu, délabré, noir et froid.

Le sergent, après avoir coupé un large chanteau de pain à la bohémienne, arrangea dans un coin, comme il put, une couchette à l'enfant en lui disant:

« Tu as un nom de païenne. Tu t'appelleras Rouzou — le rosier — en attendant que je te fasse baptiser, car tu ne sais même pas davantage de quelle religion tu es. »

Le lendemain ce ne fut qu'un jabotage au village. M. le curé apprit la nouvelle par sa gouvernante, qui la tenait du boulanger, à qui le cantonnier l'avait racontée. Les langues carillonnèrent. Les commentaires, les jugements hasardés, les après tout, les pourquoi allaient leur train comme les traquets au moulin. Les uns trouvaient que le sergent avait bien fait, les autres le blâmaient, beaucoup riaient sournoisement.

Le sergent laissa dire et rire et conduisit sa petite bohémienne droit chez M. le curé.

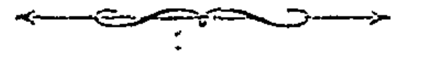
« Monsieur le curé, il s'agit de me baptiser ce morceau d'enfant. Ça n'a ni père ni mère, ni maison, ni pain, ni rien du tout. Le bon Dieu me l'envoie à moi qui n'ai pas grand'chose de plus. Deux misères ensemble attireront peut-être mieux sa providence. Faites-moi de cela une solide chrétienne. Je serai le parrain. Votre gouvernante acceptera sans doute, par charité, d'être la marraine?

— Vous êtes un digne homme, sergent, répondit le curé en lui donnant une large poignée de main. Dieu vous le rendra au centuple...

— Fichtre, monsieur le curé! c'est bien assez d'un enfant. S'il m'en met sur les bras cent au paradis, il faudra qu'il se charge de les nourrir. »

Ils rirent tous deux. On baptisa la fillette qui n'y comprit goutte; mais le curé se chargea petit à petit de l'instruire.

A suivre. AIMÉ GIRON.



L'ANNAM

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Tout au bout de la rue des Nations, entre l'Amérique du Sud et les Pays-Bas, se pressent deux petits pavillons asiatiques, l'un consacré au royaume de Siam, l'autre à ce que l'on se complaît à appeler pompeusement l'empire d'Annam. Par une gracieuse condescendance, le gouvernement français a permis à ce dernier pays d'afficher une indépendance qu'il n'a plus, car les traités nous permettraient de considérer l'Annam comme partie de notre empire colonial. Il eût mieux valu, ce me semble, le placer entre notre Cochinchine et notre fidèle vassal du Cambodge; c'eût été sa vraie place. Voit-on représentés à l'Exposition soit le royaume de Cachemire, soit le Népâl, soit même le Nizam d'Haïderabad? Non, et cependant ces pays, que l'Angleterre couvre de son puissant pavillon, sont bien plus puissants et plus maîtres d'eux-mêmes que le puissant empire d'Annam, que Francis Garnier conquit en huit jours et dont nos troupes ont le droit d'occuper les principaux ports.

« Le royaume d'Annam, dit M. Brossard de Corbigny, un des plus anciens États de l'Asie orientale, est situé entre les 11e et 23e degrés de latitude nord, le long de la côte Est de l'Indo-Chine. Avant notre conquête de Saïgon, trois régions bien distinctes étaient rangées sous la domination de Hué, alors comme aujourd'hui capitale du royaume annamite. C'étaient: au nord, le Tonking; au milieu, la moyenne Cochinchine; et au sud, le Nam-ki, Gia-dinh ou basse Cochinchine, dont nous venons (avril 1875) d'être reconnus par le roi d'Annam légitimes possesseurs. De ces trois provinces primitives, le Tonking et la moyenne Cochinchine restent seuls au roi actuel, à Thu-duc, qui ne peut désormais faire valoir aucun titre à la reprise de notre belle colonie de l'extrême-Orient. La moyenne Cochinchine a toujours passé pour le plus pauvre des trois pays; elle n'a jamais pris l'essor qu'une sage administration et le commerce européen ont déjà donné à nos provinces du sud et donneront avant peu à la vallée du nord, au Tonking, lorsque bientôt nous y aurons établi les premières bases d'une administration sommaire. »

Ceci dit, entrons dans le pavillon annamite de l'Exposition. Dès les premiers pas, nous nous trouvons en face d'un fort joli coffret de bois dur couvert de délicates incrustations de nacre. Après un instant d'admiration, nous continuons notre explo-

ration; à côté, nouveau coffret incrusté de nacre; nous suivons et les coffres se multiplient, changeant de dimensions, à peine de forme; il n'y a dans tout le pavillon que des coffrets; c'est à peine si la modeste vitrine du centre renferme quelques menus objets. Nous en concluons que la seule industrie de l'Annam est la fabrication des coffrets, et notre conclusion est juste, car voici ce que dit à ce sujet l'officier que nous citions plus haut :

« L'art de l'incrustation en nacre est poussé, au Tonking, à un point très-remarquable. Pourquoi? Comment se fait-il que ces gens peu vêtus, mal nourris, se soient mis à faire, dans leurs cases de feuilles, des coffrets, des meubles d'un dessin original, fouillés à jour, aux panneaux ornés de devises de nacre d'une finesse extrême? Pourquoi un travail si élégant est-il destiné presque exclusivement à contenir l'ignoble chique de bétel? La chaux à mâcher salit partout ces jolis coffrets, et des mains sales, gluantes, en tachent l'extérieur. Cela s'est toujours ainsi fait de père en fils. Les matières premières sont peu éloignées; la nacre est fournie par un gros coquillage assez commun dans les îles et sur la côte; cependant la nacre verte vient d'Europe. Quand au bois, il est répandu partout, il n'a rien de bien précieux. C'est une espèce de bois de fer, dur, brun, se prêtant bien au travail de la gouge. Pour arriver à cette finesse de dessin déjà appréciée à Paris, l'ouvrier, l'artiste annamite trace d'abord sur une feuille de papier le motif à reproduire; puis, pinçant dans un étau de petites plaques de nacre irisée, il dégrossit à la lime (et quelle lime!) le feston qu'il veut faire, et petit à petit, amincissant sa nacre avec adresse, il arrive à découper les plus fins contours : il ne reste plus dans l'étau qu'un petit morceau de dentelle de nacre, un fruit, une feuille, qu'il a eu le soin de tailler dans certains reflets assortis, de façon à juxtaposer les diverses nuances, aurore, jaune d'or, rose, violette, verte, de toutes ces nacres d'une vivacité charmante. Ce travail fort long est continué par l'incrustation de chaque pièce, successivement faite à la main dans l'épaisseur du bois. La précision augmente beaucoup le mérite de l'ouvrage. Enfin le tout est poli, et l'on complète l'ornementation par de petits coups de burin noirci, pour alléger encore l'aspect général du travail. D'autres fois la nacre est sculptée en bas-relief et ressort sur les panneaux. Ces objets-là coûtent un peu plus cher; néanmoins la main-d'œuvre reste à bas prix. Cette industrie tonkinoise sera d'ici peu d'années fort estimée en Europe.



Fabrication des coffrets annamites. (P. 87, col. 1.)

» Une autre industrie locale est celle des vases de cuivre rouge niellé. Ceux-ci sont bien moins répandus que les coffrets et inférieurs aux objets analogues du Japon; il y a pourtant des boîtes et crachoirs niellés d'or, d'argent et de cuivre noir très-originaux.

» Si l'on joint à ces industries le travail de l'ivoire, le tissage assez primitif de la soie indigène, unie ou brochée de dessins très-simples et teinte par des procédés du pays, on aura à peu près la nomenclature des industries cochinchinoises. La céramique, la fonderie artistique, la verrerie, le travail du fer en gros, y sont inconnus; les produits du sol sont à peine épurés. »

Et cependant ce pays est un des plus riches du globe ; son sol est presque partout encore vierge ; ses montagnes portent des bois précieux, et leurs flancs recèlent des gisements de métaux et de houille qu'aucun pic n'a jamais effleuré. Mais aussi écoutez ce que dit un de nos envoyés à Hué :

« Non-seulement les arts et l'industrie ne reçoivent du gouvernement annamite aucune impulsion, mais encore ils ne trouvent de sa part que des entraves décourageantes. Si un ouvrier adroit commence à se faire quelque gain par son travail, il est aussitôt signalé au gouverneur de la province et envoyé d'office à Hué par le mandarin. On l'installe dans la citadelle, on l'y nourrit, mais tout son travail et sa liberté sont devenus chose du roi ; de salaire, peu ou point : autant vaudrait le travail de la prison. Aussi Hué ne produit-il absolument rien en dehors des objets usuels les plus vulgaires. Quelques fabricants d'ornementations grossières s'y tiennent dans la plus parfaite médiocrité, tandis que les objets du même genre fabriqués aujourd'hui chez les missionnaires, à l'abri du monopole royal, et vendus de gré à gré, sont de petits chefs-d'œuvre de marqueterie. Chez ceux-ci, progrès, extension, travail mieux rétribué à mesure que les demandes augmentent ; chez le mandarin, au contraire, entraves, accaparement et dépérissement de l'industrie. Sur ce point encore, nos idées libérales effrayent les détenteurs du pouvoir ; ils sentent que le commerce peut venir un jour contre-balancer leur importance administrative. »

Admirons donc les coffrets annamites, mais espérons, pour la cause de progrès et d'humanité que représente la France en Indo-Chine, qu'à la prochaine Exposition ces charmants produits de l'industrie tonkinoise figureront dans les salles de la section des colonies françaises.

Louis Rousselet.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LE PAVILLON DES FORÊTS

A l'aile gauche du palais du Trocadéro ou, si l'on préfère, sur le flanc droit du Trocadéro, lorsqu'on arrive du Champ-de-Mars et en bordure sur l'avenue d'Iéna, se dresse un élégant chalet construit entièrement en bois.

C'est le pavillon où sont exposées les collections entomologiques et géologiques de l'École forestière, les cartes, les plans, les modèles, les photographies, les reliefs relatifs au reboisement des montagnes et à la fixation des dunes, ainsi que la collection des instruments d'exploitation et de façonnage des bois.

L'administration des forêts occupe cependant déjà au Palais même du Champ-de-Mars un emplacement spécial (groupe V, classe 44) où sous cette désignation : *Produits des exploitations et des industries forestières*, est exposée une collection complète des échantillons des essences peuplant nos forêts, des spécimens des produits fournis pas ces essences, tels que bois ouvrés, charbons, écorces résines, lièges, etc ; enfin, une collection d'instruments forestiers d'abatage et de fabrication.

Mais cette exposition ayant été considérée comme insuffisante, un autre emplacement d'une superficie de plus de 5000 mètres a été attribuée à l'administration forestière au Trocadéro. C'est là qu'elle a fait construire le chalet où nous allons entrer, au milieu d'un parterre vallonné, où se trouvent distribuées par groupes plus de deux cents espèces d'arbres résineux naturalisés ou en voie de naturalisation et tirées du domaine forestier des Barres (Loiret).

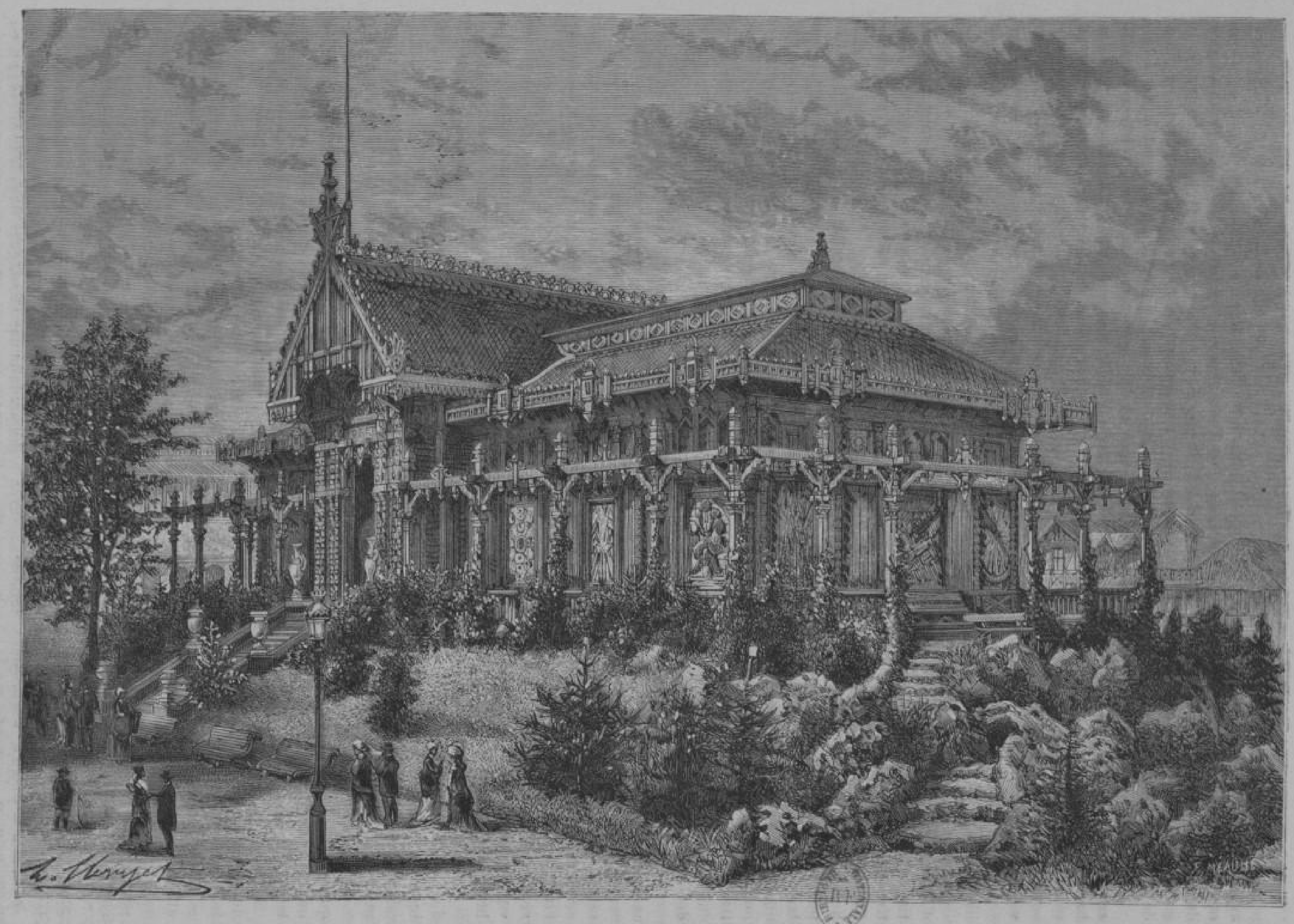
L'intérieur du chalet, comme son aspect extérieur, répond agréablement à l'idée du but qu'on s'est proposé. On est en pleine maison rustique, parfumée de tous les aromes de nos bois. Un choix et une combinaison des bois les plus divers séduisent les yeux dans la construction même.

Au milieu du chalet, devant la porte d'entrée, se dresse orgueilleusement, sur un piédestal de bois noir, un sanglier... empaillé, l'hôte redoutable de nos forêts, un de leurs derniers possesseurs, contre lequel se heurte, toujours avec un nouveau plaisir d'ailleurs, la volonté de l'homme.

A chacune des quatre faces du piédestal est fixée une tête de chien, l'auxiliaire empressé du chasseur. Pour le moment, le gibier occupe la place d'honneur. Au fond, contre la muraille, des bois de cerf étendent leurs ramures, et au plafond, suspendus aux poutres transversales, des aigles semblent planer, menaçants et prêts à fondre sur quelque innocente victime. Puis, couvrant les panneaux, en panoplies brillantes, des carabines, des baïonnettes, des couteaux, attirail émouvant, disposé là autant comme le spectacle d'une indispensable nécessité, que pour le plaisir des yeux.

Une grande carte forestière sert tout d'abord d'indication générale au visiteur. Elle fait connaître la division administrative de la France en conservations, inspections et cantonnements. Chaque division est indiquée par une teinte de couleur spéciale. Il en est de même pour la désignation des bois et forêts, qu'ils soient propriétés particulières ou communales.

Une bibliothèque de 165 volumes contient tous les principaux ouvrages publiés par l'administration des Forêts ou par les agents forestiers : publications



Le pavillon des Forêts, à l'Exposition. (P. 88, col. 1.)

périodiques, livres traitant d'économie forestière et agricole, c'est-à-dire de la culture, de l'aménagement des forêts; du débit, de l'exploitation du bois; du reboisement, du gazonnement; livres d'histoire naturelle, de physique et chimie, de topographie, de droit forestier; documents statistiques, etc.

Un herbier qui peut être feuilleté facilement accompagne cette bibliothèque. Il forme six gros volumes, représentant 350 espèces ligneuses, qui se répartissent ainsi : 95 arbres, 91 arbrisseaux et 164 sous-arbrisseaux. Ce sont là les échantillons de la végétation de nos bois et forêts.

A côté de cet herbier s'en trouve un autre fort intéressant.

Notre flore s'est enrichie depuis quelques années d'un assez grand nombre de plantes ou arbres exotiques, assez répandus dans nos jardins et dont on a tiré encore parti pour le repeuplement de nos forêts. C'est ce qu'on appelle les essences naturalisées. Un herbier spécial en contient une collection photographique assez considérable, comprenant les feuilles, les fleurs et le fruit de chaque spécimen reproduit, d'après nature, en grandeur naturelle. Déjà, à l'Exposition universelle de 1867, une semblable collection contenait nos essences indigènes.

Enfin, un autre herbier est consacré aux forêts qui dépendent de la conservation de Mâcon.

Cette conservation, qui se compose des départements de l'Ain et Saône-et-Loire, présente sous tous les rapports les variétés les plus curieuses. La différence des sols, des altitudes, des températures de cette région en a nécessairement varié la flore à l'infini, et fait qu'on peut la considérer comme le résumé de celle de la France. C'est à ce point de vue que l'administration forestière lui a consacré un herbier spécial.

Après avoir parcouru les herbiers, jetons un coup d'œil sur les vitrines où est exposée la collection des insectes utiles et nuisibles aux forêts, avec les échantillons des dégâts que commettent ces derniers.

Cette collection est composée de 61 cadres. En ce qui concerne les insectes nuisibles, il paraît que nous n'avons pas trop à nous plaindre ; non pas que leur collection soit modeste : elle n'est que trop considérable ; mais on nous dit que « la diversité des forêts de la France, la variété des essences qui les peuplent, le plus souvent à l'état de mélange, la prédominance des bois feuillus sur bois résineux atténuent considérablement les ravages que les insectes y commettent » et que ces ravages « ne sont point comparables à ceux qui sévissent dans beaucoup d'autres contrées de l'Europe. »

On n'en examine pas moins, avec toute la considération qui leur est due, tous ces petits êtres empalés au bout de longues aiguilles, depuis le coléoptère coccinellide jusqu'à l'orthoptère acridite..., avec lesquels M. H. de la Blanchère vous fera faire plus ample connaissance.

Voici maintenant une collection de différentes espèces de bois.

Parmi les plus curieux échantillons, remarquons le bois de *résonnance*, que les facteurs d'instruments de musique emploient pour la fabrication des tables d'harmonie. Le bois de résonnance est tiré de l'épicéa et doit présenter une telle perfection dans la rectitude des fibres, dans l'égalité et la minceur des couches annuelles, qu'il se rencontre très-rarement dans ces conditions, même dans les forêts qui contiennent beaucoup d'épicéas. Aussi est-il d'un prix extrêmement élevé.

La France tire tous ses bois de résonnance de l'étranger, de la Forêt-Noire, de la Bohême, du Tyrol. Elle possède cependant nous dit-on encore, dans les hautes régions du Jura, et mieux encore, dans la Savoie, des forêts d'épicéas dont les produits pourraient, sous ce rapport, rivaliser avec les meilleurs de l'étranger.

Plus loin, c'est une collection de bois d'Eucalyptus, arbre australien, que nous avons naturalisé en Provence, en Corse et surtout en Algérie. Ceux qui s'occupent de la culture de cette essence vont jusqu'à promettre sur son rapport les résultats les plus merveilleux, quelque chose comme un revenu annuel de 2000 francs par hectare.

Quoi qu'il en soit, la croissance de cet arbre est extraordinaire ; et on doit reconnaître, dit la notice forestière qui lui est consacrée, que « l'Eucalyptus globulus, ne produisît-il que du bois de chauffage et des traverses de chemin de fer, sera l'une des plus précieuses naturalisations de la seconde moitié de ce siècle ».

Nous arrivons à une collection de gui, la plante druidique, le parasite symbolique du chêne. Eh bien, non! il est, au contraire, extrêmement rare sur le chêne, et peu d'agents forestiers, dans le cours de leur carrière, ont eu l'occasion de l'y observer, dit encore la notice.

Le gui abonde, en revanche, sur la cime des vieux sapins. Ses racines s'y enfoncent, s'y dessèchent, s'y décomposent et laissent à la place qu'elles occupaient des trous que l'on serait tenté de prendre pour des galeries d'insectes. De là un défaut très-fréquent dans les planches qui proviennent de la cime des sapins envahis.

A côté de ces interessants échantillons de bois bruts, sont disposés les produits travaillés, instruments d'abatage et d'exploitation, outils de toutes sortes propres à toutes espèces d'industries, bois de tour et bois de sciage, etc., dont la nomenclature serait trop longue.

Puis, viennent des plans en relief de la forêt de Fontainebleau, des routes forestières dans les montagnes de la Chartreuse, un modèle de chemins de schlitte, chemins qui sont destinés à descendre les produits des montagues dans les vallées; et, en ce qui concerne le reboisement, des plans, des cartes, des photographies : bassin du Bourget, avant

et après son reboisement ; reboisement de la Drôme ; travaux de consolidation, etc. ; puis un herbier des principales plantes employées dans les travaux de gazonnement et d'enherbement des montagnes.

Nous arrivons à une exposition des plus curieuses, des moins connues et des plus intéressantes : la fixation des dunes.

Les dunes sont, comme vous savez, des amoncellements de sable, fréquents sur certaines parties de notre littoral, perpétuellement augmentés par la mer et poussés par le vent et qui, d'année en année, envahissent le sol ou, du moins, finiraient par l'envahir si on ne les arrêtait.

L'administration forestière a donné, pour fixer les idées dans ce sens, un modèle de ses travaux, en exposant un plan en relief de la Coubre.

La pointe de la Coubre, à l'extrémité de la Gironde, exposée à tous les vents, réalise bien l'ensemble des efforts considérables et les résultats acquis par nos forestiers depuis vingt ans. Le plan en relief qui est exposé figure, d'une part, l'envahissement des sables, avec les ravages qu'ils ont causés ; d'autre part, les travaux accomplis pour arrêter cet envahissement, les merveilleux résultats obtenus qui ont amené la végétation même et la culture là où on pensait devoir reculer devant un fléau.

Aux sables mobiles qui, en un siècle, ensevelissent une zone de plus d'un kilomètre, l'intelligence et la persévérance de l'homme ont opposé leurs admirables moyens. C'est l'exposé de cette conquête dont donne l'idée le plan en relief de la Coubre, auquel sont joints des plans comparatifs depuis 1762 jusqu'à ce jour, des collections géologiques et zoologiques, un herbier spécial et une série d'instruments : toutes choses qui constituent l'éloquent rapport et en font l'exposition la plus nouvelle et la plus curieuse du pavillon des Forêts.

L. Savin.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE XII

Au quart, je remis à Mauclerc la lettre à lui écrite par Braguibus, à la lecture de laquelle il dit :

« Je ne sais quelle joyeuseté prépare notre compagnon, et à tout hasard je prendrai mon épée. Allons, René, mon ami. »

Nous trouvâmes Braguibus sur le gaillard d'avant, où il se promenait à grands pas, tenant sous son bras une épée qu'il avait empruntée à Vasseur. Cependant que nous gravissions l'échelle à babord, Crignon gravissait l'échelle à tribord ; sitôt que Braguibus nous vit, il nous fit la courtoise révérence et mit l'épée au poing d'un air assuré.

« Or ça, messieurs, dit-il, je pense que nous sommes tous prêts à bien faire.

— Voire, dit Crignon, si vous l'êtes, nous le sommes aussi.

— Or bien, dit Braguibus, comme médecin je suis prêt à bien faire, c'est à savoir, à panser ceux qui seront navrés dans cette félone bataille. Crignon, mon ami, car, étant mon second, vous devez être mon ami dans la querelle contre ce coquin d'astrologue, n'est-ce point la coutume de France que les seconds défendent l'honneur de leurs compagnons comme le leur propre ?

— C'est, dit Crignon, la coutume, et je la trouve très-bonne.

— Or bien, continua Braguibus, Mauclerc, mon ami, vous voyez ce bélître d'hydrographe contre lequel vous êtes mon second. Allez, mes amis ! sus ! C'est le moment de faire voir de quel zèle vous avez embrassé ma juste querelle ! Crignon, mon galant ami, mon gentil second, choquez durement contre ce vilain Mauclerc ! Mauclerc, mon valeureux second, mon noble ami, frappez vertement sur ce diable de Crignon ! Ne vous épargnez pas ; je vous en prie ! Vous êtes mes seconds, et j'ai mis mon honneur entre vos mains pour la grande confiance que j'ai en vous. Allez ! saquez ! choquez ! poussez ! Point de quartier ! Mauclerc, je vous assure que ce Crignon ne vaut pas un coupeau d'oignon ! Crignon, tenez pour certain que ce Mauclerc est le vrai portrait d'un truand, et que tout le monde sera bien content de le voir à bas. Moi, cependant, je vous regarderai faire, et je boirai un coup de ce flacon pour vous donner du courage ! »

Quand Braguibus eut fini ce notable discours, il s'éleva une grande risée ; chacun voulut accoller notre médecin et le louer de la plaisante façon dont il avait terminé sa querelle ; mais lui, prenant sous chaque bras le bras de Crignon et de Mauclerc, s'en alla fièrement du côté du château gaillard d'arrière, où était dressée la collation. Il n'eut pas plutôt gravi l'échelle, que je l'ouïs faire un grand cri, m'appelant hautement, et, comme je gravissais à mon tour, je vis, au milieu des compagnons en émoi, Braguibus qui colletait le vilain Martin en personne. Tantôt que je l'eus reconnu, j'accourus, et, dans mon courroux, je l'aurais occis sur la place si les compagnons ne l'eussent tiré de mes mains.

« Traître malheureux, m'écriai-je, vous voilà donc ! Venez-vous du fond de la mer pour recevoir le prix de vos méchancetés ? Vous n'échapperez pas ! Haro ! Arrêtez-le ! Haro !

— Laissez-le ! dit le bon frère Nicolas. Vous, Gonneville, ne devez pas frapper ainsi un homme qui ne se défend point. Laissez-le ! Il sera jugé, je vous assure ; si ce n'est dans ce monde, ce sera dans l'autre.

1. Suite. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27, 43, 59 et 75.

— Mon père spirituel, dit Braguibus, j'aimerais mieux le voir jugé dans ce monde, d'autant que je n'espère point le rencontrer dans l'autre, car nous irons, je pense, dans des lieux opposés.

— Messieurs, dit le capitaine anglais, j'ai trouvé cet homme naufragé qui se tenait attaché à l'épave d'une barque. Je l'ai recueilli à mon bord. S'il a commis des crimes, comme il paraît par ce que vous dites, il sera jugé en Angleterre, parce qu'ayant été recueilli sur un navire anglais il est comme dans le propre royaume d'Angleterre. Soyez assuré qu'il sera fait justice très-exacte de lui, et que je payerai ce qu'il faudra pour qu'il soit pendu s'il mérite de l'être.

— Vertus Dieu, *Da jurandi*, frère Nicolas, s'écria Braguibus, voici qui est bien parlé en Anglais! Vous nous la baillez belle, milord! Il est de présent sur un navire de France, voire de Normandie; et où rend-on justice meilleure qu'en Normandie? Où les procès sont-ils mieux appointés, les causes plus fleuries, les plaidoiries plus grasses? Ne me parlez que de Normandie quand il s'agit de faire pendre son homme.

— Monsieur, dit l'Anglais, je demanderai l'avis de votre capitaine, s'il vous plaît.

— Le capitaine Hawkins a raison, dit M. Parmentier, et c'est la sage et ancienne coutume de la marine que comme le pavillon couvre la marchandise, quiconque est recueilli dans un navire est couvert par le pavillon d'iceluy; par ainsi il convient que ce méchant soit jugé en Angleterre.

— Par la mort... Non, je faus... par les fortes fièvres quartaines de monsieur le milord, s'écria Braguibus, le pavillon couvre ici belle marchandise! Qui en donnerait un denier la payerait trop cher. Mais, monsieur l'Anglais, cet homme présent est un traître parjure et meurtrier!

— Parlons de sens rassis, monsieur, dit l'Anglais.

— Parler de sens rassis! s'écria Braguibus. J'enrage! Avez-vous été vêtu d'une robe peinte de diables et fouetté en place publique, vous qui parlez de sens rassis? Je dis *vous*, monsieur le milord; avez-vous mangé de la soupe à l'huile et des ragoûts à l'ail dans une cave? Avez-vous reçu cent coups de bâton, et vous a-t-on poché les yeux et déchiré votre robe médicale? J'ai encore le dos tout bleu des coups que m'a donnés ce vilain. Voulez-vous voir les marques? Ah, si maître Picot était ici, ce faux traître Martin serait déjà pendu!

— J'en appelle! dit Martin. J'en appelle à la justice d'Angleterre et à la générosité de M. de Verassan, et à la charité du bon frère Nicolas! Miséricorde, frère Nicolas! Au surplus, je suis gentilhomme de bonne maison et ne puis être jugé que par mes pairs.

— Vos pairs, dit Crignon, sont forfants et meurtriers. Tenez-vous pour heureux que le pavillon d'Angleterre vous protége.

— Ainsi, dis-je à Crignon, vous le quittez? Et vous, monsieur de Verassan, vous le quittez pareillement?

— C'est, dit M. de Verassan, la coutume et la loi souveraine, et il n'y a rien à dire, mon ami.

— Au demeurant, dit l'Anglais, je vais le faire mettre aux fers dans la sentine de mon navire, et tenez pour assuré, monsieur, qu'il ne perdra rien. Vous écrirez votre déposition par devant moi et ce bon religieux, et elle fera très-bien foi en Angleterre.

Vous voyez ce bélître. (P. 91, col. 2.)

— Allons, dit Braguibus en soupirant, je ne ferai pas encore son anatomie cette fois-ci. J'ai ouï dire que la justice était boiteuse, mais je ne pensais pas qu'elle clopinait à ce point. Vous clochez, dame Thémis, vous clochez bien fort. Or bien, puisqu'il le faut, attendons : nous n'y perdrons rien que l'attente, comme disait le bon Villon; et, en attendant, buvons pour hausser le temps.»

On s'assit à table, cependant qu'on ferrait Martin. Mais ce bon Braguibus était si charitable et de si douce composition qu'il ne pût endurer de voir pleurer ce méchant, avec sa mine déconfite et son corps tout miné par la peine qu'il avait endurée sur mer. Prenant donc une pièce de jambon qui était dans son écuelle et un gobelet plein de vin, il donna vin et jambon à Rompanent qui servait à table, et lui dit en tournant le visage :

« Rompanent, mon ami, donnez cela à ce malheureux coquin; aussi bien me peine-t-il trop de le voir si macéré en sa chair, et je ne saurais manger s'il ne mange. Je souhaite qu'il vienne à vraie pénitence et que Dieu lui pardonne.»

Frère Nicolas, se levant, courut embrasser Braguibus.

« A cette heure, Braguibus mon ami, s'écria-t-il, j'ai vu le vrai chrétien tel que le montre saint Paul! Je le vois en vous! Votre action vous sera comptée, soyez-en assuré, mon frère. C'est par de telles actions qu'on gagne le ciel.

— Je l'ai fait, dit Braguibus, sans y songer autrement, parce que j'étais ému de pitié. J'ai moi-même éprouvé les affres du naufrage.

— Point, point, dit Crignon. Capitaine Hawkins, je n'aime point le savoir sur votre navire, mais je vous connais pour prudent et avisé. Veillez bien sur lui, ou il vous fera quelque méchanceté; il sera temps de lui faire charité assez, une fois que vous l'aurez remis aux mains de la justice d'Angleterre, et voici deux écus pour faire dire des messes pour lui, après qu'il sera pendu. »

Tantôt furent remplis les verres et hanaps, et, les grâces dites, il fut fait, par ordre du capitaine, une décharge de toutes nos artilleries : la trompette sonna, le pavillon de France et le pavillon d'Angleterre furent hissés ensemble, et toute la compagnie but autant au roi François premier et au roi Henry huitième.

Après quoi, comme le vent fraîchissait, l'Anglais prit congé de nous et emmena sa fille à son bord, car sa route était opposée de la nôtre. Il avait terminé son trafic et revenait en Angleterre.

Braguibus colletait le vilain Martin. (P. 91, col. 2.)

Le samedi, premier jour de juin 1527, faisant notre route au sud, primes la hauteur à midi et trouvâmes qu'étions à 8 degrés 16 minutes de la ligne, et de longitude occidentale 3 degrés; la relevée, vîmes force bonites et albatros faire de grands sauts sur l'eau, et des petits poissons voler en l'air, et crois que Cupidon les avait émus à festiner et eux réjouir ce premier jour de juin.

Le mercredi, cinquième, primes la hauteur du Soleil à midi, à 5 degrés un quart de la ligne, et de longitude occidentale 4 degrés, et eûmes calme et pluie, et le soir mîmes le cap au sud-sud-ouest et au sud-ouest, et en suivant un peu de fraiche.

Le jeudi, sixième jour, primes hauteur à midi, 4 degrés et demi de la ligne, et le soir eûmes un petit peu de fraiche, et fîmes voiles au sud-ouest.

Le vendredi, septième juin, primes hauteur à midi à 3 degrés et demi de la ligne, faisant cette route le vent venant du sud-est.

Le samedi, huitième jour, primes la hauteur à midi, à 3 degrés de la ligne, faisant notre route au sud-sud-ouest.

Le neuvième fîmes semblable route; la hauteur à midi fut à 1 degré et demi de l'équateur; ce jour nous vîmes une grande quantité de poissons volants, et primes quatre ou cinq bonites.

Le lundi, dixième jour de juin, fîmes notre route

au sud; la hauteur fut prise à 54 minutes de la ligne, au pôle Arctique ; ce jour vîmes force bonites et poissons volants. Le *Sacre* prit un marsouin, dont il nous envoya un quartier. Le soir, les compagnons reçurent une ration de vin avec leur souper, parce qu'on allait passer la ligne au jour suivant. Et toute la nuit on fit des préparatifs pour solenniser la fête de la chevalerie de la ligne et pour faire chevaliers ceux de nos gens qui n'avaient point encore passé sous l'équateur. Ceux qui avaient été faits précédemment chevaliers s'assemblèrent sur le château d'arrière, parmi lesquels étaient le capitaine Jean Parmentier, frère Nicolas, Pierre Crignon, Pierre Mauclerc, Nicolas Bouté, maître Antoine Vasseur, Bernard Calmet, qui avait été compagnon du grand Magalhaens, Jean Masson, le gros Pierre Marquier, trompette, Jacques l'Écossais, et aucuns autres. De chevaliers il y avait à faire environ cinquante. Quand la délibération et les préparatifs furent terminés, ce fut vers la fin du deuxième quart, Crignon et Mauclerc vinrent nous chercher, la face riante, nous assurant que la solennité serait bien belle, et que rien n'y manquerait.

De bon matin, nous fûmes éveillés par la cloche du bord, et premièrement fut chantée la messe de *Salve sancta parens*, à notes ; puis un chacun eut l'accollée du capitaine. Et après, ceux qui devaient nous recevoir chevaliers se retirèrent dans les chambres d'arrière, où ils demeurèrent environ demi-heure. Cependant, aucuns d'eux portèrent au pied du grand mât une bien large cuve, qu'ils couvrirent d'un ais et de drapeaux. Tantôt que la cuve fut prête, le tambour et la trompette sonnèrent, et la procession de ceux qui étaient déjà chevaliers sortit dessous le château d'arrière, le plus étrangement vêtue qu'il soit possible de voir. Le premier, derrière le tambourineur et le gros Marquier, trompette, marchait Pierre Mauclerc, tenant son astrolabe au poing. Il était vêtu d'une longue robe et coiffé d'un bien haut bonnet pointu fait de parchemin, auquel il avait attaché de grandes lunettes de papier. Suivait sur un char traîné par quatre compagnons, couverts de peaux de loup marin, Antoine Vasseur, le chef couronné. Sa couronne était de papier doré faite à l'antique, et il avait au menton une grande barbe faite d'étoupes. Sa robe était de peaux de loup marin avec un tas de dorures en papier. A ses côtés était assis Bernard Calmet, déguisé en reine d'une robe de toile à voile ; la reine tenait un cornet percé dont elle tirait force fumée de petun, et, sur ses genoux, elle portait notre mousse Philippot, qui feignait d'être le dauphin et qui faisait la moue à tous les compagnons, tirant la langue et contournant les yeux comme un vieux singe.

Crignon marchait solennellement à côté du char, armé d'une cuirasse de papier, de grèves de papier, d'un écu de papier, et s'escrimant d'une épée de bois. On nous dit qu'il était connétable du royaume de la Ligne et que Vasseur était roi. Un autre des compagnons était l'évêque, et, en lieu de crosse, il tenait le refouloir d'un canon ; derrière lui, le deuxième mousse, Guillemin Lepage, faisait l'enfant de chœur, nous menaçant d'un grand vieux balai qu'il nous disait être son goupillon pour nous donner l'eau bénite à la façon du royaume de la Ligne ; mais, pour eau bénite, il y avait mis du goudron, dont il barbouillait horriblement tous ceux qui l'approchaient.

Tantôt la reine dit d'une voix enrouée :

« Sire, voici des gens étrangers qui veulent entrer dans votre royaume. Il serait bon qu'on leur donnât auparavant le baptême et l'ordre de chevalerie, parce que tous vos sujets sont armés chevaliers ; pourquoi ils ne voudraient pas avoir paix et amour avec d'autres gens qui ne seraient pas chevaliers comme eux. »

Le roi s'écria tant qu'il put :

« Madame la reine, c'est bien parlé ! Monsieur le connétable, allez voir quelles gens ils sont, et s'ils sont dignes d'entrer dans notre royaume et de nous faire l'offrande. Faites avancer mon étendard. »

L'étendard que portait James l'Écossais fut avancé. C'était une gaule, avec une morue salée, accolée de deux harengs saurs.

« Ha, ha ! dit Crignon ; nous allons faire Braguibus chevalier !

— Et comment, dit Braguibus, conférez-vous cet ordre marin de chevalerie?

— Nous le conférons, répondit Crignon, suivant les statuts, en arrosant les gens de force eau salée, pour leur baptême, et en leur faisant boire force eau douce, pour leur proficiat.

— Je me contenterai donc, dit Braguibus, d'être écuyer. Je ne suis point si glorieux. Chevalerie est un sommet trop ardu que je ne prétends pas atteindre. Ce serait pécher contre l'humilité de vouloir être chevalier. Tout au plus pourrais-je être écuyer ou plutôt varlet, ou même page seulement. Je ne me sens pas digne d'être chevalier. Or, Crignon, mon ami, considérez mon peu de vertu, et ne me faites pas boire plus d'eau qu'il n'en faut pour être page. Je suis jeune assez. Je ne veux pas qu'on me mette hors de page. Je vous assure que page me contentera.

— Non, non, dit Crignon. Chevalier vous devez être, chevalier vous serez. Galien et Hippocrate le furent.

— Je ne l'ai jamais entendu dire, dit Braguibus. Vous affirmez une proposition bien hardie. Quand donc, s'il vous plaît, le docte Galenus et le galant Hippocrate furent-ils chevaliers aquatiques?

— Ce fut, répondit Crignon, quand ils tombèrent dans la rivière, *de piscando grenouillibus*. Or sus, et ne barguignez pas tant. Monsieur l'évêque de la Ligne, donnez-lui le baptême, je vous en prie. »

Disant ces mots, Crignon poussa Braguibus, cependant que maître Vasseur tirait l'ais sur lequel

il était assis; ledit Braguibus s'abîma dans la cuve à jambes rebindaines et fit dans l'eau trois ou quatre sauts et cabrioles les plus gracieux du monde. Mais, toutes les fois qu'il voulait sortir de la cuve, les compagnons l'y repoussaient, lui jetant à la figure force seaux d'eau, tellement qu'il en était tout aveugle. Quand ils le laissèrent et qu'il sortit de sa cuve, il faisait bon le voir se secouer comme un chien mouillé, hors d'haleine, soufflant, toussant et crachant, à la grande risée de toute la compagnie.

« Vertus Dieu! s'écria-t-il dès qu'il put parler; *et pertransivit anima mea aquam intolerabilem!* Je suis lavé pour le restant de mes jours! Mais enfin me voici chevalier. Ça, ça, Crignon, venez ça, mon parrain, que je vous donne l'accolée.

— Non, non, dit Crignon. Vous êtes trop mouillé. Allez vous sécher auparavant.

— Je ne vois, dit l'astrologue, qu'un moyen de le sécher : c'est de le suspendre sur une vergue, comme les lavandières font des drapeaux sur une corde. »

Quand il eut ouï telles paroles, Braguibus s'enfuit au grand galop, et ne revint que pour la fin de la solennité, accoutré à l'antique de diverses pièces de toile qu'il avait été chercher dans toutes les caïutes. Cependant, les autres compagnons furent faits chevaliers et plus ou moins mouillés, au grand ébaudissement de tous.

Ensuite fut représentée, par Braguibus et autres gais compagnons, une moralité, qu'un chacun trouva très-belle, et frère Nicolas la loua notablement.

La pièce parachevée, comme il faisait sur le tard, chacun retourna à ses besognes, bien content pour la joyeuse journée que nous avions passée. Et, le lendemain, nous avançâmes dans l'hémisphère austral, rendant grâces à notre Créateur qui nous avait protégés jusque-là.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES NIDS DE POISSONS

Lorsque le savant ichthyologiste, M. Coste, après de longues et patientes études, fit connaître qu'un des plus humbles poissons de nos rivières, l'épinoche, construit un nid pour y déposer ses œufs, la nouvelle ne laissa pas que de surprendre. Eh quoi! un poisson, cet être muet, stupide, serait capable de rivaliser avec l'oiseau; il aurait un instinct suffisant pour abriter ses œufs, les soigner pendant la période d'incubation, pour protéger après leur éclosion ses petits, pour leur apporter la pâture?

Certainement, car l'épinoche fait tout cela. Son nid creusé dans la vase est tressé artistement de brins d'herbes aquatiques que l'humble poisson va souvent chercher au loin, et qu'il réunit et consolide avec du sable. D'autrefois au lieu de le déposer sur le sol, il l'accroche aux joncs ou aux algues, comme l'oiseau suspend son nid aux branches des arbres. Quand ses petits sont éclos, le père les soigne avec sollicitude. « Il ne permet, dit M. Coste, à aucun des nouveau-nés de franchir les limites de son berceau. Si l'un d'eux s'en écarte, il le prend aussitôt dans sa bouche et le reporte à domicile. Quand le nombre des déserteurs augmente, il en saisit plusieurs à la fois, sans jamais en blesser aucun. A mesure que les petits grandissent, le père leur laisse un plus grand espace pour s'exercer; mais alors sa surveillance devient plus difficile et par cela même plus active. On le voit sans cesse aller et venir comme ces chiens de berger qui tournent autour du troupeau, ramènent les brebis qui s'égarent et sont toujours prêts à les défendre contre les attaques dont elles peuvent être l'objet. »

L'épinoche n'est pas le seul poisson qui manifeste une telle industrie et témoigne tant de sollicitude pour sa progéniture. Un petit poisson de l'Inde, appelé *arc-en-ciel*, sait aussi se construire un nid. M. Carbonnier, en étudiant ce petit animal dans un aquarium, a fait connaître récemment toutes les particularités de sa nidification.

Aux approches de la ponte, le mâle commence à préparer son nid au sein de l'eau. Prenant avec sa bouche un peu d'herbe et de mousse, il l'apporte à la surface de l'eau. Ces végétaux, en raison de leur densité plus grande que celle de l'eau, tomberaient bien vite au fond; mais notre travailleur hume à l'extérieur quelques bulles d'air, qu'il place, en les divisant, immédiatement sous les plantes, pour les empêcher de descendre. Il recommence à diverses reprises et forme ainsi, le premier jour, une île flottante, de 8 centimètres de diamètre. Le lendemain, le mâle continue ses provisions d'air, qu'il accumule, cette fois, vers le point central. Ces bulles exercent de bas en haut une poussée dont la conséquence est le soulèvement du disque végétal, qui se transforme, au sortir de l'eau, en une sorte de dôme se balançant sur la surface. Le nid terminé au dehors, le poisson s'occupe à lui donner une fixité qui l'abrite du naufrage. A cet effet, autour de son dôme il établit, avec les mêmes matériaux (plantes et bulles d'air), un cercle horizontal de 2 centimètres de large, ce qui donne à l'ensemble la forme générale d'un chapeau mou à larges bords, s'élevant de 4 à 5 centimètres au-dessus de l'eau.

Ce travail achevé, il égalise le nid à l'intérieur. Dans ce but, il rampe en tout sens et glisse sur les parois, pour en adoucir les surfaces. De son museau et de sa poitrine, il presse ce feutre avec force. L'un des rameaux est-il trop saillant, il le prend et l'emporte ; ou bien, à l'aide de poussées successives de la tête, il le force à pénétrer dans l'intérieur. C'est en tournant et refoulant ce mur de tous côtés qu'il réussit à bien l'arrondir.

Après la ponte, la femelle s'éloigne pour toujours du toit conjugal, abandonnant au poisson mâle les soins de l'éducation de la famille, labeur dont il s'acquitte d'ailleurs avec un zèle tout paternel. Recueillant avec sa bouche les œufs épars dans les herbes, il les place dans le nid et les dispose avec ordre; puis il sort du nid, et avec une activité extrême il se met en devoir d'en rétrécir l'entrée.

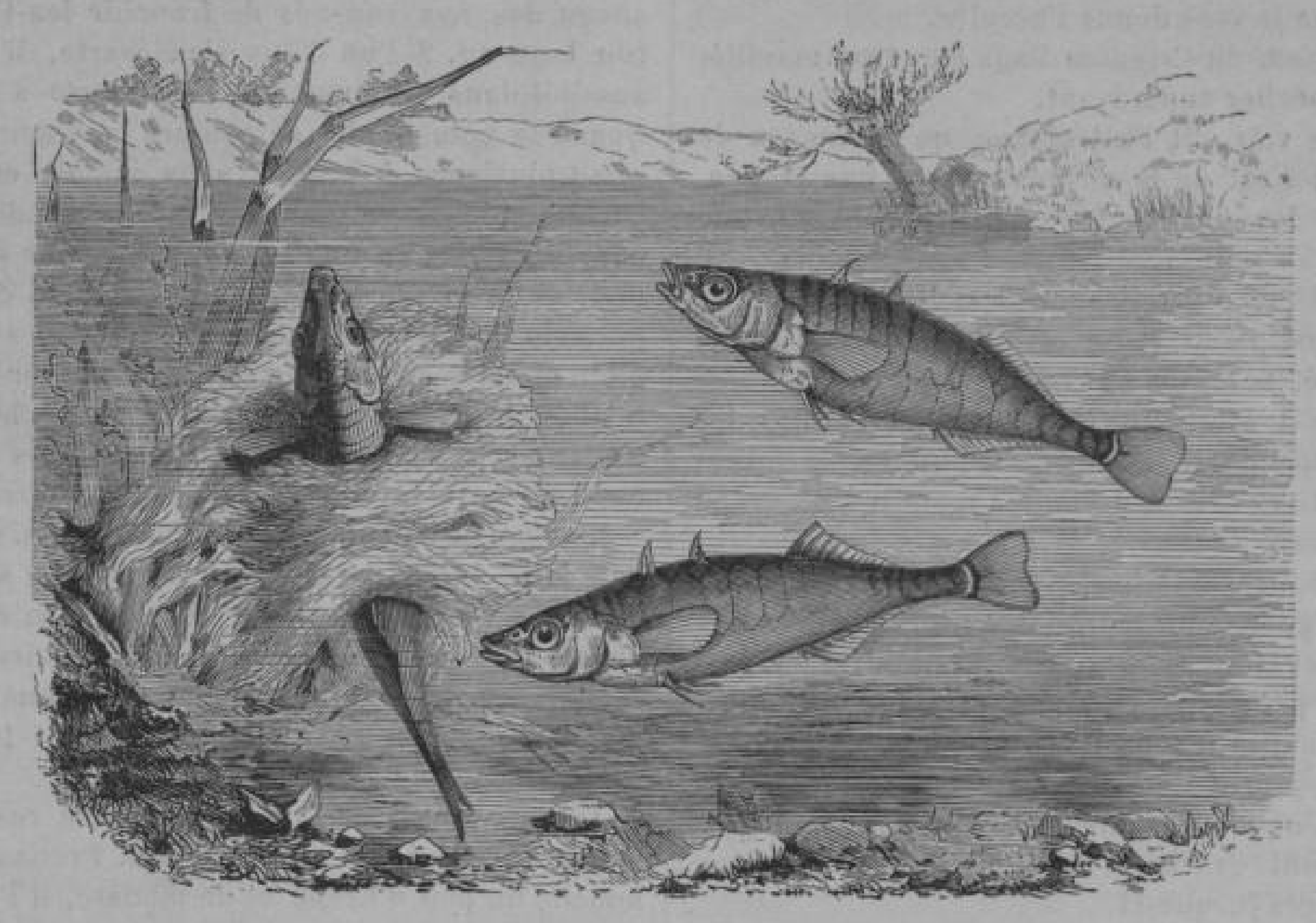
Ce travail terminé, il s'éloigne et tourne autour de son édifice, pour en examiner l'ensemble, non sans inquiétude, car il va souvent chercher de nouvelles bulles d'air, qu'il place avec intention sous les points douteux ou sous les parties menacées.

Au bout de soixante-dix heures d'incubation, le poisson mâle, prévoyant que les œufs réclament de nouveaux soins et un milieu tout autre, perce le sommet du nid. Les bulles d'air s'échappent, et le dôme s'affaisse à l'instant sur l'eau, emprisonnant tous les embryons, dont l'existence commence à se manifester.

Craignant que les petits n'échappent à sa sollicitude, il se met en devoir de leur créer une nouvelle barrière. A cet effet, il suit et parcourt le bout externe du tapis flottant et, le tirant avec force, il en désunit le feutre. Il obtient ainsi une bordure, sorte d'effilé pendant, où les fuyards ne sauraient trouver passage.

Alors, sans inquiétude de ce côté, il prend ses petits dans sa bouche et les déplace par intervalles, ramenant toujours vers le centre ceux de la circonférence. Quelques jeunes poissons se risquent-ils dans le sens vertical, il va les chercher et les rapporte au gîte protecteur.

Cette surveillance dure ainsi jusqu'au moment où les embryons, ayant subi leur complète évolution, ont pris de la force et de l'agilité. Leurs fuites multiples et fréquentes lui annoncent la fin de ses fatigues, ce qui a lieu huit ou dix jours après l'affaiblissement du nid.



L'épinoche et son nid. (P. 69, col. 2.)

Beaucoup d'autres espèces de poissons sans doute, encore inconnues, se construisent des nids. Le naturaliste Agassiz en a trouvé la preuve évidente au milieu même des flots du vaste Océan ; il a découvert des nids de poissons encore pleins d'œufs daus le vaste banc d'herbes flottantes de la mer des Sargasses.

Comment ne pas s'émerveiller devant tant d'instinct, devant des soins si constants et si délicats. N'est-ce pas une preuve de plus que la Providence en bonne mère a réparti ses soins à tous les êtres, même à ceux que notre ignorance nous en fait paraître le plus dépourvus.

Th. Lally.



Nul Hindou n'est jamais sorti vivant de mes mains. (P. 101, col. 1.)



LE CHARMEUR DE SERPENTS [1]

XIII

Chez les Metchis.

Accablés de fatigue, n'ayant pris d'autre nourriture que les fruits sauvages découverts par le singe Hanouman, les deux enfants s'arrêtèrent à la tombée de la nuit pour choisir leur gite du soir. Un arbre convenable fut bientôt trouvé, puis Miana se mit à recueillir comme d'habitude des branches de bois mort et à les entasser au pied de l'arbre.

« Que fais-tu donc là? lui demanda André, qui suivait depuis un instant ce manége avec étonnement.

— Dame, je prépare le feu pour cette nuit, répondit le jeune Nât. Crois-tu donc que nous puissions nous en passer? Regarde dans les arbres voisins tous ces paons : leur présence est un signe infaillible que la forêt renferme de nombreux tigres. Du reste, tout aujourd'hui j'ai aperçu sur le sol les nombreuses empreintes de leur passage. Si tu ne veux pas être croqué cette nuit, fais comme moi, car le jour fuit rapidement, et nous n'avons que peu d'instants devant nous.

— Mais mon pauvre Miana, dit André, oublies-tu donc que nous avons tout perdu et que les allumettes aussi bien que le briquet sont restés avec Mali.

— Je n'oublie rien du tout, repartit en riant Miana, mais je n'ai besoin ni d'allumettes ni de briquet pour produire du feu. Attends un peu, tu vas voir. »

Le jeune Hindou ramassa d'abord un morceau de bois sec, et puis, ayant cherché un instant aux alentours, il revint avec un fragment de granit plat. Il posa entre la pierre et le bois une poignée de la fibre ligneuse d'un azédérach, et se mit à l'écraser en frottant vigoureusement; cette espèce amadou échauffé par ce frottement rapide commença à s'amollir, se colla au bois et bientôt prit feu. Une seconde après, sous le souffle de Miana, le bois s'enflamma à son tour et bientôt le foyer de garde lança en l'air ses joyeuses gerbes d'étincelles.

1. Suite. — Voyez vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

« Tu vois, dit Miana, cela n'est pas bien difficile. Maintenant, allons vite nous coucher, car le concert va bientôt commencer. »

Une heure après, en effet, des rugissements s'élevant de tous les points de la forêt prouvaient que le maître d'Hanouman ne s'était pas trompé. André fut réveillé à plusieurs reprises par des bruits de lutte qui ne l'empêchèrent cependant pas de bien profiter de sa nuit de repos.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, les enfants descendirent de leur arbre, et Hanouman fut chargé de découvrir le déjeuner. Toutes ses recherches amenèrent la récolte d'une poignée de prunelles aigres que nos amis se partagèrent avec tristesse.

« Ma foi, si le premier déjeuner, le *tchota haziri*, est maigre, dit Miana en matière de consolation, c'est sans doute parce que le second, le *nachta*, sera copieux. »

Ils allaient se mettre en route, quand les broussailles s'agitèrent bruyamment, et une belle antilope noire, sortant du fourré, passa en bondissant devant eux.

« Ah, si j'avais un fusil, s'écria André à cette vue, nous aurions là un bon déjeuner. »

Sans lui répondre, Miana s'était lancé en courant à la poursuite de l'animal, et bientôt son compagnon l'entendit appeler du milieu des broussailles. André, ne sachant que penser, accourut en toute hâte à son appel. Quelle fut sa surprise en voyant le jeune Hindou accroupi sur le corps de l'antilope.

« Comment, Miana, tu l'as tuée? lui dit-il avec un accent de pitié et se reprochant déjà le vœu qu'il avait formulé à la vue du bel animal.

— Non, non, répondit vivement le Nât. Je n'ai pas eu cette peine. En la voyant passer devant nous, je me suis aperçu que ses flancs étaient teints de sang. Et alors j'ai pensé, ce qui était la vérité, que blessée à mort par quelque bête fauve, elle avait réussi à se débarrasser de son étreinte et fuyait ainsi éperdue pour finir ses jours tranquillement dans quelque taillis. A peine m'étais-je mis à sa poursuite que je l'ai vue tomber là ; quand je suis arrivé, elle expirait. C'est un beau déjeuner que nous servent là nos seigneurs les tigres. Sans compter que la pauvre bête va nous fournir à manger pour plusieurs jours. »

Et, sans désemparer, le jeune Hindou, prenant l'antilope morte, la chargea sur son épaule et la porta dans la clairière auprès du brasier ardent qu'avait laissé le foyer de la nuit. Puis les enfants, tirant le poignard que chacun d'eux portait à la ceinture, se mirent à dépouiller l'animal et à le dépecer. André, en véritable chasseur, excellait dans cette profession, et la pauvre antilope, transformée en gigots et en côtelettes, n'excitait déjà plus que son appétit. Bientôt quelques-uns des meilleurs morceaux placés au milieu du brasier, sur des pierres plates, commencèrent à rôtir.

« Quel déjeuner ! » s'écria avec enthousiasme Miana; et se tournant vers son singe : « Mon pauvre Hanouman, c'est pitié que les dieux t'aient interdit l'usage de la viande ; tout cela va te passer devant le nez.

— Mais il me semblait, dit André en riant, que les dieux aussi t'avaient interdit, à toi comme à tout bon Hindou, l'usage de la viande?

— Que nenni, mon doux seigneur, répondit allégrement l'Indien. Miana est un bon Hindou, mais Brahma, Vichnou et Siva lui ont permis de manger tout ce qui lui fait plaisir, sauf toutefois la chair de la vache, car elle est la nourrice du premier homme et son lait a formé notre sang. »

Les enfants purent cette fois calmer leur faim, quoique André fit un peu la grimace en avalant sans sel et sans pain cette viande à demi-saignante. Une fois le déjeuner expédié, ils couvrirent le brasier de branches de bois vert sur lesquelles ils placèrent le reste de la viande de l'antilope. Lorsque celle-ci fut, grâce à l'épaisse fumée qui l'enveloppait, boucanée suffisamment pour se conserver quelques jours, ils en firent deux paquets enveloppés de feuilles et se mirent en marche, ainsi munis de provisions.

Pendant huit jours ils cheminèrent droit devant eux, ne s'arrêtant que la nuit, marchant de l'aube au coucher du soleil. La viande de l'antilope diminuait rapidement et les fruits étaient rares; ils se hâtaient donc le plus possible d'autant qu'il leur semblait approcher du but. En effet, la nature du pays se modifiait de plus en plus. De nouveau, comme lorsque le cyclone les avait séparés de Mali, ils apercevaient devant eux les pics neigeux de l'Himalaya. La forêt devenait moins dense, les marais se faisaient plus rares, le sol s'accidentait.

Le huitième jour, les jeunes voyageurs arrivèrent au pied d'une haute colline dont les talus verdoyants et doucement inclinés étaient plantés d'arbres magnifiques disposés aussi régulièrement que dans un parc.

A peine Hanoûman eut-il aperçu ces arbres, que quittant l'épaule de son maître il courut vers le plus voisin et se mit à ramasser et à manger avidement les fruits qui jonchaient le sol. En même temps Miana s'écriait : « Des mhowahs ! », et imitant l'exemple du singe, il se mit à ramasser les fruits ; ce que fit à son tour André.

C'étaient en effet des mhowahs qui couvraient la colline. Cet arbre est aux régions sauvages de l'Inde ce que le cocotier est aux rivages de l'océan Indien. La nature l'a doté de propriétés tellement merveilleuses qu'il fournit à lui seul aux primitifs habitants des forêts indiennes tout ce que les peuples plus industrieux ont demandé à l'ensemble du règne végétal.

Le mhowah est un arbre superbe ; son tronc droit d'un grand diamètre porte des branches régulièrement disposées et relevées gracieusement en bras

de candélabres; son feuillage, d'un vert sombre, s'étage en dôme et projette une ombre épaisse. Vers la fin de février, ses feuilles tombent presque subitement et laissent l'arbre complétement nu. Les indigènes ramassent ces feuilles et les emploient à maints usages. Quelques jours après la chute des feuilles, les candélabres se couvrent avec une étonnante rapidité d'une masse de fleurs, semblables à de petites baies rondes disposées en bouquets. Ces fleurs sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans ces régions sauvages. Leur corolle, d'un jaune pâle, forme une baie charnue, épaisse, de la grosseur d'un raisin, qui laisse passer les étamines par une faible ouverture; arrivée à maturité, cette corolle tombe d'elle-même. Les Indiens se bornent à enlever les broussailles autour de l'arbre, et recueillent soigneusement tous les soirs les fleurs tombées pendant la journée. Cette pluie continue durant quelques semaines.

Fraîche, la fleur-fruit du mhowah a une saveur douceureuse, assez agréable, mais à laquelle se joint une odeur musquée, âcre et presque repoussante. Les indigènes en font une grande consommation en cet état; ils les préparent aussi en gâteaux et en mets divers d'une propriété nourrissante. La plus grande partie de la récolte est séchée sur des claies d'osier. Cette opération fait perdre au fruit son arome désagréable; on le façonne ensuite en pains ou on le réduit en farine. Par la fermentation, la fleur du mhowah produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais; si on le distille, on en obtient une eau-de-vie forte, que les Indiens ingrats considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Écosse. On retire encore du résidu des fleurs un bon vinaigre.

Sitôt que les fleurs ont disparu, le feuillage reparaît et recouvre rapidement l'arbre. Au mois d'avril viennent alors les véritables fruits qui ont succédé aux fleurs. Ces fruits, presque semblables à nos amandes, sont d'un goût fin. Les Indiens en font des gâteaux, des pâtes, et en tirent par simple pression une excellente huile comestible et engraissent leurs buffles avec le résidu.



Le bois s'enflamma. (P. 97, col. 2.)

Enfin, pour clore l'énumération des merveilleuses propriétés du mhowah, ajoutons qu'on tire de son écorce une fibre ligneuse qui sert à faire des cordes grossières, et que son bois, facile à fendre, est, quoique d'un grain inégal, inappréciable pour la construction des huttes, puisqu'il résiste aux attaques des vers et des termites.

En récapitulant rapidement les lignes précédentes, nous trouvons que le mhowah fournit un aliment nourrissant dans ses fleurs et ses fruits, du pain, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, une matière textile et un précieux bois de construction. Quel végétal au monde lui est supérieur en utilité?

Aussi ne doit-on pas être étonné si les sauvages habitants des forêts de l'Inde ont fait du mhowah l'emblème de la divinité. C'est à lui qu'ils doivent leur existence; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers *ex-voto*, fers de lance et socs de charrue; c'est entre ses racines qu'ils rangent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs, car les Hindous des plaines, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et les abattent. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi l'Indien sauvage.

S'étant donc régalés des fleurs du précieux mhowah, André et Miana se mirent à gravir la colline. Arrivés au sommet, ils dominèrent une vaste étendue de pays. A leurs pieds s'ouvrait une étroite vallée, au fond de laquelle bouillonnait une rivière dont on pouvait suivre le cours se dirigeant vers le nord-ouest jusque dans une plaine fertile que fermaient à l'horizon les vertes pentes des premiers contreforts de l'Himalaya.

« Ouah! ouah! se mit à crier Miana, en sautant d'enthousiasme, nous sommes arrivés!

— Comment cela? demanda André.

— Vois-tu là-bas, répondit le jeune Hindou, ce pic bleuâtre dont le sommet semble ébréché, c'est le Sinhadanta, la Dent-du-Lion, dont le faîte domine

les sources de la sainte Jumna. En avant sur ces collines vertes, c'est Mussourie; et cette plaine où nous serons dans deux jours, c'est la plaine du Dehra-Doun où roule le Gange naissant.

— Ah! si Mali était là pour partager notre joie et pour contempler avec nous la terre promise, » dit alors André en tombant à genoux et remerciant d'un regard le ciel de sa protection. Puis se relevant : « En avant, Miana, s'écria-t-il, volons à la délivrance de mon père et de Berthe. »

Ils descendirent d'un pas rapide dans la vallée sur laquelle commençaient à s'étendre les ombres du soir. Il fallait donc s'arrêter et chercher un gîte pour la nuit, mais l'étroit défilé n'offrait que de jeunes mhowahs trop faibles pour porter les deux fugitifs, et tout autour s'étendait un inextricable fouillis de broussailles épineuses. La crête même des versants était formée par des rochers à pic qui semblaient inaccessibles. De loin en loin, à la pointe des sortes de promontoires formés par cette ligne de rochers, on distinguait des amas circulaires de broussailles desséchées, semblables par la forme à de gigantesques nids d'oiseaux.

« Qu'est-ce que c'est donc, demanda André, que ces amas de broussailles? on dirait des nids. Serions-nous arrivés dans la vallée que parcourut Sindbad le Marin? car il faudrait les oiseaux qu'il décrit pour occuper de pareilles constructions. »

Miana, à cette question, resta tout interdit, examinant avec terreur les nids mystérieux; puis, tout à coup : « Fuyons, fuyons, s'écria-t-il; ce ne sont pas des nids, ce sont les demeures des cruels sauvages de la montagne, les Metchis. S'ils nous découvrent, nous sommes perdus. »

Il était déjà trop tard pour fuir. Comme si les paroles de Miana eussent été un signal convenu, soudain d'horribles clameurs retentirent dans le fourré, et en un instant les enfants furent entourés par une horde de sauvages hurlants, armés de flèches et sans autre vêtement qu'une bande d'étoffe de coton autour des reins. Leurs arcs étaient taillés dans de fortes tiges de bambou et avaient pour corde une mince nervure de la même matière; quant aux flèches, elles différaient peu de celles dont se servaient autrefois nos archers.

Un de ces barbares, qu'une plume d'aigle plantée dans son épaisse chevelure désignait comme un chef, s'avança à la rencontre des enfants et, jetant sur eux des regards farouches, les salua en ces termes sauvages et menaçants :

« Qui êtes-vous, vous qui vous précipitez volontairement dans les griffes de la mort?

— Seigneur, dit André, nous sommes deux pauvres mendiants nous rendant à la foire d'Hardvar. Nous traversions cette forêt avec notre père, lorsqu'un orage épouvantable nous a séparés. Nous ne savons ce qu'il est devenu.

— De grâce, ajouta Miana tout tremblant, ayez pitié de nous. Voyez, nous avons tout perdu, et rien ne saurait vous tenter dans notre mince défroque.

— Suffit, répondit le sauvage Metchi d'une voix rude; notre chef décidera. Suivez-moi. Et vous, dit-il à ses compagnons, veillez à ce que ces jeunes chiens ne s'esquivent pas dans la broussaille. »

La troupe escortant les prisonniers se mit à gravir le versant de la vallée, et, suivant une étroite faille de la crête rocheuse, atteignit le plateau. Bientôt les enfants virent qu'on les dirigeait vers un des amas de broussailles qui avaient attiré trop tard leur attention. Ces broussailles formaient une enceinte circulaire, haute de plusieurs mètres, d'une grande épaisseur et percée d'une seule ouverture étroite: c'était ce que les sauvages de l'Inde appellent un *pâl*.

A l'approche de la troupe, plusieurs femmes et enfants, aussi peu vêtus que les hommes, étaient venus en courant au-devant des prisonniers et s'étaient mis à les insulter grossièrement. Les guerriers sauvages entouraient cependant les deux jeunes gens et empêchaient que cette foule hurlante les approchât. Ils les firent entrer par l'étroite ouverture dans l'intérieur du pâl, dont le centre était occupé par une massive maison de pierre, grossièrement bâtie, au toit plat formé d'énormes dalles d'ardoise.

La nuit était venue; un grand feu allumé devant la porte même de la maison éclairait de ses reflets rougeâtres toute la scène. Près du feu se tenait un sauvage, juché les jambes croisées sur une sorte de siége dont la charpente en bois était recouverte par les fibres nattées d'une liane. Il n'était pas plus vêtu que les autres; mais une paire d'épais bracelets d'or à ses poignets, un sabre nu placé devant lui en sus de l'arc et des flèches usuels, ainsi que le cercle de sauvages accroupis autour de lui, indiquaient que c'était là le roi des Metchis.

« Que m'amènes-tu là, Mousa? dit-il d'une voix rude au chef qui conduisait les prisonniers.

— Bhaï! répondit Mousa, ce sont deux jeunes vagabonds que mes hommes ont surpris ce matin en train de piller vos plantations de mhowah. Nous les avons saisis au moment même où ils se préparaient à fuir.

— Ah! c'est ainsi, dit le roi s'adressant aux jeunes gens, que vous venez piller sur mes terres. Je ne savais pas que vos pareils eussent tant d'audace. Des Hindous braver le Bhaï des Metchis jusque dans son antre, cela ne s'est jamais vu!

— Seigneur, dit humblement André, j'ai déjà expliqué à votre chef Mousa que c'est sans penser à mal que nous nous sommes appropriés les fleurs de vos mhowahs. Nous sommes des Nâts, de pauvres charmeurs de serpents. Nous nous rendions avec notre père à la foire d'Hardvar, lorsqu'un orage nous a surpris et nous a séparés de lui. Dénués de tout, nous n'avons eu d'autre nourriture que les fruits de la forêt, et en prenant vos fruits nous croyions qu'ils n'avaient pas de maître.

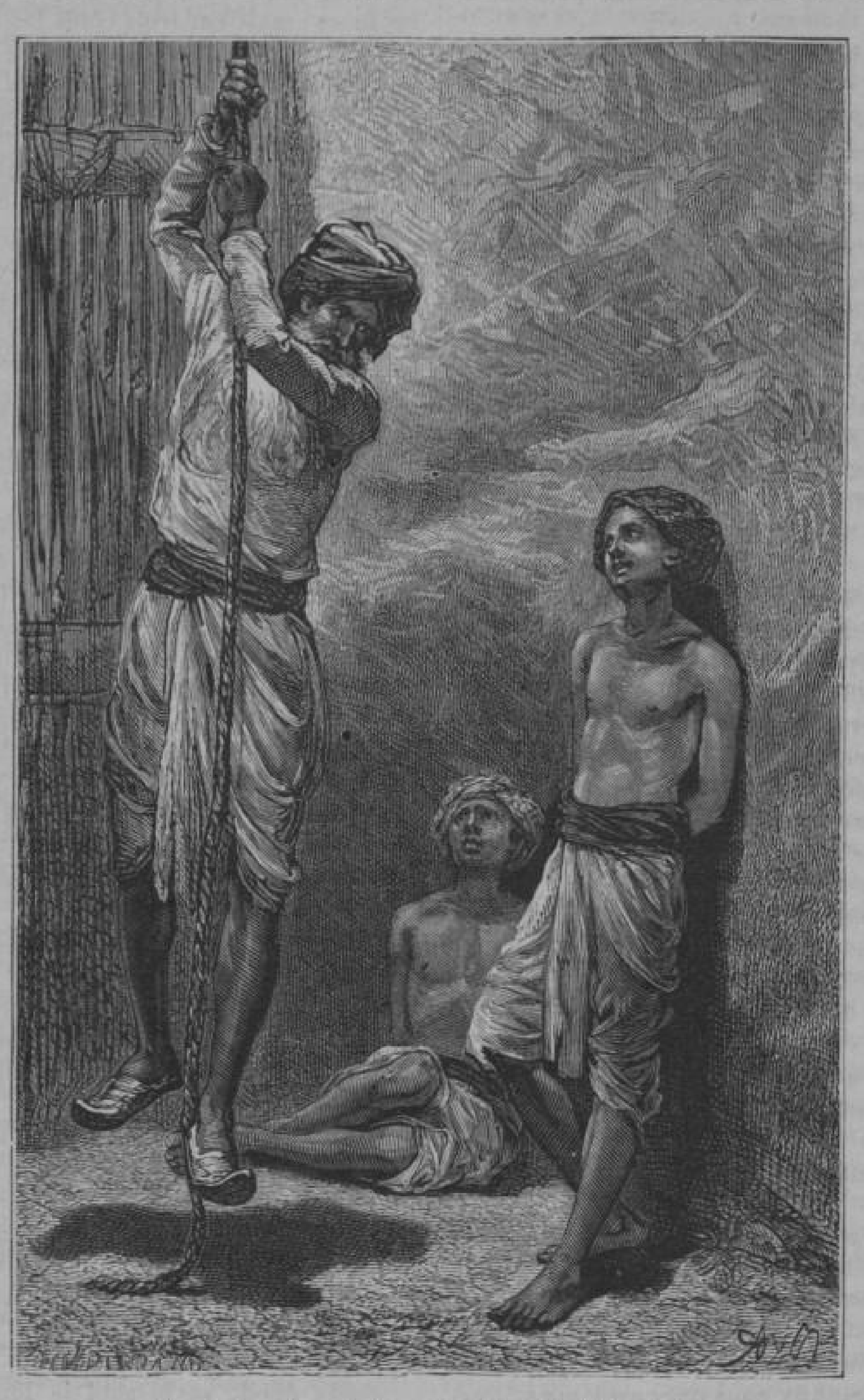
— Que je reconnais bien là la langue menteuse des Hindous! s'écria le roi avec colère. Vous nous pourchassez et nous traquez comme des bêtes fauves; après nous avoir volé ces plaines qui étaient à nous avec leurs riches moissons de froment, vous voulez maintenant nous chasser de ces sombres montagnes où Mahadeo a planté le mhowah pour nous sauver de la faim. Et puis, lorsque vous vous sentez dans nos griffes, vous nous appelez « seigneur, maître », vous vous faites humbles, innocents. Croyez-vous donc me faire oublier tout le sang qui est entre nous? Nul Hindou n'est jamais sorti vivant de mes mains. Dans deux jours, la lune nouvelle se montrera; quand son croissant d'argent paraîtra dans le ciel, votre sang coulera sous le couteau du sacrificateur au pied du mhowah sacré. Entends-tu Mousa? ajouta-t-il en se tournant vers le chef, tu me réponds sur ta tête de ces deux jeunes chiens à figure jaune. Emmène-les et veille sur eux. »

André essaya d'attendrir le farouche monarque, mais les sauvages ne lui en laissèrent pas le temps et l'entraînèrent brutalement hors du pâl, ainsi que Miana qui, pâle et tremblant de terreur, tenait toujours son singe convulsivement serré dans ses bras.

Après un quart d'heure de marche qui les fit passer devant de nombreux pâls d'où les gens sortaient pour les insulter, les pauvres jeunes gens arrivèrent au lieu qui devait leur servir de prison.

C'était un vaste appentis en troncs d'arbres et en bambous, appuyé à une des parois de la montagne qui formait ainsi le mur de derrière de la construction. Au milieu de la façade, un intervalle avait été laissé vide entre deux troncs d'arbre et tenait lieu de porte. Devant l'entrée se dressait majestueusement un superbe mhowah dont le tronc séculaire garni de nombreux ex-voto soutenait un rude autel de pierre: le lieu du supplice devant la prison.

Les enfants furent étroitement attachés avec des liens de liane verte et jetés brutalement dans la hutte. Effrayé par cette opération, Hanouman avait bondi des bras de son maître sur le toit de chaume de la prison, et de là avait prestement gagné la jungle qui couvrait le faîte du roc; avant que les sauvages fussent revenus de leur surprise, l'intelligente bête avait disparu.



Il se laissa glisser le long du câble. (P. 102, col. 2)

Une fois seuls, les enfants fondirent en larmes. La douleur du pauvre Miana était si grande, surtout depuis la perte de son singe, qu'André finit par oublier toute l'amertume de sa position et essaya de consoler son compagnon.

« Écoute, lui dit-il, tout espoir n'est pas perdu. Demain matin je prierai nos gardiens de me conduire devant le roi, et là j'expliquerai qu'au lieu

d'être un simple Nât, je suis le fils d'un riche Européen. Je lui demanderai de fixer pour notre délivrance une rançon qu'un de ses affidés ira chercher à Mussourie. Je ne doute pas que le gouverneur anglais, en apprenant notre triste situation, ne s'empresse de remettre la somme fixée pour nous délivrer.

— Crois-tu que le Bhaï des Metchis consentira à envoyer quelqu'un à Mussourie? demanda d'un air de doute Miana. J'ai bien peur qu'il n'aime pas mieux les Européens que les Hindous.

— Je suis sûr du contraire, répondit André. Mon père, qui avait beaucoup voyagé dans l'Inde centrale, disait que les Gounds et les Bhils, si cruels pour les natifs, se montraient humains et même hospitaliers pour les blancs.

— Espérons que les Metchis ne seront pas pires que leurs congénères des Vindhyas, dit le jeune Hindou. Mais si nous sortons d'ici, qui me rendra mon bon Hanouman? Il doit fuir à cette heure au milieu des bois, épouvanté de sa solitude.

— Qui sait? peut-être ne s'est-il pas éloigné, reprit André, et à notre départ le verrons-nous revenir. »

A ce moment la lourde porte de la hutte s'ouvrit et le chef Mousa entra. Son allure titubante montrait qu'il avait joyeusement fêté l'approche de la nouvelle lune avec l'eau-de-vie fraîche des fleurs de mhowah. Le sauvage, armé d'un tison flambant, s'approcha des prisonniers et les contempla d'un air hébété, en répétant de temps à autre avec la persistance d'un homme ivre : « Le Bhaï a dit qu'il y allait de ma tête! » Enfin, satisfait de son examen, il referma bruyamment la porte et alla rejoindre le cercle de ses compagnons qui, accroupis autour du feu, se versaient de larges rasades d'eau-de-vie.

« Tu vois, dit Miana, que nous sommes bien gardés.

— Pas si bien que cela, répondit André; Mousa est ivre et dans quelques minutes il sera ivre-mort. Si j'en juge par ce que j'ai aperçu par la porte, ses compagnons ne vaudront bientôt guère mieux que lui.

— Oh! si nous pouvions couper nos liens et fuir, murmura le jeune Hindou.

— Oui, mais comment faire? reprit André, nos poignards nous ont été enlevés, et je doute qu'avec les dents nous réussissions à rompre toutes les attaches dont ces bandits nous ont enveloppés. Puis si Mousa nous surprenait ainsi, rien ne pourrait nous préserver de sa colère. Il vaut mieux attendre le jour et essayer d'attendrir le Bhaï, ou du moins d'exciter sa cupidité. »

Pendant ce colloque à voix basse, le silence s'était fait hors de la hutte. André se traîna péniblement sur le sol jusqu'à la porte, et par un des interstices il essaya de se rendre compte des dispositions des gardiens. Ce que le jeune homme avait prévu était arrivé : abrutis par les libations de mhowah, les sauvages dormaient étendus sur le sol; cependant, poursuivi jusque dans l'ivresse par ses préoccupations, Mousa était venu rouler contre la porte de la prison, et son corps à demi incliné consolidait la fermeture. Impossible donc de fuir par là. Restaient les murs; mais sur trois côtés les troncs enlacés de bambou formaient un rempart que n'eût pas entamé une fusillade, et les deux enfants y cherchèrent en vain patiemment un défaut de construction. Sur le quatrième côté, c'était le roc nu. Enfin le toit en chaume était trop élevé pour pouvoir espérer l'atteindre.

« Tu le vois, Miana, j'avais raison, dit André tristement; la fuite est impossible. Nous n'avons plus d'autre ressource que la cupidité du Bhaï. »

En ce moment un léger bruit se fit entendre sur la toiture.

« C'est ce pauvre Hanouman qui n'a pas voulu nous abandonner, murmura Miana. Pauvre bête, il revient rôder autour de nous, comme pour nous servir.

— Chut! dit André, ce n'est pas Hanouman. »

En effet, l'être mystérieux placé sur le toit semblait s'attaquer au chaume dont les brindilles tombaient en tourbillonnant autour des enfants, devenus maintenant anxieux, haletants. Tout à coup un large fragment fut enlevé par une main invisible, et les enfants virent par cette ouverture les étoiles étinceler. Puis une tête d'homme s'avança avec prudence, et ces paroles arrivèrent jusqu'aux prisonniers : « Andhra Sahib, êtes-vous là? »

« Ciel! c'est Mali! exclamèrent les deux enfants, oubliant toute prudence dans leur immense joie, dans leur ineffable surprise.

— Silence! reprit la voix, et pas un mouvement! il y va de notre vie. »

Les exclamations des prisonniers avaient, en effet, attiré l'attention du vigilant Mousa, qui s'éveilla à demi, voulut se lever, mais dompté par l'ivresse roula lourdement sur le sol.

Une minute après, une corde, passée par l'ouverture du toit venait pendre dans la hutte, et, se laissant glisser avec une agileté surprenante le long du câble, le vieux Mali mettait pied à terre près des enfants. En un clin d'œil il eut tranché leurs liens, puis les ayant embrassés silencieusement : « Pas un mot, dit-il à voix basse, et hors d'ici. Vous d'abord, seigneur. »

André obéit; se hissant le long de la corde, il atteignit la lucarne faite par Mali, puis il se glissa sur le toit par l'étroite ouverture. Miana et le charmeur l'eurent bientôt rejoint.

Mali, parvenu sur le toit, tira à lui la corde qui pendait dans la hutte; puis, prenant le morceau de chaume qu'il avait coupé, il le rajusta soigneusement de façon à dissimuler complétement l'ouverture. « Comme cela, murmura-t-il, bien fin celui qui saura par où nous avons fui. Pendant qu'on nous

cherchera encore dans la vallée, nous serons déjà loin dans la montagne. »

Au-dessus de leur tête se dressait maintenant un mur de rochers à pic ; mais là aussi une corde pendue préparait une voie aux fugitifs, qui se hissant l'un après l'autre atteignirent la crête.

Mali tira de nouveau à lui cette corde, la roula soigneusement et l'emporta; puis, entraînant les enfants, il s'enfonça dans la jungle. Au bout de quelques pas, ils arrivèrent au pied de l'arbre où le charmeur avait laissé ses paniers à serpents. Quelle fut la surprise des enfants de retrouver là le bon singe Hanouman. La joie de Miana tenait du délire. Mali ne lui laissa pas le temps de l'exprimer : « J'avais attaché ton singe là, lui dit-il, parce que je craignais qu'en me suivant il ne nous trahît...

— Mais, comment Hanouman est-il avec toi? s'écria Miana.

— Et toi, Mali, comment arrives-tu ainsi miraculeusement à notre aide? dit à son tour André.

— Voulez-vous bien vous taire, tous deux, dit le vieillard. Je vous expliquerai tout cela en temps et lieu; pour le moment, il faut fuir et vite. Il nous reste encore quatre heures de nuit qui doivent nous permettre de distancer les poursuites. Au jour, nous approcherons de la plaine. Là, il y a des villages, car je connais bien ce pays, et nous serons sauvés. »

Les fugitifs étaient déjà loin quand Mousa, réveillé par les premiers cris des paons, se rappela ses prisonniers. Un peu inquiet de son long sommeil, il ouvrit la porte et pénétra dans la hutte. Quelle fut sa stupéfaction en la trouvant déserte. C'est en vain qu'à demi fou de terreur il en sonda les recoins, qu'il explora les interstices de la toiture. Les prisonniers étaient partis. Mais comment? par où? Plein de rage, il sortit de la hutte, réveilla à coups de pied les dormeurs et s'élança à la poursuite des fugitifs.

Au même moment le charmeur et ses compagnons, arrivés à la lisière du Téraï, saluaient de leurs cris de joie le soleil dont les premiers rayons doraient une verte campagne, richement cultivée, parsemée de paisibles villages. Fous de joie, les enfants dansaient, sautaient et embrassaient follement le vieillard qui contemplait leurs ébats avec attendrissement.

« Cher Mali, disait André, que pourrai-je jamais faire pour m'acquitter envers toi? Dis-nous donc comment tu es arrivé encore une fois au moment suprême pour nous sauver? Ce serait à croire que tu es pour tout de bon un magicien, comme le croient les paysans !

— Et comment as-tu retrouvé Hanouman? exclama Miana, qui serrait affectueusement son singe dans ses bras.

— Asseyez-vous là, dit le charmeur en souriant, nous sommes maintenant hors d'atteinte, et mes jambes ont encore plus besoin de repos que les vôtres. Vous allez voir qu'il n'y a nulle magie dans tout cela, et que c'est la main de Mahadeo qui m'a conduit jusqu'à vous.

» Vous comprenez quelle fut ma douleur et mon épouvante quand je vis la foudre vous lancer dans le torrent écumeux avec la branche qui vous portait. Je vous crus perdus, et quand le jour parut je descendis tristement de mon arbre, où j'étais resté sain et sauf. Je pris machinalement un des paquets de provisions ainsi que le panier contenant Sâprani et ses compagnons, abandonnant vos corbeilles que je ne pouvais emporter, et je me mis en marche. J'allais ainsi plusieurs heures sans me rendre compte de ce que je faisais ; puis enfin je me dis que puisque vous étiez mort, c'était à moi d'accomplir votre œuvre, et d'essayer de découvrir et de sauver votre sœur et votre père.

— Oh! le meilleur des hommes! s'écria André.

— Je me décidai donc à continuer ma route vers Mussourie. Il y avait sept jours que je cheminais ainsi quand un matin, en traversant une clairière, j'aperçus au pied d'un arbre les traces d'un feu. J'examinai tout autour le sol, et sur la terre humide je trouvai les empreintes laissées par vos pieds. Je mesurai avec soin ces empreintes, et, à leur finesse, à la façon dont les orteils étaient dirigés en dehors, je pus me convaincre que c'étaient bien vos pieds qui les avaient tracées. Je retrouvai à côté les marques de Miana. Vous aviez donc échappé tous deux à l'épouvantable catastrophe.

» Dès lors, remerçiant Rama de sa visible protection, je me mis à suivre votre piste avec le soin et l'attention d'un chasseur relançant un gibier précieux. Les traces étaient visibles et nombreuses : empreintes de pieds, branches brisées, herbes foulées, foyers abandonnés. En vain je pressai le pas, je désespérais que mes vieilles jambes réussissent à rattraper vos jarrets de quinze ans. Cependant quelle fut ma joie avant-hier, en trouvant encore chaud le brasier que vous aviez abandonné le matin. Je courus comme un fou toute la journée, mais la nuit me força à m'arrêter. Dès l'aube je me remis en marche. Partout maintenant vos traces se retrouvaient fraîches et visibles. Mon cœur bondissant vous sentait près de moi. Enfin de nouveau le soleil baissait. Je gravis la colline et, arrivé au sommet, je vous aperçus devant moi au fond de la vallée, suivant les bords du torrent. J'allais crier, vous appeler, plutôt pour vous exprimer ma joie que dans l'espoir d'être entendu de vous, quand je vis soudain les sauvages vous entourer et vous entraîner avec eux.

» A cette vue, mon désespoir fut si violent que je me jetai sur le sol et y restai comme mort. Je connaissais la cruauté des Metchis et je savais que rien ne pourrait vous sauver d'une mort lente et horrible; car ils dépècent leurs victimes vivantes avec des couteaux de pierre. Enfin je me relevai et, à la dernière clarté du jour, je vis qu'on vous emmenait vers un des pâls. Je résolus alors de tout tenter pour vous sauver ou, si j'échouais, de partager votre

sort. Faisant le tour du plateau, j'errai au hasard à travers la jungle qui domine les pâls-des Metchis, essayant de tirer des clameurs qui montaient jusqu'à moi quelque indication sur votre situation. La nuit était tombée et je ne marchais plus qu'à tâtons quand, approchant du lieu qui dominait votre prison, j'entendis un bruit rapide dans les broussailles et un être velu vint s'abattre sur mes épaules. Remis bien vite de ma terreur par les caresses de l'animal, je reconnus le singe de Miana. Dès lors je m'expliquai tout et, guidé par Hanouman, je vins m'asseoir sur le rocher au dessus même de votre prison. J'entendis vos geôliers raconter en riant votre capture et votre condamnation. Il n'y avait pas de temps à perdre. En un instant j'eus fait mon plan. Ayant placé Hanouman à la garde de mes paniers, je pris une forte corde parmi nos bagages et, l'ayant attachée à un arbre qui croissait au bord du rocher, je me laissais glisser sur le toit de votre prison. Là j'attendis que vos gardiens fussent endormis; vous savez le reste. Dans trois jours nous serons à Mussourie! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LA CHINE

TA-TSIN-KOUÉ (*le grand et pur empire*), voilà le nom donné à la Chine par la dynastie régnante : inscrit sur la porte de la travée chinoise, au-dessous du double toit bicorne et de l'étendard jaune brodé du dragon impérial. Les chevrons dépassent l'aplomb des murs et les dessous de ces auvents sont ornés de décorations. Cette porte est massive, vue surtout à côté de la façade japonaise, mais majestueuse e puissante.

Si leurs voisins parlent l'anglais plus volontiers que le français, les exposants chinois ne parlent ni l'un ni l'autre. Les objets exposés portent des étiquettes absolument insuffisantes, et je dois tous mes renseignements à l'un des commissaires de l'exposition chinoise qui m'a servi de cicerone avec la bonne grâce la plus parfaite.

Depuis la guerre de l'opium et le traité de 1842, il semble que la Chine ne soit qu'un comptoir anglais. Les étiquettes imprimées sont en langue anglaise; les écritures, anglaises; les commissaires, en très-grande majorité, des Anglais. Avec quel plaisir pourtant on s'adresserait aux Chinois mêmes qui, si intelligemment, ont gardé ici leur costume : robe de coton bleu azur à parements bleu foncé, bonnet rouge à bord de velours noir, devant de la tête et nuque rasés, natte pendante. Plus grands que les Japonais, ils ont certainement plus d'élégance dans la tournure, plus de finesse dans le regard avec moins d'esprit, plus de mélancolie aussi, de nonchalance et de dédain. Isolés dans la foule, condamnés au mutisme, ils paraissent d'ailleurs s'ennuyer.

Le Chinois est sans rival dans les travaux qui demandent une assiduité minutieuse. Héros du patient labeur, il couvre de broderies merveilleuses ces soies rouges, bleu turquoise, blanc jaune. Les plus belles, sans contredit, furent faites pour le mariage de l'empereur; dix d'entre elles sont à vendre pour 25 000 francs. Dédaignées par la cour, elles feront en France l'orgueil et la joie des amateurs. Les écrans, les paravents, en grand nombre, tous fabriqués pour l'exportation, sont cependant pour plaire aux plus difficiles ; le bois de fer fouillé en dentelle encadre des soies enrichies tantôt de ramages d'or, où se posent des oiseaux fantastiques aux brillantes couleurs; tantôt de fleurs aux colorations charmantes. Sur un fond de soie blanche, à l'ombre de légers feuillages, deux canards... roucoulent, tandis qu'un faisan doré et tous les oiselets du voisinage regardent curieusement ce couple. Sur les quatre feuilles de ce paravent de soie bleu sombre se prélassent un coq, un paon, une poulette blanche, un faisan au milieu de plantes fantastiques au feuillage d'or. Cet autre, à trois feuilles aux couleurs de France, aimable flatterie de nos hôtes, est brodé de fleurs roses délicates comme les églantines des bois. Enfin cette soie ivoire est le fond d'un ravissant tableau où fleurs, oiseaux, papillons, ramures sont de plumes à couleur changeante, vert et bleu. Ces exquises broderies sont généralement faites par des hommes, surtout dans le Sud; au Nord, les femmes s'y adonnent plus souvent, mais leur travail serait moins délicat.

Les spécimens de meubles sont très-variés : bois de rose incrusté d'ivoire et de sapin; panneaux sculptés, fourmillant de baigneurs, de cavaliers, de rameurs, de beaux diseurs et conteurs de fleurettes; bas-reliefs d'or se détachant du fond vert, rouge ou bleu, tandis que le corps même du meuble, ornementé de grecques enlacées, est laqué rouge uni. Brillant travail, un peu criard, non sans ressemblance avec l'art moresque. Le temps, en atténuant les tons, peut donner un certain attrait à ces meubles; tels qu'ils sont, ils doivent déplaire au goût français.

La mode a, depuis longtemps mis en vogue les étoffes chinoises. Déjà civilisées, sans originalité pour mieux dire, elles ne font la plupart qu'imiter nos tissus européens. Seuls, les crêpes brillent d'un éclat sans pareil par le soyeux, la teinture exquise de finesse, la douceur des reflets : souples étoffes rose de Chine, bleu de ciel, blanc d'ivoire; cette autre, violet presque noir, doublée d'or, est aussi royalement belle.

Où nous arrêter entre tant de richesses un peu



Vases de porcelaine de Chine de fabrication ancienne. (P. 106, col. 1.

écrasantes et par leur forme et par l'entassement des étagères? Ces fauteuils de bambou et de nattes, confortables à l'excès, inspirés bien sûr par le goût britannique, ces bijoux de jade ornementée de filigrane d'or, cette collection de monnaies, dont certaines datent de quatre mille ans, ces coraux très-curieusement travaillés, ces plantes artificielles faites de jades de différents tons, ces papiers d'une blancheur et d'une légèreté merveilleuses, ces porcelaines... il y en a une profusion; les lieux de production ne sont pas indiqués. Canton, Chang-haï, Nan-tchang-fou sont les principaux points d'où s'exportent ces porcelaines fameuses. Elles se fabriquent dans un rayon très-grand autour de ces villes; les plus renommées viennent de King-te-Ching, qui possède cinq cents fours.

Canton, le plus peuplé des dix-neuf ports ouverts, a une spécialité : il décore les porcelaines fabriquées dans ses alentours. Vous verrez son nom sur le plus grand nombre des objets exposés. Est-ce à dire que ce soit une ville de grande production? Pas absolument. Mais elle achète, concentre et exporte. Les humbles noms des lieux de fabrication se cachent sous son pavillon. Ainsi font Chang-haï, Ttien-tsin et Ning-po.

Il faut le reconnaître, la céramique paraît en décadence en Chine, aussi bien que les émaux cloisonnés. La fabrication est hâtive, commerciale, et les lents procédés d'un art auquel sont dues tant de merveilles tombent dans l'oubli. Les belles pièces en cloisonnés, bronzes, porcelaines, sont toutes d'une grande ancienneté; elles forment un groupe aisément reconnaissable, où l'œil vague avec ravissement. Parmi ces pièces, les plus remarquables sont les porcelaines de l'époque des Mings (XIV[e] et XVI[e] siècles) dont notre gravure donne divers spécimens.

L'administration des douanes chinoises paye, pour les exposants, tous les frais d'envoi et d'installation; une commission a fixé le prix de chaque objet, calculé sur sa valeur et les débours d'arrivage. L'exposant, avant de toucher le prix d'un objet vendu par lui, doit d'abord acquitter ces débours. Mais, s'il ne vend pas, il n'aura rien dépensé.

L'administration des douanes, en outre, a exposé elle-même tout ce qui a rapport aux produits naturels de l'empire; aux mœurs, aux costumes, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'exposition, bien au contraire. Dans tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, il n'y a qu'une quantité plus grande et plus riche d'objets plus ou moins connus déjà. Quelque magnifiques que soient ces écrans, ces meubles, ces ivoires, ces broderies, ces étoffes, nous avons pu en admirer d'à peu près semblables chez des collectionneurs et dans certaines maisons spéciales où on les vend de tout temps à Paris.

A suivre. PAUL PELET.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE XIII

La ligne passée, nous commençâmes de voir plus en plus la mer calme et paisible, tirant vers le cap de Bonne-Espérance.

Huit degrés au delà de la ligne, le 26[e] du mois, nous trouvâmes une île non habitée, laquelle de prime face voulions nommer île des Oiseaux, pour la grande multitude d'oiseaux qui sont en cette île. Mais, recherchant en nos cartes marines, la trouvâmes avoir été quelque temps auparavant découverte par les Portugais et nommée île de l'Ascension, parce que ce jour-là y étaient abordés. Voyant donc ces oiseaux de loin voltiger sur la mer, nous donna conjecture que près avait quelque île. Et approchant toujours, vîmes si grand nombre d'oiseaux de diverses sortes et plumages, sortis, comme il est vraisemblable, de leur île, pour chercher à repaître et venir à nos navires, jusqu'à les prendre à la main, qu'à grand'peine nous en pouvions défaire. Si on leur tendait le poing, ils venaient dessus privément et se laissaient prendre en toutes sortes que l'on voulait; et ne s'en trouva espèce quelconque, en cette multitude, semblables à ceux de par deçà, chose peut-être incroyable à quelques-uns.

Après avoir passé cette île, commençâmes à découvrir quatre étoiles de clarté et grandeur admirable, disposées en forme d'une croix, assez loin toutefois du pôle antarctique. Mauclerc les appelait *Chariots*. Il estimait qu'une de ces étoiles est celle du Sud, laquelle est fixe et immobile comme celle du Nord que nous appelons Ourse mineure; elle était cachée avant que nous fussions sous l'Équateur, ainsi que plusieurs autres, qui ne se voient par deçà au Septentrion.

Poursuivant notre route, nous approchâmes au tropique d'hiver, environ lequel se trouve ce grand et fameux promontoire de Bonne-Espérance, que les mariniers ont nommé *Lion de la mer*, tant il est grand et difficile, craint et redouté.

Mais nous n'allâmes pas jusque-là et tirâmes à droite, pour aller à l'Amérique, accompagnés du vent qui nous fut fort bon et propice. Approchant de notre Amérique bien cinquante lieues, commençâmes à sentir l'air de la terre, tout autre que celui de la marine, avec une odeur tant suave des arbres, herbes, fleurs et fruits du pays, que jamais baume, fût-ce celui d'Égypte, ne sembla plus plaisant ni de meilleure odeur. Le jour suivant, qui fut le dernier de juin, découvrîmes les hautes montagnes de Croistmourou, combien que ce ne fut l'endroit où nous prétendions aller. Fîmes donc voile derechef jusqu'au douzième jour, que trouvâmes cette grande rivière

1. Suite. — Voyez vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27, 43, 59, 75 et 91.

nommée Ganabara. Ayant donc passé plusieurs petites îles sur cette côte de mer, et le détroit de notre rivière, large comme d'un trait d'arquebuse, nous fûmes d'avis d'entrer dans cet endroit, et avec nos barques prendre terre; où incontinent les habitants nous reçurent autant humainement qu'il fut possible, dressant un beau palais à la coutume du pays, tapissé tout autour de belles feuilles d'arbres et herbes odoriférés.

Ces Indiens sont gens simples, ne demandant qu'à mener joyeuse vie, sans grand travail, vivant de chasse et de pêche et de ce que la terre donne de soi, et d'aucuns légumages et racines qu'ils plantent, allant tout nus, sauf que les femmes portent colliers d'os et de coquilles, non l'homme, qui porte au lieu arc et flèche, ayant pour vireton un os proprement affilé, et un épieu de bois très-dur, brûlé et affilé par en haut, qui est toute leur armure. Et vont les femmes et filles tête nue, ayant leurs cheveux gentiment torchés de petits cordons d'herbes teintes de couleurs vives et luisantes. Pour les hommes, portent longs cheveux ballants, avec un tour de plumasses hautes, vif teintes et bien atournées.

Tantôt que nous fûmes avec ces sauvages, nous n'eûmes pas de peine à commercer avec eux; et ils nous donnaient à entendre qu'ils savaient que nous étions chrétiens, mettant leurs pouces en croix, et que nous étions Français, montrant le pavillon qui était à la pomme de nos mâts. Et ensuite, ils sautaient et dansaient, se démenant de merveilleuse sorte, qui est une cérémonie de joie et d'assurance; et ils voulaient nous bailler tout ce qu'ils avaient, et aucuns apportèrent force poissons et chair cuite, et des fruits de leur pays, nous donnant à entendre par signes qu'ils étaient bons à manger. Nous leur donnâmes des couteaux et autres ferrements, et un chapeau rouge pour leur capitaine, qu'ils nous montrèrent comme leur seigneur, l'appelant par son nom *Agouhanna*. Lors notre capitaine commanda apporter pain et vin pour faire boire et manger ledit seigneur et sa bande, et nous leur fîmes chère et les festoyâmes de ce que nous pûmes, et leur donnâmes aucuns petits présents de peu de valeur, de quoi se contentèrent fort.

Braguibus ne pouvait se lasser de les admirer, et si on l'eût laissé faire, il leur eût partagé tout son avoir sur-le-champ. Il prenait en sa main tous les fruits qu'ils apportaient, et par signe demandait de quel nom ils les appelaient, dont ils se réjouissaient fort, et le contentaient sans se lasser. Lui, cependant, ayant dégaîné son encrier, ses plumes et un gros livre de papier blanc, écrivait hâtivement tout ce qu'ils répondaient, affirmant que, avant trois mois, il saurait l'indien aussi bien que les plus savants d'entre eux. Et parce que ces pauvres sauvages ne connaissent point l'art d'écrire, ils regardaient Braguibus tout ébahis, et voulaient voir quels signes il faisait sur son papier. Pour lors, Braguibus voulut leur donner à entendre qu'il était savant homme et médecin, et s'y prit de cette manière qu'il tournait les yeux et poussait de profonds soupirs, feignant d'être malade; de quoi ils se montrèrent bien grevés, lui donnant à entendre qu'ils en étaient affligés. Et lui après se tâtait le pouls, et feignait de lire en son livre, puis parlait latin bien gravement, et feignait de se parforcer à avaler aucun breuvage. De quoi ils estimèrent qu'il avait soif, et produisirent des coques de fruits où ils mettent leur boisson. Mais tantôt que Braguibus eut feint d'avaler un médicament, il se démena en grande allégresse, sautant et dansant. Ce que voyant, eux sautaient et dansaient comme lui. Le breuvage qu'ils apportaient était épais comme moût de vin, et enivrait. Ils l'appellent *cahouin* et le font d'une sorte de mil qu'ils nomment *ovaty*, et dont les grains sont gros comme pois de nos pays.

Après nous être mutuellement festoyés, nous voulûmes nous enquérir auprès de ces sauvages touchant la venue ancienne du capitaine de Gonneville dans leurs terres. Monsieur mon père avait quoté sur son rapport que leur seigneur s'appelait dans ce temps-là « *Arosca* ». Nous les interrogions donc leur disant « Arosca ». Ils nous marquèrent par signes qu'ils nous entendaient très-bien, que ledit seigneur Arosca était mort, et que Agouhanna l'avait remplacé. De quoi nous fûmes bien affligés; et alors, ils nous donnèrent à entendre que plusieurs d'entre eux avaient connu monsieur mon père, car, allant à notre capitaine, ils le frottaient avec leurs mains; qui est leur façon de faire chère, et après, montraient le pavillon de nos navires, et la mer, et soupiraient profondément, montrant de nouveau le capitaine, comme de regret d'un autre tel que notre capitaine, et qui était parti par mer sous le pavillon de France. Et tantôt après, montrèrent un endroit du côté du nord, mettant fréquemment leurs pouces en croix, et nous engageant à venir avec eux. Par où nous connûmes qu'ils voulaient nous conduire à la croix qu'avait dressée le capitaine de Gonneville, et les suivîmes en toute allégresse. De fait, après avoir marché environ une heure, nous vîmes un havre, et à la pointe dudit havre gisait une croix de trente pieds de haut, bien peinturée, sous le croisillon de laquelle était un écusson en bosse fort apparent. Et nous étant bien vite approchés, nous vîmes que l'écusson avait été gâté et rompu, comme à coups de hache, pour enlever ce qui était dessus, et il restait les marques d'une fleur de lis et de grosses lettres qui formaient « Vive le roy de France Loys », desquelles il ne demeurait que « Vive » et « de », puis un F, un c, et un L. Pour lors, nous pleurant de voir comme on avait renversé la croix, et inquiné les armes de France, leur chef s'approcha et nous fit une grande harangue, nous montrant ladite croix et faisant le signe de la croix avec deux doigts, puis nous mena vers une autre croix qui était debout et plantée, et où nous vîmes les armes de Por-

tugal, et après, nous montrait la terre tout à l'entour de nous, et feignait de pleurer, comme s'il eût voulu dire que toute la terre était à lui, et que les Portugais y avaient planté ladite croix sans son congé. Nous, courroucés, nous mîmes tantôt à bas la croix des Portugais, et nous rompîmes à coups de hache les armes de Portugal. Après, prenant notre croix, nous la plantâmes de nouveau, et tantôt qu'elle fut élevée en l'air, nous fîmes plusieurs décharges d'arquebuserie; et après, nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en adorant ladite croix devant eux, et leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par icelle était notre rédemption; de quoi ils firent plusieurs admirations, en tournant et regardant icelle croix. Après quoi leur furent distribués plusieurs présents honnêtes.

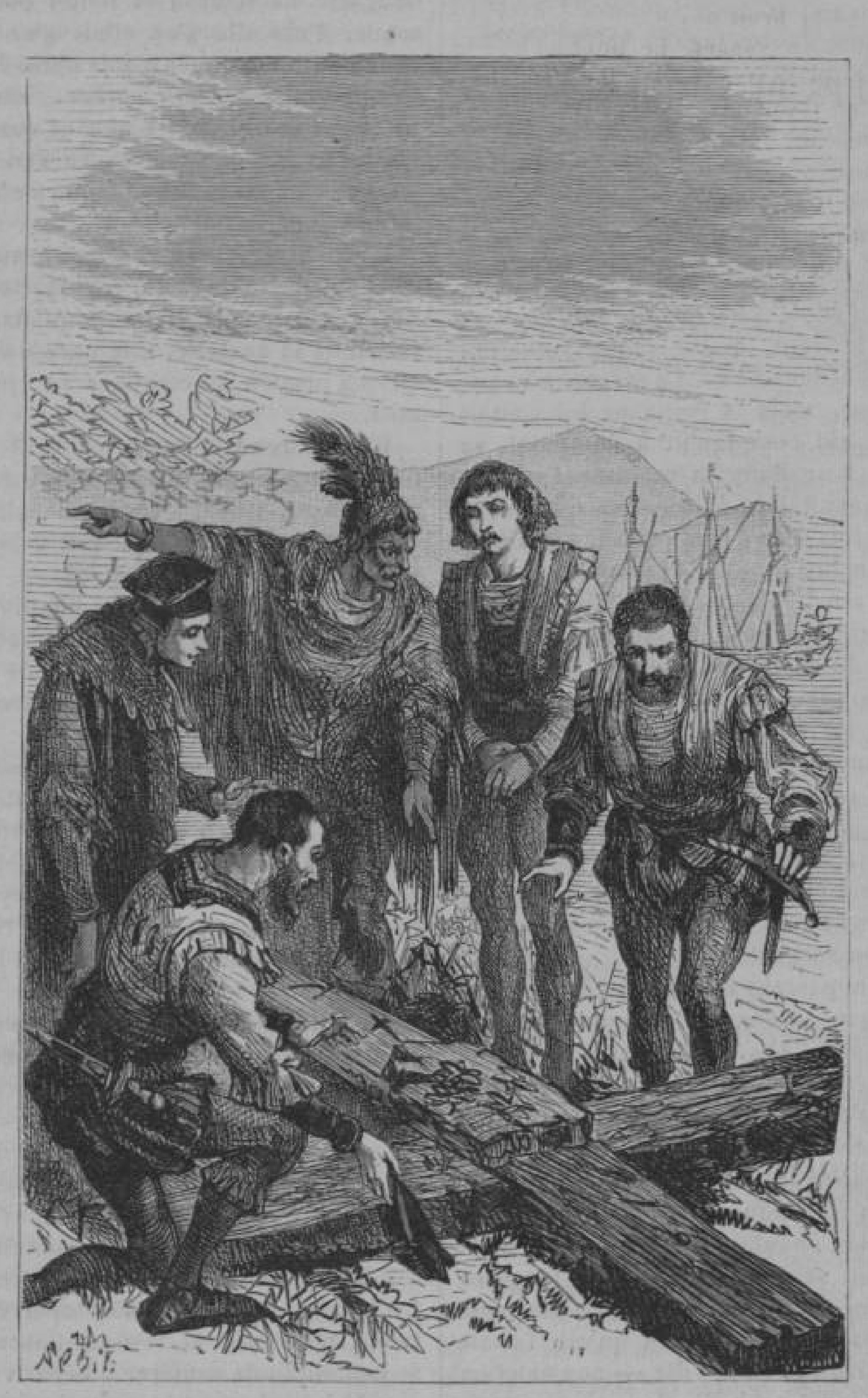
Frère Nicolas nous dit qu'il estimait qu'il serait facile de les amener à notre foi, à cause du grand amour qu'ils témoignaient pour les Français, et dont ils ne se départirent ces deux mois que demeurâmes parmi eux. Toutefois, dans ce long temps, il ne nous fut pas possible de trouver notre trésor pour telle cause. Les Portugais, après avoir abattu la croix de M. de Gonneville, l'avaient traînée plus loin, soit par dérision, soit pour toute autre raison; car les sauvages nous donnèrent à entendre qu'autrefois elle n'était pas à cet endroit; mais ils ne purent nous marquer justement la place. Pourquoi, nous, ayant perdu notre marque, cherchions au hasard et par aventure, et combien que nous eussions cherché, nous ne trouvâmes rien. Et ainsi, ce trésor qui avait été source première de tant d'accidents, fut perdu pour tout le monde, et il n'est point vraisemblable que jamais on le retrouve. De quoi nous étions bien dépités et affligés. Mais le capitaine Parmentier nous consolait, nous disant que, par commerce honorable avec les sauvages, nous ferions un bon gain qui serait le loyer de notre peine, et que, d'autre part, les sommes auxquelles nous avions droit du gain que le capitaine Jean Florin avait fait sur mer étaient à la cour de Rouen, où nous les aurions à notre retour, un jour ou l'autre. Et après la messe qui fut dite avant notre départ, frère Nicolas nous fit un beau sermon sur le néant de ce bas monde et sur le mépris des richesses, prêchant contre l'avarice. Mais les mariniers n'y prenaient pas grand goût, disant qu'il était bon de parler du mépris des richesses quand on avait de quoi, ou quand on s'était voué au service de Dieu; mais qu'eux étaient pauvres gens qui avaient femme et enfants ou parents vieux et infirmes, et qu'ils étaient contents d'endurer tant de peines et d'affronter tant de périls, pourvu qu'ils gagnassent de quoi soutenir leurs corps et ceux des leurs, dont ils avaient charge en ce monde. Par ainsi, ils n'étaient pas avaricieux quand ils témoignaient être fâchés d'avoir perdu du gain qu'ils espéraient. De quoi Braguibus piqué voulut leur faire une harangue pour leur démontrer que frère Nicolas avait raison, et qu'eux ne devaient point être fâchés. Il leur quota Sénèque et Euripide, et leur déclara que Stobée, poëte grec et bon philosophe, avait dit qu'il était inutile de crier contre les choses, parce que les choses n'avaient souci aucun des cris qu'on pouvait faire. Mais les mariniers lui répondaient: « Allez, notre maître; vous êtes bien savant et bien débonnaire, mais votre harangue ne nous rendra point l'argent qui s'est enfui. »

Braguibus écrivait son journal. (P. 106, col. 2.)

Toutefois, nous fîmes en ce lieu un trafic bien avantageux; et pour couteaux, haches, peignes, miroirs, rasades, sonnettes d'étain, toiles communes et autres choses de peu de valeur, nous eûmes peaux, plumasses, racines à teindre, si que desdites denrées en fut amassé plus de cent quintaux, qui en France valurent bon prix. D'or, nous ne leur en vîmes pas entre les mains. Mais finalement ils nous apportèrent quelques pierres et nous firent entendre qu'elles provenaient de bien loin, d'un pays qui était couvert de montagnes et se trouvait dans les terres. Et les pierres examinées, il fut jugé par ceux qui s'y connaissaient qu'elles étaient diamants de la plus belle eau et bien précieux. Dont nous nous réjouîmes tous autant qu'on peut penser, et ce jour-là fîmes grande chère, et tous les compagnons furent consolés. Les sauvages, voyant que ces pierres font plaisir aux chrétiens, nous baillèrent toutes celles qu'ils avaient. Quand elles furent vendues en France, il y en eut pour trois cent vingt mille écus, dont il me revint deux mille quatre cents pour ma part. Nous eussions séjourné davantage,

si les sauvages ne nous eussent affirmé qu'ils n'avaient plus nulle autre pierre semblable; voyant qu'il n'y avait plus rien à tirer d'eux, et étant bien tourmentés de fièvres malignes dont maints du navire furent entachés et plusieurs moururent, nous délibérâmes de partir. Braguibus, ayant anatomisé les trépassés, dit qu'il n'entendait rien à cette sorte de fièvre et qu'elle était particulière aux Indes, et qu'ainsi il n'y connaissait nul remède, sauf que de nous enquérir des sauvages s'ils n'en savaient point. Mais le meilleur et le plus sûr fut jugé de mettre à la voile, ce que nous fîmes le 14ᵉ de septembre. Le propre jour de notre départ trépassèrent encore Stenot Venier, queux du navire, et Jean Bicherel de Pont-l'Évêque, varlet du capitaine.

Partant de la rivière de Ganabara, notre route fut droit au nord-est jusqu'à 11 degrés au nord de la ligne, où nous commençâmes à souffrir fortune de vents contraires et de tempêtes incessantes, jusqu'au milieu du mois d'octobre, où l'état des victuailles étant fort empiré, et nous trouvant portés sous le tropique et par 40 degrés de longitude, il fut jugé convénient d'assembler le conseil et de délibérer sur ce qui était à faire. Le conseil assemblé sur la *Pensée*, plusieurs belles harangues et remontrances furent faites. Finalement, M. de Verassan parla et nous remontra que nos navires étaient bien fatigués et avaient grand besoin d'être radoubés; que le voyage jusqu'en France serait bien long pour la contrariété des vents, et que nous y souffririons trop par pénurie de victuailles; qu'il convenait donc aller à quelque terre prochaine pour nous radouber et nous avitailler, mêmement d'eau dont nous n'avions plus en suffisance; mais que les terres les plus prochaines étaient l'île de Cuba, où étaient nos ennemis les Espagnols, et nous n'étions pas gens pour les assaillir, nous si affaiblis et eux qui se gardaient si bien; que les autres voisines étaient habitées des Caraïbes ou cannibales, sauvages cruels, et qui mangent les hommes; mais qu'un peu plus loin était la Floride Péninsule où lui, Verassan, avait été précédemment avec M. Jean Florin, et où ils avaient fait amitié avec un seigneur des Indiens appelé *Potamou*, grand roi et très-puissant; que la Floride Péninsule était bien riche en fruits, légumages, venaison, poisson, bois propre à bâtir, et que, par l'aide dudit Potamou nous pourrions aisément nous y avitailler et radouber nos navires; ainsi il convenait d'aller premièrement en Floride Péninsule, d'autant que le vent était favorable pour y aller. L'avis de M. de Verassan étant ouï fut trouvé bien bon, et nous fîmes derechef vers le Nord-Ouest, et après l'espace de six jours d'un vent de Sud-Est,



L'écusson avait été rompu à coups de hache. (P. 107, col. 2.)

jusque à la hauteur de notre Floride, dont nous longeâmes la côte environ trente et cinq lieues, jusqu'à l'entrée d'une rivière que M. de Vérassan nous dit avoir appelée « rivière Françoise » en l'honneur du roi François.

A suivre. LÉON CAHUN.

LES ŒUFS DE PAQUES

II

Le Rouzou fait tout ce qu'il peut.

Une vie nouvelle commençait pour l'ancien soldat et la jeune bohémienne. Chacun, de son côté, se sentit tellement heureux qu'ils s'affectionnèrent promptement de tout leur cœur. Le sergent s'imposait double besogne, mais la peine ne lui coûtait plus. Le Rouzou, qui comprenait à demi-mot, se multipliait à son tour dans la maisonnette. Elle grandissait et devenait très-drôle avec son visage couleur de vieux sou. Quand elle riait, ses dents étincelaient si blanches que ses cheveux en paraissaient plus noirs ainsi que ses yeux. Elle appelait carrément le sergent parrain, et celui-ci ne démordait pas pour elle du surnom de Rouzou.

Ils vivaient comme ils pouvaient. C'était dur quelquefois, mais on y arrivait toujours. Ils possédaient pour tout bétail une seule poule qui pondait régulièrement un œuf chaque matin. Le sergent s'entêtait à ne vouloir jamais manger l'œuf que le dimanche. Pendant la semaine, c'était le déjeuner de la petite; elle avait beau se fâcher, lui se fâchait plus fort, et l'enfant savait qu'il fallait — mille diables! — obéir à son sergent.

Pendant que son parrain travaillait à la journée, ici ou là, le Rouzou se démenait comme un lutin pour apporter, le soir, son contingent à la chaumière. Elle était fière et joyeuse quand son parrain s'extasiait — et il s'extasiait pour si peu!

Le printemps verdoyait. A chaque violette nouvelle qui pointait parmi les premiers brins du gazon, le pinson jetait son cri fréquent comme un salut de bienvenue. Le pinson chantait et les violettes fleurissaient. Le Rouzou se dépêchait alors le long des sentiers et dans les prairies de la montagne pour cueillir de pleins paniers de violettes qu'elle faisait vendre aux pharmaciens de la ville — non sans en garder un frais bouquet pour elle dans une antique tasse ébréchée.

L'été, quand on acceptait ses services, quoique mignonne, elle aidait les fermières à éclaircir leur linge, et cela pour quelques piécettes et un pain blanc d'une livre dont, le soir, elle régalait son parrain.

1 Suite. — Voy. page 85.

L'automne jaunissait-il, le travail changeait, voilà tout. C'est la saison où les petites villageoises ébranchent les ormes et les frênes pour en donner, l'hiver, la feuille au brebis et jeter au foyer les rameaux dépouillés. Cela a quelque chose de triste que le bruit des ramées sèches que l'on rentre sous les hangars. Le Rouzou se louait pour faire cette besogne. Puis elle s'en allait glaner à travers les champs. Une poignée d'épis après l'autre, elle finissait par entasser des gerbes. Souvent elle partait ramasser des branches mortes quand le vent d'automne avait fait des siennes dans les bois, et les passants remarquaient toujours un bûcher derrière la maisonnette.

L'hiver, assise sur un escabeau et les pieds sur sa chaufferette de terre, elle mettait en mouvement ses doigts menus et ses mignons fuseaux, et elle tissait de la dentelle. Elle parvenait à gagner à son *carreau* jusqu'à 30 centimes par jour en travaillant tard.

Elle se rendait aussi, pendant les semaines de neige, chez les excellentes sœurs du couvent, qui lui apprenaient à lire, à écrire, à calculer. Le Rouzou était fort intelligent, puis il avait surtout une si sérieuse envie de s'instruire!

Le dimanche, la fillette chantait et dansait aux ronflements de son tambour de basque pour amuser ses compagnes du village, après vêpres. On l'eût prise pour un jeune chat, tellement elle était agile, souple et gracieuse.

Elle atteignit ainsi sa douzième année, et je vous assure qu'on l'aimait sincèrement dans la paroisse et deux lieues au delà. Quant au sergent, il était devenu orgueilleux de sa fille adoptive et plus intime avec son curé. Son curé l'employait de préférence pour nettoyer son clocher, charrier sa lessive au torrent, empailler ses artichauts à la fin de novembre et le reste.

La bénédiction descendait sur la chaumière — une humble mais bonne petite bénédiction.

III

Les calculs du Rouzou.

Du moment que la bohémienne se faisait grande, il fallait nécessairement que le sergent se fît vieux. Le pauvre sergent! il s'en apercevait à ses lassitudes fréquentes, et, n'osant l'avouer au Rouzou, il se contentait de soupirer à l'écart.

« Ah! dit-il une fois, que n'avons-nous une vache au fond de la chaumière! Un peu de *lait bourru*, le matin, cela réconforte les estomacs détraqués. Mais autant souhaiter que notre poule s'envole pondre dans le bonnet de M. le curé! »

Le Rouzou, muet, fixait sur son parrain ses deux petits yeux fins.

Le Rouzou songeait. Depuis plusieurs jours d'ailleurs elle avait une manie : c'était, avec un charbon,

d'aligner des chiffres sur un des murs blancs du presbytère.

Le calendrier marquait alors le dimanche qui suit Pâques. Dans nos montagnes, ce dimanche est surnommé le dimanche de Pâquettes, et il s'y pratique une étrange coutume. Les jeunes gens du village se réunissent, chantant devant chaque porte et quêtant des œufs. C'est l'usage. On donne selon ses ressources ou sa générosité. Le soir venu, de cette collecte d'œufs on prépare une gigantesque omelette que la bruyante assemblée arrose et noie enfin de fréquentes lampées de vin pur.

Or, ce dimanche de Pâquettes, la bande des jeunes garçons en tournée défila devant la chaumière du sergent, à qui l'on ne demandait jamais rien, parce qu'il était célibataire et n'avait qu'une poule. Contre la muraille, le Rouzou se tenait debout, et elle détacha gaiement de la main droite un salut militaire à la compagnie.

« Tiens, dit l'un des chefs, si le Rouzou consentait à tambouriner pour nous, la quête n'en serait que plus abondante. Veux-tu venir, le Rouzou?

— Oui, mais chacun de vous me baillera un œuf pour ma peine. Personne ne me fait cadeau d'œufs de Pâques à moi, et j'en ai cependant envie tout comme une autre. »

On accepta, et le soir la pauvre fille rentra bien lasse, mais bien contente, à la chaumière, portant avec précaution dans son tambour de basque quatorze œufs.

Oui, quatorze œufs blancs, frais et gros. On lui avait choisi les plus beaux. Le sergent s'amusait de la joie de sa petite compagne.

Ah! il s'amusa davantage encore quand il s'aperçut que le Rouzou avait installé la poule de la maisonnette sur les quatorze œufs dans un *paillas*. Le Rouzou faisait couver ses œufs de Pâques.

Après en avoir ri, le sergent s'intéressa à la besogne, et enfin, à force d'y regarder, l'un et l'autre virent douze têtes déplumées remuer et une volée de poussins s'élancer bientôt hors du giron maternel et crier comme de petits grillons affamés.

Quel bonheur pour le Rouzou! les poussins remplissaient maintenant la maison du haut en bas. On ne s'entretenait, on ne s'occupait que des nouveau-nés. Quand le vieux paysan était de loisir, la pipe aux dents et les mains dans les poches, il gardait la mère et les poussins comme s'il se fût agi d'un nombreux troupeau de moutons. C'est que sa filleule les affectionnait tendrement! Il avait cependant bien soin et souci qu'on ne le vît pas.

Au bout de l'année, les poussins s'éparpillant avaient si consciencieusement picoré à droite, à gauche, sur tous les paillers des voisins, et défendus par l'aile et le bec de la couveuse, qu'il n'en manquait pas un seul à l'appel, et qu'ils étaient devenus de vrais poulets. Une fois poulets, il fallait songer à leur faire un sort. Ce sort, on le devine. C'est pourquoi, sur le marché de la ville, les cuisinières les achetèrent tous, et vous vous doutez du reste. Mais ce dont vous ne vous doutez pas, c'est que la vente des douze poulets avait produit 20 francs d'argent, et qu'au retour du marché les 20 francs s'en revinrent au village sur quatre pattes et sous la forme d'un bel agnelet blanc qui bêlait en trottinant dans la vallée des Angoisses.

La tendresse que l'on avait partagée jadis entre les douze poussins se trouva concentrée aujourd'hui sur l'agneau tout seul. Jugez s'il fut chéri. Le petit animal, du reste, y mettait du sien : il était charmant; il léchait les mains, ne se salissait pas trop et engraissait de bonne grâce.

Il faut dire aussi que le Rouzou le menait paître sur les marges gazonnées des sentiers, dans les landes de bruyères, le long des haies touffues. Il en brouta de l'herbe friande et d'appétissantes fleurs! Cela pendant douze mois. D'un naturel reconnaissant, il profitait à merveille. Vint enfin la saison où le Rouzou le tondit et récolta un tas de laine destinée à être tricotée en bas très-chauds pour le pauvre vieux sergent. Quelques semaines encore et l'agneau était devenu tellement mouton qu'un soir le Rouzou, le nez dans son écuelle, dit à son père adoptif :

« Parrain, c'est demain marché à la ville et...

— Et?...

— Et voici le moment d'y aller vendre notre mouton. J'en ai le cœur gros : c'est pourquoi je ne me sentirais point le courage de le conduire, d'en faire *la pache* et de le laisser. Il faut que vous vous chargiez d'être le bourreau.

— Puisque tu le veux, je le veux bien. Mais si tu devais cependant avoir trop de chagrin?

— Le chagrin n'y fait rien, et puis je désirerais encore que... »

Et le Rouzou se mit à parler bas à cause des voisins qui passaient indolemment devant la porte ouverte pour aller à la fontaine. Le sergent répondit par un double geste de surprise et de doute.

Le lendemain — à l'aube — le Rouzou était sorti pour ne pas voir partir son mouton, et le sergent, un peu triste, s'engagea sur l'étroit chemin le long de la vallée.

Au retour, savez-vous ce qu'il ramena, le soir, à la place du mouton? Une énorme truie qui grognait en marchant, et dont les amples oreilles flottaient, à chaque pas, sur deux petits, yeux gourmands. Il paraît que l'achat de cette vilaine bête était ce que le Rouzou chuchotait la veille au sergent. Le Rouzou examina l'étrangère; en fit le tour, l'admira, sans dire un mot du pauvre mouton.

Le sergent commençait à découvrir que sa filleule était une perle de calcul et d'économie, car les œufs de Pâques se métamorphosaient, et les petites bêtes, avec le temps, devenaient grosses.

Il fallut encore changer de régime à la chaumière. Ici la tendresse n'eut plus rien à faire. Le sergent menait vagabonder et se vautrer dame la truie avec une certaine fierté.

Les poulets l'humiliaient. Le mouton, ce n'était pas grand bétail; l'ancien soldat toutefois en rougissait moins. Mais la truie — surtout quand il la vit entourée certain jour de ses porcelets roses, au groin intelligent — la truie lui donnait un faux air de meunier. Bref, il n'hésitait plus à la promener dans les bourbiers et les fossés de la route. Toutes les eaux de vaisselle du presbytère y passaient, et la gouvernante du curé, en sa qualité de marraine du Rouzou, daigna même s'enquérir quelquefois avec sollicitude des dispositions et de l'embonpoint de la maman porcine.

La bête fortement cuirassée de lard, le Rouzou ne se tint plus de joie. Les porcelets étaient devenus pourceaux joufflus, mafflus, dodus, et ils tremblaient de graisse en marchant. Le Rouzou avait repris ses calculs au charbon sur les murs du presbytère; elle chantait continuellement et s'escrimait à la besogne du ménage!

« Parrain, dit-elle un soir, vous savez? demain, c'est moi qui vais à la foire.

— Bah!

— J'y emmène la truie et toute sa famille. Je veux savoir ce qu'on m'en offrira. Vous garderez la maison?

— Soit! mais ne va pas t'attarder trop. Je serais inquiet, et, à mon âge, cela ne vaut rien.

— Soyez tranquille, ma marraine s'en vient avec moi. Je vous rapporterai une pipe neuve, parrain, parce qu'il faut bien vous gâter un peu à votre tour. »

La journée du lendemain parut interminable au pauvre paysan, qui regardait sans cesse du côté où penche le soleil. Enfin le crépuscule se répandit sur la campagne. Il passa près de lui comme un vol d'ombres. C'était une émigration d'alouettes, car elles partent à la tombée du jour pour voyager la nuit. Le cœur lui battit de tristesse. Il ne pourrait décidément plus se passer du Rouzou.

Heureusement pour sa tranquillité, la jeune fille déboucha tout à coup lentement de la vallée.

« Mille diables! » exclama le sergent.

Il n'en crut pas ses yeux tout d'abord.

En effet, le Rouzou, d'une branche de saule, chassait devant elle une vache d'assez modeste apparence, mais une vraie vache. Il lui sembla que le roi de France lui expédiait son trésor. Il se prit à trembler des quatre membres. Songez donc! la vache qu'il avait rêvée. Il comprit qu'il allait pleurer, et, patatra, il se laissa pleurer tant qu'il put.



Le sergent n'en crut pas ses yeux. (P. 112, col. 2.)

Le Rouzou, qui calculait depuis cinq ans, avait mis patiemment cinq ans à gagner la vache qui devait fournir, chaque matin, la tasse de lait bourru tant souhaitée par son vieux parrain. Pour le coup, ils s'embrassèrent devant l'église sans pouvoir se parler et en pleurant comme de grands enfants.

Quand le Rouzou sortit enfin de son panier une belle pipe neuve en terre blanche avec une livre de tabac, le sergent sanglota. En essuyant du revers de sa manche ses yeux mouillés, il y entra le bouton de cuivre, ce qui le fit larmoyer toute la veillée; c'est au moins ce qu'il dit.

J'ignore s'il est au monde des bonheurs comme celui-ci; mais c'était, allez, un fameux bonheur!

A suivre. AIMÉ GIRON.



Le bon Tin-to chanta en s'accompagnant lui-même. (P. 116, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XIV

Le caravansérail de Mussourie.

Grand fut l'étonnement des habitants du premier village que les voyageurs rencontrèrent, en apprenant que ceux-ci avaient traversé sains et saufs le Téraï et le pays des terribles Metchis. Ces sauvages désolaient autrefois la vallée par leurs fréquentes incursions, mais depuis l'établissement des Anglais dans le pays ils n'osaient plus quitter leurs montagnes. Les charitables Hindous s'empressèrent d'héberger les fugitifs et les comblèrent de provisions au moment de leur départ.

Deux jours après, la petite troupe traversait le Gange, réduit ici à un mince cours d'eau, et elle entrait dans le Dehra-Doun. Cette vallée, une des plus charmantes et des plus pittoresques de l'Inde, est resserrée entre la petite chaine des Sivalik et la base même de l'Himalaya. Son climat délicieux est un printemps perpétuel, mais les bêtes fauves y abondent et les tigres du Dehra-Doun sont célèbres entre tous.

Cependant aucun incident fâcheux ne vint interrompre la marche des fugitifs. Bientôt ils atteignirent Rajpour, village situé au pied même de la montagne qui porte Mussourie, dont on aperçoit déjà distinctement les élégantes constructions encadrées par de merveilleux jardins naturels.

Avec quelle joie André se mit en marche pour cette dernière étape. C'est en vain que le chemin devenait de plus en plus rude à gravir, le bouillant jeune homme le trouvant encore trop long, escaladait les talus pour abréger les détours. On voyait maintenant la jolie église anglaise, posée fièrement sur un rocher saillant et comme suspendue au-dessus de la tête des ascensionnistes. André salua cette apparition d'un joyeux : « Hourrah! Mussourie! » et se reprit à gravir avec une telle ardeur que ses compagnons ne pouvaient le suivre.

Comme son cœur battait en pensant que là-haut c'était la liberté, la paix! Plus de trahison à redou-

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

ter, plus de tigres à affronter. Il allait redevenir lui-même le Sahib respecté, et rejeter bien loin de lui cet indigne accoutrement de mendiant et toutes les viles singeries d'acrobate. Puis soudain il se prit à penser que, tandis qu'il était libre, grâce au dévouement de Mali, son père et sa sœur étaient encore peut-être aux mains des rebelles. Qu'allait-il faire de sa liberté sans eux? Resterait-il calme et tranquille à Mussourie, alors que ces êtres si chers gémissaient loin de lui, sans ami, sans défenseur. A cette pensée, le jeune homme sentit son cœur se serrer, et, comme ses compagnons étaient loin, il s'arrêta et pleura; mais, entendant les pas de Mali, il essuya bien vite ses larmes et prit une apparence enjouée.

« Je n'en puis plus, cria-t-il gaiement à son vieil ami. Cette montée m'a essoufflé. Je devrais peut-être escalader avec plus de respect le saint Himalaya.

— Dame! aussi vous faites de telles enjambées, dit en riant Mali, que ce paresseux de Miana ne peut lui-même pas vous suivre, à plus forte raison votre vieux serviteur.

— Ce n'est pas moi qui suis paresseux, s'écria Miana qui arrivait à ce moment, mais Hanouman est si gourmand que je suis obligé de l'arracher des arbres où il se bourre de toute sorte de bons fruits.

— Oui, c'est vrai, mes amis, je marche trop vite, reprit André, mais vous devez comprendre mon impatience. Je vais peut-être avoir là-haut des nouvelles de mon père et de ma sœur.

— C'est juste, dit Mali. Et puis avouez que notre rude vie de mendiant vous pèse et qu'il vous tarde de jeter bas ces haillons pour endosser les insignes de votre caste européenne.

— Non, non, pas cela, je t'assure, répondit vivement André. Loin de vouloir redevenir un Européen, je tiens à rester un Nât...

— Impossible, seigneur! interrompit Mali.

— Ah, quel bonheur! s'écria Miana. C'est si amusant, vois-tu, de courir ainsi le pays, cherchant des aventures; chaque jour amène un plaisir différent, et les peines elles-mêmes durent si peu qu'on n'a pas le temps de les sentir. Du reste, tu es déjà accoutumé à notre vie et je comprends qu'elle te plaise. Et moi qui craignais que tu ne voulusses nous quitter tout de suite.

— Je tiens à rester un Nât...., pour quelque temps encore, reprit André en souriant. Je vais vous exposer mon idée. Grâce à vous deux, je suis si bien entré dans mon rôle que l'espion le plus rusé ne me reconnaîtrait pas.

— Certes non, dit le charmeur. Là où le brahmane Soumrou s'est trompé, tout le monde serait déçu.

— Eh bien, continua le jeune homme, puisque ce déguisement m'a sauvé, peut-être me permettra-t-il de sauver ceux que j'aime. A Mussourie, comme dans l'Aoudh, je continuerai à n'être que le fils de Mali. Nous tâcherons d'obtenir des informations précises sur le sort des miens, puis nous nous mettrons à leur recherche, et là où ma qualité d'Européen m'empêcherait de passer, mon rôle de charmeur me laissera la voie libre. Qu'en penses-tu Mali?

— Je pense, seigneur, répondit le charmeur, que vous ne raisonnez pas seulement avec sagesse, mais encore en homme de cœur. Partout où vous irez, moi et Miana, nous vous suivrons, et, avec l'aide de Mahadeo, nous arriverons au but que vous proposez.

— Merci, mes bons amis, dit simplement André. Je comptais sur vous. »

Le soir même, les trois voyageurs arrivèrent à Mussourie, et comme il était trop tard pour se présenter chez le gouverneur, ils se dirigèrent vers le bazar et s'installèrent pour la nuit dans le caravansérail indigène.

Le caravansérail était rempli de marchands thibétains qui se rendaient à Loudiana avec des cargaisons de poil de chèvre servant à la fabrication des cachemires. Ces marchands, en route depuis plusieurs mois, avaient appris dans l'Himalaya la nouvelle du soulèvement des cipayes, et, craignant d'être pillés par ces bandits, ils s'étaient réfugiés à Mussourie où ils attendaient avec impatience de pouvoir continuer leur route.

Aussi, dès que l'on sut que les trois voyageurs venaient du théâtre de la révolte, tout le monde les entoura, espérant obtenir des nouvelles fraîches. Malheureusement nos amis étaient depuis trop longtemps séparés du monde civilisé pour pouvoir fournir aucun renseignement nouveau, et ce furent les marchands au contraire qui leur apprirent toute l'étendue du désastre. Après Cawnpore et Meerut, Delhi et Lucknow étaient tombés, et partout les Européens avaient été impitoyablement massacrés. Cependant les affaires commençaient à prendre pour les rebelles une mauvaise tournure; les Gourkas du Népal et les Sikhs du Pendjab s'étaient prononcés pour les Anglais et marchaient contre Lucknow et Delhi. La lutte s'accentuait et le résultat restait indécis.

André passa une nuit agitée. Le lendemain matin dès l'aube, il se prépara à se rendre au palais du gouverneur. Mali et lui revêtirent leur plus beau pagne, leur plus élégant turban rouge, et, s'étant fait guider par un gamin du caravansérail, ils arrivèrent devant la demeure du gouverneur, le général sir Charles Wilmot.

C'était une somptueuse habitation, étalant ses longues colonnades à l'extrémité d'une pelouse qu'une belle grille séparait de la rue. Un soldat anglais, roide dans son uniforme rouge, montait la garde à l'entrée principale. A la vue d'André et de Mali qui se dirigeaient vers lui, il se redressa, les regarda hautement et, voyant qu'ils approchaient, leur cria rudement de passer leur chemin.

« Nous désirons voir le gouverneur, » lui dit André en anglais.

La pureté de sa prononciation sembla étonner le factionnaire, qui répondit avec quelque hésitation : « Le gouverneur ne reçoit pas les mendiants. » Comme le jeune homme insistait, il croisa la baïonnette, en criant brutalement : « Un pas de plus, et je t'embroche, graine de rebelle. »

« Qu'est-ce qu'il y a, Bill? dit un officier survenant en ce moment et qui avait assisté à cette scène.

— Mon lieutenant, dit le soldat respectueusement, ce sont ces deux mendiants qui insistent pour être introduits auprès du gouverneur. Quelques séides envoyés par Nana Sahib pour poignarder le général !

— Que voulez-vous? dit l'officier, s'adressant à Mali.

— Seigneur, répondit celui-ci. Mon fils et moi, nous arrivons de Cawnpore et nous avons des nouvelles importantes à communiquer au gouverneur.

— Vous dites la vérité? reprit l'officier.

— Je le jure, s'écria André en hindoustani avec une telle impétuosité que l'Anglais l'examina curieusement.

— Eh bien, suivez-moi, dit ce dernier; mais rappelez-vous que vous serez sévèrement punis si vous m'avez trompé. »



La petite troupe traversa le Gange. (P. 113, col. 1.)

Marchant devant eux, il les guida jusqu'au palais, où il les fit entrer dans une grande salle du rez-de-chaussée. Il les laissa seuls, après avoir recommandé à un soldat de les surveiller.

Un quart d'heure après, l'une des portes de la salle s'ouvrait et livrait passage à un officier supérieur en petite tenue, aux cheveux blancs, à l'air affable et bon ; le lieutenant l'accompagnait.

« Voici, monsieur le gouverneur, dit celui-ci, les deux mendiants qui ont tellement insisté pour vous voir.

— Que me voulez-vous? dit brusquement le gouverneur en fixant avec sévérité les deux étrangers.

— Ah, monsieur, ayez pitié de moi, s'écria André en anglais, je suis un pauvre Européen qui a tout perdu. J'ai vu devant moi tuer mon père et enlever ma sœur.

— Mon pauvre enfant ! » dit le général. Et serrant dans ses bras, le jeune homme, il essaya de le calmer. « Comment êtes-vous dans ce costume? Quel est cet homme? »

Alors d'une voix entrecoupée par les sanglots, André raconta toute son histoire, la trahison de Nana, la mort de son père, l'incendie de la factorerie et le long et infatigable dévouement du bon Mali. Le général écoutait avec émotion ce touchant et naïf récit, et à plusieurs reprises il serra chaleureusement la main du vieux charmeur.

En terminant, André s'écria : « C'est ma sœur, ma chère Berthe, que je veux secourir, car mon père aura peut-être trouvé des amis, tandis qu'elle, je le sais, est aux mains de ces misérables. De grâce, monsieur, aidez-moi, et la fortune de mon père ne suffira pas à vous témoigner sa reconnaissance et la mienne.

— Oui, mon enfant, dit doucement le gouverneur, nous ferons tout ce qu'il sera possible, et, vous le verrez, nous réussirons. Mais dès à présent vous êtes mon hôte ; ce palais sera votre demeure. Je vais vous faire donner des vêtements pour remplacer ces haillons.

— Merci, monsieur, répondit le jeune homme. Je ne puis accepter vos offres; aussi longtemps que ma sœur ne sera pas délivrée, je tiens à conserver ce déguisement, et je vous prie de ne rien faire pour détromper vos gens eux-mêmes. Peut-être pourrai-je ainsi parvenir jusqu'au lieu où ma sœur est enfermée. Je vous supplie seulement de m'aider à découvrir le lieu de sa captivité.

— Pour cela vous pouvez compter sur moi, dit le général, mais songez bien, mon enfant, quels périls vous vous proposez d'affronter ; souvenez-vous à quels dangers il a fallu vous exposer pour parvenir jusqu'ici. Restez près de moi. Cette guerre sera de courte durée, j'en suis sûr, et je mettrai alors tout en mouvement pour découvrir le lieu où est enfermée votre sœur et pour lui faire rendre la liberté.

— Ma résolution est prise, répondit André simplement. Je vous demande en grâce de ne point m'en détourner.

— Certes, non, cher enfant, dit le général. Votre héroïsme est trop admirable pour que le ciel ne vous soutienne pas dans votre entreprise, surtout secondé par des compagnons tels que ceux que vous avez.

Sachez bien que tout ce que j'ai est à votre disposition. Je vais mettre mes agents en campagne pour découvrir le lieu d'internement de votre sœur. Et surtout ne quittez pas Mussourie sans me revoir. Voici une carte qui vous donnera facile accès près de moi, puisque vous ne voulez pas dévoiler votre incognito. »

Quelques minutes après, nos deux amis passaient fièrement devant le factionnaire qui les regarda s'éloigner tout ébahi. Le brave soldat resta persuadé, jusqu'à la fin de ses jours, que Mali et André avaient été dépêchés pour assassiner le général Wilmot, et qu'intimidés par sa surveillance ils s'étaient retirés sans oser accomplir leur sinistre projet.

Rentrés au caravansérail, les deux charmeurs trouvèrent Miana fort occupé de donner une représentation au milieu de la cour. Les braves marchands thibétains qui n'avaient jamais vu pareilles merveilles faisaient cercle et saluaient d'applaudissements frénétiques chaque nouveau tour d'Hanouman; lorsque le jeune montreur vint, la représentation finie, faire le tour de la société, de nombreux *païs* et *peïsas* tombèrent dans la sébille de cuivre que le singe présentait à chacun des spectateurs.

Parmi les marchands, se trouvait un fort gros homme à la mine rubiconde et réjouie qui avait suivi avec un vif intérêt tout le spectacle. C'était un des plus riches propriétaires du Thibet chinois, qui venait en compagnie de la caravane vendre sur les marchés anglais des thés importés du Kouangsi.

Après la représentation, il se dirigea vers Mali, et lui dit gravement :

« Je te félicite, vénérable étranger, des talents de ton fils. Si ce jeune homme voulait m'accompagner jusqu'à Lhassa, je ne doute pas qu'il ait un grand succès à la cour du Grand-Lama.

— Miana n'est que mon serviteur, répondit Mali, et si son adresse est grande, elle est encore surpassée par le merveilleux talent que possède mon fils Andhra; que voilà, pour dompter les serpents et les monstres.

— J'ai ouï dire en effet, reprit le marchand de thé, par des gens de nos pays qui étaient venus dans l'Inde, qu'il y avait dans la vallée du Gange des Hindous qui excellaient à charmer les reptiles et se faisaient obéir d'eux comme des bêtes domestiques. Mais je n'ai prêté qu'une oreille incrédule à ces récits fabuleux.

— Votre Seigneurie pourra se convaincre tout au contraire de leur véracité, dit le charmeur; et si vous le permettez mon fils vous fera assister à ses sortiléges.

— Béni soit Bouddha qui m'a permis de contempler déjà dans ce pays tant de merveilles, exclama le Thibétain, et aussi qui m'a fait rencontrer des personnes si savantes. Je suis Tïn-to, le plus riche marchand de Chipki, et si tu veux me faire l'honneur, toi, ton fils et ton serviteur, de venir dans mon logement, je serai heureux de partager avec vous un superbe pilau que vient de confectionner mon cuisinier. Je réunis quelques-uns de mes compagnons ce matin, et tous seront flattés de votre présence. »

Mali et ses compagnons remercièrent le généreux Tïn-to et le suivirent dans son logement qui comprenait les deux plus belles salles du caravansérail. Dans l'une d'elles le couvert était mis. Un tapis étendu sur les dalles remplaçait à la fois la table et les siéges. Le pilau, objet du festin, vaste montagne de riz, de mouton, de volaille, assaisonné de raisins secs et de *dal*[1], occupait au centre un immense plat de cuivre. De jolis plateaux et des coupes de même métal lui faisaient une étincelante ceinture et marquaient la place des convives.

Tïn-to présenta les Nâts à ses hôtes, et chacun échangea les salâms et les ram-ram d'usage. Les convives s'assirent alors, les jambes croisées, à leur place, et, sans autre préambule, attaquèrent le pilau, en prenant avec leurs mains des poignées qu'ils plaçaient sur leur assiette pour les dépêcher ensuite sans l'aide de couteau et de fourchette. Bientôt plat et assiettes furent vides; les domestiques passèrent à la ronde les aiguières où chacun se lava ses mains; puis l'on servit les confitures, les pistaches, et en même temps l'eau-de-vie de palme, qui remplace au dessert l'eau pure qui est bue seule durant le repas.

La bonne chère ayant égayé toutes les têtes, le bon et jovial Tïn-to pria ses hôtes de fournir chacun un divertissement à la société soit par un récit, soit par un chant. Pour donner le premier l'exemple, il fit apporter sa mandoline, et chanta, en s'accompagnant lui-même, le célèbre air thibétain de « *Tchi tchou a tchirimiri miri ho!* » qui fut accueilli par les bravos réitérés de l'assemblée.

Mali, placé à la droite du maître de la maison, fit ensuite le récit d'une des fêtes de la cour du Peïchva, et ses descriptions un peu ampoulées firent ouvrir de grands yeux à tous nos Thibétains.

Ce fut ensuite le tour de son voisin, robuste Tartare dont les petits yeux bridés à la chinoise se montraient à peine sous les longs poils retombants de son kalpak. Il commença son récit en ces termes :

« Depuis dix ans que je fais le commerce de la soie de chèvre entre notre pays et l'Inde, il m'est arrivé maintes aventures dramatiques en franchissant l'Himalaya; mais, outre que chacun d'entre vous a dû encourir souvent les mêmes risques, je craindrais d'attrister notre réunion par de trop sombres tableaux. Après le récit que vient de faire le vénérable Mali, il serait difficile de vous intéresser par la description de moindres merveilles. Cependant il y a quelques jours il m'a été donné d'assister non loin d'ici, à Pandarpour, à des fêtes fort belles qui étaient données précisément en l'honneur d'un des

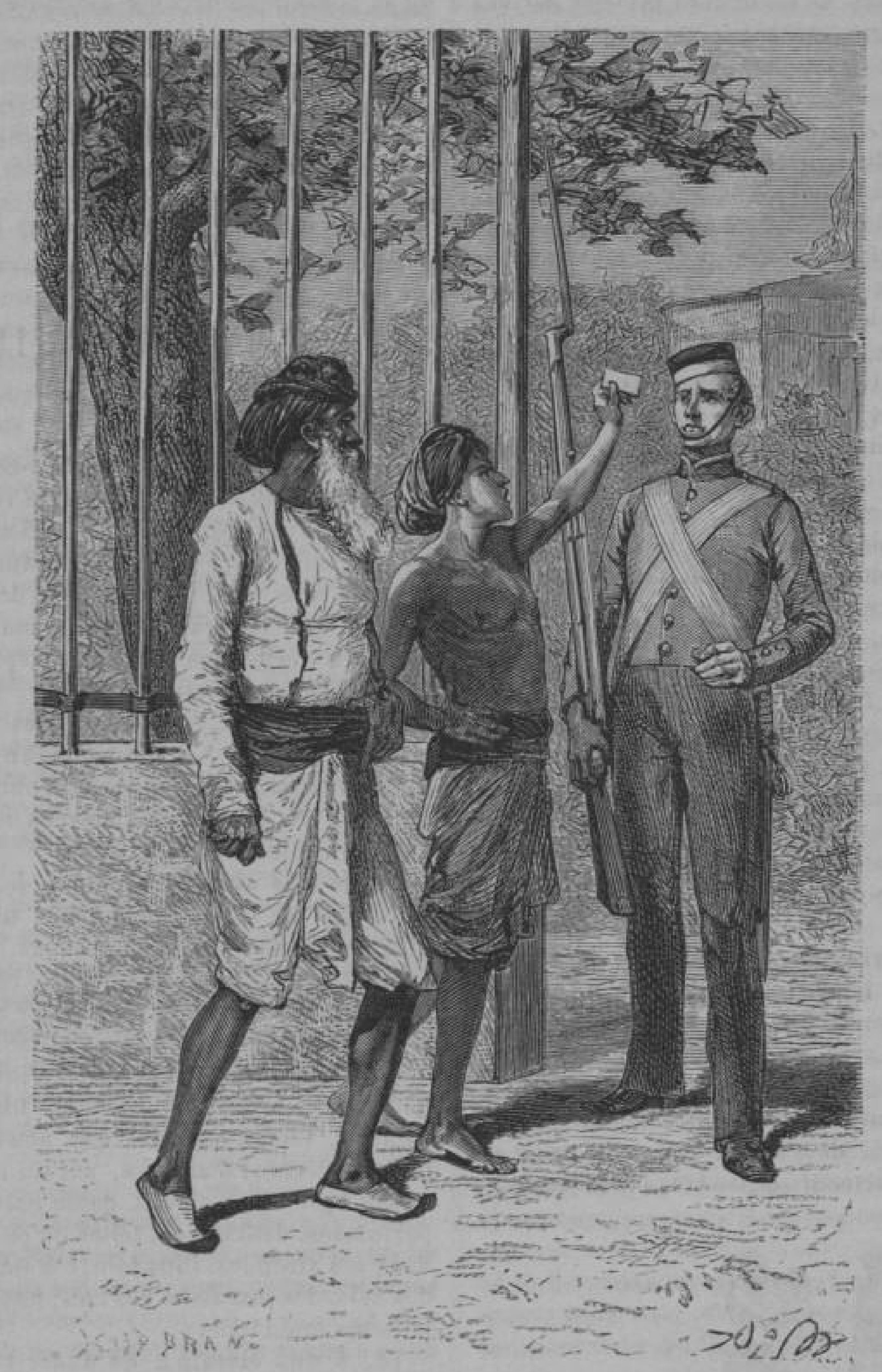
1. Le *dal* est une sorte de lentille, d'une couleur rosée et d'un goût délicat.

membres de cette famille des Peïchvas dont le vénérable charmeur nous a parlé.

» Pandarpour est, comme vous le savez, une fort jolie ville, située, de l'autre côté du Sinhadanta, dans une ravissante vallée de l'Himalaya. Le prince qui y réside étend son pouvoir sur tout le Bissahir, et tous les marchands qui suivent la route de Chipki à Mussourie sont tenus de lui payer tribut.

» J'étais arrivé de grand matin à la ville, escorté de mes porteurs et de mes yaks de charge. Je fus fort étonné de trouver le bazar en grande animation. Les boutiques étaient pavoisées d'oriflammes, les rues garnies de guirlandes de fleurs, et partout la foule allait et venait en grand costume de fête.

» Je me hâtai de gagner le caravansérail, ce que je fis, non sans peine, vu l'encombrement des rues, et je demandai au gardien la cause de cette agitation insolite. J'appris alors que le Rajah de Pandarpour mariait, ce jour-même, son fils avec une princesse de la famille des Peïchvas. Ce n'était à vrai dire que des fiançailles solennelles, car la jeune fille avait quatorze ans et son futur mari sept ans à peine. Malgré cette disproportion d'âge le Rajah était fort satisfait de cette union, car la princesse n'était pas seulement d'une haute noblesse, mais encore d'une grande beauté et d'une immense richesse. Elle apportait en apanage à son époux de vastes territoires voisins de Cawnpore. »



André brandit sa carte aux yeux du factionnaire. (P. 118, col. 1.)

Depuis un instant, mû par un sentiment indéfinissable, André suivait avidement les paroles du Tartare. En entendant ces dernières paroles, il ne put s'empêcher d'interrompre le narrateur contrairement à toutes les règles de l'étiquette et de lui dire :

« Avez-vous vu la princesse ?

— Certes, reprit posément le Tartare. Curieux d'assister au défilé du cortége princier, je pus me poster dans la maison d'un banquier de mes amis dont les balcons donnent sur le grand bazar. D'abord arrivèrent des cavaliers armés de longues épées dorées, vêtus de velours et montés sur des chevaux harnachés de drap d'or. Ils étaient suivis de musiciens qui jouaient des airs mélodieux sur de grandes flûtes de bois et des trompes de cuivre. Puis venaient la maison de la princesse, et le jeune prince lui-même monté dans un *haodah* d'or massif sur un superbe éléphant tout chamarré de housses et de pendeloques. Le prince héritier est un charmant enfant, aux yeux noirs, aux cheveux.....

— Et la princesse ? » demanda encore une fois André d'une voix tremblante.

Cette nouvelle interruption fut accueillie par un léger murmure de l'assemblée, et le narrateur, un moment déconcerté, regarda avec courroux le

jeune homme. Cependant il continua bénévolement :

« La princesse venait ensuite, montée sur un éléphant non moins richement caparaçonné. Jamais mes yeux n'avaient contemplé une plus suave apparition. Figurez-vous un de ces génies que l'on voit sur nos images entourer Bouddha dans les cieux. Sa figure d'un blanc de neige était éclairée par des yeux dont la couleur semblait être empruntée à la voûte même du ciel, et de son diadème de diamants s'échappait un flot de cheveux que l'on eût dit formés de fils d'or. Le peuple l'acclamait, mais son visage triste et pensif..... »

« Ciel! c'est ma sœur! s'écria André, incapable de maîtriser plus longtemps son émotion.

— Ce jeune homme est fou! » dit Tïn-to scandalisé. Mais André se souciait fort peu de l'opinion du marchand, et, se levant brusquement, il se dirigea en courant vers la porte, suivi de Mali et de Miana. Les marchands, étonnés de ce brusque départ, s'étaient levés à leur tour, et la société, après avoir exprimé son indignation de la grossièreté des charmeurs, se sépara sans que le Tartare ait pu finir son beau récit.

Pour André, la description qu'il venait d'entendre ne laissait aucun doute, et il brûlait d'apprendre sa découverte au gouverneur.

« Il est certain, disait Mali, tout en suivant avec quelque peine le jeune homme, il est certain que la description du Tartare se rapportait jusqu'à un certain point à votre sœur ; mais.....

— Mais, il n'y a pas de « mais », dit impétueusement André ; connais-tu une princesse du sang des Peïchvas blonde et aux yeux bleus autre que Berthe?

— Non, seigneur.

— Eh bien alors, tu vois bien que c'est elle qui est à Pandarpour.

— Je n'en disconviens pas, dit Mali ; mais il eût été préférable de laisser le Tartare continuer son récit. Nous eussions eu des renseignements plus précis. Au lieu de cela, au premier mot vous sautez en l'air comme la poudre, et vous scandalisez tous ces braves gens qui pouvaient nous servir. »

Tout en courant, ils étaient déjà à la grille du palais du gouvernement, et André, brandissant sa



carte aux yeux du factionnaire stupéfait, se dirigeait vers les appartements du général. Un instant après, il était auprès de ce dernier et lui faisait rapidement le récit de sa découverte.

« Et que comptez-vous faire? dit sir Ch. Wilmot.

— Partir tout de suite pour Pandarpour, répondit André avec feu, et arracher Berthe des mains de ces misérables.

— Avez-vous un plan? reprit le général.

— Non, pas encore ; mais Mali en trouvera un, dit le jeune homme avec assurance, et je sens que nous réussirons.

— Dieu vous entende, cher enfant, dit le général en embrassant André avec émotion, et, si la bénédiction d'un vieillard qui vous aime et vous admire peut vous servir, je vous bénis de tout mon cœur. Allez, et bon courage! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UNE MATINÉE SUR LE JURA

C'est une bonne chose, n'est-ce pas?.. que le grand air en pleine campagne : il réjouit le cœur et vivifie le sang! Et puis, c'est bien beau pour les yeux, pour l'esprit, que le grand spectacle des champs, des bois, des plaines, des monts et des vallées. On voudrait toujours marcher, toujours voir! En vérité, les bottes de sept lieues seraient une agréable chaussure!

J'ai bien aimé, moi aussi, les champs : je les aime bien encore, et ma mémoire en est pleine de belles réminiscences qui sont comme les vignettes du livre de la vie. Voulez-vous me permettre de vous en conter une?...

Un de mes amis était venu de loin pour me voir. Je résolus de lui faire connaître mon pays, un des plus beaux, des plus pittoresques, que l'on puisse rencontrer : le Jura. Au jour dit, le sac sur le dos, le long bâton ferré à la main, nous nous mettons en route : nous allions jusqu'en Suisse.

Nous gravissons les premières rampes ; plus haut nous traversons une somptueuse forêt de sapins séculaires. C'était si beau, que nous y faisions une halte ; alléchés, d'ailleurs, par un rafraîchissement exquis que nous offrait dame nature : des fraises parfumées, délicieuses, telles qu'on n'en trouve que dans ces altitudes. Plus loin, c'étaient des plateaux, des vals, des marais et des lacs ; nous arrivions dans la haute montagne.

Là, à une élévation de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la contrée est calme et paisible ; une véritable solitude habitée. L'air y est pur, léger, diaphane ; à la fois tranquille et d'une sonorité étrange : la voix, un son y retentissent au loin. Des immenses prés-bois, la richesse du pays, car c'est là que paissent les grands troupeaux dont le lait donne d'excellents fromages de Gruyère, s'élève un perpétuel concert : *Din-din!... Tine-tine!... Don-don!...* sur toutes les notes et sur tous les tons.

— Qu'est-ce donc?... — Les vaches des pâturages portent chacune au cou une clochette pour faciliter la recherche, lorsqu'elles s'égarent. Cette clochette est en proportion de la bête; si bien que la maîtresse-vache du troupeau a une véritable cloche pendue au poitrail, mais en métal léger qui ne la fatigue point, tandis que la jeune génisse n'a qu'un modeste grelot. A chaque mouvement des animaux, c'est un tintement; et tous ces carillons ambulants, donnant chacun leur note, produisent, dans l'atmosphère sonore, une mélodieuse musique qui a un grand charme. Lorsqu'on en a été bercé dans l'enfance, elle s'incruste dans l'oreille et ne s'oublie plus. C'est la voix du pays, c'est la musique natale!

Pour notre seconde nuitée, nous arrivions au pied de la dernière cime jurassique. Nous touchions à notre but : voir le lever du soleil du haut du pic le plus élevé, le Mont-d'Or, ainsi nommé pour la qualité de ses pâturages.

Bien avant l'aube, nous escaladons la côte abrupte : il nous fallut deux grandes heures pour cette ascension. En approchant du sommet, avec l'aurore nous eûmes un premier éblouissement : une réserve de prairie entourée de rocailles était toute en fleurs. Jamais plus riche parterre! Des lys mortayons à la corolle ponctuée de pourpre, des narcisses aux blanches pétales, des glaïeuls parfumés, d'élégantes orchis... que sais-je?... Tout une flore semi-alpestre. J'en cueillis une botte pour les examiner à loisir, car nous avions hâte d'atteindre la plate-forme.

Nous y posons le pied. « Hourrah!!!... » Nous avions devant nous un panorama gigantesque et spendide qui récompensait largement nos efforts.

Le soleil se levait, non pas dans le ciel pur et radieux que nous eussions désiré; mais dans un fond de brumes et de nuages plus mouvementé et non moins pittoresque. Au-dessous s'étendait la longue chaîne des glaciers des Alpes, rayée çà et là de nuées d'où émergeaient les grands pics couverts de neige, le Mont-Blanc les dominant tous, sur la droite. En avant, la Suisse et ses lacs nous apparaissaient à vol d'oiseau, comme un vaste plan en relief. Sur la gauche, trois grands cônes sombres tranchaient sur la lumière du ciel. A nos pieds, l'abîme! Une vallée, noire et profonde, que nous apercevions par les interstices d'une nue épaisse qui la comblait et qui se mouvait comme la houle d'une mer. C'était somptueux!

Le premier moment d'émoi passé et encore tout haletants, nous voulûmes fixer le souvenir de cette immense scène. Vivement nous débouclâmes nos sacs pour en tirer cartons et crayons; car il fallait se hâter, le décor était mobile et variait rapidement. Au plus fort du travail, un grondement sourd monta jusqu'à nous. Nous crûmes que l'artillerie fédérale faisait feu et flammes dans le lointain. Quelques instants après... *Brrrououm!!!*... L'illusion n'était plus possible. C'était la foudre qui grondait dans la nuée au-dessous de nous : spectacle d'un autre genre, véritable orchestre de cet opéra grandiose! — L'orage alla *crescendo;* les éclairs s'entre-croisaient et se brisaient sur les rocs; les éclats du tonnerre faisaient vibrer tous les échos des montagnes : fracas infernal! — Puis une nuée monta lentement, lentement. — « Mauvais présage! » dis-je à mon compagnon, dans ma connaissance du pays. En effet, la houle monta, monta; le brouillard atteignit notre sommet, et bientôt nous enveloppa de toute part comme dans un sépulcre : nous n'y voyions plus à dix pas à la ronde. Perdus sur ce pic, la situation devenait de plus en plus émouvante, et nous nous trouvions nous-mêmes acteurs dans ce grand drame de la nature. Il fallait au plus vite chercher un abri, un chalet, si possible; car ils sont clair-semés dans ces hauts parages. — Mais où? de quel côté? — Les clochettes d'un troupeau vinrent à notre aide. Sentant venir l'orage, les vaches se rapprochaient de l'étable et nous guidèrent droit au chalet. Il n'était que temps! La pluie se mettait à tomber large et drue.

L'orage était alors sur notre tête et tempêtait tout à l'aise; mais nous n'en avions que faire, dans notre abri. Je regrettai ma belle botte de fleurs que, dans notre fugue, j'avais dû abandonner sur le pic.

A midi, le ciel s'éclaircit, le soleil resplendit sur le sol, sur les plantes ruisselantes de la pluie, et nous descendîmes à la première bourgade suisse. Le lendemain, nous rentrions au logis, enchantés de notre course et mis en haleine pour recommencer dans une autre direction.

A. DE BRÉVANS.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LA CHINE[1]

Avec l'exposition des douanes chinoises nous pénétrons dans le vif des coutumes. Des cris d'étonnement, souvent d'admiration, nous échappent devant l'ingéniosité de cette vieille civilisation qui, après avoir tout inventé, se complaît à se répéter toujours sans perfectionner ses méthodes.

Des fleuves imposants, des rivières navigables, un nombre infini de canaux remplacent les routes, surtout dans le sud de la Chine; là, des milliers de jonques, des villes flottantes de bateaux; chaque particulier a son canot, comme ici on a sa voiture. Leurs formes se diversifient à l'infini : bateaux-rivière ou bateaux-poste, d'une rapidité très-grande,

1. Suite et fin — Voyez page 104

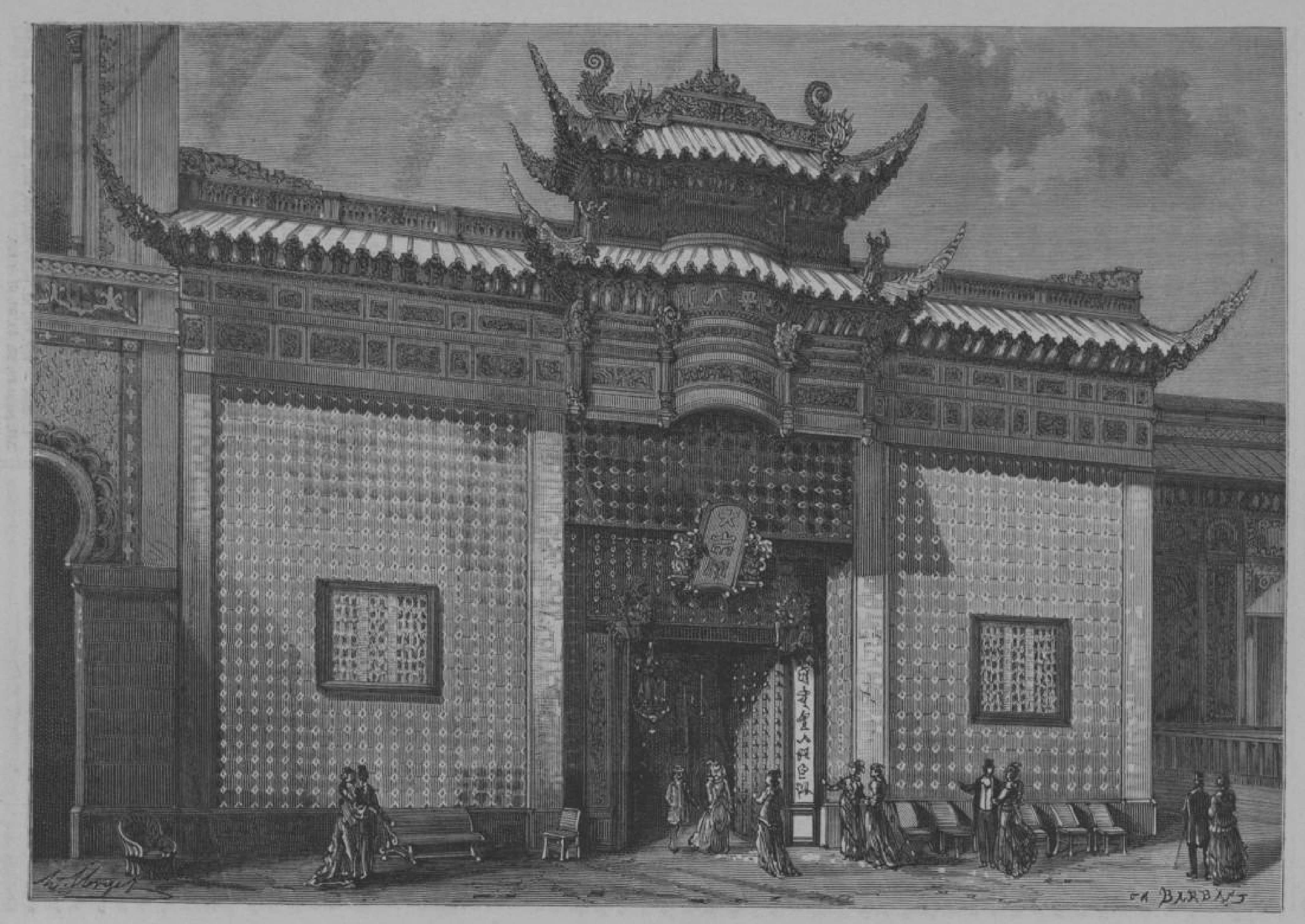
dont les nageurs rament avec les pieds ; radeaux en bambou recoquillés et inchavirables, faits pour naviguer sur les côtes parmi les brisants ; bateaux de bambous dans lesquels, avec quelques pelletées de vase arrachées au fleuve Bleu, les Chinois se font des jardins potagers ; bateaux-restaurants appelés aussi bateaux-fleurs, d'une élégance et d'un comfort achevés, que porte en quantité la rivière de Canton ; bateaux de famille, où l'on voyage comme dans nos wagons-lits ; d'autres, construits expressément pour franchir les rapides, dont la proue se dresse en corne élevée ; jonques à vapeur, canonnières, frégates, anciens voiliers, curieuse collection que nous voudrions voir rester dans l'un de nos musées.

Le Chinois écrit au pinceau, il peint, pour mieux dire, de haut en bas le long de lignes verticales tracées de droite à gauche. Vous pouvez voir les grandeurs différentes de pinceaux, faits de blaireau et de poil de chameau, dont il se sert, l'encre de Chine embaumée, le papier sur lequel il peint les caractères de sa langue, si décoratifs d'aspect. A côté, des pipes à opium, avec lesquelles il s'enivre de l'assoupissant et mortel suc de pavot, les unes d'ivoire, de bambou, les autres de noyaux de pêche, creusés et polis, joints les uns aux autres ; un godet se visse aux trois quarts du tuyau, c'est le réceptacle de l'opium ; en quelques semaines ce godet se salit, et voici rangés sur une tablette incrustée de nacre, comme des casseroles sur un fourneau, les godets de rechange. Sur un plateau aussi richement incrusté, sont rassemblés tous les menus outils du fumeur : une lampe, une boîte d'argent à compartiments pour l'opium, des lancettes à nettoyer les pipes.



Costumes de dames chinoises. (P. 122, col. 1.)

Les minuscules souliers des femmes ; les chaussures des hommes, à semelles de feutre pour l'intérieur, et de cuir pour la rue, en toile ou en soie, simples ou brodées selon le rang ; des éventails oblongs de palmier arek, dessinés au fer rouge ; des troncs de fougère arborescente atteignant 5 à 6 mètres de hauteur, dont la moelle presque liquide est enlevée, dont le bois poli et verni laisse voir des dessins naturels variés et charmants ; tous les chapeaux en usage chez les Fils du ciel ; des balances pour l'argent rappelant notre romaine ; les vêtements des gens du peuple, toujours en coton ; des *tou-téh* ou couvre-ventre, sorte d'empiècement arrondi, brodé de mille couleurs et retenu au corps par un cordon ou une chainette d'argent comme nos scapulaires : — pas un Chinois qui ne le porte comme préservatif ; des tapis de coton d'un coloris charmant, ou de poils de chameau, plus grossiers ; des caisses en bois de camphrier, recouvert de peau de porc ; des tours à sept étages comme celle de Ning-po ; un métier de tisserand ; une collection de violons et de guitares ; des bois de l'île de Formose ; du camphrier d'un usage très-répandu en Chine ; du sapin dont les troncs atteignent parfois 1^{m},80 de diamètre ; des ustensiles de cuisine ; un vase pour chauffer le vin au bain-marie, les Chinois ne buvant le vin que tiède ; des pailles nattées pour les chapeaux fabriqués à Tien-tsin et à Tché-fou ; des engrais en tourteau, faits avec des ramures d'une espèce de pois, après en



Le pavillon chinois au palais du Champ-de-Mars, d'après une photographie de M. Neurdein (P. 104, col. 1.)

avoir extrait de l'huile ; des verreries très-primitives ; des miroirs ronds comme la pleine lune ;... il faudrait un volume pour tout décrire.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement, soucieux de nous plaire, a peuplé son exposition de mannequins revêtus des costumes appartenant aux diverses classes de la société. Inclinons-nous devant ce mandarin militaire — à tout seigneur, tout honneur — et soyons heureux de n'avoir pas à nous prosterner en frappant la terre du front. Un globule de corail rouge orne sa coiffure, — un lion est brodé sur son plastron. Près de lui est une jeune fiancée vêtue de satin rouge brodé de dragons d'or ; sa chevelure volumineuse s'échappe, derrière la tête, d'un casque doré orné de fleurs et de franges de perles qui lui retombent sur le visage. Un paysan aisé est assis à côté, en robe noire ; plus loin un soldat en pantalon bleu, courte blouse brune à liséré rouge, et turban ; un autre mandarin, un civil celui-là, un lettré, comme l'indique le paon brodé sur son pectoral, peut-être un membre de la *Forêt des mille pinceaux*, l'Académie française de là-bas. Une jeune femme, coquettement vêtue d'une tunique de soie violette et d'un pantalon pareil, est courbée sur sa petite fille, dont elle aide les premiers pas. Sa coiffure est un bandeau, orné de pierreries, et surmonté de fleurs artificielles. Elle a du rouge aux joues, ses sourcils sont rasés et repeints, ses lèvres sont couvertes de carmin.

La métallurgie a pris un certain développement dans la province de Fou-kian. L'arsenal de Fou-Tchéou expose des échantillons de son usine, du minerai de fer magnétique de la contrée.

Enfin, les instruments aratoires. Ici, tout est primitif, le Chinois n'ayant d'autre ambition que de refaire ce qu'a fait son père ; de là une sorte de civilisation cristallisée. La terre, parfaitement arrosée et drainée, soigneusement fumée, jamais lasse, produit avec une fécondité prodigieuse le riz, le tabac, le thé, le coton jaune dont se fait le nankin, la canne, les épices ; on fait trois, quatre, cinq récoltes par an ; et ces simples instruments suffisent. Voici une machine à semer ; on la pousse, elle trace le sillon, et en même temps laisse tomber la semence ; une autre pour pomper l'eau, deux roues s'engrainant l'une sur l'autre, auxquelles on attelle un buffle ; un pilon hydraulique, d'une simplicité enfantine, pour enlever les dernières pellicules du riz décortiqué déjà ; bien d'autres encore, tous primitifs, mais tous ingénieux, qui font pénétrer dans la vie intime du peuple, et qui à ce titre sont pour nous du plus grand attrait. L'exposition chinoise n'est pas seulement, en effet, une exposition industrielle ; on peut, en la visitant, apprendre à connaître la Chine et commencer à l'aimer.

PAUL PELET.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE XIV.

Passant le détroit de cette rivière et descendant à terre dans nos barques, nous fûmes bien ébahis de n'y trouver nulle bande des sauvages sujets du roi Potamou. Par le commandement de M. de Verassan fut assemblée une troupe jusqu'au nombre de vingt-cinq arquebusiers pour aller à la découverte. Je m'y joignis, ainsi que Braguibus. M. de Verassan nous guida droit à travers une grosse forêt de cèdres, bien ombreux et bien touffus, vers un lieu où il disait que se trouvait la ville de Potamou. Car, comme il nous l'apprit, ces sauvages de Floride ont l'industrie de bâtir des villes et de les munir très-bien. Toutefois leurs maisons sont de nattes et de perches, et leurs remparts de bois. Nous gravîmes une colline où il nous dit qu'était ladite ville. Nous n'y trouvâmes qu'aucunes pièces de bois demi consumées par le feu, des bris de poteries, et autres marques certaines que la ville avait été prise par quelque ennemi, après une bataille, puis arse et brûlée. Cherchant parmi les bris, nous trouvâmes une cruche fictile sur laquelle était gravé en lettres romaines « Antonio Fernandez, Sevilla, 1517 », par où nous connûmes que la bataille s'était donnée en ce lieu entre les Espagnols et les sauvages.

Toutefois, comme le lieu nous paraissait propice à l'assiette d'un camp, que le pays était plein de cerfs et autre venaison, la rivière fort poissonneuse, nous délibérâmes de planter notre camp au lieu où était la ville brûlée, de le munir de quelques palissades par devant, du côté de la mer, car par derrière, il était assez muni à cause d'un grand marais que nous reconnûmes comme impraticable, de construire là quelques abris avec des arbres que nous abattrions et des prélarts, d'y transporter quelques bagages, et d'y laisser une moitié de nos gens pour chasser et pêcher, et par fumigation, *boucaner* les poissons et la venaison, pendant que l'autre moitié radouberait les navires. Et tous les jours, on ferait bonne garde, de crainte des Espagnols, et aussi pour explorer le pays et voir si l'on ne pouvait trouver des Indiens et faire amitié avec eux. Les choses ainsi convenues, la charge des navires fut laissée à M. Raoul Parmentier, M. Jean Florin et M. de Verassan s'établissant à terre avec une partie des nôtres, parmi lesquels furent Braguibus, frère Nicolas, Crignon, Mauclerc et moi. En quatre jours, notre camp fut assis et muni, et nous commençâmes notre labeur quotidien de chasser et de pêcher.

1. Suite. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27, 43, 59, 91 et 106.

Cependant le radoub avançait. Celui du *Sacre* était même totalement terminé. Ce jour-là, c'était un dimanche, après avoir ouï la messe qui fut dite à terre, le capitaine ordonna une ration de vin pour un chacun soi raffermir et se hausser le cœur. Car nous étions bien ménagers du peu qui nous demeurait, le réservant aux malades ; et nous n'en avions pas bu depuis notre départ du Brésil. Après avoir fait chère, il convint de porter à bord plus de cinquante quintaux de venaison et de poisson que nous avions fait boucaner, ce qui fut fini le soir même, nous ne gardant à terre que nos rations pour deux jours ; nous espérions avoir terminé dans une semaine, et alors prendre la mer assurément pour revenir au plaisant pays de France, notre douce patrie. Le lundi matin nous étions sortis du camp avec Crignon Braguibus et aucuns autres aimables compagnons, quand nous entendîmes une violente canonnade. Nous courûmes hâtivement vers le bord de la mer. Mais quand nous fûmes sortis du bois, la canonnade s'arrêta, et nous vîmes nos navires en place et trois navires portant pavillon d'Espagne qui se retiraient, comme ayant affaire à plus forts qu'eux. Tantôt, Crignon reconnut qu'un des trois n'était autre que le navire de l'Anglais Thomas Hawkins, que sans doute les Espagnols avaient pris en mer. Et nous vîmes aussi une grosse troupe d'Espagnols avec une enseigne, descendant à terre de leurs barques, et avançant vers le bois. Parmi eux était une femme, que Crignon estima de suite être sa femme future. Tantôt il s'écria :

« Retournez vite au camp. J'irai cependant reconnaître leur force, et vous rejoindrai après. Retournez mes amis, et faites l'alarme ! retournez, de par Dieu ! car ils viendront nous assaillir ».

Nous retournâmes suivant son avis et trouvâmes le camp en alarme, et dans le bois il y eut plusieurs escarmouches d'arquebuserie contre ces Espagnols qui ne voulaient rien entendre et disaient que nous étions sur leurs terres, et que nous eussions à mettre bas les armes et à nous rendre à leur merci. Ce que nous rejetâmes fièrement.

Ayant donc placé notre arquebuserie devant, nous nous rangeâmes en une seule bande, et nous marchâmes contre eux à travers le bois qui était fort épais, par où nos rangs furent un peu rompus, et nous n'arrivâmes pas en bien bon ordre à la clairière. Là, nous les trouvâmes rangés en trois bandes, la plus grosse au milieu ayant avec elle l'enseigne déployée et le tambour. Derrière cette bande se tenaient quinze des leurs à cheval, et armés à haut appareil, sauf qu'ils n'avaient pas de grèves, mais des bottes de cuir fauve, et tenaient la lance sur la cuisse. Devant les premières filières de leurs gens de pied, le traître Martin, la pique au poing, contrefaisait du bravache en son attitude. Tantôt qu'ils nous virent sortir du bois, et aller à eux, non pas toutefois en aussi bon ordre que nous eussions voulu, leur tambour sonna, leurs capitaines s'écrièrent : « *Adelante Caballeros arriba! Santiago y cierra España!* » et ils vinrent à nous, leurs rangs bien serrés, chargeant furieusement sans perdre l'ordonnance de leur bataille. Et il y eut quelques volées d'arquebuserie, et mêmement quelques escarmouches à coups de pistolet. Mais quoique nous fussions plus experts et plus nombreux qu'eux en arquebuserie, dont plusieurs des leurs furent portés par terre morts ou blessés, nous ne pûmes rompre leur ordonnance, car ils se reformaient tantôt qu'un des leurs tombait. Et soudainement, étant arrivés tout proche, ils choquèrent contre nous, où les armes furent à coups de pique, d'épée et de dague, et où nous n'eûmes du meilleur. Le bon M. de Verassan y fut tué, se déportant vaillamment et faisant voir sa valeur et sa science en armes, car, avant d'être tué, il perça jusqu'à leur principal capitaine, qui se tenait à cheval à côté de l'enseigne, et d'un estoc volant il lui coula son épée au défaut de la cuirasse, dont mourut ledit capitaine.

M. de Verassan mort, et avec lui plusieurs des nôtres, M. Parmentier l'aîné prit le commandement, et il lui convint d'abord de nous rallier, car nous étions tout rompus, et ne résistions plus à la violence de ces Espagnols, si ce n'est qu'à grand'peine et avec perte de la vie pour assez de nos gens. Ayant donc rallié partie de nos gens, il alla donner contre les Espagnols, les étonnant quelque peu, par où il les fit songer à se rallier eux-mêmes, quoiqu'ils ne fussent guère en désordre. Cependant, le gros Marquier, sonnant la retraite, fit retenir les autres dans le bois, où nous vînmes les rejoindre avec la bande qu'avait formée M. Parmentier, et tous ensemble nous retournâmes à la colline où était notre bagage, sans être aucunement poursuivis par les Espagnols. Là, nous étions en sûreté, étant protégés sur le devant par l'élévation du terrain, et sur le derrière et les flancs, par le marais. Mais nous n'avions de victuailles que pour un jour, et les Espagnols restaient maîtres du champ.

Or, après notre escarmouche, nous reconnûmes que nous ne pourrions plus nous retirer aux navires, car les Espagnols nous avaient coupé la route, et nous n'étions pas assez forts pour leur passer sur le ventre. Il nous fallait donc nous rendre à eux à merci, mais de ce faire nul des nôtres ne le voulait ; car, d'une part, nous pensions que ce serait à notre honte que des Français se rendraient à merci aux Espagnols, sans avoir livré contre eux un dernier combat, voire fût-il désespéré ; et d'autre part, nous n'avions aucune créance en leur merci, estimant qu'ils nous promettraient bon quartier et, nos armes déposées, feraient de nos corps à leur guise. Pour quoi, ayant tenu conseil, il fut résolu que, le lendemain encore, on choquerait à travers eux, un chacun résolu de mourir, et que nous vendrions nos vies l'épée à la main, et le plus chèrement que nous pourrions. Depuis, ayant mangé quelque peu de nos victuailles, il nous fut donné pour mot du guet

par Crignon « France » et « Normandie », et, le gros de la troupe se reposant, le guet fut assigné à Braguibus, à Jamet l'Écossais, à Philippot, à Jean Poulet, à Saisy, à Romfanent et à moi, sous le commandement de Mauclerc. Ledit Mauclerc nous plaça donc derrière aucuns arbres et aucunes pierres, bien cachés et ne soufflant mot, qui l'arbalète, qui l'arquebuse au poing, tous bien délibérés de faire ce qu'ils devaient. Braguibus était le plus proche de moi, à ma droite.

Environ le commencement du deuxième quart, j'ouïs siffler deux coups, et puis trois, et tantôt Braguibus répondit au siffleur, hachant en paume deux coups, d'assez étrange façon. De quoi ébahi, j'ôtai le cornet qui était sur la mèche de mon arquebuse, et je soufflai la mèche pour me faire prêt à tirer. Tantôt, je vis un homme sortir dessous la ramée, lequel se jeta aux genoux de Braguibus, et voulut lui baiser les mains. Mais Braguibus n'y voulut consentir, et je l'ouïs qui disait :

« Bénard, vous êtes rouge gueux. »

Alors, Braguibus m'appela, me recommandant de bien faire le guet et de veiller pour lui, afin qu'il pût se retirer avec son homme, lequel venait de déserter le camp des Espagnols, et par l'aide duquel il espérait amener quelque grand bien.

« Car, dit-il, Bénard n'a pas mené une bonne vie ; mais il est tout à ma dévotion, et fera ce que je lui commanderai. Or, il est si subtil qu'il eût enseigné et pipé Ulysse, et Sinon lui-même, auteur de l'*Artifice du cheval troyen*. »

Braguibus se retira donc derrière aucuns arbres, et, notre quart étant terminé, nous relevés par Crignon et d'autres compagnons, nous retournâmes au lieu de notre camp, emmenant le nouveau venu. Là, je pus le voir à l'aise et trouvai qu'il était de fort mauvaise mine.

« Messieurs, dit Braguibus, avec votre permission, je vous amène Bénard, qui nous vaut un grand secours ; car, avec son aide, je ne doute pas que nous soyons délivrés.

— Voire, dit M. Parmentier le jeune, qui est Bénard ? d'où est-il ? d'où vient-il ? et quelle est son industrie et profession ?

— Mon gentilhomme, dit bien humblement Bénard, je requiers de servir M. Braguibus, qui m'a autrefois sauvé la vie à Paris et auquel je voudrais témoigner ma reconnaissance pour les bienfaits et charités qu'il m'a faits. Fortune adverse m'a conduit aux Indes Amériques dans le camp des Espagnols. Mais tantôt que j'ai vu qu'ils assaillaient des Français, parmi lesquels était M. Braguibus, j'ai déserté leur parti, pour me mettre du vôtre, si vous le voulez bien.

— J'entends, dit le capitaine Jean Parmentier. Vous êtes banni de Paris, scandalé et diffamé, pour la mauvaise vie que vous y avez eue.

— Hélas, mon gentilhomme, dit Bénard, je fais pénitence.

— Vous, reprit le capitaine, avez été truand, larron, et pis encore !

— Hélas, mon gentilhomme, disait Bénard, je me suis efforcé de m'amender, et je vous assure que mon repentir est sincère, et grandes sont mes mortifications.

— Vous, dit le capitaine à Braguibus, nous amenez là un joli compagnon, et vous avez d'étranges connaissances. De tels aides nous ne voulons point parmi nous.

Là furent faites de belles armes. (P. 126, col. 1.)

— Capitaine, dit frère Nicolas, vous parlez mal. Si ce pauvre méchant ici s'est amendé, peut-être par long amendement fera-t-il son salut.

— Frère Nicolas, dit le capitaine, votre charité me touche, et aussi celle de cet écervelé Braguibus. J'espère qu'elle touchera semblablement ce malheureux, et que vous pourrez lui faire une bonne vie. Pour moi, je lui octroie licence de rester, et je l'assigne pour porter mon bagage.

— Grand merci, mon gentilhomme, dit Bénard. De servir des Français est un bien que je tiens de vous, et vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir recueilli. »

Après avoir déjeuné de quelque peu de chair boucanée qui nous restait, nous nous fîmes prêts pour choquer contre les Espagnols. Mais Braguibus nous demanda s'il ne convenait point paravant de prendre le conseil de Bénard, affirmant que par son aide nous viendrions très-bien à bout d'eux. Bénard, interrogé, répondit :

« Messieurs, je suis sorti de leur camp avec mission expresse d'explorer l'assiette du vôtre, et,

si je retourne à présent, ils croiront ce que je leur dirai et n'auront soupçon aucun.

— Voire, que leur direz-vous ? demanda M. Parmentier l'aîné.

— Je leur dirai, répondit Bénard, qu'à travers de ce marais, là derrière nous, qu'ils croient impraticable, j'ai exploré un sentier par où on peut le percer pour aller à nous. Je m'offrirai, poursuivit Bénard, pour les y conduire, et leur ferai bien faire quelques détours de bonne demi-lieue. Cependant qu'une partie de leurs gens suivra mes errements, ils seront affaiblis d'autant, et vous pourrez les choquer avec espoir de bon succès.

— Mais, dit le capitaine, comment saurons-nous qu'ils suivent votre conseil et que leur camp est affaibli !

— Ce sera, dit Bénard, par tel artifice. Je sais où ils mettent leurs poudres ; et quand ceux qui devront aller à travers le marais seront sur le point de partir, je me glisserai jusqu'aux poudres et j'attacherai subtilement une mèche enflammée au coffre où elles sont contenues. Ainsi, nous aurons le temps de nous éloigner tandis que la mèche se consumera, et lorsque nous serons loin, le feu prendra aux poudres, dont vous entendrez le fracas. Et alors choquez hardiment à travers eux, car ils seront affaiblis par le départ d'aucuns de leur bande, et étonnés par le dégât et le trac que feront leurs poudres enflammées.

— Mais, dit le capitaine, vous courrez gros risques ; car, lorsqu'ils verront que vous les avez trompés, vous serez entre leurs mains, et ils voudront vous occire sans faute.

— Je le sais, dit Bénard ; mais je m'efforcerai de leur échapper, et, si je ne puis, je mourrai en sauvant de bons Français, par quoi je rachèterai ma mauvaise vie d'autrefois.

— C'est, dirent les compagnons, vertueusement parlé. Si vous faites comme vous dites et que vous reveniez en France avec nous, nous témoignerons que vous êtes amendé et nous obtiendrons pour vous les rémissions qui seront nécessaires.

— Or bien, dit Bénard, en prévision de l'avenir, j'ai entaillé aucuns gros arbres de la forêt, et, en allant d'un arbre entaillé à un autre, vous trouverez le chemin le plus court et le plus sûr pour retourner à vos navires.

— J'entends, dit le capitaine. Or sus, je vous donne congé d'aller à ces besognes que vous dites, et nous attendrons ici. »

Je vis un homme sortir dessous la ramée. (P. 124, col. 1.)

Tantôt Bénard courut se plonger au marais, d'où il sortit crotté horriblement, afin de faire croire aux Espagnols qu'il avait passé par là. Puis il partit délibérément, nous laissant tous dans une anxieuse attente.

Cependant, les préparatifs étaient faits et le temps

s'avançait. Le soleil avait passé le haut point de sa course, et nous commencions à douter des promesses de Bénard.

Tout à coup un fracas épouvantable emplit l'air, et une grande lumière fut vue parmi les arbres, avec grosse fumée de soufre s'élevant et tournoyant bien haut, dont l'odeur sulfurée fut sentie presque dans notre camp, et tantôt le capitaine s'écria :

« Or sus, mes amis! Ce brave homme a tenu parole! Ils sont à nous! Ça, ça, marchons! Choquons sur eux! Nous les tenons! Avant, bons Français! Poussons avant, et vive le roi de France! »

Tantôt, nous commençâmes de courir sur eux; moi je tirai sur la droite, puis je revins à gauche, gravissant une motte de terrain, d'où je pus voir, dans un creux, plus de vingt Espagnols, bien étonnés, desquels aucuns étaient armés, et aucuns ne l'étaient pas et couraient après leurs brigantines et leurs morions. Et plus loin, je vis une bande qui s'assemblait autour de leur enseigne et de leur tambourin, qui sonnait l'alarme. Soudain, les nôtres sortirent du bois en face de cette grosse bande, déchargeant leurs arquebuses, et s'écriant horriblement :

« A mort! à mort! à sac! Tue, tue! »

Du trait des arquebuses tombèrent plusieurs Espagnols. Les autres tinrent bon, mais ils n'eurent pas le temps de se ranger; plusieurs n'avaient point même la mèche de l'arquebuse allumée, dont ils se dépitaient, se démenant pour trouver du feu; cinq ou six seulement purent décharger qui leurs bâtons à feu, qui leurs arbalètes; toutefois, l'effet de cette décharge fut médiocre, et de suite les nôtres, sans se laisser ébranler, jetant leurs arquebuses, dégaînèrent leurs épées, baissèrent les piques, et choquèrent durement contre ces Espagnols troublés.

Nous, voyant cela, chargeâmes la petite bande qui était proche nous, où je fus confronté par un des leurs, l'épée à la main, lequel s'offrit pour me combattre; mais d'un trait de mon pistolet, il fut mortellement blessé; et autour de lui, quatre autres des leurs; des nôtres ne fut atteint que François Guitaut, charpentier, qui eut le bras transpercé d'un coup d'épée.

Pour lors, ceux qui restaient des Espagnols, desquels aucuns n'étaient pas armés, effrayés de nos pistolets, s'enfuirent dans le bois, et nous, mettant l'épée à la main, allâmes assaillir la grosse bande par derrière. Et là furent faites de belles armes, tant d'un côté que de l'autre.

Crignon, qui ne se tenait de colère de savoir sa future femme prisonnière des Espagnols, se signala par-dessus tous autres, s'escrimant vertueusement de son épée, et criant :

« Martin, vilain traître, où êtes-vous! vous n'oseriez m'affronter, méchant. »

Mais Martin, de son côté, fit bien voir qu'il avait été aux guerres, et mêmement à celles d'Italie où se donnent les plus félonnes batailles, et fit connaître qu'il était bon soudard; car, ayant rallié huit ou dix des leurs, et les faisant tenir bien serrés, il branla la pique, jusqu'à tant qu'il l'eût rompue, puis saqua son épée lansquenette, s'escrimant à notre grand dommage : et à cet assaut qu'il nous livra, Bertrand Avril et Laurent Gaillot furent occis des nôtres, et Thomas Boulain, Jean Fleury, Eustache Grossin, Jacques Poinsot, grandement blessés, desquels Jean Fleury était navré si grièvement qu'il mourut deux heures après.

Quelque désir que j'eusse de joindre Martin, toutefois, je ne pus parvenir à lui, ayant moi-même de besogne assez; j'y blessai plusieurs des leurs, et finalement un grand vilain tout balafré qui faillit me percer de son épée; mais je détournai le coup et le perça de la mienne, le couchant mort sur la place.

A suivre. LÉON CAHUN.



JEUNE ARMÉE

C'était un jeudi, jour de congé des collégiens. Il faisait un beau soleil.

Ce jour-là les passants n'avaient pas cet air grognon, soucieux et affairé qu'on lit sur tous les masques plombés; les physionomies avaient une expression ouverte de santé et de bonne humeur.

Or, ce jeudi-là, je musais le long des quais, regardant ce merveilleux panorama qui se déroule aux yeux de l'observateur : d'un côté, les vertes Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, et, tout au fond, l'arc de triomphe de l'Etoile; de l'autre, le Louvre, les ponts, le fleuve bordé d'un rideau de peupliers, le Palais Mazarin, la statue d'Henri IV, la Tour Saint-Jacques, le Palais de Justice et ses toits en éteignoir, le campanile de la Sainte-Chapelle élancé comme un mât de navire, et Notre-Dame, semblable à un monstrueux éléphant chargé de ses deux tours massives.

Les quais étaient animés comme une fourmilière. J'entendis le bruit familier du tambour.

Quel beau spectacle qu'un régiment qui défile!

Je m'attendais à entendre le signal d'appel de la grosse caisse, et, à voir apparaître les sapeurs suivis par le colonel et le commandant à cheval, puis les petits lignards, avec la grande capote

bleue et le pantalon rouge, sac au dos, l'arme sur l'épaule, arpentant le terrain au pas accéléré, au son de la musique militaire.

Et malgré moi je donnai un souvenir aux héros du passé. Je me représentais par la pensée la vieille garde rangée sur la place du Carrousel, alignée comme une muraille rouge et noire hérissée de fer : Les armes brillent, les tambours battent, les clairons sonnent, les drapeaux s'inclinent. Napoléon paraît, monté sur un cheval blanc, le corps sanglé dans le frac vert sous la redingote grise, ses jambes courtes dans des bottes éperonnées, coiffé du lourd tricorne légendaire, masque de cire, œil d'aigle... En ce temps-là, l'Europe tremblait au froncement des sourcils de César.....

Le bruit du tambour se rapprochait. Je le sentis vibrer dans ma poitrine lorsque je m'approchai jusqu'au bord de la chaussée.

Alors j'éprouvai une émotion instantanée, imprévue, joyeuse.

C'était un bataillon de collégiens, à la tunique noire, au képi galonné d'or, armés du chassepot et portant l'arme *en sous-officier*.

Ils marchaient en large colonne serrée, par rang de taille, depuis les philosophes et les rhétoriciens à la barbe naissante jusqu'aux élèves de troisième, jeunes gens de dix-huit à quatorze ans, mais tous sérieux, presque graves.

Ah! certes, c'était un beau, un patriotique spectacle que celui de ces lycéens qui marchaient au pas militaire, disciplinés comme des vieux grenadiers de la garde.

Et les voyant ainsi, ces beaux enfants de la génération qui s'élève, je songeais que, si les visiteurs couronnés de l'Exposition de 1867 avaient observé, avec une envieuse défiance, les grandes manœuvres de l'armée française, ils auraient considéré ces pupilles avec respect.

Ce bataillon de collégiens, qui défilait là, sous mes yeux, c'était la révélation d'une armée inconnue.

Hier, elle jouait avec des soldats de plomb.

Aujourd'hui, elle manœuvre le chassepot dans les cours des colléges.

Demain n'est à personne.

. . . .

A quelques pas, débouchant sur le quai d'Orsay, apparut un général escorté par des cuirassiers.

Au passage, le bataillon des pupilles lui rendit les honneurs militaires, et le vieux militaire sourit aux jeunes soldats.

Voilà l'espoir de la patrie.

Cette nouvelle génération d'hommes sera sérieuse et fera son devoir. Elle saura suivre vaillamment le chemin de gloire et d'honneur tracé par ses aînées.

Salut, jeune armée.

CHARLES JOLIET.

LES ŒUFS DE PAQUES[1]

IV

La vache Pâquette.

Le Rouzou voulut que la vache se nommât Pâquette pour rappeler son origine — et, certes, voilà des œufs de Pâques assez utilement employés. On lui suspendit une clochette au cou. On la lavait et l'affourrageait chaque matin si soigneusement qu'elle fut renommée comme la vache la plus élégante et la mieux tenue qui broutât l'herbe de la paroisse.

L'histoire de Pâquette, bientôt connue de tous, valut pas mal de gifles administrées par les mères aux filles de l'âge du Rouzou, qui jusque-là n'avaient su que s'attifer et tourner des bourrées. Le fait est que l'exemple de la petite bohémienne était un terrible exemple!

Le sergent s'estimait quasi autant, à cette heure, que le recteur des Pénitents ou le cantonnier-chef. Il travaillait moins chaque année, car ses forces déclinaient. Cependant on vivotait à la chaumière, grâce au Rouzou. Le parrain, au petit jour, avalait sa tasse de lait bourru; il ne manquait jamais, après un clappement de langue, de remercier le bon Dieu et son Rouzou, comme il disait. Cette tasse de lait n'empêchait pas les fromages blancs de s'égoutter sur la féchelle pour monter ensuite sécher sur la fenêtre, derrière une palissade de buissons contre les poules et les moineaux.

La chaumière, avec cette fenêtre confortablement garnie, avec les beuglements de Pâquette, avec son toit de mousses vertes et d'iris violets, avait pris un certain air d'aisance qui lui allait fort bien.

De plus, le Rouzou entrait dans sa dix-huitième année. C'était une villageoise de belle venue, toujours un peu brûlée, toujours un tantinet maigre, mais si sage, si économe et secourable!

« Fillette, le jour où je t'ai rencontrée sur le chemin de la vallée et où tu avais si grosse peur, le bon Dieu m'inspira de te secourir. A ton tour, tu me l'as joliment rendu. Mille diables!

— Parrain, ne parlons pas de cela. Si vous fumiez encore une pipe? »

Le sergent rebourrait sa pipe et il la brûlait silencieusement. L'homme a toujours un rêve sur le métier; le vieillard avait le sien : avec chaque cercle de fumée bleue ce rêve s'élargissait outre mesure. De vache en vache, je ne parierais pas qu'il n'en vînt à voir bientôt autour de lui une étable meublée de plusieurs paires de bœufs, un important tènement de prés et de champs, une métairie, que sais-je?

Quant au Rouzou, elle bâtissait aussi sa petite ferme en Espagne; mais cette ferme contenait

1. Suite et fin. — Voy. pages 85 et 110.

seulement une seconde vache, ce qui permettrait de louer un bout de terre et d'assurer ainsi le pain de l'année.

Elle connaissait, par expérience, ce que l'on peut avec une énergique, patiente et lente économie.

L'abeille cueille ici et là quelques grains ténus de pollen sur les fleurs; mais elle est active et persévérante. Chaque jour, la poussière s'ajoute à la poussière; la cellule de cire apparait; une seconde sort de la première, et ainsi toujours : c'est un rayon. Le rayon s'agrandit, se développe, et voilà enfin dans la ruche un gros gâteau de miel, un édifice tout entier.

Le Rouzou avait-elle deviné le secret de la petite abeille? Je l'ignore; mais la jeune fille et la mouche avaient agi et calculé de la même façon.

V

Le Rouzou est à marier.

La chaumière du sergent avait bonne réputation et était fort avenante.

Un jour, j'y entrai pour me reposer. A côté d'une énorme écuelle de soupe au lait était couchée la pipe culottée de l'ancien soldat. Je remarquai sur le manteau de la cheminée un bonnet de police accroché auprès d'un tambour de basque. Le Rouzou était dehors.

Nous causâmes. Il me parla avec attendrissement de cette fille adoptive que le bon Dieu lui avait envoyée pour tenter sa charité, et dont les soins et l'économie l'avaient si largement récompensé.

« Mais je me fais bien vieux, monsieur, continua-t-il. Je sens que prochainement va sonner l'heure de quitter la chaumière au village, et je ne voudrais pas laisser seul sur la terre mon pauvre Rouzou. L'ambition gagne le cœur comme la moisissure dans le pain de seigle. Maintenant, je souhaiterais beaucoup marier l'enfant.

— Ce sera facile, sergent. Le Rouzou est une jolie fille, et on la vante comme laborieuse et économe!

— C'est vrai. Cependant nous ne sommes pas riches, et puis je voudrais être assuré d'un brave garçon qui rendrait à la petite le bonheur qu'elle m'a apporté. »

Le vieillard était très-ému.



Le vieillard était très-ému. (P. 128, col. 2.)

« Monsieur, j'y songe. Vous qui écrivez un peu partout, vous pourriez peut-être me trouver cela. Quel fier service! Et si j'allais en paradis, je vous jure qu'il faudrait bien que le bon Dieu vous en récompensât aussi. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse faire nulle part à un honnête gars un cadeau plus précieux. »

Je promis au sergent de m'en occuper. Voilà pourquoi j'ai écrit cette histoire.

Maintenant, mesdemoiselles et messsieurs, ne connaitriez-vous point un mari pour le Rouzou?

Cette union nous rendrait tous très-heureux — le fiancé, le Rouzou, le sergent, le conteur, vous-même, le curé et cette paroisse des montagnes dont l'église se carre au débouché de la vallée des Angoisses.

Ainsi soit-il!

Aimé Giron.





Les trois hommes attaquent le bloc avec ardeur. (P. 134, col. 1.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS

XV

A travers l'Himalaya.

A peine rentré au caravansérail, André aurait voulu se mettre en route; mais Mali essaya de tempérer son ardeur.

« Le pays vers lequel nous allons nous diriger, lui dit-il, m'est tout à fait inconnu. Je sais seulement qu'il va falloir pénétrer dans l'Himalaya. Peut-être aurons-nous à franchir des régions neigeuses; nous ne pouvons donc nous mettre en route sans prendre des dispositions spéciales. Je vais aller trouver les marchands thibétains et essayer de faire pardonner votre algarade de ce matin. C'est le seul moyen que nous ayons de bien nous renseigner. »

Le charmeur se dirigea donc vers le logement du marchand de thés, qu'il trouva en vive conversation avec le Tartare. Les deux hommes accueillirent froidement Mali; mais celui-ci, sans se déconcerter, leur dit :

« Nobles seigneurs, je viens vous présenter mes excuses pour la conduite de mon fils et pour la brusque façon dont nous avons quitté le banquet que vous nous aviez fait l'honneur de nous offrir. La jeunesse est, vous le savez bien, trop souvent oublieuse des convenances, et se laisse aller sans détour à ses premières impressions. Je n'avais point pensé à vous informer que j'avais occupé jadis à la cour du Peïchva les hautes fonctions de médecin de la reine. Mon fils a été élevé près de la jeune princesse, qu'il considérait comme sa sœur. Depuis la mort de la reine, nous étions restés sans nouvelle, et le plus grand espoir de notre profession errante était de retrouver la jeune princesse. Aussi vous pouvez vous expliquer notre joie et surtout celle de mon fils, lorque le récit de l'honorable seigneur tartare nous a appris que celle que nous cherchions était en ce moment à Pandarpour, au comble des honneurs. Moi-même j'aimais la princesse comme ma fille....

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401 et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

— Vénérable docteur, répondit Tïn-to qui, en entendant les paroles de Mali, s'était levé et l'avait respectueusement salué, j'ignorais qu'en vous recevant à ma table j'accueillais un aussi éminent personnage, honoré de l'amitié des princes. C'est moi qui dois m'excuser et vous prier d'oublier mon ignorante familiarité.

— Dites au seigneur Andhra, ajouta avec empressement le Tartare, que je suis son serviteur. Je soupçonnais déjà que vous étiez des princes déguisés, car un de mes hommes m'a appris tout à l'heure que vous aviez été reçus ce matin en audience privée par l'inaccessible Lord Sahib, notre puissant maître. Je relatais à l'instant cette nouvelle à mon ami Tïn-to.

— Précisément, reprit le bon Thibétain. Et vous m'en voyez encore tout surpris, car, depuis huit jours que je suis à Mussourie, je n'ai pu seulement obtenir une audience du gouverneur.

— En effet, dit simplement Mali, le général Wilmot nous honore de son amitié, et, si nous pouvons vous servir auprès de lui, mon fils et moi sommes à votre disposition. Nous comptons nous mettre en route dès demain pour Pandarpour, et nous serions heureux si vous pouviez nous fournir quelques renseignements sur la route que nous aurons à suivre. Je ne serais pas fâché que mon fils et Miana pussent assister à notre conversation. »

André et son compagnon se tenaient à une petite distance dans la cour du caravansérail; sur un signe de Mali, ils accoururent. Le jeune Français présenta lui-même ses excuses aux marchands qui se confondirent de leur côté en politesses.

« La ville de Pandarpour, dit enfin le Tartare, est à environ sept journées de marche d'ici, dans la vallée du puissant fleuve Satledj, une des branches de l'Indus. Les montagnes que nous apercevons là nous en séparent. Il vous faudra donc remonter la vallée de la Matchli-Nadi jusqu'au village de Derali. Puis, de là, tournant vers l'ouest, vous aurez à franchir le col de Nila, qui s'ouvre à dix-sept mille pieds de hauteur dans la chaîne du Kaïlas....

— Ce col, interrompit Tïn-to, est le point le plus terrible de la route. Le vent y souffle presque constamment avec violence et y soulève des tourbillons de neige qui engloutissent souvent les caravanes. Il y a deux ans, mon neveu, qui faisait alors les voyages de l'Inde pour mon compte, y périt misérablement, enseveli avec tous ses gens et ses yaks sous une immense avalanche. Cette catastrophe m'a coûté plus de deux cents caisses du thé le plus fin.

— Oui, reprit le Tartare, j'ai moi-même expérimenté les terribles tourmentes de neige du col de Nila. Lors de mon dernier passage, deux de mes hommes s'étant égarés furent retrouvés le lendemain complétement gelés. Le froid est toujours intense sur ces hauteurs, et vous ferez bien de vous munir pour le passage de chauds vêtements de fourrures tels que les portent nos montagnards. Il est vrai qu'une fois de l'autre côté du col vous descendrez dans la vallée de Bissahir, où le Satledj roule ses flots impétueux et qui est un des plus beaux pays de la terre. »

Les deux marchands, non contents de fournir ces renseignements à nos amis, voulurent encore les aider à s'équiper. Le généreux Tïn-to leur donna à chacun une houppelande fourrée et un bonnet en poil de chèvre. De plus, il les invita à dîner pour le soir même, et leur fournit ainsi l'occasion de se réhabiliter devant ses amis, en relatant quelques-unes de leurs aventures. André daigna même donner avec la bonne Sâprani un intéressant divertissement qui plongea les Thibétains dans une véritable extase.

On ne se sépara que fort avant dans la soirée, et le jeune Français, pour mieux reconnaître encore les bontés de Tïn-to, lui remit une courte lettre de recommandation pour le gouverneur.

Le lendemain matin, Mali et ses compagnons sortaient de Mussourie et s'engageaient dans la pittoresque vallée de Derali. La route n'était qu'un étroit sentier suivant une crête suspendue au-dessus du torrent qui bouillonnait en mille charmantes cascades au milieu des rochers. De loin en loin, l'escarpement des flancs de la montagne obligeait le chemin à se porter sur la rive opposée du torrent qu'il franchissait au moyen d'un de ces ingénieux ponts de lianes que fabriquent les montagnards himalayens.

Lorsque, pour la première fois, André mit le pied sur une de ces frêles constructions, il ne put s'empêcher d'exprimer quelque appréhension; mais Mali le rassura bien vite en lui expliquant que ces légères passerelles étaient capables de supporter jusqu'à huit ou dix hommes lourdement chargés. Comme mode de construction, ces ponts de lianes diffèrent fort peu de nos ponts de fer suspendus. Le tablier, formé de bambous placés en travers, est supporté par deux énormes câbles de lianes tressées et par un réseau de cordelettes qui, tout en lui laissant une extrême élasticité, assurent sa solidité.

Nous ne parlerons que rapidement de la beauté du pays que traversaient les voyageurs, car il nous faudrait des pages entières pour essayer d'en décrire les mille merveilles. Comment faire apprécier les sublimes splendeurs de ces vallées himalayennes, où l'œil peut embrasser d'un seul coup toutes les zones de végétation. Tandis que les parties basses sont encombrées de palmiers, de fougères, de tout le luxe de la flore tropicale, les premières pentes étalent le sombre manteau de verdure des cèdres séculaires, se perdant vers le sommet dans l'éblouissant épanouissement des bosquets de rhododendrons. Plus haut encore, le regard court sur des bois de bouleaux, de chênes rabougris, dernière ceinture au-dessus de laquelle commence la blancheur éclatante des neiges éternelles. Partout ser-

pentent de frais ruisseaux, bondissant en cascades, s'épanouissant en bassins entourés de fleurs. Après la région maudite du Téraï, c'est le pays du printemps perpétuel, le paradis sur la terre.

Ce qui rehaussait encore aux yeux de nos voyageurs la beauté de ce pays, c'était la sécurité qu'ils éprouvaient en s'y avançant. Plus n'était besoin de cheminer dans les ténèbres et de se cacher de tout visage humain comme autrefois. Les quelques paysans qu'ils rencontraient sur leur route les saluaient gaiement, et, au premier village où ils entrèrent, on les accueillit avec aménité et on leur fournit charitablement le gîte et le repas.

Après deux jours de marche, le caractère du pays changea considérablement; les arbres se faisaient rares; la route, dure, abrupte, côtoyait d'immenses précipices, et la montagne de Nila, avec ses glaciers, semblait si proche que les charmeurs se croyaient toujours au terme de leur voyage. Mais, à chaque crête franchie, succédait une nouvelle crête plus pénible à franchir, et, durant trois jours encore, nos voyageurs marchèrent toujours gravissant, n'ayant, pour se reposer la nuit, que la roche froide, ou, par chance, quelque hutte abandonnée par les charbonniers.

Le septième jour, après une rude ascension, ils aperçurent à leurs pieds Derali, blotti dans un creux de rocher au milieu d'étincelants glaciers. Quelques heures après, ils entraient dans le village et s'arrêtaient devant la demeure d'un lama, auquel les avait adressés le bon Tin-to.

Le prêtre bouddhiste leur fit bon accueil et les installa dans sa demeure, sorte de vaste chalet qui rappelait plus la Suisse que l'Inde. Tout ce qui entourait les voyageurs leur était du reste nouveau: les maisons de bois aux auvents découpés, les habitants couverts de fourrures, et jusqu'aux animaux, chiens velus et yaks énormes.

« On se croirait déjà en Chine, dit André à ses compagnons, et il fait froid comme en Europe. »

Aussi la nuit venue, nos amis acceptèrent volontiers l'offre de leur hôte, qui les invita à se coucher sur le vaste revêtement du poêle, où ronflait en permanence un bon feu de cèdre.

Le lendemain, ils parcoururent le village, guidés par le vénérable lama, et, grâce à son assistance, ils réussirent à engager deux guides et à louer deux yaks pour le passage du col. Une fois cela fait, ils se disposaient à se mettre en route; mais le lama leur conseilla de prendre un peu de repos.

« Vous aurez bientôt besoin de toutes vos forces, leur dit-il.

— Ah! s'écria Miana avec fierté, vous saurez, mon bon monsieur, que quelques jours de marche forcée ne nous effrayent pas. Nous en avons vu bien d'autres, et, le jour où les Metchis nous poursuivaient, je vous assure que nous dégringolions la montagne aussi vite que vos argalis. Si Mali et André veulent me croire, nous partirons tout de suite. Depuis que je suis habillé de fourrures des pieds à la tête comme un ours, il me tarde de me rouler dans cette blanche neige que nous voyons depuis si longtemps et que de ma vie je n'ai foulée.

— Prenez bien garde que cette blanche neige ne vous joue quelque mauvais tour, reprit le lama en riant. Nous qui sommes obligés de lui disputer tous les jours notre existence, nous nous en passerions bien. Croyez-moi, mes bons amis, suivez bien mes recommandations. Ici vous n'êtes encore qu'à douze mille pieds de hauteur au-dessus du bleu océan qui enveloppe notre globe; mais vous allez avoir à franchir le Nila par dix-sept mille pieds.....

— Dix-sept mille pieds! interrompit André; mais c'est une fois et demie la hauteur de la plus haute montagne d'Europe : le Mont-Blanc. Quand nous aurons passé là-haut, le Club Alpin pourra nous nommer membres honoraires.

— Par dix-sept mille pieds, reprit impassiblement le lama qui n'avait pas saisi le sens de cette interruption, et sachez qu'à cette hauteur nos braves montagnards peuvent à peine se tenir debout, tant le manque d'air les affaiblit. Cependant, il vous faudra passer la nuit là-haut et marcher encore quelque temps à cette altitude avant de descendre. Ayez bien soin de vous couvrir le visage d'un voile, si vous ne voulez être aveuglés, et enveloppez votre corps soigneusement de linges, afin que le sang ne sorte pas par vos pores. C'est à ces conditions seulement que vous arriverez sains et saufs à Pandarpour.

Ils accueillirent froidement Mali. (P. 129, col. 1.)

— Le vieux radote, murmura irrespectueusement Miana à l'oreille d'André.

— En tous cas, répondit celui-ci, il faut faire ce qu'il nous conseille; d'autant que, si nous nous y refusions, ses administrés pourraient bien nous refuser leur concours. »

Il faisait un froid piquant quand le lendemain matin nos trois amis dirent adieu à la chaude demeure du lama et se mirent en marche. Mali s'était installé avec les bagages sur un yak, tandis que les deux jeunes gens et Hanouman chevauchaient de conserve sur l'autre.

« Surtout n'oubliez pas de faire du thé là-haut! » leur cria encore leur hôte alors qu'ils commençaient déjà à gravir la montagne.

— C'est bon, lui répondit Miana. S'il croit que je vais prendre sa tisane, continua-t-il, Hanouman lui-même n'en voudrait pas. Une fois, le médecin m'a fait prendre du thé, et j'ai failli en mourir.

— Ou plutôt, dit André, tu as failli mourir de ta maladie malgré le thé, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. »

A peine hors du village, les voyageurs s'engagèrent sur le glacier, dont la masse fendillée donnait naissance à mille ruisseaux qui allaient, bondissant avec un joyeux bruit, former la Matchli-Nadi. Les yaks trottinaient adroitement au milieu des blocs, sur le terrain glissant, et sautaient les ruisseaux avec une agilité qu'on n'eût pas attendue de leur lourde forme. Le terrain étant encore faiblement incliné, ils prirent bientôt le trot, excités par les guides qui aiguillonnaient leur croupe.

Miana, cramponné derrière André, était ravi de cette course, quoique l'allure de leur monture fût loin d'être douce.

« Chavâch! s'écriait-il, voilà comment je comprends les voyages. Moi je me suis toujours promis que si je devenais un paladin comme il y en a dans nos légendes, je parcourrais le monde sur un grand cheval noir. J'irais ainsi de ville en ville, défiant au combat les traîtres comme Nana Sahib, et je les percerais de ma lance. Ensuite je délivrerais les princesses qu'ils tiennent enfermées dans une tour; car les princesses sont toujours enfermées dans une grosse tour ronde....

— Ou carrée, dit André en riant.

— Ou carrée, reprit Miana. Vous verrez que nous trouverons Miss Berthe emprisonnée dans une tour.

— Que Rama confonde le bavard! s'écria Mali; depuis que ce mendiant se sent un habit sur le dos, il se croit un seigneur! Il est heureux pour nous que ces deux hommes ne parlent guère que le pahari, car, s'ils comprenaient mieux notre langue, nos secrets seraient bientôt connus de tout le pays.

— C'est vrai, reprit Miana avec aplomb; mais je savais aussi bien que toi que ces gens ne pouvaient me comprendre. Et il me semble si bon de pouvoir parler, crier au grand air, sans que la face de quelque espion ou le museau de quelque tigre ne vienne renfoncer ma plaisanterie.

— Nous n'avons guère à craindre des espions ici, répondit Mali; mais les tigres remontent, m'a-t-on dit à Mussourie, jusque sur les glaciers, où ils vont poursuivre les chèvres et les moutons sauvages. »

A mesure que les voyageurs montaient, l'immense panorama s'agrandissait et formait un décor sublime. Leur regard embrassait maintenant tous les contre-forts boisés qu'ils avaient traversés depuis Mussourie, et bien au delà ils apercevaient la sombre forêt du Téraï et la vallée du Gange, tandis que, au-dessus de leurs têtes, se dressaient les pics géants, sommets mêmes du monde, au milieu desquels trônait le superbe Kaïlas, majestueux Olympe brahmanique, qui, du haut de ses 8000 mètres, doit regarder bien dédaigneusement l'Olympe grec.

« Que tout cela est grand et beau! s'écria involontairement André, qui contemplait avec une sorte de respect cet incomparable spectacle.

— Oui, dit Mali, le Créateur a voulu nous faire entrevoir ici sa toute-puissance. Que sont les hommes à côté de ces trônes célestes que leur œil peut contempler, mais que jamais leur pied ne foulera?

— Et pourquoi le pied de l'homme ne foulera-t-il jamais le sommet du Kaïlas? s'écria le sceptique Miana. Si c'était notre chemin, nous y monterions bien, nous autres; nous montons bien au Nila!

— Non, mon pauvre Miana, dit André, ni nous, ni personne ne montera à de pareilles hauteurs. Nos savants d'Europe ont inventé des machines qu'ils appellent des *ballons* et au moyen desquels ils s'élèvent en l'air comme des oiseaux; mais jamais ils n'ont pu s'élever aussi haut que le Kaïlas. Un jour, un d'entre eux, plus audacieux, M. Glaisher, a laissé son ballon monter jusqu'à vingt-deux mille pieds; mais, arrivé là, l'air lui a manqué, et il a perdu connaissance. Et cependant il était encore à trois mille pieds au-dessous du sommet de la montagne que tu vois là. »

L'allusion qu'avait faite André à nos ballons avait vivement excité la curiosité de ses compagnons, et il dut essayer de leur expliquer cette merveilleuse invention.

Tout en s'entretenant ainsi, les voyageurs étaient arrivés à mi-chemin du col, dont on apercevait maintenant la profonde dépression enfermée entre deux pics plus élevés. Les guides demandèrent à prendre un peu de repos, car on allait entrer dans la partie dangereuse de la route. Un feu fut vite allumé, et l'un des Paharis ayant installé le samovar qui accompagne toujours les montagnards, bientôt le thé fut prêt, et chacun accompagna son frugal repas d'une tasse de l'odorante infusion. Miana lui-même, malgré quelques grimaces, reconnut que cette chaude boisson dégourdissait son sang que le froid commençait à glacer malgré les fourrures.

Cela fait, les cavaliers enfourchèrent de nouveau leurs montures, et l'on se remit en marche. On

n'avançait plus maintenant qu'avec une extrême lenteur. Les guides précédaient les yaks de quelques pas en sondant la neige de leurs longs bâtons, afin de découvrir les crevasses.

Au bout de deux heures, on arriva ainsi, sans accident fâcheux, à l'entrée d'un long et étroit couloir fortement incliné : ce que les alpinistes appellent une *cheminée*. Les guides s'arrêtèrent et se mirent à délibérer; puis l'un d'eux vint trouver Mali qui parlait quelque peu le pahari et lui dit :

« Vénérable seigneur, nous voici à l'entrée du plus terrible défilé de la montagne, le Nila lui-même. Une fois ce point franchi, nous aurons achevé la tâche de notre journée ; maiz Bouddha seul sait si la lune de ce soir nous verra vivants. Innombrables sont les victimes dont les corps reposent dans ce froid abîme. Voyez les énormes blocs de glace suspendus au-dessus des parois; le moindre choc, le moindre bruit suffirait à les ébranler, et leur masse engloutirait les téméraires. Si vous avez le cœur vaillant, si vous pouvez, quelle que soit l'horreur du danger, rester sans pousser un cri, sans proférer une parole, suivez-nous, et, avec l'aide de l'Éternel, nous passerons.

— Marchez, nous vous suivrons, » répondit Mali. Mais auparavant il communiqua à ses compagnons les recommandations du guide, et il fit surtout promettre au bouillant Miana le silence le plus absolu.

Bientôt la petite troupe s'engagea dans le terrible couloir du Nila. Cet étroit passage, dont le nom indien signifie *bleu d'azur*, est une énorme fissure de glacier. Ses parois, de pure glace, ont une couleur azurée sur laquelle se jouent les teintes vives du spectre lumineux. Chose étrange, ce passage, dans lequel s'effondrent continuellement les névés qui le surplombent, est toujours praticable ; tout au moins, depuis des siècles, il sert de voie de communication au commerce de l'Inde avec le Thibet.

André et ses compagnons s'avançaient silencieusement, muets d'épouvante et glacés par le violent courant d'air qui balayait le couloir. Les yaks eux-mêmes marchaient avec une précaution qui témoignait de leur sentiment du danger.

La traversée du couloir ne demanda qu'une dizaine de minutes; mais ces minutes parurent de longues heures à nos voyageurs. Enfin le yak qui portait Mali sortit du défilé. Celui que montaient les deux jeunes gens, sans doute plus fatigué par ce double poids, restait en arrière. Sans bien réfléchir à ce qu'il faisait, André talonna sa monture, qui se mit au trot. Mais, à peine le bruit de ses sabots eut-il résonné un instant, qu'un fracas formidable lui répondit. Comme ébranlées par une force mystérieuse, les hautes murailles de

Le tigre gisait à terre. (P. 135, col. 1.)

neige vacillèrent sur leur base et s'écroulèrent avec un bruit de tonnerre, en comblant le défilé de leurs blocs énormes.

Avant que Mali et les deux guides eussent eu le temps de faire un mouvement, les deux jeunes gens avaient disparu ensevelis sous l'épaisse couche de glace et de neige. Sans perdre une minute en vaines lamentations, le courageux charmeur sauta à bas de son yak, en criant aux guides, que la consternation semblait pétrifier :

« Allons vite, à l'œuvre ! Déblayons cette neige, et retirons les enfants de là. Ils ne doivent pas être loin, et peut-être arriverons-nous à temps.

— Hélas ! seigneur, répondit un des guides, je crains bien que nous ne dépensions là notre temps et nos forces en pure perte. Vos fils auront été écrasés sous les énormes blocs de glace, car, voyez à l'endroit où ils ont disparu, la paroi elle-même s'est effondrée.

— N'importe, morts ou vifs, il me faut mes enfants; » dit le charmeur, et, s'armant de son bâton, il se mit à déblayer la neige avec une ardeur fébrile.

Les Paharis vinrent à son aide ; mais, ainsi qu'ils l'avaient prévu, après quelques minutes de travail ils atteignirent l'énorme bloc de glace qui comblait le couloir. Quel être humain aurait pu vivre une minute sous cette masse ! Aussi s'arrêtèrent-ils découragés.

Mali, malgré l'évidence, continuait toujours. Armé de son bâton ferré, il frappait avec acharnement l'énorme bloc qu'il faisait voler en éclats. Mais, malgré sa peine, combien minimes étaient les résultats.

Tout à coup il s'arrête pâle, tremblant ; il lui semble avoir entendu des coups répondant aux siens. Il écoute : rien ! L'écho sans doute s'est joué de lui. Il va cependant reprendre son travail, quand il entend de nouveau des coups suivis de ces cris étouffés, lointains mais distincts : « Mali ! Mali ! au secours ! »

Cette fois, plus de doute. Les guides ont entendu, et maintenant les trois hommes attaquent le bloc de glace avec ardeur. Bientôt, sous leurs efforts, la masse se creuse d'un couloir de quelques pieds de profondeur. La voix des enfants parvient distinctement aux oreilles des travailleurs.

« De grâce ! allez avec précaution, crie André, le bloc qui nous recouvre semble s'ébranler à chacun de vos coups... C'est cela, je commence à apercevoir la lumière. Vous êtes dans la bonne direction... Encore un coup de pique. »

Ce dernier coup brise en effet la légère cloison, et André est dans les bras du charmeur. Bientôt ils sont tous dehors, au grand jour ; ni les jeunes gens, ni Hanouman, ni le yak n'ont aucune blessure. Par un hasard providentiel, l'une des parois du corridor s'est effondrée tout d'une pièce, et s'abattant sans se rompre contre la paroi opposée a formé une vaste caverne où les enfants se sont trouvés emprisonnés.

Cette détention avait en tous cas glacé les membres des pauvres jeunes gens ; aussi les guides s'empressèrent-ils d'allumer un grand feu, et l'on décida de camper pour la nuit au lieu même où l'on se trouvait. L'eau pour le thé commença bientôt à bouillir.

« Il est malheureux, seigneurs, dit un des guides, que nous ayons été obligés par ce fatal accident de nous arrêter en cet endroit. Nous sommes encore à une trop grande altitude, jamais nous ne pourrons faire de bon thé ici.

— Comment donc, s'écria Miana, avec un bon feu comme çà ?

— J'ai remarqué souvent, dit le Pahari, que l'eau à cette hauteur bout sans être chaude ; il nous est impossible d'y faire cuire notre viande.

— Qu'est-ce que tu nous racontes là, dit impétueusement le jeune Hindou ? nous prends-tu pour des imbéciles ?

— Il a raison, mon bon Miana, dit André ; je n'y eusse point pensé, mais le degré d'ébullition de l'eau va en s'abaissant à mesure que l'on s'élève ; tandis qu'au bord de la mer l'eau bout ou se vaporise à 100 degrés, à 1000 mètres il ne lui en faut plus que 96, et ainsi de suite. On se sert même de ce phénomène pour mesurer la hauteur des montagnes. Nous sommes ici à plus de 4500 mètres, l'eau bout donc déjà vers 80 degrés, et cette température est en effet insuffisante pour cuire les viandes et surtout pour faire infuser convenablement le thé[1]. »

Cependant, bon ou mauvais, le thé fut bientôt prêt ; chacun en absorba un large bol qu'il accompagna d'un biscuit sec. Puis, après ce frugal repas, les voyageurs se blottirent dans leurs fourrures auprès du feu, et s'endormirent exténués par toutes les fatigues et les émotions de cette journée.

Il était dit cependant que la nuit ne se passerait pas sans apporter son contingent de péripéties. Nos voyageurs reposaient depuis quelques heures, quand ils furent réveillés par un épouvantable vacarme. Les échos de la montagne résonnaient d'un affreux concert de rugissements et de beuglements, qui partait de l'extrémité du glacier. Mali et ses compagnons ne savaient que penser, quand un des Paharis s'écria : « Ce sont les tigres qui attaquent nos yaks », et sans hésitation, il se précipita en courant vers le lieu de la lutte, sans doute pour tenter de sauver ses bêtes.

Son compagnon s'empressa de l'imiter. Les charmeurs un instant indécis, s'armèrent sur l'avis de Mali, de longs tisons enflammés et coururent à leur tour vers le lieu du combat.

Pendant la nuit, les yaks, après s'être reposés, avaient dû s'éloigner du foyer protecteur pour brouter les maigres lichens qui poussent sur ces

1. Les physiciens ont calculé qu'en moyenne la chute du point d'ébullition est de 1 degré centigrade pour chaque 324 mètres en hauteur verticale ; ainsi au sommet du Mont-Blanc, l'eau bout vers 84 degrés.

rochers glacés. Malheureusement un tigre les avait surpris durant ce piètre festin et avait bondi sur eux. Les braves bêtes attaquées s'étaient mises en défense, et, serrées l'une contre l'autre, elles présentaient au tigre un front de bataille de quatre cornes pointues dont la vue faisait pousser au félin des rugissements de rage. Combien de temps cette résistance aurait-elle duré, et qu'elle eût été le résultat de la lutte? Nous l'ignorons. Déjà, lorsque les torches des charmeurs vinrent éclairer cette scène, la face de la bataille était changée. Les hardis montagnards accourus au secours de leurs bêtes avaient immédiatement mis le tigre dans une position difficile. Se glissant dans la neige, ils le cernaient par derrière, tandis que les yaks le maintenaient en avant. D'assiégeant le félin était passé au rôle d'assiégé, et l'arrivée des charmeurs avec leurs torches flamboyantes complétait le cercle d'investissement.

Le féroce animal cherchait maintenant avec anxiété une issue pour fuir. Prenant soudain son parti, il s'affaissa, s'aplatit dans la neige et rampa lentement vers le bord du plateau. Quelques bonds, et il serait hors du cercle. Aucun de ses ennemis ne bougeait. André sentait son cœur battre à cette vue ; que n'avait-il sa bonne carabine de Gandapour! le tigre n'eut pas été loin. Mais dans leur position, ne valait-il pas mieux laisser fuir l'ennemi en paix?

Tel n'était pas l'avis des montagnards. Quand le tigre eut rampé une dizaine de mètres, ils se levèrent tous deux en poussant des cris et en brandissant leurs poignards. A ces cris, comme à un signal convenu, les deux yaks fondirent au galop, tête baissée, sur le fuyard, et, avant qu'il eut le temps de faire face, ils le roulaient sur le sol et le perçaient de leurs cornes. Les Paharis s'étaient élancés en même temps, et pendant quelques minutes il y eut une indescriptible mêlée. Les charmeurs, à la lueur de leurs torches, ne distinguaient plus qu'une énorme masse noire, animée de mouvements étranges et roulant sur la neige. Ils se demandaient déjà quel était le sort de leurs guides, quand un cri de triomphe retentit, et l'un des Paharis leur cria :

« Venez, venez, seigneurs, il est mort! »

Nos amis furent en quelques enjambées sur le lieu de la lutte. Le tigre gisait à terre sans mouvement et les montagnards essayaient avec peine d'empêcher leurs yaks de déchiqueter son cadavre à coups de corne.

André poussa un cri de surprise en examinant la bête fauve à la lueur de la torche.

« Regardez donc, s'écria-t-il, il est tout blanc. Un tigre blanc!

— Mais oui, seigneur, un tigre blanc, dit un des montagnards, et je puis dire que c'est un des plus beaux que j'ai jamais tués. Je suis sûr qu'Ali Sander, le fourreur du bazar de Mussourie, me payera bien sa peau dix roupies.

— J'ignorais complétement qu'il y eût des tigres de cette couleur, reprit André. Tous ceux de vos montagnes sont-ils ainsi?

— Non, seigneur, nous avons aussi des tigres noirs et jaunes qui nous viennent du Téraï; les blancs viennent eux des hauts plateaux du Thibet chinois, mais on les rencontre par ici moins fréquemment que les autres.

— Laissez-moi vous féliciter, dit André, du courage de vos yaks; je n'aurais jamais cru que ces lourds animaux eussent tant de vaillance.

— Oh, ils sont bien habitués à ces combats, répondit le Pahari; cependant si nous avions tardé d'arriver, ils auraient fini par prendre la fuite et le tigre en eût tué un. »

Malgré cette explication qui leur ôtait quelque mérite, les yaks furent caressés et félicités par nos amis; puis le corps du tigre fut traîné près du feu et les montagnards l'eurent bien vite dépouillé de sa splendide fourrure. Sur ces entrefaites, le jour approchait; au lieu de se coucher, les voyageurs mirent de nouveau en œuvre le bienfaisant samovar, et la caravane s'étant reformée commença la descente du Nila.

Après deux heures de marche, les voyageurs atteignirent la limite des neiges éternelles. A leurs pieds s'étendait maintenant la vallée du Satledj, dont ils voyaient au loin serpenter le large ruban azuré. Cette vallée, sorte de large fissure, coupe toute l'épaisseur de l'Himalaya et ouvre une large route entre le Thibet et les plaines du Pendjab. Malgré son altitude considérable, puisque le Satledj y coule encore à 2000 mètres au-dessus de la mer, ce pays, le Bissahir, est un des plus charmants parmi les nombreux Éden qui émaillent les versants du Rempart du Monde. Le blé et les céréales y sont cultivés jusqu'au pied des glaciers et les arbres fruitiers couvrent toutes les pentes des montagnes.

C'est ainsi que nos amis cheminaient depuis quelque temps à travers un bois épais, lorsque le malin Hanouman quittant l'épaule de son maître escalada rapidement un des arbres voisins et, sans autre forme de procès, se mit à dévorer gloutonnement les fruits qui en couvraient les branches.

« Quels sont donc ces fruits? s'empressa de demander Miana.

— Ce sont des abricots sauvages, si je ne me trompe, répondit André.

— Certainement, dit Mali. Les abricots du Bissahir passent pour les meilleurs du monde. Ce sont eux que l'on envoie, après les avoir fait sécher, dans tous les pays de l'Inde où ces fruits sont inconnus. »

Miana ne demandait pas tant d'explications; il fut bien vite en bas de son yak, et ne voulant sans doute pas rivaliser avec Hanouman, il choisit un autre arbre et se hissa jusque dans ses branches.

Ses compagnons le laissant satisfaire sa gourmandise continuaient leur chemin, quand ils furent arrêtés par des cris, et se retournant ils virent

Miana descendre précipitamment de l'arbre suivi par un personnage inconnu.

« C'est bien fait, dit Mali en riant, il paraît que le maraudeur s'est rencontré avec le propriétaire, et que celui-ci s'oppose à ce qu'on mange ses abricots! »

Miana, en effet, épouvanté sans doute de son méfait, avait perdu la tête et descendait à grandes enjambées la pente de la montagne, toujours poursuivi par l'irascible propriétaire. Cependant ce dernier, voyant sans doute ses efforts inutiles, s'arrêta un instant, puis mettant sa tête entre ses jambes de façon à former une boule, il se laissa rouler le long du talus, sans plus s'occuper du jeune homme qui fuyait vers ses amis.

A la vue de cette manœuvre bizarre, les montagnards s'écrièrent en riant : « C'est un ours, un ours qui a voulu faire peur à monsieur Miana. » Celui-ci arrivait tout essoufflé en criant de son côté : « Un ours! un ours! » Mais sa frayeur comique ne fit qu'exciter l'hilarité de ses compagnons qui savaient combien ces petits ours de l'Himalaya, innocents mangeurs de fruits, sont peu dangereux.

« Console-toi, lui dit André, tu lui as fait une belle peur aussi, si j'en juge à la façon dont il détale. Tu aurais dû suivre Hanouman, qui n'est pas singe à se fourrer dans de pareilles aventures. »

Au bas de la montagne, les voyageurs trouvèrent un village où ils prirent congé des bons Paharis, et aussi, au grand regret de Miana, des deux yaks.

« Dans deux heures vous serez à Pandarpour, leur cria l'un des montagnards en les quittant. Que Bouddha vous protége!

— Oui que Dieu nous protége, murmura André, car nous allons jouer notre dernière partie! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



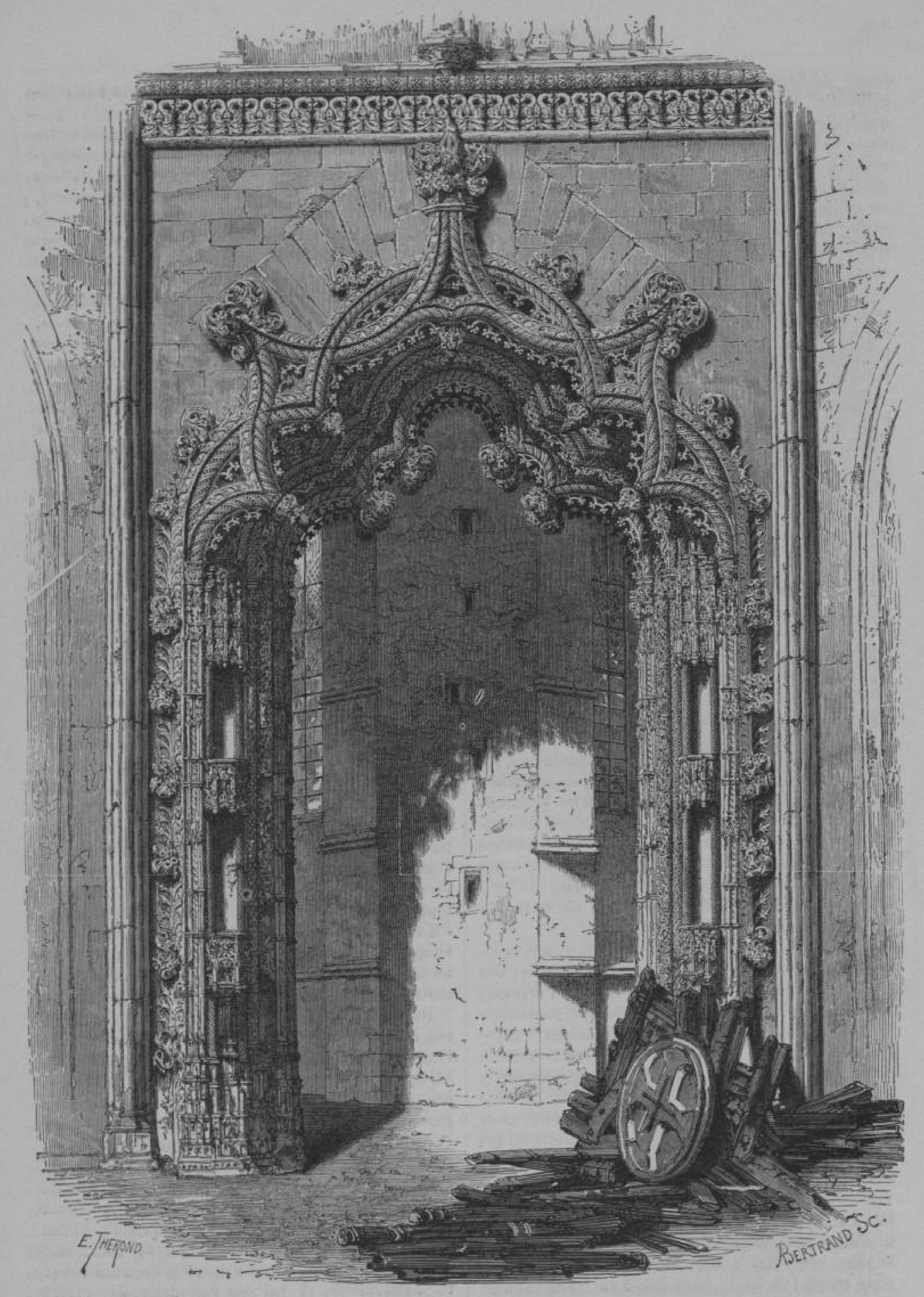
L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LE PORTUGAL.

La façade de l'exposition portugaise est le fac-simile réduit de la porte du couvent *dos Ieronymos* à Belem. Ce célèbre couvent fut édifié par l'ordre du roi Manoel, « seigneur de Guinée et de la conquête, de la navigation et du commerce », au retour de Vasco de Gama, dans un faubourg de Lisbonne, sur l'emplacement même de la chapelle où le hardi navigateur et ses compagnons avaient passé la nuit en prière avant de s'embarquer pour leur grand voyage. Les bas-côtés de la travée sont la copie des cloîtres du même couvent, puis celle des cloîtres du monastère de Batalha. Commencé en 1388 en mémoire d'une bataille glorieuse pour les armes portugaises et sur le site même de la rencontre, Batalha est le noble type du gothique portugais dans son imposante majesté. Arcs-boutants, clochetons, fenestrages sont tous du plus beau dessin, d'une exécution merveilleuse et du style le plus pur. D'autres parties de l'édifice appartiennent à l'architecture Manoeline, c'est-à-dire au gothique enjolivé portugais, qui fleurit sous Manoel, style de transition entre le pur gothique et la renaissance. La porte de la chapelle dite *imparfaite*, parce qu'elle n'a jamais été terminée, en offre un spécimen exquis. C'est pour construire le sanctuaire de Belem que le roi abandonna ce monument primitivement destiné à sa sépulture. Il est de forme octogone à pans égaux; l'arcade dont nous donnons le dessin occupe l'une des huit faces. Pas n'est besoin d'appeler l'attention sur ses pilastres, découpés en filigrane, sur ses riches fleurons, sur l'enlacement des arcatures, sur ces incomparables dentelles qui adoucissent la sévérité de la pierre, san jamais altérer l'ordonnance des lignes, la fière sobriété, l'élégance et la noblesse du dessin.

Par une heureuse inspiration, la première des salles portugaises est remplie de photographies et de dessins, et non d'un étalage de produits industriels. Après avoir franchi ce porche ou ces cloîtres, manifestation éclatante de l'art religieux et chevaleresque, on peut commencer par l'histoire du passé l'étude de ce peuple, petit par le pays qu'il occupe, grand par le rôle qu'il a joué en Europe et par l'essor qu'il a pris dans le monde. Vues d'après nature, reproductions de monuments, copies de missels (merveilleux travail exécuté par un moine), université de Coïmbre, dont la bibliothèque offre le bronze doré marié à l'ébène massif; antique abbaye d'Alcobaça, tour de Belem crêtée de créneaux moresques, couvent de Thomar, dont la *casa do Capituto* est une des pièces les plus curieuses et les plus originales, sinon les plus pures, de l'art portugais.

A ces temps de puissance, de fortune inouïe, d'activité prodigieuse, de domination sur l'Océan de l'Inde au Brésil, que rappellent tous ces monuments, à ces temps épiques a succédé une civilisation assoupie. Voici des vues nombreuses de Lisbonne depuis la réédification. Les maisons s'étagent sur les collines, derrière lesquelles bleuissent les cimes de la Serra de Cintra, autour de la rade de 4 kilomètres de largeur au plus étroit, 8 au plus large, qui en fait l'un des plus beaux ports du monde. Un théâtre s'élève sur l'emplacement du



Porte de la chapelle imparfaite de Batalha. (P. 136, col. 2.)

palais de l'Inquisition. Les places sont pavées en cailloutis, où le silex noir et blanc est disposé en quadrillés ou en losanges. Quelques travaux intéressants sont aussi exposés dans cette première salle : une eau-forte de Fernando II, le père du roi, dont les dessins et les gravures attestent un praticien rompu au métier ; des fleurs finement sculptées en bois de saule ; des dessins à la plume d'une beauté d'exécution incomparable ; une broderie sur soie blanche avec des fils de gaze noire, représentant l'aqueduc qui amène l'eau du Minho à Lisbonne. C'est le seul aqueduc ogival qui existe ; il est d'un dessin superbe, et cette étonnante reproduction, qui joue la gravure la plus fine, donne de la campagne où il passe une idée générale excellente.

Plus loin se trouve la photographie d'un beau pont sur le Douro, construit par un Français. Une seule arche de fer, de 364 mètres de longueur enjambe le fleuve à 65 mètres au-dessus du niveau de l'eau. Il faut voir encore dans cette salle les types des belles filles d'Avintes, dont le Portugal s'enorgueillit à bon droit et qui sont les blanchisseuses et les laitières de Porto ; les cahiers de devoirs de six premiers élèves des écoles, dont l'écriture a beaucoup frappé le jury ; enfin des essais d'héliogravure et de photozincographie qui méritent d'être considérés avec soin. Ce procédé, étudié depuis quelque temps à la fois en Italie, en Autriche, en Portugal, en France, a déjà donné d'étonnants résultats, et sa réussite, aujourd'hui certaine, ne tardera pas à transformer la cartographie.

Une collection de statuettes en terre cuite, vêtues de feutres de couleur, nous montre les costumes, les types et les allures du peuple. Remarquez au milieu Maria da Fonta, la célèbre révolutionnaire de Coïmbre. Ces costumes sont en général sobres de couleur, quelques-uns sévères. A Madère cependant les campagnardes arborent le cotillon rouge à raies multicolores et le corset rouge brodé, lacé de vert, d'où s'échappent les bouillons de la chemise aux longues manches.

Ici, les *mantas* rayées, moins brillantes, moins diversifiées de tons que les *mantas* espagnols ; des soies unies, les seules qu'on sache faire en Portugal ; une *borla*, ou bonnet de docteur, de fine passementerie en soie rouge ; des faïences de Caldas, rappelant nos Bernard Palissy par leurs hauts reliefs, leurs motifs et leurs colorations ; des *alcarrazas* d'Estremos, dont la terre à base de fer, moins poreuse que la terre d'Espagne et d'Algérie, conserve peut-être à l'eau plus de fraîcheur, et dont les formes moresques leur ont valu le nom de *murins ;* des feutres mous, fins et légers ; des dentelles de Viana do Castello, d'un dessin antique, et d'une fabrication peu raffinée ; des objets de vannerie en fil d'aloés ; des filigranes d'argent, — industrie d'art la plus commune à tous les peuples et spéciale, pour ce qui touche le Portugal, à la fabrication de Porto, — remarquables par l'imprévu des formes et par les pleins qui se mêlent heureusement à la légèreté du travail.

Plus loin, un meuble admirable, rapporté des Indes en 1547 après la prise de Malacca : depuis 362 ans il est resté dans les familles Castelho Branco et Sequeira. Ce meuble de bois massif, incrusté d'ivoire gravé et peint de rouge et de noir, est un secrétaire à cent tiroirs et compartiments, d'un rare fini de travail, digne du plus riche musée. Tout à côté, de minces sculptures, vrais festons et astragales de bois pour décorer l'intérieur des appartements ; des siéges rustiques : dossiers, pieds et bras sont faits avec le bois en grume du chêne-liége, tandis qu'une large plaque de liége forme le siége lui-même. Le Portugal excelle à préparer les pickles, les conserves de fruits et de légumes. Mais grâce à son apathie, il ne fournit pas la centième partie des commandes qui lui viennent d'Amérique et d'Angleterre.

Remarquez ces grès, cette pierre de taille d'un grain serré, extrêmement dure ; ce cuivre natif de San-Domingo, ce fer natif de Santiago ; ces barques des pêcheurs du petit port d'Aveiro, qui au XVIe siècle armait jusqu'à 60 bâtiments pour la pêche de la morue, et qui compte encore d'intrépides marins ; le plan de la ferme-école de Cintra ; les bois du *pinal* de Leiria, domaine de l'État, d'où l'on extrait des résines, et voici à côté les instruments d'exploitation ; des marbres ; des eaux minérales ; les vins de Porto, dont le vrai nom dans le pays est vins du Douro : ils se récoltent sur les collines qui le bordent ; on les prépare suivant le goût des pays pour lesquels ils sont exportés, en modifiant à volonté le goût et la couleur.

Les entours de Coïmbre donnent aussi des vins excellents. Mais voici ceux de Madère! Ravagées par l'oïdium, arrachées et remplacées par la canne à sucre, les vignes de Madère sont aujourd'hui presque toutes replantées, et bientôt la précieuse liqueur cessera d'être un nectar mythique. Mais s'il est un dieu pour les ivrognes, pour boire du vieux madère il faut être un demi-dieu : j'ai *vu* au Champ-de-Mars des échantillons de madère préoïdiomite, dont les 12 bouteilles valent 1044 francs.

Dans un pavillon au fond de la galerie sont exposés les produits des colonies portugaises : voyez à l'entrée ce monstre d'Angola la *Welwitschia mirabilis*, sorte de pieuvre végétale. Un sarsaye et un cipaye, deux mannequins de grandeur nature, montent la garde à côté. Le cipaye, homme de couleur, presque nu, avec une ceinture blanche à plusieurs tours, où pend une gourde en forme de cor et un poignard, une écharpe blanche allant de l'épaule gauche à la hanche droite, aux pieds des sandales, un lourd turban rouge sur la tête; figure menaçante, pleine de grandeur sauvage. Le sarsaye, un chef, vêtu d'une robe blanche, retenue par une ceinture rouge en bandoulière, et par un ceinturon de velours brodé d'or ; un collier de pierres rouges et vertes, et

des rangées de pierres sur le turban, rendent éblouissant ce costume militaire.

La façade de ce pavillon est ornée comme les anciennes maisons portugaises, d'un revêtement de carreaux de faïence. Aujourd'hui on se contente d'une mince bordure au bas des parois, sauf dans les cuisines, où l'ancienne pratique s'est conservée. Dans ces faïences, comme dans la masse de leurs productions, les Portugais ne semblent pas avoir le don de la couleur, ni la préoccupation artistique. Ils diffèrent en cela, comme sur mille autres points, de leurs frères espagnols, et la frontière qui les limite semble séparer le nord du midi, l'occident de l'orient.

Leur inimitié séculaire s'est d'ailleurs traduite par un sobriquet dédaigneux : ce sont des Auvergnats, dit le hautain Castillan chevaleresque et grand seigneur, de ce peuple d'allure paisible et d'humeur adoucie.

L'historiette du Portugais se noyant dans le Tage est aussi bien connue. Du pont de Tolède un Espagnol le regardait se débattre et, comme de juste, s'abstenait de lui porter secours. « Espagnol, s'écrie le malheureux, viens me tirer de l'eau, et je te fais grâce de la vie ! »

Un seul trait suffit à montrer la division profonde des mœurs dans la Péninsule. Depuis plus de deux siècles, à la suite d'un grave accident survenu au roi dans une *corrida*, il n'y a plus de courses de taureaux en Portugal ; du moins, celles qu'on y donne, à Lisbonne et dans le Midi seulement, n'ont rien du caractère cruel et sanguinaire des *toros* espagnols : le taureau porte des boules de bois à ses cornes ; un seul cheval paraît dans l'arène ; un pur-sang rompu à cet exercice, habile à éviter les chocs, voilà l'adversaire qui devant les taureaux emboulés de Lisbonne remplace les carcans si prestement décousus à beaux coups de cornes dans les corridas de Séville.

Le champ d'activité des Portugais n'est plus en Europe. La vie se retire peu à peu des serras lusitaniennes. Toute l'ardeur du pays s'expatrie pour le Brésil, où elle fond dans son sang plus généreux l'afflux du sang anglo-saxon et du sang germain, ou bien pour l'Afrique australe, dont elle va resserrer les deux côtes du Mossamedes au Mozambique, fermant ainsi à l'Anglais envahisseur l'accès du centre africain. Cependant, la mère-patrie est exploitée par des Français, mieux encore par des Anglais qui ont monopolisé le commerce entre leurs mains.

Ou bien un peuple sera industriel comme la puissante Angleterre, artiste comme les Orientaux, et brillera d'un éclat qui lui sera propre ; ou bien déchu de sa puissance, oublieux des arts, il travaillera seulement pour sa subsistance, et ne sera plus dans l'industrie que le copiste plus ou moins heureux des autres peuples, dans l'agriculture que le paresseux exploiteur d'une terre féconde. Pour intéresser il devra remuer les siècles sans le reflet desquels il passerait inaperçu. C'est un peu le rôle que joue le Portugal à l'Exposition universelle.

PAUL PELET.



LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE XV

Cependant, la déconfiture de nos ennemis fut parachevée, et il n'en échappa qu'environ une vingtaine, parmi lesquels Martin, qui fit une retraite assurée et put joindre ceux qui revenaient du marais, où ils avaient ouï le bruit du combat. Ils laissèrent entre nos mains leur bagage, et M[lle] Catherine avec son père, et huit Anglais prisonniers. On peut penser quelles furent nos accolades et leur joie d'être délivrés, et la nôtre de les avoir délivrés. De suite, il leur fut donné des armes et des bâtons à leur choix, et ils s'armèrent, bien délibérés de galamment combattre dans nos rangs, si les Espagnols retournaient pour nous assaillir. Mêmement, M[lle] Catherine voulut prendre deux pistolets à feu et une épée, affirmant qu'elle s'en défendrait très-bien, et qu'elle combattrait entre monsieur son père et monsieur son mari futur, si besoin était. Et environ quart d'heure après parut Bénard, triomphant, et nous dit qu'il les avait bien trompés, et s'était échappé de leurs mains. Tantôt ledit Bénard fut accolé de toute la compagnie, et lui fut délivrée une arquebuse à son choix, avec le cornet à poudre et le pulverin, et une épée avec la dague.

Nous retournâmes à nos navires, où nous fûmes accueillis par joyeuses acclamations. Les navires des Espagnols s'étaient éloignés, sans doute pour réparer le bris du combat. Nous restant ainsi vainqueurs avec l'aide de ceux de notre bord, nous prîmes une partie du bagage et du butin qu'avaient laissé les Espagnols, et d'abord nous construisîmes, à l'entrée de la rivière, un fort qui fut très-bien muni de quatre canons que nous descendîmes à terre, et nos navires à côté nous pouvaient protéger amplement. Après nous délibérâmes de demeurer là jusqu'à ce que les navires fussent radoubés et que nous pussions retourner au gentil pays de France.

Nous passâmes un mois à radouber nos navires et à chasser et pêcher pour nous avitailler, pendant lequel temps nous n'eûmes vent ni d'Espagnols, ni de sauvages.

Enfin, le 2[e] d'avril, nous, bien adoubés et assez avitaillés, nous fîmes voile pour nos terres. Nous passâmes le cap de la Hogue au bout d'un mois et demi. Proche Honfleur, que nous reconnûmes, il s'éleva une tempête horrible, nonobstant laquelle

1. Suite et fin. — Voy. vol. XI, pages 330, 346, 362, 378, 396 et 411, et vol. XII, pages 10, 27, 43, 59, 91, 106 et 122.

nous pûmes entrer au havre français de Grâce, mêmement à la tombée de la nuit. Mais nous ne débarquâmes qu'au matin, et, sitôt que nous eûmes pris terre, sur l'avis de frère Nicolas, nous nous jetâmes tous à genoux, remerciant Dieu qui nous avait tirés de tant de périls et nous avait fait de si grandes grâces, nous ramenant finalement sans dommage et avec de grands biens dans notre pays de France. Et après, nous étant fait reconnaitre par le capitaine du port, qui était M. Jacques d'Estouteville, écuyer, nous envoyâmes de suite un exprès à Dieppe, auprès de M. Jean Ango, notre bourgeois de navire, un autre à Mgr Philippe de Chabot, amiral de France et de Normandie, à Rouen, et j'en envoyai un privé à Honfleur, avec de mes lettres, auprès de ma sœur. Ces affaires dépêchées, nous ne voulûmes rien entendre ni faire avant d'être allés en procession à l'église du Port-de-Grâce.



Nous poussâmes la barque. (P. 140, col. 2.)

Sortant de l'église, nous vîmes grande foule assemblée, et, dominant la foule, des hallebardes et des pertuisanes d'une troupe notable de gens de guerre assemblés. Et soudain deux hommes se ruèrent sur nous avec de grandes acclamations, desquels l'un, accoutré en soudard, était Chamouillac, et l'autre, vêtu en procureur, était maître Étienne Picot.

Les premières accolades et amitiés faites, ils nous emmenèrent en un fort qu'on construisait là; et les tables furent apportées avec ce qu'il fallait pour manger et boire. Les buvettes commencées, nous apprimes par Picot comment ces traitres Espagnols avaient pris le valeureux capitaine Jean Florin et l'avaient pendu proche Cadix; et comment, pour la crainte qu'on avait d'une attaque des Anglais, on avait assemblé au port français trois compagnies de pied, une d'aventuriers, dont Chamouillac avait la charge, une de Suisses, dont la charge était au cadet de Watteville, et une de lansquenets commandée par le seigneur de Doppelschreck. Nous étant donc donnés l'accolade et ayant bu d'autant avec les soudards, nous racontions confusément nos aventures, dont ils furent tous émerveillés.

Soudain, parmi ces propos, fut vu un grand concours de peuple courant vers l'entrée du port, et nous les suivant vîmes qu'un navire venait de s'échouer contre la falaise, par cette mer horriblement furieuse. Sans peine, nous le reconnûmes pour un espagnol.

Mauclerc s'élança dans une barque, et avec lui vinrent Antoine Vasseur et Chamouillac, et autres compagnons, parmi lesquels j'allai me ranger. Ayant donc poussé la barque de toutes nos forces, nous fûmes forcés de ramer, nous dirigeant vers le navire en danger. Mais il était bien périlleux d'accoster la caravelle, à cause de la fureur de la mer qui nous faisait craindre que notre barque ne fût brisée en étant rangée contre le flanc du navire, ou qu'elle ne fût chavirée.

Nous tentâmes quatre fois d'accoster; ce ne fut qu'à la cinquième que frère Nicolas réussit à saisir une corde qu'ils nous lancèrent de l'avant. Halant sur cette corde, nous pûmes placer notre barque droit sur le beaupré, et eux rampant le long du beaupré, s'affalaient par une autre corde et dévalaient dans notre barque. Nous les reçûmes au nombre de huit, après quoi, notre barque étant pleine, il fallut retourner. Mais Braguibus n'en voulut rien faire, car il restait encore plus de trente hommes à leur bord, et, malgré nos prières, il se hissa sur leur pont, où le suivirent frère Nicolas et Bénard, et ils nous crièrent que nous allassions à terre, et qu'ils attendraient notre retour pour sauver les autres. Ayant donc été à terre, force nous fut de revenir pour ne pas abandonner Braguibus et frère Nicolas.

A ce deuxième voyage, nous en prîmes dix, parmi lesquels était ce traitre Martin, et, si nous n'eussions vu les gestes de supplication que faisait frère Nicolas, Crignon, Chamouillac et moi eussions mis la dague au poing pour occire ce malheureux. Tantôt qu'il fut à terre, maître Picot le happa au collet :

« Tenez-le bien! s'écria-t-il. Il est contumace! J'ai rendu contre lui plus de quinze jugements par défaut! J'ai les arrêts dans ce sac! Or çà, tôt, tôt, un sergent, un huissier, un recors! Qu'on me le mène en prison, après que je lui aurai lu les arrêts! Un sergent, dis-je, çà! çà! Il n'y a donc point de sergent ici? Les arrêts sont exécutoires!

— Très-bien, dit le cadet de Watteville s'approchant, il y a quatre sergents dans ma compagnie.

— Sont-ils jurés à la cour de Rouen? dit Picot. Sont-ils à verge?

— Ils sont, dit le cadet de Watteville, mieux qu'à verge, car ils sont à pertuisane, à épée et à tous autres bâtons. »

Et je dis pour ma part :

« Quelques maux qu'il m'aït faits, j'ai pitié de lui, maître Picot ; laissez-le, et qu'il aille à tous les diables ! »

Cependant, Martin, oyant qu'on débattait son fait, s'écria :

« Cessez ! cessez ! maître Picot. Et vous, bon frère Nicolas, mon révérend père en Dieu, venez me confesser et purger mon âme ; car je ne veux de délai aucun et de ce aucune ; je suis plein de péchés. Donc, confessez-moi, afin qu'on me pende et que je comparaisse devant mon Créateur. »

Disant ces mots, il pleurait à chaudes larmes et baisait ses pouces en croix. Dont frère Nicolas, ému, l'accola et lui donna le baiser de paix en lui présentant l'image de notre Sauveur, disant :

« Vous avez eu une mauvaise vie, mais vous avez une bonne mort pour votre pénitence. Et je vous absoudrai, mon frère. Venez çà ; c'est une bonne fin que vous faites. »



Martin pleurait à chaudes larmes. (P. 141, col. 1.)

Mais Picot, tirant frère Nicolas par sa manche, disait :

« Point, point, mon révérend. Le cas n'est pas jugé et n'est pas près de l'être. Il s'agit des droits de la cour de Honfleur. Laissez-le, mon révérend ; vous le confesserez assez quand il sera temps, tous droits étant saufs. Je lui souhaite qu'il aille en paradis, ou en purgatoire tout au moins, mais il faut que justice suive son cours auparavant. »

Cependant, Martin fut mis au large par les soins de Mauclerc, de Vasseur et de moi. Tantôt qu'il fut à distance, il se remit sur ses genoux et voulut nous baiser les mains ; mais nous ne voulûmes point. Pour lors il dit :

« Messieurs, je suis un pauvre misérable : mais vous m'avez enseigné le droit chemin, et je ne faillirai point à le suivre. Je ferai pénitence, assurez-en le bon frère Nicolas. »

Et comme nous voulions lui donner quelque menue monnaie pour sa route, il la repoussa, pleurant bien fort, et nous dit :

« Non, messieurs. Je vivrai de charité publique, car j'ai délibéré de faire grosse pénitence et d'aller me faire moine, s'ils veulent de moi en quelque couvent. Vous, cependant, je ne vous demande que votre pardon, et aussi de faire dire quelques messes pour moi si vous m'en jugez digne. »

Sur ces mots, nous pleurâmes aussi, et, l'ayant accolé, nous lui octroyâmes notre pardon en bons chrétiens. Après quoi, il mit la main sur son cœur, nous salua bien humblement, et se partit de nous, marchant d'un pas ferme et sans détourner la tête.

« Il s'amendera, dit Mauclerc quand il fut loin, autant que je présume.

— *Amen!* répondit Vasseur. Dieu lui fasse miséricorde! »

Le douzième jour, je me retirai avec Braguibus à Bonneville, chez ma sœur, et, trois mois après, nous assistions aux noces de Crignon et de la demoiselle Catherine Hawkins, qui furent solennisées à Dieppe, dans le propre hôtel de M. Ango, après avoir été célébrées dans l'église de Saint-Jacques.

Depuis, Braguibus demeure à Paris, où il est bien fidèlement servi par son valet Bénard. Crignon et Mauclerc ont accompagné MM. Parmentier dans le voyage qu'ils firent en 1529, sur le *Sacre* et la *Pensée*, jusqu'à Ticou dans l'île de Sumatra, et où ces deux gentils capitaines moururent de maladie. Chamouillac a une charge de quatre enseignes d'arquebusiers. Frère Nicolas est provincial des cordeliers de Rouen; et pour Martin, quelqu'un qui revenait d'Allemagne m'a assuré qu'il l'avait vu moine dans un couvent de Cologne et qu'il y menait une bonne vie.

Et cy finit l'histoire de nos aventures.

LÉON CAHUN.



LES BALEINES CAPTIVES

Il y a un an[1], nous enregistrions, non sans quelque hésitation, la nouvelle venue d'Amérique que l'aquarium de New-York possédait une baleine captive dont le public pouvait à son aise admirer les ébats. Aujourd'hui le doute n'est plus permis, et il faut classer la baleine parmi les poissons, parmi les cétacés devrais-je dire, que peuvent exposer les aquariums. Il n'est guère d'établissements de ce genre en Angleterre qui ne possèdent aujourd'hui le monstre des mers parmi ses hôtes.

Voici ce que nous apprend un journal anglais au sujet de la baleine de l'aquarium de Westminster à Londres :

La baleine exposée en ce moment a près de 5 mètres de long; c'est une *Beluga alba*, vulgairement baleine blanche. Elle est probablement âgée de dix-huit mois; car, à sa naissance, une baleine de cette espèce ne mesure pas plus de deux pieds. Elle paraît se porter très-bien et s'est, suivant les apparences, parfaitement habituée à son réservoir; elle nage constamment en faisant le tour du bassin, revient respirer à la surface toutes les dix minutes et plonge de temps en temps vers le fond pour prendre quelque anguille dont elle se nourrit; elle en consomme de dix-huit à vingt livres par jour. On se propose de lui donner bientôt des poissons plus communs. Ses mouvements sont très-agiles; sa force de propulsion vient de la queue qui est horizontale et non verticale comme celle des autres poissons, et qui fonctionne à la manière de l'hélice; les nageoires ne servent qu'à la maintenir en équilibre. Quand elle tourne à l'extrémité du réservoir, elle incline son corps comme si elle allait nager sur le dos, comme font souvent les phoques.

Le réservoir de l'aquarium de Westminster est rempli d'eau douce; la baleine est indifférente à la sorte d'eau dans laquelle elle nage. Celle-ci est en bonne santé; celle qui l'a précédée était, au contraire, malade dès le début; elle remontait pour respirer à la surface de l'eau deux fois par minute, ce qui prouvait que les poumons étaient attaqués; c'est ce qui a été démontré par l'autopsie : elle est morte d'une congestion de cet organe.

La *Beluga alba* ou baleine blanche, qui dépasse rarement 8 mètres de long et qui, pendant une partie des mois d'avril et de mai, fréquente les côtes du Labrador et poursuit un certain poisson, le *Tommycot*, dont elle se nourrit. Le lieu le plus fréquenté par les baleines blanches est une baie située à environ 65 kilomètres du détroit de Belisle. C'est là que se rendent les pêcheurs pendant quatre semaines du printemps pour s'en emparer quand elles poursuivent leur proie tout près des terres et jusqu'à l'embouchure des rivières. On garnit d'un double rang de pieux une partie de la baie à partir de la côte, de sorte que les baleines s'y trouvent emprisonnées de tous les côtés quand les bâteaux de pêche les y poussent sur les bas-fonds en les effrayant; quand la marée se retire, elles se trouvent à sec sur le sable. Il est remarquable que, quoiqu'il y ait entre les pieux une distance assez considérable, les baleines n'y passent jamais pour se sauver, probablement par la même raison que les poissons ne s'enfuient pas à travers les mailles d'un filet.

On tue ces cétacés pour en avoir l'huile, qui est la meilleure des huiles de baleine, et la peau qui fournit les peaux de veau marin du commerce et avec laquelle on fait des bottes imperméable.

L'entrepreneur, qui a expédié à Londres la baleine actuellement exposée, a un traité avec la Compagnie des pêcheurs, par lequel il se réserve toutes les baleines qu'on prend vivantes et que l'on dépose dans un bassin voisin. C'est de là qu'on les exporte dans les différentes parties des États-Unis pour les expositions publiques dans les grandes villes. Trois de

1. Voyez *Une baleine dans un aquarium*, vol. X, page 166.

ces cétacés sont arrivés à Liverpool, et depuis on en a transporté un à Blackpool, où on le montre nageant dans un bassin d'eau de mer, et le troisième à Westminster, où il attire un très-grand nombre de visiteurs.

Le transport de ces animaux ne peut s'opérer sans de très-grandes difficultés; car, après qu'on les a enfermés dans de longues boîtes sur un lit d'herbes marines, il faut les arroser d'eau de mer au moins toutes les trois minutes, afin de les maintenir humides; sans cela, l'animal ne pourrait vivre quand on le remet dans l'eau; il y serait noyé en quelques minutes.

Il faut se rappeler que la baleine est un animal qui respire l'air; c'est pour cela qu'elle ne peut rester sous l'eau plus de vingt minutes, et, en effet, elle remonte beaucoup plus souvent à la surface pour respirer.

Il est regrettable que les organisateurs de l'aquarium de l'Exposition universelle n'ait pas eu l'idée de faire figurer dans leurs réservoirs un de ces cétacés. C'eût été un spectacle nouveau et dont le public eût certes apprécié tout l'intérêt.

H. Norval.

LE BALLON DES TUILERIES

Dès qu'il fut décidé qu'une exposition universelle aurait lieu en 1878 à Paris, M. Henri Giffard songea à construire un ballon captif gigantesque dont les dimensions seraient beaucoup plus considérables que celles du ballon captif de 1867.

Vous êtes heureusement trop jeunes pour vous souvenir de la dernière exposition française; cependant vous avez pu apprendre que le ballon captif de MM. Giffard et Flaud avait obtenu, en 1867, le plus vif succès. L'admiration des voyageurs aériens était partagée entre le magnifique panorama qui se déroulait devant leurs yeux et la merveilleuse machine qui les emportait dans les airs.

Le succès de cette première entreprise décida M. Giffard à recommencer l'expérience, mais dans des conditions meilleures encore. Toutefois, il ne fut pas possible de trouver dans le Trocadéro un emplacement suffisant pour l'aérostat géant que M. Giffard voulait construire, et l'on fut obligé de s'installer sur la place du Carrousel, entre l'arc de triomphe qui se trouve sur cette place et le palais en ruines des Tuileries.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le ballon s'élève déjà majestueusement dans les airs. Le moment nous paraît bien choisi pour vous faire connaître les différents détails de cette gigantesque construction.

Un aérostat se compose d'une enveloppe résistante et parfaitement close dans l'intérieur de laquelle est introduit un gaz plus léger que l'air. Une soupape, placée à la partie supérieure du ballon, permet, quand on le veut, le départ d'une certaine quantité de ce gaz et par conséquent la descente du ballon.

L'aérostat est recouvert sur tout son hémisphère supérieur d'un filet qui s'en détache un peu au dessous de son équateur; toutes les cordes de ce filet viennent se réunir au dessous du ballon à un cercle de bois très-dur qui sert lui-même à la suspension de la nacelle.

Enfin, quand il s'agit d'un ballon captif, il faut un câble singulièrement résistant et long, fixé d'une part au ballon et d'autre part au sol.

L'enveloppe. — En 1867, l'enveloppe, gonflée par le gaz, formait une sphère de 21 mètres de diamètre et contenant 5000 mètres cubes de gaz; le ballon actuel a la forme d'une sphère dont le diamètre est de *trente-six mètres* et le volume de *vingt-cinq mille mètres cubes ! ! !* Lorsque la nacelle est posée sur le sol, la partie supérieure du ballon est à une hauteur de 57 mètres, c'est-à-dire à une hauteur deux fois plus grande que l'obélisque de la place de la Concorde.

L'enveloppe du ballon doit être, vous le comprenez, entièrement imperméable non-seulement à l'air et à l'humidité, mais imperméable au gaz qui tend à s'échapper de dedans en dehors. L'étoffe dont elle est formée se compose de sept enveloppes superposées et adhérentes qui sont, en allant de l'intérieur à l'extérieur: mousseline; couche de caoutchouc; tissu de toile de lin; deuxième couche de caoutchouc; deuxième toile de lin; caoutchouc vulcanisé; mousseline extérieure. Vous comprenez bien qu'on n'établit pas d'une seule pièce une pareille enveloppe, d'autant plus qu'il faut avec un tissu plat former une surface sphérique.

Dans l'atelier établi dans la cour des Tuileries, on a divisé la sphère en 104 fuseaux, naturellement placés les uns à côté des autres, et chaque fuseau a été lui-même divisé, de haut en bas, en 14 parties. Ces 1456 panneaux (104 multiplié par 14) ont été cousus l'un à l'autre par 40 ouvrières qui ont utilisé 100 bobines contenant chacune 500 mètres de fil, soit 50 000 mètres de fil. Les piqûres faites par l'aiguille ont dû être recouvertes de bandes formées par de la mousseline et du caoutchouc liquide; ces bandes seules pèsent en tout 500 kilogrammes et ont exigé 1800 mètres carrés d'étoffe. L'enveloppe totale du ballon a une surface de 4000 mètres carrés.

Sur le tissu de l'enveloppe du ballon on a déposé d'abord un vernis destiné à la rendre complétement imperméable, puis une couche de peinture blanche, ou blanc de zinc.

Vous avez sans doute compris que cette peinture blanche est destinée à réfléchir les rayons solaires de manière que le gaz intérieur ne s'échauffe pas d'une manière excessive et ne fasse pas éclater

son enveloppe. Le vernissage, fait par 100 ouvriers, a nécessité 300 kilogrammes de vernis; la peinture blanche du ballon n'a pas exigé moins de 400 kilogrammes de blanc de zinc. Le vernis est formé d'huile de lin cuite contenant du caoutchouc dissous dans l'essence de térébenthine. Un mètre carré d'étoffe vernie pèse 1 kilogramme et revient à 14 francs; les 4000 mètres de l'enveloppe pèsent donc 4000 kilogrammes et coûtent 56 000 francs.

Le filet. — L'immense filet qui recouvre le ballon a nécessité l'emploi de 26 000 mètres de cordes. Ce filet se termine à un cercle de bois auquel sont attachés d'une part la nacelle et d'autre part l'immense câble qui retient l'aérostat au sol.

Le câble. — Le câble, long de 650 mètres, pèse 3000 kilogrammes; il a 6 centimètres de diamètre dans la partie fixée au sol et 8 centimètres dans la partie fixée au ballon; c'est dire que sa forme est légèrement conique. Pour rompre ce câble à sa partie inférieure, il faudrait un poids de 25 000 kilogrammes; la partie supérieure est capable de supporter un poids de 40 000 kilogrammes. Ce câble traverse sous terre un tunnel de 60 mètres de longueur avant d'être fixé à un treuil de fonte admirablement scellé dans la pierre. C'est autour de ce treuil que le câble s'enroule et se déroule; le treuil lui-même est mis en mouvement par deux machines à vapeur.

Ballon captif. (P. 143, col. 1.)

Le gaz. — La force ascensionnelle du ballon est due au gaz plus léger que l'air qu'il contient. Le gaz d'éclairage a pendant longtemps été employé pour gonfler les aérostats; on le prépare à bon compte et il est assez léger. M. Giffard a remplacé ce gaz par l'hydrogène pur, plus difficile à préparer, plus cher par conséquent, mais aussi beaucoup plus léger : il pèse quatorze fois moins que l'air sous le même volume.

Vous avez entendu parler de l'hydrogène et moi-même je crois bien vous avoir rappelé, à propos des gaz solidifiés, que l'hydrogène est un des éléments de l'eau. Quelle que soit la méthode employée pour le préparer, c'est toujours de l'eau qu'on le retire. L'eau est formée d'*oxygène* et d'*hydrogène*; l'oxygène, si vous me passez cette expression un peu triviale, ne demande qu'à s'en aller pour oxyder les corps. Aussi, quand on met du zinc, par exemple, dans l'eau, ce zinc s'oxyde aux dépens de l'oxygène de l'eau, surtout si l'on ajoute de l'acide sulfurique, et l'hydrogène se dégage.

En 1867, pour le ballon de l'Exposition, M. Giffard employa une autre méthode. Il fit simplement passer de la vapeur d'eau sur du fer chauffé au rouge, le fer s'oxydait et l'hydrogène passait dans le ballon; mais il fallait énormément de fer pour obtenir les énormes quantités de gaz dont on avait besoin. M. Giffard eut l'heureuse idée de désoxyder ce fer au moyen d'un gaz, l'oxyde de carbone, plus avide d'oxygène que le fer, et de reconstituer par conséquent le métal qui peut de nouveau décomposer une nouvelle quantité de vapeur d'eau.

Le procédé employé cette fois pour la fabrication de l'hydrogène consiste dans la décomposition de l'eau par de la tournure de cuivre, en présence de l'acide sulfurique.

Si nous ajoutons les poids des différentes parties du ballon, nous trouvons : 14 850 kilogrammes.

La puissance ascensionnelle du ballon est de 25 000 kilogrammes; vous voyez que la nacelle peut, sans danger, contenir cinquante personnes qui s'élèveront à 600 mètres.

Je ne veux pas me perdre dans les mille détails qu'il faudrait ajouter encore et qui vous montreraient que toutes les précautions ont été prises pour éviter le moindre accident. Je ne vous parlerai donc ni du jeu des soupapes, ni de la façon dont le ballon sera amarré à terre, ni de l'appareil appelé *peson* qui permet de savoir à chaque instant quelle est la pression exercée sur le câble. Les voyageurs aériens s'élèveront lentement sans éprouver, grâce au câble qui se déroulera d'une manière régulière, la suffocation momentanée que ressentent les aéronautes au moment du fameux « lâchez tout ».

Sans doute les amateurs ne manqueront pas dans la nacelle de ce ballon géant, mais il ne faudrait pas croire que M. Giffard a voulu satisfaire le seul intérêt de la curiosité. A 600 mètres au-dessus du sol, les physiciens, les météorologistes, pourront faire d'utiles recherches scientifiques, et nous ne doutons pas qu'après l'Exposition le ballon captif de M. Giffard ne soit utilisé par les savants, qui trouveront dans ce gigantesque aérostat le meilleur des observatoires.

ALBERT LÉVY.



Je suis Mali, le Nât redouté. (P. 146, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XVI

Le plan d'André.

Après deux heures de marche à travers une ravissante campagne tout émaillée de jardins, les trois voyageurs arrivèrent devant Pandarpour. La ville étage ses maisons sur les gradins d'un vaste amphithéâtre naturel qui trempe sa base dans le bouillonnant Satledj et dont les côtés sont soutenus par deux promontoires rocheux dressant leurs murailles à pic au-dessus de la rivière. Une enceinte crénelée, en forme de fer à cheval, couvre la ville du côté de la montagne et se termine par deux citadelles qui couronnent chacun des contre-forts. L'une de ces citadelles, la plus vaste, renferme le palais dont les hautes façades de grès rose et les nombreux clochetons dorés dominent tout le pays environnant.

« C'est là qu'est ma pauvre sœur, s'écria André, en contemplant ce féerique spectacle. Que ces murailles sont hautes ! Le geôlier a bien choisi sa prison, et je me demande comment nous pouvons espérer en ouvrir jamais les portes.

— Mahadeo nous aidera ! dit Mali. Que de dangers n'avons-nous pas surmontés avec son aide, depuis le jour où le traître Nana est venu incendier Gandapour ; Rama nous soutiendra encore, si nous ne laissons pas faiblir notre courage. Nous voilà au but, c'est là le principal. Et maintenant de la prudence, et que chacun de nous se souvienne bien du rôle qu'il doit jouer. »

Les voyageurs étaient arrivés à l'entrée de la ville. Il faisait encore grand jour, et, dès qu'ils eurent franchi la porte, ils trouvèrent le bazar rempli d'une foule de paysans qui allaient et venaient, faisant leurs emplettes ou vendant leurs denrées. Mali marchait en avant armé de son bâton rouge et de son toumril de charmeur. André et Miana suivaient, portant les paniers à serpents, tandis que Hanouman intimidé par le monde marchait prudemment au centre.

A la vue de la petite troupe, marchands et ache-

1. Suite. — Voyez vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

teurs interrompirent leurs débats, et bientôt nos amis s'avancèrent, entourés d'un cercle de curieux.

Mali, sans se laisser déconcerter, continua sa marche à travers le bazar, inspectant les écriteaux qui garnissaient le front des boutiques. Enfin, arrivé devant l'échoppe d'un marchand d'huile, il brandit son bâton d'un geste majestueux et, la foule s'étant écartée, il s'avança vers le comptoir derrière lequel se tenait un vieil Hindou.

« Salâm, Goussaïn, dit le charmeur au marchand, je viens te demander l'hospitalité pour moi et les miens au nom de notre ami Tïn-to. »

A ce nom le marchand se leva précipitamment, et, sortant de sa boutique, il vint au-devant des voyageurs.

« Que Brahma accorde mille années au bon Tïn-to, dit-il. Ses amis sont mes amis, ses hôtes sont les miens. Entrez et soyez les bienvenus. » Puis se tournant vers la foule. « Allez, mes amis, leur cria-t-il, ces étrangers sont de mes compatriotes, et j'informerai le tannadar de leur présence. »

Le brave Goussaïn rentra dans son échoppe à la suite des charmeurs, et, les ayant conduits dans une pièce intérieure de la maison, il leur dit :

« Sachez que Sa Hautesse le Maharajah a donné récemment des ordres rigoureux pour que l'entrée de la ville soit interdite à tout étranger venant du territoire anglais. Je ne puis m'expliquer comment les gardes vous ont laissé franchir la porte de la ville, mais j'aurai moi-même à répondre de votre personne au tannadar, commandant de la citadelle. Soyez sans crainte, mon ami Tïn-to a bien fait de vous adresser à moi, vous pouvez compter sur ma protection.

— Je vous remercie de vos offres, répondit Mali, mais nous n'userons que pour ce soir de votre hospitalité, et votre responsabilité sera bientôt dégagée. Nous comptons dès demain nous rendre chez le grand-prêtre de la pagode royale...

— Voulez-vous parler du haut et puissant Mahadji, le pontife de Kali, l'oncle même de Sa Hautesse ?

— Précisément, dit le charmeur. Je suis chargé d'une importante mission pour Mahadji, et c'est de crainte de troubler à cette heure du jour ce puissant seigneur que je me suis d'abord adressé à vous. »

La vérité était que Mali avait trouvé bon de recueillir de sûres informations avant d'exécuter le plan combiné par André et de se mettre sous l'égide du grand-prêtre, ce qui était peut-être se mettre en même temps dans la gueule du loup. En effet, le bon Goussaïn, piqué par la curiosité, poursuivit toute la soirée ses hôtes de nombreuses questions, et ses questions naïves leur apprirent plus que n'eût fait l'interrogatoire le plus adroit.

C'est ainsi qu'André apprit que sa sœur, appelée ici la Doulân Sircar, habitait avec la reine-mère dans le palais de la citadelle d'Eklingarh, et qu'elle ne sortait jamais qu'entourée d'une nombreuse escorte. Enfin, il apprit que l'officier indien, le capitaine Doda, qui l'avait escortée jusqu'ici, venait de quitter Pandarpour pour rejoindre l'armée de Nana Sahib, dont on n'avait plus de nouvelles depuis deux mois. André s'applaudit du départ du capitaine, car la présence de Doda eût fait avorter tous ses plans.

Le lendemain matin, ayant revêtu leurs oripeaux de gala, les trois charmeurs se dirigèrent, guidés par Goussaïn, vers la demeure du grand-prêtre. Celui-ci habitait dans le haut de la ville une vaste maison dont les longues ailes aux galeries de marbre encadraient la somptueuse pagode royale. Le temple lui-même dressait sa façade au sommet d'un gigantesque perron, et ses gradins de pierre descendaient majestueusement jusqu'à la rivière.

La cour de la résidence pontificale était remplie de fakirs, de brahmanes, de serviteurs qui accueillirent l'arrivée des charmeurs avec non moins de curiosité que la foule de la veille ; mais, dès que la rumeur se répandit que les étrangers voulaient voir le grand-prêtre, la curiosité se changea en un respectueux empressement. Un serviteur partit en courant prévenir de cette visite le puissant Mahadji et revint quelques instants après avec l'ordre d'introduire les étrangers.

Le grand-prêtre se tenait dans une grande salle richement décorée ; il était assis sur une sorte de trône de velours, au milieu d'un cercle de brahmanes. En voyant entrer les voyageurs dans la salle, peu satisfait sans doute de leur piètre accoutrement, il fronça le sourcil et s'écria avec quelque humeur :

« Que me veulent ces vagabonds ?

— Le sage parle lentement, répondit Mali en s'inclinant avec fierté, et il ne s'expose pas ainsi à mépriser ses amis les plus dévoués. A travers les forêts et les montagnes, malgré les sauvages et les tigres, bravant le soleil et la neige, nous sommes venus jusqu'à toi. Mais, soit ! puisque notre présence te déplaît, nous partons. » Et, saluant de nouveau, le charmeur se dirigea vers la porte, suivi de ses deux compagnons.

« Restez, dit avec empressement Mahadji, et excusez-moi. L'erreur est humaine, et ce n'est qu'après trente mille existences que l'homme atteint la perfection. Qui êtes-vous ?

— Je suis, moi, Mali, le Nât redouté, le puissant évocateur, le médecin infaillible, celui qui a élevé Nana Sahib et l'a fait un homme. Ce jeune garçon, c'est Miana, mon serviteur ; Vichnou lui a appris à parler aux singes compagnons de Rama et à comprendre leur langage. Celui-là, c'est Andhra, mon fils bien-aimé. A le voir, ne te semble-t-il pas contempler Krichna lui-même ? il en a la beauté, les yeux bleus, le corps souple et blanc ; il en a la puissance, car ses incantations font trembler les tigres, ramper les serpents et arrachent des cris aux idoles de pierre. C'est mon fils et je suis son serviteur ; c'est lui qui vient à toi et qui va te parler.

— Mahadji, dit alors André, c'est Kali qui te parle par ma bouche ; alors que j'officiais devant

son idole de Nandapour, elle s'est écriée : « Andhra, va, traverse les montagnes et les neiges, et dis à Mahadji que ma colère est grande et que ma vengeance s'apprête. C'est en vain qu'il s'incline devant mon image et qu'il rougit mon autel du sang de ses victimes. Une femme, princesse de son sang, fiancée de son neveu, me brave et refuse de se prosterner devant mes saints autels. Si avant la lune d'Astar cette princesse n'a pas été amenée devant mon idole et n'a pas assisté au poudja solennel, ma main s'appesantira sur Mahadji. » Je n'ai rien compris, seigneur, à ces paroles, mais je suis parti et me voilà.

— Mais, s'écria le grand-prêtre tout tremblant, qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas un imposteur, envoyé peut-être par nos ennemis?

— Ceci, dit André en lui présentant la bague que lui avait remise le pontife de Nandapour.

— La bague de Soumrou, le prêtre favori de Kali! » exclama Mahadji. Et se tournant vers les assistants : « Brahmanes, prosternez-vous, car ces étrangers sont les messagers de la Bonne Déesse! »

Tous les assistants se prosternèrent devant André, qui reprit son discours en ces termes :



Mali brandit son bâton. (P. 146, col. 1.)

« O grand Mahadji, et vous, vénérables brahmanes, ne voyez en moi que l'humble esclave de la puissante Kali; je vous remercie en son nom des honneurs que vous me décernez. Vous pouvez compter sur moi pour donner à la cérémonie qui se prépare mon plus ardent concours.

— Nous y comptons, noble Andhra, dit le grand-prêtre, et des ordres vont être donnés pour que, dès aujourd'hui, vous et vos compagnons soyez logés près du sanctuaire. »

Le même jour, les hérauts d'armes parcoururent la ville, annonçant au peuple que le dixième jour de la lune d'Astar, c'est-à-dire cinq jours plus tard, le grand-prêtre Mahadji, assisté de trois fakirs de l'Inde, célébrerait un poudja solennel en l'honneur de la déesse Kali. Ordre était donné sous peine de mort à tous les habitants, quel que fût leur rang ou leur secte, de participer au poudja.

André et ses compagnons, placés ainsi sous la protection immédiate du grand-prêtre, purent désormais aller et venir à travers la ville sans exciter aucun soupçon. Bien au contraire, la foule connaissant maintenant leur caractère sacré, les accueillait partout avec des marques d'enthousiasme.

Les conjurés avaient résolu de relever avec soin toutes les informations nécessaires à l'exécution de leur plan ; aussi essayèrent-ils de préparer partout le terrain; et pour cela chacun se dirigea de son côté. Pendant que Mali, qui avait fait sonner bien haut ses talents de médecin, pénétrait jusqu'auprès de la personne du roi, Miana parcourait avec son singe les quartiers voisins de la citadelle. Quant à André, il s'était réservé la rivière et ses abords. Le soir seulement, les trois amis se trouvaient réunis dans le temple de Kali et pouvaient se communiquer les résultats de leurs démarches.

Tout semblait marcher à souhait, quoiqu'il parût encore impossible de prévoir le résultat. La veille du jour fixé pour le poudja, les conjurés énuméraient ainsi leurs chances de succès.

« J'ai vu aujourd'hui même Sa Hautesse, disait Mali, j'ai appris de l'un de ses courtisans que la princesse Doulân Sircar, votre sœur, s'était absolument refusée à assister au poudja de Kali, mais que le roi était décidé à l'y contraindre par la force s'il le fallait. Vraiment, mon cher Andhra, vous avez imaginé là un moyen bien cruel de voir votre sœur, et quant à moi...

— Eh! ne sais-tu pas, interrompit André, que je n'ai pu me résoudre à cette horrible violence imposée à ma sœur que lorsque tu as eu reconnu toi-même que tout autre moyen était impossible? Goussain ne nous a-t-il pas dit tout d'abord que Berthe ne sortait jamais du palais sans une escorte de Thibétains infidèles qui ne peuvent pénétrer dans vos temples? N'a-t-il pas ajouté que depuis l'arrivée de ma sœur aucun homme ne pouvait franchir, sous peine de mort, le seuil du palais de la reine-mère? Il n'y avait donc pas à hésiter. J'ai pensé à attirer Berthe dans ce temple, où elle n'aura d'autres gardes qu'une foule facilement fascinée. Tout en simulant mes incantations, je lui parlerai, me servant pour cela de notre langue française, et je lui dirai de se réfugier dans le sanctuaire de Kali. Pendant que la foule, croyant à la conversion de la princesse, criera au miracle, nous sortons tous quatre par la

porte dérobée qui donne vers la rivière. Là nous attend un bateau, guidé par un homme que j'ai gagné à prix d'argent sans lui laisser soupçonner nos projets. Nous fuyons, et nous sommes déjà loin, que la foule est encore prosternée devant Kali, attendant ma réapparition.

— Oui, tout cela est fort bien, dit doucement Mali; mais si l'on nous poursuit?

— Si l'on nous poursuit, les armes que j'ai achetées et que j'ai fait placer dans le bateau nous permettront de nous défendre. Si nous succombons, mieux vaut pour nous tous une mort rapide et glorieuse qu'une longue vie d'opprobre et d'infamie.

— Bien parlé, Andhra! s'écria Miana; il me semble déjà nous voir sur le Satledj, faisant le coup de feu contre les troupes de Sa Hautesse et les taillant en pièces.

— A coups de fusil, n'est-ce pas? dit Mali en souriant. Allons, mes enfants, votre courage me tranquillise et me donne confiance. Mais c'est une rude partie que nous jouons, et il suffirait d'un rien pour faire tomber nos têtes sous la hache du bourreau. Avons-nous bien répété nos rôles pour la cérémonie de demain? Voyons ; toi, Miana, tu dois, n'est-ce pas? te placer derrière l'idole...

— Et dès qu'Andhra aura fait le signal, répondit le jeune Hindou, je crierai d'une voix aiguë : « Que la Doulân Sircar vienne se prosterner dans mon sanctuaire! »

— C'est fort bien, reprit le charmeur, et vous, Andhra?

— Oh! je connais mon rôle, dit le jeune homme, n'ayez crainte. Si à Nandapour j'ai hésité d'abord à jouer ce que je considérais comme une indigne comédie, c'est que l'enjeu était ma seule existence. Mais aujourd'hui qu'il y va de la vie de ma sœur, de son salut, de l'honneur de mon nom, je n'ai plus d'hésitation, sachant bien que Dieu, qui voit le fond de mon cœur, pardonnera ma conduite. »

Dès le lever du soleil, le lendemain, les gigantesques nakaras de la pagode royale firent résonner la vallée de leurs sourds roulements, et bientôt les rues se remplirent d'une foule parée et joyeuse, accourue de toutes parts pour assister à la grande solennité.

La curiosité était générale, car on savait que les fakirs hindous qui devaient jouer le principal rôle dans le poudja étaient arrivés de l'autre côté du Téraï et de l'Himalaya, envoyés par le grand-pontife Soumrou. Aussi, quoique la cérémonie ne dût avoir lieu qu'à la tombée de la nuit, toute la journée une foule compacte se pressa aux abords du temple, afin de ne perdre aucune des péripéties de ce grand acte. Beaucoup de paysans et de bourgeois profitaient de la circonstance pour aller se prosterner devant la Rouge Déesse, car, malgré les vastes proportions du sanctuaire, il était probable que la place réservée au menu peuple serait minime. D'autres espéraient pouvoir contempler les Nâts, mais leur espérance fut déçue : ni André, ni ses compagnons ne voulurent se montrer.

La journée ne paraissait pas trop longue aux conjurés pour terminer leurs préparatifs. André et Mali essayaient avec soin les déguisements qu'ils devaient revêtir, afin d'éviter que Berthe ne les reconnut dès l'abord et que sa surprise ne fût trop vive à leur vue. Ils répétaient avec soin, une à une, toutes les parties du drame.

Deux heures avant le coucher du soleil, les personnages de haut rang, les nobles, les chefs de caste commencèrent à arriver au temple pour y prendre leurs places avant l'arrivée du roi. Bientôt un coup de canon, dont la fumée blanche s'échappa d'une des embrasures de la haute citadelle, annonça la mise en marche du cortége royal, et, quelques instants après, les gardes thibétains accourant au trot firent ranger la foule à coups de hallebarde.

Vinrent d'abord plusieurs éléphants portant les membres de la famille royale ; puis Sa Hautesse en personne apparut monté sur un gigantesque éléphant, tout éblouissant de pierreries et de drap d'or ; à ses côtés, sur le trône de velours était assise une jeune fille aux blonds cheveux, promenant tristement ses yeux rougis de larmes sur la foule prosternée.

Lorsque l'éléphant royal, s'étant accroupi au pied du perron, eut laissé descendre le roi et la princesse, et lorsque ceux-ci commencèrent à gravir les hauts degrés du parvis, le peuple, transporté d'admiration à la vue de ce spectacle, remplit l'air de ses clameurs d'allégresse. C'était en effet un tableau idéal, féerique, que celui de cette enfant, à l'apparence angélique, ruisselante de joyaux et de broderies, gravissant lentement l'immense perron du temple, appuyée sur le bras du roi, superbe vieillard à la longue et majestueuse barbe blanche. Les derniers rayons du soleil enveloppaient ce groupe de flammes pourpres et lui donnaient une apparence vraiment surnaturelle.

Au sommet du perron, sur le seuil du temple, se tenait le grand-prêtre Mahadji. Après s'être incliné devant le prince : « Ma fille, dit-il à Berthe, rassurez-vous. Les ennemis de Kali seuls tremblent devant elle.

— Tu sais bien, répondit la jeune fille avec une douce fierté, que je ne tremble devant aucune de tes idoles.

— Nous verrons bien » murmura le prêtre. Et ils entrèrent dans le temple.

La vaste salle regorgeait de monde. Berthe, malgré son courage, sentit son cœur chanceler en entrant sous ces voûtes sombres garnies de monstres grimaçants et en voyant l'horrible idole avec ses cent bras et tous ces mystérieux préparatifs du sacrifice. La pauvre enfant se demandait quel rôle ses bourreaux se préparaient à lui faire jouer dans cette sombre cérémonie, et, évoquant le souvenir des martyres chrétiennes, elle se promettait de mourir

plutôt que d'abjurer sa foi. Guidée par le prince, elle vint se placer au premier rang de l'assistance sur un trône doré. Puis, à un signe de Mahadji, la cérémonie commença.

La nuit était venue, noire, profonde, subite, et les lampes placées devant l'autel et autour de la salle ne projetaient qu'une lueur douteuse.

Dès le moment où Berthe avait mis le pied dans le temple, André n'avait pas perdu des yeux un seul de ses mouvements. Caché derrière le corps de l'idole, il contemplait la jeune fille avec extase, pendant que les chœurs préludaient par les louanges de Kali, l'immuable destructrice. Oui, c'était bien Berthe! Son cœur ne l'avait pas trompé. Elle était là devant lui, et il se cramponnait aux bras de bronze de l'idole pour ne pas se précipiter vers sa sœur, lui crier qu'il était là, et la serrer dans ses bras malgré toute cette multitude.

Mali, impassible en apparence, se tenait près du jeune homme, prêt à empêcher toute imprudence.

« Allons, Andhra, lui dit-il tout à coup, voici le moment venu. Les chœurs entonnent le dernier *sloka*, nous allons entrer en scène. Prenez Sâprani et souvenez-vous.

— Oui, c'est vrai, » murmura le jeune homme. Il prit doucement la bonne cobra, la serra contre sa poitrine, et d'un pas ferme sortit du sanctuaire. Il apparut soudain devant l'autel, suivi de Mali qui brandissait un couple de serpents.

A la vue des charmeurs, la foule poussa des cris d'enthousiasme, en lançant vers l'autel une pluie de fleurs en signe d'allégresse.

André, dont le visage était recouvert d'une épaisse couche de peinture rouge qui le rendait méconnaissable, leva les bras, étendant d'une main au-dessus de l'assistance sa baguette dorée et brandissant de l'autre la bonne Sâprani. Le silence se fit aussitôt. Le jeune homme se tourna alors lentement vers l'idole, dont les bras, entourés de serpents vivants, semblèrent tout à coup s'agiter sur son ordre. Puis il entonna d'une voix lente l'hymne à Kali, que ses deux compagnons répétaient en sourdine.



Ils commencèrent à gravir les hauts degrés. (P. 148, col. 2.)

Berthe, malgré sa terreur augmentée encore par la vue des reptiles, se sentait attirée par une force invincible vers le jeune charmeur; haletante inconsciente, elle suivait ses moindres mouvements, elle écoutait chacune de ses paroles. Tout à coup, étrange et terrible illusion, il lui a semblé que le jeune homme, en finissant son verset, a dit en français : « Berthe, écoute! » Mais non, cela n'est pas possible! Et la pauvre enfant se demande avec terreur si ce n'est pas la folie qui envahit son cerveau.

Maintenant c'est au tour du vieillard. Berthe suit

ses paroles sans que son esprit confus en saisisse le sens, mais le mot « Mali » prononcé à la fin du sloka semble l'éclairer d'une lueur subite. Elle regarde attentivement le fakir et elle a bientôt reconnu le vieux Mali, son protégé de Gandapour. Mais que lui importe! Celui qui était un ami alors est un ennemi maintenant; sa présence ici, dans ce temple, ne le prouve-t-elle pas?

De nouveau, le jeune chef des charmeurs a commencé son chant et sa voix claire traverse le cœur de la prisonnière :

« Sri Déva Kali, Mérou ka Rani!
Sri Dourga Dévi, Maha Ganga bêti[1]!
Berthe, c'est moi, c'est André! »

Cette fois, la jeune fille a bien entendu, elle a tout compris ; mais l'émotion est trop forte pour qu'elle puisse la maîtriser: son cœur se dilate et se serre. Elle se lève, ouvre les bras et poussant ce cri que répètent les échos de la voûte : « André! André! » elle tombe évanouie dans les bras du grand-prêtre et du roi.

Le tumulte est immense; la foule crie au miracle et se presse autour de la jeune princesse, que l'on emporte sans connaissance en dehors de la salle. Les assistants se retirent et bientôt le temple est désert. Fort heureusement pour nos amis, car André, fou de douleur de voir son projet avorté, se débat entre ses deux compagnons, qui ont beaucoup de peine à le maîtriser et à l'empêcher de courir auprès de sa sœur.

« Dieu a voulu punir cette comédie impie! s'écrie le pauvre enfant.

— Taisez-vous, de grâce, lui dit Mali, si vous ne voulez pas tout perdre.

— Mais tout est perdu.

— Nullement, bien loin de là. Aux yeux du peuple vous venez d'accomplir un prodige. N'êtes-vous pas le sectaire de Kali? En invoquant votre nom publiquement, la princesse n'a fait que s'incliner devant l'ordre de la déesse. Votre puissance ne fera que s'accroître et nous aurons bientôt retrouvé une occasion plus favorable.

— Oui, certainement, dit Miana; j'ai déjà pour ma part combiné un plan tout simplement infaillible. »

Ces paroles ne pouvaient consoler André, mais ses pleurs coulaient maintenant en silence. Soudain des pas précipités retentirent sous le parvis du temple, et un serviteur du palais entra dans la salle.

« Saints hommes, dit-il, quel est celui d'entre vous qui porte le nom de Mali?

— Moi, dit le vieux charmeur.

— En ce cas, veuillez me suivre sans retard au palais; tel est l'ordre de Sa Hautesse.

— Et que me veut-on? répondit Mali.

— Comme vous le savez, la princesse Doulàn Sircar, frappée par l'esprit de la Bonne Déesse, a été emportée évanouie au palais. Le médecin du roi s'est rendu auprès d'elle et, grâce à ses soins, elle a repris ses sens ou tout au moins elle a ouvert les yeux, car, écartant de la main le médecin et ses femmes, elle refuse tout soin et se contente de répéter machinalement : « Mali! Andhra! » Le roi, craignant que cet état ne se prolonge, a obtenu de la reine-mère l'autorisation, vu votre grand âge, de vous laisser entrer dans le *zenanah*, et il espère que votre présence calmera la noble demoiselle.

— Oui, en effet, s'empressa de répondre Mali, j'accours aux ordres du roi. Allez annoncer mon arrivée, je vous suis. »

A peine le serviteur fut-il parti, que le vieillard dit à ses compagnons :

« Vous voyez, Andhra, que le ciel ne nous abandonne pas. Je cours au palais et dans une heure je vous rapporterai ce que votre sœur m'aura dit, mais d'ici là qu'aucun de vous ne franchisse le seuil de ce temple. Il y va de notre salut à tous. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES CARTES A JOUER

On a dit et répété, sur l'autorité du Père Ménestrier, savant jésuite du XVII[e] siècle, que les cartes à jouer avaient été inventées pour distraire dans sa démence le malheureux Charles VI. Il est vrai que nous trouvons dans les comptes de Charlot Poupart, l'argentier du roi, à la date de 1392 : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devers ledit seigneur roy, pour son esbatement : 56 sols parisis. »

Les cartes à jouer n'ont pas été inventées pour Charles VI, mais elles ont été connues en France à cette époque, et elles ont servi à « l'esbatement » du pauvre roi; elles charmaient ses heures de solitude avec la petite Odette.

Deux ordonnances relatives aux jeux de hasard marquent fort positivement l'instant de l'introduction des cartes en France : la première, datée de 1369 et signée Charles V, mentionne les jeux de dés, de table, c'est-à-dire de tric-trac, de paume, de quilles, de palet, de soule ou ballon et de billes : il n'est nullement question des cartes à jouer. Mais

1. Gloire à toi, déesse Kali, reine du Paradis!
Gloire à toi, déesse de la mort, fille du Gange sacré!

voici qu'une ordonnance de 1397, émanant du prévôt de Paris, fait défense « aux gens de mestier de jouer, les jours ouvrables, à la paume, à la boule, aux dés, *aux cartes* et aux quilles ».

Les cartes à jouer, inconnues en France en 1369, sont donc tellement répandues dans le peuple en 1397 qu'il faut les proscrire.

La première mention qui soit faite des cartes à jouer se trouve dans la chronique manuscrite de Nicolas de Covelluzzo : « En 1379, fut introduit à Viterbe le jeu de cartes qui vient du pays des Sarrasins et que ceux-ci appellent *naïb.* »

On donnait indifféremment le nom de Sarrasins à tous les musulmans, c'est-à-dire à tous les ennemis du christianisme, et contre lesquels était déclarée la guerre sainte : mais les Saracènes, peuples du Levant, formaient une tribu particulière à l'Arabie. C'est bien en Asie, d'ailleurs, qu'ont été inventés les échecs et les cartes à jouer. Les Sarrasins les avaient reçus des Hindous et des Chinois.

Des savants, s'appuyant sur Homère, Hérodote et Cicéron, attribuent l'invention des échecs ou aux Grecs condamnés à dix ans d'inaction sous les murs de Troie, ou aux Lydiens qui auraient essayé de tromper par des amusements les horreurs d'une longue disette. Cicéron nomme même Pyrrhus et Palamède. Les anciens ne savaient trop se battre : le jeu de cartes qui n'est autre que le jeu d'échecs dans sa plus grande extension, est une image de la guerre : il s'agit d'une lutte ; on procède par ruses, par embûches, par combats multipliés de un contre un, et le résultat est un triomphe d'une part, et de l'autre une défaite. Le nom sarrasinois du jeu de cartes ou plutôt de tarots « naïb » veut dire capitaine. Ce nom même de tarots, dont l'étymologie est « tare », rappelle la grille qui couvrait autrefois la visière du casque.

Cartes Chinoises.

Dès le XVe siècle, le jeu de cartes ou de tarots fut une véritable passion en Italie, en Espagne, en Allemagne, en France, puisqu'on le voit partout dès lors l'objet de rigueurs légales ou d'anathèmes ecclésiastiques.

Une jolie légende nous montre toute la population de Sienne, aux pieds de saint Bernardin. Le saint proscrit avec un tel zèle tous les jeux de hasard que chacun court chercher à sa maison les dés, les échecs, les cartes pour les brûler sur la place publique. « Père, que deviendrai-je, demande un malheureux cartier, je n'ai pas d'autre gagne-pain ? — Eh bien ! peins cette image, » dit Bernardin. C'était un soleil rayonnant, au centre duquel brillait le monogramme du Christ et ajoute la légende : le carton fit fortune.

De graves historiens nous racontent, et le fait est certain, que les compagnons de Christophe Colomb formant un premier établissement à Saint-Domingue n'eurent rien de plus pressé que de fabriquer des cartes avec des feuilles d'arbre.

Paschasius Justus parlant de son voyage en Espagne, au XVIe siècle, prétend qu'il a fait des lieues et des lieues dans le pays sans trouver ni pain ni vin, mais qu'en revanche il n'a vu si chétif village, si mince bourgade qui n'ait des cartes.

En France, le jeu de cartes a aussi fait fureur. Charles VII, Louis XII, Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIV ont joué aux cartes ; le peuple, depuis 1392, a toujours joué aux cartes. Vers la fin du XVIIe siècle les grands jouaient aux cartes jusque dans leur carrosse. Il est vrai qu'alors on ne jouait plus pour jouer. Est-ce jouer que de risquer des sommes folles sur une carte ? « Le jeu de Mme de Montespan est monté à un tel excès, écrit, le 13 janvier 1679, le comte de Rébenac, que les pertes de cent mille écus sont communes. » Mme de Montespan elle-même perdit cinq millions en une seule nuit ; elle en gagna sept le lendemain. En Angleterre, même engouement : Henri VIII ne permet le jeu de cartes au peuple que durant les fêtes de Noël.

On sait l'histoire de ce soldat anglais qui, assistant à l'office dans une église d'Irlande, avait fait de son jeu de cartes son livre de prières. Il est conduit devant le juge sous l'inculpation d'avoir violé la majesté du saint lieu. Il prouve que son jeu de cartes est une chose presque sacrée : « L'as me rappelle qu'il n'y a qu'un Dieu ; le 2 me dit le mystère de l'Incarnation et le 3 celui de la sainte Trinité. Je vois dans le 4 les Évangélistes, dans le 5 les Vierges folles, dans le 6 les six jours de la création. Le 7 me commande le repos du dimanche, le 8 et le 9 me représentent les lépreux guéris dont un seul fut reconnaissant, le 10 les Commandements de Dieu. Le valet est un maraud, mais la dame n'est autre pour moi que la reine de Saba, le roi, mon roi... » Il fut acquitté.

A suivre. Mme BARBÉ.

LE BASSIN DE NEPTUNE

Vers le temps où s'élevaient le château et les jardins du Petit Trianon, Louis XIV avait ordonné la construction du *Bassin de Neptune et d'Amphitrite*, d'après les dessins de Le Nôtre. Ce bassin fut exécuté par Adam l'aîné, Lemoine fils et Bouchardon.

Louis XIV ne put jouir de son effet magique. Mais les fêtes dont le grand roi lui-même ne pouvait imaginer les splendeurs, ce qui est une merveille unique au monde, vraiment féerique, défiant toute description pour en donner une idée à ceux qui ne l'ont pas vue, c'est, par une soirée favorisée, le spectacle nocturne des Grandes eaux du *Bassin de Neptune*, éclairées par les jets de la lumière électrique sur la neige des cataractes écumeuses, et les feux de bengale les faisant étinceler de tous les reflets du prisme. La réalité est ici au-dessus de tout ce que peut rêver l'imagination, et la vie galvanise une heure le cadavre royal qui dort dans son tombeau sonore.

La nuit est venue. Tous les massifs s'embrasent comme le décor magique d'une forêt enchantée. A droite et à gauche de l'allée des Marmousets, fermée par un arc de triomphe lumineux, s'étend une immense galerie de verres de couleur, de lustres et de lanternes vénitiennes. Cent, deux cent, trois cent mille curieux, venus de Paris et des environs, habitants de la ville, étrangers et provinciaux sont répandus dans le parc éclairé *a giorno*, qu'ils animent sans le remplir.

Au fond du tableau, les grandes lignes des façades du Palais apparaissent, sur le fond du ciel noir, colorées de feux roses, verts, rouges, bleus, avec toute la splendeur d'une apothéose.

Bientôt tout retombe dans le silence, tout redevient désert; la multitude se masse dans l'immense cirque de sombre verdure qui environne le Bassin de Neptune.

Les grandes eaux nocturnes commencent à jouer, impétueusement lancées dans les airs, ruisselant sur les groupes de bronze, traversées par des feux croisés de lumière électrique. Entre les quarante tuyaux disposés en ligne horizontale s'élancent quarante jets de feu, mêlant leur pluie d'étincelles et d'étoiles à la pluie d'écume transparente et lumineuse, et ces quatre-vingts fusées d'eau et de flamme se réfléchissent, avec des clartés boréales et des couleurs d'arc-en-ciel, dans le miroir liquide du Bassin de Neptune.

Il y a loin de là aux fagots allumés dans les fossés de Trianon, tant reprochés à Marie-Antoinette : le peuple n'aime que les fêtes dont il a sa part!

CHARLES JOLIET.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

L'INDE

La part prise par l'Inde à notre Exposition est bien minime, on pourrait même dire nulle. Toutes les merveilles qui remplissent l'aile droite du grand vestibule représentent bien quelques-unes des productions de l'industrie de cet immense pays, mais un fort petit nombre a été expédié directement de l'Hindoustan pour figurer dans le grand concours international. La plupart des objets sont les cadeaux offerts par les Rajahs au prince de Galles lors de son récent voyage dans l'Inde. C'est donc la collection particulière du prince qui constitue l'exposition indienne.

Quelle que soit la provenance des objets qui remplissent les vitrines de la section de l'Inde, le public ne les entoure pas moins avec une curiosité qui ne se lasse pas, car il est impossible de voir un plus brillant et un plus merveilleux assemblage. Au premier regard, tout n'y est que bijoux, qu'or, que diamants. On dirait que ce vaste pays conserve toujours et partout cette étincelante auréole qui l'enveloppe depuis les débuts du monde. Ces éclatants bibelots ne sont, il faut dire, que la manifestation de son luxe. Pour dépeindre la puissance et la prospérité de l'Inde, il faudrait montrer ses deux cents millions d'habitants, le cinquième de la race humaine, travaillant sans relâche ce sol fertile, tirant de son sein des montagnes de riz et de céréales, des millions de balles de coton et de tonnes d'huile et fournissant au monde entier le café, le thé, l'opium, l'indigo, les épices, et mille autres produits précieux. Immenses sont les richesses que produit chaque année cette vaste contrée, si merveilleusement située, réunissant tous les climats du globe dans son triangle baigné par la mer et appuyé au formidable rempart himalayen. En échange de toutes ses richesses, l'Europe, ou plutôt l'Angleterre, verse à l'Inde ses produits manufacturés, ses toiles, ses fers et trouve dans ce pays le plus grand marché de consommation du monde entier.

L'exposition du prince de Galles, si elle ne nous éclaire pas sur l'activité agricole de l'Inde nous donne cependant quelque idée de sa puissance industrielle. Nous y voyons des tapis, des châles, des soieries, des mousselines, des joyaux, des armes qui ne sont surpassés, peut-être même égalés dans aucun pays du monde. Mais encore une fois tout cela n'est que l'expression du luxe exubérant qui règne dans ce pays. Il eût cependant été intéressant, de voir figurer à côté de tous ces bibelots les produits sérieux de l'industrie indienne : foulards du Bengale, soieries de Bénarès, calicots, sarris et dhoutis,



Le pavillon indien, à l'Exposition, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 152, col. 2.)

indiennes imprimées, fils de couleur, châles et kamarband, turbans brochés, mousselines, etc. Il y eût eu là toute une révélation pour nos fabriques de Rouen, d'Alsace, de Lyon, et nos industriels eussent pu y étudier le moyen d'entrer en concurrence sur ce grand marché avec l'Angleterre, comme l'ont déjà fait avec succès la Suisse, la Belgique et l'Allemagne. Quelle est la cause de cette abstention? je l'ignore. Mais je profite de l'occasion pour dire que nous n'avons pas mieux fait pour notre Cochinchine et, pour la plupart de nos colonies d'occupation. Les commissaires nous exposent pour les représenter des bibelots, rien que des bibelots, alors qu'il eût été précieux de nous exposer les habitudes et les besoins de peuples chez lesquels notre industrie devrait trouver un de ses plus féconds éléments d'activité.

Louis Rousselet.

LES MOTS NOUVEAUX

« Tout ce qui est nouveau est beau », ainsi s'exprime un vieux dicton populaire, quelquefois vrai. Ce n'est pas l'avis des lexicographes, car chaque fois qu'un mot nouveau a commencé à poindre à l'horizon grammatical, ces terribles érudits n'ont pas manqué de lui barrer le passage dans la langue courante, en accumulant contre lui des raisons bardées de fer, en l'écrasant sous des montagnes de règles et de citations. Mais le *mot* est plein de ruses; quand on dresse devant lui des remparts de dictionnaires et de grammaires, il n'attaque pas de front ces redoutables ennemis. Il sait qu'il est encore trop faible pour faire capituler l'Académie et pénétrer dans ce respectable sanctuaire; il ne s'étale pas au grand soleil et ne se pose pas insolemment comme un adverbe long de douze syllabes; il sait que l'humilité et la souplesse sont, à défaut d'autre recommandation, un excellent moyen de parvenir. Aussi, loin de frapper à la porte des princes, se glisse-t-il tout doucement dans l'écritoire du littérateur. Le jour où l'on retire de l'encre ce malheureux noyé, on parle de lui, mais sans lui prêter une grande attention; celui-ci en profite pour s'étendre et rayonner dans tous les sens. Semblable à la calomnie, ce n'était d'abord qu'un souffle; il devient murmure; puis bruit, puis rumeur, il est sur toutes les lèvres, dans tous les journaux, dans tous les livres. On commence alors à s'effrayer sérieusement des progrès de ce parvenu, mais il n'est plus temps : il a su se rendre nécessaire, indispensable, tout le monde en a besoin, aussi est-il universellement fêté. Les lexicographes, d'abord revêches, finissent par reconnaître qu'il a du bon, et l'Académie lui ouvre ses portes pour ne pas les voir enfoncées par la poussée. Certains de ces mots sont dignes de la faveur qu'on leur montre; répondant à un besoin réel ils entrent définitivement dans la langue et y restent. D'autres « n'étant appuyés d'aucunes raisons, non plus que la mode des habits, passent comme elle en fort peu de temps ». De là des variations, des fluctuations qui, sans altérer le fond même de la langue, amènent cependant des changements d'un siècle à l'autre, et même dans un espace de temps plus restreint. A ce sujet, Voiture (1598-1648) raillait son ami Vaugelas (1585-1650) sur le trop de soin qu'il apportait à sa traduction de Quinte-Curce. Il lui disait qu'il n'aurait jamais achevé; que pendant qu'il en polirait une partie, la langue venant à changer, il serait obligé de refaire toutes les autres; semblable à ce barbier dont parle Martial, qui mettait si longtemps à faire une barbe qu'avant qu'il l'eût achevée, elle commençait à repousser. Le poëte toulousain Maynard (1582-1646), l'élève de Malherbe et l'un des premiers membres de l'Académie française, avait quitté Paris pendant quelques années et s'était fixé à Aurillac, où il était président du présidial. Tourmenté du désir de revoir ses anciens amis, il fit un voyage à Paris un peu avant sa mort. Mais la langue avait tellement changé pendant son séjour en province, que chaque fois qu'il voulait se mêler à la conversation, ses amis lui fermaient la bouche en lui disant : Ce mot-là n'est plus d'usage. Cela se répéta si souvent qu'à la fin Maynard désespéré fit le quatrain suivant :

En cheveux blancs, il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'école.
Que je suis fou d'apprendre à bien parler
Lorsque la mort vient m'ôter la parole!

Le même fait se reproduit fréquemment de nos jours. C'est un signe de distinction, dans un certain monde, d'employer à tout propos des locutions anglaises, allemandes, et de déguiser sous ce fatras barbare l'ignorance de la langue nationale. Il suffit de jeter les yeux sur les articles de mode, de *sport* et de cuisine, pour se convaincre que la conversation courante tend à devenir de jour en jour un pot-pourri. C'est contre ces invasions étrangères que le goût public devrait réagir, et les grammairiens ont raison lorsqu'ils opposent à ces intrus leurs plus vives critiques, mais leur zèle ne doit pas aller jusqu'à ne faire aucune concession et à n'admettre aucun néologisme. « Si la manie du néologisme, dit Charles Nodier, est extrêmement déplorable pour les lettres et tend insensiblement à dénaturer les idiomes dans lesquels elle se glisse, il n'en serait pas moins injuste de repousser sous ce prétexte un grand nombre de ces expressions vives, caractéristiques, indispensables, dont le génie fait de temps en temps présent aux langues. Il n'appartient à personne d'arrêter irrévocablement les limites d'une langue et de marquer le point où il devient impossible de rien ajouter à ses richesses. »

Charles Raymond.

UN MAÇON POËTE ET NATURALISTE

I

L'ENFANT

L'orphelin. — Éducation. — Chasse au crabe et au sucet. — Un improvisateur des solitudes. — Société d'exploration. — Aventure de la caverne aux pigeons. — Vocation.

Depuis que Miller, un brave pêcheur de Cromarty, avait disparu dans une nuit d'ouragan, un petit garçon de cinq ans venait tous les jours s'asseoir sur la falaise, sondant l'horizon d'un regard inquiet. Sa physionomie mobile et expressive s'illuminait d'une lueur d'espérance chaque fois que dans le lointain apparaissait quelque voile nouvelle; mais bientôt ce rayonnement de joie s'éteignait dans une expression de tristesse touchante : il n'avait pas reconnu le sloop aux voiles blanches et aux huniers carrés!

Cet enfant, c'était Hugh Miller, le fils du courageux pêcheur qui, après avoir sauvé la vie à tant de malheureux, venait de périr obscurément, sans secours, au champ d'honneur du marin.

Le pauvre garçon ne croyait pas à la mort et niait le malheur; il ne comprenait qu'une chose : il aimait son père, son père l'aimait, et il lui semblait impossible que Dieu les eût séparés; il attendait donc toujours le sloop aux voiles blanches et aux huniers carrés.

Peu à peu l'espoir de l'enfant s'affaiblit et céda à la réalité. Il ne vint plus sur la falaise et sur la plage pour attendre son père, mais il y vint souvent rêver. Il avait une imagination vagabonde qui se plaisait aux songeries fantastiques, et sa mère, ouvrière active et honnête mais femme faible et superstitieuse, s'entendait mieux à lui raconter les légendes dont il raffolait qu'à former son caractère et son jugement. La nature ardente et intraitable du petit Hugh demandait un guide plus ferme et plus sûr.

Ses oncles maternels, qui ont reconnu en lui un esprit d'élite et un cœur d'or, le soustrairont à la tendresse aveugle de sa mère et dirigeront son éducation : c'est James, le sellier, et Alexandre, le charron. Tous deux sont de grands liseurs. Alexandre, ou plutôt Sandy, comme on l'appelait familièrement, sait beaucoup d'histoires vraies et fait à son neveu le récit de véritables batailles auxquelles il a pris part. Il lutte pied à pied contre le goût du merveilleux qui s'est emparé du cerveau de l'enfant. Il l'emmène dans de longues promenades qui fortifient son corps et son intelligence, il lui fait admirer les merveilles de la nature plus attrayantes que celles des *Mille et une Nuits !*

Que de charmantes excursions ils font à deux au bord de la mer! A marée basse, ils vont marayer : ils entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour chercher des crabes sous les pierres et dans les fentes des rochers.

« Prends bien garde de te faire pincer, disait l'oncle Sandy; sois plus rusé que les crabes; si l'un d'eux te donne une poignée de mains trop amicale, ne t'avise pas de regimber, il t'étreindrait plus fort; reste coi et peu à peu il lâchera prise. »

Une autre fois on allait chasser au sucet, espèce de petite lamproie que la mer laisse en arrière sous les varechs, dans les cavités des rochers. Le corbeau, friand de sucets, leur servait de *chien d'arrêt* et leur indiquait la piste. Au croassement de joie et de triomphe d'un corbeau, ils accouraient lui disputer le pauvre sucet auquel son cruel adversaire avait déjà crevé les yeux pour en triompher plus aisément.

C'est beaucoup assurément d'étudier dans le livre de la nature, mais encore faut-il savoir lire dans les autres, et c'est ce que Hugh saura bientôt, car il a découvert que « la lecture est l'art de trouver des histoires dans les livres »; c'est lui qui nous le dit.

A l'âge où les autres enfants peuvent à peine lier deux idées, son petit cerveau est en pleine effervescence. Il improvise, en se promenant sur la grève, les récits les plus extravagants, les batailles de géants les plus formidables; il raconte aux vagues et aux goëlands des tempêtes et des naufrages plus terribles que ceux dont ils ont été les témoins.

James et Alexandre, retenus par leur travail, ne pouvaient continuer l'éducation de leur neveu suivant cette méthode, très-naturelle peut-être mais à coup sûr très-hasardeuse. Ils l'envoyèrent donc à l'école. Mais quel triste écolier! Réfractaire à l'enseignement, rebelle à la discipline, il refusait absolument son attention aux leçons et l'obéissance à la règle. Retenu prisonnier dans l'enceinte étroite de la classe, il s'en consolait en envoyant son imagination vagabonder sur la plage d'où le maître la ramenait souvent à coups de martinet.

Bien des fois l'élève récalcitrant avait bondi sous l'outrageante correction; mais le maître avait une trop grande confiance dans l'excellence de ce mode de persuasion pour s'arrêter devant les protestations de sa victime et force restait à la férule. Les chers oncles s'essayaient à calmer les colères impuissantes de l'enfant et à apaiser sa fierté blessée.

Si Hugh n'était pas aimé de son maître, il était en revanche idolâtré de ses camarades qui devinaient sa supériorité et subissaient son ascendant. Il en profitait, non pour régner en despote, mais pour organiser les jeux de ses compagnons et utiliser leurs plaisirs.

Il avait embrigadé une douzaine de garçons de son âge qui formaient une association sous le titre pompeux de *Société d'exploration;* il les conduisait dans les bois à la recherche des insectes et des araignées; papillons, coléoptères, mouches et fourmis étaient de bonne prise pour les rabatteurs qui rapportaient à leur chef le gibier pris et traqué.

Il les menait aussi au bord de la mer où les découvertes se multipliaient : tantôt c'était un coquillage nouveau, un caillou bizarre, un crustacé inconnu ; tantôt une grotte qui avait échappé jusque-là à toutes les investigations.

Les membres de la Société d'exploration, trop épris de leur glorieuse mission, entraînés par l'attrait de leurs nobles fonctions, firent plus d'une fois l'école buissonnière. Leur président, qui les convoquait à ces assemblées vagabondes, leur faussait parfois compagnie pour s'isoler dans les rêveries profondes qu'il avait toujours aimées ou pour errer avec Finlay, son camarade de prédilection, être doux et soumis dont il était l'idole et l'oracle et qui jouait près de lui le rôle des confidents de théâtre. Hugh, toujours flanqué ou suivi de son ami, pouvait le voir sans cesse tourner autour de lui comme son ombre. Cette fidélité fut mise bien des fois à l'épreuve, car notre héros l'entraînait dans des aventures périlleuses.

Cromarty est situé au nord-est de l'Écosse, au fond d'une petite baie dont l'accès est rétréci par deux promontoires élevés qui ont reçu le nom caractéristique de *Sutors*, c'est-à-dire les *Savetiers*, à cause de la forme qu'ils affectent. Les Sutors semblent garder l'entrée d'un excellent port naturel que la côte forme en s'évasant. Toutes ces falaises abondent en cavernes fort curieuses. Plusieurs d'entre elles, communiquant par des galeries irrégulières, portent le nom de *Cavernes aux pigeons*; elles sont profondes et accidentées ; elles renferment des stalactites, des pétrifications, des fontaines incrustantes et des plantes que l'on ne trouve guère dans les jardins du pays. Ces cavernes, source inépuisable de merveilles pour nos deux jeunes amis, ne sont accessibles par la grève qu'à l'époque des plus basses marées, c'est-à-dire quatre jours sur quatorze. Hugh et Finlay, dans l'ardeur de leurs recherches, s'y laissèrent une fois surprendre par la marée qui, pendant dix jours, ne devait plus livrer passage à nos malheureux étourdis.

La nuit vint, une nuit sombre et pluvieuse qui rendait plus terrible cette étrange prison. La tempête ébranlait les airs, les vagues ébranlaient les rochers qu'elles battaient comme autant de béliers. Le vent, en gémissant dans cette suite de grottes, y prenait une voix sinistre ; le battement des ailes des pigeons effarouchés était répercuté par d'étranges échos. L'obscurité, qui voile la réalité pour permettre à l'imagination de voir comme avec les yeux les images qu'évoque la terreur, rendait cette scène plus lugubre encore.

Les pauvres petits se tenaient enlacés, cachant leur figure sur l'épaule l'un de l'autre et fermant les yeux bien fort. Finlay, au milieu de ses angoisses, ne plaignait que sa mère :

« Oh ! maman, ma pauvre maman ! » s'écriait-il, et il éclatait en sanglots. Hugh, qui se reprochait d'être la cause du mal, sentait qu'il devait encourager et consoler son ami et qu'il n'avait pas le droit de pleurer ni de gémir.

Vers minuit, la tempête se calma. La lune s'était levée. Les enfants vinrent à l'entrée de la grotte la plus basse et virent en frissonnant cette immense nappe d'eau qui les séparait du monde ; de pâles clartés marquaient en scintillant les plis des flots mouvants ; les marsouins jouaient à fleur d'eau.

Regardant du côté de la pleine mer, ils aperçoivent un bâtiment qui passait à l'entrée de la baie ; quelle lueur d'espoir ! Ils crient, ils appellent ; ils doivent aussi avoir été entendus, car ils entendent eux-mêmes la voix du timonier. Hélas ! le navire disparaît !

Découragés, ils retournent dans l'intérieur de la grotte et s'étendent sur la pierre dans les bras l'un de l'autre ; ils attendent désormais la mort plutôt que le salut.

Au plus fort de leur désespoir, ils croient entendre des cris ; ils écoutent. Les cris se rapprochent ; on les appelle ! Ils entendent distinctement le bruit des rames maniées vigoureusement ; un instant après, deux barques sont à l'ouverture de la caverne. Leurs parents avaient répandu l'alarme dans la ville ; tout le monde s'était mis à leur recherche. Des braves gens avaient pensé qu'ils pouvaient être cernés dans les Cavernes aux Pigeons et ils étaient venus pour les y chercher.

Nous comprendrons plus tard que ce n'était pas une curiosité enfantine ni un besoin machinal d'activité et d'agitation qui faisait courir à notre jeune héros de telles aventures, mais qu'il y était poussé par une soif ardente de savoir et un instinct profond d'observation. Dès sa première enfance, sa vocation se révélait ; il restait des heures entières debout et immobile près d'une haie ou couché, l'œil fixe, dans l'herbe ou dans les sillons, pour épier l'insecte dans ses travaux. Il guettait l'araignée à l'affût dans un coin de sa toile ; il restait en extase devant un bourgeon qui s'ouvre, devant une fleur qui s'épanouit.

Il était doué d'une mémoire prodigieuse qui enregistrait définitivement tous les faits sans cesse recueillis et qui lui permettait d'embrasser rapidement un plus grand ensemble de phénomènes.

II

L'APPRENTI.

Choix d'un métier. — Études d'après nature. — Respect imposé à coups de poing. — Une leçon de sobriété. — Joies de l'amitié. — Les apprentis poëtes.

Hugh venait d'atteindre sa quatorzième année quand sa mère se remaria ; il comprit qu'il devait se suffire à lui-même. Ses oncles lui offrirent de l'adopter et de l'envoyer au collége, se chargeant de subvenir aux frais de son éducation, mais il s'y refusa. Il leur déclara qu'il ne se sentait nul goût pour la médecine, la chaire ou le barreau, et qu'il entendait n'être à charge à personne.

« Que veux-tu donc faire? malheureux enfant, disait James.

— Je veux être maçon comme mon cousin Georges qui chôme pendant l'hiver et qui dispose de toutes ses soirées d'été. J'emploierai ce temps à lire et à étudier les choses qui me plaisent.

— Tu ne seras jamais rien! s'écriait l'oncle James, le brave sellier, dans sa douleur et son indignation.

— Rien, ajoutait Sandy, ni maçon ni autre chose! »

On peut se figurer le désappointement de ces braves cœurs qui avaient rêvé la gloire pour leur neveu. Il leur fallut pourtant céder; ils connaissaient sa nature indomptable et n'essayèrent pas d'entrer en lutte ouverte avec lui; d'ailleurs ils espéraient qu'il prendrait bien vite du dégoût pour son métier. Il n'en fut rien: il se fit manœuvre et devint maçon.

A Cromarty et dans tout le nord de l'Écosse l'apprentissage du maçon commence à la carrière; c'est là que le pauvre garçon débuta. Il travaillait tout le jour les pieds dans l'eau, mais il prenait son mal en patience et se consolait en observant sur place les phénomènes géologiques. Il oubliait sa peine et sa fatigue en étudiant les roches qu'il débitait: quelle joie quand son marteau mettait à découvert quelque bélemnite intacte, quelque ammonite gigantesque!

Il les menait au bord de la mer. (P. 156, col. 1.)

Tout n'était pas roses dans son métier: il était surmené de travail, ses membres étaient meurtris, ses mains étaient déchirées; tous les soirs il était vaincu par la fatigue; il était agité la nuit par la fièvre et le cauchemar; il crut quelque temps qu'il allait succomber sous le faix, mais son énergie triompha de tout. La rudesse de sa vie eut une heureuse influence sur l'âpreté de sa nature, il devint fort et bon. Son maître n'eut qu'à se louer de sa conduite et ses camarades de sa bonne humeur. C'était un brave compagnon qui avait toujours de joyeux récits et des mots heureux pour égayer les camarades du chantier, mais il ne souffrait pas qu'on plaisantât sur tout ce qui touche au devoir et à l'honnêteté.

Ce n'est pas que sa supériorité fût acceptée de tous; non, elle fut plus d'une fois en butte aux railleries; mais depuis que Miller avait riposté par de vigoureux coups de poing au persiflage d'un mauvais plaisant qui bafouait en même temps que ses talents ses mœurs irréprochables, personne ne s'avisait plus de rire du manœuvre savant et lettré.

Il s'instruisait et se moralisait lui-même; ses fautes lui servaient de leçons. Il exerçait sur lui, sur ses actes, sur ses paroles, une vigilance sévère.

A la pose de la première et de la dernière pierre d'un bâtiment, c'est une grande fête pour les maçons et une occasion de libations. Hugh se laissa un jour gagner par ses trop joyeux compagnons et but deux petits verres d'eau-de-vie. Rentré chez lui, il voulut mettre à profit ce jour de chômage pour étudier; il éprouva une sensation étrange: ses tempes battaient violemment, ses oreilles tintaient, ses yeux étincelaient, il voyait les lignes de son livre serpenter; il se sentit humilié, et depuis ce temps il ne cessa pas de donner l'exemple de la sobriété.

Dans ces jours de misère il lui fut donné de connaître les consolations de l'amitié.

Il s'était lié avec un jeune peintre en bâtiments plus âgé que lui de cinq ans. Ce jeune ouvrier, William Ross, avait comme Miller une nature d'élite: né peintre, poëte et musicien, il avait obéi à sa vocation d'artiste et avait pu développer dans le milieu peu favorable où le cantonnait son isole-

ment les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Encore enfant, il s'était façonné une flûte qui lui suffisait pour interpréter à la satisfaction de vrais musiciens les chefs-d'œuvre des grands maîtres du temps; il dessinait admirablement et peignait des aquarelles remarquables.

Les deux apprentis, Hugh et William, n'avaient pas tout à fait les mêmes aspirations ni les mêmes aptitudes. Le premier était absolument dépourvu de sens musical, et il n'avait pour la peinture et la perspective l'estime que lui inoculait tant bien que mal son ami.

De son côté, William prenait peu d'intérêt aux choses purement scientifiques; il n'avait étudié que les mathématiques et au seul point de vue de la perspective. Qu'importe! ils n'avaient pas besoin d'être plus en communion d'idées pour être unis intimement; n'avaient-ils pas pour les rapprocher leur vie laborieuse et misérable, la supériorité de leur esprit, l'élévation de leurs cœurs?

Hugh et William passaient ensemble tout le temps que leur laissaient la besogne et l'étude. Ils faisaient côte à côte leur promenade du dimanche, et lorsqu'ils se trouvaient seuls dans la campagne, loin de toute oreille profane, ils se lisaient les vers qu'ils avaient composés. Ils avaient un égal amour de la nature: pendant que William l'admirait en rêveur, Hugh la contemplait en savant. Ils allaient souvent aux Cavernes; l'un y faisait des fouilles, l'autre y allumait des feux pour étudier les effets de lumière et de perspective.

III

LE MAÇON.

Voyage à Gairloch. — Un ingénieux plongeur. — Départ pour Édimbourg. — Heureuse rencontre. — Maladie des carriers. — Retour à Cromarty.

Aussitôt que, son apprentissage terminé, Miller fut son maître, il bâtit lui-même, à ses frais, un cottage pour une de ses tantes. N'ayant plus alors d'autre besogne, il s'enrôla au service d'un patron qui emmenait plusieurs maçons pour exécuter des travaux dans le district de Gairloch, au nord-ouest de l'Écosse.

Les livres manquant à son activité intellectuelle, il se livra avec ardeur à une étude comparative entre les productions des côtes de l'ouest et celles des côtes de l'est qu'il connaissait déjà si bien.

Pour mener à bonne fin ces observations, il était aussi ingénieux que persévérant, aussi sagace qu'intrépide. Quand il voulait explorer le lit des eaux profondes, il plongeait en emportant une pierre qui le lestait et lui permettait de rester au fond jusqu'à ce que la respiration lui manquât; alors il lâchait son lest et revenait à la surface avec les échantillons qu'il avait pu recueillir: plantes, coquillages ou cailloux.

De retour à Cromarty, en 1824, il comprit qu'il n'y trouverait pas assez de ressources pour l'exercice de son métier, ni pour le développement de ses études et il se rendit à Édimbourg. Il se trouva bien dépaysé dans cette grande ville, au milieu de nombreux compagnons dont la grossièreté et les vices le révoltaient. Il eut en plus à lutter contre la jalousie que suscitait autour de lui son éclatante supériorité et qu'accroissaient encore les préférences du patron qui, l'ayant vite apprécié, lui confiait la direction des travaux et mettait sous sa dépendance les vétérans du métier.

Heureusement, il avait l'humeur douce et égale, l'allure simple et modeste; il était bon camarade; il trouvait dans son fonds inépuisable de gaîté de joyeuses saillies et des récits amusants qui réjouissaient la brigade des travailleurs et finissaient par lui gagner les sympathies de tous. D'ailleurs, le respect de soi-même ne commande-t-il pas le respect des autres? Sans se poser en censeur, il eut une influence salutaire sur la moralité d'un grand nombre d'ouvriers et les plus pervertis étaient gênés en sa présence.

Il n'avait pas rencontré un seul ami dans tous ses compagnons de travail, et cette solitude du cœur l'amenait à la mélancolie, quand un jour, passant dans une rue d'Édimbourg, il se sent rudement frapper sur l'épaule; il se retourne brusquement pour faire face à l'assaillant: c'était William Ross qui lui tendait les bras! Il ne lui manque plus rien; il aura désormais, aux heures de loisir, les deux enchantements de son esprit et de son cœur: l'étude et l'amitié.

L'affection n'était pas seulement chez lui un attrait qui grandit en raison du rapprochement; l'éloignement ne l'affaiblissait pas; l'absence attristait son amitié, elle ne l'altérait pas. Il entretenait une correspondance suivie avec ses amis de Cromarty; ses lettres, recueillies et publiées après sa mort, témoignent de sa tendresse de cœur autant que de sa valeur littéraire. Il s'y révèle tout entier; son style est plein de naturel, de vivacité, d'abandon et de douce rêverie. C'est une âme qui se cherche et un cœur qui s'épanche.

Après deux ans de séjour à Édimbourg, la santé de Miller s'altéra; il crachait le sang et dépérissait à vue d'œil: il était atteint d'un mal cruel qu'on nomme *maladie des carriers*. L'inhalation de la poussière impalpable et invisible qui se détache de la pierre sous l'action répétée du marteau, cause dans les organes de la respiration des troubles dont les suites peuvent, faute de soins, amener la mort. Pour donner une idée de ce danger si peu connu, il suffit de dire qu'après une journée de travail, le carrier trouve dans la boîte de sa montre, bien fermée et placée dans un gousset que recouvre encore une ceinture, une pincée de cette fine poussière.

Hugh fut donc obligé de quitter son travail et résolut d'aller dans son pays prendre quelques mois

de repos. Avant de quitter Édimbourg, il visita tous les lieux qui lui étaient chers ; il alla se poster des heures entières à la porte de Walter Scott dans l'espoir d'entrevoir une fois au moins son illustre compatriote, mais il fut trompé dans son attente. Son départ pressait; il fut accompagné par William Ross jusqu'au navire qui devait le ramener à Cromarty; leurs adieux furent bien touchants et bien tristes, et pourtant les deux amis ne pouvaient soupçonner qu'ils se voyaient pour la dernière fois!

A suivre. Mme GUSTAVE DEMOULIN.

PROMENADES A L'EXPOSITION

I

Mes deux amis. — Rencontre d'un météorologiste. — Les diamants de la couronne. — Histoire du Régent. — Le pendule et la pendule.

J'ai entrepris, dans les premiers jours du mois de juin, une série de promenades à l'Exposition universelle. Voici dans quelle circonstance: J'ai deux amis; deux vieux amis, bien qu'ils ne comptent à eux deux que vingt-sept printemps; désireux de s'instruire tout en se récréant, mes amis me demandèrent de les conduire à l'Exposition et de leur donner quelques explications sur les objets qui attireraient d'une manière spéciale leur attention. « Acceptez-vous, me dit l'aîné, lycéen de quatorze ans et futur élève de nos grandes écoles, acceptez-vous d'être guidé par nous, de passer rapidement devant les grandes machines qui vous attireraient sans doute mais qui nous intéresseraient probablement beaucoup moins ? »

— J'accepte, répondis-je. — Me promettez-vous, ajouta mon second compagnon, gracieuse jeune fille de treize ans, de ne point vous impatienter si je stationne un peu longuement devant les poupées qui parlent, nagent ou patinent? si je préfère les animaux mécaniques aux machines à labourer la terre? si je sacrifie enfin un peu de ce qui est utile à ce qui me paraîtra plus amusant? — Je le promets, répondis-je. Vous vous arrêterez où bon vous semblera, j'y consens, mais à la condition que vous écouterez avec patience les explications que je vous fournirai à chacune de vos stations. Ces explications, courtes d'ailleurs, rendront instructives nos promenades et conserveront dans votre esprit le souvenir de ce que vous aurez vu. — Accepté, accepté, s'écrièrent mes jeunes amis, » et nous fixâmes immédiatement le jour de notre première visite.

Un poëte latin a dit « qu'il n'était pas permis à tout le monde de se rendre à Corinthe. » *Non licet omnibus adire Corinthum.* Hélas! il n'est pas toujours commode de se rendre à l'Exposition. A certains jours, la découverte d'un modeste fiacre est aussi impossible que celle de la quadrature du cercle, et si, par miracle, vous apercevez enfin une voiture vide, le cocher, d'un ton dédaigneux refuse de vous prendre. Ah! laissez-moi vous le dire : « tous les tyrans ne sont point détruits! » Heureusement les bateaux, les omnibus, les tramways viennent à notre secours. Nous arrivons enfin et pénétrons par la *porte de la Seine* dans les jardins qui séparent le Champ-de-Mars du palais du Trocadéro.

Le ciel est gris et pluvieux. Comment, en juin, de la pluie! Un savant météorologiste dont nous faisons la rencontre veut bien nous prouver que nous avons tort de nous plaindre : « Non-seulement, dit-il, il tombe plus d'eau pendant la saison chaude que pendant la saison froide, mais c'est souvent en juin que la pluie est la plus abondante. » Puisque la météorologie officielle prend aussi bravement son parti du mauvais temps, nous n'avons qu'à nous incliner, ouvrir nos parapluies et commencer notre promenade.

Nous jetons un coup d'œil distrait sur les belles expositions de la Compagnie du gaz, des forges de Terre-Noire, du Creusot, qui se trouvent à notre droite ; sur les expositions du Ministère des travaux publics, de la Compagnie de chauffage et d'éclairage, qui sont à notre gauche et nous nous trouvons au milieu de la belle avenue qui, partant du pont d'Iéna, aboutit au centre du palais du Champ-de-Mars. Quelle admirable façade! j'allais indiquer à mes jeunes amis les proportions gigantesques de cet immense rectangle qui mesure 719 mètres de longueur sur 350 mètres de largeur, lorsqu'ils m'assurent que le *Journal de la Jeunesse* les a déjà excellemment renseignés sur ce point. Nous pénétrons donc dans un immense vestibule large de 25 mètres et haut de 16 mètres dans lequel se trouvent les expositions des manufactures nationales (Sèvres, les Gobelins, Beauvais), les joyaux de l'empire indien rapportés par le prince de Galles, et une élégante vitrine qui contient les diamants de la couronne. C'est de ce côté que nous dirigeons nos pas.

A vrai dire, notre curiosité est surtout excitée par la curiosité de la foule qui s'amasse devant ce pavillon et défile sous les yeux vigilants d'un représentant de l'autorité. Quel succès pour cette brillante exposition! Le succès est si grand que lorsque nous repassâmes le soir, à cinq heures et demie, bien que les diamants eussent été rentrés dans le sous-sol (ainsi que cela a lieu chaque soir à l'aide d'un mécanisme très-simple), bon nombre de personnes regardaient encore... la place où se trouvaient les diamants! Je ne vous parlerai pas des perles, des roses et des pierres précieuses qui composent ces magnifiques colliers, ces rivières étincelantes, ces diadèmes royaux; je dirai un seul mot du Régent, le diamant principal de cette collection.

Le Régent fut trouvé dans la mine de Partoul, à 45 lieues au sud de Golconde (Inde) ; brut, il pesait 410 carats. Vous savez que le poids des diamants

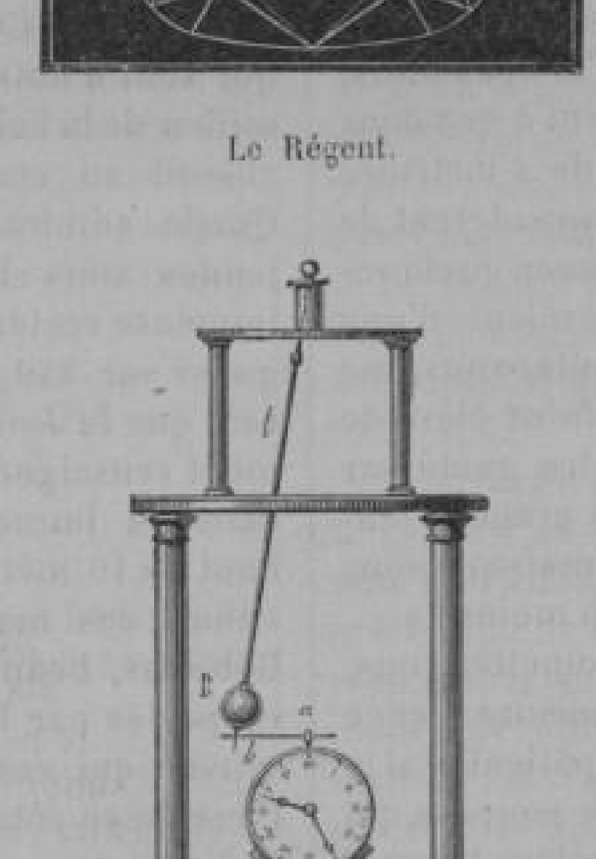
s'exprime en carats et en grains ; quatre grains forment un carat, et le carat représente 205 milligrammes et demi.

La taille du Régent demanda deux ans de travail et coûta 125 000 francs; son poids fut réduit, par suite de cette opération, à 136 carats 14/16, ce qui représente 28 grammes 128 milligrammes.

Il est absolument impossible de fixer la valeur d'un diamant de cette importance. Le prix d'un diamant dépend de *son eau*, c'est-à-dire de sa couleur plus ou moins blanche, des défauts ou *crapauds* qu'il renferme, de son poids bien entendu, de sa taille.... Un beau diamant pesant 1 carat vaut 500 francs. Si l'on admet cette règle formulée autrefois : « les prix de deux diamants sont dans les mêmes rapports que les carrés de leurs poids », un diamant de 2 carats vaudrait 4 × 500 ou 2000 francs ; un diamant de 3 carats vaudrait 9 × 500 ou 4500 francs. Le Régent vaudrait : 136 × 136 × 500 ou 9 millions environ. Ce prix est exagéré; car la loi que nous rappelions plus haut n'est certes pas applicable aux diamants tels que celui qui nous occupe.

Le Régent.

Le Régent, dont la forme et les dimensions sont indiquées sur la figure ci-contre, fut acheté 3 375 000 francs par le duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV. Sous la révolution, le premier mardi de chaque mois, depuis la Quasimodo jusqu'à la Saint-Martin, le peuple était admis à visiter les diamants de la couronne et, comme aujourd'hui, l'affluence était énorme. « Par un petit guichet, raconte Babinet, on passait à chaque visiteur le diamant national retenu dans une solide griffe d'acier avec une chaine fixée en dedans de l'ouverture. » En 1792, et malgré toutes les précautions prises, le Régent fut volé; maigre butin, il faut le dire, car un objet de cette valeur n'est pas d'un placement facile. On le retrouva quelques jours après, dans un fossé de l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées, non loin de l'endroit où nous l'examinons aujourd'hui.



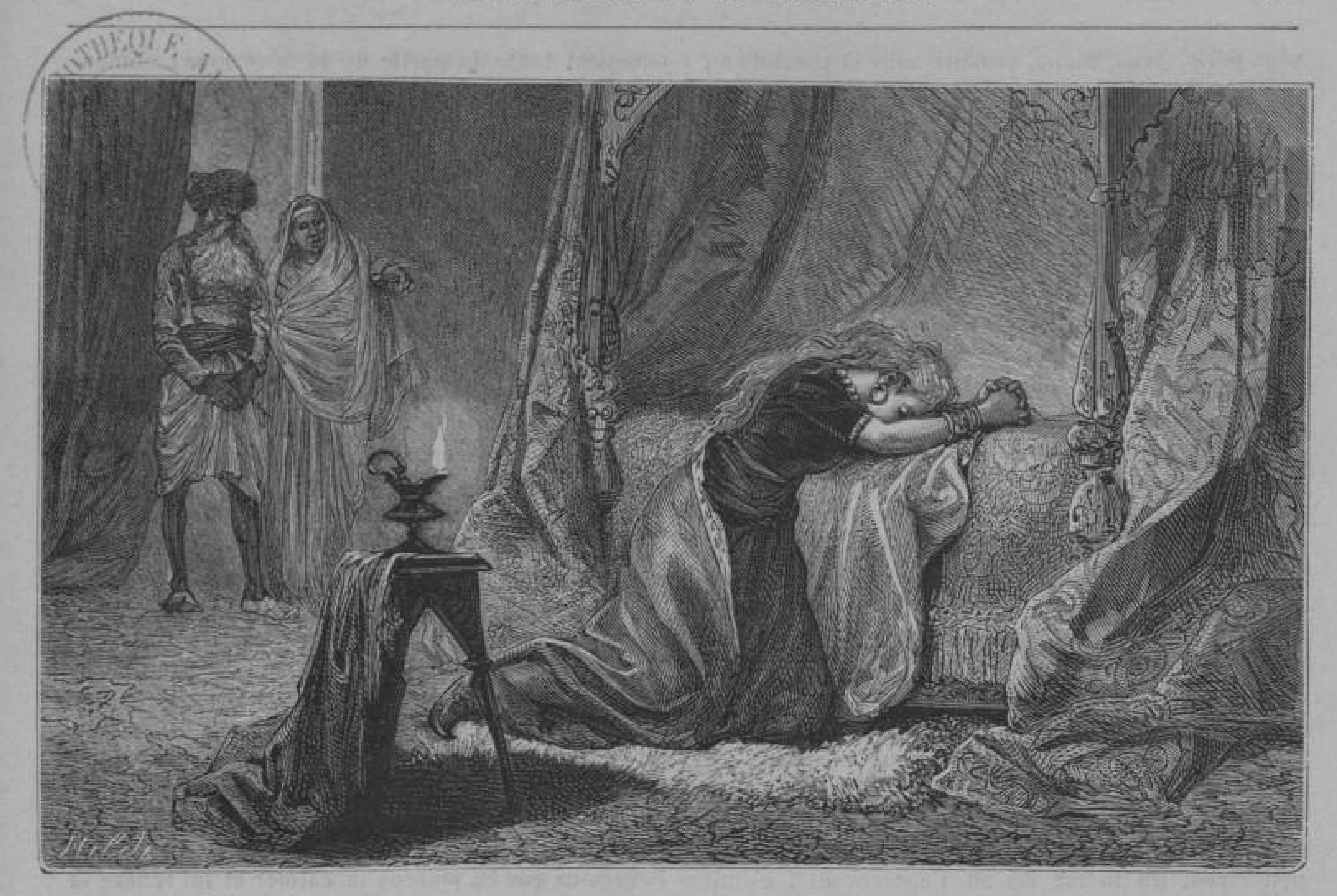
Le pendule conique.

Mais circulons rapidement, car derrière nous la foule s'impatiente et quelques secondes seulement sont accordées à chaque curieux. Nous apercevons un magnifique pendule tournant circulairement et entraîné dans sa marche majestueuse par une tige métallique qui communique avec l'horloge placée sous elle. Un magnifique pied soutient la boule qui indique les heures. J'ai dit *un* pendule et non *une* pendule. Le pendule, c'est le balancier de nos horloges ; c'est lui qui, dans son mouvement régulier, permet aux aiguilles de se déplacer d'une manière uniforme. La pendule, c'est l'horloge tout entière, mouvement, aiguilles, balancier compris. Ce grand pendule, remarquable par sa dimension (il a plus de 30 mètres de hauteur) diffère des balanciers ordinaires en ce que son extrémité inférieure décrit un cercle entier *horizontal*, tandis que les autres ne décrivent qu'un arc de cercle *vertical*. Le *pendule conique*, c'est ainsi qu'on l'appelle, a des révolutions parfaitement régulières, et il agit directement sur le dernier rouage de l'horloge. L'arbre de ce rouage s'élève verticalement au-dessus du cadran et se trouve traversé par une aiguille horizontale *a*, sur laquelle appuie en *b* la pointe qui termine la boule B. Un pendule, un balancier, répétons-le, n'est qu'un régulateur. Sans balancier, les horloges marchent tout de même, mais avec une vitesse variable; le balancier régularise ce mouvement. Ainsi, le pendule que nous examinons en ce moment, après avoir été mis en mouvement, s'est trouvé animé d'une vitesse correspondant à sa longueur. Il est en outre entraîné par l'aiguille *a* qui tourne sous l'influence du mécanisme de l'horloge et, sans secousses, sans interruptions, le pendule modère le mouvement de l'aiguille. Ce mouvement vient-il à se ralentir, le pendule se rapproche de la verticale, le cercle qu'il parcourt est plus petit, la durée de sa révolution diminue, par conséquent sa vitesse augmente. Au contraire, le ressort moteur de l'horloge donne-t-il à l'aiguille une impulsion plus énergique, le pendule s'écarte de la verticale, décrit un cercle plus grand et se meut avec plus de lenteur.

Je devrais peut-être vous dire comment le pendule est suspendu au plafond de la salle, comment l'impulsion première lui est donnée, comment... mais ma jeune amie, sans mot dire, me laisse comprendre que l'explication a été un peu longue.

Continuons notre promenade.

A suivre. ALBERT LÉVY.



Elle semblait plongée dans la prière. (P. 162, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XVII

L'évasion.

Combien cette nuit parut longue, interminable au pauvre André. Malgré son inquiétude, il attendit d'abord patiemment pendant une heure le retour de Mali, mais, ce délai passé, il se mit à arpenter fiévreusement la vaste salle du temple. Le vieillard, avant de partir, lui avait fait promettre que, quelque chose qu'il arrivât, il ne franchirait pas de la nuit le seuil de la pagode, et le brave garçon, fidèle à sa promesse, s'arrêtait à la limite même du parvis. Chaque heure qui passait augmentait ses angoisses ; enfin, n'y tenant plus, il vint s'asseoir sur la première marche du perron. A ses pieds s'étendait la ville endormie, arrondissant ses étages de terrasses dans la cavité de l'amphithéâtre ; les regards d'André, négligeant ce spectacle, restaient fixés sur le palais, dont la masse se découpait en noir sur le ciel étoilé. Une à une les heures sonnèrent aux gongs des carrefours ; puis les étoiles pâlirent, s'éteignirent, le ciel blanchit, bientôt les lointains glaciers s'empourprèrent des premiers feux du matin. Et le charmeur ne revenait pas.

Qu'est-ce qui avait pu prolonger ainsi son absence ? Il était bien évident que le complot avait été dévoilé et que tout était perdu ! Ainsi pensait André ; Miana, qui était venu s'asseoir auprès de lui, restait silencieux, car la crainte commençait aussi à entrer dans son cœur.

« Oui, tout est perdu ! s'écria enfin le jeune Français. Notre confiance nous aura trahis, et les espions, dont le grand-prêtre n'a pas manqué de nous entourer auront surpris nos projets. A cette heure peut-être Mali expie déjà dans les tortures son dévouement à ma cause, et bientôt les bourreaux vont venir nous chercher jusque dans ce temple. Mais je ne veux pas les y attendre lâchement. J'ai promis à Mali de ne pas bouger d'ici de toute la nuit ; le jour qui paraît me rend ma liberté. Et puisque nous de-

1. Suite. — Voyez vol. XI, pages 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

vons périr, viens, Miana, armons-nous et courons au palais.

— Tu n'y penses pas, dit le jeune Hindou, aller au palais c'est courir à une mort certaine. Qu'y ferons-nous, du reste?

— Ce que nous y ferons? Je veux me glisser, s'il en est temps encore, jusqu'auprès de ce roi infâme, et poignarder de ma main ce geôlier d'enfants.

— Les gardes nous tueront avant que nous ayons réussi à approcher du roi, objecta encore Miana.

— Eh bien, soit! puisque tu as peur, répondit violemment André, j'irai seul.

— Peur de te suivre, moi! dit doucement le jeune Hindou, je croyais depuis trois mois t'avoir donné assez de preuves du contraire.

— C'est vrai, Miana, pardonne-moi; la douleur me fait oublier un instant ton dévouement. Mais que faire?

— Tu l'as dit, répondit le Nât. Partons et allons venger Mali, car son sort ne me semble que trop évident. »

André l'embrassa avec effusion, puis les deux jeunes gens s'enveloppèrent de leur manteau, et, s'étant armés de poignards, ils sortirent du temple. Comme ils atteignaient le sommet du perron, un homme en gravissait péniblement les degrés. Ils poussèrent un même cri en l'apercevant : c'était Mali.

« Et où alliez-vous ainsi équipés? leur demanda le vieillard dès qu'il fut arrivé près d'eux.

— Nous allions te chercher, dit André, et te venger si tu avais péri!

— Imprudents enfants! Ainsi, une minute plus tard, vous faisiez effondrer tout l'édifice que j'ai si laborieusement combiné cette nuit; vous compromettiez, par votre folie, votre vie et la mienne, et vous perdiez à jamais votre sœur.

— Mais que pouvais-je penser, dit le jeune Français en voyant se prolonger ainsi ton absence? J'ai craint une trahison.

— Rentrons vite dans le temple, répondit simplement le charmeur; on pourrait nous observer. Du reste, nos instants sont comptés, et j'ai bien des choses à vous apprendre. »

Les deux jeunes gens suivirent Mali, qui se dirigea vers le sanctuaire. Le charmeur les fit entrer et ferma soigneusement les portes.

« Nous ne saurions prendre trop de précautions, dit-il. Je suis désormais certain que nous sommes suspects, et un mot pourrait nous perdre...

— N'avais-je pas raison, interrompit André, de soupçonner quelque trahison?

— Il n'est pas encore question de cela, dit tranquillement le charmeur: mais, comme mon récit sera un peu long et que nous sommes pressés, je vous prie de ne pas m'interrompre.

» Arrivé au palais, je fus conduit immédiatement par un page vers les appartements de la reine, qui occupent toute la partie de la forteresse commandant le cours du Satledj. Je pus me rendre compte tout de suite de la difficulté; bien plus, de l'impossibilité qu'il y aurait pour un étranger de pénétrer sans permission dans le harem...

— Mais alors! s'écria involontairement André, comment pouvons-nous espérer arriver jusqu'à ma sœur?

— Accompagné de mon guide, continua Mali sans relever l'interruption, je franchis la lourde porte, après avoir échangé un mot d'ordre, et je me trouvai dans un corps-de-garde rempli de soldats armés. Deux gardiens du sérail m'ayant saisi chacun par un bras, je fus entraîné à travers un dédale de couloirs, je traversai plusieurs cours plantées d'orangers, et je me trouvai enfin dans une salle où se tenaient un grand nombre de dames. L'une d'elles, plus âgée que les autres et que je reconnus à son bandeau d'or pour la reine-mère, vint à moi et me dit :

« Saint homme, l'esprit de la déesse Kali, en faisant brusquement irruption dans le cerveau de ma fille, la Doulân Sircar, a tellement troublé cette pauvre enfant que nous craignons pour sa raison. Depuis qu'elle est revenue du temple, elle profère des paroles incompréhensibles, dans une langue inconnue; nous avons pu seulement comprendre qu'elle invoquait ton nom et celui de ton saint compagnon. Penses-tu que tu puisses la calmer et lui rendre la raison?

— Princesse, lui dis-je, je vais me rendre près de la pauvre enfant, et, par mes savants exorcismes, j'espère la ramener à la vie et à la raison. La main de la déesse s'est appesantie sur elle, mais j'ai le pouvoir de faire cesser le mal. Je demande seulement que nul ne vienne troubler mon entrevue : c'est à cette seule condition que je puis obtenir un résultat.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, » me répondit la reine, et, me prenant par la main, elle me fit entrer dans une chambre attenant à la salle. Berthe, agenouillée près de son lit, semblait plongée dans la prière. En nous entendant, elle se retourna, me regarda fixement, mais ne parut pas me reconnaître.

« Ma fille, lui dit la reine, voici Mali, l'un des saints serviteurs de Kali. Il vient près de vous pour faire cesser le mal qui vous obsède. Écoutez-le et croyez-le. » Ce disant, elle se retira lentement et rentra dans la salle; mais je vis qu'elle avait laissé la porte ouverte, afin de pouvoir nous observer.

» Votre sœur continuait à me regarder fixement sans mot dire, et j'éprouvais moi-même une telle émotion en contemplant ce charmant visage, si triste, si abattu, que je ne pouvais proférer une parole. Enfin, rassemblant mon courage, je lui dis à demi-voix, afin de ne pas être entendu du dehors :

« Mademoiselle, vous m'avez reconnu, je suis Mali, votre serviteur dévoué, et je suis envoyé par votre frère pour vous sauver. Mais, de grâce! ne

faites pas un mouvement, pas un geste qui puisse laisser croire à ceux qui nous surveillent que vous m'avez reconnu. Il faut que l'on croie que je viens pour vous convertir. A cette condition, je réponds de vous sauver. »

» Elle restait immobile comme si elle ne m'eût pas entendu, puis tout à coup elle me dit doucement :

« Mon bon Mali, je t'ai bien reconnu dans le temple, mais j'ai douté de toi; maintenant je crois en toi, car je t'ai vu avec mon frère, et je ferai tout ce que tu m'ordonneras. Je sens que j'ai commis une faute grave en me laissant aller dans le temple à mon premier élan de joie; mais, que veux-tu? alors que je me sentais condamnée à l'enfer, j'ai vu s'ouvrir le ciel, la liberté, la vie ; je n'ai pu me maîtriser. Pardonne-moi; tu peux maintenant compter sur mon courage. »

» Je lui expliquai alors, le plus rapidement possible, quel avait été votre projet et quel était le plan que je venais de concevoir pour la tirer de sa prison. Elle m'écouta avec le plus grand calme et m'affirma qu'elle était prête à tout tenter. Pendant que je lui parlais, j'avais remarqué que la fenêtre de sa chambre donnait sur le fleuve. Je convins avec elle qu'elle ferait tout son possible pour rester seule ce soir, et qu'à minuit elle placerait sur son balcon une lumière, afin de nous permettre de reconnaître du dehors la situation de la fenêtre. Dès qu'elle aura entendu trois fois le cri du paon, elle éteindra le flambeau et se tiendra prête à nous rejoindre. Je vous exposerai tout à l'heure mon plan d'évasion.

» Je causais ainsi depuis une heure avec votre sœur, lorsque je vis la reine-mère se diriger vers nous. J'eus encore le temps de presser sur mes lèvres la main de Berthe, et quand la reine entra je dis :

« Princesse, grâce à mes incantations, votre fille a retrouvé ses esprits. Elle remercie maintenant la main qui l'a frappée.

— Oui, dit Berthe, je m'incline sous la main du Dieu tout-puissant qui ne m'a jamais abandonné.

— Vous le voyez, ajoutai-je vivement, elle remercie Kali. » Je savais bien cependant que ce n'était pas à la Rouge Déesse que s'adressaient ces remerciements. « Laissez la jeune princesse à ses méditations, dis-je à la reine. Une journée de calme et de solitude complétera sa guérison. »

» Je sortis du harem comme j'y étais entré, et à peine dehors j'accourais vous narrer le résultat de mon entrevue, lorsqu'un des officiers du palais qui m'attendait, sans doute, me prévint que le roi désirait me parler.

» Malgré l'heure avancée de la nuit, le roi avait voulu apprendre immédiatement le résultat de mon entrevue avec votre sœur. Je le trouvai en compagnie du grand-prêtre Mahadji, et, dès que j'entrai, il me dit :

« Eh bien, Mali, avez-vous eu plus de succès que notre médecin et que notre vénéré grand-prêtre?

— Je ne sais, sire, répondis-je ; comment oserais-je me comparer avec de si hauts personnages. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier de la guérison de la princesse. Mes compagnons et moi ne sommes, dans tous ces événements, que les instruments obscurs et irresponsables de la Bonne Déesse.

— Alors, me dit Mahadji, la princesse est revenue à elle ?

— Oui, après une heure d'entretien, je l'ai laissée calme et dorénavant soumise à la volonté royale.

— Je vous félicite de ce succès, reprit le grand-prêtre. Le vénérable Soumrou a vraiment bien choisi ses émissaires, et il doit avoir hâte de vous voir revenu près de lui.

— J'ignore, répondis-je, si nos services lui sont aussi indispensables ; mais, maintenant que notre mission est remplie, nous comptons nous remettre en marche dans quelques jours.

— Sa Hautesse, continua Mahadji, serait désolée de vous retenir plus longtemps, et elle a donné des ordres pour que vous puissiez partir dès demain, après une journée de repos. »

» Je compris que ces paroles étaient un ordre, évidemment dicté par la jalousie du grand-prêtre, qui craint de voir grandir notre influence ; aussi je répondis :

« Nous sommes prêts à partir le jour que Sa Hautesse le désirera.

— J'ai ordonné aussi, dit le roi, qu'une bourse d'or vous soit remise en témoignage de ma recon-

Deux gardiens du sérail me saisirent par le bras. (P. 162, col. 2.)

naissance, ainsi que de riches vêtements et des châles que je destine à votre maître le grand Soumrou. Il m'eût été agréable de voir se prolonger votre séjour dans ma capitale, mais nous vivons dans des temps troublés. Mon peuple s'inquiète de votre présence, et des rumeurs, qui circulent dans le bazar, sont parvenues jusqu'à moi. Des gens mal intentionnés, j'en suis certain, prétendent que vous n'êtes que des espions envoyés par les Anglais pour me nuire et pour empêcher le mariage de la princesse Doulàn Sircar avec mon fils.

— Ces soupçons sont une insulte à votre caractère sacré, ajouta Mahadji ; mais il vaut mieux y mettre un terme par votre départ, car le peuple est ingrat et aveugle.

— Celui dont le cœur est pur ne redoute aucun soupçon, » répondis-je ; et je me retirai après m'être incliné devant les deux grands personnages.

» Ce qui résulte le plus clairement de tout cela, c'est qu'il faut que nous partions, et qu'avant de partir nous délivrions votre sœur.

— Mais comment? s'écria André. En si peu de temps !

— Voici mon plan, répondit le charmeur, et cette fois il faut réussir, car c'est notre dernière ressource. L'appartement de votre sœur est situé, ainsi que je vous l'ai dit, dans la partie du harem qui donne sur le fleuve. Par un curieux pressentiment, j'avais chargé Miana, il y a quelques jours, d'inspecter cette partie de l'enceinte du palais. Je sais donc qu'en ce point la berge du fleuve est formée par un rocher à pic de cinquante pieds de hauteur, sur lequel repose la muraille même des appartements de la reine. Ce rocher, à ce que m'a assuré Miana, n'est pas infranchissable.

— Certes non, dit le jeune Hindou, car j'ai réussi à le gravir sans trop de peine, alors que je me demandais si, par ce point qui n'est pas gardé, nous ne pourrions pénétrer facilement dans la forteresse.

— Donc, continua Mali, nous amarrons à la nuit, au pied du rocher, le bateau que vous vous êtes procuré ; l'un de vous gravit la berge, lance à la fenêtre de Berthe une corde que votre sœur amarre au balcon et par laquelle elle se laisse glisser jusqu'au roc, et de là jusqu'au fleuve. Puis, tous réunis, nous fuyons, emportés par l'impétueux courant du Satledj. Le plan est simple ; votre sœur le connaît et est prête à nous seconder. Nous sommes donc sûrs de réussir. L'essentiel est de laisser s'écouler cette journée sans éveiller les soupçons de Mahadji.

— Tu peux compter sur moi, dit André ; je serai aussi sage que ces images de pierre, afin de te faire oublier toutes mes folies. » Et, se jetant dans les bras du charmeur, le jeune homme y resta quelque temps, pleurant et riant de joie et de bonheur.

Dans la journée, les charmeurs reçurent la visite des principaux personnages de la ville qui, ayant appris le résultat de la cérémonie de la veille, s'empressaient de venir s'incliner devant les puissants ministres de Kali, afin de gagner les faveurs de la Bonne Déesse. Les dames de la cour leur envoyèrent aussi de nombreux cadeaux. Le peuple acclama du dehors les Nâts qui durent sortir sur le perron et se montrer à la multitude enthousiaste. Il était bien évident que la population, loin de leur être hostile, les accueillait avec faveur, et que les bruits, dont le roi s'était fait l'écho, n'avaient d'autre source que la jalousie de Mahadji.

Le grand-prêtre vint, lui aussi, visiter Mali et ses compagnons, le roi l'ayant chargé de leur présenter la bourse d'or et les riches étoffes qu'il leur destinait. Le perfide brahmane fut plus obséquieux, plus mielleux encore que de coutume, ce qui n'empêcha pas qu'en se retirant il réitéra à Mali l'ordre d'avoir à quitter la ville dès le lendemain matin.

« Il me reste encore une grâce à demander à Votre Excellence, dit le vieux charmeur. Notre séjour a été si court, et l'empressement des visiteurs si grand, que nous n'avons pu jusqu'ici accomplir nos purifications dans le saint Satledj. Cependant, ce fleuve sacré est le frère du Gange, puisque ses eaux, s'échappant du Kaïlas lui-même, ont la vertu de purifier le corps et l'âme de toute souillure. Permettez-nous, lorsque la foule aura quitté le temple, de profiter de la douceur de la nuit pour aller nous purifier dans les ondes sacrées.

— Qu'il soit fait selon votre désir ! répondit le grand-prêtre ; je vais donner l'ordre à la garde de la porte de l'eau de vous laisser l'accès du fleuve à toute heure de la nuit. Mais, rappelez-vous que demain, dès le lever du jour, vous aurez quitté Pandarpour.

— Demain, avant que le soleil ne brille, dit Mali, nous aurons quitté Pandarpour, tous et pour toujours, je vous le jure. »

Les visites se prolongèrent assez tard dans la soirée, à la grande impatience d'André. Enfin, nos trois amis se trouvèrent de nouveau seuls, et purent faire leurs derniers préparatifs en toute hâte. Comme il fallait emporter les provisions, les armes, les cordages, sans cependant éveiller les soupçons par un trop volumineux bagage, Mali se décida à abandonner ses serpents, qu'il mit en liberté dans le sanctuaire de Kali. Il ne put se résoudre cependant à abandonner Sâprani, qui trouva un gîte dans sa poitrine, tandis que le panier de la bonne cobra et ceux de ses congénères étaient remplis de provisions.

Ayant donc chargé les paniers sur leurs épaules, les trois hommes sortirent du temple. La nuit était noire et profonde, les habitants avaient regagné leurs demeures, et les rues étaient désertes. Les conjurés traversèrent rapidement la cité endormie et atteignirent sans encombre la porte de l'eau.

L'officier de garde, prévenu par Mahadji, se mit en demeure de les laisser sortir ; mais, à la vue de leur volumineux bagage, il ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement.

« Sa Seigneurie Mahadji, dit-il, m'avait cependant prévenu que vous n'alliez au bord du fleuve que pour accomplir vos dévotions. Je dois vous avertir qu'il vous serait impossible de continuer votre route sans rentrer dans la ville. Le bord du fleuve ne pourrait vous livrer passage, la berge étant coupée en amont et en aval par les rochers qui portent les deux citadelles...

— Nous n'avons nulle intention de quitter la ville en ce moment, répondit Mali. C'est la vue de nos paniers qui vous fait méprendre sur nos intentions; mais sachez que ces paniers ne renferment que les serpents qui nous servent dans toutes nos incantations. »

L'officier s'excusa de son indiscrétion et fit immédiatement ouvrir la porte.

« Je resterai ici toute la nuit, dit-il aux charmeurs; dès que vous désirerez rentrer, il vous suffira de frapper et de m'appeler par mon nom : je suis le capitaine Ramdeo. »

Les trois conjurés sortirent de la ville, et, s'enfonçant dans l'obscurité, ils suivirent la berge en remontant le cours du fleuve.

« Voici la barque, dit André à voix basse en désignant une forme noire qui se balançait sur le fleuve près du quai. Le batelier l'a laissé amarrée à l'endroit que je lui avais désigné. Cet homme devait nous attendre hier au soir, car je n'avais pu trouver une bonne raison pour l'éloigner; mais, ne nous voyant pas venir, il aura sans doute déserté son poste.

— Je le souhaite pour lui, murmura Mali, car s'il nous gêne...

— Un bâillon sur la bouche, et à l'eau! » dit énergiquement Miana.



Elle était dans les bras d'André. (P. 166, col. 2.)

Mais la barque était vide. L'ayant approchée du quai, les conjurés y montèrent et y placèrent leurs paniers. Le câble fut détaché, et les deux jeunes gens, prenant les avirons, firent glisser silencieusement la barque sur l'eau. Un quart d'heure après, ils s'arrêtaient au pied du rocher qui, s'élevant à pic du lit même du fleuve, supporte la citadelle d'Eklingarh.

« Alors, Mali, tu es sûr que c'est par ici que s'ouvre la fenêtre de la chambre de Berthe? demanda André.

— Oui, seigneur, répondit le vieillard.

— Je ne vois cependant aucune lumière, reprit le jeune Français.

— Attendez! » dit Mali.

A ce moment, les gongs de la ville frappaient l'un après l'autre les huit coups qui marquent le minuit hindou. Presque aussitôt une faible lueur, une flamme à peine visible vint percer la masse noire de la citadelle; Mali l'aperçut aussitôt.

« Tenez! dit-il à André en lui montrant la lumière scintillante, voici le signal, votre sœur nous attend.

— Oh! Berthe! Berthe! cria à demi-voix le jeune homme, que ce fanal soit l'étoile qui doit nous conduire à la délivrance.

— Allons, mes enfants, dit le charmeur, vite à la besogne, et surtout pas de bruit. Moi, je reste ici, dans le bateau, pendant que vous escaladez le rocher. »

En un instant, les deux enfants, chargés de cordages, commencèrent l'escalade de la falaise. La base moins escarpée se laissa gravir assez aisément; mais, à une vingtaine de mètres du sol, la masse se relevait si brusquement, qu'elle semblait complétement inaccessible : quelques aspérités, çà et là une saillie du roc ou une broussaille sortant d'une anfractuosité, formaient tout le chemin, et encore l'obscurité eût privé les escaladeurs de ces avantages si Hanouman, le singe de Miana, ne les eut précédés et guidés avec son merveilleux instinct.

Enfin, après mille difficultés, les deux courageux enfants mirent le pied sur le sommet du rocher. La muraille de la citadelle en suivait presque exactement le contour, ne laissant qu'un étroit rebord de pierre de quelques pieds de largeur. Au-dessous de cette sorte de trottoir, le précipice, et, au fond, les flots bouillonnants du Satledj ; au-dessus la muraille froide, nue, inaccessible. Mais André ne voyait ni le précipice, ni la muraille; ce qu'il voyait, c'était ce balcon suspendu à une dizaine de mètres au-dessus de sa tête, et dont une vague lumière dessinait le contour. Il eut voulu pouvoir l'atteindre d'un bond.

Les deux jeunes gens déroulèrent les cordages; puis, Miana ayant poussé trois fois le cri d'appel du paon, la lumière s'éteignit soudain, et une ombre noire parut sur le balcon. L'ombre se pencha au dehors comme pour chercher d'où venait l'appel mystérieux, et lança dans la nuit, à voix basse, ce mot : « André ! » C'était elle, c'était Berthe! Le jeune homme répondit avec les mêmes précautions, mais d'une voix vibrante d'émotion : « Berthe ! je suis là, prêt à te sauver. Dans un instant, tu seras libre. » Pendant ce temps, Miana avait enroulé le cordage comme le font les marins, et, le balançant un instant dans le vide, il le lança vers le balcon. La corde se déroula dans l'air, mais elle retomba sans que Berthe ait réussi à la saisir au passage. André, impatient, arracha la corde à Miana et essaya à son tour, mais sans plus de succès. Trois nouvelles tentatives restèrent vaines, et le fracas occasionné par chacune d'elles menaçait d'attirer l'attention des gardes.

« Nous ne réussirons jamais en agissant de la sorte, murmura Miana ; il est évident que l'espace nous manque pour donner un élan suffisant à la corde. Il faut chercher autre chose.

— Que faire alors? dit André avec désespoir. Si je pouvais seulement escalader cette maudite muraille! Je vois bien çà et là des branches de pipal qui ont poussé entre les joints, mais elles ne seraient pas assez fortes pour supporter mon poids.

— Arrête! lui cria Miana, j'ai une idée. Si ces branches sont trop faibles pour nous soutenir, elles supporteront aisément le poids de mon singe. C'est Hanouman qui va monter la corde. »

Il attacha le câble à la ceinture de l'animal, et, le hissant contre la muraille, il lui fit atteindre la première broussaille; puis, il lui dit: « Monte, » et l'intelligente bête se mit à grimper contre le mur.

Même pour un singe la tâche était difficile et périlleuse, d'autant que le poids de la corde se déroulant entravait ses mouvements ; aussi, l'ascension fut-elle lente et longue. Dix fois le pauvre animal s'arrêta incertain, ne sachant comment continuer son ascension; enfin, à leur grande joie, les enfants le virent atteindre le balcon et d'un bond enjamber le parapet. Berthe, à la vue de cet étrange messager, ne put retenir un cri d'effroi; mais, se remettant vite de sa terreur, elle s'empara de la corde, l'attacha à l'un des balustres du balcon, et bravement elle se laissa glisser dans le vide.

Une minute après elle était dans les bras d'André. Ils échangèrent un long et silencieux baiser, restant serrés, immobiles contre le rocher, incapables de maîtriser l'indicible émotion qui les remplissait.

Miana s'empressa de mettre un terme à cette situation pleine de dangers. « Il faut vite rejoindre Mali, dit-il; nous ne sommes pas encore sauvés, et vous aurez le temps de vous retrouver quand nous serons dans la barque. Mademoiselle va se laisser glisser le long du câble jusqu'à l'eau, puis nous descendrons à notre tour. »

Berthe descendit sans accident, et, quelques instants après, tous les fugitifs, y compris Hanouman, étaient réunis dans la barque.

« Au large, mes enfants, dit Mali, et force de rames; nous nous expliquerons plus tard. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'être obligé de laisser ce câble pendu au balcon ; sa présence indiquera trop visiblement notre moyen d'évasion. »

A ce moment, la fenêtre de la chambre de Berthe s'éclaira d'une vive lueur. Une ombre apparut sur le balcon, et un cri désespéré retentit dans la nuit : « Doulân Sircar ! »

Penchés sur leurs avirons, les jeunes gens ramaient de toute leur force, et la barque, prise maintenant par le courant, descendait le fleuve comme une flèche.

Soudain un coup de canon retentit au sommet de la citadelle d'Eklingarh, et, à ce signal, tous les gongs de la ville sonnèrent l'alarme. Des rumeurs confuses, puis des clameurs retentirent dans la nuit, et bientôt la porte de l'eau s'ouvrit avec fracas et livra passage à une troupe de soldats armés de torches, qui se répandirent sur la berge. Mais déjà les fugitifs avaient franchi le cap de la citadelle d'aval, et leur barque, glissant dans l'ombre, les emportait loin de leur prison, vers la liberté !

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES CARTES A JOUER[1]

Les anciens tarots se composaient de 78 cartes : un fou, 21 atouts particuliers, 4 rois, 4 reines, 4 cavaliers, 4 valets, et 40 points de l'as au dix, le tout aux quatre couleurs : deniers, bâtons, coupes et épées : deniers, marchands, bâtons, voleurs; coupes, clergé; épées, noblesse.

Ces cartes étaient plus grandes que les nôtres : 18 centimètres de hauteur sur 9 de largeur, si on s'en rapporte aux cartes de Charles VI dont quelques-unes (dix-sept) sont conservées encore au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de Paris : ce sont les plus anciennes que possèdent les collections publiques ou particulières.

Les cartes de Charles VI sont de délicieuses miniatures sur fond or, avec une bande d'argent qui figure un ruban roulé en spirale; le tout, fond et bordure, rempli de petits points formant autant d'ornements en creux : c'est là cette tare à laquelle les tarots doivent leurs noms et dont nos cartes actuelles gardent le souvenir quand elles sont couvertes au revers de pointillés ou d'arabesques.

Les tarots anciens, italiens pour la plupart, ont, avec leurs points de deniers, bâtons, coupes et épées, avec les rois, les reines, les cavaliers et les valets, tout un assortiment de figures bizarres : le Voyageur à pied, le Monde, la Justice, l'Ange, le Soleil, le Diable, la Tour, la Mort, la Potence, etc. D'autres rappellent la danse macabre, cette sombre pensée du moyen âge : l'empereur avec son armure d'argent et son diadème, mais, à côté, l'ermite et son sablier; l'écuyer couvert d'or et d'écarlate, mais, à deux pas, la potence où pend encore, par un pied, le voleur avec un sac d'argent; la jeunesse, la beauté, le plaisir, la richesse, mais, au milieu de toutes ces joies de la terre, la Mort sur le cheval de l'Apocalypse, frappant de sa terrible faux les rois, les grands et les heureux.



Valet du jeu de Charles VI.

Nos tarots actuels ont gardé, outre les rois, les dames et les valets du jeu de piquet, jeu essentiellement français, presque toutes ces figures, empereur, ermite, chariot, pendu, la Mort, la fin du monde, etc.

Les cartes peintes à la main, enluminées comme les manuscrits, coûtaient fort cher au XIVe siècle. Les 56 sols parisis payés à Jacquemin Gringonneur, font environ 170 francs de notre monnaie actuelle, soit de 56 à 57 francs le jeu. Et c'était, sans doute, travail assez médiocre, puisque Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, donna 1500 pièces d'or, environ 15 000 francs, pour un jeu de cartes peint par Mazziani de Tortone, son secrétaire.

Les cartes se faisaient ordinairement en carton : ainsi celles de Charles VI ont une épaisseur d'un millimètre. On en fabriquait aussi en cuir : Garcilaso de la Vega dit que les Espagnols de l'expédition de Floride (1534), jouaient avec des cartes de cuir. Sous notre Henri II, on voit apparaître des cartes brodées en satin blanc. Celles de Louis XIV étaient sculptées sur nacre. Enfin Breitkopf prétend avoir vu un jeu de cartes de feuilles d'argent aux figures gravées et dorées.

Inutile de dire que le peuple de tous les temps se servit de cartons à grossières enluminures; et, de ces cartes-là, il s'en fit par milliers, par millions dans toutes les villes d'Italie d'abord, puis après 1423, époque de la découverte de la gravure sur bois, dans toutes les villes d'Allemagne et de Hollande. La ville d'Ulm les expédiait par ballots dans le Midi, et les échangeait contre des épiceries et autres marchandises. Le prix en baissa alors de telle sorte qu'en 1454 un jeu de cartes fait pour le Dauphin ne coûta que 5 sous tournois, soit 24 ou 25 francs. Les merciers les vendaient en même temps que les épingles qui servaient de jetons, et de là notre proverbe : « Tirer son épingle du jeu. » Rentrer dans son enjeu, c'était tirer son épingle.

Notons en passant que les vieille cartes alle-

1. Suite. — Voyez page 150.

mandes donnaient grelots, rouge, vert et glands, lesquelles couleurs se transformèrent en roses, grenades, etc., et plus tard, au XVe siècle, en lapin, perroquet, œillet et colombine. D'abord les Allemands chassèrent les dames d'un jeu qu'ils jugeaient tout militaire, puis ils les rappelèrent quand ce jeu devint savant et entra dans les universités pour expliquer les syllogismes et la grammaire.

A suivre. Mme Barbé.

LES AQUARIUMS

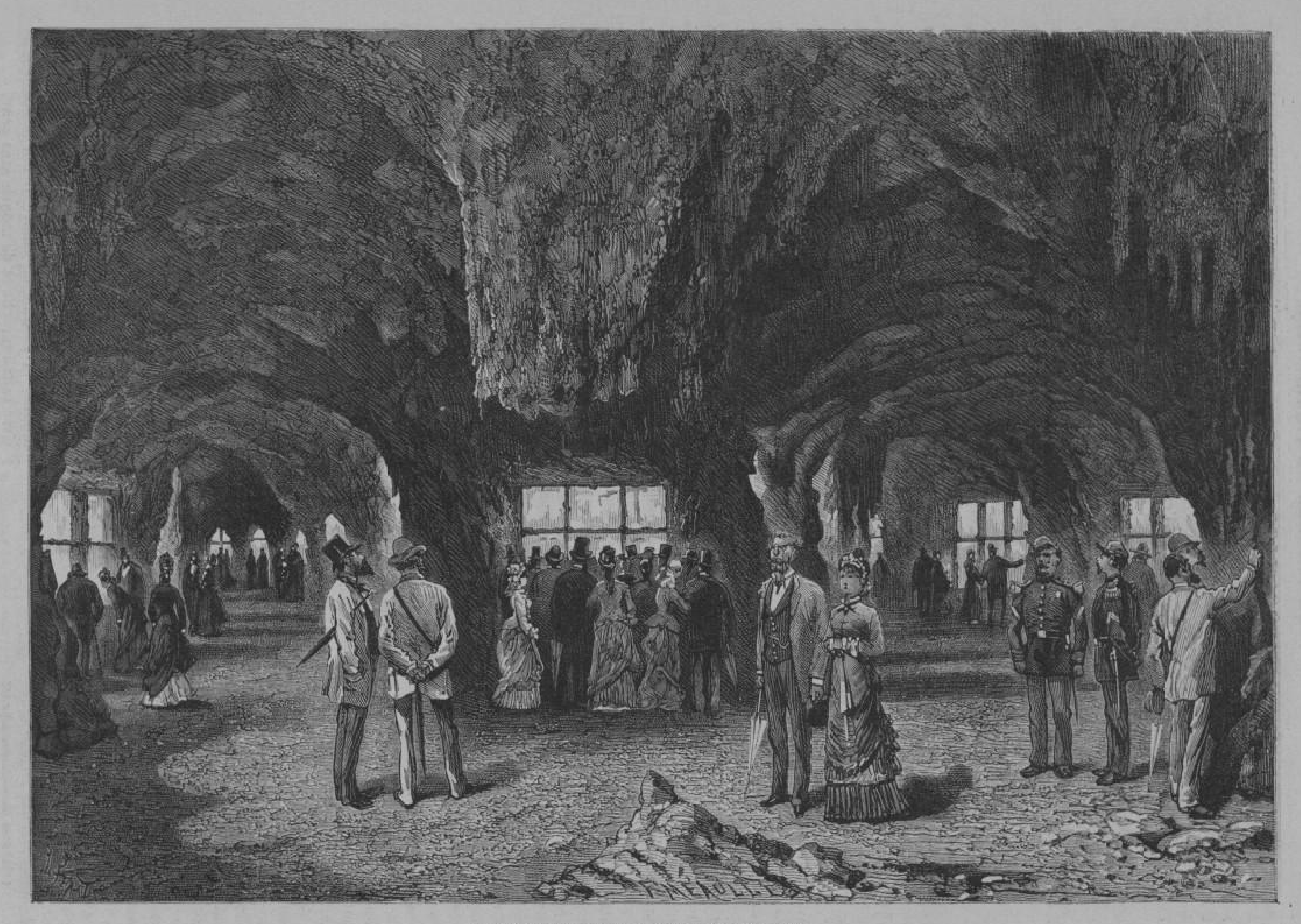
Tout le monde se le rappelle, dans l'antiquité la lance d'Achille avait deux vertus : elle blessait et elle guérissait. Les aquariums modernes possèdent deux qualités également dissemblables : c'est d'être ou très-faciles ou très-difficiles à faire. Si nous ne demandons à un aquarium de petite dimension que d'être une capacité dans laquelle se conserveront vivantes quelques espèces chétives de poissons ou d'animaux aquatiques qui vivent dans les eaux stagnantes, rien n'est plus facile à faire. Quelques cruches d'eau, deux ou trois plantes aquatiques complètent l'appareil. Si, au contraire, nous demandons à un aquarium d'étude le roulement de quinze cents ou de mille mètres cubes d'eau, l'aération, la limpidité absolue de cette masse d'eau constamment révivifiée de manière que les plus grands animaux puissent y prospérer et s'y reproduire, alors l'aquarium est très-difficile à faire. Un tel appareil n'est plus l'œuvre d'un architecte ou d'un ingénieur; il ne peut plus être agencé que par un naturaliste spécialement instruit et expérimenté : un semblable aquarium est une œuvre de physiologie animale et végétale.

Depuis une douzaine d'années, la science des aquariums a fait, surtout en Angleterre, des progrès immenses : il ne faut pas s'y tromper, et croire pour cela que nos voisins sont les inventeurs de l'aquarium. C'est une idée française : c'est un M. de Moulins qui a commencé en 1830, à Bordeaux, à chercher le moyen d'équilibrer la vie animale par le vie végétale, en introduisant des plantes dans l'eau qui contenait des poissons et des mollusques. Il ne se rendait pas bien compte pourquoi, dans de telles circonstances, les animaux se portaient mieux qu'alors qu'ils n'avaient pas de plantes autour d'eux. Ce ne fut que trois ans après, à Cambrige, que le docteur Dalbery montra que les plantes, et surtout les espèces aquatiques, soumises à la lumière, *exhalent de l'oxygène* et *absorbent du carbone*. Or, l'effet de la respiration des animaux, poissons ou autres, est précisément *d'absorber de l'oxygène* et *d'exhaler de l'acide carbonique;* il arrivait naturellement ainsi à exprimer l'opinion, qui, depuis, a été non-seulement reconnue vraie, mais universellement acceptée, que la présence des végétaux dans l'eau devait servir, dès qu'on le voudrait, à une complète compensation de la vie animale.

Les expériences se multipliant de toute part dans le Royaume-Uni, on constata bientôt que le fait était vrai, mais que la proportion entre la respiration des plantes et celle des animaux était différentes d'intensité ; c'est-à-dire qu'il eût fallu beaucoup de plantes pour faire bien vivre peu d'animaux. L'idée toute naturelle, qui vint alors à l'esprit des naturalistes, fut de chercher s'il ne serait pas possible de fournir l'oxygène nécessaire dans l'eau pour sa révification continuelle par l'introduction directe d'une certaine quantité d'air. Quelques essais aboutirent à la solution complète du problème.

Aujourd'hui la construction d'un aquarium d'étude ou d'un aquarium public est parfaitement connue : la Grande-Bretagne possède un de ces établissements dans presque chacune de ses grandes villes, et, il faut le dire, sont entourés du confort le plus complet et attirent une immense quantité de visiteurs. Les conditions d'existence d'un aquarium sérieux est d'être double, c'est-à-dire que derrière les bacs de montre ou de *vue*, comme disent les Anglais, il en existe de pareils en communication avec les premiers, quand on le juge convenable, dans lesquels se font les acclimatations des espèces et des autres opérations nécessaires, de sorte que les poissons ne paraissent jamais au public que plein de vie et de santé, de façon que celui-ci puisse les observer tels qu'ils sont en liberté et non blessés et malades. La nécessité des bacs doubles est désormais affirmée partout quand il s'agit d'effectuer le nettoyage, beaucoup plus fréquent qu'on ne croit, des animaux en captivité. Ceux-ci, par une trappe de communication, disparaissent en passant d'eux-mêmes, sans les contraindre, ou les froisser, dans les bacs d'arrière, et y restent tandis que l'on procède à un nettoyage minutieux des bacs de montre où ils passent la plus grande partie de leur temps. L'expérience a démontré qu'un aquarium qui manque ce double sytème est absolument inhabitable.

Dès qu'il s'agit de la circulation nécessaire, continue, d'une masse d'eau considérable, on a reconnu qu'il fallait avoir recours à des machines à vapeur. En effet, tous les aquariums actuels en possèdent de puissantes, agissant sans relâche nuit et jour sur des pompes spéciales. Au système de la circulation est joint celui de l'aération. On s'est vite assuré de ce fait physiologique singulier, c'est que si l'on veut qu'un animal confiné reste en parfaite santé il faut exagérer les conditions possibles de son existence. Par exemple, s'il respire un litre d'air par jour, il faudra le placer dans un milieu où il en trouvera trois ou quatre à sa disposition. Il semble que, n'ayant pas l'eau à discrétion, il faille aux poissons une surabondance des autres condi-



L'aquarium d'eau douce, à l'Exposition universelle.

tions vitales. C'est pourquoi on sait maintenant qu'il faut que l'eau soit surnaturée d'oxygène et que l'air y soit injecté en jets puissants et prolongé par des machines toujours agissantes. Nous avons dit, tout à l'heure, qu'une limpidité parfaite de l'eau, et n'admettant aucune intermittence, est une des conditions *sine qua non* de l'aquarium. Or, la limpidité de l'eau est altérée de deux manières : ou par des particules terreuses ou par des détritus de la vie. Contre la présence des particules terreuses on emploie des filtres rapides à pression dont l'action est continue sous l'effet des machines. C'est au système actuel d'aération qu'est due l'élimination complète et rapide des substances détritus de la vie.

Il se passe ce fait intéressant que, l'oxygène, injecté puisamment par les machines à air, pénètre dans l'eau sous forme de brouillard, brûle les matières animales et en cause la précipitation. L'aération surabondante est donc, partout où elle existe, une cause de nettoiement puissante et continuelle. Que l'on ne s'étonne pas de voir dans des aquariums considérables, comme ceux de Sydenham, près de Londres, dans le palais de Cristal, de l'eau servir depuis *sept* années, toujours la même, rester limpide comme de l'air solide, et non-seulement conserver ses qualités intactes, mais en acquérir de nouvelles et devenir beaucoup préférable, pour les poissons qu'on y met, à de l'eau de mer nouvelle. Ce sont des faits d'expérience contre lesquels toutes les théories du monde ne font rien. Ces eaux dépassent un millier de mètre cubes. Une masse semblable, dont plus de la moitié rentre constamment dans des caves profondes et est presque complètement soustraite aux influeuses atmosphériques, présente une température sensiblement égale, condition des plus favorables pour les poissons.

H. DE LA BLANCHÈRE

UN MAÇON POÈTE ET NATURALISTE[1]

IV

LE POÈTE

Convalescence. — Départ pour Inverness. — Premier pas dans la carrière des arts. — Double malheur. — Un monde comme il faut ou comme il faudrait. — Atelier de réception. — Miss Mackenzie. — Fiançailles.

La santé de Miller se raffermit peu à peu pendant les deux années qu'il passa à Cromarty; il y menait, quoique malade, une vie assez active, explorant la côte, écrivant des poëmes et dessinant d'après nature.

1. Suite et fin — Voyez page 155.

Il avait installé son chantier dans le cimetière où il sculptait des pierres tumulaires et gravait des épitaphes de sa composition. Devenu habile à ce travail, il pensa qu'il pourrait d'un passe-temps se faire un gagne-pain dans une ville plus importante, et il alla s'établir à Inverness.

Après s'être fait annoncer dans le *Courrier*, journal du pays, il publia un petit volume de vers sous ce titre : *Poésies écrites par un maçon à ses heures de loisir*. Ce recueil n'obtint pas tout d'abord le succès qu'il en attendait. Les coups de la presse tombèrent dru sur les poésies et sur le poëte ; Miller ne s'en fâcha point. Il rit même quand un journaliste résuma ses critiques en disant : « Nous sommes heureux d'apprendre que notre auteur a le bon sens de faire plus de fonds sur sa truelle que sur les muses. »

Toutefois, cette tentative ne fut pas en pure perte, elle fut l'origine de ses relations avec l'éditeur du *Courrier*, qui sut gagner sa confiance par sa franchise et sa simplicité. Miller, ignorant des pratiques du monde, n'eût pas volontiers recherché l'appui des gens influents ; il était d'une fierté ombrageuse et aurait eu autant de répugnance à jouer le rôle de protecteur que le rôle de protégé. Il ne pouvait repousser les avances et les bons offices offerts si noblement, et la carrière littéraire allait s'ouvrir pour lui, quand il fut rappelé à Cromarty par un événement douloureux : l'oncle James était mort subitement !

Il accourut pour assister aux funérailles du premier compagnon de ses jeux, du plus indulgent confident de ses sentiments et de ses pensées, du plus tolérant des maîtres et du plus tendre des oncles. Il arriva au milieu de la nuit et trouva sa mère veillant auprès du cercueil.

Quand ils se furent dégagés de cette étreinte poignante qui suit les douleurs communes, ils s'assirent en face l'un de l'autre. La mère rompit le silence la première : « Mon pauvre garçon, dit-elle, je crains bien qu'une nouvelle douleur vienne s'ajouter à celle qui nous frappe, » et elle tendit à son fils une lettre cachetée de noir que la poste avait apportée le jour même.

Il déchira en tremblant l'enveloppe qui contenait une lettre d'adieux, écrite par William Ross à sa dernière heure.

Hugh se sentit succomber dans son désespoir ; il ne croyait pas qu'il lui fût possible de sortir jamais de l'accablement dans lequel le plongeait ce double malheur. La tristesse s'était emparée de tout son être, il n'avait plus d'autre préoccupation.

Il construisit lui-même le tombeau de son cher oncle ; c'était pour lui un autel élevé à l'amitié et à la reconnaissance ; il grava sur la pierre cette brève inscription qui renferme l'histoire d'une vie simple et pure : « Ici repose James Wright, honnête homme et homme de cœur ; il eut le bonheur de vivre sans reproche et de mourir sans peur. »

Le temps calma l'emportement de sa douleur; le travail devint sa consolation. Il reprit ses travaux littéraires et publia dans le *Courrier* d'Inverness, dont le gérant s'était fait son ami, une série d'articles sur la *Pêche aux harengs*, sujet d'intérêt tout local où se faisaient remarquer son esprit d'observation, son talent descriptif et son humour.

Ces publications qui révélaient un véritable écrivain, dont le style vigoureux et entraînant gardait l'allure poétique sans perdre rien de sa clarté, attirèrent sur lui l'attention et lui firent gagner la sympathie de personnages notables. Nous devons citer entre tous miss Dunbar de Boath, qui eut sur sa destinée une heureuse influence.

Cette vieille demoiselle avait conservé toute la vigueur de son intelligence, toute la jeunesse de son cœur.

Captivée par le talent de Miller, elle entra en relations avec lui, sollicita l'honneur de sa visite et lui ouvrit, en même temps que sa maison, sa bourse dans laquelle il ne consentit jamais à puiser. « Venez chez moi, lui écrivit-elle, vous serez chez vous. J'offre au poëte les bois pour y rêver, et au savant la terre pour sujet d'étude. »

Il céda et se rendit à la belle villa où il fut reçu en ami et en hôte de distinction. Il trouva en arrivant une société choisie de femmes intelligentes, instruites et distinguées. Ces vraies grandes dames avaient pour passe-temps préféré la culture de leur esprit. Leurs manières aimables et sans afféterie, les grâces séduisantes de leur accueil, leur conversation spirituelle et enjouée apprivoisèrent le rude Miller, si facile à effaroucher; il se trouva tout de suite à l'aise dans ce milieu qui semblait si peu fait pour lui.

Miss Dunbar était l'oracle de ce monde d'élite. C'était une charmante vieille, une conteuse enchanteresse; sans s'en faire accroire et sans se poser en *authoress*, elle écrivait à merveille et tournait lestement les vers. Il n'y avait rien de protecteur dans ses rapports avec Miller; l'estime et l'amitié avaient nivelé les conditions : la grande dame était l'amie du maçon. Elle avait coutume de l'appeler son poëte. Miller repoussait ce titre avec énergie en disant qu'il n'était pas né pour être un astre brillant, mais rien qu'un savant obscur. C'était le seul point sur lequel ils ne fussent pas d'accord. Miller avait raison; son opinion était aussi celle de son ami William, et ce n'était pas effectivement en qualité de poëte que la gloire devait le consacrer. Cependant, il ne faut pas croire qu'il ait passé en pure perte tant de jours de sa jeunesse à rimer; les rêveries poétiques ont élevé et ennobli sa pensée, et le maniement du vers a été pour lui, comme pour tous les prosateurs, une gymnastique qui a rendu son style plus souple et plus élégant.

Miller ne cessa jamais d'entretenir avec miss Dunbar la correspondance la plus expansive; comme tous les esprits modestes et les cœurs timides, il se livrait plus dans ses lettres que dans sa conversation.

Il faisait participer sa noble amie à tous les actes de sa vie, à ses découvertes géologiques aussi bien qu'à ses rêves de poésie; il lui ouvrait son cœur, c'était sa mère d'élection.

Elle acceptait avec bonheur ce rôle de confidente et de conseillère qui n'était pas toujours doux et facile à remplir; elle eut plus d'une fois des abattements à relever; plus d'une fois elle eut à verser un baume d'apaisement sur cette nature ardente; elle en reçut la seule récompense qu'elle pût ambitionner : elle ouvrit enfin son âme à la piété.

A partir de l'époque où il publia son livre de : *Scènes et Légendes du nord de l'Ecosse*, sa notoriété s'accrut de jour en jour et s'étendit au loin. Les uns le taxaient d'ambition, de vanité et d'outrecuidance ; d'autres l'admiraient sans réserve et prédisaient qu'il serait la plus grande gloire de l'Écosse.

Une dame de la haute société de Cromarty écrivait à sa fille, alors en Angleterre : « Tu pourras te faire une idée du progrès des lettres dans notre ville, quand je t'aurai dit que le maçon que je vois en ce moment devant mes fenêtres, en train de construire un mur, vient de publier un recueil de poésies et des articles remarquables dans le *Courrier* d'Inverness. Je t'envoie le tout, tu m'en diras ton sentiment. »

Mme veuve Mackenzie ne se doutait guère de l'effet que produiraient sa lettre et son envoi.

Miss Mackenzie lut d'abord avec curiosité, puis avec intérêt, la prose et la poésie, et elle se promit de faire à son retour plus ample connaissance avec un talent et un mérite qu'on portait si haut.

Quant à Miller, il s'inquiétait peu de sa renommée et poursuivait tranquillement le cours de ses études et de ses rêveries.

Le sol des environs de Cromarty, si fertile en curiosités géologiques, lui fournissait en abondance les seules richesses qu'il convoitait, et il se réjouissait à l'idée qu'il trouverait là de l'occupation pour de longues années.

Nous avons dit qu'il avait installé son atelier dans le cimetière; c'est là qu'il recevait les visiteurs qui recherchaient sa société : en première ligne, le ministre de la paroisse, homme d'une instruction étendue et d'un esprit original, qui prenait plaisir à s'entretenir avec le modeste ouvrier des sujets sacrés ou profanes qu'amenait le cours de leur conversation. C'est là que, le marteau en main, il accueillait les savants qui, venus pour étudier les terrains de la contrée, lui demandaient à visiter sa riche collection de fossiles et le priaient de les guider dans leurs recherches.

C'est là que les femmes du monde venaient rendre hommage à leur poëte et l'inviter tour à tour à prendre chez elles le thé du soir.

Miller n'était pas en reste, il leur rendait cette politesse en les conviant à des excursions aux lieux

les plus pittoresques et les plus sauvages qu'il connaissait mieux que personne. Il les initiait aux merveilles de la nature et les intéressait aux trouvailles qu'il ne manquait jamais de faire dans le lias et le vieux grès rouge.

C'est encore dans cet humble atelier que Miller, en manches de chemise et en tablier de cuir, vit entrer un jour trois dames, dont l'une lui était inconnue; c'était une jeune fille de dix-neuf ans qui paraissait presque une enfant. Elle était toute blanche et toute rose; son frais visage, à la fois sérieux et mutin, était couronné d'une auréole de légers cheveux blond doré qui rayonnaient autour de son front et semblaient sourire avec ses yeux. Elle ne prit aucune part active à la conversation, mais son extrême attention attira celle de Miller.

Quelques jours après, il se promenait au coucher du soleil en haut d'une colline boisée qui domine la baie de Cromarty; il admirait la scène magnifique qui se déployait devant lui, sans en être jamais blasé, bien que ce fût sa promenade habituelle. Au bruit léger de pas qui se rapprochaient, notre rêveur tourna la tête et vit s'avancer à pas lents, enveloppée des rayons du soleil, une jeune fille qui lisait avec recueillement. Quand elle passa près de lui, ils ne se saluèrent point, bien qu'ils se fussent reconnus et leurs regards ne se rencontrèrent que pour s'éviter. Cette promeneuse, c'était la blonde enfant qu'il avait vue dans son atelier avec sa mère, c'était Miss Mackenzie.

Il la rencontra souvent dans les soirées intimes où il était toujours le bienvenu, non-seulement à cause de sa personnalité originale, mais à cause du tour charmant qu'il savait donner aux causeries littéraires ou scientifiques. Il ne tarda pas à s'apercevoir que dans cette jolie tête blonde, habitait un esprit sérieux, une intelligence supérieure. Miss Mackenzie, de son côté, avait pu apprécier les sentiments aussi bien que les talents de Hugh Miller.

Dans les salons de la ville on parlait de la possibilité d'un mariage; mais Mme Mackenzie, qui estimait l'homme, admirait le poëte et le savant, ne pouvait admettre qu'un maçon devînt son gendre. Vaincue enfin par l'opinion publique, elle fit un compromis avec ses préjugés et consentit à cette union, à la condition expresse que Miller changerait de profession.

V

LE SAVANT

La banque de Cromarty. — Lettre à Finlay. — Mariage. — Études géologiques. — Sir Roderick Murchison et Agassiz. — Pterichthys Milleri. — Banquet d'adieux. — Publications scientifiques et littéraires. — L'esprit tue le corps.

Sur ces enfaites, une Société créa une banque à Cromarty, et choisit pour caissier notre maçon dont elle ne pouvait exiger de cautionnement, puisqu'il n'avait rien; il offrait pour garantie la noblesse de son caractère et la pureté de ses sentiments, valeur qui ne s'échange pas d'ordinaire contre espèces sonnantes: Il avait exercé pendant quinze ans le métier de maçon. Il fut donc fiancé à miss Mackensie qui lui avait voué le sentiment le plus profond. Hugh était pourtant loin d'avoir les dehors séduisants qui pouvaient répondre aux grâces aimables, au goût délicat et à l'élégance de la jeune fille du monde. Il disait lui-même, en parlant de la vive affection de sa fiancée : « J'avais entendu dire que *la belle* avait captivé *la bête*, mais je ne soupçonnais pas que *la bête* pût conquérir *la belle.* »

Nous verrons mieux comment il se juge par un extrait d'une lettre qu'il écrivait à Finlay, alors aux Indes occidentales, et dont il venait de recevoir des nouvelles pour la première fois depuis dix-sept ans :

« Je ne puis vous dire, écrivait-il à son ancien compagnon des Cavernes, combien de fois j'ai pensé à vous, combien de fois l'homme a souhaité revoir le camarade de l'enfant; car vous avez été perdu pour moi avant que j'aie eu conscience de l'amitié et de l'estime que j'avais pour vous.

» Je m'imagine bien que vous ne vous rappelez plus avoir charbonné votre nom sur la paroi orientale de la Caverne aux Pigeons peu de jours avant votre départ. J'en ai ravivé les lettres plus de vingt fois, et elles n'ont disparu que depuis peu d'années, au moment où une tribu de Bohémiens prit possession de la grotte et l'enfuma comme un conduit de cheminée.

» ..... Quel changement ces dix-sept années ont-elles produit en vous? Le cœur, je le sais, est resté le même; mais à qui ressemblez-vous? Êtes-vous toujours un joli garçon élancé, aux traits distingués et *habillé de vert?* Quant à moi j'ai de sérieuses raisons pour remercier le ciel d'être aussi laid que par le passé; j'ai cinq pieds onze pouces quand je me redresse, une chevelure que mes amis disent brune et mes ennemis rousse, des traits irréguliers, mais qui n'expriment rien de mauvais; une tête colossale, un front de trois quarts de yard en largeur; n'est-ce pas une bonne chose par ces temps de phrénologie? et n'en est-ce pas encore une meilleure qu'une bonne et douce jeune fille, d'une intelligence raffinée, d'un esprit des plus cultivés ne me trouve pas trop laid pour m'aimer beaucoup et m'épouser bientôt?

» De tous nos anciens camarades des Cavernes, il n'y a plus que John Swanson de vivant; c'est aujourd'hui un beau monsieur, toujours vêtu de noir et portant perruque. C'était, vous le savez, un aussi mauvais garnement que nous autres, et peut-être pire, mais, il y a une douzaine d'années, il s'est amendé, est entré au collége, a étudié la théologie, et il est maintenant missionnaire au fort William.

» Cher Finlay, êtes-vous aussi devenu bon? Pour moi j'ai été en grand danger de devenir un triste infidèle, raisonnant avec l'oncle Sandy sur les effets

et les causes ; lisant Hume, Voltaire, Volney et d'autres gaillards qui ont trop d'esprit pour aller au ciel et acquérant, sous ce rapport, presque autant d'esprit qu'eux : mais John m'a guéri, et maintenant vous pouvez dire de moi ce que Gray disait de lui-même : « Ce n'est pas un génie, mais il croit en Dieu. »

Miller se maria en 1837, à l'âge de trente-cinq ans, après six années de fiançailles et resta cinq ans caissier de la banque de Cromarty. Ses appointements n'étaient pas très-élevés et sa plume ne lui procurait qu'un mince revenu, car ses fonctions lui prenaient presque tout son temps. Il souffrait de ne pouvoir étendre son champ d'observations au delà du territoire de Cromarty : enchaîné par le devoir et la nécessité, il se comparait à un insecte qui, fixé sur une carte par une épingle, s'agite et se démène sans avancer d'un pas. Pourtant il s'instruisait toujours.

En 1838, il entra en correspondance avec sir Roderick Murchison et avec Agassiz, à qui il fit connaître un poisson fossile ignoré du monde savant; c'est le Ptérichthys ou poisson ailé, qu'Agassiz nomma *Pterichthys Milleri*, en l'honneur de celui qui l'avait exhumé.



Il vit entrer trois dames. (P. 172, col. 1.)

Pour explorer les Sutors et les falaises qui ne sont en beaucoup de points abordables que par la mer, il avait acheté une yole à quatre rames et portant voile, dans laquelle il s'embarquait à quatre heures du matin, et, quelque attrayantes que fussent ces promenades, elles ne lui ont pas fait une seule fois oublier l'heure réglementaire de son bureau. Dans les belles après-midi du dimanche, la yole devenait une barque de plaisance ; Mme Miller accompagnait son mari. On se munissait de provisions, de lignes, de filets et l'on rapportait toujours un excellent souper, assaisonné par le bonheur.

C'est à cette époque de sa plus grande félicité que Hugh revit Finlay. Les deux amis parcoururent ensemble les lieux témoins de leur vagabondage enfantin ; malheureusement les liens de leur amitié furent-ils à peine resserrés, qu'il fallut se quitter. Hugh eut la douleur d'apprendre peu de temps après que son cher Finlay était mort à la Jamaïque, dont le climat est si funeste aux Européens.

L'engagement que Miller avait pris avec la banque de Cromarty allait expirer, quand on lui offrit la gérance du *Témoin*, journal d'Édimbourg ; il accepta ce poste qui convenait mieux à son talent et à ses goûts. Ses nombreux amis, de toutes nuances politiques et religieuses, lui offrirent un banquet d'adieux, dans lequel on porta un toast à l'oncle Sandy, qui occupait une des premières places, comme au plus ancien et au meilleur ami de Miller.

Le *Témoin* obtint un grand succès dû aux remarquables publications de Miller sur la politique, la controverse religieuse et la science. La série d'articles où il rendait compte de ses travaux géologiques, a été publiée en un volume, sous ce titre : *Le vieux Grès rouge*. Cet ouvrage, dont les éditions se succédèrent rapidement, devint aussitôt populaire et plaça son auteur parmi les géologues célèbres.

Miller publia ensuite : *Premières impressions sur l'Angleterre et sur les Anglais*. On y reconnait l'œuvre d'un observateur alerte et judicieux. Il dessine les types avec autant de finesse que d'exactitude ; il peint en artiste les sites qu'il parcourt et décrit en savant les curiosités naturelles qu'il rencontre en chemin. En un mot, les *Premières impressions* sont aussi bien faites pour charmer l'homme du monde que le savant, car l'humour et l'érudition ne cessent de s'y coudoyer.

Après cette publication parut un ouvrage purement scientifique et de haute portée : *Les Vestiges du*

Créateur. Agassiz, qu'on peut considérer comme le meilleur juge en pareille matière, avait la plus grande estime pour ce livre qu'il mettait au premier rang. Cet illustre savant ne se contentait pas de l'admirer, il le faisait éditer aux États-Unis.

C'est pour composer cet ouvrage que Miller s'était imposé la tâche d'étudier avec plus de rigueur et plus de soins qu'on ne l'avait fait jusqu'alors les dépôts fossilifères du nord de l'Écosse; il s'était avancé jusqu'aux Orcades, s'était établi à Stromness, port très-actif situé au sud de l'île Pomona, la plus importante du groupe; de là, il avait pu rayonner en tous sens. Le sol abonde en fossiles; c'est vraiment la « *terre du poisson* », dit Miller; les Ichthyolithes y sont tellement nombreux, que c'est par tonnes et par chargement de navires qu'on en pourrait approvisionner les muséums du monde entier.

Il étudiait surtout dans ces parages, où ils sont nombreux, les débris de l'*Asterolepis*, poisson gigantesque qui atteignait jusqu'à 8 mètres de longueur; c'était un carnassier vorace comme le prouvent ses coprolithes. C'est grâce à ses investigations patientes et sagaces que ce poisson, un des plus anciens Ganoïdes, a été reconstitué.

Miller publia d'autres ouvrages de géologie : *Les Témoignages des Roches; Les Promenades d'un Géologue,* ou *Dix mille Milles à travers les dépôts fossilifères de l'Écosse; Édimbourg et ses environs; Esquisse populaire de géologie; Croisière de la Betsey.* La *Betsey* était un bâtiment frêté par une Société pour transporter dans les îles du Nord les ministres de la propagande religieuse. Miller, qui avait obtenu l'autorisation de s'y embarquer, en profita pour se rendre aux Hébrides, et il explora, durant tout un été, les richesses fossiles du pays.

Miller a encore laissé un livre d'un tout autre genre : *Mes Écoles et mes Maîtres*, ou *Histoire de mon Éducation*, sorte d'autobiographie écrite avec entrain et sincérité.

Ce n'est pas seulement par le nombre de ses publications ni par l'importance de ses études qu'il faut admirer le travail que Miller a fourni. Ses livres sont le fruit de ses recherches personnelles et de son appréciation originale; ils ne contiennent pas ce fonds commun à tout traité scientifique où la citation et la compilation tiennent une si grande place. Privé longtemps de leçons et de livres, il n'avait pu préparer son esprit aux sévères études des sciences et avait dû le soumettre à de plus rudes épreuves. Son œuvre présente donc une somme d'efforts considérable.

Citons à l'appui un passage de la notice que le savant naturaliste Agassiz a consacrée à Hugh Miller :

« Contrairement à son illustre prédécesseur Cuvier, qui était devenu un naturaliste instruit avant d'avoir regardé la nature à l'œuvre, Miller avait étudié l'histoire naturelle dans les champs et dans les flancs des montagnes avant de l'épeler dans les livres. Ce singulier constraste n'est pas difficile à expliquer; d'une constitution maladive et délicate, Cuvier, dans sa jeunesse, manquait de cette activité physique que demande l'observation de la nature; notre géologue écossais, au contraire, doué d'une santé robuste et d'un tempérament de fer, courait parmi les rochers du bord de la mer à la recherche de la science que l'enseignement de l'école ne pouvait lui fournir et qu'il ne pouvait non plus trouver dans les livres, faute d'en avoir à sa disposition. »

Trop confiant dans sa robuste constitution, peu ménager de ses forces, il s'imposait des tâches excessives; ses promenades, ses distractions, toujours laborieuses, le fatiguaient autant que ses travaux, si bien que, surmené, accablé par les veilles, il finit par tomber malade. Son système nerveux se débilita et devint d'une irritabilité menaçante. Le ressort de cette intelligence, si vigoureuse et si souple, était forcé et brisé. Il languit quelque temps survivant à sa puissante raison, et un jour on le trouva mort dans son bain. Il avait cinquante-cinq ans.

Cette fin si triste et si précipitée inspire un sentiment pénible. On serait tenté de rendre la victime responsable de son malheur; et pourtant, qui oserait accuser ce travailleur intrépide d'avoir manqué de sagesse en ne mesurant pas son activité à ses forces? Reproche-t-on au soldat la bravoure qui le livre à la mort?

Détournons nos regards de la mort misérable de Hugh Miller pour n'envisager que sa digne et noble existence. Quoi de plus émouvant en effet que ce pauvre orphelin chez qui la vocation de savant se révèle et se développe avant même qu'il sache lire, et qui, né avec une nature violente, se discipline lui-même et se soumet aux exigences les plus pénibles?

Quoi de plus intéressant que cette éducation de ce jeune ouvrier qui n'a d'autre mobile que sa curiosité, d'autre guide que son génie, d'autres leçons que celles de la nature? Et pourtant, il s'instruit plus vite et mieux qu'en suivant les cours d'une université. Il cultive toutes ses facultés intellectuelles, les développe dans tous les sens, aussi loin et aussi haut qu'elles peuvent atteindre. Il n'abandonne les arts qu'en reconnaissant son impuissance; il excelle dans les lettres, il parvient aux premiers rangs dans les sciences.

Sans doute ses poëmes, qui ont d'abord attiré l'attention sur lui, n'ont pas franchi le monde féminin qu'ils enthousiasmaient, et il est fort douteux que la postérité ratifie l'admiration des nobles dames de l'Écosse.

C'est comme savant, comme géologue, que Hugh Miller a mérité la renommée qu'il a acquise en Écosse, en Angleterre, aux États-Unis, et c'est à ce titre surtout qu'il doit être en honneur chez les autres nations.

Mme Gustave Demoulin.

PROMENADES A L'EXPOSITION[1]

II

Utilisation de la chaleur. — Les marmites de M. Mouchot.

Le soleil vient enfin de percer le rideau de nuages qui depuis ce matin couvrait le ciel. Reposons-nous sur l'un des bancs qui sont adossés à la galerie des Beaux-Arts, dans le jardin parallèle à l'avenue des Nations. Notre repos ne sera d'ailleurs pas sans profit, car vous m'avez demandé de vous montrer le curieux appareil qui, sans bois et sans charbon, permet de cuire les aliments, de rôtir les poulets, etc. Cet appareil est justement placé devant nous; avant de vous le décrire, je veux vous entretenir un instant de ce combustible mystérieux et intelligemment utilisé par l'invention de la marmite solaire.

Le soleil est un immense foyer de chaleur et de lumière dont les hommes n'ont pas su jusqu'ici utiliser toute la puissance. Si la chaleur annuellement versée sur notre globe par le soleil était uniformément répartie sur toute la surface de la terre, cette chaleur suffirait pour fondre une couche de glace qui envelopperait la terre et dont l'épaisseur serait de 30 mètres.

A quoi cette chaleur est-elle employée? La chaleur solaire produit sur notre globe la différence des climats et des saisons, elle détermine les grands mouvements atmosphériques en dilatant l'air dans certaines régions, le soulevant en masses considérables, produisant ainsi un vide que d'autres masses gazeuses viennent rapidement combler. C'est à la chaleur solaire que sont dus le développement de la végétation, la production de force résultant des combustions et de la nutrition des animaux....

Mais, nous le répétons, une grande partie de cette chaleur reçue par la terre est perdue : le sol n'en retient qu'une faible quantité, le reste étant renvoyé dans l'espace par rayonnement.

Depuis longtemps on cherche le moyen d'utiliser cette chaleur perdue. Pourquoi nos jardiniers recouvrent-ils d'une cloche de verre les plantes dont ils veulent hâter le développement? C'est parce qu'ils savent que le verre a la propriété d'empêcher la sortie des rayons solaires qui l'ont traversé une première fois; la chaleur s'emmagasine donc sous la cloche et l'air renfermé sous cette cloche s'échauffe de plus en plus. Nos serres, qui sont tout simplement des cloches de grandes dimensions, sont établies d'après le même principe.

Ce qui fait que les corps, frappés par un rayon de soleil, ne conservent pas la chaleur qu'ils reçoivent, c'est que, d'une part, ils *réfléchissent* ces rayons, et, d'autre part, qu'ils laissent s'écouler cette chaleur en vertu d'une propriété qu'on appelle *conductibilité*.

Les différents corps réfléchissent plus ou moins la chaleur et la lumière, par conséquent ils s'échauffent plus ou moins sous l'influence du même rayon solaire. Les corps blancs, les surfaces métalliques réfléchissent bien mieux la chaleur qu'un corps noirci. C'est pourquoi nos vêtements doivent être blancs pendant l'été et noirs pendant l'hiver. En été, parce qu'ils sont blancs, ils réfléchissent la chaleur et par conséquent sont plus frais que les vêtements noirs; en hiver, les vêtements noirs absorbent mieux la chaleur et par conséquent sont plus chauds que les vêtements blancs.

La seconde propriété dont nous avons parlé, la conductibilité, est très-variable d'un corps à l'autre. Pourquoi ressentons-nous une plus vive impression de froid quand nous plaçons notre main sur une table de marbre, que lorsque nous plaçons la main sur une table de bois placée dans la même salle? C'est parce que le marbre est un *bon* conducteur de la chaleur, tandis que le bois est un *mauvais* conducteur; dans le premier cas, la chaleur de notre main s'écoule rapidement dans le marbre et nous ressentons une impression vive de refroidissement; le bois, au contraire, ne laisse pas écouler la chaleur, et la température de notre main n'est pas abaissée.

En 1867, on voyait à l'Exposition universelle une marmite automatique, utilisée dans les pays du nord. Dans la marmite, on introduit la viande, l'eau, les légumes nécessaires à la confection du pot-au-feu, et l'on fait bouillir le tout. « On enferme alors la marmite dans une boîte dont l'intérieur et le couvercle sont doublés d'une épaisse garniture de feutre (le feutre est un mauvais conducteur de la chaleur); la cuisson se continue et s'achève sans feu. »

M. Mouchot, professeur au lycée de Tours, a imaginé un appareil dont la construction repose sur la propriété du verre que nous vous avons signalée en vous parlant des serres et sur la propriété des corps mauvais conducteurs de la chaleur.

Sans bois, sans charbon, en quelques minutes, la marmite solaire fait bouillir de l'eau, cuire des aliments, rôtir des poulets. La chaleur nécessaire à cette cuisson est tout entière empruntée aux rayons du soleil.

Dans l'intérieur d'un cylindre de verre est placé un manchon métallique dont la surface extérieure est noircie; dans ce manchon sont introduits les aliments qu'il faut cuire; l'appareil est fermé par un couvercle de métal. En exposant cette marmite au soleil et, mieux encore, en adaptant autour de cet appareil un reflecteur en plaqué d'argent ou en laiton recouvert d'une mince couche d'argent, la chaleur du soleil pénètre dans le verre et ne ressort plus. Le manchon intérieur et les substances qu'il renferme sont donc soumis à une température qui

[1] Suite. — Voyez page 159.

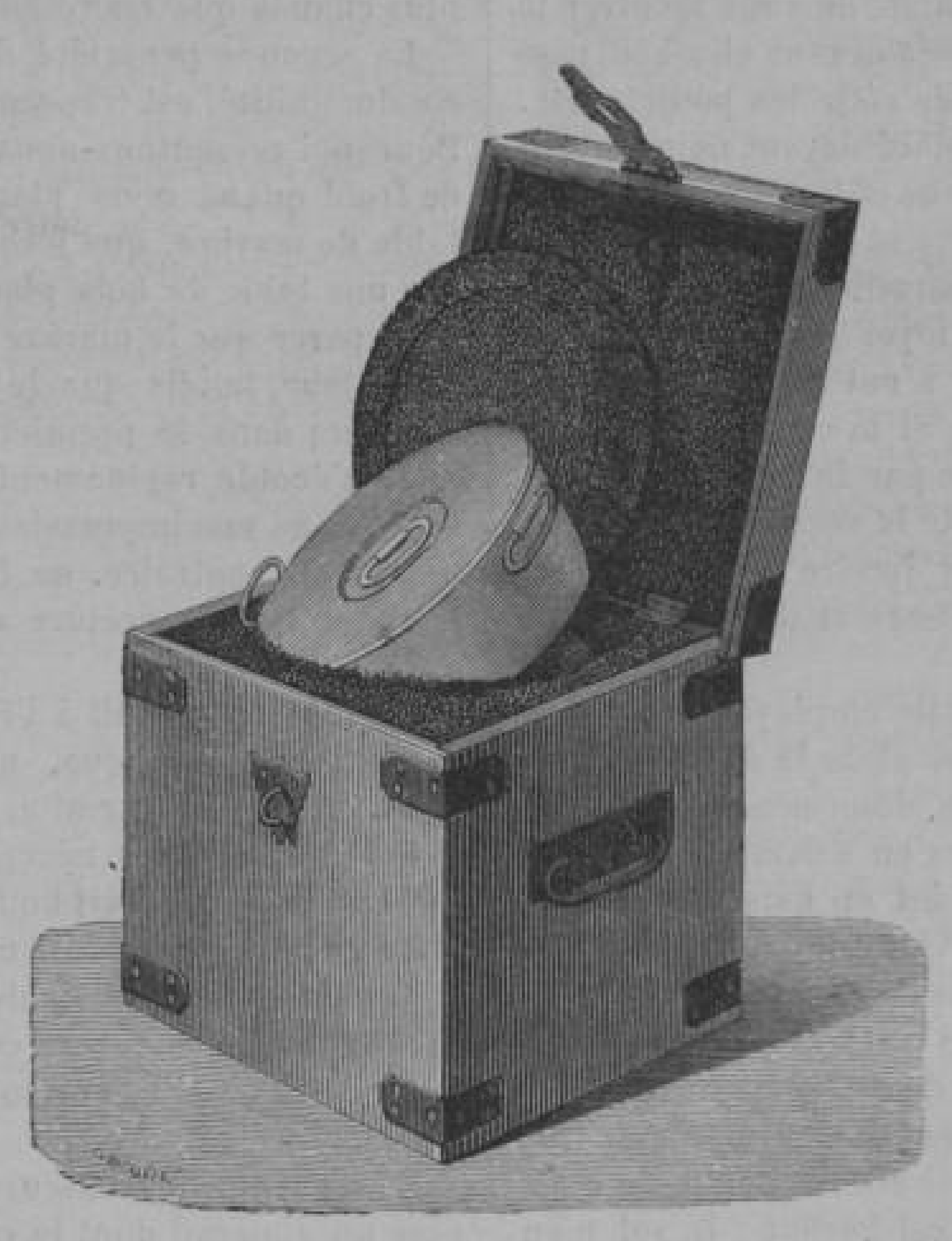
s'élève de plus en plus et qui atteint facilement 100, 120, 150, 200 degrés centigrades.

En modifiant un peu la forme de cet appareil, on le transforme en un four qui peut cuire, en peu de temps, un kilogramme de pain ne présentant aucune différence avec celui des boulangers. Cette marmite, déjà transformée en four, peut encore se transformer en alambic et permettre la distillation de l'alcool, etc.

Sans doute, pour toutes ces opérations, le soleil est nécessaire, et notre climat parisien se prête peu à des expériences de ce genre pendant un très longtemps. Les appareils de M. Mouchot seront surtout utilisés en Algérie, et le savant professeur du lycée de Tours se propose de donner à nos soldats une batterie de cuisine n'exigeant pas de combustible et qu'ils pourront utiliser dans les sables du Sahara ou dans les neiges de l'Atlas.

Cet appareil permettra de rendre aisément certaines eaux potables en les soumettant, sans dépense, à l'ébullition; il permettra la conservation des grains, le chauffage des vins, la distillation des essences, l'extraction du sel de l'eau de mer, etc....

Il est évident que les effets produits par la marmite solaire, dépendent de la force, c'est-à-dire des dimensions du réflecteur. Avec un réflecteur de 1 mètre carré de surface, M. Mouchot a pu, en Algérie, faire bouillir un litre d'eau en moins de 12 minutes et produire par heure 1 322 litres de vapeur.



Marmite automatique. (P. 175, col. 2.)

Je vous montrerai, dans le jardin du Trocadéro, un grand appareil que M. Mouchot a installé et dont le réflecteur a 25 mètres carrés.

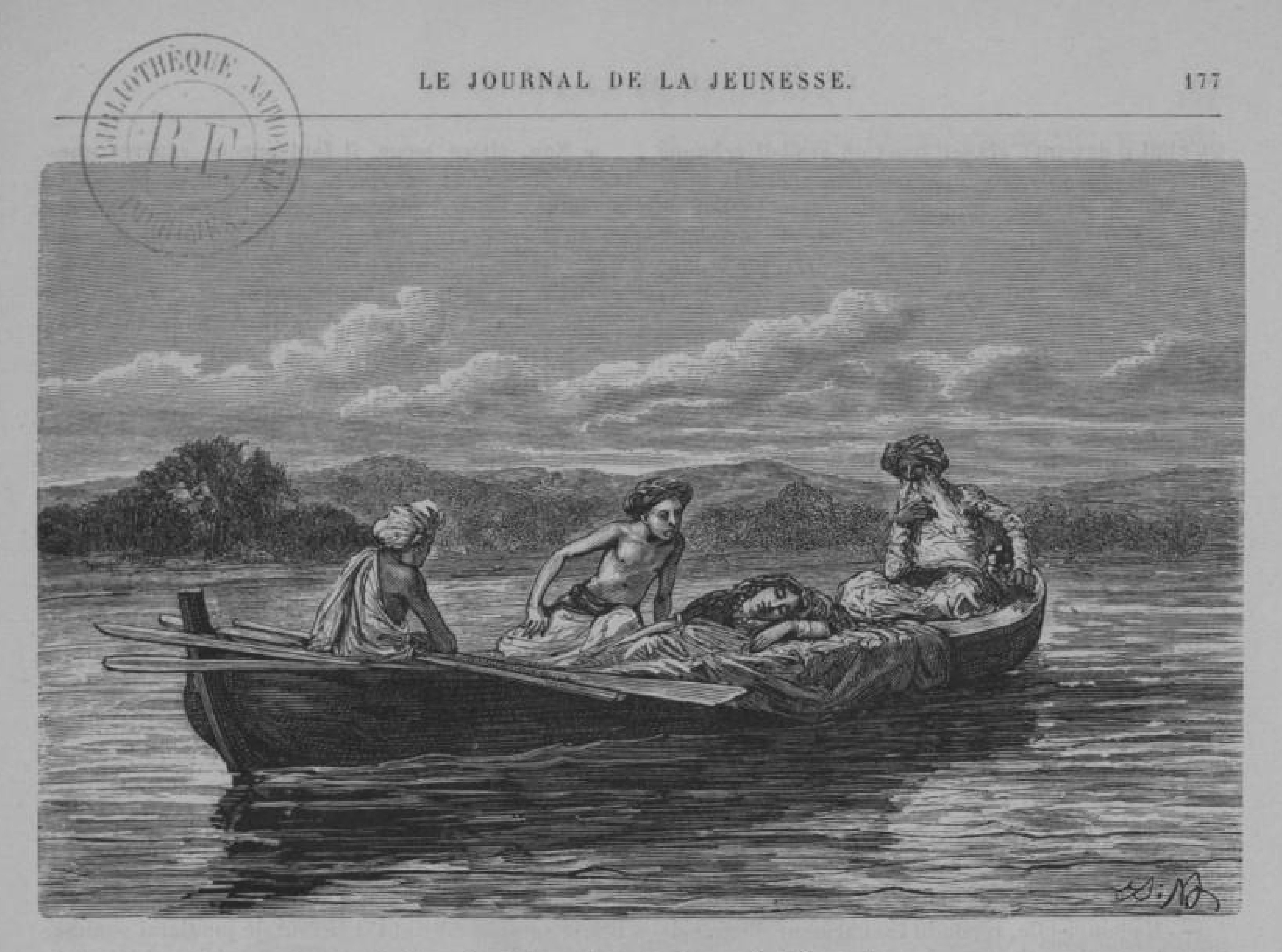
Il convient de rappeler, puisque nous parlons de l'utilisation directe de la chaleur solaire, que depuis bien longtemps on s'est servi des miroirs de verre ou métalliques pour concentrer les rayons solaires. Le miroir ardent de Tshirnhausen « allume du bois vert en un moment, fait bouillir de l'eau, fait fondre en un moment un mélange d'étain et de plomb, fait rougir promptement des morceaux de fer ou d'acier.... » Faut-il vous rappeler qu'Archimède, dit-on, à l'aide de miroirs ardents, incendia la flotte des Romains qui, sous la conduite de Marcellus, assiégeaient Syracuse. Mais le principe sur lequel repose la construction de ces miroirs diffère complétement de ceux que nous avons rappelés plus haut. Ces miroirs, en verre ou en métal, ont la propriété de concentrer en un point qu'on appelle foyer tous les rayons qui tombent sur la surface. Ce point est donc considérablement chauffé, et l'on peut enflammer les différents corps qui sont fixés en ce point.

Chose assurément curieuse! le physicien Mariotte fit un miroir ardent avec.... un morceau de glace, oui, de la glace obtenue par la congélation d'eau bien pure. Et, avec ce miroir ardent, Mariotte parvint à allumer de la poudre.

L'appareil de M. Mouchot est véritablement pratique. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter pour l'avoir complétement décrit. Pour utiliser cet appareil, il faut d'abord du soleil et, en second lieu, il faut le placer de manière qu'il reçoive dans les meilleures conditions possibles les rayons du soleil. Or, une fois que l'appareil est bien en place, le soleil, lui, sans paraître se soucier des recherches de M. Mouchot, continue majestueusement sa course *apparente;* ou pour dire la vérité astronomique, la terre emporte dans son mouvement le jardin de l'Exposition, les visiteurs, l'appareil de M. Mouchot et M. Mouchot lui-même. La marmite solaire a donc à chaque instant une position variable par rapport au soleil; il faudrait donc constamment la ramener dans une position convenable, si l'inventeur n'avait paré à ce grave inconvénient. Au moyen d'un système d'horlogerie assez grossier même, on peut donner à l'appareil un mouvement automatique régulier exactement pareil au mouvement apparent du soleil. La marmite étant mise une première fois en place, suivra constamment l'astre qui lui fournit sa chaleur. Le système employé par M. Mouchot est exactement le même que celui adopté dans les observatoires pour suivre, dans leur marche, le soleil, les planètes ou les étoiles.

Nous sommes suffisamment reposés; reprenons notre promenade un instant interrompue.

A suivre. ALBERT LÉVY.



André contemplait ce charmant visage (P. 177, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XVIII

La fuite.

Lorsque le jour parut les fugitifs étaient déjà loin de Pandarpour. Les deux jeunes gens n'avaient pas quitté les avirons un instant de la nuit, et aidés par le courant impétueux du Satledj ils avaient franchi un espace considérable. S'ils n'étaient pas encore complétement hors d'atteinte de leurs ennemis, tout au moins avaient-ils sur eux une grande avance, car aucune barque ne se montrait à leur poursuite. Il était présumable que dans le premier moment de confusion les gens de Pandarpour ne s'étaient pas aperçus de la disparition de la barque et avaient cherché les fugitifs sur la berge : mais ils avaient dû bien vite reconnaître leur erreur, et on ne pouvait espérer qu'ils eussent abandonné toute idée de les poursuivre par eau.

Mali, pensant que les jeunes gens devaient ménager leurs forces, leur ordonna de rentrer les avirons, pendant qu'il laisserait la barque descendre le courant à l'aide du gouvernail.

Brisée par la fatigue et l'émotion, Berthe était tombée dans un profond sommeil peu après avoir quitté Pandarpour, et elle reposait étendue au fond de la barque sur un lit de châles et de couvertures.

André, quittant ses rames, vint s'asseoir doucement près de sa sœur et se mit à contempler ce charmant visage qu'il avait si longtemps désespéré de revoir jamais. Il remerciait Dieu qui lui avait permis, à lui faible enfant, de surmonter tant d'obstacles et de triompher de puissants ennemis avec la seule aide de deux pauvres mendiants. Que de reconnaissance ne devait-il pas à ces compagnons dévoués, à ce bon Mali qui l'avait si souvent arraché au danger, à Miana qui s'était si naïvement et si entièrement donné à sa cause ! Que pourrait-il jamais faire pour récompenser ces deux hommes si purement désintéressés ? N'était-il pas maintenant aussi pauvre qu'eux, depuis que Nana avait anéanti la maison de son père ? Sa pensée se reporta alors à celui-ci.

1. Suite. — Voy. vol. XI, page 401 et vol. XII pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

Qu'était-il devenu? était-il mort ou avait-il échappé aux poursuites de ses ennemis? Désormais la solution de ce terrible problème allait être le but de tous ses efforts. Il continuerait sa vie de mendiant et avec l'aide de ses amis il pénétrerait, s'il le fallait, jusqu'au milieu du camp de Nana pour savoir la vérité et sauver son père s'il vivait encore.

A ce moment Berthe ouvrit les yeux, et son regard rencontrant celui de son frère, elle se leva d'un bond et se jeta dans ses bras, en s'écriant :

« Oh ! mon André ! est-ce bien toi que je retrouve ! Depuis un instant je ne dormais plus, mais en me sentant si doucement bercé, je me demandais si je n'étais pas dans mon hamac au palais de Pandarpour et si tous les événements de ces deux jours n'étaient pas simplement un long rêve. Non, n'est-ce pas? tout cela est bien vrai. Je suis libre, je suis sauvée ! Que je suis heureuse, et comment pourrai-je te remercier de tant de bonheur?

— Oui, chère petite sœur, dit André, tu es libre, tu es sauvée, et désormais hors d'atteinte des ennemis qui te retenaient, mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier de la délivrance : c'est Mali que tu vois là, et qui nous a sauvés tous deux.

— Mon bon Mali, dit Berthe en se jetant au cou du vieillard, c'est donc toi qui es notre bon ange ! Que je suis heureuse de te devoir la vie !

— Mademoiselle, répondit le charmeur d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai fait que me souvenir, et je suis déjà largement récompensé de tout ce que j'ai fait. Je n'ai été du reste que l'humble instrument dont Mahadeo l'invisible et tout-puissant s'est servi pour accomplir ses décrets. Mais votre frère a eu la plus grande part de votre délivrance. Si je l'ai aidé de mes conseils, ce n'en est pas moins lui qui par sa ferme volonté nous a guidés et soutenus.

— Tu sauras bientôt, dit André, tout ce que nous devons à Mali; auparavant, laisse-moi te présenter mon ami Miana, un noble cœur, que tu peux aimer comme un frère. »

Miana se tenait tout confus à l'extrémité du canot, ayant perdu toute sa verve habituelle; mais sur un signe d'André il dut s'avancer et se laisser embrasser par Berthe.

Puis ce fut le tour d'Hanouman. Le bon singe reçut sans trop se faire prier les remercîments de la jeune fille et exécuta deux ou trois cabrioles en signe de satisfaction. Quant à Sàprani, qui réveillée par tout ce bruit avait sorti sa tête de dessous les couvertures, c'était une vieille connaissance, et, malgré son élan de bonheur, Berthe se contenta de lui faire une moue bienveillante.

« Et notre père ? s'écria tout à coup la jeune fille. Comment ai-je pu l'oublier un instant au milieu de ma joie. Où est-il? Comment n'est-il pas avec vous? Mais il vit, n'est-ce pas ? il est en sûreté ? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Ah ! ce que j'avais craint est donc vrai, mon père est mort ! » Et la pauvre enfant laissa éclater ses sanglots.

« Non, chère sœur, il faut encore espérer que notre père n'est pas mort, dit André en essayant de calmer cette explosion de douleur, mais j'ignore ce qu'il est devenu. Écoute, et tu vas savoir tout ce qui s'est passé depuis que le traître Nana est venu porter la désolation au milieu de nous. »

Le jeune homme fit alors le récit de tous les événements qui s'étaient écoulés depuis l'incendie de la factorerie. Il raconta comment il avait été sauvé par Mali, puis soigné et enfin conduit par lui jusqu'à Pandarpour.

Quand il eut terminé, Berthe embrassa encore les deux compagnons de son frère, puis elle dit d'une voix ferme :

« Ce qui ressort de tout ce que je viens d'entendre, c'est qu'il ne faut jamais douter de la Providence. Dieu, qui a été si visiblement bon pour nous au milieu de toutes ces terribles épreuves, ne permettra pas que notre excellent père nous soit ravi. De même que tu as miraculeusement échappé à tes ennemis, notre père aura réussi à se mettre en sûreté, puisque nous savons déjà que sa fuite a été constatée par les émissaires de Nana eux-mêmes. Nous le trouverons, j'en suis sûre ; il faut nous mettre tout de suite à sa recherche. Je me sens pleine de courage et je veux vous suivre partout où vous irez. Puisque Mali a réussi à te faire passer pour son fils, je serai sa fille et s'il le faut, je jonglerai comme toi avec des serpents, quoique ces vilaines bêtes me fassent toujours bien peur.

— Si vous me le permettez, Miss Berthe, dit Miana prenant tout de suite le projet au sérieux, je vous apprendrai à faire danser Hanouman ; cela vous sera plus agréable.

— Nous verrons cela plus tard, intervint Mali ; mais, avant tout, tâchons d'échapper à nos ennemis ; je ne me sens pas encore assez loin d'eux. Aux rames, mes enfants, et fuyons. »

Quelques instants après, le canot, sous l'effort des deux jeunes gens, filait comme une flèche en descendant le fleuve. Celui-ci roulait impétueusement entre de hautes berges rocheuses, tellement encaissées qu'on distinguait à peine les cimes des montagnes enveloppant la vallée.

« Si nous continuions à marcher ainsi, dit le charmeur après une traite de deux heures, nous serions demain matin à Loudiana. Mais il faut ménager les forces de nos rameurs ; puis, il est temps de déjeuner et j'aperçois précisément là-bas une crique boisée qui fera bien notre affaire. Nous pourrons y remiser notre embarcation et faire cuire nos aliments à terre.

— Nous y ferons du thé, dit Miana en riant.

— Certes, s'écria Berthe. Oh ! que c'est amusant de voyager ainsi avec des amis.

— Oui, dit André, et malheureusement avec quelques ennemis derrière nous. »

Un instant après, la barque, adroitement guidée par le vieux charmeur, vint aborder au fond de la

crique. L'endroit était merveilleusement choisi ; la falaise s'interrompait tout à coup pour former un cirque étroit entouré d'une plage unie, montant en pente douce jusqu'à la lisière d'un bois épais. L'eau de ce hâvre naturel contrastait par son calme et sa limpidité avec les flots tumultueux et jaunâtres du Satledj.

Les fugitifs furent bientôt à terre. Berthe s'étendit joyeusement sur le frais tapis de gazon, pendant que ses compagnons débarquaient les provisions, allumaient le feu et préparaient les vivres. Ainsi que l'avait prédit Miana, le thé figura parmi les splendeurs de ce festin improvisé, festin auquel tous prirent part avec un appétit qu'ils n'avaient pas ressenti depuis longtemps.

Après le repas, André pria Berthe de leur faire le récit de ses aventures depuis l'incendie de la factorerie.

« Mon récit ne sera pas long, dit la jeune fille, quoique chacun des mois qui vient de s'écouler me semble avoir eu la longueur d'une année, et je pourrai le résumer déjà en quelques mots : ma vie durant ce temps n'a été qu'une longue captivité.

» Lorsque je te vis tomber, mon pauvre André, frappé brutalement par le bandit qui m'enlevait, je poussai un grand cri et je m'évanouis. Quand je revins à moi, plusieurs heures après, je me trouvai étendue sur un lit aux colonnes dorées, dans une chambre somptueuse. Je sautai épouvantée hors de ma couche et je me précipitai vers une des fenêtres. Le jour paraissait ; le Gange coulait majestueusement au pied de ma prison. J'étais à Bihtour ! Ignorant encore que c'était l'odieux Nana qui nous avait trahis, je me crus sauvée et je me dirigeai en toute hâte vers la porte pour tâcher d'avoir de vos nouvelles. Sur le seuil, je fus arrêtée par une esclave qui me dit avec respect : « Princesse, vous ne pouvez sortir. — Mais je suis donc prisonnière ? m'écriai-je. Pourquoi ne me laisse-t-on pas voir le prince Doundou, qui pourrait au moins me dire où est mon père ? — C'est le prince lui-même, me répondit l'esclave, qui a donné l'ordre que sous aucun prétexte vous ne quittiez cette chambre. » En vain je priai, je suppliai, l'esclave fut inflexible, ne voulut rien me dire, rien m'apprendre, et me menaça, si je résistais, d'appeler les gardes pour me soumettre.



Ils étaient déjà loin de Pandarpour. (P. 177, col. I.)

» Je passai deux jours dans la plus profonde anxiété. De nombreux serviteurs veillaient à tous mes besoins, en me prodiguant les marques du plus profond respect, mais tous restaient muets à mes questions désespérées.

» Le troisième jour, me tenant sur le balcon de ma chambre, je vis arriver sur le fleuve une flottille de grandes barques chargées de monde. Elles abordèrent au quai du château. Il descendit de la première un homme splendidement vêtu, que je reconnus bientôt pour le prince Doundou. Ses gens accoururent à sa rencontre et se prosternèrent devant lui en criant : « Sri Peïchva Nana ! Vive le souverain du monde, le libérateur de l'Inde ! »

» Toute surprise de ces cris, je contemplais le brillant cortége qui entrait dans le château, quand je vis que les barques suivant celle du prince étaient chargées, à l'exclusion des seuls rameurs, de femmes et d'enfants européens. Je pensai tout de suite que c'étaient des fugitifs qui venaient chercher chez Nana l'asile qu'il leur avait offert bien avant que la révolte se fût étendue à notre pays. Cette pensée me rassura. Des gardes faisaient débarquer les réfugiés sur le quai et, les formant en colonnes, les dirigeaient vers le château. Quelle fut alors mon épouvante, mon horreur, en m'apercevant que ces malheureuses gens étaient liés ensemble par des cordes comme un troupeau de bétail. A mesure qu'ils approchaient j'entendais leurs lamentations, leurs cris de désespoir. Les soldats les poussaient brutalement du plat de leurs hallebardes.

» Stupéfiée, anéantie par ce spectacle, je restais sur le balcon, quand j'entendis des pas dans ma chambre et, me retournant, je vis devant moi le prince Doundou.

« Nana, m'écriai-je, que signifie tout ceci ?

— Et que t'importe ? ma chère enfant, me dit-il en s'inclinant gracieusement devant moi. A peine arrivé de Cawnpore j'ai voulu venir te présenter mes respects. Me voici prêt à te servir.

— Où est mon père ? lui dis-je.

— Princesse du sang des Peïchvas, me répondit-il, oublie pour toujours ces traîtres qui, reniant leur patrie, ont voulu l'asservir à l'étranger. Ton père, aujourd'hui, c'est moi ; ta famille, c'est la mienne.

Désormais je suis roi, ma couronne m'est rendue, et ta place est près de mon trône.

— Et mon père? et mon frère? demandai-je encore d'une voix tremblante.

— Ils sont morts, me dit-il froidement.

— Morts ! m'écriai-je avec indignation, assassinés par toi, comme tu vas assassiner les nobles victimes que je viens de voir amener ici ! Infâme bourreau d'enfants, misérable traître ! tu oses te présenter devant moi; et, inventant je ne sais quelle fable odieuse, tu viens m'offrir une part dans le prix de ton crime. Je ne veux rien de toi ; ma place n'est pas ici, elle est au milieu de ces femmes et de ces enfants que tu vas égorger et dont je veux partager le sort.

— Par Siva ! me dit-il en ricanant. Ah ! je ne m'étais pas trompé, tu es bien ma digne nièce, la fille des Peïchvas. Bon sang ne peut mentir. Par Kali ! depuis trois jours je n'ai point vu un homme se débattre aussi fièrement que toi. Mais le temps te rendra le calme et la raison. »

» En entendant ces railleries, mon cœur se brisa, et, tombant à ses genoux, je le suppliai de me donner la mort, puisque je n'avais désormais devant moi d'autre avenir que l'opprobre et la douleur. Il me souleva avec respect, me disant : « De grâce, princesse, un peu plus de dignité ; cette posture est indigne de votre rang. » C'en était trop ! Je m'arrachai de ses mains et je courus au balcon ; déjà je franchissais sa balustrade, lorsque je me sentis saisir par Nana. Il me ramena dans la chambre, et ayant appelé mes femmes il me remit entre leurs mains, après avoir donné des ordres sévères de surveillance.

» Le lendemain, il revint et m'annonça que j'allais être conduite à Lucknow et de là à Pandarpour.

« Si vous persistez dans votre système de rébellion, me dit-il, je vais vous faire attacher et vous ferez ainsi cette longue route. »

» Depuis la veille j'avais réfléchi que je n'avais pas le droit de me tuer, que ma vie appartenait à mon créateur et que lui seul pouvait me la retirer. Aussi répondis-je à Nana :

« Il est inutile que vous me fassiez enchaîner, je vous promets de ne point attenter à mes jours.

— Jurez-le moi, me dit-il.

— Je le jure sur cette croix, lui dis-je en mettant la main sur le bijou qui pendait à mon cou.

— Soit, me dit-il ; et maintenant, adieu, charmante nièce. Quand nous nous reverrons je serai empereur de l'Inde et vous reine de l'Himalaya. »

» Quelques jours après je quittai le château, montée sur un éléphant et entourée d'une forte escorte. Pendant un mois nous cheminâmes presque sans relâche, traversant les plaines brûlantes, nous enfonçant dans d'épaisses forêts, franchissant des montagnes glacées. Durant tout ce voyage, mes gardes me tinrent éloignée de tout contact du monde ; je ne pus parler à personne.

» Enfin nous arrivâmes à Pandarpour. J'y fis une entrée vraiment triomphale : le roi entouré de sa cour vint à ma rencontre et le peuple m'acclama avec enthousiasme. C'est alors seulement que j'appris que Nana m'avait fiancée au prince héritier de Pandarpour, un enfant de sept ans ! Je ne vous raconterai pas tout ce que j'ai souffert dans ma prison, en butte aux persécutions de toute espèce. Mon courage commençait à se lasser, et je regrettais déjà le serment que m'avait arraché Nana, lorsque je fus conduite au temple pour me prosterner devant Kali. Vous savez le reste, vous qui m'avez sauvée. »

André serra Berthe sur son cœur en lui disant simplement : « Oublions tous ces périls pour envisager l'avenir avec courage et espoir. »

Mali, toujours prudent, donna aussitôt le signal du départ ; les provisions furent embarquées et déjà les fugitifs se préparaient à monter dans le bateau, lorsqu'ils s'aperçurent que Miana n'était pas avec eux. En courant sur les rochers, le jeune Hindou s'était avancé jusqu'à l'entrée de la crique et semblait examiner attentivement le cours du fleuve. Tout à coup ses compagnons le virent revenir précipitamment en faisant des signes de terreur. Arrivé près d'eux il leur cria : « Fuyez, fuyez, voici les ennemis ! »

La panique se mit aussitôt dans la petite troupe. Berthe suivie d'André et du jeune Hindou s'enfuirent dans la direction de la forêt.

« Arrêtez, mes enfants, leur cria Mali ; en fuyant ainsi, vous nous perdez irrévocablement. »

Les jeunes gens s'arrêtèrent un instant indécis.

« Les barques qui nous poursuivent sont encore loin, reprit le charmeur ; il nous reste quelques instants, profitons-en pour tirer hors de l'eau ce canot et traînons-le jusque dans le bois. Sa présence aurait bien vite dévoilé à nos ennemis le lieu de notre retraite et nous n'aurions pas fait cent pas que nous serions pris. En outre, si même nous échappions à leur poursuite, que ferions-nous dans la jungle sans armes et sans provisions ? Ne perdons pas une minute. Vite à l'œuvre. »

En un clin d'œil, les jeunes gens, aidés du charmeur et même de Berthe, eurent tiré hors de l'eau la légère embarcation. Ils la traînèrent dans le bois jusque derrière un épais rideau de broussailles. Puis les trois fusils emportés de Pandarpour furent chargés et les fugitifs, retranchés derrière leur barque, se préparèrent, en cas de surprise, à vendre chèrement leur vie.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que trois barques chargées de soldats dont les lances et les fusils reluisaient au soleil, apparurent à l'entrée de la crique.

Les fugitifs purent entendre le chef, qui se tenait debout à l'avant de la première barque, crier à ses compagnons : « Arrêtons-nous un instant dans ces eaux tranquilles, car nos rameurs doivent être exténués. »

Les barques entrèrent dans l'anse et s'arrêtèrent.

« La baie est déserte, reprit le chef ; j'aurais cependant juré que nous surprendrions les bandits ici. Cette anse est le seul point abordable que présentent les rives du fleuve depuis Pandarpour, et je gage que les fuyards ont autant besoin de repos que nous. La peur leur donne décidément des ailes, mais ils ne peuvent nous échapper. Sa Hautesse le Maharajah a dépêché en toute hâte des cavaliers qui ont dû arriver avant eux à Pahargarh et donner l'alarme. Comme ils doivent traverser cette ville, ils seront pris comme dans un filet. Si je ne craignais pas de mécontenter le grand-prêtre Mahadji, j'aurais profité de cette anse pour vous permettre de prendre quelques repos; mais il n'y faut pas penser. La colère du roi est telle, que si les fugitifs échappaient par notre négligence, nos têtes ne resteraient pas longtemps sur nos épaules. En route donc ! »

Et les barques sortant de la baie reprirent le fil de l'eau.

« As-tu entendu les paroles du chef, dit André à Mali, dès que la troupe eut disparu. Sans toi nous étions pris au piége. Mais qu'allons-nous faire ? La route du fleuve nous est désormais coupée.

— Oui, en effet, dit le charmeur, et il ne nous reste plus qu'à fuir à travers la jungle. Quelques ours de marche nous séparent encore du territoire anglais. Une fois là nous serons sauvés, mais la route sera rude et pénible ; votre sœur pourra-t-elle supporter ces fatigues?

— Certes, s'écria Berthe, ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que j'étais prête à vous suivre partout. Je suis plus forte que tu ne le crois et la marche n'a rien qui m'effraye. Mon père m'a habituée de bonne heure à supporter la fatigue, et je l'ai maintes fois suivi dans de longues expéditions de chasse.

— Eh bien alors, fuyons sans plus tarder, dit Mali. Chaque instant est précieux ; qui sait si nos ennemis, ne nous trouvant pas à Pahargarh, ne vont pas revenir nous chercher ici. Hâtons-nous. Vous, mademoiselle, pendant que nous faisons les derniers préparatifs, tâchez de changer vos riches vêtements de princesse contre un costume plus humble. Vous trouverez dans le bateau de quoi opérer ce changement, car votre costume princier nous trahirait au premier village que nous aurons à traverser. »

Je le suppliai de me donner la mort. (P. 180, col. 1.)

La jeune fille prit dans le bateau les vêtements que Mali avait emportés pour elle, et se retira dans la forêt. Un instant après, elle en sortait modestement vêtue du gracieux dhouti à larges plis qui constitue le costume des femmes du peuple du Nord de l'Inde.

« Avant de nous mettre en marche, dit le char-

meur, il faut faire disparaître ce bateau qui placerait aisément l'ennemi sur nos traces.

— Brûlons-le, proposa Miana.

— Non, reprit Mali ; nous allons le remettre à l'eau et l'abandonner au courant du Satledj. »

Le canot fut lancé à l'eau et traîné jusqu'au fleuve. Là les fugitifs le renversèrent la quille en l'air et l'abandonnèrent au courant.

« De cette façon, dit le vieillard, nos ennemis seront persuadés que nous avons péri et abandonneront toute idée de nous poursuivre. »

Les jeunes gens applaudirent l'ingéniosité de Mali ; puis les lourds fardeaux de provisions furent répartis entre les trois hommes, et la petite troupe s'enfonça dans la jungle.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA PREMIÈRE GIROUETTE BOURGEOISE

Ceci tient par certains côtés à l'histoire, et par d'autres à la légende ; il y a très-certainement un vieux fond de vérité.

Chaque conteur, par la bouche duquel ce récit a passé, n'a pu s'empêcher d'y ajouter quelque nouvelle broderie, tout en négligeant les dates. Et d'abord on ignore sous quel roi ces faits se sont passés, de sorte que cette toute petite page historique a perdu la précision, l'air de vérité qui caractérisent l'histoire.

Dans ce temps-là toutes les girouettes étaient titrées et n'habitaient que des toits nobles ; c'étaient comme des hérauts chargés d'annoncer au loin la noblesse de la maison.

Alors vivait dans le pays de Beauvais un vieil *imagier*, célèbre par ses enluminures. Il possédait quelques écus qui dormaient dans une cassette ; car, dans ce temps-là, on ne plaçait point son argent chez les Turcs ni ailleurs.

Maître l'Oye n'avait rien d'un avare, aussi n'éprouvait-il aucune satisfaction à regarder dormir ses écus ; il ne songeait qu'à les dépenser, mais la chose lui semblait assez difficile. Il est vrai que l'imagier avait l'esprit mal fait ; il ne désirait que les objets exclusivement réservés à la noblesse. C'est ainsi que l'image d'une girouette lui passa dans l'esprit. Encore si cette intrigante n'avait fait qu'y passer; mais elle s'y grava profondément, et si jolie, si coquette, si éveillée ! Il en rêvait nuit et jour.

Qui jetterait la pierre à ce pauvre bonhomme? C'est une faiblesse bien humaine, et que les temps n'ont point changée, que ce désir de posséder les objets hors de notre atteinte, tandis que mille autres, tout aussi agréables, se trouvent sous notre main.

Malheureusement pour l'imagier, le seigneur de la contrée se montrait fort jaloux de ses plus petits priviléges ; il n'aurait jamais consenti à voir tourner une girouette sur un autre toit que le sien.

Il n'avait peut-être pas regardé sa girouette deux fois dans sa vie ; il fallait se tordre le cou pour la voir, elle demeurait si haut ! C'était une fort grande dame, possédant de nombreux quartiers de noblesse, et plus raide peut-être que ne le comportaient ses fonctions.

Pouvoir consulter « sa girouette » à tout instant du jour, voilà ce que l'imagier considérait comme le comble de la félicité. Pour obtenir un semblable privilége, il aurait donné ce qu'il avait de plus précieux.

Jamais encore il n'avait voulu se séparer d'un missel, ouvrage de toute sa vie, et véritable œuvre d'art. On y voyait la Vierge et les saints, les prophètes et les apôtres, toutes sortes de figures étranges d'hommes et d'animaux, qui prouvaient une bizarre et riche imagination. Ce missel était si gros qu'une main de femme n'aurait pu le porter.

L'imagier avait un cousin bien en cour, c'est-à-dire que ledit cousin avait une cousine qui était nièce de la suivante de la troisième dame d'atours de la reine. En suivant cette filiation, maître l'Oye parvint à faire présenter son missel à la reine. Elle fut émerveillée de ce chef-d'œuvre. Le missel avait autant de page que l'année de jours ; elle en mit trois cent soixante cinq à tourner les feuillets, car on ne pouvait s'arrêter moins d'un jour à chaque page.

Pendant ce temps, maître l'Oye, toujours épris de son idéale girouette, tâchait de prendre patience.

Lorsque la reine eût tourné le trois cent soixante-cinquième feuillet, elle déclara net au roi qu'il fallait à tout prix acquérir ce trésor, et qu'elle ne consentirait jamais à le voir passer en d'autres mains. La cassette royale, dans ce moment-là, se trouvait à sec. Uniquement pour ne pas désobliger ouvertement la reine, le roi fit demander le prix de son missel à l'imagier, sûr d'avance qu'il lui serait impossible d'acquérir un semblable chef-d'œuvre.

Celui-ci répondit que son missel ne saurait être entre de plus belles mains que celles de la reine de France, et qu'il la priait humblement de l'accepter comme l'hommage de son serviteur le plus dévoué ; l'adroit imagier ne réclamait rien de plus que cet honneur, si ce n'est qu'il sollicitait du roi la permission de faire poser une girouette sur le toit de sa maison.

Le monarque n'embrassa point toute la portée

d'une semblable demande ; il accorda le privilége. En somme l'imagier lui avait presque sauvé la vie ; il est toujours très-dur de ne pouvoir satisfaire les caprices d'une belle reine.

Un beau matin, on vit tourner sur le toit de l'imagier une audacieuse girouette. C'étaient des armes parlantes : une oie, les ailes déployées, avec un air de défi peu convenable pour une girouette de cette condition.

Lorsque le baron apprit cette nouvelle, il entra dans une grande fureur et parla de réduire le coupable en poudre. Maître l'Oye, amené devant lui, exhiba tranquillement ses parchemins, et la vue du sceau royal fit immédiatement courber le front hautain du seigneur.

Il ne pouvait aller contre la volonté du roi ; du moins il voulut lui remontrer aussi respectueusement que possible, qu'il avait commis une faute. Mais comme il ne savait ni lire ni écrire, et que l'imagier était l'unique savant de l'endroit, il se vit forcé de le prendre pour secrétaire.

Quelque temps après, le baron voulant contempler le bourg, couché au pied du château, se crut pris de vertige. Était-ce bien là ce bourg paisible, autrefois d'un aspect assez morne ?

Sur la plupart des toits se trémoussaient des girouettes, lestes comme des danseuses, et scintillantes et babillardes ! Le vent, ce jour-là, changeait de direction vingt fois en une minute comme pour leur donner plus souvent l'occasion de narguer le baron abasourdi. Le bourg semblait pris d'une gaieté folle.

Quelques-unes de ces girouettes rappelaient le nom ou la profession de leur propriétaire. Sur la maison du forgeron, on voyait un petit bonhomme prêt à frapper sur une enclume ; le rotisseur avait une broche, le tonnelier un tonneau.....

Toutes ces girouettes, aussi bien que celle de maître l'Oye, étaient pourvues de parchemins.

L'imagier, au lieu d'écrire des remontrances au roi, l'avait supplié au nom du baron, d'accorder à tous les habitants du bourg le même privilége qu'à lui.

Grâce à ce privilége, ce bourg fut pendant de nombreuses années un des plus gais de France.

Lorsque toutes ces girouettes furent posées on s'aperçut que la girouette seigneuriale était immobile. La grande dame, alourdie par ses atours, et peut-être aussi par l'âge, n'avait pas bougé depuis des années ! Comme le sommeil de cette douairière avait en somme causé peu de mal, on le lui pardonna facilement.

Le temps efface le souvenir de bien des rancunes, et renverse bien des barrières.

Est-ce qu'on ne prétend pas aujourd'hui qu'un descendant du baron va épouser une descendante de l'imagier pour redorer l'antique girouette !

LOUISE MUSSAT.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878[1]

L'ESPAGNE

Avant de décrire les objets qu'elle renferme, il nous faut dire d'abord que l'exposition espagnole présente un ensemble de travail beaucoup moins considérable que celle de la plupart des autres peuples. A première vue, on pourrait s'étonner que l'Espagne qui a une population totale de 16 835 506 habitants n'ait pas produit une somme de travail égale à celui de la Belgique ou de la Suisse, pays qui lui sont de beaucoup inférieurs en superficie et en population. Mais il ne faudrait pas pour cela accuser de paresse, comme on le fait trop souvent, les habitants de la Péninsule ibérique. Depuis de nombreuses années l'Espagne se trouve dans des conditions politiques et sociales vraiment désastreuses. En dehors des guerres civiles dont elle a été le théâtre, et qui ont amené des dévastations et des brigandages sans nom, ses finances ont été tellement mal administrées par les différents gouvernements qu'elle a eu à subir, que c'est à grand'peine si elle a pu éviter la banqueroute. Ces réserves faites, il faut reconnaître que, par l'originalité de certains détails, l'exposition espagnole est une des plus curieuses, et certains exposants sont encore les dignes fils de ces artistes de Tolède et de Cordoue dont les produits, pendant le moyen âge et la renaissance, furent recherchés par toute l'Europe.

La façade qui donne sur la rue des Nations, construite dans le goût de l'Alhambra de Grenade, est d'un style moresque. Elle se compose d'un bâtiment central, accosté de deux pavillons latéraux, légèrement en retrait. La bizarrerie tout orientale de son dessin, la variété des contours de ses différentes ouvertures, la polychromie imaginée qui la décore, rinceaux, volutes, médaillons où l'or et l'azur dominent, tout attire l'œil dans cette étrange façade.

En pénétrant à l'intérieur par la porte centrale, que soutiennent d'élégantes colonnettes, on est tout à coup frappé par le cachet vraiment artistique que présentent les premières vitrines. L'examen détaillé ne fait que raffermir cette bonne impression. On remarque d'abord de belles collections d'armes damasquinées, ciselées et repoussées, et toute une série d'objets qui sont autant de merveilles : coupe-papier, boutons de manchettes, broches, poignards, dagues, épées à large garde, dans le goût de celles que l'on portait avant le commencement du XVIII[e] siècle, époque à laquelle la mode française introduisit l'épée courte dans le costume. Plus loin, une armoire renferme une douzaine de terres cuites coloriées, précieuses pour

l'étude du costume, car chacune représente un type espagnol. On y reconnaît le *matador*, ou celui qui tue les taureaux dans les courses, à sa culotte et à sa veste couvertes de broderies et de dorures; le Valencien à sa large ceinture en soie ou en laine rouge, et à son gilet de velours garni de pièces d'argent; le Catalan à sa longue coiffure rouge retombant par derrière et connue sous le nom de *barrettina*.

Dans les meubles, nous avons remarqué un billard en noyer, de style renaissance, dont toutes les parties sont sculptées; sur le revêtement extérieur de la bande, entourés de rinceaux et de guirlandes, on voit les médaillons de Cervantes, Dante, Tasse, Shakespeare, Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Velasquez, Michel-Ange et Machiavel. Les artistes et les poëtes seuls devraient être admis à faire rouler la bille d'ivoire sur ce tapis vert, malheureusement son prix est de 15 000 francs, somme que peu d'élus dans le Parnasse contemporain pourraient consacrer à un meuble de luxe. Un buffet en chêne sculpté, orné de couronnes de fleurs, de fruits et de feuillages, fait suite au billard.

La céramique n'est guère représentée que par la poterie commune et les faïences. On y voit des *cantaros* et des *alcarrazas*, petites cruches en terre poreuse, dans lesquelles l'eau se rafraîchit par évaporation En raison de la chaleur du climat, l'eau fraîche est une des passions de l'Espagnol. Dans la plupart des rues de Madrid on voit des *aguadores*, ou vendeurs d'eau, soit à poste fixe, soit ambulants, criant toute la journée : *Quien quiere agua? Agua helada, fresquita como la nieve!* (Qui veut de l'eau? eau glacée, fraîche comme la neige!) Ils mêlent ordinairement à leur eau quelques gouttes de jus de citron ou d'anisette, et ils en donnent deux verres pour un sou. Les mêmes habitudes se retrouvent à Naples et en Sicile. Après les vases en terre, ce qui domine à l'exposition, ce sont les *azulejos*, ou carreaux vernis et historiés qui servent au revêtement extérieur des maisons. Valence et Alcoy en fabriquent de grandes quantités.

L'éventail, dont les Espagnols se servent comme les oiseaux de leurs ailes, est représenté par de nombreux spécimens. Les montures, en nacre ou en ivoire, sont délicatement fouillées; quant aux dessins, ils peuvent rivaliser avec ceux des meilleures maisons de Paris; nous citerons notamment celui qui représente une course de taureaux; c'est un tableau complet. Les grandes dames espagnoles ont des collections d'éventails, et quelques-uns sont d'une grande richesse; on prodigue quelquefois dans leur monture les diamants et les pierres précieuses. En France, l'éventail n'est qu'un accessoire pour la femme, mais en Espagne, du moins dans les villes, il fait presque partie intégrante de la personne; on y va plutôt sans souliers que sans éventail.

Le groupe des draperies et des toiles ne se fait pas remarquer par ce bariolage de couleurs voyantes, si à la mode au delà des Pyrénées. Les draps même sont pour la plupart un peu sombres, s'approchant de cette « couleur de muraille » que les romantiques mirent en honneur vers 1830. En revanche, les indiennes claires, avec leur infinie variété de dessins polychromes, rappellent les toilettes que l'on voit à la Rambla de Barcelone, par un beau dimanche d'été. Valence et Barcelone fabriquent une grande quantité des étoffes qui se vendent en Espagne. La première de ces villes compte une vingtaine de filatures de soie, mues à la vapeur, qui emploient de 7 à 800 ouvriers, et 1200 métiers pour le tissage des draperies et du velours. Une autre ville était autrefois renommée en Espagne pour la supériorité de ses lainages; c'était Ségovie. 34 000 ouvriers y étaient occupés à cette importante industrie. Mais la rapacité du fisc a ruiné cette ville, et c'est à peine si elle produit aujourd'hui 200 pièces d'étoffes.

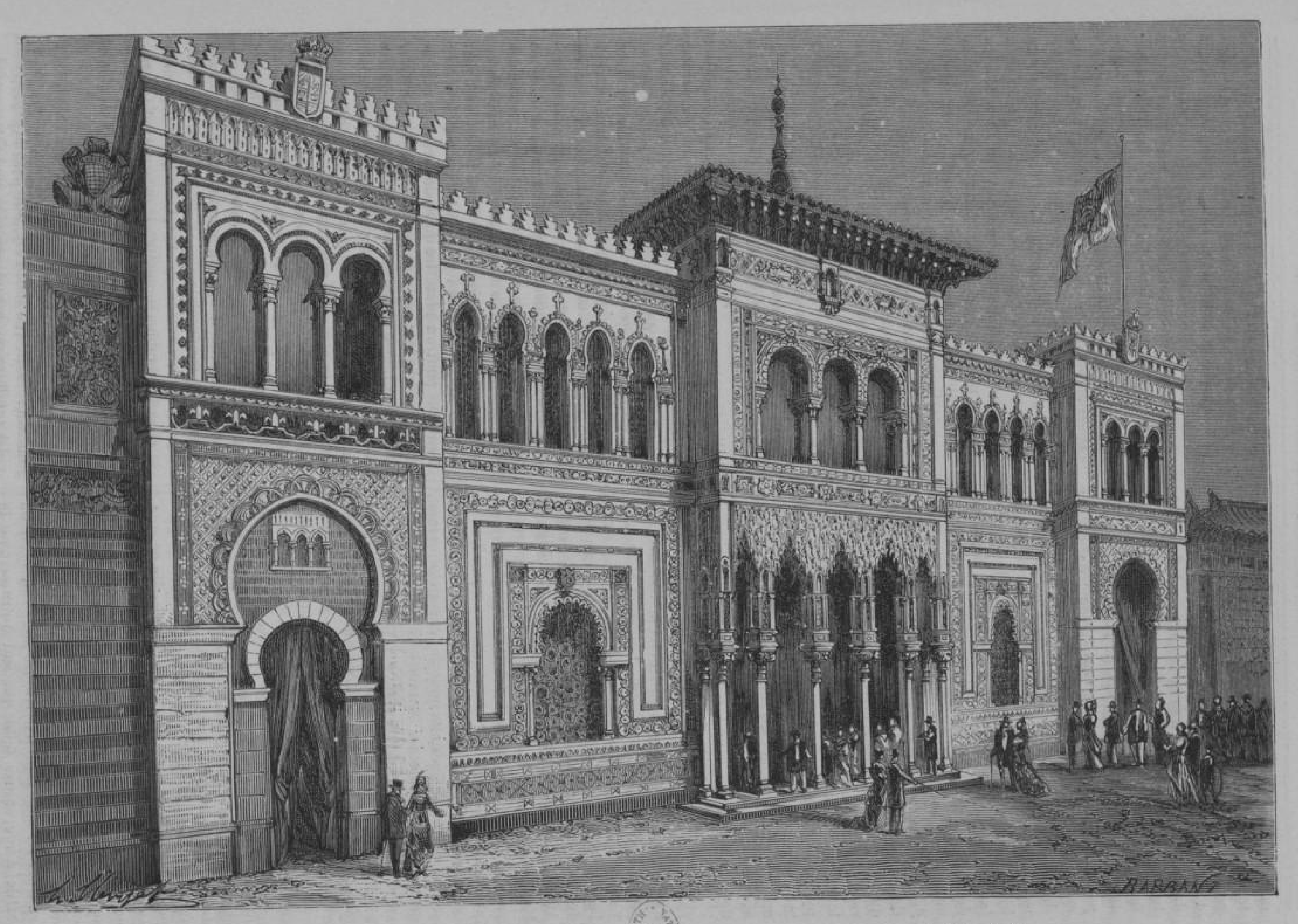
Après l'éventail, voici la *mantille*, cette coiffure espagnole que les romances ont rendue populaire. La mantille, dont la longueur peut varier, est ordinairement en dentelle noire; on la pose à l'arrière de la tête, sur le haut du peigne. Elle compose, soit seule, soit avec quelques fleurs, la coiffure nationale des dames espagnoles.

Parmi les expositions des différents ministères, nous avons le regret de constater que c'est celle du ministère de la guerre qui est la plus brillante; il est vrai que ce ministère dévore la plus grande partie du budget espagnol. Il nous expose les différents types de soldats espagnols. Citons à part, pour sa belle tenue, un soldat de l'*Escolta Real* (escorte royale), arme analogue à nos anciens cent-gardes.

Le musée d'artillerie de Madrid nous montre une belle collection d'armes anciennes et modernes. Parmi les armes à feu, citons : un mousquet à mèche, et à long canon; un *mosquete de chispa*, ou à silex; une *escopeta* ou fusil de chasse; un *trabuco morisco*, ou tromblon, fusil au canon court et très-large, en cuivre, arme redoutable, usitée en Catalogne, où des bandes de brigands, appelés *trabucayres*, ont été pendant longtemps la terreur des populations, une bombarde en fer battu, du XVe siècle, et enfin une espèce de mitrailleuse formée par sept canons juxtaposés en rond, du commencement de ce siècle, et pouvant tirer 224 coups à la minute. Les armes blanches se composent de haches, massues, poignards, épées et dagues, objets d'orfévrerie en même temps que de destruction.

Peu de machines dans la galerie qui leur a été affectée. On y trouve quelques comptoirs de vente, où des Espagnoles débitent de la confiserie, caramels, pralines, nougats, dragées, et quelques-unes de ces limonades ou orangeades, qui constituent la boisson favorite des Madrilènes.

L'industrie minière qui, bien dirigée, pourrait être pour l'Espagne une source de richesses incalculables, n'a exposé qu'un petit nombre de spécimens. L'Espagne est un des pays de l'Europe où les



Le pavillon espagnol, à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 183, col. 2.)

métaux précieux abondent le plus. Malheureusement les moyens de communication rapide manquent à peu près partout ; presque tout se transporte à dos d'âne ; or il faut cent ânes pour transporter autant de minerai qu'un seul wagon de chemin de fer. Dans la région montagneuse de l'Espagne méridionale, le fer, le cuivre et le plomb argentifère sont très-abondants. Certains districts, celui de la Sierra de Gador par exemple, produisent, suivant le proverbe, « plus de métal que de roche ». Le haut de la vallée du Guadalquivir passe pour produire le meilleure plomb du monde. On ne voit guère à l'Exposition que des blocs de galène argentifère des mines de La Cruz (province de Jaën) ainsi que des lingots de plomb désargenté, et une collection des divers produits des mines de cuivre de Rio-Tinto, dans la province d'Huelva. « Les mines de Rio-Tinto, dit M. Elisée Reclus, frappent de stupeur par leurs dimensions : qu'on descende dans leurs gouffres taillés en carrières, pleines d'ouvriers, ou que l'on pénètre dans leurs galeries à étages, partout on ne voit que de la pyrite ; leurs amas de scories se dressent en véritables collines ; au nord de la vallée de la Dehesa, une énorme table de concrétions ferrugineuses, dite *mesa de los pinos*, ressemble à un amas de fonte sorti de la fournaise. »

Dans le pavillon de Cuba, à côté de ses produits coloniaux, tels que cafés, sucres, cacaos et tabacs, l'Espagne a exposé des échantillons de ses meilleurs vins. Le malaga, le moscatel, l'alicante et le jerez, y étalent leurs belles couleurs dorées. Il y aurait beaucoup à dire sur ses vins exquis de l'Espagne, dont Cadix exporte à de certaines années jusqu'à 400 000 hectolitres ; mais notre excursion a déjà été trop longue.

CHARLES RAYMOND.

LE PAVILLON DES INSECTES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Ceci est une innovation de 1878 ; à l'Exposition universelle dernière, les insectes et leurs produits étaient relégués dans l'île de Billancourt au milieu des produits textiles pour la soie et des produits agricoles pour le miel et la cire. C'était l'arrangement produit par une routine séculaire. De ce que, parmi les millions d'insectes qui peuplent le monde, nous sommes encore à un tel degré de barbarie que nous n'en savons faire travailler que deux, il ne s'ensuit pas que nous devions oublier leur qualité d'insectes et surtout la valeur très-considérable de leurs travaux. La soie est un textile, c'est vrai, mais un textile d'une nature telle, que nul autre ne peut le remplacer ; le ramié, fibre végétale qui en approche le plus, ne saurait en tenir lieu.

N'est-il donc pas temps, enfin, en s'apercevant des nombreuses soies qui sont filées dans la nature, de chercher à connaître aussi bien que possible les animaux qui les produisent, de les étudier au point de vue de leur acclimatation et de leur domestication, de chercher dans une même espèce quelles sont les causes ou les circonstances qui produisent ou détruisent les variétés.

Ce que nous esquissons en parlant d'une espèce doit être répété en nous occupant d'une autre dont nous ne savons rien ou à peu près sur aucune. On a donc eu raison, en négligeant cette fois les produits, de remonter aux producteurs. On a pensé que du rapprochement et de la comparaison des animaux naîtraient des remarques fécondes... hélas ; le concours est venu et l'on s'est aperçu qu'il fallait compter deux fois, car on avait compté sans son hôte !

Il faut l'avouer, ici comme ailleurs la routine nous emporte et le nouveau nous est antipathique ; nous aurons bien de la peine à sortir de cet état de choses. Et si, par une heureuse chance, se rencontrait un homme intelligent qui découvrît l'appropriation nouvelle d'un insecte, — nous n'en avons que trois à nos ordres ! — je parie qu'on l'accueillerait par des railleries sans se douter que l'on serait en présence d'un bienfaiteur de l'humanité !

En attendant, l'idée est semée et elle fera son chemin toute seule. Le pavillon des insectes a été créé ; on va s'habituer à voir réunis leurs travaux, rapprochées leurs variétés ; de là naîtront des progrès dans nos connaissances. Ces progrès-là ne se décrètent pas, ils naissent quand l'heure est venue et quand par des mesures sages et intelligentes on leur donne occasion de naître. Tout autour de nous, nous voyons encore à l'Exposition la routine agir : comment peut-on admettre qu'en dehors de la classe spéciale et du local où l'on veut réunir, par exemple, les ruches non-seulement de toute la France, mais de toute l'Europe, on puisse encore rencontrer des ruches ou des ruchers étalés en vingt endroits de l'Exposition universelle ? Qu'en arrive-t-il? c'est que toute comparaison rationnelle est impossible, puisque l'on n'a pas les deux termes sous les yeux et qu'ils sont séparés par des kilomètres de chemin ; de plus, c'est que tout travail sérieux d'un jury est illusoire en présence de jugements dont les objets ne sont pas rapprochés.

Que peut démontrer, en effet, l'une quelconque des 84 expositions départementales en exposant le travail d'un insecte, soie ou miel? Veut-elle prouver qu'en tel point donné on cultive le ver à soie ou un ver à soie spécial ? veut-elle exprimer que dans les diverses communes on sait établir des ruchers? dans ce cas, un simple chiffre de statistique sera plus intéressant que tout ce qu'elle peut exposer.

La commission départementale veut-elle, au con-

traire, faire constater l'excellent rendement de ses mouches, l'agencement intelligent et perfectionné des ruches; le mobilier approprié de ses magnaneries? Ce n'est pas en exposant ces objets isolés qu'elle y parviendra ; c'eût été en les apportant au pavillon des insectes et en les opposant aux objets similaires de ses concurrents.

Un important document nous manque en France, à propos des abeilles surtout. Ce n'est pas, en effet, le nombre de ruches que l'on peut établir dans chaque canton qu'il nous importe de connaître, ce serait la *possibilité* de ce canton en miel, ce qui donnerait immédiatement le nombre exact de ruches moyennes que l'on *devrait* y élever. De plus, il nous manque, pour comparer des ruches entre elles hors d'un même pays ce que l'on pourrait appeler le coefficient de fertilité en plantes mellifères de ce milieu : en effet, pour tel canton, une ruche, qui produira 15 kilos de miel, sera excellente, tandis que, dans un autre département, une ruche moyenne semblable en rapportera 20 ou 25.

— Ne faut-il pas tenir compte, en outre, de la température et du temps, *coefficients* très-puissants dans tous les travaux des insectes et quel qu'ils soient ? En présence de tous ces *alea*, que la dispersion des objets rend plus importants encore, ne comprend-on pas que les difficultés qu'elles feront au jury sont presque insurmontables, s'il ne veut laisser au hasard que le moins de prise possible.

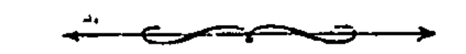
Outre la constatation des travaux des insectes domestiqués, la classe 83 devrait contenir de très-intéressantes recherches sur l'existence des insectes amis et sur la valeur et les dégâts des insectes ennemis. Ceci est une grosse question qui, en attendant sa solution, se solde par des millions et des centaines de millions chaque année. Un exemple entre mille : il est bon de savoir ce que font en ce moment même des petits insectes gros comme les pucerons du rosier, sans parler du phylloxera qui, presque invisible qu'il est, est plus fort que la science et que l'homme lui-même, puisqu'il anéantit à l'instant où j'écris un tiers de la fortune de la France.

Un terrible ouragan s'abattit le 6 novembre 1864 sur les massifs importants des forêts du Rivoux et du Grandvaux (Jura) ; plus de 88 000 arbres, épicéas pour la plupart, soit environ 53 000 mètres cubes de bois, furent renversés et demeurèrent encore jusqu'à 1874, époque à laquelle l'exploitation fut à peine achevée.

Le séjour prolongé de ces arbres sur le sol de la forêt amena une altération si notable qu'elle ne tarda pas à prendre la forme d'une décomposition ; bientôt même ces bois furent visités par les Bostriches typographes, ces petits insectes dont nous venons de parler, qui s'attaquent de préférence aux épicéas dépérissants. La multiplication de ces animaux est prodigieuse ; quand ces arbres abattus par l'ouragan furent débités, ils se jetèrent aussitôt sur les arbres restés debout, et en firent périr un grand nombre. Il fallut exploiter ceux-ci d'urgence ; ainsi s'engendrent les dégâts dans la nature. Ainsi donc, jusqu'à 1875, on s'occupa sans relâche à extraire de ces massifs, devenus des foyers d'infection, tous les arbres visités par les Bostriches; mais le nombre de ces arbres s'est élevé à plus de cent quatre-vingt mille représentant le cube énorme de 73 000 mètres de charpente. Quelle perte ! quels dégâts ! Aujourd'hui, le péril est conjuré, les Bostriches ont à peu près disparu, mais le mal est fait.

Ne sera-t-il pas un bienfaiteur de la civilisation celui qui trouvera des remèdes à de semblables dangers ? Peut-on trouver une meilleure justification de la mesure qui, en réunissant tous les insectes ensemble, avait espéré susciter des découvertes utiles en favorisant la comparaison de leurs travaux ? Espérons que la prochaine Exposition universelle sera plus féconde que celle-ci sous ce rapport.

H. DE LA BLANCHÈRE.



LA RECONNAISSANCE DU SULTAN

Dans une des contrées peu connues de l'Asie régnait autrefois un sultan très-redouté de ses peuples, car il était très-sévère et très-brave.

On ne se révoltait pas et on ne conspirait pas contre lui parce qu'il avait une vertu rare chez les gens très-puissants : il était juste. Son principal plaisir était de chasser dans une grande forêt qui avoisinait sa résidence d'été. Cette forêt était remplie d'animaux dangereux. Mais le sultan ne voulait pas qu'on les tuât, se réservant le plaisir de les poursuivre lui-même; il prétendait qu'un roi ne doit pas s'amollir dans les fêtes et les plaisirs, et que l'habitude de courir des dangers est la meilleure manière d'entretenir le courage. Il chassait donc beaucoup, montait des chevaux robustes, et les lançait de telle sorte que les seigneurs de sa cour avaient souvent grand'peine à le suivre.

Un jour, s'étant avancé seul dans un fourré épais où s'était réfugié un sanglier de grande taille, son cheval trébucha contre une racine d'arbre, s'abattit, et le sultan, démonté, vint tomber à quelques pas seulement du sanglier furieux.

L'énorme bête bondit aussitôt sur le prince et allait lui enfoncer ses défenses dans la poitrine, lorsqu'un homme, qui était paisiblement assis sur la mousse à peu de distance, ramassa rapidement une grosse pierre qu'il lança sur le sanglier sans le blesser, mais qui eut le résultat de lui faire tourner sa rage contre ce nouvel adversaire.

L'homme alors, par un mouvement prompt, jeta sur la tête du sanglier un grand manteau sur lequel

il était assis et, pendant que le sanglier aveuglé et étourdi cherchait à se débarrasser de cette lourde étoffe, le sultan se relevait, tirait son sabre et le plongeait dans le flanc du terrible animal.

Tout cela s'était passé en quelques instants. Lorsque le sultan fut remis de l'émotion que lui avait causée le danger qu'il venait de courir, il s'adressa à l'inconnu qui se tenait respectueusement à quelques pas de lui.

« Je suis le sultan, lui dit-il, et toi, qui es-tu?

— Seigneur, répondit l'homme, il y a quelques années j'étais un riche fermier, mais j'ai eu beaucoup de malheurs.

» Ma maison a été détruite par un incendie, mes troupeaux sans abri au commencement d'un hiver ont dépéri. J'ai perdu ainsi presque toutes mes bêtes, alors j'ai été obligé de vendre à vil prix le peu qui me restait, et maintenant, pour soutenir ma femme et mes enfants, je n'ai plus d'autres ressources que d'apprendre à lire aux petits enfants de mon village, cela me rapporte fort peu, mais cependant nous avons encore strictement de quoi manger.

— Tu m'as sauvé la vie par ton sang-froid et ton courage, tu mérites une récompense, je te l'enverrai demain. »



L'homme ramassa une grosse pierre. (P. 187, col. 2.)

A ce moment, la suite du prince l'ayant rejoint, il remonta sur son cheval qui ne s'était pas blessé dans sa chute et s'éloigna au grand trot. Le pauvre fermier rentra chez lui le cœur rempli de joie, et il raconta à sa femme et à ses enfants ce qui lui était arrivé. Chacun fut comme lui rempli d'espérance, et l'on fit de beaux rêves, tout éveillé cette nuit-là dans la cabane, car on peut bien penser que personne n'y dormit guère. Le lendemain matin, dès le point du jour, tout le monde était sur pied; on attendait déjà l'émissaire du sultan.

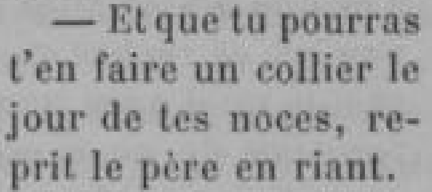
« Que va-t-il t'envoyer? demanda la femme à son mari. Ne t'a-t-il rien dit qui puisse te mettre sur la voie?

— Rien, dit l'homme.

— Je pense qu'il te nommera à quelque bel emploi.

— Peut-être!

— Moi, dit la fille aînée, je suppose qu'il t'enverra un grand ordre du royaume en diamant.



— Et que tu pourras t'en faire un collier le jour de tes noces, reprit le père en riant.

— Ne serait-il pas plus naturel, dit le fils, que le sultan envoyât à notre père une arme enrichie de pierreries.

— En y réfléchissant, reprit le père, comme j'ai avoué au Sultan que j'étais très-pauvre, je pense qu'il m'enverra tout simplement une bonne somme d'argent, c'est du reste ce que je souhaite le plus. »

A midi, personne n'avait encore paru, et l'anxiété était devenue si grande, que la pauvre famille toucha à peine au repas préparé par la mère.

Le jour était près de finir et on commençait à désespérer, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre sur la route près de laquelle se trouvait l'humble demeure du fermier.

Tous se précipitèrent devant la porte.

« C'est un officier de la cour, » s'écria la mère avec un accent plein d'émotion.

« Enfin! » soupira tout le monde.

En un clin d'œil l'officier fut devant eux.

« Je demande Omer le fermier, dit l'officier sans même descendre de cheval.

— C'est moi, » dit le père en s'avançant.

L'officier fouilla dans une petite poche de côté et en tira un très-petit paquet bien cacheté qu'il mit dans la main d'Omer.

« De la part du sultan notre maître, » dit-il.

Et sans attendre aucune réponse, il tourna la tête de son cheval et repartit avec une vitesse égale à

celle qu'il avait en venant. Omer resta un instant avec son petit paquet dans la main, il semblait stupéfait.

« Que peut-il y avoir là-dedans? disait-il, ce n'est pas une somme d'argent.

— C'est un gros diamant, dit la femme enchantée d'avoir trouvé.

— Tu as raison, reprit Omer, ce ne peut être qu'un diamant. »

Et il se hâta de rompre le cachet.

En effet, quelque chose de très-brillant se montra à leurs yeux, ce n'était pas un diamant, mais une très-petite boîte en cristal.

Omer l'ouvrit : elle ne contenait qu'un grain de blé! Toute la famille se regarda, et le désappointement pouvait se lire sur toutes les physionomies.

Un très-petit papier plié en quatre au fond de la boîte contenait ces mots :

« Nous ordonnons à tous les gouverneurs de nos provinces du royaume de livrer au nommé Omer, notre sujet, autant de terre qu'il pourra ensemencer avec le blé de sa récolte. Si le gouverneur apprend que ledit Omer a acheté du blé n'importe où, il lui fera immédiatement trancher la tête.

« Fait dans notre palais, etc. »

Et la signature du sultan suivait ces quelques lignes.

« Quelle odieuse plaisanterie! s'écria la femme d'Omer, est-ce là une récompense digne d'un sultan? »

Omer, qui semblait depuis quelques moments très-songeur et avait relu deux ou trois fois le petit écrit du sultan, dit :

« Mon fils, va me chercher un pot rempli de terre, que tu trouveras dans un coin de notre grenier, et tu me l'apporteras sur-le-champ. »

Le jeune homme obéit et rapporta le pot; Omer en vida le contenu sur la table, écrasa avec soin entre ses doigts la terre entièrement desséchée et la replaça dans le pot. Puis ayant fait un petit trou avec le doigt, il mit le grain de blé et le recouvrit légèrement de terre. Puis, s'étant fait apporter un verre d'eau, il l'arrosa soigneusement et le posa ensuite sur le rebord de son étroite fenêtre.

« Vous voyez ce pot de terre, mes enfants, dit-il, le premier d'entre vous qui y touchera risquera de recevoir ma malédiction. »



Le souverain daigna le recevoir. (P. 191, col. 2.)

La menace parut bien forte pour une chose de si peu d'importance. Néanmoins, comme le père avait l'air très-sévère en la prononçant, chacun se tut.

La destinée de ces pauvres gens ne subit donc aucun changement heureux, résultant du service qu'avait rendu le père au sultan.

Cependant le petit grain de blé se trouvait bien dans son pot de terre et commençait à montrer deux petites feuilles d'herbe verte qui prirent un rapide accroissement, grâce aux soins que lui donnait le fermier. Et deux mois après avoir été mis dans la terre il était devenu une véritable plante. Bientôt trois beaux épis se formèrent en haut de la tige, les épis favorisés par le soleil prirent une belle couleur jaune; enfin, lorsqu'il présenta tous les signes de maturité, alors, avec une certaine solennité, Omer posa un matin le pot et la tige de blé sur la table et sépara les épis avec des ciseaux; puis il en égraina le contenu et serra les grains dans la petite boîte.

« Voilà la première moisson que je fais depuis bien longtemps », dit-il. Et ayant compté les grains de blé, il y en avait cinquante, Omer plaça la petite boîte dans un tiroir dont il prit la clé et continua à aller comme à l'ordinaire donner des leçons de lecture aux petits enfants du village. L'été se passa; à la fin de l'automne, lorsque tous les fermiers des environs commencèrent à labourer leurs champs et

à faire leurs semailles, Omer prit sa bêche et se mit à retourner la terre d'un petit terrain situé derrière sa cabane, puis, comme les autres, fit sa semaille, mais avec quel soin minutieux il déposa chacun de ses cinquante grains de blé !

Sa femme et ses enfants le regardaient faire et semblaient considérer comme une innocente manie cette idée de faire de la culture dans un si étroit espace. Ils ne rirent plus lorsqu'à la fin de l'été Omer fut obligé d'acheter un sac d'assez bonne dimension pour y enfermer le produit de sa récolte.

« Tiens ! dit sa femme, il y aurait là de quoi faire quelques livres de bon pain.

— Garde-t'en bien, dit Omer, et surtout que personne n'y touche. »

Puis il alla trouver un de ses voisins :

« Voisin Abou, lui dit-il, n'avez-vous pas un grand champ aux portes de la ville?

— Oui, répondit l'autre, de bonne terre à blé.

— Eh bien, reprit Omer, voulez-vous me le louer?

— Et avec quoi me payerez-vous le fermage?

— Je vous demande deux ans de crédit, vous savez que je suis un honnête homme.

— Je ne doute pas de votre honnêteté, mais de vos moyens, et je vous crois trop pauvre pour pouvoir vous acquitter dans deux ans. »

Ces paroles firent réfléchir Omer.

« Je vois, pensa-t-il, que je n'inspire aucune confiance, il faut donc que j'aille trouver le gouverneur de la province. »

Quoique la capitale de la province fût fort éloignée du lieu où habitait Omer, il prit courageusement son parti. Le lendemain, dès l'aurore, ayant mis quelques provisions frugales dans son petit bissac, il se mit en route. Il avait eu grand soin de mettre dans sa poche la plus sûre le billet du sultan.

La route était très-longue, car, n'ayant que fort peu d'argent, il la fit tout entière à pied. Enfin, après plusieurs jours de marche, il se trouva devant le palais du gouverneur.

En voyant un homme en si triste équipage, la première chose qu'on fit, ce fut de lui refuser l'entrée du palais. En effet, le pauvre Omer, avec ses vêtements usés, sa longue barbe, son bâton, son chien maigre, avait plutôt l'air d'un mendiant que d'un honnête homme; mais lorsqu'il eut montré le sceau de cire verte qui indiquait que le papier venait directement du prince, toutes les portes s'ouvrirent devant lui, et il pénétra sans difficulté jusqu'auprès du gouverneur.

Dès que celui-ci eut pris connaissance du papier qu'Omer lui présentait, il donna aussitôt ordre qu'il fût conduit dans un des plus beaux appartements du palais.

On lui fit prendre un bon bain suivi d'un excellent souper, et après une nuit de profond sommeil qui répara ses forces, il trouva près de lui un costume tout neuf.

Il achevait de s'habiller lorsque l'officier qui lui avait servi de guide la veille vint lui dire que, s'il était prêt, il allait le conduire aux environs de la ville afin qu'il pût choisir un champ à sa convenance parmi ceux dont pouvait disposer le gouverneur.

Omer, enchanté d'une pareille proposition, suivit avec empressement le jeune officier.

Son choix s'arrêta sur une grande et belle pièce de terre située au flanc d'un coteau, traversée par un petit ruisseau qui amenait une douce fraîcheur.

L'officier ne fit aucune objection à la demande que fit Omer, d'en prendre immédiatement possession, et après avoir reçu ses remercîments, il quitta le nouveau propriétaire le laissant libre d'examiner tout à loisir le don magnifique qu'on venait de lui faire. Omer resta quelques heures à réfléchir, puis il se décida à reprendre le chemin de sa maison.

Il arriva après plusieurs jours de marche qui lui parurent bien moins longs que ceux de la semaine précédente, car une joyeuse espérance le soutenait et l'aidait à faire le voyage.

Il fut reçu avec joie et émotion par sa famille, dont il était tendrement aimé, et le récit de tout ce qui lui était arrivé rendit très-heureux ceux qui l'écoutaient.

« Et maintenant que vas-tu faire? lui demanda sa femme.

— Je vais prendre une grande résolution, répondit Omer : nous allons tous quitter notre cabane et aller nous installer dans le beau champ que le visir m'a concédé. »

Toute la famille partit donc et se rendit dans la province voisine; les semaines qui suivirent cette installation nouvelle furent très-difficiles à passer, il fallut pourvoir à toutes les nécessités de la vie, car Omer ne voulut pas vendre la plus petite partie de son sac de blé, quoiqu'il en trouvât un bon prix; la récolte ayant été très-mauvaise cette année-là. Il ne voulut même pas se construire une cabane avant que son champ eut été défriché et que le précieux sac de blé eût été répandu dans les sillons. Mais combien il eut à se louer de ses peines et de sa persévérance ! Au bout de quelques mois, il recueillait une moisson superbe, et une grande meule formée de lourdes gerbes s'élevait devant la tente, qui depuis longtemps était l'unique abri de toute la famille.

Il fallut alors retourner encore chez le gouverneur.

« Seigneur, dit Omer lorsqu'il fut introduit, je viens de nouveau vous demander de la terre pour semer ma future récolte.

— Je te reconnais, lui dit le gouverneur, je vais donner l'ordre qu'on te donne le double de terre que tu as eu.

— Ce n'est pas assez, dit Omer.

— Que te faut-il donc?

— Il m'en faut dix fois autant et vous ne pouvez me refuser, car c'est d'après l'ordre du sultan. »

Le gouverneur relut la lettre qu'Omer lui présentait.

« Il te faudra un jour toute la terre de la province, » dit-il.

Omer sourit tout en s'inclinant pour reprendre la précieuse lettre, car il commençait à être de l'avis du gouverneur, et il pensait qu'il pourrait bien un jour posséder toutes les terres de la province.

En effet, grâce à la fécondité du sol, grâce surtout au travail incessant d'Omer et de sa famille, d'immenses et magnifiques champs de blé ne tardèrent pas à couvrir toutes les plaines et les collines du pays. Ce ne fut plus alors avec une paire de ciseaux que le riche Omer faisait la moisson du pauvre petit grain de blé envoyé par le sultan, mais avec l'aide de robustes moissonneurs qui entassaient les gerbes blondes dans de grands chariots, pour les conduire aux granges, dont la maison d'Omer était alors entourée.

Omer était donc devenu riche et heureux par le don ingénieux du sultan.

Un jour, il annonça à sa famille que les terres disponibles de la province étant devenues sa propriété, il allait se rendre près du sultan pour lui faire connaître le résultat de son travail. Il partit donc sur son propre cheval et revêtu d'un costume contrastant beaucoup avec celui qu'il avait autrefois porté le jour de sa rencontre avec le sultan. Le souverain ne l'avait pas oublié, il daigna le recevoir en personne.

« Que viens-tu me dire, ami Omer? demanda-t-il.

— Seigneur, répondit Omer, je viens mettre aux pieds de Votre Hautesse l'expression de ma profonde reconnaissance: le grain de blé dont vous m'avez fait cadeau a si bien multiplié, que je suis aujourd'hui un des plus riches propriétaires de la province que j'habite. Dieu a béni mes efforts, et ma prospérité est complète, le gouverneur n'a plus aucune terre dont il puisse disposer en ma faveur.

— Et tu viens m'en demander d'autres? dit le sultan.

— Non, seigneur, celles que j'ai me suffisent, et ce serait abuser de la générosité de Votre Hautesse que de ne pouvoir mettre un terme à mon ambition.»

Le sultan écouta ses paroles avec étonnement, puis il parut réfléchir profondément.

« Tu ignores, lui dit-il enfin, que tu viens de sauver la vie à des milliers d'hommes.

— Comment cela? demanda Omer stupéfait.

— Écoute : Au moment où tu es entré, je venais de me décider à déclarer la guerre au sultan de Lahore, mon voisin; ses provinces qui touchent les miennes sont d'une fertilité admirable, et je désirais m'en rendre maître. Je suis le plus fort, et il est probable que j'aurais eu la victoire, mais ta modération vient de me donner un conseil, et je ne veux pas qu'un de mes sujets ait été plus sage que moi : je renonce à cette guerre. Adieu, sois heureux et continue à donner le bon exemple, on ne sait jamais combien sont nombreux les bons résultats qu'il peut produire. »

Mme LÉONIE D'AUNET.

LES CARTES A JOUER[1]

Dès le XVe siècle, il y eut des cartes essentiellement françaises, le jeu de piquet. Ces cartes dites de Charles VII détrônèrent les tarots italiens et les cartes de Charles VI. On les attribue généralement à Étienne de Vignoles, dit La Hire, l'un des plus braves chevaliers du temps. Alors apparurent nos quatre couleurs : les cœurs, armes parlantes du célèbre argentier de Charles VII, remplacèrent la coupe; les deniers devinrent des carreaux ou fers de flèche et les épées des piques, en l'honneur des frères Bureau, Jean et Gaspard, grands maîtres de l'artillerie; des trèfles peignirent à merveille les fleurs du sureau héraldique d'Agnès Sorel.

Les noms que portèrent les nouvelles cartes, les cartes de Charles VII, subirent la triple influence du souvenir des Sarrasins, des idées chevaleresques et des événements de l'époque : ainsi Corsube, chevalier de Cordoue; Roland, le fameux neveu de Charlemagne; « la reine en toi me fie qui pourrait bien être Jeanne d'Arc; » la reine Tromperie qui n'est autre qu'Isabeau de Bavière.

Après les cartes de Charles VII, viennent dans nos collections celles de Louis XII. Mêmes couleurs, mêmes devises, autres noms : Charles pour le cœur, César pour le carreau, Artus pour le trèfle, David pour le pique. Les dames s'appellent Hélène, Judic, Rachel et Bersabée, probablement Bethsabée.

Sous François Ier, César passa au cœur, Judic passa au cœur et, pour la première fois, les valets portèrent des noms : La Hire, c'est-à-dire Étienne de Vignoles, Hector de Trois, Ogier le Danois; mais ces noms furent bientôt changés : Prien Roman, Capita Fili, Capitane Vallant, et le cartier pour le pique.

Au temps de Henri II les figures furent à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, David, Alexandre, César et Charles représentant les quatre grandes monarchies de Judée, de Grèce, de Rome et de France.

Avec Henri III, bouleversement complet : les rois devinrent Constantin, Auguste, Clovis et Salomon; les reines, Didon, Élisabeth, Clotilde et Penthésilée; quant aux valets, noblesse, chasse à cour et à pied.

Au XVIIe siècle, les cartes, images assez fidèles des mœurs et des modes du temps, reprirent des allures toutes guerrières sous Henri IV; quelque cin-

1. Suite et fin. — Voy. pages 150 et 167.

quante ou soixante ans plus tard, elles se firent aimables dans les mains des dames de Rambouillet et célébrèrent les louanges de La Calprenède et de Scudéry avec les Cyrus et les Sémiramis, Roxane et Ninus, Pompeïa, Hélène, Roger, Renaud, etc., etc. Vers la fin du siècle parurent les cartes gastronomiques : le cœur représenta la viande, trèfle le poisson, carreau la volaille et pique les salmis ; le roi de cœur trôna sur un bifteck, celui de trèfle sur un hareng, carreau eut un dindon, et pique un pâté.

Changements et changements encore sous Louis XV et Louis XVI dans les cartes à jouer.



Reine de cœur, XVIe siècle.



Valet de trèfle, XVIIe siècle.

Enfin les cartes de la « République française, une et indivisible » : les rois détrônés, de par le peintre David, par quatre philosophes : Voltaire, Rousseau, La Fontaine et Molière, puis par des génies, génie de la guerre, du commerce, de la paix et des arts ; les dames supplantées par des libertés : la liberté des cultes, des professions, du mariage et de la presse ; les valets chassés par des égalités, égalité de rang, de couleur, des droits et des devoirs.

Un instant, sous l'Empire, on joua avec des Joséphines, des Napoléons et des personnages de leur cour.

On peut dire que les cartes de la Restauration affichèrent bien quelques prétentions à la sentimentalité avec les quatre couleurs, rose, cœur, lys et pensée, et les quatre as, amour, vivent les Bourbons, union et fidélité. Quant aux rois : François Ier, Henri IV, Louis XIII et Louis XVI ; les dames : Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, la France et Marie-Antoinette ; les valets, pompeusement décorés du titre de chevalier : Bayard, Sully, Richelieu, le duc de Berry.

Transformées une dernière fois, les cartes à jouer devinrent ce que nous les voyons et, à vrai dire, ce que Vignoles les avait faites : pique, David, le roi des Hébreux ; trèfle, Alexandre, l'Alexandre des Grecs ; carreau, César, Jules-César ; cœur, Charles le Grand, ou Charlemagne ; ce sont donc encore les quatre grandes monarchies : Charlemagne ne représente pas seulement le grand roi des Francs, mais tous les rois ses successeurs. Les dames de notre jeu actuel rappellent les femmes célèbres, à différents titres, qui vivaient au temps de Charles VII : c'est sa mère, Isabeau de Bavière, notre reine de cœur ; c'est la reine elle-même, Marie d'Anjou, dans Argine, trèfle, Argine, anagramme de *Regina*, reine ; c'est Jeanne d'Arc dans Pallas, la belliqueuse déesse, pique ; enfin Rachel, carreau, est la personnification d'Agnès Sorel. Nos quatre valets : pique, Ogier, l'ancien Hogier, le fameux Ogier le Danois, l'un des preux des temps passés ; trèfle, Lancelot, le héros du poëme roman du chevalier du Lac ; carreau, Hector, toujours l'Hector troyen ; cœur, La Hire, le brave de Charles VII, et l'inventeur de nos cartes françaises.

Mme Barbé.



Mali examinait les cadavres. (P. 194, col. 1.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XIX

Le capitaine Doda.

Pendant huit jours, les fugitifs cheminèrent à travers l'épaisse forêt, évitant les lieux habités et suivant la crête même des montagnes qui dominent la rive gauche du Satledj. Le grand nombre d'animaux sauvages qui peuplent ces régions presque vierges de toute présence humaine les obligeait, comme dans le Téraï, à chercher chaque nuit un refuge sur quelque gros arbre. Puis, pour ménager les forces de Berthe, on faisait une courte marche dans la matinée, on se reposait pendant le fort de la chaleur et on franchissait encore un certain nombre de lieues avant la tombée du jour.

La jeune fille supportait du reste vaillamment ces rudes épreuves, et son inaltérable bonne humeur soutenait le courage et l'espoir de ses compagnons.

Quelque lente que fût la marche, le huitième jour, la petite troupe atteignit le dernier versant de la montagne et vit se dérouler devant elle l'immense et uniforme plaine du Pendjab, qui s'étend, arrosée par les cinq magnifiques rivières qui lui ont valu son nom[1], de l'Himalaya aux montagnes de l'Afghanistan.

« Nous sommes maintenant hors de l'atteinte des gens de Pandarpour, dit Mali; mais allons-nous trouver ici des amis ou des ennemis ?

— Cependant, dit André, le Pendjab est une province anglaise, et nous sommes sûrs d'y être protégés.

— Oui, reprit le charmeur, si les Anglais ont été les vainqueurs. Sinon, nous allons retomber au milieu des rebelles et nous n'avons en ce cas aucune merci à attendre. De toute façon, la retraite nous est fermée, donc avançons et peut-être à force de prudence réussirons-nous à passer encore ici. Si

1. Suite. — Voyez vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 177.

1. Le mot *Pendjab* ou mieux *Pantchdb*, signifie le pays des cinq rivières : cette contrée est en effet sillonnée du nord au sud par le Satledj, la Ravi, le Tchinab, le Djelam et l'Indus, ce dernier recueillant l'énorme volume d'eau que lui apportent ces quatre grandes rivières.

nous pouvons gagner le Rajpoutana, nous sommes sauvés, car les nobles Fils de roi ne s'abaisseront jamais jusqu'à devenir des assassins. En tous cas, nous serons bientôt fixés. J'aperçois là-bas un gros village. Nous allons y entrer, et d'après ce que nous diront les habitants nous verrons ce qu'il nous reste à faire. »

En effet, à quelques kilomètres du pied de la montagne un énorme bouquet de manguiers, formant un îlot de verdure au milieu de la plaine nue, révélait la présence d'un village.

Les fugitifs se dirigèrent de ce côté, s'attendant à chaque instant à rencontrer quelque paysan vaquant aux travaux des champs, car le soleil était levé depuis deux heures et l'instant propice. Cependant ils atteignirent les abords du bourg sans faire aucune rencontre.

Un silence étrange régnait sur la campagne; on n'entendait aucun des bruits habituels, ni les voix joyeuses des laboureurs on des bergers, ni le grincement des meules à grain dont la marche ne s'arrête jamais, ni les cris des volailles ou du bétail.

Aussi les compagnons de Mali se sentirent-ils saisis d'une vague appréhension en atteignant le village.

A peine y eurent-ils pénétré, qu'un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux. Les habitations n'étaient plus que des carcasses noircies, à demi remplies de poutres et de meubles calcinés. Dans les rues désertes s'étalaient de larges mares de sang, preuves évidentes que toute cette désolation était d'œuvre récente. Enfin, à l'extrémité du village était entassé un monceau de cadavres.

Berthe recula d'épouvante à cette vue, mais ses compagnons coururent vers le charnier. André arrivé le premier se retourna en s'écriant joyeusement:

« Ce sont des rebelles! Les Anglais doivent être les maîtres du pays, nous sommes sauvés! »

Mali examinait à son tour les cadavres.

« En tous cas, dit-il, il s'est livré ici un combat, car je vois parmi ces malheureux des cipayes qui portent encore la couronne anglaise sur leurs boutons; ceux-là n'étaient donc pas des rebelles. Vous savez qu'un des premiers ordres de Nana a été de recommander aux soldats révoltés de conserver leurs uniformes, mais d'en faire disparaître tout emblème rappelant la domination anglaise. Il est donc bien difficile de juger, d'après ce que nous voyons, quel est le parti qui a eu la victoire. Espérons qu'elle est restée à nos amis. »

Après avoir pris un instant de repos, les fugitifs s'éloignèrent de ce lieu sinistre. Ils marchèrent à travers la plaine une partie de la journée et, vers le soir, ils atteignirent un autre grand village. Là encore la guerre avait laissé les traces de toutes ses horreurs. Les rues étaient jonchées de cadavres et pas une maison n'avait échappé à la torche incendiaire. Tous les habitants avaient fui.

« C'est affreux, s'écria Berthe toute tremblante, Que s'est-il donc passé dans ce malheureux pays? Est-il possible que des hommes se montrent aussi sauvages!

— Ah! mademoiselle, dit le vieillard, comment puis-je vous répondre? Quels sont les coupables? Certes, nul plus que moi ne réprouve les horribles forfaits de mes compatriotes, et ma conduite atteste combien peu je partage leurs sentiments. Mais ces malheureux ne sont-ils pas excusables? Autrefois ces riches plaines, ces superbes montagnes, l'incomparable Inde en un mot, étaient leur bien, leur propriété. Leurs ancêtres y avaient construit des villes, érigé des monuments, élaboré de sages lois et une civilisation raffinée, alors que votre froide Europe n'était, dit-on, encore qu'un marais pestilentiel. Puis, après bien des siècles, les Européens attirés par la renommée de nos richesses sont venus dans ce pays, d'abord humbles, pleins de bonnes paroles. Au lieu de les chasser comme l'ont fait nos voisins les Chinois, nous autres Hindous, nous avons accueilli avec douceur les Occidentaux, nous leur avons ouvert nos villes, nous leur avons livré une part de nos trésors. Ils se sont insinués peu à peu parmi nous, profitant de nos querelles, de nos dissensions. Enfin devenus les plus forts, ils ont pris pour prétexte que notre peau était jaune, que nous adorions des idoles, et ils nous ont tout enlevé, nos villes et nos champs; ils ont considéré notre bien comme à eux et ils se le sont partagé. Aujourd'hui les Hindous opprimés se soulèvent contre leurs maîtres. Qui peut dire que ce n'est pas leur droit? Ce qui les condamne, c'est qu'au lieu de se lever comme des hommes et de combattre en soldats, ils ont rampé comme des tigres pour égorger des gens sans défense, des femmes et des enfants. Aussi tous les honnêtes gens se sont écartés d'eux et, quoi qu'ils fassent, les révoltés seront écrasés. Mais encore une fois sont-ils les seuls coupables?

— Non, dit André, il faut avouer que c'est à nous autres Européens que remonte la source de tous ces épouvantables malheurs. Une chose pourtant me console, c'est que les Français, mes ancêtres, un moment les maîtres de l'Inde, avaient su adoucir leur conquête au point de se faire aimer de leurs sujets.

— C'est vrai, reprit Mali, les Français ont été pour nous non pas des maîtres, mais des frères, et leur souvenir nous est toujours resté cher. L'Inde entière pleure encore leur départ. »

La petite troupe dut se contenter de trouver un abri pour la nuit parmi les ruines du village. Mais le lendemain encore on ne rencontra que des bourgades abandonnés. Le pays était désert, les provisions commençaient à s'épuiser; Mali proposa donc de tenter de sortir de cette contrée désolée, et, au lieu de continuer leur marche vers Lahore, les fugitifs se dirigèrent vers le sud, c'est-à-dire vers Patiala.

Au bout de deux jours de marche ils aperçurent

enfin un village que la guerre semblait avoir épargné. De hautes colonnes de fumée bleuâtre s'élevaient au-dessus des maisons et montaient lentement dans l'atmosphère tranquille. Un instant les fugitifs crurent à un incendie, mais en approchant ils virent que toute cette fumée était produite par des fours de potiers, autour desquels allaient et venaient paisiblement les ouvriers. Ils approchèrent donc, et, s'étant adressés à ces hommes, ils apprirent que ce village s'appelait Tchati, qu'il était situé à dix lieues de Patiala et que sa population était entièrement composée de potiers de basse caste.

Rassurés par ces renseignements, les voyageurs entrèrent dans le village et se firent indiquer la maison du brahmane, le chef religieux de la communauté. Ce dernier, un vénérable vieillard, accueillit amicalement les fugitifs et leur offrit l'hospitalité dans sa demeure.

Mali présenta ses compagnons au brahmane, en désignant André et Berthe comme ses enfants, puis il dit à son hôte :

« Nous arrivons de Pandarpour où le vénérable Mahadji nous avait invités pour assister aux cérémonies célébrées en cette ville en l'honneur des fiançailles du prince-héritier avec la Doulân Sircar, la nièce du puissant Doundou Pant, seigneur de Bihtour...

— Dites plutôt de Sa Hautesse Nana, le roi des Maharates, interrompit le prêtre. Ignorez-vous donc que celui que vous appelez le prince Doundou est aujourd'hui le maître de l'Inde et que, après avoir chassé les Anglais de toutes les places de la vallée du Gange, il a envoyé ses armées les poursuivre jusque dans le Nord ! Déjà il s'est emparé de Delhi, de Meerut, de Patiala, et son lieutenant, le capitaine Doda, lutte en ce moment même non loin d'ici pour enlever la route de Lahore que défend encore une poignée d'Anglais aidés de quelques Sikhs.

— J'ignorais en effet cela, reprit Mali, et vous me voyez tout confondu par ces étonnantes nouvelles; elles n'ont pas encore franchi l'Himalaya, car à notre départ de Pandarpour le roi lui-même, que j'ai eu l'honneur de voir, les ignorait. Qui aurait jamais cru que la puissance de nos maîtres s'écroulerait ainsi? Les gens de ce pays ont donc fait cause commune avec Nana?

— Je ne puis dire que nous ayons tous accueilli avec joie les partisans de Nana, répondit le brahmane. Qu'avons-nous à gagner à cette guerre? Les Anglais nous laissaient paisiblement vaquer à nos affaires. Mes administrés écoulaient avec profit leurs poteries et les produits de leurs champs. Aujourd'hui, sous prétexte de nous délivrer, les gens de Nana nous ruinent; ils brûlent les villages, saccagent les fours et pillent les vergers. C'est ainsi qu'ils ont, il y a huit jours, anéanti le village voisin de Kolar. Nous tremblons pour nous-mêmes et nous attendons anxieusement la fin de la lutte. Ce n'est pas, ajouta-il prudemment, que tous mes vœux ne soient pour notre souverain légitime, le haut et puissant Nana Sahib, et je prie chaque jour Karticeya, le dieu de la guerre, de lui accorder la victoire. »

Il ressortait clairement de cette conversation que le vieux brahmane inclinait sourdement pour les Anglais, mais tremblait devant les rebelles. Il eût donc été imprudent de se confier à lui; Mali et ses compagnons résolurent en conséquence d'observer scrupuleusement les rôles qu'ils avaient adoptés. Cependant ils profitèrent des bonnes dispositions de leur hôte pour passer la journée à Tchati et s'y reposer de leurs fatigues.


Pas une maison n'avait échappé à la torche. (P. 194, col. 1.)

Le soir venu, les fugitifs se retirèrent dans une des chambres de la maison du vieux prêtre, et déjà ils se livraient au sommeil, quand un coup de canon peu éloigné vint ébranler les faibles murailles de l'habitation. Ce coup isolé fut suivi de plusieurs autres et, bientôt la terre trembla sous les effets de formidables décharges d'artillerie.

« Debout, mes enfants, s'écria Mali, et fuyons; c'est la bataille ! »

En un instant la petite troupe fut sur pied et se précipita hors de la chambre.

« C'est la bataille! » leur cria à son tour le vieux brahmane en les voyant entrer dans la pièce où il se tenait au milieu d'un groupe de paysans. Tous ces gens, affolés par la terreur, parlaient à haute voix et se démenaient comme des fous.

« Il faut fuir, quitter le village, leur dit Mali; si nous attendons plus longtemps, nous serons tous brûlés ici, car bientôt les boulets auront mis le feu à ces toits de chaume.

— La fuite est impossible, répondit un des paysans; partout la bataille nous enveloppe, et sortir d'ici serait courir à une mort certaine. J'ai essayé tout à l'heure de fuir à travers la campagne, mais les balles sifflaient autour de moi comme une volée de perruches effarouchées, et j'ai dû regagner les maisons en rampant sur le sol.

— Que faire alors? dit André qui serrait contre lui sa sœur épouvantée.

— Restez ici, dit simplement Mali, je vais aller voir moi-même quel parti nous avons à prendre. »

Il sortit et revint dix minutes après. Tous les assistants se pressèrent autour de lui.

« Je viens de faire le tour du village, dit-il; il est en effet impossible de fuir en ce moment. La bataille nous enveloppe, mais il faut nous tenir prêt à partir; le combat semble s'éloigner vers le nord, peut-être d'ici à une heure pourrons-nous fuir dans une direction opposée. Quant à vous, mes enfants, dit-il à ses compagnons, restez dans votre chambre et soyez prêts au premier signal. »

Pendant une partie de la nuit, la bataille fit rage autour de Tchati; quelques boulets frappèrent ses maisons et allumèrent plusieurs incendies qui heureusement ne se propagèrent pas. Enfin, vers le matin, l'artillerie se tut, les feux de mousqueterie semblèrent s'éloigner, et les paysans posés en vedette vinrent annoncer que les troupes anglaises battaient en retraite, poursuivies l'épée dans les reins par les soldats du Peïchva.

A cette nouvelle, tous les assistants firent retentir la chambre des cris enthousiastes de : « Vive Nana Sahib! vive le Peïchva! »

« Allons, vite! partons! » cria Mali à ses compagnons. Et, saluant brièvement leur hôte, les fugitifs gagnèrent la porte. Il était déjà trop tard. Au même moment la colonne rebelle entrait dans le village. Aller à sa rencontre eût été trop périlleux. Sur un signe de Mali, les jeunes gens rentrèrent à sa suite dans la demeure du brahmane et se dissimulèrent parmi les paysans.

Un instant après, un cavalier richement vêtu, précédant une troupe de soldats déguenillés, s'arrêtait devant la maison. Il sauta lestement à bas de sa monture et pénétra dans la pièce principale, suivi de sa bande.

« Holà! cria-t-il rudement en entrant, n'y a-t-il donc personne ici pour souhaiter la bienvenue aux libérateurs de la patrie? Où est donc le maître du logis?

— Me voici, dit le prêtre en accourant et s'inclinant humblement devant l'officier. Je n'étais pas averti de votre venue, et...

— Suffit! je suis le capitaine Doda, lieutenant-général de l'armée du Nord de Sa Hautesse le Peïchva, toujours victorieux. Je viens d'administrer à messieurs les Anglais une volée dont ils se souviendront de longtemps. Mais cette nuit de combat m'a mis sur les dents et j'ai choisi ta maison pour m'y reposer. Qu'on m'apporte d'abord à boire et à manger et qu'on veille aux besoins de mes gens. Et vite! sinon la corde et le feu aux mécontents. »

Pendant que le brahmane et ses gens, tremblant de terreur, se multipliaient pour servir le capitaine, Mali et ses compagnons cherchaient à gagner le dehors. Ils parcoururent la maison et ses dépendances sans trouver une issue. Force leur fut de revenir dans la pièce voisine de celle où se tenaient les soldats.

« Je vous en supplie, dit le charmeur à ses compagnons, quoi qu'il arrive, conservez votre calme et surtout tâchez que les rebelles ne vous aperçoivent pas. Restez dans cette chambre sans bouger, peut-être pourrons-nous fuir. »

Le danger était sérieux et les chances de salut paraissaient bien faibles au vieux charmeur, mais il dissimulait ces craintes aux pauvres enfants. Du premier coup d'œil il avait reconnu dans le capitaine un des plus farouches séides de Nana, celui-là même qui avait présidé au pillage de la factorerie de M. Bourquien et qui plus tard avait été chargé d'escorter Berthe à Pandarpour. Fort heureusement la jeune fille n'avait pas aperçu son ancien geôlier; autrement elle eût compris toute l'étendue du péril que couraient elle et les siens.

Pendant ce temps le capitaine buvait et mangeait, et, tout en engloutissant arak et pilau, il racontait aux assistants ses triomphants exploits. Il entrecoupait ses récits de pillage et de meurtre de formidables éclats de rire qui ébranlaient toute la pièce. Ce qu'il ne racontait pas, c'est que depuis deux semaines il battait en retraite devant les forces anglaises et sikhs combinées et que cette nuit même il s'était vu sur le point d'être enveloppé, quand soudain, par une manœuvre inexplicable, les Anglais avaient lâché pied et battu rapidement en retraite. Le capitaine s'était gardé de les poursuivre, ce qui ne l'empêchait pas de crier :

« Par Kali! je crois que nous n'avons pas épargné un seul de ces fuyards. Il fallait les voir tomber les uns sur les autres ou s'arrêter pour demander merci. Que Siva me pardonne! mais mon bras était si las, que je ne pouvais plus frapper, et je me suis contenté de faire fouler les misérables sous les pieds de mon cheval. Je vais dès aujourd'hui envoyer un émissaire porter la nouvelle de cette victoire décisive à notre fidèle allié le roi de Pandarpour.

— Précisément, dit le brahmane avec empressement, j'ai ici, dans ma maison, une troupe de Nâts qui arrivent de cette ville.

— Ah! s'écria le capitaine, je suis heureux de cette coïncidence; ces braves gens pourront me donner des nouvelles de mes amis et se chargeront de retourner annoncer ma victoire. Qu'on les fasse venir! »

Mali, qui avait tout entendu de la pièce voisine, n'eut que le temps de murmurer à ses compagnons : « Ne bougez pas! » et il entra dans la salle.

« Voici, dit le brahmane en présentant le charmeur au capitaine, un des Nâts de Pandarpour. »

L'officier laissa échapper un cri de surprise.

« Comment! c'est toi, Mali!

— Moi-même, seigneur capitaine.

— Et que diable as-tu été faire à Pandarpour?

— Ce que je fais partout, dit le charmeur, faire danser mes serpents et divertir le peuple par les tours d'adresse de mon compagnon.

— Et quel est ce compagnon? continua le capitaine.

— Vous allez le voir. Miana! » appela le charmeur. Le jeune Hindou entra dans la salle, son singe sur l'épaule.

« Salue le seigneur capitaine, lui dit Mali; il désire t'interroger.

— Nullement, dit l'officier brusquement; sa vue me suffit. C'est à toi, Mali, que j'ai affaire. Sache que des rapports précis m'ont été envoyés sur toi de Cawnpore par Sa Hautesse Nana. Tu y es accusé de trahison, et l'ordre m'est donné de me saisir de ta personne et de te faire fusiller.

— Puis-je savoir, répondit le charmeur avec calme, comment j'ai mérité un châtiment aussi impitoyable?

— On t'accuse de trahir ton pays et de faire cause commune avec nos ennemis. C'est toi, dit-on, qui as fait évader M. Bourquien, l'ennemi personnel de notre maître, et c'est toi aussi qui as soustrait à notre vengeance son fils, le jeune André. Crois-tu que ces crimes ne méritent pas la mort? Mais avant de t'envoyer rejoindre tes amis les Sahibs dans le sombre Patal, je tiens à savoir ce que tu as à dire pour ta défense.

— Rien, répondit Mali; à quoi me servirait de me défendre puisque je suis condamné à l'avance.

— Au moins m'apprendras-tu ce que tu as été faire à Pandarpour?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Ah! c'est ainsi! s'écria le capitaine furieux; eh bien! tu vas mourir. Qu'on emmène ce chien et son compagnon, et qu'on les fusille. Non, qu'on les pende par les pieds; c'est une mort plus lente et digne de pareils traîtres. »

André et Berthe avaient tout entendu de la pièce voisine. Oubliant toute prudence, n'écoutant plus que leur affection pour ces deux honnêtes hommes qui allaient mourir pour eux, ils entrèrent dans la chambre. Berthe se jeta au cou du vieux charmeur, tandis qu'André se plaçait devant Miana comme pour le couvrir de son corps.

Berthe se jeta au cou du charmeur. (P. 197, col. 2.)

« Tuez-nous avec eux! s'écrièrent ensemble les deux enfants, ou laissez-nous mourir seuls, car nous sommes seuls coupables. »

Il est impossible de dépeindre la stupéfaction du capitaine Doda en voyant surgir devant lui André et Berthe, surtout cette dernière qu'il croyait toujours

à Pandarpour. Le soudard se leva chancelant d'émotion et d'une voix terrible il s'écria :

« Gardes, emparez-vous de ces hommes. Que personne ne touche à cette jeune fille. »

En un clin d'œil, Mali et les deux jeunes gens furent saisis et désarmés par les soldats.

Berthe, restée libre, se tenait debout au milieu du cercle de paysans et de gardes. Le capitaine, en proie à une rage folle, avait tiré son épée et se promenait à travers la salle en brandissant furieusement son arme. On sentait que sa cervelle obtuse essayait de débrouiller le mystérieux problème qui se posait devant lui. Qu'allait-il faire de ces hommes? Quel châtiment assez terrible allait-il imaginer? Comment avaient-ils réussi à délivrer celle qu'il avait si bien enfermée et dont il répondait sur sa tête au terrible Nana? Où la mettrait-il en sûreté maintenant? Toutes ces pensées se croisaient et s'enchevêtraient dans son esprit. On voyait que le sang lui montait aux yeux et que sa colère allait éclater terrible.

Un silence de mort régnait dans la salle. Soldats, paysans, brahmanes, contemplaient avec stupéfaction cette scène inexplicable.

Tout à coup une voix douce et fière s'éleva : c'était Berthe qui parlait.

« Pourquoi te démènes-tu ainsi, Doda, comme un tigre dans sa cage? As-tu déjà oublié ton métier et trembles-tu d'ajouter quelques innocents à la longue liste de tes victimes? Je sais que tu es incapable de pitié, et, si tu hésites, c'est que tu cherches quelle nouvelle torture tu pourrais infliger à tes prisonniers. Allons, sois généreux, frappe vite et toi-même, et que je sois ta première victime.

— Ne raillez pas, princesse, vociféra le bandit, ou devant vous je fais couper par morceau, lentement, chacun de ces misérables. Vous savez bien que leur sort et le vôtre n'ont rien de commun. Je réponds sur ma tête de vous et nul n'oserait toucher à un de vos cheveux.

— Tu ris, Doda, reprit courageusement la pauvre enfant; que tu le veuilles ou non, si mes amis meurent, je meurs. Regarde ceci, c'est la liberté ! » et elle lui montra un stylet acéré qu'elle avait tenu caché dans sa main.

L'officier fit un geste brutal pour saisir l'arme, mais la jeune fille l'arrêta en lui disant :

« Si tu bouges, j'enfonce cette arme dans ma poitrine. Écoute ce que je vais te proposer : rends la liberté à mon frère et à ses compagnons, et je te jure, dès qu'ils seront en sûreté et hors d'atteinte, de jeter ce poignard et de me laisser conduire docilement où tu voudras. »

Doda hésitait. Il essaya encore par ruse de surprendre Berthe, mais la pauvre enfant était sur ses gardes. Alors, se voyant déjoué, le bandit s'écria : « Eh bien, puisque tu le veux, vous mourrez tous ! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LES ÉVENTAILS

Depuis quelque cinquante ans le monde entier est tributaire de la France pour l'éventail, et notre supériorité en ce genre s'affirme pleinement à l'Exposition universelle. Rien de plus joli, de plus charmant que les vitrines où nos éventaillistes ont étalé leurs merveilles : c'est à faire rêver. Aussi ce petit coin est-il constamment assiégé par la foule. Les femmes, les jeunes filles y accourent : c'est tout naturel. Les artistes qui n'ont voulu d'abord n'y donner qu'un coup d'œil, ne s'en peuvent éloigner : c'est plus naturel encore, car la plupart des éventails exposés sont de véritables chefs-d'œuvre.

On ne sait auquel donner la préférence : délicieuses peintures, riches dentelles, Angleterre, Alençon, Chantilly, etc. Sur l'un, des dentelles blanches encadrent de charmants médaillons où se découpent sur gaze, tulle ou crêpe de couleur ou noir des figures allégoriques, des vues champêtres ; sur l'autre, l'encadrement est noir et les médaillons portent des fleurs auxquelles il ne manque que le parfum. Celui-ci, en peau, délicieusement peint, nous présente une de ces chasses à courre comme l'on en faisait autrefois ; celui-là, une jeune fille qui dort et qui rêve, et elle se voit elle-même brillante fiancée, et elle sourit tout en dormant; puis ce sont des grappes de fleurs sur soie blanche ou noire, des branches d'oranger, des amours, des colombes, des libellules, des enfants, etc. ; enfin des scènes charmantes : volontaires d'un an, Colin-Maillard, les quatre-coins, des bergers et des bergères, des fêtes villageoises, des noces de grands seigneurs, un bal...

L'éventail dont on retrouve quelque trace chez nous dans les monuments du XIVe siècle, sous le nom d'esmouchoir, esventour, esventoir, fut réellement apporté à la cour des derniers Valois par les princesses de Médicis. Il devint le premier objet de luxe sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Manier l'éventail avec grâce était alors la marque de la plus grande distinction, de la suprême élégance. Que de sourires de dédain ou de pitié derrière ce petit meuble charmant, quand l'une de ces belles dames accusait quelque gaucherie ou quelque émotion par les battements trop précipités ou trop brusques de son éventail !

Pendant la période révolutionnaire, pas d'éventails en France : à quoi auraient-ils servi? Sous l'empire, peu d'éventails : ce n'étaient plus les dames d'autrefois. Les éventails revinrent avec les Bourbons : on se souvenait, on voulait refaire ce qu'on avait fait jadis pour les éventails et bien d'autres choses ; mais la plupart des éventaillistes avaient disparu, avec eux leur industrie et leur art, et les éventails de cette époque n'eurent de remar-

quable que le mauvais goût. Alors vint en France la fille des Bourbons de Naples, Marie-Caroline, duchesse de Berry. Elle rajeunit pour un instant la cour ; des fêtes brillantes signalèrent ces quelques jours qui précédèrent de grandes catastrophes : on faisait revivre pour une nuit un passé glorieux, une époque de joie et de plaisirs, et il fallait paraître dans les costumes du temps que l'on rappelait ainsi : l'éventail manquait, il était si mesquin celui qu'on fabriquait en France sous le roi Charles X! L'Espagne, la Hollande, l'Allemagne furent explorées en tous sens dans l'espoir d'y retrouver des éventails laissés par les émigrés, et ils furent rachetés à prix d'or. Ce fut à cette époque que nos artistes s'appliquèrent à la fabrication de l'éventail. Ils imitèrent d'abord, puis surpassèrent tout ce qu'avaient produit en ce genre le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Il y a à l'Exposition de petits meubles admirés par les uns, critiqués par les autres, qui sont tout à la fois éventails, écrans et ombrelles. C'est commode et peut-être fort ingénieux. Là, devant cette vitrine, nous pensions aux premiers éventails de l'Inde, feuilles de palmier, qui étaient à la fois éventails et ombrelles; aux écrans religieux, touffes de plumes, du dieu chinois Tchéou, 1100 ans avant notre ère : dans l'intervalle de ces trois mille ans il y a toute une belle histoire !

Nous dirons au moins que l'éventail plissé est d'origine chinoise et date du Xe siècle. Il a succédé à l'éventail-drapeau dont on se sert encore en Espagne, et l'éventail-drapeau avait lui-même remplacé les plumes. Quand le Saint Père officie, on porte devant lui deux grands éventails de plumes de paon, symbole d'autorité et de puissance.

Mme BARBÉ.



PROMENADES A L'EXPOSITION

III

Exposition des théâtres. — Les masques. — Le mystère de Valenciennes (1547). — Les décors — Un acte d'*Andromède*. — Une affiche.

En entrant dans l'avenue des nations étrangères par la porte du vestibule d'Iéna, nous trouvons, à gauche, une bien curieuse salle consacrée aux décors de théâtre et aux appareils mécaniques utilisés sur nos grandes scènes. MM. de Watteville, directeur des sciences et des lettres au ministère de l'Instruction publique, et Nuitter, archiviste de l'Opéra, ont eu cette idée excellente et originale de nous montrer quelques-unes des phases par lesquelles a passé l'art décoratif avant d'avoir atteint ce haut degré de perfection auquel il est arrivé aujourd'hui.

Dans cette vitrine, vous apercevez des masques, tels que les portaient les acteurs de Rome et d'Athènes [1]. Ces masques représentaient l'image du héros que personnifiait l'acteur; quelquefois ils avaient deux visages dont les traits exprimaient des sentiments différents et que l'acteur pouvait faire correspondre à sa figure par un simple mouvement de tête. On les faisait en cuir, en bois ou en bronze. Du reste, voici un tableau qui nous montre des acteurs grecs se préparant à jouer un drame satirique; ils sont réunis dans une salle que nous appellerions aujourd'hui le *foyer* et tiennent à la main le masque dont ils vont tout à l'heure couvrir leur visage.

Examinez attentivement cette reproduction en plâtre de la représentation d'un *mystère*, joué à Valenciennes en 1547. Vous savez qu'en France le théâtre eut pour origine les cérémonies religieuses qui se faisaient à certaines époques dans les églises et qui, peu à peu, dégénérèrent en spectacles profanes. A Noël, on donnait une représentation de la *Crèche;* à l'Épiphanie, on montrait *l'Étoile* et les trois rois mages ; à Pâques, on célébrait l'office du Sépulcre et des trois Marie.

Au XVe siècle, une confrérie fut organisée pour la représentation des *mystères*, elle prit le nom de confrérie de la Passion, parce que le sujet le plus habituel de leurs pièces était la Passion du Sauveur. C'est dans la grande salle de l'hôpital de la Trinité, situé dans la rue qu'on appelle aujourd'hui rue Grenéta, que pendant près de cent cinquante ans eurent lieu ces *mystères* ou *moralités*. En 1547, les confrères de la Passion durent quitter l'hôpital de la Trinité ; ils achetèrent l'hôtel de Bourgogne dans la rue Mauconseil, mais, par ordre, cessèrent les représentations des mystères, qui furent remplacées par des spectacles profanes. Bientôt ils cédèrent leur privilége à une troupe de bateleurs qu'on appelait les Enfants sans-souci et dont les plus célèbres furent Turlupin, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume, Bruscambille, etc. Tous ces acteurs, à l'exception de Gros-Guillaume, ne jouaient jamais sans masque; ils paraissaient toujours sur la scène avec le même costume. On accommodait les pièces de théâtre au caractère de chacun d'eux. Enfin, en 1629, s'organisa la véritable troupe comique et tragique de l'hôtel de Bourgogne, qui trente ans plus tard vint se joindre à la troupe de Molière.

Dans la représentation des mystères, le décor variait peu et il était en tous points semblable à celui que nous trouvons ici. La scène était divisée en trois parties devant lesquelles les acteurs se plaçaient successivement à mesure que l'action se déroulait; c'était le paradis, la terre et l'enfer. « Le paradis était représenté par l'échafaud le plus élevé et avait la forme d'un trône. Dieu le Père y régnait

1. Suite. — Voyez pages 150 et 175.

1. Voyez vol. XI, page 167, *Le théâtre grec.*

sur une chaise d'or, entouré de la Paix, de la Miséricorde, de la Justice, de la Vérité et des neuf chœurs d'anges rangés en ordre par étages. L'enfer, placé à la droite du spectateur, avait la forme d'une grande gueule de dragon qui s'ouvrait quand les diables voulaient entrer ou sortir. » Vous remarquerez, sur le modèle placé sous nos yeux, la pièce de canon dont l'auteur de la décoration a doté l'enfer, ainsi que les différents appareils de supplice réservés aux criminels.

Entre le paradis et l'enfer se trouve la terre, qui occupe le centre de la scène et qui se divise en un grand nombre de compartiments dont la destination est généralement indiquée par des écriteaux. Voici Nazareth, puis le temple de Jérusalem ; enfin au premier plan on voit la mer représentée par un modeste bateau.

Examinons maintenant cette curieuse série de décors placés à côté les uns des autres le long de ce pourtour circulaire. Nous voyons successivement une scène de *la Folie de Clidamant*, drame du célèbre faiseur Hardy, dont la fécondité était inépuisable. Vous observerez avec curiosité que le fond du décor représente un palais, tandis qu'au premier plan, à gauche, on aperçoit la mer. Voici un décor de la pièce *l'Hypochondriaque*, de Rotrou ; au fond de la scène on aperçoit trois bières à côté desquelles brûlent des cierges, tandis qu'à droite et à gauche on a dessiné des jardins. Voici le décor de *l'Illusion comique*, de Corneille : au fond un palais, à droite un rocher. Enfin ce dernier décor appartient à la pièce de *Lisandre et Caliste* : au fond une prison, à droite une boucherie devant laquelle pendent des morceaux de viande, à gauche des rochers.

Vous remarquerez qu'un seul décor servait aux différentes scènes de la pièce ; en faisant quelques pas sur le théâtre, les personnages étaient successivement dans leur demeure, dans un jardin, dans une boutique ou même en prison.

Les différentes pièces que nous venons de citer furent jouées de 1619 à 1636 sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, abandonné comme nous vous l'avons dit, par les confrères de la Passion. Quelques années après, la troupe de Molière s'installe rue Mazarine, et nous observons qu'à partir de cette époque le décor change après chaque acte. Voici par exemple le décor du troisième acte de *Psyché*, admirablement dessiné par l'artiste Pizzoli.

En même temps que l'art du décorateur fait les plus sérieux progrès, la machinerie prend un développement considérable. Cet intéressant côté de l'art théâtral est malheureusement peu représenté dans cette très-curieuse salle. Pour avoir une idée des décors et des machines employés à cette époque (1650), examinez la gravure ci-contre, qui représente une scène de l'*Andromède* de Corneille, et laissez-moi vous donner à ce sujet quelques explications.

Le décor représente la place publique de la capitale du royaume d'Éthiopie. « Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. » Le roi Céphée et la reine Cassiopée ont été punis par les dieux du fol orgueil que provoquait chez eux la beauté de leur fille Andromède. Un monstre marin parcourt le rivage éthiopien et dévore tous ceux qu'il rencontre ; pour l'apaiser, on lui sacrifie tous les mois une jeune fille désignée par le sort. Cassiopée est tremblante ; elle craint que l'oracle de Jupiter porte son choix sur sa fille lorsque Vénus apparaît. « Les nuages se dissipent, le ciel s'ouvre ; Vénus apparaît, assise sur une grande nue ; son visage est si éclatant, que les rayons qui en sortent forment une grande et lumineuse étoile qui suffit à éclairer toute l'étendue de cette scène..... Que Vénus puisse arriver jusqu'au bord du théâtre, suspendue, sans que l'œil puisse discerner comment elle est attachée, c'est ce qui ne peut trouver assez d'admirateurs. » Vous savez que Vénus vient annoncer le prochain mariage d'Andromède avec un puissant personnage, et je n'ai pas à vous rappeler comment, en dépit de l'oracle qui a condamné Andromède à périr, Persée, fils de Jupiter, monté sur Pégase, tue le monstre marin, délivre Andromède et l'épouse.

Corneille dit lui-même, en désignant le machiniste Torelli : « S'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. »

C'est dans cette comédie de Corneille qu'on vit, pour la première fois en France, un cheval sur le théâtre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que, de nos jours, l'exhibition d'animaux domestiques ou féroces a pris la plus grande extension. Tantôt on nous montre le chien de Montargis sautant à la gorge de l'assassin Macaire, tantôt ce sont les chiens du mont Saint-Bernard qui débarrassent le héros du linceul de neige qui le recouvre. Ici, on nous montre des singes et des chiens savants qui donnent la réplique aux acteurs ; des éléphants ! des ours !! des lions !!! jouent les principaux rôles dans certaines de nos pièces, et, dans les scènes militaires, un grand nombre de chevaux apparaissent sur la scène.

Mais en 1682, au moment où les comédiens de l'hôtel de Bourgogne représentaient la pièce de Corneille, la présence d'un cheval sur le théâtre était une curieuse innovation. Ce cheval représentait le coursier Pégase, et voici, nous dit un auteur du temps, comment on le dressait : « Un jeûne austère, auquel on réduisait le cheval, lui donnait un grand appétit, et, lorsqu'on le faisait paraître, un gagiste était dans la coulisse où il vannait de l'avoine. Le cheval, pressé par la faim, hennissait, trépignait des pieds et répondait ainsi parfaitement



Une scène de l'*Andromède*, de Corneille, en 1650. (P. 200, col. 1.)

au dessein qu'on avait. Ce jeu de théâtre du cheval contribua fort au succès de la tragédie. » Observez d'une part que c'est toujours par le même moyen qu'aujourd'hui encore nous dressons les animaux sur la scène, et, en outre, observez qu'il aurait été cruel, pour tout autre que notre grand Corneille, d'apprendre que le succès de sa comédie fût en partie obtenu par le cheval Pégase. Mais Corneille était, vous le savez, d'une modestie sans égale, et, parlant d'*Andromède*, il dit qu'il a cherché toutes les occasions, dans cette pièce, d'écrire de beaux vers. « Mais, ajoute-t-il, il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux. »

Continuons notre promenade. Voici une série de décors d'opéras français donnés dans la salle du Palais-Royal : *Atys*, *Psyché*, *Armide* (1686), tous dus à l'artiste Bérain. Le théâtre du Palais-Royal fut construit, par les ordres de Richelieu, pour faire jouer sa tragédie de *Mirame*. La représentation lui coûta, dit-on, 300 000 écus. C'est sur ce théâtre qu'en 1636 parut la tragédie du *Cid*, et, en 1639, les *Horaces* et *Cinna*. A la mort de Molière, en 1673, le théâtre du Palais-Royal fut donné à l'Académie royale de musique.

Je vous signale l'admirable décor qui représente la prise de Troie, dans l'opéra d'*Hécube*, et qui a été brossé par Gotti. Enfin nous entrons dans l'art moderne. Vous apercevez les beaux décors de *Guillaume-Tell*, de *Robert le Diable*, de *Don Juan*, etc., jusqu'aux décors du *Fandango* et du *Roi de Lahore;* vous retrouvez les noms de ces artistes bien connus et qui ont élevé si haut l'art de la décoration théâtrale : les Rubé, Chaperon, Lavastre, Despléchin, Chéret, Cambon, Daran, etc.....

Tous ces décors miniatures ont été exécutés sur les documents originaux par MM. Duvignaud et Gabin.

Un mot encore. Nous voyons fixée au mur une affiche bien curieuse, dont malheureusement nous ignorons la date; nous savons seulement qu'elle est très-ancienne. Cette affiche nous apprend que les directeurs de théâtres actuels n'ont rien inventé en fait de réclame et de boniment au public. Voulez-vous savoir comment on engageait autrefois les spectateurs à voir la pièce en vogue? lisez :

« Ceste piesse n'a point de semblable, quoy que Ligdamon et Lidias se ressemblent. Monsieur de Scudéry a si divinement traicté ce sujet qu'il s'est rendu inimitable. Nos acteurs toutesfois vous promettent de le surpasser luy mesmes si vous les honnorez de votre assistance ce... Croyez que le demy teston (environ dix sous de notre monnaie) que vous donnerés à la porte ne sçaurait payer une des scènes de ce divin poeme. Gilet savetier ce promet de vous donner de ris pour plus de deux caresmes... »

Enfin, vous voyez dans cette exposition des théâtres les divers trucs employés pour le changement des décors, les trappes qui permettent aux acteurs de s'enfoncer sous terre, les mécanismes au moyen desquels on produit la lumière, le mouvement des flots, le tonnerre, etc. Nous ne pouvons malheureusement que vous les indiquer au passage.

A suivre. ALBERT LÉVY.

PIMPRENELLE

Tropp ! tropp ! Jamais de sa vie le prince Pimprenelle n'avait galopé aussi fort. Il n'aimait guère monter à cheval pourtant et il n'y avait pas huit jours qu'il déclarait l'équitation fatigante outre mesure. Tropp ! tropp ! il ne s'en plaignait plus aujourd'hui ! Les plus alertes de ses sujets le poursuivaient pour lui demander certains comptes dont il se souciait si peu, si peu, qu'il se hâtait d'arriver avant eux à la frontière.

Une fois là, il se laissa choir, en toute sûreté, dans les bras de son ex-premier ministre qui l'attendait pour lui offrir ses consolations. Pimprenelle en avait besoin. Comme tout prince découronné, il se sentait triste et en droit de se plaindre. Le ministre, sans s'appesantir sur des fautes dont la responsabilité lui incombait quelque peu, chercha à lui démontrer que, dans cette épreuve, rien n'était désespéré. Les richesses de Sa Majesté lui permettaient de tenir son rang et d'entretenir auprès d'elle des dévouements choisis et assurés. Sa Majesté le pouvait; Elle le devait pour encourager la fidélité des uns et l'activité des autres. Ces serviteurs, dont lui, ministre, serait le conseil, toujours prêts à ramener le roi à son peuple, s'efforceraient d'empêcher Sa Majesté de tomber dans l'oubli en attirant l'attention sur ses actes.

Ces propositions effrayèrent Pimprenelle. Il voyait déjà les charges d'une cour inutile peser sur ses revenus ! N'était-il pas préférable de renoncer à ses prétentions et d'entrer sans courtisans dans la vie privée? Ce parti ne risquait pas de le ruiner; il s'y arrêta et sortit seul pour préparer une réponse digne de lui, une réponse royale.

Pimprenelle erra longtemps sans la trouver. A la fin, entrant dans un bois, il s'assit au pied d'un arbre ; mais un bruissement incessant, un bourdonnement continu, vinrent le distraire de ses pensées. Des insectes volaient autour de lui, escaladaient les brins d'herbe, couraient ou rampaient sur le sol, tous se hâtant de jouir de leur courte existence, tous rivalisant de patience et de courage. Les uns travaillaient, les autres attendaient leur proie au passage ou la poursuivaient dans l'air. Ici des fourmis creusaient leurs galeries, traînaient des matériaux ; là des ouvrières-abeilles établissaient avec leur reine une nouvelle colonie. Des mouches montaient et descendaient dans un rayon de soleil sous les feuilles; au-dessous d'elles une araignée tendait

sa toile. Les sauterelles, pliant et dépliant leurs longues pattes, sautaient parfois sur Pimprenelle, souriant à l'image de ce monde paisible. Tout à coup, une fourmi grimpée sur le talus d'un petit trou en entonnoir glissa jusqu'au centre où le fourmi lion la saisit, alors qu'à côté une libellule, belle, féroce, massacrait sur une fleur un malheureux papillon. Il assista ensuite aux exploits d'un carabe. En un instant, tout dans ce réduit charmant lui donna le spectacle de la vie entretenue par la lutte. Lui-même — et cela lui rappela ses sujets — fut attaqué et chassé par les cousins.

Comme il s'en retournait, il lui sembla que les plantes, elles aussi, se disputaient la place au soleil. Telle espèce qui régnait ici se trouvait étouffée dans un champ et disparaissait plus loin. L'herbe, montant le revers des fossés, envahissait la route, et dans un parc les arbres trop serrés allongeaient leur cimes pour se dépasser entre eux.

Pimprenelle ne trouvait toujours pas sa réponse, mais il s'apercevait que tout ici n'existe que par le travail ou par l'effort, que tout combat, que tout résiste, avec d'autant plus de succès qu'on y apporte de volonté et d'intelligence. Il résolut de faire face à ses adversités et de reconquérir son trône.

Comment réussit-il, l'histoire ne le dit pas ; mais nous savons qu'instruit par l'expérience il régna longtemps et sagement.

Ch. Schiffer.

LES PETITS POISSONS
A QUEUE D'ARGENT

Dans le cottage de Tom Turner il y avait pour horloge un coucou. Quand il sonna une heure, la femme de Tom mit le bébé dans son berceau, et ôta de dessus le feu une casserole d'où s'échappait une odeur très-agréable.

Ses deux petits enfants qui étaient à jouer près de la porte ouverte coururent vers la table sur laquelle ils se mirent à battre doucement le tambour avec leurs cuillers d'étain, tout en regardant d'un œil curieux leur mère qui mettait dans un plat un joli petit morceau de porc avec des légumes et des pommes de terre autour. Ils allèrent chercher le sel puis ils approchèrent de la table une chaise pour leur père, leurs escabeaux pour eux et la chaise à bascule pour leur mère.

« Cours à la porte, Billy, dit la mère, et vois si ton père arrive. » Billy courut à la porte, et suivant l'habitude des petits enfants regarda successivement dans le bon chemin et dans le mauvais ; mais on n'y voyait pas de père.

Après lui la mère alla regarder à son tour en abritant avec sa main ses yeux contre l'ardeur du soleil.

« Si le père n'arrive pas bientôt, fit-elle observer, le chausson de pommes sera beaucoup trop cuit.

— Le voici, cria le petit garçon, il vient de tourner le bois, et maintenant il traverse le pont. Dépêchez-vous, mon père, si vous voulez avoir du chausson de pommes.

— Tom, dit sa femme, quand il approcha, es-tu fatigué aujourd'hui?

— Extraordinairement fatigué, dit Tom, et il se jeta sur le banc à l'ombre du chaume.

— Est-ce qu'il y a quelque chose allant de travers? demanda sa femme. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ? répéta Tom, s'il y a quelque chose ? Ce qu'il y a, la mère, c'est que je suis un misérable esclave travaillant dur », et il fit tomber bruyamment ses mains sur ses genoux et il murmura d'une voix caverneuse qui effraya les enfants : « un misérable esclave ! »

— Bonté divine ! dit la femme qui ne pouvait comprendre ce qu'il voulait dire.

— Oui, continua Tom, un esclave misérable, et cruellement exploité ! Et je l'ai toujours été.

— Toujours été, dit la femme, mais, père, il me semblait qu'au moment des élections tu prétendais à tout propos être un libre enfant de la Bretagne?

— Les femmes n'ont pas à se mêler de politique, » dit Tom avec humeur. Cependant il se mit à table et mangea beaucoup de porc et de légumes, et contribua ensuite pour une part très-honnête à démolir le chausson de pommes.

Quand les enfants furent sortis pour jouer, sa femme lui dit : « Tom, j'espère que ton maître et toi vous ne vous êtes pas querellés aujourd'hui?

— Le *maître*, dit Tom, oui, un joli maître que celui-là, et qui m'a joliment traité comme un esclave. Ne me parle pas des maîtres.

— O Tom, Tom, cria sa femme, mais il s'est montré pour toi un bon maître ; quatorze schellings par semaine, ce n'est pas chose à dédaigner, et grâce à cela songe comme les enfants sont chaudement enveloppés pendant les nuits d'hiver et quelles bonnes chaussures tu as aux pieds pour les tenir toujours à l'abri de l'humidité.

— Que parles-tu de cela? dit Tom, mon travail ne vaut-il pas l'argent? Je ne suis pas redevable à celui qui m'emploie. Je lui procure autant de bien qu'il m'en donne.

— Sans aucun doute, Tom. Il n'y a pas à plusieurs milles à la ronde un homme qui puisse t'égaler quand il s'agit de greffer, ou de faire venir prématurément les petits pois... Mais si le maître ne peut pas se passer de toi, tu ne peux certes pas davantage te passer de lui. Oh ! quand je pense, mon ami, que vous vous serez querellés !

— Nous ne nous sommes pas querellés, dit Tom

avec impatience, mais je suis dégoûté d'être aux ordres et à la disposition d'un autre homme. Entendre toujours: « Tom, fais ceci, Tom, fais cela », et sans cesse travailler, travailler, travailler, depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir, et je pensais en allant chez M. Morton demander la graine de navets pour mon maître, je pensais, Sally, que je ne suis rien, après tout, qu'un pauvre travailleur. Bref, je suis un *esclave* et c'est ce qui m'est insupportable. »

Tout en parlant ainsi, Tom franchit la porte du cottage, et sa femme crut qu'il retournait comme d'habitude à son travail. Mais elle se trompait; il marcha jusqu'au bois, et là, quand il fut au bord d'un petit ruisseau qui murmurait, il s'assit, et se mit à méditer sur ses peines. Il faisait une très-chaude journée.

Maintenant je vais vous raconter ce que Tom se disait à lui même.

« Au lieu de se faire griller par le soleil au milieu des plants de céléri, c'est bien plus agréable d'être assis à l'ombre à découper en tranches minces un fruit d'espalier, avec le dos tourné au soleil, et un mur bien chaud devant les yeux. Mais je suis un misérable esclave. Il me faut travailler ou bien les voir mourir de faim. C'est un lot bien pénible que celui de l'ouvrier. Mais ce n'est pas seulement de l'ouvrage que je me plains, c'est d'être obligé de travailler comme *il* lui plaît. Il y a bien de quoi aigrir le caractère d'un homme que de s'entendre ordonner d'arracher ces couches d'asperges précisément alors qu'elles allaient devenir l'orgueil de toute la paroisse. Et pourquoi? Uniquement pour faire place à la nouvelle allée sablée de Madame, de peur qu'elle ne se mouille les pieds en allant sur le gazon. Je vous le demande, continua Tom se parlant toujours à lui-même, n'y a-t-il pas là de quoi aigrir le caractère d'un homme ? »

« Hein, » dit une voix tout près de lui.

Tom tressaillit, et à sa grande surprise il vit un petit homme à peu près de la taille de son bébé, tranquillement assis à son côté. Il était habillé de vert, chapeau vert, habit vert et souliers verts. Il avait des yeux noirs très-brillants et qui étincelèrent quand il regarda Tom avec un sourire.

« Votre serviteur, monsieur, dit Tom en s'avançant un peu de son côté.

— Misérable esclave, dit le petit homme, as-tu perdu à ce point le noble sentiment de la liberté que même dans ta façon de saluer, tu reconnaisses un simple étranger pour ton maître.

— Qui êtes-vous, dit Tom, et comment osez-vous m'appeler un esclave?

— Tom, dit le petit homme, je crois pouvoir t'aider à sortir d'embarras. Est-ce que je voudrais m'abaisser moi-même à travailler pour un maître et à écouter tous ses caprices? » Comme il disait ceci, le petit homme se baissa et regarda très-attentivement dans le ruisseau. L'onde allait goutte à goutte en passant par une petite cascade au milieu des pierres et arrosait les cressons, de manière à les faire briller au grand jour, tandis qu'en haut les feuilles flottaient et répandaient çà et là parmi la mousse d'étincelants rayons de soleil. Tom suivait attentivement des yeux le petit homme à mesure qu'il tournait et retournait en tous sens les feuilles du cresson. Enfin il le vit sortir vivement de l'eau quelque chose qui ressemblait à un petit poisson et qu'il mit dans sa poche.

« Tom, dit-il, en résumant la conversation, je gagerais que tu es allé t'embarrasser le cervelle de ce qu'on nomme l'Economie politique?

— Je n'ai jamais, dit Tom, entendu parler d'une chose pareille. Mais j'ai réfléchi que je ne voyais pas pourquoi j'étais obligé de travailler plus que tous ceux qui m'emploient.

— Parce que, tu le vois, Tom, il te faut de l'argent. Maintenant il me semble qu'il n'y a que quatre manières de se procurer de l'argent; c'est d'abord de voler.

— Voilà qui ne me conviendrait pas, interrompit Tom.

— Très-bien. Ensuite d'emprunter...

— Ce dont je ne me soucierais pas.

— Puis, de mendier...

— Non, Dieu merci! dit Tom d'un ton résolu.

— Et enfin de donner en échange de l'argent sa valeur, c'est-à-dire de l'ouvrage, du travail.

— Vous parlez aussi bien qu'un livre, dit Tom.

— Mais vois, Tom, continua l'homme vert, sortant sa main de sa poche et y montrant un petit poisson encore humide. Comment appelles-tu cela ?

— Je l'appelle un petit véron, dit Tom.

— Et vois-tu quelque chose de particulier à sa queue?

— Elle paraît extrêmement brillante, répondit Tom en se baissant pour la regarder.

— C'est vrai, dit l'homme vert, et je vais te confier mon secret, car je veux décidément devenir ton ami. Chacun des vérons de ce ruisseau, et souviens-toi qu'ils sont très-rares, chacun d'eux a une queue d'argent.

— Vraiment! s'écria Tom, ouvrant de grands yeux; à ce compte-là, pêcher des vérons et être son maître serait beaucoup plus agréable que le genre de vie que je mène depuis si longtemps.

— Surtout, dit l'homme vert, garde le secret sur l'endroit où tu les trouves, et tu pourras en retirer un grand profit. Adieu, jouis bien de ta liberté. »

Sur ce, il partit laissant Tom plein d'orgueil et de joie sur le bord du ruisseau.

Il alla chez son maître et lui déclara qu'il avait une occasion d'*améliorer* sa position et qu'il ne travaillerait pas plus longtemps pour lui.

Le lendemain il se leva au point du jour et il alla travailler à la pêche des vérons. Mais de tous les vérons du monde il n'y en avait pas de plus vifs que

ceux avec des queües d'argent. Ils étaient aussi très-prudents et ils avaient autant de tours et de détours qu'un lièvre. Aussi, comme ils lui rendaient la vie dure! Ils lui faisaient remonter le cours du ruisseau pendant des milles, puis au moment où il s'imaginait que sa poursuite allait aboutir et où il se croyait sûr de les tenir, ils sautaient tout à fait hors de l'eau et ils redescendaient le courant comme de petites flèches d'argent. Il marcha ainsi pendant bien des milles, fatigué, mouillé et mourant de faim. Il rentra chez lui fort tard le soir, très-ennuyé, boitant de lassitude et n'ayant dans sa poche que trois vérons avec des queues d'argent.

« En tout cas, se dit-il à lui-même en se mettant au lit, s'ils me rendent la vie dure et s'il me faut travailler plus fort que jamais, j'ai du moins certainement ma liberté; il n'y a plus personne pour me commander. »

Ceci continua toute une semaine; il travaillait bien fort, et cependant le samedi dans l'après-midi il n'avait attrapé que quatorze vérons.

« Si ce n'était pour la satisfaction de mon amour-propre, se dit-il en lui-même, je ne voudrais plus me mêler de pêcher des vérons. C'est la plus rude besogne que j'aie jamais faite. Je suis vraiment leur esclave. Je cours du haut en bas, je change à chaque instant de place, je patauge, je me démène et je me grille au soleil, et tout cela pour une chétive bête à laquelle il suffira pour l'emporter sur moi d'un mouvement de ses nageoires. Mais cela ne sert de rien d'être ici à bavarder, il faut que j'aille maintenant les vendre à la ville, ou bien Sally s'étonnera que je ne lui rapporte pas l'argent gagné pendant la semaine.

Les premières personnes auxquelles il les montra reconnurent que c'était fort joli; mais elles n'avaient, dirent-elles, jamais rien acheté qui ne fût utile.

Mais, après tout, ses poissons étaient réellement très-curieux, et quand il les eut montrés dans toute la ville et mis en lumière de toutes les façons, quand il eut vanté partout leurs perfections, et pris bien de la peine pour dissimuler son impatience et sa mauvaise humeur, il trouva enfin à les vendre tous et en retira exactement quatorze shillings, rien de plus.

« Maintenant, se dit-il en lui-même, mon avis est, Tom Turner, que tu n'as été qu'un grand sot, et j'espère seulement que Sally ne s'en apercevra pas. Tu étais las d'être un ouvrier et cet homme vert t'a trompé en ce qu'il t'a imposé pour ta semaine le plus rude travail que tu aies jamais eu de ta vie en te faisant croire qu'il était plus facile et moins assujettissant. Eh bien, tu n'as pas fait attention, parce que tu n'avais pas de maître; mais j'ai découvert cet après-midi, Tom, et je ne crois pas que tu l'aies soupçonné jusqu'alors, que chacune de tes pratiques était tout aussi bien ton maître. Oui, tu étais aux ordres de quiconque t'approchait, homme, femme ou enfant, et de plus obligé de te montrer de bonne humeur, ce qui était encore plus pénible.

— C'est vrai, Tom, dit le petit homme vert paraissant tout à coup sur son chemin; je te savais homme de sens; écoute : Vous êtes tous des travailleurs, et tous, vous êtes obligés de plaire à vos pratiques. Ton maître a été ta pratique. Ce qu'il t'achetait, c'était ton ouvrage. Eh bien, il faut que l'ouvrage soit comme le veut la pratique.



Il lui montra un petit poisson. (P. 204, col. 2.)

— Tous des travailleurs! Comment l'entendez-vous? dit Tom faisant sonner dans sa main les quatorze shillings. Est-ce que mon maître est un travailleur, est-ce qu'il avait un maître à son tour? Quelle bêtise!

— Une bêtise! Pas du tout. Il travaille de la tête, il tient ses livres et dirige ses grands travaux. Il a beaucoup de maîtres, comment sans cela eût-il été presque ruiné l'an passé?

— Il a été presque ruiné, dit Tom, parce qu'il avait fabriqué pour ses travaux des modèles d'une nouvelle espèce et que les gens ne se sont pas souciés de les acheter. Eh bien donc, à parler franchement, il travaille pour plaire à ses maîtres, le pauvre diable! Et c'est, il faut le reconnaître, un pauvre diable de serviteur affligé de maîtres bien désagréables. Ainsi il devrait m'être fort égal qu'il fût mon maître et j'irai sans doute le lui dire.

— A ta place j'irais, Tom, dit le petit homme vert. Avoue-lui que tu n'as pu améliorer tout seul ta position et que tu ne te refuses plus à arracher les couches d'asperges.»

Tom se rendit près de sa femme et lui donna l'argent qu'il avait gagné; ensuite il alla prier son ancien maître de le reprendre, et il garda soigneusement le secret sur ses aventures avec l'homme vert, et sur les petits poissons aux queues d'argent.

H. Jousselin.

LA PÊCHE A LA LIGNE[1]

LA CARPE

Jusqu'à présent nous n'avons, en quelque sorte, attaqué que des poissons blancs et de peu d'importance; aujourd'hui nous allons nous occuper d'un animal beaucoup plus sérieux que l'ablette, le goujon, la loche ou le gardon : la reine des étangs, la carpe, l'espoir du jeune pêcheur. De même que le chasseur n'est pour ainsi dire sacré chasseur que quand il a rapporté certains gibiers en tête desquels on compte le lièvre, ainsi le pêcheur n'est vraiment sérieux ou réputé tel que quand il s'est attaqué à la carpe : et ce n'est certainement pas sans peine qu'il peut réussir à la faire entrer dans son panier.

Selon Cuvier, la carpe est originaire de l'Europe centrale, mais d'autres naturalistes la croient asiatique : de nos jours elle est répandue partout, et nos lecteurs seront exposés à la rencontrer aussi bien dans les rivières dont elle arrive et recherche les endroits tranquilles et profonds que dans les étangs dont elle forme le peuplement ordinaire. Quoi qu'il en soit, son traitement, je n'ose dire sa domestication, elle se borne à des pratiques très-superficielles, ne remonte pas très-haut dans l'échelle du temps, car on connaît la date son introduction dans plusieurs États de l'Europe. On sait qu'elle a été introduite dans les eaux de la Grande-Bretagne en 1504 par le P. Marshall, et dans celles du Danemark en 1560 par le P. Oxe. La nature lui avait fixé des limites, l'homme a manifesté sa puissance en la multipliant plus au Nord; mais on ne fait jamais complétement violence à la nature, et les carpes du Nord demeurent généralement plus petites que celles du Midi.

Dans le Rhin on trouve des carpes dont la renommée est européenne : elles y acquièrent un goût plus délicat que dans les eaux fermées, une taille également considérable et une sorte de coloration rose de la chair dont on ignore absolument la provenance, mais qui les fait souvent appeler *carpes saumonées* et présente une grande délicatesse et un goût plus fin. La Loire offre le même phénomène, la Seine non, mais tous nos fleuves renferment néanmoins la carpe. En Russie, tous les grands fleuves du sud et leurs affluents en nourrissent aussi une grande quantité qui y acquièrent les plus grandes dimensions.

La carpe vulgaire de nos étangs est revêtue de couleurs peu éclatantes et peu agréables, elle a une robe verdâtre olive sur le dos, souvent sole jaunâtre sur le ventre. La nageoire dorsale est longue et présente, ainsi que l'anale, un os court et épais, dentelé en scie, et qui constitue un deuxième rayon à ces nageoires. La carpe porte des barbillons courts à la mâchoire inférieure, ce qui la distingue de certaines espèces voisines. Ces poissons grossissent vite, ils multiplient beaucoup et à peu près partout, aussi combien d'amas d'eau douce encore inoccupés qu'ils pourraient peupler et dans lesquels des matières animales et végétales s'entassent sans profit! On objecte que ces matières animales ne sont pas perdues, puisqu'elles retournent à la terre qu'elles fortifient sous forme de boue extraite par le curage de ces mares et de ces fossés; mais, outre que toutes les mares ne sont pas susceptibles de curage, ce mode d'agir fait perdre à l'humanité les avantages d'une transformation de la matière. En effet, les détritus devenus *chair de carpe* nourrissent la famille humaine et retournent également à la terre; seulement chacune de leurs molécules a servi ainsi à une transformation de plus, et notre avantage est de multiplier le plus possible ces passages, ces migrations de molécules d'un état à un autre, car là est le besoin, là est la nécessité d'accroissement, de réfection ou d'entretien dans la plus large acception de ces mots!

La plupart des poissons offrent une certaine adaptation de leurs couleurs au ton des eaux et terrains qu'ils habitent : la carpe ne manque pas à cette condition singulière; très-brunes dans les eaux noires de certains étangs, nous l'avons vue dans d'autres devenir pâle et jaunâtre. Cet exemple nous a été

1. Voyez vol. V, page 350, vol. VI, pages 110 et 127, vol. VII, page 142, vol. VIII, page 207, et vol X, page 270.

offert par des carpes réunies dans des étangs à La Fresnaye (Mayenne), remplis par des eaux de pluie qui, roulant sur les terres, s'y chargeaient d'un abondant dépôt blanc. Les carpes étaient jaune pâle, les tanches qui habitaient aussi ces mêmes étangs étaient pâles et blanches au lieu de revêtir les belles teintes violettes que nous leur connaissons.

Dans toutes les stations de la carpe, la forme de son corps est la même, lourde et trapue. Elle a le dos voûté, arrondi et large, la corpulence massive, par cela même une grande puissance musculaire dont le pêcheur devra toujours se méfier, car elle lui ménage souvent des déceptions cruelles et toujours un combat acharné qui ne se termine que par l'épuisement et la mort de l'animal. Or, qu'on ne l'oublie pas, elle a *la vie dure.*

La carpe ressemble à l'homme des champs, elle est robuste, ce qui compense bien ce qui lui manque comme élégance. Ses lèvres, comme celles de tous les cyprins, sont munies d'une sorte de rebord charnu, musculaire, protractile, qui forme pour cette famille de poissons un véritable organe de préhension,

Ce n'est pas une main, mais une espèce de trompe qui leur permet de tirer les objets dans le fond de l'eau. C'est au moyen de ces lèvres membraneuses qu'elles remuent et déplacent les cailloux pour chercher des vers et des détritus arrêtés par eux ; c'est cette espèce de trompe qui permet à la carpe d'adopter un mode de nourriture qu'on peut appeler par *exglutition*, et qu'elle emploie presque continuellement et dont le pêcheur tirera parti pour la capturer. Voici en quoi cela consiste : la carpe parcourt les endroits sableux, découverts, au milieu et entre les herbes, la tête en bas, elle hume en allongeant les lèvres, une bouchée de sable, de terre, et, avec elle, les particules nutritives que le cours d'eau a pu y déposer; puis, continuant sa marche tranquille, elle rejette un peu plus loin un petit nuage de sable pur; tout ce qui était assimilable est resté dans son estomac. Par quel mécanisme intérieur ce tri a-t-il pu être exécuté dans une bouche où la langue est presque immobile? Nul ne le sait encore.

A l'approche de l'hiver, ces poissons se rassemblent, cessent de manger, s'enfoncent dans la vase, s'y engourdissent à moitié, et attendent que le printemps, faisant pousser les jeunes feuilles aquatiques et sortir les insectes, leur serve un festin tout préparé. Pendant la belle saison, au contraire, la carpe est d'une vivacité remarquable, et offre l'exemple d'un poisson qui vit dans une sorte de familiarité avec l'homme et s'apprivoise très-facilement. Il n'est, je crois, pas de maison de de campagne possédant un vivier, qui n'ait en même temps son troupeau de carpes venant à un signal connu chercher du pain que leur apporte la maîtresse de la maison. On n'a pas besoin d'adopter un signal. Qu'on prenne pendant quelques jours la peine de leur apporter à la même heure leur régal favori, et, tous les jours, à la même heure, elles se réuniront spontanément sur l'eau, attendant, en se jouant, la venue de leur prébende. Comment ces animaux mesurent-ils le temps? Ils sont évidemment doués de mémoire, au moins de celle du ventre. Mais sont-ils doués aussi du raisonnement, puisqu'ils concluent de ce qu'ils ont reçu, la possibilité de recevoir encore?

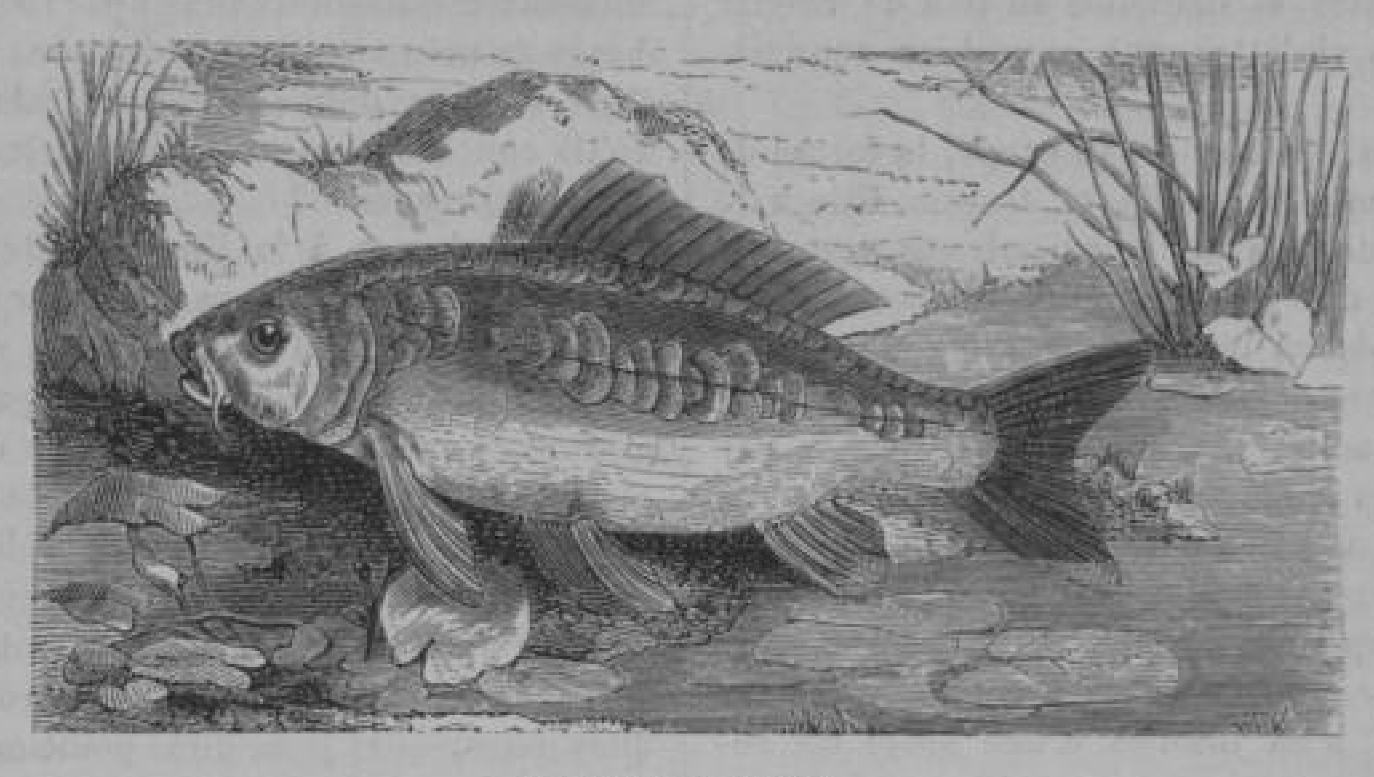
Les pêcheurs à la ligne profitent naturellement de la gloutonnerie des carpes pour les attirer dans un endroit connu d'eux et où ils vont tendre leurs lignes. On les prend ainsi, non pas toujours très-aisément, car, nous l'avons déjà dit, le cyprin en général est défiant et très-fin, et la carpe est le premier des cyprins. On a remarqué leur goût pour les graines cuites, pois, fèves, chènevis, blé, avoine. On jette en amorce une certaine quantité de toutes ces graines mélangées, au même endroit, pendant quelques jours, — et je ne dirai point comme Bilboquet : « Le lendemain on n'amorce pas et les carpes sont attrapées! » — je vous dirai : le lendemain, à la même heure, on va jeter sa ligne au même endroit, avec un hameçon esché de la friandise habituelle, et on a la chance qu'une carpe ou deux se laisseront prendre et viendront remplir le carnier du pêcheur. Si l'on a réussi à souhait, il faut se souvenir que quand on a fait une ou deux captures, toute la bande est effrayée et qu'on fera sagement d'aller tendre autre part si l'on veut courir la chance de prendre encore quelque chose. Aussi un bon pêcheur a-t-il toujours plus d'une corde à son arc et plus d'un coup amorcé.

Si nous recommandons le plus grand silence pour aller pêcher la carpe, nous pourrions le dire pour toute espèce de poisson. Le silence est le plus fidèle ami du pêcheur. Expliquons-nous cependant: c'est un silence relatif et d'une nature particulière. Le poisson a l'ouïe d'une excessive finesse, mais les vibrations acoustiques ne peuvent être transmises que par l'eau dans laquelle il est plongé. L'ébranlement de l'air qui forme pour nous les sons ou les bruits ne se communique pas très-facilement à l'eau, qui est un fluide plus dense que l'air. Aussi le poisson entendra-t-il peu les sons produits dans l'air seul, mais en revanche il entendra beaucoup mieux que nous ceux qui seront transmis à l'eau par un corps plus dense qu'elle : la terre, par exemple. Marchez sur le bord d'une rivière, et l'ébranlement que le choc de vos pieds communique à la terre se propageant à l'eau, le poisson fuira aussitôt. Peut-être dans ce cas est-il même averti par une vibration de tout son corps en contact avec l'eau qui vibre elle-même. Quel que soit le mode de perception qu'il possède indépendamment de son organe auditif, le poisson entend très-bien les bruits du rivage et s'éloigne.

Le pêcheur qui s'est bien convaincu de cette vé-

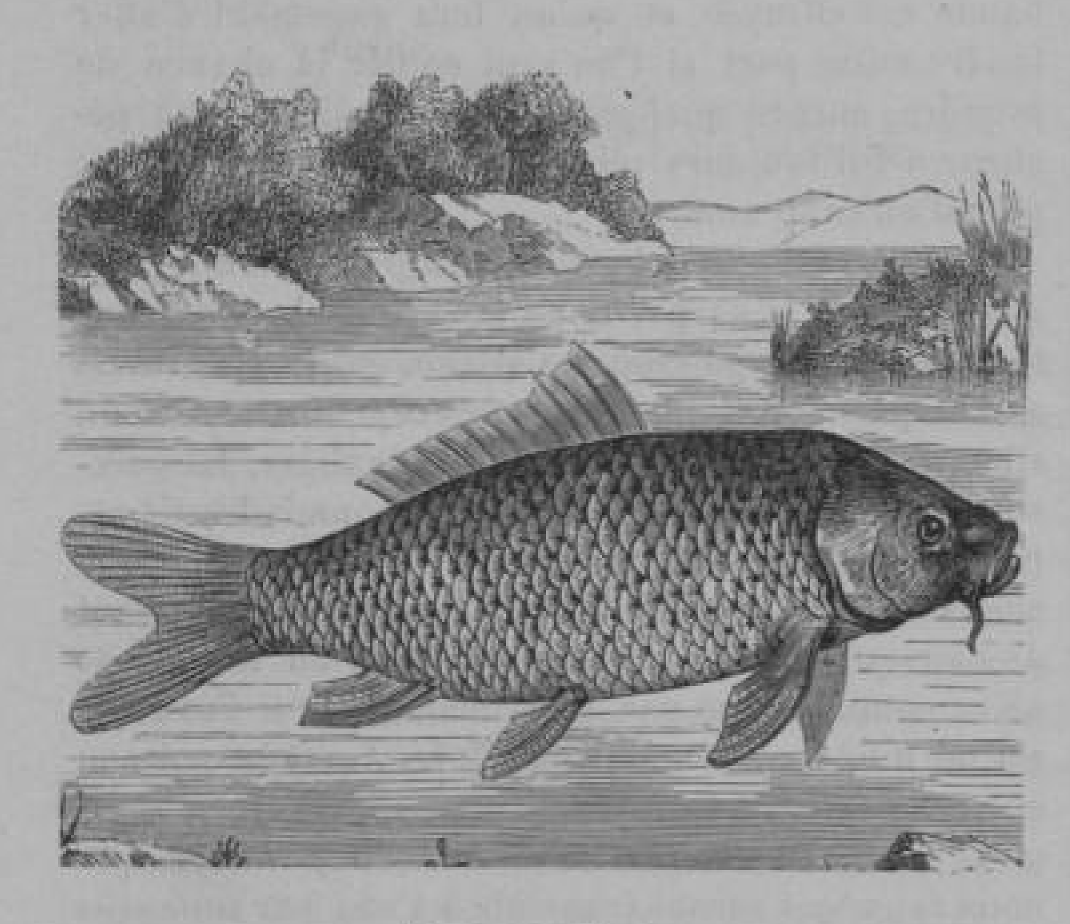
rité prend ses mesures en conséquence et cherche à imiter le pas muet des sauvages américains. Un caillou qu'on heurte au milieu du grand silence de la nature suffit pour que la carpe somnolente à dix pas de là prenne l'éveil et fuie sans espoir de retour.

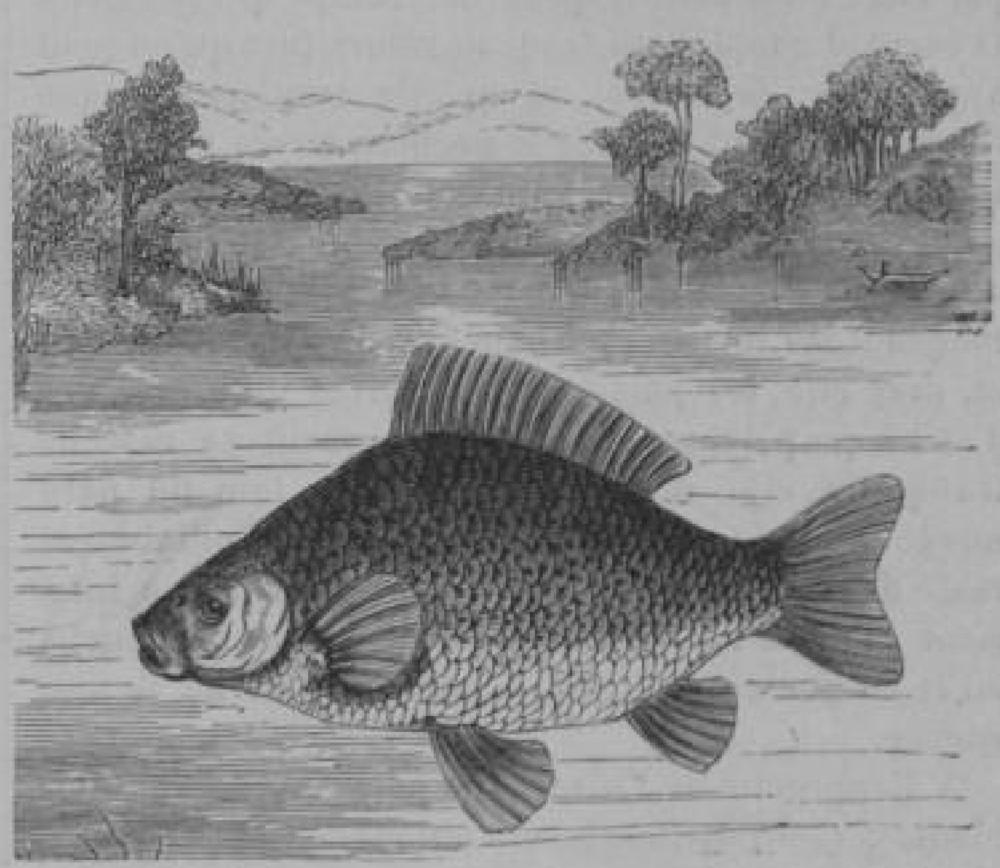
La pêche, en général, mais la pêche à la ligne surtout, n'est basée que sur une étude très-attentive et très-raisonnée des mœurs des poissons. Ce qui le prouve, c'est que les Anglais, maîtres en cette matière, ne dédaignent point de descendre à chaque instant à des détails techniques : Yarrell en fourmille. En France, nos auteurs en disent quelques mots, mais beaucoup moins. La pêche n'y fait point partie du sport, et jusqu'à ces dernières années ne faisait presque jamais partie des distractions des gens du monde.


La reine des carpes.

Mais, me dira-t-on, avec ces qualités-là on ferait un général d'armée! Aussi me serait-il facile de citer tel pêcheur à la ligne qui fut général et grand général. Je pourrais tout aussi aisément nommer des hommes d'État, des poëtes connus et aimés.

Une dernière recommandation. Montez-vous très-solidement lorsque vous allez pêcher des carpes: jamais vous ne serez trop fort, mais craignez de tomber dans le défaut de devenir trop apparent. Il est une juste mesure, difficile à trouver, qu'il faut adopter : elle dépend d'un choix très-judicieux, très-sérieux des engins que vous employez. Fort et invisible, sont deux incompatibilités qu'il faut concilier pour dompter la carpe. Silencieux et invisible, sont deux qualités qu'il faut toujours revêtir partout, partout! La carpe est une rôdeuse infatigable qui a

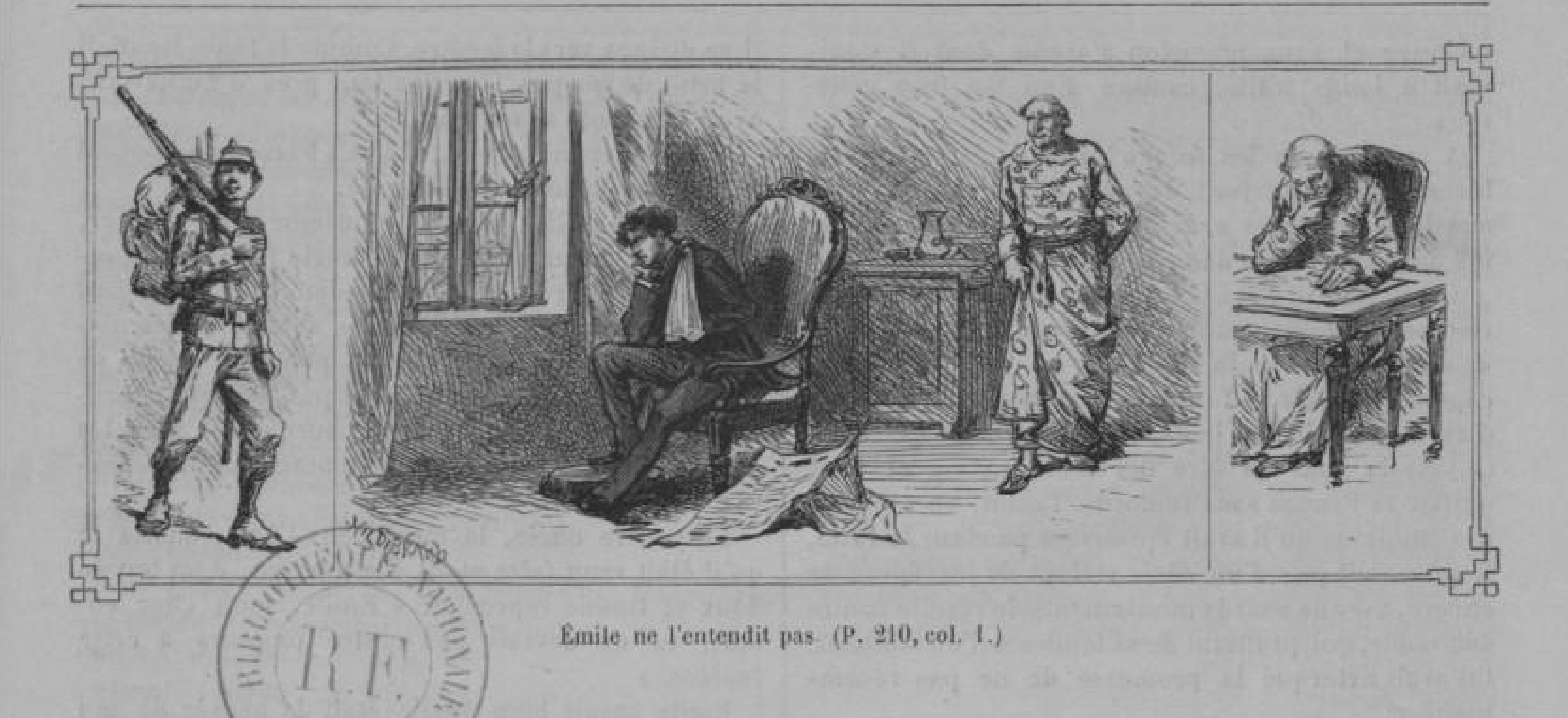

Carpe commune.


Carpe carassin.

Longtemps, en effet, il a été admis et il l'est peut-être encore dans quelques provinces reculées, qu'il était de bon goût, dans notre beau pays de l'esprit et de la verve, de se moquer du pêcheur à la ligne. Ce temps est changé, réjouissons-nous-en; nous faisons preuve de peu de réflexion, avouons-le, en ne trouvant pas digne de devenir notre délassement un exercice qui exige à chaque instant les qualités suivantes : vigueur, adresse, réflexion et prudence.

toujours l'œil et l'oreille attentifs et ouverts. Méfiez-vous! vous la croyez loin, elle est à vos pieds! Méfiez-vous encore! N'oubliez point qu'un moulinet est absolument nécessaire et que pour noyer un bel échantillon il faut une demi-heure de péripéties et de patience! Ne vous hâtez pas!

H. DE LA BLANCHÈRE.



Émile ne l'entendit pas. (P. 210, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE

DEUXIÈME PARTIE[1]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

I

Émile ronge son frein avec tant d'impatience, que l'oncle Placide conçoit les plus vives inquiétudes. — Une grande nouvelle.

De la neige, de la neige et encore de la neige! Quand, par intervalles, la neige cesse de tomber, un ciel bas et sombre jette sur la terre blanchie des ombres menaçantes et des lueurs sinistres; les soldats qui nous restent, après les effroyables désastres du début de la guerre, se font tuer sans espérance pour sauver au moins l'honneur du drapeau; nos légions de *mobiles* meurent à la peine, dans la boue et dans la neige, sans pouvoir arriver jamais en vue de Paris assiégé, qui les attend.

Et Paris? Telle est la question que l'on se pose à chaque minute du jour et de la nuit, d'un bout à l'autre de la France. Une angoisse poignante serre tous les cœurs.

Le Havre, transformé en une sorte de camp retranché, tout en préparant sa propre défense, ne peut détacher un instant ses regards de Paris.

Le neveu de l'oncle Placide, condamné au repos par sa blessure, est assis près d'une fenêtre qui a vue sur le port. Aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, il a lu les journaux, et son front est devenu de plus en plus sombre; aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, il a pleuré de découragement et d'impuissance en voyant les soldats et les mobiles qui défilent sur le quai, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, calmes, résolus, avec des rires et des plaisanteries. Ils ont le droit d'être gais, eux, ils sont en plein dans l'action, ils font leur devoir, tandis que lui...!

Quand la jeunesse se mêle d'être pessimiste, elle l'est quelquefois plus que la vieillesse elle-même. L'ardeur débordante qui est en elle est faite pour se répandre en actes de dévouement, en mouvements désordonnés, en cris d'allégresse. Quand elle est comprimée par la dure nécessité, elle se transforme en tristesse profonde et en amer découragement. Émile était de la race des forts et des vaillants, et ses professeurs avaient toujours remarqué, au lycée Charlemagne, qu'il avait un attrait de race pour les héros de Corneille.

Son respect et son affection pour son oncle avaient bien pu, pour un temps, mettre un frein aux ardeurs et aux révoltes de son âme. Mais en toute occasion le naturel avait reparu. La plus grande joie de sa vie avait été celle qu'il avait éprouvée, en se réveillant de son évanouissement, à Colonges, à la fois « soldat et blessé ».

L'oncle Placide s'était trompé en croyant que sa soif du danger était calmée pour longtemps. Émile lui-même avait pu s'y tromper dans la joie sans

1. Voyez la première partie, vol. X, page 97 et suivantes.

mélange et sans prévision d'avenir dont il s'enivrait à longs traits, comme d'un vin trop généreux.

A mesure que les forces lui revenaient et que sa blessure se cicatrisait, la soif d'agir lui revenait aussi, rendue plus ardente et plus impérieuse par les désastres et les dangers de la patrie.

Ce qu'il avait fait à Colonges, il le regardait comme rien ou du moins comme peu de chose en regard de ce qu'il aurait voulu faire, de ce qu'il se sentait capable de faire. Tantôt il se méprisait presque d'avoir pu croire un instant qu'il en avait assez fait ce jour-là pour en être fier toute sa vie et pour quitter la France sans remords. Tantôt, au souvenir des émotions qu'il avait éprouvées pendant la lutte, il se sentait pris d'un désir violent de les éprouver encore, avec de sourds mouvements de révolte contre son oncle, qui, profitant de sa faiblesse d'un moment, lui avait extorqué la promesse de ne pas recommencer.

Quand une âme humaine, surtout une âme jeune et sans expérience, toute d'impulsion et de premier mouvement, est envahie par une grande passion, tout lui est aliment pour cette passion, les choses ne valent qu'autant qu'elles s'y rapportent et tendent à la satisfaire. La passion d'Émile pour la lutte, et, sans qu'il se l'avouât, pour la gloire qui couronne la lutte, s'alimentait des récits navrants des journaux, des malheurs du pays, de la vue des uniformes, des souvenirs de Versailles et de Colonges, de la lecture même des bons livres que l'oncle Placide lui avait procurés. Quant à l'immense fortune dont il venait d'hériter à l'improviste, il en avait été ébloui pour un moment, puis il s'en était servi pour charmer ses loisirs de malade, en bâtissant de beaux châteaux en Espagne et en s'énumérant à lui-même la quantité de gens que l'on peut rendre heureux quand on possède une fortune de dix millions.

Maintenant, cette fortune, il la tenait pour rien; bien plus, il la détestait au fond de son cœur, parce qu'on en faisait une chaîne pour lui lier les mains et un prétexte pour l'emmener au delà de l'océan Atlantique, loin des champs de bataille et de ce qu'il appelait les « bonnes occasions ».

Pendant qu'Émile se plongeait dans ces rêveries en regardant défiler des troupes qui allaient peut-être à l'ennemi, la porte de la chambre s'ouvrit doucement, et l'oncle Placide entra d'un pas presque timide, en tapotant ses petites mèches de cheveux gris, qui se recourbaient légèrement au-dessus de ses tempes.

Émile ne l'entendit pas et demeura immobile, le corps penché en avant vers la fenêtre, le coude droit sur le genou, le menton dans la paume de la main, les regards fixés sur le quai. A cette vue, l'oncle Placide fit un geste de découragement et eut l'air de se demander s'il ne ferait pas mieux de se retirer. Cependant, après quelques secondes d'hésitation, il se dirigea vers la fenêtre. Comme le tapis étouffait le bruit de ses pas, il arriva tout près d'Émile sans avoir attiré son attention.

« Mon cher enfant, » dit-il à voix basse en lui posant doucement le doigt sur l'épaule.

Émile tressaillit et fit le mouvement de se lever, par respect pour son oncle. L'oncle Placide le contraignit de se rasseoir; puis, plongeant du regard sur le quai et voyant défiler les soldats et les mobiles, il comprit tout de suite pourquoi Émile ne l'avait pas entendu venir, pourquoi ses yeux brillaient du feu de la fièvre et pourquoi il avait les sourcils froncés, même en ce moment où il s'efforçait de sourire.

Le pauvre oncle, la mort dans l'âme, oublia ce qu'il était venu faire et dit à son neveu, d'un ton de doux et timide reproche: « Émile, mon cher enfant, tu ne devrais pas rester toujours à cette fenêtre. »

Émile savait bien quelle était la pensée de son oncle ; mais, comme l'esprit de révolte était en lui, il voulait le forcer à s'expliquer, espérant tirer de ses explications une entrée en matière pour discuter avec lui une question que le pauvre oncle esquivait toujours. Levant la tête avec une affectation de curiosité, il plongea ses regards au fond des yeux de son oncle et lui demanda d'une voix étrange :

« Pourquoi donc, mon oncle ? »

L'oncle fut troublé et détourna les yeux, incapable de soutenir le regard obstinément attaché sur le sien. Sans répondre un seul mot, il se mit à marcher lentement dans la chambre, embarrassé de dire ce qu'il avait à dire et cependant décidé à ne pas sortir de la chambre sans l'avoir dit.

Émile attendait la tête baissée, car il ne voulait pas braver son oncle en affectant de regarder encore sur le quai.

« Émile, dit l'oncle Placide, en prenant subitement son parti, j'étais venu pour te dire que, puisque le médecin est content de ton bras, je me suis entendu avec le capitaine de la *Columbia*, un beau bateau de la Compagnie transatlantique. Nous.... nous partons pour New-York à la fin de la semaine. »

Émile ne fit pas un mouvement et ne prononça pas une parole. Inquiet de son silence, l'oncle Placide ajouta : « C'est-à-dire que nous partirons si ton bras ne te fait pas trop souffrir. Après tout, je me suis engagé conditionnellement avec le capitaine, que j'ai rencontré par hasard chez M. Berger, et qui me paraît réellement.... Cependant, comme tu sais mieux que le médecin si ton bras... »

Émile répondit alors : « Cette écorchure est guérie, et je serais en état à l'heure qu'il est... Mais ne parlons pas de cela, puisque vous n'aimez pas que j'en parle. Voyez plutôt ! » Et il fit mine de détacher le foulard où son bras gauche était encore en écharpe.

« Émile, dit l'excellent oncle avec un geste d'effroi, pas d'imprudence, mon cher enfant, je t'en supplie.

Je me suis peut-être trop pressé, je puis encore...

— Partir pour partir, reprit Émile d'une voix sourde et en évitant de le regarder, je crois que le plus tôt sera encore le meilleur. Et cependant, mon oncle, si vous aviez voulu... »

L'oncle Placide n'en voulut pas entendre davantage. Redoutant sa propre faiblesse, il s'enfuit pour n'y pas succomber et rentra dans sa chambre, où il essaya, mais en vain, de se distraire, en étudiant la géographie des États-Unis.

Émile, avec un geste de découragement, reprit son poste d'observation à la fenêtre.

Il était encore à la fenêtre le lendemain, quand son oncle vint lui proposer de faire une petite promenade sur la jetée.

Il y était encore le surlendemain, quand son oncle vint lui annoncer que le départ de la *Columbia* était indéfiniment retardé, parce que l'arbre de couche avait subi une avarie. Comme Émile avait dit l'avant-veille que le plus tôt serait le meilleur, son oncle avait cru devoir lui demander s'il lui serait agréable de prendre par exemple le *Coyote*, dont le départ était prochain. Le capitaine de la *Columbia*, qui était un homme bien élevé, se montrait tout disposé à le délier de son engagement. Émile n'avait qu'à dire un mot.



C'est le père, dit une femme. (P. 213, col. 2.)

Émile répondit d'un ton de lassitude que les choses étaient bien comme elles étaient, qu'il ne fallait pas abuser de la complaisance du capitaine, « puisque c'était un homme si bien élevé ».

S'apercevant alors qu'il prenait avec son oncle un ton de persiflage tout à fait déplacé, il lui saisit la main, lui demanda pardon et le supplia de ne pas lui en vouloir, parce qu'il n'était pas réellement dans son état naturel. Cela ne serait rien, cela se passerait. Il était très-content de faire le voyage des États-Unis, très-content!

« Je préfère, dit-il, la *Columbia* à tout autre bâtiment, puisque vous connaissez le capitaine. Ce sera bien plus agréable pour vous et pour nous tous. »

Puissance mystérieuse et terrible de la passion! Émile, la franchise même, sous l'influence de la passion qui le possédait, venait de se rendre coupable d'un mensonge.

Avec l'obstination du naufragé qui se cramponne à tous les débris, il se cramponnait à une espérance qu'il n'osait même pas regarder en face, tant c'était peu de chose... Puisque le départ de la *Columbia* était indéfiniment retardé, il pouvait se produire, dans l'intervalle, quelque circonstance imprévue qui changeait la face des choses : le hasard est si grand!

Le jour suivant, un peu avant l'heure du déjeuner, Émile était à la fenêtre, comme toujours, attendant cette circonstance imprévue qui ne venait pas. Un chasseur à cheval arriva au grand trot et s'arrêta court devant la porte de l'hôtel. En avançant un peu la tête, Émile le vit interpeller quelqu'un qui était sous la porte cochère ; ce quelqu'un était un domestique de l'hôtel, qui s'avança au bord du trottoir et tint la bride du cheval, pendant que le cavalier mettant pied à terre, avec un cliquetis de sabre et un bruit de grosses bottes. Le domestique caressait le cheval, qui piétinait avec impatience et qui donnait de grands coups de tête. Trois ou quatre gamins regardaient le cheval avec admiration, à distance respectueuse.

Au bout de quelques minutes, le chasseur reparut, échangea quelques mots avec le domestique, sauta lestement en selle et partit en faisant caracoler son cheval ; les gamins eurent peur et s'écartèrent dans toutes les directions. Le chasseur se retourna en riant d'un air de bonne humeur et adressa aux gamins quelques paroles qu'Émile n'entendit pas. Émile suivit d'un regard d'envie cet homme en uniforme, qui portait le sabre au côté et le mousqueton en bandoulière; quand l'homme et le cheval eurent disparu derrière la coque d'un gros bateau renversé que des ouvriers radoubaient, il retomba dans ses réflexions de tous les jours.

En ce moment quelqu'un frappa à la porte; ce ne pouvait être qu'Alfanègre, puisque l'oncle Placide entrait toujours sans frapper.

« Entrez! » cria Émile sans se déranger.

On entra, et, comme on se taisait, Émile surpris tourna la tête. On était très-pâle, et cependant on avait dans le regard comme un sourire de bon augure. On avait l'air embarrassé et joyeux tout à la fois, et l'on dissimulait quelque chose sous sa robe de chambre, avec une maladresse qui prouvait

qu'on n'avait guère l'habitude de dissimuler. « On », c'était l'oncle Placide.

« Mon oncle! s'écria Émile en se levant brusquement de son fauteuil.

— Ne t'émeus pas, mon cher enfant ! » dit l'oncle Placide d'une voix tremblante d'émotion. Cette habile recommandation produisit son effet habituel, qui est de mettre les gens hors d'eux-mêmes.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? » dit Émile en se précipitant vers son oncle.

L'oncle battit en retraite, à reculons, comme s'il avait mis dans sa tête de ne pas se laisser toucher, même du bout du doigt, par son neveu.

« Doucement, doucement, mon ami, dit-il en étendant la main gauche pendant que de la main droite il relevait sa robe de chambre sur sa poitrine. Es-tu en état d'apprendre une bonne nouvelle?

— Paris a fait une sortie ! » s'écria Émile, en devenant aussi pâle que l'oncle Placide lui-même. Agitant sa main droite au-dessus de sa tête, il s'écria : « Vive la France !

— Ce n'est pas cela, dit l'oncle en balbutiant un peu, mais c'est une bonne nouvelle tout de même.

— Oh! mon oncle, vous me permettriez...? »

L'oncle Placide fronça légèrement les sourcils et dit : « Je te permets de lire cette lettre ! » Et il lui tendit une lettre ouverte, pendant qu'il cachait encore quelque chose sous sa robe de chambre.

La lettre faisait savoir à M. Charlier (Émile) que le général commandant en chef, etc., etc., vu le rapport qui lui avait été adressé sur la belle conduite dudit Charlier (Émile) à la défense du clocher de Colonges, en vertu de ses pouvoirs de général en chef, lui conférait la médaille militaire.

Émile devint tout rouge.

« Et voilà le brevet ! » dit l'oncle Placide, en tirant le brevet de sa robe de chambre. « Et voilà la médaille avec les rubans ! » ajouta-t-il en tirant une petite boîte de carton de la même cachette qui avait recélé la lettre du général et le brevet.

II

La médaille. — Le revers de la médaille. — L'oncle Placide prend une résolution énergique, qui n'a pas l'approbation du seigneur Alfanègre.

Si Émile avait une prédilection particulière pour les héros de Corneille, et même aussi quelque chose de la noble ardeur qui les anime, il était cependant éloigné de ses modèles de toute la distance qui sépare l'idéal du réel. Pour être un héros cornélien, il lui manquait ce beau calme et cette sublime possesssion de soi-même, auxquels on reconnaît le héros parfait.

L'imagination la plus romantique et la plus amoureuse des contrastes n'arrive pas à se figurer un héros de Corneille, sautant au cou de son oncle Placide, parce qu'il vient de recevoir la médaille militaire, et compromettant de la façon la plus inconvenante l'équilibre de cet excellent homme, sans respecter l'économie de sa coiffure à petites mèches bien brossées, ni l'innocent artifice de son nœud de cravate à la mode de 1830.

Peut-être un héros cornélien n'aurait-il pas désavoué le geste passionné avec lequel Émile pressa la médaille sur ses lèvres ; mais il ne se serait jamais permis d'exprimer l'ardeur de ses sentiments et le trouble délicieux dont son âme aurait pu être envahie, par une danse où il entrait plus de trépignements que ne le comporte la dignité de la scène tragique. Décidément, c'était trop fou et trop jeune pour être comparé même de très-loin à la pyrrhique la plus animée.

L'oncle Placide, un vieux classique qui avait vu jouer le *Cid* au Théâtre-Français, avait involontairement frissonné d'admiration, lorsque le héros de Corneille, dans l'élan fougueux de la jeunesse et du triomphe, provoque à la lutte les Navarrais, les Maures et les Castillans. Il trouva Émile presque aussi grand et aussi beau que le Cid, quand ce collégien s'écria, en serrant sa médaille contre sa poitrine : « Mon oncle, on ne la donne qu'aux soldats et aux généraux ; je suis soldat, et si Dieu me prête vie, je serai général ! »

« Ah ! s'écria le digne homme, en serrant ses mains l'une contre l'autre avec violence, si ta pauvre mère avait assez vécu pour te voir cette médaille sur la poitrine. Tu l'as si noblement gagnée, mon cher enfant, mon vaillant soldat ! »

A quoi pensait donc l'oncle Placide de prononcer avec tant de passion ce mot de soldat qui lui avait déjà causé tant de chagrins et tant d'angoisses? Mais l'oncle Placide n'était pas, lui non plus, un héros tout d'une pièce ; il était composé de chair et de sang ; la chair et le sang se troublaient en lui ; il était sujet, comme nous tous, à commettre des actes de faiblesse et à se montrer inconséquent. Autant qu'il le pouvait, il avait retardé jusque-là l'éclosion du soldat qui était en Émile, et voilà que d'un seul mot prononcé dans un moment de passion, il risquait de détruire l'ouvrage de tant de jours.

Le reste de la scène n'eût plus rien de cornélien et tombat tout à plat dans le drame le plus bourgeois.

L'oncle Placide, de ses longs doigts effilés qui tremblaient un peu, fixa le ruban jaune à la boutonnière d'Émile, et Émile sans vergogne, courut à la glace pour s'y contempler. Il était agité, inquiet, il ne pouvait tenir en place. « Tu te donneras la fièvre, disait le pauvre oncle avec angoisse, calme-toi, mon enfant, je m'y suis mal pris pour t'annoncer cela. Je t'en prie, songe que ta blessure n'est pas encore complétement guérie, et que... » il allait ajouter : et que nous devons partir dans quelques jours. Il s'arrêta tout court, pensant, sans trop savoir pourquoi, que ce n'était pas le moment de parler du

départ. Il laissa, sans scrupule, une lacune dans sa phrase, et la termina en proposant tout simplement une petite promenade jusque sur la jetée !

Émile le regarda de côté en riant et en rougissant, et lui déclara qu'il n'était pas besoin de le prier beaucoup, parce qu'il avait une envie folle de faire prendre l'air à son ruban.

« C'est bien enfant, n'est-ce pas, mon oncle, dit-il en rougissant de nouveau, mais quand même je pourrais m'empêcher de le dire, je ne pourrais pas m'empêcher de le penser.

— C'est bien naturel », répondit l'oncle Placide avec indulgence.

L'oncle et le neveu sortirent de l'hôtel des *Rois Mages* en se donnant le bras, au milieu des félicitations de tous les gens de service, qui avaient un faible pour Émile, d'abord parce qu'il était « bon enfant », ensuite parce qu'il avait fait quelque chose d'héroïque.

Dans les rues et sur la jetée, les soldats, les mobiles, les matelots, les officiers se retournaient sur le passage d'Émile, en échangeant entre eux des signes de tête; les dames souriaient avec une bienveillance mêlée d'attendrissement en voyant cet enfant qui avait le bras en écharpe, et qui portait sur le cœur le témoignage visible de sa vaillance.

Pour tous ces yeux attristés qui avaient vu tant de misères et tant d'horreurs, pour tous ces pauvres cœurs, qui avaient été meurtris aux endroits les plus sensibles, Émile, jeune, beau, brave, blessé sans être mutilé, désigné à l'attention par un signe d'honneur, représentait le côté heureux de cette lutte désastreuse, il était comme un point de lumière sur ce fond obstinément sombre et triste, et comme un appel à l'espérance au milieu d'un désespoir que la providence irritée semblait vouloir pousser jusqu'aux dernières limites.



Il sauta au cou de son oncle. (P. 212, col. 1.)

« C'est le père, » dit une femme qui vendait du café en plein air aux soldats et aux mobiles. Et en prononçant ces paroles, elle désignait l'oncle Placide. « Il a l'air d'un brave homme, et il doit être joliment fier de son garçon.

— Il y a encore des riches qui savent élever leurs enfants », répondit une commère, en secouant la tête d'un air profond.

Émile, depuis la défense du clocher, avait quitté sa tunique de collégien, ou plutôt c'est la tunique de collégien qui l'avait quitté. Comme elle était hors d'usage depuis les assauts qu'elle avait reçus, l'oncle Placide l'avait soigneusement pliée, pour la conserver comme un trophée glorieux, et il avait conduit Émile chez un des bons tailleurs du Havre. Il était évident pour tout le monde, rien qu'à le voir, qu'il appartenait à une famille riche, et cette circonstance augmentait encore aux yeux des promeneurs le mérite de son sacrifice. Donner sa vie, même

quand on n'a que sa vie pour tout bien terrestre, c'est déjà un beau et noble sacrifice.

Donner sa vie quand on est heureux et riche et qu'on a toutes les raisons de la trouver belle et bonne, et de la regretter, c'est, dans l'opinion du public, un sacrifice encore plus méritoire.

« Eh mais! dit un marchand de goudron, vous savez, c'est ce jeune homme qui vient de faire un héritage de plusieurs millions.

— Il n'en a que plus de mérite, répondit le marchand d'oiseaux, son voisin, en écarquillant les yeux pour mieux voir ce millionnaire qui faisait la guerre en amateur; car, bien sûr, si jeune que cela, il ne tombait pas sous le coup de la loi, et s'il combattait, c'était en volontaire, pour son plaisir, et parce que la patrie était en danger. »

Un vieux calfat ôta son chapeau sur le passage d'Émile; plusieurs ouvriers l'imitèrent, et le vieux calfat dit à haute voix : « Si ceux-là s'en mêlent, il y a encore de l'espoir! »

Ceux-là, c'est-à-dire les fils de famille, les jeunes gens bien vêtus.

Émile entendit la parole du vieux calfat et devint tout songeur. « Si ceux-là s'en mêlent! » et lui, qui était un de ceux-là, il allait justement tourner le dos à l'ennemi, et quitter sa patrie au moment où la patrie avait le plus besoin des bras de tous ses enfants, au moment où le pays venait de le reconnaître avec éclat pour un de ses défenseurs. Comme nos secrets désirs forment souvent la base de nos raisonnements, et comme Émile avait un violent désir de rester et de se battre, l'action de partir lui parut déloyale, en ce moment surtout où tout le monde semblait compter sur lui, depuis le général qui lui avait envoyé la médaille, comme à un brave soldat, jusqu'au vieux calfat qui l'avait salué comme un de ceux qui peuvent concourir au salut de la patrie en danger! Il retomba subitement dans ses idées noires, et alla jusqu'à se comparer, dans sa pensée, au joueur indélicat, qui s'échappe de la table du jeu, après un beau coup, emportant les enjeux, esquivant la revanche.

Cette pensée, qui le frappait en plein triomphe et en plein bonheur, transforma tous les sourires, tous les regards bienveillants, toutes les paroles flatteuses en autant de reproches sanglants.

« Mon oncle, dit-il à voix basse, voulez-vous que nous rentrions à l'hôtel?

— Tu es fatigué?... demanda le digne homme avec une nuance d'inquiétude. Il se reprochait déjà d'avoir surmené son blessé, pour jouir plus longtemps de la sympathie universelle qu'il inspirait.

— Un peu », répondit Émile.

Quand on fut à l'hôtel, l'oncle Placide, voyant qu'Émile était tout pensif, lui demanda en riant ce qu'il avait fait de sa belle humeur, et si c'était l'air de la mer qui avait calmé toute cette fougue et dissipé cette grande joie du matin.

Émile répondit avec une solennité inaccoutumée : « Mon oncle, il m'est venu un scrupule. Je ne sais pas si j'ai le droit d'accepter et de garder cette médaille; non, véritablement je ne le sais pas. Noblesse oblige, et il me semble que si j'accepte cette distinction, je n'ai plus le droit de partir pour là-bas... puisque vous jugez qu'il faut que je parte, il ne me reste plus qu'à écrire au général pour le remercier et pour refuser. »

Cette fois, malgré sa longanimité et sa douceur, l'oncle Placide, poussé à bout, se mit pour tout de bon en colère. Il demeura sourd à toutes les supplications d'Émile, refusa d'entrer en discussion et se contenta d'affirmer avec une grande force que l'on ne lui ferait jamais prendre des subtilités pour des raisonnements sérieux; il fut froid, résolu, presque sarcastique : décidément il n'était plus lui-même.

« Tu ne rendras pas la médaille, parce que ce serait trop absurde et que tu l'as bel et bien gagnée les armes à la main. Tu ne resteras pas ici, parce que tu ne peux pas y rester; tu le sais aussi bien que moi : si tu ne courais que la chance d'être tué ou blessé de nouveau, je serais peut-être assez faible pour te donner mon consentement. Tu t'es battu en amateur, sans uniforme, et tu sais le sort qui t'attend si tu tombes jamais vivant entre les mains de l'ennemi. Je ne veux pas que le fils de ma propre sœur, avec mon consentement, s'expose à être pendu comme un espion. Émile, je ne le veux pas! et encore une fois, je ne le veux pas! Maintenant, si tu crois pouvoir te passer de mon consentement, tu es libre! »

Émile baissa la tête et ne répliqua pas, en voyant que, cette fois, la partie était décidément perdue.

A la suite de cette escarmouche, l'oncle Placide mit résolûment son parapluie sous son bras, enfonça, non sans une certaine crânerie, son chapeau sur sa tête, et s'en alla trouver le capitaine de la *Columbia*. Ayant arrangé son affaire avec lui, à la satisfaction des deux parties, il s'en alla bravement retenir des cabines sur le *Coyote*. Exaspéré, comme il l'était, il aurait même choisi l'*Élan* qui partait avant le *Coyote*, si MM. King et Triquet n'avaient été contraints, pour leurs affaires, d'aller passer vingt-quatre heures à Londres.

La chose une fois bien et dûment décidée, Émile se résigna de bonne grâce à garder sa médaille et à partir le plus tôt possible. L'oncle Placide, de son côté, s'applaudissait en secret d'avoir osé vouloir une bonne fois, et d'avoir eu l'heureuse témérité de trancher le nœud gordien.

Une seule personne s'offensa de n'avoir point été consultée, et désapprouva en son for intérieur une décision précipitée qui allait bouleverser sa vie. Cette personne, c'était Son Excellence le valet de chambre de M. Clodion.

« Bien manger, bien boire, bien dormir, et ne rien faire », tel était l'idéal auquel Alfanègre avait tendu toute sa vie, sans espérer qu'il pût l'atteindre jamais. Et voilà qu'il l'avait atteint, au milieu même

des désastres d'une effroyable guerre. Au sein d'une ville fièvreuse, agitée, inquiète, ce gros épicurien égoïste vivait comme dans une petite Capoue.

Les malheurs du pays, le naufrage de sa gloire, les affronts d'un vainqueur haineux et impitoyable, lui arrachaient bien, par-ci par-là, quelque malédiction indignée ou quelque geste véhément, mais sans diminuer jamais son appétit ni troubler son sommeil.

Il n'avait rien à redouter pour sa famille, puisque toute sa famille se résumait en lui : le dernier des Alfanègre. Ses biens meubles et immeubles étaient à l'abri des hasards de la guerre, puisqu'il portait toute sa fortune dans un foulard. La table de l'hôtel des *Rois Mages* était toujours plantureusement servie ; le cidre y était de bonne qualité et servi à discrétion ; le service d'Alfanègre était une grasse sinécure ; quand il avait rasé Monsieur, vers les neuf heures du matin, il en avait fini avec son labeur de la journée, vu que les domestiques de l'hôtel ciraient les bottes de Monsieur et brossaient les habits de Monsieur. Alfanègre, bien repu, bien chaudement enveloppé dans son paletot à longs poils et à boutons de corne (un cadeau de Monsieur), s'en allait flâner par les rues et les quais de la ville quand le temps était beau, et par les petits cafés borgnes quand il tombait de la neige. Une heure avant le dîner, il rentrait pour prendre les ordres de Monsieur. Après le dîner, il apportait à Monsieur sa robe de chambre et ses pantoufles, et sa soirée était libre.

Comme le bonheur parfait n'est pas de ce monde, Alfanègre était obligé de se surveiller pendant la journée et de mettre un frein à son amour sauvage pour les boissons alcooliques. Monsieur lui avait donné à entendre, une fois pour toutes, qu'il ne le garderait pas à son service s'il lui arrivait une autre fois d'avoir les yeux aussi vagues, la démarche aussi incertaine ; et la langue aussi pâteuse de répandre autour de lui un parfum si prononcé, et de parler des rois maures, ses ancêtres, pendant une demi-heure, quand on l'avait prié plusieurs fois de se taire !

En vertu du fameux système de compensation, Alfanègre en était quitte pour se rattraper le soir de son abstinence de la journée. Dans les petits cafés qu'il hantait le jour, il se contentait de lire les journaux, de regarder jouer au billard, et de discuter sur les coups, en trempant ses lèvres dans des boissons innocentes. Mais comme il prenait sa revanche au *Café du Méridien*, entre neuf et onze heures du soir ! Là, du moins, il avait ses coudées franches, et n'était nullement tenu de s'infliger le supplice de Tantale, puisqu'il se rendait directement de la table du *Méridien* à son lit des *Rois Mages*, sans passer sous les regards sévères de M. Clodion.

A suivre. J. GIRARDIN.

SOUVENIRS D'UN VIEIL ÉCOLIER

Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que les années de collège sont les plus heureuses de la vie.

Vous n'êtes pas non plus sans avoir protesté de toutes vos forces contre cet étrange *paradoxe* chaque fois qu'il a été émis devant vous.

Peut-être même, si le respect et la bonne éducation ne vous l'eussent interdit, auriez-vous été jusqu'à hausser les épaules et à murmurer : « Bon ! Encore cette banale redite, vieille comme les rues. »

Je dis « le respect », parce que dix fois sur dix les personnes qui vous tiennent ce *singulier* langage sont des personnes beaucoup plus avancées que vous dans la vie. De là votre méfiance en les écoutant, de là votre refus à les croire sur parole.

« Ils ne se rappellent plus, dites-vous, les misères de notre existence d'écolier, depuis les jours lointains qu'ils ont quitté les bancs ; ou bien, s'ils s'en souviennent, ils cherchent à nous faire prendre patience, en nous représentant comme bien autrement redoutables et dangereuses les années de liberté après lesquelles nous aspirons. »

Je vous apporte ici le témoignage d'un homme que vous ne sauriez récuser, par la raison qu'il était on ne peut plus désintéressé dans vos affaires, quand il écrivit les lignes suivantes :

« Le dimanche 29 septembre, jour de Saint-Michel, je mets en écrit ces souvenirs, prenant plaisir à considérer les œuvres de ma jeunesse et de mes études, études dont je remercie le bon Dieu et le remercieray toute ma vie, pour les consolations et avantages que j'en ai reçus, et un moïen de bien employer mon loisir, et de n'estre à charge ny à moi-même, ny à personne. »

Un peu plus tard il se remet en mémoire les noms de ses maîtres bien-aimés, et il les désigne tous en retraçant avec bonheur le détail de ses occupations d'écolier. Il se revoit « allant en classe sous M. Jard, en la septième, sixième et cinquième ; » puis « en la quatrième classe sous M. Séguin. »

De là, il va faire ses humanités, sous la conduite de M. Raquis, « fort habile homme, et fort homme de bien, qui prit un grand soing de son instruction, dont il est très-obligé d'en honorer sa mémoire, et prier Dieu pour lui ».

Et ainsi jusqu'à la fin du journal, notant pour chaque classe non-seulement le nom de ces maîtres, accompagné toujours d'une qualification respectueuse et tendre, mais encore la liste des auteurs qu'il a traduits ou commentés sous leur direction, les lectures qu'il a faites sous leurs yeux, les explications qu'il a retenues, les sentences morales et jusqu'aux allusions d'actualités qui venaient soutenir et ranimer l'intérêt des élèves.

Aussi, ses études terminées, il ne se hâte pas,

comme on le fait trop souvent, de se débarrasser de son bagage littéraire. Non ; Horace, Virgile et tant d'autres sont restés ses meilleurs amis :

« Dieu m'a fait la grâce, dit-il, d'avoir retenu par cœur jusqu'à la fin de mes jours toutes les poésies et vers que j'avais appris en ma jeunesse. Il est vrai aussi qu'estant de loisir, je les relisais quelquefois pour m'en rafraîchir la mémoire. ».

Celui qui parlait ainsi (mon exemple n'est pas d'hier, vous avez pu vous en apercevoir à la couleur du style et aux bizarreries de l'orthographe) était alors un vieillard, André Lefèvre d'Ormesson. Il appartenait à une vieille famille de robe qui fournit à la France plusieurs magistrats illustres, depuis le premier de tous : Olivier Lefèvre d'Ormesson, intendant, contrôleur général des finances, président de la chambre des comptes sous Charles IX et Henry III, jusqu'à Anne-Louis-François de Paule Lefèvre d'Ormesson, conseiller au parlement de Paris en 1770, président à mortier en 1788, député de la noblesse aux États généraux en 1789.

Mais pour en revenir au d'Ormesson qui nous occupe, le collége dont il avait gardé un si précieux souvenir et où il était entré tout jeune en 1586, était le collége du Cardinal-Lemoine, fondé sur le quai Saint-Bernard, par le légat du Saint-Siége, pendant le règne de Philippe le Bel.

Certes, la discipline y était autrement rigoureuse, et la science présentée d'une façon moins attrayante que dans les établissements d'instruction publique ou privée de nos jours. Et cependant avec quel respect touchant, avec quelle pieuse reconnaissance le vieux magistrat de 76 ans (il avait cet âge avancé lorsque le 29 septembre 1652 il entreprit le journal dont nous venons de transcrire quelques fragments) ne parla-t-il pas des maîtres qui ont instruit sa jeunesse, et des années laborieuses passées à l'ombre de son vieux et regretté collége.

Je crois qu'en dépit des trois siècles qui se sont écoulés depuis l'écolier André Lefèvre d'Ormesson jusqu'à l'an de grâce 1878, le moyen de se trouver heureux au collége est toujours le même.

J'imagine aussi que vous l'avez deviné sans que je vous le dise.

MARIE MARÉCHAL.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LA BELGIQUE

La section belge, au palais du Champ-de-Mars, est la onzième dans la galerie des expositions étrangères en venant du Trocadéro et a son emplacement entre la section suisse et la section grecque.

Sa façade sur la rue des Nations se compose d'un pavillon en brique, marbre et granit, dont les matériaux, pour lesquels il n'a pas fallu moins de onze wagons, lui sont venus tout taillés de Belgique et prêts à mettre en place. Ces matériaux proviennent des carrières d'Ecaussines, de Soignies, de Rombaud, d'où l'on extrait un granit bleuâtre d'un bel effet et un grès dit ferrugineux. La construction est éclairée par des vitraux d'une heureuse composition et offre, d'ensemble, un aspect vraiment monumental.

Deux vases, ayant chacun 2m,25 de hauteur et ornementés de chinoiseries, s'offrent d'abord à notre vue lorsque nous pénétrons dans la première salle. Ils sont évidemment là plutôt comme accessoires que comme échantillons de céramique. D'ailleurs, on pourrait presque en dire autant de tous les objets qui les entourent, sauf à faire exception pour la verrerie du Hainaut, représentée par un lot spécial et assez considérable. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la caractéristique de nos voisins, pas plus que dans l'ébénisterie d'art, dont nous voyons cependant de fort beaux échantillons, et qui, s'ils ne dénotent pas un goût nouveau, spécial et en quelque sorte national, prouvent du moins que l'industrie privée sait, dans l'exécution des belles choses, se tenir à la hauteur du mouvement étranger. C'est déjà un résultat des plus honorables que cette unité dans la production. On peut dire que, si la curiosité n'y trouve pas tout à fait son compte, on ne saurait cependant en conclure la moindre infériorité.

De grandes et belles tapisseries accompagnent le mobilier. Elles sont destinées à l'hôtel de ville de Bruxelles et reproduisent pour la plupart des tapisseries flamandes du seizième siècle. L'une d'elles a pour sujet la bataille livrée le 10 mai 1580, devant le château d'Ingelmunster, en Flandre, entre les troupes du prince de Parme et celles du prince d'Orange.

A côté, c'est un lustre Louis XVI, à 42 lumières, monté sur porcelaine de Chine, fantaisie respectable et accessoire de circonstance au même titre que les potiches et les cuivres ciselés.

Mentionnons, en passant, une horloge astronomique donnant toutes les indications du calendrier grégorien avec toutes ses réformes pour 15 000 ans, et entrons au salon royal.

Il occupe le pavillon en façade sur la rue des Nations, et ses deux fenêtres y prennent jour. Quelques marches y donnent accès de l'intérieur de la galerie.

Nous nous trouvons là en pleine Flandre du quinzième siècle, c'est le goût de l'époque et sa reconstitution : tapisseries de haute lisse, portes à grands battants de chêne sculpté, où court la fantaisie naïve et laborieuse. Une immense cheminée entre les deux fenêtres, comme vous avez pu en voir à notre musée de Cluny, semble prête à dévorer les énormes troncs



Le pavillon belge, à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 216, col. 2.)

d'arbres qui y trouveraient aisément place. Des solives noircies qui forment le plafond descend un lustre, imitation fidèle de quelque chef-d'œuvre de ferronnerie de l'époque.

Aussi bien tout ce qui constitue le salon royal est une reproduction, depuis les chenets du foyer jusqu'aux tables et aux portes elles-mêmes, en staf et en carton-pâte, et dont les originaux existent à Bruxelles.

Nous quittons le salon royal pour retourner à l'industrie moderne.

Les yeux sont distraits çà et là par quelque spécimen de l'esprit inventif de nos voisins. C'est à la fois l'utile et l'agréable. Voici quelques modèles d'éventails automatiques, avec ou sans musique, pour ventilation.

L'éventail est à double, triple ou quadruple feuille, monté sur une tige que fait tourner avec rapidité un mouvement d'horlogerie, et ce, avec accompagnement de valse ou de polka, au choix. C'est un raffinement qui nous fera désormais tenir en mépris toutes les combinaisons orientales.

Mais voici une balance, également automatique, d'une bien autre utilité.

Jusque dans ces derniers temps, l'administration des monnaies de Belgique confiait à des enfants le travail de pèsement des pièces d'or, ce qui était à la fois très-difficile, très-long, et donnait rarement des résultats exacts. Encore fallait-il que cela fût fait.

Un inventeur, nommé Édouard Sacré, imagina une balance fonctionnant seule et sans intermittence. Je ne puis mieux vous comparer sa disposition qu'à cette boîte qui constitue ce qu'on appelle, je crois, le jeu du *crapaud*. On met un nombre déterminé de pièces sur une coulisse de cuivre. Au mouvement mécanique donné à l'instrument, les pièces glissent, passent par le *crapaud*, si vous voulez, et tombent dans trois tiroirs. Les pièces qui ont le poids réglementaire tombent dans le tiroir du milieu; celles qui sont trop lourdes tombent dans le tiroir de droite; celles qui sont trop légères vont au tiroir de gauche. On est fixé. La balance peut ainsi peser 20 pièces à la minute, avec une précision de 1 milligramme.

Nous arrivons à l'exposition du ministère des travaux publics, où de grandes cartes attirent notre attention.

C'est d'abord la carte géologique du territoire belge, carte du sol et carte du sous-sol. Ici, des impressions en couleur marquent l'immense emplacement occupé par les gisements carbonifères. Toute l'industrie de la Belgique est là. A côté, c'est une carte générale des mines, qui donne la coupe des bassins houillers. Des albums fort intéressants accompagnent ces plans.

Voici maintenant une carte du littoral belge où sont mentionnés l'affaissement de ce littoral et la limite des alluvions marines. C'est exactement le phénomène qui a lieu sur quelques-unes de nos côtes, sur celles de la Manche par exemple, où la mer avance chaque année, jusqu'au jour où elle finira par couvrir des terrains où s'élèvent aujourd'hui des villes. Il est vrai, d'autre part, qu'elle recule en d'autres endroits, ce qui fait compensation.

Des teintes en couleur montrent sur la carte belge jusqu'où la submersion s'étendait jadis et jusqu'où elle s'étendrait de nos jours sans l'endiguement qu'on lui a opposé.

La Société royale de médecine publique a aussi une exposition considérable. L'homme améliore ou augmente ses moyens de salut en même temps qu'il améliore ou augmente ses engins de destruction. C'est de bonne prudence.

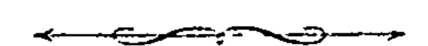
La Belgique est de celles qui ont fait dans ce sens des progrès remarquables. Quelques spécimens que nous rencontrons témoignent des intelligentes recherches et de la sollicitude de ceux qu'inquiètent plus encore les moyens de guérir et de soulager que les moyens de tuer.

Que disais-je donc en commençant? Voici un échantillon d'ébénisterie des plus intéressants. C'est une chaire monumentale, en bois sculpté, destinée à une église de Louvain. Elle est d'un grand effet.

Nous voici arrivés à l'exposition des dentelles. On peut aisément se figurer qu'on entre dans un écrin. Madame de Sévigné, si elle eût pu voir le salon des dentelles belges, se serait extasiée avec plusieurs pages d'épithètes admiratives. Cela est riche, élégant, fin, beau, soyeux, gracieux, léger, vaporeux, etc., etc. Dentelles de Malines, d'Ypres, de Bruges, de Grammont, guipure de Flandres, c'est un entassement, ce sont des flocons à éblouir les plus indifférents. Et ce n'est point là, vous le savez, le travail superficiel et pour le seul plaisir des yeux, dans l'ensemble des grandes industries qui honorent la Belgique.

La dentellerie est encore une partie de sa fortune, comme les charbonnages en sont la plus grosse part. C'est son existence artistique dont vivent des milliers de femmes, comme vivent des milliers d'hommes dans les immenses galeries qui sillonnent son sous-sol. Contraste singulier que ces deux effets dont l'un contribue à nous assurer la vie et l'autre à l'embellir: dans l'un, ce sont de cruels efforts et des luttes perpétuelles; dans l'autre de gracieuses fantaisies nées du goût artistique, où l'imagination a ses efforts payés par des résultats merveilleux; résultats dont s'empare le luxe, sinon comme à l'époque où Buffon disait qu'il ne « savait pas travailler sans dentelles », du moins dans des conditions assez considérables pour faire de l'industrie dentellière belge en particulier une des principales et des plus fructueuses de ce pays.

L. SEVIN.



LE CHARMEUR DE SERPENTS[1]

XX

Un nouvel ami.

En proférant ces menaces de mort, le capitaine Doda s'était élancé le sabre levé sur Berthe, mais avant qu'il pût l'atteindre André avait repoussé ses gardes et, arrachant à l'un d'eux son cimeterre, il s'était jeté résolûment devant sa sœur. Le lâche bandit recula et appela ses soldats à son aide.

Il y eut un instant de confusion. Les paysans, jusqu'ici spectateurs impassibles de la scène, gagnèrent la porte épouvantés. Mali et Miana dégagés s'emparèrent l'un d'une pique l'autre d'une épée et coururent se placer aux côtés d'André, qui toujours parant les coups des assaillants avait entraîné Berthe dans un angle de la pièce.

La petite troupe tenait vaillamment tête à la meute des soldats que leur chef, combattant au premier rang, excitait par ses imprécations. Mais la lutte ne pouvait être de longue durée et son issue était peu douteuse.

Le cercle des assaillants se resserrait de plus en plus et les fugitifs acculés à la muraille voyaient leurs mouvements entravés. Mali avait eu sa pique brisée d'un coup de hache et s'escrimait avec le tronçon. Miana et André atteints, heureusement d'une façon légère, étaient tout sanglants. Encore une minute et le crime odieux s'accomplissait.

A ce moment on entendit résonner au dehors les joyeux appels d'un clairon sonnant la charge ; des coups de fusil retentirent entremêlés de clameurs et de hourras. Un des rebelles parut à la porte de la salle et y jeta ce cri : « Les Anglais ! » Ce fut le signal d'un indescriptible désordre ; en un clin d'œil les compagnons de Doda se précipitèrent vers la seule issue et s'enfuirent en tumulte comme un troupeau de chacals.

Emporté par sa haine, le capitaine continuait seul la lutte. Abandonné par les siens, entendant au dehors les cris de ses ennemis, le bandit sentait qu'il était perdu et que sa vengeance allait lui échapper. Alors, ivre de rage, il écarta André du revers de son sabre et, tirant un des pistolets accrochés à sa ceinture, il fit feu sur Berthe à bout portant. Mais, au moment même où l'arme partait, Mali, d'un formidable coup de bâton, avait détourné le canon et la balle sifflant au-dessus de la tête de la jeune fille vint s'aplatir contre le mur. Simultanément André et Miana avaient transpercé de leur épée le reître un instant découvert. Doda laissa tomber son sabre et battant l'air de ses mains crispées roula lourdement sur le sol.

Au même instant les cipayes sikhs du corps anglais faisaient irruption dans la salle, en criant « Maro ! maro ! (à mort ! à mort !) » A la vue du capitaine étendu au pied du groupe des fugitifs, ils restèrent un instant indécis, puis ils se ruèrent l'épée haute sur ceux qu'ils prenaient pour des rebelles.

André, jeta son arme et courut au-devant d'eux, les bras ouverts.

« Nous sommes Anglais ! leur cria-t-il ; voyez, c'est moi qui ai tué cet homme, le chef des rebelles. »

Les soldats étonnés s'arrêtèrent. Un vieux sous-officier indigène, à la longue barbe grise, s'avança prudemment, et examinant avec attention le cadavre étendu au milieu de la salle : « C'est vrai, dit-il, cet homme est bien celui que nous cherchons, je le reconnais, c'est le bandit Doda ; » et il perça de son épée le corps encore pantelant.

« Mais vous autres, demanda-t-il à André, qui êtes-vous ?

— Conduis-nous devant ton chef, répondit le jeune Français, nous nous expliquerons avec lui.

— Soit ! » dit le cipaye ; et s'adressant à ses compagnons : « Emparez-vous de ces gens et désarmez-les. Nous allons les conduire au lieutenant Algernon. Le premier qui essaye de s'évader, qu'on lui casse la tête. Vous autres, dit-il à André, suivez-moi. Vous m'avez l'air de drôles d'Anglais ; mais si vous m'avez trompé, il vous en coûtera, car je dois vous avertir que le lieutenant n'entend guère la plaisanterie. »

Nos quatre amis suivirent sans mot dire le terrible sous-officier et, escortés par les cipayes, ils traversèrent le village. Le combat avait été court, car on n'entendait plus que de rares coups de feu. Des morts et des mourants remplissaient la rue principale. On voyait que les rebelles surpris par la soudaineté de l'attaque avaient succombé sans pouvoir se défendre.

Berthe, en traversant cette scène de carnage, détournait la tête devant les cadavres, mais elle marchait ferme et comme impassible, tant les terribles péripéties de cette journée avaient serré son cœur et rendu ses yeux incapables de larmes.

Le lieutenant Algernon, commandant le détachement qui venait de surprendre si aisément la troupe de Doda, avait installé sa cour martiale en dehors du village, au pied d'un gigantesque figuier banian. Les rebelles étaient amenés un à un devant l'officier, qui constatait rapidement leur identité. Puis, sur un signe du lieutenant, les soldats passaient une corde au cou du condamné et le hissaient à une des branches de l'arbre, où se balançaient déjà ses pareils.

En voyant arriver la petite troupe des charmeurs conduite par les cipayes, le jeune officier se dressa impatienté.

« Que m'amènes-tu encore là, Balou ? cria-t-il au sous-officier. Tu sais que j'ai donné des ordres

1. Suite et fin. — Voy. vol. XI, page 401, et vol. XII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 177 et 193.

sévères pour qu'on laisse en paix les paysans, les femmes et les enfants. Nous avons assez de vrais coupables à punir. Mets ces gens en liberté.

— Mais, mon lieutenant, balbutia le soldat interpellé, nous avons trouvé ces hommes les armes à la main, et lorsque nous les avons arrêtés, ils ont eux-mêmes demandé à être conduits devant votre seigneurie.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? interrogea le jeune officier, s'adressant aux fugitifs.

— Nous sommes sujets britanniques, répondit André dans le plus pur anglais; nous allions être massacrés par les rebelles lorsque vos hommes sont arrivés.

— Qu'est-ce à dire? dit le lieutenant avec émotion. Vous seriez Anglais et j'aurais eu vraiment le bonheur d'arracher quelques victimes à ces misérables bandits?

— Je suis, moi, reprit André, le fils de M. Bourquien, le planteur de Gandapour.

— N'est-ce pas là, interrompit l'officier, que Nana Sahib a commis son premier crime?

— Précisément, monsieur, dit André; mon père fut assassiné sous mes yeux par ce misérable, et j'eusse partagé son sort sans cet homme que vous voyez là, le charmeur Mali. Lui et son compagnon, Miana, m'ont aidé, après m'avoir sauvé, à délivrer ma sœur que Nana retenait enfermée dans le château de Pandarpour. Nous avions échappé à toute poursuite, lorsque la bataille de ce matin nous a fait tomber entre les mains du capitaine Doda, notre plus implacable ennemi. Nous allions périr, quand vous nous avez sauvés.

— Oh! cher monsieur, dit chaleureusement le lieutenant, je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouve d'avoir été l'instrument de votre salut. Comptez dès ce moment sur tout mon dévouement. Mais veuillez, je vous prie, me présenter à mademoiselle votre sœur. »

Et l'élégant jeune homme, s'avançant cérémonieusement vers Berthe, lui fit un profond salut, tandis qu'André avec tout le cérémonial d'usage disait :

« Miss Berthe Bourquien, permettez-moi de vous présenter monsieur.....

— Louis Algernon, de Windmore Castle, lieutenant au 3me fusiliers de la Reine, ajouta l'officier, votre bien dévoué serviteur. »



Le capitaine continuait seul la lutte (P. 219, col. 1.)

Subitement les trois jeunes Européens, oubliant leurs accoutrements et l'étrange milieu où se passait cette scène, étaient redevenus gens du monde et la présentation était faite selon toutes les règles de l'étiquette anglaise, aussi solennellement que dans un salon du West End.

« Mes soldats vont vous conduire à ma tente, que j'ai fait dresser près d'ici, dit le lieutenant aux jeunes gens ; vous y serez chez vous et pourrez vous y remettre de toutes ces terribles émotions. Quant à moi, je vais rapidement expédier ma lugubre besogne et je vous rejoins. »

André et ses compagnons s'éloignaient déjà lorsqu'ils virent amener, traîné par des soldats, le vieux brahmane qui leur avait donné l'hospitalité. Berthe, mue par un sentiment de pitié, arrêta son frère pour assister à l'interrogatoire du vieillard et le sauver si c'était possible.

« Voici, dit l'un des soldats, un homme que nous avons saisi au milieu même d'une poignée de rebelles qui ont résisté jusqu'au bout.

— Qu'as-tu à dire pour ta défense? demanda l'officier au brahmane.

— Grâce, seigneur, s'écria le vieillard en se prosternant le front contre terre devant le lieutenant, je suis innocent et ami des Anglais.

— Tu as en tous cas une drôle de façon de nous témoigner ton amitié, dit le lieutenant.

— Je suis, seigneur, reprit le brahmane, le prêtre et le chef de ce village. Les bandits m'ont entraîné avec eux; ils m'ont mis une arme dans la main, mais je n'ai pas combattu.

— C'est ce que disent tous tes pareils lorsqu'ils sont pris, dit l'officier; ton excuse est mauvaise. Qu'on le pende !

— Arrêtez, de grâce, s'écria Berthe au moment où le nœud fatal s'abattait déjà sur les épaules du brahmane. Monsieur Algernon, cet homme vous a dit la vérité. Hier, lorsqu'il nous a accueillis dans sa maison, il ne nous a pas caché la terreur que lui inspiraient les rebelles et la secrète amitié qu'il conservait pour ses anciens maîtres. Mes compagnons peuvent appuyer mon témoignage.

— C'est inutile, mademoiselle, interrompit galamment l'officier, votre parole me suffit. Relâchez cet homme, dit-il aux soldats. Quant à toi, ajouta-t-il

s'adressant au vieux prêtre, sache bien que les Anglais ne punissent que les coupables et qu'ils récompenseront ceux qui leur seront restés fidèles. Cependant il est dangereux de se mêler aux loups quand on est un mouton, et, sans l'intervention de mademoiselle, tu serais maintenant chez Vichnou ou chez Siva, à ton gré.

— Vive les Sahibs ! vive l'Angleterre ! » s'écria le vieillard en se relevant. Et ce cri fut aussitôt répété par les paysans qui faisaient cercle autour du tribunal.

André et ses compagnons se retirèrent dans la vaste tente de l'officier, où ils purent panser leurs égratignures et se reposer un peu.

Le lieutenant Algernon les rejoignit bientôt. C'était un charmant jeune homme, dont la figure blonde et douce, encore imberbe, accusait à peine vingt ans. On l'eût pris au premier abord pour un collégien plutôt que pour un chef de corps sachant se faire obéir des siens et redouter de ses ennemis.

Lorsque André et Berthe lui eurent plus amplement raconté leurs aventures. il leur dit :

« Je suis de fort peu votre aîné. Il y a huit mois à peine, je sortais de l'école militaire de Woolwich avec le grade de sous-lieutenant et je recevais l'ordre de rejoindre mon corps en garnison à Calcutta. A peine arrivé, j'entends parler de la révolte qui vient d'éclater dans le Nord et je suis envoyé avec le général Lawrence vers Allahabad, puis de là avec le corps de Nicholson contre Delhi.

— Cette ville est-elle de nouveau en notre pouvoir, demanda André.

— Non, mais elle ne peut tarder de se rendre. Nos troupes l'investissent de près et en font le siége en règle. Une des idées les plus étranges de Nana Sahib a été, après s'être proclamé roi des Maharates, de vouloir ressusciter l'empire Mogol. Ses séides ont tiré du fond du palais où nous le laissions moisir un pauvre vieillard impotent et idiot, le dernier des Grands Mogols, et ils l'ont hissé sur le trône des Padichahs. Le vieil imbécile n'a encore rien compris à la chose, mais c'est aux yeux de l'Inde un fétiche que nous allons pour toujours démolir à coups de canon. Nana Sahib, qui continue à guerroyer dans la vallée du Gange, a envoyé dans ces parages plusieurs bandes pour tacher de secourir Delhi, mais nous les avons dispersés l'une après l'autre. La dernière, commandée par un favori de Nana, le capitaine Doda, avait seule échappé, et le général Nicholson m'a détaché à sa poursuite. Les officiers étant rares, j'ai reçu l'épaulette de lieutenant et le commandement du corps expéditionnaire. Depuis un mois je cours ainsi le pays après l'insaisissable Doda. Plusieurs fois j'ai put le rejoindre, mais il s'est toujours dérobé après

Doda laissa tomber son sabre. (P. 219, col. 1.)

un court engagement. La nuit dernière, je l'ai attaqué à l'improviste ; puis, voyant qu'il allait encore m'échapper, j'ai simulé une retraite précipitée. Ma tactique l'a trompé et mes espions m'ont appris qu'il s'était installé après la bataille dans ce village. Ce matin, au point du jour, je suis revenu au pas de course, mais sans vous le brigand m'échappait encore. Je vous félicite, monsieur, de votre beau fait d'armes ; vous nous avez débarrassés d'un bien ennuyeux ennemi.

— J'en suis fort heureux, dit André, et je voudrais que son scélérat de maître eût été avec lui.

— Oh! n'ayez crainte, reprit le lieutenant, il aura son tour, et nous le pendrons « haut et court », ainsi que disent nos gens de loi. Grâce à vous, ma mission est terminée, le pays est pacifié, les bandes sont dispersées, et je vais pouvoir reprendre le chemin de Delhi. Vous y viendrez avec moi, et de là vous serez à même de gagner quelque asile sûr.

— Nous acceptons de grand cœur votre offre, dit André.

— Une seule chose me désole, ajouta l'officier, c'est de ne pouvoir donner à Miss Bourquien un costume plus approprié à son rang. Je pourrais à la rigueur partager mes vêtements avec vous, monsieur, mais ne prévoyant pas que j'aurais à sauver une aussi vaillante héroïne je ne me suis point muni de la garde-robe indispensable.

— Qu'à cela ne tienne, dit Berthe en riant, j'attendrai d'être à Delhi pour trouver une couturière. Ce costume a servi à me rendre la liberté, je le porterai encore quelque temps sans peine. »

Le lieutenant Algernon voulut laisser ses hôtes prendre un repos bien gagné, et il ne leva le camp que le lendemain. Il se mit en tête de la colonne accompagné de Berthe et d'André à qui il avait donné de superbes chevaux provenant des chefs rebelles Miana, à sa grande joie, put aussi caracoler à côté de ses jeunes maîtres, sur un beau coursier noir, tel qu'il l'avait toujours rêvé ; Hanouman prit place en croupe. Quant au vieux Mali, il préféra s'installer sur un des fourgons de bagages, sans oublier la bonne Sâprani, restée au milieu de tous ces événements dans sa cachette habituelle et dont les tours, durant la marche, ne contribuèrent pas peu à attirer sur le charmeur toute l'admiration des cipayes sikhs.

Grâce au lieutenant Algernon, le voyage fut des plus gais. Le jeune homme s'efforçait par ses joyeux propos de rendre la confiance à ses nouveaux amis; il leur démontrait la révolte comme terminée ; le pays pacifié, ils pourraient se mettre à la recherche de leur père qui devait être caché et qu'ils retrouveraient sûrement. Enfin son intarissable bonne humeur avait fini par gagner ses jeunes compagnons, et toutes les vicissitudes passées étaient déjà oubliées.

Dix jours après, la colonne arrivait en vue de Delhi. Depuis quelques heures le bruit continu de l'artillerie avait averti les voyageurs de leur approche de la ville assiégée. Arrivés au sommet d'une colline, ils virent se dérouler devant eux le superbe panorama de la ville impériale, avec ses innombrables minarets, ses dômes, ses clochetons s'élançant au-dessus de la formidable enceinte de remparts. Les pièces garnissant les murailles tiraient sans relâche ; l'artillerie anglaise leur ripostait avec ardeur. Soudain les spectateurs virent de longues colonnes rouges sortir du camp anglais et se diriger rapidement vers la ville au milieu du bruit du canon et de la mousqueterie.

« On va tenter l'assaut, » s'écria le lieutenant Algernon plein d'enthousiasme, et, se tournant vers ses soldats : « Allons, mes enfants, au pas de course, nous arrivons à temps. Vive l'Angleterre ! »

Ce cri fut mille fois répété par les cipayes, qui s'élancèrent à la suite de leur chef.

La petite colonne mit cependant une demi-heure à traverser la plaine brûlée par le soleil qui la séparait du camp anglais.

Sans s'arrêter au quartier général pour prendre des ordres, le lieutenant se dirigea en toute hâte vers la ville, laissant ses fourgons de bagages en arrière.

« Laissez-moi vous suivre, Algernon, lui dit André ; confiez-moi une arme et vous verrez si je suis digne de combattre pour ma patrie adoptive.

— Eh bien, prenez un sabre et suivez-moi, dit le lieutenant ; quant à vous, mademoiselle, veuillez rester sous la garde de vos fidèles Mali et Miana avec l'arrière-garde. »

Le jeune officier tira son sabre et s'élança en avant suivi d'André et de ses cavaliers.

Ils passèrent ainsi au pied d'un tertre au sommet duquel se tenait le général Nicholson, suivant la marche de la bataille. En voyant défiler la petite colonne, le général et son état-major saluèrent. Un instant après, les nouveaux arrivants s'avançaient au milieu d'une grêle de balles.

Tout l'effort de la bataille se portait sur la porte de Cachemire que les boulets avaient fait sauter la veille. Les rebelles massés sur la brèche défendaient avec rage cette issue et, malgré leur opiniâtreté, les régiments anglais ne réussissaient pas à ébranler cette muraille vivante. Mais il faut souvent peu de chose pour changer l'issue d'une bataille ; en entendant les hourras des cavaliers d'Algernon, en apercevant l'uniforme rouge des soldats sikhs, les rebelles crurent que les Anglais venaient de recevoir des renforts considérables ; ils lâchèrent pied un instant, et cet instant suffit aux troupes anglaises pour forcer la porte et entrer dans la ville.

Dès lors la victoire était assurée. Algernon et André s'étaient lancés dans la mêlée et sabraient maintenant à tour de bras les rebelles en fuite. La ville était prise ; bientôt l'étendard vert aux poissons d'or, qui flottait sur le palais impérial, fut remplacé par le jack britannique.

Après une heure de lutte, le lieutenant Algernon rallia ses hommes et reprit la route du camp. Ayant combattu sans ordres, il ne pouvait rester plus longtemps sans rejoindre son arrière-garde et se présenter au général.

André, noir de poudre, ses vêtements déchirés, avait plutôt l'air d'un bandit ou d'un rebelle que du compagnon de l'officier auprès duquel il chevauchait.

Aussi, dès que le général Nicholson, qui avait mis pied à terre près la porte de Cachemire, aperçut le lieutenant et son étrange compagnon, il cria au jeune officier :

« Mes félicitations, Algernon, vous êtes arrivé juste au bon moment et votre initiative nous a bien servis. Sitôt que vous aurez un peu plus de barbe au menton nous vous nommerons capitaine. Mais qui diable m'amenez-vous là? ajouta-t-il, en désignant André qui avait mis pied à terre et se tenait modestement derrière son camarade. Je croyais avoir dit de n'épargner aucun rebelle trouvé les armes à la main, et j'aperçois le sabre de celui-ci tout ensanglanté.

— Pardon, mon général, dit vivement le lieutenant, mon ami André Bourquien n'est pas un rebelle, c'est un loyal et courageux jeune homme, qui a bravement combattu pour nous. »

Les paroles du lieutenant avaient été prononcées d'une voix si vibrante, avec un tel accent de sincérité, que le général tendit la main à André. Mais déjà un officier supérieur, qui s'était retourné au bruit des paroles, avait couru au jeune Français et l'avait serré dans ses bras, puis, se tournant vers le général, s'était écrié : « C'est mon fils! mon brave André! »

La scène avait été si subite, que le pauvre enfant s'était trouvé dans les bras de son père avant même de l'avoir vu; suffoqué par l'émotion, il ne put que murmurer : « Mon père! » et il s'évanouit.

M. Bourquien, l'enlevant dans ses bras, l'emporta jusqu'à la tente du général, et là quelques soins firent revenir le jeune homme à lui.

Le premier mot de M. Bourquien, quand son fils ouvrit les yeux, fut de lui dire d'une voix tremblante : « Et Berthe?

— La voici! » répondit le lieutenant qui entrait dans la tente suivi de la jeune fille et des charmeurs.

Comment décrire la joie de ce père, de ces enfants, en se retrouvant après une séparation que chacun avait crue éternelle. Après avoir écouté le récit rapide de ses enfants, récit pendant lequel il serra au moins vingt fois dans ses bras le bon Mali et son ami Miana, M. Bourquien raconta comment, profitant du désordre qui avait suivi la prise de la factorerie, il avait pu se traîner dans la jungle; rejoint par un de ses serviteurs, il avait gagné Agra, où le gouvernement organisait une milice de volontaires dont on lui donna le commandement; depuis, il avait combattu avec acharnement pour venger ses enfants qu'il croyait morts.

ÉPILOGUE

Onze ans après les événements que je viens de raconter, au mois de juillet 1868, me trouvant à Cawnpore, un officier anglais de la garnison me conduisit visiter les ruines du château de Bihtour saccagé par les troupes d'Outram. Comme nous revenions de cette excursion, mon ami me proposa de me faire visiter une factorerie voisine.

« La factorerie de Gandapour est la plus belle du pays, me dit-il, et elle vous intéressera d'autant plus qu'elle appartient à un de vos compatriotes, M. Bourquien. Nous sommes sûrs d'y être bien reçus; il n'est pas de maison plus hospitalière que celle-ci, et en outre le gendre du propriétaire, le capitaine Algernon, est un bon ami à moi. »

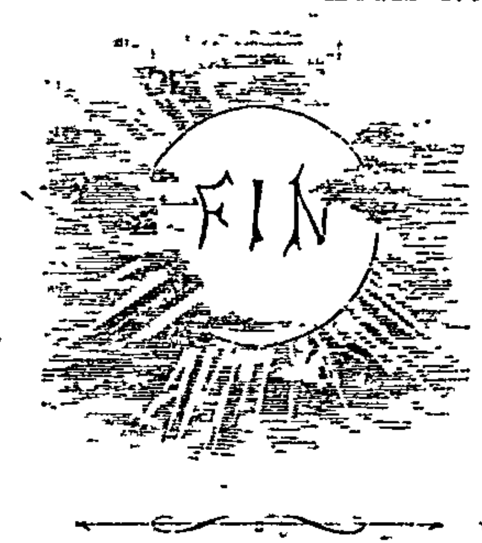
Nous fûmes accueillis, en effet, à Gandapour avec une cordialité touchante. M. Bourquien, tout heureux de posséder un Français, voulut me garder près de lui quelques jours. Éloigné moi-même de mon pays depuis cinq ans, il me semblait retrouver la patrie dans ce coin de l'Inde. C'est ainsi que je fis connaissance des héros de la véridique histoire que je viens de rapporter. André, devenu un grand et beau jeune homme, dirigeait la factorerie reconstruite et agrandie, avec l'aide de son beau-frère, le capitaine Algernon, qui avait quitté l'armée pour épouser Mlle Berthe Bourquien. Miana rendu libre par la mort d'Hanouman avait été élevé au rang de contremaître et de majordome et dirigeait tout le nombreux personnel. Quant à Mali, c'était maintenant un pauvre vieillard, tout cassé, passant ses journées au soleil à conférer avec Sâprani, la bonne cobra, toujours vive et alerte.

Un jour que je causais avec le vieux charmeur, nous vîmes M. Bourquien traverser en courant l'allée, suivi de ses petits-enfants dont les éclats de joie remplissaient le bocage; leur mère, Berthe, venait derrière calme et joyeuse.

« Et tout cela est ton œuvre, dis-je à Mali, en lui montrant ce ravissant tableau de bonheur et d'espérance.

— Non seigneur, me répondit le charmeur, je n'ai été que l'humble instrument; celui qui avait envoyé les nuages les a dissipés, et le soleil ne brille jamais d'un plus vif éclat que lorsque ses rayons ont percé la nuée. »

Louis Rousselet.

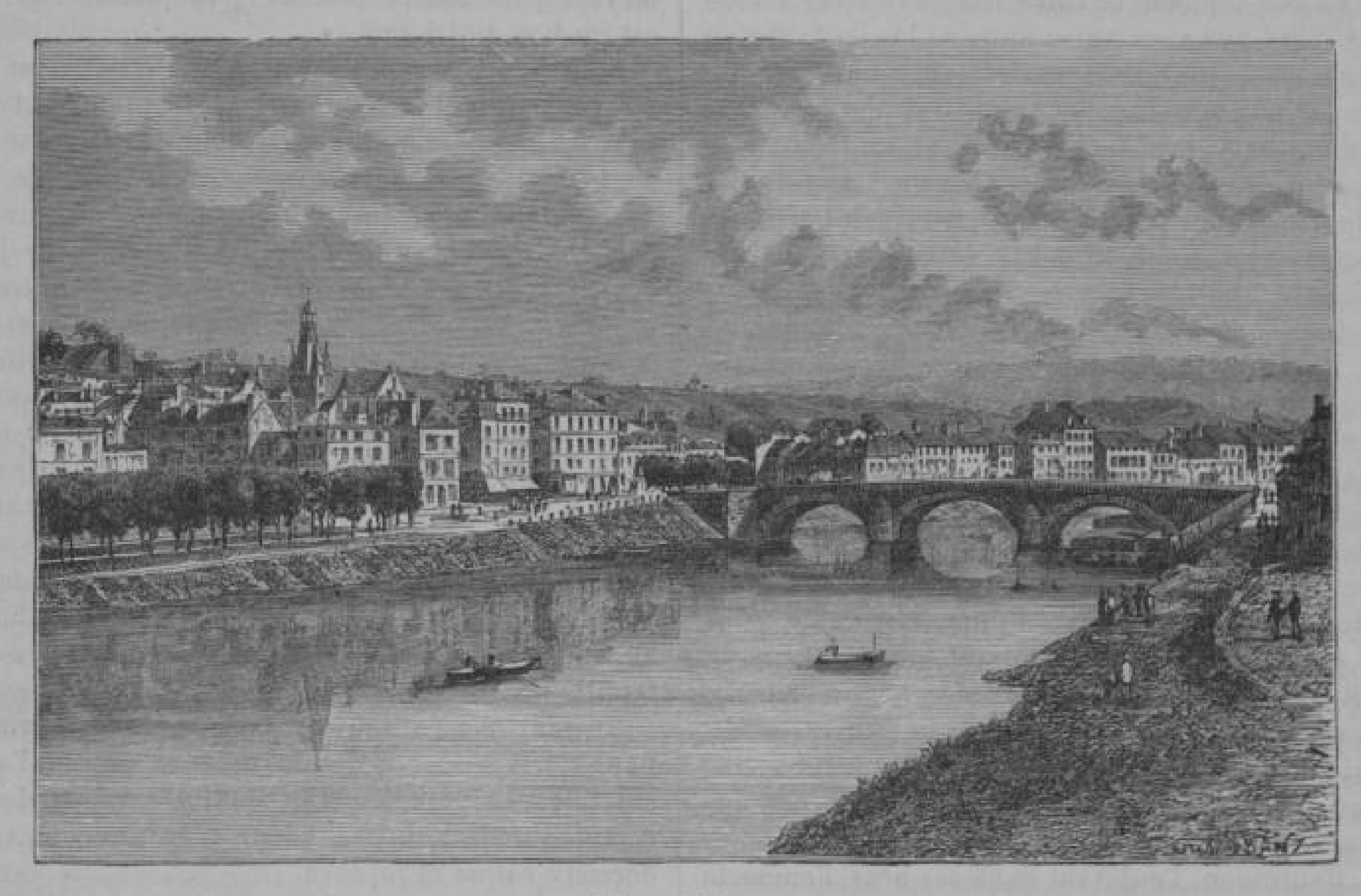


A TRAVERS LA FRANCE

CHATEAU-THIERRY

Château-Thierry, chef-lieu d'un des cinq arrondissements du département de l'Aisne et ville peuplée d'environ 7000 habitants, occupe une agréable et pittoresque situation sur la rive droite de la Marne, dominé par son clocher et son beffroi gothiques et entouré par des boulevards dont les belles plantations lui forment une enceinte de verdure.

Il y eut en ce lieu, dans l'origine, un château fort que bâtit quelque seigneur du nom de Théodoric ou Thierry. Les habitants d'alentour cherchèrent, au pied des remparts bâtis par Thierry, une protection qui ne fut pas toujours efficace, car Château-Thierry fut souvent assiégé et pris durant le moyen âge, et a connu jusqu'à nos jours les maux de la guerre. En 1814, les Alliés y furent battus deux fois. Depuis déjà longtemps, le château n'est plus qu'une vaste ruine; mais cette ruine rappelle le souvenir d'une des plus tristes époques de notre histoire : le roi Charles le Simple fut enfermé dans le donjon de Château-Thierry avant d'aller mourir captif dans celui de Péronne.



Château-Thierry.

Un souvenir d'un tout autre genre contribue, pour une meilleure part, à la célébrité de Château-Thierry : le plus grand fabuliste français, le plus grand de tous les âges et de toutes les nations, Jean La Fontaine, est né dans cette ville, le 8 juillet 1621, dans une maison toujours soigneusement conservée, où se passa la plus grande partie de sa jeunesse. Il ne quitta sa demeure natale qu'à la suite de froideurs et de démêlés survenus entre lui et sa femme; il se rendit à Paris, et ne revint voir son épouse qu'à de rares intervalles. Presque aussi célèbre par ses distractions que par ses fables, La Fontaine, « étant arrivé un jour lorsque la dame était à vêpres, alla, en l'attendant, chez un de ses amis qui le retint à dîner; il se coucha, et le lendemain, sans plus songer à sa femme, il reprit le chemin de Paris. Dans une excursion semblable, voyageant par le coche, il parcourut à pied, dit-on, ainsi que les autres voyageurs, le chemin *montant, sablonneux, malaisé* qu'offrait, le long du parc du château de Monceaux, la route d'Allemagne, qui avait alors cette direction. Un petit incident de ce trajet excita son attention, et, se promenant dans le jardin d'une auberge, à la porte de laquelle on faisait, pendant quelques instants, rafraîchir les chevaux, il laissa repartir la voiture sans s'en apercevoir. Il en prit son parti et en revint à son inspiration, projetant de reprendre le lendemain la voiture. Le lendemain, la piquante fable du *Coche et la Mouche* était créée, et il prit la voiture, mais sans remarquer qu'elle le ramenait à Paris ». La mémoire de l'immortel écrivain est néanmoins, et avec raison, demeurée chère à ses compatriotes, qui, non contents d'entretenir sa maison, lui ont élevé de nos jours une belle statue.

A. Saint-Paul.





Alfanègre y avait planté sa tente. (P. 226, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

III

Alfanègre au café du Méridien. — Un intrus.

Dans la salle d'entrée du *Méridien*, que l'on appelait la « grande salle », des habitants du quartier, toujours les mêmes, venaient jouer « leur consommation », soit au billard, soit aux cartes, soit aux dominos ; des soldats et des mobiles buvaient, fumaient et discutaient bruyamment sur les mérites de leurs colonels et de leurs généraux. Quelques matelots, mais en petit nombre, parce que le *Méridien* était assez loin du port, se regardaient sans rien dire et n'ouvraient la bouche que pour cracher sur le carreau ou pour avaler de grandes lampées de punch.

Alfanègre avait pris l'habitude d'aller s'asseoir dans une seconde salle, beaucoup plus petite et plus tranquille, qui prenait jour sur une cour intérieure. A l'entrée de cette petite salle, comme pour en interdire l'accès aux profanes, se dressait une sorte de forteresse en acajou, qui empiétait sur la largeur de la pièce, au point de ne laisser qu'une sorte de défilé. Le commandant de la forteresse était une sévère matrone en bonnet normand, armée de longs engins de fer qui ressemblaient plutôt à des fleurets qu'à des aiguilles à tricoter. Quant à la forteresse elle-même, c'était un meuble bizarre, décoré du nom de comptoir, et orné à chaque panneau d'une glace verdâtre qui reflétait, pour l'agrément particulier du chat de la maison, les jambes et les bottes des habitués. Cette chose étrange et monstrueuse, où la sévère matrone était enchâssée jusqu'au buste, était recouverte d'une épaisse plaque de marbre, qui suggérait tout de suite l'idée d'une monstrueuse tranche de pâté de lièvre. Des deux côtés de la forteresse se dressaient, semblables aux échauguettes des manoirs féodaux, deux urnes lacrymatoires en plaqué, qui dataient du premier empire. L'une contenait des factures et des cuillers à punch, et l'autre aurait servi de tire-lire aux pourboires du garçon si le garçon avait reçu des pourboires. Cette circonstance, rapprochée des dimensions encombrantes du comptoir, prouvait clair comme le jour que ni les urnes lacrymatoires ni la forteresse n'avaient été fabriquées en vue du *Méridien*. En effet, le *Méridien* les avait achetées d'occasion, et à très-bon compte, après la faillite d'un confrère moins primitif et plus grandement logé.

Alfanègre, toujours en crainte, parce qu'il se trouvait toujours en faute, avait découvert, en furetant, le petit réduit du *Méridien*, d'où l'on ne pouvait être aperçu de la rue, même quand la porte s'ouvrait, puisque l'on pouvait toujours se cacher derrière la forteresse. Comme les banquettes n'étaient pas trop dures, comme l'eau-de-vie du *Méridien* était presque

1. Suite. — Voy. page 209.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

supportable, Alfanègre y avait planté sa tente. La matrone sévère s'était peu à peu habituée à lui laisser franchir sans froncer le sourcil les Thermopyles qu'elle défendait les armes à la main, comparable pour la valeur à un Léonidas en bonnet normand; les glaces verdâtres s'étaient habituées, de leur côté, à refléter son pantalon cannelle et ses bottes à double semelle, qui n'inspiraient ni effroi ni défiance au chat de la maison. Le garçon, au courant de ses habitudes, ne lui demandait plus : « Qu'est-ce que je vais vous apporter? » Il courait tout droit au carafon.

C'est donc là que le valet de chambre de M. Clodion procédait tous les soirs à l'ingurgitation d'un certain nombre de petits verres, tantôt dans une solitude profonde, où se complaisait son esprit philosophique, tantôt en compagnie de quelque consommateur pacifique, autochthone ou étranger comme lui, quelqu'une de ces bonnes pâtes d'homme, qui commençaient par se fourvoyer dans le vacarme et la fumée de la tabagie, mais qui finissaient par découvrir l'entrée du goulet et venaient jeter l'ancre dans le petit port tranquille.

Ces étrangers pacifiques, Alfanègre, quand leur figure lui plaisait, les accueillait d'un signe de tête protecteur et encourageant, comme un homme qui fait les honneurs de chez lui et veut bien prendre la peine de mettre ses visiteurs à leur aise. Même, quand ils en valaient la peine, c'est-à-dire quand leur figure exprimait la bonhomie et la candeur, il poussait la courtoisie jusqu'à entrer en propos avec eux. Invariablement il leur racontait l'illustre origine de sa race et les péripéties de sa propre existence, plutôt avec la brillante imagination d'un poète qu'avec la sévère exactitude d'un historien.

Un soir, le surlendemain du coup d'État de l'oncle Placide, le descendant des rois maures contemplait mélancoliquement son quatrième petit verre, avant de lui faire subir le sort des trois premiers. Si le descendant des rois maures était mélancolique et s'il trouvait que décidément l'eau-de-vie de ce soir avait comme un goût de fût, c'est que son âme était triste, et son âme était triste parce que le jour du départ approchait. Il était si heureux au Havre, qu'il aurait désiré y vieillir, bien entendu dans les mêmes conditions. Il avait peur de la traversée; il était au désespoir d'échanger sa condition de valet de chambre *in partibus* contre celle de valet de chambre servant; il détestait l'Amérique, où tout le monde se tuait de travail; enfin il était pris de cette tristesse particulière que l'on ressent toujours à la veille d'un voyage, même d'un voyage d'agrément.

Comme il ruminait ces choses en sa tête frisée et grisonnante, un étranger ouvrit la porte de la rue. Il hésita un instant sur le seuil, en voyant que la grande salle était pleine de fumée et de tumulte; mais quand il eut découvert, de son œil vif et hardi, le passage des Thermopyles, il entra d'un pas sec et délibéré, et vint s'installer sans façon à la table voisine de celle d'Alfanègre.

D'instinct, Alfanègre se défiait des gens qui ont le pas sec et délibéré. Il s'abstint donc d'accueillir le nouveau venu par un signe de tête protecteur et encourageant; le nouveau venu ne parut nullement affecté de cette froideur calculée. Alfanègre ne fit rien pour le mettre à son aise; mais l'autre, qui était un *Yankee* pur sang, savait fort bien se mettre à son aise sans secours étranger. Il tira de sa poche un volumineux portefeuille, étala des papiers devant lui, mouilla son crayon du bout de sa langue et se mit à compléter des notes en pinçant les lèvres. De temps à autre, quand il cherchait une idée ou un souvenir, il regardait Alfanègre de côté avec aussi peu de gêne et de politesse que si Alfanègre eût été un memento ou un calendrier accroché à la muraille.

« Voilà un Anglais qui a l'air d'un singe, » pensa Alfanègre, qui n'aimait ni les Anglais ni les singes.

De son côté, tout en prenant ses notes : « Voilà un mulâtre qui a l'air d'un ivrogne, » se disait l'étranger, qui en sa qualité de Yankee et de membre de la confrérie des gens maigres, détestait les mulâtres et méprisait les gros hommes.

L'étranger s'appelait M. Browdie (du Massachusetts). M. Browdie était commis voyageur en porc salé, au compte d'un négociant de Cincinnati. M. Browdie venait d'achever un voyage d'affaires dans la partie de la France qui n'était pas occupée par les armées allemandes. Mais M. Browdie n'était pas seulement voyageur en porc salé; à ses moments perdus, il était aussi *reporter* et faisait de la copie pour un infime journal de New-York qui s'intitulait pompeusement l'*Investigateur universel*. L'éditeur-propriétaire de l'*Investigateur universel* était un certain M. Sandwich (de l'Illinois), qui avait fait tous les métiers, y compris celui de voleur de chevaux et celui de commis voyageur en porc salé. C'est dans l'exercice de cette dernière profession qu'il avait connu M. Browdie (du Massachusetts).

Au moment où M. Browdie allait partir pour sa tournée de France, M. Sandwich lui avait dit, en mâchonnant son tabac et en le faisant passer d'une joue à l'autre par une savante contraction des muscles faciaux : « Browdie, faites quelque chose pour un ancien ami; quand vous serez là-bas, écrivez-moi de temps en temps quelques lignes sur la guerre. Ne vous gênez pas, vous savez, ne vous mettez pas l'esprit à la torture, et n'exposez pas votre vie. Envoyez-moi tout ce que vous voudrez; mais n'oubliez pas de dater pompeusement toutes vos lettres du théâtre de la guerre, et n'ayez pas peur de dire à l'occasion : *Le général un tel me disait*; ou bien : *J'ai fait observer telle chose à M. de Bismarck, qui a paru frappé de la justesse de mon observation*; ou bien : *Vous voulez du neuf et du vrai, mon cher Sandwich, vous en aurez à tout prix, et vous saurez ce qu'il en coûte;* ou bien : *Je suis allé à un endroit où je défie n'importe quel reporter de n'importe quel journal de pénétrer, et cela*

*grâce aux lettres de recommandation que vous m'avez données pour certains personnages, grâce surtout à l'influence énorme dont jouit ici l'*Investigateur universel. *Ce seul nom est comme un talisman qui ouvre devant moi toutes les portes et fait tomber tous les obstacles.*

» Nos lecteurs sont des idiots et des ladres, quoique je les appelle prudemment en public : « Mes chers lecteurs. » Il faut donc faire entrer à coups de marteau dans leurs cerveaux étroits cette importante vérité que l'*Investigateur universel* est le mieux informé et le plus répandu de tous les journaux, et forcer la main à leur ladrerie en les prenant par l'amour-propre et la curiosité. Malheureusement, ils sont encore rétifs, et, entre nous, l'*Investigateur universel* fait bien juste ses frais. Je serai donc forcé de n'être pas avec vous aussi large que j'aurais voulu l'être. Je vous offre un dollar par page, et c'est bien peu ; ne me le dites pas, je le sais. Mais je puis au besoin vous rendre le service de dire du mal dans l'*Investigateur* de tout individu dont la figure vous déplairait, ou qui vous aurait fait du tort, ou que vous pourriez soupçonner d'avoir l'intention de vous en faire.

» D'ailleurs, qu'est-ce que je vous demande ? de m'adresser des autographes que je puisse montrer au besoin pour prouver que l'*Investigateur* a dépêché un *reporter* en Europe. Je ferai faire un beau cadre exprès pour afficher votre prose dans la salle de rédaction. »

M. Browdie avait accepté le marché, et M. Sandwich, dans un admirable article *éditorial*, avait annoncé immédiatement en gros caractères, en tête de la première colonne de son journal, qu'il venait de dépêcher six reporters, pas un de moins, pour suivre pas à pas la guerre franco-allemande. Il dépensait de ce chef, et sans la regretter, une somme de dollars qu'il n'osait indiquer, même par les allusions les plus détournées, de peur d'être taxé d'exagération. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que, avec cette somme, le plus grand État de l'Europe pourrait payer pendant une année le traitement, de trois ambassadeurs et demi. D'après ces données, les lecteurs que cela pourrait intéresser feraient facilement le calcul.

M. Browdie, qui était un homme sage et craignait naturellement les coups, ne s'était jamais risqué, de sa personne, dans les environs d'aucun champ de bataille. Mais cela ne l'empêchait pas de dater toutes ses lettres du théâtre de la guerre, de décrire *de visu* les combats les plus terribles comme les moindres escarmouches, de ramasser les blessés, d'enterrer les morts, de recueillir des paroles sublimes sur les lèvres des mourants, de compter les boulets, les bombes, les obus, de décrire les mitrailleuses, de se faufiler dans les tranchées, de chevaucher avec les généraux, de rentrer au bivouac harassé, de dîner avec des personnages, et de s'entretenir avec eux de l'avenir de l'Europe et du monde, au bruit lointain du canon ; tout cela en paroles, bien entendu.

En réalité, M. Browdie répétait tranquillement ce qu'il entendait dire dans les restaurants et les cafés, et ce qui traînait dans tous les journaux français. Quand M. Browdie en eut fini avec ses paperasses, il versa de l'eau dans un verre, ajouta à l'eau une quantité infinitésimale d'eau-de-vie, au grand dégoût d'Alfanègre, qui s'indignait de voir ainsi profaner sa liqueur favorite. Pour opérer le mélange des deux liquides, M. Browdie plongea sa cuiller dans l'eau et l'agita lentement de la main droite, tandis que de la main gauche, il extrayait sa montre de la poche de son gilet. Il avait tout à fait l'air d'un pharmacien homœopathe opérant, montre en paume, une mystérieuse dilution.



M. Browdie versa. (P. 228, col. 2.)

Ayant constaté qu'il n'était que dix heures à sa montre, il vérifia l'exactitude du fait sur le grand cartel du café et fronça les sourcils, ce qui ne l'embellissait pas du tout.

M. Browdie était un homme méthodique ; il avait l'habitude de se coucher entre onze heures et minuit, et il constatait sans enthousiasme qu'il lui faudrait passer une grande heure à ne rien faire, car il n'avait même pas la consolation de lire un journal pour se distraire. Le *Méridien* ne recevait absolument que le *Journal du Havre*, et pour le moment le *Journal du Havre* était en lecture ; et même le garçon n'avait pas caché au monsieur étranger qu'il pourrait en faire son deuil, parce que c'était le pharmacien du coin qui avait jeté le grappin dessus.

IV

M. Browdie (du Massachusetts) demande un souvenir à M. Alfanègre (de l'Ardèche), dont les récits l'ont vivement intéressé.

Tout à coup, M. Browdie se souvint qu'il était *reporter* et que *le temps est de l'argent*, et qu'un véritable Yankee doit toujours aller *de l'avant*.

Il se dit aussitôt que ce gros homme qui buvait de l'eau-de-vie devait avoir une histoire, puisque le plus humble de nous a la sienne, et il se mit en tête de la lui faire raconter; qui sait s'il n'y trouverait pas, après tout, pour un ou deux dollars de renseignements, sauf à broder un peu?

Aussitôt, il se pencha vers Alfanègre et lui dit: « Pardon, monsieur; vous allez peut-être me trouver bien indiscret. N'est-ce pas avec vous que j'ai eu l'honneur de causer, à un grand dîner, chez MM. Bretonneau frères, les riches armateurs de Nantes? »

Il est à croire que la profession de commis voyageur en porc salé ou celle de *reporter*, ou peut-être toutes les deux en collaboration, avaient altéré chez ce gentleman l'amour de la stricte vérité, car les frères Bretonneau, riches armateurs, étaient des créatures imaginaires, de pures créations de son cerveau, fécond en ressources. Cette invention, du moins, témoignait d'une certaine connaissance des hommes: on est rarement désobligé d'être pris pour le commensal d'un homme riche et puissant.

Alfanègre commença par rougir de plaisir, puis il avoua, avec un soupir de regret, qu'il y avait erreur. N'importe, la supposition de l'étranger n'en était pas moins flatteuse pour son amour-propre. Il ne put s'empêcher de trouver qu'après tout ce monsieur à barbe de bouc était bien plus aimable qu'on n'aurait pu le supposer en voyant ses yeux caves et inquiets, ses lèvres sèches et minces, et ses mouvements raides et anguleux.

M. Browdie s'excusa en fort bons termes de l'erreur qu'il venait de commettre. Elle était d'autant plus pardonnable, qu'il avait été trompé par une ressemblance étonnante.

Il pria Alfanègre de lever un peu la tête, là, comme cela! Alfanègre ayant levé un peu la tête, là, comme cela! M. Browdie avoua qu'il reconnaissait maintenant que la ressemblance n'était pas complète. « Mais peut-être monsieur avait-il un frère qui lui ressemblait? Le frère de monsieur n'était-il pas préfet de la Loire-Inférieure? »

Alfanègre n'avait pas de frère; par conséquent, ce frère qu'il n'avait pas ne pouvait en aucune façon lui ressembler. Mais s'il avait eu un frère, et que ce frère eût été réellement le préfet actuel de la Loire-Inférieure, il n'aurait pas eu plus de chances de lui ressembler, puisque ce préfet était justement grand, blond, mince et homme de bonne compagnie.

Mais, si Alfanègre n'avait pas de frère, en revanche il avait une vanité assez impudente pour ne pas trouver le compliment trop gros et assez vorace pour l'avaler d'un seul coup.

Voyant que ce monstrueux esturgeon avait avalé l'amorce et l'hameçon, M. Browdie, par un mouvement calculé, glissa obliquement sur la banquette pour se rapprocher de son interlocuteur. « Quel temps, monsieur! » dit-il avec une onction étonnante chez un personnage si maigre et si sec.

« Un temps de chien! » répondit Alfanègre avec une élégance de langage tout à fait digne d'un frère de préfet.

« Pauvres soldats! » répondit M. Browdie en faisant des yeux de chèvre expirante pour bien marquer à quel point il était ému du sort de nos pauvres soldats.

« Ça fait frémir, » répondit Alfanègre; et, trouvant que sa phrase était un peu courte, il chercha autre chose, ne trouva rien de plus concluant et répéta, faute de mieux: « Oh oui! ça fait frémir.

— Monsieur, » reprit l'homme à barbe de bouc, « permettez à un étranger qui aime la France comme sa propre patrie et les Français comme des frères de trinquer avec vous à la prompte conclusion de la paix et à la santé de la France, ce pays si grand, si brave et si malheureux! »

Tout en prononçant avec un trémolo qui tenait du bêlement ces paroles éloquentes, M. Browdie avait saisi son carafon à peine entamé et avait versé à son nouvel ami une grande rasade de fine champagne qui ne sentait pas le fût.

Les yeux d'Alfanègre devinrent humides de tendresse au parfum délicat de la fine champagne, et il fit raison au toast de l'étranger avec plus de patriotisme que de modération. A sa grande confusion, il découvrit que son verre était vide, sans se rendre bien compte de ce phénomène, qui pourtant n'avait absolument rien d'étrange.

Sans avoir besoin d'user d'une bien grande contrainte, l'ami de la France, pas à pas, de petit verre en petit verre, amena Alfanègre dans les parages perfides de l'ivresse verbeuse et confidentielle.

L'étranger, de retour dans son pays, pourrait se vanter d'avoir vu en personne le dernier des Alfanègres!

Et Alfanègre se donna une bonne tape sur la poitrine pour indiquer que le dernier des Alfanègres, c'était lui.

« Les Alfanègres, race puissante! race royale! Vous êtes surpris: on le serait à moins. Cependant, les histoires sont pleines de ces choses-là. Non, merci, je crois que j'ai assez bu. Race déchue, monsieur! pas du côté des sentiments, mais du côté du numéraire! Entendons-nous bien! »

L'étranger fit un geste bienveillant pour montrer qu'il ne demandait pas mieux que de s'entendre avec le dernier des Alfanègres.

Alors, le dernier des Alfanègres, sous l'influence de la divinité puissante qui le maîtrisait, comme autrefois la Pythie, recouvrit la triste réalité des choses de toutes les fleurs de la rhétorique et l'illumina de tous les rayons de la poésie.

Alfanègre père, le vieux portefaix qui vendait ses chaises et jusqu'à ses vêtements pour boire, se transforma en un châtelain que de grands revers de fortune avaient contraint à..... restreindre ses dépenses! Lui-même, pendant de longues années, avait lutté vaillamment contre la fortune ennemie, « toujours digne, monsieur ! » et lui aussi avait été réduit à..... restreindre ses dépenses, ce qui répugnait beaucoup à son caractère généreux! Heureusement, les temps étaient redevenus meilleurs. Pour le moment il était le..... hum! l'ami intime d'un monsieur très-riche. Cet ami très-riche s'appelait Clodion, un nom ronflant, j'espère. M. Clodion avait été ministre. A la veille de l'investissement de Paris, son ami, l'ancien ministre, lui avait dit confidentiellement, en passant son bras sous le sien : « Mon cher Alfanègre, nous ne sommes plus d'âge à porter les armes; sortons d'ici, où nous n'avons rien de bon à faire, et allons-nous-en passer le temps du siége au Havre. » Alfanègre avait répondu à l'ancien ministre : « Je puis encore tenir un fusil et viser un Prussien; un homme de cœur peut toujours aller se faire tuer aux remparts pour le bon exemple! » Comment il se faisait que, malgré cette réponse héroïque, il fût en ce moment au Havre? Rien de plus simple. L'ami Clodion avait un neveu. Le neveu, derrière le dos de l'ancien ministre, avait fait signe à Alfanègre de ne pas contrarier son oncle. Ensuite, il l'avait pris à part dans un coin et lui avait dit : « Monsieur Alfanègre, faisons semblant de céder; escortons mon oncle jusqu'au Havre; quand nous l'aurons mis en lieu de sûreté, nous reviendrons nous battre! »

Il balança sa main. (P. 231, col. 1.)

Pourquoi il ne retournait pas se battre, maintenant que l'ancien ministre était en lieu de sûreté? C'était toute une histoire. S'il consentirait à la raconter? Pourquoi pas? Cette tête, que l'étranger voyait sur ses épaules, les Prussiens l'avaient mise à prix. Pourquoi? parce qu'à Versailles il avait étranglé un de leurs officiers. Pourquoi étrangler ce malheureux? Parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. L'officier avait insulté son ami, un ancien ministre, songez donc! Alfanègre n'avait pas d'armes, sans quoi il se fût mis en garde et aurait tué l'officier en duel. Comme il n'avait pas d'armes et que le temps pressait, il en avait été réduit à l'étrangler au coin d'un mur.

Comment ces messieurs s'étaient-ils tirés de là?

Comme ils avaient pu, bien sûr : en se déguisant, en se faufilant, après s'être donné rendez-vous à Colonges, un petit bourg des environs de Vernon.

« A Colonges, nous nous croyions en sûreté : pas du tout ; les Prussiens nous avaient dépistés ; ils arrivent, ils nous cernent, nous prennent en traîtres et nous enferment dans un clocher pour nous fusiller le lendemain matin.

» Ce que nous avons fait? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Nous avons surpris le poste qui nous gardait, nous l'avons garrotté et bâillonné, nous lui avons pris ses fusils et ses cartouches ; nous nous sommes barricadés dans le clocher, et nous avons sonné le tocsin pour donner l'éveil à la garnison de Vernon. En attendant du secours, nous avons soutenu un siége en règle et repoussé quatorze assauts à la baïonnette : nous nous sommes battus comme des lions, et, comme nous étions sur le point d'être pris, devinez ce que nous avons fait? Nous avons mis le feu aux poudres. Quelles poudres? Parbleu, des poudres qui étaient là ; si elles n'y avaient pas été, comment aurions-nous pu y mettre le feu? La moitié de l'église saute ; heureusement que ce n'est pas la moitié où nous étions. Juste en ce moment, la garnison de Vernon arrive ; nous sommes sauvés!

» Le général demande : « Quel est le rude lapin qui » a fait cela? » Il avise mon ami Clodion et lui dit : « Est-ce vous, monsieur l'ancien ministre? » Mon ami répond : « Je ne suis pas de force : l'homme » qui a tout fait, c'est mon ami Alfanègre, que voilà, » secondé par mon neveu, Émile Charlier, que je vous » présente ! »

» Le général me regarde, et puis il regarde le petit Émile. Il tire tout d'un coup une médaille militaire de sa poche et me dit : « Monsieur Alfanègre, elle » est à vous, vous l'avez bien gagnée. » Moi je lui réponds : « Mon général, si vous en avez deux à don- » ner, j'accepte la seconde comme un petit souvenir ; » mais, si vous n'en avez qu'une, donnez-la à ce jeune » homme qui s'est très-bien conduit. A mon âge, on » est un peu revenu des vanités de ce monde, et puis » cela fera tant de plaisir à son oncle qui a été mi- » nistre ! — Très-bien ! » me dit le général, « nous » parlerons de cela, et il nous sera peut-être pos- » sible, d'ici à quelque temps, de vous offrir mieux » que la médaille, avec un ruban d'une autre couleur. » En attendant, qu'il soit fait selon votre volonté. »

Depuis quelques minutes, M. Browdie, profondément mystifié, se rongeait les ongles avec fureur et lançait au narrateur des regards qui n'étaient pas tendres.

« Qu'est-ce que vous dites de cela? » lui demanda Alfanègre en finissant.

« Farceur ! » dit M. Browdie en poussant familièrement une botte avec son calepin dans les côtes d'Alfanègre.

« Farceur ! moi ? » s'écria Alfanègre avec un air de dignité offensée. Et tout au fond de lui-même il se demandait s'il n'était pas allé un peu trop loin.

« Triple farceur ! » reprit M. Browdie en ricanant ; et il poussa une seconde botte avec son calepin, mais cette fois en pleine poitrine sur un des boutons de corne du paletot à longs poils.

« Demandez plutôt à madame, » balbutia Alfanègre au comble de la détresse en se tournant vers la maîtresse de l'établissement.

Cette matrone sévère vint bravement à la rescousse. Peut-être, si elle eût été dans un état d'esprit à être complétement impartiale, se serait-elle bornée à dire la vérité pure et simple, à savoir : que le gros monsieur avait déjà fait plusieurs fois le même récit devant elle, sauf quelques détails nouveaux que d'ailleurs elle n'avait peut-être pas bien saisis du haut de sa forteresse. Mais la matrone sévère, comme bien des gens, finissait par croire qu'une chose était vraie à force de l'entendre répéter. D'ailleurs, jusque-là, aucun des auditeurs d'Alfanègre n'avait élevé le moindre doute sur sa véracité. Les bruits qui avaient couru au Havre sur l'affaire de Colonges et qui avaient pénétré jusque dans l'intérieur du *Méridien* corroboraient le fond même du récit. Dans tous les cas, la matrone sévère ne pouvait pas être impartiale ni tenir la balance égale entre un consommateur de passage comme M. Browdie, qui buvait plus d'eau que d'eau-de-vie, et un consommateur permanent qui vidait tous les soirs son carafon d'eau-de-vie sans la moindre addition d'eau et qui payait sans sourciller.

Ayant donc lancé un regard sévère à M. Browdie (du Massachusetts), elle déclara que le récit de monsieur (désignant Alfanègre avec une de ses aiguilles à tricoter) était parfaitement exact, qu'elle en avait lu le résumé dans le *Journal du Havre*, que les habitués du *Méridien* n'avaient pas parlé d'autre chose pendant trois jours, et qu'on lui avait montré, dans la rue, le petit ami de monsieur, décoré du ruban de la médaille militaire!

« Monsieur, veuillez accepter mes excuses, » dit M. Browdie, saisi d'une réelle estime pour ce gros héros d'apparence si peu héroïque ; « monsieur, permettez-moi de vous serrer la main et d'emporter votre carte comme un souvenir de l'excellente soirée que je viens de passer en si bonne compagnie. »

Alfanègre répondit effrontément qu'il n'avait pas ses cartes sur lui.

« Alors, un autographe ! » s'écria M. Browdie, se souvenant tout d'un coup qu'il était *reporter*. Et il pensa en lui-même : « Puisque cette histoire est vraie, j'en ferai de la copie pour l'*Investigateur universel* ; nous reproduirons en *fac-simile* un autographe du héros principal, et le numéro aura un succès fou.

— Vous dites? » demanda Alfanègre d'un air inquiet, car le mot d'« autographe » n'offrait aucun sens à son esprit.

« Un autographe! répéta M. Browdie ; » vous ne me refuserez pas cela. » Pendant qu'Alfanègre le regardait d'un air ébahi et soupçonneux, M. Brow-

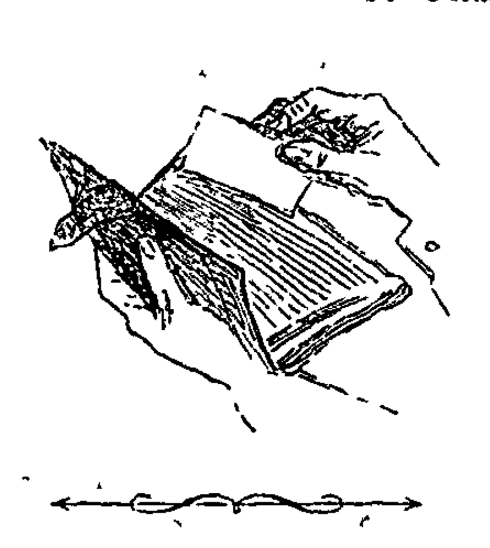
die sauta de la banquette avec une grande agilité, emprunta à la matrone sévère sa plume et son encrier, déchira une page de son calepin et poussa ces différents objets devant Alfanègre, en le priant d'écrire sur ce petit papier un mot, une phrase, un autographe enfin comme souvenir.

Alfanègre regarda la plume, puis le papier, puis M. Browdie, puis la dame de comptoir; ensuite il approcha le bec de la plume de ses yeux et en retira un cheveu imaginaire pour se donner le temps de la réflexion. Tout à coup, saisi d'une inspiration heureuse, il releva en souriant le parement de sa manche droite et balança sa main au-dessus du papier, comme un milan qui plane avant de fondre sur sa proie. Soudain la plume s'abattit sur le papier et griffonna les mots suivants : « *Nous nous sommes battus comme des lions!* »

Ensuite, la plume alla se ravitailler jusqu'au fond de l'encrier et, animée d'une nouvelle ardeur, traça en gros caractères le nom *Alfanègre* avec un tout petit paraphe en tire-bouchon. Un instant, Alfanègre regarda son œuvre, d'abord de près et ensuite à la distance de la longueur du bras, et il la trouva belle; de belle qu'elle était, il la rendit parfaite en ajoutant, d'inspiration, entre parenthèses (*de l'Ardèche*), juste au-dessous du mot *Alfanègre.*

L'autographe, séché à la poudre d'or et plié en deux, disparut dans les flancs du vaste portefeuille de l'étranger.

A suivre. J. GIRARDIN.



QUATRE ÉPINGLES

Quatre épingles! C'est bien peu de chose, et cependant je les voyais croisées l'une sur l'autre, en étoile, au milieu d'une broche magique que portait toujours la comtesse de R.... Elle voulut bien me mettre au courant de cette singularité, et voici ce qu'elle me raconta: « Mon mari, noble Polonais, fut jeté en prison sur la dénonciation d'un ennemi secret qu'il avait dans le gouvernement; on l'enferma dans un vieux donjon, au fond d'un cachot creusé au-dessous du sol et où ne pénétrait point le jour. Personne à qui parler; le geôlier n'ouvrait jamais la bouche; en un mot, le secret le plus absolu. Mon pauvre mari faillit en devenir fou, et il y avait bien de quoi. Cependant les semaines et les mois passaient, sans que l'infortuné eût même la consolation de compter les jours et de les distinguer des nuits. Et rien à faire!

» Touchant une fois un de ses habits, il y sentit quatre épingles. Quatre épingles! qu'en faire!... Il les enleva de son habit et les jeta sur le plancher; puis, sur les genoux et sur les mains, il les chercha en tâtonnant jusqu'à ce qu'il les eût retrouvées. Cela fait, il les rejeta... Il avait enfin un travail à accomplir! Ce fut pendant six ans toute son occupation, mais ce fut ce qui le sauva de la folie et de la mort. Quand enfin on pensa à lui, lorsque la porte de sa prison s'ouvrit, on le trouva en cherchant ses quatre épingles, qu'il emporta et que j'ai fait enfermer, par reconnaissance, dans ce bijou qui ne me quitte jamais. »

L'homme est fait pour travailler!

H. DE LA BLANCHÈRE.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

LA RUSSIE.

L'exposition de la Russie a son emplacement au palais du Champ-de-Mars immédiatement après l'Autriche-Hongrie.

Quand on sort des expositions voisines, ensemble merveilleux des productions les plus belles et les plus complètes, dernier mot de la main-d'œuvre industrielle dans son expression la plus séduisante, on éprouve quelque étonnement en entrant dans l'exposition russe. C'est tout d'abord une certaine sévérité qui désenchante et vous prépare à des aspects nouveaux, d'une originalité à part, d'une physionomie essentiellement personnelle. Ici, l'art abandonne le plus souvent les voies de la fantaisie ou de la futilité pour se parer d'un gros air confortable et positif. C'est vraiment une exposition industrielle, mais dans une acception plus particulièrement locale, et on n'y retrouve point les spécimens à termes égaux qu'on peut comparer d'une section à une autre dans les galeries voisines.

Il semble que dans ce pays, de près de 540 millions d'hectares, dix fois grand comme la France en Europe, près de quarante fois grand comme elle en comprenant ses dépendances d'Asie, c'est-à-dire alors d'une superficie de plus de 2 milliards 100 millions d'hectares, les forêts immenses, les steppes à perte de vue absorbent la vie jusqu'à embarrasser son expansion industrielle et commerçante. Il n'en est rien cependant.

En retour des œuvres considérables dont l'Europe occidentale fait bénéficier la Russie, celle-ci lui

donne les siennes, tout aussi intéressantes et tout aussi précieuses.

Elle a ses inépuisables mines, ses bois, ses céréales, ses fourrures, etc.

Enfin, elle produit aujourd'hui pour elle-même et dans des proportions chaque jour grandissantes tout ce dont elle était encore privée il y a quelques années, c'est-à-dire qu'elle peut relativement marcher de pair dans le mouvement industriel avec les autres pays étrangers.

Un ours énorme, à l'attitude désormais placide comme celle d'un gardien de bonne maison, et qui fait honneur à son empailleur, nous rappelle en entrant qu'il y a là-bas, pour lutter contre les grands froids, des peaux bien velues, épaisses et chaudes, dans lesquelles s'enveloppent le voyageur et le moujik, le promeneur et l'ouvrier. Les vitrines des vêtements se composent d'échantillons exclusivement nationaux. Voici des panoplies où brillent des canons de carabines et le fer aigu des couteaux de chasse. Ce sont les engins nécessaires à conquérir les fourrures. La Russie peut suffire sous ce rapport à tous les besoins de l'Europe occidentale, ainsi que le savent déjà nos lecteurs.

Un parfum familier, que nous aimons, vient flatter notre odorat. Nous traversons le groupe où sont exposés ces cuirs admirablement préparés, fins et souples, employés à tant d'objets de luxe et connus sous le nom de cuirs de Russie.

Nous avons parlé des riches mines de toute nature que possède cet immense pays. Il a mis sous nos yeux ses plus beaux échantillons, travaillés avec art, et nous allons examiner les splendides vitrines où sont exposés de nombreux objets en porphyre ou malachite.

La richesse minière de la Russie est dans l'Oural; amas granitique de 2450 kilomètres de longueur et occupant une superficie de 33 millions d'hectares. Là on rencontre le porphyre, la malachite, l'or, le cuivre, le platine, le diamant, les pierres fines de toutes espèces. Et cependant on n'a pas tiré encore de ces produits tout le parti possible, précisément parce qu'on les recueille aux extrêmes limites du territoire, où les moyens de communication sont encore insuffisants. L'industrie semble encore tenir en indifférence ces trésors qui pourraient être d'un rapport si considérable, de même qu'elle semble négliger l'intérêt de ces immenses forêts, rasées à tort et à travers.

Il y a là, dans les vitrines de l'exposition minérale, car c'est ainsi qu'on pourrait l'appeler, des applications de toutes formes, des appropriations de toutes natures, aux reflets bleus, verts et roses, pendules, coupes, coffrets, garnitures de cheminées, fantaisies multiples où s'est essayé l'esprit inventif du fabricant.

Puis nous rencontrons des instruments de pêche, des échantillons de l'industrie cotonnière, qui a pris de grands développements depuis quelques années, de celle de la soie, dont le centre de fabrication est à Moscou; enfin les vitrines de la chaussure, de la ganterie, etc., tous objets où l'élégance est le plus souvent mise de côté, sans pour cela être tout à fait méconnue, pour réaliser dans la mesure nécessaire les conditions de solidité, d'épaisseur et de chaleur, si importantes sous un climat rigoureux.

Nous arrivons maintenant à une partie fort intéressante de exposition, d'aspect modeste et quelque peu redoutable. Que font là ces instruments, ces bocaux, cet outillage de physique, de chimie, ces appareils bizarres, ces préparations suspectes? C'est le musée pédagogique, ou plutôt l'exposition de ce musée, car l'établissement ainsi appelé est une propriété du gouvernement russe. Il a été fondé en 1864, dans le but d'être utile aux établissements d'instruction générale du département de la guerre, et en 1871 il a été appelé à former une division indépendante du musée des connaissances usuelles de Saint-Pétersbourg.

Jusqu'à l'époque de la fondation de cet établissement, la Russie tirait de l'étranger tout son matériel d'enseignement. La création du musée pédagogique a eu pour but de faire cesser cet état de choses. Il est destiné :

« 1° A réunir tous les renseignements possibles sur la production du matériel d'enseignement en Russie et à l'étranger, et de présenter à chaque moment donné un choix aussi complet que possible de modèles de provenance russe et étrangère servant à l'instruction et à l'éducation, afin de faciliter aux établissements d'éducation le choix du matériel qui convient le mieux à leurs besoins particuliers ;

» 2° A soumettre les modèles qu'il a rassemblés à un examen spécial et à l'essai, déterminer leur valeur relative et la meilleure application qu'on en pourrait faire pour l'enseignement, et dans les cas indispensables les perfectionner;

» 3° A concourir et aider au développement de la production locale du matériel d'enseignement à bon marché ;

» 4° A aider à la propagation des connaissances spéciales et d'instruction générale au moyen des collections qu'il rassemble. »

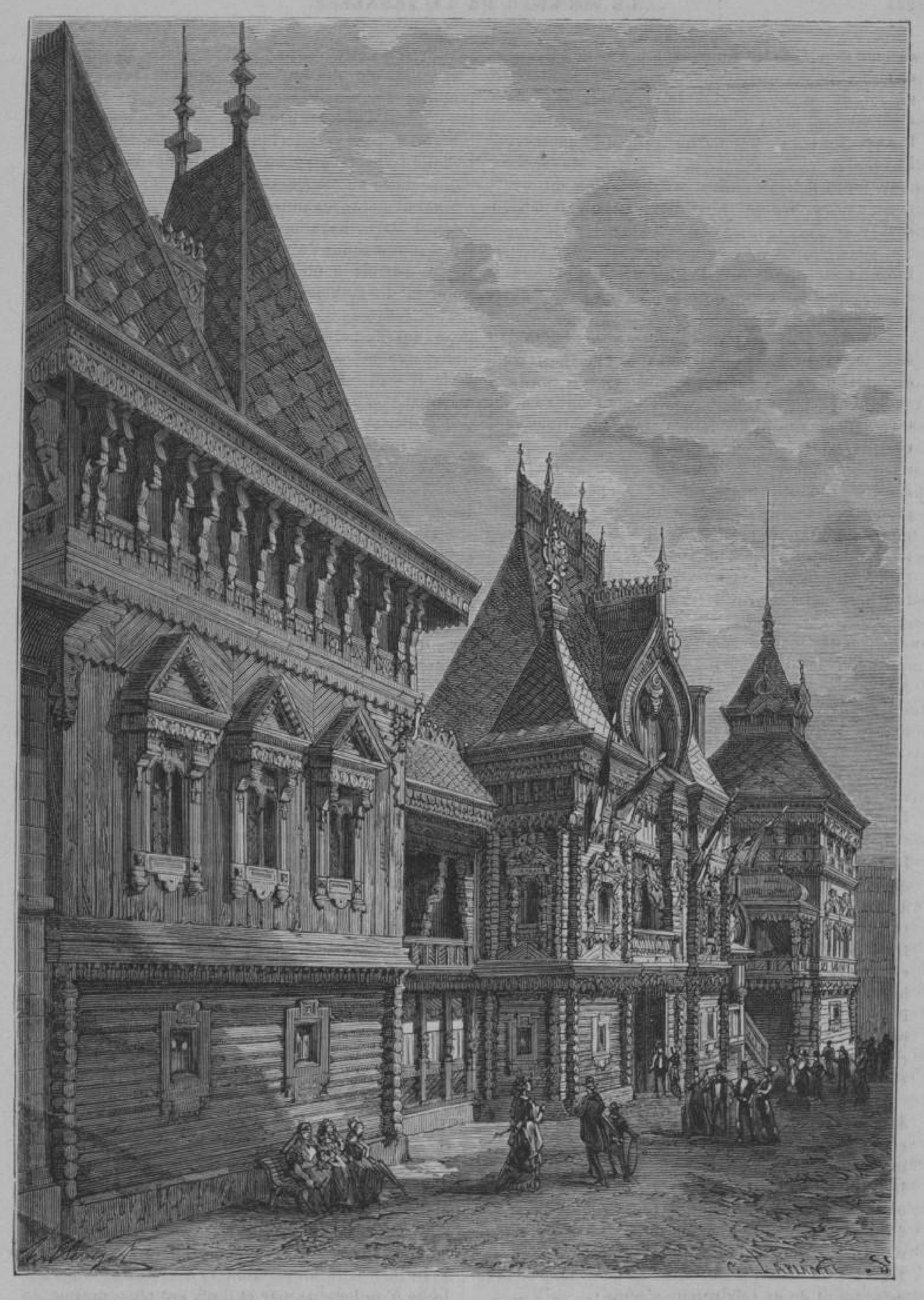
Depuis 1871, le musée pédagogique remplit et au delà toutes ces obligations.

Les collections, d'abord des plus modestes, sont aujourd'hui décuplées et peuvent se répartir entre les principaux groupes suivants :

La partie de l'enseignement, comprenant l'instruction religieuse, les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, la cosmographie, la géographie, l'histoire politique, le dessin, la calligraphie, les cours de classe élémentaire.

La partie de l'éducation, comprenant la gymnastique, le chant et la musique, les meubles de classe.

Enfin le musée hygiénique, qui comporte les appareils, les modèles, dessins et préparations pour



Le pavillon russe, à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Lévy. (P. 231, col. 2.)

donner une idée claire, au point de vue de l'hygiène, de l'air et de ses qualités, de l'eau, de la nourriture, du sol, des vêtements et de la propreté, du repos et du travail; et une bibliothèque renfermant une collection d'ouvrages populaires traitant la question de l'hygiène.

Ce dernier groupe offre, à l'exposition du musée pédagogique, au Champ-de-Mars, un attrait particulier.

Aussi bien, on n'en est point réduit à se creuser la tête pour s'expliquer l'utilité de chaque objet, ni à se fatiguer pour lire les notices qui accompagnent la collection.

Un professeur des plus aimables, M. le général de Kokhovsky, président du comité du musée, délégué du ministère de la guerre, vous guide avec une bienveillance empressée et, l'appareil en main, vous fait un véritable cours sur toutes les applications qu'il comporte.

M. le général de Kokhovsky aime le *Journal de la Jeunesse* et, à ce titre, se met à la disposition de ses jeunes lecteurs avec une bienveillance et un intérêt pour lesquels nous prenons la liberté de lui exprimer ici toute notre reconnaissance.

L. SEVIN.

GRANDCŒUR

I

Une histoire en quelques mots.

Le petit manoir de Croas-ar-Bleun se dépouille lentement de son épais manteau de brume, et, bien qu'il soit très-gris de ton, il commence néanmoins à se laisser distinguer des vasières qui s'étendent à certaines heures comme de vastes steppes verdâtres entre lui et la mer. Lorsque celle-ci s'est retirée et ne forme plus qu'un large ruban bleu tendu d'un bout à l'autre de l'horizon, une mélancolie pénétrante s'exhale du paysage, et plus d'une fois le propriétaire de Croas-ar-Bleun, un vieux capitaine long-courrier en retraite, a entendu ses visiteurs s'écrier : « Que ce paysage est triste! »

Triste! allons donc! Il faut voir le sourire qui déplisse les lèvres brunies du vieux loup de mer à cette exclamation. Il ne fait guère d'autre réponse; mais le moment venu, alors que la mer, obéissant à la mystérieuse influence du flux, a recouvert de ses ondes scintillantes encore rayées çà et là de zones d'un bleu pâle les vasières grises et vient murmurer son doux et monotone refrain jusque sous les fenêtres du salon, le capitaine se lève, tend le bras en avant et de sa voix sonore s'écrie :

« Est-ce triste aussi, cela? »

Et les visiteurs, tout étonnés de ce changement si subit de décoration, répondent presque toujours : « C'est charmant. »

Ils sont d'ailleurs peu nombreux à Croas-ar-Bleun, les visiteurs. La mort, l'absence et aussi les transformations inhérentes au mouvement de l'existence ont creusé de larges vides dans la famille et dans les connaissances intimes de M. Jean-Philippe-Bertrand-Marie Kérallain, surnommé Grandcœur par ses compagnons de navigation. Lui-même se compare parfois à un vieux ponton demeuré seul au milieu de la baie, alors que tant de bons navires avec lesquels il a navigué si longtemps de concert ont été bel et bien engloutis. A cette raison, qui explique jusqu'à un certain point la solitude où il vit, il faut bien en ajouter une autre. Il n'est pas toujours d'humeur commode, le vieux capitaine! Batailler si longtemps contre les éléments déchaînés, vivre dans les flancs d'un navire sur lequel on est maître après Dieu, commander à des hommes d'éducation inférieure, développe la rudesse du caractère aussi bien que celle de la voix. Et cette rudesse n'avait jamais été combattue chez le capitaine par les suavités particulières à l'éducation donnée en famille. Les Kérallain étaient une race à part, vigoureuse comme le sol dans lequel elle était implantée depuis des siècles, mais conservant je ne sais quelle rudesse sauvage et indomptable devenue tout à fait incompatible avec les faits et gestes de la société moderne. Élevé par un père très-délicat sur la question d'honneur, mais peu capable d'enseigner à ses enfants la science de la vie, ayant très-peu connu sa mère, une douce et sainte femme qui l'eût peut-être dompté, n'ayant jamais vu dans son unique sœur qu'un être faible à aimer et à protéger, Jean Kérallain avait eu une adolescence difficile et une jeunesse quelque peu orageuse. Il est vrai que son père avait imprudemment sacrifié à l'économie en choisissant l'établissement où son fils cadet avait dû puiser les éléments de la science humaine. Celui-ci en était sorti aussi ignorant qu'indomptable. Comme la fortune paternelle se faisait de plus en plus modeste, il avait été caserné à dix-huit ans, — les bacheliers alors ne pavaient pas les rues, — dans les bureaux d'un oncle, riche armateur de Saint-Malo, qui n'avait qu'une fille et qui se montrait tout disposé à se préparer un successeur et un gendre pour l'avenir.

Mais la passion de la mer s'était tout à coup éveillée dans le cœur fougueux du jeune Jean; les leçons d'écriture et de calcul, le bureau noir de l'employé, même le salon élégant de l'armateur, n'étaient point son fait, et un beau jour, sans crier gare, il s'était embarqué sur un navire en partance pour Valparaiso. Au retour de cette expédition, qu'il avait bien fallu lui pardonner, il avait toutes les allures d'un loup de mer et il n'y eut plus moyen de songer à le faire accepter par sa cousine, personne

délicate et distinguée, qui trouvait maintenant son cousin Jean plus pittoresque qu'épousable. Ce fut également en vain qu'on essaya de le faire mordre à la besogne d'armateur. Il se montra absolument rebelle aux chiffres. Cependant, comme il ne manquait pas d'aptitudes pour le commerce, il consentit volontiers à prendre des répétiteurs spéciaux en vue des examens qu'il fallait passer pour obtenir le brevet de capitaine au long cours. Il travailla si bien, qu'il l'obtint et qu'il put recevoir le commandement du plus grand navire de la compagnie, présidée par son oncle. En ce temps là marine marchande, si délaissée aujourd'hui, était très-florissante et avait une grande importance. Le capitaine Jean Kérallain, dit Grandcœur, à cause de sa générosité sans bornes et de son dévouement à ses matelots, fit de très-bonnes affaires et acquit toute une réputation comme long-courrier.

Il n'y avait pas d'amiral sur les vaisseaux de l'État qui fût plus fier que lui, plus obéi que lui, plus dominant que lui. Quand il arpentait à grands pas le pont de son beau navire, la *Salamandre*, avec lequel il avait fait vingt fois le tour du monde, il avait, ma foi, la tournure d'un petit souverain.

Mais tout est éphémère en ce bas monde; le capitaine Grandcœur rapporta de l'un de ses plus fructueux voyages une mauvaise fièvre qu'il fallut soigner. Et pendant qu'il prenait force quinine au manoir paternel des mains de sa jeune sœur devenue mère de famille, la *Salamandre*, commandée par un maladroit sans expérience, sombrait à quelques lieues du golfe de Juan et venait y échouer toute disloquée. Ce fut un rude coup pour le brave capitaine, son premier grand chagrin ; son navire et lui ne faisaient qu'un : il lui sembla qu'il venait de perdre l'être qui lui était le plus cher au monde. Il fit le voyage rien que pour le revoir une dernière fois. Arrivé sur la plage où il gisait démantelé et tout prêt à être livré au marteau des derniers démolisseurs, il sentit une douleur telle, que ses yeux, qui n'avaient guère jamais pleuré, se remplirent de larmes.

Puis il lança une malédiction vers l'ignare capitaine, formula un énergique regret que la mer n'eût pas englouti la *Salamandre* de la coque au grand mât, emporta un morceau de la barre du gouvernail et le vieux drapeau français qu'il avait si souvent arboré, puis repartit en Bretagne avec un chien de Terre-Neuve que lui donna en passant un de ses amis du long cours, et qu'il baptisa du nom de Camarade.

Sa vie active, sa vie de marin était finie. Il demeura trois mois au manoir paternel, assez pour connaître une jolie petite nièce d'un an, qui portait le nom de sa mère, le doux nom de Marie, et qui n'avait aucune peur de sa grande barbe ni de sa voix de tonnerre ; puis, repris violemment par l'amour de la mer, il racheta le manoir de Croas-ar-Bleun, qui avait appartenu à sa famille, et vint s'y établir en compagnie de sa cuisinière, mère Annette, une brave femme, veuve de son frère de lait, qui était mort douanier au petit port de Loguelhou, voisin de Croas-ar-Bleun. Marc, un matelot qu'il avait eu mousse à son bord, et qu'une blessure à la main avait rendu impropre au service, et un jardinier, complétaient son personnel.

De ses fenêtres son regard plongeait dans les vagues ; l'air qu'il respirait était saturé du vivifiant arome après lequel toute atmosphère paraît fade ; il avait dans son écurie un paisible cheval pour ses courses sur terre, dans son anse un bateau fin voilier pour ses courses sur mer ; il trouvait sur la jetée du petit port de vieux matelots, des douaniers en retraite, qui comprenaient son langage ; il pouvait parler politique et marine un brin avec les prêtres, qui sont toujours des hommes instruits, et avec le maire, un magistrat retraité, qui venait régulièrement le visiter tous les dimanches ; il pouvait se livrer à sa passion pour la pêche ; il avait pour compagnon de ses flâneries son chien fidèle, Camarade, dont les reins étaient assez solides pour qu'il pût se servir de lui comme d'un siége lorsqu'il voulait faire une halte. Il n'y avait pas d'homme plus heureux que lui.

Cependant il n'avait guère que quarante ans, et bien des gens le poussaient à se donner en plus de toutes ces aimables choses une compagne qui eût rendu à Croas-ar-Bleun la vie qui lui manquait, quand un événement de famille lui servit de prétexte pour décliner tout projet de ce genre, qui ne lui agréait qu'à demi. En moins de six mois, son beau-frère et sa sœur moururent, laissant cette petite fille dont le capitaine avait fait connaissance pendant sa maladie fiévreuse et dont on lui proposa tout naturellement de devenir le tuteur. Il accepta d'autant plus volontiers, qu'il s'imaginait que, parmi les femmes de la famille, il s'en trouverait bien quelqu'une qui se chargerait de la petite créature. Il pensait qu'il ne viendrait à l'idée de personne de loger cette enfant à Croas-ar-Bleun, chez un vieux garçon. Mais il avait compté sans le mauvais état des affaires de son beau-frère. Tout compte fait, il se trouva que les dettes dévoraient en entier la fortune de l'orpheline, qui n'était plus qu'une charge.

« Du diable si je prends chez moi cette mioche, » avait dit le nouveau tuteur, en apprenant les refus catégoriques formulés par les parents paternels qui composaient le conseil de famille. « Si c'était un garçon, passe encore, mais je ne vais point m'embarrasser d'une petite braillarde dont plus tard je ne saurais absolument que faire. On découvrira bien quelque pension de bébés pour l'y fourrer. »

Sur cette résolution inébranlable il était parti avec la marée, dans son joli bateau *la Salamandre*, pour assister à la dernière réunion, bien décidé par conséquent à envoyer ces ennuis à tous les diables. Le soir il revenait avec le flux, et du seuil de la porte mère Annette, qui avait de bons yeux, l'aperçut assis

à l'arrière, et tenant dans ses bras géants un joli poupon blond et frisé qui entreprenait de cette manière sa première navigation. On était à la fin de mars, il faisait un temps radieux, la mer grise se ridait à peine, les marsouins jouaient dans l'eau, l'enfant tendait son petit doigt vers les dos noirs surmontés d'une nageoire aiguë qui se montraient çà et là, et, quand un des folâtres sautait tout à fait hors de l'eau et un peu trop près du bateau, la petite fille saisie de peur cachait sa tête blonde sous le cou de son oncle, qui la caressait pour la rassurer.

Mère Annette s'exclama d'abord d'étonnement, puis sourit avec bonheur, et appelant une couturière en journée à Croas-ar-Bleun :

« Voici notre monsieur qui ramène la petite, dit-elle; est-ce que je ne vous avais pas dit qu'il n'aurait pas le cœur de la laisser s'en aller avec ces gens-là qui sont de si mauvais chrétiens? V'là la maison bénie du coup, et, puisque l'enfant y entre, je vous promets qu'elle y restera. »



De vieux loups de mer. (P. 234, col. 2.)

Elle y resta, elle y grandit, elle la remplit de rires argentins, alors que Camarade lui servait de jouet; plus tard sa jeunesse gracieuse embellit tout à fait le vieux manoir; mais, chose que n'avait jamais prévue mère Annette, elle la quitta mariée pour n'y plus revenir. Et ce fut le second grand chagrin du capitaine Grandcœur, qui ne sut pas aimer assez sa nièce Marie pour la laisser choisir le compagnon de sa vie et qui appela du nom amer d'ingratitude ce qui n'est après tout que le premier des droits. Mais au fond de certaines natures il y a des abîmes où s'assoupissent les penchants tyranniques, qui, à la première occasion favorable, se réveillent.

Plein de dédain pour les carrières civiles, le capitaine s'était mis dans la tête que son héritière épouserait un marin : d'abord parce qu'il aimait la marine d'une passion fanatique qui, comme toutes les passions vraies, ne faisait que s'accroître avec l'âge; ensuite, ceci se laissait seulement deviner par les gens assez perspicaces pour pénétrer jusqu'à la racine des égoïsmes, si bien cachée au fond du cœur, ensuite parce que, le mari marin une fois embarqué, la nièce restait, et aucun trouble bien réel ne se manifestait dans la vie très-douce que le bon oncle s'était arrangée.

Pour arriver à ses fins, il fit grandement les choses ; il échangea des visites, renoua quelques relations et accueillit dans sa maison de Croas-ar-Bleun les officiers de la marine, à quelque port qu'ils appartinssent. Tout homme au teint brun et aux favoris en côtelette, qui pouvait se faire précéder d'une carte portant imprimés au-dessous de son nom ces mots, officier de vaisseau, recevait un chaleureux accueil. Naturellement le brave capitaine, lancé dans ce mouvement de réceptions, ne prit pas garde aux assiduités d'un jeune sous-commissaire de la marine qui dirigeait le quartier voisin. Un commissaire, pour lui, c'était un plumitif, un sédentaire, malgré son claque et son épée, un bureaucrate en un mot.

L'administration de la marine était une administration tout comme une autre ; donner une épée à ces gens-là était une plaisanterie, une véritable plaisanterie, pas davantage.

Et cependant ce fut ce jeune homme, distingué dans ses manières, irréprochable dans sa famille et sa conduite, vers lequel le cœur de Marie s'inclina sans qu'elle osât le dire. Sachant bien que le parti paraîtrait minime à son oncle, elle se contentait de refuser sous un prétexte ou sous un autre les partis qui se présentèrent. Or, il y avait déjà trois officiers de marine sur les rangs et l'oncle commençait à froncer le sourcil devant ces refus étranges, quand il lui arriva un visiteur qui, fort de son grade, de sa fortune et de son nom, ne craignit pas de demander Marie, de vingt-cinq ans plus jeune que lui. Le capitaine Grandcœur avait rencontré plus d'une fois dans sa vie de marin le vicomte de Messac, et la courtoisie de ses manières l'avait jadis complétement séduit.

Aussi, bien que en sa qualité de long-courrier il eût une médiocre sympathie pour les officiers de la marine impériale, il avait conservé le plus agréable souvenir de ce jeune enseigne, qui avait su se montrer poli envers la marine marchande, trop dédaignée par ses pareils. Il fut donc doublement honoré de recevoir la visite de l'ancien petit vicomte devenu contre-amiral, et, quand après une série de visites celui-ci lui demanda la main de sa nièce, le capitaine la lui promit le plus solennellement du monde ainsi que son héritage, ne doutant pas que

Marie ne fût heureuse de ratifier sa promesse. Ce ne fut pas cependant ce qui arriva. Marie ne vit point en M. de Messac le brillant officier de marine que lui peignait son oncle dans le passé, mais elle vit dans le présent un petit homme spirituel, mais cassé avant l'âge, laid et accablé d'infirmités précoces. Et puis d'ailleurs il y avait le commissaire de marine, M. Moranville, qui parlait plus à son cœur qu'à son orgueil, et à dix-huit ans on ne rêve pas les beaux mariages, mais les mariages heureux.

La lutte entre l'oncle et la nièce fut ardente, douloureuse, mais courte. Le dilemme que posa l'oncle à la nièce fut celui-ci : ou épouser le contre-amiral, ou lui devenir étrangère et sortir de Croas-ar-Bleun pauvre comme elle y était entrée. Dans sa colère, le capitaine outre-passa certainement les bornes de la délicatesse, ce qui contribua à rendre le bon accord impossible. La jeune fille résista fièrement, épousa M. Moranville, fut conduite à l'autel par le capitaine, qui remplit son devoir jusqu'au bout, et sortit de Croas-ar-Bleun pour n'y plus rentrer.


La petite fille cachait sa tête blonde. (P. 236, col. 1.)

Le soir de ce jour, comme mère Annette, très-émue et très-affligée du triste départ de sa jeune maîtresse, essayait de glisser une allusion à une réconciliation future :

« Mille tonnerres, » s'écria-t-il, « je te défends de prononcer désormais devant moi le nom de cette madame Commissaire. Elle est morte, je l'ai enterrée ce matin, qu'il n'en soit plus question. »

Et il n'en avait plus été question, et le capitaine s'était replongé dans sa solitude un peu sauvage, et il n'y avait pas moyen d'espérer qu'il revînt jamais sur la décision qu'il avait prise de ne plus tenir compte de l'existence de sa nièce.

Il y avait plus de quatorze ans de cela, et le nom de madame Moranville n'avait pas une fois passé ses lèvres; son portrait, un joli pastel qui avait été l'ornement du salon de Croas-ar-Bleun, gisait dans le grenier au fond d'une vieille caisse à thé. Il n'avait pas pardonné, il ne pardonnerait jamais ; hélas, il n'avait pas le cœur assez grand pour cela. Car autre chose est d'être généreux, libéral, courageux, serviable, homme d'honneur ; autre chose est d'oublier une injure, de dominer un froissement d'amour-propre, de pardonner un tort véritable. L'évangile qui prêche cela, donne aux véritables grandes âmes la force de le pratiquer ; mais le capitaine n'était pas assez fervent chrétien pour qu'il lui fût donné de pousser la logique évangélique jusqu'au bout.

C'est grâce à cet incident de famille, à peu près oublié dans l'entourage du capitaine, que nous le trouvons seul à Croas-ar-Bleun, sans l'ombre d'une

compagnie ni d'un héritier, et n'en ayant nul souci, hospitalier comme toujours, mais ne recevant plus que des hommes, avec lesquels il politique avec acharnement depuis la déclaration de guerre que la France a faite à la Prusse.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

PROMENADES A L'EXXPSITION[1]

IV

La poupée nageuse. — Les animaux mécaniques. — L'éclairage ancien et moderne. — Les bougies électriques Jablochkoff.

Nous sommes dans la galerie du travail, et depuis quelques instants mes jeunes amis hâtent le pas avec une certaine agitation. Ils viennent d'apercevoir Ondine, la poupée nageuse, et, tout à côté, les paons, coqs, chiens et autres animaux mécaniques.

Ondine, la dernière venue dans la grande famille des poupées, attire à bon droit vos regards. Son costume est relativement modeste, ce dont je rends grâces à l'inventeur, car depuis quelques années les vêtements de ces demoiselles de carton, de peau, de porcelaine ou de cire ne laissaient pas que de m'effrayer un peu. La soie, la dentelle, le satin, composaient leur parure, parure coûteuse et surtout peu faite pour vous inspirer la modestie. Donc, Ondine est vêtue d'un costume de baigneuse, costume simple et cependant coquet. On la place sur l'eau: ses bras se tendent en avant, puis reviennent en place, les coudes au corps, après avoir décrit un cercle gracieux; ses mains, jointes d'abord, font l'office de rames, tandis que ses pieds, battant l'eau d'un jarret solide, imitent le mouvement des bras. Durant plusieurs minutes, Ondine s'avance en nageant; lorsque vous la supposez fatiguée, il suffit de la placer sur le dos pour qu'elle continue ses mouvements en faisant la planche.

Nous avons fait dessiner pour vous, non la belle baigneuse avec son costume bleu et sa coiffe vernie, mais le mécanisme simple et ingénieux qui lui permet de nager. La poupée est vue de dos; la partie antérieure du corps est en liége, afin qu'Ondine puisse se soutenir sur l'eau. Dans l'intérieur du corps se trouve dissimulée une pièce très-importante qu'on appelle *barillet*, c'est-à-dire petit baril. Ce barillet renferme un ressort formé d'une lame d'acier très-mince enroulée sur elle-même. La partie extérieure du ressort est attachée à la circonférence du barillet; l'extrémité intérieure du ressort est liée à un petit cylindre d'acier qui peut tourner autour de son axe, et qu'on appelle en mécanique un *arbre*. Cet arbre se termine par un carré, sur lequel on fixe la clef qui remonte l'appareil, c'est-à-dire qui permet en faisant tourner l'arbre de replier sur elle-même la lame métallique.

1. Suite. — Voy. pages 159, 175 et 199.

Ici la clef est dissimulée dans le nœud qui termine la ceinture de la poupée et qu'on aperçoit en C.

Ainsi, en se détendant, le ressort fait tourner l'arbre auquel il est attaché, et cet arbre communique son mouvement, au moyen d'un engrenage, à un second arbre dont vous voyez l'extrémité en A. Sur cet arbre est fixée une manivelle qui, dans son mouvement, fait marcher les bras et les jambes de la poupée. Voici comment: les bras sont attachés à l'extrémité de deux lames de cuivre mobiles autour d'un axe et reliées au bouton de la manivelle par deux tiges de cuivre (*b*), lesquelles portent, en mécanique, le nom de *bielles*. Ces bielles participent au mouvement de la manivelle; elles montent ou descendent, et par conséquent font lever ou abaisser les bras. Quand le bouton de la manivelle est au point le plus bas de sa course, les bras sont étendus en avant; à ce moment, il faut une assez grande force pour obliger la manivelle à remonter le long de la circonférence qu'elle décrit, et il peut arriver qu'il y ait en ce point un arrêt. On dit, en mécanique, que la manivelle a atteint un *point mort*. Aussi, de petits ressorts, tels que R, fortement tendus quand les bras sont en l'air, agissent alors sur les bras pour les faire redescendre, et par conséquent ajoutent leur action à la force qui entraîne le bouton de la manivelle.

Le mouvement des bras est directement communiqué aux jambes par l'intermédiaire de deux nouvelles bielles (B), qui sont attachées d'une part aux bras et d'autre part à deux lames de cuivre auxquelles les jambes sont fixées.

Quand Ondine est debout, le poids des différentes parties du mécanisme empêche celui-ci de fonctionner; mais, si l'on place la poupée sur l'eau, ce point est en partie détruit par la résistance du liquide, et l'intrépide nageuse se met en mouvement. Ajoutons que la poupée n'a aucune chance de se détériorer, car elle est tout entière formée de liége, de cuivre et de caoutchouc: l'eau ne saurait l'abîmer.

Tout à côté d'Ondine, voici une légion d'animaux qui paraissent sortir de l'arche de Noé. Un coq s'avance majestueux en faisant retentir l'air d'un formidable *cocorico;* un jeune agneau pousse son bêlement plaintif, tandis qu'un gros roquet court en aboyant. Je m'extasie sur l'ingéniosité du constructeur qui a représenté la démarche exacte de ces différents animaux et qui leur fait pousser, avec une vérité absolue, leurs cris caractéristiques. C'est la nature prise sur le fait; un plaisant de nos voisins ajoute que c'est encore bien plus exact que la nature elle-même.

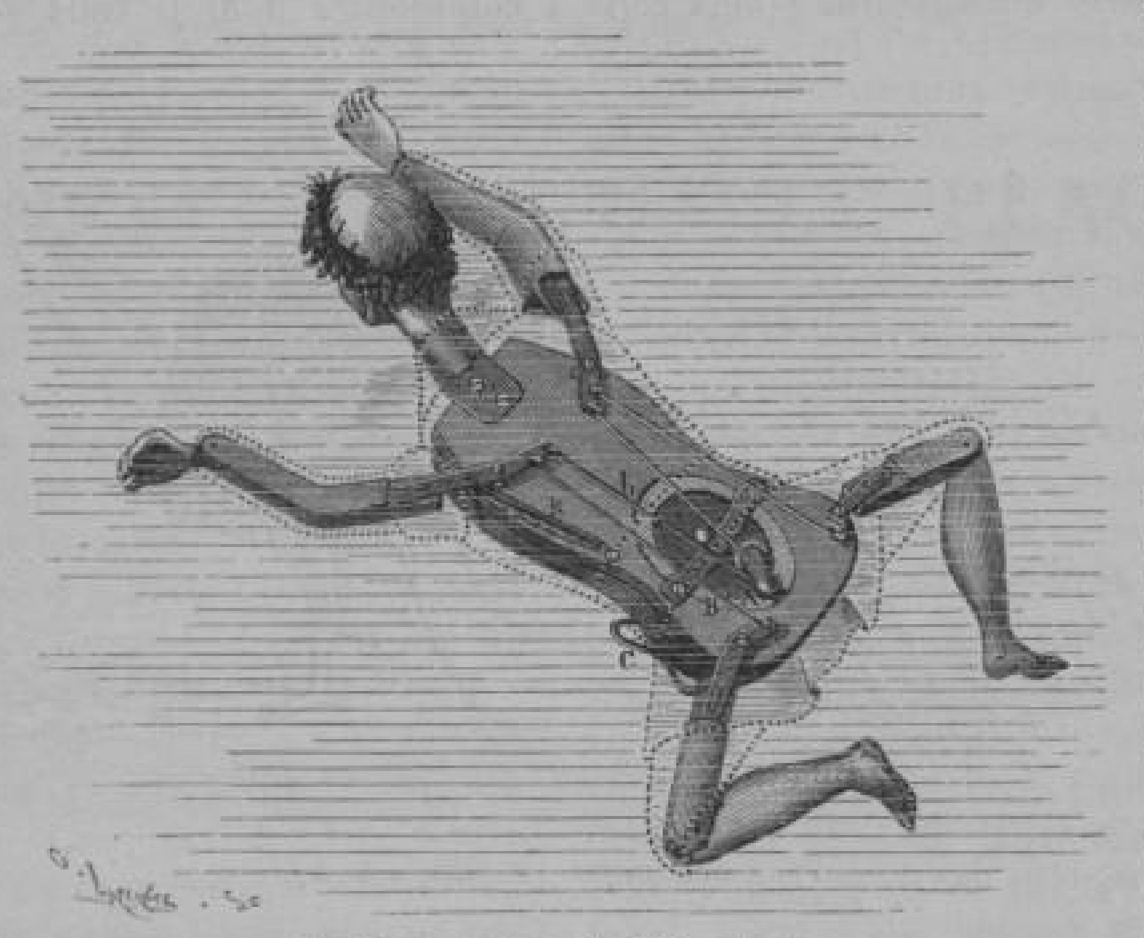
Mais voici le roi de ce curieux royaume. Ce n'est pas le lion à longue crinière qui pousse d'effroyables rugissements; ce n'est même pas messire le loup, *quærens quem devoret*, cherchant sa proie. Non, c'est le favori de Junon, celui auquel appartient le premier rang parmi les animaux par droit de beauté: c'est le paon au merveilleux plumage. Il s'avance, et vous admirez le mouvement de ses pattes, si par-

faitement imité; une aigrette mobile et légère orne sa tête sans la charger, et cette tête tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, avec un mouvement superbe d'orgueil; il se *pavane*, en un mot. Le paon s'arrête; il relève en éventail sa magnifique parure de plumes, sur lesquelles la nature a réuni toutes les couleurs du ciel et de la terre, et à l'extrémité desquelles se trouvent, dit la mythologie, les cent yeux d'Argus.

Le mécanisme qui fait tourner la tête, remuer les pattes, relever la queue de l'oiseau, est des plus simples, ainsi qu'on le voit par la figure ci-contre (p. 240).

Le moteur est toujours un barillet renfermant une lame métallique élastique, attachée, comme nous l'avons dit plus haut, d'une part à un arbre, dont l'extrémité est visible en A, et d'autre part à la circonférence du barillet. Sur l'arbre sont fixées deux roues dentées, R et R′, et dont l'une fait marcher les pattes et l'autre la queue. Voici de quelle manière : la roue dentée qui correspond aux pattes s'engrène avec une petite roue placée plus bas, et qui porte en mécanique le nom de *pignon*. Cette roue pignon entraîne dans son mouvement l'arbre qui la traverse en son centre, et dont l'extrémité est visible en B sur notre figure; cet arbre détermine le mouvement des deux pattes du paon. L'arbre B traverse, non en son centre (excentriquement, comme l'on dit), un cercle de cuivre qui fait partie de la patte. Ce cercle joue exactement le rôle d'une manivelle et, dans son mouvement, soulève ou abaisse la patte du paon.

La queue du paon se compose de diverses pièces de cuivre, D, attachées à un axe horizontal et qui se développent quand cette queue se relève. Cet axe, dont vous apercevez en *d* l'extrémité, porte un petit levier d'acier que la seconde roue dentée abaisse à certains moments et laisse ensuite reprendre brusquement sa position normale. Quand le levier s'abaisse, la queue se relève et inversement. Pour obtenir le mouvement du levier, la seconde roue dentée porte perpendiculairement à sa surface un rebord métallique n'embrassant qu'une petite portion de la roue; lorsque ce rebord atteint le levier, il l'entraîne et le fait descendre : la queue se lève. Au moment où le rebord de la roue abandonne la tige d'acier, celle-ci remonte et instantanément fait baisser la queue.



Poupée nageuse. (P. 238, col. 1.)

Au moyen d'un mécanisme dont il n'est pas besoin de parler ici, lorsque la queue se lève et s'étale, la première roue dentée est arrêtée dans son mouvement et le paon cesse de marcher; au contraire lorsque la queue s'abaisse, l'animal reprend sa marche majestueuse.

Enfin, la tête du paon est fixée à l'extrémité d'une tige d'acier C, attachée à un axe mobile qui porte en arrière une seconde tige d'acier recourbée mise en mouvement par la première roue dentée. La tige C, et par suite la tête du paon, est animée d'un mouvement de haut en bas et de droite à gauche. Le mécanisme repose sur le sol, d'abord au moyen des deux pattes, puis au moyen de deux tiges d'acier, invisibles quand l'animal est habillé, et qui assurent la stabilité de l'appareil.

En quittant la galerie du travail, nous trouvons, dans le jardin qui fait face à l'École militaire, un pavillon consacré aux appareils de lumière électrique.

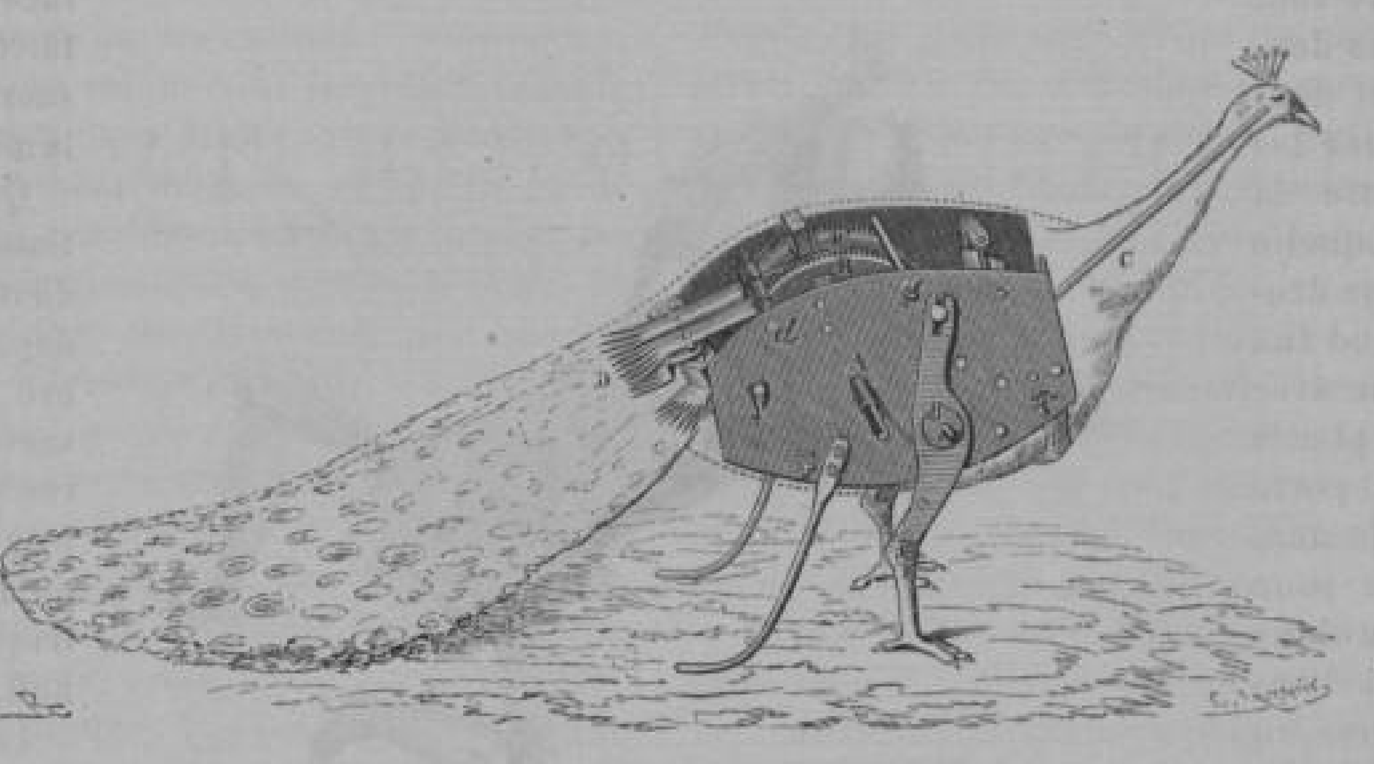
Que de transformations opérées dans l'industrie de l'éclairage, depuis la branche d'arbre résineux dont se servaient les premières peuplades qui habitaient la terre, jusqu'aux bougies électriques de M. Jablochkoff.

Ce n'est qu'au quatorzième siècle que la chandelle de suif, faite avec de la graisse de certains animaux, devint d'un usage commun. Cette chandelle, à la lumière jaune, qu'il fallait moucher à chaque instant, constituait cependant un progrès immense dans l'éclairage. Vers 1830, on employa une sorte de chandelle faite avec de la cire qu'on appela *bougie*, du nom d'une ville d'Algérie qui était le siége d'un commerce considérable de cire. Je passe rapidement sur les bougies stéariques, dont l'industrie est née des beaux travaux de Chevreul et de Gay-Lussac; sur les lampes, successivement modifiées et perfectionnées par Argand en 1780 et par Carcel en 1800; sur le gaz, dont l'application à l'éclairage est due à l'ingénieur français Lebon, qui imagina, en 1786, sa thermo-lampe.

La première idée de l'éclairage électrique est due au chimiste anglais Davy, qui, en 1801, produisit l'arc voltaïque au moyen d'une pile. Vous savez en quoi cela consiste. Quand on place du zinc dans l'eau acidulée par l'acide sulfurique, le zinc s'oxyde aux dépens de l'oxygène de l'eau. Les différents métaux, placés dans les mêmes conditions, sont plus ou moins énergiquement attaqués.

Si je place dans un même liquide acide *deux métaux* ayant une action très-différente sur l'eau acidulée, par exemple du zinc (très-attaquable) et du cuivre (très-peu attaquable), en même temps que le zinc s'oxydera il se produira, sans que nous en cherchions pour l'instant la raison, de l'électricité. Et si nous attachons un fil métallique au zinc et un fil métallique au cuivre, en rapprochant les extrémités de ces deux fils nous verrons une étincelle se produire. L'ensemble du zinc, du cuivre, de l'eau acidulée, nous l'appelons *pile électrique*. A la place du cuivre nous pourrions placer du platine, du charbon, etc., et le phénomène que nous avons constaté, production d'une étincelle, se manifesterait encore.

Davy eut l'idée de placer à l'extrémité de chacun des fils métalliques qui relient le zinc au cuivre deux petits morceaux de charbon. L'étincelle qu'il produisit donna une lumière éblouissante. Dans cette lumière, le platine fond comme de la cire, les morceaux de charbon eux-mêmes fondent et se réduisent en vapeur; le diamant perd sa transparence et devient un simple morceau de charbon.



Paon mécanique. (P. 238, col. 2.)

En 1844, un illustre physicien français dont il faut retenir le nom, Foucault, songea à utiliser cette lumière pour l'éclairage dans certaines conditions spéciales. Voici la difficulté qu'il rencontra : à mesure que les deux pointes de charbon s'usent, leur distance augmente, et, quand cette distance dépasse une certaine limite, l'étincelle cesse de jaillir. Il faut donc presque à chaque instant rapprocher les deux morceaux de charbon. Foucault imagina un régulateur qui permettait aux deux fils métalliques de se rapprocher de la quantité même dont se trouvaient fondus les deux charbons. Depuis Foucault, un grand nombre de constructeurs ont essayé de construire des régulateurs aussi bons que celui de Foucault, mais d'un prix moins élevé ou d'un usage plus commode.

Vous comprenez bien que la question de *dépense* joue un grand rôle quand il s'agit d'un éclairage public.

Bien que le problème eût été longuement étudié, la lumière électrique avait été dans ces dernières années un peu délaissée, au moins en ce qui concerne l'éclairage permanent des villes. Sans doute on l'utilisait pour certains travaux de nuit, et même, dans la dernière guerre, on projetait un faisceau de lumière électrique sur les travaux des ennemis afin de les reconnaître. Mais, il faut le dire, on ne croyait guère à la possibilité d'utiliser en grand cet éclairage. On faisait remarquer que la lumière excessive ainsi produite déterminait des contrastes d'ombre et de lumière qui fatiguent l'œil et sont désavantageux pour les objets ainsi éclairés. Vous savez que des essais ont lieu en ce moment à Paris, que l'avenue de l'Opéra est tout entière éclairée par les bougies Jablochkoff, ainsi qu'un certain nombre de grands établissements. L'expérience se fait ; nous ne voulons rien préjuger des résultats. Mais il est bon que vous connaissiez le procédé nouveau imaginé par M. Jablochkoff.

Le courant électrique n'est pas produit par une pile aussi élémentaire que celle que je vous ai décrite tout à l'heure, mais par une machine assez compliquée dont je vous parlerai quelque jour et qui est due à M. Gramme. Ne cherchons pas à la connaître pour l'instant ; qu'il nous suffise de savoir qu'elle produit de l'électricité.

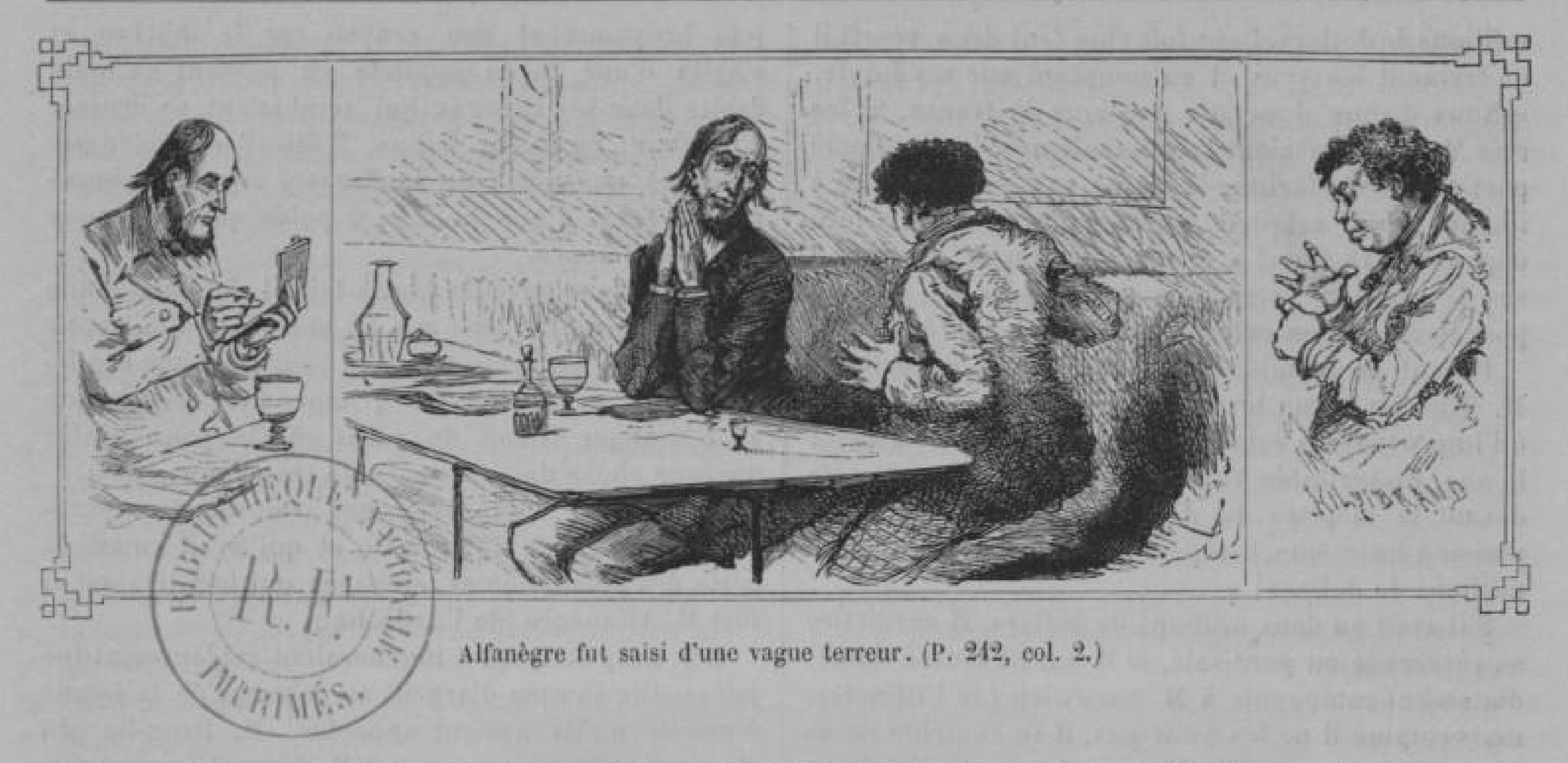
L'étincelle électrique, dans l'appareil de M. Jablochkoff, jaillit entre deux charbons fixés parallèlement à une petite distance l'un de l'autre ; entre ces deux crayons de charbon se trouve une substance isolante : sable, verre, mortier, etc., dont l'action, vous allez le voir, remplace tous les régulateurs. Lorsque le courant électrique commence à passer, l'étincelle jaillit entre les deux extrémités libres des charbons, la couche la plus voisine de matière isolante fond sous l'influence de l'énorme chaleur produite et, en fondant, met à nu lentement la double baguette de charbon. C'est ainsi que la cire d'une bougie découvre progressivement la mèche à mesure que la combustion se propage de haut en bas.

Avec un seul courant, l'inventeur est parvenu à faire brûler plusieurs bougies à la fois, de telle sorte qu'on peut instantanément allumer, d'un seul coup, un certain nombre de lanternes.

L'idée de M. Jablochkoff est certainement des plus ingénieuses ; c'est à ce titre que nous l'avons développée. Quant aux résultats pratiques, l'avenir en décidera.

A suivre. ALBERT LÉVY.





Alfanègre fut saisi d'une vague terreur. (P. 242, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

V

M. Browdie (du Massachusetts) recueille les éléments d'un article à sensation pour l'*Investigateur universel*, de New-York.

« Maintenant, dit Alfanègre, en posant ses deux coudes sur la table de marbre et en avançant mystérieusement sa face bouffie tout près de la figure ravinée de M. Browdie, maintenant je vous donne en mille à deviner ce que nous avons trouvé au sortir de notre clocher?

— La garnison de Vernon et le général, vous me l'avez déjà dit. »

Alfanègre commença par cligner de l'œil gauche; ensuite, d'un geste arrondi de sa main droite, il écarta sans cérémonie la garnison de Vernon et le général et dit, non sans malice : « Vous allez peut-être encore m'appeler farceur; mais aussi vrai que voilà un carafon vide et un verre qui l'est aussi, nous avons trouvé deux Américains, un petit noir et un grand blond.

— Des *reporters*, dit tranquillement M. Browdie.

— Des *quoi?* demanda M. Alfanègre (de l'Ardèche).

— C'est un mot anglais qui désigne les personnes chargées de suivre les événements et d'en envoyer le récit authentique à des journaux qui les payent plus ou moins cher.

— Je ne sais pas, répondit M. Alfanègre (de l'Ardèche), si ces deux messieurs suivaient les événements ni si les journaux les payaient pour cela; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils nous suivaient, mes amis et moi, depuis Versailles. Ce qu'ils nous voulaient? Croyez-moi si vous voulez, mais c'est comme dans un conte de fées ou dans une pièce de théâtre. Ils étaient venus d'Amérique exprès pour nous. Ils nous avaient cherchés à Paris, de Paris à Versailles et de Versailles à Colonges, à seule fin d'annoncer à M. Émile, je veux dire à mon petit ami Émile, qu'un grand-oncle, à lui, venait de mourir, là-bas, dans leur pays. L'oncle (on dit que c'était un vieux drôle très-malin) s'appelait de son nom Constant Charlier, mais comme la langue de ces gens-là ne ressemble pas à la nôtre, il paraît que chez eux ça se prononce Cob. Or ce vieux Charlier ou Cob, comme vous voudrez, n'a pas d'autre héritier que Monsieur..... je veux dire que notre petit Émile. Ce Cob lui laisse une fortune de deux millions de... attendez! comment diable appellent-ils les écus de cinq francs dans leur infernal baragouin?

— Des dollars... suggéra obligeamment M. Browdie (du Massachusetts).

— Parfaitement, dit Alfanègre, en le regardant avec une certaine admiration. C'est bien cela, deux

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

millions de dollars. Deux fois cinq font dix », reprit-il en fermant les yeux et en comptant sur ses doigts. « Nous disons donc dix millions de francs. Si les rois Maures m'avaient laissé seulement la vingtième partie de cette fortune-là, je ne serais pas obligé à l'heure qu'il est de.... hum! de restreindre mes dépenses. Ah Dieu! » et machinalement il porta à ses lèvres son verre vide et se rejeta en arrière, pour essayer d'en extraire une goutte suprême.

Devant ce formidable ruissellement de dollars, M. Browdie ferma brusquement les yeux, comme si à l'improviste un éclair trop vif venait de lui blesser la vue. En véritable Yankee, il inclina même la tête devant la majesté du dieu Dollar, et pour se faire plaisir à lui-même, il répéta intérieurement : « Deux millions de dollars! »

S'il avait eu deux millions de dollars, il aurait tiré sa révérence au porc salé, et il aurait faussé immédiatement compagnie à M. Sandwich (de l'Illinois); mais comme il ne les avait pas, il se contenta de se passer la langue sur les lèvres, et comme c'était un homme qui ne perdait jamais la tête pour bien longtemps, il se dit aussitôt : « Mon article pour l'*Investigateur universel* vaut quinze dollars de plus; si Sandwich me les refuse, je passe tout de suite aux bureaux du *New-York Herald*. »

Ayant rouvert les yeux tout grands, il commença par contempler avec un surcroît de respect M. Alfanègre (de l'Ardèche). C'est un personnage, après tout, que l'ami intime d'un homme dont le neveu vient de gagner deux millions de dollars à la loterie.

Ayant tiré son calepin de sa poche, il n'eut garde cette fois de s'en servir pour porter familièrement des bottes à l'ami de l'oncle d'un millionnaire. Mais ayant mouillé la pointe de son crayon du bout de sa langue, il écrivit rapidement quelques notes pour fixer ses souvenirs : *M. Alfanègre, gentleman d'origine royale, très-brave quoique obèse — ami de M. Clodion —. ancien ministre — et de M. Émile Charlier, jeune homme très-brave aussi — héritier de M. Cob, aliàs Charlier —. nouvelle de l'héritage, apportée au milieu de la guerre, par MM...*

Ici il releva la tête, et du bout de son crayon poussa respectueusement l'héroïque Alfanègre qui, les yeux écarquillés et fixés obstinément sur le bec de gaz, semblait frappé d'hypnotisme.

« Puis-je me permettre de vous demander, dit-il, le nom de ces deux messieurs.

— Quels messieurs? balbutia Alfanègre, avec le petit frisson de l'homme qui vient de dormir ailleurs que dans son lit.

— Ces deux messieurs qui ont apporté à M. Émile Charlier la grande nouvelle?

— King et Triquet! » marmotta Alfanègre qui, à sa grande surprise, se trouvait avoir la langue un peu pâteuse.

M. Browdie griffonna les deux noms avec une sorte de violence rageuse. Quand il les eut écrits, il jeta bruyamment son crayon sur le marbre et s'agita d'une façon inquiète en passant sa main droite dans ses cheveux qui semblaient se dresser d'horreur; en même temps, il faisait entendre par saccades une sorte de ronflement enroué, comparable à celui d'une horloge à poids qui se dispose à sonner l'heure.

Alfanègre se réveilla tout à fait et fut saisi d'une vague terreur à l'idée que ce monsieur allait avoir une attaque de nerfs sous ses yeux; chaque ronflement était précédé d'une grimace hideuse, comme si l'étranger faisait de vains efforts pour avaler quelque chose de très-sec et de très-amer.

Or, voici le mécanisme qui avait mis en mouvement les nerfs de M. Browdie et qui avait amené la série des phénomèmes étranges qui inquiétaient si fort M. Alfanègre (de l'Ardèche).

MM. King et Triquet toucheraient évidemment une jolie petite somme d'argent en échange de la bonne nouvelle qu'ils avaient apportée. M. Browdie (du Massachusetts) connaissait MM. King et Triquet. Or, quand on connaît quelqu'un qui vient de tomber sur une heureuse chance, c'est un peu comme quand on a le billet qui précède ou suit immédiatement celui qui vient d'attraper le gros lot, on frémit à l'idée qu'on a été à deux doigts de la fortune, que si on avait eu un peu de bonheur on se trouverait présentement à la place de l'heureux mortel! A un certain moment de sa vie, M. Browdie avait hésité entre le porc salé et la « commission », et à l'heure qu'il est il s'en voulait à mort de n'avoir pas abandonné la première voie pour suivre la seconde.

« Ah! se dit-il enfin, ce n'est pas dans le porc salé que l'on tombera jamais sur une pareille aubaine! »

« C'est plus que probable! » aurait répondu Alfanègre s'il eût été au courant des pensées de M. Browdie. Mais comme il n'en voyait que la manifestation extérieure, il ouvrit de grands yeux et pensa que l'étranger était ivre.

« Pensez! monsieur, dit l'étranger, en posant sa longue main sèche, qui tremblait, sur l'avant-bras d'Alfanègre, pensez que je les connais tous les deux! »

En entendant ces paroles si simples, le héros de Colonges, le vainqueur des Allemands sauta en l'air comme un lièvre blessé, et retomba sur la banquette, tout pâle et tout effaré. « Vous les connaissez! » murmura-t-il d'une voix inarticulée, et en portant machinalement la main à sa cravate, comme s'il redoutait une attaque d'apoplexie.

Ce fut au tour de M. Browdie d'être surpris et de se demander si le héros qu'il avait devant les yeux ne serait pas sujet par hasard à quelques petites attaques de *delirium tremens?*

Le *delirium tremens*, pour le moment du moins, n'avait rien à voir dans les affaires d'Alfanègre, et le danger n'était pas de ce côté. Comme tous les hâbleurs, il frémissait à l'idée que ses hâbleries allaient être percées à jour. Si l'étranger connais-

sait ces messieurs, et s'il les rencontrait, ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, adieu la bravoure d'Alfanègre, adieu son amitié avec l'ancien ministre, adieu l'importance sociale, civile et militaire qu'il avait jugé à propos de s'attribuer! Il rentrait sous terre à l'idée des regards indignés de M. Clodion, à l'idée surtout des railleries de son ennemi intime, M. Triquet. Ah! si c'était à recommencer! mais le mal était fait; peut-être même, perdrait-il du coup sa bonne place de valet de chambre.

« Vous les connaissez? » reprit-il machinalement et dans son affreuse incertitude; il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'avouer à l'étranger qu'il avait voulu rire à ses dépens, et que toute son histoire n'était qu'une simple mystification. Mais l'étranger avait l'air peu endurant, et dans le trouble de ses idées, Alfanègre n'arrivait pas à se figurer quelles pourraient être les conséquences immédiates d'un pareil aveu, fait publiquement; car le moindre éclat amènerait sur le lieu de la scène toute la meute des consommateurs. Ah! pauvre Alfanègre!



M. Browdie passa au pas gymnastique. (P. 244, col. 1.)

« Je les connais sans les connaître, répondit l'étranger, je les ai vus débuter, je les ai quelquefois rencontrés dans mes voyages, mais nous ne nous parlons pas, parce que nous n'avons pas d'amis communs pour nous présenter. »

« Compte sur moi pour le faire, pensa irrévérencieusement Alfanègre, et tu pourras attendre longtemps. » En même temps il respirait longuement, comme quelqu'un qui reprend haleine après avoir passé une mauvaise minute sous l'eau.

Il avait repris un peu de son assurance, mais pas assez cependant pour continuer le métier dangereux de hâbleur impudent. Il songeait même à se soustraire au danger par la fuite, lorsque M. Browdie lui dit : « Ils ont la réputation d'être d'honnêtes gens. »

Alfanègre haussa les épaules pour donner à entendre qu'il n'avait pas d'opinion arrêtée sur ce point délicat. Il aurait craint, en faisant l'éloge de ces messieurs, de donner envie à M. Browdie de leur être présenté.

« Ce sont eux, sans doute, reprit M. Browdie, qui sont chargés de la liquidation de cette immense fortune?

— Oui et non, répondit Alfanègre. C'est-à-dire qu'ils nous piloteront, mais c'est nous qui nous occuperons tout de même des affaires de la succession. Le jeune héritier grille de retourner se battre, l'oncle ne veut pas l'exposer à cette tentation dangereuse, vu que sa tête a été mise à prix.

— Comme la vôtre, dit M. Browdie en regardant le proscrit avec une certaine admiration.

— Ne parlons pas de moi, dit Alfanègre avec une modestie tout à fait nouvelle et complétement inattendue. Le fait est que nous partons tous pour l'Amérique.

— Vous partez bientôt? demanda l'étranger avec intérêt.

— Nous serions déjà partis, répondit Alfanègre, si la *Colombine*...

— Vous voulez dire sans doute la *Columbia?*

— Eh bien donc, si la *Columbia* ne s'était pas décroché quelque chose. Il parait que ce sera long à raccrocher. Comme nous sommes pressés, nous faussons compagnie à la *Columbia*, et nous partons par le *Coyote;* quel drôle de nom, n'est-ce pas monsieur?

— Moi, je pars demain par l'*Élan*, dit M. Browdie, en jonglant avec son crayon. Si ma place n'était pas retenue et payée, je retarderais volontiers mon départ d'un jour ou deux pour avoir l'honneur et le plaisir de cultiver votre connaissance, monsieur Alfanègre. »

— Il ne manquerait plus que cela! » pensa M. Alfanègre, qui ne put s'empêcher de frissonner sur de nouveaux frais, en envisageant le second danger auquel il échappait grâce à l'arrangement des choses.

L'étranger voyant qu'il était onze heures passées, et que M. Alfanègre (de l'Ardèche) devenait somnolent et taciturne, lui souhaita une bonne nuit, un heureux voyage et s'en retourna tranquillement à son hôtel pour y attendre dans son lit l'heure matinale du départ de l'*Élan*.

VI

Alfanègre cède à la tentation.

« S'il allait se raviser, ou bien s'il allait manquer

le départ de son bateau, » se dit Alfanègre avec terreur, juste au moment où il venait de ramener sa couverture par-dessus ses yeux, après avoir soufflé sa bougie. Cette crainte le tint éveillé toute la nuit, et le jeta hors de son lit le lendemain matin dès la pointe du jour.

« Il faut, se dit-il en endossant son confortable paletot à longs poils, que je le voie partir de mes propres yeux, sans cela je n'aurai pas une minute de tranquillité; j'ai trop d'imagination, je me connais, je me figurerai toujours le voir déboucher de quelque coin de rue pour venir raconter à Monsieur ou à ce grand vaurien de Triquet un tas de choses qu'ils n'ont pas besoin de savoir. »

La neige avait tombé une grande partie de la nuit, et elle continuait de tomber ce matin-là avec une ténacité désespérante; aussi y avait-il peu de monde sur le quai. Alfanègre, embusqué dans une guérite de surveillant, battait la semelle depuis dix minutes lorsque M. Browdie le frôla presque en passant devant la guérite, au pas gymnastique, suivi d'un garçon d'hôtel qui portait sa malle.

Le cœur d'Alfanègre bondit de joie sous les longs poils de son paletot. M. Browdie franchit la passerelle, toujours au pas gymnastique, et disparut avec le garçon d'hôtel dans les flancs du bateau. Le garçon revint à pas lents sur le quai, une cloche sonna, l'hélice du steamer commença à se mouvoir lentement, et Alfanègre sortit de sa guérite. Juste au même moment, M. Browdie reparut sur le pont. Il aperçut Alfanègre et lui adressa de loin des signes amicaux.

Alfanègre, le perfide Alfanègre, lui répondit par des signes amicaux. Mais sa conduite fut en contradiction flagrante avec sa pantomime amicale et hospitalière, car il fredonna à demi-voix le premier vers d'une chanson bien connue, où l'on souhaite à un certain M. Dumollet : 1° de faire bon voyage; 2° de débarquer sans naufrage à Saint-Malo.

Les vœux d'Alfanègre s'accomplirent à la lettre, quoique entachés d'ironie, car l'*Elan* fit bon voyage, emportant, à travers la neige et les brouillards, la personne de M. Browdie avec la fortune de M. Browdie, les regrets et les aspirations de M. Browdie, et les confidences d'Alfanègre, rédigées avec un soin particulier par M. Browdie, toutes prêtes à faire gémir les presses de M. Sandwich (de l'Illinois) pour faire explosion ensuite dans les colonnes de l'*Investigateur universel*.

Mais, comme rien ne se perd en ce monde, l'ironie d'Alfanègre retomba sur sa tête sous forme de tribulations nautiques. Pendant que l'*Élan*, arrivé au terme de sa course, stoppait devant les quais de l'Hudson, pendant que M. Browdie, débarqué sans naufrage, transportait à travers les rues de New-York les confidences d'Alfanègre vers la salle de rédaction de l'*Investigateur universel*, Alfanègre était en proie à toutes les tortures du mal de mer, et d'un autre mal bien plus terrible, dans les parages de Terre-Neuve, féconds pour tous les navigateurs en banquises et en naufrages et en effroyables terreurs pour les poltrons.

Voici ce qui était arrivé à Alfanègre la veille du jour fixé pour le départ du *Coyote*. M. Clodion, en prévision d'un long voyage, avait demandé dix mille francs à son banquier. A l'heure dite, il se rendit aux bureaux de M. Berger pour prendre les dix mille francs, plus un certain nombre de traites sur des banquiers de New-York; M. Berger s'excusa sur la difficulté des temps et sur la peine que l'on avait à se procurer soit du numéraire, soit des billets de la Banque de France; mais la somme serait prête pour sûr dans l'après-midi : le banquier comptait sur deux rentrées importantes.

Le malheur voulut qu'à l'heure dite M. Clodion fût mandé à la préfecture pour une difficulté qui était survenue à propos de son départ et de celui d'Émile. Cela n'était pas grave, lui disait-on; mais le préfet avait besoin de le voir en personne. M. Clodion chargea donc Alfanègre d'aller chercher l'argent avant la clôture des bureaux, et il lui donna un petit mot pour M. Berger, avec le reçu signé d'avance.

Alfanègre toucha les dix mille francs et les emporta dans sa chambre, en attendant le retour de son maître. La fantaisie lui prit de recompter la somme, ou plutôt, c'est la raison qu'il se donna à lui-même, pour s'accorder le plaisir, bien innocent d'ailleurs, de manier l'or et de froisser les billets.

A sa grande surprise, il constata que le banquier lui avait remis cinq cents francs de trop. Son premier mouvement fut de retourner à la banque et de prévenir M. Berger de son erreur. Mais une réflexion l'arrêta : Était-il bien sûr qu'il y eût erreur? Il recompta donc encore une fois, disposant les pièces d'or et les billets par groupes de mille francs sur son lit, sur sa table, sur sa commode, sur la cheminée; chaque groupe à une bonne distance du groupe voisin, pour qu'il n'y eût pas de confusion possible. Il y avait bien réellement un billet de cinq cents francs de trop.

Alfanègre mit le billet à part sur sa table de nuit et s'assit pour réfléchir.

Tout à coup il se souvint d'avoir entendu dire que les banquiers ne se trompent jamais, ou du moins qu'ils prétendent ne jamais se tromper : quand ils ont commis une erreur, ils n'acceptent pas les réclamations, et refusent de rendre aussi bien que de reprendre la somme en litige, et la passent à profits et pertes. Il était donc bien inutile qu'il prît la peine de retourner à la banque pour se voir fermer le guichet au nez.

« N'importe, se dit-il, voilà toujours une bonne affaire pour Monsieur. C'est cinq cents francs qu'il gagne à la loterie. »

Il recompta une troisième fois avec un battement de cœur, et reconnut, pour la troisième fois, que son calcul était juste.

« L'eau va toujours à la rivière, » se dit-il en se regardant machinalement dans la glace. Sa propre image lui déplut sans qu'il sût pourquoi. Il trouva qu'il était pâle et qu'il avait les traits tirés. Une petite sueur froide perlait sur son front.

Il s'assit de nouveau dans son fauteuil; mais un malaise étrange le força à se lever et à faire plusieurs tours de chambre. A la fin, d'un main impatiente et maladroite, il ouvrit la fenêtre toute grande.

« Et Monsieur qui ne rentre pas! » dit-il d'une voix tellement rauque qu'il en fut effrayé.

Il essaya de se figurer ce que Monsieur pouvait faire à la préfecture, mais il n'y parvint pas, parce qu'une pensée importune était née dans son âme. Cette pensée avait pris d'abord la forme d'une simple supposition qui l'avait fait sourire; ensuite elle s'était transformée en un regret, puis en un désir : c'est ce désir qui avait envahi son âme et qui, en paralysant sa volonté, l'empêchait de fixer son attention sur quelque objet que ce fût; c'est ce désir qui lui rendait les mains tour à tour brûlantes et glacées; c'est ce désir qui lui faisait guetter le retour de Monsieur, avec la même angoisse qu'une garnison trop faible pour résister plus longtemps surveille au loin la campagne pour voir si un secours longtemps attendu la préservera au dernier moment de l'ignominie de la capitulation. La volonté d'Alfanègre, battue en brèche par son désir, faiblissait de plus en plus; il se mit une dernière fois à la fenêtre, et constat', avec un mélange de chagrin réel et de joie inavouée, qu'il n'y avait pas encore de lumière dans l'appartement de Monsieur.



Il prit le billet. (P. 245, col. 2.)

Lentement, en essayant de ne songer à rien, il remit l'or dans le sac et les billets dans le porte-feuille; oui, tous les billets, y compris le billet de cinq cents francs!

Ah! si M. Clodion avait eu seulement la bonne idée de rentrer à ce moment-là.

Alfanègre retourna au fauteuil et regarda le feu. « Je l'ai remis, se disait-il, et j'ai bien fait de le remettre; mais, après tout, si je n'étais pas aussi scrupuleux, j'aurais aussi bien pu le garder. Il n'est plus au banquier, puisqu'il refuserait de le prendre; il n'est pas à Monsieur, puisqu'il n'a donné un reçu que pour dix mille francs. »

« Parbleu! » se dit-il, et il se leva par un mouvement si brusque et si inattendu qu'il en fut effrayé, comme si une autre volonté que la sienne avait interrompu ses réflexions et l'avait forcé d'agir.

Sans ajouter un mot, il alla droit au carnet, l'ouvrit d'un geste d'automate, prit le billet de cinq cents francs du bout des doigts, comme si c'était une plaque de tôle rougie au feu, et le jeta sur le

marbre de la table de nuit; ensuite il se remit à marcher à travers la chambre comme une bête fauve en cage.

« Après tout, se dit-il, ce billet n'est pas plus à lui qu'à moi; d'ailleurs, pour lui c'est une misère, pour moi c'est une fortune; à supposer que je le garde, je pourrai toujours lui rendre les cinq cents francs plus tard, quand j'aurai fait fortune. »

La voix de sa conscience réclama en lui, car il avait beau faire le sophiste, sa conscience grondait encore.

Il retourna à la table de nuit et ouvrit le tiroir à moitié; il eut encore un scrupule, et laissa le billet sur le marbre, mais il ne referma pas le tiroir.

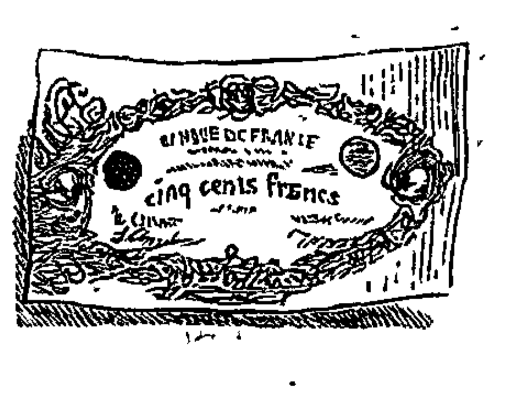
« Je donnerais dix ans de ma vie, se dit-il en se promenant les bras croisés, pour savoir ce que je dois faire. Je vais compter jusqu'à cent; si Monsieur ne revient pas avant que je sois arrivé au but, c'est que je puis garder le billet : c'est cela! »

Triste honnêteté que celle qui se joue ainsi elle-même à pile ou face! Par un reste de remords, Alfanègre commença d'abord à compter très-lentement; il s'arrêta même plusieurs fois comme s'il avait peur d'arriver au chiffre fatal qu'il s'était fixé lui-même. Puis, tout d'un coup, il se précipita sur les chiffres 83, 84, 85, 86, 87.

Au moment où il allait prononcer les mots *quatre-vingt-huit*, il entendit un bruit de pas dans l'escalier et devint affreusement pâle. Ensuite il porta la main à son cœur, puis à son front, s'élança vers la table de nuit, jeta le billet dans le tiroir béant et referma le tiroir d'un coup sec.

Quand M. Clodion entra dans la chambre, il fut surpris de la rougeur de son domestique et surtout de sa loquacité inaccoutumée. Il crut avoir affaire à un ivrogne endurci : il avait devant les yeux un voleur.

A suivre. J. GIRARDIN.



UN VOYAGE
DANS UNE BIBLIOTHÈQUE

C'était au mois d'octobre de l'année dernière. Ce jour-là, la classe présentait par extraordinaire l'aspect le plus tranquille. Les plaisirs de la veille, la fatigue du lundi, l'ennui d'une classe de géométrie... enfin nous nous laissions tous aller à une douce somnolence. Notre professeur était seul bien éveillé. Le dos tourné à la classe, il était en conversation très-animée avec le tableau noir : il nous expliquait, pour la dixième fois, des théorèmes de géométrie qu'il était le seul, je crois, à comprendre. Dans l'ardeur de sa démonstration mathématique, il n'avait pas vu un garçon de salle ouvrir sans bruit la porte de la classe, un papier à la main, et attendre tranquillement qu'on daignât s'occuper de lui. Enfin, le théorème longuement expliqué, le professeur effaça avec le torchon les formules géométriques qui couvraient le tableau, et, en se retournant, s'aperçut de la présence du domestique. Il prit le petit papier, le parcourut rapidement et le lut à haute voix: « Tous les jours, à l'heure de la récréation, les élèves pourraient aller à la Bibliothèque qu'on avait ouverte dans l'institution. » La chose lue, le professeur apposa sa signature au bas du petit papier, et le garçon sortit rapidement pour aller porter la bonne nouvelle aux autres classes.

Nous étions tous intrigués et nous attendions la fin du déjeuner avec impatience. Ce jour-là, billes et toupies eurent tort : personne ne voulait jouer, tout le monde voulait aller à la Bibliothèque. Mais la salle n'étant pas assez grande pour nous contenir tous, il fallut faire un choix. Les élus, d'un air triomphant, se mettent en rang sous les yeux de leurs camarades désappointés et montent en colonne serrée à la Bibliothèque.

Nous entrons. La salle est haute et vaste. Les murs, avec leur peinture brune, leurs larges lambris, ont quelque chose de sérieux. Au milieu une longue table noire, très-épaisse, appuyée sur des pieds solides. De chaque côté de la table, des bancs de bois mobiles qui servent de siége aux élèves. Plus loin, un petit bureau pour le maître chargé de la surveillance. Rien pour le luxe et le brillant, tout y est d'une simplicité sévère.

Rien de plus pittoresque que l'aspect des livres qui garnissent la Bibliothèque. C'est une diversité de formats et de couleurs que l'œil ne se lasse pas de parcourir : reliures de toute espèce, rouges, vertes ou noires; livres de toutes grandeurs, alignés les uns à côté des autres, toute une mosaïque de titres en relief placés sur le dos de chaque volume, enfin un étincellement de dorures qui semble plein de séductions à la jeunesse. Mais cet aspect fantaisiste ne cache pas de désordre : pour éviter la confusion, les livres ont été rangés dans des casiers ou sur des planches, et divisés par séries : ici la littérature, là l'histoire, d'un autre côté les sciences. Sur le dos de chaque volume se trouve une étiquette qui porte un numéro et le nom de la série. Aussi, à la fin de la séance, n'y eut-il rien de plus facile que de retrouver la place de chaque livre; nous-mêmes, nous nous tranformâmes en bibliothécaires pour la circonstance, et nous nous fîmes un plaisir d'aider le professeur dans cette besogne.

Le lendemain, à la même heure, nous revînmes à la Bibliothèque, mais en moins grand nombre. Les *amateurs* qui étaient venus la veille dans le seul but de se procurer une petite distraction s'étaient bien promis de ne plus remettre les pieds dans un endroit où l'on trouvait beaucoup de livres instructifs et peu de livres amusants. Il ne restait donc que les liseurs acharnés et ceux de nos camarades qui n'avaient pas encore été admis. La veille, j'avais employé toute mon heure à faire l'inspection de la Bibliothèque, consultant le catalogue, me promenant devant les rangées de livres pour connaître les titres, enfin sans occupation suivie. Mon examen terminé, il avait fallu descendre. Je revenais donc muni de renseignements et capable de me guider au milieu de cette foule de livres. En entrant, j'allai droit à la littérature : c'est là que se trouvent les ouvrages les plus faciles et les plus attrayants. Je ne parle pas des livres classiques. Ceux-là n'ont pas le privilége de nous amuser. On les respecte beaucoup, mais on les lit peu, excepté dans les classes.

Un écrivain moderne, d'un grand talent, n'a-t-il pas laissé échapper un jour cette boutade spirituelle et irrévérencieuse : « Les livres classiques sont des livres qu'on ne lit que dans les classes ! » Que voulez-vous ? Ils sont tellement au-dessus de nous par la profondeur et l'enchaînement des idées, par la correction et la sévérité du style, que leur lecture n'est pas un plaisir, mais un travail. Et puis ils sont trop rigides : Boileau nous conseille de n'aimer jamais que la raison, juste ce que nous aimons le moins. Aussi les écoliers remettent-ils la lecture de ses œuvres à l'époque où ils seront devenus plus raisonnables.

On préfère donc aux classiques les livres modernes : ceux-là sont faits spécialement pour nous ; ils ne parlent que de ce qui nous intéresse ; ils sont presque écrits dans notre style. Nous y retrouvons nos mœurs, nos habitudes, nos manières de penser ; comment ne les aimerions-nous pas ? Aussi lisons-nous avec avidité les voyages, les ouvrages de fantaisie, même les livres de morale. Ah ! c'est que cette morale n'est pas ennuyeuse : sérieuse sans pédantisme, spirituelle sans méchanceté, indulgente sans faiblesse, elle a la qualité que nous estimons le plus ; elle nous corrige en ménageant nore amour-propre. C'est la coupe de breuvage amer dont parle le poëte latin : « Elle a été enduite de miel avant d'être présentée à l'enfant. »

Mais la littérature est chose peu importante pour quelques-uns de nos camarades ; il leur faut une lecture plus sérieuse et d'une utilité immédiate : ceux-là préfèrent l'histoire ou les sciences. Leur préférence peut facilement se satisfaire au milieu de tous ces livres qui s'offrent à eux. Pas de gros ouvrages compactes, bons pour les savants, et qui exigeraient une attention trop soutenue ; rien que des livres assez courts pour être lus en peu de temps, et assez simples pour ne pas fatiguer l'esprit. Pour l'histoire, des biographies des principaux personnages politiques, des ouvrages où tous les renseignements sont condensés en peu de pages et présentés dans un récit intéressant. Pour les sciences, des livres simples et précis, écrits avec méthode et accompagnés de gravures de la plus grande utilité, car elles mettent le fait même sous les yeux de celui qui en lit la description. Rien d'aride dans ces ouvrages de science vulgarisée, parce qu'ils ne débutent pas par les choses difficiles, mais, proportionnés à l'esprit des lecteurs auxquels ils sont destinés, ils sont faits d'après la règle admirable de Descartes que j'avais entendu citer bien des fois, et dont je ne comprends qu'aujourd'hui toute la portée en en voyant l'application : « Commencer par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés. »

Quelle bonne heure je passai ce jour-là ; feuilletant les livres que j'avais placés devant moi, prenant des notes, heureux de découvrir une foule de choses que j'ignorais ! Je trouvais là une mine de renseignements pour les travaux de la classe, des idées auxquelles je n'avais pas songé, et qui me semblaient maintenant toutes simples. Je sentais le cercle de mes idées s'élargir à mesure que je parcourais ces livres, et je bénissais l'heureux hasard qui me les avait fait consulter. Mis en goût par la lecture des passages qui intéressaient mes travaux, je lisais l'ouvrage tout entier ; puis j'étais entraîné d'une lecture à une autre, un ouvrage instructif se présentait à moi ; mais, pressé par le temps, j'en réservais l'examen pour un jour de loisir. Quel profit pour l'esprit que des lectures si fortes et si variées ! L'esprit se meuble peu à peu ; il amasse des provisions et il tient ses idées en réserve pour le jour où il en aura besoin. Et ce jour-là, il est tout étonné de la solidité de son fonds, de la variété de ses connaissances : il ne se savait pas si riche. La pensée a pris une ampleur inaccoutumée ; le point de vue s'étend, et l'écolier, voyant les choses de plus loin, acquiert cette qualité que le père de Pascal recommandait tant à son fils : « Se tenir toujours au-dessus de son sujet. »

Mathias Kahn.

LE YAK

Le yak ou bœuf du Thibet est le plus précieux animal que possède cette région déshéritée. Doué par la nature de la faculté de vivre à d'énormes altitudes, supérieures de milliers de mètres à celle du Mont-Blanc, ce ruminant rend aux Thibétains les services que se partagent dans d'autres pays le

bœuf, le cheval et le chameau. A l'état domestique, il fournit un lait excellent, une viande qui égale celle de notre bœuf, et ses flancs livrent une toison épaisse, longue et soyeuse dont on fait de chauds vêtements. Il se prête aisément au labour; mais c'est surtout comme bête de somme qu'il rend d'immenses services. C'est à dos de yak que se fait tout le trafic entre les plaines de l'Asie centrale et les vallées de l'Inde. Les caravanes de marchands de thé ou de poils de chèvre, qui doivent franchir des cols dont l'altitude dépasse souvent 5000 mètres et atteint quelquefois 6000, n'emploient d'autre bête de somme que le yak.

M. Rousselet, dans sa palpitante odyssée du jeune André, nous a montré les services que rend ce précieux animal.

Le yak a été asservi par l'homme depuis un temps immémorial; cependant il habite encore à l'état sauvage tous les plateaux élevés du Thibet.

Le yak sauvage est un magnifique animal d'une stature et d'une beauté imposantes. Tout son corps est couvert d'une laine épaisse, dure et noire, qui est à peu près de la couleur brune à la partie supérieure des flancs et sur le dos des mâles âgés. Sur le mufle, la laine devient grise. La robe des jeunes individus est d'un poil plus doux, et rayée, dans le sens de la longueur, d'une seule bande argentée qui court le long du dos. Chez les jeunes, l'extrémité des cornes est tournée en arrière; avec l'âge, elle se recourbe en dedans, et leur base se recouvre d'un épiderme épais d'un gris sale.

La chasse du yak sauvage est aussi attrayante que dangereuse; lorsque l'animal est blessé, il se précipite sur le chasseur. Le plus grand sang froid est nécessaire : la balle de la meilleure carabine ne brise pas toujours la boîte crânienne et n'atteint pas le cerveau, dont le volume est du reste insignifiant comparé à celui de la tête, qui est énorme. Le coup dirigé en plein corps est rarement mortel; le chasseur peut donc viser juste et n'être pas sûr de tuer et surtout de sortir victorieux de la lutte. Ce qui vient à son aide, c'est la stupidité et l'irrésolution de l'animal. Si le buffle était plus intelligent, sa chasse présenterait autant de danger que celle du tigre. Le nombre des balles seul vient à bout de lui : aussi est-il indispensable d'être armé d'une carabine à plusieurs coups. Nous ne parlons ici que des vieux taureaux, car les autres se sauvent, sans engager le combat, au premier coup de feu. Il arrive pourtant qu'un taureau blessé prend la fuite; il faut alors le faire poursuivre par les chiens, qui le saisissent par la queue et le forcent à s'arrêter. Fou de rage, le yak se jette sur les chiens et ne s'inquiète plus du chasseur.

« Armés de carabines à plusieurs coups, dit le capitaine Prjewalski, nous partions de grand matin et suivions les buffles à la piste. Il n'est pas difficile de distinguer à l'œil nu, à une distance de plusieurs verstes, la grosse masse noire de l'animal couché; il est vrai qu'on peut se tromper et le confondre avec un bloc de rocher. Du reste, à partir de la rivière Chouya et surtout dans le Baïan-Khara-Oula et sur les rives de la Mour-Ousou, ces bêtes devinrent si nombreuses, qu'à peu de distance de notre tente on voyait continuellement des individus isolés, ou même des troupeaux qui paissaient tranquillement.

» En somme, il est plus aisé de s'approcher du yak à portée de fusil que de tout autre animal sauvage. Généralement on peut arriver jusqu'à trois cents pas. Les taureaux laissent venir le chasseur jusqu'à cette distance, même lorsqu'ils l'ont remarqué de loin : ils se contentent de le fixer très-attentivement, en secouant leur énorme queue ou en la rejetant sur le dos; c'est ainsi que, sauvages ou domestiques, les yaks manifestent leur colère quand on interrompt leur repos.

» Si le chasseur continue à s'avancer, l'animal fuit et fait halte de temps en temps pour le regarder. S'il est effrayé ou blessé par le coup de feu, il court pendant plusieurs heures de suite.

» Dans les montagnes, en profitant du vent, on arrive à s'approcher du yak jusqu'à cinquante pas. Quand un yak était immobile dans un endroit découvert et que je désirais arriver très-près de lui, j'employais le moyen suivant : Je me mettais à genoux, tenant au-dessus de ma tête ma carabine, qui avec sa fourchette formait des espèces de cornes. Comme à la chasse j'étais toujours vêtu d'une jaquette sibérienne en peau de cerf et le poil en dehors, ce vêtement aidait encore à faire illusion à l'animal, qui me laissait arriver jusqu'à deux cents et même à cent cinquante pas.

» A cette distance je posais ma carabine sur sa fourchette, je retirais à la hâte mes cartouches, que je plaçais sur ma casquette, à terre, devant moi, et, à genoux, j'envoyais mes balles à leur adresse. L'animal à la première détonation se sauvait; alors je l'accompagnais de coups de feu jusqu'à six cents pas et plus. Si c'était un vieux taureau, le plus souvent, au lieu de fuir il se précipitait sur moi les cornes en avant, la queue sur le dos. C est alors que se révélait la stupidité du yak; car, au lieu de continuer vigoureusement sa charge ou de se décider à battre en retraite, il s'arrêtait après quelques bonds en remuant sa queue; il recevait alors une nouvelle balle, se jetait de nouveau en avant, puis s'arrêtait, et la même scène se renouvellait jusqu'à ce qu'il tombât frappé mortellement, après avoir été atteint par dix balles et souvent plus; pendant tout cet intervalle il ne s'était pas approché de moi de plus de cent pas. Quelquefois aussi, après deux ou trois coups de feu, l'animal fuyait, une nouvelle balle l'atteignait; il revenait vers moi, un autre projectile le frappait, et ainsi de suite. De tous les yaks tués ou blessés par nous, deux seulement s'approchèrent jusqu'à quarante pas, et seraient encore avancés davantage s'ils n'eussent succombé auparavant. Il est à remarquer que plus le buffle s'approche du

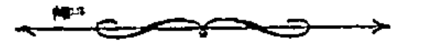


Chasse aux yaks sauvages. (P. 247, col. 2.)

chasseur en le chargeant, plus il devient timide dans son attaque.

» Il m'est arrivé dans une excursion de rencontrer tout à coup trois yaks qui se reposaient tranquillement sans m'apercevoir. Je tire : les trois buffles font un saut, mais, ne comprenant pas le danger, ne se sauvent pas. Un deuxième coup de feu tue net un d'entre eux. Les deux autres restent toujours immobiles et se mettent à remuer la queue. D'un troisième coup je casse la jambe au deuxième, qui ne peut bouger. Je dirige ensuite mon feu sur le troisième, mais je n'en vins pas à bout si facilement. Au premier coup qui l'atteint, l'animal se rue de mon côté ; après une dizaine de pas il s'arrête court, reçoit une nouvelle balle, se précipite de nouveau, puis il fait halte... ; il s'approche jusqu'à quarante pas, et ce n'est qu'à la septième balle qui le frappe dans la gorge que l'énorme animal s'affaisse sur le sol. J'abats sans peine le yak à la jambe cassée, de sorte que quelques instants m'avaient suffi pour mettre à mort trois de ces formidables buffles. En m'approchant d'eux, je vis que celui qui avait le plus longtemps résisté portait les sept boutonnières des balles de la carabine Berdan, logées dans sa poitrine. Il faut connaître toute la force d'une de ces balles pour se faire une idée de la vigueur d'un animal qui résiste à de pareilles blessures faites à bonne portée. Le projectile de petit calibre, comme celui de Berdan, peut percer le corps, endommager le cœur ou les poumons, sans que pour cela l'animal succombe immédiatement ; un vieux yak, ainsi frappé, court encore quelques moments. Il me semble que le meilleur moyen, si l'on se voit charger par un buffle, est de le tirer aux jambes. »

TH. LALLY.



GRANDCŒUR[1]

II

La lettre.

Ce ne fut donc pas sans un grand étonnement qu'un jour, en se réveillant du somme qu'il faisait ordinairement après son dîner, sous l'inspection de Camarade qui le regardait gravement dormir, le capitaine Grandcœur aperçut, sur la table ronde qui était à portée de sa main, une lettre de tournure et d'écriture toutes féminines.

Il la prit, la regarda, la flaira et donna sur le plancher un grand coup de son bâton d'épine, ce qui était sa manière d'appeler sa cuisinière, Mère Annette.

Au second coup, Mère Annette se présenta sur le seuil de la porte cintrée qui ouvrait dans son domaine. C'était une paysanne vigoureuse et accorte. Une coiffe de mousseline encadrait régulièrement son large front hâlé et ridé ; ses yeux gris se cachaient à demi sous des sourcils blonds hérissés ; son nez retroussé donnait je ne sais quel piquant à son visage ; sa large bouche avait toute une disposition au sourire ; un joli lacet dentelé descendait le long de ses joues pleines et légèrement couperosées, et faisait rosette sous son menton carré. Elle avait encore la taille droite dans son corselet de drap garni de velours et sous son petit châle, dont la pointe effleurait les plis épais du cotillon de drap qui lui descendait aux chevilles.

Elle regarda son maître de ce regard honnête, franc et affectionné qui se retrouve encore chez les serviteurs fidèles.

« Mère Annette, dit-il, d'où vient ce chiffon de papier ? »

Et il posait le doigt sur la petite lettre satinée et même légèrement parfumée qu'il avait reposée sur la table.

« Monsieur, c'est un domestique de Kernigal qui l'a apporté, juste au moment où vous commenciez votre somme.

— Lui as-tu offert quelque chose à ce garçon ?

— Je lui ai porté un verre de cidre ; il l'a bu à cheval, car il n'a pas voulu descendre.

— Voyons ce que me veut la vieille marquise ; reste là, Mère Annette, tu n'es pas de trop. »

Il déchira l'enveloppe et lut :

« Mon cher voisin,

» J'ai affaire à Loguellou demain, et j'apprends que votre bon recteur est absent. Voulez-vous me donner à dîner, à la seule condition que vous me rendrez la pareille cet été à Kernigal.

» Il y a bien six ans que nous ne nous sommes vus ; mais, qu'importe ! nos souvenirs seuls nous empêcheraient de nous traiter en étrangers.

» Je vous dis à demain.

» Votre affectionnée voisine.

» M^ise DE KERNIGAL. »

« C'est vrai qu'elle m'a vu en jaquette et qu'elle aimait rudement ma pauvre tante de Croas-ar-Bleun, qui était, ma foi ! une sainte femme. Ça me gênera bien un peu de la recevoir, car enfin il n'y a pas moyen de chiquer devant elle. Mère Annette, tu nous feras un dîner un peu soigné, un dîner de dames, si tu n'as pas tout à fait oublié d'en faire.

— Monsieur, dit Mère Annette, qui, les poings sur les hanches, avait écouté attentivement, je ménagerai le poivre, le cari et la moutarde ; soyez tranquille, monsieur.

— Si tu veux faire des plats de haut goût, ne te gêne pas pour envoyer à la ville. Ma cuisine est un peu épicée pour le palais de la marquise ; mais le fade n'est peut-être point son fait. J'ai vu, l'autre

1. Suite. — Voy. page 234.

jour, chez un épicier, un tas de flacons remplis d'assaisonnements fins. Fais-en acheter.

— Monsieur, dit Mère Annette d'un ton ferme, je connais bien la mode de notre pays, et je n'irai point servir de ces *orientaleries*-là à Mme de Kernigal.

— Tu es une encroûtée; les *orientaleries*, comme tu les appelles, ont du bon, et, que diable! la cuisine suit le progrès comme tout le reste.

— Vous voulez dire que ça change, monsieur.

— Oui, tout juste, cela change. »

Mère Annette agita sa main avec un geste de dénégation.

« Je sais bien qu'il y a des choses qui changent en mieux, dit-elle; mais pour la cuisine, monsieur, j'attendrai à la changer que l'estomac, tel que le bon Dieu l'a fait, change aussi. Ça, tout ça, c'est de la gourmandise, et c'est pourquoi la santé change aussi, même dans notre pays. Nous ne verrons pas vieillir les hommes d'à-présent, monsieur; mais, pour sûr, ils ne seront pas solides comme nous.

— C'est mon avis, dit le capitaine en se levant et en cambrant, avec une certaine complaisance, sa taille herculéenne; je ne vois pas en ville un homme de vingt-cinq ans que je ne jetterais pas par terre d'une chiquenaude. Eh bien! qu'attends-tu?

— Monsieur, vous n'inviterez personne demain pour tenir compagnie à la dame de Kernigal? demanda Mère Antoinette, qui avait parfois des velléités de réception.

— Bon, tu vas me jeter dans les embarras d'un grand dîner. Qui diable veux-tu que j'invite?

— Monsieur le vicaire n'a pas encore goûté à notre soupe, monsieur, et, puisqu'il est seul au presbytère, ce serait bien le moins de l'inviter, il me semble.

— Je ne dis pas non. Il a l'air d'un bon garçon; ses prônes ne sont pas longs, et ils sont bien tournés, ma foi! D'ailleurs, Mme de Kernigal aime la société des prêtres; va pour le vicaire.

— Et monsieur le maire, monsieur?

— Mon brave maire? mais certainement. Je crois qu'il aime mieux mes dîners entre hommes, avec un bon petit coup de ce que tu appelles l'*ammoniaque*, à la fin; mais il ne sera pas fâché de dîner avec la propriétaire du château de Kernigal. As-tu assez de convives comme cela?

— Monsieur, accommoder un dîner pour quatre, c'est pouvoir donner à manger à six, vous le savez bien, répondit Mère Annette évasivement.

— Bon, il t'en faut encore deux autres. Où les pêcherais-je? Au fait, si l'*Astrée*, ce soir, se montre en rade, j'enverrai inviter le commandant. On ne peut pas inviter le premier venu avec cette bonne voisine-là. Si j'avais eu plus de temps devant moi, j'aurais trouvé de très-convenables convives qui, tous, n'auraient pas porté barbe au menton. Car, remarque bien, Mère Annette, qu'il n'y a pas une femme dans ma liste. Où en prendre une, tout de suite, comme cela!

— Vous attendiez une occasion pour inviter la dame du notaire, je crois, monsieur?

— Ah! oui, cette jeune femme, la petite-fille de mon vieux camarade de collége, avec laquelle j'ai fait connaissance l'an dernier, et qui est, ma foi! charmante. Eh bien, j'inviterai par dépêche ce jeune ménage. Un vieil ours comme moi a toujours ses coudées franches. Je ne serai pas fâché de voir de près le mari. Un notaire est un mal nécessaire, et il est bon que je connaisse le successeur de mon vieux tabellion, car enfin, s'il me déplaît, je ne laisserai point mes paperasses dans ses cartons. »

Il hocha la tête à plusieurs reprises; puis, s'adressant de nouveau à Mère Annette :

« Voilà qui est entendu. Va-t'en et envoie-moi un courrier pour le sémaphore.

— Lequel, monsieur?

— Celui que tu voudras. Le premier gamin qui te tombera sous la main.

— Les enfants vont tous à l'école maintenant, monsieur; ils ne viennent par ici que le jeudi et le dimanche maintenant.

— Ah diable! Et les hommes?

— Marc est à placer les casiers pour les homards, et Vincent est à la ville.

— C'est vrai; eh bien, je vais aller à Loguellou, et je verrai bien si tous nos garnements sont à l'école. Je pourrai toujours puiser un commissionnaire chez Tonton Joachim, dont l'école est un peu moins sévèrement tenue que celle de l'instituteur. Mais il faut que j'écrive ma dépêche. Vite, du papier, une plume, de l'encre. »

Cet ordre donné, le capitaine, comme fatigué d'avoir parlé si longtemps, s'enfonça dans son grand fauteuil de velours d'Utrecht et se livra à la délicate opération de vider, puis de bourrer sa grosse pipe qui s'était éteinte entre ses doigts.

Il se préparait à l'allumer, quand Mère Annette se représenta avec un vieil encrier de corne, une feuille de papier jaune et deux plumes d'oie aux barbes enfumées.

« Quel attirail! dit-il en plaçant la feuille de papier devant lui et en enfonçant une des plumes au fond de l'encrier; je n'aime pas avoir affaire avec les femmes : il y a toujours à se déranger. Eh! dis donc, Annette, ton encrier est sec comme le roc de Kéraval à marée basse; vois plutôt. »

Et, sans écouter Annette qui s'écriait : « Vous allez perdre la table! » il renversa l'encrier, qui ne laissa pas échapper la plus légère goutte d'encre.

« Voilà l'état des encriers à Croas-ar-Bleun, dit-il en riant; ce n'est pas à nous qu'on reprochera d'avoir la manie de barbouiller du papier. Cependant, je ne puis écrire ma dépêche avec le tuyau de ma pipe. Voyons, si l'encre fait défaut, il y a bien un crayon par la maison.

— Il y a celui du menuisier, qui l'a oublié ici la semaine passée, monsieur.

— Parfait, va le chercher. »

Mère Annette disparut, puis elle se représenta avec une sorte de règle de sapin taillée par les deux bouts.

« C'est bon; les doigts ont de la prise sur ce crayon-ci, dit le capitaine, et, ma foi! il marque très-bien. »

Il écrivit lentement, mais très-lisiblement, sa courte invitation à dîner; puis, pliant le papier et le mettant dans la poche extérieure de son paletot, il alluma sa pipe, siffla son grand chien et sortit en disant :

« Je vais chercher un messager chez Tonton Joachim.

— Monsieur, si vous donniez en passant un petit mot d'avis aux pêcheurs! s'écria Annette en courant après lui.

— Je ne dis pas non; sois tranquille et prépare tes poêlons : le poisson ne te manquera pas, » répondit-il sans se détourner.

Le capitaine marchait comme un flâneur de profession, sans se presser, et avec le léger mouvement de tangage particulier à tout bon marin. Un sentier pittoresque conduisait de Croas-ar-Bleun au bourg de Loguellou, qui possédait un petit port, vers le quel il se dirigea machinalement. Quels que fussent ses projets en allant à Loguellou, il avait contracté l'habitude d'aller directement de ce côté, et même le dimanche il faisait ce petit détour pour aller à l'église.

Je lui ai porté un verre de cidre. (P. 250, col. 2.)

En arrivant sur la place, il aperçut plusieurs bateaux de pêche qui se préparaient à accoster la jetée, et il assista à la petite manœuvre bien connue, mêlé à quelques vieux matelots qui devisaient assis sur les quartiers de roc qui servaient de parapet.

Il hêla plusieurs pêcheurs, qui lui promirent d'aller porter à Croas-ar-Bleun la fine fleur de leur pêche. Quant aux petits congres et à l'autre menu fretin, il fut vendu sur place aux ménagères qui accouraient de toutes les directions pour faire leur provision.

Toutes ces petites scènes familières intéressaient le capitaine, qui arpentait en fumant l'étroite jetée caressée en ce moment par les flots. Tout à coup, ses yeux en se levant rencontrèrent une silhouette noire encadrée dans l'arceau d'une tonnelle rustique qui s'étendait tout le long d'un vieux mur.

« C'est bien notre jeune vicaire qui est là dans le jardin du presbytère, demanda-t-il à une jeune femme qui emportait un petit congre à chaque main.

— Oui, capitaine.

— C'est bon, grommela-t-il, je vais lui faire mon invitation. »

Il marcha jusqu'au mur, et soulevant son chapeau :

« Eh! eh! monsieur l'abbé! » dit-il en donnant à sa voix une certaine vibration qui doublait son volume.

Le jeune prêtre, qui avait les yeux attachés sur le journal qu'il tenait à la main, releva vivement la tête, salua, et se penchant sur le mur :

« Monsieur le capitaine, je vous souhaite le bonjour, dit-il; nos gens ont-ils fait bonne pêche?

— Ils ne sont pas mécontents, et je crois que les marmites vont ce soir faire bouillir une fameuse *cotriade*. Mais il ne faut pas que j'oublie ce que j'ai à vous dire. Demain la marquise de Kernigal dîne chez moi. Voulez-vous venir lui tenir compagnie?

— Certainement, capitaine, à moins qu'il ne se présente un empêchement imprévu. M. le recteur étant absent, j'ai la garde de la paroisse, et je ne m'appartiens pas. Dans tous les cas, on irait me chercher à Croas-ar-Bleun, et vous ne vous formaliseriez pas si j'étais obligé de vous quitter au dessert.

— Parbleu! non; les prêtres, les soldats et les marins savent ce que c'est que d'obéir à la consigne. La mort, pas plus que la tempête, n'attend notre bon plaisir. Je puis vous assurer, monsieur l'abbé, que j'ai dîné plus d'une fois par cœur sur le pont de mon navire. Il n'y a que les civils qui ne savent pas jeter leur fourchette au moment de la piquer dans un bon morceau. Est-ce que le journal que vous lisez vous donne des nouvelles fraîches?

— Oui, monsieur. L'ouvrier, qui est occupé à repeindre les boiseries de la sacristie, me l'a rapporté. Par conséquent, il est de ce matin.

— Eh bien! comment cela marche-t-il?

— Assez mal, il semble. Voyez l'article intitulé : *Bulletin de la guerre.* »

Il tendit par-dessus le mur le journal au capitaine, qui, relevant un peu son chapeau, se mit à lire l'article en fronçant ses épais sourcils.

« Çà me parait louche, dit-il rudement; la traversée n'est pas commode, il paraît. Tenez votre journal, monsieur : j'en ai lu assez. A demain, et apportez-moi de meilleures nouvelles. » Et, saluant le jeune prêtre du geste, il enfila une ruelle sombre qui décrivait les zigzags les plus bizarres, et, s'arrêtant devant un mur noirci dans lequel se voyait une porte cintrée, dont les pierres de taille semblaient se disjoindre tout doucement, courbant sa haute taille, il entra dans l'obscur appartement sans fenêtres, où le vieux Joachim enseignait les prières aux tout petits enfants, et l'alphabet aux garçons plus âgés, trop indépendants d'allures pour aller s'enfermer dans la véritable école, d'où l'on ne pouvait sortir à son gré pour aller faire une gambade sur le sable, piquer une tête dans le flot ou assister à l'arrivée du bateau à vapeur.

La maison de Joachim, surnommé *Tonton* par tous les gens du bourg, était bien pauvre et bien malpropre : il n'y avait naturellement ni fenêtres, ni plafond, ni plancher; pour tous meubles, un vieux lit clos placé au fond, une table vermoulue appuyée contre un angle, une échelle hors de service couchée le long de la paroi faisant face à la cheminée. Celle-ci était un âtre béant du plus beau noir, reluisant d'une suie qui devait être sa contemporaine. Là étaient appendus : un paquet de chandelles de résine, un sabot usé plein d'allumettes soufrées, des coquilles de saint Jacques dessinant une croix, qui, avec un grand christ à l'agonie et une suave image de saint Louis de Gonzague, représentaient le divin dans le pauvre logis. Les poutres n'étaient pas privées de tout ornement. D'abord, la fumée les avait enduites d'un noir mat, qui contrastait heureusement avec le noir brillant de la cheminée; puis les araignées y avaient tendu des milliers de légers hamacs; enfin des peaux de poisson séchées se balançaient dans le vide.

Joachim prit sa longue gaule. (P. 254, col. 1.)

Au moment de l'entrée du capitaine, la maison était pleine d'enfants: petites filles à la coiffe noire, petits garçons au bonnet tricoté enfoncé jusqu'aux yeux, d'autres plus grands portant culotte, et tout le monde nupieds.

Ils étaient assis en rond, les uns sur la pierre du foyer, les autres sur des bancs usés par l'usage; un grand nombre s'alignaient sur l'échelle placée le long du mur. Au milieu du cercle se promenait lentement, avec une incroyable majesté, un petit vieillard bossu, aux longs cheveux gris, à la figure intelligente et souffreteuse.

Sa main gauche tenait un livre, et la droite était appuyée sur le manche d'une longue gaule passée sous son bras gauche.

Il prononçait d'une voix très-intelligible les pa-

roles latines du *Pater*, et le quart de la classe le redisait après lui. Les trois autres quarts étaient diversement occupés : les uns suçaient des coquillages dont ils avaient une provision au fond de leurs poches, les autres chevauchaient sur leurs bancs, quelques-uns se battaient amicalement, et plus d'une coquille volait dans l'air, derrière le dos de tonton Joachim.

Quand le grand corps du capitaine Jean s'enfonça sous l'arceau de la porte, interceptant soudain l'air et la lumière, le petit vieux se détourna avec humeur ; mais, à la vue du visiteur, son solennel visage devint rayonnant. Il salua en tirant sa calotte noire et reluisante, et, d'une voix perçante, s'écria :

« Monsieur Jacob ! donnez votre chaise au capitaine. Réveillez votre voisine, monsieur Joseph. Monsieur Guillaume, ne mangez pas vos ongles.

— Bah ! bah ! Joachim, laissez-les donc dormir et s'amuser, dit le capitaine qui accepta néanmoins la chaise à siége de bois dont le petit garçon, interpellé par le maître, lui avait abandonné la jouissance.

— Monsieur le capitaine, ce n'est pas pour s'amuser ni dormir, ni se battre qu'ils viennent ici, dit majestueusement le bonhomme ; ils viennent apprendre à lire, à compter et à dire leurs prières en latin et en français.

— Oh ! je sais que vous les commencez très-bien, Joachim. Est-ce que vous n'avez point un de mes filleuls : le fils du nouveau gabarrier?

— Si, monsieur ; voilà trois mois qu'il me vient. Monsieur Jean-Louis, mouchez-vous. Quand on n'a pas de mouchoir... » Un geste éloquent acheva sa pensée.

« Est-ce un bon élève?

— Oui, monsieur ; il sera très-fort sur le chiffre.

— Vraiment, déjà !

— Oui, oui, cela se voit. Il sait déjà compter jusqu'à cent. »

Joachim prit sa longue gaule et en toucha légèrement l'épaule d'un gros petit garçon qui s'amusait à faire marcher, sur le montant de l'échelle, un jeune cancre aux pattes vertes.

« Monsieur Pierre, dit-il, venez un peu compter devant votre parrain. »

L'enfant remit vivement le cancre dans son petit bonnet et ébaucha une telle grimace d'ennui que le bon capitaine s'écria :

« Ne te dérange pas, mon garçon ; tu feras parade de ta science un autre jour. Ah ! çà, mais vous n'avez donc plus pour élèves que des poupons sortant de sevrage, mon brave Joachim ; j'étais entré avec l'intention de vous demander un commissionnaire pour le sémaphore : il n'y a pas moyen d'en pêcher dans ce tas. Est-ce que tous les grands se sont décidés à vous quitter?

— Non, monsieur ; j'ai mes grands élèves que je pousse aussi loin que M. l'instituteur quand je peux les tenir un hiver à mon école. — Malheureusement quelques-uns manquent sans cesse par la faiblesse des parents ; d'autres, après leur leçon, vont me faire mes petites commissions. J'ai envoyé Jean Le Braz me chercher des bigorneaux pendant la marée basse. et Guillaume Rosic est allé me prendre une chandelle chez l'épicière. Mon asthme me tourmente ces jours-ci ; je ne ferme pas l'œil, et cela m'est un grand agrément d'allumer de temps en temps quand la lune n'éclaire pas. Mais la chandelle coûte cher, monsieur, et je crois que je serai obligé de m'en passer. Heureusement que nous approchons de la pleine lune.

— Par où diable vous arrive ce luminaire-là, Joachim? Vous n'avez pas de fenêtre, et je suppose que vous ne laissez pas votre porte ouverte pendant la nuit.

— Quelquefois, monsieur, dans les grandes chaleurs ; ordinairement, je la ferme. Mais la porte est vieille, le seuil est usé, comme vous voyez, la lune passe par toutes les jointures, et une partie de ma maison est illuminée sans que je dépense un sou.

— Très-bon système d'éclairage et bien économique, en effet, dit le capitaine en riant ; cependant, je vous ferai porter un paquet de chandelles, car la lune est diablement capricieuse. Qu'est-ce que ces petits garçonnets qui n'osent point entrer? »

On apercevait dans le chemin deux têtes ébouriffées pressées l'une contre l'autre. Deux garçonnets d'une dizaine d'années jetaient un coup d'œil curieux dans la maison et riaient sournoisement.

Tonton Joachim s'approcha de la porte et cria d'une voix grêle :

« Entrez, mes enfants ! c'est le bon capitaine de Croas-ar-Bleun qui me fait l'honneur de visiter mon école. L'examen est fini : ne craignez rien. »

Et, se tournant vers le capitaine, il ajouta :

« Ce sont mes commissionnaires, monsieur. »

Ceux-ci étaient entrés en se poussant. L'un avait son vieux chapeau de paille rempli de bigorneaux qui, encore dans la phase de l'étonnement, sortaient naïvement de la coquille leur tête couverte de son bouclier brillant ; l'autre tenait à la main une grossière chandelle de suif déjà fondue en deux endroits.

« Mettez les bigorneaux dans le chaudron, monsieur Le Braz, dit Joachim avec sa gravité comique ; monsieur Guillaume, placez la chandelle dans le sabot où sont les résines. Bien ; et maintenant, lequel de vous deux veut aller au sémaphore porter une dépêche pour M. le capitaine?

— Moi, disent-ils ensemble.

— Mais votre leçon est-elle finie, mes enfants? »

Une double gambade lui répondit.

« Je commence toujours par les grands, dit Joachim, et ceux-ci ne restent jamais plus d'une heure à l'école ; sitôt qu'il y a moyen d'aller godiller dans une mauvaise barque, ils y courent.

— Ah ! les petits chenapans ! Enfin, c'est au fond la meilleure manière de préluder à la vie de marin quand on n'a pas en perspective les épaulettes

d'amiral. Joachim, vous leur permettez d'aller au sémaphore?

— Monsieur, de tout mon cœur : d'autant mieux qu'ils s'en vont toujours à cette heure et sans me demander permission. »

Le capitaine prit sa dépêche, expliqua brièvement la manière de s'en servir, donna quelques sous de menue monnaie aux deux gamins émerveillés, qui détalèrent aussitôt.

Le capitaine leva la séance de son côté et quitta le vieux Joachim qui, reprenant aussitôt sa marche solennelle au milieu du cercle, commença, de sa voix nette et nasillarde, l'explication de la réunion des unités en dizaines, explication à laquelle n'étaient admis que les enfants qui savaient compter jusqu'à vingt, et il y en avait quatre sur trente.

Le capitaine, une fois hors du misérable logis, aspira bruyamment deux ou trois fois l'air frais et d'autant plus salin que le vent poussait la marée montante; puis il s'accota contre la vieille margelle d'un puits rustique pour allumer sa pipe dans toutes les règles; cela fait, il regagna lentement le petit manoir, les yeux fixés sur la mer qui commençait à humecter le goëmon roulé capricieusement sur le bord des grèves comme un étroit et moelleux tapis.

A Croas-ar-Bleun, il trouva Mère Annette dans le feu d'une conférence animée avec la boulangère du petit bourg, qu'elle avait fait demander, et à laquelle elle prétendait imposer des lois pour la cuisson de ses pâtisseries.

« Recevoir des femmes est embarrassant en diable, murmura le capitaine; que de bruit, mon Dieu! pour un simple dîner! »

Comme ses invitations étaient terminées, il déclara ne vouloir plus penser au lendemain, et alla passer le reste de l'après-midi sur la jetée. Il peut ainsi surveiller la réparation d'une barque de pêche qui avait subi de grosses avaries lors de la dernière tempête, et à laquelle son propriétaire faisait subir un radoub, pour lequel les avis du capitaine n'étaient point inutiles.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'ARBOUSIER

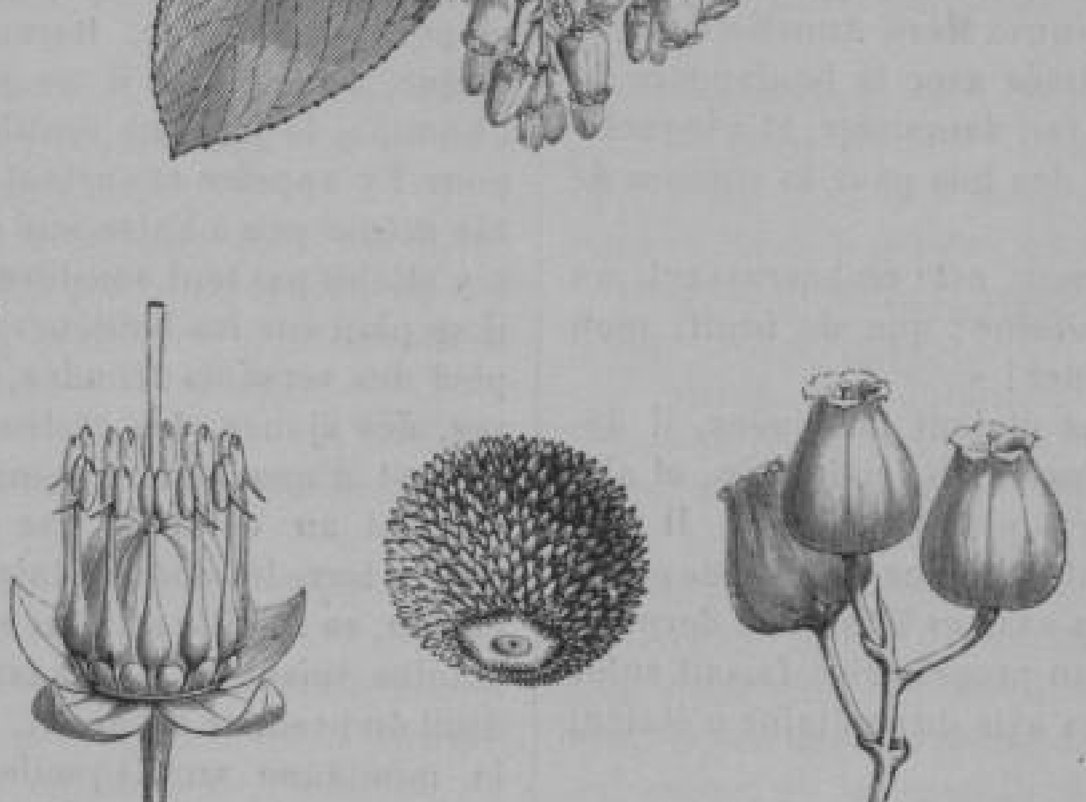
L'arbousier est un arbre peu connu des Parisiens; on ne le trouve ni dans les squares ni dans les jardins de la capitale, et c'est à peine si le Jardin des Plantes peut en offrir un spécimen. Mais quiconque a voyagé dans le midi de la France autrement qu'en chemin de fer, quiconque s'est aventuré dans les montagnes accidentées du Gard, de la Lozère et des Cévennes, ou dans le sud de l'Hérault, de l'Aude, de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales, a rencontré cet arbuste trop dédaigné. Les *maquis* de la Corse, si connus dans l'histoire du brigandage, sont en partie composés d'arbousiers autour desquels les smilax et les clématites enroulent leurs lianes flexibles, et rien n'est plus agréable à la vue que les contrastes formés par les baies écarlates de l'arbuste et les blanches floraisons des tiges grimpantes qui lui demandent un appui. La route d'Ajaccio à Sartène est presque constamment bordée par les touffes d'un vert sombre des taillis d'arbousiers.

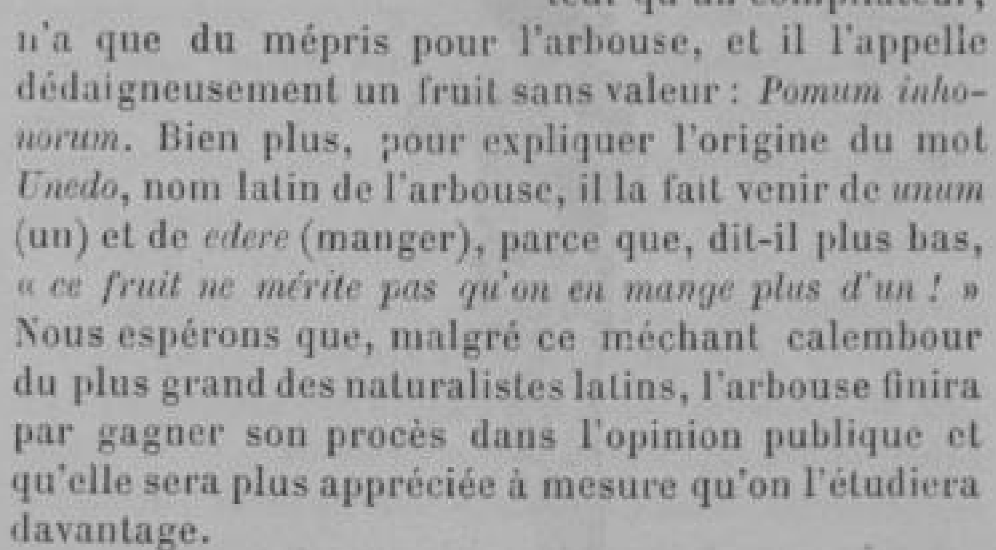
Au point de vue du *caractère* (passez-moi ce mot), l'arbousier peut passer pour un arbre indépendant et presque sauvage. Rarement il descend dans la plaine, non pas qu'il ne puisse y prospérer, mais l'homme, le jugeant inutile, n'a jamais rien fait pour l'y appeler et surtout pour l'y retenir. Il semble même peu à l'aise sur ces collines basses, et il n'y atteint pas tout son développement. En revanche, il se plaît sur les hauteurs escarpées et incultes, au pied des versants dénudés, en compagnie des bruyères, des ajoncs, des cystes et des myrthes, se contentant d'une maigre couche d'humus végétal, et rendant au centuple par ses fruits la nourriture que la terre lui donne. Mais si l'individu se contente de peu, sa famille est plus exigeante : elle envahit les plantes voisines, les chasse même, au mépris du droit du premier occupant, et finit par couvrir toute la montagne sur laquelle la nature lui a laissé prendre pied. Qui s'en plaint? Ce n'est certes pas la montagne; car, d'aride et desséchée qu'elle était d'abord, elle se voit revêtir d'une épaisse toison verdoyante; en quelques années, ses hôtes acquièrent une hauteur de six à dix mètres, et la montagne reste toujours verte, car une feuille succède à l'autre, et l'arbousier ne se dépouille pas pendant l'hiver. Mais en automne, quelle joie! Les belles grappes de fleurs d'un blanc rosé qui s'étaient mêlées aux feuilles pendant l'été, ont fait place à des myriades de fruits rouges, ronds, mous, assez semblables à des fraises, et qui ont valu à l'arbousier le nom d'*arbre à fraises*. Ce fruit s'appelle l'arbouse. Quelques mauvaises langues ont bien essayé de le dénigrer en lui donnant le nom de *fraises d'ours;* mais, n'en déplaise aux calomniateurs, j'ai goûté bien des fois ces fraises, et je les ai jugées dignes de figurer ailleurs que sur la table des ours. Il est vrai que mes-

sieurs les ours jouissent dans la haute société animale d'une réputation de gourmandise bien méritée, et tout le monde sait que mesdames les abeilles ne se gênent pas pour le dire tout haut. Ces épicuriens éhontés, grâce à leur épaisse fourrure, bravent impunément les aiguillons de ces honnêtes ouvrières, et leur volent quelquefois toute la récolte d'une année!

Quand on examine de près la fleur de l'arbousier, on voit un corolle ayant la forme des fleurs de bruyère, à la famille desquelles elle appartient. Sa couleur est ordinairement d'un blanc laiteux, mais quelquefois d'un rose plus ou moins vif; elle est monopétale et à cinq divisions. Le calice est porté par un petit pédoncule, et les fleurs, s'insérant plusieurs à la fois sur un pédoncule commun, forment une grappe pendante du plus bel effet.

L'arbouse est une baie granuleuse d'un rouge vif et d'un poids moyen variant de 5 à 10 grammes. Elle atteint sa complète maturité en automne, alors que la vigne a été dépouillée de ses raisins; aussi est-elle la providence des merles, des grives et de tous les oiseaux des bois auxquels elle fournit une nourriture agéable et abondante. L'intérieur de ce fruit est rempli par une pulpe jaune, sucrée, qui a fait donner à l'arbousier, par les Levantins, le nom d'*arbre à sucre*.





Fleurs et fruits de l'arbousier. (P. 255, col. 2.)

Bien que ce fruit soit considéré comme inutile, il pourrait, s'il était plus connu et plus étudié, fournir une foule de produits. Son analyse chimique y a fait découvrir de la pectine (gelée végétale qui a quelque analogie avec la gomme), de l'amidon, du sucre, de l'alcool, du tannin, de l'acide malique, une matière colorante violette et une matière approchant de la cire. Dans l'économie domestique, il pourrait rendre de grands services. Un habitant du Gard, M. Ph. Mingaud, qui a voué à l'arbousier un culte tout spécial, a obtenu avec son fruit les produits alimentaires suivants : gelée, compote, marmelade, confiture, pâte, sirop, liqueur, vin, eau-de-vie, alcool, vinaigre. Bien des fois, dans les montagnes des Pyrénées-Orientales, j'ai mangé des confitures d'arbouses et je leur ai trouvé un goût aigrelet qui, corrigé par une addition de sucre, aurait pu être des plus agréables. L'eau-de-vie qu'on en retire rivalise pour le goût avec celle du vin. Voici comment on l'obtient: on met 100 kilogrammes de fruits mûrs écrasés dans 50 kilogrammes d'eau et on soumet ce mélange à une température de 18 à 20 degrés centigrades. On laisse fermenter et, après la fermentation, on exprime à la presse dans des sacs de toile et on distille le liquide qui en découle. Cette opération donne 20 litres de bonne eau-de-vie à 50 degrés, soit 20 pour 100 environ. D'après une estimation de M. Mingaud, les arbouses perdues dans les hautes Cévennes pourraient produire 20 000 hectolitres d'eau-de-vie par an ; on atteindra un total bien plus considérable encore si l'on y ajoute tout ce qui se perd dans le reste du Midi de la France et dans la Corse.

Les Grecs, qui observèrent la nature avec beaucoup plus de soin et de vérité que les Latins, avaient constaté la présence de l'alcool dans l'arbouse. Théophraste et Asclépiade parlent de sa saveur vineuse et de sa vertu enivrante. Pline, qui fut bien moins un observateur qu'un compilateur, n'a que du mépris pour l'arbouse, et il l'appelle dédaigneusement un fruit sans valeur : *Pomum inhonorum*. Bien plus, pour expliquer l'origine du mot *Unedo*, nom latin de l'arbouse, il la fait venir de *unum* (un) et de *edere* (manger), parce que, dit-il plus bas, « *ce fruit ne mérite pas qu'on en mange plus d'un !* » Nous espérons que, malgré ce méchant calembour du plus grand des naturalistes latins, l'arbouse finira par gagner son procès dans l'opinion publique et qu'elle sera plus appréciée à mesure qu'on l'étudiera davantage.

CHARLES RAYMOND.



Il fallait bâiller dans un petit théâtre. (P. 258, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

VII

Le colonel Blotter ne voyant rien venir finit par perdre patience. — Il se montre peu aimable pour le capitaine Monroë.

« Cette chienne de neige n'en finira donc jamais de tomber ! »

Cette exclamation pleine d'atticisme était poussée vers les dix heures du matin, dans l'appartement n° 7 (hôtel Bentham, Cinquième Avenue, New-York), par un *gentleman* dont la patience ne semblait pas être la vertu familière.

Tout ce qu'on voyait de ce *gentleman*, pour le moment, c'était :

1° Deux gros yeux bouffis bordés de rouge, qui avaient grand'peine à s'ouvrir, et que le grand reflet blanc de la neige tombée faisait cligner misérablement, tandis que le mouvement lent et doux de la neige tombante les animait d'une expression de colère hargneuse ;

2° Des mèches rudes et ternes de cheveux grisonnants, éparpillées dans un désordre qui n'était point un effet de l'art, sur un oreiller somptueux, tout aplati et tout froissé par les mouvements désordonnés d'une nuit d'insomnie ;

3° Deux grosses joues marbrés de violet, de véritables joues d'ivrogne ;

4° Un petit nez misérable, de forme tuberculeuse, coloré d'un ton de brique très-foncé et luisant à l'extrémité.

La joue droite de ce *gentleman*, violemment comprimée contre l'oreiller, formait plusieurs plis qui manquaient absolument de grâce ; la moitié de la joue gauche et le menton tout entier disparaissaient sous la couverture de son lit, ainsi que le reste de sa personne, qui paraissait très-volumineuse.

Le foulard à carreaux jaunes et rouges, dont le gentleman s'était orné le chef la veille au soir, en se couchant, gisait, dénoué et aplati, sur le tapis luxueux ; l'édredon faisait pendant sur une autre rosace du tapis, au pied du lit. A force de lui donner des coups de pied dans son sommeil fiévreux et agité, le gentleman l'avait fait glisser à terre.

Les deux bottes du gentleman étaient ignoblement crottées ; la botte gauche, lancée au hasard, la veille au soir, par une main violente et maladroite, se tenait debout, dans l'embrasure de la troisième fenêtre, et avait tout à fait l'air de bouder en pénitence contre le mur ; la botte droite, au milieu de la chambre, avait l'air de s'être mise en marche vers le lit, avec l'intention de demander la grâce de sa camarade, et de s'être arrêtée à moitié chemin, effrayée par l'air méchant et sournois du gros gentleman.

Les vêtements du gentleman gisaient sur le

1. Suite. — Voy. pages 209, 225 et 241.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

tapis, dans un désordre pittoresque, dessinant vaguement une carte géographique avec des continents inconnus des navigateurs. Autour de ces continents s'éparpillait tout un archipel de menus objets, des pièces de monnaie, des greenbacks, des tickets d'omnibus et de tramways, des chiffons de papiers, une pipe noircie par un long usage, des cigares écrasés et dépenaillés, une boîte oblongue en étain recélant dans ses flancs un serpent de tabac à chiquer; enfin un *bowie-knife* et un revolver.

« On n'a jamais vu chose pareille! » grogna le gentleman, en étirant son bras droit avec tant de brutalité et de maladresse qu'il envoya le bougeoir et la boîte aux allumettes rejoindre les autres épaves sur le tapis.

Évidemment le gentleman se trompait en disant qu'on n'avait jamais vu chose pareille.

S'il voulait dire qu'on n'avait jamais vu tomber de la neige à New-York pendant le mois de janvier, tous les habitants de la *Cité impériale* étaient là pour le démentir.

S'il voulait dire qu'on n'avait jamais vu dans sa chambre à coucher un désordre pareil, le nègre qui le servait pouvait jurer devant un magistrat que tous les matins c'était la même chose.

Il y avait huit jours en effet que cela recommençait tous les matins. Un soir, le gentleman s'était présenté à *Bentham Hotel* avec sa face de coquin, ses manières de palefrenier et ses prétentions de nabab. Il avait retenu un appartement au premier, dont les fenêtres donnaient sur la Cinquième Avenue. Dans la journée, il errait de *bar* en *bar* pour tuer le temps. Le soir il allait bâiller dans un petit théâtre de pantomimes ou de « ménestrels de couleur », ensuite il rôdait dans les quartiers mal famés, aux environs du carrefour des Cinq-Points, ramené sans doute par la force de l'habitude aux endroits où il avait dû passer la première partie de sa vie, à en juger par ses manières.

Telle était du moins l'opinion du *steward* de *Bentham Hotel*, qui était, lui, un vrai gentleman, et dont l'opinion faisait autorité, quand il daignait émettre une opinion du haut de sa cravate blanche, dans un langage monosyllabique, tout plein de dignité et de mystère. Ce gentleman aristocratique appelait le locataire de l'appartement n° 7 : « L'*individu* du n° 7 », et cependant l'individu du n° 7 s'était fait inscrire sous le nom pompeux de : « colonel Blotter ».

Quant au nègre spécialement attaché au service de l'*individu*, il traitait son maître temporaire avec une grande affectation de respect le matin, et le soir avec la plus insolente familiarité, parce que l'*individu* était à jeun le matin et le soir ivre-mort.

Ce nègre avait été esclave dans le Sud, avant l'émancipation. Son maître qui aimait à rire aux dépens du prochain, surtout quand le prochain avait la peau noire et les cheveux crépus, l'avait affublé du nom prétentieux de Confucius, qui peu à peu s'était abrégé jusqu'à devenir le monosyllabe Fuc.

Fuc, en sa qualité de nègre, avait le caractère d'un enfant avec la gaieté et les fantaisies d'un artiste. L'*individu* ne lui déplaisait pas, parce que c'était « un drôle de corps ». Quand il rentrait, entre onze heures et minuit, de quelques-unes de ses excursions, Fuc, avec l'aide de deux garçons, le hissait jusqu'à son splendide appartement et s'amusait, tout en accomplissant cette besogne quotidienne, à lui enfoncer son chapeau sur les yeux, à l'étrangler aux trois quarts dans son cache-nez multicolore, à provoquer ses confidences, à l'appeler polisson, et à lui faire toutes les petites avanies imaginables, tout en ayant l'air de le protéger avec un grand zèle contre une foule de mauvais plaisants imaginaires.

Une fois dans sa chambre, le colonel Blotter émettait la prétention saugrenue de n'avoir plus besoin de personne et de pouvoir se mettre au lit sans secours étranger. Les deux garçons se retiraient discrètement, et Fuc s'installait dans un *rocking-chair*, pour assister au petit coucher de son *individu*. C'était pour Fuc une jouissance infinie de lui voir retirer ses bottes et ses vêtements, et les éparpiller avec sa monnaie par toute la chambre. Quand il survenait une difficulté insurmontable, Fuc lui donnait un bon coup de main, et contribuait consciencieusement, pour sa part, à faire de la chambre du gentleman un épouvantable capharnaüm. Le plus plaisant de l'histoire, c'est que le gentleman ne s'apercevait pas de la présence de Fuc, dialoguait à lui tout seul, divaguait à plaisir et riait du bon tour qu'il avait joué à Fuc en se passant de ses services.

Le matin, l'*individu* recouvrait quelque prestige aux yeux de Fuc, et pendant toute cette partie de la journée, le nègre le tenait pour un gentleman. En effet, il s'entendait à merveille à rosser un nègre et à lui mettre un dollar dans la main quand il l'avait rossé, et comme disait Fuc : « Si ce ne sont pas là des manières de gentleman, alors je n'y entends plus rien! »

Ce matin-là, l'*individu*, vautré dans son lit princier comme un sanglier dans sa bauge, était d'une humeur massacrante. « Tombe! tombe! » dit-il à la neige en lui montrant le poing. La neige n'en tomba ni plus ni moins, mais continua de descendre sur New-York avec une majestueuse lenteur et une constance infatigable.

L'individu se retourna du côté du mur et grommela quelque chose contre les transatlantiques, qui télégraphient l'annonce de leur départ, dérangent un honnête homme en train de faire de la villégiature dans le Sud, où il n'y a pas un atome de cette chienne de neige, et ensuite vous font savoir comme une chose toute naturelle qu'ils retardent leur départ à cause d'un arbre de couche qui a éprouvé je ne sais qu'elle avarie dans une manœuvre préparatoire.

L'honnête homme, c'était lui, le colonel Blotter, et il faisait bien de le dire, car on ne s'en serait guère douté. Il faisait depuis le commencement de l'automne de la villégiature au château d'Omega Park, chez son ami l'homme aux cochons de lait, et même il commençait à trouver le temps terriblement long, lorsqu'il avait été rappelé à New-York par une dépêche signée « capitaine Monroë ». La dépêche était conçue en ces termes : « Paquebot *Columbia* part du Havre, 17 courant. Attendu ici le 28 ou le 29. Vu sur la liste des passagers transmise par dépêche, et affichée au bureau de la compagnie, les noms de King et de Triquet. »

« J'arrive », avait répondu le colonel, et de fait, il était arrivé si vite qu'il avait encore sur ses habits la poussière du Sud quand il tomba au beau milieu de la neige du Nord.

Une dépêche du Havre avait annoncé que la *Columbia* ne partirait pas avant une semaine. Le colonel, qui s'était flatté du doux espoir de sauter bientôt à la gorge de MM. King et Triquet, supporta ce contretemps avec l'aimable résignation d'un dogue à qui l'on enlève brusquement l'os à moelle qu'il allait entamer.


Fuc arrondit son vaste dos. (P. 260, col. 2.)

Éprouvant le besoin de s'en prendre à quelqu'un, il fit une scène abominable au capitaine Monroë pour l'avoir appelé trop tôt. Après l'avoir traité comme le dernier des misérables, il lui jeta à la figure un petit paquet de greenbacks, en échange de ses services, et lui défendit, sous les peines les plus sévères, de reparaître jamais devant ses yeux.

Le capitaine Monroë était capitaine comme l'autre était colonel. Le nom même de Monroë ne lui appartenait pas. A la suite d'un vol avec effraction il avait prudemment quitté la France et transformé son nom de Mauroy en celui de Monroë, au moment où il touchait le sol hospitalier des États-Unis.

Le capitaine Monroë ne s'émut pas outre mesure des outrages du colonel; il en avait vu bien d'autres. Il ne dédaigna pas de ramasser le paquet de *greenbacks*, et ne négligea pas de le déplier pour vérifier si le compte y était, ce qui prouve qu'il savait parfaitement à qui il avait affaire. Ensuite il sourit d'un sourire à la fois servile et méchant qui tendit sa peau desséchée sur les os de ses pommettes, plissa ses joues creuses, et fit remonter les pointes de ses moustaches rougés jusqu'aux coins de ses yeux.

« Jusqu'à la prochaine occasion, dit-il au colonel, avec un grand sang-froid. Seulement vous savez, vieux Blott, une autre fois ce sera plus cher. Vous m'avez appelé chien trois fois, je les ai comptées; vous avez traité comme un nègre un homme qui vous vaut, puisqu'il est aussi coquin que vous; un homme qui est un gentleman au même titre que vous, quoiqu'il n'ait pas eu jusqu'ici la main aussi heureuse que vous. Chacun a sa dignité, vous savez. »

Et la dignité du capitaine Monroë, coiffée d'un chapeau de planteur qui n'avait presque plus de bords, drapée dans un vieux waterproof de femme en étoffe légère, chaussée d'une paire de souliers obliques qui faisaient eau de toutes parts, s'en alla à travers la neige, en courbant l'échine, très-pressée d'échanger un greenback contre une provision de whisky, de tabac à chiquer et d'opium.

Car le capitaine Monroë, qui n'avait point de préjugés, s'était mis depuis quelque temps à fréquenter les Chinois du quatrième *ward*, qui lui avaient appris à escamoter un porte-monnaie et à fumer l'opium, et bien d'autres choses encore.

Le colonel Blotter, qui n'avait pas plus de préjugés que le capitaine Monroë, regretta amèrement au bout de deux jours de solitude d'avoir chassé l'autre chenapan. Car cet autre chenapan avait encore à ses heures une sorte d'entrain de mauvais aloi qui faisait sourire le colonel; il savait quantité de bonnes histoires qu'il racontait bien, des histoires bonnes pour le colonel, bien entendu, et racontées dans un style digne de ses oreilles impudentes; cela faisait toujours passer une heure ou deux, et le colonel en attendant ses voyageurs, à supposer qu'il n'y eût pas un nouveau retard, avait devant lui tant de temps à tuer qu'il en était épouvanté et découragé.

Plusieurs fois il fut sur le point d'aller relancer le capitaine Monroë dans son taudis pour faire sa paix avec lui, aux conditions que l'autre voudrait dicter; mais le capitaine Monroë qui avait encore quelque chose des greenbacks qu'il avait reçus, fit le difficile et déclara qu'il n'avait pas encore digéré

les affronts du colonel. Cela pourrait venir plus tard, mais ce n'était pas encore venu !

Voilà pourquoi et comment le colonel pestait dans son lit contre l'univers entier, et en particulier contre cette « chienne de neige qui n'en finissait pas de tomber ».

VIII

Réflexions et menus propos de Confucius. — Le colonel Blotter est sur le point de mourir de joie. — Confucius devient obséquieux devant un millionnaire en robe de chambre à ramages.

Sur les onze heures, le colonel allongea le bras vers le mur, et pressa du doigt le bouton d'une sonnerie électrique.

Au bout d'une minute, ne voyant rien venir, il pressa de nouveau le bouton, mais cette fois bien plus longtemps que la première et avec des imprécations furieuses.

Fuc avait très-bien entendu le premier appel, mais il ne s'était pas dérangé pour si peu. Essayez un peu de faire remuer un nègre quand il est en tête-à-tête avec une moitié de poulet froid, dérobé à l'office, et relevé d'une bonne sauce à la mélasse. Or, en ce moment, Fuc, assis sur une chaise, dans le réduit où il était censé brosser les habits et les bottes du n° 7, tenait sur ses genoux une assiette, où une moitié de poulet froid se prélassait dans un lac de mélasse, en compagnie de quelques noix marinées, de quatre ou cinq tranches de conserves de concombre, et de quelques piments de Cayenne, fort étonnés de se trouver en pareille compagnie.

Au premier coup de la sonnette, Fuc sourit silencieusement sans perdre une bouchée, et pensa en lui-même : « Premier coup, massa Blotter ouvre ses jolis, jolis petits yeux ! » Et il faillit s'étrangler à l'idée si comique des « jolis, jolis petits yeux » du colonel.

Au second coup de sonnette, il secoua les oreilles, et pensa, en trempant délicatement une gousse de piment dans sa mélasse : « Massa se fâche, tant mieux ; il jettera quelque chose à la tête de Fuc : Fuc criera bien fort, ho ! ho ! ho ! et massa Blotter lui donnera un dollar, et Fuc le placera à la caisse d'épargne. Fuc est un nègre prévoyant. »

Au troisième coup de sonnette, qui se prolongea pendant dix secondes au moins, Fuc mit les morceaux en double, posa l'assiette et les débris du poulet sur une tablette élevée et se dirigea vers l'office sans trop se presser.

Ayant avisé sur une table une grande bouilloire d'eau chaude, il s'en empara sans rien dire, laissant au garçon négligent qui l'avait posée là le soin de s'en procurer une autre. En montant l'escalier d'un pas nonchalant, Fuc se disait : « Massa a sonné avec colère ; c'est un gros péché la colère ; aussi Massa, qui compte sur de l'eau de Seltz, va voir arriver une bouilloire d'eau chaude. C'est bien fait pour Massa. »

Entre la seconde et la troisième sonnerie, le colonel sauta à bas de son lit, se mit à quatre pattes sur le tapis et chercha ses pantoufles, qu'il trouva bien avant sous le lit, cachées là par les soins prévoyants de Fuc le facétieux.

Quand il les eut attrapées, non sans de violents efforts, le colonel, au lieu de les mettre à ses pieds et de procéder à sa toilette, rentra brusquement dans son lit, tenant toujours ses deux pantoufles à la main.

Fuc, rendu prudent par l'expérience, se contenta d'abord d'entr'ouvrir la porte et de ne risquer dans l'entre-bâillement qu'une toute petite partie de sa personne, c'est à savoir : le bout de son petit nez camard, un œil brillant et pétillant de malice, et quelques touffes de sa toison.

Aussitôt, une pantoufle, lancée du lit avec roideur, vint claquer contre le chambranle de la porte.

Fuc se mit à rire d'un rire silencieux derrière la porte : « Ah ! ah ! se dit-il en lui-même, aujourd'hui c'est le jour des pantoufles. Fuc peut se risquer ; il n'a jamais entendu parler d'un nègre assommé d'un coup de pantoufle. »

Poussant la porte du genou, il fit son entrée dans la chambre, avec un air d'empressement, de candeur et d'innocence.

« Sonné trois fois ! hurla le colonel.

— Pas entendu, Massa ! murmura le vieux nègre d'une voix douce et flûtée.

— Qu'est-ce que vous m'apportez là, drôle ?

— De l'eau chaude, de la petite eau chaude pour la petite toilette de Massa.

— Hors d'ici, chien ! avec votre eau chaude ! »

Fuc, avec un air profondément désolé, se dirigea lentement vers la porte, sa bouilloire à la main.

« Que tous ces nègres sont donc bêtes ! s'écria le colonel. Laissez là cette eau chaude dont je me servirai tout à l'heure, et courez vite me chercher deux siphons d'eau de Seltz. »

Fuc posa la bouilloire sur la cheminée, et se dirigea à pas lents vers la porte, comme s'il n'avait pas bien compris les ordres qu'il venait de recevoir. Glissant un regard oblique du côté de la glace, il s'aperçut que le colonel levait sa main armée de la seconde pantoufle. « Voilà le moment ! » se dit Fuc en renfonçant sa tête dans ces épaules, en arrondissant son vaste dos et en cliguant les yeux, malgré lui, dans l'attente du coup qui allait venir.

C'était le moment en effet. Il y eut du côté du lit comme une espèce de ronflement belliqueux, et la seconde pantoufle rebondit entre les deux omoplates de Fuc.

Fuc, qui n'attendait que ce signal, se mit à braire d'une façon si lugubre, que le colonel en fut effrayé et se dit :

« Cet âne sauvage va-t-il donc ameuter tout l'hôtel ! »

Sautant de son lit, il ramassa au hasard un greenback sur le tapis et le mit dans la main de Fuc, qui cessa de braire et sortit en étouffant de gros sanglots qui lui secouaient les épaules et la poitrine.

Une fois dans le corridor, ses prétendus sanglots se transformèrent en un accès de fou-rire ; il exécuta deux ou trois pas de bamboula, fit des yeux tout blancs et montra toutes ses dents au greenback, qui disparut aussitôt dans la poche de son gilet.

Au bout d'un petit quart d'heure, il reparut portant, sur un plateau, deux siphons d'eau de Seltz, quatre ou cinq journaux de la veille et un journal du matin l'*Investigateur universel*.

Le colonel se jeta sur l'eau de Seltz avec l'avidité d'un canard. Pendant qu'il barbotait goulument, Fuc avisa la bouilloire et demanda au colonel s'il n'allait pas bientôt songer à sa toilette.

« Dans vingt minutes, nous nous occuperons de cela, dit le colonel en se renversant sur le dos et en déployant dans toute sa largeur un des journaux de la veille apporté par Fuc.

— Alors je vais retourner chercher d'autre petite eau chaude pour le brave colonel, dit-il à la bouilloire, parce que celle-ci est déjà toute froide, toute froide. »

Il sortit sur la pointe des pieds, laissant le colonel plongé dans sa lecture.

Le colonel se rengorgea. (P. 262, col. 2.)

Le colonel avait déjà parcouru, dans trois journaux, la colonne des nouvelles maritimes, sans rien trouver qui fût de nature à l'intéresser, lorsque tout à coup ses mains furent secouées par un tremblement convulsif ; le journal s'abattit sur sa figure ; il poussa plusieurs cris inarticulés et sentit qu'il perdait connaissance.

« On ne meurt donc pas de joie ! » dit-il quand il revint à lui.

Alors, péniblement, lentement, en s'aidant de ses coudes, il se mit sur son séant, respira avec force et avala d'un seul trait un grand verre d'eau de Seltz.

Ensuite il reprit le journal, et, pour s'assurer qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion ou d'un songe, il épela, en soulignant les mots un à un, avec son index grossier, les quelques lignes qui l'avaient si violemment ému.

« New-York, 24 janvier.

» Notre correspondant spécial du Havre nous télégraphie une triste nouvelle. A peine sorti du Havre, le transatlantique *Columbia* a fait explosion en vue de la côte. Tout a péri, équipage et passagers. On ne sait à quoi attribuer cet épouvantable malheur. On suppose qu'il pourrait bien être l'œuvre d'une main criminelle. La police française recherche un prétendu négociant d'Amsterdam qui avait assuré des marchandises pour une somme considérable. On le soupçonne d'avoir assuré des marchandises

sans valeur et d'avoir préparé dans une des caisses une machine infernale. Il avait acheté chez différents chimistes une assez grande quantité de picrate de potasse, et chez un horloger un mouvement d'horlogerie, destiné sans doute à régler le moment de l'explosion qui devait se produire en mer, loin des côtes. Des témoins affirment qu'il a paru désespéré quand il a appris que le départ du bateau était retardé. Depuis lors, on ne l'a plus revu. »

L'âme de boue de ce misérable Blotter était inondée d'une joie affreuse à l'idée que la petite combinaison du négociant d'Amsterdam l'avait, en un instant, vengé de ses deux ennemis et l'avait fait archimillionnaire.

A la réflexion cependant, il ne put s'empêcher, tout dégradé et tout avili qu'il fût, de songer à l'immensité du désastre et à cette effroyable quantité de vies humaines brusquement anéanties dans une catastrophe si tragique.

« Après tout, se dit-il en secouant la tête pour chasser cette idée importune; ce n'est pas moi qui ai fait le coup! »

Ne pouvant plus tenir au lit, parce que la fièvre commençait à le gagner, il sauta sur le tapis, se posa un instant devant la glace pour voir si sa figure n'avait pas changé depuis qu'il était réellement millionnaire.

Il se regarda de face, se trouva beau et s'adressa à lui-même un sourire et un signe de tête; ensuite il s'observa de trois-quarts, fut charmé de nouveau et s'adressa un autre sourire; déjà il faisait des efforts et des contorsions pour entrevoir son profil, lorsqu'il s'aperçut tout à coup que son costume était bien sommaire et bien léger pour la saison.

Ayant disparu au petit trot dans son luxueux cabinet de toilette, il revint au bout d'une minute affublé d'une mirifique robe de chambre qu'il avait achetée toute faite dans un magasin de confection et qu'il avait choisie sans hésitation, parce qu'elle attirait les regards de très-loin, étant historiée de grands ramages de couleur éclatante.

Fuc entra sur ces entrefaites, avec une autre bouilloire d'eau chaude à la main. Fuc s'aperçut tout de suite que le colonel avait la figure cramoisie et les yeux étincelants; aussi promena-t-il ses regards sur tous les meubles pour savoir de quelle fiole mystérieuse le colonel avait pu extraire, de si grand matin, cet éclat emprunté; car d'ordinaire, le matin, ce gentleman avait les yeux ternes et la peau terreuse.

N'ayant découvert nulle part aucune fiole suspecte, Fuc pensa que l'*individu* venait d'être atteint d'une congestion cérébrale, et se dit philosophiquement qu'il n'y avait pas à s'en étonner, et que cela devait nécessairement arriver un de ces quatre matins.

« Fuc, dit le colonel avec un hideux clignement de l'œil gauche et un sourire plus hideux encore, quelle figure me trouvez-vous, mon garçon? »

Fuc répondit avec complaisance : « Une belle grosse figure rouge, bien rouge, bien rouge; oh! comme elle est belle et comme elle est rouge! »

Le colonel se rengorgea avec fatuité et reprit, en se gonflant d'orgueil comme un paon qui fait la roue.

« Fuc, vous voyez en ce moment quelque chose que vous n'avez pas vu souvent dans votre vie; devinez quoi! »

Comme Fuc roulait de gros yeux blancs sans rien deviner, le colonel prit sur le lit le journal qui annonçait la catastrophe de la *Columbia*. « Voilà un journal, reprit-il en scandant tous ses mots; dans ce journal j'ai lu quelque chose, la mort de quelqu'un qui me lègue sa fortune, évaluée à... devinez combien?

— Beaucoup, beaucoup de dollars! répondit Fuc avec emphase, tout en glissant un regard d'admiration respectueuse vers le journal où les gentlemen qui savent lire découvrent tout à coup qu'il leur revient une grande fortune! tandis que lui, pauvre nègre qui n'avait jamais appris à lire, ne découvrirait jamais rien de bon dans aucun journal.

— ...Évaluée, reprit le colonel, à la modeste somme de deux mil-li-ons de dol-lars! Oui, Fuc, oui, mon garçon, pas un cent de moins; vous pouvez écarquiller les yeux tout à votre aise; celui qui est là, devant vous, vaut, à l'heure qu'il est, deux mil-li-ons de dol-lars! »

Fuc immobile, et comme pétrifié sur place, contemplait de tous ses yeux, et l'on pourrait dire de toutes ses dents, cet être supérieur qui valait deux millions de dollars.

Tout à coup il sortit de son immobilité et déploya une activité pétulante et obséquieuse. D'abord, il posa la main sur le ventre rebondi de la bouilloire, pour s'assurer si l'eau qu'elle recélait dans ses flancs était bien à la température voulue pour la toilette d'un millionnaire; puis, s'étant aperçu que le col de la robe de chambre était un peu retroussé et formait un léger pli, il posa la bouilloire sur le tapis et arrangea le col du millionnaire avec les remuements de tête et les froncements de sourcils que réclame cette opération quand il s'agit du col d'un millionnaire. Ensuite il alluma le feu, roula un *rocking chair* au coin de la cheminée, installa le millionnaire dans le *rocking chair* avec des raffinements de petits soins et de petites précautions, comme s'il avait à manier un objet précieux, prodigieusement délicat et fragile de sa nature; ensuite il se mit à quatre pattes et pourchassa un à un les menus objets qui formaient des archipels sur le tapis.

Tout en ramassant avec une sorte de respect superstitieux jusqu'au moindre bout de cigare, le nègre accroupi se retournait de temps en temps pour contempler avec admiration le dos du millionnaire, et, quand le millionnaire daignait tourner un peu la tête, le nègre lui adressait de larges sourires

qui exprimaient la plus profonde admiration et la plus ardente sympathie.

Tout à coup, Fuc se frappa le front, en s'adressant à lui-même une sévère admonestation. Il avait manqué de présence d'esprit et de prévenance. En installant le gentleman millionnaire au coin du feu, il avait négligé de placer à sa portée les objets dont il pouvait avoir besoin!

Il se releva d'un bond, roula un grand guéridon à côté du *rocking chair*, et plaça sur le guéridon le second siphon d'eau de Seltz, qui n'était qu'entamé, avec l'*Investigateur universel*, que le gentleman millionnaire n'avait pas encore daigné déplier.

L'autre le laissait faire; perdu dans une douce rêverie, qu'entretenaient les soins caressants dont il se sentait entouré, il fermait les yeux à demi, comme un gros chat bien nourri qui rêvasse au coin du feu, et ruminait tout à son aise, lentement, doucement, afin de s'en bien pénétrer, cette pensée qui lui revenait sous mille formes différentes : « Plus de luttes à soutenir; je n'ai qu'à me baisser pour ramasser l'héritage du vieux Cob. Plus personne pour le partager avec moi; il est à moi, tout entier; deux millions de dollars! à moi tout seul. »

« Fuc! dit-il sans ouvrir les yeux et en imitant sans le savoir le ton languissant du châtelain d'Omega-Park.

— Oui, Massa! dit Fuc en se précipitant vers lui avec une grande affectation de zèle.

— Mon *Guide*; le livre rouge, quelque part, par là. »

Fuc s'élança à travers la chambre, et n'eut pas de peine à trouver le petit livre rouge, vu qu'il n'y avait pas un seul autre livre dans l'appartement du colonel.

« Merci, Fuc; il neige toujours, Fuc?

— Oui, Massa, dit Fuc en montrant le poing à la neige qui osait tomber plus dru que jamais, et cela quand elle devait bien savoir que cette obstination déplaisait au gentleman millionnaire.

— Oh! monsieur, cette neige! dit Fuc avec indignation.

— Cela ne fait rien, Fuc; cela ne fait rien, mon garçon, reprit le millionnaire avec tant d'indulgence, que Fuc se sentit déchargé de toute responsabilité en ce qui concernait l'obstination de cette « chienne de neige », et se gratta le menton en quête d'un bon moyen pour témoigner sa profonde reconnaissance au millionnaire indulgent.

— Si je montais le déjeuner? suggéra-t-il d'un ton insinuant et avec un sourire moitié respectueux, moitié familier.

— Merci, Fuc, répond le millionnaire en étouffant avec nonchalance un petit bâillement de bonne compagnie; merci, mon garçon : pas faim du tout, ce matin. Cirez mes bottes, Fuc, voulez-vous? et puis brossez mes habits, hein! Sortirai pour emplettes tout à l'heure. Partirai par un des trains de demain matin pour Frisco. Mangerai quelque chose sur le pouce, en courant, chez Delmonico... cuisine d'hôtel pas très-bonne pour mon estomac. Oui, oui, chez Delmonico! »

Épuisé par un si long discours qu'il avait cependant entrecoupé de pauses fréquentes, à l'imitation du châtelain d'Omega-Park, son modèle, le millionnaire prit négligemment sur le guéridon le journal du matin qu'il n'avait pas encore parcouru, et le déplia à moitié. Réflexion faite, il laissa échapper le journal, et atteignit du bout des doigts, en s'y reprenant à plusieurs fois, le *Guide des chemins de fer* de Hope.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

LA SUÈDE ET LA NORVÉGE.

La Suède et la Norvége ne formant qu'un royaume, nous ferons un seul résumé des expositions de ces deux pays.

L'exposition suédo-norvégienne, qui précède celle de l'Italie dans la galerie étrangère, est des plus brillantes et des plus remarquées au palais du Champ-de-Mars. Au point de vue de l'instruction générale, la Suède a conquis depuis longtemps un rang honorable parmi les autres puissances. L'enseignement y est organisé sur les plus larges bases; on y compte une école primaire par commune, et depuis 1858 on a créé des écoles primaires supérieures, dont l'objet est de procurer aux enfants des classes laborieuses les mieux doués et les plus désireux d'étudier davantage le moyen d'obtenir une somme d'instruction un peu plus grande sans être totalement enlevés pour cela aux exigences de la vie pratique. A la fin de l'année 1874, la Suède comptait près de 4 millions et demi d'habitants et possédait plus de 8000 écoles primaires; et cela indépendamment des écoles tenues par des particuliers.

Voici d'abord dans l'exposition suédoise des meubles pour enfants, des ouvrages en bois, en fer et de tapisserie exécutés par les élèves des écoles professionnelles de Naas; des objets divers de vannerie, clissages et de sparterie, fabriqués par des

aveugles; car la Suède possède pour l'instruction et l'éducation des sourds-muets et des aveugles un grand établissement public et pour l'éducation exclusive des sourds-muets quatorze établissements plus petits. Le grand établissement, appelé aussi Institut de Manillà, situé au Parc-Royal, dans la banlieue de Stockholm, et dont la fondation remonte à 1870, a pour but de donner aux aveugles le moyen de gagner leur vie. Les pensionnaires ont fabriqué en 1876 pour une valeur de 10400 francs.

L'imprimerie suédoise a exposé de fort beaux spécimens de typographie et de lithographie. Nous sommes loin du premier livre imprimé en Suède, en l'année 1474, par un typographe ambulant. On place la date probable de la fondation de la première imprimerie fixée à Stockholm en 1491. La Suède a aujourd'hui 89 imprimeries.

Le mobilier est représenté par quelques rares meubles de salles à manger, des tables en marbre poli, une bibliothèque sculptée, style Louis XVI. Les bois employés en Suède dans la confection des meubles sont: le bouleau, l'orme, le chêne, l'acajou et particulièrement le noyer.

Les accessoires du mobilier constituent l'exposition la plus considérable.

La verrerie, les cristaux nous offrent des échantillons remarquables. C'est en 1741 que fut fondée en Suède la première verrerie. En 1876, ce pays en comptait 40; et cependant le sable le plus fin, employé pour la fabrication, est exporté de France; de même que les autres matières premières, sauf le sable de qualité ordinaire et la chaux, sont généralement tirées de l'étranger. Toutefois, la fabrication du verre ne remplit pas encore en Suède les besoins de la consommation locale.

L'industrie céramique nous offre des porcelaines, faïences, majolique et parian, faïences décoratives et architecturales, objets en terre cuite, poterie décorative, etc. Trois spécimens surtout attirent notre attention. Ce sont trois poëles monumentaux.

La fabrication des poëles de faïence est considérable en Suède, et ces poëles sont à peu près les seuls que l'on emploie pour le chauffage des appartements. Aussi la plupart des villes possèdent-elles une ou plusieurs poëleries, qui jouissent à l'étranger d'une certaine réputation.

Il va de soi que dans un pays producteur du fer, comme l'est la Suède, le travail du fer et de l'acier doit avoir lieu sur une échelle considérable. Aussi la coutellerie a-t-elle une exposition importante. La ville d'Eskilstuna, en Suède, a le même renom que Châtellerault et Langres en France. C'est le grand centre de fabrication de la coutellerie.

L'exposition des allumettes mérite bien une mention péciale, quand on songe à l'importance que leur fabrication a prise en Suède depuis quelques années.

Les allumettes suédoises sont en usage dans le monde entier, même en Chine et au Japon. Elles sont fabriquées sans soufre ni phosphore et pour cela même sont appelées allumettes de sûreté. En 1876, on a fabriqué en Suède, dans la seule fabrique de Jonkoping, à l'extrémité méridionale du Vetter, 200 millions de boîtes d'allumettes, pour une valeur totale de près de 4 millions de francs.

L'industrie cotonnière, la filature et le tissage du lin ont acquis en Suède une importance très-considérable depuis les premières années de ce siècle (1812-1815). Aussi cette partie de l'exposition suédoise occupe-t-elle un emplacement assez étendu, avec celle des soies et tissus de soie, dont on reporte l'existence de la première fabrique à 1673.

Quant au vêtement en général, comme le disent fort bien les Suédois eux-mêmes, les anciens costumes nationaux ou provinciaux sont de plus en plus abandonnés pour ceux des villes, et le temps ne paraît pas éloigné où on ne les rencontrera plus que dans les musées. Les habitants de la Dalécarlie sont les seuls qui semblent vouloir y rester fidèles.

Nous arrivons aux produits de l'exploitation des mines et à la métallurgie.

Dans les échantillons de pierres, voici du *granit* dont la Suède est si riche et qui sert à la construction; du *porphyre* de l'Elfdal en Dalécarlie, également réputé à l'étranger; du *marbre* provenant de la carrière du Kolmarden, région montagneuse séparant l'Ostrogothie de la Sudermanie.

Les gisements de fer les plus étendus se rencontrent en Suède dans une zone qui comprend la partie orientale du Vermeland, la Néricie, la région sud-est de la Dalécarlie, la partie septentrionale du Vestmanland et de l'Upland, ainsi que le Gestrikland méridional. En dehors de cette zone il existe encore des gisements, mais moins considérables.

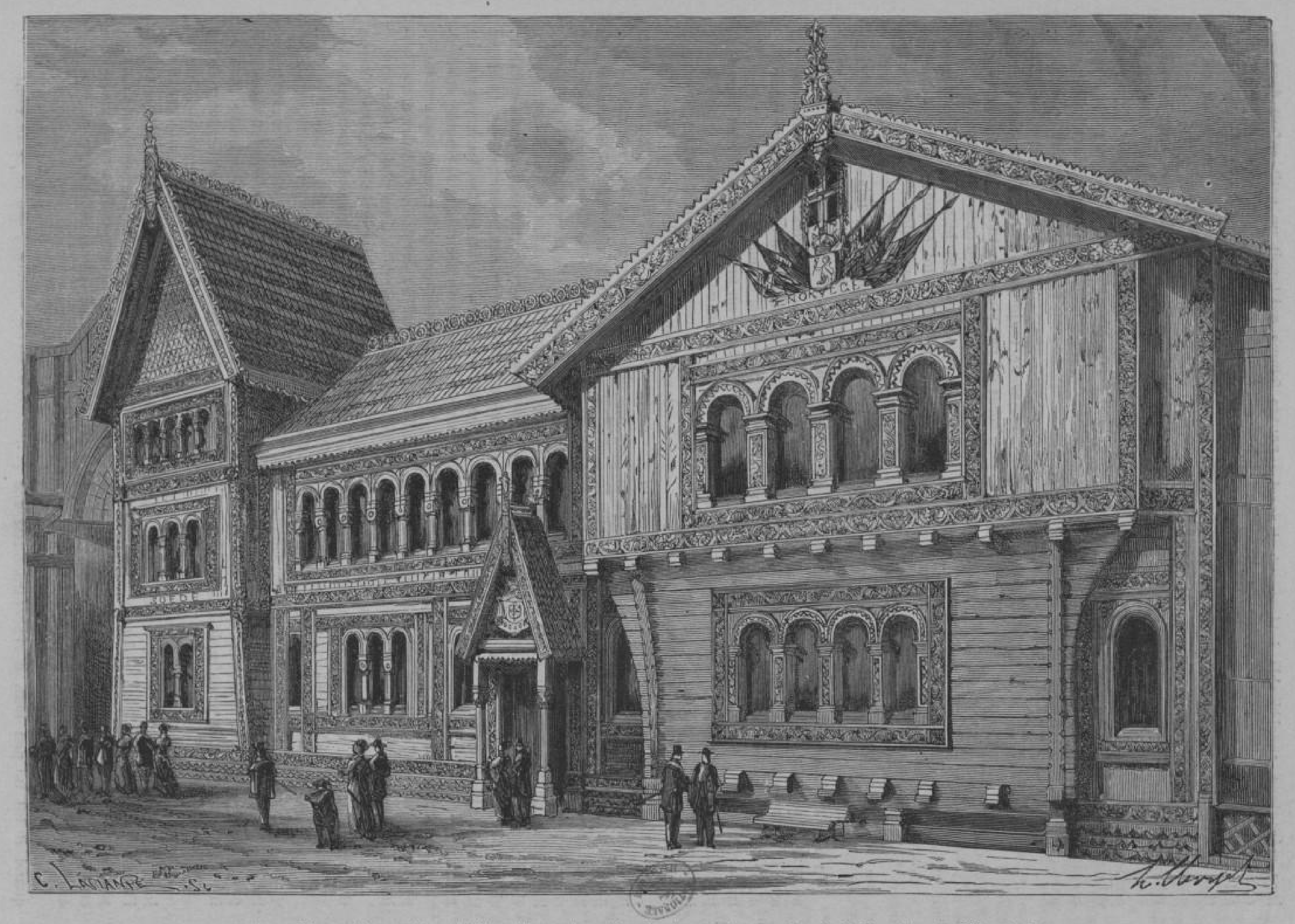
La production dn fer de la Suède pourrait égaler celle des plus riches pays si son sol lui donnait la houille, c'est-à-dire le combustible nécessaire à la transformation du minerai en fonte. Malheureusement, elle ne possède de houille que dans sa province la plus méridionale, la Scanie, et encore cette province ne produit pas de fer.

Quant aux autres minéraux, le plomb, l'or, l'argent, etc., on les rencontre également en quantité assez considérable quoique dans des proportions beaucoup moindres qu'autrefois.

Après la richesse minérale, la Suède possède la richesse forestière.

Ses forêts se composent principalement d'essences de pin et de sapin, de chêne et de hêtre, mêlées de bouleau, d'aune et de tremble. Une vaste région du pays, la Laponie, n'ayant pas encore été complétement mesurée, au point de vue de ses forêts, il est difficile de préciser exactement la superficie du sol forestier suédois. Quoi qu'il en soit, l'exportation des produits forestiers s'élève actuellement à 140 millions de pieds cubes. Les bois de la Suède sont très-recherchés partout.

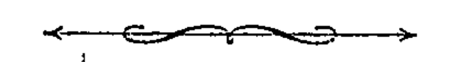
Bien entendu, ces deux branches de l'industrie suédoise, le bois et le minerai, comportent un outil-



Le pavillon suédo-norvégien, à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 263, col. 2.)

lage mécanique considérable, intéressant et aussi complet que possible. L'exposition des machines est donc fort curieuse et mérite une longue attention ; autant du moins qu'on en peut accorder à cet ensemble inépuisable, où mille choses vous échappent, où vous découvrez une chose nouvelle quand vous croyez avoir tout vu. C'est ainsi que vous avez encore à l'exposition de Suède et Norvége la section ethnographique et anthropologique, où il est si intéressant de voir les costumes anciens de ces deux pays et d'autres objets du même ordre.

L. Sevin.



LE CHEMIN DU CIEL

CONTE CATALAN

Un père avait trois fils, et il était si pauvre qu'il ne savait comment faire pour les élever. Aussi c'est avec la plus profonde douleur qu'il leur dit un jour d'aller gagner leur vie de par le monde. Il pétrit trois gâteaux, et, la veille de leur départ, il leur promit que le premier levé aurait le plus gros des trois gâteaux, le deuxième le gâteau moyen, et le dernier le plus petit gâteau.

Les enfants allèrent se coucher. Le lendemain matin, l'aîné se trouva le premier levé et eut le plus fort gâteau, le cadet vint ensuite et eut le gâteau moyen, le plus jeune se leva le dernier et reçut le plus petit gâteau. Tous les trois reçurent la bénédiction de leur père, qui leur recommanda de vivre honnêtement et de suivre toujours le droit chemin, qui les conduirait à la porte du ciel. Chacun sortit de la maison paternelle avec son gâteau.

Le plus grand, tout en marchant, rencontra une pauvre femme qui tenait un petit enfant dans ses bras. Et quand il fut tout près d'elle, celle-ci lui dit :

« Garçon, garçonnet, voudrais-tu me donner un morceau de gâteau pour mon enfant qui pleure ? »

Mais celui-ci lui répondit :

« J'aimerais mieux le donner à un chien plutôt qu'à vous. » Et il continua sa route. Quand il fut un peu plus loin, il réfléchit que cette femme pourrait peut-être lui indiquer le chemin du ciel ; il revint donc sur ses pas afin de l'interroger.

La femme lui dit :

« Marche toujours, et quand tu seras un peu plus loin, tu trouveras trois chemins, l'un à ta droite, l'autre en face de toi, et le dernier à ta gauche ; prends ce dernier chemin, et quand tu seras au bout tu verras une porte rouge qui te conduira où tu dois aller. »

Le second des enfants se mit aussi en route, et quand il fut un peu loin, il rencontra aussi une pauvre femme qui tenait un petit enfant dans ses bras, et qui lui dit :

« Garçon, garçonnet, voudrais-tu me donner un morceau de gâteau pour mon enfant qui pleure ? »

Celui-ci lui répondit :

« Je vous en donnerais volontiers, mais le chemin que j'ai à faire est si long, que c'est à peine si j'en aurai assez pour moi. »

Et il partit. Mais au bout de quelques pas, il réfléchit que cette femme pourrait peut-être lui indiquer le chemin du ciel, et il revint en arrière pour l'interroger.

« Marche toujours, lui dit cette femme, et quand tu seras un peu plus loin, tu trouveras trois chemins, l'un à ta droite, l'autre en face de toi, et le dernier à ta gauche ; ne prends ni le premier ni le dernier, mais celui en face de toi, et quand tu seras au bout, tu verras une porte jaune qui te conduira où tu dois aller. »

Le plus petit, après s'être mis en marche, rencontra aussi une femme tenant un enfant dans ses bras, et qui lui dit :

« Bon fils, bon fillet, voudrais-tu me donner un morceau de gâteau pour mon enfant qui pleure ? »

Et lui répondit à la femme :

« Ce n'est pas un morceau que je veux vous donner, mais le gâteau tout entier. »

La femme le remercia en l'embrassant ; et comme il lui demandait le chemin du ciel :

« Marche toujours, lui dit-elle, et quand tu seras un peu plus loin, tu trouveras trois chemins, l'un à ta droite, l'autre en face de toi, et le dernier à ta gauche. Ne prends ni celui de gauche ni celui d'en face, mais bien celui de droite, et il te conduira où tu dois aller. »

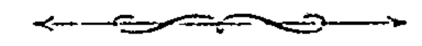
Les trois garçons continuèrent donc à cheminer. Arrivé à la bifurcation des trois chemins, l'aîné, se rappelant le conseil de la femme, tourna à gauche et arriva devant une porte rouge. Il frappa, et aussitôt la porte s'ouvrit avec un grand fracas et un jet de flammes ardentes ; des diables sortirent et l'entraînèrent dans l'enfer, où il méritait d'aller.

Le cadet, ayant pris le chemin du milieu, frappa à la porte jaune, comme le lui avait recommandé la femme. Et aussitôt il fut saisi par un grand froid, et il se trouva dans le purgatoire.

Le plus jeune prit le chemin de droite et frappa à une porte toute blanche. Dès qu'elle fut ouverte, il entendit un concert de voix délicieuses ; tout lui parut resplendissant de lumière et de fleurs, et au milieu des roses il aperçut la femme et le petit enfant, qui n'étaient autres que la Vierge Marie et le bon Jésus. Ceux-ci l'accueillirent avec joie et le gardèrent dans le paradis, qu'il avait gagné par sa bonté.

C'est ainsi que chacun des trois garçons fut puni ou récompensé suivant ses mérites.

Charles Raymond.



GRANDCŒUR[1]

III

Le dîner.

Le lendemain matin un certain va-et-vient de paquets entre le bourg et le manoir avait révélé aux flâneurs, il y en a partout, que ce jour-là aurait son petit événement à Croas-ar-Bleun ; aussi, quand vers les dix heures la cuisine de la Mère Annette s'éclaira de feux insolites, il y avait déjà foule pour les admirer. Ces curieux transfuges de l'école se rapprochèrent même peu à peu du domaine de Mère Annette et bientôt s'assirent familièrement sur l'appui de granit de la vaste fenêtre, par laquelle leur regard émerveillé pouvait suivre les apprêts culinaires. Cela les amusait extraordinairement de voir tourner, bien ficelé, devant l'ardent brasier, le dindonneau qu'ils se rappelaient avoir vu arpenter la basse-cour en se pavanant ; cela les amusait aussi d'entendre chanter le beurre au fond des casseroles de cuivre rouge ; cela les amusait surtout de voir Mère Annette les joues enluminées, les bras nus, manipuler mille choses inconnues.

Oui, cela les amusait comme un très-joli spectacle, et plus d'un vint même manger son dîner : des coquillages crus et un morceau de pain assaisonné par l'eau de mer que les coquilles contenaient encore, devant cette cuisine flamboyante, en face de ces rôtis succulents et de ces ragoûts superfins ; oui, et pas un d'eux vraiment ne songea à désirer ces plats savoureux. Car s'ils étaient rebelles à l'alphabet, jamais l'envie, la sombre et triste envie ne les avait encore mordus au cœur ; leur cuisine à eux leur paraissait tout à fait suffisante. Mère Annette les laissait d'autant plus volontiers s'amuser de l'aspect de ses fourneaux, qu'elle trouvait dans ce petit groupe de curieux les commissionnaires dont elle avait sans cesse besoin. Il ne lui arrivait plus guère de faire ce qu'elle appelait solennellement : un repas ; de sorte qu'en cette occasion solennelle elle perdait légèrement la tête ou plutôt la mémoire et qu'elle se trouvait heureuse d'avoir sous la main des ouvriers tout prêts à réparer ses oublis.

Mais elle fut bientôt arrachée à ses occupations culinaires par un appel auquel il n'y avait pas moyen de rester sourde.

« Dis à Mère Annette de monter sur-le-champ, » commanda tout à coup la voix de stentor du capitaine, s'adressant de son balcon à un des gamins qui stationnaient devant la fenêtre de la cuisine.

Et il ajouta en rentrant dans son appartement :

« Il paraît que toute à ses sauces et à ses pâtes, elle s'imagine que je puis recevoir la marquise de Kernigal dans ma vieille houppelande. »

Comme il prononçait le dernier mot de ce monologue, Mère Annette faisait son entrée dans la grande chambre du capitaine qui était tenue dans le bon ordre dont tout vrai marin contracte l'habitude à bord.

En l'apercevant le capitaine éclata de rire.

« Si le dindonneau prend à la broche la couleur dorée de tes joues, il sera ma foi appétissant, dit-il ; ne vas pas te donner un coup de sang au moins, Mère Annette.

— Soyez tranquille, Monsieur, le feu et moi nous nous connaissons. Ce n'est pas pour dire qu'à présent un dîner comme ça ne soit pas une grande fatigue ; mais ça passera, ça passera. Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Une redingote, parbleu ! Je ne peux pas garder ma houppelande aujourd'hui.

— Eh? mais votre redingote est ici dans l'armoire.

— Je ne la trouve pas.

— Ah ! c'est que je l'ai recouverte d'une toile grise. On ne laisse pas des vêtements de ce prix-là à la poussière, Monsieur.

— Amène, amène.

— Voilà, Monsieur, dit Mère Annette, qui en un tour de main avait décroché la redingote ; mais mon Dieu quel gilet avez-vous choisi ! Et quels souliers ! Il vous faut un gilet noir, Monsieur, un gilet qui ne sente pas la pipe, et il vous faut vos bottes neuves, ces bottes que vous n'avez pas mises depuis les régates de Saint-Malo. »

Le capitaine fit la grimace.

« Pour le gilet, passe encore, dit-il ; mais les bottes sont horriblement étroites.

— Non, Monsieur, c'est la paresse, rien que la paresse qui vous empêche de les mettre. Allons, ôtez-moi vite ces souliers-là. »

Le capitaine s'assit, et tendant le pied :

« C'est bon, ôte-les, dit-il ; j'ai fait plus d'un nœud dans le *filin*, et je ne vais pas m'amuser à dénouer tout cela maintenant. »

Mère Annette s'agenouilla, dénoua à grand'peine les gros lacets noirs, tira énergiquement sur les souliers qui furent remplacés par des demi-bottes à la semelle relativement fine. Elle dépouilla de même son maître d'un gilet gris qui, secoué par sa main énergique, épaissit quelque peu l'atmosphère de la chambre saturée de tabac. Elle revêtit elle-même ce géant qui se laissait faire comme un vieil enfant, d'un gilet noir un peu ancien de forme, mais tout battant neuf, et d'une redingote de drap lustré qu'il boutonna avec grand soin.

Alors il se leva et déploya devant les yeux de Mère Annette émerveillée sa grande taille qui semblait grandie par ce vêtement léger, moins ample que ses paletots ordinaires et qui faisait ressortir sa maigreur musculeuse.

[1] Suite. — Voy. pages 234 et 250.

Il avait fort bonne mine ainsi, le vieux capitaine, il était un peu maigre, un peu raboteux, un peu tout d'une pièce, un peu Don Quichotte, mais pas vulgaire du tout et sentant d'une lieue l'armée de terre ou de mer.

La toilette étant faite et parachevée, Mère Annette retourna à ses fourneaux et le capitaine se mit à fumer devant l'entrée, ce qu'il appelait : la pipe de l'attente, un pied sur le dos moelleux de Camarade qui s'était couché devant lui. Avant qu'elle fût terminée, plusieurs convives lui arrivèrent; le vicaire et M. le maire entrèrent les premiers; puis une jolie américaine amena le jeune notaire et sa femme, un ménage des mieux assortis, auquel le capitaine fit un très-aimable accueil. On n'attendait plus que la principale invitée, et le capitaine qui trouvait difficile de tenir tête ailleurs qu'à table, à une compagnie de ce genre, ouvrait une dixième fois la porte pour jeter un coup d'œil impatient vers le bourg, quand il aperçut à sa plus grande satisfaction les longues oreilles d'un cheval de grande taille qui se montraient à l'angle du chemin.

Elle revêtit elle-même ce géant. (P. 267, col 2.)

Bientôt, en effet, une calèche d'amples proportions vint se placer juste devant la porte d'entrée, et le capitaine échangea un premier salut avec une dame dont le visage ridé, bienveillant et distingué, empruntait toute une majesté des épaisses papillotes de cheveux blancs qui l'encadraient.

Il attendit, le chapeau à la main, qu'un domestique à petite livrée assis auprès du cocher l'eût aidée à descendre, ce qui n'était pas facile, car les soixante-quinze ans de la marquise de Kernigal s'étaient évidemment refugiés dans ses jambes qui manœuvraient avec encore plus de difficulté que de lenteur.

Certes, le capitaine aurait dû ne pas laisser au domestique le soin de faire descendre sa maîtresse, ni celui de la conduire jusqu'à la salle à manger; mais il était insensiblement redevenu excessivement gauche vis-à-vis des dames, et les notions de la politesse mondaine qu'il avait autrefois possédées dans une certaine mesure, étaient quelque peu engourdies dans son intellect.

Au moment de franchir le seuil de la porte, il lui vint cependant à l'idée d'offrir son bras à la visiteuse qui congédia son domestique et entra dans la salle à manger, la main droite sur le bras robuste du capitaine et la main gauche sur une canne à poignée d'ébène.

A la vue de la table et de ses nombreux couverts, à la vue surtout du groupe des invités qui se levaient avec respect pour la recevoir, une rapide impression de déplaisir passa sur son visage très-reposé.

« Mon cher capitaine, j'ai bien mal choisi mon jour de visite, dit-elle à demi-voix, vous avez du monde.

— Madame, j'ai pensé que, puisque vous me faisiez l'honneur de venir dîner chez moi, je ne pouvais pas vous donner que l'ennuyeuse compagnie d'un vieux loup de mer.

— Mais c'est précisément celle-là que j'aime. Ah ! vous ne me prendrez plus à vous avertir à l'avance de mes visites, je tomberai chez vous à l'improviste, comme cela se faisait autrefois dans notre bon pays, entre parents, amis et voisins.

— Madame, vous serez toujours la bienvenue, » répondit le capitaine avec un à-propos dont on aurait pu le croire incapable.

Malgré son déplaisir qui n'était pas joué, la vieille dame reçut avec une amabilité parfaite les hommages du petit groupe et une fois à table, placée à la droite du capitaine, elle reprit toute sa grâce, tout son entrain et ce merveilleux talent de causer qu'elle possédait à un haut degré.

Le dîner de Mère Annette n'était pas de ces dîners qu'on mange en quelques bouchées; le service commandé par Mère Annette n'était pas de ces services où les plats succèdent aux plats avec rapidité. Non, tout se servait méthodiquement, avec des pauses, et il était bien près de deux heures quand on se leva de table pour aller prendre le café et les liqueurs servis dans le salon.

La marquise de Kernigal, bien confortablement enfoncée dans un fauteuil plus commode qu'élégant savourait, à toutes petites gorgées, l'excellent café de Mère Annette, tout en prêtant une oreille distraite à l'entretien assez insignifiant engagé auprès d'elle

entre le vicaire et le maire. Quant au capitaine, il s'était pris d'intérêt pour la conversation de M. Couessenelle, le jeune notaire, et debout contre la fenêtre, un verre de vin de Constance entre les doigts, il finissait de raconter un certain passage du Cap de Bonne-Espérance qui comptait parmi ses hauts faits maritimes et qu'il ne laissait ignorer à aucune de ses connaissances un peu intimes. Il était tellement entré dans ce sujet qu'il laissa partir le prêtre, puis le maire sans dire un mot pour les retenir.

La marquise était demeurée seule avec madame Couessenelle dont la famille lui était très-connue et à laquelle elle demandait mille détails sur son installation, encore très-récente dans la ville voisine, tout en consultant très-souvent une vieille montre Louis XV dont les gros brillants étincelaient à sa ceinture.

« Votre mari est-il demeuré le notaire du capitaine? ma chère enfant, demanda-t-elle tout à coup

— Il ne le sait pas encore, madame. Il n'y a guère que six mois qu'il a pris l'étude, et il a craint un instant de ne pas inspirer assez de confiance à M. Kerallain qui regrettait beaucoup son prédécesseur. »

« Un notaire et un confesseur de trente ans ne m'inspirent aucune confiance, a-t-il dit un jour à un des amis de Charles; j'aime l'expérience en tout. »



Cela les amusait. (P. 267, col. 1.)

« Ce propos lui a été répété, et il faisait un peu le deuil de ce client quelque peu original, quand un heureux hasard m'a fait voyager avec lui l'an dernier. Il a beaucoup connu un de mes oncles, armateur à Saint-Malo, il a été reçu chez lui et ce souvenir nous a fait faire connaissance. Il me semble que notre visite d'aujourd'hui portera ses fruits, et que Charles, malgré ses trente ans, restera le notaire du capitaine, ce qui lui fera le plus grand plaisir.

— Ils ont l'air de s'entendre parfaitement en effet. De quoi parlent-ils donc? Leur sujet est intarissable, et d'ici je n'en saisis pas un mot, je l'avoue.

— Le capitaine raconte un voyage, et Charles à tout à fait l'air de l'avoir fait avec lui déjà, dit la jeune femme avec un fin sourire.

— Ah! mon Dieu, où en sont-ils? à l'aller ou au retour?

— Au retour, Madame.

— Pourvu qu'il n'en recommence pas un autre, dit la bonne dame avec un petit tremblement d'impatience.

— Je ne le pense pas, Madame, car mon mari commence à regarder la pendule, et je sais qu'il a affaire au bourg, et pour assez longtemps. »

La marquise se pencha vers elle.

« Ma chère enfant, voulez-vous me rendre un service, demanda-t-elle à demi-voix.

— Certainement madame, oh! bien certainement.

— Ne vous croyez pas obligée de me tenir compagnie dans ce salon, et allez-vous-en avec votre mari lorsqu'il s'en ira. J'ai à parler de choses très-importantes au capitaine; il me faut absolument une demi-heure de tête à tête avec lui. Si vous restez, cela m'embarrassera, et l'occasion que j'ai fait si habilement naître sera perdue.

— Je m'en irai, Madame, je vous laisserai à cette chose qui... à cette chose que... à cette chose que l'on suppose bien un peu, vous me permettrez de vous le dire.

— Plaît-il, fit la marquise avec une vivacité toute juvénile, on saurait que...

— Que Mme Méranville est au château de Kernigal.

— Vous me confondez. Cette pauvre Marie est si changée, si vieillie, que j'avais espéré qu'elle serait demeurée méconnaissable.

— Plusieurs personnes l'ont cependant reconnue, Madame; mais soyez sans crainte, personne n'aura prononcé son nom devant M. Kerallain.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Je sais que je viens plaider une cause regardée depuis longtemps comme désespérée; mais je suis d'une famille où le courage est héréditaire. J'ai promis de tenter un dernier effort, je le tenterai. Mais jugez comme il me tarde d'avoir une explication qui me revient sans cesse à la pensée. Je suis bien vieille pour dissimuler aussi longtemps, et il m'a fallu des efforts prodigieux pour ne pas laisser échapper le nom de Marie d'une manière intempestive. Encore une fois, il me tarde d'en finir.

— Madame, l'attente ne sera pas longue, mon mari va chercher son chapeau, il prend congé, nous partons. »

Et la jeune femme se leva et adressa une respectueuse révérence à la marquise; puis un salut plein d'amabilité au capitaine qui voulut s'opposer à son départ.

« Mais, Madame, puisque vous n'êtes pas notaire, vous, et que les mutations de propriétés n'ont pas le moindre intérêt pour vous, que ne restez-vous ici attendre votre mari?

— Vous êtes bien bon, capitaine, répondit la jeune femme qui, jetant à son mari un coup d'œil, exprimant clairement le désir de ne pas être démentie, ajouta : mais j'ai aussi mes affaires à Loguellou, mes affaires de ménage.

— Nos omelettes nous sont, il paraît, fournies par les basses-cours de votre grande ferme de Loguellou, capitaine, ajouta le mari, qui était un homme d'esprit et qui se faisait, les yeux fermés, le complice de sa femme.

— Il y a de bonnes choses à Loguellou, monsieur le notaire.

— D'excellentes choses et d'excellentes gens.

— J'accepte le compliment, dit le capitaine, en lui tendant la main, et vous me donnerez une preuve de sa sincérité en n'oubliant pas le chemin de Croas-ar-Bleun. »

Sur cette invitation qui avait toute une éloquence dans une bouche peu faite aux compliments, les derniers saluts furent échangés et le capitaine escorta ses hôtes jusqu'à la porte du salon. La marquise de Kernigal se mit à passer tout doucement le gant de sa main gauche, une manière toute féminine de se préparer à une attaque, et quand le capitaine revint vers le fauteuil, elle lui dit en continuant de se ganter :

« A nous deux, mon cher voisin, et puisque nous voilà seuls, causons un peu. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

PROMENADES A L'EXPOSITION [1]

V

La Musique à l'Exposition. — Orgues et Carillons. — Rossini et les Orgues de Barberi. — Le Pianista.

L'Exposition n'est pas seulement une fête de l'intelligence et une fête des yeux : elle veut être également une fête des oreilles. Jamais la musique, — le plus cher de tous les bruits, — disait un homme de beaucoup d'esprit, n'avait été honorée à ce point. Les concerts du Trocadéro nous font entendre les orchestres des différents pays; rien ne manque à notre bonne fortune : nos oreilles sont charmées par Mozart, Beethoven, Meyerbeer, Halévy, Rossini, Verdi, et ne sont pas écorchées par Wagner!

Dans les galeries du Trocadéro, nous apercevons des spécimens de tous les instruments en usage chez les anciens : la harpe, qui calmait l'esprit troublé de Saül, sous les doigts agiles du roi-musicien David; la lyre qui servit à Orphée pour arracher des mains de Pluton la touchante Eurydice. Voici, parmi les instruments de la famille des violons : la *viola de lardone*, aux quarante-quatre cordes en usage en Italie; le violon rudimentaire des peuplades sauvages de l'Afrique; les violons de la Perse, etc....

Parmi les instruments de la famille de la guitare et de la harpe, voici le luth, le téorbe, la mandore, la mandoline, le télyn ou harpe galloise, la harpe birmane, etc.... Nous ne continuerons pas une énumération qui serait certainement longue et dans laquelle vous verriez défiler successivement les instruments à vent et les ancêtres (clavicorde, épinette, clavecin) de l'instrument universellement adopté aujourd'hui sous le nom de *piano*.

Laissons ces vestiges de l'art rétrospectif et habituons nos oreilles aux accents dont retentissent les salles du palais du Champ-de-Mars.

1. Suite. — Voyez pages 159, 175, 190 et 238.

Dans la galerie du travail, voici les orgues dont le nom signifie, en grec, l'*instrument par excellence*, et qui remplissent l'immense salle de leurs sons graves et doux. Vous savez que l'orgue est un instrument à vent, formé d'une série de tuyaux de grandeurs, de formes et d'embouchures variées, que le vent d'une soufflerie met en vibration successivement ou simultanément. Nous ne vous décrirons pas, bien entendu, ces admirables instruments dont vous trouvez, sans aller à l'Exposition, un des plus beaux spécimens à l'église Saint-Sulpice de Paris.

Voici les orgues-harmoniums qui ont conquis, depuis quelques années, leurs grandes entrées dans nos salons. Leur supériorité sur les pianos, au point de vue de l'expression par exemple, est indiscutable; malheureusement, l'exiguïté des salons, dans nos appartements modernes, se prête mal au développement de leurs sons. Voici les orgues mécaniques imaginées par l'ingénieur Barberi et qu'on appelle vulgairement *orgues de barbarie* (nom bien trouvé d'ailleurs). J'avoue que ces instruments ne me charment que très-médiocrement, et que je suis au supplice quand leurs sons discordants se font entendre sous mes fenêtres. Cette pénible impression ne m'est d'ailleurs pas particulière; je n'en veux citer comme preuve que l'anecdote suivante dont Rossini fut le héros. Un matin, Rossini entend de sa chambre un air de son opéra, *la Gazza ladra*, joué ou plutôt abîmé par un orgue placé sous ses fenêtres. Rossini sort furieux, et, s'adressant à l'artiste (!) : « Misérable, dit-il, on t'a payé, n'est-ce pas, pour m'écorcher les oreilles? va-t'en! » Le joueur d'orgue, épouvanté, se sauve et s'établit un peu plus loin. L'instrument de supplice fait alors entendre, en l'écorchant, un air emprunté au répertoire d'Halévy, d'Halévy! l'ennemi intime de l'auteur de *Guillaume Tell*. Rossini, qui l'entend, se ravise, court auprès du joueur d'orgue, lui met une pièce d'or dans la main et lui dit : « La pièce est pour toi si tu vas jouer cet air-là sous les fenêtres d'Halévy! » J'ai entendu raconter cette anecdote de bien des manières différentes; la version que je vous donne me paraît la plus admissible. Certains auteurs ont brodé là-dessus, et, si l'on en croyait l'un d'eux, le joueur d'orgue rendant l'argent aurait répondu : « Impossible, monsieur Rossini, c'est déjà monsieur Halévy qui m'envoie. »

Dans le jardin de l'École militaire, un véritable concert a lieu en plein air, concert de cloches et de carillons qu'il faut écouter sans doute, mais à distance. Dans le style figuré, quand on dit : « Il fait un beau carillon, » cela veut dire : « Il fait un beau vacarme, un beau tapage ». Je crois que la même acception pourrait être donnée au mot *carillon* dans le sens propre. Vous savez que, dans un grand nombre de villes du Nord, les sonneries des horloges publiques, aux heures et aux demies, sont précédées d'un air d'opéra joué par un carillon dont le mécanisme est automatique. Je ne vous rappelle qu'en passant les fameux carillons de Dunkerque et de Bruges.

Il n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, de faire une cloche qui, frappée par un marteau, donne un son déterminé : les dimensions de la cloche, sa forme, son poids, jouent évidemment un grand rôle dans la production de ce son; mais il existe encore d'autres éléments, tels que l'élasticité du métal par exemple, qui ne doivent pas être négligés. C'est par tâtonnements qu'on arrive à faire rendre aux cloches qui composent un carillon les différentes notes de la gamme. Autrefois, un joueur de carillon mettait successivement en branle, par un jeu de pédales, les marteaux des diverses cloches; aujourd'hui, les carillons sont mis en mouvement par des systèmes automatiques, et en particulier, à Saint-Germain-l'Auxerrois, les cloches sont mues par l'électricité.

Rentrons dans la galerie des instruments de musique; laissons de côté la longue série des pianos, instruments à cordes, à archet et à cordes pincées, instruments à vent, de bois et de cuivre, etc., etc., et arrêtons-nous devant un bien curieux appareil qu'on appelle *pianista*.

Je vous rappelais tout à l'heure la boutade célèbre : « La musique est le plus cher de tous les bruits; » il ne faut pas l'accepter sans réserves.

Il y a musique et musique, comme il y a fagots et fagots. Malheureusement, tout le monde ne peut pas assister fréquemment aux concerts du Conservatoire ou aux représentations de l'Opéra. On voudrait bien entendre, chez soi, sans se déranger, de la bonne musique. Je vous ai dit, il y a quelque temps, comment le téléphone pourra peut-être accomplir ce prodige; en attendant, le pianista nous a émerveillés, en ce qu'il permet, au premier venu, de jouer admirablement un air d'opéra.

Le pianista n'est pas par lui-même un instrument de musique : c'est une caisse en bois qui se place devant un piano ou devant un orgue de n'importe quelle provenance. Il est muni de doigts qui se promènent sur le piano, exactement comme le feraient les doigts d'un Liszt ou d'un Thalberg, et les sons qu'on entend sont ceux de votre propre Érard ou de votre Pleyel. Le morceau fini, le pianista se met dans un coin, et vous pouvez jouer vous-même de votre instrument.

Le mécanisme du pianista est assez simple : c'est le mécanisme du métier Jacquard, employé, comme vous le savez, pour obtenir les étoffes avec dessins.

Chacun des doigts du pianista correspond au moyen de leviers avec une petite tige métallique placée à la partie supérieure de la caisse; il y a 54 doigts, et par conséquent 54 petites tiges métalliques. Devant cette tige passe un morceau de carton percé de trous. Quand la tige rencontre un trou, elle y pénètre, se soulève, et ce mouvement est transmis à l'un des *doigts*, qui au contraire, lui, s'abaisse et frappe la note devant laquelle il est placé.

Le carton se déroulant, la tige va bientôt rencontrer un espace plein ; elle s'abaissera, et le doigt sera au contraire soulevé. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus amples détails pour vous expliquer comment cette tige et ce doigt sont reliés par de petits soufflets mus par l'air comprimé. A chaque tige correspondent un doigt et un soufflet d'air comprimé. Toutes ces 54 tiges sont placées les unes à côté des autres, dans le sens de la largeur du carton mobile.

Vous avez certainement compris cette première partie de l'appareil; le reste ne sera pas plus difficile. Le carton qui se déroule est divisé dans le sens de sa largeur par 54 lignes tracées au crayon. Si je veux faire entendre la note *la*, par exemple, je n'ai qu'à faire un trou dans le carton à l'endroit où la tige, qui correspond au doigt *la*, viendra le rencontrer. Si je veux faire entendre l'accord parfait *ut, mi, sol, ut*, je fais 4 trous sur la même ligne du papier, dans le sens de la largeur, bien entendu, aux endroits qui seront touchés en même temps par les 4 tiges qui correspondent aux 4 doigts *ut, mi, sol, ut*.

Mais il faut, vous le comprenez, que chacune des notes ait la durée indiquée dans le morceau de musique; une même note sera tantôt une ronde, une blanche, une noire, etc.... Les trous du carton ne seront donc pas de simples points, mais des petits rectangles plus ou moins allongés, suivant que la tige devra être soulevée plus ou moins longtemps, et par conséquent suivant que le doigt devra être plus ou moins longtemps appuyé sur la touche.



Le pianista. (P. 271, col. 2.)

Un mot encore. Le carton se déplace de lui-même par le mouvement d'une manivelle ; sa vitesse est toujours uniforme. Les notes inscrites sur le carton seront donc plus ou moins rapprochées, suivant que la mesure sera plus ou moins rapide. Ajoutons qu'à l'aide d'un bouton, qu'on soulève ou qu'on abaisse, on obtient à volonté des *piano* et des *forte* qui permettent de donner l'expression qu'on n'avait jamais obtenue avec les anciens instruments automatiques.

Sans doute, le pianista ne calmera pas, et pour ma part j'en suis bien aise, la fièvre musicale qui s'est emparée depuis quelques années de tous nos jeunes Français et Françaises; mais il permettra d'entendre correctement jouer une symphonie d'Haydn ou une sonate de Mozart, façonnera l'oreille de nos jeunes pianistes et leur permettra de se rendre compte de la façon dont il faut interpréter l'œuvre de nos grands maîtres.

Un mot de statistique pour finir. On compte en France 7800 ouvriers employés à la fabrication des instruments de musique; Paris seul en renferme 6600. La valeur des instruments fabriqués chaque année en France peut être évaluée à 25 millions de francs, dont 2 500 000 seulement par les départements. L'étranger ne nous envoie qu'un nombre infiniment petit de ses instruments ; notre pays, en effet, non-seulement fournit à sa propre consommation, mais présente avec succès ses produits sur les marchés étrangers.

A suivre. ALBERT LÉVY.



Tut! tut! sifflotait le châtelain. (P. 274, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

IX

Hope's Guide. — Pourquoi et comment le colonel Blotter était un mécréant en matière de philologie. — La force des choses.

Le *Guide de Hope* est bien, si l'on veut, un guide des chemins de fer, en ce sens qu'une partie du volume est consacrée aux chemins de fer de l'Union et indique aux voyageurs les directions, les embranchements, les sous-embranchements, les correspondances avec les heures de départ et d'arrivée. Mais le *Guide* est surtout une sorte d'office portatif de publicité permanente : les cent premières pages contiennent l'adresse et l'éloge des premiers hôteliers, restaurateurs, industriels et commerçants de l'Union américaine, avec des gravures destinées à fixer l'attention du lecteur distrait. Il est bien entendu d'ailleurs que, dans l'opinion de M. Hope, opinion qu'il exprime avec une grande éloquence, et qu'il imprime en caractères très-variés et très-luxueux, les premiers hôteliers, restaurateurs, industriels et négociants sont ceux qui payent la plus forte prime au caissier de M. Hope.

Quand le colonel saisit le petit livre de M. Hope, le hasard voulut que le petit livre s'ouvrît à la page 18. La page 18 était consacrée aux annonces de M. C. et C. Merriam, éditeurs. La gravure représentait un livre ouvert. Or chacun a pu remarquer que la vue d'un livre est une sorte d'épouvantail pour les gens ignares et grossiers.

En sa qualité d'homme ignare et grossier, le nouveau millionnaire fit une moue dédaigneuse, et se prépara à passer outre et à tourner la page.

Un mot sur lequel ses regards tombèrent à la volée sembla tout à coup fixer son attention. Ayant regardé le mot de plus près pour être bien sûr qu'il ne se trompait pas, le millionnaire fronça les sourcils et marmotta d'un ton de mauvaise hum^eur : « Ah ! vous voilà, vous ! »

C'est juste le ton que l'on prend quand on rencontre une personne, dont la vue rappelle tout à coup quelque souvenir désagréable ou quelque aventure déplaisante.

Au-dessous de l'image, qui représentait un livre ouvert, on lisait en gros caractères : *Webster's unabridged Dictionary* : Dictionnaire complet de Webster.

Or, pendant que le colonel faisait de la villégiature à Omega-Park, il avait eu maille à partir avec le Dictionnaire de Webster, non pas directement, il est vrai, mais par ricochet. Depuis que le châtelain d'Omega-Park s'était mis en tête de devenir un homme du monde, il répétait sans cesse : « Il faut porter ce qui se porte et faire ce qui se fait : sous-entendu, dans la sphère supérieure où mon immense fortune m'a introduit. »

Pour se conformer à ce principe, il portait (fort

1. Suite. — Voy. page 209, 225, 241 et 257.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

mal, il est vrai) des habits luxueux et une profusion de bijoux, et il faisait ce que faisaient les autres, seulement il le faisait avec la grâce et la désinvolture d'un ours subitement introduit dans un salon. Il avait donc encombré sa galerie d'une foule d'œuvres d'art ou soi-disant telles, et meublé une grande pièce qu'il appelait sa bibliothèque, de vitrines dorées et de volumes superbement reliés.

Sur le conseil de quelques amis intimes, qui se moquaient de lui par derrière, il avait entrepris de débarrasser son langage d'une foule de mots de *slang* (argot), de locutions risquées et d'expressions prises à contre-sens. A chaque instant, on le voyait disparaître d'un air affairé dans la direction de sa bibliothèque, où il s'en allait consulter le *Dictionnaire complet de Webster*, le véritable dictionnaire classique des États-Unis, et « le meilleur dictionnaire anglais pratique qui soit au monde », du moins à ce que dit la *London Quarterly Review*.

Avec l'outrecuidance étourdie des ignorants pressés de se parer d'une science nouvellement et incomplétement acquise, l'homme aux cochons de lait citait à tort et à travers le *Dictionnaire de Webster*. Avec le purisme intolérant et tracassier d'un néophyte en matière de beau langage, il désespérait le colonel qui passait des demi-journées dans un silence boudeur et vindicatif, craignant à chaque instant de s'entendre renvoyer à Webster.

« Voyez Webster, je ne connais que cela, disait avec une froide et provoquante obstination l'homme aux cochons de lait.

— Que le diable emporte Webster ! hurlait le colonel, exaspéré d'être traité en écolier, à son âge.

— Encore une locution dont il serait bon de vous défaire, vous savez ! » reprenait le puriste avec une agaçante affectation de supériorité.

Et le colonel reprenait avec un entêtement d'écolier malappris : « Que le diable emporte Webster ! » et il ne manquait pas d'ajouter chaque fois, mentalement : « et qu'il vous emporte par la même occasion, pour n'avoir pas à faire deux fois le voyage ! »

Par moments, il devenait agressif, et à force d'avoir été tracassé, se faisait tracassier à son tour. « Du moment que je sais ce que je veux dire et que tout le monde me comprend, qu'est-ce que cela fait que le mot ne soit pas d'un bon anglais ? avec cela que nous avons tant de raisons, nous autres Yankees d'aimer les Anglais ! De quel droit cet individu, ce Webster, comme vous l'appelez, vient-il me dire à moi, citoyen de la libre Amérique, comme si j'étais un nègre, ou un Chinois ou un Peau-Rouge ou un Européen nouvellement débarqué : « Tu ne te serviras pas de ce mot-là parce qu'il vient de l'Ouest, ni de cet autre, parce qu'il est né dans le Sud ; ni de cet autre encore parce qu'il a été ramassé dans le ruisseau. Ah, vraiment ! Et toi, d'où viens-tu donc ? Holà Webster, je te citerai des gens de l'Ouest qui valent les collets montés de la Nouvelle-Angleterre : la fortune de mon ami, ici présent, s'est faite à Chicago, dans l'Ouest, et il n'en est pas moins fier pour cela de ses millions qu'il a gagnés à la sueur de son front, en salant des cochons de lait ; la mienne, n'en parlons pas, elle n'est rien à côté de celle de mon ami, mais telle qu'elle est, elle vient de l'Ouest aussi. Je connais des gens du Sud qui dament le pion à certaines gens du Nord de ma connaissance. Où allons-nous, vraiment, si un Webster quelconque se mêle de reprocher aux gens leur origine ? et qu'est-ce que nous devenons, au milieu de tout cela, mon honorable ami et moi, qui sommes nés dans le ruisseau de New-York, qui n'avons jamais connu nos parents, qui nous sommes élevés tout seuls dans la rue, qui avons couru pieds nus dans la neige pour vendre des journaux, et qui avons dormi plus d'une fois à la belle étoile, dans une caisse d'emballage ou dans une niche à chien ! »

L'homme aux cochons de lait ne manquait pas une si belle occasion de raconter l'histoire cent fois rabâchée de sa première paire de bottes. Mais il en revenait toujours, par un habile détour, à sa thèse favorite : « Quand nous courions les ruisseaux, disait-il, nous parlions le langage des ruisseaux ; quand nous sommes devenus hommes d'affaires, nous avons parlé le langage des affaires, et nous avons trouvé cela tout naturel ; maintenant que nous sommes parvenus au haut de l'échelle sociale, il nous faut bien parler le langage des gens qui sont perchés sur cet échelon-là. Sans vous flatter, Blott, vous avez fait, socialement et mondainement parlant, d'immenses progrès, depuis le jour de notre dernière entrevue à Chicago. Vous qui, par un reste de préjugés, discutez l'autorité de Webster en matière de langage, vous ne discutez pas celle du tailleur, en matière de costume. Vous vous habillez comme un gentleman, et vous faites bien ; mais pourquoi refusez-vous de parler comme un gentleman ! avec le plumage le ramage doit changer. Nous nous sommes faits nous-mêmes, à la force du poignet ; cela nous fera honneur dans toutes les sociétés possibles. Nous avons porté des bottes décousues, des chemises de flanelle, des habits percés au coude ; nous avons parlé le *slang* pendant la moitié de notre vie, tout cela nous sera pardonné, à condition qu'il n'en soit plus jamais question et que ce soit de l'histoire ancienne. Nous voyez-vous avec des bottes percées au milieu de la société élégante de Saratoga ! Eh bien, mon ami, le *slang* nous ferait montrer au doigt, tout aussi bien que des bottes percées ; le *slang* nous ferait exclure de tous les cercles fashionables !

— Que diable, grognait le colonel, pendant qu'il devenait rouge comme un homard, et que ses gros yeux lui sortaient presque de la tête : que diable ! on peut être un gentleman sans être un encrier de plomb...

— Tut ! tut ! tut ! sifflotait le châtelain, en s'éventant avec son mouchoir de batiste, qui répandait un violent parfum d'eau de Cologne ; vous aurez

beau dire et beau faire, vous en reviendrez, mon vieux, quand vous vous serez frotté comme moi à la société la plus distinguée de ce glorieux pays ; et vous comprendrez alors que Webster peut être un ami aussi utile à un gentleman qu'un bon chemisier ou un bon tailleur. D'ailleurs, ajoutait-il d'un ton d'encouragement et avec une adorable fatuité, ce n'est pas si difficile qu'on se l'imagine au premier abord. Regardez-moi, mon vieux Blott, j'étais dans mon temps pour le moins aussi abrupt que vous ; mais je me suis bien vite guéri de cette maladie-là. Je n'aime pas à me vanter, tout le monde le sait. Mais il y a une chose que je puis bien vous redire à vous, parce que vous êtes un vieil ami. A la dernière saison de Saratoga, un marquis français, un vrai marquis, m'a dit en propres termes : « Klinker, vous faites mentir le proverbe de chez nous, qui dit : « Malappris et grossier comme un Américain ! »

Subjugué malgré lui par les grâces et les belles manières de son ami, le colonel, en étudiant d'après un si beau modèle, son métier de millionnaire, avait subi déjà de notables métamorphoses. Ainsi par exemple, il ne jurait presque plus devant les dames; quand il crachait sur les tapis ou sur les marbres d'Omega-Park, c'était par l'effet d'une vieille habitude et seulement dans des moments de distraction et il avait appris à s'en excuser; il ne se grisait guère que pendant les absences du châtelain, et encore sans scandale, après avoir fermé à clef la porte de sa chambre. Mais son horreur pour les livres était encore si profonde qu'il n'avait jamais pu se décider à mettre les pieds dans la bibliothèque et refusait énergiquement de jeter les yeux, même sur la reliure de son ennemi personnel, le *Dictionnaire complet de Webster*.

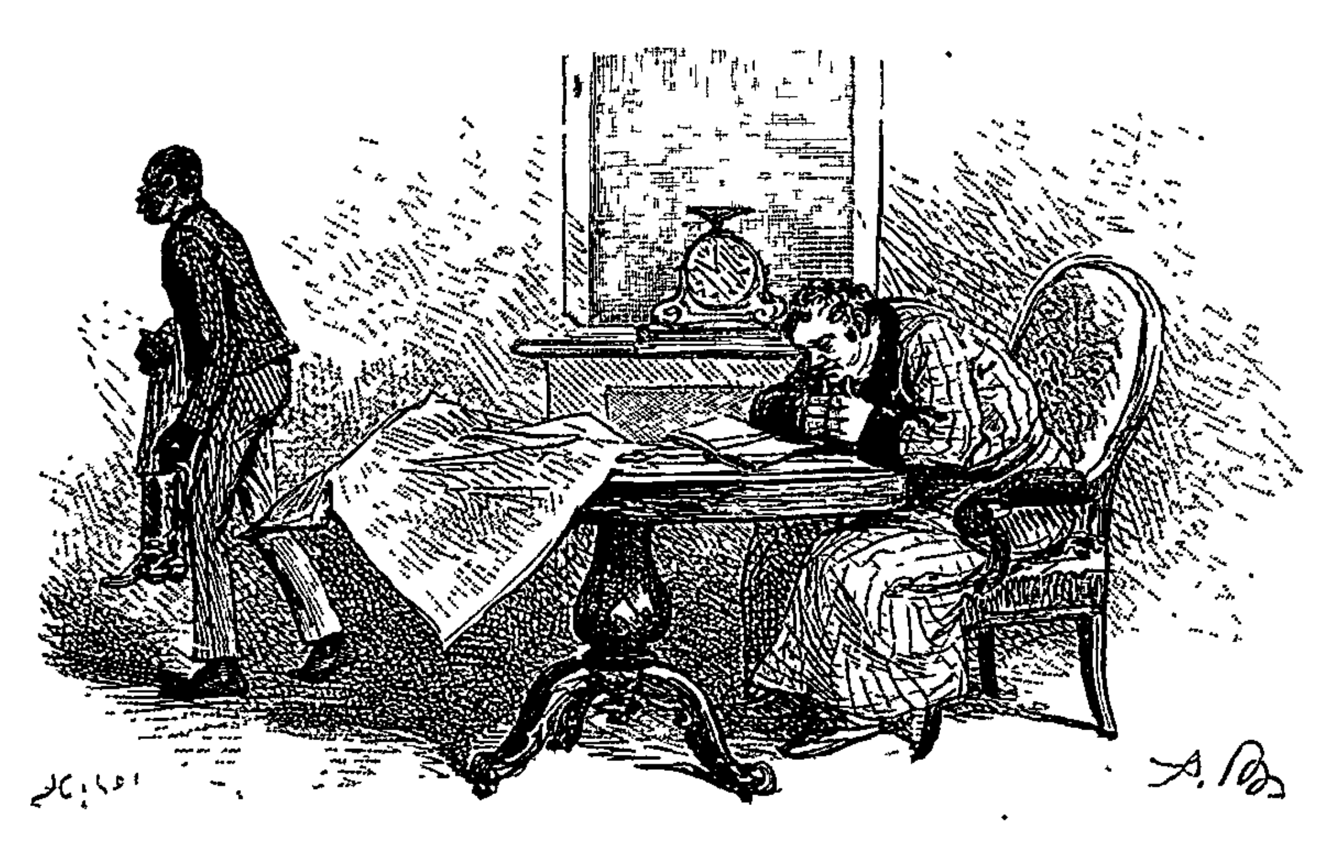
Le châtelain lui avait dit un jour, en se promenant avec lui sur les bords du Tennessee : « Blott, je n'insisterai pas davantage ; après tout, vous êtes un homme pratique et je compte sur votre bon sens. Quand vous aurez recueilli l'héritage de ce fameux oncle de Cuba (dont vous ne m'avez jamais rien dit, par parenthèse), vous vous sentirez un tout autre homme ; vous renoncerez de vous-même et par la force des choses aux habitudes qui vous sont le plus chères ; par Jupiter ! je verrai de mes yeux un Webster chez vous, quand j'irai vous demander une tranche de pâté de foie gras et un verre de champagne. »

Le colonel avait adopté d'emblée cette théorie en vertu de laquelle un homme se trouve transformé en un tour de main par la force des choses ; elle est bien plus commode que celle qui prétend qu'un homme se transforme lentement par la force de la volonté et en sacrifiant ses goûts. En attendant donc qu'il plût à la force des choses de le transformer, il vécut sur son ancien fonds, dans l'amour des liqueurs fermentées et dans la haine de Webster.

X

Webster's unabridged Dictionary. — Le colonel Blotter sent qu'il devient gentleman. — Hommages au dieu Dollar. — Les pauvres diables !

Au moment où il allait tourner la page 18 pour égayer ses regards de quelque image plus plaisante que celle du *Webster*, les paroles de son ami lui revinrent en mémoire. « Webster peut être pour un gentleman un ami et un conseiller aussi utile qu'un bon tailleur ou un bon chemisier ! »



Fuc sortit discrètement. (P. 275, col. 2.)

« Fuc ! dit-il d'une voix languissante, poussez le guéridon juste devant moi. »

Fuc s'empressa de pousser le guéridon juste devant lui, après quoi il sortit discrètement, emportant à la main les bottes du colonel, et sur son bras les habits du colonel, pour cirer les unes, brosser les autres, et donner à l'ensemble le lustre et l'éclat qui conviennent aux bottes et aux habits d'un millionnaire.

Le millionnaire, suivant sa vieille habitude, étala ses coudes sur le guéridon, posa son poing gauche à même le bois d'ébène à incrustations de nacre, son poing droit le pouce en l'air, et la pointe de son menton sur la pointe de son pouce. Alors seulement il se sentit en état de déchiffrer la page d'annonces.

La première chose qu'il découvrit, c'est que le dictionnaire coûtait fort cher : ce qui le fit sourire. C'était un livre d'homme riche !

Le dictionnaire était de format in-quarto. Comme ce renseignement était lettres closes pour cet ennemi naturel des livres, il haussa légèrement les épaules. Mais, par exemple, il fut saisi d'une admiration pro-

fonde en apprenant que Webster contenait dix mille mots ou expressions qui ne se trouvaient dans aucun autre dictionnaire.

« Oh! oh! se dit-il en fermant les yeux, comme s'il éprouvait un éblouissement. Dix mille mots que tout le monde ne connaît pas. Je comprends maintenant pourquoi le vieux Klinker a la langue si bien pendue! » Faisant alors un retour sur son passé d'homme d'affaires, il se demanda combien de gens il aurait pu attraper s'il avait eu à sa disposition seulement la moitié de ces dix mille mots d'élite inconnus du vulgaire et destinés évidemment soit à l'éblouir soit à le piper!

Le colonel comprit alors que la « force des choses » agissait en lui; la preuve, c'est qu'il se sentait aux trois quarts réconcilié avec son ennemi Webster.

Ce qui acheva la conversion du colonel, ce furent les lignes suivantes imprimées en petit texte. Chacune de ces lignes commençait par une des lettres du nom de Webster; comme ces lettres étaient d'un type bien étoffé et bien voyant, on lisait d'un seul coup le nom de Webster, disposé perpendiculairement en acrostiche. « Quelle drôle de chose », se dit le colonel, tout émerveillé d'un artifice aussi ingénieux. Mais son naïf et grossier étonnement se transforma en une admiration respectueuse, quand il eut déchiffré les lignes imprimées en petit texte. Décidément Klinker avait raison, Webster était le livre indispensable à tout gentleman qui se respecte. Les lignes en petit texte contenaient chacune un pompeux éloge du dictionnaire, signé d'un nom illustre. C'étaient : le président Raymond, du collége Vassar! W. H. Prescott, l'historien! le docteur J. G. Holland! George P. Marsh! A. H. Clark, imprimeur du gouvernement! le Président Hithcock! et W. S. Claris, président du Collége d'agriculture!

En sa qualité de rustre et de butor ignorant, le colonel n'avait jamais lu ni entendu prononcer aucun des noms qui composaient cette liste; mais tous, excepté un seul, étaient accompagnés de titres ronflants. Il les épela une seconde fois, et quand il les eut épelés, il les relut tout haut pour son plaisir. Il lui semblait ainsi entrer peu à peu dans la familiarité des personnages illustres que ces noms représentaient : il les coudoyait, il était un peu de leur monde.

« Ce que c'est que l'instruction! » murmura-t-il avec un air profond; et il reprit d'un ton rêveur : « Que de choses j'ignorais jusqu'à aujourd'hui! » se figurant sans doute qu'il venait de faire un grand pas dans la voie où le vieux Klinker l'avait précédé. Émerveillé du changement qu'il croyait découvrir en lui-même; charmé d'entrer si facilement et comme de plain-pied dans son nouveau rôle, le colonel résolut de faire le jour même l'emplette du Webster; ce serait son compagnon de voyage pendant les sept mortelles journées de chemin de fer qui le séparaient de San Francisco.

« Et à propos de voyage! » se dit-il tout à coup en sortant de sa rêverie. Alors il feuilleta le volume de Hope, s'arrêta à la page 151, parcourut les colonnes de chiffres; n'ayant point trouvé, pour le soir même, de train à sa convenance, il décida qu'il partirait le lendemain matin par le train de 11 heures 45 minutes.

Une fois à San Francisco, il irait trouver, dans une des vieilles rues de la ville, au sommet d'une maison boiteuse, un calligraphe de sa connaissance qui, pour la bagatelle d'une vingtaine de dollars, lui fabriquerait deux testaments authentiques : l'un, signé du vieux Cob, et instituant M. King son légataire universel; et l'autre, signé de M. King, instituant à son tour le colonel Blotter, un vieil ami de vingt ans, son légataire universel. Si le colonel excluait M. Triquet de sa petite combinaison, c'est que M. Triquet avait au Canada une nombreuse famille qui aurait pu avoir l'impertinente curiosité de faire une enquête, tandis que M. King était seul au monde.

Le colonel garderait par devers lui le testament de M. King, pour le faire valoir en temps et lieu. Quant au testament de M. Cob, on n'aurait pas grand'peine à le mettre à la place de celui que gardait Potomac, étant donnée, d'une part, la confiance absolue que le bon Potomac avait dans le colonel, et d'autre part la dextérité merveilleuse dudit colonel.

Ledit colonel une fois en possession de son héritage, garderait le petit palais de Montgomery street comme résidence de ville, et se ferait construire un petit perchoir dans le genre de celui du vieux Klinker, de l'autre côté de la baie, à Oaklands, le rendez-vous de villégiature de toute l'aristocratie franciscaine.

Comme Fuc ne se pressait pas de rapporter les bottes et les habits du millionnaire, le millionnaire s'enfonçait de plus en plus dans sa douce rêverie. Si Fuc ne se pressait pas, ce n'est pas seulement parce qu'il mettait un soin tout particulier à faire reluire les bottes et à brosser les habits, c'est parce qu'il éprouvait le besoin de faire de longues pauses, pour raconter aux gens de service le merveilleux changement de fortune de l'*individu*, qu'il n'appelait plus que Massa.

La nouvelle s'était répandue dans tout le personnel de Bentham Hotel, et les garçons de service clignaient les yeux et marchaient involontairement sur la pointe des pieds en passant devant la porte du n° 7.

De fonctionnaire en fonctionnaire, la nouvelle remonta jusqu'au *steward*, qui ne laissa paraître aucun étonnement, parce que de pareils coups de fortune ne sont pas rares aux États-Unis, et qu'après tout la nouvelle pouvait être vraie. D'un autre côté, comme des confidences de cette nature sont quelquefois destinées à endormir la surveillance du *steward* et à préparer quelque départ clandestin, ce dignitaire se promit de faire exercer, à tout hasard, une stricte surveillance sur les bagages du colonel.

Cependant le colonel, sorti de sa rêverie, regarda la pendule, et constata qu'elle marquait bientôt midi. Il eut comme une velléité de se lever pour sonner; mais il était si bien dans son *rocking-chair*, les coudes sur la table, les pieds au feu, qu'il n'eut pas la force de se déranger. Feuilletant le *Guide de Hope*, il revint machinalement à la partie des annonces, et poursuivant sa rêverie, il meubla son château d'Oaklands de tous les meubles qui défilaient sous ses yeux : billards en palissandre de Collender, glaces vénitiennes de Maurer, lustres dorés et lustres de cristal de Borden, bronzes de Barbedienne, tableaux venus de France et d'Italie, et tapis de Smyrne importés par Halton and C°. C'était si beau, si brillant, si miraculeux, que le colonel ébloui ferma les yeux, et se mit à éventer ses joues brûlantes avec le journal du matin, qu'il avait négligé de lire au milieu de tous ses projets et de toutes ses préoccupations.

Ah! s'il avait su seulement que les plis de ce journal recelaient, sous forme d'*article à sensation*, une mine chargée, destinée à faire sauter d'un seul coup tous ses châteaux en Espagne! mais il ne le savait pas. Aussi, au lieu d'ouvrir le journal et de parcourir seulement la première colonne, il s'éventait tranquillement le sourire sur les lèvres.

Quand il fut fatigué de s'éventer, il s'amusa à se tapoter le bout du nez avec l'article à sensation, à tout petits coups, et chaque fois que le papier venait frapper doucement son petit nez de brique, il clignait les yeux avec une douce quiétude.

Tout en lutinant son nez et en clignant les yeux, le colonel s'était mis à siffler une étrange mélodie, pas plus étrange toutefois que les pensées qui se succédaient dans son esprit. Fallait-il que la force des choses l'eût déjà transformé! lui, le colonel Blotter avait comme une vague idée qu'il allait devenir un honnête homme! et pourquoi pas, je vous prie? Il se sentait déjà gentleman, de par son tailleur et son chapelier; gentleman, de par le Webster qu'il allait acheter; or, un gentleman, par définition, est forcément un honnête homme; donc le colonel serait un honnête homme. Qu'est-ce qu'un honnête homme après tout? C'est un homme qui ne commet aucun des actes que blâment les puritains ou que la loi condamne. Or, pourquoi commet-on ces actes-là? Ce n'est certainement pas pour le plaisir de les commettre; c'est pour se procurer l'argent dont on a si grand besoin dans cette vallée de misère. Jusqu'ici le colonel avait rôdé tout autour de la fortune, comme autour d'une forteresse qu'il s'agissait de prendre par ruse ou par force. La forteresse avait capitulé; bien installé sur le rempart, il commen-

L'honnête homme commençait ses ablutions. (P. 278, col. 1.)

çait à prendre en pitié les autres assiégeants, et n'était pas éloigné de juger avec une sorte de dédain qu'il prenait pour de l'honnêteté les artifices, les mines, les sapes, les galeries souterraines où il avait si longtemps travaillé lui-même. C'était une honnêteté comparable à celle des domestiques qui volent leurs maîtres pour se faire une dot, et qui se promettent, une fois mariés, de faire souche d'honnêtes gens.

Fuc entra d'un pas discret, portant, comme des reliques, les habits et les bottes du millionnaire, et suivi d'un marmiton, qui s'était offert pour porter une troisième bouillotte, afin de repaître ses yeux de la vue d'un millionnaire.

Au moment où l'honnête homme commençait ses ablutions, avec un bruit semblable à celui que produiraient les ébats d'un hippopotame en gaieté, Fuc allongea la tête dans l'entrebâillement de la porte du cabinet de toilette, et demanda respectueusement à Massa si Massa avait encore besoin de l'*Investigateur Universel*, parce qu'il y avait au *bar* de l'hôtel un gentleman qui.....

Du fond de sa cuvette, Massa répondit en s'ébrouant qu'il n'avait encore ouvert le journal, et que le gentleman d'en bas pouvait aller au diable pour se distraire en attendant.

Dans les idées de Fuc, l'insolence est un des plus beaux privilèges de la richesse ; c'est pourquoi il fit entendre un petit rire d'approbation, et il descendit l'escalier avec un grand empressement, afin d'exaspérer le gentleman non millionnaire en l'exhortant à la patience.

Justement, le gentleman non millionnaire était d'un caractère irritable ; il ne parlait de rien moins que d'aller tirer le nez du n° 7. Mais quand Fuc lui eut expliqué que le propriétaire du nez n° 7 venait d'hériter de deux millions de dollars, le gentleman irritable se calma comme par enchantement, et se mit à se balancer sur son *rocking-chair*, en marmottant dans sa barbe : « Deux millions de dollars ! »

Quand le n° 7 eut terminé sa toilette, il mit brutalement l'*Investigateur Universel* dans sa poche, non pas pour le lire, mais pour punir le gentleman non millionnaire d'avoir osé le lui faire réclamer, à lui n° 7, pendant qu'il était censé le lire. Comme disait si éloquemment l'honorable capitaine Monroë : « Chacun a sa dignité, vous savez ! »

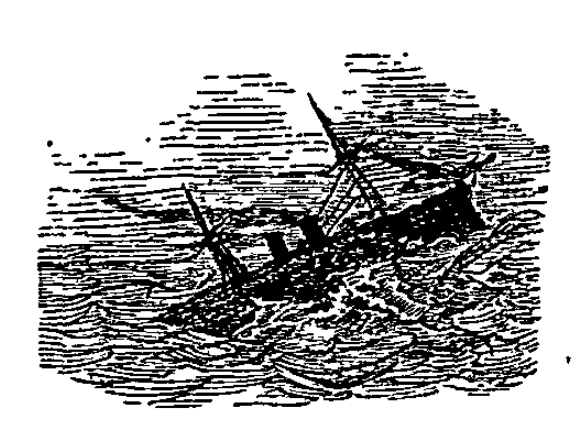
Une bonne voiture, bien confortable et bien close, attendait le millionnaire sous la verandah. En voyant apparaître ce personnage, le cocher, involontairement, donna une secousse à ses guides, et les chevaux se mirent à piaffer, pour rendre hommage, à leur manière, au dieu Dollar ! Le cocher lui-même, qui était un gentleman superbe et arrogant avec le vulgaire des hommes, dérogea pour une fois à ses habitudes d'arrogance et se pencha imperceptiblement pour prendre les ordres du millionnaire. Le millionnaire cria fastueusement : « Chez Delmonico ! » et le brillant équipage partit comme un éclair, au milieu des flocons épais de la neige tombante et des éclaboussures de la neige tombée, qui se transformait aussitôt en une boue noire et profonde. Même, en l'honneur du dieu Dollar, le cocher faillit écraser un petit décrotteur qui ne se rangeait pas assez vite.

Le millionnaire, voluptueusement étalé sur les coussins moelleux, berçait au mouvement doux et lent des ressorts d'acier patentés, la joie immense qui l'inondait, et qui débordait par moments en exclamations incohérentes, étouffées heureusement par le bruit des roues et l'immense bourdonnement de la grande cité affairée et fiévreuse. A travers le cristal des glaces taillées en biseau, il narguait la neige son ennemie et la mettait au défi de lui donner le spleen maintenant ! Le mouvement lui faisait du bien ; l'espèce d'oppression qu'il avait éprouvée en apprenant à l'improviste que tous ses vœux étaient exaucés, se transformait en un bien-être délicieux. Ses nerfs se détendaient, ses idées devenaient de plus en plus nettes, et de plus en plus net aussi le sentiment de son immense supériorité sur le reste des hommes.

Installé dans la douce chaleur de la voiture, comme le sage de Lucrèce sur son sommet où règne une sérénité éternelle, il regardait les faibles mortels patauger dans la neige, se crotter jusqu'à l'échine, transporter des fardeaux, courir à leurs affaires, déplier et replier des étoffes derrière les glaces transparentes des magasins luxueux, se pencher sur des registres, compter de l'or, escompter des billets, et tout cela, pourquoi? Je vous le demande. Pour arriver à gagner quelques cents, quelques dollars, mettons des centaines de dollars, mettons des milliers de dollars, tandis que lui !

Ayant vu sur sa route un matelot qui sortait d'un *bar* en s'essuyant les lèvres, il ajouta mentalement à son énumération les gens qui s'en vont sur mer, par tous les temps, exposés à tous les dangers, pour gagner, eux aussi, quelques centaines de dollars. Par une association d'idées toute naturelle, sa pensée plana un instant au-dessus des vagues tournoyantes, là-bas, là-bas, à l'endroit où s'était abîmée la *Columbia*, et il se surprit à dire : « Les pauvres diables ! »

A suivre. J. Girardin.



PROMENADES A L'EXPOSITION[1]

VI

La galerie des machines. — Les ascenseurs. — La fabrication des épingles. — Le découpage des bois. — Machine à composer. — Balance imprimante. — Les ventilateurs. — Machines à imprimer. — Production artificielle du froid

Nous voici dans la galerie des machines françaises. Un rectangle de 650 mètres de longueur et de 35 mètres de largeur forme le sol de cette immense salle dont la hauteur est de 24 mètres. Vous savez qu'une galerie de mêmes dimensions est affectée, de l'autre côté du palais, aux machines étrangères.

Si vous m'en croyez, nous allons nous placer dans l'un des ascenseurs établis au milieu de cette galerie, et, parvenus à la plate-forme supérieure, nous pourrons jeter un coup d'œil d'ensemble, de haut en bas, sur cette ruche en pleine activité. Quel bruit! Quel mouvement! Aussi loin que s'étend notre regard, nous apercevons des poutres métalliques, qu'on appelle des arbres, parcourant la galerie dans le sens de sa longueur, disposées en ligne droite de chaque côté de la travée centrale et animées d'un mouvement de rotation sur elles-mêmes. De distance en distance, des roues appelées tambours, fixées à ces arbres en leur milieu, sont entraînées par le mouvement des arbres. D'autres tambours placés plus bas sont montés sur des arbres parallèles aux premiers, mais à un niveau inférieur; d'immenses courroies passent d'un tambour à l'autre et communiquent le mouvement de l'arbre principal aux arbres secondaires qui commandent une série d'outils. Vous remarquerez que ces arbres secondaires se meuvent tantôt dans le même sens que l'arbre principal, tantôt en sens contraire. Il suffit, pour obtenir l'un ou l'autre de ces mouvements, de faire passer la courroie de la partie supérieure du tambour principal sur la partie supérieure ou à la partie inférieure du tambour secondaire. Dans le premier cas, les deux cordons de la courroie sont presque parallèles et le mouvement communiqué est direct, dans le second cas, les deux cordons de la courroie se croisent et le mouvement communiqué est inverse.

Vous remarquez qu'en certains endroits la courroie est remplacée par un câble métallique et que des poulies à gorge sont substituées aux tambours: la distance entre les arbres était considérable, et l'inventeur de ces câbles télodynamiques, M. Hirn, a placé entre les deux poulies extrêmes une série de petites poulies reliées les unes aux autres.

Depuis quelques instants, votre esprit est inquiet; vous cherchez dans la vaste usine un quelque chose qui paraît absent. J'attendais votre question. Ce qui vous frappe, c'est l'absence du moteur qui a mis *primitivement en mouvement* ce que nous avons appelé les arbres principaux. Vous avez bien compris comment un mouvement primitif pouvait se transformer au moyen de ces courroies, et de ces câbles, en mouvements secondaires variés. Mais, comment ce mouvement primitif lui-même est-il obtenu? L'âme de toute cette activité n'est pas dans la galerie des machines. Les machines à vapeur, qui transforment en mouvement la chaleur développée par la combustion du charbon, sont placées à l'extérieur du palais: cinq machines sont affectées à la galerie française. Ces générateurs de vapeur, par l'intermédiaire de conduits placées sous le plancher de la salle, mettent en mouvement ces immenses pistons que vous contemplez avec curiosité et dont le mouvement est communiqué à ces énormes tambours qui commandent les arbres auxquels ils sont fixés.

Je n'ai pas oublié, mes chers amis, nos conventions et mes promesses. Rassurez-vous; si je vous convie à traverser avec moi cette galerie, ce n'est pas pour vous faire un cours technique sur le rendement des machines, ni pour vous exposer les avantages comparés des machines Compound, Farcot, Fairlie et Corliss. Il me faudrait d'ailleurs consacrer un volume entier à l'examen de ces machines variées; leur simple énumération remplirait un numéro de ce journal. Dans cette galerie sévère et dont vous hésitez à vous approcher nous allons trouver de curieux et intéressants sujets d'étude.

Et d'abord l'ascenseur qui nous a permis de juger l'ensemble de la galerie mérite de fixer votre attention. Sans doute nous ne nous sommes élevés qu'à une faible hauteur, et vous auriez préféré peut-être monter dans l'ascenseur installé au Trocadéro et dont la plate-forme est établie à 60 mètres. Le principe de tous ces appareils est le même: une grande cage recevant les voyageurs, une tige cylindrique longue et résistante faisant piston, et dont la pression détermine le mouvement ascensionnel de l'appareil. Le mouvement du piston était à l'origine déterminé par un petit moteur à gaz; aujourd'hui on emploie indifféremment l'eau ou la vapeur comme moteur. Un accident arrivé il y a plusieurs mois à l'ascenseur du Grand-Hôtel, à Paris, a provoqué de nombreux perfectionnements dans la construction de ces appareils. C'est ainsi que, dans l'ascenseur qui nous a élevés, nous remarquons une poulie de sûreté qui permet aux voyageurs de s'arrêter instantanément et de rester suspendus, quand bien même les cordes de l'appareil viendraient à se rompre.

Voici près de nous une curieuse série de machines à coudre. Ce sont pour vous de vieilles connaissances, et nous aurions passé sans nous arrêter, si l'une d'elles ne vous avait paru intéressante. L'inventeur a compris que le mouvement des pédales pouvait à la longue fatiguer les ouvrières qui se livrent à ce dur

1. Suite. — Voy. pages 159, 175, 199, 238 et 270.

métier, et il a remplacé le mouvement des pieds par un petit moteur mis indifféremment en marche par l'eau, la vapeur ou les gaz comprimés. Excellente idée! car si nous admirons volontiers les machines qui économisent le temps ou la main-d'œuvre, nous admirons plus encore celles qui évitent une peine ou une fatigue à l'ouvrier.

Examinez cette curieuse machine qui fabrique les épingles: Un fil de laiton est enroulé sur une bobine; la machine le déroule, le coupe, aplatit une des extrémités en même temps qu'elle aiguise l'extrémité opposée. Est-ce tout? Une seconde machine placée à côté de la première reçoit les épingles à mesure qu'elles sont formées, et elle vous les rend piquées par rangées horizontales sur une feuille de papier-carton. En un instant, la tige de laiton, transformée en épingles, est prête à être livrée au commerce, par feuilles de 40 épingles. Une seule ouvrière peut faire 30 000 épingles par heure! Je n'ai qu'un mot à ajouter pour vous faire comprendre l'utilité d'une pareille machine: il fallait autrefois, pour faire une seule épingle, *quatorze* opérations différentes (dressage du fil, empointage, découpage etc...;) ces quatorze opérations sont faites par la seule machine placée sous vos yeux.

Le nombre des scies qui fonctionnent dans la galerie est vraiment extraordinaire: scies verticales, scies horizontales, scies circulaires, scies à mouvement rectiligne, scies à ruban, etc.. Nous nous arrêtons devant une jolie petite machine qui met en mouvement une scie des plus fines avec laquelle on arrive à faire de la dentelle de bois et, ce qui vous intéresse surtout, des jeux de patience. Je suis bien sûr que la machine à découper le bois fera fortune, car elle permet, sans grande étude, de faire de véritables objets d'art: des corbeilles, des lanternes chinoises, des cache-pots, des éventails, etc... Il est bien évident qu'il ne faut toucher à cette machine qu'avec la plus grande prudence, car la scie en mouvement amputerait instantanément des mains inexpérimentées.

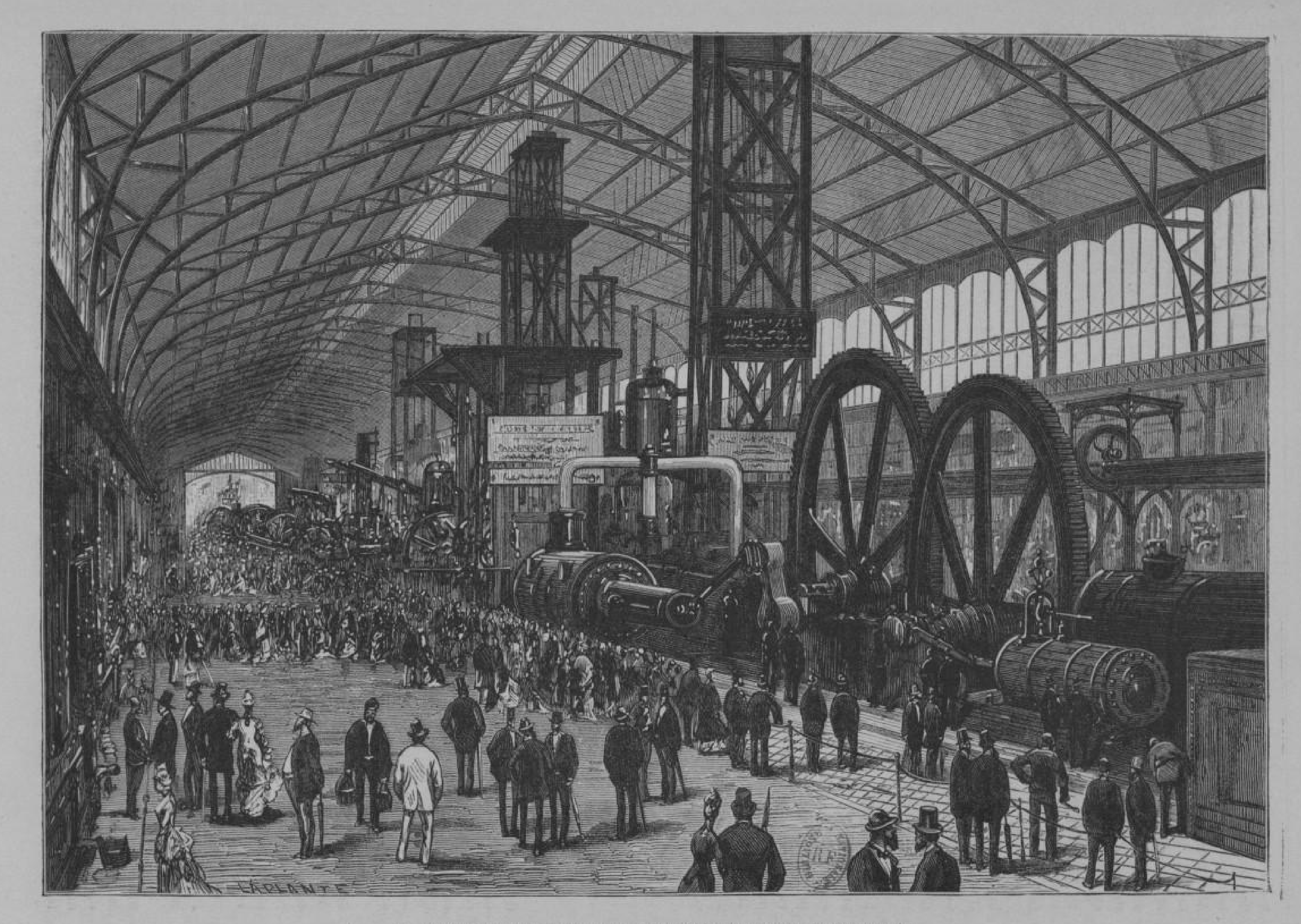
Nous nous arrêtons avec intérêt devant la machine qui découpe le savon et le pèse; devant celle qui transforme une plaque de liége en bouchons, admirablement façonnés, ma foi; devant les machines qui permettent de transvaser les bouteilles, d'enfonçer les bouchons, de faire les sacs, etc. etc...

Notre attention est attirée en même temps sur vingt machines ou appareils curieux: ici, une jeune fille compose un journal, non plus en cherchant dans les casses d'imprimerie la lettre dont elle a besoin, mais en jouant avec les doigts sur un clavier, analogue à celui du piano et dont les notes correspondent aux lettres de l'alphabet. Chaque fois qu'une touche est mise en mouvement, la lettre correspondant à cette touche descend et vient se placer d'elle-même dans un cadre spécial. Il suffira qu'un ouvrier s'occupe de la justification, c'est-à-dire du nombre des lettres et des *blancs* qui constituent la ligne, pour qu'on ait rapidement composé une page de journal. L'inventeur nous assure que sa machine évite en grande partie les accidents typographiques vulgairement connus sous le nom de coquilles. Avec cette machine, l'Europe n'eût pas lu avec stupeur, il y a quelque temps, dans une dépêche officielle relative à la maladie d'un haut personnage: « Le vieux persiste, » alors qu'on avait voulu dire: « Le mieux persiste. »

Asseyons-nous dans une balance d'un nouveau genre: aussitôt que l'équilibre est établi; il suffit de passer un petit carton dans une ouverture pratiquée dans la balance pour que votre poids soit immédiatement imprimé sur le carton. La balance inscrit donc elle-même le poids qu'elle vient de peser, et par conséquent supprime les erreurs si fréquentes dans la lecture des poids....

Voici les appareils dont se servent les mineurs et les plongeurs, ceux qui travaillent sous terre et sous l'eau; voici les lampes de plus en plus perfectionnées qui donnent, disent les prospectus, la sécurité la plus absolue. Ce qui n'empêche pas les accidents d'être toujours aussi fréquents et les explosions de grisou toujours aussi meurtrières. De bien curieux faits concernant ces explosions viennent d'être observés dans les mines de houille, ce n'est pas ici le lieu de vous les signaler. Il vous suffira de savoir que le seul moyen efficace qu'on puisse recommander contre ces terribles accidents consiste dans la ventilation des mines. Des ventilateurs! justement en voici un dont la présence nous a été révélée par le violent coup de vent dont il nous a gratifiés. Puisque le hasard de nos promenades nous a amenés devant ces énormes machines aspirantes et soufflantes, laissez-moi vous faire remarquer combien nous respirons à l'aise dans cette salle bondée de visiteurs. Ce résultat est dû aux puissants ventilateurs qui vont chercher l'air frais au dehors, l'introduisent par d'énormes tuyaux placés sous le plancher de la galerie; en même temps qu'ils refoulent l'air vicié par la respiration, Dans la salle des fêtes, au Trocadéro, les ventilateurs introduisent par heure 200 000 mètres cubes d'air respirable!

Jetons en passant un coup d'œil sur les machines à imprimer. Voyez ce rouleau de papier sans fin, long de plusieurs kilomètres; la machine le saisit, le coupe, l'imprime, le plie de manière à pouvoir être mis sous bande, et vous indique par-dessus le marché le nombre des exemplaires obtenus. Ici, on fabrique des cartes chromo-lithographiques mises à la mode depuis quelques temps par diverses maisons commerciales, et que nos enfants collectionnent avec passion. Le morceau de carton est amené au dessous d'une roue qui porte six pierres lithographiques, enduites de différentes couleurs, et qui viennent successivement le frapper. La première pierre vient marquer sur le carton les parties jaunes du dessin; après qu'elle s'est relevée, on n'aperçoit que des



La galerie des machines françaises, à l'Exposition universelle. (P. 279, col. 1.)

taches jaunes disséminées. La seconde pierre a déposé des taches bleues qui, en certains endroits, se sont fondues avec les taches jaunes en produisant du vert. Abrégeons. Successivement, le rouge, le bistre clair, le gris, le bistre foncé ont été déposés sur le carton, et vous obtenez une image parfaitement nette représentant, par exemple, le palais du Trocadéro. La machine fonctionne sans interruption; mais il va sans dire que le travail préliminaire, celui qui consiste à préparer les pierres de façon que les taches superposées constituent un dessin parfait, a été fait avec le plus grand soin.

Avant de nous retirer, jetons un coup d'œil sur les nombreuses machines qui produisent du froid. Il y a une lutte véritable et pleine d'intérêt entre les divers industriels qui fabriquent la glace. Le prix de revient paraît à peu près le même avec ces différents appareils; 100 kilogrammes de glace coûtent de 2 à 3 francs. Mais les moyens employés sont bien différents. Ici, l'inventeur a utilisé le froid produit par l'air lorsque, fortement comprimé, il est ensuite décomprimé brusquement; cette décompression s'appelle aussi *détente*. La détente de l'air, comprimé primitivement à 2 ou 3 atmosphères, produit un abaissement de température variable de 40 à 50 degrés au-dessous de zéro. Cette machine n'emploie absolument que de l'air et de l'eau.

A suivre. ALBERT LÉVY.

LE PETIT-GRIS

Le petit-gris a partagé avec l'hermine le privilége de figurer dans le blason, d'orner la pourpre et de se mêler à toutes les élégances, depuis le costume des rois et des châtelaines, voire des abbesses, jusqu'à celui des Mogols, qui en ont doublé leur drap d'or. C'était le menu-vair des chroniques; on le nommait ainsi en raison de sa petitesse et de la variété de couleur qu'il présente : dos gris et ventre blanc.

L'animal qui a donné cette illustre fourrure est tout simplement notre écureuil, pris en hiver et dans les pays du nord. Vous avez pu le voir grisonner en France; mais ce n'est que dans les régions froides que le changement est complet. Là-bas, aux premières neiges, sa robe, qui varie beaucoup suivant les lieux et les individus, commence à passer au gris bleuâtre chez les uns, argenté chez les autres. Le manteau change d'abord, ensuite le ventre, puis les pattes, et enfin la tête.

L'écureuil dont nous parlons, celui que vous connaissez tous, habite l'Europe et l'Asie, à partir des latitudes de Grèce et d'Espagne, jusqu'à l'endroit où s'arrêtent les forêts. Chacun sait qu'il vit sur les arbres, où il passe d'une branche à l'autre avec une légèreté merveilleuse : on lui a vu franchir des distances de douze à quinze pas, ce qui fait de cinquante à soixante fois la longueur de son corps.

Sa demeure est aérienne et ressemble à celle des oiseaux. C'est un nid globuleux, artistement construit avec des feuilles, de la mousse, de longues tiges de graminées très-menues, et protégées par une palissade et par un toit faits avec des bûchettes, à l'instar de la fortification des nids de pie. La paroi en est épaisse, le fond élastique et moelleux. En bas, du côté du levant, est une entrée, dont la porte se ferme de manière à être invisible. Au sommet, et abritée par le cône suspendu au-dessus de l'édifice, se trouve une ouverture aussi petite que possible, et par laquelle les habitants prennent la fuite en cas d'alerte.

L'écureuil a plusieurs de ces domiciles placés dans les enfourchures des arbres, et orientés chacun d'une manière différente. Très-sensible aux changements de température, craignant la chaleur, redoutant la pluie, surtout le vent et l'orage, le petit propriétaire occupe l'un ou l'autre de ces gîtes suivant le temps qu'il fait. Il y passe ordinairement la journée avec sa compagne, à laquelle il est très-attaché. Quand vient le soir, ou pendant le jour si la forêt est assez épaisse pour qu'il y ait de l'ombre et de la fraîcheur, le couple va s'ébattre, chercher pâture et faire ses provisions. Il a plusieurs magasins établis dans le creux des arbres, sous des buissons et des pierres, sous des racines, enfin dans quelque trou, et jamais au même endroit; car la prudence est l'un des traits qui caractérisent l'espèce. Dans ces greniers ou dans ces silos, l'écureuil entasse des faînes, des noisettes, des châtaignes, des glands, des amandes de toute sorte qu'il va parfois chercher très-loin; et comme il n'a pas d'abajoue, pas de sac, ni de poche, ce travail l'oblige à des courses nombreuses. Mais il est actif, laborieux et avide; la récolte l'amuse, et la perspective d'une cachette bien remplie décuple sa vigueur.

Les graines forment la base de son alimentation; quand il grignote un fruit, c'est pour en avoir le noyau ou les pepins. Aux semences des arbres, qui pendant l'hiver composent toute sa nourriture, il ajoute en d'autre temps certaines feuilles, des bourgeons, des baies, des champignons, et même des truffes quand il en rencontre. Avec cela, très-friand de chair délicate, il fouille les nids, dont il gobe les œufs, mange les oiselets et parfois la couveuse.

Un ménage d'écureuils a tous les ans de huit à douze petits, même davantage; ce qui explique l'énormité des bandes dont nous parlerons plus loin. La première nichée vient en avril, un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant le climat. Elle est d'abord déposée dans l'habitation la plus douillette; puis changée fréquemment de résidence par mesure de sûreté. Dès que les petits qui la composent sont assez forts, la mère les descend chaque matin et les fait jouer sur l'herbe. Au moindre bruit, elle les emporte un à un avec ses dents, et va les cacher sur

une grosse branche où ils savent parfaitement se tenir. Équilibriste de premier ordre, l'écureuil parcourt sans broncher les rameaux les plus mobiles et ne tombe jamais. C'est une faculté qu'il apporte en naissant. Nous l'avons vu dès le premier âge, il n'avait pas encore les yeux ouverts, et ses pieds et ses mains, presque aussi grands que chez les adultes, savaient déjà saisir.

L'éducation finie, les jeunes vont s'établir dans le voisinage, où les parents viennent souvent les rejoindre avec la seconde nichée. Toute cette jeunesse batifole, ronge, amasse; puis la famille se disperse et chacun s'enferme chez soi.

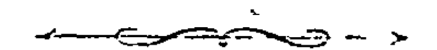
Malgré les provisions, si largement faites, l'hiver n'est pas toujours facile à passer: la neige recouvre les magasins, elle durcit et pas moyen de la rompre. L'écureuil ne dort pas comme la marmotte; la faim l'oblige à sortir; et le jeûne, qui lui a ôté des forces, le rend plus aisément la proie de la marte ou de l'hermine. Néanmoins, dans les grandes forêts de pins, où les cônes restent plus ou moins abordables, l'espèce est toujours très-nombreuse. Elle est généralement sédentaire; mais à certaines époques, — est-ce la famine ou le besoin de changer de lieu qui les pousse? — les écureuils d'un canton émigrent en masse et grossissent leur bande de toutes celles qu'ils rencontrent. Pallas, un grand naturaliste mort en 1811, les a vus se répandre ainsi dans les environs de Tomsk, et non-seulement fourmiller dans les bois, mais pénétrer dans la ville, s'emparer des maisons désertes et envahir la forteresse.

Fourrure très-douce, le petit-gris n'a pas cessé d'être en faveur; il est surtout fort employé en doublure. C'est la Sibérie qui donne le plus estimé. La qualité supérieure se trouve au pays des belles martes, près de Nertchinsk et de Bargoun; il est aussi très-beau dans les hautes montagnes qui séparent le Tchikoï de l'Onon, l'une des sources de l'Amour. Plus grand dans la région de l'hermine, il y est parfois sans valeur, et toujours plus pâle, ce qui est un défaut aux yeux des Européens. Chez nous, plus il est sombre, plus il a de mérite; les Chinois au contraire l'aiment mieux avec des reflets argentés.

D'un prix modique, en raison de son grand nombre, le petit-gris n'en donne pas moins, au commerce des fourrures, une somme beaucoup plus importante que la zibeline et le renard. La Sibérie en envoie tous les ans quatre millions de peaux en Chine, et de deux à trois millions en Europe. Ajoutez à ces chiffres tout ce que la Suède et la Russie prennent chez elles; les forêts de Wologda en procurent à elles seules plus d'un million par an.

La capture se fait avec des piéges, que l'on tend sur les arbres, et que l'on amorce avec de la viande, ou avec du poisson fumé. Chez les Samoyèdes, ce sont les enfants qui s'occupent de cette chasse.

Mme H. LOREAU.



GRANDCŒUR [1]

IV

Où l'on court des bordées.

Le capitaine s'assit en face de la marquise de Kernigal en étouffant un léger soupir. Il trouvait que la séance commençait à devenir longue.

« Comment trouvez-vous le successeur de notre vieux notaire, capitaine ? demanda Mme de Kernigal.

— Très-bien, bon garçon, ayant l'air de s'entendre aux affaires, et pas du tout poseur. J'avais bien une petite démangeaison de lui retirer mes paperasses, je n'aime pas le changement, cependant; mais depuis que j'ai causé avec lui, j'ai vraiment changé d'idée et je crois bien qu'elles resteront dans son étude.

— J'en suis bien aise pour lui. Je m'intéresse beaucoup à ce nouveau ménage. En définitive, cette jeune femme est des nôtres, et nous avons tout intérêt à voir son mari prospérer. Il y a bien des choses modernes dont j'ai pris mon parti, capitaine, je ne veux pas bouder le temps actuel à tort et à travers ; mais je n'aime point à voir s'éteindre ni même descendre les bonnes familles du sol, celles qui ont toujours été à la peine et qui le plus souvent ne sont pas à l'honneur. Vous n'êtes point le premier venu non plus, capitaine, et je sais pertinemment que votre famille est très-ancienne.

— Elle a eu bien des hauts et bien des bas, dit le capitaine, très-satisfait au fond des déclarations de la marquise ; moi-même j'aurais pu lui faire plus d'honneur, si j'avais eu à vingt ans un peu plus de docilité et d'esprit. Enfin telle qu'elle est, je m'en contente. J'ai là-haut dans ma chambre un vieil espadon qui a été envoyé à un de mes ancêtres par François Ier après la bataille de Marignan, ce qui prouve que les gens de mon nom n'étaient pas des lâches, et pas plus tard qu'hier, je relisais un vieux papier qui portait la date de 1640. Cela était écrit par un de mes grands oncles, avocat au parlement, et ma foi, je me demandais ce qu'étaient à cette époque tant de gens qui m'éclabousseraient volontiers aujourd'hui.

— Cela ne se demande pas, dit la marquise, avec un petit geste discret, non, cela ne peut se demander. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut aujourd'hui se maintenir par la force des poignets, même aux positions héréditaires. Autrement le flot passe et nous emporte. Aussi je ne cesse de prêcher aux miens le développement de l'intelligence, le goût du travail, le courage du dévouement Nos fortunes s'émiettent, il faut les étayer avec les éléments mo-

1. Suite. — Voy. pages 234, 250 et 267.

dernes, sans cela nous croulerons. Hélas! j'ai vu qu'il suffisait d'une génération pour changer complétement la position sociale de certaines familles, non pas du pire au mieux, mais du mieux au pire. Qu'un garçon ne reçoive une éducation suffisante, il fait déchoir le nom qu'il porte.

— Certainement, madame, et je sais par expérience combien les commencements influent sur le reste de la destinée. J'aime la marine marchande, j'y ai fait ma fortune; mais sur les vaisseaux de l'État, j'aurai également réussi sans me donner le quart du mal que je me suis donné, mal qui ne m'a pas donné droit au plus mince ruban rouge.

— N'est-ce pas, c'est bien votre avis. J'étais sûr qu'à ce sujet nous avions les mêmes idées, tout à fait les mêmes idées. Aussi cela m'encourage à vous parler d'une affaire bien intéressante, excessivement intéressante. Il s'agit d'une pauvre jeune femme d'une excellente famille, dont j'ai beaucoup connu la mère et qui se trouve veuve, sans ressources pour faire élever comme il faut ses enfants, surtout son fils qui a quatorze ans, qui est pétri d'intelligence et qui ferait certainement honneur à l'éducation qui lui serait donnée. Cette bonne œuvre vous tenterait-elle, capitaine?

— Madame, si vous la faites, c'est qu'elle est bonne et je vous ouvrirai volontiers ma bourse.

— Je ne la fais pas précisément; la jeune femme est fière et ne veut point d'aumônes. Et c'est pourquoi je viens vous trouver; on accepte d'un parent ce qu'on n'accepte point d'un étranger.

— Comment, elle serait ma parente?

— Oui, capitaine.

— En êtes-vous sûre, madame? Je ne me connais plus de parents. Dans les générations qui m'ont précédé, il y avait beaucoup d'enfants uniques, ce qui ne multiplie pas les relations de parenté. Je sais qu'en Bretagne on cousine d'une manière insensée; mais cette vieille mode de s'occuper de parents inconnus, qui ne le sont plus à vrai dire, est bien passée et je n'entends pas la faire revivre. On vous a trompée. Racontez-moi l'histoire qu'on vous a contée et nous verrons bien.

— Voyons, mon cher voisin, vous ne parlez pas sérieusement.

— Très-sérieusement.

— Comment, avez-vous à ce point oublié votre nièce Marie! »

Marie! A ce nom que jamais personne n'avait osé prononcer devant lui, il passa comme une rafale de colère sur le visage bruni du capitaine Jean.

Quelle que soit la passion qui ait une fois touché la fibre intime du cœur d'un Breton de vieille race, que ce soit la haine ou l'amour, on peut être sûr qu'il sera impossible d'y porter le doigt sans la faire vibrer. Mais l'impression violente ne dura qu'une seconde. Les yeux gris du capitaine qui s'étaient enflammés se vitrèrent, son visage se pétrifia en quelque sorte, et il écouta sans sourciller ce qu'il plut à la marquise d'ajouter.

« Je connais de longue date votre rupture, continua-t-elle, je la sais par cœur, mais enfin ce pauvre homme qui vous a séparés est mort, vous l'ignorez sans doute, et Marie est dans une position voisine de la misère. Elle a trop de dignité pour essayer dans un motif d'intérêt d'opérer un rapprochement que son affection persévérante a été impuissante à obtenir; mais je n'ai point de ces scrupules et, en la voyant pleurer devant la nécessité de jeter son fils, un vrai Kérallain je vous le jure, dans un petit établissement scolaire, où il végétera, je me suis dit que je devais porter cette cause à votre tribunal avant de la considérer comme perdue; franchement, capitaine, un homme qui a été nommé Grandcœur doit savoir pardonner. »


Il présenta les londrès à la marquise. (P. 285, col. 1.)

Et la marquise se tut, effrayée elle-même de cet élan qui l'avait emporté au delà des bornes de sa propre délicatesse. Un sourire ironique et glacial fut toute la réponse du capitaine.

« Vous ne ferez rien, vous ne vous laisserez pas attendrir, reprit-elle.

— Non, madame.

— Ah! capitaine, que vous êtes dur à vous-même, car enfin cette enfant que vous avez élevée et qui vous aime toujours serait le charme et la consolation de vos vieux jours.

— J'ai largué tout cela, madame; avez-vous autre chose à me dire? »

La marquise le regarda, la cause qu'elle avait si généreusement embrassée était jugée et perdue.

Elle sentit qu'elle avait tout à fait inutilement rouvert une blessure profonde, incurable, et, dominant sa propre déception, elle dit:

« J'ai à vous parler de la petite affaire du garde maritime de Loguellou, j'ai fait les démarches exigées; mais avant d'entamer ce récit laissez-moi vous demander de ne pas me traiter avec tant de cérémonie. Je sais que vous fumez beaucoup, capitaine, et je ne voudrais pas vous faire jeûner plus longtemps. J'ai dû faire aux idées modernes le sacrifice de connaître l'odeur du cigare, et je vous assure que devant cette fenêtre je ne sentirai aucun malaise. »

Le capitaine s'inclina sans mot dire, prit dans sa poche un large étui de laque, l'ouvrit et machinalement présenta une superbe rangée de londrès à la marquise.

« Merci, merci, dit-elle en riant, mes concessions ne vont pas jusque-là, mon cher voisin. »

Il sourit lui-même de sa distraction, alluma un cigare et écouta poliment les détails de la petite affaire à laquelle il avait été mêlé et qui était très-propre à les faire sortir du sujet embarrassant, que chacun feignit d'oublier.

La fin fut heureusement brusquée par l'arrivée de l'équipage de Mme de Kernigal.

« J'ai vraiment le bonheur d'avoir un cocher très-exact, dit-elle en se levant. Je lui avais dit quatre heures, elles viennent de sonner à l'horloge du bourg, il me semble.

— Oui, madame, mais cette fois il aurait bien pu attendre un peu que ce grain qui menace fût tombé, interrompit le capitaine en regardant le ciel qui à ce moment était devenu d'un noir d'encre.

— Du tout, étant à l'abri je ne redoute pas la pluie qui aura pour excellent effet d'abattre la poussière. »



Elle la tint un instant renversée. (P. 286, col. 2.)

Sur ces paroles, elle prit congé du capitaine, adressa un geste bienveillant à Mère Annette, dont la coiffe s'encadrait dans la fenêtre, monta en voiture et partit.

« Eh bien, eh bien, où court Monsieur ? s'écria Mère Annette en voyant son maître prendre à grands pas le sentier opposé au chemin que suivait la voiture de la marquise de Kernigal; il va pleuvoir à verse, cela commence et il s'en va avec sa belle redingote, ses bottes neuves et son chapeau, du côté de l'Océan. Il va revenir, c'est pas possible autrement. »

Ce fut possible. Le capitaine continua sa promenade malgré le vent d'est qui lui soufflait au visage et malgré la pluie qui tombait par grosses ondées. Mère Annette ferma la fenêtre très-dépitée. Elle avait espéré récolter des compliments sur son dîner et voilà que son maître, pris de son humeur sauvage, s'en allait sous la pluie voir gronder l'Océan. Ce n'était vraiment pas la peine. Mère Annette se

promit bien de le gronder vertement en se servant du prétexte de la redingote qui n'avait pas été taillée ni cousue pour servir de parapluie.

L'absence du capitaine dura plus longtemps que sa colère, et, quand elle le vit revenir avec une tournure fatiguée et une physionomie bourrue, elle courut à sa rencontre pour lui demander ce qu'il désirait pour son souper.

« Un potage, du beurre, du fromage, une bouteille de bordeaux, un oignon, lui fut-il répondu brièvement.

— Cela, monsieur, mais rien qu'en viande froide, avec les seuls blancs du dindonneau, j'ai un très-bon petit souper à vous présenter, » se récria Mère Annette, scandalisée de cet accès de sobriété un jour comme celui-là. Et sans attendre la réponse, elle courut dans sa cuisine et se représenta avec un plat sur lequel la carcasse du dindonneau faisait encore une assez noble figure.

Le capitaine la regarda de travers, murmura entre ses dents, qu'elle l'avait déjà rendu malade avec ses sauces, que toutes ces vieilles cuisinières étaient aussi gourmandes que folles, et, sur ces aimables paroles, s'en alla changer de toilette.

Quand il descendit de sa chambre, il se faisait tard et il trouva servi sur la table de la salle à manger, juste le souper dont il avait dicté le menu. Mère Annette, pendant qu'il mangeait son potage et surtout pendant qu'il mangeait son pain et son oignon, qui grinçait entre ses grandes dents, entr'ouvrit plus d'une fois la porte pour le considérer. Tout à coup elle se détourna vers Marc, le matelot, qui entrait.

« Marc, dit-elle très-gravement, je vois à la mine du capitaine qu'un coup de montant lui fera du bien, allumez la lanterne et allez bien vite lui chercher sa bouteille d'*ammoniaque.* »

Elle finissait à peine de formuler cet ordre que la voix du capitaine s'éleva.

« Ma vieille bouteille d'armagnac

— Je le savais bien, je le savais bien, murmura Annette, monsieur a quelque chose, il sera bu de l'*ammoniaque* ce soir. »

Et saisissant au passage par sa veste Marc, qui avait très-rapidement exécuté son ordre, elle lui prit la bouteille des mains, et pénétrant dans la salle à manger en essuyant soigneusement le goulot avec le torchon blanc qui pendait à sa ceinture, elle dit :

« Voici l'ammoniaque monsieur voici, l'ammoniaque. »

Le capitaine lui prit la bouteille des mains, sans relever le *lapsus linguæ* qui était une de ses joies, se versa un petit verre, puis il alluma sa grande pipe.

« Je ne sais pas ce qu'il a ce soir, dit Mère Annette, je ne sais pas ce qu'il a, mais il n'y a pas moyen que je lui glisse un mot de mon dîner. C'était un beau dîner pourtant, un bon dîner. Pour qu'il ne m'en parle pas, il faut qu'il y ait quelque anguille sous roche, heureusement que la bouteille d'ammoniaque est bien entamée. »

Elle l'était ; néanmoins de petit verre en petit verre le capitaine pénétra jusqu'au fond. Il ne descendit pas jusqu'à l'ivresse ; quand il se leva de table, il avait le pas ferme et la langue libre. Cependant sa physionomie était empreinte d'une assez singulière expression et il chantait entre ses dents un refrain de sa jeunesse, qui ne se présentait guère à sa mémoire que les jours où le vieil armagnac faisait des siennes.

« Hélas ! elle a fui comme une ombre en me disant : je reviendrai.

— Bonsoir, monsieur, bonne nuit, » lui cria Mère Annette en entr'ouvrant la porte de sa cuisine.

Mais il montait l'escalier et sourd à tous les appels il chantonnait.

« Hélas ! elle a fui comme une ombre.

— Une ombre, une ombre, marmotta Mère Annette, l'ombre aussi, il y a quelque chose ! » Elle prit sa lumière, marcha à pas de loup vers la table, prit la bouteille d'armagnac et la tint un instant renversée entre ses yeux et la lumière, et, hochant gravement la tête :

« Heureusement, bien heureusement, qu'elle était entamée, » prononça-t-elle.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LES MEUBLES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Le groupe qui comprend le mobilier et ses accessoires est l'un des plus brillants, des plus attractifs et aussi l'un des plus artistiques. Les meubles, les cristaux, la céramique, les bronzes, font partie des classes qui le composent et que nous nous proposons d'étudier. Aujourd'hui nous nous occuperons des meubles, sur lesquels il nous semble qu'il y a bien à dire.

Si l'on ne s'arrête qu'à l'aspect général de cette exposition, l'impression est satisfaisante. Les meu-

bles sont d'un grand luxe artistique, et les fabricants ont rivalisé pour faire splendide. Mais si l'on examine plus à fond, on est promptement frappé d'une chose, l'uniformité de fabrication des meubles exposés; en effet, il semble que les fabricants se soient donné pour mot d'ordre : de la Renaissance, beaucoup, du Louis XIV, du Louis XV et du Louis XVI, un peu. Mais pas une idée neuve, pas une tentative de style nouveau; de la copie, de la magnifique copie, je le veux bien, mais rien que cela.

Pas plus qu'en 1855 et en 1867, l'industrie du mobilier n'a voulu marcher dans une voie nouvelle. L'imitation lui suffit, elle ne cherche pas à créer.

Si vous êtes favorisé de la fortune, demandez un lit, un dressoir, un bahut style Henri II. On en a mis partout, il n'y a que l'embarras du choix. Voici tout un ameublement en noyer avec incrustation de marbre vert : cette crédence en bois d'ébène avec gravures ne vous coûtera que la modique somme de 10000 francs ; voici encore un bahut en ébène et buis, marqueterie renaissance, que les artistes du temps ne refuseraient pas de signer et dont le prix, j'imagine, ne doit pas être moindre. Voulez-vous du Louis XV? Prenez ce lit en noyer incrusté de corail, le fabricant vous l'offre pour la bagatelle de 6000 francs..

En somme, celui qui possède une grande fortune peut se donner la satisfaction de réunir dans ses appartements une copie spécimen de tous les styles, excepté de celui de notre époque, parce que notre époque n'en a pas.

Quant aux meubles ordinaires adoptés par les classes et par les bourses moyennes, sans caractère, sans élégance, ils sont un produit bâtard et disgracieux des styles Louis XIV et Louis XVI, dont ils ont pris la lourdeur et rejeté la coquetterie, sans parvenir malgré cela à se donner ce cachet particulier qui fait le style.

Il est certain que chaque style nouveau n'est qu'une transformation d'un style ancien. Dans les arts il n'est guère de créations absolues, et l'on peut toujours suivre la filière des transformations.

Ainsi, en remontant dans la plus haute antiquité, nous voyons que les lits, chez les Égyptiens, du moins ceux des grands personnages, étaient fort somptueux, le plus communément en bois de cèdre orné de gravures, de peintures, et posés sur des supports décorés de la même manière; ces lits étaient recouverts de riches étoffes, quelquefois les bois les plus précieux n'étaient que la doublure du lit, lequel était creusé dans le granit ou le marbre, ornementé d'un sphinx à chaque coin. Les Égyptiens avaient aussi des siéges en bois tourné, rehaussé de peintures ; un carré de cuir recouvert de nattes servait de fond aux siéges. La table des Égyptiens était également faite en bois précieux ; il y en avait même en marbre et en métal taillé. Le coffre était en usage chez les Égyptiens et leur ameublement se complétait par des trépieds, des vases pour brûler des parfums, des lumiuaires de pierre, de marbre ou de bronze, des nattes, des courtines et des tentures.

Les Hébreux emportèrent en Judée les arts et les habitudes de leurs anciens maîtres, et ils en acquirent d'autres qui leur furent communiqués par le voisinage des peuples asiatiques. Telle fut celle de manger à demi couchés, le coude appuyé sur des coussins, coutume qui leur fut reprochée en ces termes : « Malheur à ceux qui mettent les coussins sous le coude de chacun. » Les Hébreux, après leur délivrance, fabriquaient donc des lits de table que l'on dressait spécialement pour le repas, et d'autres pour le sommeil, que l'on enfermait hermétiquement dans des rideaux d'un tissu très-clair qui laissait pénétrer l'air mais non les moustiques. Ces rideaux nommés *conopea* correspondaient exactement à ce que nous appelons *moustiquaire*. C'est un de ces rideaux que Judith détacha du lit d'Holopherne.

L'habitude de manger à demi couché passa des peuples de l'Asie chez les Grecs dont le goût artistique se développa vite et surpassa promptement celui de leurs initiateurs. Non-seulement ils eurent des lits de table fort élégants, mais ils inventèrent un grand nombre de siéges, bancs, tabourets, chaises, guéridon, meuble qui servait à la fois de dressoir pour les collations, et de chiffonnier aux femmes. Les Grecs avaient aussi le coffre ou bahut, puis de petits coffrets nommés *kibôtos*.

Chez les Romains, le mobilier devint d'une somptuosité qui atteignit son apogée à l'époque des douze Césars, de laquelle date la fabrication de *petits meubles* comme nous en avons tant aujourd'hui. Lorsque les Romains s'établirent dans les Gaules, après la conquête, ils y apportèrent leur meubles. Mais lors de l'invasion des Germains, leurs meubles furent détruits ou dispersés et le goût artistique complétement anéanti dans les Gaules.

Les meubles des nouveaux maîtres étaient tout à fait rudimentaires, et jusqu'au XIIIe siècle ils sont l'œuvre du charpentier plutôt que de l'ébéniste ou même du menuisier.

Mais voici l'époque des croisades, et l'Europe, mise en rapport avec l'Orient, s'initie à la civilisation arabe. Venise fut l'initiatrice de cette civilisation qui se répandit promptement dans toute l'Europe et produisit cette époque de merveilleuse fièvre artistique que l'on appelle la renaissance.

En France, cette renaissance commença avec le règne de François Ier et la venue des princesses italiennes. Il y eut à ce moment un retour vers l'antiquité. Elle ne fut pas copiée servilement; on s'en inspira en lui adjoignant une grâce plus légère, la richesse orientale et l'originalité du gothique. De tous ces éléments naquit un style nouveau.

Les meubles devinrent plus intimes, plus appropriés aux nouveaux besoins créés par le développement du goût, de la culture intellectuelle. De cette époque datent les crédences, les armoires, les biblio-

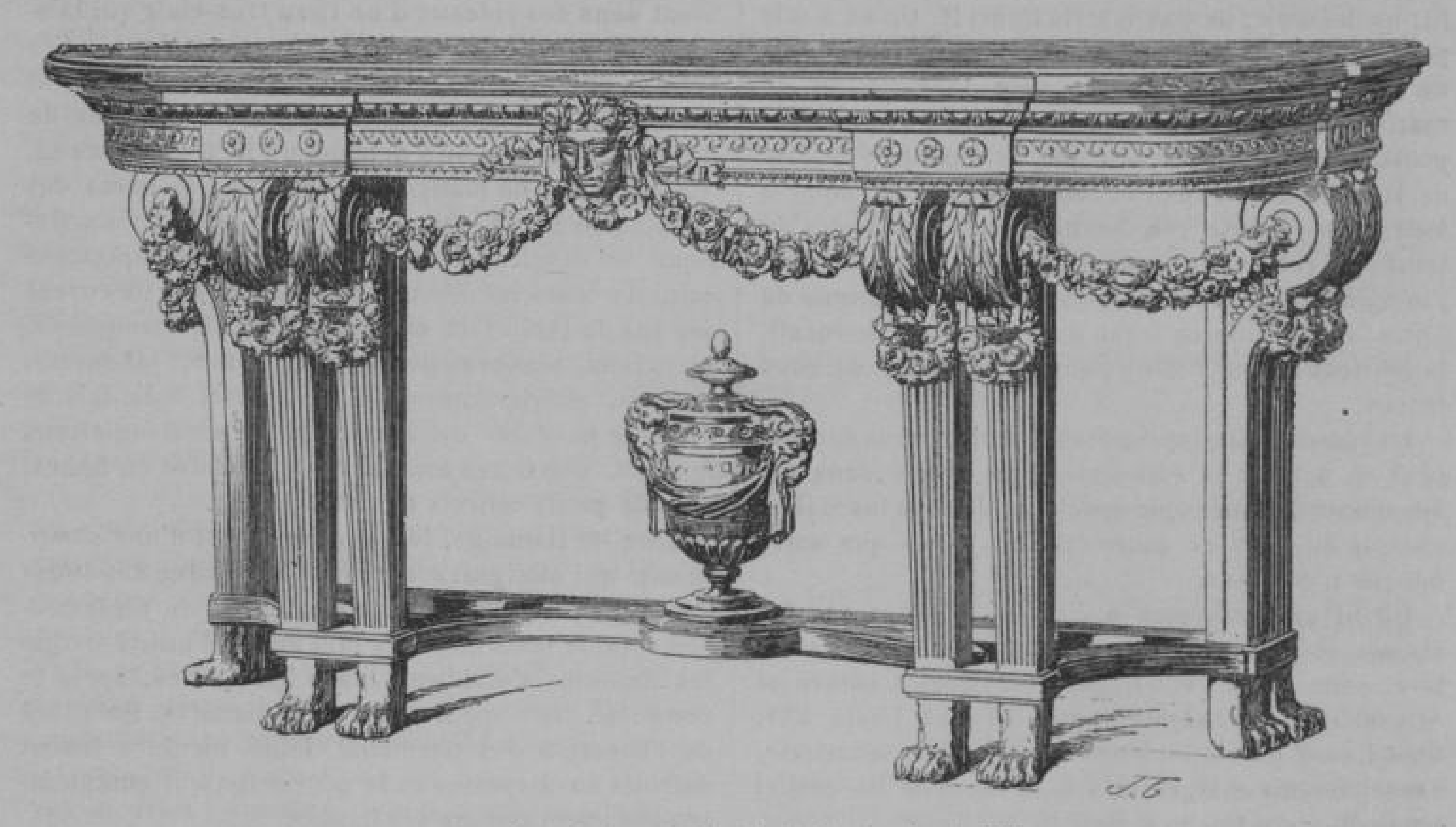
thèques, les coffrets, les grands écrins, enfin une variété de meubles de toute sorte, pour tous les usages, admirablement sculptés, incrustés de bois rares, de nacre, de marbre, de lapis-lazuli, et décorés d'émaux ou de motifs en bronze. C'est la sculpture qui domine dans la première période de la renaissance, puis vient l'incrustation, la marqueterie.

Le mobilier tomba en décadence à la fin du XVI[e] siècle, parce que les guerres de religion amenèrent la ruine, et que la misère ne permet pas les préoccupations d'art et de bien-être. Sous Henri IV et sous Louis XIII, le mobilier devient lourd, triste, les bois précieux sont remplacés par le châtaignier, et les meubles restent nus, faute d'artisans pour les sculpter.

Mais sous Louis XIV, le mobilier renaît grâce au célèbre *Boule*, qui possède à un degré incomparable l'art d'incruster le bois. Les essences les plus rares sont de nouveau employées. La marqueterie fait merveilles, et la richesse du mobilier atteint un degré inouï.

Au XVIII[e] siècle, le style sérieux de Boule fait place au style rocaille, qui est la plus haute expression de la fantaisie coquette et surtout baroque, mais aussi de l'entente admirable des véritables lois du comfort. Jamais les siéges ne furent si moelleux ; on les rembourre, on les capitonne, on arrondit leurs formes, on renverse leurs dossiers pour leur faire prendre les courbes du corps. Les lits sont entourés de trois côtés de dossiers rembourrés. Les pieds des crédences, tables diverses, petits meubles pour tous usages sont ondulés, et l'on couvre les meubles d'une plaque de marbre blanc ou rose avec application de cuivre sur les bords. A cette époque commence l'usage du bois de rose pour placage et aussi de la laque que l'on marie avec l'incrustation.

Mais avec le règne de Louis XVI, le mobilier se transforme encore une fois. On retourne à la forme grecque, en lui donnant toutefois plus de grâce avec plus de simplicité. On revient à la sculpture. Et si on ne rejette pas le comfort, du moins on lui donne un aspect plus sévère. Pour ornementation, des cannelures, des colonnettes, des culots d'Achante ou de laurier, des rosaces inscrites dans un carré, des boudins, des perles et des rubans dans les moulures, toute cette ornementation est en cuivre doré.



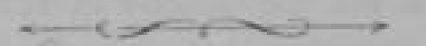
Console en bois sculpté et doré, époque Louis XVI.

Les meubles de la République, de l'Empire et de la Restauration furent une imitation sèche, lourde, raide, sans grâce, des styles grecs et romains.

Aujourd'hui, nous l'avons dit, les meubles de luxe sont la réédition de tous les styles. Quant aux meubles ordinaires, non-seulement ils sont sans grâce, mais encore ils manquent de solidité, parce qu'ils sont faits de placage et de moulures rapportées et collées simplement au lieu d'être enchâssées.

L'industrie du mobilier aura-t-elle encore une renaissance, et cette renaissance donnera-t-elle satisfaction tout à la fois aux désirs artistiques et aux besoins de comfort et d'économie ? Nous le désirons sans trop l'espérer.

RICHARD VALOGNE.





L'oncle Placide les prit sous sa protection. (P. 290, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XI

A bord du *Coyote*. — Les caprices d'un tyran. — Charité de l'oncle Placide et d'Émile. — Mademoiselle Marthe. — Souffrances et remords du sieur Alfanègre (de l'Ardèche).

Si le colonel, en prononçant ces trois mots, entendait faire l'oraison funèbre des malheureux qui avaient trouvé une mort horrible dans la catastrophe de la *Columbia*, il faut convenir que l'oraison funèbre était un peu maigre et un peu sèche, comparée à la grandeur du désastre. Mais comme le colonel n'avait pas un grand fonds de sympathie naturelle pour les autres hommes, ni une provision bien abondante de pitié pour leurs souffrances, il donnait ce qu'il pouvait, et on ne pouvait pas lui demander davantage.

Si ces trois mots s'appliquaient nommément à MM. King et Triquet, le colonel se mettait bien inutilement en frais de commisération. Ces messieurs étaient parfaitement gais et bien portants à bord du *Coyote;* ils ne souffraient ni l'un ni l'autre des atteintes du mal de mer; en revanche, ils s'employaient avec un grand zèle à venir en aide aux victimes de ce terrible fléau.

Tyran bizarre et fantasque, le mal de mer semble prendre un malin plaisir à déjouer tous les calculs humains par la bizarrerie de ses choix et l'inattendu de ses exceptions, lorsqu'il compose sa liste de victimes humaines. Il n'admet point ces divisions que nous nous efforçons d'établir entre les voyageurs de l'arrière et les voyageurs de l'avant; il fait comme Molière, et prend son bien où il le trouve. Il voit un colosse qui se confie dans sa force, et il s'amuse à le terrasser en le touchant seulement du bout de sa baguette invisible; il aperçoit dans un coin un émigrant malingre et souffreteux, déjà malade de l'appréhension du mal, et il fait exprès de l'épargner; il interrompt brusquement les meilleures plaisanteries, coupe en deux les récits les plus émouvants et inspire aux plus gourmands une horreur invincible de la table la mieux servie.

Comme la mer était grosse au départ du *Coyote*, l'appel des condamnés commença dès les premiers tours de l'hélice. Soit pour suivre l'ordre alphabétique, soit pour ouvrir l'hécatombe par une victime bien dodue et bien grasse, le mal de mer désigna Alfanègre. Obéissant à l'appel mystérieux du dieu tout-puissant, Alfanègre pâlit et se sentit pris d'un désir soudain de fuir la société des hommes et la douce lumière du jour. Son exemple fut suivi peu à peu par une douzaine de voyageurs et de voyageuses, car il y avait des dames à bord du *Coyote*.

La femme d'un ingénieur français s'en allait rejoindre son mari à Chicago avec ses trois fillettes et une gouvernante anglaise. La gouvernante an-

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257 et 273.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

glaise, quoiqu'elle fût de taille à entrer dans les horse-guards, fut appelée soudain par le dieu, et répondit : « Oh ! » et se déroba à ses devoirs professionnels avec un sans-gêne et une rapidité de locomotion si inusitée, que les trois petites filles se regardèrent, stupéfaites. La femme de l'ingénieur pâlit à son tour, et les trois petites filles, momentanément orphelines, auraient été abandonnées à elles-mêmes si l'oncle Placide ne les eût prises sous sa protection. Ce n'est pas une petite affaire d'amuser et de distraire trois petites filles, surtout quand on n'a aucune idée de ce que c'est que le caractère d'une petite fille. Mais l'oncle Placide avait un grand fonds de bonté, et la bonté, plus ingénieuse et plus inventive que la plus fertile imagination, l'aida à se tirer d'affaire. D'ailleurs, Émile vint à son secours, et, depuis qu'Émile avait pris son parti de ne plus se battre, — du moins pour le moment il l'avait pris en brave, sans arrière-pensée, sans bouderie, — il était redevenu gai comme un enfant.

L'oncle Placide avait envoyé à la mère une des femmes de service, d'abord pour prendre soin d'elle, ensuite pour lui faire savoir qu'elle pouvait être sans inquiétude sur le sort de ses enfants.

Quand cette femme entra dans la cabine, la gouvernante anglaise appelait la mort à grands cris; la mère des trois enfants pleurait de désespoir, à l'idée de son impuissance. « Mes enfants? dit-elle d'une voix éteinte; où sont mes enfants?

— Bellement, ma petite dame, dit la femme de service sans s'émouvoir, bellement, ne pleurez pas; vos petites sont bien portantes; elles jouent comme des amours et elles rient comme de petites hirondelles. Il y a un vieux monsieur qui s'en occupe, un vieux monsieur du bon Dieu, avec une belle figure si bonne que ça réjouit le cœur d'une mère. Car, moi aussi, je suis mère; allons, ma petite dame, allons; faites une risette, rien que pour montrer... Tenez, les voilà, vos amours ! Embrassez votre maman, mes petites, et puis retournez avec le monsieur, parce qu'il faut que maman se repose : elle est très-fatiguée. »

Les petites filles embrassèrent leur maman avec de petits airs contrits, et, comme la plus petite demeurait immobile devant la couchette, un doigt dans la bouche et une de ses petites mains potelées derrière le dos, l'aînée s'impatienta et dit : « Viens-tu, Marthe? »

Marthe secoua gentiment la tête en regardant sa maman, et lui dit à demi-voix : « Il est joliment gentil, va, Émile!

— Oh ! Marthe, » s'écria avec indignation la sœur aînée, jeune personne de dix ans et demi, choquée de la familiarité de ce langage. « Oh ! Marthe, si miss Mac Bokum t'entendait ! »

Marthe tourna la tête, et fit une petite moue qui se changea en un sourire malicieux quand elle vit miss Mac Bokum qui n'avait plus l'air d'être de ce monde et qui demandait aux solives du plafond des pastilles de menthe et l'Océan pour tombeau ! (A watery grave !)

« Fi ! que c'est laid ! reprit la sœur aînée.

— Tu n'as que trois ans de plus que moi, reprit Marthe avec un hochement de tête belliqueux, et je n'ai que faire de tes leçons, mademoiselle ! »

Mme de Randal, la mère des trois petites filles, ne put s'empêcher de sourire; mais, comme elle se sentait incapable de parler, elle fit de la main un signe languissant pour demander qu'on la laissât seule.

Marthe, encouragée par le sourire de sa mère, lui prit la main qu'elle porta à ses lèvres; puis elle se pencha sur la couchette jusqu'à l'oreille de la malade et lui dit tout bas : « N'est-ce pas que nous l'inviterons à venir chez nous ? »

Soit que Mlle l'aînée ne trouvât rien d'inconvenant dans cette proposition, soit qu'elle voulût ménager son autorité, toujours contestée par Mlle Marthe, elle sortit sans rien dire, emmenant la cadette qui ne lui résistait jamais.

Alors seulement Marthe se décida à suivre ses sœurs. La femme de service l'arrêta au passage, la prit dans ses bras et lui planta un gros baiser sur chaque joue.

Marthe secoua ses belles boucles brunes, rendit résolûment baiser pour baiser à la femme de service, et lui dit : « Voyons, est-ce qu'il n'est pas gentil, Émile?

— Très-gentil, dit la bonne femme en souriant, et décoré, à son âge !

— Vous voulez parler de cette chose jaune à la boutonnière! demanda familièrement la petite fille.

— Oui, ma mignonne; quand on porte ce ruban-là, c'est qu'on s'est battu contre les ennemis.

— Les Prussiens ? demanda Marthe avec feu.

— Oui, ma chérie.

— Il s'est battu contre les Prussiens qui ont fait pleurer maman, là-bas, à Rouen ! Alors, c'est décidé !

— Qu'est-ce qui est décidé, ma belle petite frisée?

— Savez-vous garder un secret? demanda la belle petite frisée, d'un air si sérieux que la bonne femme ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, oui, dit-elle, je sais garder un secret.

— Eh bien ! c'est décidé ! c'est lui que j'épouserai, plus tard, quand je serai grande. Je vous permets de le dire à maman, quand elle sera mieux, parce que je n'ai jamais eu de secrets pour maman; mais je ne veux pas que vous le disiez à Mme la princesse; Mme la princesse, c'est ma sœur aînée qui prend des airs avec moi.

— En finiras-tu? » cria Mme la princesse, qui commençait à perdre patience dans le couloir.

Marthe ne daigna pas répondre; mais elle se mit en devoir de rejoindre Mme la princesse, en protestant, contre les grands airs de ladite Madame, par des mouvements de tête qui faisaient danser ses belles boucles, et par un balancement de jupe tout

à fait provoquant. A ces provocations de la petite insurgée, Mme la princesse répondit par un ricanement de mépris et par un haussement d'épaules très-significatif, que la cadette, pour lui complaire, répéta à son tour, mais avec beaucoup moins d'énergie.

Le mal de mer, voyant que l'oncle Placide et son neveu s'adonnaient de tout cœur à une véritable œuvre de charité, se dit sans doute qu'ils méritaient quelque indulgence. Pour cette raison-là ou pour toute autre qu'il jugea valable, il les effaça de sa liste et n'exigea d'eux aucun tribut.

Mais, par exemple, afin de ne pas tout perdre avec eux, il exigea une taxe double du sieur Alfanègre (de l'Ardèche).

Pendant les quatre premiers jours de la traversée, le corps d'Alfanègre, comparable à un tonneau mal arrimé, roula de droite à gauche et de gauche à droite, presque sans repos ni trêve.

Dans la tête du sieur Alfanègre, du moins à ce qu'il lui semblait, une légion de personnages mystérieux râclaient de la pierre, aiguisaient des scies, broyaient du ciment, jouaient de toutes sortes d'instruments et particulièrement du tambour et du fifre.



A l'assassin? cria Alfanègre. (P. 292, col. 1.)

De la bouche du seigneur Alfanègre s'échappaient des vagissements comparables à ceux d'un enfant qui perce des dents, des mugissements, des adjurations, des prosopopées, des cris de naufragé.

Dans la conscience du sieur Alfanègre se jouait un drame intime, dont les principaux personnages était le Remords et la Peur. La peur de mourir surexcitait le remords, et le sieur Alfanègre se promettait bien, s'il en revenait, de ne plus mentir, de ne plus boire en cachette, de ne plus jamais mettre ni les manchettes ni les cravates de Monsieur, de ne plus se faire passer pour l'ami de Monsieur, de travailler désormais comme un nègre et même comme deux nègres s'il le fallait, de ne plus faire le malade pour rester plus longtemps le matin dans la douce chaleur du lit, de ne plus se plaindre des rhumatismes qu'il n'avait pas, de ne plus prendre de sucre dans le sucrier de Monsieur, de ne plus se faire passer pour un héros, jamais! jamais!

Surtout, oh! surtout! aussitôt qu'il pourrait se lever, il se traînerait jusqu'à la cabine de M. Clodion, et là, à deux genoux, il lui ferait l'aveu de ses tentations et de sa chute; il lui raconterait toute l'histoire du billet de cinq cents francs qu'il lui avait volé, car il ne disait plus « emprunté » maintenant. Puisqu'il était condamné à mourir au milieu de ces odieux supplices, il mourrait du moins plus tranquille.

Mais, comme dit le proverbe, « il y a loin de la coupe aux lèvres ». Il ne suffit pas toujours de vouloir réparer sa faute pour y parvenir, et souvent, dès le premier pas, le coupable se trouve pris dans un un engrenage si serré qu'il lui est impossible d'en sortir.

Le misérable Alfanègre allait l'apprendre à ses dépens.

XII.

M. Alfanègre fait la connaissance d'un singulier personnage. — Étranges propriétés de l'œil droit de M. Jourdy.

Le cinquième jour, la mer étant redevenue plus calme, le sieur Alfanègre se réveilla de son long cauchemar, se frotta les yeux, secoua ses oreilles, et demanda à haute et intelligible voix ce que cela signifiait, et si l'on n'allait pas bientôt servir le déjeuner!

Un bruit extraordinaire retentit au-dessus de sa tête; le bruit d'un ronflement sonore coupé en deux par un réveil subit, et terminé au point de section par un *rinforzando* éclatant, suivi d'un silence et peu après d'une véritable bordée de malédictions lancées par une voie rude et grossière. Ces malédictions étaient à moitié étouffées dans les plis d'une couverture de laine.

« Qu'est-ce que c'est que ça?... s'écria Alfanègre avec un mélange de stupeur et d'effroi.

— Attends un peu, tu vas le savoir! » hurla d'en haut la voix grossière qui s'était dégagée cette fois des plis de la couverture de laine.

Il y eut un bruit d'étoffes froissées contre des planches, et tout à coup partit d'en haut un objet qui vint cingler à plusieurs reprises la joue droite d'Alfanègre. Cet objet, manœuvré comme un knout d'un nouveau genre, Alfanègre reconnut que c'était un pantalon, car il se terminait par des bre-

telles qui formaient les lanières du knout. La force motrice, toujours cachée dans les régions supérieures, devait être considérable, attendu qu'à chaque fois les bretelles sifflaient comme des couleuvres.

« A l'assassin! cria Alfanègre en se pelotonnant dans le fond de son lit pour éviter les morsures des bretelles irritées.

— Comment! s'écria la voix grossière, cet animal m'empêchera de dormir pendant toute la nuit et il ne me laissera même pas reposer le matin. Tu vas avoir affaire à moi, gredin! »

Alfanègre croyait rêver. Cependant, entre ses yeux et la lumière venant des hublots, il se produisit un phénomène étrange, et les objets suivants apparurent successivement du haut en bas, en sombre sur le fond de lumière : d'abord une longue paire de jambes recouvertes de bas drapés; ensuite un caleçon bouffant en flanelle écarlate; ensuite une vareuse à capuchon, d'un bleu foncé, en étoffe velue; ensuite une barbe rousse; ensuite une figure irritée, ornée d'un œil unique. Quand les pieds touchèrent le sol, la barbe rousse et l'œil unique se penchèrent sur le hamac d'Alfanègre, et l'œil unique exprima un profond étonnement.

« Tiens, tiens, tiens! dit la voix grossière; tu ne divagues donc plus, maintenant! te voilà donc ressuscité, mon gros père!

— Savez-vous à qui vous parlez? demanda Alfanègre, indigné de la liberté d'allures de l'homme à l'œil unique.

— Oh que oui! » dit la voix grossière; la barbe rousse s'approcha tout près de la main d'Alfanègre, qui la retira avec dégoût; quant à l'œil unique, il se fixa sur Alfanègre avec une méchanceté infernale, et la voix grossière, diminuant avec intention son volume, descendit à une sorte de chuchotement familier, où les S sifflaient comme des vipères : « Si je le sais! répéta la voix, je le crois bien que je le sais! Je parle à un domestique qui vole le sucre de son maître; qui met ses cravates et ses manchettes, qui boit son eau-de-vie et qui ment comme un arracheur de dents.

— Chut! murmura Alfanègre épouvanté, en joignant les deux mains; ne me perdez pas, je vous en prie!

— Te perdre! répondit la voix sifflante; il y a longtemps que je l'aurais fait si j'avais intérêt à le faire. Mais je n'y ai réellement pas d'intérêt, à moins que tu ne m'y forces.

— Comment pouvez-vous savoir...?

— Imbécile, répondit la voix sifflante, quand on a des secrets comme ceux-là, on s'arrange pour ne pas rêver tout haut pendant des heures et des journées.

— Est-ce que mon maître est venu me voir? demanda Alfanègre, saisi de terreur à l'idée que M. Clodion avait peut-être entendu ses aveux.

— Le vieux est venu souvent dans les commencements, répondit l'homme à l'œil unique, et il apportait pour toi des pastilles de menthe et des citrons. Si je voulais mentir, ce qui ne me serait pas bien difficile, je n'aurais qu'à te dire que je t'ai fait sucer les citrons et croquer les pastilles, et que tu ne t'en souviens plus, parce que tu avais le délire. J'aime mieux te dire la vérité, c'est moi qui me suis régalé de toutes ces bonnes choses; tu me devais bien cela pour les nuits blanches que tu m'as fait passer. D'ailleurs, tu vois que le remède a agi tout de même, puisque te voilà guéri. Quand ton maître est venu te voir, tu ne divaguais pas encore, et quand tu as commencé à divaguer, il a vu que ce n'était pas la peine de revenir; je me suis chargé de veiller sur toi et de lui donner de tes nouvelles. Maintenant, mon gros père, nous avons des comptes à régler. Je te préviens que, quand il me tombe un secret entre les mains, je m'arrange toujours pour en tirer quelque petite chose. Tu as parlé de sucre volé, mais le sucre me fait mal aux dents; tu as parlé de cravates et de manchettes, mais je ne porte pas souvent de cravates et jamais de manchettes; en revanche, tu as parlé d'eau-de-vie, j'aime l'eau-de-vie, moi aussi, et je ne serais pas fâché de trinquer avec toi, à la santé de Monsieur!

— Je n'ai pas d'argent sur moi, dit Alfanègre d'un ton piteux, je vous assure.

— C'est bien vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. »

L'homme fouilla dans la poche de sa vareuse et en tira un porte-monnaie, qu'Alfanègre reconnut pour le sien. Sans lui laisser le temps de faire la moindre réflexion ou de se récrier, l'homme le lui jeta en plein visage.

« Tu vas bien! toi, pour un nouveau converti, dit-il de sa voix grossière avec un ricanement plein de mépris. Tu as juré de ne plus mentir, et la première chose que tu fais c'est de mentir avec une effronterie, de me mentir à moi, qui sais tout! Voilà ton porte-monnaie, il y a dedans soixante francs en or. Ou plutôt, il y avait soixante francs en or. »

Alfanègre l'écoutait, d'un air stupide et atterré, essayant de recueillir un peu ses idées, qui s'en allaient à la débandade. Cependant il eut comme une lueur d'espoir, car l'homme à la vareuse n'avait pas dit un mot des cinq cents francs.

« Soixante francs en or, est-ce bien cela? demanda l'homme en appuyant sur chaque syllabe avec le calme et la minutie d'un comptable méticuleux.

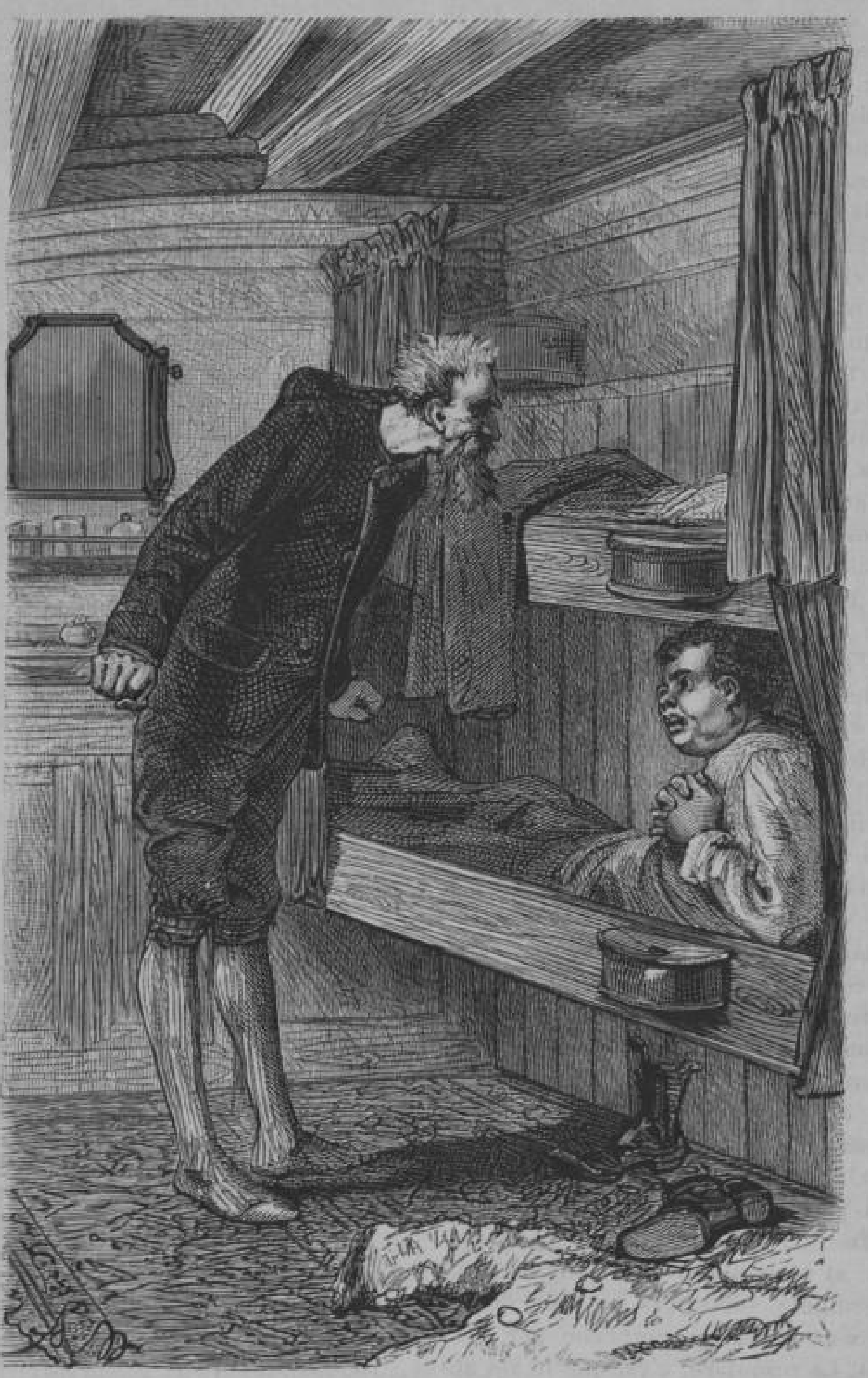
— C'est bien cela, bégaya Alfanègre.

— Les bons comptes font les bons amis, reprit l'autre avec sa voix de comptable; il y avait soixante francs, mais il n'y en a plus que cinquante-cinq; car il en faut défalquer cinq, prix d'une bouteille de bonne eau-de-vie, que je t'ai administrée en différentes fois pour calmer tes souffrances et aussi pour te délier la langue. Le vieux monsieur avait fait de moi ton garde-malade en titre; il aurait mieux fait de m'appeler ta nourrice. Tudieu! l'ami,

comme tu te jettes sur le biberon, même les yeux fermés! Si tu m'en veux croire, à l'avenir tu te défieras de la bouteille. Mais revenons à nos moutons et récapitulons : 1° Tu grilles d'ouvrir ton porte-monnaie, mais tu n'oses pas l'ouvrir devant moi. Ne te gêne pas, mon garçon; car, moi, je ne suis pas un voleur : la preuve, c'est que tu trouveras là-dedans les cinquante-cinq francs en or, plus le billet de cinq cents francs à l'endroit même où tu l'avais caché. Eh bien, qu'est-ce qui te prend?»

Alfanègre venait de perdre sa dernière espérance, et il s'était rejeté en arrière en sanglotant, les deux mains sur la figure.

« Ne fais pas la bête, reprit l'homme avec un sourire ambigu. Tu te crois perdu, parce que j'ai découvert le petit coin aux cinq cents francs et que je... sais d'où ils viennent. Je suis bon prince, je n'ai pas envie de te perdre si tu te montres raisonnable, et si je continue ma petite énumération, c'est pour bien te montrer ce que je ne suis pas, moi; après cela, je te dirai qui je suis et le petit service que j'attends de toi; 2° Je ne suis pas un menteur, moi : la preuve, c'est que je t'ai dit sans hésiter ce que j'avais fait des pastilles de menthe et des citrons; 3° Je ne suis pas un ivrogne, moi : la preuve, c'est que je n'ai pas touché à la bouteille, et c'est par pure plaisanterie que je t'ai parlé de mon goût pour l'eau-de-vie. Je suis sobre par principes, parce qu'il n'y a que les gens sobres qui ne laissent pas échapper leurs secrets. Voilà ce que je ne suis pas. Cesse de geindre le nez contre la cloison, tourne-toi de mon côté et regarde-moi en face. »


L'œil unique exprima un profond étonnement. (P. 292, col. 1.)

Tout en parlant, l'homme avait rouvert celui de ses deux yeux qui paraissait condamné à tout jamais; à l'aide d'un petit peigne de poche, il avait séparé sa barbe rousse et s'en était fait deux favoris qui lui donnaient l'air d'un négociant respectable. Ses deux yeux exprimaient la bienveillance et l'honnêteté, et tous les muscles de sa face, soit dans le détail, soit dans l'ensemble, complétaient cette expression d'honnêteté et de bienveillance; la voix elle-même avait subi une incroyable transformation. C'était le même homme, et ce n'était pas le même homme. De sa vie, Alfanègre, qui fréquentait les petits théâtres, n'avait vu un si habile comédien. L'homme, sans se presser, enfila ses bottes et son pantalon; ensuite, il se fit les ongles avec une lenteur calculée pour accroître l'angoisse et l'impatience nerveuse d'Alfanègre.

« Monsieur Alfanègre, dit-il enfin avec onction en venant s'asseoir au chevet d'Alfanègre, je m'appelle Jourdy et je suis de la police. Ne vous effrayez pas de mon titre officiel; vos petits secrets resteront entre nous, si, comme je l'espère, vous êtes un

homme raisonnable, si vous comprenez bien votre situation et si vous voulez m'aider dans la tâche à la fois honorable et délicate que la justice française m'a confiée. »

Pour un homme qui se piquait d'être véridique, le sieur Jourdy, qui s'appelait de son vrai nom Rombowski, mentait avec une facilité et une onction merveilleuses. Il est bien vrai qu'il avait été de la police, mais il est bien vrai aussi qu'il en avait été expulsé pour vol, en même temps que le célèbre Monroy, devenu de son côté le capitaine Monroë. Il avait tenté fortune en Amérique dans les mines de la Californie ; mais, comme il était paresseux autant qu'avide de s'enrichir, il se dégoûta du travail de la pioche et du pic, ou du moins il eut l'idée d'employer ce dernier outil pour forcer la porte d'une cahute de mineur et pour exploiter un gisement de métal qui se trouvait dans une bourse de cuir fort bien garnie.

Après ce brillant exploit, il était parti de nuit pour éviter la sévérité du juge *Lynch* et avait dépensé sa fortune en orgies à New-York et à San Francisco. De San Francisco, il était parti pour la Basse-Californie, où il avait tâté du métier d'éleveur de bestiaux, dont il s'était dégoûté aussitôt, n'ayant ni la patience ni les vertus champêtres nécessaires à un bon pasteur. Après avoir vagabondé dans une partie de l'Amérique du Sud, il s'était marié à une femme jaune qui avait beaucoup d'argent. Il avait décampé par une belle nuit étoilée, laissant la femme jaune et emportant tout ce qu'il put de son argent et de ses bijoux.

C'est Paris qu'il avait honoré cette fois de sa présence. Son grand et rare mérite lui avait fait faire, aux frais de l'État, le voyage de Paris à Poissy, dans un wagon du ministère de l'intérieur. A Poissy, logé et nourri, toujours aux frais de l'État, il avait occupé ses loisirs à tresser des chaussons de lisière et à méditer une évasion. Il avait réussi à quitter les murs hospitaliers de la maison centrale, et maintenant, muni d'un passe-port en règle, dont toutes les signatures étaient fausses mais admirablement imitées, il regagnait les États-Unis, en quête de nouvelles aventures, muni d'un peu d'argent qu'il s'était procuré en assommant un marchand de bestiaux.

Ce personnage si scrupuleux et si délicat en paroles aurait escamoté volontiers les 560 francs d'Alfanègre, s'il n'en avait été empêché par deux raisons majeures. La première, c'est que le vol aurait pu amener quelque enquête et quelque scandale, et le sieur Jourdy « négociant », malgré son habileté de comédien et les ressources étendues de son intelligence, désirait ne point attirer l'attention sur sa personne ; la seconde, c'est qu'il avait recueilli, dans les conversations des passagers, les éléments d'une affaire considérable, pour le succès de laquelle il avait besoin de la collaboration d'Alfanègre.

« J'ai, dit le prétendu agent de police, des mandats d'amener contre MM. King et Triquet, soupçonnés d'un crime dont le devoir professionnel m'interdit de vous entretenir. J'ai aussi des mandats d'amener contre les sieurs Clodion et Charlier, qui pourraient être leurs complices ou dont les révélations, dans tous les cas, pourraient être utiles à la justice. Vous dites qu'ils sont innocents, qu'en savez-vous? J'ai enfin un cinquième mandat, qui concerne le seigneur Alfanègre ici présent, lequel sait, qu'en ce qui le concerne, du moins, la justice pourrait bien trouver quelques petites choses à reprendre.

» Vous dites que nous ne sommes plus en France et que le *Coyote* est sous le pavillon américain. Vous êtes bien jeune, monsieur Alfanègre, si vous croyez que nous n'avons pas prévu cela aussi bien que vous ; nous avons en poche une autorisation de l'ambassade américaine, délivrée au nom du gouvernement des États-Unis, pour saisir et appréhender au corps les personnages susnommés, sur toute l'étendue du territoire de l'Union, y compris les navires qui voguent sous le pavillon de l'Union. J'ajouterai, pour votre édification personnelle, monsieur Alfanègre, que je me suis embarqué sur le *Coyote* avec six grands gaillards déterminés, tout prêts à accourir à mon coup de sifflet pour prêter main forte à la loi. Si mes gaillards ne suffisaient pas, le capitaine, à ma réquisition, ouvrirait un pli cacheté qui lui a été remis au départ, et ordonnerait à ses hommes de se joindre à nous.

» J'allais oublier, en outre, un tout petit détail, auquel vous reconnaîtrez la main délicate et prévoyante de la police. Dans cette petite malle de cuir qui n'a l'air de rien, nous avons des menottes et des chaînes extraordinairement solides pour empêcher nos prisonniers d'aggraver leurs torts, en portant une main violente soit sur eux-mêmes, soit sur leurs contemporains.

» Je vous ai ouvert mon cœur, monsieur Alfanègre, et je n'ai plus de secrets pour vous, de même que vous n'en avez plus pour moi. Vous m'avez vu, avec ma physionomie ordinaire, qui est celle d'un homme de bonne compagnie, doux et bien élevé ; mais, comme il ne me convient pas d'être reconnu, avant de savoir si les soupçons de ceux qui m'envoient sont bien ou mal fondés, je vais, s'il vous plaît, redevenir le Jourdy qui vous est apparu tout d'abord. »

Ayant ainsi parlé avec l'aisance et l'amabilité qui appartiennent en propre à la race slave, le Polonais Rombowski contracta son sourcil droit ; le globe, l'œil droit, Dieu sait comment ! s'enfonça peu à peu dans l'orbite, comme un malheureux qui enfonce dans le sable mouvant, se rapetissa, les paupières le comprimèrent peu à peu en se ridant et se fermèrent si hermétiquement dessus que l'œil semblait avoir mis le verrou à l'intérieur. Ensuite, M. Rombowski détendit les muscles de ses joues, et ses joues

se creusèrent autour de la mâchoire, et sa barbe rousse, ébouriffée en un tour de main, se mit à mousser pour ainsi dire, et à foisonner; la figure de M. Rombowski redevint ce qu'elle était avant sa première métamorphose, et l'œil unique de M. Rombowski, cet œil si doux et si caressant, quand il souriait en compagnie de son camarade, redevint dur et sinistre lorsque le camarade se fut retiré loin du monde par des procédés à lui connus, semblable à un mollusque bivalve qui se renferme dans sa forteresse, soit pour échapper au danger, soit pour digérer sa proie sans être interrompu.

Alfanègre, aussi tremblant et aussi éperdu qu'un oiseau fasciné par un serpent, ferma les yeux et s'écria :

« Monsieur Jourdy, vous me faites peur!

— Le compliment n'est pas flatteur, » répondit M. Jourdy de sa voix rude; et il ajouta de sa douce voix de Polonais, si câline, si douce et si veloutée : « Mais je n'en suis nullement choqué, au contraire.

— Mais enfin, reprit Alfanègre en se tordant les bras, qu'est-ce que vous prétendez faire de moi? »

La voix rude répondit :

« Peut-être vous envoyer aux galères, monsieur Alfanègre; » mais la voix caressante et veloutée ajouta aussitôt : « Peut-être vous tirer d'un mauvais pas et vous mettre à même de faire une grande fortune. »

Alfanègre leva la tête; M. Jourdy le regardait avec des yeux remplis de bonté et de bienveillance. Quelque bruit s'étant fait entendre à la porte de la cabine, l'œil droit de M. Jourdy referma hermétiquement ses deux valves.

A suivre. J. GIRARDIN.



COMBIEN NOUS AVONS DE CHEVEUX SUR LA TÊTE

Un Anglais, le docteur Erasmus Wilson, à la suite de longues et patientes investigations, vient de fixer le nombre moyen des cheveux placés sur une tête humaine! Comment le calcul a-t-il été fait? M. Wilson ne le dit pas. Ce patient docteur a-t-il dépouillé cheveu par cheveu la chevelure d'une tête singulièrement complaisante? Que dis-je d'une tête? puisque le docteur donne un résultat moyen, il a dû opérer sur un grand nombre de têtes. Faut-il penser, au contraire, que sans arracher le moindre poil, M. Wilson a pu compter le nombre des cheveux en les isolant par petits groupes? Quel que soit le procédé employé, les résultats de M. Wilson ont plongé dans une douce joie les amateurs de statistique. Vous ignorez encore, jeunes amis, les vives jouissances que cette science réserve à ses adeptes. Avant de jeter quelque clarté sur ce curieux sujet, disons en quelques mots en quoi consiste cette science.

Le mot statistique est entré dans notre langage courant, bien qu'il soit très-moderne. Le professeur Achenwall, de l'Université de Gottingue, le créa, en 1749, en le faisant dériver du mot latin *status* qui veut dire situation. « La statistique, disait Achenwall, est la connaissance approfondie de la situation (status) respective et comparative de chaque État. » Vous voyez qu'il ne s'agissait alors que des graves problèmes économiques. Pour n'avoir pas été baptisée avant Achenwall, il est bien évident que la science statistique a toujours existé. De tous temps, les gouvernements ont eu besoin de faire le dénombrement de leurs peuples, de connaître l'état de leurs richesses,... quand cela n'aurait été que pour leur imposer des redevances! Le divin Homère devait être un statisticien émérite à en juger par les mille détails généalogiques et historiques qu'il nous donne sur le compte de ses héros.

Mais jamais plus qu'aujourd'hui la statistique n'a été en honneur. Chaque nation dresse fréquemment l'inventaire de ses ressources de toute nature; des publications nombreuses nous renseignent sur la population, les décès, les mariages, les naissances, le mouvement commercial, industriel, scientifique, hospitalier, etc., de chaque pays. Tout cela est fort bien, très-utile et même parfois très-intéressant; aussi nous gardons-nous bien d'en médire : tant s'en faut. Qu'est-ce donc après tout que la météorologie, la physique, la médecine...? des sciences statistiques. Toutes les sciences expérimentales, en un mot, qui commencent par amasser des faits bien observés afin de les comparer entre eux et d'en déduire des lois générales, font de la statistique. Mais on abuse de tout, même des meilleures choses et c'est contre cet abus que nous nous élevons.

Nous disions donc que le docteur Wilson, après de longues et patientes investigations, a déterminé le nombre des cheveux qui ornent une tête humaine. Le savant docteur estime que « chaque pouce carré de la tête contient 1066 cheveux ». Or, la superficie de la tête humaine étant à peu près de 120 pouces carrés, la tête entière est couverte, en moyenne, de 127 920 cheveux!

Qu'il me soit permis de présenter quelques observations au sujet de ce chiffre que, d'ailleurs, je ne me charge pas de vérifier. Evidemment M. Wilson ne prétend pas que ce chiffre se rapporte aux infor-

tunés qui, semblables à l'auteur de cet article, sont atteints de calvitie; il est bien regrettable que ce savant docteur n'ait pas encore divisé les crânes dénudés en plusieurs catégories; nous aurions pu, enfin, établir la limite à laquelle un homme doit être appelé chauve. Vous savez que cela paraît mal aisé à en juger du moins par le singulier raisonnement qui suit et que vous connaissez déjà sans doute. Je suppose que vous ayez, en effet, vos 127 920 cheveux réglementaires; si j'en retire un seul, êtes-vous chauve? non, n'est-ce pas? j'en retire un second, pas encore de calvitie. On n'admettra jamais, en effet, que la calvitie tienne à un seul cheveu disparu. Eh bien, continuez mon raisonnement, et vous arriverez à n'avoir plus un seul cheveu sur la tête sans que personne puisse vous dire chauve!

Autre observation. Il est, dit-on, certains pays dans lesquels les femmes, ne se contentant pas de la parure que la nature leur a donnée, chargent leur tête de cheveux empruntés à des têtes étrangères. On m'assure que dans ces contrées, ce commerce de nattes et de faux chignons a pris des développements considérables. Pourvu que le docteur Wilson n'ait pas expérimenté sur ces cheveux postiches!

Vous savez que les Francs, au moment où ils faisaient une promesse, s'arrachaient un cheveu et l'offraient en témoignage de leur parole. On nous raconte que saint Germier s'étant rendu à la cour de Clovis nouvellement converti, ce prince, pour lui témoigner à quel point il l'honorait, s'arracha un cheveu et le lui présenta. « Sur son invitation, les courtisans en ayant fait autant, le saint s'en retourna dans son diocèse les mains pleines de cheveux et charmé de l'accueil qu'on lui avait fait. » On nous raconte encore que chaque solliciteur offrait jadis un de ses cheveux à la personne qu'il voulait se rendre favorable; s'il est vrai que dans certains pays, le nombre des solliciteurs est considérable, combien il est heureux que ceux-ci n'aient plus l'habitude de se dépouiller d'un cheveu à chaque visite, on verrait décroître d'une façon notable le chiffre moyen de 127 920, dont le savant docteur Erasmus Wilson vient avec tant de bonheur de doter la science statistique.

ALBERT LÉVY.

LE BALLON CAPTIF

Une des plaisanteries les plus répandues dans les ateliers d'élèves peintres consiste à présenter aux nouveaux une toile entièrement blanche, en prodiguant à cette œuvre toutes les formes de l'éloge.

A l'ordinaire, le nouveau ne comprend rien à la scène qui se joue devant lui, et, s'il n'est pas encore complétement ahuri par tous les mauvais tours que les anciens lui ont joué, il demande une explication.

« Comment! malheureux, lui dit-on alors, vous n'avez pas encore compris que vous avez sous les yeux le passage de la mer Rouge, et vous n'avez pas apprécié le génie de l'artiste qui a choisi le moment précis où la mer Rouge venant de se retirer, les Hébreux n'ont pas encore eu le temps d'arriver. »

Dans le dessin que nous publions aujourd'hui, il en est du ballon captif comme de la mer Rouge; on a précisément choisi l'instant où il vient de s'enlever; la seule trace de son passage, et du point qu'il occupe dans l'espace, est la ligne tracée par le cable qui le retient attaché au sol; par contre, les Hébreux sont en nombre, tous le nez en l'air, comme il convient à de vrais curieux, tels que le sont en tout temps les vrais Parisiens. Quoiqu'en ce moment ce soient eux qui offrent le spectacle au reste du monde, ils en veulent garder leur part et tiennent à voir eux-mêmes tout ce qu'ils montrent à autrui.

C'est d'ailleurs un spectacle si constamment renouvelé que celui de nos rues, qu'on a beau y avoir été mêlé dès son enfance, on ne s'en fatigue jamais; et je pourrais nommer bon nombre de citoyens de la grande ville qui, fatigués des réunions mondaines aussi bien que des représentations théâtrales, rient encore de bon cœur aux événements comiques qui se produisent à l'improviste au coin des rues, et s'attendrissent tout de bon aux scènes dramatiques que le hasard combine chaque jour sur le passage des omnibus.

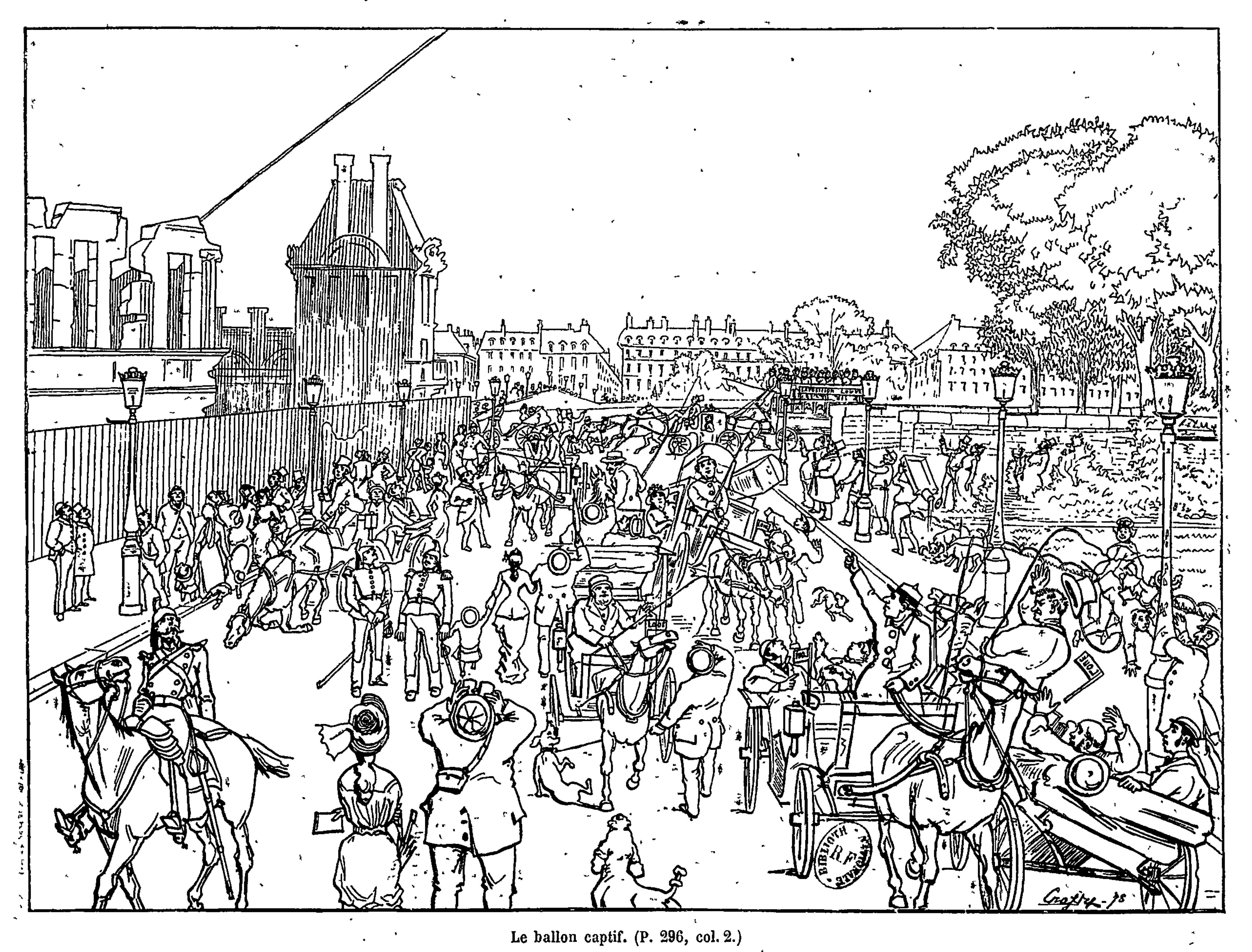
De tous ces spectacles gratuits que les habitants de Paris se donnent à eux-mêmes, le ballon captif est assurément celui qui a le plus grand succès. Je dirais qu'il tient la corde, si je ne craignais d'être accusé d'avoir voulu faire un méchant jeu de mots. Toujours est-il que personne ne passe dans son voisinage sans lui jeter un regard. Cette masse énorme, qui va constamment du ciel à la terre et *vice versâ*, appelle à tout instant l'attention de tous.

La vogue de ce ballon est telle, qu'on en parle à tous les carrefours sans prendre la peine de le nommer. Un simple pronom suffit à faire comprendre que c'est de lui qu'il est question : « Tiens, il descend! » — « Il », c'est lui, lui seul! Pas un Parisien en entendant cette exclamation ne se trompe à sa signification, et sur ce « il descend », tous les nez environnants se lèvent pour contrôler l'exactitude de l'assertion.

CRAFTY.

QUELQUES NOMS DE LIEUX

S'il règne généralement dans les noms de personnes une certaine unité, il n'en est pas de même dans les noms de lieux, où quelquefois un même



Le ballon captif. (P. 296, col. 2.)

accident topographique a reçu plusieurs dénominations et où la même dénomination s'applique à des accidents topographiques bien différents. Ainsi ce qui ordinairement s'appelle un *torrent* prend dans les Pyrénées le nom de *gave* (le *gave de Pau*) ou de *Neste*, et dans les Vosges le nom de *Rupt*. Le mot *Port* désigne communément un lieu sur une côte où la mer s'enfonce dans les terres et offre un abri aux bâtiments ; dans les Pyrénées, au contraire, ce mot est synonime de *col*. *Saint-Jean-Pied-de-Port*, petite ville fortifiée des Basses-Pyrénées, est ainsi nommé, parce qu'il est situé au pied d'un port ou col qui fait communiquer la France avec l'Espagne par le val Carlos.

Laissant de côté ces dénominations qui sont le résultat des différents patois usités en France, nous expliquerons quelques termes curieux que l'on peut voir çà et là sur les cartes :

Parmi les nombreux *Vitry* qu'il y a en France, deux surtout appellent l'attention par leur nom : *Vitry-le-Brûlé* et *Vitry-le-François*, tous les deux dans le département de la Marne. Le premier était une ville importante, lorsque Louis VII s'en empara et y mit le feu, en 1144 ; c'est de cette circonstance malheureuse qu'il a tiré son nom. Chacun sait que 1300 habitants réfugiés dans une église furent consumés par les flammes, et que ce fut pour expier ce crime épouvantable que Louis VII entreprit la deuxième croisade. Cette ville s'était relevée de ses ruines, lorsqu'en 1544 elle fut de nouveau détruite par les soldats de Charles-Quint. François I[er] fit alors construire à 4 kilomètres de là des maisons de refuge pour les habitants ; ce fut là le commencement d'une nouvelle ville de Vitry à laquelle les habitants attachèrent par reconnaissance le nom du fondateur ; d'où Vitry-le-François. Plusieurs localités rappellent des incendies : *Azay-le-Brûlé*, *Erize-la-Brûlée*, etc.

Les endroits élevés et battus par les vents s'appelaient *Quatre-vents*, *Heurtevent*, *Heurtebise*, et la plupart portaient des moulins à vent. Le village de *Heurtevent* dans le Calvados est situé sur une haute colline qui domine le cours de la Monne.

Dans le midi de la France tous les noms de localités commençant par *Aigue* indiquent le voisinage des eaux (du latin *aqua* ; en provençal *aiguo*). La plus célèbre de ces localités est *Aigues-Mortes*, ville de 4000 habitants, dans le Gard, entourée de marais aux eaux peu courantes, qui lui ont fait donner son nom. Il règne au sujet de cette ville une erreur très-accréditée qui consiste à croire qu'elle devait être, au temps de saint Louis, un port de mer, puisque c'est de là que ce roi de France partit avec toute sa flotte, en 1248 et en 1270, pour accomplir la septième et la huitième croisade. La plupart des historiens du Languedoc, notamment Guillaume de Catel et Pierre d'Andoque, ont contribué à répandre cette erreur. Ces historiens, partant de ce fait que saint Louis s'est embarqué à Aigues-Mortes et que la ville n'était plus sur le bord de la mer à leur époque (1633 et 1648), en ont conclu que la mer s'était retirée. Mais l'embarquement de Louis IX prouve-t-il nécessairement qu'Aigues-Mortes fut un port de mer ! De nos jours Londres, Bordeaux, Rouen, Nantes, Hambourg ou Liverpool sont sur des fleuves, assez loin de la mer et pourraient servir à l'embarquement de flottes telles que celle de saint Louis. Une étude plus approfondie des documents authentiques datant de Louis IX et de son fils Philippe III ont permis de constater d'une façon positive que déjà à cette époque de vastes marais s'étendaient entre Aigues-Mortes et la mer. Cette ville était donc comme aujourd'hui Venise, non pas directement sur le bord de la mer, mais un port reculé dans l'intérieur des terres, auquel on arrivait par un large canal creusé dans la lagune.

La ville de Montereau, célèbre par la bataille de 1814 et par l'assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, par Tanneguy-Duchâtel(1419), s'appelle, pour se distinguer des autres localités du même nom, *Montereau-Fault-Yonne* (*fault* vient du latin *fallere*, tomber), parce que c'est près de cette ville que l'Yonne se jette dans la Seine.

Quand nous parlons de nos fleuves ou de nos montagnes nous nous contentons de les indiquer par un nom propre : le Rhône, la Saône, la Meuse, le Pelvoux, le Canigou, etc. Cela peut amener bien des confusions qui ne se produiraient pas si nous avions pris l'habitude de dire le *fleuve Rhône*, le *fleuve Saône*, la *rivière Creuse*, le *mont Pelvoux*, le *mont Canigou*, etc. Le nom de *Morgou*, par exemple, s'applique à une montagne des Hautes-Alpes d'une hauteur de 2326 mètres, et à deux rivières dont l'une est dans le Puy-de-Dôme et l'autre dans le Rhône ; si l'on disait le *mont Morgou*, la *rivière Morgou*, la confusion entre une montagne et un torrent ne serait pas possible. Combien de gens croient que la *Lozère* est une rivière, tout comme la Dordogne ou la Creuse, alors que ce nom s'applique à une chaîne des Cévennes ; il n'en serait pas ainsi si l'on disait les *monts Lozère*. Les Arabes ont évité cette confusion en faisant précéder tous les noms de montagnes du mot *djebel* (montagne), et tous les noms de rivières du mot *oued* (rivière) ; on sait ainsi que le *Djebel-el-Tarik* (qui a fourni le mot Gibraltar), le *djebel-el-Mousa* (Sinaï, mot à mot Mont de Moïse), sont des montagnes. Le *Djebel-Nour* (mont de la lumière) est une montagne de l'Hedjaz, en Arabie, près de la Mecque, où, selon les croyances musulmanes, Mahomet reçut de l'ange Gabriel le premier livre du Coran.

Il y a des mots dont il est difficile de trouver l'étymologie, car ils n'appartiennent à aucune langue, et ils semblent formés par le hasard ou le caprice de certains individus. Quand ce sont des noms célèbres, l'histoire fournit quelquefois le secret de leur origine. Tel est le mot *Calvados*, qui désigne actuellement un beau département du Nord-Ouest de la France. Comment ce nom d'apparence espagnole a-t-il pu être appliqué à une contrée de la Norman-

die ? Si ce mot bizarre était vraiment espagnol, passe encore, mais on aurait beau fouiller tous les dictionnaires de la langue d'au delà des Pyrénées, on n'y trouverait nulle part le mot en question. Heureusement l'histoire vient à notre secours pour nous donner la clef de l'énigme.

En 1588, Philippe II, roi d'Espagne, pour venger la mort de Marie Stuart et faire valoir certains droits qu'il prétendait avoir sur l'Écosse et sur l'Angleterre, arma une flotte de guerre de 135 vaisseaux, à laquelle quelques courtisans empressés donnèrent par avance le nom d'*Invincible*. Cette invincible Armada, nom sous lequel elle est restée célèbre dans l'histoire, quitta les rives du Tage avec 8000 matelots et 19 000 soldats, auxquels devait se joindre le duc de Parme avec 32 000 hommes transportés sur des bâteaux plats. « Il s'en fallut de beaucoup que cette flotte justifiât le surnom un peu trop fanfaron qu'elle avait accepté par avance, non pas par la faute de ses équipages, car l'Espagne les avait composés avec l'élite de ses matelots et de ses soldats, mais par suite du chef dont il fut fait choix pour les commander, le duc de Medina-Sidonia, homme beaucoup plus suffisant que capable. Cette armée navale eut donc le sort qui de tout temps fut réservé aux grandes armées mal commandées, qu'elles soient de terre ou de mer; aussi périt-elle partie par l'ennemi, partie par la tempête. » L'un des plus forts vaisseaux fut poussé par la tempête contre une chaîne de rochers peu élevée, qui se trouve à une faible distance de la côte de la Normandie, entre l'embouchure de l'Orne et celle de la Vire. Parmi les habitants de la côte, il y avait à ce moment une espèce particulière de flibustiers, que l'on appelait, à cause de leur profession, des *pilleurs de mer*. Leur métier consistait à aller à la recherche des débris des navires naufragés. Suivant la remarque de M. Peiffer, ils aidaient même à ces naufrages en promenant la nuit sur les bords de la mer une vache empêtrée à la corne de laquelle ils attachaient une lanterne, et cette lumière promenée par une vache boitante imitait à s'y méprendre le falot d'un esquif balancé par la mer, et engageait les matelots ignorants de leur route à suivre la même direction, et par conséquent à venir se briser contre la côte. Quand les pilleurs d'épaves apprirent le naufrage de ce vaisseau, ils se portèrent en foule vers les rochers pour y recueillir les richesses qu'il renfermait. Ce navire s'appelait le *San Salvador* (Saint Sauveur); son nom était écrit, comme d'habitude, sur un tableau placé à la poupe, et que l'on retrouva parmi les débris. Seulement, le mot *San* avait disparu ; il ne restait plus que SALVADOR ; l'S du commencement, en partie détériorée, fut prise pour un C, et l'R de la fin fut, pour la même raison, prise pour une S, d'où CALVADOS. Ce nom fut appliqué par les habitants au rocher, et quand en 1790, la France fut divisée en départements, ces rochers donnèrent leur nom au département actuel du Calvados. Comme on le voit, l'étymologie du mot eût été difficile à trouver si quelque savant de bonne volonté avait voulu en chercher la racine dans une langue connue.

CHARLES RAYMOND.

GRANDCŒUR [1]

V

La rencontre.

Le lundi, jour de marché à la petite ville la plus voisine de Croas-ar-Bleun, était le grand jour de récréation de Mère Annette. Elle allait faire les provisions de la semaine, donner ses ordres de ménagère, c'était un jour de gloire et aussi un jour d'amusement. Elle partait dans le char à bancs de l'épicier de Loguellou avec d'autres femmes chargées de provisions, et le petit voyage était charmant à faire en aussi agréable compagnie.

Mère Annette ne portait qu'un grand panier vide qui revenait chargé de mille friandises et objets commodes à l'usage du maître. Cela importait peu qu'elle fût lourdement chargée au retour, car elle retrouvait le char à bancs traîné par le robuste petit cheval péchard qui ne mettait guère qu'une demi-heure à faire ses deux lieues. En ce moment, ses emplettes faites, son panier rempli de mille objets divers soigneusement empaquetés, assise sur une borne tout contre l'auberge où descendait le voiturier, elle attendait que celui-ci eût fini d'atteler son cheval.

Mère Annette n'avait jamais été impatiente ; cependant elle commençait à trouver l'opération trop longue, et, se levant tout à coup, elle déposa son panier par terre, monta sur la borne qui lui servait de siége, et apostrophant par-dessus la murette le garçon d'écurie qui traversait la cour :

« Dites-donc à Pierre de se hâter, cria-t-elle; il m'a dit qu'il reviendrait de très-bonne heure et je n'ai chargé personne de faire le dîner à Croas-ar-Bleun. Le capitaine n'entend pas dîner passer midi, savez-vous? »

Cet avis donné, elle voulut redescendre ; mais son pied glissa, et elle roula sur le sol.

Mère Annette était lourde, elle eût pris son temps pour se relever si un jeune promeneur qui passait n'était obligeamment accouru lui tendre les deux mains. Avec cet aide, Mère Annette, qui n'avait aucun mal, se remit sur ses pieds et tout en s'époussetant remercia chaleureusement le petit garçon qui avait une figure charmante, à la fois intelligente et hardie.

« Ah mon petit Monsieur! vous êtes trop bon, disait-elle, bien d'autres auraient ri de voir Mère Annette rouler comme un tonneau sur le chemin.

1. Suite. — Voy. pages 234, 267 et 283.

Mais voilà une dame qui vous appelle, il me semble, c'est peut-être votre mère. »

Le jeune garçon se détourna et sourit.

« Oui, c'est elle », dit-il.

Et touchant pòliment du doigt la visière de sa casquette, il s'en alla en gambadant.

« Monsieur, Monsieur, cria Mère Annette, en courant après lui, vous oubliez quelque chose. »

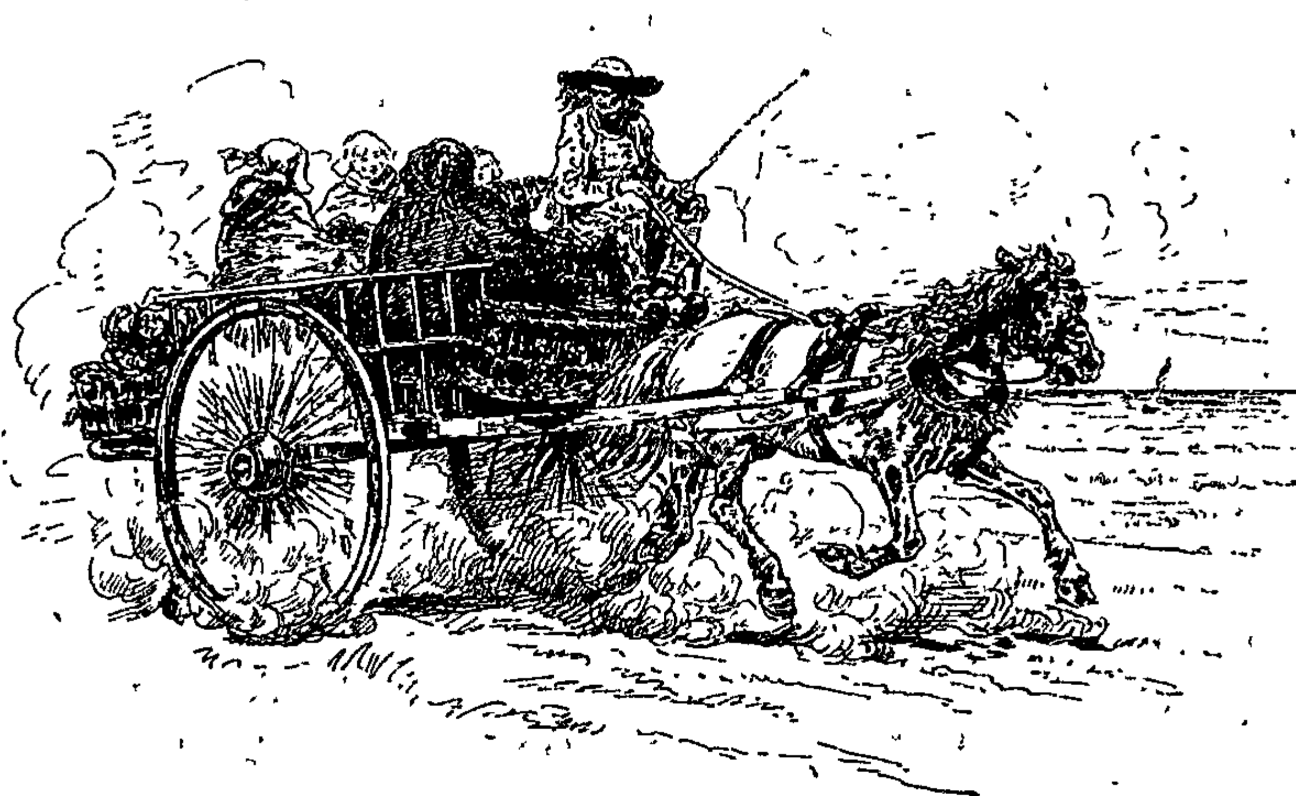
Pour l'aider à se relever, il avait jeté par terre la petite badine qu'il tenait à la main et Mère Annette la lui rapportait. Comme en ce moment même la dame se rapprochait, Mère Annette se trouva en face d'elle. Quand son visage doux et triste lui apparut, ses yeux se dilatèrent et levant les deux bras elle cria :

« Mademoiselle Marie.

— Mère Annette, dit la jeune femme d'une voix pénétrante, Mère Annette, vous me reconnaissez?

— Si je vous reconnais, Seigneur! si je vous reconnais, Mademoiselle. Mais excusez, c'est Madame qu'il faut dire, je ne sais pas vous appeler Madame, mais aussi je ne vous ai dit ce mot-là que le jour de votre mariage et encore.

— Et ce jour-là seulement, puisque nous ne nous sommes pas revues depuis ce moment, ma pauvre bonne.



Le char à bancs de l'épicier. (P. 299, col. 2.)

— Et ce qu'il y a de plus dur, c'est qu'on n'entendait jamais parler de vous. Je n'ai regretté de ne pas savoir la lecture ni l'écriture que lorsque j'ai bien compris qu'il ne serait pas reçu ni envoyé de lettres à Croas-ar-Bleun qui parleraient de vous.

— Mon oncle ne parle jamais de moi?

— Jamais, Made... Madame. »

Mme Moranville baissa la tête par un mouvement plein de douleur.

Le jeune garçon qui écoutait ardemment la conversation s'approcha d'elle et emprisonna une de ses mains entre les siennes

« Est-ce que ce bon petit cœur-là est à vous, Madame ? » demanda Mère Annette vivement.

Mme Moranville tourna ses yeux humides vers son fils :

« Oui, c'est mon aîné, mon petit Alban, un bon enfant, dont je vais être obligée de me séparer.

— Pourquoi, Madame?

— Pour le mettre au collége.

— Il n'y a donc pas d'école dans la ville qu'habite M. votre mari.

— Comment, Mère Annette, vous ne savez pas que j'ai eu le malheur de le perdre! »

Mère Annette hocha négativement la tête.

Mme Moranville devint encore plus pâle.

« Comme il m'a oubliée! » dit-elle.

Et se tournant vers son fils, elle ajouta :

« Tu vois bien, Alban, que le projet de la marquise de Kernigal n'est pas réalisable.

— Pourquoi? maman, dit le jeune garçon d'un petit air plein d'audace; allons toujours, je serai là pour te défendre, si ton oncle te manquait de respect.

— Oh ! c'est impossible, je n'irai pas, n'est-ce pas, Mère Annette, que je ne dois pas aller?

— Où? Madame

— A Croas-ar-Bleun. La marquise de Kernigal me conseille d'essayer de ce moyen extrême. Elle m'a fait promettre d'y aller tantôt avant de repartir; mais je n'ose pas en vérité, je n'ose pas.

— Pourquoi? Madame, dit Mère Annette, qui avait écouté très-attentivement; la dame de Kernigal a peut-être raison. Monsieur est un brin rancunier; il l'a bien prouvé; mais c'est un bon homme au fond et qui connaît bien son Évangile. Tenez, Madame, il ne faut pas s'épeurer comme cela, l'idée est bonne, venez, venez à Croas-ar-Bleun. »

Elle réfléchit un instant et ajouta :

« Mais pourquoi ne feriez-vous pas un mot d'écrit, Madame; faites un petit mot d'écrit; je le lui donnerai et quand vous arriverez le plus fort sera passé.

— Mais il n'ouvrira pas une lettre où il verra mon écriture.

— J'écrirai l'adresse, mère, dit Alban.

— Je crains, murmura la pauvre femme, je crains...

— Quoi? Madame. Je serai là, moi aussi, et, je le connais, ce n'est point un cœur de roc, et il a un fond de chagrin sur ce qui s'est passé. J'en mettrais ma main au feu. »

Mme Moranville jeta un long regard sur son fils et dit : « Où écrirais-je ?

— A l'hôtel, maman, c'est à deux pas. Je viendrai porter ta lettre.

— C'est çà, je l'attends là, dit Mère Annette en montrant la borne du geste.

— Merci ma bonne, ma bonne Annette, dit

Mme Moranville en pressant les mains de la vieille femme entre les siennes, si je ne vous avais rencontrée, jamais je n'aurais eu le courage de faire cette visite. »

Elle la quitta sur ces paroles et Mère Annette retourna vers sa borne sans même s'apercevoir que le petit équipage rustique l'attendait.

« Allons, la mère, allons, en route, cria le conducteur, vous étiez bien pressée de partir tout à l'heure, et voilà que vous jasez comme une pie avec les dames.

— Oui, Pierre, tout à l'heure j'étais pressée, repondit Mère Annette dont le visage s'était soudain rembruni; mais comme vous n'étiez pas prêt, vous, je me suis chargée d'une petite commission et à présent, puisque je vous ai attendu, vous pourrez bien m'attendre cinq minutes.

— Non dà ! s'écria le voiturier en sautant dans la voiture, venez si vous voulez, pour moi je pars.

— Partez, Pierre, répondit Mère Annette en s'asseyant bien commodément sur sa borne, mais vous ne vous étonnerez pas si vous vous en allez le gosier sec de Croas-ar-Bleun quand vous nous apporterez des commissions. »

Le voiturier regarda Mère Annette pour voir si elle parlait sérieusement. Rien n'était plus sérieux que sa physionomie avec une pointe de malice à son adresse.

Il demeura donc là, maugréant ; mais retenant son bon cheval qui ne demandait qu'à partir. Il n'eut pas longtemps à attendre. Les cinq minutes étaient à peine écoulées que le petit Alban arrivait en courant, une enveloppe à la main.

« Maman veut que je vous lise la lettre pour que vous sachiez bien ce qu'il y a dedans, » dit-il tout essouflé.

Et dépliant le papier, il lut tout bas, mais distinctement ces quatre lignes :

« Je ne puis résister au désir de vous embrasser et de vous présenter mon fils aîné, mon cher oncle. Je serai chez vous dans deux heures. Je vous en supplie, ne repoussez pas celle qui n'a cessé de vous respecter et de vous aimer.

» Marie. »

« Il n'y a pas grand'chose sur ce papier-là, dit Mère Annette, mais ça vous prend au cœur, et le capitaine n'aime pas à lire ce qui est long. »

Là-dessus elle prit la lettre, la mit dans sa longue piécette, embrassa chaudement le petit commissionnaire sur les deux joues, et monta dans le char à bancs où elle demeura tellement silencieuse que Pierre crut l'avoir fâchée tout de bon.

Quand l'équipage s'arrêta devant la porte de l'épicier, il y avait tout un mouvement autour de la jetée. La flottille des barques de pêcheurs s'y trouvait au complet, car la mer à son plein ve-

Il lut tout bas. (P. 301, col. 2)

nait battre les galets entassés le long de la plage.

« Nos pêcheurs redoutent le gros temps, je crois, dit l'épicier en prenant obligeamment le lourd panier des mains de Mère Annette, le vent ne souffle pas à leur idée, il paraît.

— Et pourquoi le ferait-il, dit Mère Annette sèchement, le vent ni la mer n'ont jamais obéi aux hommes, Dieu merci !

— C'est bien vrai. Mère Annette, laissez votre panier. Je le porterai à Croas-ar-Bleun avec le pain de sucre.

— C'est bon, Pierre, » dit majestueusement Mère Annette qui, au lieu de prendre le chemin de Croas-ar-Bleun qui s'offrait à elle, descendit vers la jetée.

Elle avait aperçu la grande taille de son maître se dessinant au milieu du groupe des pêcheurs et elle allait vers lui portant machinalement la main à la lettre placée dans sa piécette

Si elle la donnait là, en public! elle serait délivrée de l'angoisse qui grandissait en elle. Une considération l'arrêta. Elle était trop jalouse de la domination qu'exerçait son maître pour risquer un pareil coup. Si en ouvrant ce pauvre billet il se laissait aller à un accès d'emportement qui paraîtrait bizarre, elle ne se le pardonnerait pas. Après un moment d'hésitation, elle reprit le chemin de la maison et s'occupa de préparer le dîner déjà commencé par la femme de service qui la secondait. Celle-ci ne pouvait se souvenir d'avoir vu Mère Annette d'aussi méchante humeur.

« Mère Annette, vous êtes un peu comme la mer qui est dans son jour de gros dos, osa-t elle lui dire après une réprimande qui lui paraissait injuste.

— Ah! c'est la grande marée.

— Oui, et le vent souffle du rivage, de sorte qu'aucun pêcheur n'ose sortir. Il y a beau jeu là-bas à l'entrée du goulet, allez!

— Il y a beau jeu partout, grommela Mère Annette, a t-on jamais vu de tranquillité ni sur mer, ni sur terre en ce pauvre monde. »

Et saisissant une pile d'assiette, elle passa dans la salle à manger et mit le couvert du capitaine.

La question qui tenaillait en ce moment son cerveau était de savoir à quel moment elle donnerait sa lettre; avant ou après le dîner. La donner avant, c'était empêcher sûrement le capitaine de prendre son repas; la donner après, c'était aussi sûrement troubler sa digestion.

« Non, non, grommela-t-elle, il vaut mieux qu'i dîne. Et puis, il serait capable de s'en aller, et la pauvre dame aurait fait le voyage inutilement. Si je la lui donne au dessert, il sera une heure, la mère et l'enfant seront bien près d'arriver. Avant qu'il ait bien tempêté, ils seront là, devant lui, et, je le connais, quand il la verra comme je l'ai vue, en noir, si blanche et si triste, il n'aura pas le cœur de la mettre dehors. Non, non, attendons. »

En conséquence, la lettre fut reployée dans la piécette et Mère Annette se précipita vers la cuisine, pour ne pas laisser voir son visage tourmenté au capitaine qui entrait.

Il accrocha comme d'habitude son chapeau à une patère, fit disparaître la chique qui lui gonflait la joue gauche et, s'asseyant à sa place ordinaire, exécuta toute une petite sérénade sur son verre en frappant plusieurs coups dessus avec son couteau de table.

« Voilà, voilà, Monsieur, cria Mère Annette, qui accourut, une petite soupière à la main. »

Le capitaine, qui était de belle humeur, voulut la retenir pour faire un bout de conversation sur son voyage à la ville ; mais elle avait des côtelettes à surveiller, le capitaine savait que rien n'est plus délicat que ce genre de grillade et elle s'esquiva.

Quand les côtelettes englouties dans l'estomac du capitaine ne lui offrirent plus de raison de ne pas rester dans la salle à manger, elle prétexta la nécessité de surveiller les gens qui dînaient à la cuisine. Ce ne fut qu'en apportant la petite cafetière brillante contenant la demi-tasse qui terminait le dîner, qu'elle parut toute disposée à écouter parler son maître. Accotée contre la porte de sa cuisine, elle répondit à toutes ses questions avec son calme habituel; puis saisissant le moment où le capitaine portait la main à un petit flacon posé sur le plateau près de la cafetière, elle jeta une exclamation en tirant trois papiers différents de sa piécette.

« Je ne sais vraiment où j'ai ma pauvre tête aujourd'hui, dit-elle, je n'ai pas encore remis un seul papier à Monsieur. »

Et se rapprochant de la table, elle laissa tomber un papier grossier sur la nappe.

« Voici la note du marchand de vins, » dit-elle.

Un second papier tomba sur le premier.

« La note du plâtrier pour l'arrangement du plafond de la chambre du pavillon. »

Un troisième papier tomba négligeamment sur les deux autres.

« Une lettre remise par un petit garçon pour Monsieur. »

Cela fait, elle s'en alla le pied tranquille et le cœur agité vers sa cuisine. Le feu était mis à la mèche, il n'y avait plus qu'à attendre l'explosion.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA PÊCHE A LA LIGNE [1]

LE BROCHET

La première chose que doit apprendre et retenir un jeune pêcheur intelligent, c'est que tous les poissons ne se prennent, à la légère, ni dans la même

1. Voyez vol. V, page 350, vol. VI, pages 110 et 127, vol. VII, page 142, vol. VIII, page 207, vol. X, page 270, et vol. XII page 206.

saison, ni de la même manière. Les uns sont destinés à la pêche des jours du printemps, les autres *aiment* mieux être pris pendant les jours accablants de la canicule, d'autres enfin, et le brochet en tête, alimentent par excellence, la pêche à la ligne de l'arrière-saison et de l'hiver. Cela se comprend de soi, si l'on réfléchit que le brochet est absolument carnivore, qu'il s'élance sur tout ce qui remue dans ou sous l'eau et en fait son profit avec une gloutonnerie qui dénote bien son rôle naturel de nettoyeur des eaux. Tant que le printemps et l'été amènent à la surface de l'eau les insectes par myriades, impriment au peuple des poissons une activité sans égale, le brochet rencontre partout des proies frétillantes, il en fait son profit et il a rarement faim. L'amorce du pêcheur ne le tenterait que médiocrement! Mais, arrive l'hiver qui tue les insectes, engourdit les petits poissons, les porte à se cacher au milieu des herbes, ou à se tenir immobiles sur le fond, au voisinage des sources chaudes, cela ne fait pas le compte du brochet, incapable, par la conformation de sa gueule, de saisir un poisson à plat sur le fond; aussi jeûne-t-il, chasse-t-il, furète-t-il sans cesse; il a faim! C'est le moment de lui offrir des amorces vives, et c'est le moment où il se précipitera gloutonnement sur elles, en rôdant autour des bouquets d'herbes flétries et séchées.

Règle générale, dès qu'on veut pêcher le brochet, il faut se munir d'instruments solides, surtout d'une bonne et longue canne en roseau et mieux en bambou, par cette raison que, s'il y en a des petits, il y en a aussi des gros, et qu'aucune raison ne peut vous avertir qu'un des patriarches ne viendra pas à votre goujon. La faim ne raisonne pas!

A la canne, il faut fixer un moulinet libre sur lequel sera enroulé une solide ficelle de soie écrue. Ce n'est pas que je conseille l'emploi d'hameçons très-gros, au contraire, l'hameçon est toujours, ou presque toujours trop fort et voici pourquoi la gueule du brochet est très-peu charnue, puisqu'elle doit donner place aux 600 ou 700 dents qui s'y trouvent implantées et dont les dimensions varient avec la sienne, c'est-à-dire avec l'âge.

Il ne faut donc pas s'attendre à y introduire aisément le dard de l'hameçon, et surtout à l'y maintenir d'une façon solide. Aussi n'est-ce pas là qu'il faut prendre son point d'appui, c'est dans l'estomac même du goulu qu'il faut piquer, et là on trouve des téguments résistants dans lesquels la pointe s'enfonce tout entière. Il en résulte que l'effort, au lieu de porter à faux sur le dard de l'hameçon, ce qui l'ouvre, le fausse ou le brise, porte au fond de sa grande courbure, et rien alors ne peut le faire se déployer. C'est ce que nous appelons prendre son poisson par le milieu du ventre! La méthode de faire parvenir autant que possible son hameçon dans l'estomac du brochet est d'autant meilleure que ce poisson, comme tous les carnassiers en général, tous les poissons, et peut être plus qu'aucun d'eux, possède à un très-haut degré la faculté de rejeter immédiatement tout corps suspect, que sa gloutonnerie l'expose à chaque instant à avaler. Cette faculté s'exerce naturellement sitôt qu'en avalant un hameçon ordinaire, c'est-à-dire très-volumineux, il se sent piqué; or, comme nous venons de voir que les parois de la cavité buccale sont parfaitement défendues, il rejette le fatal crochet, et s'échappe. Mais, dira-t-on, si vous laissez aller l'hameçon jusque dans l'estomac du brochet, cet hameçon tient à quelque chose, et ce quelque chose, fil, soie ou florence, sera coupé par les dents des mâchoires? — Oui, si l'on ne prend aucune précaution; non, si l'on agit comme nous allons l'indiquer.

Beaucoup de pêcheurs prennent aussi le brochet sur le lin plus fort. Ah! tu coupes ma ficelle de soie, mon crin, ma florence! Attends, mon gaillard, je vais te donner à mordre du fil de cuivre ou de la corde à boyau garnie de métal!.. Tu ne les couperas plus.... et je te pincerai! Et l'on ne pince rien!... par la raison que les engins sont raides et durs, et avertissent maître goulu, dès qu'il touche l'amorce, qu'elle est attachée à quelque machine. Au lieu de me raidir contre le brochet, je mollis tant que je peu. S'il coupe la florence, le crin, la ficelle, c'est que tout cela offre une certaine résistance sur sa dent.

Si je pouvais me servir d'un lien qui n'aurait aucune résistance, il ne le couperait pas! C'est ce qui arrive. Pour cela, il y a plusieurs manières d'opérer à la campagne: on tire cinq ou six brin de chanvre, bien longs, pris à la chenevote, on les lie par un petit nœud de place en place et on empile l'hameçon là-dessus. Le brochet mord, fait rage, mais les fils se divisent, entrent parmi ses dents et ne peuvent être saisis.... Il est pris et bien pris!

Nous nous servons bien rarement de l'hameçon simple; pour le brochet, il est plus que médiocre, à moins qu'il ne soit tout petit. Nous préférons la bricole ou l'hameçon double, et comme toutes les bricoles du commerce sont très-mal faites, nous leurs substituons le grappin ou hameçon triple, mais fait par nous-même, car les grappins du commerce sont encore, s'il est possible, plus mauvais que les bricoles. Un grappin est la chose du monde la plus facile à faire. Il suffit d'empiler trois petits hameçons limericks, sans palettes, au même enduit de la soie floche.

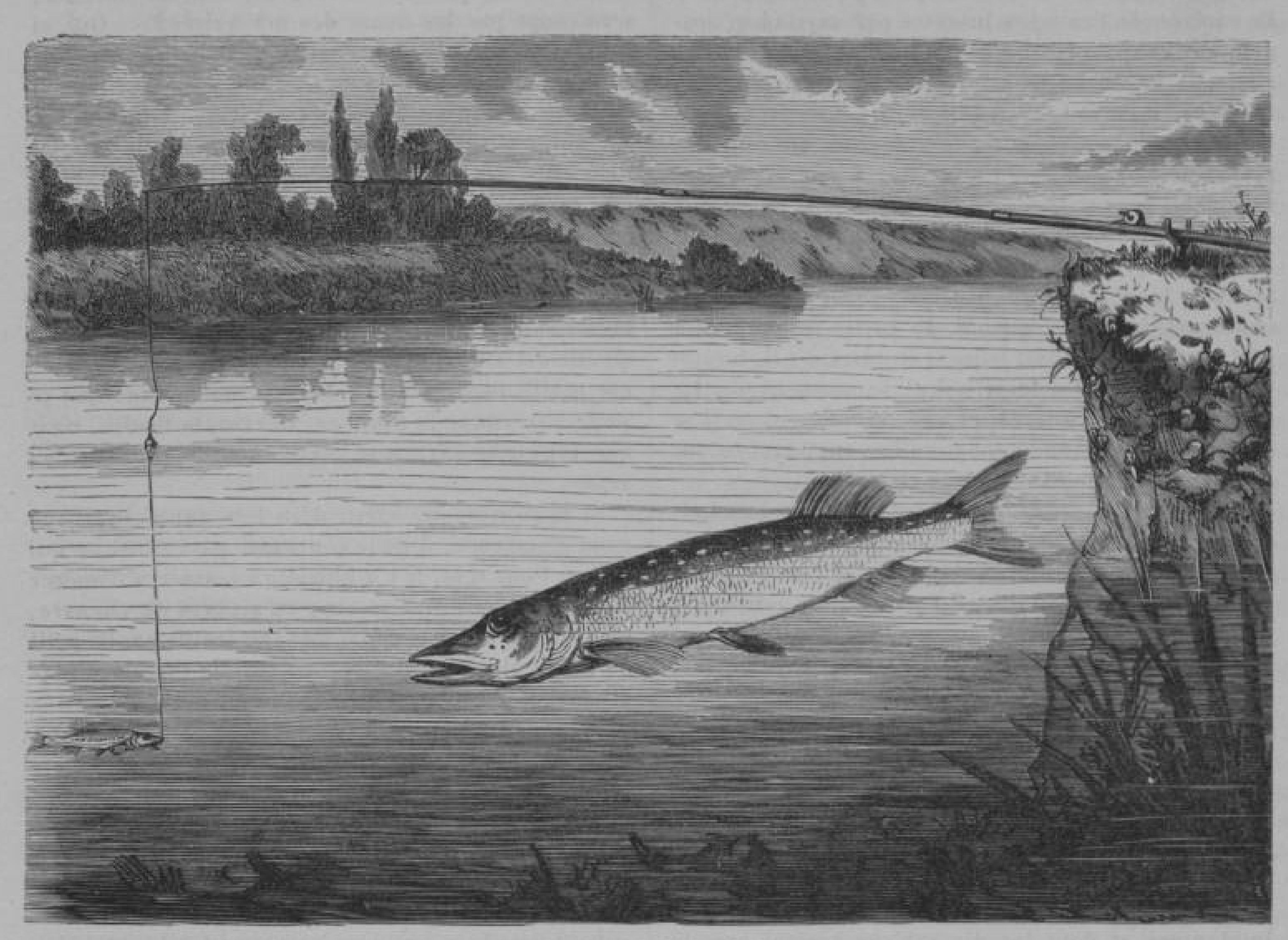
On peut même varier l'engin en empilant les trois hameçons au-dessus les uns des autres, mais de côté différent. Cela devient une sorte de tue-diable qui a bien son mérite. Les engins dont nous parlons ici agissent d'une toute autre manière que le petit hameçon simple, double ou plus piqué dans l'estomac; ils forment une sorte de bâillon dans la bouche ou le gosier du brochet; l'animal ne peut qu'imparfaitement refermer la gueule, et il se noie en très-peu de temps à la joie du pêcheur. Il est temps maintenant de dire quelques mots de la manière

dont le brochet attaque l'esche, la saisit, l'emporte et l'avale. Cela servira beaucoup aux pêcheurs qui veulent bien nous lire pour choisir parmi les nombreuses manières de monter l'amorce que nous leur avons données.

Ils verront que l'hameçon, quel qu'il soit, peut être tout à fait à découvert sans que le brochet se manque pour cela, au contraire Le brochet chasse, il s'élance sur le petit poisson avec la rapidité de la balle, la gueule ouverte ; c'est pour cela que la nature lui a donné les arcades des ouïes si minces et si écartées, les branchies si peu développées. Il faut que tout cela soit aussi mince que possible et tienne peu de place, afin que l'eau s'écoule sans opposer de résistance à la propulsion des nageoires. La nature a eu si peur que la proie poursuivie ne sorte par les interstices de cette espèce de panier à salade qu'elle a garni tout l'intérieur des arcs branchiaux de dents crochues qui ont précisément pour but d'empêcher le petit poisson de fuir par là avec l'eau refoulée. La gueule se referme, le petit poisson est pris en travers ; le brochet l'emporte ainsi dans la suite de son élan. Ce n'est qu'alors que sa vitesse est amortie qu'il lui fait exécuter un mouvement de conversion et l'avale par la tête. Aussi tous ces mouvements, tous ces temps sont bien marqués par la flotte ; il ne faut donc ferrer que quand la proie est avalée, après le temps d'arrêt, souvent assez long, d'entraînement. A ce moment vous ne manquerez jamais le goulu.

Avant, vous lui laissez, le plus souvent, le poisson amorcé entre les dents sans le toucher par l'hameçon qui s'arrache ; ou si vous le touchez, c'est au bout du museau, et dans cette partie osseuse l'hameçon ne tient pas et vous perdez tout. Attendez donc le coup de la conversion et de l'avalement ! Avant tout, à cette pêche, il faut que le brochet puisse voir l'amorce, par conséquent le petit poisson doit être toujours entre deux eaux, à peu près à une distance égale de la surface au fond ; on fait bien de le placer dans les endroits bien claires, autour des herbes, des racines, etc. Il est toujours prudent, lorsqu'un brochet est pris de se méfier de ses dents en essayant de retirer l'hameçon de son gosier. Nous avons été pris ainsi, une fois entre autres, et nous nous permettrons de recommander à nos confrères en saint Pierre de ne pas s'y risquer.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Le brochet. (P. 302, col. 2.)



Alfanègre épouvanté lui retint le bras. (P. 307, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XIII

Alfanègre est mené en laisse par M. Jourdy. — Sa première faute l'amène à en commettre une seconde.

Un passager complaisant montra sa tête par la porte entre-bâillée et dit : « Je crois que ces messieurs oublient l'heure ; le déjeuner est servi.

— Entrez donc, monsieur Cabaroz, » dit M. Jourdy en adoucissant un peu la rudesse de sa voix n° 2.

M. Cabaroz entra. C'était un Suisse de six pieds de haut, robuste à proportion, qui s'en allait chercher fortune dans les pâturages des États de l'Ouest.

« Monsieur que voici, dit M. Jourdy en désignant Alfanègre, prétend qu'il serait de force à lutter contre vous. »

M. Cabaroz toisa M. Alfanègre avec un dédain tranquille et répondit nonchalamment : « Lui! pauvre petit! d'une main, je le plierais en deux et je le ferais entrer dans un carton à chapeau. »

Ayant ainsi parlé, M. Cabaroz cligna l'œil du côté de M. Jourdy et s'en alla d'un pas assuré se mesurer contre le déjeuner, en attendant que M. Alfanègre lui donnât une occasion de se mesurer contre lui.

« Un de mes hommes! » dit négligemment M. Jourdy. Et tirant un petit sifflet en bois noir de la poche de sa vareuse : « Voilà, dit-il, un petit sifflet qui ne vaut pas deux sous et qui n'a l'air de rien. Je n'ai qu'à siffler deux coups dans ce joujou d'enfant, et mes six hommes accourent se ranger autour de moi. La discipline, monsieur Alfanègre, la discipline, il n'y a que cela au monde. Et à propos de discipline, vous ne ferez pas mal de vous lever si vous voulez vous mettre quelque chose sous la dent.

— Je n'ai plus faim! s'écria M. Alfanègre (de l'Ardèche), qui claquait des dents et roulait sa tête sur son oreiller sans savoir ce qu'il faisait.

— L'appétit vient en mangeant, » dit sentencieusement M. Jourdy. Tout en émettant cet axiome plein de sagesse, il boutonnait son caban, consolidait la clôture de son œil droit et ébouriffait sa barbe, avant de se montrer en public.

« Monsieur Jourdy, balbutia Alfanègre en se mettant sur son séant et en joignant les mains, qu'est-ce que vous me demandez donc de faire?

— Trop curieux! dit M. Jourdy de sa voix rude; allons, bon! voilà une de mes bottes qui s'est décousue. Tous ces marchands sont des voleurs. Je suis contrarié, je sens que je vais être de mauvaise humeur toute la journée.

— Mon bon monsieur Jourdy! dit Alfanègre qui avait sauté à bas de son lit et qui s'était jeté aux genoux de M. Jourdy.

— Il n'y a pas de bon monsieur Jourdy quand monsieur Jourdy a faim et quand il est de mauvaise

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273 et 289.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

humeur. monsieur Jourdy parle quand il juge que le moment est venu. Ceux qui ne sont pas contents de monsieur Jourdy peuvent le lui dire, à lui ou à l'un de ses six hommes! »

Là-dessus, M. Jourdy s'en alla en grommelant contre son bottier. M. Rambowski n'avait pas roulé le monde sans apprendre à connaître les hommes; de plus, comme il avait été de la police, il avait vu de près les merveilleux effets que produisent l'attente et l'incertitude sur les âmes les plus fermes et les plus énergiques.

Dans l'attente d'un malheur, on se fatigue l'imagination pour tâcher de deviner ce que l'on doit craindre. Peu à peu, on s'épouvante de ses propres suppositions, on met les choses au pis; et comme l'attente d'un malheur est presque toujours pire que le malheur lui-même, on accepte avec résignation, souvent avec reconnaissance, une alternative que l'on aurait rejetée avec horreur ou avec dédain au début de la lutte, quand on avait encore toute sa raison, tout son sang-froid et toute sa force morale. C'est sur ce douloureux travail de la pensée qui s'énerve et s'épuise à vouloir deviner que comptait M. Rambowski, profond psychologue, pour rendre M. Alfanègre maniable et complaisant.

Comme M. Alfanègre se faisait trop attendre au gré de M. Jourdy, M. Jourdy revint sur ses pas; il se contenta de regarder Alfanègre avec son œil unique, et M. Alfanègre sauta à bas du lit. M. Jourdy fit un signe, et M. Alfanègre se mit à marcher sur ses talons, comme un chien qui vient d'être battu. M. Jourdy lui ordonna de boire et de manger, il mangea et il but, au risque de s'étrangler; de reprendre son service auprès de son maître, et il reprit son service, quoiqu'il eût grande envie de retourner se coucher et d'attendre la mort, la tête enfouie sous sa couverture, loin de tous les regards humains. M. Clodion trouva qu'Alfanègre avait mauvaise mine, mais Alfanègre lui assura qu'il était complétement, absolument remis.

Comme son service n'était pas bien compliqué, Alfanègre, de temps à autre, quittait furtivement ses occupations pour se glisser parmi les passagers, soit sur le pont, soit dans la salle commune, pour voir de loin ce que faisait M. Jourdy. Il avait une peur affreuse de lui, et cependant une influence plus forte que sa volonté et sa répugnance le poussait à se cacher dans tous les coins pour espionner M. Jourdy.

Toutes les actions et tous les gestes de M. Jourdy prenaient à ses yeux une importance effrayante. Quand M. Jourdy promenait avec indifférence son œil unique sur la foule, c'est qu'il la surveillait; quand il regardait en l'air en envoyant de grosses bouffées de tabac, c'est qu'il réfléchissait aux devoirs de sa charge et qu'il ruminait des plans d'une profondeur incommensurable; quand il adressait la parole à un passager, c'est que ce passager était un de ses hommes, à qui M. Jourdy donnait le mot d'ordre et la consigne. Quand M. Jourdy apercevait Alfanègre, Alfanègre détalait comme un lièvre, pour revenir au bout de dix minutes se poster dans un autre coin, afin de contempler M. Jourdy, comme on contemple une mine chargée qui peut vous faire sauter d'un moment à l'autre.

M. Jourdy, avec le calme d'une bonne conscience et la satisfaction du devoir accompli (à ce que pensait Alfanègre), contemplait par moments l'agitation des vagues avec un calme et une sécurité que lui enviait Alfanègre. Pendant qu'Alfanègre lui enviait son calme et sa sécurité, M. Jourdy, les coudes sur le parapet, se penchait sans affectation pour cacher un sourire de satisfaction, car M. Jourdy, sans en avoir l'air, surveillait de très-près les mouvements désordonnés et inquiets d'Alfanègre, et il s'applaudissait en lui-même de la complète réussite de ses combinaisons machiavéliques.

A quatre heures moins une minute, M. Jourdy descendit l'escalier et Alfanègre le suivit, le cœur tout tremblant. Ils arrivèrent ensemble devant la cabine. M. Jourdy referma soigneusement la porte et dit sans aucun préambule.

« Monsieur Alfanègre, où votre maître met-il ses papiers, s'il vous plaît?

— Dans un grand portefeuille de maroquin vert; mais je puis vous jurer, foi d'honnête homme, que son or et ses billets sont déposés dans la caisse du *purser*.

— Monsieur Alfanègre, dit M. Jourdy d'un ton de mépris superbe, vous oubliez à qui vous parlez, en faisant cette allusion grossière et insultante à l'or et aux billets de banque de votre maître; et vous oubliez de qui vous parlez en vous permettant de jurer foi d'honnête homme devant moi qui vous connais. Je suis un fonctionnaire de l'État, chargé par l'État d'une mission de confiance, et, vous, vous êtes un instrument que je puis briser d'un seul mot. Laissons donc là, s'il vous plaît, l'or et les billets de M. Clodion; ils seraient aussi en sûreté dans cette cabine que dans la caisse du *purser*, si toutefois vos intentions étaient aussi droites et vos mains aussi pures que les miennes. Il me plaît, monsieur, de ménager votre maître et d'obtenir, grâce à vous, et dans le plus grand secret, des renseignements que je pourrais exiger, avec grand scandale pour votre maître et grand péril pour vous, à la tête des mes six hommes. »

Alfanègre, cherchant, mais en vain, à comprendre, écoutait tête baissée, et de grosses gouttes de sueur lui perlaient sur le front.

« Voici, mes ordres, monsieur; vous êtes parfaitement libre de les exécuter ou de ne pas les exécuter; mais, si je suis forcé de faire un éclat, vous serez témoin que j'ai voulu l'éviter. Quand votre maître et son neveu auront quitté leur cabine pour aller dîner, vous y entrerez, vous. Vous avez

mille prétextes pour le faire, maintenant que vous avez repris votre service, et personne ne s'étonnera, à supposer même qu'on vous remarque, de voir un valet de chambre dans la cabine de son maître. Vous prendrez le portefeuille aux papiers, et vous... Pas d'observations, s'il vous plaît, monsieur Alfanègre; encore une fois je ne discute pas avec vous, je vous donne des ordres, ou plutôt je vous fais des propositions, que vous accepterez ou que vous refuserez à votre gré, quand j'aurai dit tout ce que j'ai à dire. Vous prendrez donc le portefeuille aux papiers et vous me l'apporterez ici même. Devant vous, sous votre surveillance, je jetterai un simple coup d'œil sur les papiers. Si les papiers sont en règle, tout est dit. Vous m'aurez rendu service, en simplifiant ma tâche ; vous aurez rendu service à M. Clodion en lui épargnant l'affront et les ennuis d'une arrestation préventive et d'une enquête publique. Comme toute peine mérite salaire, je vous jure, pour vous récompenser, d'oublier vos confidences involontaires.

— Mais, si les papiers ne sont pas en règle et que mon maître soit arrêté, qu'est-ce que je deviendrai, moi ? demanda Alfanègre, qui ne brillait ni par la délicatesse ni par le désintéressement.

— Où avez-vous pris, répondit M. Jourdy, d'un ton de douce moquerie, que la police laisse jamais dans l'embarras les personnes qui lui ont rendu service ! Est-il possible que vous n'ayez jamais entendu parler des richesses fabuleuses dont elle dispose, sous le nom bien connu de « fonds secrets» ?

— Mais si je me fais prendre ! demanda Alfanègre, dont la vertu faiblissait singulièrement, puisqu'elle en était déjà à discuter le détail de l'entreprise, qu'il eût fallu rejeter d'un seul coup en bloc.

— On ne se fait pas prendre ! répondit M. Jourdy d'un ton doctoral.

— Vous, peut-être, hasarda Alfanègre, parce que vous êtes un homme d'expérience et que vous avez du sang-froid.

— Merci du compliment, répondit M. Jourdy avec une exquise politesse ; mais permettez-moi, monsieur Alfanègre, de vous faire observer deux choses : la première, c'est que vous n'en êtes pas à votre coup d'essai; la seconde, c'est que nous prendrons notre temps. Attention ! » Et, en prononçant le mot attention, il leva son index à la hauteur de son épaule en signe d'avertissement. Tout le temps qu'il avait parlé jusque-là, il s'était servi de sa voix n° 1, et il avait aussi arboré sa physionomie n° 1, qui ne manquait ni de charme ni de distinction. « Attention ! répéta-t-il d'un ton doux et poli ; la discussion est close, comme on dit au Parlement, et il s'agit de voter. C'est oui ou non, sans phrases.

— J'aimerais mieux... balbutia Alfanègre avec angoisse.

— Vous rentrez dans la discussion, quand la clôture a été prononcée, dit M. Jourdy en fronçant légèrement le sourcil, mais sans cesser d'être affable et courtois.

— N'y aurait-il pas quelque autre moyen?... J'ai peur...

— Si, monsieur, il y a un autre moyen, et je vois que j'ai trop tardé à l'employer. »

M. Jourdy ferma son œil droit, ébouriffa sa barbe et laissa pendre les muscles de ses joues.

Alfanègre le regarda avec des yeux pleins de terreur.

M. Jourdy se leva lentement et se dirigea vers la porte. Alfanègre le saisit, sans savoir ce qu'il faisait, par le pan de sa vareuse.



Vous me ferez mourir ! (P. 311, col. 2.)

M. Jourdy ouvrit la porte, allongea la tête en dehors, tira lentement son sifflet de sa poche et le porta à ses lèvres.

Alfanègre, épouvanté, lui retint le bras à deux mains et lui dit d'un air égaré : « J'irai. »

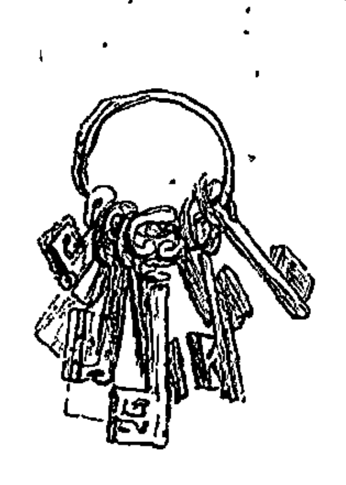
M. Jourdy remit tranquillement son sifflet dans sa poche et s'en alla faire un tour sur le pont en attendant l'heure du dîner.

Au moment où M. Clodion allait quitter sa cabine pour répondre à l'appel de la cloche du dîner, Alfanègre se présenta devant lui avec une figure si étrange, que le digne homme tapota ses deux petites mèches.

« Je ne suis plus malade, non, monsieur, se hâta de dire Alfanègre qui parlait avec une volubilité étrange ; seulement je suis encore un peu faible ; je ne dînerai pas et j'irai me coucher de bonne heure ; mais, avant de me coucher, je veux mettre tout en ordre ; je vous reporterai les clefs dans la salle à manger. »

M. Clodion fut un peu surpris et très-touché d'un zèle si peu ordinaire. Il insista pour qu'Alfanègre allât prendre tout de suite le repos dont il paraissait avoir si grand besoin. Mais Alfanègre tint bon; il était humilié de recevoir ses gages sans rendre aucun service à monsieur, il tenait absolument à faire quelque chose pour monsieur ou du moins à avoir l'air de faire quelque chose pour monsieur; monsieur lui donnerait bien cette petite satisfaction; dans les cabines les mieux rangées, il y a toujours quelque petite chose qui traîne; ce ne serait pas long...

Bref, monsieur lui laissa sa clef.



XIV

A la table du capitaine. — Les idées de M[lle] Marthe sur Alfanègre, sur l'éducation, sur la géographie. — Une grave résolution.

M. Clodion était si ponctuel d'habitude que l'on commençait à s'inquiéter de lui à la table du capitaine. Émile se levait déjà pour aller aux informations, lorsque son oncle apparut, un peu confus de faire son entrée au bruit des cuillers qui choquaient le fond des assiettes et sous le feu croisé de tous les regards qui se concentraient sur lui avec curiosité.

L'oncle Placide tapota ses petites mèches, s'excusa auprès de M[me] de Randal, sa voisine de droite, et lui demanda des nouvelles de miss Mac-Bokum; ensuite il se tourna à gauche et caressa les joues de M[lle] Marthe. M[lle] Marthe, une jeune intrigante très-précoce, avait si bien manœuvré, qu'on avait fini par la placer entre l'oncle Placide dont elle faisait tout ce qu'elle voulait, et Émile qui faisait tout ce qu'elle voulait.

M[lle] Marthe, malgré les signes de tête et les froncements de sourcils de sa maman, malgré les mines indignées de M[me] la princesse et les airs de désapprobation de M[lle] la sœur cadette, pria M. Clodion d'être plus exact une autre fois, parce qu'Émile avait été sur le point de quitter la table pour aller à sa recherche.

Comme il essayait en riant de se justifier, elle lui dit de manger son potage pendant qu'il était chaud; puis elle attaqua le capitaine sur ce vilain balancement du navire qui retenait la pauvre miss Mac-Bokum dans la cabine; puis elle pria Émile de parler anglais avec M. Tommy; ensuite elle voulut l'entendre parler allemand avec un diplomate autrichien qui lui faisait face. Et pendant qu'il parlait successivement l'anglais et l'allemand, avec une facilité que M[lle] Marthe trouvait merveilleuse, M[lle] Marthe relevait la tête, et promenait sur tous les convives des regards de satisfaction; elle avait tout à fait l'air d'une maman qui a une fille à marier, et qui, dans un salon, la force d'étaler toutes ses grâces, toutes ses perfections et tous ses talents.

En réalité, ce n'était pas le capitaine qui présidait à sa propre table, c'était M[lle] Marthe, à qui il semblait avoir fait volontairement l'abandon de tous ses pouvoirs. Cette petite créature, à boucles brunes, était si naïve, si prime-sautière et si amusante, que personne ne se plaignait de l'interversion des rôles, sauf M[me] la princesse et, par esprit de subordination et de discipline, M[lle] la cadette; car personne ne prenait au sérieux, et Marthe moins que personne, les froncements de sourcils et les remontrances de M[me] de Randal qui ne protestait que pour la forme et qui jouissait, dans le fond de son cœur, des succès de sa petite préférée. Elle se reprochait sincèrement de la préférer aux deux autres et se promettait bien de n'être plus si indulgente quand miss Mac-Bokum aurait repris ses sens et la direction de son petit attelage.

En attendant, Marthe triomphait sur toute la ligne. Les convives des tables voisines jetaient des regards d'envie sur la table du capitaine, non pas seulement parce que c'était la table d'honneur, mais parce que c'était une table où l'on était gai tout le temps du dîner, grâce aux saillies et à la bonne humeur de M[lle] Marthe.

Pendant que M[lle] Marthe s'épanouissait dans toute sa gloire à la table du capitaine, M. Alfanègre (de l'Ardèche), les sourcils froncés, les joues pâles et les mains agitées par un tremblement convulsif, surveillait M. Jourdy. Ce représentant de la police française parcourait des yeux, car il n'avait pas trop de ses deux yeux, le contenu du portefeuille en maroquin. Il faut rendre à M. Jourdy cette justice, qu'il avait le coup d'œil sûr, l'esprit décidé, et qu'il ne perdait pas son temps. Il avait une dextérité de pouce étonnante pour froisser le coin des feuillets, afin de n'en pas tourner deux à la fois; d'un coup d'œil, il vous parcourait une pièce et l'envoyait rejoindre les autres. Il y en eut deux qui attirèrent plus particulièrement son attention.

Premièrement, une sorte de *memento*, rédigé de la main de M. King, à l'usage de M. Clodion. Sur la première page, d'un style bref, clair et concis, M. King avait retracé l'historique de la découverte du testament; ce petit récit était suivi d'un résumé de ses travaux cryptographiques et de ses recherches postérieures, qui l'avaient amené à savoir qu'il existait deux exemplaires du testament: l'un confié aux soins du fidèle serviteur Potomac, Montgomery street, San-Francisco; l'autre déposé à l'office de M. J. W. Barley, avocat, à la Nouvelle-Orléans.

Au verso, M. King avait transcrit le testament tel qu'il l'avait déchiffré d'après les hiéroglyphes du vieux Cob. C'est là que le vieux Cob révélait son vrai nom, et qu'il appelait le ou les représentants de la famille Charlier encore vivants à recueillir et à se partager, s'il y avait lieu, son immense fortune.

M. Jourdy lut par deux fois cette pièce importante, car elle complétait les renseignements qu'il avait déjà recueillis dans les conversations des passagers, et formait une base solide pour le plan qu'il avait machiné dans ses méditations solitaires.

M. Jourdy, qui voyait les choses humaines de très-haut ou de très-bas, comme on voudra, qui ne s'embarrassait point de scrupules vulgaires quand il s'agissait de faire un bon coup, qui avait l'esprit à la fois aventureux et romanesque, avait rêvé de mettre la main sur les millions du vieux Cob. S'il n'y avait pas de testament, il suffisait d'en forger un, car la loi américaine laisse à chaque citoyen des États-Unis la liberté la plus absolue de disposer de son bien comme il l'entend, qu'il ait ou non des héritiers naturels.

S'il y avait un testament, il suffisait de l'anéantir et de lui substituer le testament forgé. Or, il y avait un testament ou plutôt deux exemplaires du testament, ce qui compliquait singulièrement la difficulté. Mais M. Jourdy se réserva de réfléchir plus tard sur les difficultés de l'entreprise et les moyens à employer; il était pressé par le temps, et Alfanègre le talonnait, en proie à des transes mortelles.

M. Jourdy, qui était doué d'une excellente mémoire, nota les points importants, et passa outre.

La seconde pièce qui fixa son attention, ce fut l'acte de naissance d'Émile.

« A supprimer, » se dit-il mentalement. En supprimant cette pièce, il ne supprimerait, il est vrai, ni l'héritier ni ses droits à l'héritage, mais il créerait un embarras et un retard. M. Clodion serait forcé d'envoyer un télégramme pour refaire la pièce perdue; ce serait toujours une quinzaine de gagnée, et en une quinzaine on peut faire bien des choses quand on a l'esprit vif et fécond. On peut mettre en campagne quelques bons compagnons sans scrupules, comme il s'en trouve un assez bon nombre dans les environs du carrefour des Cinq-Points et autour de la prison des Tombes; on peut s'aboucher avec des faiseurs d'affaires, et leur remettre, contre espèces, l'exploitation du secret.

Alors, sous les yeux mêmes d'Alfanègre, avec la dextérité d'un filou qui escamote une carte, M. Jourdy escamota l'acte de naissance d'Émile; après avoir accompli cet exploit, il remit le portefeuille entre les mains de son complice.

« Eh bien? dit le complice.

Mlle Marthe arrivait sur la pointe des pieds. (P. 311, col. 2.)

— Eh bien! répondit M. Jourdy, les papiers de votre maître sont en règle, et vous pouvez vous vanter de lui avoir rendu un fameux service en m'aidant à constater son innocence. Je puis mettre votre conscience à l'aise en vous déclarant que ce service vaut plus de cinq cents francs; c'est donc lui qui est votre débiteur, et non pas vous le sien.

— Et les deux autres! demanda Alfanègre.

— MM. King et Triquet peuvent compter sur moi, répondit M. Jourdy d'un air sévère. Comme ils sont sujets américains, j'attendrai que nous soyons à New-York pour les faire arrêter.

— Surtout ne ménagez pas ce grand vaurien de Triquet! » dit Alfanègre en disparaissant avec une agilité surprenante.

On continuait de rire à la table du capitaine; Mlle Marthe, excitée par les questions du diplomate autrichien, exposait à l'assistance des théories très-originales sur l'éducation des enfants, trouvant réponse à toutes les objections, et citant comme exemple, à l'appui de ses théories, sa poupée n° 3 qui ne lui avait jamais donné que de la satisfaction.

C'est en ce moment qu'Alfanègre fit son entrée. La main d'Alfanègre tremblait encore quand il remit les clefs à son maître; mais la physionomie d'Alfanègre avait subi d'importantes transformations : elle était moins dolente, moins abattue, et même sur une observation bienveillante de M. Clodion, Alfanègre avoua que l'appétit lui était un peu revenu, et qu'il allait s'en aller voir là-bas si l'on ne pourrait pas lui servir un petit morceau de quelque chose. En disant là-bas, il désignait d'un signe de tête les régions moins aristocratiques où les voyageurs de son espèce prenaient leur réfection corporelle.

Comme il passait, pour se rendre « là-bas », derrière le vaste dos de M. Triquet, il décocha à ce dos ennemi un regard vindicatif, accompagné d'un sourire ambigu. Car ce dos, avec son air honnête et débonnaire, n'était après tout que le dos d'un criminel, sur lequel allait s'abattre au premier jour la main de la justice.

Si le dos de M. Triquet déplaisait à M. Alfanègre, en revanche la figure de M. Alfanègre n'eut pas l'heur de plaire à Mlle Marthe.

« Oncle Placide, dit cette jeune personne d'un petit air capable, si j'avais un trousseau de clefs, moi, je ne le laisserais pas traîner. Miss Mac-Bokum dit qu'on ne doit pas laisser traîner ses clefs.

— Mais je ne les ai pas laissé traîner, répondit l'oncle Placide en souriant.

— Eh bien, je ne les confierais pas non plus à de gros hommes comme çà, qui ont de vilaines figures, et qui mangeraient mes confitures ou me prendraient mes affaires.

— Mais ce brave homme est mon valet de chambre.

— Miss Mac-Bokum dit qu'il ne faut pas tenter les domestiques.

— Marthe! dit Mme de Randal avec sévérité, comment oses-tu appeler monsieur « oncle Placide! » et comment oses-tu l'ennuyer de tes sottes réflexions.

— Madame, dit l'oncle Placide avec sa bonté habituelle, Mlle Marthe et moi nous sommes convenus de nous traiter d'oncle et de nièce, parce que nous sommes grands amis, tout à fait grands amis. Pauvre chérie, si vous saviez quels souvenirs elle me rappelle! »

Elle lui rappelait l'étourderie, la grâce et aussi le bon cœur de sa sœur Émilie.

« S'il faut gronder quelqu'un, reprit-il, il me semble que c'est moi, car c'est moi qui ai commencé. Quant à ses réflexions, j'en fais mon profit, et je verrai à me réformer pour mériter ses éloges. N'est-ce pas ma nièce?

— Oui; mais, reprit Marthe, que rien ne déconcertait jamais, si j'avais à choisir un valet de chambre, je ne le choisirais pas comme cela, il a l'air de je ne sais quoi.

— Oui, oui, reprit doucement l'oncle Placide, Alfanègre ne paye pas de mine; mais c'est un brave garçon, c'est un honnête homme, et puis il y a longtemps que je suis habitué à lui. »

Marthe garda le silence pendant une grande demi-minute, et, pendant ce long intervalle, elle réfléchit profondément.

« Et puis, dit-elle tout à coup, continuant tout haut ses réflexions, selon son habitude, il est si laid que vous vous êtes peut-être dit : Je vais le prendre, parce que personne n'en voudrait, et qu'il ne peut pas vivre sans gagner de l'argent. Je crois bien que c'est cela, oncle Placide, parce que vous êtes très-bon, très-bon. Maman est très-bonne, reprit-elle d'un ton rêveur, en dépeçant une orange avec beaucoup d'adresse; aussi, quand on lui a présenté miss Mac-Bokum....

— Marthe! » dit vivement Mme de Randal, car elle voyait poindre une série de confidences sur la laideur de miss Mac-Bokum, sur le sentiment de pitié qui l'avait poussée à en faire l'institutrice de ses trois filles, sur les innocentes manies de la pauvre miss et sur son excessive sévérité.

Mlle Marthe s'arrêta tout court, leva la tête et fit signe à sa mère qu'elle avait compris.

La mère reprit la parole d'un ton beaucoup plus calme, et dit : « Cette orange est beaucoup trop grosse pour toi, tu te rendras malade. »

Mlle Marthe se pencha vivement derrière la chaise de l'oncle Placide, et dit tout bas à sa mère : « Ce n'est pas pour moi que je la prépare. La pauvre miss Mac-Bokum aime beaucoup les oranges, et elle n'est pas en état de les éplucher elle-même. Je vais lui porter celle-là aussitôt après le dîner. »

Mme la princesse était la favorite de miss Mac-Bokum, parce qu'elle avait le sentiment de la dignité personnelle développé d'une façon extraordinaire pour son âge; mais Mme la princesse poussait si loin le sentiment de la dignité personnelle, qu'il lui arri-

vait rarement de songer à ce qui pouvait faire plaisir aux autres. Mlle Marthe au contraire y pensait beaucoup et souvent, on peut même dire qu'elle y pensait toujours, malgré ses airs de petit oiseau étourdi et son babil de perruche. Par un sentiment exagéré du devoir professionnel, la pauvre miss Mac-Bokum mettait un acharnement écossais à contre-carrer les petites idées de Mlle Marthe, à brider son indépendance, à régler son langage et son maintien, enfin à la mater. Mlle Marthe souffrait beaucoup de cette guerre active et acharnée ; mais comme elle se figurait que le devoir d'une bonne institutrice, surtout d'une institutrice écossaise, est de tracasser les lutins de son espèce, elle considérait la persécution de miss Mac-Bokum comme un mal nécessaire et sans remède, sans concevoir contre la personne de miss Mac-Bokum le soupçon même d'une pensée de rancune et de ressentiment.

Quand miss Mac-Bokum, vaincue par le mal de mer, s'écria : « Oh! » et s'éloigna rapidement vers sa cabine pour ne plus reparaître de toute la traversée, Mme la princesse ne se réjouit pas ouvertement de la voir hors d'état de continuer ses leçons; elle avait trop de dignité personnelle pour cela. Mais en compagnie de Mlle la cadette, loin des yeux et des oreilles de sa mère, elle ne se gêna pas pour dire : « Voilà un congé qui arrive bien! » Elle alla même jusqu'à faire des gorges chaudes sur la « respectabilité » de miss Mac-Bokum, mise en désarroi par le mal de mer, sur ses plaintes pathétiques, sur son amour immodéré pour les pastilles de menthe, et sur son désir, si poétiquement exprimé cependant, d'avoir l'Océan pour tombeau.

A elle toute seule, Mlle Marthe avait pour les congés un amour plus ardent et plus impétueux que ses deux sœurs réunies; elle avait deux fois plus d'esprit que ses aînées, et avec cela un sentiment plus vif du comique et du grotesque. Et cependant, lorsque miss Mac-Bokum commença à souffrir, son bon petit cœur fut profondément touché, et de grosses larmes roulèrent sur ses jolies joues roses. Elle secoua ses boucles brunes en signe de détresse, et se mit à réfléchir profondément. Pas un instant elle ne songea à la guerre incessante que lui faisait miss Mac-Bokum, ni à cette sorte de trêve de Dieu survenue subitement par la défaillance de l'un des belligérants; elle ne trouva matière à rire, ni même à sourire dans le désordre de la toilette de miss Mac-Bokum, ni dans les gestes tragiques, ni dans les exclamations poétiques de la pauvre institutrice; elle ne vit en elle qu'une personne souffrante et malheureuse; sa sympathie s'émut, sa charité s'ingénia.

Mme la princesse, pour se conformer aux convenances, venait prendre en grande cérémonie des nouvelles de miss Mac-Bokum deux fois par jour, le matin et le soir; après quoi, ayant rempli, à sa parfaite satisfaction, ce petit devoir de société, elle pensait à autre chose. Mlle Marthe, vingt fois par jour, arrivait sur la pointe des pieds, avec une petite mine inquiète et un peu effarée. Quand miss Mac-Bokum dormait ou semblait dormir, Mlle Marthe s'esquivait promptement, préoccupée surtout de n'être ni importune, ni indiscrète ; quand miss Mac-Bokum s'agitait ou poussait des gémissements, une petite main fraîche se posait sur son front, et deux yeux, au regard profond et doux, se fixaient sur les siens. Miss Mac-Bokum s'efforçait de sourire, et Mlle Marthe, persuadée que la patiente souffrait un peu moins, s'en allait en sautillant, et embrassait au passage la femme de service pour la récompenser de ce que l'institutrice allait mieux.

Mlle Marthe s'était littéralement ruinée en pastilles de menthe, et à tous les repas elle se privait de son orange pour la porter à miss Mac-Bokum.

Mlle Marthe n'aimait pas la géographie; on peut même dire qu'elle la détestait, autant du moins que son cœur généreux pouvait détester quelque chose. Elle prit un jour l'oncle Placide à part d'un air très-important, et lui demanda en grand mystère s'il ne voudrait pas lui faire réciter sa leçon de géographie. Miss Mac-Bokum aimait beaucoup la géographie; et Mlle Marthe ne l'aimait pas du tout. Mais cela ferait peut-être plaisir à miss Mac-Bokum, quand elle serait guérie, de savoir qu'on avait pensé à elle. Qui sait? cela contribuerait peut-être à la guérir, car Marthe n'était pas bien sûre que son étourderie, surtout sa coupable froideur pour la géographie, ne fussent pas pour quelque chose dans une indisposition si subite et si tenace. Oui, toute réflexion faite, cela devait y être pour quelque chose, car miss Mac-Bokum lui avait dit plusieurs fois : « Vous me torturez! » et même dans une grave circonstance ; « Vous me ferez mourir! »

A suivre. J. GIRARDIN.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878

LE CANADA

Le Canada expose ses produits dans la section étrangère, entre l'Angleterre et les États-Unis. Pour la politique et l'industrie, c'est là sa vraie place, en effet; mais l'on ne peut oublier les liens du sang qui l'unissent à la France, grâce à l'étonnante vita-

lité de ce groupe de Français, qui, sans le secours de l'émigration, sous un gouvernement étranger, malgré la conquête et l'expansion de la race anglaise, de 70 000 âmes qu'il comptait en 1763 s'est élevé dans la courte période de cent quinze ans à 1 700 000, parlant, sur le sol américain et sous le drapeau britannique, la langue de la mère-patrie, conservant le culte du *vieux pays*, l'aimant et le servant de loin, perpétuant ses traditions, son esprit et son idiome. On s'en va, sollicité par ces souvenirs, étudier, dans les galeries canadiennes, les produits et les travaux de la *Nouvelle-France*.

On pourrait faire l'histoire du Canada d'après les photographies qu'il expose, surtout d'après les photographies de monuments : à elles seules elles suffisent à montrer la dualité de sa population. Les ministères, le parlement fédéral, la bibliothèque, édifiés à Ottawa sur des plans anglais, sont de cette architecture neutre et fantaisiste qui trouve ses inspirations dans le style gothique et dont on peut voir de nombreux spécimens dans la métropole. A Québec, au contraire, la façade du parlement provincial, construit par un architecte canadien-français, M. Taché, ramène la pensée au Paris du XIXe siècle, tout en gardant son originalité de conception : il y a là une simplicité de lignes reposante à l'œil et ce sentiment de l'ordonnance nécessaire à la grandeur. Des niches interposées avec art entre les fenêtres du pavillon central logent les statues historiques du pays : d'abord Jacques Cartier, ce Malouin qui prit possession du fleuve Saint-Laurent au nom du roi de France; plus bas, Brébeuf et Marquette, Pères jésuites martyrisés par les Indiens; Wolfe, le général qui commandait les troupes anglaises à ce combat sanglant des plaines d'Abraham, où les 4500 hommes de Montcalm luttèrent contre 8000 soldats; Montcalm, le héros de cette journée; Champlain, ce Saintongeois qui fonda Québec; et d'autres encore.

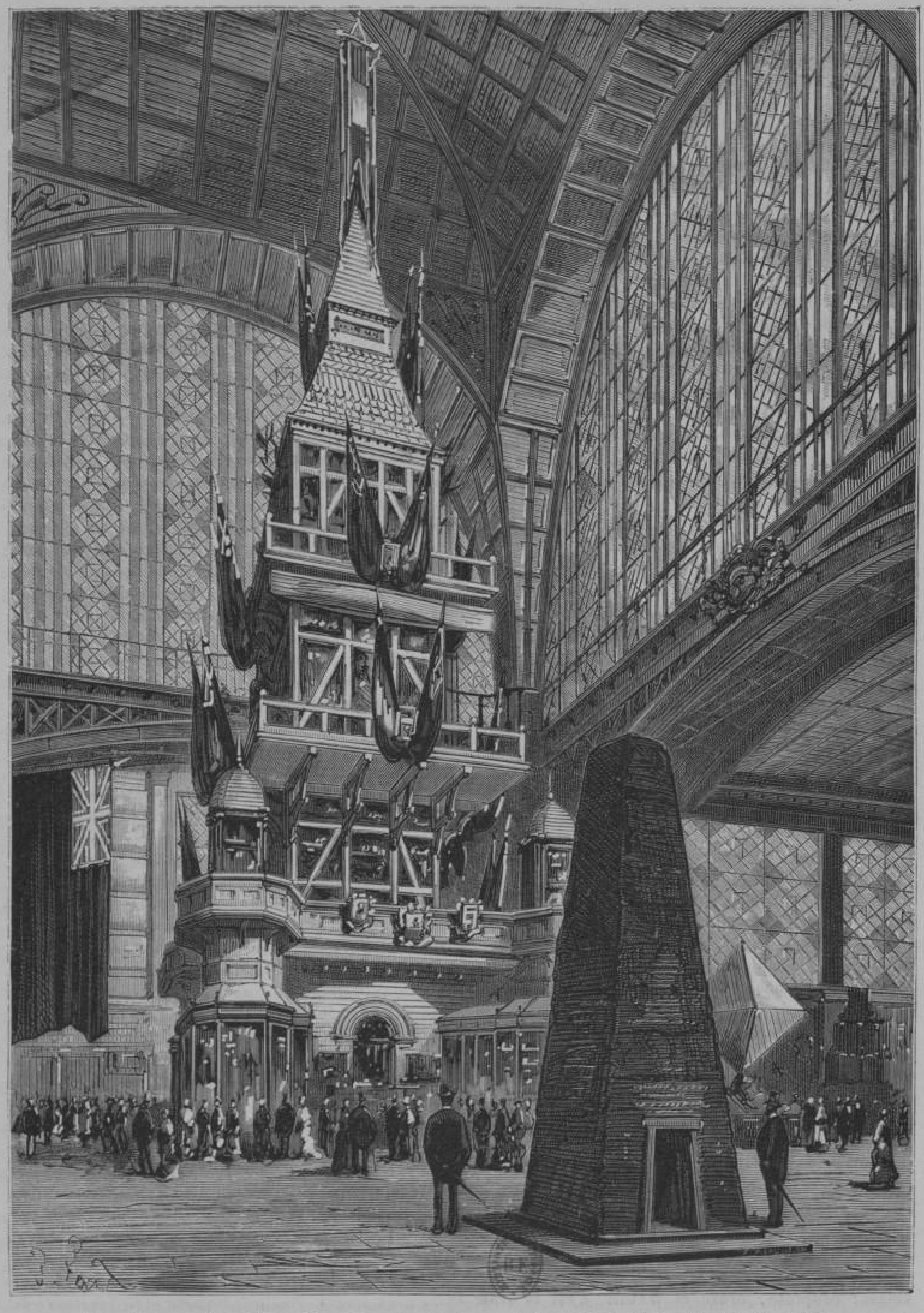
Quelques photographies nous représentent des scènes de mœurs au moyen du procédé suivant : des photographies de personnes en pied sont découpées, puis groupées sur un carton, où l'on a peint à la gouache et à l'encre de Chine le site favori des joueurs de *curling*, à Montréal. Le *curling*, jeu national des Écossais, consiste à lancer sur la glace une énorme boule à poignée pour en atteindre d'autres placées à distance. Il n'y faut pas moins de force que d'adresse; en visitant les galeries voisines, vous pourrez vous rendre compte de ce que pèse une pierre de *curling*.

On regarde aussi avec plaisir des vues de travaux d'art exécutés sur les chemins de fer canadiens. Mais ici la grande carte de la confédération parle avec une plus haute éloquence. Elle nous montre dans un carton la comparaison des profils du chemin de fer du Pacifique canadien (encore inachevé) et du *Central Pacific railroad* américain. Sur une distance de 1300 milles, équivalant à 2091 kilomètres, le chemin américain se maintient plus haut que le point le plus élevé du parcours canadien. Le *railroad* américain passe à Sherman à 8242 pieds anglais; à Aspen il est à 7835 pieds. La plus haute cote d'altitude relevée sur le *railway* canadien est 3646 pieds à Yellow Head Pass. De ces chiffres il faut rapprocher les distances qui séparent Liverpool des principaux ports de l'Amérique du Nord sur l'Atlantique pour comprendre la rivalité des deux chemins de fer transcontinentaux et le développement de richesse que le Canada peut en attendre. Halifax, le port canadien de la Nouvelle-Écosse et le *terminus* du chemin de fer canadien sur l'Atlantique, est à 3991 kilomètres de Liverpool; Québec en est à 4023 kilomètres, tandis que Boston est à 4359 kilomètres du port anglais, et New-York à 4815, soit 368 pour le premier, et 824 pour le second, plus loin que Halifax.

Un chapelet de lacs et de canaux met l'intérieur du pays en communication directe par eau avec la méditerranée du Saint-Laurent et par le grand fleuve avec la mer. Nous avons sous les yeux quelques modèles de ces canaux accessibles aux navires calant jusqu'à 4^m,50. La largeur moyenne de la voie navigable est de 38 à 45 mètres; la longueur des sas est de 82 mètres entre les portes sur une largeur de 13^m,75. Des modèles de ces gigantesques écluses sont exposés et donnent une juste idée de la grandeur des travaux entrepris pour cette navigation intérieure.

Avec 6000 kilomètres de côtes, la nappe d'eau de ses lacs et du Saint-Laurent, de bons ports, et les plus beaux bois de construction du monde, il était naturel que le Canada devînt une puissance maritime. Sa marine marchande tient en effet le quatrième rang, après l'Angleterre, les États-Unis, la Suède et Norvége, avant la France, l'Italie et l'Allemagne. Depuis les long-couriers jusqu'aux petites barques qui font le service des pêcheries, jusqu'aux canots qui remontent les rivières du « pays des lacs », qui glissent sur les rapides ou contournent leur chute par un « portage » à travers bois, sorte de gué terrestre de cette région demi-aquatique, il y aurait une étude pleine d'intérêt à faire, pour laquelle les divers modèles exposés seraient d'un précieux secours.

Les richesses du sous-sol canadien sont nombreuses : les sulfures de plomb, de cuivre et de bismuth abondent près de Montréal, la grande ville française du Saint-Laurent (elle comptait 107 000 habitants au recensement de 1871); les gisements de charbon bitumineux, les marbres, le minerai de fer, sont exploités sur divers points de la confédération. Un octaèdre de 290 pieds cubes représente l'or recueilli au Canada jusqu'au 31 décembre 1877. Dans le total, la Colombie entre à elle seule pour 3 852 000 onces; la Nouvelle-Écosse, pour 271 000; les provinces de Québec, Ontario et le Territoire du Nord-ouest, pour 50 000 : soit ensemble 4 173 000



Le pavillon canadien, à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 311, col. 2.)

onces d'or, dont la valeur est de 333 840 000 francs. Ce chiffre, il est vrai, devient modeste quand on le rapproche des cinq milliards d'or qu'ont produit les seuls *placers* de la Colonie de Victoria en Australie, depuis le mois d'août 1851, c'est-à-dire pendant une période de vingt-six ans.

A côté de ces chiffres, que l'on a exprimés sous une forme concrète au moyen de blocs dorés et de pyramides, voici un arbre qui représente dignement la flore canadienne. C'est un sapin Douglas de la côte du Pacifique. L'exposer tout entier eût été bien difficile. Mais deux rondelles sciées au tronc nous donnent l'âge de ce géant : cinq cent soixante-six ans. Vous pouvez compter du centre à l'écorce 566 lignes concentriques. Il avait donc déjà cent quatre-vingt-trois ans lorsque Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Sa hauteur est de 100 mètres, et le diamètre de la rondelle a $2^{m},40$. Il y a, dans l'exposition mexicaine, un arbre qui approche de ces dimensions : c'est un acajou de 2 mètres de diamètre. Le Canada expose aussi un cèdre qui mesure $1^{m},50$. Le tilleul, le bouleau, atteignent au Canada des proportions qui nous sont inconnues. Le chêne, le mélèze, le cèdre blanc, le cèdre rouge, l'érable, l'orme, peuplent des zones forestières incommensurables. C'est une des principales sources de revenus. Le Canada exporte chaque année pour plus de 120 millions de francs des produits de ses forêts.

La flore est variée et charmante ; les fruits sont abondants. La pomme surtout est représentée par un grand nombre de variétés. Il faut aller les voir admirablement imitées, en plâtre peint dans leurs assiettes vertes. La Normandie est dépassée, je vous l'assure.

Au milieu de cette collection se trouve du sucre d'érable, aussi noir que le nôtre est blanc ; on se sert beaucoup de ce sucre au Canada.

Des ours gris, blancs, noirs, qui offrent au public, entre leurs pattes dévotement croisées, des corbeilles remplies d'adresses industrielles ; un élan ; une magnifique collection d'oiseaux et de poissons ; d'énormes saumons, une des gloires du Canada : voilà pour la faune.

Savez-vous que, pour l'instruction primaire, la province canadienne d'Ontario occupe le premier rang entre tous les pays ? Plus de 23 °/₀ de la population totale fréquentent les écoles dans cette province, et, pour toute la confédération, la moyenne dépasse 19 °/₀, tandis qu'aux États-Unis la moyenne correspondante n'est que de 17 °/₀, en Prusse et en Suisse de 15 °/₀, en France de 13 °/₀ seulement. Les modèles d'écoles que nous présente le Canada sont tous faits pour exciter l'admiration. Il faut voir l'entente parfaite de l'hygiène, l'agencement des tables et des strapontins. Des salles de toilette sont ménagées à droite et à gauche de la classe : propreté, ordre et travail, c'est la vraie devise de l'éducation. Nous voilà bien loin de nos écoles si rarement appropriées au but scolaire.

Un grand nombre de machines appliquées à l'industrie ou à l'agriculture ; des draps et des flanelles, des tapis, des meubles, des objets de vannerie, des broderies, des chaussures, des voitures et des harnais, enfin tout l'attirail de la civilisation, complètent l'exposition canadienne. Sur tous les objets fabriqués, on sent le goût industriel et la griffe anglaise, avec quelques différences dues au climat et aux habitudes spéciales.

PAUL PELET.



ANECDOTE SUR THÉMISTOCLE

Thémistocle, étant encore fort jeune, se promenait avec son père le long du Pirée. Celui qui devait plus tard doter son pays d'une marine formidable se plaisait dès lors à voir le mouvement du port : Il suivait de l'œil les navires, alertes à la marche, et qui, profitant d'une brise favorable, glissaient rapidement sur les flots. Il admirait les légères trirèmes, manœuvrant avec leur triple rang de rameurs, et l'éperon redoutable destiné à briser de son choc la carène des vaisseaux ennemis.

« Regardez de ce côté, mon fils, lui dit son père, qui l'arracha un instant à sa contemplation pour lui montrer de vieilles galères abandonnées sur le rivage ; voilà comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service. »

Prévoyait-il donc, l'obscur Athénien, le sort réservé à cet enfant dans un lointain avenir, et l'ingratitude qui devait payer un jour les services rendus à Marathon, à Salamine et sur tant de champs de bataille restés glorieux !

Non, sans doute, mais Thémistocle lui-même dut se rappeler plus d'une fois cette singulière remarque paternelle, lorsque, banni, fugitif, errant loin des rivages d'Athènes, il trouvait chez Admète, roi des Molosses, ou chez Artaxercès de Perse, l'asile que lui refusait son ingrate patrie.

MARIE MARÉCHAL.



GRANDCŒUR[1]

VI

A quoi aboutit toute la diplomatie de Mère Annette.

L'explosion ne se fit pas attendre.

« Mère Annette ! » cria tout à coup la voix tonnante du capitaine.

1. Suite. — Voy. pages 234, 250, 267, 283 et 299.

Mère Annette ouvrit à demi la porte de la cuisine.

« Viens ici. »

Elle entra et fit un mouvement d'effroi qui n'était pas joué.

Le capitaine debout, rouge jusqu'à la racine des cheveux, les yeux pleins d'un feu sombre, avait vraiment quelque ressemblance avec Jupiter tonnant.

« Qui t'a remis cela?

— Un petit garçon, monsieur.

— Sais-tu qui il était? »

Et, sans attendre la réponse de Mère Annette, qui était bien un peu suffoquée de l'effet produit par la lettre, il ajouta :

« C'est son fils, sans doute ; elle ose venir avec lui à Croas-ar-Bleun ! elle ! entends-tu ! celle dont je ne veux même pas entendre le nom. Tonnerre! je ne suis donc plus le maître chez moi ! Écoute, c'est une femme : je ne veux pas la jeter à la porte; mais, dis-lui bien qu'elle ne remette pas les pieds chez moi ; que je ne la recevrai jamais. Marc ! »

La voix du capitaine était tellement éclatante, que Marc, qui brossait son harnais dans l'écurie, s'entendit appeler. Il accourut et se montra à la porte du vestibule.

« Prépare la *Salamandre*, commanda le capitaine, je vais embarquer.

— Pour aller où?

— Où? tonnerre ! mais où je voudrai.

— Capitaine, vous savez que c'est le gros dos, aujourd'hui.

— Au diable le gros dos ! As-tu peur des marées, maintenant?

— Peur? moi ! grommela Marc. Capitaine, dans combien de temps partons-nous?

— Dans cinq minutes.

— Où allons-nous? Il faut bien m'orienter un peu.

— A l'île des Anglais, visiter les casiers des homards.

— C'est bon, dit Marc. »

Et il sortit.

Le capitaine se versa un petit verre d'eau-de-vie, le but d'un trait, prit son chapeau, un vieux manteau à capuchon qui pendait auprès, et, se tournant vers Mère Annette qui semblait pétrifiée :

« En voilà assez pour vous prouver que je ne veux ni la voir, ni la recevoir, dit-il de sa voix cassante. Ainsi donc, qu'elle ne s'imagine plus de revenir à Croas-ar-Bleun. »

Et, sans attendre de réponse, il marcha à grands pas vers l'anse où était amarré son bateau.

« Vous allez danser, capitaine, dit un vieux pêcheur, qui, assis sur le sable, raccommodait un filet.

— Eh ! c'est ce que j'aime, répondit le capitaine en sautant dans l'embarcation, qui était pontée et que deux vigoureux matelots faisaient manœuvrer sous son commandement.

— Voilà une voiture qui a l'air de marcher vers Croas-ar-Bleun, capitaine, dit Marc en se tournant vers lui, faut-il partir quand même?

— Oui, tonnerre ! envoie en pagay. »

La barque s'élança en avant et disparut bientôt aux yeux de Mère Annette. Celle-ci, à peine remise de son émotion, demeurait debout sur le seuil et ne trouvait pas la force de s'avancer au-devant de Mme Moranville, qui, descendue de voiture au bas de la cour, marchait vers la maison avec son fils.

Elle était bien pâle, presque défaillante, quand, arrivée en face de la maison, elle s'arrêta pour lui jeter un long regard, ce regard à la fois aimant et douloureux que l'on adresse à un ami qui vous a quitté depuis bien longtemps.

Et ce fut d'une voix tout à fait voilée par l'émotion qu'elle prononça ces deux mots en attachant un regard anxieux sur Mère Annette.

« Mon oncle? »

Mère-Annette commençait à dominer son saisissement, et, la colère reprenant le dessus, elle tendit le bras vers la pleine mer :

« Voyez-vous ce pillot [1] qui marche, dit-elle, ce sont les voiles de son bateau, dans lequel il est toujours fourré maintenant.

— Cependant, vous lui avez dit que j'arrivais.

— Il sait tout, il a lu votre lettre, et... il est parti malgré le temps, malgré la mer. Ah ! c'est un rude homme ! »

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune femme ; elle reprit la main du jeune garçon.

« Partons, Alban, dit-elle, la maison, je m'en doutais, hélas ! nous est bien fermée.

— Non pas, madame! s'écria Mère-Annette qui descendait vivement les trois marches du perron pour venir lui saisir les deux mains; le capitaine n'a point dit que la maison vous était fermée. Il m'a dit que lui ne vous recevrait jamais; mais il n'a pas dit que, le jour où vous viendriez, vous n'entreriez pas et qu'on ne vous servirait pas un morceau.

— Mais moi, ma bonne, je me refuse à passer le seuil de cette chère maison, puisqu'il n'y est pas et qu'il n'a pas voulu y être.

— Madame, vous entrerez, et vous me laisserez bien donner à goûter à ce cher petit qui est tout votre portrait. »

Elle voulut entraîner Alban; mais il résista.

« Non, non, dit-il, je ne puis pas aller là où ne va pas maman.

— C'est égal, on a de fameuses têtes dans la famille du capitaine ! » s'écria Mère Annette.

Et, n'osant plus insister, elle resta immobile, écoutant les détails que Mme Moranville, penchée vers son fils, lui donnait sur cette maison qui avait été si longtemps la sienne. Elle lui montra les persiennes fermées de sa chambre de jeune fille, la

1. Cette loque.

chambre de son oncle, où il y avait une relique de famille, une grande épée du XVI[e] siècle que, pour jouer, il lui mettait sur l'épaule; une salle de billard, où elle avait passé tant de soirées à pousser les billes blanches et rouge; le salon où avait été signé l'acte de son mariage civil.

Et il l'écoutait avec une petite physionomie pleine d'intelligence, et il regardait de tous ses yeux le manoir si riant en ce moment, et son jeune cœur se gonflait aussi à la pensée qu'il en était, lui aussi, expulsé.

Les explications données, M[me] Moranville regagna la voiture, accompagnée par Mère Annette qui s'était mise à sangloter dans son tablier.

« Madame, madame, ne vous reverrai-je jamais? » demanda-t-elle quand M[me] Moranville prononça le mot « Adieu ! » en se penchant à la portière.

« Peut-être bien, ma bonne Annette, murmura à demi-voix la jeune femme. Cependant, comme mon petit Alban va être placé dans un collége qui n'est pas très-loin d'ici, un pauvre collége où je suis désolée de voir entrer un enfant plein d'intelligence et de cœur, nous pourrons nous rencontrer à la ville. Il m'est bien dur de m'en séparer; mais il le faut. Je viendrai le voir quelquefois, et, je vous le répète, Mère Annette, nous pourrons nous rencontrer à la ville. »


Elle tendit le bras vers la mer. (P. 315, col. 2.)

Sur cette promesse, elle s'assit, la voiture partit, et Mère Annette reprit le chemin de la maison, en murmurant :

« Oui, il faut que mon maître ait le cœur plus dur qu'une roche pour ne pas pardonner à cette pauvre Marie, ce qui, après tout, n'est pas un péché, et pour ne pas recevoir chez lui ce joli petit homme, qui est tout le portrait de sa mère, et de s'en aller promener comme çà, pas plus gêné de celle qu'il a pourtant élevée que si elle était couchée dans le cimetière. »

Mère Annette en cette dernière observation manquait de perspicacité.

Si le capitaine savait cacher, sous sa colère et sa brusquerie, l'émotion qui se réveillait en lui à la seule pensée de sa nièce, cette émotion n'en était pas moins réelle; mais il avait pris le meilleur moyen de la dominer, en embarquant par un temps tel que celui qu'il faisait ce jour-là. La mer était si menaçante, que Marc, après avoir fait traverser au bateau la passe difficile du goulet, se tourna vers son maître et dit :

« Avançons-nous, capitaine?

— Oui, répondit-il; droit sur l'île. »

Le bateau partit, et, au bout d'une demi-heure, l'île de rochers apparut gardée par une bande de cormorans qui se reposaient paisiblement sur les plus hautes crêtes. Sitôt que la présence des hommes leur fut révélée, ils s'enfuirent à tire-d'ailes. Le bateau fut amarré dans une petite anse, et le capitaine débarqua sous de magnifiques pyramides de granit.

« Capitaine, dans combien de temps repartons-nous? demanda Marc.

— Dans une demi-heure. Le vent mollit, il me semble.

— Un peu.

— C'est bon; je vais chercher la gourde que j'ai oubliée dans la grotte, et je reviens. »

Il sauta hors du bateau et monta un sentier très-raide, qui le conduisit à un grand espace vague, revêtu d'un gazon fin et de fougères à moitié sèches. Il le traversa et atteignit une falaise superbe, où les rochers décrivaient une sorte de forteresse à plusieurs étages. Il descendit jusqu'au second par un escalier peu facile, et arriva dans une sorte de cellule carrée, taillée par la nature dans le granit, et dont les parois formaient comme une succession de gigantesques registres, dont chaque feuillet comptait sans doute des siècles. Le capitaine se pencha sous un bloc assez grand pour servir de table, et tira de dessous une gourde revêtue de cuir. Il la mit dans sa poche, s'assit sur la pierre, et, allumant sa pipe, la fuma en cet endroit qu'il aimait d'une prédilection particulière. Devant lui, la mer houleuse se démenait avec furie; autour de lui s'élevaient des masses granitiques tigrées de brun et de rouge; devant lui s'étendaient des prairies de goëmons aux larges feuilles découpées comme des feuilles de chêne, et dans l'anse, sur laquelle surplombait le rocher, la mer formait un petit lac, dont l'eau était si transparente que l'œil pénétrait jusqu'au fond, et y découvrait le plus

petit caillou et la plus fine des herbes marines.

Cette demi-heure de repos et de solitude calma le capitaine. Il avait repris sa physionomie habituelle quand il rejoignit ses matelots.

« Aux homards, dit-il ; le temps s'éclaircit. »

La *Salamandre* reprit docilement sa course ; mais bientôt elle ne fit plus qu'une série d'évolutions qui attestaient l'habileté des matelots du capitaine. Lui-même se mêlait de la manœuvre, qui devenait parfois très-difficile.

Son œil perçant apercevait bien vite le morceau de liége flottant sur l'abîme profond.

« A babord, » disait-il.

Et le bateau s'élançait dans cette direction.

Un long crochet de fer, lancé d'une main sûre, atteignait le liége; on tirait, on tirait sur le filin, et le casier apparaissait tapissé d'étoiles de mer et chargé d'un ou plusieurs prisonniers, des homards à la cuirasse d'acier damasquinée, qui, jetés sur le pont, ouvraient vainement leurs larges pinces et battaient inutilement le plancher par mouvements saccadés de leur queue frangée de jaune.



Le casier apparaissait. (P. 317, col. 1.)

Cinq casiers furent ainsi relevés, puis rejetés avec une belle amorce nouvelle que les matelots rattachaient prestement, malgré les mouvements désordonnés que le vent et les vagues imprimaient au bateau.

La pêche était satisfaisante. Sur l'ordre du capitaine, on navigua vers Loguellou, dont le clocher apparut bientôt sous les rayons éclatants du soleil couchant.

Le capitaine se fit débarquer avec ses homards à sa petite jetée de Croas-ar-Bleun, et rentra chez lui transi, mais le sourire aux lèvres. Son souper l'attendait. Mère Annette avait digéré de son mieux sa mauvaise humeur, et elle lui fit assez bon visage.

Il soupa avec appétit, mais silencieusement. Au dessert, Mère Annette se présenta un journal à la main.

« M. le vicaire est venu vous chercher, dit-elle ; et, ne vous trouvant pas, il a laissé cette feuille, où il est parlé de la guerre, paraît-il.

— Ah! voyons, » dit le capitaine.

Il déplia le papier, et lut une demi-colonne qui avait été entourée d'un cercle au crayon rouge.

Mère Annette, le cœur encore plein de ses visiteurs à elle, mais comprenant bien qu'il n'y avait pas à en parler, reprenait le chemin de sa cuisine, pour ne pas succomber à une tentation dangereuse, quand le bruit du poing de son maître retombant avec force sur la table la fit se détourner.

Le capitaine, pâle et les sourcils froncés, abattait de nouveau son poing géant sur le papier.

« Seigneur! qu'est-ce qu'il y a sur cet imprimé, monsieur? » s'écria-t-elle emportée par la curiosité.

Le capitaine releva sa tête, qu'il avait laissée retomber sur sa poitrine, et, d'une voix rauque, s'écria :

« Brossés!

— Qui, monsieur?

— Les Français, nous. Tonnerre! il faut que je m'abonne à un journal; oui, il me faut maintenant des nouvelles tous les jours. Le facteur demeure-t-il toujours auprès de la Croix?

— Toujours, monsieur.

— C'est bon; je vais lui parler. Il connaît tous les libraires mieux que moi.. »

Et, jetant sa serviette sur la table, il sortit pour se rendre à Loguellou.

VII

Où il est prouvé qu'il y a des braves partout.

Il y a beau jeu aujourd'hui devant l'école de Tonton Joachim. Par le plus singulier des effets, l'école s'est peu à peu prolongée jusque dans le chemin, où chaque écolier s'amuse à ce qui lui plaît. L'un, couché tout au long sur son dos, fait voltiger ses deux pieds devant lui comme un éventail; l'autre attelle des cancres à son sabot, celui-ci siffle comme un merle, celui-là creuse une chaloupe dans un morceau de bois de sapin. Seuls les plus petits, ceux dont la marche n'est pas très-sûre ni l'indépendance trop développée encore, ont gardé leur place sur l'échelle et sur les bancs, et s'amusent sur place pendant que Tonton Joachim, assis tout contre son vieux lit, sa férule devenue inutile dans sa main droite, sa main gauche placée sur sa pauvre vieille poitrine, tousse à fendre l'âme.

Les quintes qui se succèdent sans interruption depuis une heure commencent à épuiser le peu de forces qu'il possède. Heureusement, l'accès diminuait, et le pauvre bonhomme se mouchait une dernière fois, avec un vieux morceau de toile à voile, en murmurant : « Allons, allons, c'est la fin, c'est la fin, » quand l'obscurité se fit tout à coup dans sa cabane.

Étonné, Tonton Joachim releva les yeux : le capitaine de Croas-ar-Bleun était devant lui.

Son visage était sombre comme la nuit.

« Capitaine, vous m'apportez de mauvaises nouvelles : je vois bien ça, dit Tonton Joachim en glissant le vieux morceau de toile à voile dans la poche intérieure de sa veste. Nos soldats? »

Le capitaine se laissa tomber sur un banc entre deux poupons qui, du choc, roulèrent par terre, et prononça d'une voix formidable ces trois mots :

« Brossés! brossés! brossés!

— Il y a eu trois batailles, capitaine; toutes les trois sont perdues : ce n'est pas possible!

— Cela est.

— Seigneur Jésus! quels malheurs! Capitaine, avez-vous la gazette et pouvez-vous m'en lire un peu? »

Le capitaine tira d'une large poche extérieure plusieurs morceaux de papier imprimé, qui avaient dû former un journal.

« Un instant, capitaine, un instant, dit le bonhomme; je suis bien malade aujourd'hui; et d'ailleurs voilà le soleil qui passe par-dessus la margelle du puits. C'est qu'il est l'heure, ou à peu près, de donner congé aux enfants. L'école est finie. »

Et, saisissant sa férule, il montra du geste la porte aux écoliers demeurés fidèles, en criant de sa voix glapissante : « Allez vous-en dîner! l'école est finie pour ce matin ! »

Ceux qui jouaient dans le chemin s'éclipsèrent comme par enchantement, et les plus petits s'empressèrent de les imiter, et ils s'échappèrent en se bousculant. La maisonnette se vida en une minute, et Tonton Joachim, ramenant en avant, sur ses tempes flétries, le vieux bonnet qui pendant ses grosses quintes de toux avait glissé presque jusque sur sa nuque, se tourna vers le capitaine, qui avait rajusté les morceaux du journal, et dit gravement :

« Voyons la gazette, monsieur?

— Lisez vous-même, Joachim; tenez, c'est là... ou ici... mais, qu'importe! tout est tellement à la déroute en cette maudite feuille, que je me suis donné le plaisir de la mettre en pièces. »

Tonton Joachim avait sans mot dire placé, sur son nez, une paire de lunettes, dont les verres ronds et larges et cerclés de fer lui couvraient de larges ombres son front et ses joues.

D'une voix un peu altérée par les quintes de toux, mais suffisamment claire, il lut d'un ton monotone, qui ressemblait à une psalmodie, les nouvelles militaires qui étaient désastreuses.

Le capitaine écoutait, les deux coudes appuyés sur ses genoux, les deux mains croisées sous son menton anguleux, ses yeux sombres fixés sur le sol inégal de la chaumière.

« Mais, capitaine! s'écria Tonton Joachim en déposant les feuillets sur ses genoux, voilà des nouvelles encore pires que celles d'hier.

— Elles se valent, mon vieux, elles se valent. Voilà huit jours que ce journal maudit me donne la fièvre. »

Le capitaine se leva, et déployant sa grande taille :

« Si cela continue, je n'attendrai pas que les Allemands viennent chez nous, dit-il; j'irai à eux, le sabre au poing. Je m'engagerai dans la mobile.

— Vous, capitaine!

— Moi, Joachim Le sang me bout depuis tous ces désastres, et, si l'on se battait sur mer, je serais déjà dans le branle-bas. Mais je puis, aussi bien qu'un autre, tirer un coup de fusil; et je le tirerai, tonnerre! Non, je ne resterai pas à mourir de la fièvre comme une vieille femme à mon foyer, tandis que l'étranger assassine la France.

— Ah, mon Dieu! capitaine; mais l'heure vient donc où tous les hommes, jeunes et vieux, devront prendre le métier de soldat? gémit Joachim. On en a pourtant envoyé des hommes d'ici et de partout par charretées! Ce n'est donc pas assez?

— Il paraît bien, puisque les ennemis se promènent en France comme en pays conquis. On parle d'une mesure extrême, qui ferait enrôler tous les hommes valides : j'aime mieux partir qu'être enrôlé. C'est diablement dur pourtant..»

Tonton Joachim toisa le capitaine d'un air admiratif.

« Ah ! capitaine, que je vous trouve heureux de pouvoir partir le sac au dos, en soldat ! Si j'en avais la force, je partirais avec vous ; oui, je partirais avec vous.»

Il soupira, et, baissant la tête, il ajouta :

« Mais je ne serais pas à une lieue de Loguellou, que je serais pris d'une quinte de ma mauvaise toux, et que je tomberais sur le chemin pour ne plus me relever. »

Le capitaine sourit avec bonté au pauvre bossu, et mettant la main à sa poche :

« J'ai écrit à un de mes anciens camarades en garnison à Rennes, dit-il, et, d'après sa réponse, je puis partir d'un jour à l'autre. C'est pourquoi j'ai voulu venir vous donner de quoi passer la campagne sans trop de misère. Voyons, Tonton Joachim, combien vous faut-il pour vivre tranquille pendant les quelques mois que durera mon absence?

— Capitaine, vous êtes trop bon, dit le vieux bonhomme en essuyant ses yeux avec le revers de sa main ; vous savez : j'ai toujours mon loyer à payer, et c'est ce qui m'embarrasse beaucoup. Il n'est pas facile, à un pauvre homme comme moi, de mettre vingt-cinq francs de côté par an. Voilà neuf mois que j'économise sou par sou, et je n'ai encore que quatre francs et dix-huit sous !

—Voilà vingt francs, dit le capitaine en posant une pièce d'or dans la main osseuse du bossu. Et après ?

— Capitaine, je ne veux pas abuser de la charité du bon monde, et c'est bien assez comme cela, répondit vivement le bonhomme en souriant à la pièce d'or. Je gagne mon pain, Dieu merci ! et les enfants ne me laissent pas manquer de bigorneaux et de palourdes ; je n'ai vraiment pas besoin d'autres choses : il ne me reste qu'à vous remercier.

— Un petit verre de vin de temps en temps vous ferait cependant du bien, dit le capitaine en souriant.

— Ah ! cela ne se refuse pas. Je vais mieux quand j'ai une goutte de vin.

— C'est bon ; je chargerai Mère Annette de vous faire porter quelques bouteilles et un flacon de ma vieille eau-de-vie. La voici, je crois ? oui, c'est bien elle. Elle a du chagrin de me voir partir, elle aussi ! et elle est toujours à mes trousses. Eh oui ! je suis là ! cria-t-il en s'adressant à Mère Annette, qui, du chemin plein de soleil, essayait de faire pénétrer son regard jusque dans les profondeurs de la maison noire ; qu'est-ce qu'il y a?

— Monsieur le notaire est arrivé, capitaine.

— C'est bon : j'y vais, j'y vais. Au revoir, mon vieux ; je ne partirai pas sans vous revoir. »

Le capitaine baissa la tête pour sortir de la cabane ; mais il se sentit arrêté par le pan de son paletot. Il se détourna.

« Capitaine, s'il vous plaît, n'oubliez pas la commission... vous savez bien? chuchota Tonton Joachim.

— Quelle commission ?

— Les bouteilles, capitaine, les bouteilles.

— Non, non, dit le capitaine en riant, elles vous seront portées aujourd'hui même. »

Tonton Joachim hocha plusieurs fois la tête, en signe de satisfaction, et s'en alla vers la table boiteuse, où se trouvaient : un gros formulaire de prières à la couverture usée, une bouteille mise tout à fait dans le coin, à l'ombre, et une vieille soupière brune ébréchée, dont le bonhomme ôta le couvercle. Elle paraissait pleine de vieux linge ; il plongea la main au fond et en retira un mouchoir à carreaux qui semblait très-pesant. Il dénoua un des coins, et un pile de gros sous apparut. Il les compta avec soin, puis se mit à contempler la pièce d'or du capitaine, en se parlant tout seul à la manière des enfants et des vieux. Enfin il plaça la pièce d'or dans le coin du vieux mouchoir, fit un nœud qui l'isola des gros sous, un second nœud enserra le trésor tout entier, qui retomba au fond de la soupière fêlée devenue le coffre-fort de Tonton Joachim. Cela fait, il arrangea le linge, posa le couvercle et regarda la bouteille qui miroitait un peu dans l'ombre ; il la fixa un instant, et portant tout à coup sa main osseuse sur son col verdâtre :

« Je suis tout retourné par le départ du capitaine, grommela-t-il... la toux vient... je sens qu'elle vient... je ne pourrai pas faire ma classe tantôt si je ne prends pas une goutte de fortifiant... il n'en reste plus qu'une gorgée, rien qu'une... et je n'en manquerai pas... le capitaine est homme de parole... oui, oui, oui. »

Sur cette affirmation, il déboucha la bouteille, et, appuyant le goulot à ses lèvres, il but lentement deux gorgées qui la vidèrent. Cela fait, il la reboucha avec soin, s'en alla gravement vers son lit, et, tombant dans le vieux siége de bois placé contre, se laissa aller à une petite sieste réconfortante.

A suivre. M[lle] Zénaïde Fleuriot.



A TRAVERS LA FRANCE

MONTAUBAN

Montauban, le chef-lieu actuel de Tarn-et-Garonne, est situé sur l'un des deux cours d'eau qui ont donné leur nom au département, le Tarn. La ville proprement dite s'élève, au-dessus de la rive droite, sur un plateau fort accidenté, arrosé par un grand nombre de cours d'eau secondaires; sur la rive gauche est bâti le faubourg commerçant de Villebourbon. Entre les deux groupes d'habitations est jeté un des ponts les plus remarquables que nous ait laissés le moyen âge : admirablement conservé, il fut bâti, de 1303 à 1316, par deux habiles architectes du pays.



Montauban

A cette époque, Montauban ne comptait pas encore une longue existence. Établi en 1144, par un comte de Toulouse, sur les possessions de l'abbaye toute voisine de Montauriol, violemment usurpée, il avait grandi par ses franchises communales et son commerce, malgré plusieurs désastres politiques, si bien qu'en 1317, un an seulement après l'achèvement du pont, le pape Jean XXII, enfant de Cahors, établissait un évêché à Montauban. L'évêché n'empêcha pas Montauban de devenir, à la fin du xvie siècle, un des boulevards de la Réforme en France. En 1617, les habitants, en majorité huguenots, se soulevèrent contre l'édit par lequel Louis XIII rétablissait dans tout le Midi l'exercice de la religion catholique. Ils formaient comme une république régie par des lois particulières et pouvant mettre sur pied une petite armée. Lorsque, pour punir leur résistance, Louis XIII, en 1621, arriva avec le connétable de Luynes, ils se trouvèrent si bien prêts à se défendre, que, malgré de terribles assauts, ils ne purent être réduits. Les troupes royales ne purent venir à bout de la constance héroïque des Montalbanais, que leurs femmes elles-mêmes précédèrent parfois au combat. Ce siége est l'événement le plus mémorable des annales de la ville; il avait duré quatre-vingt-six jours quand le roi de France dut se retirer après avoir perdu ses meilleurs soldats. Mais le succès de Richelieu à la Rochelle découragea partout le parti calviniste, et Montauban ouvrit ses portes au cardinal, en 1629. Néanmoins, une grande partie de la population demeura attachée à la Réforme, et cette ville possède encore une importante faculté de théologie protestante.

Outre son pont, Montauban n'offre aujourd'hui d'intéressant que le clocher gothique de son église Saint-Jacques, sa place Royale, curieuse par son architecture du temps de Louis XIII, et le monument élevé en 1871 à la mémoire d'Ingres, un des plus grands peintres de notre époque, né au faubourg de Sapiac, mort à Paris en 1868. C'est à cet artiste éminent que Montauban doit en partie les richesses qui font de son musée un des plus remarquables du Midi de la France.

A. Saint-Paul.





Ils faisaient partie de la Société des Braves Gens. (P. 322, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XV

La Société des Braves Gens. — La géographie sans cartes. — Pour la première fois de sa vie, l'oncle Placide se laisse emporter jusqu'à être impétueux dans ses mouvements.

Au seul mot de géographie, le vieux géographe dressa l'oreille. Semblable à un grand artiste qui prend en pitié les malheureux devant qui les portes du temple ne se sont pas encore ouvertes, et dont la vie ne peut être que tristesse et ténèbres, puisqu'ils ignorent les jouissances qui consolent et embellissent la sienne, il regarda Mlle Marthe d'un œil plein de bonté et de compassion. Non-seulement il lui ferait réciter sa leçon avec patience, avec plaisir, mais encore il ferait tout ce qui serait en lui, pour l'initier aux mystères de la géographie, lui en dévoiler les beautés et lui en faire goûter les jouissances infinies.

A vrai dire, du moment qu'il s'agissait de rendre un service à Mlle Marthe, ou simplement de se conformer à un de ses petits caprices, l'oncle Placide aurait été capable de lui faire réciter sa leçon d'anglais, quoiqu'il ne sût pas un traitre mot d'anglais, ou d'épeler du chinois avec elle, si elle avait témoigné le désir d'apprendre la langue de Confucius.

Quand on aime bien les géns, et qu'il s'agit de leur rendre service ou simplemeut de leur complaire, toute peine devient un plaisir, et tout labeur se transforme en une récréation.

Or l'oncle Placide aimait Mlle Marthe à la folie, sans trop savoir pourquoi. Il croyait, il est vrai, s'être attaché à elle uniquement parce qu'elle lui rappelait l'heureux temps où il était jeune, où l'avenir lui souriait, où il avait encore des illusions et des espérances, et où sa petite sœur Émilie, dont Mlle Marthe était l'image, remplissait la vieille maison de vie, d'animation, de gaieté et d'imprévu. Sans doute c'était bien là une des raisons pour lesquelles Mlle Marthe était entrée si vite et si facilement dans son cœur; mais il y en avait une autre qu'il ne soupçonnait même pas.

Mlle Marthe faisait partie, tout enfant qu'elle était, d'une sorte de Société secrète dont l'oncle Placide était l'un des membres les plus éminents et l'un des dignitaires. Les membres de cette Société, dispersés sur la face du vaste monde, et disséminés dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la grande société universelle, passent leur vie à se chercher les uns les autres, se reconnaissent sans s'être jamais connus, à de certains signes mystérieux qu'un employé de préfecture serait bien embarrassé de noter dans le libellé d'un passe-port. Un invincible attrait les pousse les uns vers les autres et les attache par des liens souvent plus puissants que les liens si sacrés de la famille. La petite fille aux joues roses et le vieillard

1. Suite. — Voy. page 209, 225, 241, 257, 273, 286 et 305.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

aux cheveux grisonnants faisaient partie de la Société des Braves Gens.

Cette Société existe bien réellement, quoiqu'elle n'ait ni président, ni secrétaires, ni trésoriers, ni dignitaires officiels, ni comité de statistique, ni assemblées plénières. Et en vérité, c'est presque dommage qu'elle n'ait pas au moins un comité de statistique, ne fût-ce que pour prouver aux misanthropes combien ce pauvre monde dont ils disent tant de mal vaut mieux que sa réputation. Mais du moins, si cette Société n'a point de dignitaires, elle a la plus belle devise qui ait jamais brillé sur la bannière d'aucune société. Cette devise, tirée de l'Évangile, c'est le mot sublime de « charité », qui se prononce « bonté » dans les relations ordinaires de la vie de tous les jours.

Cette grande Société anonyme ne se recrute ni par le scrutin public ni par le scrutin secret. C'est l'inépuisable bonté de la Providence qui veille au renouvellement perpétuel de la Société des Braves Gens, soit que Dieu désigne les candidats par un pur don de sa grâce, soit qu'il récompense en leur personne les mérites, les efforts et les sacrifices de plusieurs générations.

Si le monde perdait ses hommes de génie, il perdrait du même coup sa couronne de gloire, son éclat et sa lumière; mais s'il perdait ses braves gens, il cesserait de vivre, car les braves gens sont le sel de la terre. Du reste, fort heureusement, le génie n'exclut pas plus la bonté que la bonté n'exclut le génie. La Société des Braves Gens ne manque pas dans le monde de représentants illustres ; mais un fait qui a frappé tous les moralistes, c'est que la qualité de membre titulaire de la Société des Braves Gens confère par elle-même une distinction particulière. Un homme parfaitement bon n'est jamais un homme vulgaire.

Si l'oncle Placide aimait si tendrement son neveu, et si Émile aimait si tendrement son oncle, ce n'est pas seulement parce que l'un était l'oncle et l'autre le neveu, c'est parce qu'ils faisaient partie tous les deux de la Société des Braves Gens. C'est la même raison qui avait fait naître entre eux et Mlle Marthe une sympathie si soudaine et si puissante.

Jusque-là Émile n'avait été qu'un collégien, et sur bien des points il avait les idées et les préjugés d'un collégien. Le collégien des hautes classes, placé dans une situation ambiguë, entre l'enfance qu'il vient de quitter, et l'adolescence à laquelle il aspire de tous ses vœux, répudie avec un dédain profond tout ce qui pourrait sembler le rattacher à la condition qu'il vient de quitter. Voilà pourquoi il surveille avec tant d'anxiété la croissance de ses moustaches et de ses favoris; voilà pourquoi il évite avec un soin si jaloux et si méprisant la société et le contact des petits garçons et des petites filles, surtout des petites filles. Tout naturellement, cette aversion est réciproque, personne n'aimant à être méprisé. Aussi, c'est avec une sorte d'effroi et d'angoisse que les petites sœurs ou les petites cousines des collégiens, et les petites amies des petites sœurs et des petites cousines, voient arriver le jour de sortie, qui ouvre toutes grandes les portes du lycée devant la race malplaisante des petits hommes en tuniques.

Émile était trop bien élevé pour se montrer grossier ou méprisant avec les petites femmes en herbe, ou pour manquer de complaisance ; mais il ne recherchait pas non plus les occasions de compromettre sa dignité en se rendant familier avec elles.

Dans le grand salon du *Coyote*, il s'était occupé des trois petites filles, surtout pour venir en aide à son oncle, qui s'était chargé avec une généreuse imprudence d'un fardeau trop lourd pour lui. Au bout d'une heure, il classait involontairement Mme la princesse dans la catégorie des petites pestes, Mlle la cadette dans celle des moutons insignifiants, et Mlle Marthe dans celle des bons garçons.

L'éloge pourra paraître bizarre aux personnes qui ne connaissent que la langue de Racine ou celle des salons; mais ceux qui se souviennent encore de la langue que l'on parlait de leur temps au lycée et que l'on continue d'y parler de nos jours, savent que le collégien résume tous ses sentiments d'affection et d'estime dans cette simple formule, qu'il l'applique à son vieux professeur, à son copain ou à sa sœur.

Entre bons garçons la glace est bien vite rompue; aussi Émile et Mlle Marthe furent bientôt deux camarades, c'est-à-dire deux inséparables. D'un autre côté, comme Émile ne quittait guère son oncle, il en résulta que l'oncle fit partie du club des Inséparables, et que Mlle Marthe l'appela familièrement oncle Placide, et qu'elle osa un beau jour lui demander de lui faire réciter sa leçon de géographie. Pourquoi s'adressa-t-elle à l'oncle plutôt qu'au neveu? En vertu de cet axiome que les personnes âgées sont plus patientes et plus indulgentes que les jeunes; et Marthe sentait qu'elle avait si grand besoin d'indulgence, surtout en matière de géographie !

Au milieu de ses petits défauts de surface, que bien des gens regardaient comme des qualités, tant ils étaient aimables et inoffensifs, Mlle Marthe avait une grande qualité: elle ne s'en faisait point accroire. C'est avec une humilité réelle et charmante qu'elle reconnaissait l'immense supériorité de Mme la princesse et celle de Mme la cadette. Si parfois elle tenait tête à Mme la princesse avec une grande vivacité, c'est qu'il y avait en elle un bon sens vigoureux qui se révoltait d'instinct, quand Mme la princesse se montrait outrecuidante et prétentieuse, ce qui arrivait encore assez souvent.

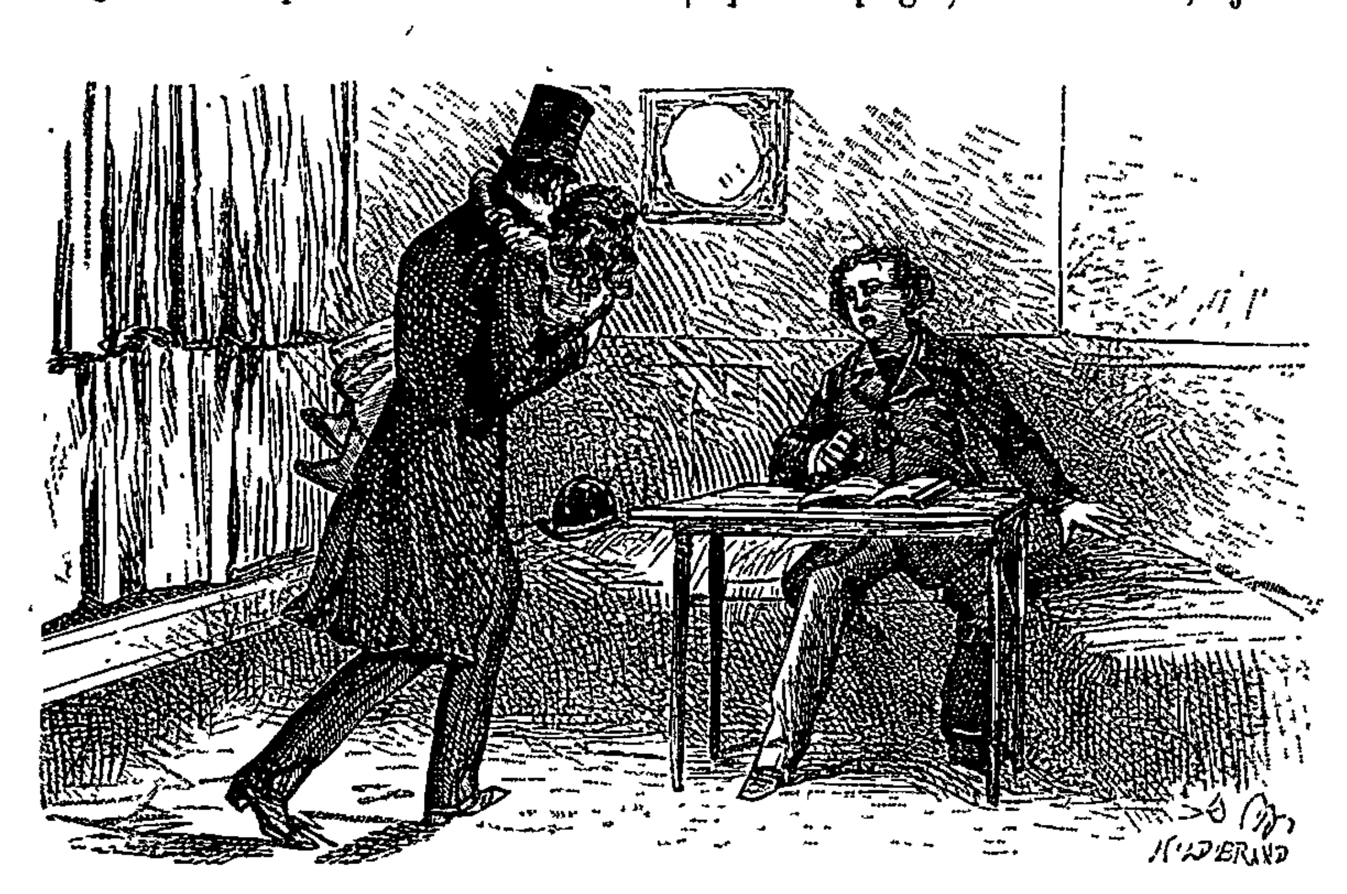
L'oncle Placide ayant déclaré à Mlle Marthe qu'il était tout prêt à lui faire réciter sa leçon de géographie, Mlle Marthe ramena vivement sa main droite qu'elle avait jusque-là tenue cachée derrière son dos.

L'index de cette mignonne petite main droite était

passé en guise de signet entre les pages d'un petit livre étriqué et, d'apparence maussade, sur le dos duquel on pouvait lire : *Éléments de géographie universelle.*

Quand Mlle Marthe lui eut remis le livre, et qu'elle lui eut dit : « Ça commence là! » l'oncle Placide regarda par-dessus le livre pour dire à son élève : « Allez, ma mignonne, je vous écoute. » Alors il eut devant les yeux une petite Marthe si timide, si contrainte, si découragée ; une petite Marthe dont les mains se serraient l'une contre l'autre avec tant d'angoisse, dont les yeux étaient si suppliants et les lèvres si tremblantes, qu'il jeta un regard sévère sur le livre maussade et un regard de pitié sur la victime de sa maussaderie.

Miss Mac-Bokum, en tant qu'institutrice, appartenait à cette école ingénieuse qui ne reconnaît aux enfants qu'une seule faculté, la mémoire. En vertu de ce principe, elle ne s'adressait qu'à la mémoire, rejetant avec une défiance hostile et dédaigneuse tout ce qui pouvait parler à l'imagination, ou pénétrer dans l'esprit par les yeux. Le livre de géographie que l'oncle Placide tenait en ce moment entre les mains avait été choisi par elle avec un soin scrupuleux, et déclaré supérieur à tous les autres, parce qu'il s'adressait uniquement à la mémoire: il ne contenait pas une seule carte, mais en revanche on y trouvait de longues énumérations toutes sèches. Ce petit chef-d'œuvre de l'esprit de système aurait pu être comparé à une petite boîte contenant de l'*extractum geographiæ* comprimé.



Émile se trouva en présence de son oncle. (P. 324, col. 1.)

La leçon de Marthe comprenait les trente-huit États et les dix Territoires de l'Union américaine. Le petit livre revêche ne se donnait même pas la peine d'expliquer la différence qu'il y a entre un *Territoire* et un *État*.

« Mais c'est un véritable casse-tête,» s'écria l'oncle Placide, en tournant vivement quelques pages pour découvrir la carte des États-Unis. Il aurait pu chercher longtemps avant de la trouver.

« Vous avez déchiré la carte? » demanda-t-il à Marthe d'un ton de doux reproche. Il aimait bien Marthe, mais pas au point de lui pardonner complétement d'avoir porté une main profane sur cette chose sacrée, une carte de géographie.

« Il n'y en a jamais eu, répondit Marthe en le regardant avec des yeux suppliants.

— Jamais eu ! » s'écria l'oncle Placide avec une sorte d'horreur. Ou Marthe mentait, ou elle disait vrai. Les deux alternatives l'épouvantaient également. Marthe menteuse, c'était une monstruosité morale. Un livre de géographie sans cartes, c'était une monstruosité géographique. Cette angoisse horrible ne dura qu'un instant. Marthe ne pouvait pas mentir; donc le livre était un monstre.

Heureusement pour Marthe qu'elle ne se douta pas un seul instant du soupçon qui avait traversé l'esprit de l'oncle Placide comme un éclair sinistre.

« Miss Mac-Bokum, reprit-elle, dit que cela vaut mieux pour les enfants. Mes deux sœurs savent le livre par cœur, vous pourriez les interroger à n'importe quelle page; mais moi, j'ai la tête très-dure ; je ne suis qu'une sotte, oncle Placide, et je regrette bien de vous avoir donné de l'ennui. Vous ne m'en voulez pas ! »

Lui en vouloir, pauvre petite!

L'oncle Placide était hors de lui, et son âme était agitée par les mouvements les plus violents peut-être qu'elle ait jamais ressentis. Indignation contre le livre, fureur contre le pédant hérétique qui l'avait écrit et contre l'institutrice à cervelle étroite qui l'avait choisi et imposé, mépris de lui-même pour avoir soupçonné Marthe de mensonge, et pitié profonde pour la victime de tant d'injustices.

La passion bouleverse les caractères : sous l'influence de la passion l'avare devient prodigue, et le lâche, audacieux; l'oncle Placide, si calme d'habitude et si maître de lui-même, devint subitement impétueux.

Ayant fourré d'un geste violent le livre maudit dans sa poche, pour lui bien prouver qu'il était indigne de voir le jour, il enleva Marthe dans ses bras, comme une plume, couvrit de baisers expiatoires ses petites mains tremblantes, et l'emporta dans sa cabine, comme un loup ravisseur emporte un agneau sans défense.

L'agneau sans défense se laissait faire, un peu étonné sans doute de la turbulence inaccoutumée de l'oncle Placide, mais complétement rassuré sur les intentions du loup ravisseur. Ce n'est pas comme

cela que l'on porte une petite fille que l'on n'aime pas et à qui l'on en veut.

Chemin faisant, elle passa ses deux bras autour du cou de l'oncle Placide et déposa un baiser sur la joue ou plutôt sur une des petites mèches, car elle n'était pas placée commodément pour l'embrasser ailleurs; mais on fait ce qu'on peut. C'était aussi, paraît-il, l'avis de l'oncle Placide, car il dit d'un ton ému : « Oui, ma chère mignonne! »

« Oui, ma chère mignonne! » cela ne répondait pas à grand'chose, et cela ne signifiait pas grand' chose non plus; mais Mlle Marthe trouva que c'était un encouragement à recommencer, et elle recommença; et même elle compromit l'équilibre du chapeau de l'oncle Placide, qui ne fit qu'en rire. De plus en plus rassuré sur les intentions du bon loup ravisseur, l'agneau lui demanda : « Où allons-nous, comme cela, oncle Placide?

— Nous allons faire de la vraie géographie, » répondit l'oncle Placide, non sans une certaine emphase.

Comme les mots changent de sens selon la bouche qui les prononce! Dans la bouche de miss Mac-Bokum, ces paroles auraient signifié : « Allons-nous-en tristement grignoter un os de seiche, bien dur, bien sec, bien cassant! » Dans la bouche de l'oncle Placide, ils ouvraient des perspectives charmantes. Il savait tant de choses, l'oncle Placide, et il les racontait d'une façon si intéressante! Il avait manqué sa vocation, l'oncle Placide, il aurait dû se faire institutrice! Sans vouloir faire tort à miss Mac-Bokum, Mlle Marthe avait déjà trouvé plusieurs fois que l'oncle Placide l'aurait remplacée avec avantage.

XVI

Une vraie fête géographique donnée à Mlle Marthe par l'oncle Placide et son neveu.

Émile s'était attardé dans la cabine à lire en anglais *le Dernier des Mohicans*. Captivé tout entier par les péripéties dramatiques de cet attachant récit, il n'était plus réellement dans la cabine; il était dans la prairie, avec les héros du livre, terrifié comme eux par ce fameux cri du cheval mourant, qui a fait faire de si mauvais rêves à tant de lecteurs. Il était encore ému et tremblant, se demandant avec ses héros d'où partaient ces sons effrayants et surnaturels qui venaient de troubler le silence profond de la nuit.

Quand la porte de la cabine s'ouvrit, poussée brusquement par l'oncle Placide, il bondit sur ses pieds, comme s'il venait d'être surpris par une bande de féroces Peaux-Rouges. Debout, la main gauche encore posée à plat sur le livre ouvert, le bras droit machinalement rejeté en arrière, comme pour repousser par la force une aggression violente, il se trouva soudainement en présence de son oncle. Sa vive émotion se changea en une stupeur profonde, quand il vit l'oncle Placide dans toute la turbulence et dans toute l'étrangeté de son rôle de loup ravisseur.

En s'apercevant de la stupéfaction de son neveu, l'oncle Placide fit un retour sur lui-même et déposa précipitamment Marthe sur le parquet.

« Le fait est, dit-il en remettant ses deux petites mèches en bon ordre, le fait est que nous venons faire de la géographie! »

Cette explication augmenta la perplexité d'Émile au lieu de la diminuer. Si Marthe, au lieu de lui sourire, avait eu l'air effrayée, Émile aurait cru, sans hésiter, que son oncle venait de l'arracher du milieu des flammes; car l'oncle en ce moment ressemblait bien plus à un sauveteur qu'à un professeur de géographie.

« Regarde-moi cela, » dit l'oncle Placide en tirant le petit livre de sa poche et en le tendant à Émile.

Émile regarda cela, ouvrit cela, ferma cela; en un mot, inspecta cela, sans y découvrir l'explication de l'émoi de son oncle.

« Un livre de géographie sans cartes! dit l'oncle en jetant sur le petit livre un regard de profond dégoût.

— Le fait est qu'il n'y a pas de cartes, reprit Émile, après avoir feuilleté sommairement le livre incriminé. »

— Et l'on veut, dit l'oncle, que cette pauvre chérie apprenne sa géographie sans cartes. A-t-on jamais vu une barbarie pareille! et la géographie des États-Unis encore. »

Émile commençait à comprendre. « C'est trop fort, dit-il en regardant Mlle Marthe avec une profonde pitié. Il faut vraiment que miss Mac-Bokum....

— Émile, dit le bon oncle en mettant un doigt sur ses lèvres, souvenons-nous qu'on ne doit jamais dire de mal de Mentor devant Télémaque! Donne-moi plutôt ma grande carte des États-Unis. »

Émile tira d'un carton la carte des États-Unis, et l'oncle Placide la déplia, non pas avec solennité, car il était trop simple pour être solennel, mais avec les précautions presque tendres d'un virtuose qui tire de sa boîte un Stradivarius authentique.

Quand la carte fut étalée sur la table, et que l'oncle Placide eut passé délicatement la main dessus, à plusieurs reprises, pour en effacer les plis, Marthe se pencha vivement et releva presque aussitôt la tête d'un air désappointé. Cette carte ne lui disait rien, puisqu'on ne lui avait pas appris à lire les cartes. D'ailleurs, elle était trop complète, et n'offrait à ses regards qu'un fouillis inextricable de lignes et de signes cabalistiques.

« Pauvre petite, dit l'oncle Placide en regardant la victime des préjugés de miss Mac-Bokum. Je n'avais pas songé à cela »; et il emboîta son menton entre le pouce et l'index de sa main droite pour chercher les moyens de résoudre une aussi grave difficulté.

Émile, sans rien dire, tira d'un buvard une feuille

de papier blanc et un crayon. L'oncle demeurait plongé dans ses méditations; mais Mlle Marthe suivait du regard tous les mouvements d'Émile, comme un petit chat espiègle qui surveille les oscillations d'une boulette de papier attachée au bout d'un fil, tout prêt à sauter dessus pour en faire un joujou.

Émile étala la feuille de papier blanc sur la table et pria Marthe de poser sa main dessus en écartant les doigts; ensuite, avec le crayon, il suivit les contours de la petite main. Marthe retenait son haleine pour suivre avec plus d'attention le travail mystérieux du crayon.

« Qu'est-ce que c'est que cela? lui demanda Émile quand le travail fut achevé, et qu'elle eut été autorisée à retirer sa main.

— Ça, c'est ma main!

— Ce n'est pas votre main, dit Émile en souriant, mais c'est la carte de votre main, de la grandeur même de votre main. Si je veux avoir une carte plus petite, voici ce que je fais. »

En quelques coups de crayon, il fit une réduction de la main, et puis encore une autre réduction plus petite, et enfin une dernière, si petite, si petite, qu'on aurait dit la main d'une poupée lilliputienne.



Émile posa la pointe de son crayon. (P. 326, col. 1.)

L'oncle avait fini par se pencher sur le travail d'Émile, qu'il suivit d'abord d'un œil distrait, puis avec de petits signes d'approbation.

Émile reprit : « Comme l'Amérique est trop grande pour qu'on la représente telle qu'elle est, on l'a dessinée en tout petit; » et il montra du bout de son crayon la carte de son oncle.

« Mais, reprit-il, comme c'est trop embrouillé pour une petite fille de l'âge de Mlle Marthe, je vais lui dessiner une carte beaucoup plus simple. »

L'oncle Placide fit un signe d'approbation encore plus accentué que tous les autres; et pour assister plus commodément à la petite fête géographique que lui promettait Émile, il s'assit près de la table. Mlle Marthe, en sa qualité d'invitée, eut la place d'honneur, c'est-à-dire que l'oncle Placide la prit sur ses genoux; de là, elle pourrait suivre plus facilement les opérations.

Émile ferma les yeux pendant quelques secondes. « Je vais, dit-il enfin, commencer par l'ouest. Savez-vous où est l'ouest, Marthe?

— A gauche, là, » répondit Marthe triomphalement en posant le bout de son doigt sur le côté gauche de la feuille de papier. Avec le même bonheur et la même précision, elle indiqua le nord, l'est et le sud.

« Mon oncle! dit Émile, et il regarda son oncle en côté, supposons que je passe mon examen de géographie pour Saint-Cyr et que vous êtes mon juge. Ayez la bonté, quand j'aurai fini, de me dire quelle note vous me donneriez.

— Tu vas tracer cette carte de mémoire? demanda

l'oncle Placide avec une petite pointe de scepticisme.

— Naturellement, répondit Émile, sans cela où serait le mérite?

— Si tu fais cela, dit l'oncle Placide en hochant la tête, tu peux être sûr que je te donnerai la note *vingt!* »

Émile assura la feuille de papier devant lui avec sa main gauche, et, d'un crayon hardi et sûr, dessina en deux ou trois grandes courbes toute la côte du Pacifique, depuis la pointe nord du Territoire de Washington jusqu'à la ligne arbitraire qui sépare la Californie de la Basse-Californie.

« Très-bien, dit l'oncle Placide; voilà la limite ouest, mais n'oublions pas que c'est la plus facile et la moins tourmentée. Voyons maintenant la limite sud. Marthe où va être la limite sud?

— C'est tout ça! répondit Marthe en promenant sa menotte de la gauche à la droite, en bas de la feuille de papier.

— Un bon point à Marthe, dit l'oncle Placide; maintenant, Émile, à toi. »

Émile posa la pointe de son crayon à la séparation des deux Californies, avec ce mouvement imperceptible de la main qui mesure son élan pour partir de gauche à droite. Jusqu'au Rio Grande, qui sépare le Texas du Mexique, le crayon traça des lignes droites, dont l'ensemble pouvait donner l'idée d'un plan de fortifications; arrivé un peu au-dessous de l'endroit où aurait dû se trouver la ville de Mesilla, le crayon prit des allures plus capricieuses; rien qu'au mouvement, on devinait qu'il venait de s'embarquer sur un fleuve et qu'il en suivait le cours. Et de fait, le crayon descendit comme cela le Rió Grande jusqu'au golfe du Mexique; arrivé là, au lieu de se laisser entraîner à la mer par la rapidité du courant, il dessina toute la côte nord du golfe du Mexique en décrivant un immense arc de cercle, ou du moins une ligne courbe qui aurait été une sorte d'arc de cercle, si le vaste delta du Mississipi n'en avait détruit la symétrie.

Le crayon ne s'arrêta qu'au cap Sable, qui est l'extrémité sud de cette espèce de doigt de gant que l'on appelle la Floride.

Au cap Sable seulement l'oncle Plácide respira, et il avoua à Émile qu'il avait eu deux ou trois alertes. A un moment, le crayon avait été sur le point de susciter une nouvelle guerre entre le Mexique et les États, parce qu'il avait semblé vouloir faire la part trop belle au Territoire d'Arizona aux dépens du Mexique qui n'entend pas raillerie; à un autre moment, le Rio Grande avait failli manquer la passe étroite qui coupe si brusquement le prolongement des Montagnes-Rocheuses. Heureusement que le vieux géographe en avait été quitte pour la peur; après un moment d'hésitation, causé par un brusque mouvement du bateau, le crayon était reparti dans la bonne direction.

L'oncle avait même éprouvé, après ces deux temps d'arrêt, l'espèce de plaisir que l'on sent à voir une personne qui parle bien, chercher de temps en temps un mot, et repartir après avoir trouvé l'expression propre.

« C'est joliment amusant, » dit Marthe en portant des regards remplis d'admiration de l'oncle sur le neveu et du neveu sur l'oncle. A vrai dire, ce qui l'amusait, ou plutôt ce qui l'intéressait, ce n'étaient pas les lignes en elles-mêmes qui ne lui disaient encore rien du tout, c'était l'habileté prodigieuse d'Émile, constatée par l'attention soutenue de l'oncle Placide et surtout par ses éloges. En voyant l'importance que ses deux collègues de la Société des Braves Gens attachaient à la géographie, elle conçut une estime respectueuse pour cette science rébarbative qui lui avait coûté tant de larmes, et elle forma le projet d'en pénétrer les mystères : c'était déjà un bien joli résultat.

Le crayon cependant, qui était bien le crayon le plus infatigable du monde, repartit à toute vapeur, après que le doigt de Marthe eut indiqué la direction qu'il fallait suivre maintenant pour remonter du sud au nord. Dans les mouvements à la fois capricieux et sûrs qu'il exécutait pour fouiller le fond des baies et doubler la pointe des caps, il avait l'air d'une hirondelle rapide donnant la chasse aux moucherons, à ras de terre, par un beau soir d'été. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, ce sorcier de crayon, après avoir tracé une silhouette irréprochable des côtes de l'Atlantique, s'arrêta à la limite de l'État du Maine et du Nouveau-Brunswick; mais ce ne fut pas pour longtemps. L'hirondelle, changeant de direction pour chercher cette fois des moucherons, de l'est à l'ouest, partit comme un trait, remonta le Saint-Laurent jusqu'aux grands lacs du nord, contourna l'extrémité sud des grands lacs, en décrivant les méandres les plus capricieux; puis tout d'un coup, sans dire gare, partit à tire-d'aile du lac Supérieur, toujours dans la direction de l'ouest, et d'un seul bond arriva au Pacifique, juste à la pointe nord du Territoire de Washington. Ce mouvement fut si rapide et si imprévu, que Marthe eut tout juste le temps de retirer sa petite main.

« Vingt! » s'écria l'oncle Placide au comble de l'enthousiasme.

Émile, oubliant qu'il était un soldat et un soldat médaillé, jeta son crayon sur la table, et fit ce que font les collégiens quand ils veulent marquer leur contentement au dehors. Il éleva sa main droite à la hauteur de son oreille droite, et produisit avec ses doigts un bruit de castagnettes parfaitement caractérisé.

Aussitôt Marthe leva son bras droit et agita sa main droite avec tant de vivacité, que l'oncle Placide rejeta sa tête en arrière en fermant les yeux. Mais au grand désappointement de Marthe, sa pantomime ne fut suivie d'aucun bruit de castagnettes.

« Oh! dit-elle à Émile, comment faites-vous? dites-le moi, je vous en prie. »

Mlle Marthe éprouvait une admiration respectueuse

pour la science géographique d'Émile et pour son habileté graphique; mais c'était une admiration un peu factice. Elle admirait la figure informe qui représentait la silhouette des États-Unis : 1° parce que c'était l'œuvre d'Émile, et que tout ce que faisait Émile était admirable; 2° parce qu'il avait dessiné rapidement et sans hésitation; 3° parce que ce chef-d'œuvre avait mérité l'approbation d'un grand maître qui l'avait honoré de la note *vingt*.

Mais pour l'art avec lequel il imitait le bruit des castagnettes, son admiration était spontanée, personnelle et enthousiaste.

« J'ai eu tort, lui dit Émile, de me conduire devant vous, mademoiselle, et devant mon oncle comme si j'avais été au collége et parmi des collégiens. C'est un geste que nous faisons, nous autres garçons, quand nous sommes contents. Vous serez bien aimable de me pardonner et bien gentille d'oublier ce que vous avez vu et entendu; ce sont de ces choses que les jeunes filles doivent ignorer. »

Et, dans son for intérieur, il s'applaudit de n'avoir pas accompagné sa pantomime des paroles consacrés par l'usage : « Chic! chic! chic! » Voyez-vous d'ici Mlle Marthe enrichissant son vocabulaire de cet étrange monosyllabe, et le prodiguant à tout venant et en toute occasion, comme font les enfants en pareil cas.

Mlle Marthe, qui avait une foi implicite dans toutes les paroles d'Émile, promit, non sans regret, d'oublier ce geste qui était le plus joli du monde, et ce bruit de castagnettes qui aurait si fort intrigué Mme la princesse et la jeune personne qui lui servait de caudataire. Enfin il n'y fallait plus penser, mais c'était bien dur tout de même. Mlle Marthe exprima son désappointement par un tout petit soupir; après quoi, avec la mobilité qui lui était naturelle, elle passa à un autre ordre d'idées, et dit, en posant son petit doigt sur le bord de la feuille de papier :

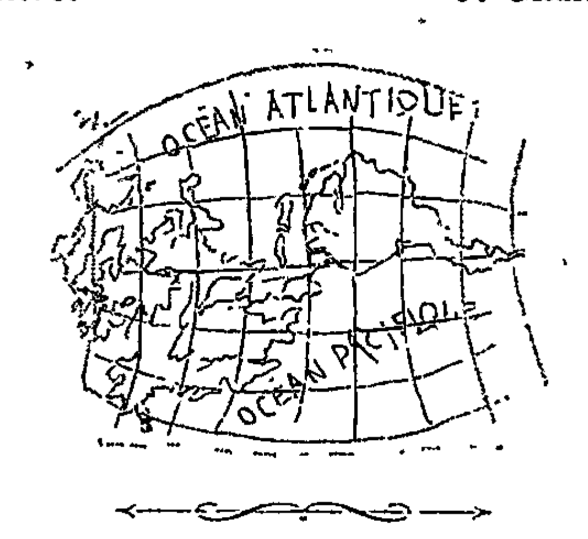
« C'est pour moi, n'est-ce pas? vous me la donnez?

— Je vous la donnerai, répondit Émile, quand elle sera achevée et que nous l'aurons bien étudiée à nous trois.

— Commençons tout de suite, » dit Mlle Marthe d'un petit ton décidé.

Et ils commencèrent tout de suite; et c'était un plaisir à nul autre pareil, pour l'oncle et le neveu, de suivre pas à pas la marche de cette petite intelligence ouverte, active et résolue. En quelques minutes, Mlle Marthe connaissait la place des deux océans qui baignent les États-Unis à l'est et à l'ouest, et des contrées qui le bornent au nord et au sud; elle s'était informé du côté par où l'on aborderait, et Émile de la pointe de son crayon avait désigné New-York par un petit rond. Par où passait-on pour aller de New-York à Chicago? Et d'abord où était Chicago? La main d'Émile plana en l'air un quart de seconde, et s'abattit avec une précision mathématique à un certain endroit de la carte encore archimuette, et la carte archimuette fut ornée d'une seconde ville, à l'ouest du lac Michigan.[1] Ensuite Émile indiqua le trajet du chemin de fer, et les villes jaillissaient du bout de son crayon comme la lueur des becs de gaz jaillit de la lance de l'allumeur de réverbères. Puis Émile, autour de ces villes, traça le contour des États, et la carte muette commença à parler un peu ; et c'était si amusant que Mlle Marthe fit une petite moue dédaigneuse en entendant sonner la cloche du déjeuner.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878

LES PAYS-BAS.

La façade de l'exposition néerlandaise, avec ses briques roses rehaussées de pierres sculptées, ses fenêtres à frontons, sa tourelle d'angle en retrait, sa terrasse à balustres, sa lanterne, avec sa devise enfin : *Ne Jupiter quidem omnibus placet*, rappelle la façade de l'hôtel de ville de la Haye. Tout cet ensemble exprime la sérénité et la satisfaction. C'est la figure d'un peuple heureux, mais d'un peuple qui doit la prospérité à son travail et qui a bien gagné son bonheur.

Le peuple néerlandais a mis en défaut la remarque de Montaigne : « que le proufit de l'un est dommage de l'aultre. » Il s'est arrondi sans tailler sur le voisin; il a fait des conquêtes avec passion et ténacité sans soulever des haines internationales; il s'accroît continuellement de ce qu'il gagne sur la mer et sur les marécages. Rare fortune : il peut avoir des envieux, mais pas d'ennemis! De cette façon, la Hollande a gagné en trois siècles 3697 kilomètres carrés. Son aire est aujourd'hui de 3 297 151 hectares, l'équivalent de 5 1/2 départements français. Chiffre provisoire, car le Néerlandais pompe toujours. Il a assaini ses côtes, endigué ses fleuves, canalisé ses rivières, transformé ses *polders* en pâturages. Demain il aura desséché le Zuyderzée!

Ce petit territoire, le dix-huitième de l'Europe pour la superficie, le treizième pour la population absolue (il compte 3 865 456 habitants), mais le deuxième pour la densité (117 habitants par kilomètre carré; la Belgique seule en a davantage (184), tandis que

la France vient en sixième rang avec 70), possède, en outre de ses 1763 kilomètres de chemins de fer, 2918 kilomètres de canaux et 1917 kilomètres de rivières navigables, ensemble 4835 kilomètres de navigation intérieure. Tout ce que ces chiffres supposent de travaux d'art admirables, de dépenses, de patient labeur, d'audace et de ténacité, serait impossible à dire. J'en donnerai un seul exemple. Avant 1827, Rotterdam communiquait avec la mer par plusieurs cours d'eau. Mais ces voies étaient devenues tout à fait insuffisantes par suite du développement du commerce et de l'industrie, et de la construction des navires de fort tonnage qui en était la conséquence. L'inconvénient de naviguer tantôt en remontant, tantôt en descendant le courant, la longueur, surtout la profondeur insuffisante des différents chenaux, autant de causes qui gênaient la navigation. Il fallait à tout prix rendre la seconde ville commerciale du pays accessible aux navires de fort tonnage. Un canal, exécuté de 1827 à 1829, répondit d'abord à ce besoin. Il était praticable aux vaisseaux de 14 mètres de largeur, d'un tirant d'eau de 5m,15, d'une longueur de 70 mètres. Mais après une trentaine d'années, bien qu'il rendît encore de grands services, il fut clair que le canal de Voorne ne suffisait plus aux communications. La longueur de quelques vaisseaux rend le passage par les écluses impossible, tandis que leur tirant d'eau les oblige, pour arriver à destination, de décharger une partie de la cargaison. De nouveaux projets furent examinés. Aujourd'hui les travaux sont en grande partie exécutés, et Rotterdam communique avec la mer par une voie navigable, dont la largeur normale de 225 mètres va en augmentant régulièrement, de sorte qu'elle débouche dans la mer du Nord par une ouverture de 900 mètres de large : c'est la nouvelle embouchure de la Meuse, portée à une distance de 10 kilomètres au nord de l'ancienne.

Le ministère néerlandais expose des modèles de ces travaux exécutés à la nouvelle embouchure de la Meuse pour la navigation entre Rotterdam et la mer. Les matériaux employés sont des fascines de fines branches de saule réunies par deux liens, dont on compose des *saucissons*, ou suites de fascines très-solidement reliées entre elles, et des clayonnages entrelacés sur des piquets verticaux qu'on plante dans les lignes de fascines des plates-formes. Ainsi faites et garnies de pierrée, les plates-formes, échouées à fleur d'eau, servent en guise de matelas, sous le nom de *risbermes*, pour protéger une rive dégradée contre l'affouillement du courant.

C'est aussi au moyen de fascines dûment revêtues de pierres, que l'île d'Ameland, à 8400 mètres de la côte de Frise, vient d'être annexée à la terre ferme, et l'on songe déjà à dessécher les bas-fonds situés entre l'île voisine de Terschelling et la côte Frisonne.

A cause de la situation extrêmement basse du sol, la marée laisse au reflux dans les ports une grande quantité de limon : on est obligé de les rendre inaccessibles au flot montant par le moyen d'écluses. Il paraît prouvé que l'invention des écluses à sas est d'origine néerlandaise. Le ministère des travaux publics expose des modèles d'écluses avec portes à éventail; elles ont le grand avantage de pouvoir être ouvertes et fermées à tous les niveaux de l'eau. Il suffit de faire communiquer les chambres des portes avec l'eau d'aval pour ouvrir, avec l'eau d'amont pour fermer.

A côté de ces différents modèles, des peintures représentent des ponts admirables : le pont sur le Waal à Nimègue; un autre, également sur le Waal, près de Bommel; le magnifique pont de Moerdyk; et enfin le pont sur le Lek, près de Culembourg.

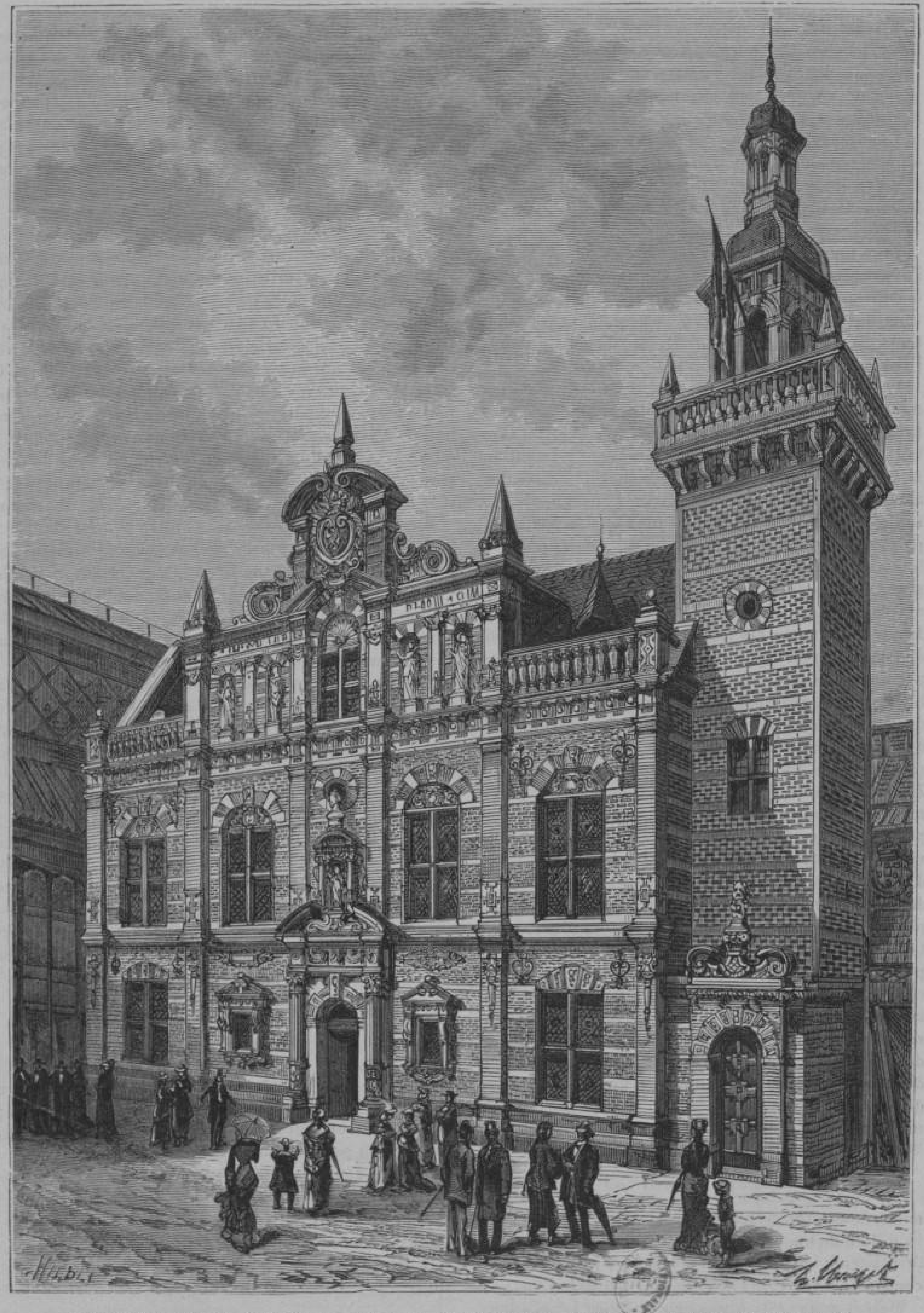
Ne quittons pas les travaux publics sans mentionner au moins la grande carte des Pays-Bas à l'échelle de 1/50 000e.

Ce n'est pas cependant autour de ces beaux travaux techniques que la foule s'empresse : elle les regarde avec plus d'étonnement que d'intérêt.

La *great attraction* de l'exposition néerlandaise est une collection de mannequins de cire, grandeur nature, costumés suivant la condition sociale qu'ils représentent. Ici c'est la cohue d'une foule avide de voir et insatiable. Pour pénétrer dans cette galerie, il faut l'emporter d'assaut.

L'idée en effet est excellente et l'exécution parfaite. Une série de couples peuple ce musée : chacun d'eux, isolé du voisin par les cloisons latérales raccordées à la paroi du fond, pose devant vous en action et dans son milieu. Voici la rue, la chaumière, le patinage; plus loin, un ménage de l'île de Marken; une femme de qualité coiffée de grosses épingles d'or; des pêcheurs sur la grève; des fiancés de Nunspeet-en-Gueldre; des orphelines d'Amsterdam, aux tempes desquelles fait saillie de chaque côté une épingle en vrille. Le noir domine dans tous ces costumes, atténué par une orgie d'orfèvrerie : ferronnières, frontaux, tire-bouchons d'or.

Deux intérieurs complètent ce musée : l'un représente un salon ancien. Les vieilles tapisseries aux tons fondus sont relevées de faïences appliquées, d'un cartel, et de vieilles armures. Tout autour, des meubles sculptés, de grands fauteuils d'aïeux, des siéges à dossier incrusté de pierres précieuses faisant le rehaut sur les sculptures du bois noir, des bahuts à panneaux ramagés, où les bois de couleur dessinent des feuillages verts chargés de fruits jaunes et de cacatoès. Au milieu du salon, près d'une table, la dame de céans est occupée à lire le *Dagblad*, la feuille du jour. Un serre-tête d'or faisant retour sur les tempes cache entièrement sa chevelure. Le haut du front disparaît sous un bandeau de brillants. Une dentelle blanche, recouvrant le tout, est retenue aux oreilles par de grosses épingles historiées. Prête à partir pour l'église et son livre de prière à la main, la petite bonne s'approche de madame et vient interrompre sa lecture.



Le pavillon des Pays-Bas à l'Exposition universelle, d'après une photographie de M. Neurdein. (P. 327, col. 2.)

L'autre intérieur nous transporte à Hindelopen, dans la Frise. La bourgeoise qui nous offre l'hospitalité se prépare à faire baptiser un marmot, qu'elle tient sur les bras tout enveloppé de ses voiles. La chambre est bien meublée et indique l'aisance : un grand dressoir de chêne sculpté est garni de faïences au couronnement ; les murs sont ornés de faïences bleues ; les siéges, les tables, le berceau sont en bois peint de vives couleurs où dominent le rouge et le vert.

A en juger par ces dehors, voilà un peuple riche ; l'apparence n'est pas trompeuse : dans la seule ville d'Amsterdam, il y a plus de millionnaires que dans tous les pays de l'empire allemand ensemble. C'est un écrivain allemand, M. de Weber, qui nous l'apprend.

Une rapide promenade à travers les galeries nous initie aux travaux de l'industrie néerlandaise. Arnhem fabrique de l'eau de Cologne ; Amsterdam taille des diamants, au milieu desquels éclatent en *fac-simile* le Ko-hi-noor et l'Étoile du Sud ; Deventer a sa manufacture de tapis ; Delft s'enorgueillit de ses faïences à décoration bleue plus que de son école polytechnique ; Voorschoten a sa manufacture d'orfèvrerie en argent massif ; Utrecht, ses médailles gravées et frappées à la Monnaie royale ; Amersfoort et Wageningen sont fières de leur tabac indigène ; Amsterdam vante ses liqueurs, son curaçao, qu'on déguste dans un châlet, et ses bougies représentées par une immense coupole de cire tendue de velours bleu ; Edam, aux environs de laquelle, en 1403, fut découverte la dernière sirène ; Edam a ses fromages à côte rouge qui s'entassent sur les quais de tous nos ports comme les boulets de la paix. La Frise et la Zélande exposent leur lin. Il faut encore citer pêle-mêle des cotonnades quadrillées rose et rouge, des photo lithographies par le procédé Asser, des travaux manuels exécutés à l'Institut des aveugles d'Amsterdam ; le plan des bâtiments de la métairie de Groningue ; du papier à la forme, de ces fameux papiers de Hollande pour impressions de luxe, imitant parfois, grâce aux teintes qu'on lui donne, le papier des vieux Elzévirs ; des lithographies coloriées pour l'enseignement de l'histoire dans les écoles ; une riche collection d'ouvrages, où je tombe sur l'œuvre du romancier flamand Henri Conscience ; du gâteau d'orange ; du beurre liquide ; des fruits de Chine confits ; des allumettes de la fabrication dite suédoise, si appréciées et si répandues chez nous, que nous pouvons dire avec plus de raison que Voltaire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ;

enfin, toute une collection de plantes pour rocailles au milieu de buis taillés, et des motifs de mosaïculture, parmi lesquels on se plante et l'on prend racine, quand on est le Fleuriste de La Bruyère.

Mais il nous reste à voir, en courant, l'exposition coloniale Car, bien qu'elle ne soit plus aux temps d'opulence où ses marins découvraient le Spitzberg, la terre de Van Diémen, la Nouvelle-Zélande, débarquaient au Cap de Bonne-Espérance, fondaient Batavia, avaient le monopole du commerce du Japon, doublaient les premiers la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, et la baptisaient du nom de Hoorn, leur ville natale, — la Néerlande possède encore un empire colonial de 25 millions d'hommes, le huitième seulement, il est vrai, des possessions britanniques, mais le quadruple des colonies françaises. Encore faut-il dire que certain territoire couvert du pavillon anglais n'en reste pas moins pour cela une terre, sinon une possession, hollandaise. Sur 15000 blancs à Capetown, il y a 10 000 Hollandais ou « Afrikanders ». Ces Néerlandais austraux sont grands, robustes, de formes pleines, d'ossature puissante. Dans la plus grande partie de la colonie du Cap, les noirs se servent entre eux non de l'anglais, mais du hollandais, qui demeure la grande langue de l'Afrique du Sud. Le pavillon couvre la marchandise : je l'accorde ; mais l'équité veut qu'on distingue le producteur d'avec le traitant.

Une magnifique carte au 1/100 000e nous donne la topographie de 12 provinces de Java (10 restent à faire). Voici des monstres, des guerriers et des dieux ; des blocs d'étain des mines de Banka et de Biliton ; les maisons des mineurs, les fours, le minerai ; des engins de pêche ; du quinquina de Java ; des instruments de musique de la Nouvelle-Guinée et d'Amboine ; je m'arrête enfin devant une grotte à nids d'hirondelles de mer de la côte sud de Java. Les nids s'exportent tous en Chine ; ils y sont ordonnés comme fortifiants aux constitutions faibles, ou bien servis comme mets délicats sur la table des épicuriens.

Paul Pelet.

GRANDCŒUR [1]

VIII

Le testament du capitaine.

Pendant que Tonton Joachim s'administrait sa goutte de consolation, le capitaine retournait à Croas-ar-Bleun avec Mère Annette dont la respiration toujours un peu difficile était devenue une véritable gamme de soupirs depuis que l'étrange résolution de son maître lui avait été annoncée. Il trouva dans le salon du rez-de-chaussée M. Couesnelle le notaire, auquel il fit le plus amical accueil.

« Monsieur, que servirai-je ? demanda Mère Annette très au courant de l'habitude du capitaine,

1 Suite. — Voy. pages 234, 250, 267, 283, 299 et 314.

qui souhaitait généralement la bienvenue à ses hôtes par une invitation à déguster une des liqueurs exquises qu'il avait lui-même recueillies, en passant, sur les rivages où Dieu a placé le fruit qui les contient.

« Mon cognac n'est point fait à Paris, ni mon madère à Bordeaux, ni mon malaga à Cette, disait-il parfois en riant, goûtez-y, vous verrez. »

C'était même un de ses plaisirs d'entendre le visiteur s'étonner que ce vin ou cette liqueur ne ressemblât en rien à celui ou à celle que renfermait sa propre cave. Ce jour-là il se refusa ce plaisir et répondit :

« Aujourd'hui nous traitons d'affaires sérieuses et les affaires de ce genre se traitent bien à jeun. Tu prépareras une bouteille de vin de Chypre que je ferai goûter à monsieur le notaire en lui servant le coup d'étrier. »

Et il ajouta en se tournant vers M. Couesnelle.

« Si vous voulez bien, monsieur, nous allons monter dans ma chambre où nous ne serons point dérangés. Je vais vous montrer le chemin. »

Et précédant le jeune notaire il le conduisit dans une grande chambre du premier dont les fenêtres donnaient sur la mer. L'ameublement en était très-simple; mais de cette simplicité confortable qui révèle beaucoup mieux l'aisance que les semblants de luxe tant recherchés de nos jours.

« Monsieur le notaire, veuillez vous asseoir devant cette table, dit le capitaine, en montrant du geste un large et solide bureau dont chaque tiroir était orné d'une très-belle poignée de cuivre ; il s'agit, comme vous le pensez bien, d'un griffonnage à faire. Avez-vous tout ce qu'il faut? On a dû mettre de l'encre dans l'encrier qui n'est pas souvent à flot et vous avez du papier de quoi bâtir un petit foc Ah! mais il manque peut-être les plumes. Je n'ai point pensé à cela, et celle qui est là est rouillée, comme une ancre hors de service.

— Capitaine, ne vous inquiétez pas de ces détails, j'ai tout ce qu'il me faut pour écrire, dit le jeune notaire, en dépliant sur le bureau la serviette bourrée de papiers qu'il portait sous le bras.

— Alors le mécanisme est au complet.

— Tout à fait complet.

— C'est bien, embarquons, » dit le capitaine en se jetant dans le grand fauteuil à oreillères, placé tout contre la fenêtre à cette place favorite, d'où matin et soir il pouvait contempler ce qui réjouissait toujours ses yeux, la mer.

Il croisa ses grandes mains sur ses genoux, demeura un instant pensif ; puis relevant les yeux sur M. Couesnelle qui attendait la plume à la main, il dit :

« Je vais vous demander de m'écrire un modèle de testament, monsieur, je veux laisser dans votre étude un papier légal qui me rassurera sur l'emploi de ce que je laisse de fortune. »

Le notaire s'inclina.

« Car je vais partir, reprit le capitaine, et je ne me dissimule pas que je n'ai guère chance de revenir. A mon âge le métier de soldat n'est point très sain et d'ailleurs, je ne suis pas homme à ménager cette vieille carcasse dont je fais le sacrifice à mon pays. » Et il frappa rudement sur son genou droit.

« C'est héroïque, capitaine, » dit le notaire, qui eut la tentation de jeter là sa plume pour lui serrer la main.

Le capitaine hocha la tête.

« Il n'y a pas d'héroïsme à faire son devoir, dit-il. Certes j'aurais préféré me battre à bord d'un bon vaisseau, bien outillé et bien commandé, plutôt que de m'engager dans une armée conduite à la diable ; mais on fait comme on peut en ce monde où il se passe quelquefois des choses qui vous donnent une rude foi dans l'autre. Mais revenons à notre affaire. Vous me voyez bien embarrassé, je n'ai pas d'héritiers. »

Le notaire qui écrivait les préliminaires de l'acte testamentaire, leva la tête.

« Pas d'héritiers, répéta-t-il au comble de l'étonnement, ai-je bien entendu capitaine ?

— Oui, ma foi, très bien. Je ne sais pas, positivement à qui laisser ma fortune ? Pourquoi cela vous surprend-il à ce point? Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Voyons, monsieur le notaire, est-ce que vous me connaissez des héritiers, de vrais, de directs ? A votre air on dirait que je n'ai qu'à choisir.

— Excusez-moi, capitaine et croyez qu'en ce moment je ne fais qu'accomplir un strict devoir professionnel. La fille de votre propre sœur existe et elle a des enfants. »

L'expression rigide qui faisait ressembler le capitaine à l'une de ces belles figures de pierre sculptées sur les anciens tombeaux, se répandit sur ses traits, et d'autant plus redoutable et d'autant plus significative qu'aucune colère ne s'allumait dans ses yeux.

« Voici la seconde fois que l'on ose me parler de cette vieille histoire, dit-il brièvement, vous arrivez dans le pays, monsieur, et vous la savez déjà. Quatorze ans, c'est un joli laps de temps cependant. Je ne croyais pas que les hommes eussent la mémoire si longue pour des affaires qui ne les regardaient pas. Ce sont sans doute les femmes qui se souviennent et qui réveillent à propos les vieux souvenirs.

— Capitaine, je n'ai pas, croyez-le bien, l'intention d'être indiscret pas plus que celle d'influencer vos résolutions, dit vivement le notaire.

— Je crois que vous êtes trop intelligent pour cela. On ne m'a jamais guère influencé. Que n'a-t-on pas dit du départ que j'ai résolu? Que n'a-t-on pas fait pour me détourner de ma résolution ? A quoi cela a-t-il servi ? »

Il se mit à rire.

« Mais nous louvoyons beaucoup, il me semble, reprenons le droit chemin. Je n'ai point d'héritiers.

Ma nièce, celle dont vous parlez, est morte pour moi, on ne lègue rien aux morts. Quant à ses enfants, je ne les connais pas, je ne les connaîtrai jamais, encore zéro en chiffre. Du reste vous avez là sur le bureau un papier où ma fortune est établie mathématiquement. Si vous voulez, je vais commencer par mes legs particuliers, je verrai plus tard à disposer de ce qui restera. Écrivez, s'il vous plaît.

« Je donne et lègue à ma vieille servante Annette Faulic une rente de six cents francs; à mon vieux matelot Marc une semblable rente ; une somme de dix mille francs à la commune pour rebâtir la mairie; la même somme à monsieur le curé pour les pauvres, la même somme pour une fondation de messes pour le repos de mon âme; dix mille francs pour l'œuvre des victimes de la guerre, il y en aura une, c'est sûr : bien des soldats de la réserve sont mariés et pères de famille.

» Et voilà. Cela donne en tout ?

— Soixante-quatre mille francs, dit le notaire.

— Ça va bien. Vous ne touchez point pour cela à ma terre de Croas-ar-Bleun, ni à ma ferme de Keryvon, ni à des obligations de chemin de fer dont vous avez les papiers dans votre étude. »

Le notaire se livra à un assez long calcul de tête et répondit :

« Non, monsieur.



Écrivez, s'il vous plaît. (P. 332, col. 1.)

— Maintenant il s'agit de disposer du reste en faveur d'une branche de ma famille qui a émigré il y a une centaine d'années en Belgique, mais qui porte mon nom et où je compte un filleul qui a maintenant la barbe grise. Je ne les connais pas et je crois bien que je surprendrai beaucoup ces parents-là qui n'ont jamais entendu parler de moi.

— Capitaine, êtes-vous sûr de l'existence de la personne à laquelle vous pensez, la loi n'admet pas les indications vagues, il lui faut des réalités.

— Celle-ci en est une. Je reçois tous les ans une lettre de mon filleul; il ne me laisse ignorer ni une mort, ni un mariage. S'il avait eu des fils, j'aurais resserré mes relations. Il n'a que des filles, je ne me suis point dérangé. C'est donc à lui, Honoré-Louis-Vincent-Marie Kerallain, que je donne et lègue tout ce qui me reste de fortune, hors mes legs précédents.

— Capitaine, permettez-moi, avant d'écrire cette phrase, qui vous sépare à jamais, même après votre mort, de madame votre nièce, votre héritière légitime et très-digne de l'être, de vous demander si vous avez suffisamment réfléchi à la valeur de cet acte.

— Mes réflexions ont duré quatorze ans, monsieur, répondit le capitaine avec un petit rire sec passablement ironique, ne trouvez-vous point que c'est assez. Écrivez, je vous prie, je dicte une dernière fois. »

Le notaire trempa sa plume dans l'encre et écrivit avec une répugnance visible la phrase qui faisait du parent belge du capitaine son unique héritier.

Le testament fini, le notaire en fit la lecture à voix haute, le capitaine le copia ensuite sur du papier timbré; puis il apposa sa signature qui figurait assez bien, dit-il, un bout de filin à nœuds serrés. — Le notaire jeta un dernier coup d'œil sur le grimoire, et le mit dans une enveloppe sur laquelle le capitaine écrivit de son écriture à nœuds.

« Ceci est mon testament. »

« Tout est en règle, dit le notaire, en déposant l'enveloppe dans un tiroir du bureau, il sera en effet très-sage de faire cela; mais enfin, capitaine, j'espère bien vous rendre après votre héroïque campagne ce testament, si vous en laissez une seconde copie dans mon étude.

— Il me semble, moi, que je n'en reviendrai pas, dit le capitaine en se levant et en jetant autour de lui un regard empreint d'une grande tristesse, ce n'est pas commode la guerre, et sans parler de ce qui vous attend sur le champ de bataille, il y a des fatigues auxquelles on ne résiste pas toujours à mon âge.

— Taillé comme vous l'êtes, capitaine, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de cela, dit le notaire en se levant à son tour, ce sont nos jeunes gens des villes que ces fatigues écrasent. Est-ce que vous partez bientôt?

— Bientôt, oui, mais quand? je l'ignore. Tout un bataillon de mobile doit se réunir à Redon, les fils d'un de mes camarades se trouvent dans cette fournée, et une dépêche télégraphique m'avertira du jour et de l'heure de la réunion. C'est pourquoi j'ai voulu me tenir prêt, et ne laisser aucun embarras après moi. En voici un cependant monsieur le notaire, en voici un. »

Ils se trouvaient en face d'un large panneau contre lequel était suspendue une arme étrange, un vieil estoc ou espadon du seizième siècle à la lame triangulaire qui portait gravées à son talon les armes des Montmorency.

« Ce joujou est historique dans notre famille, reprit le capitaine, il s'est transmis de père en fils. La transmission s'arrête, et c'est, ma foi, l'objet le plus embarrassant de ma succession. Il a été donné après une bataille sanglante, où l'un de mes ancêtres s'était couvert de gloire. »

Il décrocha l'arme pesante, et la contempla avec émotion.

« C'est une arme d'honneur, reprit-il, et on a toujours été riche d'honneur dans ma famille, mais elle ne peut convenir qu'à un homme qui a un peu de sang guerrier dans les veines. Mes parents belges ne sont plus que des industriels. Cette vieille ferraille ne leur dirait rien, ils la jetteraient probablement au rebut. A force de réfléchir, j'ai

Tu vois cette vieille épée. (P. 333, col. 2.)

cependant trouvé une fin digne d'elle, mais ceci n'a pas besoin d'être couché sur ce papier. »

Il replaça l'arme avec toutes sortes de précautions et ils descendirent dans la salle à manger, où Mère Annette avait déposé les rafraîchissements.

M. Couesnelle but au retour du capitaine; le capitaine but à la confusion des ennemis, mais en se montrant d'une sobriété inaccoutumée. Il était rare qu'il portât un toast unique, et ce jour-là, il s'en tint là.

« Vous êtes pressé, monsieur, dit le capitaine, en voyant l'homme d'affaires boutonner son paletot et chercher son chapeau des yeux.

— Oui, capitaine, j'ai des affaires à traiter au bourg de Loguellou et j'ai promis à ma femme de dîner avec elle.

— Ceci prouve que vous êtes expéditif en affaires et que votre cheval marche bien, dit le capitaine, en consultant de l'œil la pendule qui marquait onze heures.

— C'est vrai, mais je dînerai tard néanmoins. Au revoir, capitaine, je ne vous dis pas adieu, j'espère vous revoir, et d'ailleurs ce que nous avons écrit aujourd'hui n'est qu'un projet.

— Je vais vous reconduire jusqu'au bourg, dit le capitaine en se levant et allant prendre son chapeau accroché à un porte-manteau. »

Mais il s'arrêta tout à coup.

« N'est-ce point un facteur qui arrive, dit-il, ce n'est point l'heure de la poste, celui-ci vient peut-être du sémaphore. »

En effet, un homme qui n'avait pour tout uniforme qu'une casquette à lisérés rouges et une petite sacoche de cuir en bandoulière, traversait la cour pour se rendre à la porte de service.

« Une minute, dit le capitaine, c'est peut-être mon billet de route qui arrive. »

Il passa dans la cuisine et en revint un papier bleu à la main et le visage un peu altéré.

« Permettez que je prenne congé de vous ici, jeune homme, dit-il, voici l'appel et je n'ai pas le temps de flâner.

— Vous partez?

— Demain de Redon, aujourd'hui de chez moi, par conséquent. C'est bref comme vous voyez. »

M. Couesnelle tendit ses deux mains en avant, le capitaine les serra fortement dans les siennes et ce fut leur adieu.

IX

Le départ

Jamais le bourg de Loguellou n'avait revêtu un aspect de désolation tel que celui qu'il présenta quand la nouvelle du départ du capitaine se répandit. Les ménagères s'apostrophaient tristement d'une porte à l'autre, les enfants tout effrayés se dirigeaient machinalement vers le manoir de Croas-ar-Bleun et les hommes eux-mêmes hochaient la tête d'un air profondément découragé.

La patrie avait déjà largement fauché dans la jeunesse honnête des campagnes avoisinantes; mais voir s'engager une tête grise, c'était signe que le mal était bien grand et les ennemis bien indomptables.

Au manoir on préparait les bagages du capitaine.

« Capitaine, comment partirez-vous? » s'était tout à coup écrié Marc au beau milieu des derniers préparatifs.

Le capitaine parut à la fenêtre de sa chambre.

« En bateau, matelot, en bateau, puisque la marée est bonne, répondit-il. Je dois à la *Salamandre* l'honneur de me conduire une dernière fois à la ville.

— Capitaine, il se fera tard.

— Sept heures, si mes calculs sont justes.

— Sept heures et quart.

— Eh bien, nous serons une demi-heure en route, pas plus, et j'arriverai à temps pour prendre le train de huit heures trente qui va à Redon.

— Je m'en vais jeter un coup d'œil sur le gréement du bateau, dit Marc en laissant retomber le colis qu'il ficelait.

— Est-ce que tu es libre, Marc? Est-ce que Mère Annette n'a plus besoin de toi?

— Non, capitaine, toutes les boîtes sont amarrées.

— Monte, matelot, j'ai à te parler. »

Le matelot obéit et bientôt son pas pesant retentit sur le palier.

« Entre, » cria le capitaine, sans attendre qu'il fît résonner la porte sous son poing.

Il entra et il demeura debout, son *suroê* à la main.

« Tu vois cette vieille épée, » dit le capitaine sans préambule, en tendant le doigt vers le vieil espadon qu'un rayon de soleil faisait étinceler.

Marc inclina la tête en signe d'assentiment.

« Elle ne doit pas être vendue à l'encan, non, elle ne le sera pas. Le jour où tu apprendrais que ton vieux maître a, pour tout de bon, déposé sa chique, tu viendras la prendre. Il y a ici dans le tiroir de ce bureau, un billet qui t'en donnera le droit, tu viendras la prendre, te dis-je, tu la mettras dans le fourreau qui est au fond de ce tiroir, tu envelopperas le fourreau avec le drapeau que je hisse quelque fois sur la *Salamandre*, tu ficelleras bien le tout et tu l'emporteras dans le bateau, devant l'île des Anglais par exemple. Une fois en pleine mer, tu attacheras une pierre à la poignée de l'épée et tu lanceras le tout au fond. As-tu compris?

— Oui, capitaine, c'est la mer qui héritera du vieux sabre.

— Oui, la mer, et rien que la mer. Va-t'en. »

Marc disparut et le capitaine jetant un coup d'œil autour de lui, murmura :

« Tout s'en va à la dérive, je n'en reviendrai pas. »

Comme il prononçait ces mots, Mère Annette entra suivie de Camarade qui, comme s'il se doutait de

quelque chose, hurlait lamentablement sitôt qu'il était séparé de son maître. Il bondit jusqu'à lui et se mit à frotter sa grosse tête contre son genou.

« Voici un chien qui m'est bien attaché, dit le capitaine en le caressant doucement. Dis-donc Mère Annette.

— Capitaine, répondit Mère Annette qui ne faisait plus que pleurer, priser et se moucher.

— Il faut penser à tout. Si je ne revenais pas, tu sais que je te laisse par testament ce pensionnaire. »

Et il caressait l'épaisse toison de Camarade.

Mère Annette s'essuya les yeux avec un pan de son tablier.

« Au nom du ciel, monsieur, ne dites pas de paroles contre la providence du bon Dieu. Est-ce à vous à supposer que vous ne reviendrez pas?

— Non, non, ce n'est pas à moi; mais enfin je ne veux rien laisser d'embarrassant après moi et comme je sais que tu soigneras bien mon chien, je te lègue mon chien. S'il devenait aveugle ou galeux, ne le laisse pas languir et fais-lui donner un bon coup de fusil ou un bon coup de gaffe par un pêcheur ou par un douanier.

— Seigneur, Seigneur! s'exclama Mère Annette dont le tablier se mouillait.

— Il y a encore une autre chose. J'ai dans mon bureau un reliquaire qui a appartenu à ma grand'-mère, impossible de l'emporter ou de le laisser aux mains des crieurs. Écoute bien, moi parti tu le mettras dans ton armoire, et si... si... malheur arrivait, tu le porterais à M. le curé. Il est très-beau, sais-tu, tout en argent fin. On le donnerait pour rien et Dieu sait à qui. Les choses saintes doivent retourner au sanctuaire. »

Il demeura pensif un moment, regardant alternativement la mer et le ciel qui était très-pur.

Tout à coup relevant la tête.

« Mère Annette, tout est-il arrangé dans ton département pour le départ.

— Oui, capitaine.

— C'est bon, il ne me reste vraiment plus qu'à graisser mes bottes. »

Et il se leva.

Mère Annette s'était retournée et avait pris dans un coin une paire de bottes solides encore luisantes d'un récent brossage.

« Les voilà, dit-elle, Marc les a nettoyées, monsieur, et je vous promets qu'il s'est essuyé les yeux plus d'une fois en le faisant. »

Le capitaine la regarda et un sourire éclaira sa physionomie sévère.

« On n'a pas que des pieds, ma vieille Annette, dit-il doucement, on n'a pas que des pieds, et tu penses bien que je n'ai pas vécu en récitant mon rosaire comme toi, et que je n'entends pas mourir comme un païen. »

Et faisant un pas vers le bureau, il saisit le reliquaire, et le fit disparaître dans sa vaste poche en ajoutant:

« Toute réflexion faite, je le porte moi-même au vieux curé, il me le rendra si je reviens. »

Et sifflant son chien, il quitta la chambre laissant Mère Annette partagée entre la surprise et la douleur. Pendant l'absence de son maître, elle erra par la maison avec des airs d'âme en peine qu'on ne lui avait jamais vus.

« Mère Annette ne va point à la guerre, mais je crois bien qu'elle n'en périra pas moins, disaient entre elles les femmes de service; lui a-t-on jamais vu si mauvaise figure et la coiffe de travers! »

Oh! la coiffe de travers surtout! cette coiffe si blanche, si bien empesée, si carrément fixée sur son front ridé! Il fallait que le chagrin l'eût véritablement dominée ce jour-là pour l'amener à rester ainsi coiffée de travers! L'absence du capitaine fut si longue que Mère Annette supposa qu'il prenait congé de tous les braves gens du bourg. Il arriva juste à l'heure qu'il avait lui-même fixée pour son souper. Il semblait tout remonté et il soupa avec un appétit vraiment formidable.

« Je donnerai sans doute plus d'un regret à ta cuisine, Mère Annette, dit-il entre deux services. Dieu seul sait ce que je mangerai au bivouac; mais, bah! à la guerre comme à la guerre. »

Toutes ces plaisanteries ne parvenaient pas à dérider la pauvre Mère Annette qui avait toujours son torchon sur le chemin de ses yeux.

« Allons, allons, dit le capitaine avec sa rudesse pleine de bonté, assez de larmes, je ne veux pas qu'on me pleure avant ma mort, tonnerre! Sais-tu bien que le vieux curé m'a dit que si je mourais, je serais une sorte de martyr, il n'y a donc pas tant de quoi s'affliger. Allons, viens trinquer à ma santé et à mon heureux retour. »

Il remplit un petit verre d'une liqueur rouge et transparente et le tendant à Annette:

« C'est doux, aborde, ce n'est point de l'ammoniaque... je te dis que c'est doux et que ça te relèvera le cœur. »

Mère Annette choqua d'une main tremblante son petit verre contre celui du capitaine, en disant:

« Que le bon Dieu, la sainte Vierge et sainte Anne vous gardent!

— Amen, » répondit celui-ci, qui avait bu son verre d'une gorgée.

Il se leva, se revêtit de ses vêtements de route placés à sa portée, interrogea la pendule et fixant sur Mère Annette ses grands yeux gris empreints d'une bienveillance profonde:

« A bientôt, s'il plaît à Dieu, dit-il; garde fidèlement la maison et figure-toi que je suis parti pour une promenade en mer sur la *Salamandre.* »

Cela dit, il sortit d'un pas ferme, sans se détourner une fois vers Mère Annette qui s'était assise toute sanglotante sur le seuil de pierre.

Il faisait une nuit superbe et involontairement il s'arrêta pour admirer le croissant de la lune qui se dessinait au fond de l'horizon.

Tout à coup une ombre blanche le frôla.

« Ah! mon pauvre Camarade, je t'avais oublié, dit-il, on ne peut pas te dire adieu, à toi, bonne et fidèle bête; mais ma foi je te dis : au revoir. »

Il le caressa quelque temps, puis se penchant vers Marc qui l'attendait une petite valise à la main :

« Va l'attacher dans sa niche, » murmura-t-il.

Et se détournant, il commanda d'une voix forte :

« Au chenil ! »

Camarade se dirigea lentement vers sa maisonnette de bois et se laissa docilement attacher.

Le capitaine, après avoir adressé un regard d'adieu au petit manoir, s'était mis en marche. Les maisons qu'il côtoyait étaient désertes, tout le monde s'était rendu sur la jetée pour le voir embarquer.

Cependant il aperçut de loin quelqu'un assis contre une des maisonnettes obscures, et au clair de la lune il reconnut Tonton Joachim qui, plié en deux, toussait pitoyablement.

Il fut frappé de son changement, fit signe à ses compagnons de continuer leur marche et, s'arrêtant devant le bonhomme :

« L'asthme fait des siennes, il paraît, dit-il, mais pourquoi diable restes-tu là à gober le serein.

Il leur serra la main à tous. (P. 336, col. 2.)

— Capitaine, la lune épargne la chandelle, dit Joachim d'une voix râlante, et je ne peux pas rester couché pendant mon accès, et puis, ne pouvant aller comme les autres sur la jetée, j'ai voulu vous souhaiter un bon voyage. »

Le capitaine lui tendit une main que le bonhomme pressa entre les siennes, et, pour chasser son émotion, il dit rudement : « T'a-t-on porté du vin ainsi que je l'avais commandé, Joachim?

— Oui, capitaine, oui, grâce à vous, j'ai du vin pour toute une année et je puis dire pour le reste de ma vie, car si cela dure, vous ne me retrouverez pas au retour.

— Quelle idée, on vit longtemps en toussant, mon bonhomme. »

Joachim hocha la tête.

« Eh bien, en mettant les choses au pire nous rallierons peut-être ensemble là-haut. Est-ce que tu as peur?

— Non, capitaine, je ne crains pas qu'on m'appelle, je partirai, ma foi, bien vite.

— Et tu iras tout droit au paradis, sans doute.

— En purgatoire, capitaine, en purgatoire, dit le bonhomme avec énergie, car si je n'ai pas fait le pire que j'ai pu, je n'ai pas fait aussi bien qu'il aurait fallu. Ah! vous êtes bien heureux, vous! de vous en aller combattre pour le pays. Capitaine, je vous le dis, j'aurais voulu être soldat, c'était ma vocation. »

Et il redressa sa taille déformée et son visage livide revêtit pendant une seconde une expression pleine d'enthousiasme.

« Je vous dis cela à vous qui ne vous moquez pas des pauvres gens, capitaine, continua-t-il humblement, je ne dis cela qu'à vous.

— Les braves n'ont pas toujours cinq pieds six pouces, Joachim, c'est par le cœur qu'on est grand.

— Je le sais; mais enfin je sais aussi que, où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. Enfin je dirai tous les jours le chapelet pour votre arrivée, et les garçons de mon école le diront avec moi, car ils sont aussi bons Français que bons Bretons.

« Et je leur fais toujours un peu de catéchisme de la patrie, après l'autre bien entendu.

— C'est ça, c'est ça, ne m'oublie pas dans tes chapelets, bonhomme, et au revoir. »

Il serra la main du pauvre vieux et s'en alla.

Sur la place du bourg, il y avait de nombreux groupes au milieu desquels il passa, avec mille paroles bienveillantes sur les lèvres. Les hommes s'étaient réunis sur la jetée. Il leur serra la main à tous; puis sauta sur le pont de son petit bateau dont les voiles se gonflèrent, et qui n'attendait que sa présence pour se mettre en mouvement.

« Au revoir, capitaine, bonne chance, » crièrent plusieurs voix.

Le capitaine leva son chapeau en l'air.

« Au revoir, mes amis, s'il plaît à Dieu, cria-t-il d'une voix vibrante. Vive la France ! »

Un hourrah! lui répondit, et aussi un hurlement plaintif, mais formidable, qui partait de Croas-ar-Bleun.

Le bateau n'était plus qu'un point noir à l'horizon magnifiquement éclairé par la lune, que Camarade qui avait brisé ses liens et qui avait bondi jusqu'à l'extrémité d'un petit promontoire, jetait encore son déchirant adieu que la brise du soir portait jusqu'aux oreilles de son maître.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.





Elle saisit les deux géographes. (P. 337, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XVII

Un brillant examen de géographie. — Questions de toilette. — L'opinion d'Émile sur les sœurs de Mlle Marthe.

Mais, comme toujours, Marthe prit vite son parti de ce contre-temps, et pour se consoler de ne plus faire de géographie, elle saisit les deux géographes, l'un par la main droite, l'autre par la main gauche, et les força de prendre le pas accéléré pendant qu'elle sautillait entre eux, vivante image de la santé, de l'allégresse, le cœur tout rempli d'une joie naïve et d'un innocent orgueil. Les gens les plus moroses souriaient involontairement en voyant ses joues roses, son regard candide et pur, ses boucles flottantes et son sourire d'enfant heureux. MM. King et Triquet, qui n'étaient point des gens moroses, en eurent le cœur tout réjoui. M. King se demanda même s'il avait été bien sage de courir le monde, au lieu de se marier là-bas, à la Nouvelle-Orléans, pour voir voltiger autour de lui, le soir, au retour de son office, une demi-douzaine de petites Marthes, pendant qu'il aurait pris son café sur la vérandah! Mais M. King n'était point un de ces rêveurs qui se complaisent dans le spectacle de leur propre infortune; il se consola en disant que ce qui était fait était fait, qu'il était trop vieux maintenant pour songer au mariage, que d'ailleurs ses petites Marthes à lui auraient fort bien pu n'être que de petits laiderons désagréables, comme il en avait tant vu dans sa vie. Ah Dieu!

Comme conclusion, M. King gratifia la petite Marthe, qu'il avait sous les yeux, de tous les sourires et de toutes les marques d'affection qu'il aurait partagées entre ses petites Marthes à lui, s'il avait eu des petites Marthes.

Quant à M. Triquet, vingt fois il assura à son digne associé que, quoique riche en neveux et nièces, puisqu'il en avait, tout compte fait, soixante-quatorze éparpillés le long des rives du Saint-Laurent, il aurait voulu que Marthe aussi fût sa nièce, pour avoir le droit de l'appeler ma mignonne et de la combler de présents. Quelle avalanche de cadeaux si M. Triquet avait osé! mais M. Triquet savait son monde, et voilà pourquoi il n'osait pas, à son grand désespoir.

En la voyant, Alfanègre revoyait la sœur de M. Clodion, telle qu'elle était à l'époque où M. Clodion lui avait confié le soin de raser le premier duvet de son menton juvénile. Mon Dieu, que c'était loin ce temps-là, et quels soupirs poussait M. Alfanègre (de l'Ardèche) en s'y reportant par la pensée! Oh! comme il le regrettait! D'abord, on regrette toujours sa jeunesse; mais il y a une chose que l'on regrette plus amèrement que sa jeunesse une fois qu'on l'a perdue, et cette chose-là, Alfanègre l'avait perdue. Oui, malgré toutes les assurances de M. Jourdy, malgré

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257 et 273, 286, 305 et 321.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

les sophismes qu'il se faisait à lui-même pour se prouver qu'il n'avait pas commis une action infamante, M. Alfanègre avait bel et bien perdu sa propre estime. Aussi, tout en subissant comme les autres le charme de la petite Marthe, il le subissait comme à contre-cœur, et ses yeux se baissaient devant le regard d'un enfant.

Quant à M. Jourdy, cet aimable et spirituel cosmopolite, il y avait bien des années qu'il était consolé de la perte de sa propre estime, à supposer qu'il eût jamais estimé ce trésor à sa valeur. Mais il y avait une chose dont il ne se consolait pas : c'était d'être forcé, par des raisons de prudence, d'arborer toujours en public sa figure et ses manières n° 2, qui le rendaient hideux et repoussant. Il faut que le charme de l'enfance soit bien pénétrant, puisque ce misérable, qui avait toute honte bue, qui ne reculait pas devant le crime, qui en ce moment même roulait dans sa tête les projets les plus sinistres sans l'ombre d'un remords, ne pouvait supporter l'idée d'inspirer de l'horreur et du dégoût à un enfant.

Cependant, les trois membres de la Société des Braves Gens étaient arrivés à la porte de la salle à manger.

« Oh! comme nous nous sommes amusés, dit Marthe en se précipitant vers sa mère. Nous avons fait de la géographie! » Et elle ajouta tout bas : « Si tu savais comme Émile dessine bien, et comme il sait sa géographie par cœur, sans broncher, d'un bout à l'autre, avec les villes et les chemins qu'il faut prendre pour aller de là à là! »

« Madame, dit l'oncle Placide, en saluant avec sa courtoisie habituelle, nous avons bien des excuses à vous faire pour avoir confisqué si longtemps cette chère petite.

— C'est moi, monsieur, répondit poliment Mme de Randal, qui vous devrais des excuses; maintenant quand Marthe nous quitte, nous savons bien où elle va, et vous n'aviez pas besoin de me faire prévenir par votre domestique. Je ne suis jamais si rassurée que quand je sais qu'elle est avec vous. Vous en prenez si grand soin! »

L'oncle Placide prit un air embarrassé, parce qu'il avait quelque chose à dire, mais quelque chose qui n'était pas destiné aux oreilles de Mlle Marthe. L'oncle Placide savait que l'orgueil est un péché, et il ne voulait pas faire commettre à sa petite favorite le vilain péché d'orgueil. Il prit donc le parti de dire tout bas à la maman ce que la petite fille ne devait pas entendre. Ce devait être bien flatteur pour la fille, car la mère rougit de plaisir, et rit d'un petit rire embarrassé en acceptant le bras que l'oncle Placide lui offrait pour la conduire à sa place.

Quand la table du capitaine fut au complet, le diplomate autrichien taquina Marthe sur son amour pour la géographie, « attendu que la géographie était une chose bien ennuyeuse ».

« C'est vrai, répondit Marthe avec une franchise qui aurait fait bondir miss Mac-Bokum; mais pas avec eux! » En prononçant ce dernier mot, elle posa chacune de ses mains, d'un côté, sur le bras de l'oncle Placide, de l'autre sur celui d'Émile.

« Shocking! » aurait crié miss Mac-Bokum en levant les bras avec horreur.

Mme la princesse se substitua au lieu et place de miss Mac-Bokum empêchée, pour protester contre la familiarité de ce langage et de ce geste. Elle pencha vers sa caudataire sa petite tête frisée ornée d'un beau ruban bleu, et lui dit à l'oreille :

« Pour rien au monde.... »

Le reste de sa phrase se perdit dans l'oreille de la caudataire, et la caudataire se mit à remuer la tête de haut en bas et de bas en haut en signe de profond mépris.

« Oui; mais, reprit le diplomate, qui aimait beaucoup à taquiner Mlle Marthe, vous savez aussi bien que moi que l'on ne peut rien apprendre sans ennui, et que ce que l'on apprend en s'amusant on ne peut pas bien le retenir. »

Marthe le regarda d'un air très-sérieux et lui répondit : « J'ai cru cela comme vous, monsieur, mais maintenant je ne le crois plus.

— Ah! vraiment, vous ne le croyez plus, répondit le diplomate; eh bien, pouvez-vous me dire où est le Canada? »

Marthe, par l'effet d'une vieille habitude, eut un moment d'hésitation; elle hésitait toujours quand miss Mac-Bokum lui posait ainsi une question à brûle-pourpoint, et neuf fois sur dix la mémoire lui faisait défaut. Alors miss Mac-Bokum fermait le livre et le lui rendait en grande cérémonie, sans lui dire un seul mot, mais en levant les yeux au ciel avec un soupir de résignation.

Marthe revit tout cela : voilà pourquoi elle demeura interdite; mais elle reprit bien vite courage et confiance, car la terrible miss Mac-Bokum était hors de combat, puisqu'elle continuait à nourrir son corps de pastilles de menthe, et à réclamer pour son âme une prompte délivrance des maux maritimes par une prompte immersion dans l'Océan. Non-seulement miss Mac-Bokum n'était pas là, mais Marthe avait à sa droite l'oncle Placide et Émile à sa gauche, et leur présence suffit pour dissiper ses vaines terreurs.

Mme la princesse s'était vivement penchée en avant pour voir comment Marthe allait se tirer de là, et tous les convives faisaient silence, bien déterminés à célébrer sa victoire si elle était victorieuse et à couvrir sa retraite si le sort des armes lui était contraire.

« Eh bien? dit le diplomate en lui adressant un regard malicieux.

— Eh bien, répondit Marthe avec une assurance qui ne lui était pas habituelle en matière de géographie, je suppose que la table représente les États-Unis.

— Supposons-le, dit le diplomate, et après?

— Vous, monsieur, qui êtes en face de moi, vous,

êtes au haut de la carte, vous êtes au nord, vous êtes le Canada ; le capitaine, qui est à ma gauche, représente l'océan Pacifique ; M. Triquet, qui est en face de lui, représente l'océan Atlantique ; et moi, qui vous fais face, je suis le golfe du Mexique.

— Quel aplomb ! » marmotta Mme la princesse tout à fait scandalisée. Heureusement qu'elle avait parlé à voix basse, car son observation n'aurait pas eu l'approbation du public, puisque tous, sans exception, déclarèrent que Marthe avait très-bien parlé, et que le diplomate était battu à plates coutures.

Le diplomate fit semblant de n'être pas convaincu, et paria que Marthe ne savait pas seulement sur quel océan naviguait le *Coyote.*

Marthe répondit que le *Coyote* arrivait par là ; et elle désigna le bas bout de la grande salle à manger. Le *Coyote* aborderait à l'assiette de M. Triquet, qui représentait New-York. Là on descendrait à l'hôtel pour se reposer un peu, et l'on partirait ensuite pour Chicago. Chicago était dans l'État d'Illinois ; c'était la salière, là devant le diplomate, et l'assiette du diplomate représentait le lac Michigan.



La femme de service l'avait arrêtée. (P. 340, col 2.)

« Et San Francisco ? demanda le diplomate.

— C'est l'assiette du capitaine, répondit Marthe ; mais ne m'en demandez pas plus long, parce que nous n'avons vu que cela aujourd'hui.

— C'est déjà bien joli à cet âge-là, » rugit l'océan Atlantique dans l'oreille de son associé. Comme l'océan Atlantique avait la voix forte et mugissante, sa confidence parvint jusqu'aux oreilles de Mme la princesse qui lui lança un regard de mépris et d'indignation.

Quant au golfe du Mexique, il redevint sans transition une bonne petite fille étourdie, naïve et aimante. Cette petite fille, sans s'inquiéter du rugissement de l'océan Atlantique, ni des murmures flatteurs du Pacifique, ni des éloges du Canada, se mit avec un grand sérieux à éplucher une orange pour la pauvre miss Mac-Bokum.

« Oncle Placide, dit le golfe du Mexique en se haussant pour parler à l'oreille de l'oncle Placide.

— Quoi donc ? ma mignonne.

— Vous devriez inviter mes sœurs à venir faire de la géographie avec nous ; c'est si amusant ; et puis, vous verrez comme elles ont de l'esprit, elles, et comme elles peuvent en réciter long sans s'arrêter. Elles comprendront tout de suite, et je crois qu'elles seront bien contentes de vous entendre parler de toutes ces bêtes que l'on trouve partout par-là. Miss Mac-Bokum ne nous avait jamais parlé des buffles, ni des élans, et je ne me serais jamais douté que le coyote est un animal vivant qui a donné son nom à notre bateau. Le voulez-vous, dites, oncle Placide ? »

Au moment même où Mlle Marthe quêtait une invitation pour ses sœurs, Mme la princesse, outrée d'être éclipsée par cette « petite Cendrillon », disait tout le mal possible de l'oncle Placide, de son neveu et de leurs « belles réunions géographiques ».

L'invitation de l'oncle Placide lui arriva, par l'intermédiaire de sa mère, juste au moment où elle déclarait que « pour rien au monde elle ne voudrait mettre les pieds dans la cabine de ce vieux bonhomme ridicule ; c'était bon pour Marthe ; cette pauvre Marthe ! elle savait si peu ce que c'est que d'avoir de la tenue et de la dignité. »

La caudataire de Mme la princesse avait pris depuis longtemps l'habitude de ne s'étonner de rien en matière de caprices et de contradictions. Elle fut cependant surprise quand elle vit les joues de sa sœur se couvrir de rougeur, et tout son dédain pour « le vieux bonhomme » se fondre en une reconnaissance qui ne fut nullement embarrassée pour trouver des remercîments (et quels remercîments !) à l'adresse du « vieux bonhomme », qui n'avait pas cependant rajeuni en si peu de temps.

Célimène en personne, cet idéal parfait de la femme mondaine, n'aurait pas fait volte-face avec plus de sans-gêne et de désinvolture.

Quand on quitta la table, Mlle Marthe disparut mystérieusement. Pendant qu'elle réconfortait de son mieux la pauvre miss Mac-Bokum, Mme la princesse emmenait sa suivante dans un coin, et lui disait d'un air important : « J'avais bien dit qu'on saurait faire la différence entre Marthe et nous. Elle est entrée dans cette cabine comme un petit âne dans un moulin ; mais nous, on nous fait une invitation en règle. »

Marthe embrassa tendrement la joue sèche de miss Mac-Bokum, et un pâle sourire se joua sur les lèvres de miss Mac-Bokum, un sourire aussi timide

et aussi incertain qu'une apparition de soleil à travers les brumes d'une journée d'hiver ; mais après tout, c'était un sourire, et le bon cœur de Marthe s'en réjouit comme d'un heureux présage. « Miss Mac-Bokum ne devait pas se tourmenter ; ses élèves ne perdraient pas leur temps ; elles allaient étudier leur géographie pour lui faire une surprise lorsqu'elle ne serait plus souffrante. »

Ce n'est peut-être pas très-adroit de prévenir les gens qu'on va leur faire une surprise ; mais Marthe n'y entendait point malice, et son indiscrétion ne venait que du désir de réconforter l'âme languissante de miss Mac-Bokum. Si Marthe n'entra dans aucun détail sur la méthode géographique de l'oncle Placide, ce n'est pas qu'elle fût portée à faire mystère de quoi que ce soit. Mais quelque chose lui disait qu'il ne fallait pas gâter le plaisir de miss Mac-Bokum, puisque miss Mac-Bokum avait témoigné du plaisir et avait souri une seconde fois.

Mme la princesse discutait avec un grand sérieux la tenue qu'il convenait d'adopter pour la première visite que l'on ferait à M. Clodion ; elle ne l'appelait plus « ce vieux bonhomme ». Dans cette discussion qui fut longue et minutieuse, et où la sœur cadette joua le rôle un peu effacé des confidentes de tragédie, il fut question de beaucoup de choses fort intéressantes concernant la toilette, parce que Mme la princesse était très-savante sur ce sujet, et que l'on disserte volontiers sur les sujets que l'on connaît à fond. Les mots qui revinrent le plus souvent dans ce long monologue furent ceux de « gants clairs » et de « bottines à talons ». En fin de compte, les gants clairs furent rejetés comme un peu cérémonieux, et les bottines à talons comme dangereuses sur le plancher d'un navire passablement agité. On se borna donc à reconstruire les coiffures et à y insérer des rubans neufs d'une nuance claire et gaie ; c'était, bien entendu, pour faire honneur à la géographie ; il n'était pas venu un seul instant à l'idée de Mme la princesse d'éblouir l'oncle Placide et d'attirer l'attention d'Émile ; du moins, c'est ce qu'elle disait confidentiellement à son acolyte, détruisant ainsi par avance une accusation que l'acolyte n'avait point formulée.

Si, tout au fond de son cœur, Mme la princesse, malgré ses protestations, nourrissait le dessein d'éblouir l'oncle Placide et d'attirer l'attention d'Émile, elle échoua sur le premier point, et dépassa son but sur le second. L'oncle Placide n'avait de regards que pour Mlle Marthe ; Émile se moqua en lui-même des deux péronnelles qui avaient l'air de prendre une séance de géographie pour une matinée musicale ou une soirée dansante ; si donc sa malice de collégien ne s'exerça pas ouvertement à leurs dépens, c'est parce qu'elles étaient les sœurs de Marthe et que Marthe les aimait.

A mesure que les séances se succédaient, la carte muette se peuplait d'États, de territoires, de villes, de fleuves, de montagnes ; à côté de la race blanche, les races noire, jaune et rouge y faisaient leur apparition. L'érudition de l'oncle Placide était aussi inépuisable que sa patience, et il est bien à regretter que ses petites conférences intimes et familières n'aient pas été recueillies par quelque sténographe et livrées à la publicité par quelque éditeur.

XVIII

Mlle Marthe devient triste. — M. Alfanègre (de l'Ardèche) médite de faire sa confession. — M. Jourdy se demande où il trouvera un bailleur de fonds, et, dans ses calculs, il représente ce futur bailleur de fonds par la lettre *X*. — Il ne se doute pas, ni le colonel non plus, que *X* = Blotter.

Vers la fin du voyage, Mlle Marthe devint toute sérieuse, et même un peu triste. Un jour qu'elle sortait de la cabine de miss Mac-Bokum, la femme de service l'avait arrêtée au passage pour se donner le plaisir d'embrasser la favorite de tout le monde. Cette brave femme, qui était curieuse et bavarde, crut faire grand plaisir à Marthe en lui racontant que son ami M. Charlier était tellement riche que cela faisait frémir rien que d'y penser. Marthe eut la force, pauvre petite ! de ne pas laisser voir le chagrin que lui causait cette révélation, et ne pleura que quelques minutes après, quand elle fut dans un petit coin sombre, loin de tous les regards.

Bien des fois, on avait dit devant elle (une fois entre autres miss Mac-Bokum, qui sous une forme peu plaisante avait des sentiments élevés et généreux), combien il est honteux d'épouser quelqu'un pour son argent. L'esprit de Marthe, s'il manquait encore de souplesse, d'expérience et de profondeur, était d'une droiture inflexible et d'une loyauté chevaleresque. Elle avait cette rigueur de déduction qui est le caractère même de la logique des enfants. Seulement, tandis que les enfants, d'ordinaire appliquent cette rigoureuse logique aux actes et aux paroles de ceux qui les entourent, la faisant fléchir quand leur plaisir ou leur intérêt à eux est en jeu : Marthe, tout intéressée qu'elle était dans la question, tira, sans chercher de faux fuyants, les conséquences d'un principe qu'elle tenait pour sacré, et les appliqua à sa propre situation.

Ayant deviné dans Émile un membre de la Société des Braves Gens, elle s'était attachée à lui, et elle avait trouvé tout naturel de l'épouser plus tard, afin de ne plus jamais le quitter. Elle trouva tout aussi naturel de renoncer à ses projets quand elle découvrit qu'il était riche comme un prince des contes de fées. Dans le petit coin sombre où elle s'était cachée pour réfléchir, elle fit son sacrifice et prit sa résolution, avec un héroïsme et une abnégation, qui n'en étaient pas moins touchants et méritoires, pour n'être que l'héroïsme et le sacrifice d'une petite fille à joues roses et à boucles brunes. Sans doute l'héroïne de ce petit drame intime sautillait au lieu de marcher, elle ignorait jusqu'au nom des sentiments

qui l'agitaient, mais ce n'en était pas moins une héroïne dans la mesure de ses forces, puisqu'elle sacrifiait sa fantaisie à un principe supérieur.

Comme Mlle Marthe n'avait jamais rien dit, ni rien fait, ni rien pensé dont elle eût à rougir, elle n'avait jamais eu de secret pour sa mère. Aussi son premier soin fut de courir à elle et de lui raconter en grand mystère, et le secret qu'on venait de lui révéler et la résolution qu'elle avait prise. En voyant ce grand sérieux dans un enfant si jeune, la mère fut partagée entre une forte envie de rire et un soupçon d'inquiétude. Cependant elle ne rit pas, sachant qu'il ne faut jamais effaroucher la confiance d'un enfant, si risibles que puissent paraître ses confidences. Croyant lire de l'inquiétude dans les yeux de sa mère, Mlle Marthe l'embrassa, et lui dit vaillamment: « Ça ne fait rien, va! »

L'expression n'était pas noble, mais le sentiment l'était, ce qui est l'essentiel.

M. Alfanègre (de l'Ardèche), en proie à des inquiétudes et à des soucis d'un caractère beaucoup moins noble, avait fini par prendre lui aussi une bonne résolution.

Il s'était décidé à raconter à son maître la tentation à laquelle il avait succombé, et à lui rendre les cinq cents francs qu'il lui avait volés. Seulement, il attendait pour parler et pour agir le moment où il ne serait plus sous les regards et dans la puissance de M. Jourdy et de ses six hommes.

Le colonel fit son apparition. (P. 343, col. 1)

Quant à M. Jourdy, il employait ses loisirs à caresser ses projets, à combiner ses plans et à les parfaire jusqu'au moindre détail. Il arrive rarement que l'on forme des projets sans y faire entrer des tiers qui ne s'en doutent pas, et qu'on exécute ses projets sans compromettre ou sans servir les intérêts de ces tiers qu'on n'a pas consultés. En ce moment, les projets de M. Jourdy ne tendaient rien moins qu'à barrer le chemin au repentir d'Alfanègre, et à délivrer Mlle Marthe de son grand souci, je veux dire la fortune princière qui s'élevait, entre Émile et elle, comme une montagne infranchissable.

M. Jourdy, à force de méditer sur les moyens d'enlever à Émile l'héritage du vieux Cob, en était venu à se frotter les mains en se disant : « Pourquoi pas ? » Comme l'expédition pouvait être et serait certainement remplie de risques et de périls; comme l'argent est le nerf de la guerre, M. Jourdy avait décidé de s'adjuger comme indemnité d'entrée en campagne les cinq cents francs de M. Alfanègre (de l'Ardèche). Jusqu'au jour du débarquement qui était proche, il laisserait M. Alfanègre dépositaire des cinq cents francs; à ce moment-là, ou il les extrairait de sa poche par des procédés qui lui étaient depuis long-

temps familiers, ou il les lui extorquerait en l'effrayant, ce qui ne serait pas bien difficile.

On a défini le génie « une longue patience ». Ce qui manquait à M. Rambowski pour être un véritable homme de génie dans son genre, c'était la patience. Ses plans étaient généralement bien faits, mais, à peine formés, il les voulait mettre à exécution tout de suite, tout de suite ! Son imagination était si vive et si ardente, qu'il fixait toujours ses regards sur le résultat final, et donnait tête baissée dans la première chausse-trappe ou dans le premier casse-cou.

Le plan de M. Rambowski était d'une grande simplicité, comme toutes les œuvres de génie. Aussitôt que le *Coyote* accosterait le quai, M. Jourdy, sans perdre une minute, couperait au plus court pour aller explorer les *bars* qui foisonnent aux abords du carrefour des *Cinq Points;* à moins que ses anciens compagnons ne fussent tous pendus ou enrichis, il en retrouverait bien un ; celui-là serait le premier chaînon de sa chaîne. Cet homme précieux, représenté pour le moment par la lettre X, aiderait M. Rambowski à faire le nombre de recrues nécessaires. L'on expédierait quelques gaillards bien déterminés à l'office de M. Barley. A l'aide de fausses clefs, on pénétrerait dans l'office par une belle nuit, et l'on ferait disparaître le testament n° 1 de M. Cob. Si l'on ne pouvait, pour une raison ou pour une autre, faire usage de fausses clefs, on avait la ressource de mettre le feu à la maison, après l'avoir mystérieusement enduit de pétrole.

La maison de San Francisco serait moins difficile à prendre ; elle n'était gardée que par un Chinois et un nègre. Les nègres sont des créatures sans malice et sans fiel, qui se laissent prendre au premier traquenard ; les Chinois sont plus retors, mais comme ils forment entre eux une espèce de franc-maçonnerie du diable, on piperait le Chinois du dedans à l'aide d'un Chinois du dehors, et il n'était pas difficile, Dieu merci, de trouver à bon marché un homme jaune prêt à tout, dans le quartier chinois de San Francisco. L'héritier du vieux Cob serait entravé dans ses démarches par la disparition de son acte de naissance, et l'on agirait pendant ce temps-là. Si l'on avait à sa disposition quelque journaliste de bonne volonté, on ferait naître facilement des obstacles sous les pas des chercheurs d'héritage, en les désignant à la colère et à la vengeance des innombrables Allemands qui, lentement, mais sûrement, envahissent les États-Unis, sont en nombre partout, et en majorité dans certains États. On provoquerait parmi ces braves gens un petit soulèvement anti français ; le héros de Colonges se trouvait tout désigné à la vengeance des bons patriotes allemands; et l'excellent M. Rambowski savait comme on a vite fait de donner ou de recevoir un coup de bowie-knife ou une balle de revolver dans une émeute. La police interviendrait, mais trop tard, et où irait-elle chercher l'auteur d'un bon coup dans une cohue de cinq cents personnes.

Mais pour préparer l'émeute il fallait de bons articles, bien incendiaires ; il fallait de l'argent pour payer le journaliste, et il fallait un bailleur de fonds pour fournir l'argent. Où prendre ce bailleur de fonds?

Quant au testament à forger, M. Rambowski n'y songeait même pas, ou s'il y songeait, c'était pour considérer le problème comme résolu avant d'être posé. Un faux testament ou un faux titre de propriété, c'est l'ABC du métier; les enfants eux-mêmes savent l'adresse des calligraphes complaisants qui fournissent, à des prix modérés, ces sortes de documents.

La vraie difficulté, c'était de mettre la main sur un bailleur de fonds. C'est sur ce point que travaillait l'imagination de M. Rambowski; il aurait déjà voulu être en campagne pour dénicher ce phénix, et l'attente lui parut insupportable.

Il commença à maugréer dans sa barbe contre la lenteur du *Coyote* et contre le flegme du capitaine. Comme tous les Slaves, M. Rambowski avait le don des langues, et abusait de ce don précieux pour accabler le *Coyote* et le capitaine de tout ce qu'il pût trouver de plus blessant et de plus diffamatoire dans les dix ou onze langues qu'il parlait couramment.

Dans une ville aussi féconde en ressources que New-York, on ne pouvait manquer de trouver quelque part un homme qui avait assez d'argent pour en désirer davantage; et assez peu de scrupules pour ne pas chicaner sur les moyens de centupler sa fortune. Oui, cet homme-là existait, et même à plusieurs exemplaires, M. Rambowski en était sûr, moralement sûr, mais il fallait mettre la main dessus; et comment se mettre en quête, je vous prie, si ce chien de *Coyote* continuait à patauger aussi misérablement !

Assurément, le bailleur de fonds existait; non-seulement il remplissait toutes les conditions requises par l'exigeant M. Rambowski, mais il était animé, par-dessus le marché, d'une haine féroce contre MM. King et Triquet et contre l'héritier du vieux Cob.

Ce bailleur de fonds avait quitté Bentham Hotel dans une voiture confortable, au milieu de l'admiration de tout le personnel, en jetant à son cocher le nom magique de Delmonico.

Mais si le *steward* de Bentham Hotel, le caissier et les domestiques de Bentham Hotel, et Fuc en particulier, s'imaginaient par hasard qu'ils en avaient fini avec lui, parce qu'il avait été emporté à travers la ville immense au trot de deux chevaux fringants, le *steward*, le caissier, les domestiques et Fuc en particulier étaient dans une erreur profonde.

Pendant toute l'après-midi, le colonel eut soin de se rappeler à leur bon souvenir par des envois répétés de paquets de toutes les dimensions, que le *steward* inspectait du regard, que le caissier payait sans sourciller, que les domestiques transportaient, et que Fuc emmagasinait dans l'appartement n° 7.

A une heure, un des chasseurs de Delmonico apporta une petite note griffonnée sur papier de luxe. Le colonel Blotter présentait ses compliments à *Mister steward*. Il avait oublié sa bourse; il le priait de vouloir bien acquitter le *bill* ci-joint, et faire de même pour diverses emplettes qui arriveraient en leur temps.

A une heure et demie apparut un *Dictionnaire de Webster*, magnifiquement relié et doré sur tranches. Le colonel avait demandé ce qu'il y avait de plus beau et de plus cher!

A deux heures, un garçon de peine de chez les fils Gunther déposa au nom du colonel Blotter un paquet décoré d'une belle image, représentant un ours très-velu et très-grognon. Ledit paquet contenait un riche manteau de fourrure, destiné à protéger la personne du colonel dans le long voyage qu'il allait entreprendre; *item*, un bonnet de fourrure pour réchauffer les oreilles du colonel au passage des Montagnes-Rocheuses.

A trois heures et demie, le caissier eut à payer un nécessaire de voyage de chez Phelps, et en même temps des bottes fourrées de chez Nathan et Cie.

Il y eut une accalmie, pendant laquelle les paquets cessèrent momentanément de pleuvoir. Mais sur les six heures, la pluie recommença en bourrasque; le caissier ne savait plus auquel entendre.

A neuf heures, le colonel en personne fit son apparition. Décidément la « force des choses » avait commencé à agir sur lui, selon la prédiction du vieux Klinker.

Le colonel était rouge, c'est vrai, mais dans la mesure où il est permis d'être rouge quand on a bien dîné, après une journée de labeur, et sans le moindre soupçon de plaques marbrées ou de tons cramoisis. Sauf une légère incertitude dans les jarrets, qui pouvait très-bien tenir à la fatigue, le colonel marchait droit ou à peu près. Enfin, au lieu de se laisser ignominieusement hisser dans le grand fauteuil de l'ascenseur, le colonel, d'un pas lourd, mais assuré, grimpa les marches du grand escalier.

Fuc, surpris au delà de toute expression, à la vue d'un phénomène si étrange, demeura d'abord immobile, montrant toutes ses dents. Mais, sur un signe impérieux du *steward*, il se rua avec impétuosité à la suite du colonel, le dépassa, et, en moins d'une minute, la porte du n° 7 était ouverte et le gaz allumé.

Le colonel s'écroula tout d'une pièce sur le grand *rocking chair*.

« Massa est fatigué? demanda Fuc d'une voix flûtée et caressante.

— Esquinté! » grommela le colonel, qui n'avait pas encore eu le temps de chercher des synonymes plus élégants dans son *Webster* doré sur tranches. Et comme pour commenter ce participe peu choisi, mais énergique, il se mit à souffler : phu! phu!

« Massa ne sera pas content de s'étendre dans son bon petit lit, » dit Fuc avec une aimable ironie et un sourire complaisant, qui lui fendait la bouche d'une oreille à l'autre. Et tout en s'abandonnant à sa gaieté naturelle, Fuc faisait prestement la couverture, et priait l'oreiller de se tenir mieux que ça!

« Je ne serai pas content, non, c'est le chat! » répondit Massa en retirant sa cravate et son faux-col.

Encore une locution risquée, pour laquelle le vieux Klinker aurait dit « voyez *Webster*, » et que *Webster* n'aurait pas manqué de condamner en termes formels et péremptoires.

« Et la malle? demanda tout à coup le colonel à Fuc agenouillé, qui venait de lui retirer ses bottes.

— Quelle malle? demanda Fuc en lui passant ses pantoufles.

— La malle que j'ai achetée, brailla le colonel avec impatience; la malle brevetée, la *malle transcontinentale* de Hoggs.

— Pas encore arrivée, répondit Fuc, en passant sa main gauche sur sa toison frisée.

— Coucherai pas avant de l'avoir vue! dit brusquement le colonel. Donnez-moi ma robe de chambre, donnez-moi le *Webster* pour m'occuper en attendant. Vous ne savez pas ce que c'est que le *Webster*, à présent? Il ne manquait plus que cela! Mais au fait, reprit-il avec un ton de profonde pitié, comment le sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas un gentleman, vous; puisque vous ne fréquentez pas la société, vous; puisque vous ne faites point de villégiature dans les châteaux de vos amis, vous; puisque vous n'avez ni palais d'hiver à San-Francisco, ni palais d'été à Oaklands. Le *Webster*, c'est ce paquet gris; non pas celui-là, l'autre! » Et il marmotta entre ses dents : « Quelle idée d'aller émanciper les nègres; ils sont tous d'une grossièreté et d'une ignorance! Bien! maintenant, prenez mes ciseaux de toilette, coupez cette ficelle, enlevez le papier gris. »

Le papier gris enlevé, le *Webster* apparut dans toute la gloire de sa reliure rouge et de ses dorures. Fuc joignit les mains d'admiration.

« C'est un livre pour les gentlemen! dit le colonel en manière d'explication.

— Oh! je le vois bien! » répondit Fuc avec un grand respect, ce qui ne l'empêcha pas de se pencher familièrement pour voir les images, car il y avait des images.

Mais comme c'étaient des images pour les gentlemen blancs et non pas pour les domestiques nègres, le colonel l'envoya s'informer de la malle.

Pour dire la vérité, le colonel prit un médiocre intérêt à la lecture du dictionnaire. S'il ne l'avait pas payé si cher, il aurait dit : « Ce n'est que cela? » Il se donna pour excuse à lui-même qu'il était fatigué, « esquinté », et qu'il fallait probablement manier ces gros livres-là le matin, quand on était frais et dispos, à tête reposée.

Il laissa donc le *Webster* tout grand ouvert sur le guéridon, et tira de sa poche de côté le journal du matin trop longtemps négligé.

Il courut tout droit à la colonne des nouvelles de

mer et y trouva là confirmation de la catastrophe du steamer *Columbia*, avec des commentaires à perte de vue sur les causes de l'explosion. Remontant de colonne en colonne, il arriva à un article imprimé en gros caractères et tout constellé de points d'exclamation. Ayant rencontré les noms de MM. King et Triquet, il pensa que l'article contenait leur oraison funèbre, et voulut se donner le plaisir de la lire.

Faisant faire un demi-tour à son *rocking chair*, pour recevoir en plein la lumière du gaz sur le journal, il s'installa bien commodément, car l'article était long.

Ce morceau remarquable était intitulé :

EST-CE POSSIBLE?
oui!
car :
C'EST ABSOLUMENT VRAI!

A suivre. J. GIRARDIN.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

L'ITALIE

L'Italie est assez peu connue de la grande majorité des Français. Bien des gens se figurent que cette terre classique du macaroni et de la peinture vit de sa gloire passée, que depuis le jour où la mort brisa le ciseau de Michel-Ange aucune œuvre nouvelle n'a vu le jour, et que ces brillants soleils qui s'appelèrent Raphaël, Corrége et Titien n'ont pas laissé après eux de satellites. Voilà pour les beaux-arts. Que si on parle d'industrie, d'agriculture et de commerce, c'est presque un proverbe en France de considérer l'Italie comme un pays mort et sans mouvement. Nous qui avons parcouru l'Italie depuis Bardonnèche jusqu'à Trieste et du mont Rose à Syracuse, nous avons pu nous convaincre, à différentes reprises, que rien n'était plus faux que cette assertion. Un coup d'œil jeté sur les admirables plaines de la Lombardie et de la Vénétie, un voyage de quelques jours le long des rivières qui descendent des Alpes, bordées d'usines, de manufactures, de scieries, de moulins, de fabriques de toutes sortes, suffirait, à défaut d'une connaissance plus approfondie, pour détruire cette erreur. C'est ainsi que Biella, un simple chef-lieu d'arrondissement de 12 000 habitants, situé à 90 kilomètres de Turin, au confluent de l'Oropa et du Cervo, possède 11 fabriques de draps avec 400 métiers, 5 grandes fabriques de coton avec 700 métiers, 2 grandes imprimeries pour étoffes, 5 tanneries, 5 fabriques de chapeaux dont une à vapeur, 2 typographies, 2 brasseries, une manufacture de papier, et enfin un immense établissement métallurgique. En remontant le Cervo, qui coule entre une succession de monticules arrondis et verdoyants, les ronflements des machines à vapeur, les bruits des roues hydrauliques, toujours mises en mouvement par les eaux du torrent, éclatent de tous côtés comme la symphonie du travail et de l'activité.

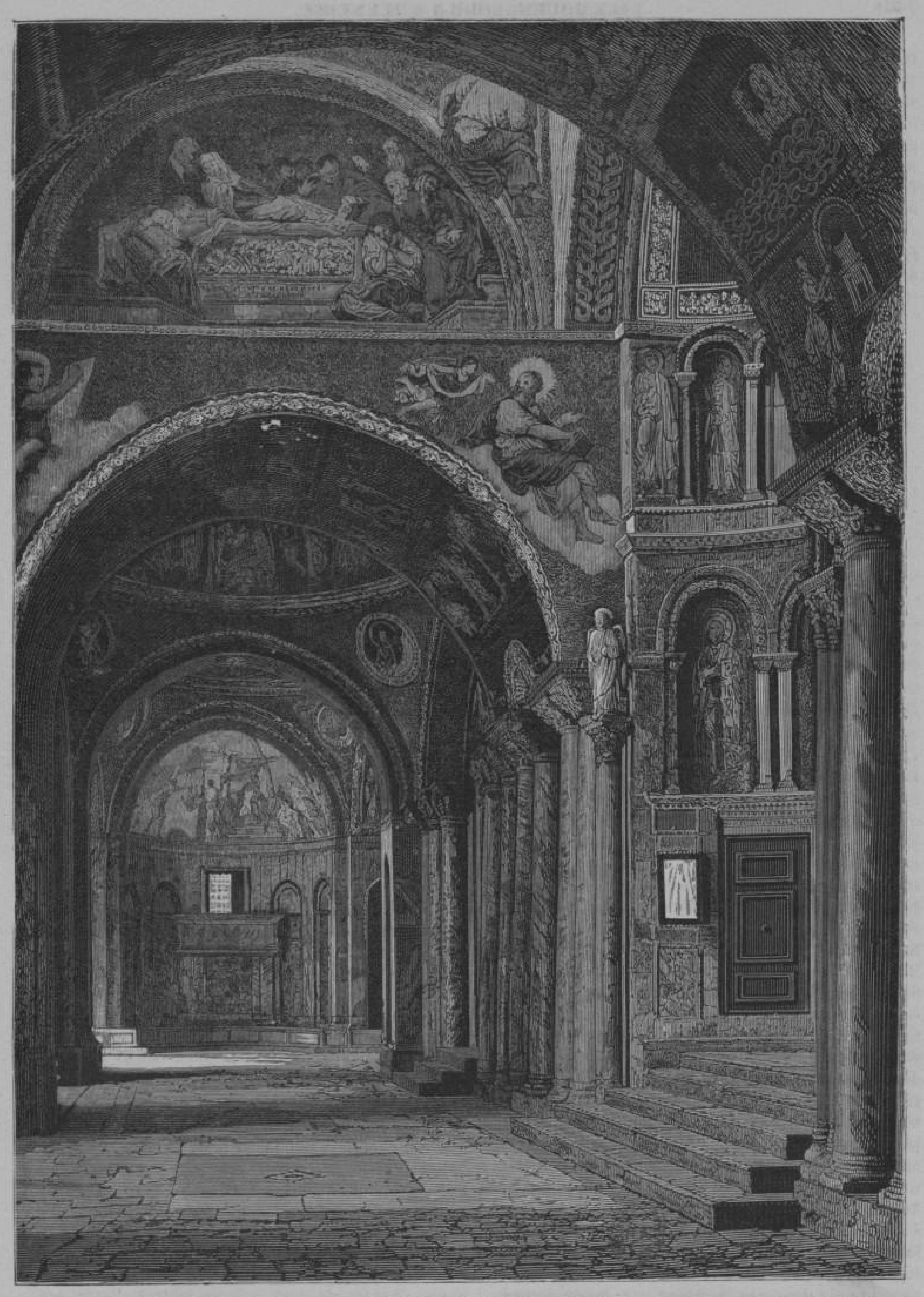
Grâce à l'Exposition universelle, les habitants de Paris n'auront pas besoin de traverser les Alpes pour connaître et mieux apprécier l'Italie; une après-midi passée dans le pavillon de la section italienne peut remplacer efficacement un voyage de plusieurs semaines. Quant aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, qui n'auront pas le bonheur de voir de près toutes les merveilles accumulées dans le palais du Champ-de-Mars, voici ce qu'un témoin impartial et un narrateur aussi exact que possible a vu à leur place.

Pour faire plaisir aux gourmands (je ne parle pas pour mes lecteurs), nous commencerons par les comestibles. Il y a là de quoi contenter les plus difficiles et les plus exigeants. A côté de pyramides de fruits confits, tels que cédrats, oranges, citrons, melons, pommes, poires, aperçus à travers leur glaçure de sucre, la charcuterie de Bologne, aux fortes émanations épicées, étale ses produits estimés : saucisses effilées, mortadelles obèses, et enfin un gigantesque saucisson, long de plus de deux mètres sur vingt-cinq centimètres de périmètre, véritable canon Krupp fondu dans l'arrière-boutique d'un charcutier jaloux de son art.

Plus loin, les fruits naturels, ces beaux fruits de Naples et de la Sicile, mêlés dans un jeu charmant de couleurs, répandent une odeur délicieuse. Citons une concurrence déloyale faite aux produits bolonais : c'est un jambon formé avec des figues sèches aplaties et imbriquées les unes sur les autres.

Voici les pâtes, dans lesquelles les Italiens excellent, comme fabricants et comme consommateurs : macaronis en gros tubes, en tresses, en arabesques, vermicelles fins comme des cheveux, pâtes en poudre, en étoiles, en ronds, en losanges, en alphabets, bizarrement groupées, mosaïque de carrés gris, blancs, jaune clair et jaune foncé, d'un effet agréable à l'œil. Les Italiens raffolent de ces farineux; ils en mangent matin et soir, avec une confiance qui découragerait les estomacs les plus solides. Les maîtres d'hôtels entretiennent soigneusement ce culte national; chaque table d'hôte est précédée d'un potage, qui est ordinairement un macaroni bien gras et bien épais; les nationaux se jettent là-dessus avec un appétit digne d'un meilleur sort. Ainsi rassasiés, il leur est difficile de faire une brèche sérieuse aux rôtis et aux desserts qui défilent ensuite, ce qui est tout bénéfice pour le perfide restaurateur.

A côté du mal, voici le remède. Les vins généreux qui servent de véhicule à ces mets indigestes, étagent leurs couleurs bariolées autour de formes coniques, hautes de deux à trois mètres. Parmi les crus célèbres de l'Italie, nous citerons : le Grigno-



Mosaïques de l'atrium de Saint-Marc à Venise. (P. 346, col. 2.)

lino, Valpolicella, Barbèra, Pomino, le Chianti piquant, le vin blanc de Conegliano, l'Asti Spumante, qui jaillit hors de la bouteille comme une fusée d'écume, le Lacryma-Christi, récolté sur le sol volcanique du Vésuve, et les vins de la Sicile, tels que le Zucco, le Marsala et les muscats renommés de Syracuse.

Les liqueurs et les boissons alcooliques font suite aux vins. Il y a là une branche de commerce très-importante pour les Italiens. Le fameux vermouth de Turin est connu et apprécié dans le monde entier.

Passons maintenant dans la grande galerie des machines. L'industrie forestière est représentée par des coupes de troncs d'arbres gigantesques. On y remarque notamment un peuplier blanc, *populus canescens*, abattu en Calabre, qui ne mesure pas moins de sept mètres de tour.

La carrosserie milanaise, représentée par les maisons Ponzini et Mainetti, a envoyé quelques élégants spécimens de landaus et de coupés.

L'exposition du ministère des travaux publics est des plus intéressantes. On y voit des réductions en maçonnerie et en bois de travaux du tunnel de la Cristina, entre Foggia et Naples, ainsi que les armatures en bois des travaux du Mont-Cenis et du tunnel de Giovi, entre Turin et Gênes. Dans la collection des cartes et plans exposés par le même ministère, est une restauration curieuse de l'ancien port d'Ostie, avec son avant-port circulaire (*Portus Claudius Ostiensis*) et son arrière-port hexagonal (*Portus Trajani*). De vastes magasins et une ligne circulaire de murailles flanquées de tours carrées complètent ce port. Un aqueduc y amène l'eau potable, et un vaste brise-lames, sur lequel se dresse une statue gigantesque, en protège l'entrée du côté de la mer.

Plus loin est un spécimen de l'armée italienne ; on y voit un *carabiniere reale* ou gendarme à cheval, un artilleur à cheval, un *bersagliere* ou chasseur à pied, avec son chapeau en toile cirée couvert de plumes, un fantassin et un chasseur des Alpes. Ce dernier corps est composé de soldats d'élite, excellents marcheurs, que l'on exerce tous les ans, pendant la belle saison, à la connaissance et à la pratique des passages difficiles des Alpes. En cas de guerre, ils seraient aptes à protéger les frontières de montagnes, du côté de la France, de la Suisse et de l'Autriche.

Les soieries, qui ont fait la fortune de Milan, de Côme, de Bergame et de toute la Lombardie en général, occupent, au delà de la galerie des machines, un emplacement considérable. Nous avons déjà vu la soie à l'état brut, sous forme de cocon. Voici, réunie en pelotes, la *soie grége*, ou celle qui n'a été que dévidée des cocons; vient ensuite la *soie crue* ou *écrue*, c'est-à-dire celle qui a été tordue ou filée tout simplement ; la *soie cuite* est celle qu'on a fait bouillir pour la débarrasser de la matière visqueuse dont elle est imprégnée. Avec ces fils on fabrique de nombreuses étoffes qui diffèrent suivant le mode de tissage, telles que le taffetas, le satin, le sergé, les étoffes brochées, les velours, les châles et les crêpes de Chine. La soie combinée avec la laine, le coton et le fil fournit un grand nombre d'autres étoffes, telles que popelines, peluches, gazes, etc. Tous ces tissus sont représentés à l'Exposition, et la teinture, en multipliant les couleurs, en a fait comme un damier éblouissant de lumière.

Voici les chapeaux de paille d'Italie, ainsi que différents objets tressés avec la paille du blé barbu de Toscane : paniers, corbeilles, boîtes, vide-poches, petits meubles, tous marqués au coin d'une élégance de bon goût. Cette industrie prospère surtout à Florence, et c'est de là que viennent un grand nombre d'ouvriers chapeliers qui travaillent à Paris. Florence se fait encore remarquer à l'Exposition par son orfévrerie, ses meubles en bois sculpté (chêne et ébène) et ses tables en marbre incrusté de pierre dure, qui sont des merveilles pour le dessin et la couleur.

Puisque nous parlons d'orfévrerie, nous ne saurions passer sous silence les filigranes de Gênes et de Venise. La fantaisie la plus exquise a dirigé les artistes dans l'entrelacement de ces fils d'or et d'argent qui dessinent des fleurs, des oiseaux, des insectes, et qui forment la garniture de coffrets, de vases et d'autres menus objets. Notons ensuite les camées de Rome et de Venise, les coraux de Naples et les ambres de Catane.

Que de choses à dire sur l'art de Venise! La reine de l'Adriatique est là tout entière avec ses bronzes sculptés, ses filigranes, ses camées, ses mosaïques sorties de la célèbre maison Salviati, et ses verreries éblouissantes. Les Vénitiens actuels sont toujours les dignes fils de ces maîtres mosaïstes qui revêtirent tout l'intérieur de Saint-Marc de ces petits cubes dorés qui donnent à la basilique l'air d'une fournaise où flambent les métaux en fusion. Venise a perdu sa puissance maritime ; elle ne domine plus l'Orient, elle n'est même plus la reine de l'Adriatique, car Trieste, sa riche et puissante rivale, lui dispute fièrement ce titre. Mais ses palais gothiques et renaissance, ses peintures signées par des noms de Titien, Véronèse, Tintoret et Giorgione, ses mosaïques à Saint-Marc et dans presque toutes les églises, entourent encore d'une auréole leur gloire qui n'est pas près de s'éteindre.

Il nous resterait encore à parler de la sculpture et de la peinture, dans lesquelles l'Italie occupe une place distinguée. Malheureusement l'espace nous manque, et nous sommes obligés de nous arrêter là ; peut-être y reviendrons nous un jour. Tout ce que nous avons voulu montrer dans cet article, c'est que l'Italie, que l'on a crue morte pendant quelque temps, est aujourd'hui la terre des vivants, et qu'un grand peuple se forme au delà des Alpes.

CHARLES RAYMOND.

GRANDCŒUR [1]

X

Les échappés de collége.

La paisible ville de Rennes est arrachée à cette tranquillité qui dégénère en une véritable solitude, lorsque les chaudes journées de juillet et d'août ont fait le vide dans les colléges, à l'école de droit et dans toutes les familles qui peuvent se donner une saison à la campagne ou au bord de la mer. Son mouvement actuel a donc quelque chose d'insolite, et c'est, en effet, à une cause tout à fait anormale, à la guerre, qu'il faut l'attribuer.

Rennes, en ce moment, est devenu un centre de ralliement pour tous les braves Bretons que les implacables nécessités de la guerre arrachent à leurs foyers. Des proclamations éloquentes, qui se résument par l'appel aux armes, couvrent ses murs; des groupes militaires, chez lesquels on devine plutôt le saint enthousiasme du sacrifice que l'humiliation de la défaite, parcourent ses rues et campent sur ses places. A la gare, on ne voit plus que des soldats. Et cependant que de légions sont parties déjà!

La légion bretonne, après s'être inclinée sous la bénédiction de l'archevêque, est allée porter à Paris son drapeau semé d'hermines; le recrutement légal a dirigé ses bataillons d'après des ordres souvent indécis et souvent contradictoires, hélas! Les volontaires affluent toujours, cependant, et il n'est pas de jour où le chemin de fer n'en déverse un grand nombre dans la ville de Rennes, qui ne craint pas encore l'envahisseur, mais qui le voit néanmoins avancer à grands pas.

Il y a près de quinze jours que le capitaine Kérallain s'est engagé dans l'armée de Charrette. A son grand étonnement, on lui a offert le grade de colonel; mais il a noblement refusé, disant que celui de capitaine lui suffit, et qu'il n'a pas la prétention de savoir commander à tout un régiment. Installé provisoirement dans une des casernes aménagées à la hâte, il remplit avec exactitude son devoir militaire, et attend non sans impatience que l'heure du départ ait sonné pour lui.

Cette vie relativement tranquille commence à lui peser. Contre son attente, il n'a rencontré aucun camarade, aucune connaissance: il est entouré de ses compatriotes; mais tous lui sont étrangers. Il voit des mécontentements, des jalousies, des compétitions, de puériles vanités troubler la bonne harmonie au sein de cette armée, à laquelle il faudrait des chefs capables et unis dans l'action souveraine du commandement, et il commence à s'irriter, dans son for intérieur, contre les lenteurs et les équivoques inséparables d'une guerre continuée sans unité de commandement et d'organisation.

En ce moment, il est assis dans une vaste salle dépendant de grands magasins transformés en caserne, et qui sert à la fois de bureau, de salon et de fumoir. Un officier supérieur écrit sur la grande table placée au fond de l'appartement; un groupe d'officiers lit, avec force commentaires, les dépêches arrivées du matin. Le capitaine, assis à l'écart sur un banc placé à une certaine distance du bureau, le coude appuyé sur son genou gauche, la main droite posée sur la poignée de son sabre, fume dans sa grosse pipe d'écume de mer: ce qui est sa grande manière de prendre patience.

Tout à coup la porte s'ouvre devant un jeune sous-lieutenant de mobiles, qui chasse devant lui, à coups de plat d'épée très-doucement appliqués, deux garçonnets de taille bien différente: l'un, grand, flasque, intimidé, rougissant, hésitant; l'autre, petit, bien découplé, qui marche au pas militaire, la tête haute, et ses yeux noirs brillant comme des escarboucles.

« Mon colonel, dit l'officier en riant, je vous amène deux volontaires. Voulez-vous les accepter? »

L'officier supérieur déposa sa plume et regarda fixement les deux enfants. Le grand, sous ce regard interrogateur et sévère, fondit en larmes; le petit le soutint d'un air intrépide.

« Quelle est cette plaisanterie, Montorel? demanda le colonel.

— Ce n'est point une plaisanterie pour ces messieurs; voilà plusieurs heures qu'ils rôdent autour de la caserne demandant à s'engager. Tout à l'heure ils s'étaient encore glissés dans le quartier. Pour en finir, je vous les amène.

— Ce ne sont point des enfants qu'il faut à la guerre, dit rudement le colonel, et nous n'avons pas le temps de nous occuper d'escapades de ce genre. Vous êtes des échappés de collége, sans doute?

— Oui, colonel, repartit le plus petit en jetant un coup d'œil indigné vers son camarade qui baissait piteusement la tête.

— Et vous voulez?

— Nous engager, nous battre, être soldats.

— Pas moi, pas moi, dit le grand en essuyant ses larmes qui recommencèrent à couler en abondance.

— En voici déjà un qui recule, dit le colonel en mordant sa moustache.

— Lui! c'est un grand capon! s'écria le petit avec énergie. Il n'a fait que se plaindre dans la route, quand il avait mal au pied ou bien quand il fallait coucher sur la paille.

— Vous êtes venus à pied de votre collége, mon enfant? dit le colonel intéressé malgré lui.

— Oui, colonel, et en marchant la nuit. C'étaient de dures étapes, allez! Les soldats n'en font pas de

1. Suite. — Voy. pages 234, 250, 267, 283, 299, 314 et 330.

plus rudes. Si vous voulez me prendre dans votre régiment, vous verrez comme je me battrai ! »

Le colonel, tout soucieux qu'il fût, ne put s'empêcher de sourire, et regardant attentivement le jeune volontaire :

« Quel âge as-tu, mon brave?

— Quatorze ans, colonel.

— Dans dix ans tu seras un fameux poulet, mon petit ; mais, pour le moment, il s'agit de rallier la famille ou le collége. »

Et, apercevant un ordonnance qui arrivait des papiers à la main, il ajouta d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

« Montarel, occupez-vous de ces deux enfants ; écrivez à leur famille, s'il le faut ; mais faites vite, expédiez-les, débarrassez-vous-en : tout se précipite ; nous n'avons plus un instant à perdre ! »

L'officier fit signe aux enfants de le suivre. Le grand s'empressa de marcher sur ses talons ; le petit marchait à regret.

Comme il passait, en tordant entre ses mains sa petite casquette ronde, devant le capitaine Kérallain, qui avait prêté une très-grande attention au rapide dialogue qui avait eu lieu, celui-ci étendit sa large main et la plaça sur son épaule.

Ils se regardèrent. Le capitaine porta en souriant son autre main à sa tempe par une sorte de salut militaire.

« Je salue un brave... en herbe, dit-il ; tu es un fameux luron, sais-tu ? et si tu es petit de taille, on pourrait, malgré cela, t'appeler, toi aussi, *Grandcœur*. »

Le visage de l'enfant s'éclaira à ce compliment, et se penchant vers celui qui l'interpellait :

« Colonel... commença-t-il.

— Capitaine, mon mignon, capitaine, rien que cela.

— Eh bien, capitaine, prenez-moi dans votre compagnie.

— Il y tient, le marmot, il y tient. Comment porterais-tu ton fourniment, petit Grandcœur? Le chassepot n'est pas un joujou d'enfant.

— J'achèterai des armes à ma taille ; j'ai de l'argent, dit fièrement le jeune garçon en prenant dans sa poche un porte-monnaie d'écolier ; j'ai vendu tous mes bibelots à mes camarades avant de partir, et j'ai là une jolie somme : vingt-cinq francs. J'ai vécu de pain et d'eau pendant la route pour ne pas l'entamer. »

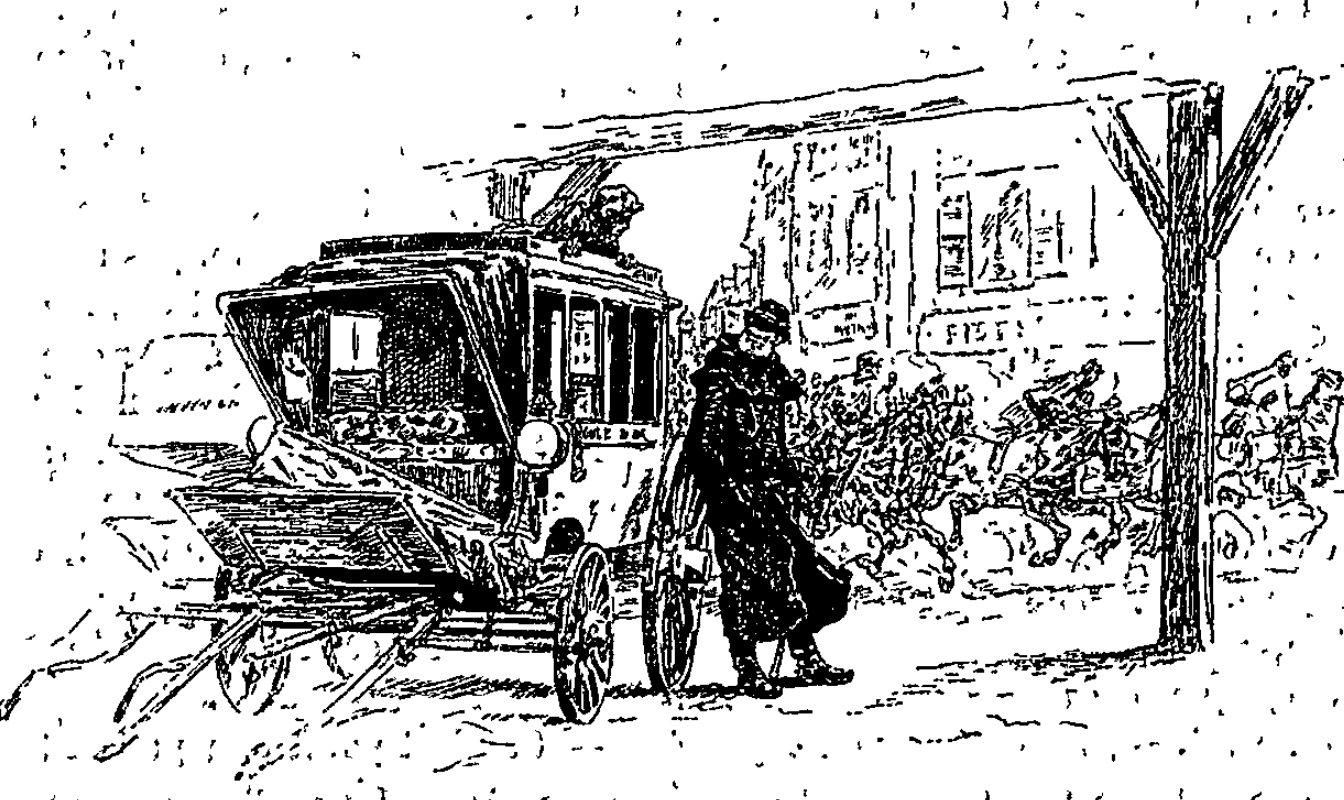
Le capitaine rit bruyamment, et, voyant l'officier qui, arrêté sur le seuil de la porte, faisait un signe impatient à son interlocuteur, il lui tendit la main comme à un homme, et la lui serrant amicalement :

« On t'appelle, va-t'en, dit-il ; si la France avait eu beaucoup d'enfants de ton espèce, il y a dix ans, nous n'aurions pas le pied du Prussien sur la gorge. »

L'enfant essaya de secouer la main rugueuse qui enserrait sa main ; puis il s'en alla suivi des yeux par le capitaine, qui le trouvait absolument charmant.

En ce moment, la voix du colonel, assis à la table, s'éleva :

« Messieurs, dit-il en dégageant un épais papier de dessous une liasse, veuillez écouter attentivement ce que je vais vous lire. »



La petite tête se remontra. (P. 349, col. 1.)

Les conversations s'arrêtèrent ; ceux qui étaient assis se levèrent : tous se tournèrent vers lui.

« Voici la dernière dépêche que je reçois, dit-il ; elle est courte, mais éloquente :

« Tenez-vous prêts à marcher. »

» Cet ordre regarde chacun de vous, et je me hâte de vous le transmettre, afin que vous preniez vos dernières dispositions. Nous pouvons partir demain... ce soir... dans une heure.

— Bravo ! » dirent plusieurs voix.

Et presque tout le monde s'éclipsa.

Le colonel, sa liasse de papier à la main, se leva et marcha vers la porte. En passant devant le capitaine Kérallain, tranquillement occupé à placer sa pipe dans son étui, il lui dit :

« Vous m'avez bien entendu, capitaine?

— Oui, mon colonel.

— Vous n'avez point, comme nous, l'air embarrassé de vos derniers préparatifs?

— Mon colonel, tous mes préparatifs sont faits, et je ne demande qu'à marcher. Je suis venu pour me battre et non pour mener la vie de garnison.

— Vous appelez notre vie à Rennes une vie de garnison? grand bien vous fasse, capitaine! Où allez-vous?

— Dîner, mon colonel.

— Bon appétit. »

Le colonel sortit sur ce souhait, et le capitaine Jean se dirigea, sans se presser, vers le restaurant qu'il avait l'habitude de choisir. Il fit une première halte assez longue devant la boutique d'un armurier, et le passage d'une batterie d'artillerie, faisant se sauver les rares piétons, l'obligea à se glisser dans une grande remise ouverte appartenant à un fabricant de voitures. Debout sur le seuil, il regarda passer le groupe belliqueux, puis il donna machinalement un coup d'œil aux voitures remisées qui étaient pour la plupart hors de service. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant une petite tête brune coiffée d'une casquette, qui émergeait de la plate-forme d'un vieil omnibus d'hôtel, et qui disparut aussitôt!

« Tiens! tiens! fit le capitaine, quel est ce petit diable qui rentre si prestement dans sa boîte? »

Et il avança de deux pas.

« Capitaine! oui, c'est moi : ne me vendez pas! dit une voix qu'il ne reconnut pas sur-le-champ.

— Toi, qui? » demanda-t-il de sa grosse voix.

La petite tête se remontra, et le capitaine s'écria en riant :

« Toi! petit Grandcœur; c'est toi! Que diantre fais-tu là, tapi, dans ce vieil omnibus, comme un chat dans une gouttière?

— Oh! capitaine, plus bas : je vous en prie! je me cache : parlez plus bas.

— Soit, dit le capitaine en enjambant le brancard d'une voiture : ce qui le mit tout à fait à la portée du petit fugitif; raconte-moi ton aventure? »

Le jeune garçon se dressa de toute sa hauteur, et, s'appuyant sur la balustrade de fer : ce qui le mit à peu près de niveau avec son interlocuteur.

« Voici, dit-il. L'officier que vous avez vu a pris notre nom et notre adresse et beaucoup d'autres renseignements, puis il a déclaré qu'il allait nous faire conduire chez une tante de mon camarade, qui habite Rennes et qui nous obligerait à repartir sur-le-champ. Alexandre, qui est au fond, malgré son nom et malgré son essai de bravoure, un capon, un vrai capon, était bien aise de retourner au collége, et il m'a déclaré qu'il me planterait là si je rêvais encore de m'engager. Alors, moi, j'ai fait semblant de les suivre; mais, au détour d'une rue, crac! j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai traversé en courant plusieurs rues, et, trouvant cette remise ouverte, je me suis blotti sous l'omnibus. Il y a une demi-heure que j'y suis. Pour me désennuyer, je montai sur l'impériale quand je vous ai vu entrer : ce qui m'a fait peur tout d'abord, mais pas du tout après, quand je vous ai reconnu.

— Tu as donc bien confiance en moi, gamin?

— Oui.

— Et que dirais-tu si je te ramenais par les oreilles

L'officier supérieur déposa sa plume. (P. 347, col. 2.)

au lieutenant chargé de t'expédier à domicile ?

— Vous! dit l'enfant avec un regard plein d'audace; vous ne ferez jamais cela, car vous êtes un brave.

— Qu'en sais-tu?

— Je le vois à votre figure, et puis vous êtes un peu vieux pour un engagé volontaire; ce n'est pas non plus par force que vous êtes à l'armée, vous!

— Tu as, parbleu! raison, et il faut avouer que tu n'as pas l'esprit engourdi ni les yeux dans ta poche.

— Et si vous saviez comme je tire bien! Enrôlez-moi, capitaine; vous verrez que je ne serai pas embarrassant du tout et que je me battrai comme un autre.

— Mais, petit, tu as le diable au corps : on ne se bat pas à ton âge.

— Si, quand la patrie est envahie. Alors, tout le monde doit se battre, excepté les femmes. »

Le capitaine le regarda. Avec ses cheveux frisés tout ébouriffés par sa course récente, ses yeux brillants, son port de tête énergique, il produisait le plus pittoresque effet sur son impériale d'omnibus.

« Ma foi! tu me donnerais bien l'envie de te prendre, dit le capitaine gaiement; si tu avais seulement seize ans, ou seulement trois pouces de haut en plus, je t'enrôlerais.

— Qu'est-ce que cela fait deux ans et trois pouces de plus! Je sais qu'il y a des volontaires de toutes les tailles; je connais un monsieur qui a emmené son fils dans la légion vendéenne : il n'a que quinze ans, et on l'a fait entrer dans les éclaireurs à cheval. Allez, je saurai marcher, viser et bivouaquer. Prenez-moi, mon parrain!

— Bon; ton parrain, à présent!

— Mais oui; ne m'avez-vous pas baptisé d'un nom qui me plaît beaucoup : Grandcœur?

— Il est bien choisi; morbleu! il est bien choisi, dit le capitaine en tirant sa montre. Vrai, petit, je regrette de me séparer de toi; mais c'est assez plaisanter : fais comme ton ami Alexandre.....

— Il ne l'est plus, capitaine : un lâche ne saurait rester mon ami!

— Enfin, puisque tu as de l'argent et des connaissances à Rennes, remets la partie à plus tard; retourne au collége ou dans ta famille. A propos : as-tu déjeuné?

— Je n'ai pas mangé depuis hier soir, capitaine.

— Pauvre enfant! Dégringole un peu de là, et viens avec moi. Je t'offre à déjeuner. Après, nous nous exécuterons.

— Et si nous trouvons le lieutenant qui veut me faire repartir?

— Sois tranquille; il n'aura la parole qu'après déjeuner. Viens : une, deux, trois, houp! »

Le petit garçon avait mis un pied sur un angle de la voiture, un autre sur l'épaule du capitaine, et il était tombé à ses pieds.

Ils sortirent de la remise bras dessus bras dessous, et se dirigèrent au pas gymnastique vers la table d'hôte.

XI

Le volontaire.

Non-seulement filleul et parrain, l'un et l'autre si étrangement improvisés, ont déjeuné et dîné ensemble; mais le capitaine Jean a trouvé moyen de garder chez lui le déserteur par bravoure, que l'on appelle gravement *monsieur Grandcœur* ou *le jeune Grandcœur*. Le capitaine est tout ragaillardi par la société de ce petit compagnon, qui écoute avec une admiration passionnée, les quelques fragments de campagne qu'il a pu lui servir, et qui lui demande naïvement des avis pour son éducation militaire. Après lui avoir conseillé d'écrire à sa famille, il a, en attendant la réponse, multiplié les démarches pour essayer d'utiliser la bonne volonté du collégien; mais c'est dans le corps d'un enfant que loge la vaillante petite âme, et, sitôt qu'il paraît aux côtés du gigantesque capitaine, on sourit et on refuse.

Il faut se hâter cependant. Les troupes amassées dans Rennes sont dispersées de tous les côtés; la campagne de la Loire est commencée, et l'on se bat un peu partout.

Le capitaine Jean vient de recevoir un avis officiel : il sait que, le lendemain matin, à l'aube, il quittera Rennes, et il tente une dernière démarche pour faire admettre son petit ami dans le régiment.

Celui-ci, gravement assis à une table dans la grande salle du café des officiers de la mobile, attend non sans impatience l'arrivée de son parrain. Il y a un tel mouvement dans ce café, les officiers qui le hantent sont si occupés des nouvelles de plus en plus désastreuses qui leur arrivent du multiple théâtre de la guerre, qu'il passe absolument inaperçu au milieu d'eux.

Lui! écoute fiévreusement tout ce qui se dit autour de lui; il regarde avec envie tous ces hommes armés jusqu'aux dents qui ont de patriotiques et quelquefois, hélas! de bien présomptueuses paroles sur les lèvres. Enfin, il aperçoit la grande silhouette du capitaine Jean. Il se lève tout ému; il sait que cette démarche est la dernière, et que, si son grand ami n'a pas réussi, il sera conduit au train du soir et obligé de retourner à son collége.

La physionomie souriante du capitaine fait battre son cœur d'espoir.

« Eh bien, capitaine? demande-t-il.

— Eh bien, on t'accepte à l'ambulance de notre corps.

— Je n'aurai pas d'armes?

— Si. En campagne, tout homme est armé.

— J'accepte.

— Le chirurgien major s'occupera de toi, l'aumônier aussi, les dames aussi. Tu seras très-bien et tu rendras service. Les jours de combat, tu iras ramasser les blessés sur le champ de bataille.

— C'est toujours autant.

— Oui ; mais il faut maintenant écrire à tes parents, car, si cela ne leur convient pas à eux, ils ont encore le temps de te faire revenir. As-tu ton père?

— Non, capitaine.

— Ta mère?

— Oui.

— Tu vas lui écrire et moi aussi. On ne prend qu'à bon escient la responsabilité d'un engagé de ton espèce. Garçon! du papier, de l'encre, une plume, une enveloppe. »

Le garçon qui passait courut chercher les objets demandés, et le capitaine, s'asseyant à la petite table, écrivit, de son écriture à nœuds, ce qui suit :

« Madame,

» Vous avez un vaillant enfant dont vous devez être bien inquiète. Il est à Rennes, d'où il part comme ambulancier. Si cela ne vous convient pas, écrivez sur-le-champ au chirurgien major du 3e corps, 2e bataillon, qui sera demain au Mans, et qui y restera quelques jours. Il s'est chargé, sur ma demande, de vous renvoyer l'engagé volontaire, qui, en définitive, n'a pas l'âge de disposer de lui-même.

Agréez, Madame, tous mes compliments sur votre fils et les respectueux hommages de votre serviteur..... »

— Capitaine! capitaine! cria en ce moment un des garçons du café; le colonel vous demande sur-le-champ. »

Le capitaine, troublé, jeta sur le morceau de papier une signature illisible; se leva; dit en toute hâte, à son protégé, d'écrire à son tour, de mettre la lettre à la poste la plus voisine, et d'aller l'attendre à leur logement.

L'enfant obéit. Il plia, sans la regarder, la lettre du capitaine; la mit sous enveloppe, et, prenant une autre feuille de papier, écrivit à son tour :

« Ma chère maman,

» Tu as reçu mes lettres, je l'espère, et tu as pardonné à ton fils de s'être engagé sans ta permission. Je vais faire la guerre ; je veux me battre avec les Prussiens, parce que, vois-tu, maman, je n'ai jamais vu que la France fût vaincue comme cela. Je t'ai raconté, dans une autre lettre, comment, en lisant au collége les bulletins de la guerre, l'idée m'est venue de m'échapper avec Alexandre. Mais, lui, il a eu peur, et il est allé bien vite chez sa tante. Il mangeait tout son argent en route plutôt que de vivre comme un soldat en campagne : de pain sec et d'eau claire. J'ai trouvé un brave officier de la mobile, qui s'est occupé de moi, et je vais suivre le régiment en qualité d'ambulancier, en attendant mieux. Tu me le permets, n'est-ce pas? Je veux absolument aller à Saint-Cyr : c'est comme si j'y étais. Malheureusement, je serai avec les ambulanciers qui ne se battent pas et qui sont protégés par le drapeau de la croix de Genève.

» Donc, ma chère maman, ne sois pas inquiète. Au collége, je ne ferais rien maintenant, et j'aime mieux suivre l'armée. Adieu! Embrasse bien fort mes sœurs pour moi; et toi, ma chère maman, prie bien pour ton petit soldat qui t'aime de tout son cœur.

» ALBAN MORANVILLE.

» P.-S. J'ai un parrain dans l'armée : c'est le capitaine de mobiles, dont je t'ai parlé. Il m'appelle *Grandcœur*. Tu feras bien de mettre ce nom-là sur l'adresse des lettres que tu m'écriras : c'est un nom de guerre; mais ici tout le monde me le donne maintenant. C'est un beau nom, n'est-ce pas? Je voudrais bien avoir un uniforme. Tant marcher m'a fait beaucoup grandir, je crois. Je voudrais être grand! Si j'avais seulement la taille d'un fantassin, on m'aurait accepté avec ta permission ; mais je ne l'ai pas encore.

» On m'a toisé hier; il me manque deux pouces et demi. Je les aurai peut-être quand tu me reverras. »

Sa lettre terminée, il la joignit à celle du capitaine ; écrivit l'adresse qui était : *Madame Moranville, à Douarnenez*, et sortit. Il flâna quelque temps, sa lettre à la main, cherchant une boîte aux lettres. En passant devant le palais, il en aperçut une, et il alla y jeter son papier.

Cela fait, il suivit des yeux deux bataillons en tenue de campagne qui traversaient la place au pas accéléré.

Un bon gros marchand, debout sur le seuil de sa boutique déserte, héla un sous-officier :

« Vous partez? dit-il.

— Ce soir, » répondit le sergent.

Alban tressaillit, courut en avant, et s'en alla jusque sous le nez d'un soldat pour lire le numéro de son shako.

« C'est notre régiment! » cria-t-il.

Et, enfonçant son képi sur sa tête, il prit sa course vers le logement du capitaine.

A suivre. Mlle ZENAÏDE FLEURIOT.

A TRAVERS LA FRANCE

AUCH

La ville gauloise d'*Elimberris*, d'origine basque ou celtibérienne, s'élevait, avant la conquête romaine, sur une colline dominant la rive gauche de l'Egircis, appelé aujourd'hui le Gers. Elle était la capitale des Ausques ou Ausciens, qui furent soumis à la domination romaine par Crassus, avec les Sotiates, l'an 56 avant Jésus-Christ. Un peu plus tard,

Auguste établit une colonie romaine sur la rive droite du Gers, en face de la colline d'Elimberris, et cette colonie devint peu à peu le noyau d'une nouvelle ville où vinrent s'établir les habitants de l'ancienne. On l'appela *Augusta Ausciorum*, combinant le nom du fondateur avec celui de la tribu dont Elimberris avait été le chef-lieu. Du second de ces noms a été formé le nom actuel : Auch.

La ville gallo-romaine fut plus de trois siècles en repos dans la plaine du Gers. Mais après le grand règne de Théodore, les Barbares se précipitèrent sur toute la Gaule, et, pour être moins exposés à leurs atteintes, les habitants d'Auch se hâtèrent d'aller rebâtir leur ville sur son emplacement primitif, mieux défendu pour la nature. Auch comptait à cette époque parmi les douze cités de la Novempopulanie, pays qui répondait à peu près à la Gascogne, au Béarn et à la partie méridionale de la Guyenne; mais elle était la moins importante; le premier rang appartenait à Eauze, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département du Gers. Auch n'eut qu'un évêché jusqu'à la destruction de la cité métropolitaine d'Eauze par les Sarrazins. L'archevêché de Gascogne fut alors transféré dans l'antique Elimberris.

Auch fut elle-même ravagée par les Sarrazins et par les Normands. A l'époque féodale et jusqu'à la Révolution, elle fut la capitale honorifique de l'Armagnac, mais resta sous la souveraineté de ses évêques. Ceux-ci ne furent pas toujours les maitres incontestés de leur ville : ils eurent plus d'une fois à la défendre contre des moines insoumis qui, dans une querelle violente, jetèrent un jour des torches sacriléges sur la cathédrale et l'incendièrent. En 1790, Auch devint le chef-lieu du département du Gers, formé, cette année même, de l'Armagnac, de l'Astarac, du Condomois et d'une partie du Comminges. C'est aujourd'hui une ville paisible, qui a profité de sa tranquillité pour s'embellir et remplacer les rues tortueuses et montantes du moyen âge par de larges voies publiques. Comme néanmoins la ville s'étage en amphithéâtre sur une pente assez rapide, il a fallu encore conserver quelques vieux quartiers qu'il n'eut pas été avantageux de reconstruire; mais pour arriver directement des quais du Gers à la cathédrale, bâtie au sommet de la colline, un architecte a conçu l'idée d'un grand escalier monumental, idée dont la réalisation a doté Auch d'une vraie curiosité artistique.



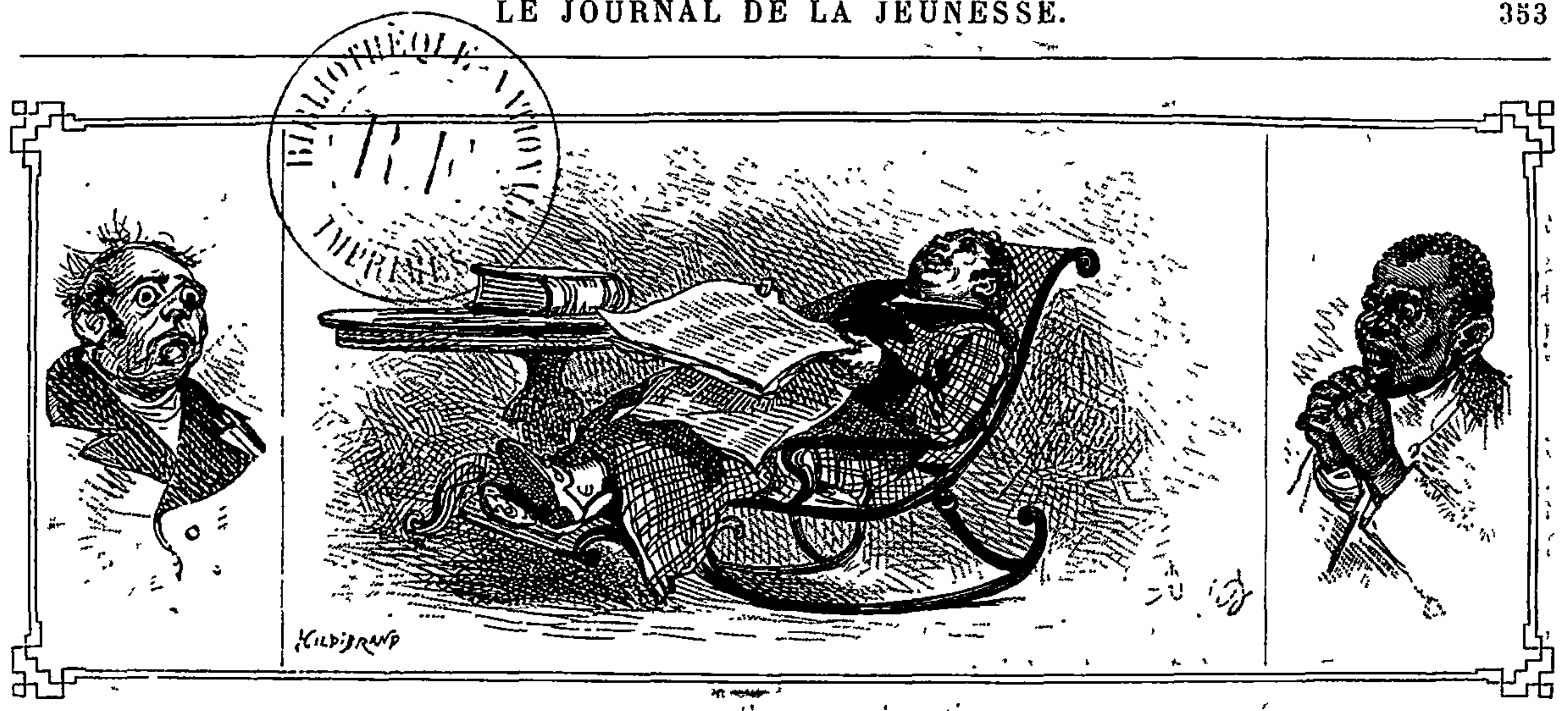
Auch.

Des anciens édifices d'Auch, la cathédrale, dédiée à Sainte-Marie, est le seul remarquable : c'est une des plus belles églises du Midi, non-seulement par l'élégance de ses nefs gothiques et l'ampleur majestueuse de sa façade gréco-romaine, mais encore par ses magnifiques vitraux qui rendirent célèbre, au commencement du XVIe siècle, le nom d'Arnaud Demoles, et par ses stalles dont les sculptures sont une merveille de délicatesse.

Auch renferme aujourd'hui une population de 14 000 habitants; des chemins de fer la relient à Tarbes, Agen et Toulouse.

A. SAINT-PAUL.





Le colonel interrompit sa lecture. (P. 354, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XIX

Un remarquable article de M. Sandwich (de l'Illinois). — Le colonel Blotter traite M. Sandwich d'« idiot »; mais sa punition ne se fait pas attendre.

C'était, d'un bout à l'autre, l'histoire qu'Alfanègre avait racontée à M. Browdie, contenant des détails très-curieux sur MM. King et Triquet, sur l'ancien ministre Clodion, sur Émile Charlier, ce héros de seize ans, et sur un gentleman très-original, d'une obésité remarquable et d'une vaillance plus remarquable encore. Ce gentleman, quoiqu'il fût Français de naissance, descendait des anciens rois maures; la couleur de sa peau rappelait celle des quarterons du Sud, et quoiqu'il ne fût ni nègre, ni issu de nègre, on l'appelait communément *Alfa-negro*, autrement dit le *nègre Alfa!* Était-ce assez extraordinaire!

Mais ce qui suivait l'était bien davantage.

Or, ces cinq personnages étaient en mer pour venir en Amérique.

Que venaient-ils donc faire dans ce glorieux pays sur lequel flotte l'étendard orné de bandes et d'étoiles?

Oui, que venaient-ils faire?

M. Sandwich le donnait en cent, le donnait en mille aux plus clairvoyants des lecteurs de l'*Investigateur universel*, les plus intelligents de tous les lecteurs de tous les journaux des États-Unis!

Ici plusieurs lignes de points, destinées sans doute à représenter les efforts d'imagination et les tortures mentales des plus intelligents de tous les lecteurs de journaux.

Ces cinq personnages venaient recueillir l'héritage du vieux Cob. Quel vieux Cob? Le vieux Cob que tout le monde connaissait, ce gentleman si original et si prodigieusement riche. Le vieux Mister Cob était un Français du Croisic, qui était venu chercher fortune en Amérique, le seul pays où l'on fasse des fortunes prodigieuses, l'étoile polaire de tous les audacieux de l'univers entier! Il s'appelait Charlier de son vrai nom, et son seul et unique héritier était le héros de seize ans déjà nommé.

Ce Charlier (Émile), voyant qu'il ne pouvait plus se battre contre les Allemands qui avaient mis sa tête à prix, s'était décidé à venir faire un petit tour en Amérique pour se distraire, pour se donner la grande émotion de fouler le sol libre d'un grand pays, et pour recueillir l'héritage de son oncle. L'ancien ministre Clodion l'accompagnait en qualité de tuteur, Mister le *nègre Alfa* en qualité d'ami, et MM. King et Triquet, nos honorables compatriotes, en qualité de guides et de conseillers. C'étaient ces messieurs qui avaient découvert, avec une sagacité tout américaine, les liens de parenté qui unissaient

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 286, 305, 321 et 337.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

le Charlier défunt et le Charlier vivant. Hourrah ! pour MM. King et Triquet !

Ici l'auteur, dans un accès d'*humour* et de jovialité, demandait confidentiellement à ses intelligents lecteurs, si chacun d'eux ne sentait pas courir un petit frisson dans ses cheveux et une petite démangeaison dans le bout de ses doigts, à l'idée que ce formidable héritage aurait pu lui échoir, tout aussi bien qu'au vainqueur des Allemands. Il déclarait facétieusement pour sa part que, si pareille aubaine lui fût arrivée, il n'aurait pas pris le deuil.

M. Sandwich redevenait sérieux pour déclarer que si, parmi ses *deux millions* de lecteurs, un seul doutait de l'authenticité de cette histoire extraordinaire, ce sceptique n'avait qu'à se présenter aux bureaux de l'*Investigateur universel*. Il y verrait les renseignements écrits sous la dictée de Mister le nègre Alfa, dans un des plus splendides hôtels du Havre, vers dix heures du soir, par un gentleman bien connu et bien apprécié des lecteurs. On avait reconnu à ce portrait, sans qu'il eût besoin de le nommer, M. J.-W.-F. Browdie, un des plus intrépides reporters de l'*Investigateur universel*. Ledit M. Browdie, au grand regret de M. Sandwich, avait été rappelé brusquement du théâtre de la guerre par un deuil de famille ! Mais au milieu de la douleur trop légitime dont il était accablé, la nuit même qui avait précédé son départ sur l'*Élan*, il avait essuyé ses larmes; il avait taillé son crayon, mis son carnet dans sa poche, et il avait parcouru la ville du Havre, en quête de renseignements qui fussent dignes d'intéresser les intelligents lecteurs de l'*Investigateur universel*. Voilà les traits d'héroïsme qu'inspirait à la rédaction du journal le désir ardent de leur plaire.

Suivaient deux paragraphes à la louange de l'*Investigateur universel*; derrière ces deux paragraphes, comme derrière le rideau d'une baraque de saltimbanques, on aurait cru entendre résonner les coups furieux d'une grosse caisse, avec l'aigre accompagnement des cymbales. Ah ! M. Sandwich entendait bien son métier : la preuve, c'est qu'il trouva moyen de terminer son article par une espèce de coup de gong, qui fit tomber le colonel Blotter en syncope.

Ce sournois de M. Sandwich s'était bien donné de garde de disposer les faits dans leur ordre chronologique; il les avait savamment arrangés de la façon la plus dramatique pour amener le coup de gong final.

Il commençait donc par raconter la catastrophe de la *Columbia*. Ensuite il priait ses lecteurs de remarquer que la liste des passagers contenait les cinq noms suivants :

MM. King,
Triquet,
Clodion,
Charlier,
Alfa, *negro*.

Tout le temps, il laissait croire que ces cinq passagers avaient sauté avec les autres. Il mettait continuellement en parallèle leur fin tragique avec le but de leur voyage. La destinée d'Émile surtout avait fait pleurer bien des dames et des demoiselles.

Elle fit tout simplement ricaner le colonel Blotter; le colonel avait compté sur une oraison funèbre de MM. King et Triquet, et il l'avait au complet. « Enfoncés, » disait-il au bout de chaque phrase.

Quant à l'histoire du jeune Charlier, il n'en crut pas un mot. Son opinion à lui était que MM. King et Triquet, n'osant pas mettre la main sur l'héritage pour leur propre compte, avaient profité de leur voyage en France pour s'adjoindre des collaborateurs. Ils avaient bien choisi du reste ! Un ancien ministre, décoré de la Légion d'honneur; un héros jeune et intéressant, décoré de la médaille militaire; et un comparse grotesque, comme dans les parades de la foire. Mais on avait compté sans le colonel Blotter; il ne se laissait pas démonter, le colonel Blotter !

Il faut dire que sa vaillance s'accroissait de cette circonstance que l'explosion de la *Columbia* avait supprimé ses adversaires. Il avait beau jeu maintenant à les traiter d'imbéciles, à leur faire comprendre que, puisqu'ils avaient si grand peur de mettre la main au feu, de crainte de se brûler les doigts, ils n'auraient eu qu'à lui faire signe, ils auraient partagé à l'amiable; oui, il sentait qu'avec des égards on l'aurait amené à partager à l'amiable. Alors, ils ne se seraient pas embarqués pour la France et ils n'auraient pas sauté au retour.

Quant à M. Clodion et à son neveu Émile Charlier, plus le journaliste se complaisait à les chamarrer de décorations et d'épithètes, plus le colonel était persuadé que c'étaient des compères, à moins que ce ne fussent des dupes. Dans tous les cas, c'était bien fait pour eux. Ce nègre Alfa, qui n'était pas un nègre, lui semblait une pauvre invention, et en même temps une invention bien louche. Dans tous les cas, tant pis pour le nègre Alfa qui n'était pas un nègre !

Le colonel Blotter interrompit un instant sa lecture pour reposer ses jolis petits yeux, et aussi pour se livrer à ses réflexions sur la suite des événements.

Il pouvait bien se l'avouer, maintenant que tout était fini, la lutte lui avait fait peur. Nul doute qu'il n'eût été amené à comparaître en justice, ou plutôt à traîner en justice MM. King et Triquet s'ils avaient vécu. Pour l'intelligence et la rouerie, il les valait bien, Dieu merci ! mais ces deux remarquables hypocrites s'étaient fait, Dieu sait par quels moyens, une telle réputation d'honnêteté et d'intégrité, que les magistrats auraient bien pu s'y laisser prendre et se tourner contre lui; et alors que serait-il arrivé? On aurait recherché ses antécédents; on aurait fait enquête sur enquête. Toute sa vie, il avait pris soin d'effacer les traces de ses méfaits et de ses crimes; mais il n'était pas sûr, après tout, de n'avoir absolument rien laissé traîner derrière lui. Il songea involontairement à deux de ses amis d'autrefois, qui avaient été pendus pour avoir prononcé un certain

mot, un seul, d'une façon particulière, à voix basse, devant un fermier qui dormait, ou du moins faisait semblant de dormir.

Ce souvenir le fit frissonner, et lui fit mesurer, comme un coup d'œil rapide jeté dans un puits profond et sombre, l'énormité du péril auquel il venait d'échapper, grâce à la mort de ses ennemis.

« Brrr ! » dit-il en reprenant le journal. M. Sandwich se perdait complaisamment, par amour de l'antithèse, dans une série de suppositions sur ce qui serait arrivé à ses héros, si la *Columbia* n'avait pas sauté.

Cette série de phrases toutes bourrées de conditionnels, et commençant uniformément par *si*, exaspéra le colonel. Il donna une violente secousse à l'*Investigateur*, comme s'il tenait M. Sandwich au collet, et il grommela entre ses dents : « Quel idiot avec ses suppositions niaises et inutiles ! »

Mait l'idiot prit sa revanche au dernier paragraphe. Par un coup de théâtre habilement et longuement ménagé, il révélait brusquement au lecteur que les cinq gentlemen, grâce à une protection toute spéciale de la Providence, avaient renoncé au dernier moment à s'embarquer sur la *Columbia*, qu'ils avaient pris passage sur le *Coyote*, qu'on les attendait d'un jour à l'autre, et que toutes ses suppositions de tout à l'heure allaient devenir des *réalités !!*



Fuc frictionnait avec ardeur. (P. 357, col. 1.)

XX

Le colonel Blotter est transformé pour quelques intants en idole japonaise. — Une heureuse inspiration de Fuc. — Les esprits !

Les grandes douleurs sont muettes. En lisant de ses propres yeux que MM. King et Triquet n'avaient point sauté avec la *Columbia*, le colonel eut comme un éblouissement ; il se renversa en arrière, et le poids de son énorme personne fit craquer le dossier du *rocking-chair*. Mais il ne lança pas une seule malédiction, il ne prononça même pas une parole ; il éprouva une terrible douleur des deux côtés du crâne, comme s'il venait d'être frappé d'un violent coup de bâton ; ses mâchoires se serrèrent l'une contre l'autre avec un bruit sec, comme les mâchoires d'un crocodile qui a manqué sa proie. Un mouvement de muscles se produisit le long de ses joues et de ses tempes, semblable au moutonnement d'une eau tranquille, dont le vent agiterait à peine la surface. Ce mouvement de petites vagues se transforma bientôt en un battement régulier. Le colonel avait conservé toute sa connaissance, mais il lui était imposible de desserrer les dents, de remuer les yeux et d'ouvrir la bouche.

La porte de la chambre fut poussée doucement, et Fuc apparut, portant avec des précautions infinies la fameuse *malle transcontinentale* de Hoggs.

« Voilà la jolie petite malle, » dit-il en s'introduisant avec des précautions infinies pour ne point heurter les angles de la jolie petite malle contre le chambranle de la porte.

Fuc n'était qu'un vil flatteur d'appeler cela une jolie petite malle. La malle brevetée de M. Hoggs était peut-être très-confortable pour les objets qu'elle était destinée à contenir; mais elle n'était ni petite, ni jolie.

Une fois qu'il eut introduit sans encombre son embarrassant fardeau, Fuc en pliant les jarrets, trottina jusqu'au fond de la chambre, et s'apprêta à déposer respectueusement la malle sur le tapis. Mais comme la poignée de la malle lui sciait littéralement les doigts de la main gauche, la grosse patte noire de Fuc eut une faiblesse et comme une sorte d'évanouissement. La vaste malle aux flancs creux, tomba brusquement sur le tapis moelleux, et rebondit avec un bruit sourd.

Fuc se redressa vivement, tourna le dos au colonel, et instinctivement protégea le derrière de sa tête avec ses deux mains, car il s'attendait à recevoir un ou plusieurs projectiles. Comme le colonel ne lançait ni malédictions ni projectiles, Fuc pensa que la fatigue avait fermé les « jolis petits yeux » du colonel et que le colonel dormait profondément. Il se retourna donc, mais lentement et sans cesser de protéger sa tête avec ses deux mains, car le silence étrange du colonel pouvait bien, après tout, n'être qu'une ruse de guerre.

Quand il osa enfin risquer un regard timide en écartant son coude droit avec un prudente lenteur, il demeura muet d'horreur. Le colonel, toujours

renversé dans le *rocking-chair*, le regardait avec des yeux fixes qui lui sortaient de la tête. Le colonel avait les mâchoires si violemment contractées que ses lèvres remontaient vers les coins, et dessinaient sur sa figure écarlate un sourire qui n'avait rien d'humain.

La main gauche du colonel semblait clouée à plat sur le bras du *rocking-chair;* sa main droite, étendue sur la table, serrait l'*Investigateur universel*, tout froissé. On aurait pu croire que le colonel avait été pétrifié dans un accès de colère, juste au moment de lancer l'*Investigateur universel* à la tête de Fuc.

Fuc, avec l'agilité paresseuse d'un chimpanzé sur le retour, se précipita aux genoux du colonel, en le suppliant de ne pas le tuer pour cette fois

Dans l'impétuosité de son élan, Fuc donna une grande secousse au *rocking-chair*, qui se mit à balancer lentement les yeux fixes, le sourire d'idole japonaise et la personne immobile du colonel.

C'était un spectacle épouvantable que le balancement régulier de ce personnage immobile et grimaçant; aussi Fuc commença par pousser un cri étouffé; ensuite il s'arracha une bonne poignée de laine en signe de détresse; puis il se releva vivement avec l'idée que le colonel venait d'être tout simplement frappé d'une attaque d'apoplexie.

Une fois debout, il s'en prit encore à sa toison, cherchant quels étaient les remèdes usités en pareille occurrence. Il n'en connaissait que deux : 1° arracher la cravate et le faux-col du patient; 2° l'asperger d'eau fraîche.

Or, dans le cas présent, le patient n'avait plus ni faux-col ni cravate; restait l'aspersion. Fuc se précipita dans le cabinet de toilette et saisit le premier objet qui lui tomba sous la main: c'était un verre, dans lequel il restait un peu d'eau. Fuc trempa ses doigts dans le verre et aspergea de fines gouttelettes la figure du colonel. Le colonel cligna imperceptiblement l'œil gauche. Encouragé par ce premier succès, Fuc versa le reste de l'eau dans le creux de sa main et frictionna énergiquement le front et les tempes de son patient.

Sans cesser de sourire comme une idole, le colonel poussa un léger soupir, et marmotta entre ses dents serrées : « Merci, Fuc! encore, Fuc! »

Le voyant si poli, Fuc en conclut qu'il devait être « diablement » malade, et redoubla de zèle et d'empressement.

Tout à coup, ses regards tombèrent sur un objet qui miroitait dans l'ombre sur le marbre de la cheminée; cet objet était un siphon que Fuc avait monté par habitude, persuadé que le colonel rentrerait, comme tous les soirs, la gorge sèche et la langue épaisse.

Il sauta sur le siphon avec un petit grondement de joie. Ayant pesé du pouce sur la gâchette, il commença par pomper sur les jolis petits yeux du colonel, comme pour en éteindre l'éclat vitreux qui lui causait une sorte de terreur superstitieuse. Les jolis petits yeux clignèrent à plusieurs reprises, sous le jet énergique du siphon, et les muscles des sourcils commencèrent à jouer de haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite. Fuc alors arrosa le sourire, qui se transforma comme par enchantement en une moue d'homme qui perd la respiration ; ensuite Fuc promena le jet salutaire sur le nez du colonel, sur ses joues, sur ses tempes, sur son joli petit crâne rougeaud, et finit par une aspersion prolongée sur l'os hyoïde, vulgairement nommé « pomme d'Adam ».

Quand le siphon eut lancé ses dernières gouttes, sous la forme d'une poussière d'eau impalpable, avec un jurement de chat en colère, le colonel donna des signes non équivoques d'un prompt retour à la vie. Seulement il semblait sortir, après une immersion prolongée, de cette tombe humide, si souvent réclamée par Miss Mac Bokum.

Ses dents se desserrèrent, et il aspira l'air avec les sanglots rapides et profonds du baigneur saisi par une eau trop froide ; son nez fit entendre des ronflements aigus et prolongés ; il secoua ses oreilles, comme pour en expulser l'eau, et pressa ses paupières pour faire tomber les gouttelettes qui demeuraient suspendues à ses cils et faisaient passer devant ses yeux tous les rayons du prisme. Alors il marmotta quelques paroles inintelligibles ; par une vieille habitude, sa main droite saisit le premier projectile qui se trouvait à portée et lança languissamment, et comme au hasard, le beau *Webster* doré.

« Décidément ça va beaucoup mieux, » se dit maître Fuc, en esquivant le volumineux in-quarto.

« Ça ne fait rien, Fuc, dit le colonel, en faisant de vains efforts pour se redresser ; ça ne fait rien, mon garçon, vous m'avez rendu un fier service, et je crois bien que sans vous j'aurais cédé bêtement la place à tous ces brigands-là. »

« Il faut que ses héritiers soient tout de même de fameux *rascals*, » pensa Fuc, qui ne trouvait pas d'autre explication aux paroles du colonel.

« Vous les enterrerez tous ! » dit-il obséquieusement en s'approchant avec un reste de défiance. Il tenait dans chaque main une serviette à longs poils pour bouchonner le colonel, car le colonel ruisselait comme un triton.

« Fuc, mon garçon, dit le triton, saisi d'un enthousiasme soudain, donnez-moi la main pour cette bonne parole ; non, n'ayez pas peur ; c'est une main amicale que je vous tends. Ah ! vous ne savez guère ce que vous venez de faire ! »

Il avait fait là un beau coup, oui, ma foi ! le pauvre Fuc ! et les honnêtes gens lui devaient, comme on dit, une belle chandelle, pour avoir tiré des griffes de la mort ce précieux ornement de la société, le colonel Blotter. Quelques minutes de plus, et l'association Jourdy et Cie n'avait plus de bailleur de fonds, et c'eût été, ma foi, grand dommage !

Oh non ! Fuc ne savait pas ce qu'il venait de faire, et peut-être que s'il l'avait su, il aurait étranglé le

colonel Blotter, ni plus ni moins qu'un sultan dépossédé, au lieu de le bouchonner avec ses serviettes velues, comme un cheval de course.

« Frottez ferme, n'ayez pas peur, disait la voix du colonel, assourdie par les plis des serviettes ; frottez, frottez, ça rétablit la circulation. »

Tant mieux, si ça rétablissait la circulation, car la circulation avait grand besoin d'être rétablie, vu que le sang continuait d'affluer au cerveau. La preuve, c'est que le colonel, si prudent, et pour cause, quand il s'agissait de ses affaires, se mit à faire des allusions qui auraient fait dresser l'oreille à une créature moins simple et moins ignorante que le pauvre Fuc.

« Des faussaires! hurla le colonel.

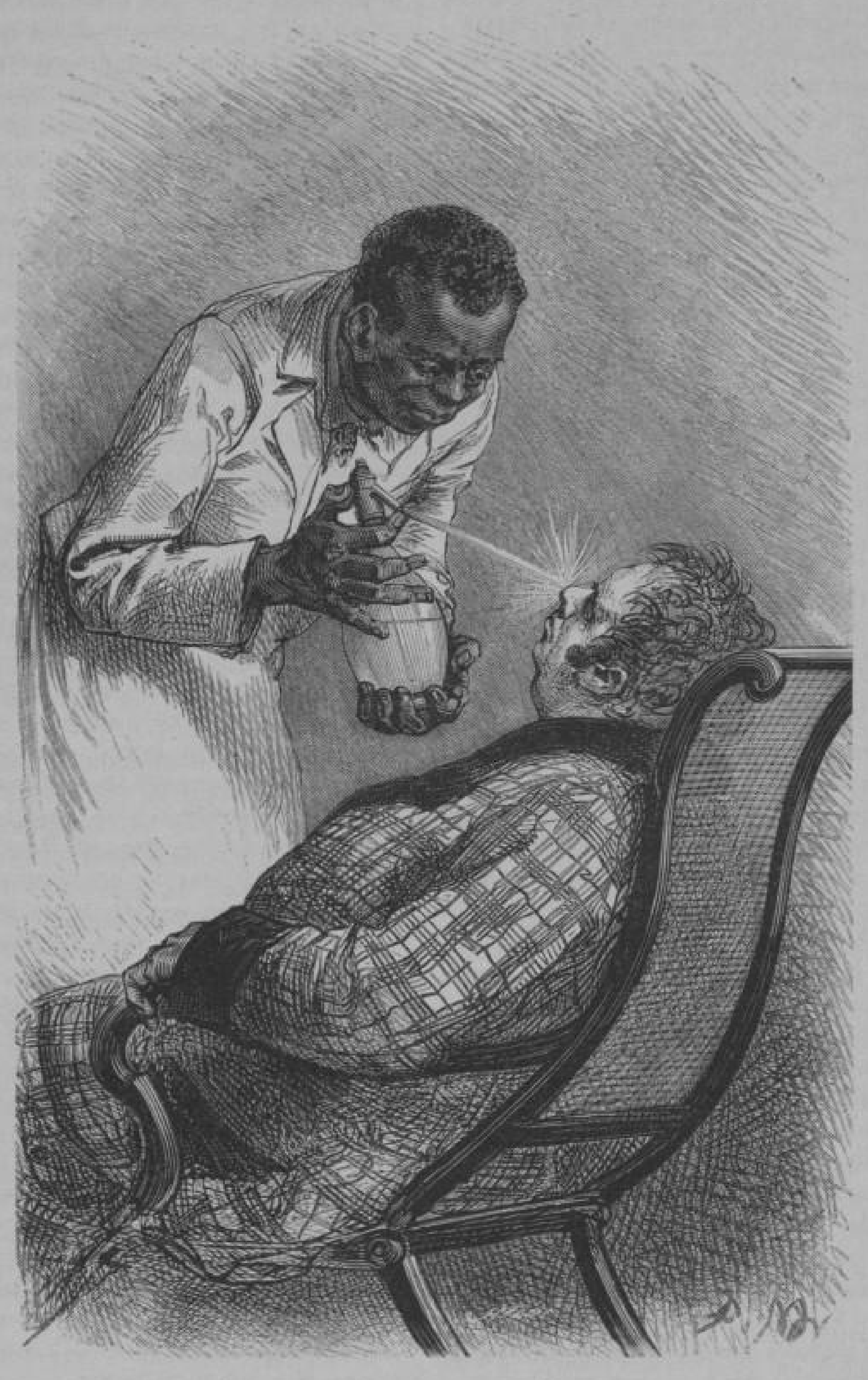
— Oh! » s'écria Fuc avec horreur; et il frictionna avec un redoublement d'ardeur le cou de taureau du colonel.

« Forgé un testament pour me voler mon bien!

— Oh! répéta Fuc, en bouchonnant les bajoues de l'honnête homme persécuté.

— Pas assez hardis, les imbéciles, pour faire le coup en leur nom, s'en vont chercher au diable des compères ou des dupes! Pas si forts de ce côté-là. » Ce côté-là, c'étaient deux jolies petites oreilles d'éléphant sur lesquelles Fuc déchargeait son honnête indignation.

« Et moi, imbécile...



Il commença par pomper. (P. 356, col. 1.)

— Oh! non, pas imbécile! » dit Fuc d'un ton de remontrance; et il polissait le crâne du colonel, comme s'il s'agissait de fourbir un chaudron ou une casserole.

« Si, imbécile! répéta résolûment le colonel.

— Non, non! » répliqua Fuc avec une indomptable énergie; et il bouchonnait sa casserole, en tournant tout autour par vives et impétueuses saccades.

« Et moi, imbécile, répéta le colonel d'un ton si péremptoire que Fuc n'osa pas répliquer; et moi, archi-imbécile, qui donne dans le panneau, et qui crois pendant une minute que c'est arrivé. Moi, triple brute, qui me trouve mal, qui perds connaissance... tandis que j'ai dans ma poche de quoi les faire pendre, haut et court. Dites donc, nègre idiot, ce n'est pas moi qu'il s'agit de pendre ou d'étrangler! »

Fuc, qui était redescendu dans les régions du cou, venait de rapprocher ses deux mains, comme s'il eût été payé par les faussaires pour faire disparaître un témoin compromettant.

« Je ne le ferai plus, répondit humblement Fuc; et il se mit à frotter avec moins de rudesse.

— Très-bien! là, très-bien! dit le colonel d'un ton approbateur. Maintenant que j'y songe, je serais plutôt de votre avis, Fuc; oui, décidément, je ne suis pas aussi imbécile que je voulais bien le dire :

ce qui m'a saisi, ce qui m'a glacé le sang dans les veines, ç'a été de voir apparaître subitement deux individus que je croyais morts et enterrés ..

— Où donc les avez-vous vus? » demanda Fuc, en roulant des yeux effarés. Il cessa subitement de frotter, et les deux serviettes à longs poils se mirent à frissonner au bout de ses bras tremblants.

« Ici même! » cria le colonel en jetant sur la table l'*Investigateur universel*, ignominieusement roulé en boule.

Fuc se méprit sur le sens des mots « Ici même », et regarda tout autour de la chambre, comme s'il s'attendait à voir apparaître subitement quelque fantôme hideux. Tout en cherchant, il avait une peur horrible de trouver ; ainsi, par exemple, il n'osa pas regarder dans la glace, de peur de voir l'horrible chose reflétée derrière lui.

« Malheur à Fuc! dit-il d'un ton solennel, en laissant tomber les deux serviettes et en joignant les mains, car Fuc a regardé en face quelqu'un qui voyait les esprits. Là-bas, sur la plantation, dans la Caroline du Sud, tous les vieux nègres à tête blanche disaient que ça portait malheur. La veille du jour où mon frère Phineas a eu la main... »

Le colonel lui coupa la parole sans aucune cérémonie et sans aucune solennité. Il ne s'inquiéta nullement de ce qui pouvait être arrivé à la main du frère Phineas ; il se permit même de faire une abominable plaisanterie sur le sens du mot *spirits*, en affectant de croire que Fuc faisait allusion aux *esprits* redoutables connus du vulgaire sous le nom générique d'alcools, et que l'homme évoque par la distillation, pour la perte de son corps et pour celle de son âme.

« Vieille chose crépue et superstitieuse, dit-il avec le mépris superbe que la race audacieuse de Japhet se plaît à témoigner, sur toute la surface de la libre Amérique, aux humbles enfants de Cham le maudit, c'est hier qu'il fallait me dire cela ; car hier, je les avais vus de bien près, les esprits ; mais aujourd'hui je les ai tenus à distance respectueuse. Cela vous étonne ; eh bien, moi, cela m'étonne aussi ; mais c'est comme cela. Les gens que je croyais morts, ajouta-t-il, en aplatissant d'un coup de poing l'*Investigateur universel*, déjà roulé en boule, j'ai lu leurs noms là-dedans, et j'y ai appris qu'ils sont vivants. Naturellement, cela ne m'a pas fait plaisir. Voilà tout.

— Mais vous faisiez comme ça, » objecta le pauvre Fuc, ne sachant plus ce qu'il devait croire, ni s'il avait lieu de se rassurer. En prononçant les mots « comme ça » il fit de gros yeux blancs, immobiles, et reproduisit sur ses lèvres lippues, le sourire abominable qui l'avait si fort épouvanté sur celles du colonel.

Quand Fuc jugea que le colonel devait avoir une idée suffisamment nette de la chose, il rendit à sa physionomie son expression naturelle, et dit à demi-voix, d'un ton de mystère :

« C'était diabolique. Ça prouve que le Seigneur avait envoyé à Massa des esprits pour l'avertir. Nous sommes tous pécheurs, ah Dieu ! et Massa voyait les esprits envoyés par le Seigneur.

— Vieux méthodiste nasillard, dit le colonel d'un ton de grossière ironie, gardez vos yeux blancs et vos sermons pour une meilleure occasion. Savez-vous ce que ça prouve? Ça prouve que j'ai eu tort de vouloir changer de régime trop brusquement ; les médecins disent que cela ne vaut rien. Il faut des toniques à une constitution comme la mienne, surtout après un dîner fin chez Delmonico : c'est pour avoir négligé les toniques que j'ai eu cette syncope à propos d'une méchante contrariété de rien du tout. En voilà assez sur ce sujet. Ma chemise est toute mouillée, donnez-m'en une autre. »

Pendant que Fuc allait chercher la chemise de nuit du colonel, le colonel, comme frappé d'une idée soudaine, déplia un coin du journal et regarda l'adresse des bureaux de l'*Investigateur*. Comme il n'était pas, au fond, aussi rassuré qu'il affectait de le paraître, il se permit une nouvelle facétie, pour prouver à Fuc, et peut-être pour se faire croire à lui-même, que son esprit était dégagé de toute préoccupation au sujet des deux individus qu'il avait crus morts et qu'il retrouvait vivants.

« Tenez, dit-il en lui tendant le journal roulé en boule, vous porterez cela au gentleman d'en bas, avec mes compliments et l'assurance de ma parfaite considération. »

Mais un clignement malicieux de son œil gauche démentait l'urbanité de son langage, et Fuc comprit du premier coup que les compliments et la parfaite considération n'étaient qu'une « frime », et que le colonel se souciait du gentleman d'en bas à peu près autant qu'un singe d'un règlement de police.

Un sourire, qui cette fois n'avait rien de diabolique, fendit la bouche de Fuc d'une oreille à l'autre. Fuc était rassuré : un homme qui plaisante avec tant de grâce et d'à-propos ne peut pas avoir vu d'esprits. Les esprits ne plaisantent pas, et ceux qui les ont vus n'ont pas envie de plaisanter. Oh non!

A suivre. J. GIRARDIN.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Tous les États de l'Amérique centrale et méridionale ne sont pas représentés à l'Exposition. Le plus grand de tous, le Brésil, qui à lui seul occupe en superficie près de la moitié de l'Amérique du Sud, et qui ne le cède en étendue qu'à l'empire russe d'Europe et d'Asie, à l'empire chinois et aux États-

Unis du Nord, le Brésil n'a pas exposé. Parmi les absents, je remarque aussi les États-Unis de Colombie, le Paraguay, Costa-Rica, le Honduras. Le Chili n'a qu'une vitrine avec des minerais, des vins, des liqueurs; l'Écuador deux vitrines, avec des broderies sur toile faites à la main, des chapeaux de paille et des hamacs; la Bolivie enfin n'est représentée que par quelques maisons de commerce qui exposent une riche collection minéralogique, où l'on remarque des minerais d'argent de Huanchaca dans le département de Potosi, de Colquechaca, dont le titre est de 80 pour 100; des minerais de cuivre de Corocorò au même titre; puis des filigranes d'argent; des poteries indiennes remontant à la domination des Incas dans le bassin du grand lac intérieur, sur les bords duquel est née la religion du Soleil; enfin des vins et de l'élixir de *coca*, tonique fait avec cette plante merveilleuse, grâce à laquelle l'Indien peut soutenir les marches les plus pénibles pendant de longues heures sans prendre la moindre nourriture, en mâchant seulement quelques feuilles de cette plante.

Il nous reste donc à passer rapidement en revue dans l'Amérique centrale les républiques de Guatemala, Salvador et Nicaragua; dans les Antilles, Haïti; dans l'Amérique méridionale, le Pérou, le Venezuela, l'Uruguay et la République Argentine.

Je mets à part le Mexique. Les relations diplomatiques n'étant pas renouées entre le gouvernement mexicain et le gouvernement français depuis la guerre de l'empire français à la république mexicaine, le Mexique n'a pas officiellement exposé; il ne serait pas représenté au Champ-de-Mars, n'étaient quelques maisons de commerce internationales et quelques collectionneurs, qui ont envoyé, les uns leurs collections, les autres de nombreux spécimens des produits sur lesquels ils trafiquent.

L'art mexicain moderne est représenté par une collection de figurines en cire, habilement faites, offrant les types et les costumes des Indiens du pays. Nous nous élevons à l'art véritable avec une tapisserie du XVII[e] siècle : c'est une broderie sur toile. La douceur et le fondu des tons de soie bleue et jaune ravissent l'œil, qui s'égare au milieu des oiseaux et des fleurs. Un grand nombre de belles tables d'onyx de Tecali, servent naturellement de transition pour passer de l'art aux produits du sol. Parmi ceux-ci, je note seulement les tabacs, le cacao et le café; tous les pays de la section hispano-américaine exposent des tabacs, et je ne vois aucune raison pour que ceux des manufactures de Mexico, de Durango, de San Luis Potosi, etc., ne tiennent entre tous un très-bon rang; tous aussi ont des cafés et du cacao, sauf pourtant l'Argentine, et je ne saurais donner à aucun la préférence. Ce qui est spécial au Mexique, c'est cette racine de *zacaton*, sorte de chiendent qu'on emploie en brosserie; c'est cette vanille de Papantla, dans la province de Vera-Cruz, dont les gousses énormes et huileuses répandent leur fade et écœurante odeur; ce sont ces plantes textiles, l'*ixtle*, qu'on transforme aussi en crin végétal, et l'*henequen* de Yucatan ou chanvre de Sisal, magnifique agave américaine, dont les dards charnus et épineux comme ceux de l'aloès fournissent une fibre souple et résistante qu'on tisse à Tampico; c'est enfin cet acajou, dont une rondelle sciée au tronc a pour le moins 2 mètres de diamètre.

Parmi les diverses expositions officielles des républiques hispano-américaines, c'est la République Argentine qui a l'honneur de la façade. Elle seule a pignon sur rue. Les autres se groupent après elle dans la même travée, comme un essaim d'enfants derrière la grande sœur. Au-dessous du long mirador de bois en encorbellement, on pénètre dans la salle par un portique à triple arcade. Une belle collection paléontologique frappe tout d'abord. Puis des bois en tablettes ou sous forme de meubles, d'escaliers en spirale, de bibliothèques, de tables en marqueterie, voire de guitares et de pianos; des toisons innombrables; des herbiers de plantes médicinales; des cuirs; des céréales; des fruits et des légumes; des vins; des hamacs (ce charmant lit aérien de farniente et de nonchaloir festonne les murs de toute la section hispano-américaine de son réseau de cordillons fins); des troncs de chardon géant de la province de Catamarca qui peuvent avoir 40 centimètres de diamètre; des soies et des cocons; du sucre de canne; des *mates*, où l'Argentin hume des infusions d'*herbe*; de nombreux minéraux; une machine à étirer le fil de fer pour clôture dans les *estancias*; des grelins, septins et filins; un *lazo* et des *boleadoras*; des uniformes militaires; des plans en relief de différents projets pour faire à Buenos-Ayres un port artificiel, afin d'arrêter le développement de la *Ensenada* qui, pourvue d'un magnifique port naturel, et reliée à la capitale par un chemin de fer, fait aujourd'hui une grande partie de son commerce; des bijoux, de la fabrication de Buenos-Ayres, rappelant, par les incrustations d'or sur fer, la bijouterie basque d'Eybar, mais ne l'égalant pas, bien loin s'en faut, dans le goût d'ornementation et dans le fini du travail. Il ne me reste plus, pour en finir avec l'Argentine, qu'à mentionner le pénitencier de Buenos-Ayres, inauguré en mai 1877, le plus grand édifice de l'Amérique du Sud (le terrain sur lequel il s'élève a 100 000 mètres carrés), dépassant de plus du double le Panotique de Lima, et de plus du triple le pénitencier du Chili. Cinq rayons de cellules partent du centre, et sont entourées d'une muraille de 6 mètres de haut. A l'axe s'élève une rotonde qui sert de chapelle. Le nombre total des cellules est de 704.

En continuant la travée, nous passons au Pérou. La République péruvienne a sa façade sur une galerie intérieure. Cette façade reproduit de remarquables débris de l'architecture inca : les portiques de Huanuco Viejo, ornés des bas-reliefs de Tiahuanaco. Ces portiques ont la forme trapézoïdale, la plus fréquente qu'offrent les portes des monuments

indigènes, bien que le cintre s'y rencontre aussi. Toute la salle est décorée dans le style d'ornementation inca : la teinte grise du fond est rehaussée d'hiéroglyphes plus foncés rayant en diagonale les parois, et celles-ci sont reliées aux verrières du ciel par une frise jaune où courent les llamas, les alpacas et les vigognes. Des peintures représentant les anciennes forteresses de Huamachuco et de Paramonga, le temple de Villcas-Huaman, la galerie du sanctuaire de Pachacamac, les bas-reliefs des souterrains de Chavin de Huantar; à côté, des idoles et des poteries, variées de formes d'une verve intarissable; ailleurs, dans la salle française des Missions scientifiques, d'autres peintures et des restaurations provenant de la mission archéologique de M. Wiener : voilà les principaux objets qui rappellent l'époque des Incas, la civilisation aborigène, et l'un des plus grands empires du monde.

L'époque espagnole n'est guère représentée que par deux ou trois meubles, par des incrustations d'écaille et de nacre sur bois, d'un magnifique coloris; par des filigranes d'or et d'argent, et surtout par deux cabinets d'une beauté éclatante, complétement plaqués de nacre cloisonnée, avec charnières et entrées d'or; les minces cloisons de bois autour de la feuille de nacre dessinent des ornements géométriques, et le fronton du meuble porte un oiseau au vol éployé, à deux têtes.

Avec ces mannequins costumés, nous voici dans le Pérou moderne : celui-ci représente une dame de la bonne société liménienne. La jupe vient de Paris ; la coupe est de la meilleure faiseuse; un grand voile noir à franges de soie cache sa taille et retombe sur son front ; on n'aperçoit guère que l'œillade et le sourire. A côté, c'est une femme du peuple, mais des plus cossues : son tablier de soie rouge sang de bœuf éclate sur sa jupe noire serrée de mille plis à la taille, et le même voile noir lui remonte de la taille au front. Pour les costumes indiens, nous n'avons que des photographies, quelques *ponchos* d'alpaca et de soie tissés à Piura. Des *alforjas* ou besaces de fil et coton vert et violet; des chapeaux de paille de Catacaos et d'Eten ; des porte-cigares de paille tressée et des broderies complètent le groupe du costume. Le musée minéralogique de M. Raimondi, les cannes à sucre, le riz; la collection des gisements guanifères de la Bahia de Independencia, de Pabellon de Pica, de Macabi, de Guanape, de Chipana, de Punta de Lobos, de Huanillos, nous permettent d'apprécier les ressources du sol. Le guano est formé par les déjections d'oiseaux, comme le pélican (*alcatraz*) et le canard de mer. Le musée Raimondi possède deux de ces oiseaux, dont on a retrouvé les corps à huit pieds de profondeur dans le gisement de Punta de Lobos. Le Pérou est la patrie du maïs ; il en expose d'une magnifique grosseur et de couleur différente.

Nous avons également des laines et des peaux à l'exposition de l'Uruguay; puis des viandes séchées dans les *saladeros*, des systèmes de marques pour le bétail, le harnachement complet d'un *gaucho*, des plumes d'autruche; mais la principale vitrine est occupée par l'exploitation de Fray Bentos : c'est là que se trouve l'établissement de la compagnie Liebig pour l'extrait de viande. Des cornes de bœuf éparses çà et là et de petits pots de porcelaine, voilà les deux attributs du carnage.

La république d'Haïti, c'est-à-dire le tiers occidental de la grande île de Saint-Domingue, a une population de 800 000 habitants, dont la langue est le français. Elle expose les produits végétaux de son sol; je nomme aussi une collection d'insectes où se trouvent des araignées énormes, et les écailles de carets très-estimées dans le commerce.

Le Venezuela (il faudrait dire *la* Venezuela, c'est-à-dire la Petite-Venise) se présente à nous sous les traits d'une fort jolie femme. Son étalage est fait avec beaucoup de goût. Son cacao est des plus beaux. Au centre de ses vitrines s'élève une colonne de verre remplie de cafés, reposant sur un piédestal de tabacs. Il expose aussi du rhum, du vin d'oranges, des cires, du marbre blanc sale de Porto Cabello, des eaux minérales, une collection de fécules et d'écorces pour tannerie; du quartz aurifère de Callao et autres minerais; du *curare*, ce poison mortel des Indiens de l'Orénoque ; mais je vous recommande tout spécialement des corbeilles, et surtout un chapeau de femme fait en *estropajo*, fruit du *Luffa cylindrica*, qui, une fois sec, imite la paille la plus légère, et ressemble aussi quelque peu à une éponge végétale.

Vous verrez une belle collection d'oiseaux dans la salle qu'occupe le Guatemala; une collection de monnaies remontant à la conquête de l'Amérique centrale par les Espagnols ; enfin, une vitrine remplie de chapeaux de paille tressés en fibre de *Carludovica palmata*, depuis le prix de 4 francs jusqu'à 1200 francs. C'est à tous ces chapeaux, fabriqués sur les côtes du Pacifique, depuis le Mexique jusqu'au Pérou, que nous donnons indistinctement le nom de *panama*.

Le Salvador a du baume, des surons d'indigo, des bois superbes, des coqs de combat. L'indigo, le produit agricole le plus important de la république, provient d'une légumineuse, appelée dans le pays *jiquilite*. Presque tout le Salvador est couvert de cette plante qui remplit ses champs de verdure et constitue sa principale richesse.

Nous trouvons aussi de l'indigo au Nicaragua; mais le produit le plus notable, celui qui occupe la place d'honneur sur les étalages, sous le rustique toit de chaume aux parois de bambous qu'a édifié le Nicaragua, c'est le cacao de la plantation Ménier. Les fleurs, les fruits, les grains du cacaoyer, sont sous vos yeux.

PAUL PELET.



Troupeau de bœufs dans les plaines de l'Uruguay. (P. 360, col. 2.)

LE NID

Philippe et Henri sont deux jeunes espiègles qui, surtout au printemps, désertent volontiers l'école pour courir les bois à la recherche des nids d'oiseaux.

Ils aperçurent un jour sur un chêne un nid de loriots.

L'édifice aérien pendait accroché entre deux branches comme entre les dents d'une fourche. Les herbes sèches dont il était tissé perçaient par intervalles le réseau de lichens tordus qui le soutenait, et de longs et minces rubans, dérobés à l'écorce des bouleaux, voltigeaient à l'entour, pareils à des banderoles d'argent. La mère, accroupie au fond, dardait entre deux touffes de feuilles son regard soupçonneux, tandis que le mâle, sautillant de branche en branche, attestait par des cris aigus sa vigilance et son anxiété.

Les enfants contemplèrent longtemps l'objet de leur convoitise, en tournant autour de l'arbre. Puis ils tentèrent l'un après l'autre de l'escalader ; mais l'arbre était haut, leurs bras faibles, l'écorce rugueuse égratignait leurs mains et leurs genoux. Ils durent renoncer à leur entreprise et reprirent le chemin du village, après avoir marqué l'endroit par quelques tiges brisées aux coudriers voisins. Ils firent part de leur découverte à leur camarade Louis, mauvais sujet, mais agile grimpeur.

Le lendemain ils revinrent ensemble, et Louis, sans trop de peine, atteignit au rameau désiré. Le père et la mère avaient fui ; mais au frôlement du feuillage, un long cou se dressa et un large bec parut béant au bord du nid.

« Nous venons trop tard ou trop tôt, dit l'enfant. Les plus forts sont partis, et le seul qui reste n'a pas encore toutes ses plumes. Il faut attendre quelques jours. Comme il n'y a plus qu'un petit et que nous sommes trois, nous tirerons au sort à qui l'aura. »

Louis parlait ainsi pour tromper ses camarades : l'oiseau était plus fort et plus dru qu'il ne le disait.

Il descendit d'un air candide, et tous trois s'en retournèrent ; mais tandis que les deux autres rentraient au logis, il se glissa le long des haies et revint à la forêt.

Il arrive, il grimpe, il étend la main avec précaution pour saisir sa proie, lorsqu'un chant moqueur éclate au-dessus de sa tête ; un oiseau s'envole et se pose sur le chêne voisin. Louis se penche pour mieux voir ; le nid est vide. Les loriots ont plus d'esprit qu'on ne pense.

ADOLPHE ADERER.

GRANDCŒUR[1]

XII

Dans le ravin.

Les mois d'automne et d'hiver se sont écoulés douloureusement ; bien des fois la neige a étendu sur le sol de la France son lugubre manteau ; mais en cette fatale année, que de fois il a été taché de sang. Les batailles sont fréquentes, et tous les jours des escarmouches et des rencontres font tomber des milliers de soldats.

En ce moment, entre Chartres et le Mans, un corps assez nombreux a voulu conquérir une position importante gardée par l'ennemi. Bien qu'inférieurs en nombre, nos soldats ont attaqué les Prussiens et les ont fait fuir vers leur quartier général. Cette armée en miniature est un composé de corps différents. Des mobiles de tous les pays, des francs-tireurs, quelques soldats de l'armée régulière, venus là on ne sait trop comment, tant le désordre est grand, se sont battus avec une égale vaillance. C'est un tout petit succès remporté, mais c'est un succès ; le bois est à eux, ils se replient tout triomphants vers un petit village dont les habitants consternés les accueillent avec une joie délirante. Par le plus heureux des hasards, une voiture d'ambulance a pu être distraite de la route qu'elle devait suivre le matin même, et les blessés sont assurés de recevoir des secours qui sauveront la vie à beaucoup. Une chapelle abandonnée a été abondamment pourvue de paille fraîche et s'est transformée en une sorte de salle d'hôpital.

Il fait nuit.

Les blessés reposent, et à part quelques malheureux auxquels la souffrance arrache de temps en temps une plainte sourde, ils sont aussi immobiles que les vaillants morts dont les faces rigides se voient au fond de la vieille chapelle. Quelques femmes dévouées, le docteur, l'aumônier, sont diversement occupés. Les femmes préparent des ligatures, de la charpie ; le médecin nettoie sa trousse et l'aumônier prie. Quant aux ambulanciers, les uns se sont joints aux soldats pour creuser la fosse profonde où seront ensevelis les morts, les autres préparent le souper au feu de bivouac, allumé sur une petite place devant la chapelle. Là chacun conte les hauts faits de la journée, avec une chaleur qui se ressent de la petite victoire remportée ; et nul n'écoute ce récit avec plus d'attention qu'Alban Moranville qui fait partie de cette ambulance et qui, pour bien entendre, s'est mis à cheval sur un baril renversé. Le vaillant petit ambulancier a fini par se composer un costume semi-militaire.

1. Suite. — Voy. pages 234, 250, 267, 283, 299, 314, 330 et 347.

C'est un képi d'officier qui couvre sa tête blonde, et sans le brassard qui lui entoure le bras, on le prendrait pour un petit moblot récemment engagé. Il n'écoute pas toujours. Il a aussi, lui, son récit à faire. D'abord il s'est joint aux artilleurs, et s'est attelé à une batterie de campagne qu'il fallait transporter au plus vite, ensuite il a reçu une balle dans son képi, en allant sous le feu, relever des blessés sur le champ de bataille. Il montre avec orgueil la trouée de la balle qui, deux pouces plus bas, se logeait dans sa tête.

« Toi, dit un vieux sergent de la ligne, qui se trouve on ne sait comment mêlé aux mobiles, tu seras un fameux lapin. Je t'ai vu donner à boire à des blessés, je t'ai vu recevoir ta balle avec le même sang-froid que si elle avait été une prune. C'eût été ma foi dommage qu'elle se fût logée dans ta cervelle. »

En ce moment on aperçut dans l'ombre une file d'hommes qui arrivaient conduisant deux traînards qui étaient légèrement blessés. Alban avait fait un mouvement pour se lever.

« Reste petit, il n'y a pas besoin de toi, dit le vieux sergent, on va servir la soupe et tu me prêteras ta gamelle. » Et se tournant vers ces deux traînards, qui semblaient harassés de fatigue et de froid.

« Approchez, camarades, ajouta-t-il. Est-ce que vous étiez du bal tantôt.

— Oui, sergent, et nous avons joliment dansé, répondit le mobile. Notre compagnie a plus d'un mort là-bas.

— De quel régiment êtes-vous? »

Le soldat montra le numéro attaché à son képi.

« Ah mon Dieu! c'est celui du grand capitaine, s'écria Alban, en sautant à terre.

— Quel capitaine?

— Je ne sais pas bien son nom, mais il n'y a pas d'engagé plus vieux que lui, je crois.

— Comment jurait-il, le savez-vous?

— Il disait souvent: Tonnerre! très-souvent.

— J'y suis, un grand vieux à barbe grise, le plus vieux des moblots de l'armée de la Loire, disait-on.

— Oui.

— C'est notre ancien, un fameux homme malgré sa barbe grise. Je me suis battu quelque temps à ses côtés, il avait l'air endiablé, il ne faisait pas bon tomber sous sa lame. Est-ce qu'il n'est pas parmi les blessés?

— Non, dit Alban, oh non! je l'aurais reconnu, bien qu'il y ait longtemps que nous soyons séparés.

— Pour sûr, il est parmi les morts.

— Il n'est pas non plus parmi ceux qu'on a rapportés. »

Le soldat tordit sa moustache.

« Ce soir, il manquait pourtant à l'appel, dit-il; dans ces affaires d'avant-postes, ce n'est point comme en rase campagne. Il y a des balles qui vous jettent par terre au détour d'un chemin, dans un fourré. Demain quand il fera grand jour, vous serez étonné de tout ce que vous rencontrerez sous vos pieds, si vous avez le temps de fouiller tous les abris.

— Vous croyez que le capitaine est resté sur le terrain, sergent? demanda Alban avec inquiétude.

— Il y est sûrement, si vous ne l'avez point vu à l'ambulance, ni parmi les morts, car je vous affirme qu'il manquait à l'appel. Le commandant l'a dit: Il se battait là bas au coin de la forêt, je parierais cent sous qu'il y est resté.

— Sergent, voilà une gamelle et une cuiller, dit Alban, en passant les objets dont il parlait au soldat, servez-vous-en ainsi que le camarade que voici, je retourne à l'ambulance. »

Il y retourna en effet. Allumant une lanterne, il passa une revue des blessés, puis il alla vers les morts, dont la face restait découverte.

Il poussa un soupir de soulagement. Son vieil ami n'y était pas. Séparé de lui au début de la campagne, il en était néanmoins fort occupé et depuis qu'il savait que sa compagnie avait donné, il ne pensait qu'à lui. Il rejoignit l'aumônier qui fermait son bréviaire.

« Monsieur, dit-il, il paraît qu'il est resté des combattants de ce côté de la forêt. Le bon capitaine de mobile qui m'a fait entrer dans les ambulances doit s'y trouver. Je voudrais aller à sa recherche.

— Allons, dit le religieux en se levant, j'ai toujours pensé que ce coin de bois n'avait pas été assez fouillé. Je vais demander deux brancardiers. »

Un quart d'heure plus tard, Alban précédait en éclaireur un groupe de trois hommes dont deux portaient un brancard.

Lui, tenait d'une main une lanterne et de l'autre un bâton, avec lequel il écartait les feuillages épais qui dérobaient la vue du terrain.

« Nous avons passé par ici, dit tout à coup un brancardier, il n'est resté ni un mort ni un blessé.

— Reposez-vous un instant, dit Alban, je vais aller jusqu'à l'extrémité du bois, si je fais une découverte, je donnerai un coup de sifflet. »

Et, suivi par l'aumonier qui ne voulut pas le quitter, il continua à marcher de ci, de là, projetant la lueur de sa lanterne dans les sentiers qui avaient été explorés avec moins de soin.

« Il y a eu une lutte ici, dit-il, voyez que de branches cassées et comme le terrain est piétiné. N'est-ce point un sabre brisé que je vois là-bas et un éperon, voyez. »

Il marcha, suivant les traces de la lutte, pas à pas. Le bois aboutissait à un petit ravin très-profond et très-sombre. Alban monta sur un vieux tronc d'arbre qui surplombait et dirigea la lumière vers le fond du ravin.

Une exclamation lui échappa, et tendant le doigt:

« Il y a là au fond quelque chose que je ne dis-

tingue pas bien, dit-il au religieux, il faut que je descende. Si je siffle pour appeler les brancardiers, vous voudrez bien leur indiquer le chemin. »

Et sautant à bas de l'arbre, il attacha sa petite lanterne à son képi, à la façon des mineurs, et s'aidant des pieds et des mains, dégringola l'abrupt versant. Il tomba à trois pas d'un cheval mort, contre lequel était couché un officier de mobile évidemment blessé. Alban se courba pour examiner cette figure dont une barbe épaisse couvrait la partie inférieure, et portant son petit sifflet d'appel à sa bouche, il en tira un son prolongé.

A ce son perçant, les paupières du blessé se soulevèrent.

« Capitaine, cria Alban avec joie, c'est bien vous, et vous n'êtes pas mort. »

Et prenant son mouchoir il épongea le large sillon sanglant, qui traversait la tempe du blessé.

Le regard du capitaine, car c'était lui, s'attacha sur Alban.

« Ah! c'est toi, murmura-t-il.

— Oui, capitaine. J'ai appris que votre compagnie avait donné et que vous manquiez à l'appel. J'ai voulu savoir si vous étiez mort ou blessé. Heureusement que vous n'êtes point mort.


Alban s'est mis à cheval sur un baril. (P. 362, col. 2.)

— En es-tu sûr, petit, en es-tu sûr, murmura péniblement le capitaine, pour moi il me semble que je ne me relèverai pas d'ici. »

Et il ferma les yeux.

« Allons donc, nous allons vous transporter à l'ambulance et vous guérir. En attendant, laissez-moi vous mettre un bandage sur la blessure que vous avez à la tête, j'ai ici tout ce qu'il faut, et la rivière me fournira de l'eau. Il est indispensable que vous puissiez vous mouvoir sans que le sang coule comme ça. »

Avec une rare adresse, Alban lava la blessure, la tamponna et entoura d'un solide bandage la tête du capitaine.

« Cette eau là me rafraichit, murmura celui-ci, tu me sauves la vie petit, car depuis le temps que je suis là, cette coquine de blessure saigne, et, ma foi, je sentais mes forces s'en aller. Donne-moi aussi un peu d'eau à boire, j'ai le feu dans le gosier et dans la poitrine. »

Alban fit ce qu'il demandait; puis il lui fit avaler à la suite quelques gouttes d'un cordial dont sa gourde était pleine. Ce dernier remède eut un plein succès.

Le capitaine sentant une certaine force lui revenir, essaya avec l'aide d'Alban de prendre une position plus commode.

« Vas-y doucement, disait-il, il me semble que tous mes membres sont cassés. J'ai fait un bon saut, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine, la pente est raide.

— Et je n'étais pas seul. Comme pour venger son maître que je venais de tuer, ce cheval de Prussien m'a entraîné ici; heureusement qu'étant le plus lourd il est arrivé le premier. Ce pauvre animal a reniflé et il est mort presque sur le coup. Pour moi, j'ai perdu connaissance, ce qui n'est pas étonnant grâce à cette jolie coupure que m'a faite le Bavarois.

— C'est un coup de sabre, capitaine.

— Oui et donné du haut de son cheval encore. J'ai rendu la politesse et j'ai pourfendu le pauvre diable. La guerre est tout de même un vilain métier! Qui sont ces gens qui viennent, petit? Seraient-ce les ennemis? Ils auront beau jeu, je suis incapable de prendre une arme. Où est mon épée? Jette-la à l'eau, Grandcœur, jette-la à l'eau, je ne saurais jamais la rendre.

— Calmez-vous capitaine, ce ne sont pas les ennemis, dit Alban, ce sont nos gens de l'ambulance que j'avais laissé là-haut dans le bois. Nous allons vous transporter avec tous les soins possibles. Ne bougez pas, ne parlez pas je vous en prie, le major dit que de s'agiter augmente la fièvre, qui ne manque jamais de saisir les blessés. »

Le capitaine ferma les yeux.

« Va, dit-il, accommode-moi, seulement je t'avertis que j'ai le corps en capilotade.

— Soyez tranquille, capitaine, soyez tranquille, les brancardiers s'y connaissent, et je suis là. »

Il rejoignit les deux hommes que semblait guider l'aumônier.

« Vous avez été bien longtemps, dit-il.

— Il nous fallait chercher le sentier, répondit le plus âgé. Sans monsieur l'aumônier nous y serions encore, c'est lui qui l'a decouvert. J'avais bien dit hier qu'il aurait fallu fouiller le ravin.

— Est-ce un des nôtres qui est là étendu contre ce

cheval ? demanda l'aumonier. Est-il mort ou blessé ?

— C'est un officier de mobiles blessé ; il sera difficile à transporter, car il a le corps brisé, plus encore par sa chute que par ses blessures.

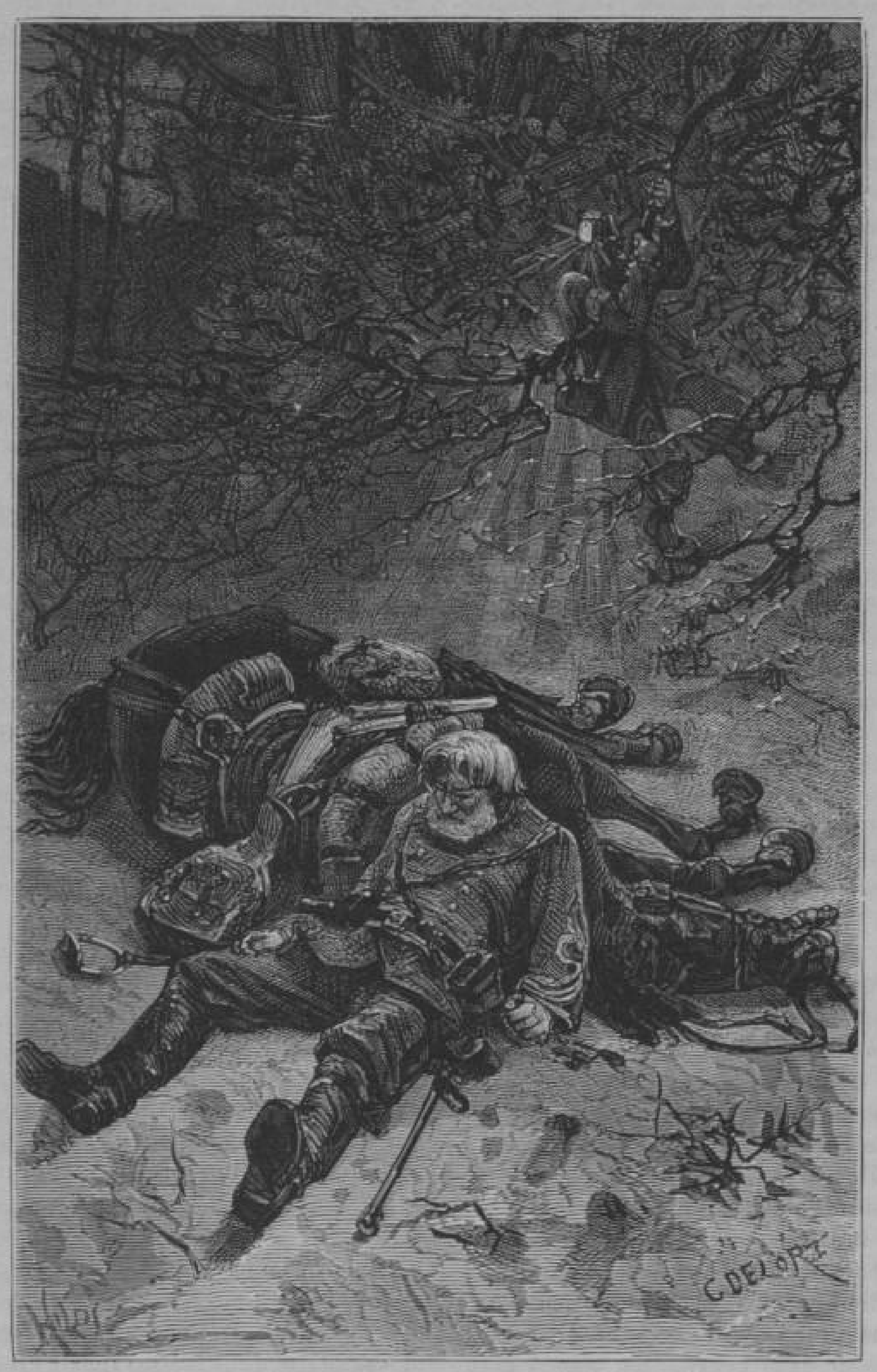
— Nous nous relayerons », dirent les brancardiers.

Le brancard fut apporté tout près du capitaine, et il n'y eut pas trop des quatre hommes pour l'y étendre. La douleur lui arracha plus d'un gémissement, mais il se laissa faire sans prononcer une parole.

Le plus difficile était de remonter le sentier avec une pareille charge.

L'aumônier se proposa immédiatement. Pour faciliter l'ascension, il posa sur sa robe de bure les deux poignées du brancard, ce qui permit aux infirmiers de le soutenir à deux en arrière.

Alban trop petit pour se proposer en ce genre de travail, précédait le convoi portant sa lanterne de la main droite, et dans la main gauche, à la place du bâton devenu inutile, l'épée brisée et le képi du pauvre capitaine Grandcœur.



Il tomba à trois pas d'un cheval mort. (P. 364, col. 1.)

Ils arrivèrent en très-peu de temps à l'ambulance. Le blessé qui avait de nouveau perdu connaissance fut déposé sur un tas de paille bien fraiche et visité par le major, qui constata qu'il avait un bras cassé, un pied à moitié démis et une blessure très-grave à la tête.

« Eh bien? » demanda Alban, qui suivait avec inquiétude l'examen médical.

Le docteur hocha la tête.

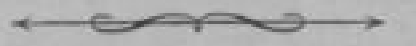
« Trop de choses à la fois, dit-il ; le gaillard est solide, mais il est bien vieux pour subir de pareilles secousses. Demain il ne sera pas transportable, et si la fièvre l'empoigne, c'est un homme perdu. Je vais toujours essayer de lui remettre le pied. Et puis nous irons dormir. »

L'opération qui arracha au capitaine quelques hurlements inconscients de douleur, réussit mieux que le chirurgien ne l'avait lui-même espéré, et Alban voyant son malade endormi, regagna le feu du bivouac qui s'éteignait.

Le sergent auquel il avait prêté sa gamelle et sa cuiller faisait ses dispositions pour la nuit.

« Bon, dit-il, vous voilà, jeune homme ; tout est mangé mon petit, il n'y a pas moyen de les empêcher de tout dévorer. Voici pourtant un morceau de pain, que j'ai caché dans ma capote et qui, avec un petit verre de cognac, vous fera une sorte de souper. » Il tendit à Alban un gros morceau de pain, que celui-ci qui mourait littéralement de faim, se mit à dévorer à belles dents.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



PROMENADES A L'EXPOSITION[1]

VII

L'arbre à la vache. — Galerie des aliments. — Les falsifications. — Le phylloxera et les marchands de vin. — Les conserves alimentaires. — Petits pois et bonbons. — L'Observatoire de Montsouris.

Parmi les objets exposés par le gouvernement de Venezuela, remarquez ces petits flacons remplis d'un liquide blanc. Ce liquide blanc est du lait, vous le reconnaissez sans peine, et ce lait ne provient ni d'une vache, ni d'une brebis, ni d'une chèvre, ni d'une ânesse..... mais d'un arbre qui a reçu le nom d'*arbre à la vache*.

Certains arbres nous donnaient déjà une matière analogue à la cire des abeilles; d'autres portent les noms significatifs : d'arbre à l'ail, arbre d'encens, arbre au coton, arbre à huile, arbre à pain, arbre à papier, etc., etc..... Nous avons devant nous le produit de l'arbre à la vache.

L'arbre à la vache, dont le nom latin est *Brosimum galactodendron*, atteint une hauteur de 15 à 20 mètres. Ses feuilles sont oblongues, alternes, terminées par des pointes coriaces. Lorsqu'on fait une incision sur le tronc, il en sort un liquide blanc, visqueux, d'une saveur agréable, et qui a été pour la première fois, il y a quelques jours, soumis à l'analyse. Un de nos plus savants chimistes, M. Boussingault, a reconnu que ce lait végétal se rapproche certainement, par sa constitution générale, du lait de vache, ou, pour dire plus exactement, que ce lait végétal peut être comparé à la crème du lait animal.

Sans doute, le lait végétal ne sera toujours dans nos pays qu'une très-intéressante curiosité; mais dans l'Amérique méridionale, par exemple, il constitue un véritable aliment. M. Boussingault raconte que, voyageant dans le Venezuela, au moment de la guerre faite aux Espagnols par les Américains, il aperçut des soldats portant des bidons, qui lui dirent en passant qu'ils allaient *traire l'arbre*. « Je les suivis. Après nous être élevés de 500 à 600 mètres, nous nous trouvions au milieu d'une forêt où abondaient de magnifiques *Brosimum galactodendron*, dont les racines rampantes couvraient la surface du sol.... Aussitôt arrivés, les soldats pratiquèrent, à coups de sabre, de nombreuses incisions pour faire jaillir du lait; en moins de deux heures, les bidons étant remplis, on reprit le chemin du campement. »

Vous avez remarqué, sans doute, que les substances destinées à l'alimentation de l'homme et des animaux n'avaient pas été négligées soit dans le palais du Champ-de-Mars, soit dans les annexes agricoles. En général, ces objets n'attirent pas le regard et cependant ils offrent un grand intérêt.

1. Suite. — Voy. pages 159, 175, 199, 238, 270 et 279.

Parcourez ces galeries et lisez les noms des appareils exposés : appareil pour reconnaître la falsification du vin; appareil pour reconnaître la falsification du lait.... Falsification ! tel est le mot qui cent fois vient frapper vos yeux et qui donne, il faut le dire, une bien triste idée de la conscience des marchands. Quoi ! l'industrie emploie des matières purifiées, des matériaux de premier choix, afin d'assurer à ses machines un fonctionnement régulier et de longue durée, et, pour la plus importante des machines, pour la machine humaine, tout paraît bon à des spéculateurs éhontés !

Votre beurre n'est qu'un mélange de farine de froment, de fécule de pommes de terre ou même de carbonate de plomb ! Sa couleur jaune est presque toujours artificielle. Tant qu'on n'emploie que le safran ou le suc de carotte, le mal n'est pas grand; mais souvent la couleur jaune est obtenue avec du chromate de potasse ou avec les substances colorantes jaunes retirées des goudrons de houille, qui sont de véritables poisons. Votre café est mêlé de fragments d'argile plastique auxquels on a donné, avec des moules appropriés, la forme de grains de café véritables. Quand il est en poudre, on lui a ajouté de la chicorée pulvérisée.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les fraudes qui se commettent chaque jour au détriment de la santé publique : la farine de froment, mêlée à la fécule de pommes de terre ou à diverses farines de moindre valeur; la truffe, remplacée par du mérinos; le sucre, mêlé de plâtre et de farine; le vin.... Arrêtons-nous un instant sur ce sujet.

Tous les vins se sont donné rendez-vous à l'Exposition; chaque pays a disposé des édifices formés de bouteilles élégantes qui doivent contenir le jus fermenté du raisin national. On récolte annuellement à la surface du globe 150 millions d'hectolitres de vin qui sont presque exclusivement produits par les vignes de l'Europe. La France, à elle seule, produit 65 millions d'hectolitres de vin; à la suite viennent l'Italie, 33 millions; l'Espagne et le Portugal, 23 millions; l'Allemagne, la Grèce, 20 millions. Le chansonnier Pierre Dupont n'aurait pas manqué d'ajouter après cette énumération :

Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre.

Mais la vigne a bien des ennemis : le phylloxera d'abord et le marchand de vin ensuite. Je préfère le phylloxera. Nos lecteurs connaissent déjà le puceron dévastateur dont les ravages s'étendent comme une tache d'huile sur notre territoire. Voici des dessins qui vous représentent l'insecte à ses différents âges; voici des cartes qui vous indiquent l'étendue du mal. Tout à côté, vous trouvez les différents moyens employés pour détruire le terrible puceron; nous ne les énumérerons pas. Un fait douloureux se dégage de notre examen rapide : le mal grandit sans cesse et menace notre richesse nationale !

S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, que tous les

efforts de la science fussent impuissants, eh bien! notre pays serait singulièrement appauvri, nous ne boirions plus de vin, et si nous avions le courage de plaisanter en formulant cette hypothèse pessimiste, nous ajouterions que l'ivrognerie serait en partie supprimée et ce serait tout. Mais que dire de ces falsificateurs qui nous empoisonnent chaque jour de leur vin frelaté ! Oui, je dis bien le mot empoisonner dans le sens propre, puisqu'ils mêlent un véritable poison à notre boisson journalière. N'ai-je pas raison de leur préférer l'insecte inconscient ?

De tous temps, on a coloré les vins, afin de pouvoir les étendre d'eau sans que le consommateur pût découvrir la fraude. On employait la cochenille, la baie de sureau, la mauve trémière, etc.... L'industrie de la falsification des vins a fait dans ces derniers temps de très-sérieux progrès : on emploie la fuchsine, et en général tous les dérivés colorants des goudrons de houille. Des fabricants montaient spécialement des usines afin de produire les matières colorantes du vin, et je trouve dans un rapport du congrès d'hygiène qu'un seul pharmacien de Rouen vendait par an 1 *million de kilogrammes de colorants du vin!*

D'une manière générale, il faut dire qu'on ne doit tolérer aucune falsification du vin même si la matière colorante est inoffensive ; car il y a, d'une part, tromperie sur la qualité de la marchandise vendue, et, d'autre part, on enlève à l'aliment utile, le vin, une grande partie de sa valeur nutritive. Mais que dire des vins colorés par de la fuchsine, qui contient toujours de l'arsenic ? A côté du mal, voici le remède : regardez en passant ces modèles d'installation pour l'analyse chimique des vins ; la présence de petites quantités de fuchsine est immédiatement décelée. Si l'honnêteté ne suffit pas, la crainte des procès arrêtera, nous n'en doutons pas, l'œuvre malfaisante des falsificateurs du vin.

Voici une singulière exposition. Il s'agit de conserves alimentaires, et nous n'apercevons que des boîtes hermétiquement fermées. Ce qu'on expose, c'est le contenu de la boîte, et ce contenu est invisible. Avant de passer, rappelez-vous que cette importante question des conserves alimentaires a donné lieu à d'intéressantes discussions qui ne sont pas encore terminées. Vous savez que les légumes (comme d'ailleurs les viandes, le lait, les fruits), étant placés dans des boîtes de fer-blanc fermées hermétiquement et chauffées à plus de 100 degrés se conservent à peu près indéfiniment. Malheureusement les légumes jaunissaient légèrement ; pour leur conserver leur couleur, certains fabricants leur ajoutent une petite quantité de sulfate de cuivre. Ce cuivre, contenu dans les légumes et, par suite, ingéré dans notre estomac, est-il inoffensif ? Hippocrate dit oui et Galien dit non. Les partisans du cuivre pour un peu affirmeraient qu'il constitue à lui seul un aliment agréable et sain ! On en trouve partout, disent-ils ; absolument comme le célèbre chimiste qui, dans un procès célèbre d'empoisonnement par l'arsenic, affirmait qu'il trouverait de l'arsenic dans les bâtons de la chaise du président. Le fait est que nos organes contiennent normalement du cuivre et que certains aliments : froment, café, quinquina, nous en apportent de petites quantités. Mais cela ne veut pas dire que le cuivre est inoffensif en toutes proportions, et, si l'industrie du reverdissage ne peut être défendue par l'administration, en l'absence de preuves sérieuses, nous demandons que les fabricants soient tenus d'inscrire sur leurs boîtes de conserves : petits-pois au sulfate de cuivre. L'abstention du public obligera bien les industriels à chercher un nouveau procédé de coloration.

Vous examinez avec curiosité et peut-être avec envie ces bonbons appétissants enfermés dans des bocaux de verre. Il n'est pas inutile que vous sachiez qu'il ne sont pas tous sans dangers. Certains bonbons sont colorés en jaune par du chromate de plomb, d'autres sont colorés en vert par une préparation arsenicale. On a été jusqu'à colorer des pralines avec du vermillon en poudre. Des accidents nombreux ont eu lieu en France et à l'étranger. Ces pratiques ont heureusement disparu en partie et l'administration surveille activement les fabriques de sucreries. Si vous pouvez, dès lors, vous abandonner sans trop de craintes à votre goût pour les bonbons il faut au moins que vous sachiez que vous ne devrez en user que modérément, d'abord parce qu'ils peuvent contenir des substances légèrement toxiques et ensuite parce que, même sains, ils fatiguent et délabrent l'estomac.

Quittons les hangars de l'agriculture et, avant de terminer notre promenade, jetons les yeux sur le pavillon de l'Observatoire de Montsouris, placé dans le jardin du palais, à l'entrée du pont d'Iéna. Un certain nombre d'instruments, dont les noms sont un peu barbares, attirent notre attention. L'un donne la pression de l'air, l'autre la température, une troisième mesure la quantité d'humidité contenue dans l'air, un quatrième indique la direction et la vitesse du vent.... Nous n'examinerons aucun de ces instruments en particulier, au moins pour l'instant. Ce que je veux vous faire remarquer seulement c'est qu'ils fonctionnent tout seuls ; ce sont des enregistreurs qui marquent eux-mêmes à chaque instant les variations atmosphériques. Des courbes très-fines tracées sur un cylindre noirci nous montrent ces variations qui permettent de connaître l'état du temps. Voici une grande glace de verre destinée à recueillir les eaux météoriques, c'est-à-dire les pluies, les neiges, les brouillards, les rosées. L'eau coule dans une grande bouteille d'où elle est retirée pour être soumise à l'analyse. Quelle analyse? Ces eaux sont loin d'être pures ; elles contiennent en proportions variables d'un jour à l'autre des sels et des matières organiques dont la présence en plus ou moins grande quantité intéresse la santé publique. Le chimiste recherche dans ces eaux ces matières

étrangères et les pèse. Nous vous dirons plus tard les résultats intéressants déjà obtenus.

Voici un petit instrument de verre destiné à recueillir les poussières de l'air ; regardez bien, vous n'apercevez rien. Cependant à l'aide d'un microscope, il serait possible de voir ces poussières et de distinguer des millions d'êtres organisés qui pullulent dans l'air. Placez un instant à l'air une aiguille dont l'extrémité a été trempée dans la glycérine ; déposez cette goutte sous le microscope et vous apercevrez tout un monde grouillant de moisissures, de vibrions, de germes. Ce sont ces germes qui tombent dans certains liquides, sang, lait, vin, et les font fermenter.

Vous ne comprenez pas encore bien comment toutes ces recherches concernant la température, la pression, l'humidité, la composition chimique et microscopique de l'air et des eaux pourront conduire un jour à la solution de ce problème : prévoir les changements de temps. Je ne vous l'expliquerai pas aujourd'hui. Vous me demandez si l'on arrivera quelque jour à prévoir le temps ; je l'ignore.



L'arbre à la vache. (P. 366, col. 1.)

A suivre. ALBERT LÉVY.



Fuc la lui tendit respectueusement. (P. 369, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XXI

M. Ruben, l'adorateur du feu. — Le colonel Blotter retrouve une ancienne connaissance.

Fuc alla prendre la chemise de nuit du colonel et la lui tendit respectueusement.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le colonel avec impatience.

— C'est, dit Fuc, la bonne petite chemise de nuit de Massa, en bonne petite flanelle bien mollette, bien douillette.

— J'ai demandé une chemise de jour et non pas une chemise de nuit, cria le colonel avec un redoublement d'impatience. Depuis quand fait-on des visites en chemise de nuit? »

Massa n'avait parlé ni de visites, ni de chemise de jour; mais Fuc se garda bien de le contredire; seulement, il recommença à croire un tout petit peu que Massa avait bien pu voir des esprits tout de même.

Massa avait été pris soudain de l'idée de faire une visite, à l'instant, aux bureaux de l'*Investigateur*. Massa était bien décidé à lutter contre ces deux coquins de King et de Triquet, mais Massa aurait mieux aimé n'avoir pas à lutter. Car enfin, dès qu'il y a lutte, c'est que la victoire n'est pas encore décidée, et la victoire est si capricieuse! Il s'était raccroché tout d'un coup à une espérance qui n'avait rien de déraisonnable, étant donné le caractère de certains éditeurs de journaux américains. Si par hasard toute cette histoire de l'*Investigateur* n'était qu'un *puff*, destiné à piquer la curiosité des lecteurs et à faciliter l'écoulement des numéros du journal? C'était un tour de vieille guerre; cela s'était vu, donc cela pouvait se voir encore. Massa, s'il eût été éditeur d'un journal n'aurait pas hésité à berner, le public, pourvu qu'il y trouvât son intérêt: et l'on est toujours porté à juger les autres d'après soi. Ah! si c'était un *puff!* Rien qu'à cette idée, Massa entrevoyait déjà le *bar*, où il entrerait pour célébrer sa victoire définitive, et pour « voir les esprits », longuement et de près.

Laissant Fuc s'étonner à son aise, le colonel, bien enveloppé dans le manteau destiné au passage des Montagnes Rocheuses, descendit l'escalier d'un bon pas, remonta la Cinquième Avenue, sans s'inquiéter de la neige, et se dirigea vers le quartier de l'Hôtel de Ville, où sont groupés les bureaux de tous les grands journaux.

A vrai dire, dans l'*Investigateur universel* il n'y avait de grand que le format, et l'impudence de l'éditeur-propriétaire, M. Sandwich; pour tout le reste, c'était une feuille misérable, et qui vivait d'expédients en attendant la clientèle. Pour jeter de la poudre aux yeux du public, M. Sandwich singeait autant que

1. Suite. — Voy. page 209, 225, 241, 257, 273, 286, 305, 321, 337 et 353.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

possible ses confrères de la grande presse. C'est pour cela qu'il avait établi ses bureaux dans le quartier du haut journalisme; seulement, au lieu d'être installé dans une sorte de palais princier, comme le *New-York Herald*, la *Tribune*, l'*Evening Post*, il occupait le rez-de-chaussée, et le premier étage d'une des maisons les moins monumentales de l'ancien New-York, et il avait établi ses presses dans le sous-sol. Toujours pour singer les grands journaux, il laissait le gaz allumé toute la nuit dans son escalier et dans les pièces qu'il appelait *salle de la rédaction* et *cabinet de l'éditeur*. L'éditeur d'un journal qui se respecte ne doit-il pas, en effet, donner à croire aux passants qu'il reçoit toute la nuit des dépêches expédiées des cinq parties du monde?

Le gaz restait donc allumé, et la porte demeurait grande ouverte; aussi les gens sans asile, et surtout les enfants des rues, *news-boys* ou vendeurs de journaux, *black-boots* ou décrotteurs, balayeurs, rôdeurs, voleurs, avaient établi leurs galeries dans l'escalier de l'*Investigateur*, et y passaient des nuits relativement tranquilles et confortables. Dans les escaliers du *New-York Herald*, de la *Tribune* et des autres vrais journaux, on était continuellement dérangé par les allants et venants. Dans celui de l'*Invest*, comme l'appelaient familièrement les habitués, c'était moins luxueux, et l'on n'avait pas de tapis, mais, en revanche, on jouissait d'une tranquillité parfaite. Sur ce point seulement, l'*Invest* pouvait soutenir la concurrence avec ses confrères, et même il l'emportait sur eux de beaucoup.

L'arrivée du colonel causa donc un certain émoi parmi les habitués, et provoqua de la part des gens qu'il dérangeait un certain nombre d'exclamations peu polies et de remarques peu rassurantes. Plus d'un regard s'alluma d'une sauvage convoitise à la vue de son magnifique manteau de fourrure.

Le colonel entra sans frapper dans la pièce intitulée *salle de rédaction*. La rédaction était représentée pour le moment par un vieillard au nez crochu qui semblait avoir pour mission spéciale de fourrer le plus de charbon de terre possible dans le poêle, en trompant la vigilance de M. Sandwich. Quand M. Sandwich, de son cabinet, entendait le nez crochu fourgonner dans le seau au charbon, il quittait brusquement ses paperasses, ouvrait la porte avec fureur, et contraignait le nez crochu à remettre la pelletée de charbon dans le seau, après l'avoir accablé d'injures.

Au moment où le colonel entra, son oreille fut frappée par les sons d'une voix irritée qui prodiguait à grande volée les épithètes les plus malsonnantes. Au bruit qu'il fit, les épithètes cessèrent de bombarder le nez crochu, la porte du cabinet se referma avec violence, et le nez crochu profita de l'heureuse diversion causée par l'arrivée de l'étranger bien nourri et bien vêtu, pour jeter sa pelletée de charbon dans le poêle, au lieu de la remettre dans le seau.

Il eut même une inspiration soudaine, et saisissant le seau à brassée, il se mit à verser le charbon dans le gouffre; non-seulement sans se gêner, mais encore en faisant le plus de bruit possible pour faire enrager Sandwich, qui s'était sauvé dans son cabinet.

« S'il croit qu'il fait chaud ? » grogna le nez crochu, sans s'inquiéter autrement de la présence du visiteur.

« Je veux voir M. Sandwich, dit le colonel d'un ton impératif.

— Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, répondit le nez crochu, que les grands airs du colonel n'intimidaient nullement. Vous savez, si j'étais aussi menteur que lui (en prononçant le mot lui avec une emphase dédaigneuse, le nez crochu indiqua d'un geste de l'épaule et de la tête la porte du cabinet) je vous dirais : Prenez la peine de vous asseoir, M. Sandwich est occupé avec un ambassadeur; feuilletez, pour prendre patience, les annonces et les prospectus; ou bien : regardez là, dans le cadre, l'autographe du célèbre reporter M. Browdie, qui est reporter comme moi, et qui voyage tout bonnement pour vendre du cochon salé. Voilà ce que je vous dirais, et un tas de choses comme cela. Mais je ne veux pas mentir; pourquoi mentirais-je? je quitte la baraque à la fin du mois. Vous pouvez donc entrer chez Sandwich quand ma société vous déplaira. Sandwich est seul, avec les épreuves du numéro de demain matin, et avec les factures de ses fournisseurs. »

En prononçant le mot fournisseurs avec un ricanement plein de méchanceté, le nez crochu ouvrit la porte du poêle, pour voir s'il ne pourrait pas charger d'une bonne pelletée de plus le compte du fournisseur de charbon de terre. Mais il n'y avait pas moyen pour le moment. Il referma la porte d'un coup de pied et dit au colonel : « Si vous apportez de l'argent il vous sautera au cou et vous embrassera sur les deux joues; mais si vous venez pour en réclamer, tenez-vous à distance, si vous ne voulez pas recevoir un bon coup de tisonnier. Ça s'en va, voyez-vous.

— Qu'est-ce qui s'en va? demanda brusquement le colonel.

— Tout ça, répondit le nez crochu, en faisant un geste circulaire qui englobait l'établissement dans son ensemble. Ça s'en va au grandissime galop; il y a trop de frais et pas assez d'abonnés. Il comptait sur la vente du numéro d'aujourd'hui pour amorcer le public; mais le public ne donne plus dans ces panneaux-là. C'est usé jusqu'à la corde toutes ces histoires d'héritages. Ben, le garçon de peine, m'a dit en lisant le numéro, ici au coin de ce poêle qui ne tire pas assez : « Monsieur Ruben, autant de mots, autant de mensonges. M. Browdie s'est moqué de Sandwich, ou tous les deux se moquent du public. Ça ne prendra pas, ça ne se vendra pas; d'autant plus que le public ne court pas deux lièvres à la fois, et qu'il en a pour trois grands jours à s'émerveiller de la grande faillite Watson. Voilà, monsieur, l'opi-

nion de Ben, et j'ose dire qu'elle est parfaitement conforme à la mienne.

— Alors, dit le colonel, qui respira brusquement et dont les joues se colorèrent, vous croyez que cette histoire d'héritage...

— Un puff, monsieur, un puff grossier. Ah! tu te décides donc à tirer! »

Ces dernières paroles s'adressaient au poêle. Le nez crochu saisit vivement la pelle au charbon, et combla le petit vide qui s'était produit dans les flancs du poêle.

Avant que le nez crochu eût terminé son opération, le colonel s'était introduit sans cérémonie dans le sanctuaire de M. Sandwich, et avait refermé la porte sur lui. Le sanctuaire de M. Sandwich était une pièce de médiocre étendue, dont les murs disparaissaient sous de nombreux casiers, vides pour la plupart. M. Sandwich travaillait, le chapeau sur la tête, assis à un énorme bureau qui remplissait un bon tiers de la pièce. Derrière lui débouchait un escalier de service construit en limaçon, et qui datait de l'époque où la maison était occupée par un *bar*.


Il donna un coup de canne sur le bureau. (P. 373, col. 1.)

Le *bar* avait fait faillite, et l'*Investigateur* était en train de suivre son exemple. Il en résultait que M. Sandwich était de méchante humeur.

Quand le colonel entra, il ne leva seulement pas la tête, et continua de bourrer en termes amers et peu choisis, un ouvrier imprimeur qui s'était permis de faire des fautes d'impression et de défigurer la prose de son éditeur. L'ouvrier, un grand gaillard bien découplé, écoutait M. Sandwich, la tête haute, la main droite familièrement posée à plat sur le bureau, à côté de la feuille incriminée, le poing gauche sur la hanche, le chapeau sur l'oreille, les yeux fixés sur la porte avant l'entrée du colonel, et sur le nez du colonel depuis que celui-ci était entré. A la lueur crue du bec de gaz, les bords du chapeau de M. Sandwich laissaient tomber de grandes ombres sur la figure de ce gentleman, dessinant de profondes ravines dans ses joues creuses, et accentuaient les plis de sa bouche amère et malveillante. Quand M. Sandwich eut terminé sa mercuriale, l'ouvrier haussa les épaules, ramassa la feuille d'impression et, avant de s'engouffrer dans l'escalier tournant, adressa au colonel un hochement de tête familier, qui disait clairement : « Maintenant vous connaissez l'animal, vous voyez ce que vous pouvez attendre de lui, je vous souhaite bien du plaisir. »

Là-dessus, il tourna sur ses talons, et descendit ou plutôt dégringola l'escalier avec un roulement de talons qui s'éteignit bientôt.

« Monsieur Sandwich, s'il vous plaît! dit le colonel qui commençait à perdre patience.

— C'est moi, » répondit M. Sandwich en levant la tête.

Quand la lumière éclaira ses yeux creux, ses joues creuses et les plis de sa bouche, le colonel s'écria : « Oh!

— Oh! » répondit en écho M. Sandwich, qui fit reculer brusquement son fauteuil, comme s'il était tenté de prendre la fuite.

Ce fut le colonel qui reprit le premier son sang-froid. Il s'avança jusqu'au bureau, mit ses deux coudes sur le casier, avança la tête du côté de M. Sandwich, et lui dit à demi-voix, d'un ton railleur: « Alors, vous vous appelez M. Sandwich, maintenant?

— Attendez, attendez, » dit M. Sandwich d'une voix suppliante; et saisissant un tube de caoutchouc qui pendait accroché à un des côtés du bureau, il en porta vivement l'orifice à ses lèvres.

« Pas de tricherie, s'écria le colonel en interposant brutalement le bout de sa canne entre les lèvres de M. Sandwich et l'orifice du tube; qu'est-ce que vous faites-là? vous appelez du renfort, n'est-ce pas?

— Colonel Blotter, répondit humblement M. Sandwich, je veux simplement donner l'ordre en bas qu'on ne monte pas nous interrompre. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, et des choses qui ne regardent que nous.

— Que vous, répondit brutalement le colonel; moi je puis parler devant cent personnes, vous savez.

— Elles ne regardent que moi, soit, reprit piteusement M. Sandwich. Seulement permettez-moi... »

Le colonel retira le bout de sa canne; mais par prudence il tint sa canne fortement serrée dans sa main droite, et, reculant d'un pas, il posa sa main gauche sur le bouton de la porte de sortie, tout près

à aller retrouver M. Ruben, à la moindre apparence de trahison.

Sous la pression de la main du colonel, le bouton intérieur tourna de quelques millimètres ; le mouvement se transmit au bouton extérieur. M. Ruben, depuis l'entrée du colonel, avait collé son oreille gauche au trou de la serrure pour tâcher d'entendre quelque chose; il fut effrayé de ce mouvement imperceptible du bouton qui se produisit à deux pouces de son œil gauche, et craignant d'être surpris en flagrant délit d'espionnage, il recula brusquement de quatre ou cinq pas.

Frustré dans l'espoir de surprendre quelque secret important, et de pénétrer plus avant dans la connaissance des affaires de M. Sandwich, il s'en vengea sur le seau à charbon. Pendant tout le temps que dura l'entrevue du colonel et de M. Sandwich, il ne cessa de faire un grand vacarme, et d'attiser le feu avec autant de zèle que s'il eût été un Parsi adorateur du feu, au lieu d'un simple Israélite adorateur du veau d'or!

M. Sandwich siffla dans le tube de caoutchouc, et presque aussitôt le tube lui renvoya un coup de sifflet; alors M. Sandwich approcha ses lèvres de l'ouverture, et prononça très-ostensiblement les paroles suivantes : « Que personne ne monte jusqu'à nouvel ordre, je suis en affaires ! » et pour bien montrer aux gens d'en bas que l'entretien devait finir là, il reboucha l'orifice du tube avec un tampon de bois.

Ensuite M. Sandwich tourna légèrement l'oreille gauche dans la direction de la porte d'entrée, et parut rassuré en entendant le vacarme que faisait M. Ruben autour du poêle. M. Ruben lui payerait cela plus tard, et rendrait compte du charbon indûment gaspillé; mais du moins tout le temps qu'il était en lutte avec le poêle, il ne pouvait coller son oreille à la porte; c'était là l'essentiel pour le moment.

« Dans ce temps-là, dit le colonel, sans daigner chercher un préambule ou donner une explication, vous vous appeliez John Shelley.

— Oui, colonel, » dit humblement M. Sandwich en baissant la tête. Il ôta son chapeau et le posa par terre, car une rosée froide perlait sur son front haut et étroit.

« C'est bien cela, John Shelley, reprit le colonel, qui éprouvait un plaisir égoïste et brutal à la vue de la terreur qu'il inspirait à M. Sandwich.

— Plus bas, je vous en supplie murmura M. Sandwich, en s'essuyant le front avec un grand foulard de couleur.

— Ainsi, reprit le colonel avec une joie cruelle, vous n'avez pas été pendu ! A quoi pensait donc le shériff de Silver City? et à défaut du shériff, que faisait donc ce paresseux de juge Lynch? Ce que c'est que de nous ! Dans ce temps-là vous étiez voleur de chevaux, et quelque peu assassin ; aujourd'hui, vous voilà directeur d'un journal, et membre respectable de la société. Vous êtes quelquefois du jury, sans doute, et c'est vous qui faites pendre les autres; avouez que la vie est une drôle de chose, monsieur John Shelley. »

XXII

Le colonel Blotter trouve plus fin que lui.

John Shelley devint couleur de cendre et murmura à voix basse : « Mon cher colonel, mon bon monsieur Blotter, ayez pitié de moi, parlez plus bas.

— Vous reconnaissez donc, reprit le colonel avec un grossier ricanement, que je vous tiens sous le talon de ma botte? »

Comme M. Shelley ne répondait rien, le colonel dit en haussant méchamment la voix : « Dites que vous le reconnaissez.

— Je le reconnais, répondit M. Shelley d'une voix étranglée.

— J'aime à vous voir raisonnable, dit le colonel avec un air de supériorité et de condescendance. Maintenant causons affaires.

— Si c'est de l'argent que vous voulez, colonel... » reprit M. Shelley, en reprenant par la force de l'habitude son ton d'homme d'affaires.

Le colonel sachant qu'il avait devant lui un homme sur le point de faire faillite jugea qu'il était inutile de lui demander de l'argent, et trancha du grand seigneur qui regarde du haut de son aristocratique dédain l'argent et les malheureux qui se tuent à gagner de l'argent :

« Si c'était de l'argent que je voulais, je vous dirais tout crûment : Pouvez-vous me donner de la main à la main deux millions de dollars? Mais je ne suis pas assez naïf pour demander deux millions de dollars à un homme qui est sur le point de faire faillite. Ne sautez pas comme cela sur votre fauteuil, je n'aime pas, moi, les gens qui sautent sur leur fauteuil, cela me donne sur les nerfs. Vous voyez, dans tous les cas, que je vous tiens bien sous mon talon, monsieur John Shelley, puisque je connais tout ce qui vous concerne, même vos petits secrets de ménage. Je les ai, moi, les deux millions de dollars; et si j'étais à votre place et vous à la mienne, je pourrais vous les donner de la main à la main pour tirer mon cou du nœud coulant. Que signifie ce regard, monsieur? C'est cela, baissez les yeux, vous ferez bien ; mais cela ne m'empêchera pas de lire dans votre pensée. Ce que vous pensez en ce moment, le voici mot pour mot : « Ah ! si mes yeux pouvaient tuer un homme, voilà un millionnaire en manteau fourré qui ne sortirait pas vivant d'ici, et dont les millions arrangeraient singulièrement bien les affaires de l'*Investigateur universel*. »

Ici M. Sandwich essaya une timide protestation qui lui attira une nouvelle rebuffade.

« Ma parole d'honneur, dit le colonel, ces gens-là sont tous les mêmes ; » et les bras croisés sur la

poitrine, il regardait la flamme du gaz avec les yeux d'un homme assez vertueux pour pouvoir, sans scrupule, jeter la première pierre à tout pécheur qui passerait à sa portée.

M. Sandwich secoua la tête à plusieurs reprises, comme pour en chasser une souffrance intolérable, et finit par laisser tomber son front dans ses deux mains, en gémissant sourdement.

« Ce que je veux, le voici ! » dit le colonel après avoir repu ses regards, pendant une bonne demi-minute, du spectacle de la torture que subissait le misérable John Shelley.

« A qui est-ce que je parle ? » demanda-t-il d'une voix brutale, en donnant un coup de canne sur le bureau.

Shelley releva précipitamment la tête, avec la docilité d'un écolier pris en flagrant délit d'inattention.

Le colonel reprit : « Vous avez publié ce matin un article sur l'héritage d'un certain Constant Cob. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans cette histoire ?

— Le fond est vrai, répondit M. Sandwich, tout ce qu'il y a de plus vrai ; je le tiens d'une personne qui le tenait elle-même d'un des acteurs du drame. Quant aux broderies et à la mise en scène....

— Je me moque des broderies et de la mise en scène, cria insolemment le colonel. Quant au fond, je vous déclare qu'il est faux.



Pas de tricherie, s'écria le colonel. (P. 371, col. 2.)

— Cependant, hasarda M. Sandwich, M. Browdie lui-même....

— Au diable M. Browdie, reprit le colonel avec violence ; allez-vous mettre ma parole en balance avec celle d'un méchant commis-voyageur en porc salé ? Je ne veux pas répéter indéfiniment la même chose. Tout votre récit est faux d'un bout à l'autre, et la preuve, c'est que... je veux qu'il soit faux. M'entendez-vous ?

— Très-bien, répondit M. Sandwich d'un air soumis.

— Un honnête homme comme vous, reprit le colonel avec une cruelle ironie, n'a qu'une chose à faire, quand il a reconnu son erreur. Lorsque cet honnête homme est propriétaire d'un journal, c'est dans le journal même qu'il doit la réparer. M'entendez-vous ? »

M. Sandwich fit un signe de tête affirmatif, et attirant une feuille de papier blanc de la main gauche, pendant que de la main droite il s'armait d'une plume et la plongeait dans l'encrier :

« En quels termes, dit-il, vous convient-il que je répare mon erreur ?

— En quels termes ? répéta le colonel pris au dépourvu. Attendez un peu : les termes, c'est votre affaire. D'ailleurs, je suppose que vous avez un *Webster* sous la main. Donc, pour les termes je m'en rapporte à vous. Tout ce que je vous recommande, c'est de me saler ces gens-là.

— Je les salerai, dit M. Sandwich, enchanté de se tirer à si bon compte d'un pas si périlleux.

— Mais, là, ce qui s'appelle saler! grogna le colonel avec une expression de basse rancune et de haine sauvage.

— Comptez sur moi, reprit M. Sandwich. J'ai déjà fait mes preuves. Seulement, si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de vouloir bien me donner quelques indications.

— Écrivez, dit le colonel, avec le grondement de joie de la haine qui se satisfait: « King et Triquet, deux bandits. — King faussaire. — Un gentleman de ma connaissance lui jettera les preuves à la face. — Complot organisé par ces bandits pour voler l'héritage du vieux Cob. — Complices ou dupes, les autres personnages qu'ils amènent de France. »

Il reprit de son ton ordinaire: « Si les gens d'ici avaient un peu de cœur, ils iraient au quai des Transatlantiques, et jetteraient toute la bande dans l'Hudson; ou bien, ils les enduiraient de goudron et les rouleraient dans la plume. Moi, je me chargerais de fournir les allumettes pour mettre le feu aux plumes!

— Colonel, dit M. Sandwich, en mordillant le bout de son porte-plume, si vous voulez me permettre de vous suggérer une idée, voici ce que je vous proposerais. Deux de ces drôles ont assassiné des officiers et des soldats allemands; je pourrais tourner l'article de façon à ameuter tous les Allemands de New-York. J'aurais soin de leur indiquer le jour de l'arrivée du *Coyote*, et je leur donnerais rendez-vous; il y aurait une furieuse bagarre, et dans une bagarre bien organisée, ma foi! on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Monsieur Sandwich, dit le colonel, dont les yeux brillaient d'une joie sauvage, si vous pouvez arranger cela comme vous le dites, je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous connaîtrai plus que sous le nom de Sandwich, et que j'oublierai à tout jamais l'existence et les exploits de John Shelley. »

En montrant une rage si acharnée contre Émile, et un si violent désir de le faire disparaître par un coup de main, le colonel Blotter découvrait son jeu et s'enferrait lui-même. Il ne se gênait pas avec John Shelley, parce qu'il croyait le tenir « sous le talon de sa botte », et qu'il était dans sa nature brutale et violente de ne jamais se contraindre, quand il n'était pas retenu par la peur.

John Shelley, présentement M. Sandwich, était un fin renard; il était même trop fin, et c'est l'excès de sa finesse qui l'avait fait prendre au piége où, comme maint autre renard, il avait risqué sa vie et laissé du moins sa queue, je veux dire son honneur.

M. Sandwich avait la faculté singulière de pouvoir, tout à la fois, soutenir une conversation et suivre le cours de ses idées. Au milieu des rodomontades du colonel, qu'il avait accueillies en se faisant humble et petit, et de ses mensonges, dont il avait fait semblant d'être dupe, il avait discerné la vérité. Émile devait être l'héritier légitime du vieux Cob; M. Clodion devait avoir en main, grâce aux démarches de MM. King et Triquet, sinon le testament du vieux Cob, du moins des indices certains pour le découvrir. Le colonel, de son côté, devait avoir en sa possession des documents et des renseignements à l'aide desquels il espérait se substituer au lieu et place de l'héritier légitime. Il avait eu la sottise, dans un accès de grossière vanité, de parler de ses deux millions de dollars, et la succession du vieux Cob était justement évaluée à deux millions de dollars. Ce rapprochement se fit tout de suite, et comme lui-même, dans la cervelle de M. Sandwich.

Tout en courbant la tête avec une humilité parfaitement jouée, et en se faisant l'humble instrument de l'homme qui savait son secret, il s'ingéniait à pénétrer le sien. Quand il l'aurait pénétré, le colonel et lui seraient, comme on dit, à deux de jeu. Le colonel aurait besoin de sa discrétion, comme il aurait besoin de la discrétion du colonel. Que fallait-il faire pour le compromettre? Accepter le rôle que le colonel lui imposait. Il l'accepta donc, car mieux il servirait le colonel, plus il l'engagerait dans la voie au bout de laquelle il y avait un crime, le vol d'une fortune, peut-être même un second, l'assassinat de l'héritier.

C'est alors que lui vint l'inspiration d'exciter les Allemands de New-York contre l'héritier des deux millions de dollars.

Quand le colonel eut sauté sur cette idée avec l'avidité d'un requin qui s'élance sur un naufragé, M. Sandwich, toujours humble, le remercia de sa générosité, dans des termes qui chatouillèrent agréablement la vanité de ce gros homme arrogant et cruel. De sa poitrine étroite, M. Sandwich tira un gros soupir sentimental; du fond de ses yeux secs sortirent, non sans peine, deux larmes de reconnaissance qui brillèrent à la lumière du gaz.

Il y eut alors un silence de quelques minutes. Le colonel, les bras croisés sur la poitrine, savourait son triomphe, le sourire sur les lèvres, les regards perdus dans le vague, par-dessus la tête de l'homme humilié et terrassé.

M. Sandwich, le front dans la main gauche, la figure cachée par son bras, traçait de la main droite des traits incohérents sur son garde-main. Les deux larmes d'attendrissement qu'il avait émises par un puissant effort de volonté n'étaient pas encore séchées sur le parchemin de ses paupières, et déjà il souriait derrière son bras, il souriait d'un sourire sournois et machiavélique.

« A New-York, dit-il en levant la tête, les Allemands ne sont pas en majorité; et puis la police est gênante. »

Au seul mot de police, le colonel eut un haut-le-corps qui n'échappa pas à l'œil vigilant de M. Sandwich. Sa pâleur subite et le tremblement nerveux de

ses bajoues confirmèrent M. Sandwich dans l'opinion qu'il avait sous les yeux un homme criminel ou du moins en dispositions de le devenir. Il n'y aurait même pas besoin de le pousser pour cela. »

« Qu'entendez-vous par là? demanda le colonel d'un ton rogue.

— Si nous les tenions à Chicago, qui est une ville presque allemande, reprit M. Sandwich d'une voix lente et grave, il ne serait pas difficile d'exciter une bonne émeute. Vous ne savez pas s'ils doivent aller à Chicago?

— Me croyez-vous complice de ces misérables intrigants? dit le colonel en portant la main à sa cravate, comme s'il était pris d'un étranglement subit.

— Non, répondit M. Sandwich; je suis si loin de le penser, que je vous crois très-disposé à faire échouer leur complot. Si l'on ne réussit pas à les arrêter dès le début, il faudrait trouver moyen de les attirer à Chicago : voilà ce que je voulais dire. »

En songeant que Chicago était sur la route de San Francisco, où était le testament, le colonel eut un violent battement de cœur. S'ils avaient connaissance du testament, ils s'en iraient tout droit à San Francisco, sans s'arrêter à Chicago. Comment faire? Tous ses plans étaient bouleversés. MM. King et Triquet étaient-ils, oui ou non, d'audacieux faussaires? Les petits papiers à demi brûlés qu'il gardait soigneusement dans son portefeuille lui disaient: oui; mais l'étrange conduite des deux associés le plongeait dans une effroyable perplexité. Émile et son oncle étaient-ils des complices? Il le disait hautement, mais il était loin d'en être aussi sûr qu'il l'aurait désiré. MM. King et Triquet pouvaient s'être ravisés devant les dangers de l'entreprise. Un hasard pouvait leur avoir fait rencontrer le véritable héritier. Mais alors par quel autre hasard avaient-ils pu le deviner ou le reconnaître? Si, par impossible, MM. King et Triquet étaient d'honnêtes gens; si, dans toute cette affaire de l'héritage, ils n'étaient que des courtiers et des intermédiaires, s'ils se contentaient de toucher tant pour cent, ils ne faisaient que leur métier habituel, après tout; mais alors pourquoi ces papiers brûlés?

Courir à San Francisco, escamoter le testament, en substituer un autre, comme il l'avait résolu d'abord, il n'y fallait plus songer, du moment qu'il y avait un doute sur la scélératesse des deux associés. Scélérats, ils se seraient trouvés en face d'un scélérat plus habile, et ils n'auraient pas osé souffler mot de la substitution du testament, puisque toutes leurs manœuvres auraient tendu au même but, et que le colonel aurait eu en mains de quoi leur fermer la bouche. Tout au plus aurait-il été contraint de partager avec eux.

Mais s'ils n'étaient pas des scélérats, ils attaqueraient le faux testament. Le colonel n'aurait même pas la ressource de prendre un prête-nom et de désigner ce prête-nom, dans le faux testament, pour ne point donner l'éveil aux deux autres faussaires, qui le connaissaient trop, et qui n'auraient pas manqué de lui jouer quelque mauvais tour. Il avait eu l'imprudence de dire son nom à Potomac, et l'imprudence plus grande de lui laisser sa carte.

Il ne pouvait donc pas opérer l'escamotage lui-même. Potomac raconterait tout, et les deux finauds seraient sur sa piste. Il comparaîtrait en justice, ne fût-ce que comme témoin. A l'idée de comparaître en justice, même comme témoin, le colonel frissonna sous ses fourrures.

En le voyant frissonner, M. Sandwich se précipita sur le seau à charbon, en demandant humblement pardon d'avoir négligé le feu.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878

LA MANUFACTURE DE SÈVRES.

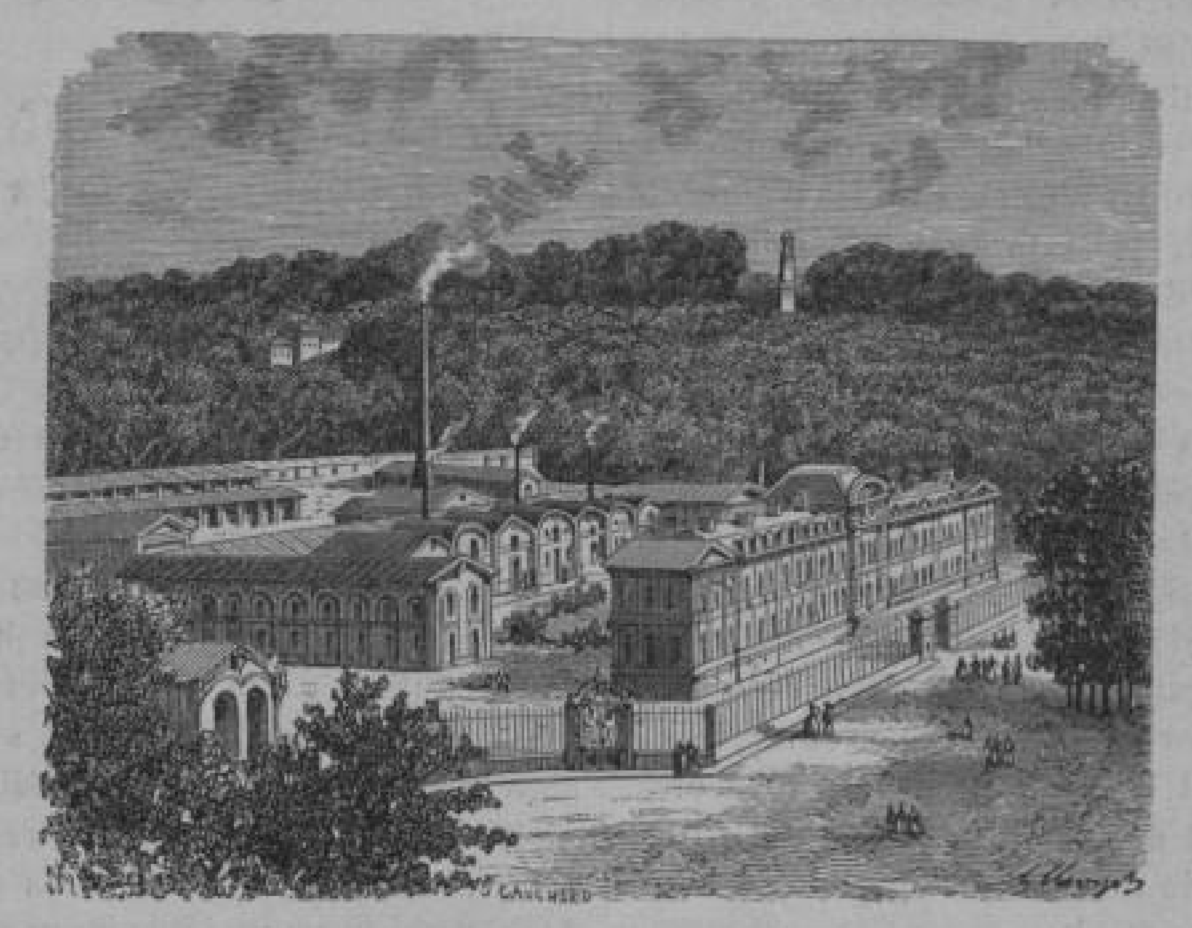
L'exposition de la manufacture de Sèvres occupe avec les Gobelins une place d'honneur dans le palais du Champ-de-Mars. Elle est située dans la galerie d'entrée qui fait face au Trocadéro, et fait, à gauche, le pendant de l'exposition du prince de Galles. Il eût été à souhaiter que les vases et autres objets qu'elle renferme eussent été rangés suivant une classification technique, de manière à faire connaître dans une visite les différents produits relevant de cette industrie, et à donner des notions claires et exactes sur les nombreuses variétés de porcelaines, avec les dénominations sous lesquelles on les désigne. On a préféré disposer les objets au point de vue décoratif. Si celui qui veut étudier perd beaucoup à ce classement, en revanche le simple curieux est charmé par la variété remarquable des formes, des couleurs, des dessins et des dimensions de ce qui figure à cette exposition. Le goût et l'invention des artistes français gagnent à ce contraste; on y voit de toutes petites tasses à côté d'énormes vases qui ont $3^m,15$ de haut.

La manufacture de Sèvres fabrique des *porcelaines*. On donne ce nom à une poterie fine, à pâte grenue, ne se laissant pas entamer par l'acier, translucide, et susceptible de recevoir une couverte, espèce de vernis ou émail brillant et dur. On distingue deux sortes de porcelaines : la *porcelaine dure* et la *porcelaine tendre*. La porcelaine dure a pour base le *kaolin*. Le kaolin provient de la décomposition d'une roche feldspathique. Le feldspath est un silicate d'alumine et de potasse, qui fond sous l'influence d'une haute température. En s'altérant, il perd tout ou partie de sa potasse, et le kaolin, qui résulte de cette décomposition, forme la partie infusible et opaque de la

pâte à porcelaine. On distingue trois espèces de kaolins : le *caillouteux*, qui est grenu, friable, à grains de la grosseur d'un pois ; le *sablonneux*, qui est friable, très-maigre au toucher ; l'*argileux*, qui est doux au toucher, et qui forme avec l'eau une pâte assez liante.

La porcelaine tendre diffère de la précédente parce qu'elle est plus fusible, et qu'on la recouvre d'une glaçure plombifère rayable par l'acier. Les matières qui la composent sont le kaolin argileux, le kaolin caillouteux et les cendres d'os finement pulvérisés. C'est ce que l'on appelle la *porcelaine tendre anglaise* ou *naturelle*. Les porcelaines de Creil et de Bordeaux sont de cette fabrication. Le *vieux Sèvres*, ou pâte tendre artificielle, a pour base argileuse une marne calcaire, dont la fusibilité est obtenue au moyen d'une addition de soude, de potasse ou de sel marin.

Voici comment on procède à Sèvres pour la fabrication des porcelaines : Les matières qui doivent entrer dans la composition des pâtes sont mélangées à l'état d'une bouillie claire dans des cuves munies d'agitateurs. Quand la pâte s'est déposée au fond du cuvier sous la forme d'un épais limon, qu'on nomme *barbotine*, on décante l'eau et on fait sécher la barbotine. Cette opération s'appelle le *ressuyage*. Quand la pâte a été ainsi amenée au degré de fermeté désirable, on la rend bien homogène par le pétrissage et le battage. On laisse ensuite pourrir la pâte, soit en la déposant dans des lieux humides, soit en l'arrosant d'eaux de fumier ou de marécage. On façonne la pâte par une première opération, qui s'appelle le *tournage*. Pour les pièces rondes, l'ouvrier place sur une espèce de plateau horizontal, qu'il met en mouvement, une certaine quantité de pâte, et lui imprime avec ses mains la forme voulue. Il les *tournasse* ensuite, c'est-à-dire qu'il les réduit à l'épaisseur convenable. Les garnitures, telles que : anses, manches, oreilles, se font à la main et s'ajustent sur la pièce.



Manufacture de Sèvres.

Toutes les pièces qui ne sont pas rondes sont façonnées dans des moules en plâtre.

Les pièces ainsi façonnées sont séchées lentement dans des chambres où circule une chaleur tempérée. On les fait alors cuire une première fois sans vernis, et l'on obtient ainsi ce que l'on appelle le *biscuit*. Pour avoir définitivement une porcelaine, on vernit la pièce et on la repasse une seconde fois au four pour fondre le vernis.

On pose le vernis ou couverte en immergeant les pièces en biscuit dans une bouillie claire formée avec la matière qui sert de vernis. Il faut que la couverte fonde à la température à laquelle la porcelaine commencerait à se vitrifier ; elle doit être incolore, lisse et à éclat vitreux.

Il nous reste maintenant à parler de la *coloration*, c'est-à-dire des *fonds* et de la *décoration* des porcelaines.

On colore les pâtes au moyen d'oxydes métalliques, que l'on y mélange avant la première cuisson. Voici les oxydes les plus employés : les oxydes de fer, suivant la température de la cuisson, donnent des fonds jaunes, rouges ou bruns ; les oxydes de manganèse colorent en violet ou en brun ; les oxydes de chrome en vert jaune ou en vert bleu ; les oxydes de cobalt en bleu.

On peut voir à l'Exposition une dizaine de vases qui n'ont subi que les opérations précédentes, et qui constituent des porcelaines à fonds sous couverte, sans décoration ni dorure. On remarque surtout le n° 1, appelé *Vase de Neptune*, gigantesque vase à fond vert bleu, d'une hauteur de 3^{m},15 et d'un diamètre de 1^{m},17. Nous citerons encore, pour la beauté de leur dessin, deux *vases carafe étrusque* d'une hauteur de 1^{m},04 et d'un diamètre de 40 centimètres ; les anses en bronze, très-élégantes, ont été exécutées d'après les modèles de feu Lambert.

Les *émaux* sont des matières fusibles, vitrifiables, et rendues opaques au moyen de l'acide stannique ; leur coloration peut varier au moyen des oxydes : l'oxyde de cobalt donne du bleu ; l'oxyde de cobalt, de cuivre et de fer rouge mélangés donnent du gris ou du jaune ; le jaune pur s'obtient par le chromate de potasse, le violet par le carbonate de manganèse, et le brun par le carbonate de manganèse et l'oxyde de fer rouge. Les émaux sont représentés à l'Exposition par une douzaine de pièces dont quelques-unes fort remarquables.

Les *couleurs* appliquées à la porcelaine sont composées d'une matière vitreuse et d'un principe colorant. Elles se divisent en trois catégories, suivant les températures de cuisson qu'elles peuvent supporter ; ce sont : les couleurs tendres, qui ne suppor-



Le pavillon de Sèvres, à l'Exposition universelle, d'après la photographie de M. Neurdein. (P. 375 col. 2.),

tent qu'un petit feu; les couleurs dures ou de demi-grand feu; les couleurs de grand feu. Ces couleurs sont formées par un oxyde ou un sel métallique, mélangé à un fondant. On voit à l'Exposition un grand nombre de porcelaines peintes au petit feu, et c'est là que les artistes ont déployé leur plus grande habileté. Nous citerons deux vases d'une forme élégante, ornés de dessins représentant la *Science*, les *Arts* et l'*Industrie*. Tout serait à citer, tant l'œil est émerveillé par les formes variées des pièces et par les gracieuses compositions qui les décorent; les sujets historiques ou mythologiques, les imitations de Watteau, les fleurs, les fruits, les oiseaux, s'étalent sur des potiches; des cornets, des carafes, des coupes, des cratères, des jattes, des coffrets, des cassolettes, des porte-bouquets, des vide-poches, des cabarets, des cafetières, des services à café, des assiettes, qui sont autant de chefs-d'œuvre de goût et d'invention.

La collection renferme des porcelaines décorées par le procédé des pâtes d'application. Ce procédé consiste à appliquer sur un fond coloré des dessins en pâtes blanches, et celles-ci donnent par transparence des effets de camée. Ici encore, même variété de dessins et de formes; tous ces dessins se détachant sur fonds bleu, vert, gris ou rose, forment des reliefs d'une finesse exquise, comme si la main d'un Benvenuto Cellini les eût ciselées.

Viennent ensuite les porcelaines peintes au grand feu et rehaussées d'or. Nous citerons le *Vase Chéret*, destiné au foyer de l'Opéra, et qui remporta en 1876 le prix au concours de Sèvres. Sa hauteur est de $1^m,30$ et son diamètre de 90 centimètres; il est orné de sculptures, de masques et de frises d'enfants du plus bel effet.

Une collection de porcelaines tendres et quelques biscuits en porcelaine dure complètent cette remarquable exposition.

L'introduction de la porcelaine dure en Europe date de 1600, époque à laquelle les premiers spécimens furent apportés de la Chine. Jusqu'en 1768, on ne fabriqua en France que de la porcelaine tendre. La matière première, c'est-à-dire le kaolin, manquait absolument pour la fabrication de la porcelaine dure. On avait fait différentes recherches infructueuses pour découvrir le kaolin, lorsque le hasard fit découvrir le gisement de Saint-Yrieix, près de Limoges. Une femme de cette localité, M[me] Darnet, dont le mari était un pauvre chirurgien, montra un jour à son mari une terre onctueuse qui lui parut propre au savonnage. Cette terre n'était autre chose que le kaolin; et le savant chimiste Macquer, qui en fit l'analyse, se rendit maître, au nom de la manufacture de Sèvres, des gisements considérables de Saint-Yrieix, que l'on exploite encore aujourd'hui pour la fabrication de la porcelaine dure. A partir de 1770, cette porcelaine fut fabriquée en grand.

La manufacture actuelle de Sèvres s'élève à l'extrémité du parc de Saint-Cloud, à côté du pont de Sèvres. Ses ateliers de fabrication sont ouverts au public les lundis, jeudis et samedis, de midi à cinq heures, sur la présentation d'une carte d'entrée, que l'on obtient en en faisant la demande à l'administration de la manufacture.

Outre ses ateliers, la manufacture possède une riche collection, ou *Musée céramique*, fondée par Brongniart, un de ses plus illustres directeurs, comprenant les produits céramiques les plus divers, depuis la vulgaire poterie d'argile jusqu'aux porcelaines les plus recherchées de la Chine et du Japon, des poteries antiques, des majoliques, des faïences de l'Italie et de la France. On y voit réunis en outre tous les modèles des services, des vases décoratifs, des figures et des statuettes, exécutés à la manufacture depuis son origine. Ce musée est ouvert tous les jours de midi à cinq heures pour les personnes munies de cartes.

L'État accorde annuellement à cette intéressante manufacture une subvention de 567 450 francs. Les produits qui en sortent sont réservés pour les musées, les collections et la décoration des édifices de l'État; une partie est vendue au public. On a adjoint depuis quelques années à Sèvres un atelier de mosaïque décorative qui manquait à la France. Des chimistes distingués et un grand nombre d'artistes prêtent leur concours à cette industrie nationale, et ont contribué à donner à ses produits une réputation universelle et bien méritée.

CHARLES RAYMOND.

GRANDCŒUR[1]

XIII

Séparés !

Un mois, un long mois s'est écoulé; le capitaine et Alban, après un séjour forcé dans le petit village, sont heureusement arrivés dans la ville du Mans, envahie par l'armée du général Chanzy et par les différents corps d'armée qui opèrent dans les environs. Le capitaine a retenu Alban qui voulait en arrivant prendre immédiatement du service. Il ne se l'avoue pas; mais il ne peut se faire à l'idée de voir s'éloigner ce dévoué petit compagnon dont les soins dévoués l'ont arraché à une mort certaine. Sous le prétexte qu'il va lui-même reprendre son épée et qu'il l'acceptera cette fois, il le garde dans le logement qu'il a pu se procurer. C'est une maisonnette voisine de la gare qui est devenue une sorte de camp. En ce moment, vaincu par les impatiences du vaillant enfant, qui ne veut plus recommencer sa vie d'ambulancier, mais commencer une vraie

1. Suite. — Voy. pages 234, 250, 267, 283, 299, 314, 330, 347 et 362.

vie de soldat, il est allé trouver le général pour obtenir son incorporation dans l'armée, et s'il se peut dans son bataillon. Alban l'a conduit jusqu'à la barrière de la gare et il revient lentement sur ses pas, regardant la fourmilière vivante qui s'agite dans ses campements provisoires. Un énorme camion lui barre tout à coup le passage. Il fait halte un instant pour le laisser passer et voilà qu'à sa grande surprise il entend derrière lui une voix de femme toute sanglotante. Les femmes sont si rares dans les lieux que l'armée encombre, que la surprise d'Alban dégénère en curiosité. Il se détourne et cherche des yeux la personne dont la voix est venue jusqu'à lui. Au delà d'une demi-douzaine de lignards couchés sur le quai de la gare, il aperçoit une femme en deuil qui a le visage caché dans ses mains et que semble consoler un officier supérieur debout auprès d'elle. Je ne sais quelle fascination le retient à cette place, et fait que son regard demeure attaché sur cette pauvre femme en deuil, en proie à un très-violent chagrin. Il suppose que c'est une mère désolée, qui vient d'apprendre que son fils est resté sur le champ de bataille, et il pense à sa propre mère qui n'a peut-être reçu aucune des letttres qu'il lui a écrites.

Machinalement, il tourne le groupe de lignards et se rapproche de la dame dont la douleur paraît se calmer et qui enfin dresse la tête pour répondre à son interlocuteur.

Son regard qui se lève trouve le regard d'Alban attaché sur elle.

Un double cri s'échappe de leur poitrine.

« Alban !

— Ma mère ! »

Les voilà dans les bras l'un de l'autre, avec des larmes de joie leur jaillissant des yeux. Mme Moranville baise les joues brunies de son fils, caresse ses cheveux brunis aussi et avec un indéfinissable accent de tendresse dit et redit ces mots :

« Méchant enfant, méchant enfant! »

L'officier supérieur interrompit les effusions par une question qui amèna aussitôt une foule d'explications.

Alban apprend que sa mère n'a reçu que sa première lettre, qu'elle a fait en vain une foule de démarches pour avoir des nouvelles de son fils, qu'il est demeuré introuvable. N'étant pas entré régulièrement dans l'armée en ce moment, d'ailleurs si morcelée par tout le territoire, il semblait impossible de retrouver ses traces.

La courageuse mère voyant ses démarches rester inutiles, s'était décidée à partir ; elle avait séjourné à Rennes, elle était depuis trois jours au Mans et elle en repartait ce matin-là, désespérée, quand tout à coup, elle apercevait là, devant elle, celui qu'elle a tant cherché en vain. Est-ce bien lui! Il a grandi, il a l'air martial, ce n'est plus un enfant, c'est un soldat.

« Madame, dit l'officier supérieur, qui a écouté avec un vif intérêt les confidences rapidement échangées entre la mère et le fils, je vous suis très-heureusement devenu inutile et comme le train va partir, permettez-moi de surveiller le départ des quelques blessés qu'on rapatrie. »

Mme Moranville tressaillit.

« Je pars aussi Monsieur, je ne veux pas manquer le train, je pars avec mon fils. Alban, je t'emmène. »

Et elle lui saisit le bras.

Mais Alban ne l'entendait pas ainsi, il voulut résister.

« Pourquoi refusez-vous de partir avec votre mère? demanda l'officier.

— Mais parce que je me regarde comme engagé dans l'armée, mon commandant. Partir maintenant ce serait déserter, je ne déserterai pas. »

L'officier mit la main sur l'épaule du vaillant enfant et baissant la voix.

« La guerre est finie, murmura-t-il, nous sommes irrémédiablement vaincus. Avant huit jours, la paix, une paix cruelle, mais nécessaire, sera signée.

— J'attendrai huit jours, » dit résolûment Alban.

Mme Moranville, qui n'avait pas quitté son bras, se pencha à son oreille.

« J'ai vendu tous mes bijoux pour venir à ta recherche, murmura-t-elle, je n'ai plus d'argent, j'ai déjà souffert de la faim. Mon fils veux-tu que ta mère mendie pour t'attendre, car je t'attendrai. »

Alban pâlit, et à ces derniers mots, ses yeux, fixés sur le visage de sa mère, s'emplirent de larmes.

Il lut alors sur ses traits amaigris, écrits en navrants caractères, les multiples tourments qu'il lui avait fait inconsciemment souffrir. L'angoisse, l'insomnie, les fatigues physiques et les douleurs morales avaient vieilli de dix ans ce cher visage, et l'une de ces rides profondes s'était peut-être creusée le jour où il était parti.

C'était beaucoup pour ce bon cœur de quinze ans. Avec quelle tendresse et quel respect il l'embrassa en lui disant : « Je pars, maman, je ne te quitte plus.

— Allons, dit-elle.

— Oui, mère, tout à l'heure, je ne puis quitter mon brave ami, le capitaine qui m'a toujours protégé, sans lui dire un mot d'adieu. Notre logement est là, à deux pas. Va prendre les billets, je l'embrasse et je reviens. »

Mme Moranville hocha la tête.

« Allons ensemble, dit-elle, que je le remercie aussi. »

Ils regagnèrent la petite maison. Le capitaine n'était pas rentré.

« Je monte écrire un mot, dit Alban, puisque, malheureusement, nous n'avons pas le temps d'attendre. »

Il grimpa l'étroit escalier, entra dans la chambre et marchant vers la table de sapin où il y avait un encrier et une main de papier blanc, il écrivit rapidement ces quelques mots :

» Capitaine, mon bon ami.

« Ma chère maman est venue me chercher jusqu'ici, et elle m'emmène par le train qui va partir. Je sais aussi que la paix est signée et que la campagne est finie, c'est pourquoi je consens à la suivre. Je regrette bien de ne pas pouvoir vous embrasser; mais je reste votre petit soldat et votre ami pour la vie, mon cher parrain, et je signe du nom que vous m'avez donné.

» Grandcœur. »

Cela fait, Alban arrangea avec l'ordre et la rapidité militaire son petit paquet d'effets, et rejoignit sa mère qui l'avait attendu, assise sur la dernière marche de l'escalier.

Ils retournèrent vers la gare. Alban, tout en soutenant et en conduisant sa mère, regardait à droite et à gauche, espérant apercevoir son vieil ami. Il ne le vit pas, et cependant le capitaine arrivait sans se presser; il aurait rencontré les deux voyageurs, s'il n'était resté à examiner le campement pittoresque d'un groupe de francs-tireurs. Il échangea même quelques paroles avec un des officiers qui le connaissait et qui s'informait de l'état de ses blessures.

Le capitaine prétendait qu'elles n'étaient plus qu'un souvenir. Cependant la grande cicatrice qui lui traversait la tempe devenait toute rouge à la moindre émotion et il traînait la jambe gauche, ce qui alourdissait un peu sa marche.



C'est une mère désolée. (P. 379, col. 1.)

Après ces quelques paroles échangées en passant, il continua son chemin et monta chez lui, s'étonnant de ne pas voir Alban accourir au-devant de lui ou tout au moins de ne pas apercevoir sa tête brune à la petite fenêtre.

« Bon, l'oiseau est envolé, » dit-il tout haut en entrant, ne croyant pas si bien dire.

La chambre était petite et il n'avait pas fait trois pas que son attention était attirée par la large feuille de papier qu'Alban avait isolée à dessein et placée bien en vue au milieu de la table.

Il la prit, la lut et un juron énergique lui échappa.

« Et il ne m'a pas laissé son adresse, s'écria-t-il, il faut que je le rattrape. »

Et saisissant pour aller plus vite, son grand bâton de promenade, il descendit et marcha rapidement vers la gare. Comme il mettait le pied sur le quai, un sifflement aigu retentit et le train placé à sa gauche s'ébranla.

Il s'élança machinalement en avant; mais il était trop tard, le train marchait. Il n'eût d'autre consolation que de voir un visage bien connu se profiler sur la muraille de fer et une main agiter au dehors un képi orné de la croix de Genève.

Il leva son chapeau et revint lentement et tristement vers ce logement d'où la gaieté et la vie étaient envolées avec Alban.

XIV

Le retour.

Ce fut un beau jour pour Loguellou que celui où la *Salamandre* apparut à l'horizon, un clair matin de février, ramenant le capitaine à Croasar Bleun.

On s'était réuni pour lui souhaiter la bien venue. Mère Annette, qui avait passé une partie de la matinée assise sur le seuil du manoir, n'avait pu résister à l'entraînement général et quand Marc signala le pavillon de la *Salamandre*, elle s'élança vers la jetée, suivie par Camarade qui depuis le matin avait, on ne savait pourquoi, le nez en l'air. En chemin, elle rencontra une bande de petits enfants, après lesquels courait aussi vite qu'il le pouvait, le pauvre Tonton Joachim, toujours essoufflé et toujours toussant; mais résolu à se trouver sur la jetée avec les hommes du bourg.

Il la fuma les deux pieds sur les chenets. (P. 382, col. 2.)

Quand il y arriva, le capitaine était débarqué, il avait souri à Mère Annette, donné une caresse à Camarade et serré les mains de tous les braves gens si heureux de le revoir.

Tout à coup il aperçut la tête oscillante du vieux bossu qui essayait, mais en vain, de se frayer un passage jusqu'à lui.

« Que vois-je, s'écria-t-il, Tonton Joachim sur la jetée, ah! c'est trop fort! »

Marchant droit à lui, il lui donna une poignée de main et voyant que le bonhomme flageolait sur ses jambes débiles.

« Viens t'asseoir, mon vieux, dit-il, je puis encore soutenir plus faible que moi, bien que je sois maintenant aussi diablement hypothéqué. »

Et mettant le bras de Tonton Joachim sous le sien, il le conduisit jusqu'au rebord de la chaussée où l'infirme s'assit.

Puis il marcha vers le mur du presbytère, échangea de bonnes paroles d'arrivée avec les deux prêtres qui l'attendaient sous la tonnelle. Cela fait, il reprit le chemin de Croas-ar-Bleun entouré des vieillards et des enfants qui ont toujours du temps à perdre, et s'arrêtant devant chaque seuil pour recevoir le bonjour des ménagères et leurs félicitations sur son heureux retour.

Quand il se laissa tomber dans son grand fauteuil devant sa large fenêtre ouvrant sur la mer, il poussa un profond soupir de satisfaction, et après avoir jeté autour de lui un long regard:

« Ah! la bonne chose que de se retrouver chez soi, dit-il, dans sa maison, sous son toit. Il faut avoir couru les champs comme je viens de le faire, le fusil sur l'épaule et le sac au dos, pour bien apprécier ce bonheur. »

Et pour s'essuyer le front, il se découvrit et jeta son képi sur le guéridon.

« Ah mon Dieu! Monsieur, qu'est-ce que vous avez là sur la tempe, s'écria Mère Annette en joignant les mains, vous êtes blessé!

— Je l'ai été, Mère Annette, je l'ai été, ce n'est plus rien qu'une estafilade qui me rappellera cette triste campagne, quelque chose comme un certificat écrit à l'encre rouge par un Bavarois sur mon crâne.

— Mais est-ce que vous ne boitez pas un peu, Monsieur.

— Très-peu, et seulement quand je suis fatigué, cependant je sens une petite gêne dans cette cheville qui a été déboitée.

— Seigneur, une cheville déboîtée, s'exclama Mère Annette.

— Et le bras cassé et le corps tout entier en marmelade. Je me suis retiré par miracle de cette aventure, et ma foi sans le brave petit compagnon que j'avais trouvé à l'armée j'étais un homme perdu; j'aurais expiré dans ce ravin, sous les jambes d'un cheval prussien, Croas-ar-Bleun ne m'aurait jamais revu. Je lui dois la vie à cet enfant.

— Il y avait donc des enfants à l'armée, Monsieur.

— Il y en avait un; mais qui sera un homme, c'est moi qui te le dis. Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas laissé son adresse. Je l'aurais emmené à Croas-ar-Bleun, et il en aurait été le maître. Ce diable d'enfant! J'y pense sans cesse. Enfin, enfin, c'est la guerre, cela, on se rencontre, on se convient, on mange de la vache enragée ensemble, on attrape ensemble des horions et on se sépare comme si l'on ne s'était jamais vu; on n'a pas même le temps d'apprendre un nom, une adresse. Ah! la guerre est une rude école, un rude métier. Et que dire quand après tant de luttes, tant de privations, tant de sacrifices, il faut revenir son drapeau dans sa poche. Tonnerre, il y a de quoi se pendre à la grande vergue.

— On revient, Monsieur, c'est déjà beaucoup, dit Mère Annette timidement.

— Pour toi, oui, du moment que ton vieux maître t'arrive avec tous ses os, quoique un peu avarié, tu n'en demandes pas davantage. Mais n'attriste pas tout le jour du retour par de vains regrets. Mes bons matelots sont-là. Qu'ils entrent et qu'ils boivent à ma santé! Une bouteille de mon vieil... de mon vieux... de mon fameux.. comment dis-tu, Mère Annette?

— Du vieil *ammoniaque*, Monsieur, dit Mère Annette qui n'avait jamais compris l'hilarité de son maître.

— C'est ça, c'est ça, tu n'as pas varié tes expressions.

— Monsieur, c'est toujours de l'eau-de-vie, dit Mère Annette.

— Eh oui; parbleu, et de la bonne. Amène bouteille et petits verres, sans t'oublier, n'est-ce pas. Oh! je sais bien que tu feras un peu la grimace; mais bah! ça n'en est pas moins le premier des réconfortants. »

Mère Annette s'empressa d'obéir. La bouteille d'eau-de-vie et quatre petits verres furent placés sur le guéridon. Le capitaine les remplit, même celui que Mère Annette s'était réservé. Il appela de sa voix qui n'avait rien perdu de sa force, ses deux fidèles domestiques. Les verres se choquèrent avec bruit, et les braves gens souhaitèrent une bonne santé et une longue vie au capitaine qui porta un toast à l'armée dont il avait partagé les dangers.

« Et maintenant aux affaires, dit le capitaine. J'ai jeté l'argent par les fenêtres, il le fallait bien. Voyons un peu mes comptes. Qu'on m'apporte mon registre rouge et l'argent que vous avez dû recevoir de mes fermiers au terme de novembre. »

Mère Annette et Marc, plus spécialement chargés des recettes que le capitaine faisait lui-même, s'empressèrent d'obéir. Le registre et quelques sacs d'écus se rangèrent sur le guéridon. Les comptes s'établirent vite, grâce à la prodigieuse mémoire de Mère Annette qui, ne sachant cependant ni lire, ni écrire, ne connaissait pas l'erreur dans les comptes. Elle tenait à la main une baguette qu'elle avait mathématiquement écorchée, et un coup d'œil sur les empreintes lui suffisait pour établir un compte et vérifier une date.

L'opération étant terminée, le capitaine alla, conduit par Marc, visiter son domaine qui n'avait pas sensiblement changé depuis son départ, mais qu'il désirait néanmoins revoir en détail.

Une visite au presbytère, une causerie sur la jetée avec les vieux matelots, prologue de ses récits futurs, l'amenèrent jusqu'à l'heure du souper qui valut à Mère Annette une bordée de compliments chaleureux qui lui embaumèrent le cœur.

La fatigue du capitaine était grande, et il n'alla pas selon une de ses vieilles habitudes, fumer sa pipe du soir sur la place de Loguellou. Il la fuma les deux pieds sur les hauts chenets de la cuisine de Mère Annette et une de ses mains appuyée sur la grosse tête de Camarade. La conversation d'abord très-active entre eux, finit par s'allanguir, et Mère Annette voyant son maître s'absorber dans ses pensées se tut elle-même bientôt, par respect.

Quand neuf heures sonnèrent au coucou de la cuisine, le capitaine secoua les cendres de sa pipe et se leva.

« Vous avez l'air fatigué, Monsieur, dit Mère Annette, une bonne nuit vous remettra. »

Et remarquant que son maître regardait machinalement autour de lui, elle ajouta :

« Vous cherchez quelque chose ou quelqu'un, Monsieur?

— Eh oui! je le cherche, malgré moi en quelque sorte; mais je le cherche.

— Qui?

— Mon petit ambulancier, mon brave petit sauveur. J'aurais voulu l'avoir ici, ce soir, mon bonheur aurait été complet.

— Il faut lui écrire, Monsieur.

— Mais ne comprends-tu pas que le gamin pris à la gorge par sa mère, n'a pas même eu le temps

de me laisser son adresse. Et pourtant ce petit mousse-là me tenait au cœur. Je donnerais mille francs pour le dénicher. »

À suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LES TRAVAUX DES MADRÉPORES

Les travaux des madrépores sont rangés en trois grandes classes suivant la forme qu'ils affectent. Tantôt ils *frangent* les continents d'une haie d'écueils qui s'étendent au loin comme si une main puissante les avait égrenés dans la mer ; tantôt ils ceignent les îles d'une barrière semblable à une ligne de circonvallation plus ou moins resserrée qui en défend les approches ; tantôt enfin, au lieu d'une île, c'est un lac intérieur qui se trouve emprisonné et, dans ce cas, la construction est appelée du mot indien *atoll*.

La Nouvelle-Calédonie est bordée par un canal enfermé entre la côte et une barrière-récif de 600 kilomètres de longueur. Mais la jetée madréporique la plus considérable est cette immense barrière de 1600 kilomètres qui court parallèlement à la côte nord-est de l'Australie, et que les vagues battent, sans réussir à l'entamer.

Les lacs des atolls communiquent souvent avec la mer par plusieurs échancrures ; leur eau, du plus beau vert et toujours paisible, offre un contraste frappant avec la fureur de la mer environnante. Toutefois, le marin en détresse doit fuir ce port perfide sous peine de voir son navire brisé sur les récifs qui font sentinelle.

La formation de ces curieuses îles annulaires a été l'objet de longues recherches, de patientes études, et ce problème a mis longtemps en défaut la sagacité des savants. L'opinion la plus anciennement accréditée, celle que l'on soutient encore, c'est que les coraux ayant commencé leur travail dans les abîmes de la mer, à la périphérie d'un cratère sous-marin, s'étaient élevés progressivement jusqu'à la surface où ils avaient péri, en sortant de leur élément. Plusieurs îles ainsi formées ayant quinze et vingt lieues de diamètre, cela supposait des cratères d'une assez jolie ouverture.

Cette théorie s'effondra tout à coup quand Darwin eut prouvé que, les madrépores ne pouvant vivre à plus de 40 mètres de profondeur, le sol sur lequel ils s'étaient fixés avait dû subir des abaissements et des soulèvements successifs.

L'hypothèse est aussi rationnelle qu'ingénieuse. Est-ce que nous n'entendons pas parler tous les jours de terres qui émergent, d'îles qui disparaissent? Est-ce que la Suède ne s'élève pas d'une façon continue et sensible, tandis que la côte orientale du Groënland s'abaisse visiblement? Ce qui arrive journellement sous nos yeux peut aussi bien se passer à des profondeurs mystérieuses que nos regards ne peuvent sonder.

Supposons donc une montagne à demi submergée, dont le sommet forme un îlot, et des madrépores, édifiant sur ses flancs à 40 mètres au-dessous du niveau de la mer. Laissons-les travailler paisiblement pendant des siècles : ils s'étendront d'abord latéralement et circulairement en suivant le contour de la montagne, jusqu'à ce qu'ils arrivent à fleur d'eau. Mais si la croûte terrestre fléchit à cet endroit, la montagne s'affaissera, et, pourvu que ce ne soit pas de plus de 40 mètres, nos madrépores, peu émus par ce cataclysme, continueront à bâtir leur muraille circulaire. Ces polypes aimant l'eau vive et agitée, ceux qui sont placés à la face extérieure de la muraille seront plus alertes : ils s'élèveront toujours ; tandis que les autres, languissants et malades, ne combleront pas le vide laissé libre à l'intérieur. Rien ne nous empêche de supposer des abaissements successifs, et la muraille pourra ainsi continuer à s'exhausser jusqu'à ce qu'un soulèvement volcanique la fasse surgir au-dessus des flots, en y décrivant un cercle.

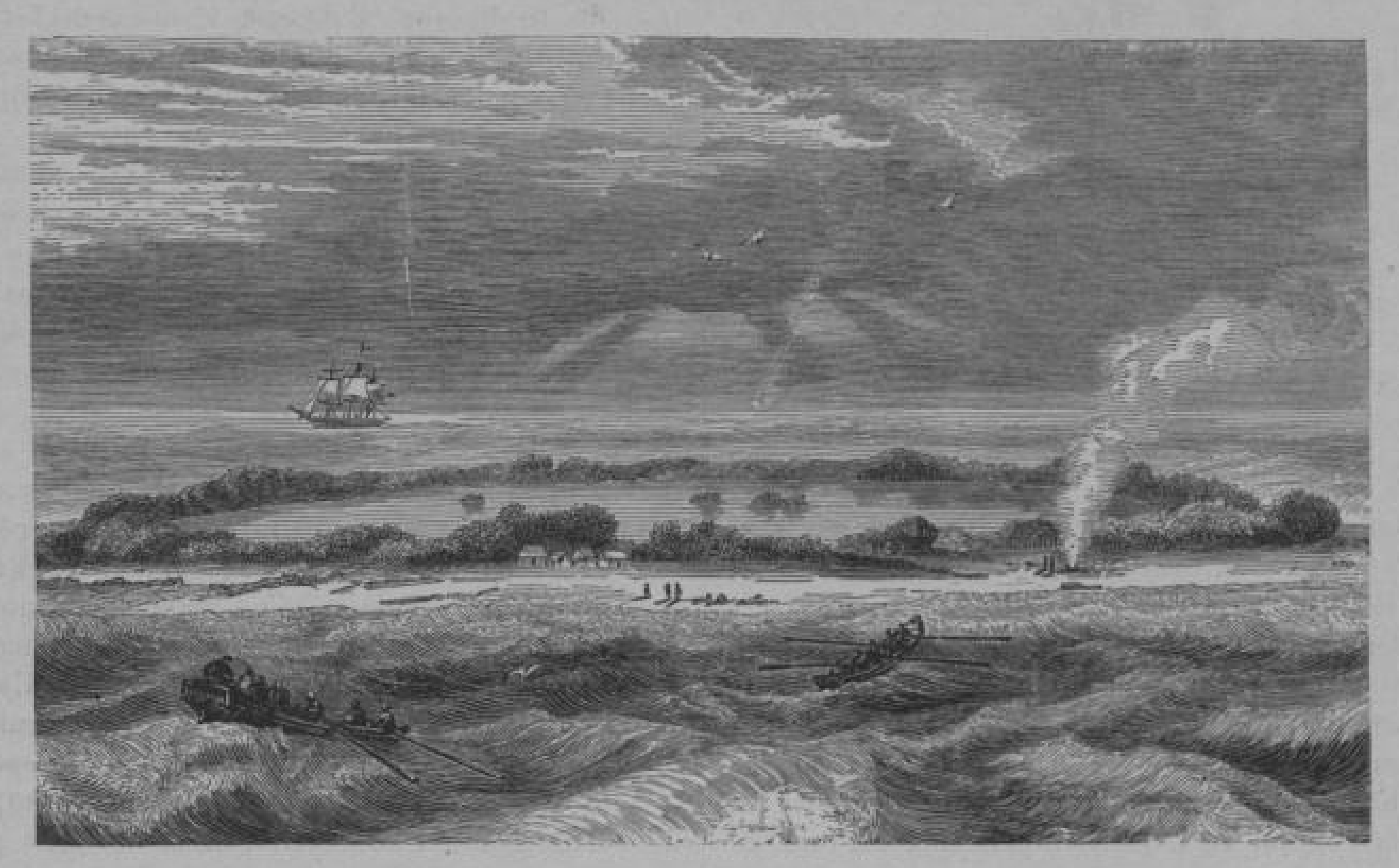
Ce n'est encore qu'un écueil aride et nu. « Attendez. Les vents, les courants travaillent à l'enrichir. Il ne faut qu'une bonne tempête pour que les îles voisines fassent la fortune de celle-ci. C'est là une des plus magnifiques fonctions de la tempête. Plus elle est grande, violente, tourbillonnante, enlevant tout, plus elle est féconde. Une trombe passe sur une île ; le torrent qu'elle y produit, chargé de limon, de débris, de plantes mortes ou vivantes, parfois de forêts arrachées, flot noir, bourbeux, perce la mer et bientôt, poussé des vagues ici et là, distribue ces présents aux îles prochaines.

» Un grand messager de la vie, et l'un des plus transportables, c'est la solide noix de coco. Non-seulement elle voyage ; mais, jetée sur les récifs, si elle trouve un peu de sable blanc, où périraient d'autres plantes, elle y prend et s'en contente. Si elle trouve une eau saumâtre qu'aucun végétal n'aimerait, elle la compte pour eau douce, et vit là, et s'enfonce là. Elle germe, elle pousse, et c'est un

arbre, un robuste cocotier. Un arbre, c'est bientôt de l'eau douce, et des débris, donc de la terre. Cela invite d'autres arbres, et bientôt l'on voit des palmiers. Des vapeurs arrêtées par eux se fait un ruisseau qui, coulant du centre de l'île, maintient dans la blanche ceinture une percée que respectent les polypes, habitants de l'eau salée. » Des arbres flottants, des épaves de navires abordent, apportant tout un monde d'insectes, de reptiles, d'animaux naufragés qui prennent terre. Bientôt les annélides, les mollusques, les crustacés fourmillent sur cette plage neuve. Les phoques, les palmipèdes viennent s'y reposer de leurs longues courses; les tortues et les oiseaux de mer ne tardent pas à y déposer leurs œufs. La végétation, activée par la douceur du climat, fait rapidement de ces îles de véritables Édens, et l'homme, arrivant sur cette terre toute prête pour le recevoir, y pose fièrement le pied et y bâtit sa tente.

Forster, naturaliste anglais qui accompagna Cook dans un de ses voyages autour du monde, fut le premier à soupçonner le travail des madrépores. Dès qu'on les vit à l'œuvre, on se prit à redouter la rapidité de leurs travaux; ainsi, un navire échoué dans le golfe Persique avait été retrouvé deux ans après, recouvert d'une couche de coraux épaisse de 65 centimètres; un détroit, qui ne renfermait autrefois que 26 récifs, en comptait plus de 200! Nul doute que ces infimes travailleurs n'arrivassent à combler les mers.

Il se peut effectivement que, dans certaines conditions de chaleur, de profondeur, de salure, dans un milieu favorable enfin, les madrépores construisent avec une effrayante rapidité; mais c'est là un phénomène qui se localise sans se généraliser. Il est bien prouvé qu'en moyenne les polypiers ne s'accroissent pas de plus de 3 millimètres par an. A ce compte les madrépores auraient mis trois cent mille ans à édifier le récif de 900 mètres de hauteur, sur lequel reposent les îles Fidji. Voilà qui est rassurant. Ce qui doit l'être davantage, c'est la certitude où nous sommes que les madrépores n'ont pas attendu pour travailler que l'homme les regardât faire : l'Allemagne entière, une partie du Jura, la Floride, sont assis sur des bancs de coraux fossiles. Nous pouvons être en repos : il y a pour longtemps encore place sur la terre pour eux et pour nous.



Atoll formé par des madrépores. (P. 383, col. 1.)

Si nous voulons nous rendre compte de l'immensité de leurs travaux, nous n'avons qu'à les comparer avec les nôtres. Jetons à la mer, par la pensée bien entendu, toutes les constructions que l'homme a édifiées dans les cinq parties du monde : villes ensevelies sous la lave, villes mortes, villes vivantes, avec leurs palais, leurs maisons, leurs temples; ajoutons-y les monuments de l'Inde, les pyramides de l'Égypte, tout cela ne formerait qu'une masse insignifiante auprès de l'œuvre des chétifs polypes. Que de ruines il nous faudrait entasser pour avoir une faible idée de leurs constructions impérissables!

Dans cette lutte du travail, c'est la faiblesse aveugle qui l'emporte sur la science et le génie.

Mme Gustave Demoulin.



« C'est trouvé! » cria le colonel. (P. 386, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XXIII

M. Sandwich a une idée très-heureuse. — Le vieux Cob, en personne, vient dans les bureaux de l'*Investigateur universel* pour se plaindre des gens qui prétendent l'enterrer tout vivant.

« Il y a un point, dit M. Sandwich en se renversant dans son fauteuil, que M. Browdie a laissé dans l'ombre et que je n'ai pas traité dans mon article.

— Quel point? demanda le colonel, avec l'empressement d'un homme qui se noie et qui se raccroche à toutes les branches.

— Ces individus, reprit M. Sandwich, prétendent être sûrs que le vieux Cob est mort.

— Il l'est! répondit étourdiment le colonel.

— Il l'est pour vous, c'est possible; mais eux, ils n'ont pas de preuves authentiques. Celui de la bande qui a raconté tout cela à M. Browdie dit qu'ils songent à faire constater l'absence, à mettre des annonces dans les journaux et je ne sais quoi encore. Comme ils ne sont sûrs de rien pour le moment, on pourrait leur jouer un assez joli petit tour pour les dérouter, et même... et même...

— Et même? demanda le colonel, avec des yeux qui lui sortaient de la tête.

— Et même pour les mener tout droit à Chicago.

— Dites, dites, bégaya le colonel, mon cher Sandwich, parlez vite, je vous en supplie. »

« Imbécile! » pensa irrévérencieusement M. Sandwich; et il dit tout haut, avec l'hésitation et la modestie d'un petit esprit qui ose suggérer une idée à un grand génie : « Supposez que demain matin, un gentleman..... quel âge avait M. Cob?

— Soixante-cinq ans environ.

— Supposez qu'un gentleman de soixante-cinq ans environ vienne demander M. Sandwich. Supposez que ce gentleman de soixante-cinq ans environ présente à Ruben une carte où on lise en toutes lettres le nom de C. Cob. Supposez que ce gentleman se plaigne amèrement d'être enterré tout vif par un journaliste à court de nouvelles. Supposez qu'il se moque des niais du Vieux-Monde qui croient encore aux oncles d'Amérique, ou bien supposez qu'il parle en termes obscurs, parce qu'il est très-irrité, d'un testament qu'il a fait autrefois, et qu'il vient de révoquer, en présence de l'avidité et de la sottise de ses prétendus héritiers. Supposez qu'il regrette sincèrement d'être forcé de quitter New-York pour courir à ses affaires, parce qu'il se serait fait un devoir d'aller au débarcadère des transatlantiques pour leur souhaiter la bienvenue et sécher leurs larmes en leur montrant qu'il est encore vert et vigoureux malgré ses soixante-cinq ans.

— Je commence à comprendre, je comprends,

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, et 369.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

s'écria le colonel avec une figure radieuse, bravo! Sandwich! bravo! mon garçon, c'est une fameuse caboche que vous avez là sur les épaules. »

M. Sandwich, sans se laisser griser par les éloges du colonel, reprit modestement : « Comme M. C. Cob est un gentleman bien élevé et qui pratique le pardon des injures, il s'excuse donc de partir pour Chicago où l'appellent ses affaires.

— Ça, c'est trouvé! » cria le colonel, et il continua avec une volubilité extraordinaire : « C'est ce que j'appelle une belle rentrée de pique! Sandwich, mon garçon, votre main. Vous rendez des points au gentleman inconnu qui a inventé l'art de saler les cochons. »

Toujours humble, malgré l'insigne honneur que lui avait fait le colonel en lui tendant la main, M. Sandwich continua. « M. Cob les invite, pour peu qu'ils désirent faire sa connaissance, à venir le trouver à Chicago, où il les attend tous les jours de deux à quatre, à *Myers-House*. Nos individus, aussitôt débarqués sont la risée de New-York, qui connaît par l'*Investigateur* l'immense mystification dont ils ont été victimes. On les accueille aux cris de : Vive Cob! à bas Charlier! Ils ne se tiennent pas pour battus, soit! ils envoient un télégramme à M. Cob, Chicago, *Myers-House*. M. Cob, qui a filé sur Chicago aussitôt après sa visite à M. Sandwich, leur répond qu'il les attend. Ils veulent en avoir le cœur net : ils partent pour Chicago et courent à *Myers-House*, où le *steward* leur présente les excuses de M. Cob, qui les attend telle rue, tel numéro, en plein quartier allemand! et alors!... »

Le colonel commenta le point d'exclamation de M. Sandwich par un geste d'une atroce énergie, et les deux coquins se regardèrent, en riant d'un rire silencieux.

Ce fut M. Sandwich qui rompit le premier le silence : « Revenons, dit-il, sur le détail de notre plan. Connaissez-vous quelque honnête compagnon qui voulût se charger, moyennant finance, bien entendu, du rôle de C. Cob? »

Le colonel fit un signe de tête affirmatif, il pensait au capitaine Monroë.

« Très-bien, poursuivit M. Sandwich. Ce quelqu'un imite-t-il facilement l'écriture des autres gentlemen?

— Pas lui, mais un de ses amis, » répondit prestement le colonel. Le capitaine lui avait parlé d'un Chinois très-lettré, qui parlait et écrivait l'anglais, et imitait à ravir l'écriture des autres gentlemen. « Seulement, continua le colonel, je ne comprends pas...

— Comme M. Cob ne trouvera pas M. Sandwich, il tiendra à protester par écrit; pour cela, il demandera une feuille de papier à M. Ruben. M. Ruben lui donnera une feuille de papier semblable à celle-ci que vous allez emporter pour l'ami de votre ami. M. Cob gribouillera n'importe quoi, en tournant le dos à M. Ruben, qui s'occupe beaucoup plus du poêle que des visiteurs. M. Cob glissera sous enveloppe la lettre toute préparée, et nous ne manquerons pas de l'afficher dans notre cadre de la salle de rédaction.

— C'est que, objecta le colonel, je n'ai pas une seule ligne de la main du vrai M. Cob.

— Moi, j'en ai une, répartit M. Sandwich; j'ai trouvé cela dans un lot de vieux papiers, et je l'ai mis de côté. C'est toujours une chose intéressante que la signature d'un millionnaire.

— Et la carte de visite?

— Cela s'imprime en une minute, répondit M. Sandwich, en penchant la tête pour indiquer du bout de son menton le sous-sol où travaillaient les imprimeurs. Je bâclerai cela quand tout mon monde sera parti. Nous joindrons la carte à la lettre derrière le grillage. Tout New-York voudra voir cela, et M. Ruben sera enchanté de se donner de l'importance en racontant la visite du vieux gentleman irascible. Les gens du *Coyote* viendront aussi, n'en doutez pas! »

Là-dessus, ces deux messieurs recommencèrent à rire, et le colonel donna deux ou trois bonnes tapes dans le dos de M. Sandwich, qui les reçut avec la plus profonde gratitude.

Le lendemain, la visite de M. Cob se fit un peu attendre. Le capitaine Monroë qui avait encore quelques *greenbacks* avait reçu le colonel comme un chien et lui avait déclaré qu'il ne travaillerait pas de trois jours. A force d'instances, le colonel obtint cependant une petite concession. Le capitaine Monroë descendit de son grabat, mit ses souliers en pantoufles, sans relever le quartier, et alla frapper à la porte d'un taudis situé sur le même palier que le sien, et il mit le colonel en rapport avec un de ses amis. Cet ami, qui était son ancien figurant de théâtre, accepta avec enthousiasme le rôle de millionnaire; tenté par la perspective : 1° de se rappeler son ancien métier; 2° de participer à un mauvais tour; 3° d'être vêtu en gentleman; 4° de sentir quelque monnaie dans ses poches de gentleman; 5° d'aller faire une petite promenade à Chicago, aux frais du colonel.

Ce gentleman présenta le colonel à son ami Ah Hûn, le Chinois calligraphe, qui se mit à l'œuvre sans désemparer.

Vers les deux heures de l'après-midi, M. Ruben reçut la visite d'un vieux gentleman très-original et très-irascible, qui ne parlait rien moins que de rouer de coups M. Sandwich. M. Ruben regretta très-vivement et très-sincèrement que M. Sandwich fut hors de la portée du rotin formidable que brandissait le vieux gentleman.

Quand le gentleman déclina ses noms et qualités, M. Ruben fut pris d'un tremblement respectueux, comme s'il se trouvait en présence du veau d'or. Il n'avait pas besoin de la carte du gentleman pour se souvenir de son nom. Dieu merci! l'aventure était assez extraordinaire; mais le gentleman tint à lui

remettre sa carte. Ensuite le gentleman consentit à s'approcher du poêle, que M. Ruben bourra à son intention. Le gentleman n'était pas fier du tout pour un millionnaire : il raconta ses petites affaires à M. Ruben, qui pouffa de rire à l'idée de la déception des autres, qui arrivaient de par là-bas ! Décidément M. Sandwich ne rentrait pas, le gentleman ne pouvait pas attendre plus longtemps ; il demanda du papier, une plume et de l'encre ; M. Ruben l'introduisit respectueusement dans le sanctuaire de M. Sandwich, espérant toujours que l'éditeur arriverait à temps pour recevoir sa volée de coups de rotin.

Pendant que M. Cob écrivait en faisant grincer sa plume, M. Ruben retourna charger son poêle. M. Cob qui riait sous cape derrière les casiers du bureau, tira de sa poche le chef-d'œuvre de Ah Hùn, et le tendit à M. Ruben, avec recommandation expresse de ne pas l'oublier.

Il n'y avait pas de danger que M. Ruben l'oubliât ! Aussitôt que M. Cob eut le dos tourné, M. Ruben essaya de décoller l'enveloppe fraîchement collée ; mais il fut bien désappointé : l'enveloppe était déjà sèche, comme si elle avait été collée depuis plusieurs heures. M. Ruben grogna contre ces coquins de papetiers, avec leurs inventions de gommes qui sèchent tout de suite.


Il regarda Alfanègre entre les deux yeux. (P. 390, col. 1.)

Il avait bien tort de grogner, car si la lettre eût été moins bien collée, il l'aurait ouverte pour la lire, et M. Sandwich l'aurait surpris dans cette occupation. M. Sandwich avait passé tout son temps dans l'imprimerie à guetter M. Cob ; et il commençait à désespérer d'avoir sa lettre à temps pour l'imprimer tout au long dans le numéro du lendemain.

Il arracha la lettre des mains de M. Ruben et se renferma dans son cabinet pour la lire.

« Pas mal, mon cher associé, pas mal ! dit-il à plusieurs reprises en approuvant de la tête ; vous êtes complice d'un faux, savez-vous ! » M. Sandwich avait réfléchi depuis la veille, et ses réflexions lui faisaient voir tout en rose : le nuage sinistre de la faillite ne planant plus sur sa tête, il n'était plus le chien tremblant que le colonel tenait en laisse, il était bel et bien son complice ; il ne ménagerait ni ses peines ni ses soins pour faire aboutir le projet du colonel, mais avec l'arrière-pensée et la certitude d'avoir sa part du butin.

Pour rendre la lettre plus menaçante et d'un plus sûr effet, le colonel y avait introduit des allusions mystérieuses à une malle que le vieux Cob avait eu la malice de laisser traîner exprès pour attraper les curieux et se donner de son vivant la comédie qui se joue après la mort de tous ceux qui laissent de grands héritages !

Au sortir des bureaux du journal, le pseudo-Cob n'eut rien de plus pressé que de quitter sa perruque blanche, et de faire disparaître le bouquet de poils noirs qu'il s'était collé au menton sur les indications du colonel. Ensuite il s'offrit un dîner très-confortable et prit le bac qui conduit les voyageurs de l'autre côté de l'Hudson à la gare du Grand-Central ! Arrivé à Chicago, il retint un appartement à *Myers-House*, et commença à fréquenter les brasseries allemandes, à l'heure où les ouvriers sortent des fabriques. L'irritation était grande dans le monde allemand de Chicago contre les Français qui osaient se défendre après tant de défaites, non plus dans l'espoir de triompher à la fin ou d'obtenir de meilleures conditions, mais uniquement pour retenir les pauvres Allemands loin de leur pays et de leurs familles et pour leur tuer le plus de monde possible !

Le seul nom de Paris suscitait des vociférations et des trépignements de rage. C'est au milieu d'un auditoire si bien préparé que le pseudo-Cob déclamait avec la facilité d'élocution et l'emphase d'un ancien acteur contre la France, contre les Français, surtout contre Paris et les Parisiens. Alors les buveurs de bière entonnaient des chansons en l'honneur de la grande patrie allemande et s'exhortaient à l'aimer toujours ! toujours ! à la défendre toujours ! toujours ! Les plus exaltés montaient sur les tables et choquaient leurs verres jusqu'à les briser. A leur tour, ils improvisaient des discours véhéments, auxquels l'assemblée tout entière répondait par le fameux mot *capout !* qui avait passé l'Atlantique avec les récits des reporters américains.

Quand l'ancien acteur vit que l'exaltation était à son comble, il annonça l'arrivée prochaine d'une bande d'étrangers maudits. Ces étrangers maudits,

non contents d'avoir tué des blessés allemands, venaient dans l'espérance de voler un héritage considérable.

« C'est vrai ! c'est vrai ! » dirent quelques fortes têtes qui dévoraient les journaux et qui avaient lu la lettre de M. Cob, reproduite partout, à titre de curiosité. Alors les gens calmes eux-mêmes hochèrent la tête et se demandèrent si l'on permettrait cela ; à quoi les buveurs entreprenants répondaient qu'on ne le permettrait pas. Il y avait là des gens à tête carrée qui fermaient les poings sans rien dire, et d'autres qui caressaient dans la poche de leur paletot la crosse d'un revolver ou le manche d'un *bowie knife*.

A New-York, l'élément germanique n'étant pas en force ne formait pas des projets si sanguinaires; mais les misérables assassins des prisonniers allemands pouvaient s'attendre à un formidable charivari quand ils mettraient le pied sur les dalles du quai. Selon la judicieuse observation de M. Sandwich, il fallait craindre la police, sans quoi ces étrangers odieux et ridicules auraient couru grand risque de faire un plongeon dans l'Hudson. En attendant, à New-York comme à Chicago, on tenait des meetings où les gens modérés ne conservaient pas longtemps la parole, quand ils étaient assez osés pour prêcher la prudence. On les huait d'importance ; c'étaient comme des répétitions préparatoires de la grande cérémonie.

Le colonel Blotter avait quitté Bentham-Hotel, par raison d'économie ; car il avait fait de grandes dépenses ; il prévoyait qu'il en avait d'autres à faire. Il avait éclipsé sa grandeur entre les murs d'un hotel de quatrième ordre, mal hanté et mal famé, où il se sentait plus à l'aise. En attendant l'arrivée du *Coyote*, il passait sa vie dans le quartier allemand et ne manquait pas un meeting.

Le capitaine Monroë dépensait ses derniers *greenbacks* en whisky et en opium. Comme c'était un homme sûr et sans scrupules, le colonel, au moment de livrer la grande bataille, le surveillait avec inquiétude, attendant qu'il fût au bout de son argent.

M. Sandwich demeurait silencieusement tapi dans sa toile d'araignée, surveillant le colonel aussi soigneusement que le colonel surveillait le capitaine Monroë. Cependant les visiteurs affluaient dans la salle de rédaction de l'*Investigateur;* M. Ruben était devenu un personnage populaire. Parmi les visiteurs quelques-uns avaient connu autrefois le vieux Cob ; tous le reconnaissaient à la description de M. Ruben. Un sceptique ayant demandé si le vieux monsieur excentrique avait bien une cicatrice au front et une phalange de moins à l'annulaire de la main gauche, M. Ruben affirma que c'était tout à fait cela, quoique l'acteur n'eût quitté ni son chapeau, ni le gant de la main gauche. Il n'avait déganté que sa main droite pour écrire. M. Ruben tenait pour certain qu'il avait vu le millionnaire en personne, il importait à sa popularité qu'il en fût certain ; il l'avait trop nettement affirmé dès le début pour confesser platement qu'il lui venait des doutes. D'ailleurs la carte de M. Cob n'était-elle pas là pour faire foi de sa visite ? et l'écriture de M. Cob n'avait-elle pas été reconnue du premier coup par le directeur d'une des banques les plus importantes de New-York ?

La vérité vraie, c'est qu'un individu qui n'était directeur d'aucune banque, voulant se faire passer pour un des familiers du millionnaire, avait dit à M. Ruben : « Le vieil original ! c'est bien son écriture. J'ai reçu bien des lettres de lui, c'est bien comme cela qu'il barrait ses *t* et qu'il bouclait ses *l*. » Le témoignage d'un inconnu est de peu de poids, l'inconnu fût-il vêtu comme un prince. Voilà pourquoi M. Ruben avait transformé l'inconnu en un directeur de banque.

On commença dans les lieux publics, et même dans les familles à engager des paris sur l'issue probable de l'affaire Cob-Charlier. Forkham lui-même, enfoncé jusque par-dessus la tête dans ses affaires de *drygoods*, entendit parler de cette histoire et se demanda à quoi pensaient King et Triquet de s'être embarqués là-dedans.

La police finit par s'inquiéter de cette étrange affaire, et prit secrètement des précautions pour protéger les passagers du *Coyote*, menacés d'une exécution sommaire.



XXIV

Vers la fin de la traversée. — La loterie.

Un humoriste américain d'un esprit très-original, M. Mark Twain, s'est amusé dans un de ses livres à faire le portrait, ou plutôt la caricature du loup des prairies, vulgairement nommé *Coyote*. Selon M. Mark Twain, le *Coyote*, qui subit de longs jeûnes, est maigre comme un vélocipède, rapide comme une locomotive, vorace au point d'absorber de la nitroglycérine sans en être incommodé, et effronté au point d'en redemander.

Vers la fin de sa course, le transatlantique qui avait emprunté son nom à cet intéressant carnassier semblait vouloir lutter avec lui de rapidité et de voracité, en approchant du but, et semblait pris de la même frénésie que les chevaux de course à l'approche du poteau fatal ; ses nombreuses fournaises dévoraient le charbon avec un redoublement

de gloutonnerie, et rugissaient de colère quand les hommes aux bras nus et au front ruisselant de sueur ne les servaient pas assez vite; les chaudières grondaient et sifflaient, l'arbre de couche gémissait, et ses gémissements de géant terrassé jetaient l'épouvante dans l'âme des passagers novices. Quant à l'hélice elle se démenait avec une rapidité vertigineuse et folle. Parfois le mouvement de tangage s'accentuait, le *Coyote*, en redescendant une des grandes lames qui le forçaient à prendre son élan, plongeait de tout son avant dans les profondes vallées de l'océan, l'arrière se soulevait, l'hélice sortait de l'eau, un sourd grondement se faisait entendre, et un tremblement de fièvre agitait le *Coyote* jusque dans ses dernières profondeurs.

Alors miss Mac-Bokum et toutes les autres victimes du mal de mer bénissaient la Providence qui, bien sûr, allait terminer tous leurs maux par la catastrophe finale. M. Jourdy faisait ses préparatifs pour décamper sans perdre de temps, aussitôt que l'on aurait stoppé; et tout en faisant ses préparatifs, M. Jourdy repassait son plan en détail afin de ne pas hésiter et de ne pas perdre une minute. M. Alfanègre (de l'Ardèche) menait une vie errante et agitée, agitée par le remords, agitée par la crainte, agitée par les secousses du *Coyote*. Aussi M. Alfanègre (de l'Ardèche) s'accrochait-il en désespéré à toutes les balustrades, à toutes les rampes d'escaliers, à tous les objets solides et résistants, à tous les passagers, à tous les matelots qui lui tombaient sous la main, quand il lui fallait franchir l'espace qui séparait une balustrade d'une autre. Semblable à un gros pirate embusqué le long de la côte, il sautait lourdement sur le premier passager que sa mauvaise fortune attirait dans ses eaux, jetait le grapin sur lui et se faisait remorquer jusqu'au port le plus voisin.


Alfanègre menait une vie agitée. (P. 389, col. 1.)

Quand le remorqueur était morose ou impatient, il se débarrassait sans cérémonie du seigneur Alfanègre, et le seigneur Alfanègre tournoyait sur lui-même, à la grande joie des passagers de seconde classe qui ne se gênaient pas pour faire un peu de gymnastique à ses dépens et se le renvoyaient comme un ballon en lui donnant de bonnes poussées.

Quand le remorqueur était d'un caractère jovial et facétieux, il ne manquait pas de lui dire : « Et les requins ?... » ou bien encore : « Et cette fameuse recette contre le rhume de cerveau ?... »

M. Alfanègre (de l'Ardèche) était devenu légendaire à la façon de M. de la Palisse pour avoir deux fois ouvert la bouche mal à propos.

La première fois, il avait parlé au milieu d'une

huée universelle de requins qui devaient infester les parages de Terre-Neuve. La seconde fois, l'esprit troublé par une libation furtive, il avait interrompu un passager à barbe noire, qui avait fait naufrage l'année précédente avec la *Ville-de-Montpellier*, et qui racontait les angoisses qu'il avait éprouvées quand il attendait du secours, accroché à une épave.

« Monsieur, dit Alfanègre, en le regardant avec admiration, vous avez dû être bien mouillé! »

L'auditoire, à cette question saugrenue, poussa des hurlements de joie. Seul, l'homme à la barbe noire conserva son sérieux. Il regarda fixement M. Alfanègre (de l'Ardèche) entre les deux yeux pour savoir si ce monsieur était un mauvais plaisant ou un niais. Ayant reconnu l'homme aux requins, il lui répondit avec une gravité imperturbable.

« Mon Dieu, monsieur, pas autant qu'on pourrait le croire à première vue!

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutia Alfanègre au comble de la confusion.

— La question n'a rien de déplacé, reprit l'homme à la barbe noire, en adressant un signe d'intelligence à l'auditoire : on me l'a adressée déjà bien des fois. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est le changement qui s'est produit dans ma constitution et dans mon tempérament depuis que j'ai macéré treize heures de suite dans l'eau glacée. J'étais sujet depuis l'enfance à un rhume de cerveau qui ne me laissait de repos ni jour ni nuit. Depuis mon plongeon, le rhume de cerveau a complétement disparu. Les médecins m'ont dit que c'était un effet de l'homœopathie, mais qu'ils ne recommanderaient pas ce remède-là à un malade sans bien connaître sa constitution. Ainsi, mon gros père, vous ferez bien de consulter le médecin de votre famille avant de tâter de mon remède, si toutefois l'idée vous en venait. »

Le récit de cette aventure avait tenu tout l'équipage en joie, il avait guéri radicalement quelques victimes du mal de mer, et avait notablement adouci les souffrances de plusieurs autres.

Exilé de sa cabine par la terreur superstitieuse que lui causait M. Jourdy, et en l'absence de M. Jourdy, la valise de cuir qui contenait les engins de police et les mandats d'amener, bafoué par les matelots, vilipendé par les passagers, n'osant plus se reconforter d'une seule petite goutte d'eau de vie, de peur de laisser échapper quelque nouvelle sottise ou de révéler ses secrets, M. Alfanègre (de l'Ardèche) était en proie à toutes les tortures qui forcent le Juif errant à marcher toujours, ne fût-ce que pour changer de place. De plus, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour être un vrai scélérat; ce n'était qu'un coquin, et un coquin bourrelé de remords. Vingt fois, pour diminuer le poids du fardeau qui écrasait son âme, il avait formé le projet de tout avouer. Mais le moyen de faire une confession sérieuse sur le planché mobile d'un bateau qui oscille comme une balançoire, avec la perspective de piquer une tête, au moment le plus pathétique, dans le gilet de son interlocuteur!

MM. King et Triquet avaient tout à fait l'air d'être chez eux; cela n'avait rien de bien surprenant, puisqu'ils étaient voyageurs par tempérament et par profession.

Mais ce qui était surprenant, c'était de voir le calme et la tranquillité de l'oncle Placide. Évidemment il était né voyageur, et sa timidité seule l'avait empêché de suivre sa vocation. Cette traversée, qui l'avait si fort agité, quand il y songeait par avance, au Havre, dans sa chambre d'hôtel, ne lui paraissait plus qu'une simple promenade très-intéressante et très-instructive. Il quitterait le *Coyote* avec regret, d'abord, parce qu'il y avait tout de suite pris ses habitudes, et qu'il était toujours dur pour lui de renoncer à une habitude prise. On lui eût proposé de faire le tour du monde, qu'il eût accepté sans hésitation, à une condition cependant. Il aurait volontiers fait le tour du monde avec les compagnons qui l'entouraient, avec Émile, bien entendu, avec M[lle] Marthe qui avait pris son cœur, avec le capitaine qui était un homme instruit des choses de la mer, et avec le diplomate autrichien qui était grand voyageur et savait observer; involontairement l'oncle Placide le considérait comme un volume du *Tour du Monde*, toujours ouvert au bon endroit, toujours intéressant et toujours instructif. MM. King et Triquet et M[me] de Randal auraient complété l'équipage.

Le matin du neuvième jour, le capitaine dit, à déjeuner : « Avant la fin du jour nous rencontrerons le pilote qui doit nous diriger pour entrer dans la baie de New-York. Les amateurs pourront, selon l'usage, organiser une loterie.

— Quelle loterie? demanda M[me] de Randal.

— Il y a, répondit le capitaine, vingt-quatre pilotes qui font à tour de rôle le service de la baie de New-York. Les passagers ont l'habitude de se partager les vingt-quatre numéros. Celui qui a entre les mains le numéro peint sur la voile du pilote empoche les enjeux, ce n'est pas bien compliqué. »

Si M[lle] Marthe n'avait pas été si absorbée par ses idées de petite fille, elle aurait accueilli l'explication du capitaine avec des transports de joie et n'aurait pas manqué de demander un numéro. Mais M[lle] Marthe avait perdu sa vivacité et son entrain. Sans doute elle était bien heureuse d'aller retrouver son papa, de voir un pays nouveau pour elle et de constater de ses propres yeux s'il était vrai qu'à Chicago on vous changeait une maison de place, comme on ferait un simple déménagement à Paris ou à Rouen, mais...

Mais elle éprouvait un réel chagrin de se séparer de ses bons amis, membres comme elle de la Société des Braves Gens. Ils allaient parcourir toute l'Amérique, et maintenant elle savait combien c'était grand l'Amérique; ils avaient promis, il est vrai,

à Mme de Randal de passer quelques jours à Chicago, mais après ces quelques jours ils repartiraient et l'on ne se reverrait plus; car ils retourneraient en Europe, et sa famille à elle allait se fixer pour longtemps, pour toujours peut-être, en Amérique. Elle n'épouserait pas Émile, elle l'avait décidé depuis qu'elle le savait millionnaire, mais du moins elle n'épouserait jamais un Américain, c'était bien décidé aussi.

Comme Marthe gardait le silence, ce fut madame la princesse qui demanda un numéro, pour elle et pour madame la cadette.

« Ma chère, dit-elle à son acolyte, c'est très à la mode de parier. Aux courses du bois de Boulogne et de Chantilly, on parie toujours. Et puis, si l'on gagnait le gros lot, que de jolies choses on pourrait acheter dans les magasins de New-York. On dit qu'ils sont très-bien assortis. »

En chuchotant à l'oreille de la cadette, ces paroles, qui dénotent un goût précoce pour les pompes mondaines et les séductions de la toilette, madame la princesse lance un regard dédaigneux sur Émile et sur l'oncle Placide qui ont le mauvais goût d'aimer la géographie et les petites filles sans tournure et sans esprit, et sont d'une nature trop peu raffinée et trop peu aristocratique pour comprendre l'effet d'une robe bien ajustée et d'un ruban mis à sa place.

Les voyageurs de seconde classe n'ont pas manqué d'organiser, eux aussi, une loterie.

Après le déjeuner, on commença déjà à tirer des lorgnettes et à exhiber des longues-vues pour explorer l'horizon.

Une voile!

C'est bien une voile, mais on ne distingue pas encore le numéro. Les passagers fashionables gardent le silence, ou du moins se contentent d'échanger des remarques à demi-voix et des sourires. Les voyageurs non fashionables rient tout haut et crient peut-être un peu plus fort qu'il n'est nécessaire. Mais, que voulez-vous? la terre n'est pas loin, le voyage touche à sa fin, on est porté à se réjouir. D'ailleurs quelques-uns de ces voyageurs obscurs ont fait un petit tour à la buvette, pour prendre des forces, afin de supporter plus patiemment les langueurs de l'attente. Ces philosophes pratiques ont formé d'ailleurs le projet de retourner au *bar* après le tirage de la loterie, soit pour célébrer leur victoire, soit pour se consoler de leur défaite.

« Numéro onze! » crie une voix éclatante qui part des hauteurs de la passerelle.

Tout le monde crie : « Numéro onze? » sur le ton de l'interrogation ; on est impatient de voir quel est l'heureux mortel qui a mis la main sur le numéro onze et quelle figure il fait en ce moment? Les gens moroses s'apprêtaient à le trouver « poseur » s'il fait le modeste, et insolent s'il laisse éclater sa joie. Les gens qui ont l'esprit bien fait s'apprêtent à lui sourire et à le féliciter. Pour ces braves gens-là, après le plaisir de gagner, qui est le plaisir suprême, il y a encore le plaisir de regarder celui qui a gagné, lequel plaisir n'est pas à dédaigner non plus.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

LES ÉTATS-UNIS

La Grande République — grande parce que les autres sont mineures — ne s'est pas mise en frais de façade. Bien qu'on ne puisse le ranger parmi ces peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, Jonathan a un passé de trop fraîche date pour posséder un art personnel. Qu'une école de peinture lui manque, on s'en aperçoit de reste dans la salle où sont exposés ses frottis, dont l'aspect vous donne électriquement l'envie de regarder ailleurs. A part deux ou trois études consciencieuses, ce sont pochades d'atelier dont le maître est absent, ébauches de rapin médiocrement doué, qu'on peut ajourner sans injustice au jour où il aura appris à voir et ressenti l'influence du rayon de lumière. Mais, pour ne parler que de l'architecture, Jonathan est encore à l'âge où l'on défriche et où l'on plante; il bâtira plus tard. La locomotion rapide, le camp volant, le pied-en-l'air, voilà aujourd'hui ses conditions d'existence. Il met au besoin ses édifices sur des roulettes, ainsi que cela s'est fait maintes fois à Chicago. Son esthétique au maillot se contente aisément de casernes industrielles. Pourvu que le drapeau de l'Union flotte sur le faîte, peu lui importe si l'azur en est sali par la fumée des fabriques, dont les bouffées interceptent la lueur mobile des trente-huit étoiles.

Aussi ne faut-il pas s'étonner lorsque, parcourant l'avenue où chaque peuple a écrit en marbre, en grès, en brique, en bois ou en plâtre, ses traditions, sa vie domestique, son histoire et son génie, on se heurte à cette façade qui, malgré la décoration bariolée d'écussons et de panonceaux, rappelle de très-près une station quelconque de nos chemins de fer de banlieue. Tel est l'idéal d'un peuple qui marche. Embarquons-nous!..

Volontiers, nous prendrions place dans ce wagon Pullmann, qui roulera dans quelques semaines sur les chemins de fer de Toscane. Soyons humbles! Ce wagon est la revanche, la revanche éclatante de l'Amérique sur notre banlieue parisienne, voire sur les artères maîtresses de notre réseau ferré. A la bonne heure! Aux États-Unis, le wagon, c'est la maison roulante, le salon, le cabinet de lecture, le corridor, la toilette, le lit, la table. Le voyageur est un homme qui boit, qui mange, qui se lève, qui dort; un être qui, pour se déplacer sans se mouvoir,

n'en reste pas moins soumis aux besoins physiologiques, et qui, en payant le prix du transport, ne compte point abandonner dans le marché ses aises et son plaisir. Nous voilà loin de certains pays où le wagon est une caque et le voyageur un hareng. Il est vrai que, malgré le nombre de ses chemins de fer, le Yankee est encore souvent obligé de quitter le confortable wagon et de se calfeutrer dans une diligence ; mais là encore, à défaut de bien-être, il



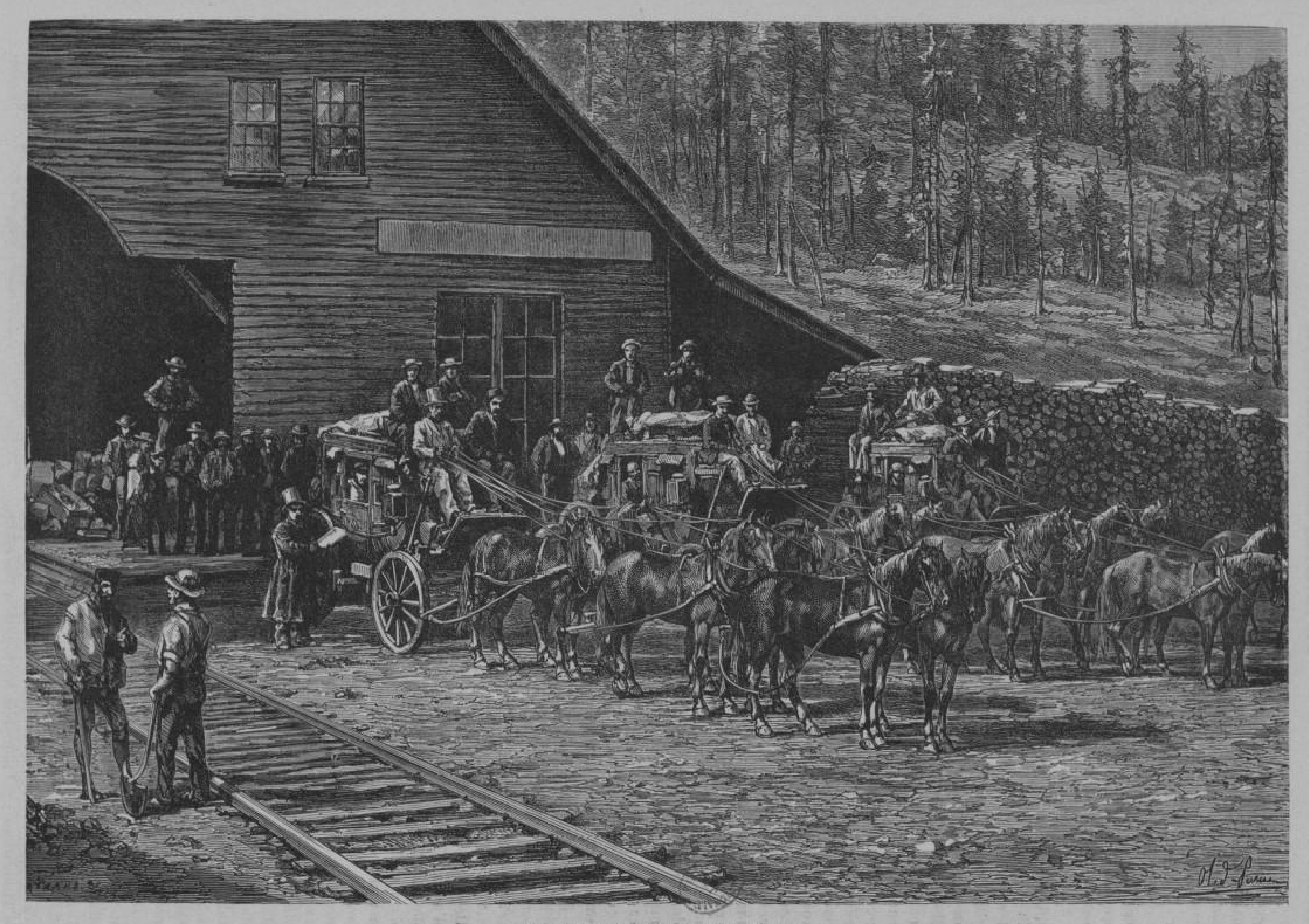
Transport d'une maison à travers Chicago. (P. 391, col. 2.)

trouve une rapidité d'allures qui éclipse tous nos coches anciens et modernes, et c'est entraîné par le galop vertigineux de six chevaux, qu'il se lance à travers les immenses plaines du Far West.

J'allais m'égarer au milieu d'un charivari de pianos, d'orgues, de fourneaux de cuisine, de cloches, de cors et de cornets, quand j'avisai l'appareil employé par le bureau météorologique américain pour publier ses prédictions. Il se compose d'un cadre de 1 mètre de haut et de 50 centimètres de large, dans lequel se trouvent suspendus un baromètre anéroïde, un thermomètre sec, un thermomètre humide, et plusieurs index de nature à représenter graphiquement l'ensemble des télégrammes expédiés par le bureau, ainsi que les divers éléments météorologiques observés à la station pendant la journée précédente. Un appareil de ce genre est exposé dans les moindres communes des États-Unis, sans qu'aucun abonnement leur soit imposé par le gouvernement fédéral.

Un peu plus loin se trouve la tour mobile Davis, qu'emploient les États-Unis et la Russie pour l'arpentage et le service de la guerre. C'est une colonne de cuivre, de 15 à 35 mètres de hauteur, couronnée par une plate-forme accessible au moyen d'une échelle de cordes. Des câbles la dressent et la maintiennent sur le sol pendant l'observation. Le poids total de la tour, du wagon sur lequel on la transporte, et des accessoires, est de 1174 kilogrammes pour une tour de 15 mètres, et de 2652 kilogrammes pour une tour de 35 mètres.

Cette tour m'aide à m'orienter. A droite, à gauche, on n'aperçoit que des arcades béantes de mâchoires. Partout des dents, des dents encore. Les dents pavent de leur émail brillant le fond des vitrines, où des feuilles d'or sont disposées en rosace. Les dentistes américains ont fait merveille : ils ont



Diligences américaines (P. 392, col. 1.)

groupé là tous les matériaux d'une cathédrale macabre. Le ciment lui-même n'y manque pas. Cependant je ne suis pas cerné de toutes parts : j'aperçois une éclaircie du côté des produits alimentaires, et je m'y précipite.

Dans cette région, l'on note avec plaisir des biscuits appétissants d'Albany, des conserves magnifiques de fruits et de légumes faites à Philadelphie, et des tabacs de Jersey City.

Mais c'est dans l'industrie du fer et de l'acier que l'Américain triomphe. Je ne veux pas parler de la carabine Sharps, du fusil Remington, de toutes les variétés de machines à coudre, rivalisant entre elles de « silence » et de « rapidité » ; de la « seule machine de confiance à peler les pommes », etc.... Mais qu'on jette un coup d'œil seulement dans le pavillon des machines agricoles; qu'on voie ces charrues monosocs et polysocs (il ne faut pas être puriste, en Amérique ; c'est le pays du néologisme effréné et de l'huile « cosmolubrique », ainsi nommée parce qu'elle lubrifie les aciers et les cuirs) ; qu'on voie ces charrues fouilleuses ou « sous-soleuses », ces herses articulées, ces semoirs, ces « arracheurs », ces distributeurs d'engrais, ces houes, ces brise-mottes, ces faucheuses, faneuses, moissonneuses, ces râteaux à cheval, ces tarares, ces cribles, ces moulins à vent, et des fourches, des fourches, des fourches.... Ah ! j'ai bien peur que toutes nos machines agricoles en France n'aient à passer sous ces fourches-là !...

On a beaucoup parlé de la puissance de l'outillage américain; on l'a beaucoup vanté, et à juste titre.

Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Je m'en tiendrai à une petite machine qui nous est plus familière : je veux parler des montres. Depuis la guerre de sécession principalement, avant d'avoir défriché tout entier le sol qu'il occupe, — dont le tiers environ, on le sait aujourd'hui, est d'une aridité irrémédiable, — l'Américain du Nord a voulu devenir manufacturier et s'émanciper du joug industriel de la vieille Europe. Le chiffre de nos exportations aux États-Unis est en effet, depuis 1859, resté stationnaire ; il tend même à décroître sous l'influence des tarifs protecteurs et d'un excès de production qui écarte nos produits. C'est ainsi que, du premier rang qu'ils occupaient en 1849 sur le tableau de notre commerce extérieur, les États-Unis sont passés peu à peu au cinquième; après l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie. Ce que nous disons pour les produits français en particulier est également vrai pour les produits manufacturés des autres pays; mais voici qu'une industrie qui était restée jusqu'ici le monopole de certains cantons limités de l'Europe occidentale, Neuchâtel, Genève, la Chaux-de-Fonds, Morat, Schaffouse, Val de Saint-Imier, Besançon, Bienne, Saint-Nicolas d'Alihermont..., l'industrie horlogère a été établie sur une large base en Amérique et a pris depuis dix ans au Massachusetts un développement inespéré.

En 1854, fut fondée aux États-Unis, à Boston, la première fabrique de montres. Elle ne fabriquait à l'origine que les ébauches et les finissages ; les autres parties, assortiment, balanciers, pierres, etc., étaient tirées de la Suisse. Cette fabrique tomba en 1856. Quelques années plus tard, une nouvelle compagnie fut formée à Waltham (Massachusetts), au capital primitif de 200 000 piastres. Ce capital a été considérablement augmenté depuis : il s'élevait en 1876 à 9 millions de francs. La Waltham fait toute la montre, depuis la première vis jusqu'à la boîte et aux cadrans. Elle n'est plus tributaire de la Suisse pour aucune partie. Elle fabrique 250 montres par jour, et le prix de revient de chaque mouvement est si bas, que la fabrication européenne, qui a des frais et des droits d'entrée à payer, s'élevant ensemble de 25 à 30 pour 100, ne peut soutenir la concurrence. Une autre raison, plus importante encore, explique la prospérité de la fabrication américaine : son outillage fabrique si régulièrement, avec une précision si minutieuse, que toutes les pièces peuvent être changées sans qu'il soit nécessaire de changer en même temps la pièce adhérente. C'est ce qu'on appelle le « système américain de fabrication horlogère ».

L'Amérique n'égale pas encore l'Europe pour les pièces soignées; mais la montre ordinaire américaine est meilleure que la montre suisse. En 1860, les fabriques ne produisaient que 15 000 montres; en 1863, 100 000. En 1876, elles en fabriquaient 250 000.

Jusqu'en 1872, malgré le développement de l'industrie américaine, le nombre de montres suisses expédiées aux États-Unis n'a cessé de s'accroître. Il atteignait en 1872 son maximum : 366 000 ! Depuis lors ce chiffre a rapidement décru. En 1876, la Suisse constatait sur ses expéditions un déficit de 300 000 montres !

Non-seulement les Américains règnent aujourd'hui en maîtres sur leur marché, mais déjà ils ont envahi les Indes, l'Australie, enfin l'Europe.

En Angleterre, ils vendent annuellement de 20 à 30 000 montres. La montre américaine commence à chasser d'Angleterre la montre suisse et même la montre anglaise.

Le secret de cette puissance est dans un seul mot : aux États-Unis, tout se fait à la machine; en Suisse, tout se fait à la main. Les 40,000 ouvriers horlogers qu'il y a en Suisse seulement produisent quatre fois moins que l'outillage américain.

Ce sont ces questions industrielles qu'il faut étudier pour admirer les progrès réels faits dans l'exposition des États-Unis.

PAUL PELET.

GRANDCŒUR [1]

XV

Parrain et filleul.

Le petit manoir de Croas-ar-Bleun a repris son aspect habituel. Les fenêtres si tristement closes pendant la campagne du capitaine brillent joyeusement sous le soleil, le va-et-vient du ménage a recommencé. On ne voit plus Mère Annette tristement assise sur le seuil en compagnie de Camarade, Mère Annette est à son fourneau, à ses marchés et Camarade marche sur les pas de son maître qui a repris son doux métier de flâneur. A part je ne sais quel petit malaise dans la démarche, qui révèle que son pied gauche n'a pas repris toute son ancienne élasticité, le capitaine semble redevenu le même. Une grande barbe brune mêlée de fils d'argent accompagne des favoris un peu plus blancs peut-être mais aussi fournis que par le passé.

Il se dirige vers la jetée, aux mêmes heures qu'autrefois, il rend les mêmes visites à la *Salamandre*, sa vie est redevenue exactement ce qu'elle était, et cependant Mère Annette branle la tête quand des gens peu clairvoyants lui font compliment sur la bonne mine de son maître. Mais elle est discrète, elle ne livre pas à tout venant ses impressions, et ce n'est qu'au vieux recteur qu'elle a dit une fois :

« Non, non, Monsieur n'est pas le même, Monsieur a vieilli et Monsieur s'ennuie. »

Et bien que Mère Annette n'ait pas fait un cours de philosophie, elle a mis le doigt sur la plaie. C'est en effet l'ennui qui s'est abattu sur le capitaine comme sur une proie. Attristé par les malheurs de son pays, arrivé à cette phase absolument décroissante, où nulle autre aurore que celle de l'éternité, ne peut se lever sur la vie, il ne sait plus trouver le même charme à son absolue solitude. Il cherche machinalement un regard pour son regard, un écho pour sa parole, un bras pour sa marche qui n'est plus aussi assurée. Cette vieillesse morne qui se dresse devant ses yeux lui cause une sorte d'effroi.

L'égalité de son humeur se ressent de l'état de malaise de son esprit. Son baromètre est bien souvent à la tempête, il brusque volontiers tout le monde et se montre d'une irritabilité telle que les enfants de Loguellou ont oublié le chemin de Croas-ar-Bleun, où résonne la voix du capitaine, bien autrement terrible que la voix grondeuse de Mère Annette et où ils ne trouvent plus l'indulgence passée pour leurs petites escapades.

Ce fut avec autant de surprise que d'irritation que le capitaine, qui bâillait à son balcon, une radieuse après-midi du mois de juillet, aperçut une bande d'enfants qui semblaient prendre d'assaut la *Salamandre*. Les uns couraient sur le pont, les autres faisaient de la gymnastique aux cordages, une vraie prise de possession.

« Ah ! les petits sacripants, cria le capitaine, ils profitent du moment où il n'y a personne à bord pour faire des leurs, ils vont me payer cela. »

Et enfonçant son chapeau sur sa tête, saisissant son grand bâton de promenade, il s'élança vers le bourg. Il marchait à si grands pas, qu'il atteignit la place en une minute; il était tellement aveuglé par la colère, qu'il ne vit pas son matelot qui, accompagné d'un homme habillé en bourgeois, lui faisait des signes d'apaisement. Ce n'étaient pas en effet les enfants du bourg qui se livraient à leurs ébats sur la *Salamandre*, c'était une douzaine de collégiens dont le maître était évidemment l'homme qui s'entretenait avec Marc. Il y avait néanmoins quelques élèves de Tonton Joachim dans la bande, et ceux-là, rien qu'en apercevant la grande ombre du capitaine se dessiner sur la place blanche, rien qu'en voyant son allure et son bâton, jugèrent prudent de s'éclipser.

Les autres les imitèrent sur un mot d'ordre secret sans doute, et tous s'envolèrent comme une volée d'oiseaux effarouchés. Les derniers petits paysans se voyant menacés d'être atteints par le capitaine se glissèrent comme des serpents le long de la jetée et tombèrent dans les petites barques qui flottaient en cet endroit.

Le capitaine ne trouva absolument que deux personnages sur lesquels il put faire immédiatement retomber sa colère, l'un qui se balançait sur un cordage tendu en travers du grand mât et du beaupré, était hors de son atteinte; mais l'autre à demi couché sur le gouvernail, et plus occupé à considérer ce qui se passait au fond de la mer transparente que ce qui se passait autour de lui, était tout à fait à sa portée. En même temps que le bâton du capitaine s'appuyait rudement sur son dos, une voix formidable s'écria:

« Dis donc, gamin, avec quelle permission viens-tu faire ta sieste dans mon bateau ? »

La caresse et l'accent étaient également rudes, et d'ailleurs l'enfant contemplait, il ne dormait pas.

« Qui ose me frapper? » cria une voix claire, et le petit rêveur bondissant sur ses pieds se détourna vivement et regarda en face son agresseur.

« Capitaine !

— Grandcœur ! »

Et Alban, car c'était lui, en uniforme de lycéen, sauta au cou du capitaine dont les yeux s'étaient mis à papillotter étrangement.

Ceux qui avaient suivi du regard le capitaine en quête d'une vengeance ne devaient y rien comprendre.

« Enfin je te tiens, dit le capitaine, en serrant son ancien petit compagnon sur sa large poitrine; enfin te voilà ! »

1. Suite et fin. — Voy. p. 234, 250, 267, 283, 299, 314, 330, 347, 362, et 378.

Il le laissa retomber, mais lui prit le bras.

« Tu sais que je ne te lâche plus, dit-il, et que tu vas m'écrire sur-le-champ ton nom et ton adresse. Tonnerre! comment as-tu pu partir sans me laisser cela ?

— On ne pense pas à tout, capitaine, et, je puis le dire, ma mère m'enlevait.

— Ah ! ta mère, c'est vrai, tu as ta mère. Est-ce qu'elle a reçu ma lettre ?

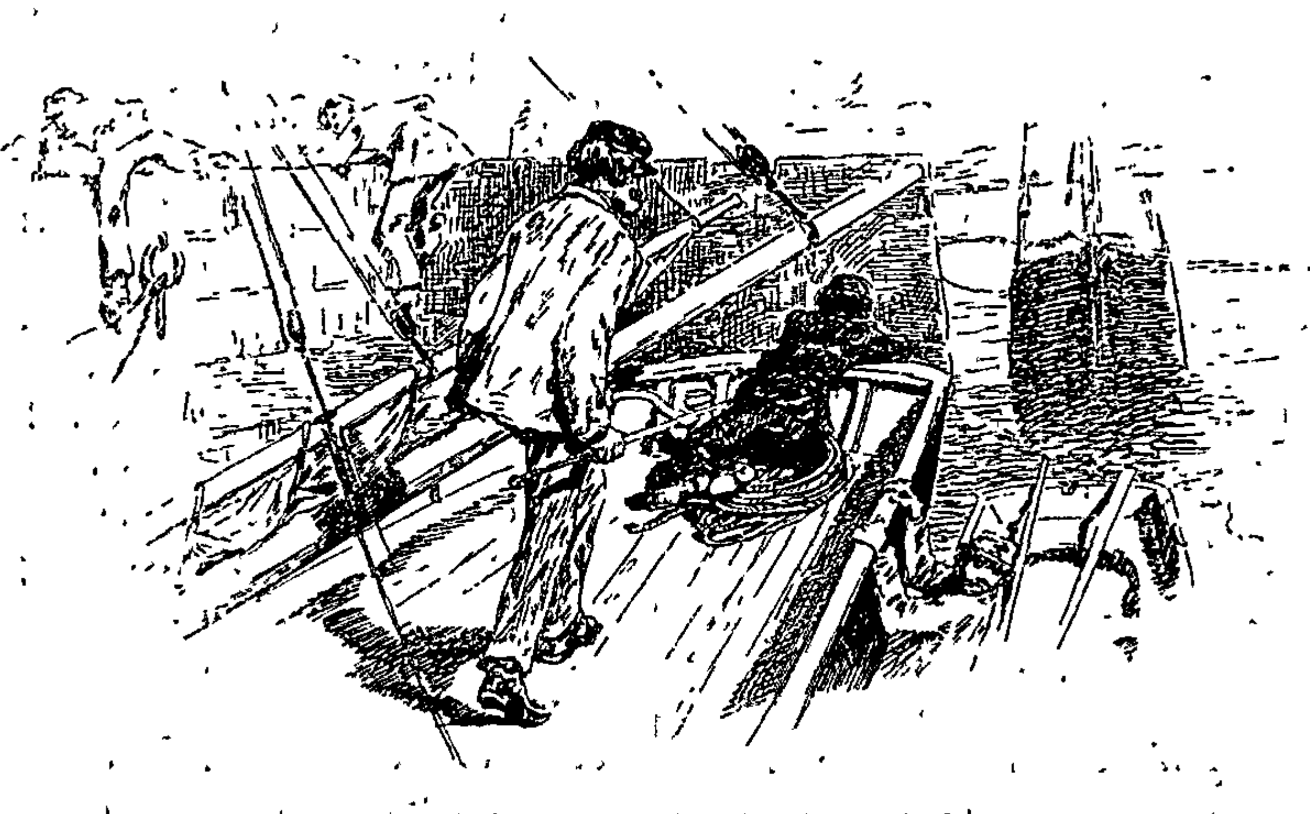
— Mais oui, mais si mal signée, qu'il n'y a pas eu moyen de savoir votre nom à vous non plus. On aurait dit que cela était écrit avec la pointe d'une épée. Comme elle sera contente d'apprendre que je vous ai rencontré, je ne manquerai pas de le lui écrire.

— Tu es retourné au collége, et ces enfants-là sont sans doute tes condisciples ?

— Oui, capitaine.

— Et comment diable vous trouvez-vous ici?

— Nous avions deux jours de congé, beaucoup sont allés chez leurs parents, mais beaucoup aussi sont restés au lycée. Un de nos camarades, dont le père est commandant de l'*Astrée*, a proposé au proviseur de nous faire passer une journée à son bord.



L'autre était à sa portée. (P. 395, col. 2.)

— Fort bien. Ce monsieur, qui vient à nous, c'est le maître d'étude, sans doute ?

— Oui, Monsieur, un bon garçon, auquel on fait bien de la misère, allez, le maître d'étude des grands. »

Comme il prononçait ces paroles, le maître d'étude abordait le capitaine, le chapeau à la main, et commençait une série d'excuses sur l'indiscrétion tout à fait involontaire, commise par les collégiens qui avaient été entraînés par les enfants du bourg.

« Assez, Monsieur, assez, dit le capitaine en l'interrompant, ils sont pardonnés; je leur livre mon bateau pour faire de la gymnastique tant qu'ils voudront. Je suis, comme vous l'avez vu, très-féroce sur la discipline, mais en demeurant l'homme le plus disposé à laisser s'amuser des enfants. Restez-vous quelque temps à Loguellou ? »

Le maître tira une grosse montre d'argent de son gousset, et répondit :

« Le bateau passera dans une demi-heure, Monsieur.

— Diable, c'est bref, cependant je puis mener se rafraîchir chez moi, avec votre permission, mon jeune ami que voici.

— Monsieur, répondit le maître d'étude avec embarras, j'ai défense de quitter ces messieurs.

— Emmenez les tous, parbleu, et venez vous-même. »

Le jeune homme s'inclina.

« Ce serait avec infiniment de plaisir, Monsieur, mais l'invitation n'a pas été prévue par le proviseur et je ne puis changer un iota à mon itinéraire.

— Allons donc c'est pis que sur un vaisseau de haut bord. Jamais je ne croirai que vous ne me laisserez pas emmener chez moi, là, tout près, à ce grand pavillon qui reluit là-bas sous le soleil, mon ancien frère d'armes que voici.

— Monsieur, la défense est formelle, à moins que des parents......

— Parents ! mais nous le sommes, nous sommes du même sang, je vous l'affirme, n'est-ce pas mon filleul.

— Oui, mon parrain.

— S'il y a parenté, fût-ce celle-là, je n'ai rien à dire à Monsieur. Qu'il rejoigne la division à temps, voilà tout.

— Soyez tranquille, je vous le reconduirai, » dit gaiement le capitaine.

Et saluant le maître d'études, il marcha légèrement vers Croas-ar-Bleun, la main droite appuyée sur l'épaule d'Alban.

Alban tout, à la joie et à l'imprévu de la rencontre, n'avait guère pris garde au pays habité par le capitaine, et toute son attention se concentrait sur le récit qu'il lui faisait.

Rien ne développe la saine et bonne camaraderie comme une campagne faite sous le même drapeau, et Alban écoutait avec un intérêt palpitant les renseignements que lui donnait le capitaine, qui avant de partir s'était donné le temps de les prendre.

Tout à coup il leva les yeux et s'arrêta brusquement. Le manoir de Croas-ar-Bleun était devant lui, Mère Annette se tenait debout sur le seuil, et Camarade, gravement assis, agitait sa longue queue en signe de la satisfaction qu'il éprouvait de revoir son maître.

« Il t'est entré du sable dans les yeux, demanda avec intérêt le capitaine, voyant son petit compagnon se frotter vivement les paupières.

— Non, mais il me semble que je dors et que par suite je rêve, » dit Alban.

Et se dérobant à l'étreinte du capitaine il ajouta : « Le nom de ce manoir, s'il vous plaît ?

— Croas-ar-Bleun, mon petit, ce qui signifie : la Croix des fleurs. »

Alban devint très-rouge, puis très-pâle.

« Vous êtes le capitaine Jean Kerallain.

— En chair et en os. Ne le savais-tu pas ?

— Non. On vous appelait Grandcœur.

— C'était mon nom de guerre, pas autre chose. Voilà, nous ne sommes pas bavards comme les femmes, nous, et nous bivouaquons ensemble sans nous embarrasser de notre état civil. Mère Annette, j'ai retrouvé mon petit compagnon d'armes, voilà celui qui m'a sauvé de la mort, ni plus ni moins, et d'une mort tout à fait stupide. »

Mère Annette s'avança et adressa un grand bonjour à Alban qu'elle ne reconnut pas. Il avait grandi et tellement bruni dans sa campagne, qu'il eût été méconnaissable même par des yeux plus pénétrants.

« Allons sers-nous un goûter soigné, reprit le capitaine ; entre donc, petit, tu es chez toi à Croas-ar-Bleun, chez toi, entends-tu, et depuis mon arrivée je m'ennuyais de ne pas t'y voir. »

Mais Alban reculait au lieu d'avancer.

« Capitaine, vous êtes bien bon, dit-il en hésitant, mais si j'entrais je craindrais de me mettre en retard.

— On t'a donné une demi-heure et il y a dix minutes de cela, entre, te dis-je.

— Je vous ai vu, j'ai vu votre maison, cela me suffit.

— Mais cela ne me suffit pas, à moi, s'écria le capitaine avec colère, je te dis que tu boiras à ma santé, chez moi, et que tu y reviendras, tonnerre, à un titre ou à un autre. »

Et le capitaine se mit en devoir de le faire rentrer chez lui, en le poussant par les épaules.

« Capitaine, de grâce, cria Alban.

— Tu entreras. Mère Annette, mon meilleur vin de Chypre et des figues toutes fraîches cueillies. Marche donc, petit. »

Alban fit un effort et se dégagea.

« Capitaine, savez-vous mon nom, à moi ? s'écria-t-il.

— Ton nom ? ma foi, je n'ai pas encore eu le temps de m'en inquiéter. Dis-le vite et que ça finisse.

— Je m'appelle Alban Jean Moranville. »

Les bras du capitaine retombèrent inertes le long de son corps.

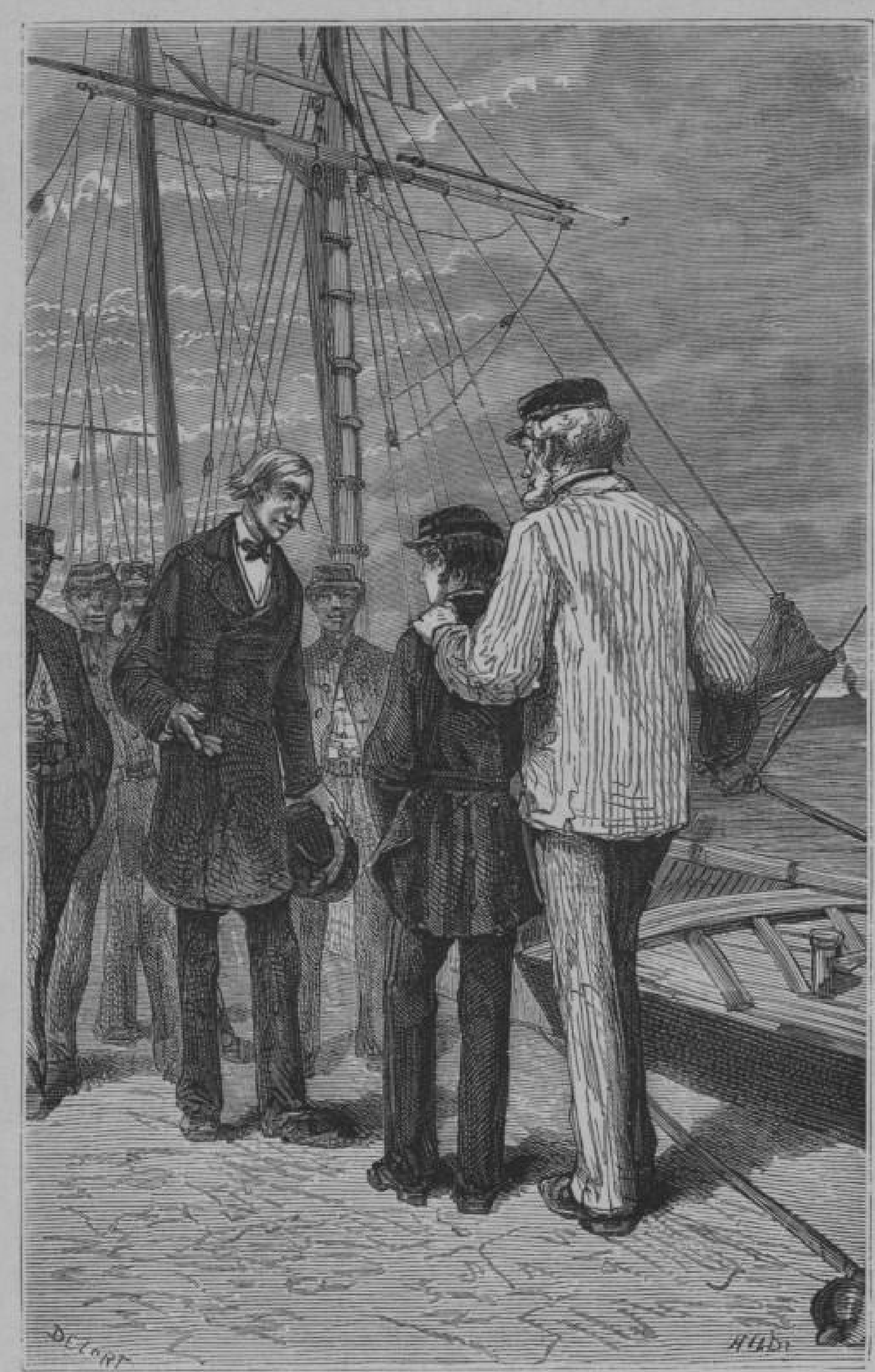
« Parent du commissaire, bégaya-t-il.

— Son fils !

— Son fils !

— Oui, son fils, qui n'a pas lieu de rougir du nom qu'il porte et qui ne peut entrer dans une maison dont la porte s'est fermée devant sa mère. Capitaine, je vous aime bien, mais vous le comprenez, je ne puis entrer chez vous. »

Il s'approcha du capitaine terrifié par cette révélation si parfaitement imprévue, serra fortement



Le maître d'étude abordait le capitaine. (P. 396, col. 1.)

une de ses mains entre les siennes et se détournant marcha vers Loguellou.

Mais il n'était pas arrivé à la barrière qui fermait l'allée que le capitaine, se précipitant sur ses pas, le saisit impétueusement entre ses bras.

« Reste, dit-il, reste, nous ne pouvons nous séparer ainsi. Ah! j'aurais dû me douter qu'il y avait de mon sang dans tes veines. Sais-tu que je t'aime comme si tu étais mon fils, et que je puis faire de toi mon héritier. Ne parlons pas de ta mère, ne rallumons pas les vieilles querelles. Tu m'as sauvé la vie, tu es le petit-fils de ma sœur, viens chez moi.

— Impossible!

— Pourquoi?

— Ce serait d'un mauvais fils. Si vous me séparez de ma mère, toute entente est impossible entre nous. »

Le capitaine dévorait des yeux cette chère petite figure qu'il avait vue si souvent à son chevet de souffrance et qui s'empreignait en ce moment d'une énergie pleine de douleur.

Il leva machinalement les yeux, deux ou trois soupirs rauques sortirent de sa poitrine, il ouvrit et referma plusieurs fois ses mains puissantes, par le geste qu'il aurait fait pour étouffer un serpent, et d'une voix altérée, mais très-douce, il dit;

« Je pardonne tout, viens. »

Il reprit le bras d'Alban qui ne se sentait pas de joie, et qui se laissa volontiers entraîner.

Mère Annette, pour laquelle cette pantomime aussi étrange qu'expressive, était demeurée un mystère, furetait par la salle à manger, elle ne savait pas trop pourquoi, quand ils y entrèrent.

« Mère Annette, écoute bien les toasts que je vais porter, » dit le capitaine avec une émotion dans laquelle la joie commençait à dominer la souffrance causée par l'agonie de la passion sur laquelle il mettait le pied.

Il fit sauter le bouchon du flacon, remplit les deux petits verres d'une liqueur dorée, et levant son verre:

« A la réconciliation, » dit-il.

Et il but. Puis le levant de nouveau:

« A mon héritier. »

Et son verre alla heurter bruyamment celui d'Alban. Puis se tournant vers la vieille femme stupéfaite:

« As-tu compris? demanda-t-il.

— Seigneur non, Monsieur, je n'y comprends rien.

— Alors vous ne me reconnaissez pas, Mère Annette, » dit Alban, en se campant devant elle.

Mère Annette plaça une de ses mains en abat-jour et, saisie tout à coup par un vague et émouvant souvenir, elle regarda son maître en pâlissant.

« Eh bien oui, le fils de Marie. On dirait que tu ne l'as jamais vu.

— Une fois seulement, une fois, s'écria mère Annette, en joignant les mains. C'est bien vous, Monsieur, qui m'avez ramassé au coin de l'auberge du Coq chantant.

— Je sais que je vous ai tendu la main pour vous relever, et que c'est grâce à cela que ma mère a pu vous rencontrer.

— C'est lui, c'est bien lui, s'exclama Mère Annette en tirant fièvreusement sur les barbes de sa coiffe, comme ça grandit vite les enfants, et... et...

— Et comme ça tourne vite les vieilles girouettes, acheva le capitaine en tournant gaiement la tête de droite à gauche. Mais, ajouta-t-il, n'est-ce point ton maître d'études qui accourt pour te chercher sans doute. Si tu le plantais là, lui et son escouade. Tu t'en irais demain, je te ferais reconduire et j'écrirais au proviseur.

— Et la discipline, mon parrain, et la discipline? Non, non, il faut que j'aille rejoindre mes camarades, mais, puisque vous le permettez, je reviendrai.

— Parbleu si tu reviendras! Je vais te faire préparer une chambre, et j'obtiendrai de ta mère que tu viennes passer les vacances avec moi.

— Et elle? dit Alban.

— Ah oui, elle! Nous nous arrangerons, nous nous arrangerons. Tu vas lui écrire, à ta mère, tu vas lui conter notre odyssée qui se termine ma foi de la manière la plus inattendue. Dis-lui bien que je lui pardonne...... et que je la prie de me pardonner. Je ne suis pas grand clerc, sans cela je lui écrirais moi-même. Tu seras notre intermédiaire en ceci comme en autre chose. Dis-lui que son vieil ours d'oncle l'attend, qu'il n'a point changé, qu'il est bourru en diable, mais content au fond d'en avoir fini avec ses rancunes pendables. Dis-lui ce que tu voudras, que je suis un chenapan, un.....

— Je lui dirai que vous méritez bien votre surnom de Grandcœur.

— Ajoute qu'elle a un fils digne d'être mon filleul. »

Sur cet échange d'affectueuses paroles, ils se séparèrent, le capitaine serra Alban dans ses bras, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue.

Il revint vers la maison en se frottant les mains de joie.

« Quelle aventure, quelle aventure, dit-il à Mère Annette, qui attendait d'être confirmée dans une aussi incroyable nouvelle: cet enfant qui me manquait est positivement de mon sang, de ma famille. Tonnerre, on boira ce soir de l'Armagnac à Croas-ar-Bleun, l'espadon et le drapeau ne seront pas jetés à la mer. Le vieux Grandcœur a un héritier. »

ÉPILOGUE

La réconciliation est un fait accompli. On a tué le veau gras à Croas-ar-Bleun, l'enfant prodigue y est revenue. Le jour béni du retour, le capitaine a réuni à sa table tous ses amis sans oublier la vieille

marquise de Kernigal, qui s'est consolée de son échec diplomatique en reconnaissant qu'il n'a rien moins fallu que des incidents tout à fait providentiels pour opérer un rapprochement et faire fondre les rancunes de son voisin, comme fond la neige sous le soleil d'avril. Aussi personne plus qu'elle n'a applaudi avec émotion lorsque le capitaine Jean a imaginé de placer sur l'épaule d'Alban, qui n'a pas fléchi sous le poids, le fameux estoc, la relique de famille. Cet acte équivalait à une prise de possession; et, en effet, le manoir de Croas-ar-Bleun est à cette heure débordant de vie. Le capitaine promène par la main deux jolies petites filles blondes, qui lui tiendront compagnie quand Alban sera entré à l'école spéciale où son oncle le place et qui le mènera droit à Saint-Cyr ; et on aperçoit à travers les vitres des larges fenêtres non plus seulement le visage ridé et content de Mère Annette, mais un doux visage de femme reposé et heureux.

De la guerre est née cette paix si désirée et si désirable que rien ne semble devoir troubler jusqu'au jour où le capitaine Jean Kérallain rendra à Dieu son âme vaillante et son grand cœur.

Mlle Zenaïde Fleuriot.



LA SARBACANE

Il y a quelques années, Oncle Tobie n'a pas craint d'apprendre aux jeunes enfants comment on se faisait des sarbacanes dans nos pays civilisés, et il ne pouvait le faire autrement, puisque dans nos pays la nature ne nous a point donné les végétaux privilégiés qui permettent aux sauvages de l'Amérique du Sud de se composer des armes si parfaites, qu'on ne comprend que difficilement comment, sans outils pour ainsi dire, ils les amènent à une telle perfection. C'est que la nature a fait la moitié de la besogne.

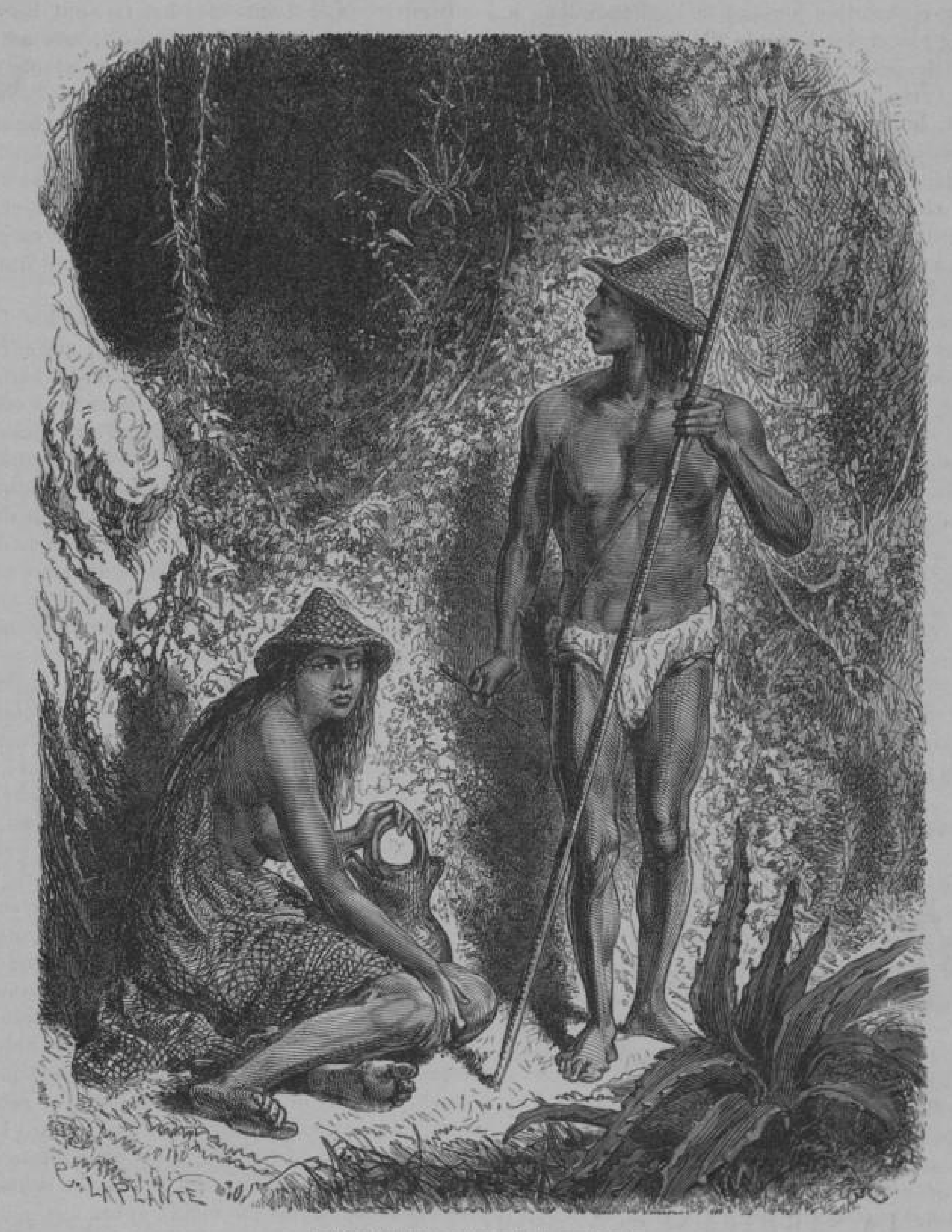
Les Indiens dont nous voulons parler habitent aux environs de Sainte-Marthe. Ce sont les descendants des invincibles Taïrouas, qui pouvaient mettre sous les armes cinquante mille combattants et cultivaient la Sierra sur la partie tempérée de ses versants. Ce sont de beaux types, quoique se rapprochant un peu de celui des Kalmouks; les hommes et les femmes marchent presque sans vêtements, la tête couverte d'un chapeau conique qu'ils savent tresser, et, quand ils viennent en ville, ils s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe de laine ou de coton dont une partie est drapée autour des reins.

Bons chasseurs, ces descendants des Taïrouas refusent d'employer les armes à feu, qui effrayent le gibier; ils préfèrent la *bodoquera* ou sarbacane, qui tue sans bruit. Ils lui donnent près de 3 mètres de long et la fabriquent avec la tige d'un palmier *macana*, au tronc grêle, aux fibres noires et dures. Quand on pense qu'il n'a pour l'œuvre qu'il médite que de la patience et du silex, on est en admiration devant ce que peut l'homme. Il insère d'abord en ligne droite, à peu de distance les uns des autres, des silex taillés en forme de coins; frappant tour à tour avec une autre pierre sur chaque pierre, il finit par faire éclater la tige dans toute sa longueur.

Cela fait, au moyen d'un autre silex taillé en biseau, il détache peu à peu les fibres centrales, de manière à ébaucher dans toute la longueur de la tige de macana un canal étroit et uniforme. Mais ce n'est pas tout; avec une pierre arrondie et du sable, il façonne ce canal, lui donne une section régulière, il conserve soigneusement les irrégularités de la fente, et, quand les deux pièces sont rapportées l'une contre l'autre, on voit, à leur centre, la section d'un tube parfait. Il reste alors toute la partie extérieure à façonner : une liane tendue s'enroule en spirale régulière au dehors, les interstices se bouchent avec de la cire, le tout s'enjolive d'ornements. Quelle patience! Il ne faut pas moins d'un mois de travail constant pour achever une bodoquera. Mais quel renom acquiert le sauvage par son arme! Comme il sait en utiliser même les défauts!

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à mesure que la civilisation pénètre chez ces tribus, les sauvages deviennent de moins en moins aptes aux œuvres de patience. Pourquoi? Les Indiens un peu civilisés que l'on voit dans la ville de Sainte-Marthe ne font déjà plus leurs armes de chasse; ils achètent leurs bodoqueras des tribus encore sauvages de leur nation. Sur les bords de l'Orénoque, les tribus ne font pas leurs bodoqueras de la même façon; elles emploient des joncs (arundinées) dont les entre-nœuds ont de 3 à 4 mètres, et elles trouvent ainsi des armes à moitié faites qu'elles n'ont qu'à approprier.

Si l'Indien veut prendre en vie un animal, un oiseau de moyenne taille, il emploiera comme projectile une boulette de terre glaise desséchée; il ajuste, souffle brusquement, mais avec force, et l'oiseau, atteint à la tête, tombe étourdi. Pas de bruit qui effraye les autres; il peut atteindre toute la troupe sans que la mort du premier l'effarouche. Mais s'il s'attaque au chevreuil, au pécari, au tapir ou au tigre, le Taïroua placera dans sa bodoquera une petite flèche en bambou dont la pointe, durcie au feu, est enduite de *curare*, tandis que l'autre extrémité est garnie de coton ou de duvet du *ceiba* (bombax). Tous ces grands animaux d'ailleurs ne se chassent qu'à l'affût; il connaît les endroits où ils ont coutume d'aller boire, il s'en approche, s'y blottit, les attend et à travers le branchage les frappe. La moindre piqûre d'une flèche enduite de curare cause rapidement la mort de l'aninal touché. Ils ne tombent pas sur-le-champ, mais le sauvage suit leur piste et non loin de là il les trouve. Un tigre frappé meurt au bout de huit à dix minutes; il a le temps de faire ainsi pas mal de chemin.



Indien Taïroua armé de la sarbacane.

H. DE LA BLANCHÈRE.





Madame la princesse fit une demi-révérence. (P. 402, col. 2)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XXV

Les numéros gagnants. — M. Barley. — Pat. — Mlle Marthe bouleverse toutes les idées de miss Mac-Bokum.

Dans la haute société, le gagnant est un gentleman vêtu de noir, avec une cravate blanche qui l'étrangle un peu ; ce ne peut-être qu'un révérend ou un homme de loi. Le gentleman vêtu de noir empoche les enjeux d'un air lugubre et boutonne son pardessus noir jusqu'au cou.

« Qui est-ce? demandent quelques passagers curieux.

— C'est un M. Barley, répondent quelques passagers obligeants.

— D'où est-il? Que fait-il? Que vend-il? Qui est-ce qui connaît la couleur de ses paroles? Est-il marié? veuf? célibataire? Que va-t-il faire des dollars qu'il vient d'empocher? »

Personne absolument n'est en mesure de répondre à ce déluge de questions; car personne ne connaît la couleur des paroles de M. Barley.

M. Barley est un homme réservé ; par caractère d'abord, par profession ensuite. M. Barley est homme de loi ; ses clients lui confient sans hésiter les secrets les plus importants; ils savent que M. Barley, de peur de trop parler, ne parle pas du tout. M. Barley est cet avocat de la Nouvelle-Orléans, chez qui le vieux Cob a déposé un des exemplaires de son testament. Comme le testament est sous enveloppe, M. Barley n'en connaît pas le contenu; si le vieux Cob, au lieu de lui remettre le testament sous enveloppe, l'avait simplement plié en quatre, avec prière de ne pas le lire, M. Barley ne l'aurait pas lu. Parmi les trente mille hommes de loi qui font le plus bel ornement de la société américaine, on pourrait peut-être en trouver quelques-uns qui fussent aussi discrets que M. Barley, mais à coup sûr pas un seul qui le fût davantage.

Tout ce que M. Barley savait, c'est que le vieux Cob lui avait laissé par écrit les instructions suivantes : « Dans deux ans et deux jours, si vous n'avez pas reçu contre-ordre dans l'intervalle, vous ouvrirez l'enveloppe et vous publierez le contenu de mon testament. »

M. Barley s'était incliné silencieusement, et l'affaire s'était terminée là.

Mais si M. Barley était muet, il n'était pas sourd ; et s'il n'était pas positivement un aimable compagnon, ce n'était pas un sauvage non plus. Il ne recherchait point la société, mais il ne la fuyait pas non plus; pendant tout le temps de la traversée, il avait promené ses secrets, de sa cabine au grand salon, du salon sur le pont, et du pont à la salle à manger; et tout en promenant ses secrets, il avait

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 286, 305, 321, 337, 353, 363 et 385.

2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

pénétré, sans le chercher et sans le vouloir, dans les secrets des autres.

Plusieurs fois, devant lui, on avait parlé de l'affaire qui amenait Émile et son oncle en Amérique. Jamais il n'avait sourcillé, jamais il ne lui était venu à l'idée de dire : « Messieurs, je suis votre homme, car j'ai un des exemplaires du testament. » Pourquoi aurait-il dit cela? puisqu'il avait pour instruction de n'ouvrir l'enveloppe qu'au bout de deux ans et deux jours? Seulement, plus d'une fois il examina Émile à la dérobée, et chercha dans ses traits quelque chose qui lui rappelât ceux du vieux grand-oncle Cob.

Vingt fois par jour MM. King et Triquet, l'oncle Placide et Émile le coudoyaient sans se douter que ce fût là le Barley de la Nouvelle-Orléans, dont ils avaient le nom et l'adresse dans leurs papiers. Cet homme discret, en donnant son nom pour qu'il parût sur la liste du bord, avait omis à dessein d'indiquer sa profession et le lieu de sa résidence.

M. Barley avait pris le *Coyote* à Plymouth, après un séjour de trois semaines en Angleterre, où il était venu pour affaires; il s'arrêterait une quinzaine de jours à New-York et il regagnerait la Nouvelle-Orléans. C'était la première fois de sa vie que M. Barley faisait une aussi longue escapade; et quoiqu'il eût un clerc de confiance, il n'était pas sans inquiétude sur ce qui pouvait se passer pendant son absence. Le clerc était vieux, expérimenté, honnête, et par-dessus le marché presque aussi mystérieux que son patron; mais enfin ce n'était qu'un clerc. M. Barley pensait qu'il n'est rien de tel au monde que l'œil du maître quand le moment serait venu.

Dans la société inférieure, le gagnant est un Irlandais qui, sans nulle vergogne, témoigne sa joie par de prodigieuses cabrioles. Tout le monde l'aime pour sa bonhomie et pour sa gaieté; les enfants eux-mêmes l'appellent familièrement Pat. Si Pat voulait écouter les conseils de la plus vulgaire prudence, Pat emploierait son gain à acheter des bottes et un paletot; car ses bottes sont décousues, comme celles de M. Jourdy, et son paletot ressemble beaucoup à une vieille couverture. Si Pat avait connu les secrètes pensées de M. Jourdy et qu'il eût voulu combler les vœux de celui que l'on appelait familièrement le Calender borgne, il eût conservé précieusement son petit magot, afin que M. Jourdy pût l'escamoter et l'envoyer rejoindre celui de M. Alfanègre (de l'Ardèche).

Mais Pat n'écouta point les conseils de la prudence et, s'il eût connu les vœux secrets du Calender borgne, il aurait mis deux fois plus d'ardeur à prendre le parti auquel il s'arrêta : ce fut de boire le magot en compagnie de ses amis, autant dire en compagnie de tous les voyageurs de seconde classe. Ces messieurs montrèrent un louable empressement à rattraper ce qu'ils purent de leur argent, sous forme de whisky. Seuls MM. Jourdy et Alfanègre se tinrent à l'écart. M. Jourdy s'abstint par principe, M. Alfanègre par couardise.

Madame la princesse furieuse de n'avoir rien gagné, regardait M. Barley avec des yeux remplis d'indignation.

Un jeune Belge, de l'âge d'Émile à peu près, qui s'en allait à New-York comme commis de vente dans une maison de Broadway, avait été vivement frappé de l'élégance de Mlle de Randal l'aînée. Pendant toute la traversée, il avait médité de lui adresser un compliment, sans trouver jamais de formule qui sentît son gentleman et son fils de famille. Mais il avait fait en l'honneur de madame la princesse une grande exhibition de linge fin, sous forme de faux-cols qui lui fauchaient les oreilles, de manchettes qui lui cachaient les mains jusqu'aux ongles, et de jabots bombés qui lui donnaient l'air d'un dindon satisfait de sa personne.

Quand il vit le désappointement de madame la princesse, il pensa que le moment était venu. Souffrir d'un même malheur, n'est-ce pas comme si l'on avait été présentés l'un à l'autre par un ami commun.

« Savez-vous! mademoiselle, dit-il en ricanant pour cacher son embarras, ce n'est pas lui qui aurait dû gagner, c'est vous, parce que, hem! comme cela, je me consolerais joliment d'avoir perdu, oh oui! je puis même dire que je « m'en battrais l'œil! »

Ayant terminé par cette élégante expression, qui prouvait son intime connaissance de la belle langue française, ce petit compliment plein de sel et d'atticisme, le jouvenceau recommença à ricaner. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, en rentrant ses joues dans son faux-col et en cachant ses mains au fond de ses manchettes.

L'encens, on peut le dire sans crainte de médire, était de l'espèce la plus commune et la plus grossière, et le thuriféraire était abominablement grotesque. Mais, après tout, l'encens est toujours de l'encens et un thuriféraire est un thuriféraire.

Madame la princesse, un peu déconcertée d'abord de l'audace de cet intrus, rougit jusqu'à la racine des cheveux; ensuite elle fit entendre un très-joli petit rire, tout à fait approprié à la circonstance, ensuite elle s'appuya sur le bras de sa dame d'honneur, fit une demi-révérence en tournant sur ses talons : ensuite elle dit tout haut, « Qu'est donc encore devenue cette petite Marthe? » mais elle ajouta tout bas, en pinçant le bras de sa dame d'honneur : « Ma chère, quelle aventure! »

« C'est tout de même tapé! » se dit le jouvenceau en regardant madame la princesse qui détalait avec la légèreté d'un oiseau, et la grâce d'une sylphide.

Mais, au fait, qu'était donc encore devenue cette petite Marthe?

Cette petite Marthe, laissant les badauds chercher des voiles à l'horizon, ne songeait guère à se demander qui aurait le gros lot.

Elle avait couru à la cabine de miss Mac-Bokum, et lui avait annoncé que la terre était proche et que ses souffrances allaient finir.

Les brusques secousses du *Coyote* avaient produit sur miss Mac-Bokum un singulier effet. Tout d'abord, cette infortunée victime du mal de mer y avait vu l'annonce d'un naufrage imminent, par conséquent l'espoir d'une prompte délivrance. Mais à mesure que les ondulations molles et énervantes du tangage et du roulis avaient été remplacées par des brusques secousses, le mal de mer avait diminué, puis peu à peu il avait disparu. Miss Mac-Bokum ne ressentait plus qu'une forte courbature et une grande lassitude.

Quand Marthe lui annonça l'arrivée prochaine du pilote, miss Mac-Bokum, à sa grande surprise, se dressa sur son séant, et demanda s'il fallait s'apprêter à débarquer? Non, on avait encore du temps devant soi, car le capitaine avait dit que les pilotes viennent quelquefois très-loin au-devant des bateaux. On jetterait probablement l'ancre dans un endroit qu'on appelle les *Narrows*, à l'entrée de la baie de New-York, pour y passer la nuit.



Quelqu'un cria : « Les voilà ! » (P. 406, col. 1.)

« Encore une nuit! dit miss Mac-Bokum en levant les yeux au ciel, et en laissant tomber ses mains avec accablement.

— Oui, dit Marthe avec une réelle confusion, comme si c'était sa faute. Plus tard, reprit-elle, pour consoler miss Mac-Bokum, on mettra moins longtemps pour entrer à New-York, parce qu'on va faire sauter les rochers de *Hell-Gate*, et on passera par le *Sound*, et l'oncle Placide dit, ajouta-t-elle en dessinant sur la paume de sa main gauche un plan imaginaire de New-York, qu'au lieu de faire le grand tour et d'arriver par le nez du requin, on arrivera par le fond de la mâchoire! »

Miss Mac-Bokum appuya les deux paumes de ses mains sur le matelas de sa couchette pour ne pas tomber à la renverse. Elle se mit à regarder Marthe avec des yeux égarés et murmura avec une stupeur profonde : « Mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ?... Hell-Gate... le nez du requin... le fond de la mâchoire! l'oncle Placide! quelque nègre, sans doute, cousin de l'oncle Tom ! »

Ce fut au tour de Marthe de demeurer stupéfaite. Elle n'avait jamais entendu parler de l'oncle Tom! mais l'oncle Placide était un vieux monsieur très-bon! très-bon! qu'elle aimait beaucoup, et qui l'aimait beaucoup; il lui avait montré le plan de New-York, et cela ressemblait tout à fait à une mâchoire de requin, dont les jetées formaient les dents; miss Mac-Bokum n'avait donc jamais remarqué cela? Mais l'oncle Placide lui, il savait tout, il lui avait appris sa géographie des États-Unis, il lui avait expliqué ce que c'est qu'un État et ce que c'est qu'un Territoire; et elle pouvait réciter sans faute à miss Mac-Bokum tous les États et tous les Territoires, en commençant par le côté du Pacifique, ou de l'Atlantique, ou de l'Amérique anglaise, ou du golfe du Mexique. « Et le Mississipi! parlez-moi du Mississipi, en voilà un fleuve! » et elle dessina le Mississipi sur la paume de sa main; « et le Missouri! et les lacs, et les cataractes du Niagara et le Saint-Laurent! Non, non, miss Mac-Bokum, je ne me suis pas donné tant de peine que vous croyez, parce que Émile avait la complaisance de me dessiner tout cela à mesure... et les Peaux-Rouges, et le cri de guerre! et les bisons! et les élans, et les antilopes, et les chiens des prairies, et les coyotes... Saviez-vous, miss Mac-Bokum, que le *Coyote* était une bête toute maigre, et qu'il y a eu des Indiens *Coyotes?* »

Miss Mac-Bokum prenait une expression de plus en plus sévère, à mesure que Marthe, emportée par l'enthousiasme, continuait son énumération des merveilles de l'Amérique.

Quelqu'un, abusant de ce qu'elle était clouée sur son grabat, et incapable de faire valoir ses droits, avait empiété sur ses fonctions; ce quelqu'un avait exalté l'imagination de Marthe, en rendant pittoresque et attrayante la science austère de la géographie. Ce quelqu'un, Marthe le désignait familièrement sous le nom de l'oncle Placide, un sobriquet sans doute, et il y avait un autre quelqu'un que Marthe appelait tout couramment Émile, comme s'il eût été un frère ou un proche parent!

« Miss Mac-Bokum, qu'avez-vous ?... s'écria la pauvre petite Marthe, en la voyant porter la main à son front.

— Je souffre une agonie mentale » répondit miss Mac-Bokum d'une voix à peine distincte.

Marthe ignorait jusqu'au nom de ce mal mystérieux, mais ce devait être quelque chose d'effroyable, à en juger par la pâleur de miss Mac-Bokum et par les contractions violentes des muscles de son visage.

Marthe offrit des quartiers d'orange ; mais les quartiers d'orange ne peuvent soulager l'agonie mentale. Des pastilles de menthe ! non plus. Quoi alors ? Rien ! rien !

Marthe se leva épouvantée pour aller réclamer les soins de Mme Biffins, la femme de service ! Les soins mêmes de Mme Biffins, que dis-je, ceux du docteur en personne seraient impuissants à guérir une agonie mentale !

En faisant toutes ces réponses d'un air quasi-désespéré, miss Mac-Bokum regardait la petite Marthe avec des yeux si tristes, que la petite Marthe fit un nouvel accroc au décorum, et jeta ses deux bras autour du cou de miss Mac-Bokum, embrassa miss Mac-Bokum sur la joue et lui dit tout bas, tout bas à l'oreille, d'une voix tremblante d'émotion.

« Miss Mac-Bokum, c'est moi qui vous ai fait de la peine, je suis si sotte et si ignorante ! J'ai fait quelque chose que je ne devais pas faire, et quoique je ne l'aie pas fait par méchanceté, j'en ai bien du chagrin. Pardonnez-moi, miss Mac-Bokum, dites, le voulez-vous ? pardonnez-moi, et dites-moi ce que j'ai fait de mal, pour que je ne recommence pas. Je vous aime bien, miss Mac-Bokum et si je n'étais pas si étourdie, je vous le ferais bien voir ; mais je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours en faute. Grondez-moi, miss Mac-Bokum, je vous en supplie, grondez-moi, mais ne pensez pas que je sois méchante ou entêtée ou toutes sortes de choses comme cela. Dites-moi que vous m'aimez tout de même, miss Mac-Bokum, dites moi que je suis encore votre petite fille ; je ne le mérite peut-être pas ; mais, dites-le moi tout de même, parce que j'ai beaucoup, beaucoup de chagrin. »

Pauvre décorum ! il était dit que cette journée-là lui serait funeste entre toutes les journées.

Cinq minutes plus tôt, miss Mac-Bokum aurait entamé un de ces sermons, comme elle savait les faire, et elle aurait terminé la semonce en engageant pour la centième fois la petite Marthe à prendre modèle sur sa sœur aînée. Un joli modèle, ma foi !

Ses principes ne tinrent pas contre cette explosion de désespoir enfantin, surtout contre l'expression de cette tendresse si naïve et si vraie. Au contact de ces petits bras caressants, de cette petite joue brûlante, la tendresse, enfouie depuis des années dans le cœur sévèrement fermé de miss Mac-Bokum, sous des monceaux d'axiomes et de systèmes, fit explosion malgré elle. Elle entrevit une vérité qui aurait dû l'éblouir depuis longtemps, à savoir que ce lutin de Marthe valait mieux dans son petit doigt que madame la princesse dans toute sa personne.

Elle rendit à Marthe son étreinte ; pour la première fois de sa vie elle embrassa un enfant sur la joue, sauf à se repentir plus tard de ce mouvement de faiblesse et d'oubli.

« Marthe, lui dit-elle d'une voix émue, je vous crois, je vous crois de tout mon cœur ; vous êtes ma petite fille, et je vous aime bien.

— Vous ne souffrez plus ?... lui demanda Marthe avec inquiétude.

— Plus du tout, ma petite... chérie ! Un petit mot, mon enfant. Quel est le nom de ce gentleman âgé que vous appelez l'oncle Placide.

— Il s'appelle M. Clodion, répondit Marthe.

— Cela vous ferait-il beaucoup de peine de l'appeler M. Clodion, et non pas oncle Placide. Oncle Placide est bien familier.

— C'est lui qui m'a demandé de l'appeler comme cela, répondit Marthe avec ingénuité. S'il me l'a demandé, c'est bien sûr parce que cela l'amusait. Si je l'appelle M. Clodion, il croira peut-être que je ne l'aime plus.

— Appelez-le donc oncle Placide, dit miss Mac-Bokum tout étonnée de sa propre faiblesse. Laissez-moi maintenant, ma petite Marthe, je crois que je vais dormir un peu. »

Quand Marthe fut sur le point d'ouvrir la porte, elle se retourna et envoya un sourire et un baiser. Miss Mac-Bokum lui répondit par un baiser et un sourire, et posa sa tête sur l'oreiller en marmotant : « Quelle singulière enfant ! »

Elle se souvint, seulement alors, qu'elle avait négligé d'aborder la question des méfaits géographiques du gentleman âgé. Elle avait encore oublié de dire à Marthe qu'elle ferait bien désormais d'appeler Émile : Monsieur Émile. Mais, après tout, le mal n'était pas grand, puisqu'on allait bientôt se dire adieu pour toujours. En songeant que Mme de Randal n'avait pas désapprouvé l'intimité de sa petite fille avec les deux étrangers, elle sentit diminuer sa part de responsabilité. Seulement elle ne put s'empêcher de faire un retour sur l'éducation française, et sur les mœurs françaises, et elle poussa un soupir à l'idée de toutes les réformes qu'il lui faudrait accomplir. « Tout cela est bien étrange ! » murmura-t-elle en se tournant brusquement du côté de la cloison. Elle se trompait, la bonne demoiselle. Du moment qu'elle avait un cœur, il n'était pas étrange que Marthe en eût trouvé le chemin : la franche et sincère sympathie est contagieuse ; il était moins étrange encore que Marthe se fût attachée du premier coup à deux membres de la Société des Braves Gens, puisqu'elle même en faisait partie. Mais, par exemple, ce qui eût été tout à fait étrange, c'est que miss Mac-Bokum, une honnête femme du reste, et pénétrée du sentiment de son devoir, eût deviné ce mystère avec les simples lumières de sa raison. Aussi ne le devina-t-elle point, ni ce soir-là, ni la nuit suivante, pendant que le *Coyote* attendait le jour à l'entrée des *Narrows*.

XXVI

L'arrivée à New-York. — L'échauffourée.

A partir du moment où le *Coyote*, par un clair soleil d'hiver, commença à cingler à travers la baie de New-York, tous les passagers se pressèrent sur le pont pour jouir d'une vue qui n'a pas sa pareille au monde. Les voyageurs qui en étaient à leur première traversée ne cessaient de questionner les autres et de pousser des cris de surprise et d'admiration.

Une foule énorme encombrait le quai depuis plus de deux heures quand le *Coyote* vint se ranger à bord à quai, à côté de son débarcadère.

« Est-ce qu'il y a toujours autant de monde que cela aux arrivées de bateaux? » demanda le jouvenceau belge à son voisin, qui était M. Barley en personne.

M. Barley trouva-t-il la question indiscrète, ou bien ne l'entendit-il pas? Dans tous les cas ses regards ne se détachèrent point du quai; sa figure demeura froide et sans expression, et il ne répondit pas un mot. Un autre voisin du jouvenceau, qui était un Yankee pur sang, répondit que ce n'était rien, et qu'ordinairement il y avait bien plus de monde que cela. Il faut toujours faire valoir son pays aux yeux des étrangers.

Un autre passager dit à haute voix qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire et que ces gens-là avaient l'air de guetter quelqu'un.

Ces paroles jetèrent la terreur dans l'âme d'Alfanègre et firent froncer les sourcils à M. Jourdy.

Quand les voyageurs les plus pressés, après avoir donné leur billet de bagages pour l'*express*, commencèrent à défiler sur le quai, il y eut un grand mouvement dans la foule; toutes les têtes se penchèrent en avant, comme pour les dévisager de plus près.

La police était à son poste, représentée par des *policemen* en uniforme et des auxiliaires nombreux, vêtus comme tout le monde. Tant que la foule se contenta d'être grossière et insolente, les agents ne bougèrent pas et ne témoignèrent aucune impatience; ils attendaient, pour agir, que la foule eût commis quelque délit caractérisé.

Un gentleman boiteux fut salué de trois grognements parce qu'il était boiteux. M. Cabaroz fut applaudi parce qu'il était grand, gros et fort.

Toute foule qui attend quelque chose a besoin de distraction, aussi les remarques plaisantes ou grossières pleuvaient dru comme grêle sur les gens qui pouvaient prêter à rire. On aurait dit que toute cette canaille était venue là pour jouer en grand le petit jeu de la sellette.

Il brandit l'énorme sac de nuit. (P. 406, col. 1.)

Un homme du premier rang, un grand Allemand de New-York, se faisait remarquer au milieu de tous les autres par sa haute taille, par sa barbe blonde en éventail, par son impatience de voir commencer « la danse », par la grossièreté de ses épithètes, et la férocité de ses invectives. Il avait à côté de lui, épaule contre épaule, un Irlandais de belle taille qui était venu là uniquement pour voir s'il n'y aurait point quelque bonne bousculade. Cet homme, tel qu'il était, faisait partie, sans le savoir, de la Société des Braves Gens, section des batailleurs ; il n'eût pas été Irlandais, s'il n'eût pas été batailleur ; mais il se battait généralement pour le compte d'autrui, surtout quand « autrui » avait le dessous. Ce badaud s'amusait beaucoup, pour le moment, de l'animation extraordinaire de son voisin à barbe blonde ; il ne se gênait d'ailleurs ni pour critiquer le choix de ses épithètes, ni pour les amender, à haute et intelligible voix, quand elles lui semblaient abusives.

Le hasard voulut que le jouvenceau belge s'avançât côte à côte avec M. Barley. Quelqu'un, dans la foule, cria : « Les voilà ! »

« Les voilà, » répéta la barbe blonde en faisant un mouvement en avant. De l'autre côté du passage laissé libre, un autre Allemand fit aussi un mouvement, pendant que le cri : « Les voilà ! » parcourait comme un mot d'ordre les masses profondes de l'assemblée, qui devint subitement houleuse.

Quand le jouvenceau et l'homme de loi arrivèrent à la hauteur des deux Allemands, deux solides bâtons se levèrent des deux côtés du passage. Le bâton n° 1 manœuvré par la barbe blonde décrivit une belle courbe et descendit avec la rapidité de la foudre sur le chapeau de l'homme de loi, que la barbe blonde avait pris pour l'oncle Placide. Heureusement que l'homme de loi était coiffé d'un chapeau de haute forme, heureusement surtout que l'Irlandais, trouvant le coup de bâton excessif, en avait amorti le choc, en saisissant le bras de l'Allemand dans les deux paires de tenailles qu'il appelait ses mains.

Si l'homme de loi ne parlait pas, en revanche il agissait, et vite, et bien. Étourdi un quart de seconde par le coup de bâton qui lui avait aplati son chapeau sur le crâne, il brandit avec une vigueur étonnante chez un homme de loi, pacifique et sédentaire, son énorme sac de nuit qui avait des angles et des armatures de cuivre. Il en asséna un coup retentissant sur la figure de son ennemi, qui s'affaissa entre les bras d'un agent de police. La barbe blonde disparut subitement, enlevée par des mains mystérieuses, et quand elle revint à elle, elle était au poste, sans pouvoir s'expliquer comment elle y était venue.

Il y eut des hourrahs et des grognements ; plusieurs voix crièrent en français. « Bravo ! la cravate blanche ! »

La cravate blanche, avec son chapeau aplati sur la tête, continua de s'avancer, d'un pas ferme et tranquille, en faisant le moulinet avec son sac.

Dans les parties du quai les plus éloignées du débarcadère, la foule était plutôt curieuse qu'hostile ; aussi à mesure qu'il s'avançait, coiffé de son chapeau aplati, grave et silencieux, mais brandissant toujours sa masse d'armes, M. Barley excitait plus de rires que de malédictions, et plus d'applaudissements que de grognements.

Le bâton n° 2, aussi agile que le bâton n° 1, tournoya au-dessus de la tête du jouvenceau belge, croyant tournoyer au-dessus de la tête d'Émile. Le jouvenceau fasciné ne fit pas un mouvement, soit pour fuir, soit pour se défendre. Comme il portait un chapeau mou, son crâne fragile courait grand risque de voler en éclats, lorsque l'impatience d'un second ennemi l'empêcha d'être fracassé. Un homme sorti de la foule, et déjà appréhendé au bras par un agent, allongea au jouvenceau un maître coup de pied qui le projeta en avant. Le bâton n° 2 se brisa sur le pavé. Le porteur du bâton n° 2 fut saisi par deux mains vigoureuses. Quand il se retourna pour étrangler l'insolent qui attentait à sa liberté, il se trouva nez à nez avec un homme en courte redingote bleue, qui portait un numéro à son chapeau. Un acolyte de l'homme à la redingote bleue lui prêta main forte, et le joueur de bâton, réduit à exhaler sa rage en jurons allemands, alla rejoindre la barbe blonde au poste.

Le jouvenceau projeté en avant avait faibli des jarrets, et il était tombé sur ses deux genoux ; ne sachant lequel était le plus sûr, ou de se relever pour fuir ou de rester dans cette humble posture, il demeura un genou en terre, regardant la foule avec des yeux ahuris, et marmottant des paroles incohérentes, où les gens les plus rapprochés purent distinguer à plusieurs reprises le fameux explétif belge : « Savez-vous ! »

L'Irlandais compatissant se précipita sur lui, le releva par le collet de son pardessus, lui mit son sac de nuit dans la main et lui donna une poussée amicale en lui disant de filer par là-bas !

Le jouvenceau fila par là-bas sans se le faire dire deux fois, si penaud, si misérable d'aspect avec ses joues couvertes de larmes, les deux genoux de son pantalon déchirés, que ce fut une huée sur son passage, et que personne n'eut le cœur de porter la main sur un si chétif compagnon.

L'attaque simultanée des deux bâtons avait été comme le signal de la grande lutte. Une mêlée générale avait commencé ; la foule comme affolée produisait de grands remous ; des poings celtiques, saxons, germains, s'abattaient sur des crânes germains, saxons et celtiques. Pendant ce temps-là les *policemen*, avec un sang-froid merveilleux, procédaient à une petite cueillette de délinquants, et par les soins de leurs acolytes anonymes engrangeaient au poste voisin une abondante moisson de drôles malfamés, où dominait l'élément germanique.

Cette énorme bousculade avait fermé la voie au reste des voyageurs que le capitaine avait rappelés sur le *Coyote* pour y attendre la fin de la crise.

Debout sur la passerelle, il suivait avec une lorgnette les vicissitudes du combat, et, sans cesser de braquer sa lorgnette sur le quai, les racontait d'une voix nette et brève à la foule attentive et inquiète. MM. King et Triquet, qui en avaient vu bien d'autres, causaient tranquillement entre eux, comme deux piétons surpris sans parapluie par une averse causent sous une porte-cochère en attendant une éclaircie. L'oncle Placide et son neveu faisaient de leur mieux pour rassurer Mme de Randal et miss Mac-Bokum. Marthe, instinctivement, avait pris la main d'Émile pour se mettre sous sa protection. Madame la princesse parlait sérieusement de s'évanouir, et la cadette n'attendait qu'un signal pour s'évanouir de compagnie avec elle. Mais comme personne ne s'inquiétait des vapeurs de madame la princesse, cette sage personne, tout en maugréant, réserva son petit effet d'évanouissement pour une meilleure occasion.

Comme tous les chefs de complot, le colonel Blotter se tenait prudemment au second plan. Il avait attendu dans un cabaret du quai, fréquenté par les matelots, le commencement de la lutte. Au premier brouhaha, il était remonté sur le quai, en compagnie des habitués du cabaret, qui étaient tous très-friands de spectacles gratuits et « excitants ».

Quand il vit de loin la foule qui s'agitait et poussait des vociférations, ses yeux s'allumèrent comme ceux d'un loup qui aperçoit un troupeau de moutons.

Comme tous ceux qui composent d'avance, en imagination, une scène où ils doivent jouer un rôle, il fut trompé dans ses prévisions; et comme les choses ne se passaient pas ainsi qu'il l'avait décidé, il ne sut plus ni que faire ni que devenir.

Dans ses prévisions, la police ne jouait qu'un rôle secondaire. Les quelques agents de service seraient promptement enlevés ou noyés dans la foule et réduits à l'impuissance. Alors il s'approcherait, en curieux, et si les choses traînaient, il trouverait bien moyen de tirer deux ou trois coups de revolver. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait un revolver dans chacune des deux poches de son manteau de fourrure. Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'il caressait les crosses de ses revolvers d'une main fiévreuse, en faisant les cent pas sur les dalles. Mais les *policemen* étaient en nombre; non-seulement il y en avait dans la foule, mais encore quelques-uns d'entre eux, évidemment d'après un plan concerté d'avance, surveillaient les abords. Pour conserver ce beau calme, à deux pas d'une populace en fureur, ils devaient être bien sûrs de leur affaire!

Cette réflexion désespérait le colonel et en même temps remplissait sa vilaine âme d'une fureur qui n'avait d'égale que sa couardise. Les *policemen* lui inspiraient un effroi d'ailleurs bien justifié, et il n'osait se rapprocher du lieu de la scène, ni même regarder trop longtemps de ce côté, de peur d'attirer l'attention. Drapé dans son manteau de fourrure comme un traître de mélodrame, il faisait mentalement des additions et des soustractions pour tromper son impatience. Mais son impatience ne voulait pas absolument se laisser tromper. Alors il essaya d'un moyen nouveau. Il entra dans une des rues qui débouchent sur le quai, et se promit de ne revenir qu'après y avoir fait au moins cinquante pas. Au bout de cinquante pas, il pivota brusquement sur ses talons et redescendit vers le port. A l'angle de la maison qui fait le coin de la rue et du quai, il fut violemment bousculé par deux Allemands qui couraient de toutes leurs forces, serrés de près par deux policemen.

« C'est une déroute! pensa le colonel en grinçant des dents. Ces gens-là n'ont donc pas de sang dans les veines? Les voilà qui se sauvent, et je n'ai pas entendu seulement la détonation d'une arme à feu! Que le diable les emporte! »

La police avait montré tant d'adresse et d'énergie que la bagarre avait duré juste douze minutes. C'est ce que le capitaine du *Coyote* expliquait à ses passagers, du haut de la passerelle. Comme par enchantement, la foule de tout à l'heure avait été remplacée sur le champ de bataille par des voitures de place.

Le colonel qui s'était enhardi, au point de s'avancer jusqu'à cinquante pas du théâtre de l'engagement, eut le crève-cœur de voir MM. King et Triquet monter, lestes et gaillards, dans ne voiture de place avec un jeune homme et un vieillard qui ne pouvaient être que l'héritier du vieux Cob et son tuteur. Un volumineux étranger, qui ne pouvait être que le nègre Alfa, grimpa lourdement à côté du cocher. Dans une seconde voiture s'embarquèrent deux dames et trois petites filles, que le colonel n'honora pas même d'un regard. Les deux voitures partirent au trot par une des rues qui débouchent sur le quai, et déposèrent les dix voyageurs dans la cour d'un hôtel à la fois modeste et confortable, situé dans les environs de Madison-square. C'était l'hôtel de famille où descendaient MM. King et Triquet toutes les fois qu'ils honoraient de leur présence les murs de la *Cité impériale*.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878

LA GRÈCE

Sans les événements militaires que vous connaissez, sans la guerre d'Orient en un mot, la Grèce eût participé dans des proportions bien autrement grandes à l'Exposition universelle. Au moment où s'ouvrait ce grand concours entre les nations, le commerce et l'industrie grecs se voyaient dans la nécessité de quitter les voies pacifiques pour consacrer leurs efforts à des travaux d'une nature grave; ou encore étaient contraints de s'arrêter momentanément pour ne pas se risquer à des transactions dont la guerre rend toujours la solution douteuse.

D'ailleurs, comme l'ont fort bien dit les commissaires organisateurs de l'exposition grecque, leur pays a participé au grand concours international sans aucune prétention. La Grèce s'est présentée « humble ouvrière du progrès, afin de prouver qu'elle ne néglige rien pour développer tous les éléments de la civilisation, et pour montrer ses tendances et ses aspirations au progrès qui sont inhérentes à son existence ».

Il faut donc tenir compte à la Grèce de sa bonne volonté, d'autant plus qu'il est impossible d'apprécier comme il convient par ce qu'elle a exposé sa véritable force industrielle et commerçante améliorée dans les plus louables proportions depuis dix ans.

C'est entre la galerie belge et celle du Danemark, c'est-à-dire entre deux parentes, que la Grèce a placé sa petite exposition, qu'elle a extérieurement signalée dans la rue des Nations par un petit pavillon dit « la maison de Périclès ». Que la reconstitution soit ou non exacte, la construction n'en est pas moins typique et curieuse.

Nous avons eu raison de dire que la Grèce n'était pas représentée comme elle aurait pu l'être. Pour ne parler que d'une partie de ses richesses naturelles, richesses véritables, c'est à peine si nous en avons sous les yeux quelques faibles échantillons.

Vous savez que la Grèce est couverte sur le continent d'un système montagneux qui va se nouer aux montagnes de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine. Ce système renferme d'innombrables gîtes métalliques. On y rencontre le plomb argentifère, des minerais de cuivre, de fer, etc., sans compter les carrières de marbre.

Plus loin, on retrouve des minerais de plomb sous la forme de filons, comme à Anaphi et à Milos ; des minerais de fer chromé et du magnésite en abondance ; des gîtes de manganèse, des dépôts considérables de lignite, des plâtres, des argiles plastiques et d'excellentes pierres de construction ; les fameux dépôts de soufre exploités à Milos depuis l'antiquité, les pierres meulières.

Mais la Grèce manque des capitaux nécessaires à l'exploitation de toutes ces richesses ; elle n'a pas même un outillage suffisant pour exploiter sérieusement ses carrières de marbre plus riches que celles de Carrare. Une seule exploitation minière importante, celle du Laurion, existe dans toute l'étendue du royaume. En cette partie de l'Attique, les anciens avaient utilisé pendant des siècles de riches mines de plomb argentifère, et les déblais de cette exploitation séculaire avaient formé de véritables collines. Ce sont ces amas que l'on traite maintenant dans l'usine d'Ergastiria, l'une des plus grandes fonderies de plomb du monde entier; chaque année, on extrait de ces débris près de dix mille tonnes de plomb, sans compter une quantité considérable d'argent. Autour de l'usine s'est fondée une petite ville industrielle, dont le port est l'un des plus actifs de la Grèce. Ce n'est point sans peine que s'est créé ce remarquable établissement; peu s'en est fallu qu'à propos des amas de scories du Laurion le gouvernement hellénique ne se brouillât complètement avec la France et l'Italie.

Tout le sel nécessaire à la consommation du pays est extrait des eaux de la mer. Enfin les actions volcaniques ont produit, en Grèce, de nombreuses sources minérales remarquables par leurs propriétés. Les malades se rendent en foule, pour trouver la santé, à ces eaux muriatiques, ferrugineuses et sulfureuses.

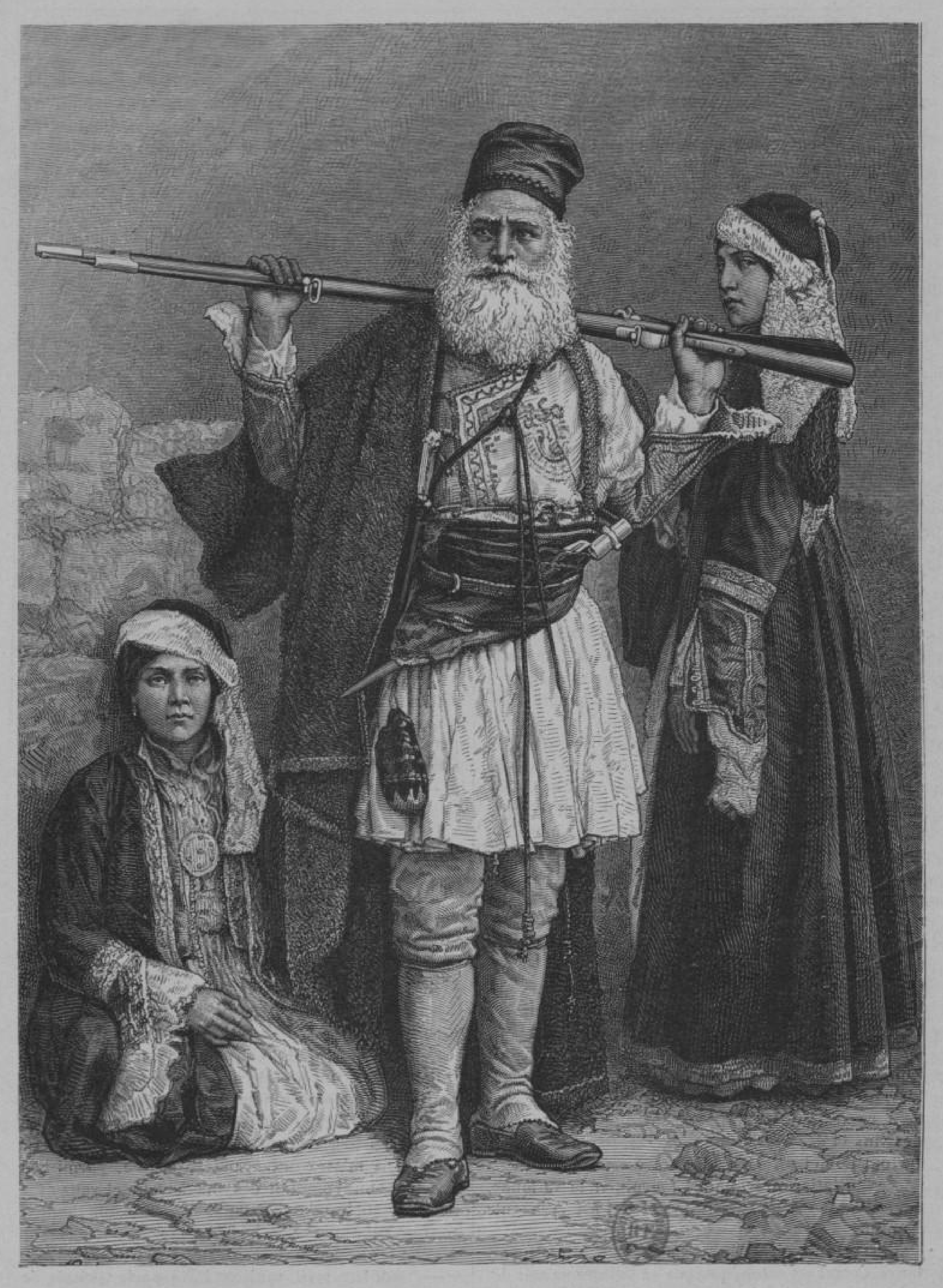
Les eaux sulfureuses de Cyllène et de Céphalonie, très-efficaces contre les maladies des voies respiratoires, rivalisent avec les eaux des Pyrénées.

Les thermes sulfureux et muriatiques d'OEdipso, des Thermopyles, d'Hypati et de Kythnos ont une grande réputation à cause de leurs merveilleuses propriétés thérapeutiques.

Des échantillons de toutes ces eaux ont été présentés à l'exposition grecque. De même, des blocs de fer, de plomb, de marbre de toutes nuances ; mais surtout des minerais du Laurion attirent notre intérêt. Ce seul établissement du Laurion occupe 1662 ouvriers occupés d'industrie minière. Après lui viennent les ateliers du Pirée et ceux de Syra.

L'enseignement et l'éducation sont représentés par quelques plans d'écoles, des livres, des ouvrages d'élèves et de professeurs. L'instruction en Grèce est obligatoire depuis 1834. Chaque commune doit entretenir à ses frais au moins une école primaire. Après les écoles primaires viennent les écoles helléniques et les gymnases. Les écoles helléniques composées de trois classes préparent à l'enseignement des gymnases. Ceux-ci, composés de quatre classes, ont pour but de donner aux élèves sortant des écoles helléniques une instruction supérieure et de préparer ceux qui se destinent à une profession libérale. L'instruction supérieure est représentée par l'Université d'Athènes.

On compte en Grèce plusieurs écoles religieuses qui correspondent à nos séminaires ; une école po-



Costumes de paysans grecs.

lytechnique à Athènes, destinée à former des architectes, des géomètres et des mécaniciens ; une école d'agriculture, à laquelle sont jointes quelques fermes modèles ; cinq écoles navales où les élèves reçoivent, après six mois d'instruction et un examen, le diplôme de capitaine de commerce ; une école militaire siégeant au Pirée. Pour les filles, on compte aussi un grand nombre d'écoles, sous la direction et le patronage d'un institut dit *Hétairie Philecpédentique* ou société des amis de l'instruction. On voit dans le groupe de l'enseignement plusieurs ouvrages exécutés par des élèves des écoles de cet institut.

L'industrie du coton a pris depuis quelques années un très-grand développement en Grèce. On y compte de nombreuses filatures dont la plupart ont exposé leurs échantillons au groupe des tissus et vêtements.

Tapis, couvertures, collections de laine et de soie, tissus et broderies, costumes nationaux, foulards, écharpes, bijoux et une foule d'autres accessoires constituent un groupe fort intéressant, très-original et qu'on a plaisir à examiner.

N'oublions pas une collection d'huiles, dont la production est l'objet d'une exportation très-considérable en Autriche, en Angleterre et en Turquie; des collections de cires, de résines, dont quelques-unes proviennent d'établissements religieux, de même que beaucoup de tissus de soie ou de coton ; une collection considérable de tabacs, dont la culture a pris un grand accroissement et fait également l'objet d'une exportation importante.

Plus loin, ce sont des cuirs corroyés, une des grandes industries de la Grèce; des modèles de navires, échantillons de construction maritime. Des chantiers de Syra et de Galaxidi sortent chaque année plus de cent navires d'une contenance moyenne d'environ onze mille tonnes.

Disons à ce propos que la marine marchande grecque est une des plus importantes de la Méditerranée; elle est supérieure à celle de l'immense Russie, elle égale presque celle de l'Autriche et dépasse dix fois la flotte commerciale de la Belgique; encore faut-il ajouter que la plupart des navires qui hissent le pavillon turc appartiennent à des marins hellènes.

Nous voyons plus loin encore des collections de froment, de maïs, de pois, de fruits secs, de vins. L'exportation agricole annuelle de la Grèce est d'un tiers plus considérable que son importation. Celle des vins et des raisins dits *de Corinthe* en forment surtout l'objet principal. Un autre article important de l'exportation grecque est fourni par le vallonée, dont se servent les teinturiers et qui est la cupule d'un gland de chêne.

L'exportation de la soie vient après comme importance. Quant au coton, quoique sa culture se soit développée considérablement depuis 1863, c'est-à-dire depuis la guerre de sécession aux États-Unis, ce qu'on en récolte actuellement suffit cependant à peine aux besoins du pays.

Enfin une exposition historique de l'art ancien nous montre une collection de monnaies des Francs conquérants de l'Orient, composée de 1500 pièces: une collection d'objets antiques de l'art métallurgique trouvés au Laurion, et divers outils de l'époque préhistorique.

L. Sévin.

JEAN-BAPTISTE

I

L'apprenti tapissier.

« Eh Jean-Baptiste ! eh mon garçon! ton père va rentrer, et il te trouvera, comme toujours, occupé à ne rien faire ; à douze ans, être un paresseux ! Fi, monsieur! Je serais honteux : entendez-vous ces chants joyeux, ce bruit de marteaux? Ce sont les ouvriers de maître Poquelin qui travaillent gaiement, et vous, vous voilà assis à mes pieds sur cet escabeau, rêvant à je ne sais quelle chimère.

— Tenez, grand-père, ne me grondez pas, vous me feriez pleurer; et puis, voyez-vous, ça ne va pas à votre visage, la colère ; vous voulez prendre un air sérieux et vous riez..... Vous riez malgré vous, parce qu'au fond vous êtes de mon parti.... comme ma pauvre mère, quand elle vivait, ajouta l'enfant en essuyant une larme.

— C'est vrai, garçon. Ne te désole pas, quoique je ne sache où donner de la tête. Le père me dit : « Jean-Baptiste est un paresseux, un mauvais sujet, un vaurien... . »

— Et le grand-père, que dit-il?

— Le grand-père?... Dame! il embrasse son petit Jean-Baptiste comme ça..... il le pousse d'une main au travail et le retient de l'autre pour l'embrasser encore ; puis il se fâche, il crie et il l'embrasse toujours.

— Aussi je ne suis pas ingrat, croyez-le, grand-père.....

— Si, tu es ingrat et méchant. Sans cela, tu travaillerais un peu, ne fût-ce que pour m'épargner les reproches de ton père; il rejette tout sur moi, comme si j'y étais pour quelque chose ! Est-ce ma faute si, de père en fils, nous avons toujours été tapissiers?

— Vous m'avez dit, grand-père, que, parmi nos ancêtres, on comptait des magistrats, et vous avez même ajouté qu'autrefois, il y a bien longtemps, sous un roi appelé Charles VII, le fondateur de notre famille avait été capitaine des gardes écossaises.

— Chut!... petit vaniteux! Ne parle jamais de cela, ton père dirait que c'est moi qui t'empêche d'être un apprenti passable et de devenir un bon artisan.

— Eh bien, soit; j'oublierai le capitaine, mais...

— Mais, mais, il faut, si vous m'aimez un peu, courir travailler pour que maître Poquelin, en rentrant, ne se fâche contre personne.

— Où donc est allé mon père?

— C'est un secret.

— Alors, dites-le-moi.

— Tu me fais faire tout ce que tu veux. Il est allé chez le roi.

— Chez le roi?...

— Oui, mais j'ignore pour quel motif. Ainsi, plus de questions! Vite à l'ouvrage, et pour récompense.....

— Pour récompense?...

— Nous irons ce soir à l'Hôtel de Bourgogne voir Bellerose et Gauthier-Garguille.

— Oh! quel bonheur! merci, grand-père; je vais travailler. »

Au même instant, Jean-Baptiste fut entouré d'une troupe d'enfants roses et potelés qui lui sautèrent au cou; il embrassa les uns, caressa les autres, sourit à tous, et, quelques minutes après, on entendit une voix argentine se mêler à celle des ouvriers, et un marteau de plus retentit dans l'atelier de maître Poquelin.

Tout ceci se passait en l'année 1634, dans l'arrière-boutique d'un établissement de tapissier, situé à Paris, rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves.

Jean-Baptiste, l'aîné d'une nombreuse famille, était destiné, dès sa plus tendre enfance, à exercer l'état de son père; ce dernier crut donc pourvoir suffisamment son intelligence en la *meublant*, selon son expression, du strict nécessaire, et quelques leçons élémentaires reçues chez messire Barnabé, maître d'école du quartier, complétèrent la première éducation de Jean-Baptiste. En revanche, s'il ne devenait pas un artisan habile, ce n'était pas la faute de son père, car, de ce côté, la pratique et la théorie ne lui manquaient pas; mais il y avait, dans cette tête d'enfant, place pour des pensées d'homme, et il était facile de voir que ces pensées-là l'entraînaient déjà ailleurs.

Tant que vécut sa mère, Jean-Baptiste eut un refuge près d'elle; une fois celle-ci morte, il se rejeta sur son grand-père, qui, par faiblesse ou peut-être en prévision de l'avenir, — les vieillards ont quelquefois une double vue, — prenait le parti de l'enfant, penchait pour qu'on le mît au collége.

Jusqu'à ce jour ni prières, ni raisonnements n'avaient eu de crédit auprès de maître Poquelin, et, selon toute apparence, Jean-Baptiste se voyait condamné à vivre et à mourir tapissier.

Son excellent aïeul le menait volontiers à l'Hôtel de Bourgogne, le théâtre à la mode de cette époque, où se jouaient en même temps les chefs-d'œuvre de Pierre Corneille et les pièces triviales des mauvais faiseurs. Pour le jeune Poquelin, c'était une fête, un bonheur qu'il n'eût pas échangé contre la plus brillante fortune. Là, il critiquait tout à son aise le jeu guindé et la faveur de Bellerose, chargé des premiers rôles sérieux; il riait aux farces interprétées par Gauthier-Garguille, de désopilante mémoire, Gros-Guillaume, si bouffon, et Turlupin, le roi de la bamboche, qui a doté la langue française d'un mot dérivé de son nom.

Déjà, Jean-Baptiste sentait battre son cœur à la vue des quinquets du théâtre; déjà il se disait : « Il y a là une école à créer; heureux celui qui en sera le premier fondateur! »

Comme nous l'avons dit, il venait de reprendre son travail lorsqu'une rumeur inaccoutumée se fit entendre à l'extérieur. Tous les marchands, les gros bonnets du quartier entouraient la boutique, et, au milieu d'eux, maître Poquelin se rengorgeait, et, revêtu de ses plus beaux habits, recevait les félicitations et les serrements de main. Ce fut bien autre chose lorsqu'il entra dans son atelier. Ses ouvriers l'environnèrent, le pressèrent de questions et obtinrent enfin cette réponse :

« Oui, mes amis, je suis nommé..... tapissier valet de chambre de S. M. Louis XIII, roi de France et de Navarre!

— Vive le roi! vive maître Poquelin! » crièrent les ouvriers jetant leurs bonnets en l'air.

La fin du jour se passa joyeusement; on but à la santé du roi, à la santé du nouveau dignitaire; la gaieté régnait sur tous les visages. Le pauvre Jean-Baptiste seul ne riait pas, car ce tumulte, ce brouhaha le privaient du plaisir d'aller à l'Hôtel de Bourgogne, et, au lieu d'une soirée dont il se faisait fête, il lui fallut, selon les ordres de son père, se rendre dans son cabinet, et écouter, debout, respectueusement, sans donner le moindre signe d'impatience, le discours suivant :

« Monsieur mon fils, je ne suis pas content de vous, et cependant je consens à oublier le passé, en considération d'un avenir meilleur. Me voici nommé valet de chambre du roi, et de plus j'ai obtenu pour vous, Jean-Baptiste, la survivance de cette charge. J'entends donc que désormais vous quittiez cette négligence, cette paresse qui vous dominent, pour vous donner tout entier, et avec zèle, à l'état honorable que je vous destine, afin d'être au plus tôt capable de me remplacer. Votre grand'père vous gâte, je le sais; vous devez lui en être reconnaissant, mais ne pas le souffrir davantage et, pour cela, rester à l'atelier toute la journée, travailler sans relâche. Ainsi, plus de ces distractions dangereuses qui faussent votre esprit et votre jugement! plus d'hôtel de Bourgogne! »

La parole du juge qui, du haut de son siége, jette un arrêt de mort sur l'accusé, ne produit pas sur lui plus d'effet que ne le fit sur Jean-Baptiste cette phrase solennelle : « *Plus d'Hôtel de Bourgogne!* »

Maître Poquelin eut l'air de ne s'apercevoir de rien et continua.

« J'ai obtenu l'autorisation de vous présenter

demain à Sa Majesté comme mon successeur ; préparez-vous à cet honneur insigne ; et maintenant, il est tard, allez vous reposer afin d'être sur pied à cinq heures du matin, prêt à prendre le marteau au premier son de la cloche. »

Jean-Baptiste se retira lentement la tête basse. En sortant du cabinet de son père, il rencontra son aïeul, se jeta dans ses bras, et le bon vieillard l'entendit murmurer d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Grand-père !... grand-père, plus d'Hôtel de Bourgogne !... »

II

Un camarade de collége.

La voix devint éloquente en se rapprochant de la tombe ; celle du vieillard trouva, dans cette circonstance une force et une logique si entraînantes que le père de Jean-Baptiste, qu'on eût dû croire invulnérable, céda peu à peu à ses sollicitations. La nuit se passa à discuter, et quelle fut la joie du bonhomme lorsqu'il put annoncer à son cher protégé que le lendemain il entrait au collége de *Clermont*, un des plus anciens et des meilleurs colléges de Paris à cette époque !

Il y eut chez l'adolescent un moment de délire.

« Quoi ! s'écriait-il, en sautant, en mettant tout sens dessus dessous, quoi ! je serai savant ! je lirai, j'apprendrai tout mon saoul ! quelle joie ! quel plaisir ! mon père, mon grand-père, laissez-moi vous remercier, vous bénir ! »

Et il les embrassait, et il pleurait, et il riait ! Maître Poquelin, lui-même, ne put s'empêcher d'être ému.

« Après tout, se dit-il, le latin, le grec, l'orthographe, tout cela n'empêche pas d'être *tapissier valet de chambre* du roi. J'ai mes lettres-patentes, et nous verrons plus tard. »

Jean-Baptiste n'en fut pas moins présenté au roi ; et le lendemain, comme il avait été convenu, il entrait au collége de Clermont, accompagné par son grand-père.

Le nouvel élève fit de rapides progrès. En quelques années il gravit successivement les échelons les plus difficiles de la science ; il était presque toujours le premier, au grand désespoir de l'un de ses condisciples, fils de très-grande maison, qui suivait les mêmes cours que lui et restait souvent par goût, pendant plusieurs jours de suite, au collége. Une fois, irrité d'être sans cesse dépassé, il dit au jeune Poquelin, avec dépit et hauteur :

« Or ça, maître Jean-Baptiste, du train dont vous y allez, on voit que vous ne portez pas d'épée, et qu'au besoin vous ne seriez pas fâché de suspendre à la place une belle et bonne plume.

— Pourquoi pas, monseigneur ? vous êtes né gentilhomme ; vous avez trouvé dans votre berceau une couronne de prince et une bonne et excellente lame ; mais moi, pauvre enfant, né dans la foule, il me faut me créer une noblesse, puisque le sort ne m'en a pas donné une toute faite, et le travail, le savoir peuvent seuls me procurer ce que vous tenez du hasard... Cependant, pour ce qui est de l'épée, ajouta-t-il avec une sorte de fierté, je ferai observer à monseigneur que la charge de mon père à la cour, charge dont j'ai la survivance, nous donne à tous deux le droit de la porter.

— Bien répondu, dit le petit gentilhomme, cela mérite récompense ; venez, je veux vous accorder une faveur digne d'un roturier de votre sorte.

— Où me conduisez-vous ?

— Dans le jardin, sous les marronniers. »

En disant cela il passa familièrement son bras sous celui de Jean-Baptiste et les deux écoliers arrivèrent au lieu désigné.

« Allons, monsieur le raisonneur, habit bas !

— Quoi ! Monseigneur veut ?

— J'ordonne, et j'entends qu'on m'obéisse. »

En même temps il jeta à terre son habit brodé ; le jeune Poquelin en fit autant.

« Personne ne nous voit... en garde !... Je veux prouver à mon camarade de classe que je n'ai pas de rancune. Défends-toi, Jean-Baptiste !

— Défends-toi, prince Armand ! »

La lutte ne fut pas longue. Cette fois encore l'enfant de haute lignée eut le dessous. Il se releva en secouant la poussière dont il était couvert, et tendant la main à Jean-Baptiste :

« Allons, lui dit-il, il faut m'y habituer ; toujours le premier ! »

Une autre fois, il y avait lutte pacifique entre les deux écoliers et un de leurs camarades appelé François Bernier ? Il s'agissait de traduire en vers français quelques scènes de Térence ? Le petit prince pestait et ne trouvait pas de rimes. Bernier, que son instinct pour les voyages entraînait déjà, crayonnait de mémoire sur le mur une carte de l'empire du Grand Mogol. Jean-Baptiste seul travaillait sérieusement.

« Fini ! s'écria-t-il, joyeux, en bondissant de son siége.

— Quelle promptitude ! fit le prince un peu contrarié.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bernier.

— Où étais-tu ? lui répondit Poquelin.

— Ma foi ! je venais de quitter le Mogol et je faisais voile pour la Chine.

— Et vous, prince ?

— Moi, j'étais à la tête d'une compagnie de cheveau-légers et je sabrais les Impériaux ; mais vous, maître Jean-Baptiste ?

— Oh ! moi, s'écria Jean-Baptiste avec enthousiasme, j'étais à Térence corps et âme ! »

N'y avait-il pas là trois prédictions ?

« Tenez, ajouta-t-il, en présentant à ses camarades ce qu'il venait d'écrire, lisez ! »

Ce fut la main d'un père jésuite qui prit le papier; il y jeta un coup d'œil et dit à celui qui l'avait écrit :

« C'est à ces sottises que vous passez votre temps ? A quoi cela vous conduira-t-il ? »

L'avenir devait répondre.

Le papier fut déchiré, mais la verve qui avait dicté le travail de l'écolier persista.

Vers ce temps-là, Jean-Baptiste avait pour condisciple, parmi tant d'autres qui devaient faire parler d'eux, le charmant Chapelle, un des maitres de la poésie familière, avec lequel il partageait les leçons de philosophie du fameux Gassendi, le rival de Descartes.

Il n'avait pas vingt ans et venait à peine de terminer sa philosophie, lorsqu'un ordre du roi le rappela du collége. En sa qualité de valet de chambre futur de Sa Majesté, et en l'absence de son père, retenu par des affaires de sa profession, il se vit chargé d'accompagner le roi Louis XIII à Narbonne.

Avant de partir, il s'en fut rendre visite à son condisciple qui avait quitté l'étude bien avant lui.

« Monseigneur, je prends la liberté de venir vous faire mes adieux, lui dit-il.

— Et moi, je demande à mon digne émule la permission de lui serrer la main, répondit le prince avec une grâce charmante. N'oubliez pas surtout, ajouta-t-il, que vous trouverez toujours en moi un protecteur ou plutôt un ami. »

Jean-Baptiste saisit la main du prince et la pressa avec reconnaissance, puis il partit pour Narbonne.

Quant à ce camarade de collége dont nous n'avons pas encore écrit le nom, il s'appelait tout simplement Armand de Bourbon, prince de Conti, et il était frère du Grand Condé.



Jean-Baptiste et son grand-père. (P. 410, col. 2.)

III

Où Jean-Baptiste cesse d'être Poquelin.

L'enfant a pris des années, les événements de sa vie doivent nécessairement prendre de la couleur.

On sait l'influence toute-puissante qu'exerça sur le règne de Louis XIII le cardinal de Richelieu, ce ministre si profond et si terrible, qui fit tant pour la France, mais à qui tous les moyens semblaient bons, pourvu qu'il atteignit son but.

Pourquoi y a-t-il des noms devant lesquels il faut se découvrir avec admiration et pleurer avec regret?...

Voici donc Jean-Baptiste Poquelin, l'épée au côté, la livrée sur le dos, suivant Louis XIII, en qualité de valet de chambre, dans une de ses excursions les plus dramatiques.

Jeté tout à coup au milieu de la Cour, Jean-Baptiste put librement donner l'essor à son esprit caustique et observateur ; sa mémoire si fertile s'enrichit de tous les ridicules, et nul n'échappait à sa critique. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, ce qui est digne de remarque, c'est que ce jeune homme, à l'esprit railleur, et que toutes ses inclinations entraînaient vers le théâtre et notamment vers la comédie, se trouva témoin des tragédies les plus sanglantes de l'époque. Il assista d'abord au siége de Perpignan, repris sur les Espagnols; ensuite il fut spectateur de ce drame si lugubre, si émouvant, qui se dénoua par la mort des deux plus brillants gentilshommes de ce temps. Cinq-Mars et de Thou périrent victimes de leur fougue imprudente, et, sur un mot du cardinal de Richelieu, on les vit monter sur l'échafaud en 1642.

Le jeune Poquelin eut encore sous les yeux d'au-

tres scènes de trouble et de violence. Aussi vit-il arriver avec joie la fin de ce voyage, et, de retour à Paris, il prit gaiement le chemin de la rue Saint-Honoré.

« Je vais donc revoir ma famille, pensait-il, embrasser mon grand-père. »

Hélas! en arrivant devant la boutique, il la trouva tendue de noir; son cœur se serra, un pressentiment lui dit d'avance le nom de celui qu'il fallait pleurer: c'était le pauvre vieux grand-père, et Jean-Baptiste revenait juste assez tôt pour accompagner à sa dernière demeure celui à qui il était redevable de son avenir.

« Ce voyage, se dit-il, m'a été funeste; j'ai laissé là-bas des échafauds, je retrouve ici une tombe. Le malheur est une pente qui attire le malheur. »

Mais comme, dans ce monde, il faut pleurer ceux qui partent et consoler ceux qui restent, Jean-Baptiste ne se découragea pas, et, cédant aux sollicitations de son père, qui ne voulait pas que ses sacrifices se trouvassent perdus, il partit pour Orléans où il fit son droit, et de là vint se faire recevoir avocat à Paris. Tout cela n'était qu'un retard; nul ne peut détourner le fleuve de sa course, nul ne peut empêcher le génie d'aller où sa force d'impulsion l'entraîne.

Louis XIII et le cardinal étaient morts. Sous le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, le goût du théâtre venait de reprendre avec une nouvelle fureur et Jean-Baptiste, brisant enfin les liens qui le retenaient depuis si longtemps, se mit à la tête d'une troupe de comédiens bourgeois qui donnèrent d'abord leurs représentations aux fossés de la porte de Nesle, sur l'emplacement où se trouvent aujourd'hui la rue Mazarine et les bâtiments de l'Institut. Plus tard, ils se transportèrent au Port-Saint-Paul, puis revinrent s'établir dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, rue de Buci.

Après avoir joué pour leur plaisir, Poquelin et ses camarades jouèrent pour de l'argent. Mais dès lors les représentations furent moins suivies, et les troubles de la Fronde, qui ne tardèrent pas à éclater, portèrent un coup funeste à l'*Illustre théâtre*, comme s'appelait la troupe de Jean-Baptiste.

Contraint par la nécessité d'abandonner Paris, ne voyant plus de ressources pour lui et les siens qu'en province, Poquelin, qui avait pris, en devenant comédien devant un public payant, le surnom de Molière, par égard pour sa famille, réunit toute la troupe de l'*illustre théâtre* et lui parla ainsi :

« Or çà, mes maîtres, nous voilà chassés de Paris; il nous faut quitter notre bien-aimé carrefour de Buci. Adieu Paris, la ville ingrate, qui oublie les plaisirs de la veille et ne se souvient plus du passé! Plus tard nous aurons des temps meilleurs, Monseigneur le prince de Conti me l'a promis; mais, comme il faut, en attendant, nourrir l'âme et le corps et vivre plus honnêtement que Scaramouche? *presto!* mes fidèles compagnons, la France est grande et la province ne délaisse jamais les gens de cœur. »

Tous applaudirent; on équipa deux carrioles chargées de costumes et des ustensiles nécessaires à la représentation, et on se mit gaiement en route.

C'était vers la fin de l'an 1645. Un grand règne se préparait..... celui de Molière!

A suivre. ÉLISA FRANCK.

PROMENADES A L'EXPOSITION[1]

VIII

Ce qu'on ne voit pas à l'Exposition. — Serpe et charrue historiques. — Le verre incassable. — Plume électrique. — Machine à écrire. — Bijoux électriques. — Grue à vapeur.

Nous allons terminer aujourd'hui nos promenades à l'Exposition. Certes, nous n'avons pas tout vu; tant s'en faut. Nous avons choisi, parmi les objets exposés qui pouvaient vous intéresser, ceux qui présentaient un attrait particulier. Sur bien des points cependant votre attente a été trompée. Vous avez cherché, en vain, la curieuse machine qui, disait-on, recevait un animal vivant à l'une de ses extrémités et fournissait à la sortie des côtelettes et des beefsteaks, voire même des vêtements tout finis (!).

Les journalistes américains, qui sont un peu Gascons, nous avaient annoncé des merveilles. Nous devions admirer le télégastrographe, grâce auquel on peut boire et manger à plusieurs lieues de l'endroit où se trouvent les aliments à consommer. Je copie sans rien changer : « Le plat est dans un récipient en communication avec une puissante batterie à laquelle sont attachés autant de fils que de convives.... A l'heure indiquée pour le repas, chaque invité place l'extrémité du fil dans sa bouche et goûte pleinement la saveur du mets placé à l'autre extrémité du fil. » Je doute que les estomacs des convives soient de la sorte suffisamment rassasiés.

D'ailleurs, nous n'en finirions pas si nous voulions mentionner tous les objets absents de l'Exposition, et qui paraissent exister, tant il en est question dans la conversation et dans les livres.

La faux du Temps ne se trouve pas dans les sections agricoles; dans la galerie des vêtements et des tissus, on cherche en vain la robe de Nessus, le fil de la Parque ou celui d'Ariane. La magnifique collection des meubles français, un des attraits de l'Exposition, ne contient pas ce fameux lit de Procuste, sur lequel tant de gens se prétendent placés. Et le cercle de Popilius? Et la baguette de Circé? Nos aquariums ne contiennent ni le fameux poisson d'avril, ni la curieuse anguille de Melun qui crie avant d'être écorchée....

1. Suite et fin. — Voy. pages 159, 175, 199, 238, 270, 279 et 366.

Laissons donc dans leurs demeures imaginaires tous ces mythes auxquels notre langage courant donne un semblant d'existence, et, avant de quitter l'Exposition, jetons un dernier coup d'œil sur quelques objets intéressants.

La société *l'Union universelle de la paix*, dont le siége est à Philadelphie, a exposé dans la section des États-Unis une serpe et une charrue dont l'histoire est bien intéressante. Nous la reproduisons presque textuellement. Il y a deux ans, à l'Exposition de Philadelphie, l'Union universelle de la paix, réunie dans un meeting, invita les hommes de guerre à réaliser cette phrase biblique : « Un jour viendra où de leurs épées ils forgeront des charrues, et de leurs lances des serpes... » Un fermier de l'Indiana, nommé Atkinson, offrit aussitôt dix dollars pour la première épée qui serait présentée. Successivement, le colonel Gunsel et le colonel David Franklin, deux vaillants officiers, firent hommage de leurs épées. D'autres officiers suivirent cet exemple, et c'est avec ces armes, dont quelques-unes étaient encore teintes de sang, que furent fabriquées cette serpe et cette charrue.

Voici de curieux échantillons d'un verre qui ne casse pas. Jetez à terre avec violence ces carafes, ces bouteilles, ces creusets de verre, et vous pourrez les ramasser sans qu'ils aient été brisés. Déjà nos lecteurs ont appris comment ces verres étaient préparés. [1] Vous savez que ce verre est simplement trempé, c'est-à-dire projeté encore chaud dans un bain d'alcool. Malheureusement ces verres trempés, incassables à la vérité, sont facilement explosibles ; aussi la nouvelle industrie, qui avait fait naître tant d'espérances est peut-être condamnée à disparaître. Écoutez plutôt. Un professeur allemand avait acheté pour son enfant un verre incassable. Durant six mois, le verre remplit admirablement son office. Un beau jour, sans aucune raison apparente, une violente explosion eut lieu. « Sur le plancher, le lit, la table... étaient répandus des aiguilles et des fragments de verre. Le verre vide avait éclaté avec une force si extraordinaire, que tous les habitants de la maison en ont été effrayés. » Autre exemple. Il y a quelques semaines, à Marseille, dans un laboratoire de chimie, une capsule en verre trempé, chauffée à 110 degrés, puis refroidie, fut portée sur le plateau d'une balance. Aussitôt qu'elle eut touché le plateau, elle se brisa avec explosion. Les fragments affectaient la forme d'aiguilles de 2 à 3 millimètres de largeur sur 60 à 70 de longueur. Par un hasard providentiel, le chimiste en a été quitte pour quelques légères brûlures sans importance. Donc, considérons jusqu'à nouvel ordre le verre incassable comme une simple curiosité.

Arrêtons-nous un instant devant la plume électrique inventée par M. Edison, l'heureux père du phonographe. Le porte-plume est un tube creux surmonté d'un petit appareil électro-magnétique qu'il n'est pas nécessaire de vous décrire. A l'intérieur de ce tube creux se trouve une aiguille qui constitue la plume. Cette aiguille est mise en mouvement, de haut en bas, par la machine électro-magnétique, et son mouvement est si rapide qu'elle est projetée hors de l'extrémité pointue du tube 150 fois par seconde. Si l'on promène la plume sur le papier, on peut écrire une lettre aussi vite qu'avec une plume ordinaire; seulement les caractères tracés par la plume électrique sont composés d'une série de trous innombrables percés dans le papier par l'aiguille. Les lettres sont formées par ces petits trous placés à la suite les uns des autres. Le modèle que vous venez de tracer pourra être reproduit autant de fois que vous le désirerez. Au-dessous du modèle on place une feuille blanche, et sur le modèle on fait passer un rouleau de feutre imbibé d'encre. Cette encre pénètre à travers les trous et vient dessiner sur la feuille blanche les caractères du modèle. Un seul cliché peut fournir plus de cinq mille exemplaires, et l'on peut, en une heure, avec la plume Edison, écrire, reproduire et expédier deux cents copies d'une lettre, d'une circulaire, etc....

Voici, toujours dans la section des États-Unis, une curieuse machine à écrire qui nous paraît appelée à un grand succès. Vous ne savez peut-être pas, mes chers amis, que le métier d'écrivain est parfois un dur métier. Le littérateur n'a fait qu'une minime partie de sa tâche lorsqu'il a trouvé une idée et qu'il a groupé autour d'elle tous les détails accessoires qui doivent la mettre en relief. Il faut *ecrire* le roman, le poëme ou le mémoire scientifique. Cette partie matérielle de l'œuvre est le revers de cette belle médaille qui s'appelle l'inspiration. Je ne parle pas seulement des difficultés qu'on éprouve à rendre sa pensée d'une manière nette, claire, élégante. Si vous saviez ce qu'une phrase simple, coulante, et qui semble avoir jailli naturellement, a coûté parfois de peines, de corrections à l'écrivain ! Non, je laisse de côté ce travail, pénible sans doute, mais qui n'est pas sans charmes. Je parle de la besogne matérielle qui consiste à aligner des caractères noirs sur une page blanche. Ce travail fatigue à ce point certaines personnes, qu'au bout de peu de temps la main lassée ne peut plus écrire. La *crampe des écrivains*, c'est ainsi qu'on appelle cette maladie, est très-fréquente. Et peut-être vous-mêmes avez-vous ressenti cette fatigue spéciale, quand vous terminez ces longs pensums dont on abuse un peu à notre avis..., et aussi au vôtre, n'est-il pas vrai?

La machine que nous avons sous les yeux se compose d'un clavier, analogue à celui du piano ; sur chaque touche est inscrite l'une des lettres de l'alphabet, ainsi que les signes : virgule, point, etc., employés dans l'écriture courante. Au lieu d'écrire le mot, on le joue sur ce piano d'un nouveau genre, qui a sur l'autre cet immense avantage qu'il ne fait

1. Voyez vol. VI, page 7.

pas de bruit. Je veux écrire le mot Dieu ; je frappe successivement les touches *d*, *i*, *e*, *u*. En se baissant, chaque touche, au moyen d'un mécanisme très-simple, détache un petit poinçon portant en saillie la lettre correspondante ; cette lettre s'imprime sur une petite bande de papier qui se meut de droite à gauche et d'arrière en avant. Avec un peu d'habitude, vous arrivez à jouer des deux mains et à imprimer très-rapidement la phrase que vous avez en tête. Lorsque la ligne est finie, le papier se déplace automatiquement, et vous commencez votre seconde ligne à la distance voulue au-dessous de la première. Nous vous avons déjà montré une machine assez semblable à celle-ci, dans la section française ; cette machine ne faisait qu'assembler les caractères d'imprimerie ; celle dont nous vous parlons aujourd'hui imprime directement et supprime cette fâcheuse *crampe* dont tant d'écrivains étaient atteints.

Voici toute une série de petis bijoux électriques qui méritent de fixer votre attention. Remarquez ces épingles dont les têtes représentent divers sujets à parties mobiles : ici vous voyez un insecte, un oiseau, dont les ailes battent l'air; cette tête de mort rapproche convulsivement ses mâchoires; ce petit lapin, à l'aide de deux baguettes, frappe un tambour minuscule. Ces épingles sont attachées à votre cravate, le lapin est immobile; tout à coup, à votre volonté, il frappe énergiquement son tambour et s'arrête dès que vous le voulez. Comment cela se fait-il?

En deux points de l'épingle sont fixés deux petits fils métalliques dissimulés derrière la cravate, et qui aboutissent à une toute petite boîte placée dans la poche de votre gilet. Cette boîte renferme une petite pile électrique formée d'une lame de zinc, d'un cylindre de charbon et d'une solution de sulfate de mercure. Le zinc est fixé au couvercle et a une longueur qui est moitié de celle de l'étui ; la solution saline est au fond. Quand on visse le couvercle, le zinc ne touche pas au liquide : le courant électrique ne passe pas et votre petit lapin reste immobile. Si vous retournez la boîte placée dans la poche de votre gilet, le liquide recouvre le zinc, le courant passe et fait aller les baguettes sur le tambour....

Grue à vapeur. (P. 416, col. 2.)

Enfin, admirez, près du pont d'Iéna, cette énorme grue à vapeur qui soulève, sans effort, des poids de 80 000 kilogrammes. Cette machine se compose d'une poutre verticale, appelée *poinçon* reposant sur des rouleaux qui lui permettent de tourner sur elle-même. Le grand bras métallique qui s'avance en avant, et qu'on nomme *volée* est fixé au *poinçon*, et peut s'abaisser ou se lever. C'est à la grossière analogie de forme que la réunion du poinçon et de la volée présente avec le cou et le long bec de l'oiseau appelé *grue*, que cette machine doit son nom. Elle est surtout employée dans nos ports pour enlever les colis et les descendre dans la cale des navires.

Arrêtons-nous ici. Jetons un dernier coup d'œil sur cet admirable palais qui, nous l'espérons, ne disparaîtra pas tout entier. La foule ne cesse d'aller contempler les merveilles accumulées au Champ-de-Mars ou au Trocadéro. Pour tous ces étrangers, venus des quatre coins de l'univers, savez-vous quel est le spectacle qui paraît le plus étonnant, le plus merveilleux ?

C'est la richesse et la vitalité de notre belle patrie, de cette France hier mutilée et vaincue, aujourd'hui relevée et redevenue la tête des nations civilisées.

ALBERT LÉVY.



Son âme était triste. (P. 420, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

XXVII

Coriolis Family-House. — Mme veuve Coriolis. — Les plans de l'oncle Placide. — Opinion de Marthe sur les caïmans.

Coriolis Family-House différait en beaucoup de points de ces immenses caravansérails que les Américains appellent des hôtels.

D'abord le ou plutôt la propriétaire de l'hôtel, Mme veuve Coriolis, n'était pas une divinité inaccessible et invisible comme les propriétaires des hôtels ordinaires, qui ne communiquent avec les voyageurs que par l'intermédiaire d'un *steward* froid et gourmé, dont la vue seule suffit pour vous glacer le sang dans les veines. La preuve, c'est que Mme veuve Coriolis en personne assista au déballage des voyageurs. Elle échangea de cordiales poignées de mains avec MM. King et Triquet, souhaita la bienvenue à l'oncle Placide, et arrêta un regard de complaisance sur la figure franche et ouverte d'Émile, fronça imperceptiblement les sourcils en voyant qu'on avait des égards pour Alfanègre, parce qu'elle le prit pour un mulâtre; espéra que Mme de Randal n'avait pas trop souffert de la traversée, pinça les lèvres en saluant miss Mac-Bokum, réprima un sourire à la vue de Mme la princesse, ignora la présence de Mlle la cadette, et embrassa Marthe sur les deux joues.

Coriolis Family-House avait des fenêtres à la française, et non pas des fenêtres à tabatière, comme la plupart des maisons américaines, qui ont emprunté cette mode à la vieille Angleterre. C'est Marthe qui en fit la remarque, parce que Émile, savant pour avoir lu beaucoup de livres, lui avait souvent parlé de la mode des fenêtres à tabatière. Marthe fut récompensée de cette remarque par un regard affectueux de Mme veuve Coriolis, et par l'épithète de *darling* (chérie).

Coriolis Family-House ne contraignait point ses hôtes à manger pêle-mêle avec toute sorte de monde. Dinait qui voulait à la grande table de la salle à manger. Mais les gens qui voulaient manger en famille étaient servis à part, soit dans des salles à manger particulières, soit dans leurs propres appartements. La preuve, c'est que les neuf voyageurs s'attablèrent dans le grand salon de l'oncle Placide, après avoir réparé à loisir le désordre de leur toilette dans de très-confortables appartements. La scène du matin fit les frais de la conversation; chacun risqua ses réflexions, sauf MM. King et Triquet qui semblaient méditer quelque problème insoluble. MM. King et Triquet avaient lu ensemble un journal que leur avait communiqué Mme veuve Coriolis : c'était le numéro de l'*Investigateur* qui contenait la lettre de M. Cob. En lisant cette lettre, ils avaient remué la tête et froncé les sourcils. M. King avait dit : « C'est une mystification! mais il faudra voir, cependant! » M. Tri-

1. Suite et fin. — Voy. page 209, 225, 241, 257, 273, 286, 305, 321, 337, 353, 363, 385 et 401.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes.

quet, comme toujours, avait opiné du bonnet, et avait déclaré « qu'il n'en coûtait rien de voir ! » Il avait même ajouté qu'il éprouverait un certain plaisir à rencontrer dans un petit coin l'auteur de la mystification (si c'était une mystification), à faire un bouchon de sa lettre, et à lui en frotter le nez et les oreilles. Ne voulant point tourmenter inutilement l'oncle Placide et son neveu, ils convinrent de ne rien dire jusqu'à plus ample information ; voilà pourquoi ils se taisaient pendant que chacun risquait son mot.

Mais, par exemple, rien ne les empêchait de faire savoir à l'oncle et à Émile à quel danger ils avaient échappé, en s'embarquant sur le *Coyote* au lieu d'attendre la *Columbia*. A cette terrible révélation, l'oncle Placide resta muet une minute, et tint en l'air, au bout de sa fourchette, le morceau de corned-beef qu'il portait à sa bouche. « Mon cher enfant, dit-il, en posant sa fourchette sur son assiette, penser que tu.... c'est horrible ! » et ses mains tremblaient. « Et vous donc, mon oncle, répondit Émile avec chaleur, est-ce que vous n'avez pas couru le même danger ?

— Moi, reprit l'oncle Placide, avec un sourire plein de douceur, ce n'est pas la même chose ; j'ai fait mon temps, moi....

— N'y pensons plus, mon oncle, dit Émile en posant doucement sa main sur celle de l'oncle Placide qui continuait à trembler. N'y pensons plus que pour nous féliciter d'avoir échappé au danger, et pour plaindre les pauvres gens dont nous avons failli partager le sort. »

Mme de Randal, pendant qu'il parlait, le regardait avec la tendresse et la complaisance d'une mère qui est fière de la bonne grâce et des sentiments élevés de son fils.

Miss Mac-Bokum se contenta de faire : « Oh! » et de lever les yeux au ciel.

Mme la princesse sentit qu'Émile et son oncle remontaient d'un degré dans son estime. Elle pourrait raconter partout qu'elle connaissait quatre personnes (en y comprenant par faveur MM. King et riquet) qui avaient failli sauter en l'air et retomber dans l'eau. Il n'y avait pas beaucoup de jeunes filles de son âge qui eussent le droit d'en dire autant !

Marthe ne fit point d'étalage et ne parla point de s'évanouir ; mais elle fut bien près de s'évanouir sans le dire. Comme elle avait une petite volonté bien solide et bien résistante, elle tint bon, et son angoisse se fondit en deux grosses larmes qu'elle ne put retenir et qu'elle essuya précipitamment.

« Mon oncle, dit Émile, pour détourner la conversation, penser que nous voilà en Amérique, vous et moi, dans la plus grande ville de l'Union, à une table américaine, mangeant des choses américaines. Allons-nous-en faire de la géographie ! »

Au mot de géographie, Marthe baissa la tête, comme si elle voulait étudier les dessins de son assiette ; elle aurait eu grand tort de les prendre pour objet de ses méditations, car ils étaient d'un goût détestable. Mais la pauvre enfant ne les distinguait qu'à travers un voile humide. Ils allaient faire de la géographie sans elle! Miss Mac-Bokum, au contraire, releva la tête d'un air de défi, à l'amer souvenir des méfaits géographiques de l'oncle et du neveu ; mais ce mouvement lui fut fatal, car elle avala de travers un pickle trop fortement vinaigré, et fut prise d'une quinte de toux terrible.

« Le fait est, dit l'oncle Placide, quand miss Mac-Bokum fut sortie victorieuse de sa lutte contre le pickle fortement vinaigré, le fait est que nous avons un vaste champ à parcourir ; » et il souriait d'un sourire de béatitude géographique. Il reprit, en jetant un regard de côté, d'abord sur le garçon de service qui sifflait tout haut pour se distraire, ensuite sur miss Mac-Bokum, cette intéressante victime des pickles américains : « Par exemple, la cuisine américaine, hum ! jusqu'ici m'étonne un peu et même me déconcerte. Ce n'est pas que tout ce qu'on nous donne ici ne soit excellent, oh ! excellent ! »

Le brave homme disait cela bien haut, craignant de mortifier *Coriolis-Family-House* dans la personne du garçon siffleur. Mais le garçon siffleur sortit d'un air dégagé, sans en demander l'autorisation à personne, pour montrer sans doute qu'il était un garçon indépendant, et qu'il sortait quand cela lui plaisait, car il n'avait aucune autre raison apparente de quitter son service.

L'oncle Placide reprit d'un ton confidentiel : « Excellent, je ne m'en dédis pas, mais je n'ai pas encore eu le temps de m'y faire ; cela déroute toutes mes idées et toutes mes habitudes. Ma foi, vive la cuisine française !

— Je vous prends au mot, dit Mme de Randal en riant, et je vous rappelle votre promesse de venir nous rendre visite à Chicago ; vous serez servi à la française, exclusivement à la française, vous pouvez y compter.

— Nous sommes confus de votre bonté, dit poliment l'oncle Placide, et vous n'avez pas besoin de me rappeler une promesse que nous serons trop flattés et trop heureux de tenir. Nous irons d'abord à la Nouvelle-Orléans où nous avons affaire ; ensuite nous remonterons le Mississipi ; Émile, penser que nous remonterons le Mississipi! reprit-il avec une joie d'enfant en levant l'index à la hauteur de son menton. Un beau matin nous débarquerons à Chicago pour faire la connaissance de M. de Randal, et recauser avec vous et avec vos charmants enfants de notre fameuse traversée. Oui, oui, nous sommes en Amérique, il n'y a pas à dire le contraire, continua-t-il, comme s'il avait besoin de s'affirmer tout haut la chose tant il la trouvait étrange. Elle n'a rien de bien effrayant cette fameuse traversée dont on se fait un monstre, et nous aurons certainement beaucoup de plaisir à en reparler. Ensuite nous raconterons à ma petite Marthe tout ce que nous aurons vu dans le Sud. et comme je suis sûr qu'elle aura été bien sage pen-

dant notre absence, nous lui rapporterons.... Émile qu'est-ce que nous lui rapporterons?... quelque chose de curieux, quelque chose que l'on ne voit pas tous les jours. »

Voyant que Marthe avait un petit air tout contrit, Émile voulut la faire rire, et proposa à l'oncle de rapporter un beau petit caïman pêché dans le bas Mississipi.

Mais sa plaisanterie produisit l'effet contraire à celui qu'il attendait.

« Je ne veux pas de caïman, répondit Marthe avec une grande énergie.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas de caïman? dit l'oncle étonné de sa vivacité.

— Si Émile pêche des petits caïmans, répondit Marthe avec feu, la mère sautera sur lui et le dévorera.

— Oh que non! dit Émile.

— Oh que si! répondit Marthe. Vous savez, miss Mac-Bokum, cette histoire que vous m'avez fait lire en anglais; ce gentleman qui passait sa vie à descendre le Mississipi et à le remonter pour tirer tout le temps sur les caïmans, parce que son fils avait été dévoré par un caïman. Vous voyez bien, oncle Placide, que les caïmans dévorent les personnes. Oncle Placide, vous l'empêcherez de pêcher des caïmans, promettez-le moi. Je ne veux pas....

— Marthe! dit miss Mac-Bokum en levant l'index.

— Je ne dirai plus, je ne veux pas, miss Mac-Bokum. Mais permettez-moi de supplier l'oncle Placide...

— Il ne pêchera pas un seul caïman, dit l'oncle Placide avec une grande solennité.

— C'est déjà bien assez, dit Marthe, de s'en aller là-bas sur le golfe du Mexique. Je sais où c'est maintenant, ajouta-t-elle en agitant ses boucles brunes d'un air capable. Savez-vous, oncle Placide, ce que vous devriez faire?

— Marthe! » dit miss Mac-Bokum, toujours avec la même intonation, et toujours en levant l'index à la même hauteur.

Marthe baissa le nez, et ne put s'empêcher de souhaiter que miss Mac-Bokum fût saisie d'un petit accès de mal de mer pour cinq minutes seulement. Et puis elle se trouva très-méchante d'avoir souhaité cela, et tomba dans une grande confusion.

Le foulard rouge passe mystérieusement. (P. 420, col. 2.)

« Voilà une demoiselle bien sévère, » pensa l'oncle Placide. Émile exprima intérieurement la même idée, mais sous une forme plus irrévérencieuse : « Qu'a donc ce vieux chardon d'Écosse à piquer toujours les doigts de cette enfant! »

L'oncle Placide, une fois dans sa vie, se montra têtu, et insista, en dépit de miss Mac-Bokum, pour faire parler Marthe.

« Ma petite Marthe, dit-il d'un ton très-sérieux, rendez-moi le service de me dire ce que je devrais faire. La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants.

— C'est bien simple, dit Marthe avec impétuosité. Vous partez avec nous pour Chicago. C'est bien plus amusant pour tout le monde.

— Ensuite? dit l'oncle Placide.

— Ensuite, vous allez rattraper le Mississipi et vous le descendez au lieu de le remonter. Vous savez, oncle Placide, c'est toujours bien plus facile de descendre un fleuve que de le remonter. Quand vous avez fait vos affaires à la Nouvelle-Orléans, vous prenez le bateau qui vous amène au quai, à l'endroit que nous a montré le capitaine, ce matin. Vous revenez à Chicago et vous partez de là pour San-Francisco, puisqu'il faut que vous alliez à San-Francisco aussi. Comme cela, nous vous verrons deux fois.

— Très-bien, ma petite géographe; mais nous sommes pressés de nous rendre dans le Sud, parce qu'il fait grand froid par ici, et que la blessure d'Émile se guérira plus vite là-bas. Nous irons à Chicago au printemps.

— Oui, oncle Placide, répondit Marthe avec soumission; je comprends, je comprends.

— Oh! ma blessure! dit dédaigneusement Émile en levant le bras gauche, pour montrer qu'il ne souffrait plus.

— Si, si, l'oncle Placide a raison, reprit Marthe avec vivacité, c'est très-bien arrangé comme cela! » et elle poussa un gros soupir.

Après le déjeuner, MM. King et Triquet sortirent pour affaires, et se rendirent tout droit aux bureaux de l'*Investigateur universel*. Miss Mac-Bokum s'enferma dans sa chambre à double tour, pour dormir à son aise dans un vrai lit. L'oncle Placide et son neveu montèrent en voiture avec les dames, pour faire con-

naissance avec les principales curiosités de New-York. Alfanègre quitta l'hôtel, moins pour se promener que pour changer de place et de société. Les domestiques nègres le traitaient avec une insultante familiarité, comme un des leurs; les domestiques blancs le toisaient avec un insupportable dédain, le tenant pour un mulâtre authentique. Son âme était triste et sa physionomie lamentable; car : 1° on n'aime pas à être traité comme un chien, et les domestiques le traitaient comme un chien; 2° on n'aime pas à passer devant des centaines de *bars* sans entrer dans un seul; or, comment entrer dans un bar quand on n'a pas un sou vaillant. Un pick-pocket avait escamoté le porte-monnaie de M. Alfanègre (de l'Ardèche). Il en résultait que M. Alfanègre n'avait pas pu faire ses aveux à M. Clodion, et qu'il se promenait en compagnie de ses remords devenus plus cuisants et plus importuns : car il avait toute la honte du crime commis, sans en avoir même tiré profit.



XXVIII

Perplexité de MM. King et Triquet. — Emile déclare qu'il ne tient pas à la fortune de l'oncle Cob, mais qu'il tient à présenter ses devoirs à ce gentleman, s'il est encore vivant.

L'allumeur de réverbères, avec sa longue perche à la main, court de lampadaire en lampadaire. Les hôtes de *Coriolis Family-House* rentrent les uns après les autres. Mme la princesse est émerveillée de l'éclat des magasins; ses yeux ont été éblouis du luxe des dorures et de la vivacité des couleurs. Mlle la cadette a l'air profondément ahuri; elle trouve le pavé de New-York détestable. Marthe ne s'est jamais tant amusée de sa vie; mais, en même temps, elle éprouve cette tristesse inquiète bien connue du collégien, lorsqu'à la fin d'une journée de plaisir il pressent, plusieurs heures d'avance, le moment de rentrer au collége. L'idée vague que tout cela va finir bientôt par une séparation, la fatigue qui suit toujours une grande excitation, donnent à Mlle Marthe une physionomie mélancolique que lui envierait Mme la princesse, si Mme la princesse daignait laisser tomber un regard sur sa petite sœur. Émile a été très-gai toute la journée; mais il est devenu silencieux, depuis le moment où l'on a rencontré ces soldats qui défilaient là-bas près de City-Hall. L'oncle s'est grisé de topographie, littéralement grisé; la prodigieuse activité de la grande ville semble l'avoir gagné par contagion. Il a mené les dames luncher chez Delmonico, et dit qu'il se fera à la cuisine américaine; il sent qu'il devient Américain.

Alfanègre trouve que l'air de New-York est trop vif et trop sec pour les gens qui ne peuvent pas entrer dans les bars. Par désœuvrement, il a regardé dans les boutiques de coiffeurs. « Des palais, monsieur! de véritables palais! Et figurez-vous qu'ils couchent leurs clients sur des chaises longues; on dirait qu'ils vont les disséquer tout vifs. Quelles fortunes doivent faire ces gens-là. Ah! quelqu'un d'intelligent qui aurait un petit capital! » Mais le quelqu'un d'intelligent, auquel pense Alfanègre, n'a pas le plus petit capital; au contraire, il a une dette énorme, une dette qu'il n'ose pas avouer, étant hors d'état de la payer. C'est cependant une chose terrible d'avoir eu ce moment de tentation, là-bas, au Havre, et d'y avoir succombé sans savoir comment. Ah! si c'était à recommencer!

MM. King et Triquet ont passé leur journée à envoyer des dépêches et à en recevoir. M. King est persuadé que la lettre de M. C. Cob est l'œuvre d'un faussaire; cependant il ne voudrait pas le jurer devant un magistrat. Le récit de M. Ruben l'a beaucoup troublé; mais M. Ruben est peut-être un compère. Une dépêche a été expédiée à M. Myers, propriétaire de Myers-House à Chicago; M. Myers a répondu qu'il donne l'hospitalité depuis quelques jours à un gentleman du nom de C. Cob. M. C. Cob a fait allusion à des parents d'Europe qui viendraient peut-être lui rendre visite. Une autre dépêche a été expédiée à M. Barley, avocat, Nouvelle-Orléans : « M. C. Cob est-il mort ou vivant? »

Réponse : « M. Barley absent; pas de nouvelles de M. Cob. Rien ne prouve qu'il soit mort. »

Troisième dépêche : « Au domestique de M. Cob, Montgomery-street, Chicago, réponse payée. »

Comme le domestique noir est dans son lit, perclus de rhumatismes, c'est le domestique jaune qui ouvre la porte à l'homme du télégraphe. Les yeux de souris du domestique jaune se portent avec envie sur un coin de foulard rouge qui sort de la poche du facteur.

Tout en lorgnant le foulard, il ouvre la dépêche, la lit, et, sans changer de physionomie, fait entendre un rire intérieur tout à fait extraordinaire.

Le facteur étonné regarde de tous côtés, ne sachant d'où peut provenir un bruit si étrange. Pendant qu'il tourne la tête, le foulard rouge passe mystérieusement de sa poche dans la large manche de l'homme jaune.

« Il y a une réponse et la réponse est payée, » dit l'homme du télégraphe.

Dans un anglais incorrect et enfantin, où les *r* sont remplacés par des *l*, l'homme jaune dit qu'il n'y a pas de réponse, et réclame l'argent que la réponse aurait coûté!

Le facteur se met à rire, et dit que cela ne se fait pas comme cela; que s'il n'y a pas de réponse, l'ar-

gent sera rendu à l'expéditeur, ou plutôt employé à lui faire savoir qu'il n'y a pas de réponse. L'homme jaune ne l'entend pas ainsi; du moment qu'il ne touchera pas l'argent, il tient à le dépenser : « Il y a léponse!

— Faites vite, » dit le facteur, en tirant de sa sacoche plusieurs carrés de papier et un crayon.

L'homme jaune escamote le plus de carrés de papier qu'il peut, et les envoie rejoindre le foulard dans sa manche gauche ; alors il rend à l'homme son crayon, et lui dit en le regardant en face : « Sais pas éclile l'amélicain ; éclivez, vous ! »

Le facteur écrivit : « C. Cob se porte très-bien. » « Est-ce tout? » demanda-t-il en levant la tête.

Le Chinois fit signe que c'était tout.

« C'est que, voyez-vous, reprit le facteur, vous avez encore droit à trois mots. »

Le Chinois, qui avait, comme tous ceux de sa race, la passion de l'économie, se mit à réfléchir, afin de ne pas laisser profiter les gens du télégraphe de l'argent des trois mots. A la fin, il trouva ses trois mots, et le facteur écrivit sous sa dictée : « Envoie ses compliments. »

Cette réponse étrange accrut l'embarras des deux associés, d'autant plus que le malicieux Chinois, pour ne point se compromettre, l'avait signée : « Col. Blotter. » Il avait lu ce nom sur une carte que Potomac conservait précieusement dans une tasse à thé.

Quand le facteur fut parti, l'homme jaune, sans se dérider, se mit à rire silencieusement, et tira de sa manche les objets qu'il y avait frauduleusement introduits. Il serra méthodiquement le foulard en compagnie de quelques autres objets de provenance suspecte, en attendant qu'il eût le loisir d'aller échanger son butin contre quelques sapèques dans le quartier chinois. Ensuite il effaça de son mieux les faux plis de la dépêche, et la joignit aux petits carrés de papier dont il avait frustré la compagnie du télégraphe, avec l'intention d'en faire cadeau à un Chinois de ses amis qui était blanchisseur, et qui écrivait dessus ses notes de blanchissage. Un proverbe dit judicieusement : « Il n'y a pas de petites économies; » et un autre proverbe ajoute, non moins judicieusement : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. »



« Nous irons à Chicago. » (P. 423, col. 1.)

Le front dans les deux mains, les coudes sur la table, les yeux fixés sur la dépêche de l'homme jaune, M. King fronçait ses noirs sourcils, et prenait ses airs de fourmi affairée ; M. Triquet fronçait également les sourcils et serrait les lèvres, rien qu'à le voir si absorbé et si désappointé. Après cinq grandes minutes d'un silence réfléchi et d'une immobilité complète, M. King prit la dépêche du

bout des doigts, et la retourna machinalement comme pour chercher au verso de la feuille de papier l'explication de l'énigme imprimée sur le recto.

M. Triquet saisit avec empressement cette occasion d'exprimer une idée qui lui était venue, rien qu'à regarder réfléchir M. King.

« Tommy, dit-il, avec un peu d'hésitation, vous savez que je ne suis pas méchant.... »

Tommy leva la tête, tout surpris de cette singulière proposition, qui entrait si peu dans le courant de ses réflexions présentes. Néanmoins, il se mit à sourire.

« Non, dit-il, vous n'êtes pas méchant, sans cela vous ne seriez pas ce que vous êtes, c'est-à-dire la plus loyale et la meilleure des créatures; mais personne, que je sache, ne vous accuse d'être méchant. »

Sans répondre à ce compliment flatteur, M. Triquet allongea brusquement la main droite et souligna de son index les deux mots : Col. Blotter.

« Et puis? » demanda M. King.

M. Triquet ferma le poing et l'abattit, avec la vigueur d'un marteau de forge, sur les deux mots qu'il venait de souligner. « Voilà, dit-il, ce que je ferais à l'individu qui porte ce nom-là, si je le trouvais dans un petit coin. Tommy, mon garçon, c'est ce vieux scélérat de Blotter qui est au fond de tout cela.

— Calmez-vous, dit Tommy en riant, je ne crois pas que ce soit le Blotter que nous connaissons. »

Pour toute réponse, Kit abattit le bout de son index sur l'abréviation *Col.*, qui précédait le mot *Blotter*, et fixa sur son associé des regards triomphants.

Tommy secoua la tête en souriant. « L'abréviation *Col.*, dit-il, peut signifier Colemans, Collins, Coleridge, aussi bien que colonel. D'ailleurs, le drôle, auquel vous pensez, ne serait pas assez naïf pour nous livrer son nom, s'il complotait contre nous.

— Vous avez raison, Tommy, j'aurais dû comprendre cela tout de suite. Mais je regrette que ce ne soit pas lui, parce que je l'aurais étranglé de mes propres mains, et ç'aurait été une grande consolation pour moi d'abord et ensuite pour tous les honnêtes gens; et puis, cela simplifiait tout. Du moment que ce drôle était contre nous, nous pouvions être sûrs qu'il y avait là quelque manigance et quelque coquinerie; que nous pouvions compter sur notre bon droit et marcher de l'avant, tandis que maintenant....

— Tandis que maintenant nous sommes bien embarrassés, reprit M. King en se rongeant les ongles. Oui, nous sommes bien embarrassés, mais nous ne nous avouons pas battus pour cela. Tout est contradictoire dans cette singulière affaire. Moi qui ai lu le carnet du vieux Cob, je suis moralement, absolument sûr qu'il est mort; je suis moralement, absolument sûr que, s'il vivait, il n'aurait pas écrit la lettre que nous avons lue de nos propres yeux. D'un autre côté, on me prouve qu'il vit, qu'on l'a vu; on me le décrit tel qu'il est réellement; on me jure qu'il est venu en personne se plaindre amèrement de nous et de son héritier, et qu'il a écrit la lettre sous les yeux de cet homme au nez crochu. Est-ce qu'on s'imagine que je vais accepter tout cela sans contrôle?

— Moi, d'abord, dit vivement M. Triquet, je ne me l'imagine pas du tout. Vous êtes homme à jouer par-dessous jambe tous les nez crochus de la création.

— Voici ce que nous allons faire. Mettons les choses au pis, afin de n'avoir point de déception.

— Mettons les choses au pis! dit résolûment M. Triquet, en regardant avec une profonde admiration le petit homme fourmi, toujours si décidé et si résolu.

— Nous commençons par aller trouver M. Clodion et son neveu. »

Kit fit un signe d'approbation.

« Nous leur disons : il est possible que nous nous soyons grossièrement trompés.

— Grossièrement est de trop, objecta M. Triquet, vu que vous êtes dans l'affaire. Vous pouvez vous tromper, puisque vous êtes un homme de chair et de sang, mais grossièrement jamais. »

M. King accepta l'amendement, et poursuivit : « Il se peut que nous nous soyons trompés.

— Très-bien.

— Voici l'état des choses.

— Très-bien.

— Nous vous faisons d'avance toutes nos excuses.

— Nous les faisons.

— Nous vous offrons, en cas d'échec, toutes les réparations qui sont en notre pouvoir.

— Évidemment.

— Mais nous n'abandonnons pas la lutte. »

Ici M. Triquet devint très-attentif, et, au lieu d'interrompre son compagnon par ses exclamations, il se contenta d'approuver par de nombreux signes de tête.

« Non, reprit M. King, nous n'abandonnons pas la lutte; nous renonçons pour le moment au voyage de la Nouvelle-Orléans, puisque Barley ne peut rien nous apprendre. Nous partons pour Chicago; nous acceptons le rendez-vous de M. Cob ou de l'homme qui joue le rôle de M. Cob. Si c'est bien à lui que nous avons affaire, tout est dit; si ce n'est pas à lui, nous poussons jusqu'à San-Francisco, et nous nous adressons directement au sieur Col. Blotter; nous nous déciderons d'après ce qu'il nous dira!

— Bravo! dit M. Triquet; avec vous, du moins, on sait toujours où l'on va.

— Commençons, dit M. King, par aller trouver ces messieurs; les voilà qui rentrent de leur promenade. »

M. King alla droit au but, comme toujours, et loyalement mit les choses au pis, avec l'approbation de M. Triquet, qui scandait toutes les phrases de son associé par de véhéments hochements de tête, et par de fréquents : « Très-bien, mon garçon, allez de l'avant. »

L'oncle Placide commença par se couvrir la figure avec sa main, comme foudroyé par cette révélation inattendue. Émile se rapprocha de lui, et lui dit, en lui faisant une douce violence pour le forcer à découvrir son visage : « Regardez-moi, mon oncle ! »

L'oncle le regarda, et l'angoisse de son âme se dissipa comme par enchantement. L'héritier déçu le regardait en souriant, et il était facile de voir que son sourire n'était pas un sourire de commande.

Émile reprit, en caressant la main tremblante que le pauvre oncle lui abandonnait sans résistance : « Mon oncle, vous avez pensé à moi tout de suite, comme toujours. Écoutez-moi bien : cette fortune était si énorme, que je n'ai jamais sérieusement compté dessus. Mais j'ai accepté de venir ici parce que je n'étais pas fâché de faire un beau voyage avant de rentrer au collége pour me préparer à Saint-Cyr. Quelquefois, dans mes loisirs de malade, j'ai bâti des châteaux en Espagne avec les millions de l'oncle d'Amérique ; mais, foi de soldat, voici ce que je puis vous jurer : la nouvelle que nous venons d'apprendre ne m'empêchera ni de dîner ce soir, ni de dormir cette nuit, ni de voyager aussi loin et aussi longtemps que vous ne serez pas fatigué de voyager avec moi. »

L'oncle Placide attacha un long regard sur cette belle physionomie si franche, si ouverte et si affectueuse, et il fut convaincu qu'Émile disait la vérité.

« Solide gaillard, » grommela M. Triquet en regardant Émile avec admiration.

M. King, avec une émotion plus contenue, se contenta de penser : « C'est un homme ! » Mais, comme l'émotion n'empêchait jamais M. King de traiter une affaire jusqu'au bout, il déclara nettement qu'il ne renonçait pas à la lutte, bien loin de là, et il développa son plan avec autant de netteté et de clarté que s'il s'agissait d'un achat de balles de coton ou de boucauts de tabac.

« Mon oncle, dit Émile avec vivacité, nous aussi, nous irons à Chicago. J'admets que M. Charlier soit encore vivant. Quelles que soient aujourd'hui ses dispositions à l'égard de sa famille, il y a eu un moment où il s'est souvenu d'elle, et où il a regretté de ne pas la connaître. C'est un Charlier, après tout, c'est l'oncle de mon père. Je veux lui présenter mes devoirs, sans compter que nous lui devons bien quelques excuses pour l'avoir enterré tout vivant. » Comme il était beaucoup trop franc pour dissimuler jamais aucun des motifs qui le faisaient agir, il ajouta, en rougissant un tout petit peu : « Et puis, nous servirons d'escorte à ces dames. »

Ces dames furent enchantées de la nouvelle décision de l'oncle Placide, et, comme l'oncle Placide était pressé de partir pour Chicago où son neveu et lui avaient un rendez-vous, on convint d'abréger le séjour que l'on comptait faire à New-York, et de partir le lendemain pour Chicago.

J. GIRARDIN.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878

L'AUSTRO-HONGRIE.

L'Austro-Hongrie tient merveilleusement son rang à l'Exposition universelle. Si l'on met à part la France en sa qualité de maîtresse de maison, et eu égard aux priviléges que cette suprématie lui confère, c'est peut-être la Belgique et l'Austro-Hongrie qui, entre toutes les invitées de la fête, peuvent à bon droit se disputer la préséance. Le caractère particulier de l'empire austro-hongrois, cette collection si riche de races distinctes et de nationalités rivales qui fait de ce corps de nation le musée ethnographique de l'Europe, accroît, d'ailleurs, l'intérêt de son exposition, et le manque d'unité qui cause sa faiblesse politique semble être en même temps le secret de sa puissance artistique et industrielle. VIRIBUS UNITIS ! La vieille devise s'est transformée en cri de ralliement au travail pour tous ces peuples réunis sous une même bannière. Chacun a voulu payer de sa personne, au plus dru, et, si l'union fait la force, ici la rivalité a fait le triomphe.

On serait embarrassé de décider lequel, entre tous ces rivaux, l'emporte pour l'invention et pour le goût. A quoi bon, d'ailleurs ? Tout divers qu'ils sont d'origine, de caractère et de tendances, Slaves, Magyars et Allemands d'Autriche ont également bien mérité de la patrie commune, et Vienne, que l'on regarde parfois comme le centre artificiel d'une « expression politique », se révèle à nous comme une capitale industrielle.

Assurément le rayonnement qu'elle reçoit de Buda-Pesth et de Prague ajoute de vives lueurs à son éclat. De bonne foi, bien que l'Autriche propre soit essentiellement allemande par son origine et par son développement, nous ne pouvons confondre les Viennois avec leurs frères de Berlin. La population germanique de l'empire, modifiée déjà par l'aménité du Midi, appelée d'ailleurs à lutter pour la prépondérance intellectuelle, artistique, industrielle et commerciale, avec les Tchèques de Bohême, les Polonais de Galicie, les Ruthènes de Bukovine, les Romans de l'Ouest, les Slaves du Sud, les Roumains, les Magyars..., ne nous apparait plus que comme l'une des forces vives d'une vigoureuse unité industrielle, qui demande ses inspirations aux chaudes tonalités de la nature méridionale, qui se tourne vers le soleil comme vers son maître, qui laisse vaguer son rêve dans les harmonies de la couleur, dans les jeux de la lumière, et dont la patrie morale est l'Orient.

En peinture, l'Austro-Hongrie a remporté le plus éclatant succès. Les noms de Matejko, de Munkacsy, de Czermak, étaient depuis longtemps célèbres. Nous avons appris le nom de Makart, et nous le retien-

drons : son *Entrée de Charles-Quint à Anvers*, immense tableau d'histoire enveloppé d'une atmosphère ambrée s'imprime dans le regard comme un rayon ; on ne peut plus oublier ni le rhythme des figures, ni la pureté des profils.

Comme architecture, l'Autriche nous offre une simple façade composée de neuf arceaux plein cintre retombant sur huit couples de colonnes. Entre les hautes arcades et la ligne droite de la corniche surmontée de statues, les tympans sont décorés de figures allégoriques et de guirlandes de feuillage ménagées sur le fond sombre, tandis que sous les arceaux, entre les fûts accouplés, et tout le long de la galerie, des statues de marbre se profilent sur la teinte rouge du mur.

Vienne expose des bronzes d'art, des vases, des coupes, des coffrets, des cassettes, niellés, gravés ou incrustés ; des vases d'église ; des bijoux d'argent émaillé et niellé, ou en mosaïque incrustée d'or ; de la serrurerie d'art ; des grilles dont le fer, ajouré ou treillissé, est ouvré et ciselé comme une fleur ; des meubles de chêne sculpté et de marqueterie ; de merveilleux tapis ; des ameublements de velours feuille morte, brodé de soie bleu verdâtre ; des bibelots de bureau ; des broderies ; des instruments de musique ; des objets de cuir ; des porcelaines ; de très-belles cartes géologiques, agricoles et forestières ; des bois et des minerais ; des pipes en écume de mer, dont la magnésite, travaillée à Vienne, provient de Philippopoli.



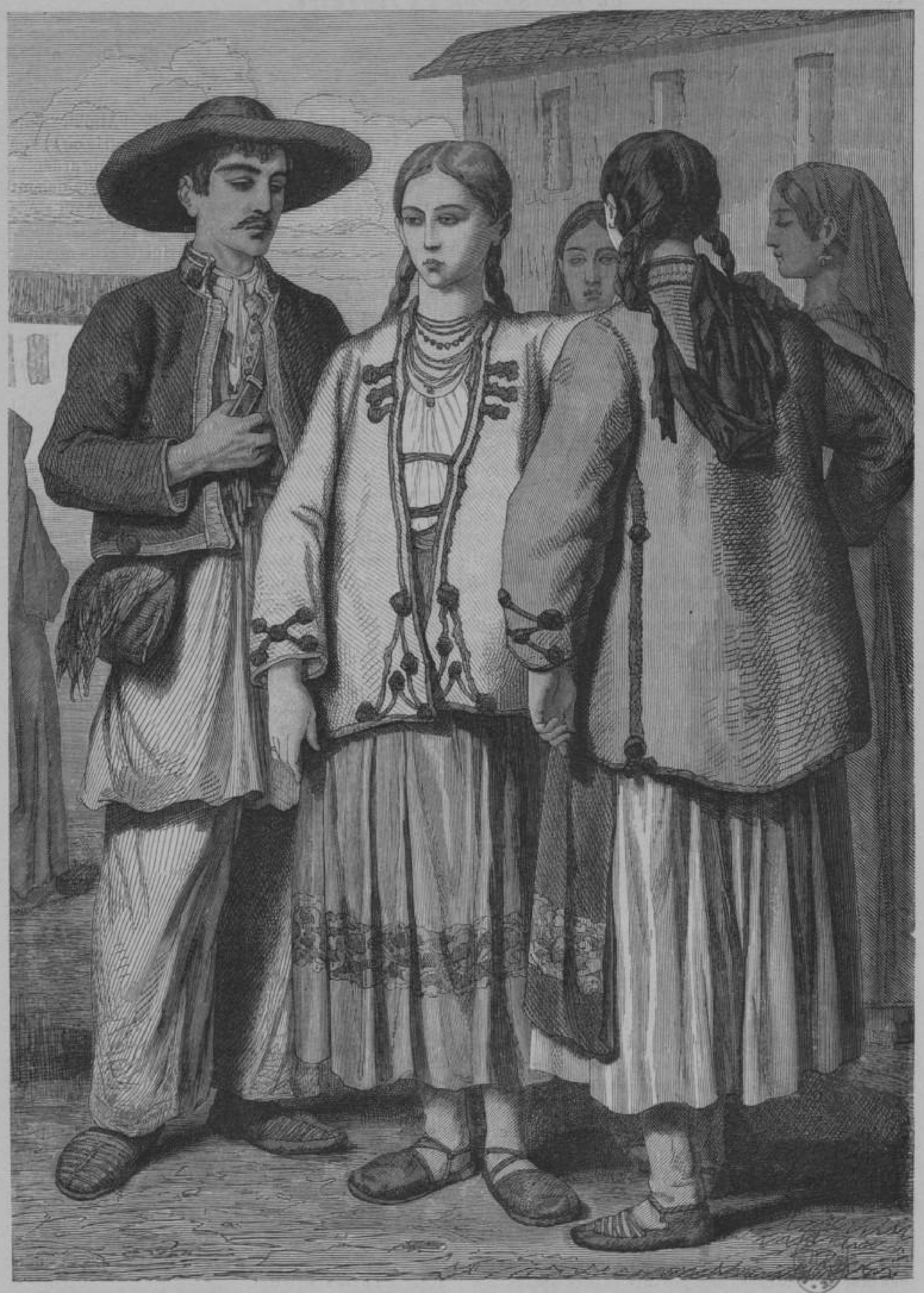
Types austro-hongrois : Tyroliens.

La Bohême a ses longues pipes de porcelaine peinte ; ses armes de Prague ; son graphite ; sa porcelaine de Carlsbad ; ses bijoux de grenat « de Bohême » ; ses tissus ; surtout ses verreries, fragiles merveilles où quelque rayon de soleil semble emprisonné, vases, coupes, flacons, chopes blasonnées, où l'or éclate sur un vert sombre.

La Hongrie nous fait entrevoir la richesse de ses mines et de ses forêts. Un cube de 43 centimètres de côté représente sa production annuelle en or, au milieu d'une collection de minerais accompagnée d'une carte des lieux d'exploitation, et d'une locomotive de mine. Elle expose ses opales de Dubnik, la plus grosse du poids de 609 carats ; ses siéges en bois de hêtre qui se ploie à tous les caprices, qui prend les courbes les plus invraisemblables, jusqu'à imiter un ressort de montre ou la vrille d'un volubilis ; ses laines ; ses vins ; ses tabacs, aux feuilles énormes, dont elle a fourni à la régie française 22 500 000 kilogrammes, de 1864 à 1878 ; de la coutellerie ; des faïences ; des tissus ; des costumes croates, esclavons et dalmates, aussi pittoresques par leur couleur que les chapeaux des paysans de l'archiduché par leur panache et leur fière tournure ; enfin le manteau de velours, bordé de fourrures, du noble magyar, avec sa ceinture d'or étincelant d'émaux et son cimeterre à fourreau constellé de pierres précieuses.

Grand nombre des objets d'art que je n'ai fait qu'indiquer dans cette énumération rapide sont, chacun en son genre, des chefs-d'œuvre de goût, d'invention, et de fini. D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, une exposition universelle, si parfaite, si complète qu'elle soit, ou plutôt, à vrai dire, à cause de sa perfection même, est loin d'offrir tous les éléments d'un jugement définitif. Cette juxtaposition d'objets de choix fait atmosphère. Par un effet de reflet, le médiocre y peut éblouir, tandis que le vrai beau s'éteint à l'éclat banal de l'étagère : il ne reprend sa valeur que dans l'isolement, il n'est estimé tout son prix que dans le demi-jour recueilli du chez-soi. Il n'est pas jusqu'aux dimensions qui n'y soient plus appréciables ; car telle est la disproportion entre l'immensité du vaisseau et la foule d'objets qu'il abrite, que l'œil désorienté ne peut se guider sur aucune échelle.

Le pavillon du ministère de l'agriculture est une des parties les plus remarquables de l'exposition austro-hongroise. La Hongrie est une terre de froment ; la meunerie est une des grandes industries



Types austro-hongrois : Paysans croates.

nationnales et les moulins de Pesth sont célèbres. Considérée comme pays producteur de bois l'Austro-Hongrie vient au troisième rang parmi les pays européens.

La Russie, sous le rapport de la surface boisée, est à elle seule deux fois aussi riche que tout le reste de l'Europe. La Suède et Norvége tient le second rang avec 28 millions d'hectares. Puis vient l'Autriche-Hongrie, le troisième des pays forestiers, avec ses 18 millions d'hectares de bois qui se répartissent à peu près par moitié entre chacune des deux parties de l'Empire-Royaume.

Si l'on compare la surface boisée à la surface des terres productives, puis à la superficie totale, on voit que les forêts recouvrent en Austro-Hongrie à peu près le tiers du sol productif, et plus du quart de la surface totale du territoire. L'intérêt de ces proportions est de mesurer 'importance vitale qu'ont pour ce pays la sylviculture et l'exploitation des produits forestiers. Un rapprochement suffit à les éclairer: en Norvége également les forêts couvrent le tiers du sol, mais du sol total, tandis qu'elles y occupent la presque totalité du sol productif (90 pour 100), n'en laissant que le dixième aux autres cultures. La principale et on pourrait même dire l'unique ressource de la Norvége est donc dans le produit de ses forêts; pour l'Austro-Hongrie, au contraire, la sylviculture n'entre que pour une part très-importante dans l'ensemble de ses productions naturelles; elle ne l'empêche pas de se consacrer à l'élève du bétail, à la production des céréales et à l'industrie.

En Hongrie, les forêts s'étendent au nord et au sud du royaume, dans les montagnes de la Transylvanie, qui leur doit son nom, dans les Carpathes, dans la Croatie et la Slavonie. En Autriche, le gros des massifs boisés se trouve en Galicie, en Bohême, dans le Tyrol et dans le Vorarlberg, en Styrie, en Moravie, en Basse-Autriche. L'État n'en possède que le dixième environ; le reste appartient aux communes, mais surtout constitue les forêts privées.

Parmi les produits que l'Autriche importe en France, le bois tient le premier rang, et c'est elle qui, sur notre marché, fait la principale concurrence à la péninsule scandinave. Comme bois à brûler, bois d'œuvre et de construction, ses produits forestiers, flottés en trains sur les voies fluviales ou transportés sur les voies ferrées, exportés par Trieste et Fiume ou par les chemins de fer de l'Europe centrale, fournissent au commerce et à l'industrie des matériaux précieux, qui sont affectés aux emplois les plus divers.

Mais le grand, l'incomparable succès de l'exposition austro-hongroise, c'est, en dehors des galeries où toutes les merveilles de l'art industriel, l'éclat des ors, des bronzes, des grenats et des opales, les richesses inépuisables des mines et des forêts, les attrayants travaux de la science, ne parviennent pas à vous retenir, une humble maison de plâtre couverte en chaume, la *csarda*. La csarda (prononcez *tsarda*) est une simple auberge, comme on en rencontre le long des routes dans la *pousta* de l'Alföld, dans cette immense plaine de la Basse-Hongrie où vague le Danube. Cette chaumière attire une foule ardente, pressée, qui s'entasse tout autour, qui reste debout du matin au soir, qui paye d'enthousiasme un siége qu'elle n'a pas. C'est que l'on entend là les tsiganes. L'orchestre se compose d'une clarinette et du quatuor des instruments à cordes soutenus par un *tsimbalom* ou *tympanon*, un des ancêtres du piano. La valse du Danube et la marche guerrière de Rakoczy, dernier prince magyar rebelle contre la maison de Habsbourg, sont les morceaux les plus applaudis de leur répertoire.

Composée par le célèbre tsigane Bihary qui avait dû en recueillir les éléments musicaux dans les improvisations populaires, jouée pour la première fois en 1809, la fameuse marche de Rakoczy est demeurée comme la personnification idéale de la patrie magyare. Sans avoir pour nous de signification symbolique, cette musique pleine d'éclat, de mouvement et de coloris, d'une allure imprévue et parfois sauvage, d'un rhythme précipité et entraînant, d'une sonorité riche en contrastes, nous a séduits et charmés comme une brillante manisfestation d'un art autochtone.

PAUL PELET.

JEAN-BAPTISTE [1]

IV

Une connaissance de grand chemin.

La petite caravane marchait dans l'ordre suivant: Duparc, dit Gros-René, conduisait les chevaux, tout en apprenant ses rôles, ce qui faisait que, de temps à autre, un vigoureux coup de fouet lui arrivait sur les mollets, administré par les charretiers qu'il manquait à chaque instant d'accrocher; au coup de fouet, Gros-René, habitué à la politesse, répondait en ôtant son chapeau et continuait tranquillement à étudier ses rôles. — Venaient ensuite de Brie et les deux frères Béjart devisant joyeusement avec Madeleine et Armande-Élisabeth Béjart, tous enfant d'un Joseph Béjart qui fut, dit-on, procureur au Châtelet de Paris. Quant à Molière, il aimait à prendre les devants, songeant et humant l'air, et, au sortir de Bordeaux, où la troupe donna ses premières représentations, il lui arriva une aventure assez curieuse.

1. Suite et fin. — Voy. page 410.

Il cheminait, selon sa coutume, à une lieue de ses camarades, et prenait de préférence les chemins de traverse. Il atteignit ainsi l'entrée d'un petit bois touffu; l'ombre et la solitude lui paraissant propices au travail, il se coucha tout de son long, tira de sa poche une écritoire de corne, prit une des plumes qui ornaient son feutre, et, déroulant un énorme paquet de papier blanc, il se mit tranquillement à écrire les premières scènes de *l'Étourdi*, comédie qu'on joue encore aujourd'hui, et qu'il fit représenter à Lyon, pour la première fois, en 1653.

Tout à coup il fut distrait de son travail par un son de clochettes qui annonçait un équipage quelconque. Il leva la tête et aperçut, à vingt-cinq pas environ, quelque chose qui ressemblait assez au tableau de la fuite en Egypte. Une femme était assise sur le dos d'un âne et tenait dans ses bras un jeune enfant. En avant, une baguette de coudrier à la main, marchait un homme d'une quarantaine d'années, le chapeau gaillardement posé sur l'oreille, et déclamant à haute voix des tirades entières de Corneille.

« Oh! oh! se dit Jean-Baptiste, voilà un singulier original! »

Lorsque le bizarre équipage passa devant Molière, celui qui conduisait fit halte, et, s'approchant du comédien, lui dit:

« Eh! l'ami, êtes-vous de Bordeaux?

— Oui ou non, que vous importe?

— Alors vous ne savez pas?

— Peut-être ; dites toujours.

— Vous ne savez pas si la troupe de Molière a quitté la ville depuis longtemps?

— Avant-hier elle a donné sa représentation d'adieu, et hier matin elle s'est mise en route.

— Je puis donc espérer de la rejoindre ?

— Comme elle voyage à très-petites journées, vous avez quelques chances..... Il est vrai que vous possédez là une monture qui ne doit pas faire dix lieues à l'heure.

— C'est un âne, répondit naïvement le voyageur.

— Je le vois bien; mais puisque vous tenez tant à rejoindre la troupe de ces braves gens, ajouta Molière, que cette aventure intriguait, venez, je connais les chemins, je vous conduirai.

— Vous êtes un homme de bien; touchez là! Ma femme, tu prieras pour monsieur, et toi, mioche, fit-il en donnant une légère tape sur la joue rebondie d'un gros garçon, ôte ton bonnet et salue! »

On se remit en marche et, chemin faisant, le dialogue suivant s'établit entre les deux compagnons d'aventure.

« Savez-vous que c'est déjà un rude gaillard, que ce Molière? oser jouer la comédie au nez et à la barbe de l'Hôtel de Bourgogne! aussi, le voilà en fuite.

— Vous voulez dire en route?

— Comme vous voudrez, compère. Figurez-vous que moi, son admirateur le plus zélé, je ne l'ai jamais vu.

— Bah!

— Aussi, lorsqu'il est parti, le désir de faire sa connaissance et quelques autres motifs me déterminèrent bien vite, et je dis à la mère de ce gros garçon-là: « Femme, vendons ce qui nous reste; achetons un âne et allons rejoindre Monsieur Molière à Bordeaux; je veux me présenter à lui et me faire comédien. »

— Comédien! s'écria Jean-Baptiste; qui êtes-vous donc?

— Qui je suis? Ragueneau, le pâtissier.

— Ragueneau?... ce pâtissier-poëte?

— Vous me connaissez?

— On m'a beaucoup parlé de vous.

— Il se pourrait?... déjà célèbre! dis donc, femme, Monsieur me connaît..... Eh bien, la main sur la conscience, je ne savais pas qu'en voyageant sur un âne la célébrité vînt aussi vite. Mais, à votre tour, qui êtes-vous, monsieur?

— Moi?... oh! mon dieu, quelque chose de bien ordinaire; il y a pas encore longtemps qu'on m'appelait Jean-Baptiste Poquelin; maintenant, on m'appelle Molière. »

Le pauvre Ragueneau arrêta sa monture tout court et demeura muet. La femme poussa mille exclamations extravagantes; Molière riait sous cape; l'enfant, qui ne savait pas ce que cela voulait dire, se mit à pleurer à chaudes larmes, et l'âne, ne voulant pas être en reste, couvrit le tout de sa voie harmonieuse, faisant aussi sa partie dans ce singulier morceau d'ensemble.

Il y avait là tout un tableau.

Enfin, chacun revint à soi et l'on continua la route. Molière questionna Ragueneau sur les raisons qui l'avaient déterminé à quitter Paris et une vie calme et régulière, pour les chances périlleuses d'une existence de bohême.

L'ex-pâtissier lui raconta de bonne grâce toute son histoire.

V

Le pâtissier Ragueneau.

Propriétaire d'une boutique de pâtisserie bien achalandée près du Palais-Royal, un beau matin, Ragueneau s'éveilla poëte. Déjà il raffolait du théâtre et, ne pouvant satisfaire son goût que fort rarement, il chercha une distraction dans la poésie, et se mit à entasser rime sur rime. Bientôt il ne fut bruit dans le quartier que du pâtissier-poëte.

Ce bruit arriva jusqu'à la cour et les grands seigneurs oisifs, avides de nouveaux plaisirs, voulurent connaître ce disciple imprévu d'Apollon.

Un jour Ragueneau vit donc sa boutique envahie par une foule dorée.

On demanda à voir ses vers, et, pendant qu'il les cherchait, la noblesse impatiente se mit, pour se

distraire, à croquer les excellentes choses étalées çà et là. Les vers furent trouvés détestables et les pâtisseries délicieuses ; mais, comme il fallait ménager les uns pour jouir plus longtemps des autres, on n'en donna pas moins force louanges aux hémistiches du pâtissier, tout en continuant à manger les gâteaux du poëte, et à ne pas l'écouter.

Ragueneau lisait toujours ; il y avait près d'une heure que les gentilshommes étaient partis et Ragueneau lisait encore. Ce fut sa femme qui le rappela à lui-même.

« Mon ami, lui dit-elle, ils sont partis.

— Partis !... C'est vrai... N'importe, ils reviendront, j'en suis sûr... Je sens là un feu nouveau...

— Mais, mon ami, le four est éteint.

— Le four ! le four ! madame Ragueneau, ces puérilités ne me regardent plus... J'ai bien autre chose à penser... J'ai la tête pleine...

— Et vos étagères sont vides.

— Vraiment? est-il possible ! Comment, non contents d'écouter mes vers, ils mangeaient ma pâtisserie? Quelle délicatesse ! Il n'y a que la noblesse capable d'un pareil trait. »

Dès ce jour, la maison de Ragueneau devint le rendez-vous des gentilshommes ruinés qui, chaque matin, s'empressaient d'y accourir pour déjeuner aux dépens du four et de la cave du poëte, car on ne mange pas sans boire, et la boutique du pâtissier se trouva par le fait métamorphosée en cabaret du grand ton.

Ragueneau, bien entendu, n'osait point réclamer le prix des copieux repas qu'on faisait chez lui. On le payait en flatteries et il s'en contentait; mais ses fournisseurs ne firent pas de même et il se vit bientôt traqué, poursuivi par de nombreux créanciers. Alors seulement il songea qu'il pourrait bien être dupe de tout ceci.

Sa femme, heureusement, avait écrit exactement la note de chacun de ces messieurs ; elle donna tous ces papiers à son mari, qui se décida le lendemain à les présenter à qui de droit.

« Monseigneur, dit-il à l'un, c'est votre petit mémoire...

— Qu'est-ce que c'est que ces vers-là? c'est détestable, l'ami ; lisez-nous autre chose.

— Mais ce ne sont pas des vers...

— Au diable l'impertinent! » s'écrièrent tous les gentilshommes.

Aussi bien, Ragueneau, manquant de farine, n'avait pu renouveler ses provisions ; ses admirateurs lui tournèrent les talons et partirent après l'avoir accablé des brocards les plus piquants. C'est alors que, se rappelant son premier penchant, il se décida à aller rejoindre Molière.

Jean-Baptiste eut pitié d'une si grande infortune; il présenta le nouveau venu à ses camarades et, d'un commun accord, l'ex-pâtissier, sa femme, son fils et son âne furent reçus dans la troupe ; chacun y trouva un emploi selon ses capacités. L'âne fut chargé de porter les manuscrits et l'enfant ; la femme eut la surintendance de la lingerie, et Ragueneau reçut des mains de Molière un rôle de vingt lignes, qui devait lui servir de début à l'arrivée de la troupe à Lyon.

Ragueneau débuta et fut sifflé; depuis lors, ce fut une habitude : chaque fois qu'il paraissait en scène, on sifflait ; et Molière se vit obligé de le rayer du tableau de sa troupe. Mais, comme il avait accueilli son infortune, il ne voulut pas le rejeter dans le malheur, et il lui concéda à perpétuité la place honorable.... de *moucheur de chandelles*, assurant ainsi son existence et celle de sa famille.

« Hélas ! se dit Ragueneau, j'aurais dû m'en douter ; Molière est jaloux de moi ; de temps en temps n'y a-t-il pas des génies méconnus, sacrifiés ?... J'étais né pour faire un grand homme, je mouche les chandelles !... »

VI

Molière.

Après avoir successivement obtenu un succès immense avec l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux* à Lyon, Avignon, Pézénas, Béziers, Grenoble, Molière arriva à Montpellier. Monseigneur le Prince de Conti y tenait justement les États, et il accueillit comme par le passé son ancien condisciple, le chargeant du soin de ses plaisirs.

Les deux comédies dont nous venons de parler furent représentées devant le prince qui applaudit de grand cœur au talent de son camarade du collége de Clermont.

De retour à Paris, il obtint pour lui l'autorisation de donner une représentation dans la salle des gardes du vieux Louvre, le 24 octobre 1658.

La cour y assistait. On y jouait *Nicomède* de Corneille, et l'émulation était d'autant plus grande, que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne étaient présents à cette solennité.

Molière se ressouvint alors de Jean-Baptiste et il ne put retenir une larme en songeant au temps où son grand-père le menait voir ces mêmes acteurs dont il était déjà le rival et que bientôt il devait dépasser.

Après *Nicomède*, chaudement applaudi par la foule, on donna une *farce* de Molière dans laquelle il joua le principal rôle ; il y eut des rires d'admiration dans toute la salle, et de ce jour data l'usage de donner une petite pièce après ou avant la grande.

Le roi, — c'était Louis XIV, dont Molière allait illustrer le règne, — voulant récompenser les efforts du *directeur*, *auteur*, *comédien*, lui donna, à lui et à ses camarades, le titre de *Troupe de Monsieur*, et lui permit d'alterner ses représentations avec celles des comédiens italiens, sur le théâtre du *Petit-Bourbon*.

Le 18 novembre 1659, eurent lieu dans cette salle

les débuts de Du Croisy et de Lagrange, ces excellents acteurs. Vint ensuite, la même année, la première représentation des *Précieuses ridicules*, mordante critique des affectations de langage des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet.

Ce fut un véritable triomphe, et le disciple de Plaute et de Térence, désormais passé maître, se sentit ému jusqu'au fond du cœur lorsqu'un vieillard enthousiasmé s'écria du parterre :

« Courage, Molière ! Voilà la véritable comédie ! »

Phrase prophétique devenue le jugement de la postérité !

Ce jour-là, les ennemis même de l'auteur se découvrirent avec respect, et chacun s'inclina. C'est que de ce jour Molière était véritablement bien *Molière*.

Ce n'est qu'en 1660 que fut bâtie la salle du Palais Royal, et que l'auteur des *Précieuses* fonda réellement le *Théâtre français* qui existe aujourd'hui, mais auquel s'imposèrent encore après lui bien des pérégrinations, jusqu'au jour de son installation définitive dans la salle de la rue de Richelieu.

Notre cadre ne nous permet pas de citer, ni de passer en revue tous les chefs-d'œuvre donnés à la scène par l'inimitable poëte comique, depuis l'*Étourdi* jusqu'au *Misanthrope*, et qui placent Molière sur un piédestal tellement haut, qu'il y a presque de l'orgueil à en vouloir atteindre la base.



Ragueneau lisait toujours. (P. 428, col. 1.)

Plus tard nos jeunes lecteurs auront à juger eux-mêmes les ouvrages du grand homme, dont ils ont vu peut-être représenter quelque joyeuse pièce. Pour aujourd'hui ils nous sauront gré, sans doute, de les avoir initiés aux épreuves de cette jeunesse ballottée, qui eut tout à braver pour conquérir un nom immortel, à force de courage et de persévérance.

Ce sont les aventures de *Jean-Baptiste* que nous avons eu dessein de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs, comme un exemple de vaillance intellectuelle et morale. *Molière*, homme et auteur dramatique, relève d'autres études. Aussi n'avons-nous fait qu'esquisser cette imposante figure qui touche aux maîtres grecs et latins par son génie, et qui nourrit de ses enseignements la civilisation moderne.

Terminons cependant par quelques mots au sujet de sa mort, scène de tragédie intercalée à l'improviste dans une de ses comédies les plus bouffonnes.

Le 17 février 1673, on jouait le *Malade imaginaire*, et Molière remplissait le rôle d'Argan. Malade lui-même depuis quelque temps déjà, il voulut, contre l'avis de ses amis, se rendre au théâtre et mourir à la peine, comme il le disait. Hélas ! ce pronostic funèbre n'était que trop juste !

Vers la fin de la pièce, il fut saisi de convulsions violentes qu'il déguisa sous un rire forcé ; peu de personnes s'en aperçurent, et la représentation continua. Une fois le rideau baissé, on le transporta chez lui, rue de Richelieu, et là il expira dans les bras de deux sœurs de charité, qu'il avait recueillies ce jour même — car il avait toutes les générosités — et qui lui donnèrent les derniers soulagements de la religion.

Il avait héroïquement accompli sa tâche. Afin que le théâtre ne chômât pas ce soir-là, faute de son concours ; afin que ses camarades ne perdissent pas le gain d'une soirée, il avait abusé de ses forces, trop prodiguées pour les autres.

Mais, selon l'heureuse expression d'un écrivain, le grand homme s'endort, il ne meurt pas ; le corps descend dans la tombe et disparaît sous les ais du cercueil, mais les œuvres du génie subsistent dans leur vigueur intacte.

Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre, tapissier

du roi, acteur et directeur de théâtre, est mort en l'an 1673 : Molière vit pour l'éternité.

ÉLISA FRANK.

LE JEUNE PÊCHEUR

CONTE TARTARE

Il y avait une fois un jeune homme qui pêchait dans une rivière. En pêchant, il ne prenait jamais plus d'un poisson par jour. Un jour, il arriva qu'il prit deux poissons. « O Dieu! dit-il, je n'avais jamais pris plus d'un poisson, aujourd'hui j'en ai pris deux! Dieu, qui me les a donnés, me donnera sans doute quelque chose de plus. » Il se remit donc à pêcher tous les jours, et tous les jours il prenait deux poissons. Un jour, au moment où il allait lancer sa ligne, il vit accourir un chien jaune. Alors le jeune homme s'écria : « O Dieu! depuis tant d'années, j'ai tous les jours pêché, tous les jours pris un poisson, et j'ai vécu en le mangeant. Maintenant, je prends tous les jours deux poissons : l'un des deux doit être pour le chien. » Il donna l'un des poissons au chien, il mangea lui-même l'autre poisson; il fit du chien son compagnon : tous deux vécurent en amis. Dieu leur donnait tous les jours deux poissons ; ainsi ils soutenaient leur vie. Le jeune homme donnait l'un au chien, et lui-même mangeait l'autre.

Un jour il prit trois poissons : « O Dieu! s'écria-t-il, vous voulez sans doute nous donner un compagnon, au chien et à moi. » Il mit donc le troisième poisson de côté. Au matin, comme lui et le chien venaient de se lever, ils virent accourir un chat tacheté. « O Dieu, dirent le jeune homme et le chien, voici un beau chat. Dieu, qui nous l'a donné, nous donnera sans doute quelque chose de plus. » Dans la nuit, ils se couchèrent; au matin, ils se levèrent; le jeune homme lança sa ligne, et il prit trois poissons ; chacun des trois compagnons en mangea un. Un jour, ils tinrent conseil : « Nous ne voulons pas continuer à vivre ainsi, dit le chat; il faut que nous fassions fortune. » Le jeune homme dit : « Toi, chien, et toi, chat, je ne connais point peuples et gens; si vous connaissez un pays où l'on peut trouver du bétail, trouvez-le. » Le chat dit : « Par delà le fleuve vit un riche seigneur. Que le chien m'accompagne, car moi je ne puis traverser l'eau : le chien me prendra sur son dos et me portera sur l'autre rive. Ce riche seigneur possède une pierre précieuse; je te l'apporterai. Si je te l'apporte, Dieu nous donnera aussi du bétail et des gens. » Le chien et le chat partirent. Le chien prit le chat sur son dos, et nagea jusqu'à l'autre rive. Alors, le chat dit au chien : « Chien, mon ami, couche-toi ici. Je vais aller à l'*Aoul* (village). » Le chat courut à l'Aoul ; quand il y arriva, l'Aoul donnait un festin public en l'honneur d'une fête. « Le chat est arrivé », disait chacun, et on lui donna de la viande. Le chat mangea sa part, mit une autre part de côté, et courut vers le chien : « Chien, mon ami, dit-il, mange cette viande, et en la mangeant reste couché ici. Si tu allais dans l'Aoul, les autres chiens te chercheraient querelle. Moi, je t'apporterai à manger. Quand j'arrive à l'Aoul, tout le monde m'appelle : Minet, Minet! et me donne de la viande. » Le chat retourna à l'Aoul; tout le monde lui donnait de la viande. Le chat en assembla un tas, et l'apporta au chien. « Mange, lui dit-il, moi je vais aller chercher la pierre précieuse. » Il arriva jusqu'à la maison du riche seigneur. Le riche dit : « Ce voleur de chat est arrivé pour me voler la pierre précieuse. » Les servantes chassèrent le chat, et ne le laissèrent pas entrer dans la maison. Le chat se sauva. Le seigneur dit alors : « Donnez-moi la pierre précieuse; le chat veut la voler, mais je la mettrai dans ma bouche et j'irai me coucher. » Le chat entendit ce qu'il disait. Le seigneur mit la pierre dans sa bouche et se coucha.

Le chat revint dans la nuit. Le seigneur dormait couché sur le dos : le chat lui sauta sur la poitrine; ensuite, il sauta encore à terre et trempa sa queue dans le pot à eau qui était au chevet du lit. Ensuite, il remonta sur la poitrine du seigneur et, pendant qu'il dormait, lui chatouilla les narines avec sa queue mouillée. Sur ce, le seigneur éternua, et sa pierre précieuse tomba de sa bouche par terre. Le chat la prit et se sauva. Le seigneur le poursuivit, mais ne put l'attraper. Le chat accourut près du chien.

Le chat dit : « J'ai apporté la pierre. » Le chien dit : « Sauvons-nous. » Le chat lui monta sur le dos, et le chien nagea sur la surface de l'eau. Au milieu de la rivière, le chien dit au chat : « Donne-moi la pierre. Contente-toi de la gloire de l'avoir prise. Je veux avoir la gloire de l'avoir portée. » Le chat dit au chien : « Chien, mon ami, je te la donnerais bien, mais, comme tu nages, tu pourrais ouvrir la gueule, et la pierre pourrait tomber dans l'eau. » Le chien dit : « Si tu ne me la donnes pas, je te jette à l'eau. » Le chat eut peur, et lui donna la pierre. Lorsqu'ils arrivèrent près du bord, le chien laissa tomber la pierre dans l'eau. Ils sortirent de l'eau et vinrent trouver le jeune homme en pleurant. Le chat dit au jeune homme : « J'ai bien apporté la pierre, mais le chien s'est conduit en vrai chien. Quand nous avons été au milieu de l'eau, il me l'a demandée, me menaçant de me jeter à la rivière si je ne la lui donnais pas. J'ai eu peur, et le chien a laissé tomber la pierre au fond de l'eau. »

Le jeune homme gronda le chien. Le chat dit : « Ne t'emporte pas. Si Dieu veut, la pierre se retrouvera. » Tous trois vivaient de la pêche ; ils attrapaient trois poissons et les mangeaient. Un jour le jeune homme pêchait : il se trouva un *tchebak* aveugle à son hameçon. Le chat dit : « Pourquoi le tchebak est-il aveugle? » Par la volonté de Dieu, le tchebak reçut le don de la parole et dit : « Un jour qu'un chien et un

chat apportaient une pierre précieuse, je me reposais près du bord de l'eau. La pierre tomba de la gueule du chien, me toucha dans l'œil et m'aveugla. » Le jeune homme dit : « Lorsque la pierre précieuse te toucha dans l'œil, à quelle place te trouvais-tu ? » Le poisson lui fit voir à quelle place il se trouvait. Alors le jeune homme dit : « Saurais-tu y retrouver la pierre précieuse, poisson mon ami ? » Le poisson dit : « Rends-moi la liberté, je la trouverai et je te l'apporterai. »

Il rendit la liberté au poisson. Le poisson plongea et disparut. Le chat accourut et remarqua à quelle place le poisson avait plongé. Il vit comment le poisson plongeait et touchait la pierre précieuse. Alors le chat dit au jeune homme : « La pierre précieuse est là. » Le jeune homme dit : « Où ? » Le chat dit : « Là. » Le jeune homme dit : « Comment l'aurons-nous ? » Le chat dit : « Si le chien ne va pas la chercher, nous ne pourrons pas l'avoir. » Le chat montra la place au chien, le chien plongea et rapporta la pierre.

Alors le chat dit au jeune homme : « Maintenant, Dieu nous donnera du bétail et des gens. » Le jeune homme fit sa prière, mit la pierre précieuse dans son sein, et alla se coucher. Au matin, il se leva. Voici qu'à ses côtés était une belle demoiselle ; au-dessus de sa tête était dressée une *yourte* splendide ; sous lui était étendu un matelas brodé ; il avait mille chevaux, mille moutons, mille vaches, mille chèvres. Il y avait aussi un palefroi noir ; le palefroi avait une selle d'argent et une chabraque d'argent, une bride d'argent et une croupière d'argent. Il était attaché à côté de la yourte. A la selle était appuyé un fusil monté en argent. Au matin, quand il s'éveilla, il était devenu terriblement riche. Il monta sur son palefroi noir, et s'en fut à la chasse. Tous les jours il allait à la chasse, et laissait sa femme seule à la maison. Le bétail n'avait pas besoin d'être gardé : il allait tout seul au pâturage, et en revenait tout seul. Un jour, une vieille vint trouver la femme qui était toute seule ; la femme dit : « Qui es-tu ? » La vieille répondit : « Je suis une pauvresse. » La femme dit : « Où vas-tu ? » La vieille dit : « Je n'ai pas de maison où aller, pas de pays où aller. Vous autres enfants, vous êtes tout seuls. Si vous voulez, je resterai et je vous chanterai des chansons. »

La vieille resta. Le soir, le jeune homme revint de la lande. « Quelle est cette vieille ? » dit-il. La femme répondit : « C'est une pauvresse. Je l'ai prise pour me tenir compagnie. » C'est ainsi qu'elle demeura. Un jour que le jeune homme était à la chasse, il vit accourir un homme qui fuyait, soulevant un tourbillon de poussière. Le jeune homme lui dit : « Quel homme es-tu ? » L'autre répondit : « Quel homme veux-tu que je sois ? Derrière moi court l'incendie des steppes, devant l'incendie court un dragon, de ce dragon j'ai peur et je m'enfuis. » Le jeune homme dit : « N'aie pas peur. Je vais tuer le dragon. » Il descendit de cheval et apprêta son fusil. Quand le dragon fut près, le jeune homme tira, et le dragon tomba mort. L'homme dit : « Je veux être ton ami, puisque Dieu le veut ainsi. Si jamais il t'arrive malheur, viens me trouver : mon nom est *Djilane Baba* (le père des serpents). Adieu. »

Cependant, la vieille disait à la femme du jeune homme : « Il faut maintenant que je te quitte. Je vois que nous ne nous accordons pas. » La femme dit : « Pourquoi es-tu fâchée contre moi ? » La vieille dit : « Parce que tu me caches quelque chose. » La femme dit : « La chose que je te cache est bien petite : je vais te la montrer. » Elle sortit la pierre précieuse d'une cassette où elle était enfermée et la fit voir à la vieille. La vieille la prit dans la main pour la regarder de plus près, et la mit dans sa bouche : aussitôt, elle disparut.

Le soir, le jeune homme revint. La femme ne lui dit rien. Le matin, quand il se leva, il n'y avait plus de bétail, il n'y avait plus de yourte, il n'y avait plus de femme : tout était disparu, le jeune homme était resté tout seul.

Il se leva, fit ses ablutions, dit ses prières et pleura. Ensuite, il partit et erra sur la lande. Il arriva près d'un berger qui gardait des chevaux. « A qui sont ces chevaux ? — Ils sont à Djilane Baba ; que lui veux-tu ? — Je suis son ami. » Alors le berger lui dit : « Où vas-tu à présent ? — Je vais chez Djilane Baba. — Quand tu seras chez Djilane Baba que lui demanderas-tu ? — Je n'en sais rien. — Je vais te l'apprendre. Quand tu seras chez ton ami, il te dira : Prends la moitié de ce que je possède. Ne l'accepte pas. Il a une pierre précieuse : demande-la-lui, mais n'accepte pas autre chose. »

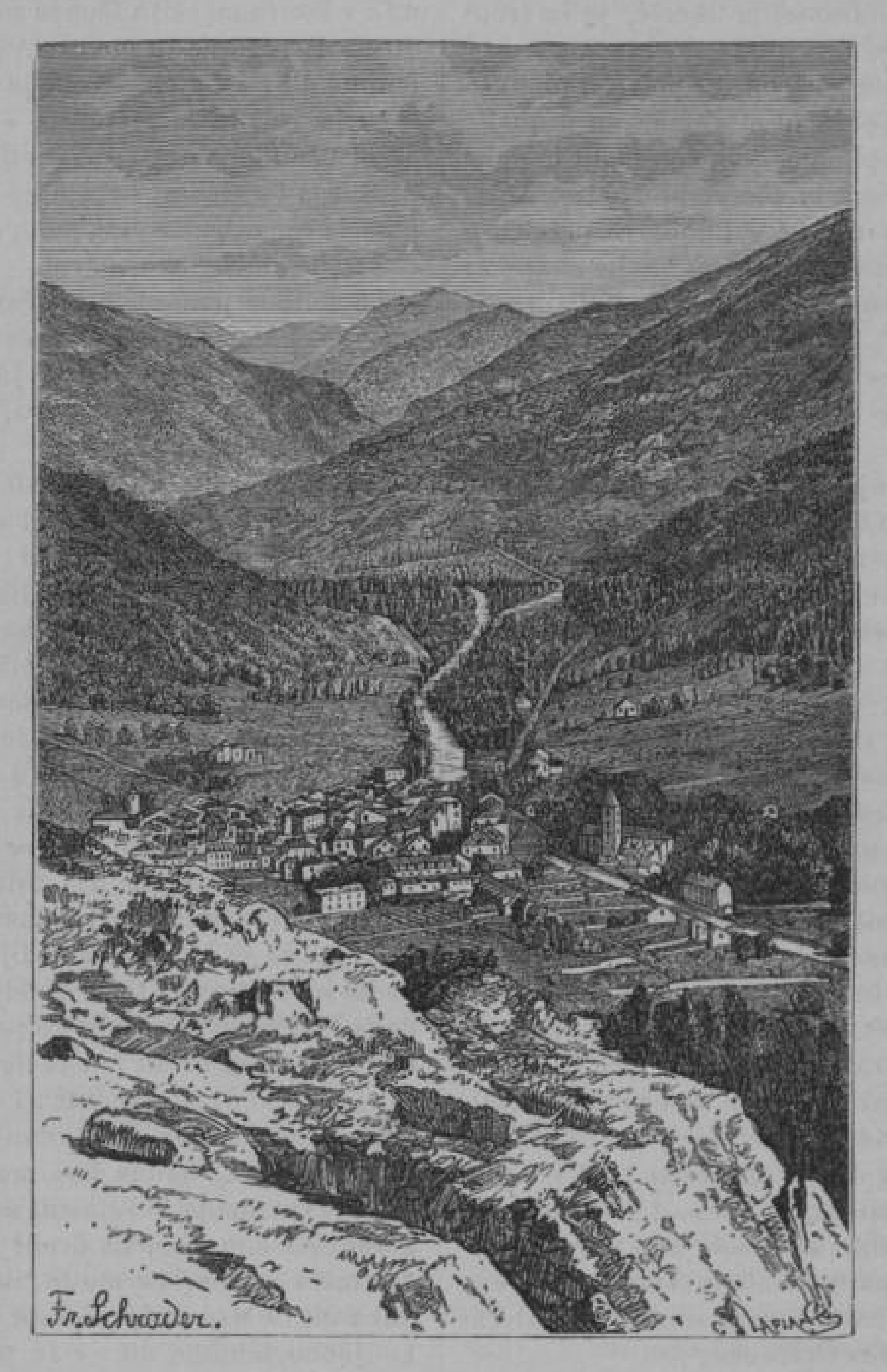
Le jeune homme partit, chevaucha, chevaucha, et arriva près de la maison de Djilane Baba ; deux serpents en sortirent. Il descendit de cheval et entra dans la maison : les deux serpents se glissèrent dans son sein et sortirent par la tige de ses bottes. Sur le lit, il y avait deux serpents ; l'un des serpents se secoua et se changea en homme : l'homme était Djilane Baba. Le jeune homme et lui se saluèrent. Tous les serpents qui étaient dans la maison se changèrent en hommes. Ils firent un festin, et servirent des mets exquis. Le matin, ils se levèrent ; Djilane Baba dit : « Mon ami, qu'es-tu venu me demander ? » Le jeune homme dit : « Je ne sais pas ce que tu possèdes. » Djilane Baba dit : « Prends la moitié de mon bétail. » Le jeune homme dit : « Non, j'ai moi-même beaucoup de chevaux. Si tu veux me donner quelque chose, donne-moi la pierre précieuse. » Djilane Baba la lui donna dans une cassette. Quand il fut retourné, il l'ouvrit, et de la cassette sortirent son chien, son chat, son cheval, sa femme, du bétail et des gens. Il avait mille chevaux, mille chameaux, mille vaches, mille moutons. Il vécut riche jusqu'à sa mort.

Traduit du *Tatare-Turk*, par Léon Cahun.

A TRAVERS LA FRANCE

AX

Comme Aix-en-Provence, Aix-les-Bains et Dax (on écrivait autrefois D'Acqs), la ville ariégeoise d'Ax doit son nom à ses eaux thermales (*aquæ*), connues dès le temps des Romains. Elle est pittoresquement située au point de rencontre de trois cours d'eau: l'Ariége, qui donne son nom au département dont Ax est un chef-lieu de canton, l'Oriége et la Lauze. De hautes montagnes, contreforts de la grande chaîne des Pyrénées, séparent les trois vallées : la plus élevée dépasse 2200 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Cette région renferme des mines de diverses natures, qui demeurent encore en partie inexploitées, faute de bons chemins, mais qu'il sera plus facile d'utiliser dès que le chemin de fer de Toulouse à Foix et à Tarascon sera prolongé jusque vers le cours supérieur de l'Ariége.



Ax.

Aucun souvenir positif n'indique jusqu'à quel point la ville d'Ax prospéra sous les Romains : son nom est le monument le plus certain de son antiquité. Au moyen âge, ce fut une place forte en même temps qu'une station de bains : tandis que, sous saint Louis, des âmes charitables y fondaient un hôpital pour rendre facile aux indigents l'usage des eaux, les comtes de Foix y faisaient reconstruire leur château et rebâtir plus solide l'enceinte des remparts. Il reste de ces ouvrages militaires d'importants débris; de l'hôpital, on voit encore une piscine portant le nom de Bain des Lépreux.

Aujourd'hui Ax, outre son hôpital reconstruit, possède quatre établissements, dont le plus ancien a seulement un siècle d'existence (1780). C'est *le Couloubret*, qui doit son nom aux couleuvres attirées autrefois par le voisinage des sources. Le second établissement, *le Teich*, date aussi de la fin du XVIIIe siècle ; il est en partie alimenté par la source de Viguerie, la mieux captée et l'une des plus efficaces de tout le groupe. L'année 1800 vit élever *le Breil*, agréablement situé, et dont les buvettes sont très-fréquentées ; enfin, de 1863 à 1867, fut bâti l'établissement que ses fondateurs ont décoré du nom un peu ambitieux d'*Établissement-Modèle*, mais qui n'en est pas moins fort bien aménagé.

Les sources d'Ax appartiennent à la famille des eaux sulfureuses ; elles sont très-riches en principes minéraux et leur température est tellement élevée que les eaux des trois rivières réunies dans la ville sont sensiblement chauffées par leur mélange avec l'eau des jets souterrains.

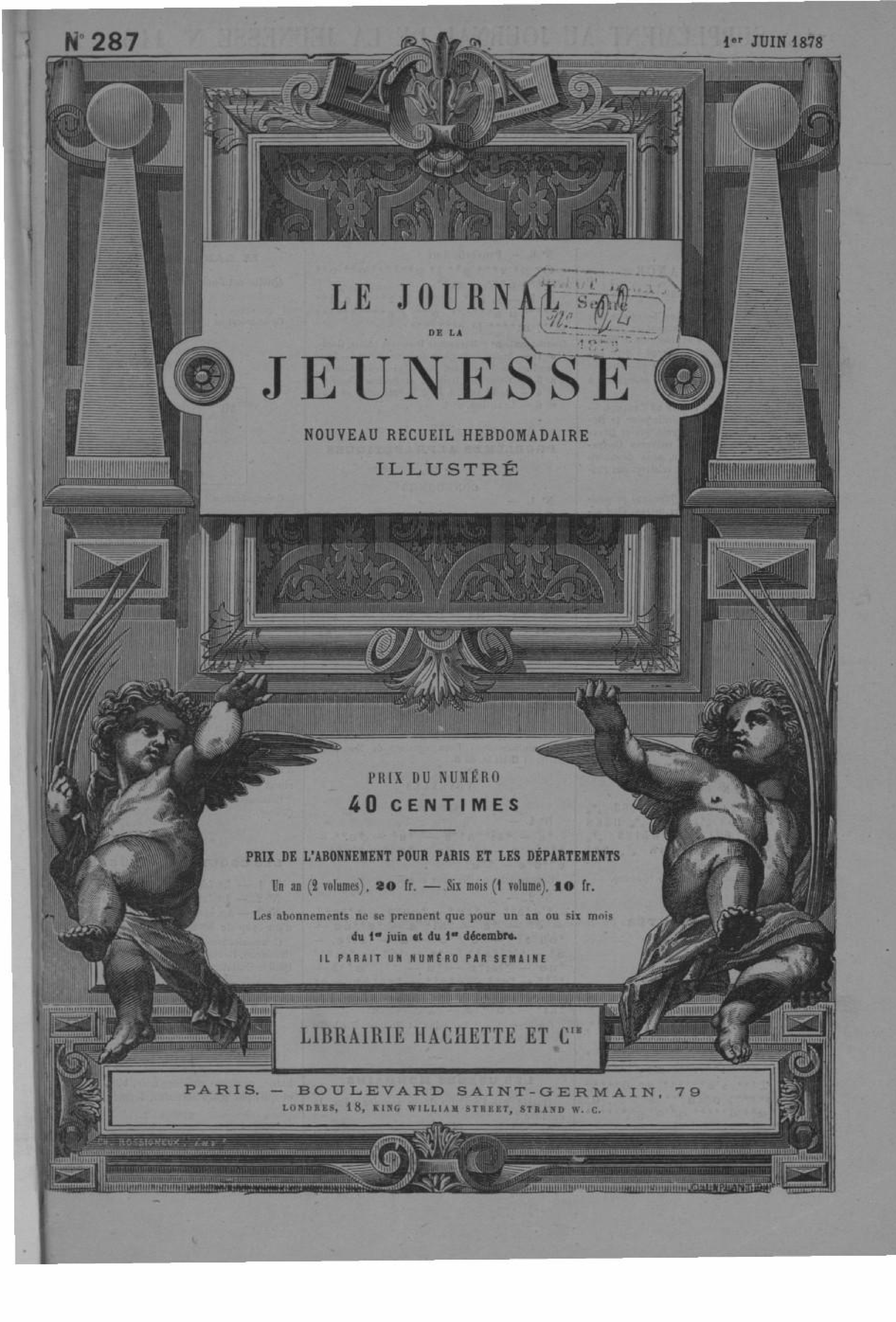
Les environs d'Ax, quoique très-pittoresques, n'offrent rien de particulier. De cette ville part une des routes qui conduisent à la vallée d'Andorre, vraie curiosité politique : on sait que ce pays de montagnards, peuplé de 7000 habitants à peine, jouit, depuis Charlemagne, de sa complète indépendance, garantie par la protection commune de la France et de l'Espagne.

A. SAINT-PAUL.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 287
1er JUIN 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Les *Solutions des Problèmes et Questions du Supplément du Journal de la Jeunesse* sont publiées à un intervalle de quinze jours; nous avons, par exception, dérogé à cette habitude, pour être au courant à la fin du semestre.

Les *Noms des Correspondants* sont enregistrés à un intervalle d'un mois.

LA SOCIÉTÉ DU CHALET. — PRINCE DE CARAMOS. — En attendant que la *Méthode générale pour le Déchiffrement et la Solution des Problèmes et Questions* puisse être envoyée aux nouveaux Correspondants qui en font la demande, nous donnerons prochainement quelques indications relatives aux *Problèmes Chiffrés*.

SÉTROP. — Les *Problèmes et Questions* proposés sous la forme de *Communications* doivent être accompagnés des *Solutions*, et écrits sur une feuille à part.

UNE BRUYÈRE DE PASSY. — La lettre a été communiquée à la Direction du *Journal de la Jeunesse*.

ANDRÉ D. (*Mont-de-Marsan*). — La Composition a été classée.

CACTUS ET Cie. — Il suffit d'envoyer une seule solution juste pour que le nom soit publié dans la *Liste des Correspondants*. — L'Administration du Journal envoie les *Suppléments* qui lui sont demandés, quand ils ne sont pas épuisés. Les *Suppléments* ne s'envoient pas seuls.

DIVERS CORRESPONDANTS. — *Juvisy* pour *Isigny*, erreur matérielle.

A. D. (*Nantes*). — Prière de choisir un autre pseudonyme.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 66.

⁂ A257B ⁂ 47 ⁂ 5993663 ⁂ 6573 ⁂ 5 ⁂ 65 ⁂ 74H3 ⁂ H3KS ⁂ 9428 ⁂ 621 ⁂ W5183 ⁂ 948S38 ⁂ B2 ⁂ V41K ⁂ 984 X38V3 ⁂ 48137S56 ⁂

Communication : André Dulongbois (Gueron).

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

Nº 79.

Nº 1. — Proverbe anglais :

L** m******* n* v******* q*'à l'e****** o* i* y a d* b**

Nº 2. — S* v**** a** e** d* m***, n* l* m***** p** t*** e*****

Nº 3. — L** h***** s*** c**** l** s******, i* f*** l** v*** e* p****

Nº 4. — T*** s'a****** e* d***** d*** l* s***** o* n*** s*****, e* c'e** p** d** d***** q*'o* g******* l** h*****

Nº 5. — L'o****** e** u** f**** q** c**** d*** l* j***** d* d*****

Nº 6. — Proverbe turc :

O* n* v*** p** l* p****** q** e** e***** d*** l* m**

Nº 7. — L'â**, c**** l* t****, a d** v**** d'a****** q** l'e********** p*** m**** l* r********

Communications : Marguerite Destremx (Alais, Gard), nº 1. — André Dulongbois (Gueron), nº 2. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., nº 3. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier, nº 4. — Raoul Digard, nº 5. — Ma sœur et moi, nº 6. — Cendrillon, nº 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 78.

CONSONNES

Nº 1. —

L — rssgnl — cch — dns — l — fll — *pss — s'*nqt-t-*l — s'*l — *st — dns — l — lntn — ds — bs — qlq — *rll — *ttntv — * — rcllr — s — vx — nn — *l — jtt — ** — dsrt — * — l — nt — ** — slnc — tt — c — q'*l — * — rç — d — sv — cdnc — s — l — nt — l — dsrt — — l — slnc — snt — srds — cl — q — l'* — cr — l'*ctr — tjrs

Communication : Marguerite Destremx.

Nº 2. —

J'**m ls *nfnts *tls flrs tps chr mnts ds dcs chss q srnt ns jr dns s nsrsss ns *nfnts q srnt ns crs

Communication : Deux cousines de Normandie Odette et Metta D. de B.

VOYELLES

ÉPITAPHE.

Nº 1. —

*a — *ai**a**e — *u* — *o** — o***u*e, — e* — *a — *o** — *'e** — e**o*e — **u*

Communication : Ma sœur et moi.

Nº 2. —

*'é*ai* — *ou* — *eu*e — e**a**, — e* — *a — *ai**e — *e**ée — *ou*ai* — *o***e* — à — *ei*e, — e* — *'ai*a** — *e — *e* — *oi*** *ue — *'ai*e — *u — **i**e*** — *i** — *oi* — é*ai* — *a**ée, — e* — *a** — *o* — *o* — *é*e* — *'a-*ai* — *o***é — *i** — *oi*

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Poudre* pour la coiffure ?

Communication : Une élève des Cours Fénelon (Poissy).

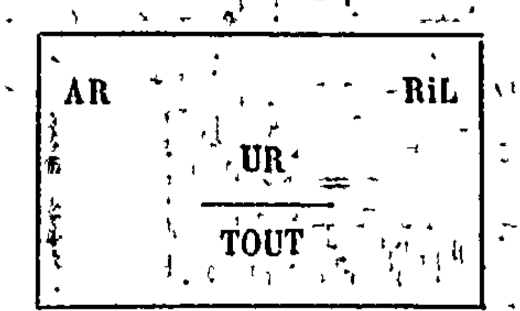
LE LANGAGE FRANÇAIS

Quelle est l'origine de cette locution :

Faire grève.

Communication : Raoul Digard.

RÉBUS



Communication : André Dulongbois (Gueron).

LES ANAGRAMMES

Quels sont les six personnages des premiers temps de Rome, dont les quatre mots suivants donnent les noms :

ESTHER. LUCIE. CASSEROLE. SAC.

Communication : E. de Mézance.

LES NOMBRES.

Un paysan rencontre des moissonneurs et leur dit :

— Vous êtes bien 100?

Un des moissonneurs répond :

— Si nous étions encore autant, la moitié d'autant, le quart d'autant, et vous, nous serions cent. Combien sommes-nous ?

Communication : Une élève des Cours Fénelon (Poissy).

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. — Le four va cuire.

Nº 2. — La lame use le bourreau.

Nº 3. — Après une lutte acharnée, il l'acheva d'un coup de brosse.

Communications : Trilby, nº 1. — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie), nº 2. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier, nº 3.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Nº 46.

Quelles sont les sept planètes auxquelles appartiennent les couleurs suivantes : vert blanc, couleurs mêlées, noir, bleu, rouge, or et qui, par leurs initiales, forment ces mots

MISS ULM.

Communication : Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie).

LES SURPRISES

Avec les nombres :
2. — 3. — 4. — 5. — 6. — 7. — 8. — 9. — 10.

Former un carré où l'addition donne 18 en lignes perpendiculaires, horizontales et diagonales.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

ÉNIGMES.

N° 114.

Blanche ou noire, grande ou petite,
On connaît partout mon mérite ;
Le riche et l'indigent, tous ont besoin de moi ;
La femme en fait surtout un plus fréquent emploi ;
Je suis parfois brillante,
Et toujours très-piquante ;
Mais si je perds la tête, adieu tous mes amis,
Je suis en butte alors au plus profond mépris.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

CHARADES.

N° 125.

Du vêtement mon premier fait partie,
Et mon second est une tragédie ;
Quant à mon tout, chez la fière Albion,
D'une grande cité, cher lecteur, c'est le nom.

Communication : Sphinx-Club.

LOGOGRIPHES.

N° 68.

Sur cinq pieds, je suis redoutable ;
Sur quatre, je suis méprisable ;
Sur trois, je suis désagréable ;
Et sur deux, indéfinissable.

Communication : Marcel et Thérèse.

MÉTAGRAMMES.

Sur quatre pieds, lecteur malin,
Je sers beaucoup à l'élégance ;
Change ma tête, et je deviens soudain
Un département de la France.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

MOTS EN LOSANGE.

Par une voyelle on commence,
Par une consonne, on finit ;
Mon second prit surtout naissance
Dans la Grèce, qu'elle ennoblit ;
Mon troisième est ville de France ;
Mon quatrième donne un fruit
Dont chacun vante l'excellence ;
Mon cinquième, cruel, rugit
Quand sur sa victime il s'élance ;
Et vers la Sibérie, sans bruit,
Mon sixième coule et s'avance.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

MOTS CARRÉS.

Mon premier est une fleur
Qui sent très-bon, mais qui pique ;
Mon second est en Afrique ;
Mon troisième au monde antique
Par ses vertus fait honneur ;
Et mon dernier eut la joie
De ne pas périr à Troie.

Communication : Grenouillot.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Dans chacun de nos cœurs, mon premier est prospère ;
Mon second sait parler comme parle Molière ;
Et mon troisième mot Hercule son père.

Communication : Louise de Brimbois.

LES ÉTOILES

1°. — Ville de Belgique.
2°. — Contrée d'Asie.
3°. — Famille anglaise.
4°. — Famille française.

B

* 10.1 * *
* * *
* * *
C * * * * E * * * D
* * *
* * *
* * *

S

Communication : Prince de Caramos (Mons, Belgique).

NOTA. — Les mots se suivent en lisant de droite à gauche.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 65.

Proverbe : Quand on veut plaire à tout le monde, on ne plaît à personne.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 78.

N° 1. — Il ne suffit pas d'avoir raison ; c'est la gâter, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine.

N° 2. — Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

N° 3. — Dans une réunion de diplomates, on ne met pas la franchise à la porte, parce qu'elle n'y est jamais entrée.

N° 4. — Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

N° 5. — Proverbe arabe :
Mort d'âne, noce de chiens.

N° 6. — Le beau, dans tous les genres imaginables, est ce qui plaît à la vertu éclairée. (*Joseph de Maistre*).

N° 7. — La gaîté est un des plus grands agréments de l'esprit.

N° 8. — Il n'est pas donné à tout le monde de faire des ingrats.

N° 9. — Beaucoup de gens louent, peu de gens approuvent.

N° 10. — Si nous n'avions point de défauts, nous n'aurions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 77.

CONSONNES.

N° 1.

ÉPITAPHE.

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui, de cieux en cieux errant comme un nuage,
Suis l'appel d'un plaisir ou l'instinct d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loin ?
N'est-ce donc point ici le but de ton voyage ?

N° 2.

ÉPITAPHE DE PRADON.

Ci-gît le poète Pradon
Qui, pendant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

N° 3.

Les morts et les vivants se tiennent,
Les uns s'en vont, les autres viennent ;
Et les jolis enfants bruyants,
Comme des fleurs fraîches écloses,
Remplacent, vermeils et riants,
Tous ceux dont les tombes sont closes.

VOYELLES

N° 1.

L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.

N° 2.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

N° 3.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

N° 4.

Ci-dessous Antoine repose :
Il ne fit jamais autre chose.

RÉBUS.

Les chaînes qui nous serrent le plus près sont celles qui paraissent les moins lourdes.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 45.

L'ÉPOUVANTAIL.

Sonnet.

Dans son coquet chapeau de paille d'Italie,
Dès qu'elle se montrait les moineaux, fol essaim,
S'en venaient picorer dans le creux de sa main
La cerise pour eux sur la branche cueillie.

Jamais cour plus fidèle et reine plus jolie :
La reine avait grand cœur, sa cour avait grand faim ;
L'avare jardinier maugréait, mais en vain ;
Il rêvait d'en finir avec cette folie.

Elle est morte... Un matin, le méchant jardinier
Du chapeau de l'enfant coiffe le cerisier,
Comme un épouvantail contre la gourmandise.

Artifice trompeur ! Les oiseaux familiers,
Pensant revoir leur sœur, accourent par milliers :
Le cerisier, le soir, n'eut plus une cerise.

VERS A TERMINER.

Protecteur. Cœur. Tombe. Tombe. Mains. Humains.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LES ANAGRAMMES.

Louis le Débonnaire.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 45.

C. V. MÉPRIS.

Ile de France. — Seine-et-Oise. — Versailles. — Pontoise. — Corbeil. — Rambouillet. — Étampes. — Mantes.

LES SURPRISES.

$$99 + \frac{99}{99} = 100.$$

LES SURNOMS HISTORIQUES

Le nom de *Cicéron* lui vient de ce que son grand-père avait une verrue sur le nez, qui ressemblait à un pois-chiche; et comme, en latin pois-chiche se traduit par *cicer*, Marcus Tullius a hérité de ce surnom.

LES PRÉNOMS.

N° 1. — *Claire.* — Illustre.
N° 2. — *Cécile.* — Serpent sans yeux.
N° 3. — *Claude.* — Qui boite.
N° 4. — *Albin.* — Blanc.
N° 5. — *Benoît.* — Béni.
N° 6. — *Célestin.* — Du ciel.

LES DEVISES.

N° 1. — La Perse. Venise. La Belgique.

N° 2. — Robert d'Anjou, roi de Naples.

N° 3. — Famille Lauras; en Dauphiné.

N° 4. — Édouard Ier d'Angleterre rassembla, après la conquête, les principaux habitants du pays de Galles, et leur promit de leur donner un chef né parmi eux, n'ayant jamais prononcé un mot d'anglais ni de français. Il leur présenta son fils Édouard, qui venait de naître, et leur dit : « *Le voici.* »

N° 5. — Épictète.

ACROSTICHES

ALPAGA
BÉTAIL
DÉDALE
EVREUX
LÉRIDA
KAOLIN
ACCORD
DOREUR
ÉTABLI
RÉGIME

LES SYNONYMES

TROP PARLER NUIT.

Tome. — Rebelle. — Option. — Péril. — Pays. — Auberge. — Rêve. — Logis. — Époux. — Roi. — Navire. — Urgence. — Impôt. — Terreur.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS

Horticulture.

ÉNIGMES

N° 111. — Chat.
N° 112. — Greffe.
N° 113. — Aube.

CHARADES.

N° 121. — Épigramme.
N° 122. — Chamois.
N° 123. — Italien.
N° 124. — Touraine.

LOGOGRIPHES.

N° 65. — Mort. Or.
N° 66. — Loire. Loir. Loi. Lo (Saint-).
N° 67. — Futile. Utile.

MÉTAGRAMME.

Race. — Rage. — Raie. — Rave. — Rade. Rame. — Râle. — Rare. — Râpe. — Rate.

MOT CARRÉ.

T A B A C
A M A T A
B A Z A R
A T A L A
C A R A T

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

VE	NI	SE
NI	AGA	RA
SE	RA	PHIN

VIL	LE	ROI
LE	GIS	TE
ROI	TE	LET

MOT EN LOSANGE.

M
T I R
M I D A S
R A T
S

LES ÉTOILES.

E
L S N
E P A
C H
R O S A L I E
P G I
S R
I N E
E

LE FIL D'ARIANE.

Passant, arrête et considère
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours;
Le doigt du Temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours;
Ton sort dépend de la dernière;
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours.

MARCHE DU CAVALIER

12	15	10	25	6	29	34	31
9	24	13	16	35	32	5	28
14	11	22	7	26	3	30	33
23	8	17	2	21	36	27	4
52	43	20	37	18	1	56	39
49	46	51	42	55	38	59	62
44	53	48	19	64	61	40	57
47	50	45	54	41	58	63	60

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

SUPPLÉMENT N° 112.

4 MAI 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 64. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 77. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 76. — RÉBUS. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 44. — VERS A TERMINER. — BOUTS-RIMÉS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES CURIOSITÉS, Nos 41, 42. — LE FIL D'ARIANE; MARCHE DU CAVALIER. — LES SURNOMS HISTORIQUES. — LES EMBLÈMES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 44. — LES ANAGRAMMES. — LES SURPRISES. — LES NOMBRES. — LES DEVISES. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES TABLEAUX PARLANTS, Nos 1 A 4. — ÉNIGMES, Nos 107 A 110. — CHARADES, Nos 119, 120. — LOGOGRIPHES, N° 64. — MÉTAGRAMMES. Nos 1, 2. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — MOTS EN LOSANGE. — MOTS EN TRIANGLE. — LES ÉTOILES.

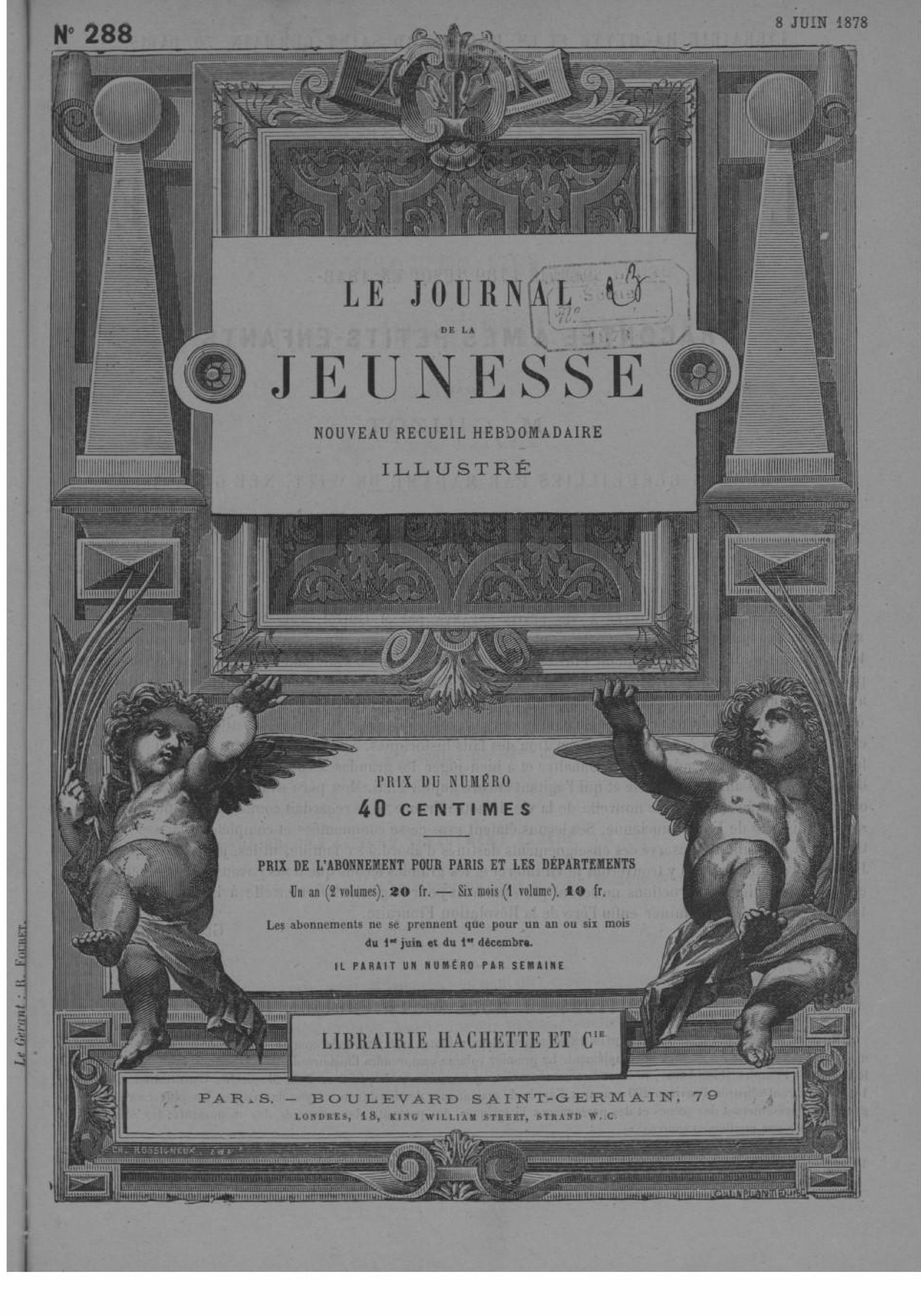
Marie-Anne Genty (Orléans). — Julie Portalis (Charenton). — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Joachim Labrouche (Bayonne). — J. Brontana (Paris). — C. Ducol-Pommier. — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne, Loire). — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Marie Bellot (Niort). — Guillaume et Anne-Marie Danloux-Dumesnils (Paris). — Charles et Marie Borde. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier. — Augustin Ferrand (Narbonne). — Marie-Louise Daudé (au Vion, La Tour-du-Pin). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Alice Hébert (Mantes). — Raoul Digard et sa sœur. — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — La Estudiantina, les Président, Vice-Président et Secrétaire et autres membres du Sphinx-Club. — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne (Vienne, Autriche). — Gélaste. — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Les Quatre Fils Aymon. — Indolente et Linotte (Alais, Gard). — Blanche Cornu de Chemiré. — Sœur Marguerite (Versailles). — Les Braves Gens (Hérault). — Marie et Hélène (Paris). — Trois copains de Saint-Louis. — Bernard et Christine. — La Maîtresse d'un Griffon Russe. — M. C. (Saint-Germain). — Chrystal et Rita. — Marie Truge et Vani (Vosges). — La Girouette du château d'A. — Un débutant (Château de Neufmesnil). — P. W. et Cie. — Colinette. — Une habitante du Désert. — Petit cercle de Landecy. — M. de La Fontaine (Ville-d'Avray). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Marguerite Birot (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Linden Villa (Jersey). — Une petite Mauresque d'Alger transplantée à Oran. — Valentine Deschapelles. — Le Capitaine Lotton et Kiou. — Béatrix d'A. — L'Amazone des Champs-Élysées.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — J. A. Lacombe (Biarritz). — Blanche Lyautey (Versailles). — Marguerite Mercier-Lacombe. — Pauline Schmidt. — Deux Barbistes, E. Crémieux et L. Arnaud. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — René Jenvresse et sa sœur (Versailles). — Marie Schmidt (Val-Benoît-lez-Liége, Belgique). — L. T. et son frère. — La Fée des Grèves (Rennes). — Marie-Thérèse. — Une Plume d'Oie. — Mère et Filles. — Rose Pompon. — Cousine Marie (Marseille). — Un Parisien. — Les Héritiers de la Reine Isburgis (Saint-Jean-en-l'Isle). — D. E. V. G. (Collége Cuvier, Montbéliard). — Setrop. — La Société du Chalet. — Mhag-Hô, Fleur-de-Thé et Thoû-Châ-Thoû. — Un vieux caniche réactionnaire (Nantes). — Une Bonne Fourchette. — Une Famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise). — Carma. — Deux correspondants (Sainte-Barbe.) — *Signature omise.* — Lulu (Saint-Étienne). — E. M. — C. P. — E. L. — P. M. — T. V. — L. B. — Raphaël. — Paul et Thérèse. — Gamin de Paris. — E. de Mézance. — Joséphine Chaussier (Paris). — Victor B. — S. F. E. — Torino e Parigi. — Laure (J. C. C.). — Un Élève du Collége de Valenciennes. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Rose du Boisselas. — P. Lafon (Lycée de Saint-Rambert, près Lyon). — Deux amies (Haute-Saône). — Isabelle et Gilbert. — H. B. S. (Grenoble). — Joseph P. — Édouard P. — Henri. — Une Élève de miss Berthe. — Une Bruyère d'Arcachon. — Arsène E. P. — Léon Meyer. — Cousine Marie. — Un Élève du Lycée de Lille.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



Le Gérant : R. Fouret.

SOUS PRESSE

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Cinq volumes grand in-8 jésus

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS

DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, etc.

Le Tome V[e] a été rédigé par M[me] de WITT

D'APRÈS LE PLAN ET SUR LES NOTES DE M. GUIZOT, SON PÈRE

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMEMT BROCHÉ : 18 FRANCS

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 francs.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR LES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfants et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin, la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

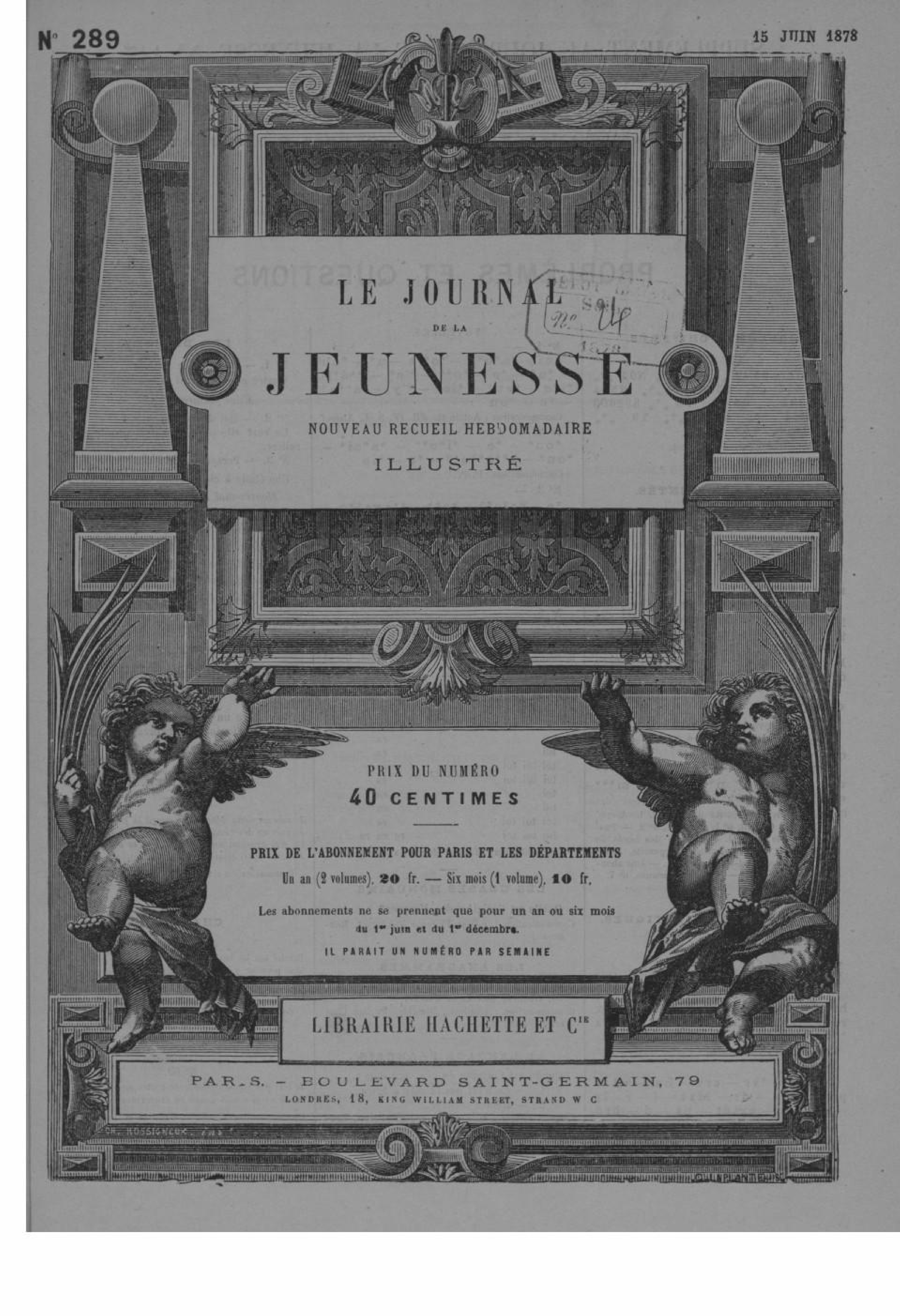
Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

Cet ouvrage contiendra notamment plus d'un millier de médailles choisies parmi les plus belles, ou parmi celles qui offrent un intérêt historique; toutes seront dessinées, non d'après des reproductions plus ou moins exactes, mais d'après les monuments mêmes.

La collection des camées et des pierres gravées du cabinet de France, la plus célèbre de l'Europe, n'est guère connue que par des notices; nous y puiserons largement pour la faire connaître par des dessins.

M. Cohen, du cabinet de France, M. Muntz, bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts, ont bien voulu nous assurer leur concours pour le choix des médailles et des monuments que reproduiront nos gravures.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 289
15 JUIN 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. - BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 67.

*** H27K92M9 *** 46 *** N94 *** H752V576 *** 9386913 *** HN54 *** 28294 *** 6N *** 1W *** 852863 *** H84 *** 3813 *** X9 *** H82Z9 *** V59 ***

Communication : Carina (Florence).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DU STERNE.)

N° 80.

N° 1. — L* f**** n'e** b***** q** p** s** p****** a*****

N° 2. — L* g**** e** l* b***** e* m********

N° 3. — Q**** v**** l* f******, l** p***** h***** s* r*********, l** g***** h***** s* p*******

N° 4. — L* b****** n'e** q*'u** h**** e**** d*** r*****, u* r**** d* s***** e**** d*** o*****

N° 5. — P**** l** h*****, n* l** c****** p**

N° 6. — Proverbe espagnol :

L* s**** e** t******* s****, e***** q*'i* s'h****** e* p*****

N° 7. — L* d********** e** c**** u** r*** q*'o* p*** s*****, m*** q*'i* n* f*** p**** t******

Communications : Antoinette d'H. (V. S. L. Aisne) — France et Ouistiti, n° 1. — P. P., n° 2. — Pau et Angélie de L., n° 3. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, n° 4. — Églantine, Marguerite, Julius et Petrus (Rochefort-sur-mer), n° 5. — Une abonnée d'Orléans, n° 6. — Prince de Caramos, n° 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 80.

CONSONNES.

N° 1. —

*hbn**blznsmsnsjrdns*mbrgshrb*sntrslrncechnspschntz**sxrssxclzcrsszfllgscxqvs**blznvs**blrntps.

Communication : Cendrillon.

N° 2. —

*l — ft — *vr — crv — bn — vd — pr — brdr — ds — Mss — l — r — ls — dx — n — prtnt — ps — d — brd — ms — bn — ls — *ns — cmm — t.

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

VOYELLES.

N° 1. —

*ui — *a*o*e — *o**e — u* — *ou — *u* — *e — *o** — *'u* — **é*i-*i*e — *eu* — *ie* — *'y — *a**e* — *e — *ou

Communication : Antoinette d'H. (V. S. L. Aisne.)

N° 2. —

ou — *e — *i*o** — *a*ai* — *ou* — a**e**o** — *a — *ie

Communication : P. P.

N° 3. —

*e — *a*a** — *a** — **oya**e — e** — u* — a***e — *a** — **ui**

Communication : Linden-Villa (Jersey)

N° 4. —

*e*ui — *ui — *ai* — *e — *a* — e* — *e*ie** — *e — *o***i*e

Communication : Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard.)

N° 5. —

U* — *i*e* — *é**au**é — *e — *a*u* — *a*ai* — *ie*

Communication : Marguerite Destremx (Alais, Gard.)

RÉBUS.

toi toi toi		ra ra ra ra ra
toi toi toi		ra ra ra ra ra
toi		ra
toi		ra
toi toi toi	LE LLLLLL	ra
toi toi toi		ra
toi		ra
toi		ra
toi toi toi		ra
toi toi toi		ra ra ra

Communication : Marie et Marguerite Labuzan.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Masques?*

Communication : Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie.)

LES ANAGRAMMES.

Saint :

SI, ROSINE, SON CHAT T'AIME.

Communication : Charlotte, Bathilde, Pauline Chabrier (Paris.)

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces locutions :

N° 1. — *Ce n'est pas la mer à boire.*

N° 2. — *Remue-ménage.*

Communications : Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie), n° 1. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie), n° 2.

LES DEVISES.

N° 1. — Personnage d'Italie :

Quatre gerbes vertes et ces mots :

Elles jauniront.

N° 2. — Roi de France :

Un cerf ailé portant une couronne comme collier.

N° 3. — Personnage d'Italie :

Une étoile à cinq rayons et ces mots :

Montre-moi tes voies, Seigneur.

N° 4. — Duchesse :

Un oranger et ces mots :

Le fruit n'y détruit pas la fleur.

N° 5. — Reine :

Un Phénix et ces mots :

Oiseau toujours unique.

Communications : Ma sœur et moi, nos 1 à 3. — Prince de Caramos (Belgique), n° 4. — Cendrillon, n° 5.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 47.

Construire un moyen mnémonique avec les noms des principaux personnages de l'Iliade.

ÉNIGMES.

N° 115.

Je suis un vieux débris d'où surgit la jeunesse;
Je suis un des témoins qu'on ne peut discuter;
De moi provient souvent et fortune et noblesse;
Je peins aussi celui qu'on ne peut agiter.

Communication : Blanche C. de Chemiré.

CHARADES.

N° 126.

Perché sur les haubans ou caché dans les hunes,
Mon premier y subit les rigueurs du métier;
Mon second s'aperçoit au milieu de la lune,
Et tous les écoliers désirent mon entier.

Communication : Foolish Trio.

LOGOGRIPHES.

N° 69.

Je n'ai pas bonne odeur avec toutes mes lettres;
Jacob ne m'aimait guère en renversant mes lettres.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 46.

SONNET.

Enfant je l'avais vue, jeune fille ensuite, épouse et mère plus tard, et l'appui des malheureux, dans tous les instants, l'amour de sa famille, et l'espoir de nos vieux ans, pour nous, ses amis. Comme l'étoile d'or qui scintille chaque soir et dans les cieux pâlissants au matin s'efface, comme la blanche fleur qui sous la faucille meurt, et pour consoler les champs laisse son parfum, au matin de sa vie elle est aussi tombée, après le coup qui nous l'avait ravie laissant un profond souvenir qui ne peut varier; hier elle était femme, aujourd'hui elle est sainte, et moi, qui vous redis la plainte de ses amis, moi, qui pour elle priais, il me faut la prier.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

ées	ber	dans	que	bois	feu	fid	les
jours	les	font	les	èles	ras	les	illes
tom	gel	tou	le	lors	des	del	cœurs
prem	tou	ans	ils	sem	tons	temps	hi
point	sont	ières	tes	prin	ron	les	se
ige	aut	lent	blées	pour	elles	par	toits
pel	d'hi	et	la	sur	par	dis	fu
les	ne	s'ap	ver	ent	yons	les	tons

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire).

VERS A TERMINER.

Agréables déserts, séjour de l' ———
Où, loin des vanités de la ———
Commence et on repos et finit mon ———
Vallons, fleuves, rochers, aimable ———
Si vous fûtes témoins de mon ———
Soyez-le désormais de mon ———

Communication : Marfa Strogoff et Nadia (Camp d'Ivan Ogareff, Sibérie).

LES BOUTS-RIMÉS.

Amuse. *Instruit.*
Muse. *Fruit.*

Communication : L'Amazone des Champs-Élysées.

MÉTAGRAMMES.

Des trois lettres qui m'ont formé,
Lecteur, en changeant la première,
Vous aurez bien vite trouvé
Ce qui fait qu'une fille espère
Facilement se marier;
Un gain fortuit; une rivière;
Un pied mal fait qui désespère
Le plus habile cordonnier;
Un ustensile en fer, en terre;
Ce que j'écris sur ce papier;
Ce qu'une miss, en Angleterre,
Mange sans se faire prier;
Lecteur, devinez ce mystère,
Vous ne serez pas mon dernier.

Communication : Suzanne et Marthe de Jussieu.

LES MOTS CARRÉS.

Je suis, quand il fait chaud, en très-grande faveur;
Je suis preuve au besoin de l'acquit d'une dette;
Le peintre, pour son art, me met sur la palette;
Autrefois je faisais la guerre au malfaiteur.

Communication : André Dulongbois (Gueron.)

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Ce que tournait fort bien jadis plus d'un poëte;
Ce qui souvent s'enlève à coups de baïonnette;
Où, quand la soif est grande, en été l'on s'arrête.

Communication : André Dulongbois (Gueron.)

LES ÉTOILES.

M A E
★ ★ ★
★ ★ ★
C ★ ★ O ★ ★ E
★ ★ ★
★ ★ ★
P E É

1° Un triumvir. 3° Un oiseau.
2° Une faculté. 4° Une ville.

Nota. — Les mots se lisent à la suite, de droite à gauche.

Communication : Myosotis et Marguerite.

MOTS EN LOSANGE.

Une consonne est mon premier;
Mon second, un certain breuvage;
Mon troisième fait admirer
Les grands auteurs à chaque page;
Arachné voulut défier
A l'ouvrage mon quatrième;
Parmi les Grecs, on vit briller,
Plus beau qu'Achille, mon cinquième;
Mon sixième est du monde entier
La tige et la source suprême;
Une voyelle est mon dernier.

Communication : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 66.

Quand on appelle l'âne à la noce, c'est pour lui faire porter du bois. (Proverbe oriental.)

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

79.

N° 1. — Proverbe anglais :

Les moineaux ne viennent qu'à l'endroit où il y a du blé.

N° 2. — Si votre ami est de miel, ne le mangez pas tout entier.

N° 3. — Les hommes sont comme les statues, il faut les voir en place.

N° 4. —

Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.

N° 5. — L'orgueil est une fleur qui croît dans le jardin du diable.

N° 6. — Proverbe turc :

On ne vend pas le poisson qui est encore dans la mer.

N° 7. — L'âme, comme la terre, a des vents d'automne qui l'effeuillent pour mieux la refleurir.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 78.

CONSONNES.

N° 1.

Le rossignol caché dans la feuillée épaisse,
S'inquiète-t-il s'il est, dans le lointain des bois,
Quelque oreille attentive à recueillir sa voix?
Non; il jette au désert, à la nuit, au silence,
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence;
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.

N° 2.

J'aime les enfants et les fleurs,
Types charmants des douces choses;
Que seraient nos jardins sans roses?
Sans enfants, que seraient nos cœurs?

VOYELLES.

N° 1.

ÉPITAPHE.

Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

N° 2.

J'étais tout jeune enfant et ma faible pensée
Pouvait compter à peine, en s'aidant de mes doigts,
Que l'aile du printemps cinq fois était passée,
Et dans son vol léger m'avait touché cinq fois.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

La solution prochainement.

RÉBUS.

Arago chérit la droiture par-dessus tout.

LES ANAGRAMMES.

Les Horaces et les Curiaces.

LES NOMBRES

Il y avait 36 moissonneurs.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Jour. Luire.
N° 2. — Fourreau.
N° 3. — Grosse.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 45.

Le *Blanc*, à la Lune.
Les *Couleurs mêlées*, à Mercure.
Le *Noir*, à Saturne.
Le *Vert*, à Vénus.
Le *Bleu*, à Jupiter.
Le *Rouge*, à Mars.
La *Couleur d'or*, au Soleil.

LES SURPRISES.

5	10	3
4	6	8
9	2	7

ÉNIGMES.

N° 114. — Épingle.

CHARADES.

N° 125. — Manchester.

LOGOGRIPHES.

N° 68. — Canon. Anon. Non. On.

MÉTAGRAMMES.

Fard. Gard.

MOTS EN LOSANGE.

O
A R T
A L A I S
O R A N G E R
T I G R E
S E E
R

MOTS CARRÉS.

R O S E
O R A N
S A G E
E N E E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

VA	NI	TÉ
NI	CO	LE
TÉ	LE	PHE

LES ÉTOILES.

B
R
T U N
U K X M O
C L E V E L A N D
V A U D L S T A N
L
E
S

1°. — Bruxelles. 3°. — Cleveland.
2°. — Turkestan. 4°. — Vaudemont.

LES CURIOSITÉS.

Supplément antérieur.

N° 43.

N° 1. — Cardinal d'Amboise à Machiavel.
N° 2. — Philippe 1er, Louis XIV, Louis XV.
N° 3. — François II.

N° 4. — Des orgues à plusieurs jeux furent envoyées par l'empereur Constantin-Copronyme à Pépin-le-Bref. Les chroniques du temps nous apprennent que c'était une machine composée de soufflets et de grands tuyaux d'airain, qui imitaient tantôt le bruit du tonnerre, tantôt le son des flûtes.

N° 5. — Cromwell au comte de Manchester, général de l'armée du Parlement, vaincue par les royalistes dans les plaines d'York (1644).

N° 6. — Louis XIV.

N° 7. — Boileau à Racine.

N° 8. — Prince de Ligne.

N° 9. — La bibliothèque du roi d'Égypte Osymandias, à Thèbes.

N° 10 — Marquis de Torcy.

N° 11. — Pierre Capponi à Charles VIII, voulant imposer des conditions exorbitantes aux Florentins.

N° 12. — Arthur Colley Wellesly, duc de Wellington.

Communications : Un ouistiti, n° 1. — A. L. M. Louvet, nos 2, 3. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Bordo, n° 4. — Berthe Hantraye (Louvigné du désert), n° 5. — La mère Michel et son chat, (Château d'Auzers), n° 6. — Sœur Marguerite, n° 7. — Prince de Caramos (Mons, Belgique). n° 8. — Sur les côtes de l'Adriatique, n° 9. — Princesses Éléonore et Fanny de Schwarzenberg, nos 10 et 11. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie, n° 12).

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

7e CONCOURS

COMPOSITIONS MENTIONNÉES.

Melles Ch. Gosselin (Paris).

SUPPLÉMENT N° 114

18 MAI 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 65. — PROBLÈMES POINTES, CHIFFRE DE STERNE, N° 78. — PROBLÈMES ALPHABETIQUES, N° 77. — REBUS. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 45. — VERS A TERMINER. — BOUTS-RIMES. — LES CURIOSITÉS, N° 43. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. — LES USAGES MONDAINS. — LES ANAGRAMMES. — LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 45. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 45. — LES SURPRISES. — LES SURNOMS HISTORIQUES. — LES PRÉNOMS. — LES DEVISES. — ACROSTICHES. — LES SYNONYMES. — LES MOTS DÉCOMPOSÉS. — ENIGMES, Nos 111 A 113. — CHARADES, Nos 121 A 124. — LOGOGRIPHES, Nos 65 A 67. — MÉTAGRAMMES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — MOTS EN LOSANGE. — LES ÉTOILES.

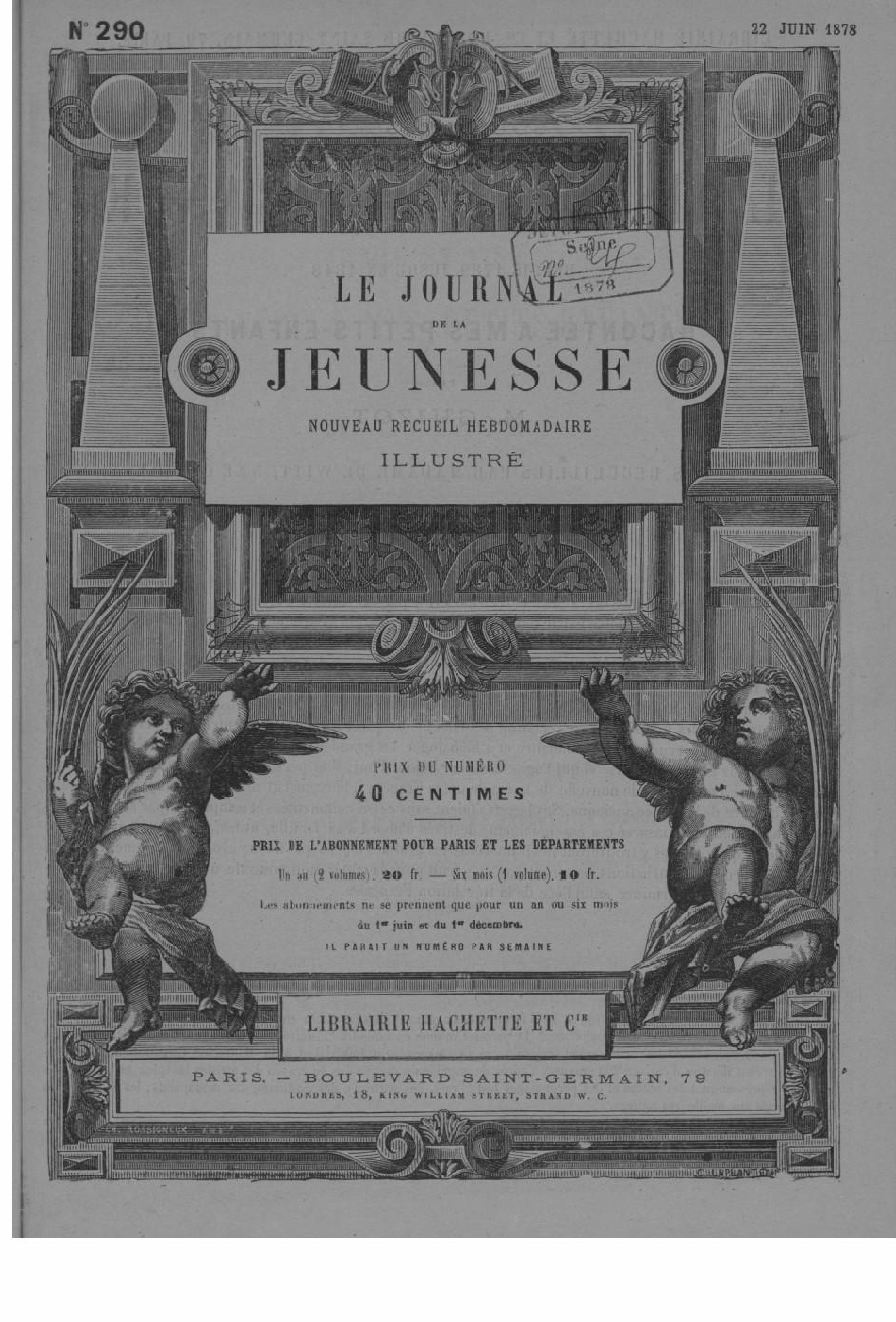
La Estudiantina et le Sphinx-Club. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Raoul Digard. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Alice et André Pouzol. — Guillaume Danloux Dumesnils, Anne-Marie Danloux Dumesnils. — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Julie Portalis. — Marguerite Mercier-Lacombe. — Louis, Camille et Julien Bouglé. — Joachim Labrouche (Bayonne). — J. Brontana (Paris). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Louise de Brimbois. — M. C. (Saint-Germain). — Les Grises (Reims). — Un Débutant (Château de Neufmesnil). — Un banc d'Huîtres (Paris). — Bouquet d'Orties. — Trois Lions Apprivoisés (Vendée). — Mhâg-Hô, Fleur de Thé et Thoû-Cha-Thoû. — Eurêka. — Blanche C. de Chemiré. — G. G. et sa sœur. — Une Orange et un Citron. — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — Antoinette et Elisabeth (Paris). — Deux Jeunes Novices. — Carina. — Corvette et Goëlette (Rochefort-sur-mer). — La Maîtresse d'un Griffon Russe (Paris). — Une Petite Souris Blanche. — Bernard et Christine. — Marionnette. — Clémence (Louvain, Belgique). — Nous Trois (Versailles). — Grand Cercle de Presinge. — Marie-Truge et Vani. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne (Vienne, Autriche). — Petit Cercle de Landecy. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Hélène Florosco (Bucharest, Roumanie). — Le Capitaine Lotton et Kiou. — Une p'tite Société Savante. — Mlles Ducol. Pommier. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Esméralda (Bucharest) Roumanie. — Dick Sand (Ville-d'Avray). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Marie-Thérèse et Rose-de-Noël. — L. T. et son frere (Vinay). — Nous autres (Nantes). — Carmen. — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Isabelle et Gilbert. — Béatrix d'A. — L'Amazone des Champs-Elysées. — Trilby. — Nadège.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

René Jenvresse et sa sœur. — Alice Hébert et son frère. — André Gide et Cie (Paris). — Blanche Lyautey (Versailles). — E. de Mézance. — Francine et Robert Le Mareschal. — A. Lutherer, Donzé, Fillion, Métin (Collége Cuvier, Montbéliard). — R. Gelavault (Thouars). — Berthe Griffand (Louhans). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — M. M. G. Ricquebourg. — Bruyère et Genêt Bretons (Nantes). — Cousine Marie (Marseille). — Colinette. — San Emeterio (Paris). — Un Danois. — P. W. et Cie. — La Société du Chalet. — Églantines. — Geneviève et Marguerite (Paris). — Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny, Altamont (Kichineff, Bessarabie). — Trois têtes dans un bonnet (Blois). — Une Famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise). — Trois Violettes Brestoises. — La Thymélée des Landes. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Copernic Middling. — Deux *In excelsis* du Pensionnat Sainte-Anne. — Régine de L. (Passy). — Deux Brestoises. — Rose Pompon. — Lola, Mida et Kiza. — J.-B. — Une Plume d'Oie. — M. C. E. G. (Paris). Uranie et son Élève. — Cinq Violettes de la Gironde (Bordeaux). — Deux Amies : Juliette et Louise (Anvers, Belgique). — Une Patineuse. — Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze. — Une Bonne Fourchette. — Petite Fleur de Numidie (Alger) — Au Pays de Camoëns. — Une Harpie Apprivoisée — Deux Hiboux et Un Corbeau Sans Plumes (Provins). — Divers (Beaune). — *Signature omise.* — *Signature omise.* — S. F. E. (Saint-Cyr). — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Les héritiers de la reine Ingelburge et leurs cousins. — Prince de Caramos (Mons, Hainaut, Belgique). — Le caporal Bonbon. — Deux petits commençants. — L'Ebouriffé. N. N. N. Angelo.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
Seine
1878
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOUS PRESSE :

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Cinq volumes grand in-8 jésus

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS

DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, etc.

Le Tome V[e] a été rédigé par M[me] de WITT

D'APRÈS LE PLAN ET SUR LES NOTES DE M. GUIZOT, SON PÈRE

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMEMT BROCHÉ : 18 FRANCS

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 francs.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR LES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfants et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin, la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

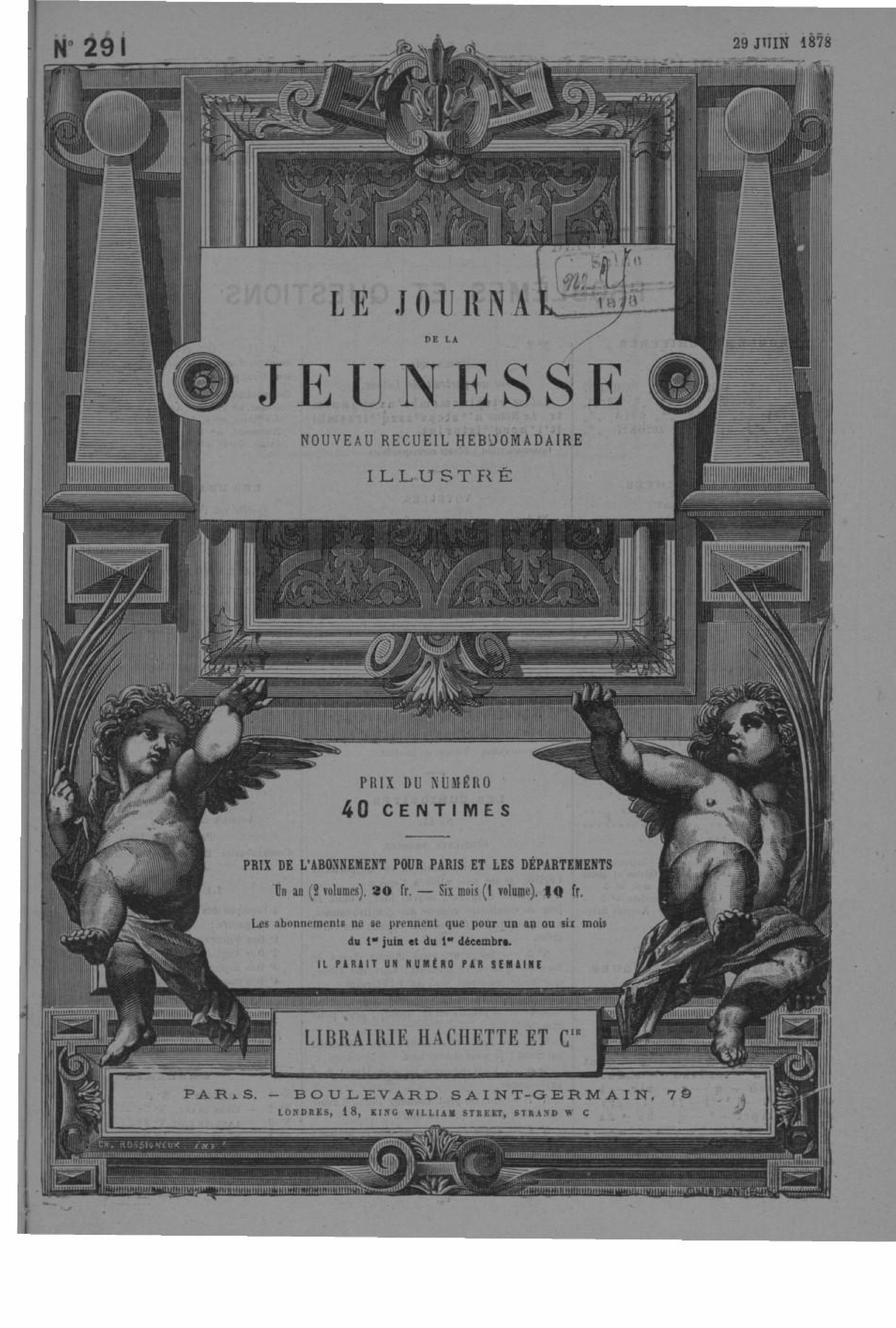
Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8e jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraîtra une livraison par semaine à partir du 9 mars prochain.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 291

29 JUIN 1878



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE Nº 118

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 68.

.*. 61 .*. A45851C1 .*. 93H93487 .*. K4 .*. X348H26 .*. K1 .*. 62 .*. X14H1771 .*. 2482 .*. 6514 .*. Y1HK2HB .*. 617 .*. Z82HK17 .*. W292H917 .*.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DU STERNE.)

Nº 81.

Nº 1. — Proverbe chinois :
Q** e******* p*** b****, b**** p*** v*****

Nº 2 — L* p****** d** h***** o**, c**** l** p******, d** p********* q** l* h***** f*** d********

Nº 3. — M**** o* r**** d'a***, p* * i* f*** s'a****

Nº 4. — L'â** h****** e** u* c*** o* p****** t*** à t***l** o***** d'u* n**** e* d** c****** d* b******

Nº 5. — B******* d* g*** c****** s'ê*** j******** d*l**** d****** l*****'i** l** o** a*****

Nº 6 — L* p****** e** l*p**** d* l'a*****; l*p**** e**l* c*** d* c**** p****

Nº 7. — B*****-¿** u* p** p*** t******** l* m****, e* t* t'é********* p*** d'u* r*** c***

Communications : André Dulongbois (Gueron), nº 1. — Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., nº 2. — Ma sœur et moi, nº 3. — Cendrillon, nº 4. — Un trio de baudets, nº 5. — André Dulongbois (Gueron), nº 6. — Anciens habitants du Pavillon des Roses, nº 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

Nº 81.

CONSONNES.

Nº 1. —
*n — chssr — frçnt — *n — h — *t — ds — brnchs — p — s — grnt — sffr — *n — trs-fchx — *ccdnt — *n — brnch — q — s — rlv — l — dnn — dns — l'***l — *t — l — crv — ms — q'*mprt — * — q — bn — dx — ***x — q — n'e* — * — q'*n — *n — vs — mx.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

Nº 2. —

ÉPIGRAMME.

Sur un portrait de Latour.

Latour vtrplncmsmbl*nnspgnntm tr *Le Blanc* n'*stcps*sszq'*lrssmbl ft*l*ncrq'*lstprlnt.

Communication : Divers correspondants.

VOYELLES.

Nº 1. —
*i**e — *oi* — **u* — *é*è*e — *ue — *e — *a**e** — au* — *oi* — *a — *y***e — e* — *a — *e**è*e, — *'*e**e — *'au*ai* — *o**ée, — u*e — **eu* — *'au*ai* — *a* — *a**é — *'e***ei**e — *e — *e* — *a*

Communication : Anciens habitants du Pavillon des Roses.

Nº 2. —
*e*o* — *o**ée — a*e* — ai**eu* — *e — *ou**e — *a* — *ê*e — e**e — a***i*e; — i* — *au* — *e**e***e — a*e* — *ou*eu*, — *i — *ou* — *ou*e* — *u'o* — *e — *o**i*e.

Communication : Un trio de baudets.

LES CURIOSITÉS.

Nº 44.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. — Mon cher ami, on va me porter à l'église, je ne puis aller à l'opéra.

Nº 2. — Seigneur, bravo! hier, c'était le jour de combattre comme des gentilshommes, et aujourd'hui il faut mourir comme des chrétiens.

Nº 3. — Seigneur, vous m'avez donné le bien que j'ai en ce moment; vous me l'ôtez, que votre nom soit béni dans l'éternité.

Nº 4. — Adieu, mes fidèles servantes, je ne vous reverrai jamais en ce monde; priez pour moi.

Nº 5. — Tout est à vous; mon testament est court: je vous donne tout

Nº 6. — Vous me voyez ici complétant mes expériences.

Nº 7 — On ne peut soutenir l'idée d'avoir été laide, même après sa mort.

Nº 8. — Voyez ce que c'est que le monde: là, le commencement, ici, la fin.

Nº 9. — Mon père m'attend sur l'autre bord.

Nº 10. — Ma vie ne vaut pas un mensonge.

Nº 11. — Ces gens-ci viennent voir si je mourrai bientôt; si jamais j'en reviens, je le leur ferai payer cher.

Communications : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie), nºs 1 à 3. — Anciens habitants du Pavillon des Roses, nºs 4, 5. — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie), nºs 6 à 9. — Marguerite Destremx (Alais, Gard), nºs 10, 11.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Pralines ?*

Communication : Une pêcheuse de grenouilles.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

Nº 1. — *Amer comme chicotin.*
Nº 2. — *En France sont les grands soupiers.*
Nº 3. — *Voilà le hic.*

Communication : Une abonnée mantaise, nº 1. — Carmen, nº 2. — Raoul Digard, nº 3.

RÉBUS.

D I E U

Communication : Deux jeunes novices.

ANAGRAMMES.

Auteurs classiques :

PASCHAL et LÉON

Communication : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne.

LES DEVISES.

A l'époque des croisades, quels étaient les cris de guerre :

1º Des Français.
2º Des Anglais.
3º Des Espagnols.
4º Des comtes de Blois et de Chartres.
5º Des comtes de Champagne.
6º Des ducs de Bourgogne.
7º Des ducs de Montmorency.

Communication : Une pêcheuse de grenouilles.

EMBLÈMES

Nº 1. — ORANGER. Nº 6. — ORTIE.
Nº 2. — LILAS BLANC. Nº 7. — LAVANDE.
Nº 3. — LAURIER ROSE. Nº 8. — ROSE BLANCHE.
Nº 4. — MÛRIER BLANC. Nº 9. — LISERON.
Nº 5. — MUGUET. Nº 10. — VERVEINE.

Communication : Anciens habitants du Pavillon des Roses.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 47.

SONNET.

Saison renaissante, salut ! Dieu rend leur couronne aux plaines ; la sève qui bouillonne et monte a brisé sa prison verte. Champs et bois sont en floraison ; un invisible monde bourdonne ; l'eau qui moutonne sur les cailloux dit sa chanson claire et court. Le genêt dore la colline ; sur l'aupépine le soleil ardent boit les pleurs de l'Aurore, pendant que le moineau sur l'herbe humide suit, d'un œil avide, dans les fleurs l'insecte caché.

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

ure	ment	un	nous	la	se	mé	vent
lin	cau	reli	dor	c'est	et	se	ils
tan	est	ceul	est	ré	jeu	lè	ai
sons	il	les	ma	là	un	veille	nes
je	dis	seul	des	lis	je	livre	li
suis	se	et	que	ce	ver	sons	veille
prends	ment	sans	quand	amis	dou	vre	tes
ces	je	je	ce	que	sai	mes	tout

Communication : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie).

VERS A TERMINER

Un gros magister du *Vexin*
Qui ne sut onc prose ni———
Vit sur la carte, en grandes———
Bien imprimé : le Pont———
— Un pont sur mer ! c'est du———
On n'y doit pas monter———
Peut-on nous bercer d'un tel———
— Quoi ! dit Blaise, d'un ton———
Ne sais-tu pas que l'on y———
Par les Échelles du———

Communication : Marie Bellot (Rochefort-sur-Mer).

LES BOUTS-RIMÉS.

Mélancolie. *Orangers.*
Italie. *Étrangers.*

Communication : L'Albatros.

ÉNIGMES.

N° 116.

De quatre et de six pieds se compose mon corps ;
Les enfants m'aiment haute et les veillards très-basse ;
Je suis dans les maisons et quelquefois dehors ;
On me pose partout, souvent on me déplace ;
Aux écrivains, aux clercs, je suis en grande horreur ;
Les facteurs, les courriers au contraire m'adorent ;
Dans tous les grands salons on m'offre au visiteur ;
Mais je hais fort les rois, qui rarement m'honorent.

Communication : Myosotis et Marguerite.

CHARADES.

N° 127.

Mon premier, a-t-on dit, vaut mieux qu'une couronne ;
Le sentiment le forme et la raison le donne ;
Un homme bienfaisant fait souvent mon dernier ;
Et chez la blanchisseuse on trouve mon entier.

Communication : Louvigné du Désert.

LOGOGRIPHES.

N° 70.

Sur quatre pieds j'exprime amertume et douleur ;
Si mon chef est changé, je suis plein de douceur.

Communication : Totinette et Cie (Passy).

MÉTAGRAMMES.

Sur cinq pieds, cher lecteur, je puis t'ôter la vie ;
En changeant quatre fois mon chef, tu trouveras
Un vêtement commode et sans cérémonie ;
Ce que fait l'orateur en agitant le bras ;
De ton fidèle chien ce qui fait le repas ;
Ce qui donne à la force encor plus d'harmonie.

Communication : Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré), Charente-Inférieure.

MOTS EN LOSANGE.

1° Deux fois chez elle.
2° Un bruit.
3° Devant la porte.
4° Ministre de Louis XIV.
5° Ville de France.
6° Au fond de la rivière.
7° Consonne.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

MOTS CARRÉS.

Sud ou Nord à souhait ;
Cousin de Mahomet ;
Un nom d'aquarelliste ;
Une île très-papiste.

Communication : Louise de Brimbois.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Naguère, mon premier anima la matière ;
Dans mon second toujours on voit la cantinière ;
Au bruit de mon dernier accourt la Chambrière.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

LES ÉTOILES.

```
        S
   ↗         ↖
    ★   ★   ★
      ★ ★ ★
G ★ ★   I   ★ ★ E
      ★ ★ ★
    ★   ★   ★
   ↘         ↗
        N
```

1° Un roi d'Orient. 3° Un astronome italien.
2° Un peintre flamand 4° Un savant français.

Nota. — Les noms se lisent de droite à gauche, à la suite.

Communication : Indolente et Linotte.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 67.

Proverbe :

Si les pourquoi étaient plus rares, il n'y aurait pas tant de parce que.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

80.

N° 1. — La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres.

N° 2. — La grâce est la beauté en mouvement.

N° 3. — Quand vient la fortune, les petits hommes se redressent, les grands hommes se penchent.

N° 4. — Le bonheur n'est qu'une halte entre deux revers, un rayon de soleil entre deux orages.

N° 5. — Pesez les hommes, ne les comptez pas.

N° 6. — Proverbe espagnol :

Le singe est toujours singe, encore qu'il s'habille en prince.

N° 7. — La délicatesse est comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut point toucher.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 80.

CONSONNES

N° 1. —

Eh bien ! oubliez-nous, maisons, jardins, ombrages,
Herbe, use notre seuil ; ronce, cache nos pas ;
Chantez, oiseaux ; ruisseaux, coulez, croissez, feuillages,
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

N° 2. —

Il faut avoir cerveau bien vide
Pour brider des Muses le roi ;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes comme toi.

VOYELLES.

N° 1. —

Qui galope comme un fou
Sur le bord d'un précipice,
Peut bien s'y casser le cou.

N° 2. —

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

N° 3. —

Le savant sans croyance est un arbre sans fruits.

N° 4. —

Celui qui tait le mal en devient le complice.

N° 5. —

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

RÉBUS

Aide-toi; le ciel t'aidera.

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LES ANAGRAMMES

Saint Jean Chrysostome.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Les solutions prochainement.

LES DEVISES.

N° 1. — Horace Farnèse.
N° 2. — Charles VI.
N° 3. — André Doria.
N° 4. — Duchesse de Lesdiguières.
N° 5. — Éléonore d'Espagne, femme de François Ier.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 47.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 115. — Souche.

CHARADES.

N° 126. — Moustache.

LOGOGRIPHES.

N° 69. — Ail. Lia.

MÉTAGRAMMES.

Dot. — Lot. — Bot. — Pot. — Mot. — Rot. — Sot.

LES MOTS CARRÉS.

G R O G
R E C U
O C R E
G U E T

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

VI	RE	LAI
RE	DOU	TE
LAI	TE	RIE

LES ÉTOILES.

A
M N E
E S
M T U
C O L O M B E
R I I
E R
P N E
E

MOTS EN LOSANGE

M
G I N
G E N I E
M I N E R V E
N I R E E
E V E
E

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 46.

Je l'avais vue enfant, ensuite jeune fille,
Plus tard, épouse et mère et, dans tous les instants,
L'appui des malheureux, l'amour de sa famille,
Et pour nous, ses amis, l'espoir de nos vieux ans.
Comme l'étoile d'or, qui chaque soir scintille
Et s'efface au matin dans les cieux pâlissants,
Comme la blanche fleur qui meurt sous la faucille
Et laisse son parfum pour consoler les champs,
Elle est aussi tombée au matin de sa vie,
Laissant, après le coup qui nous l'avait ravie,
Un souvenir profond qui ne peut varier;
Elle était femme hier, elle est aujourd'hui sainte;
Et moi, qui vous redis de ses amis la plainte,
Moi, qui priais pour elle, il me faut la prier.

VERS A TERMINER.

Innocence. — Magnificence. — Tourment. — Solitude. — Inquiétude. — Contentement.

BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement

LE FIL D'ARIANE

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits.
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans,
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

MARCHE DU CAVALIER.

7	10	61	2	15	12	55	20
60	3	8	11	56	21	16	13
9	6	59	62	1	14	19	54
4	27	48	57	22	35	64	17
49	58	5	28	63	18	53	36
44	47	26	23	52	39	34	31
25	50	45	42	29	32	37	40
46	43	24	51	38	41	30	33

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Une petite Mauresque (Oran). — Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny, Altament (Kicheneff, Bessarabie). — Ducol-Pommier (Suisse).

SUPPLÉMENT N° 116.

1er JUIN 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 66 — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 79. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS, — RÉBUS. — LES ANAGRAMMES. — LES NOMBRES. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES SURPRISES. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — MÉTAGRAMMES. — MOTS EN LOSANGE. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — LES ÉTOILES.

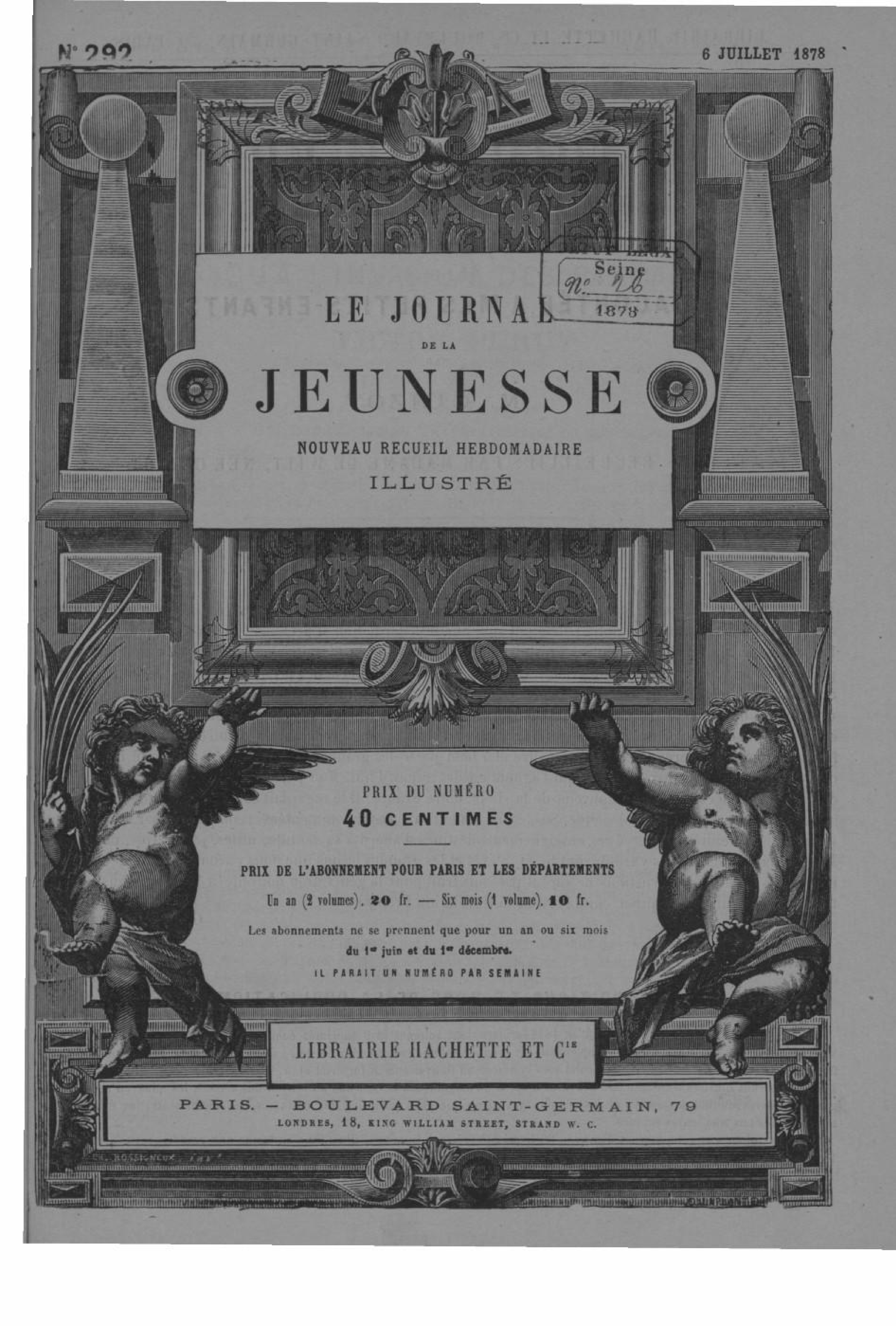
Raoul Digard. — Guillaume Danloux Dumesnils, Anne-Marie Danloux Dumesnils. — Marie Levot (Plestin). — Julie Portalis. — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Hortense et Jeanne Gardet. — Marie-Louise Daudé (Au Vion). — Marie Hischmann (Paris). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile-de-Ré, Charente-Inférieure). — Princesses Pascaline et Clémentine de Metternich (Vienne, Autriche). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier. — Marguerite et Louise Lapoire. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Louise Behic (Nantes). — Blanche Cornu. — J. Brontana (Paris). — S. et M. de J. — La Estudiantina, les Président, Vice-Président, Secrétaire et autres membres du Sphinx-Club. — Les Gens d'Avenay (Marne). — Perce-Neige (Loir-et-Cher). — Les Braves Gens. — Un banc d'Huîtres. — Marcel et Thérèse. — Minette, Riquet et Cie (Orléans). — Carmen. — Aisha. — Muâg-Hô, Fleur de Thé et Thoû-Châ-Thoû. — Sur mon Rocher L. H. — Ricquebourg. — Deux Jeunes Novices. — Petit Cercle de Landecy. — Girouette (Cantal). — Euréka. — L. T. et son frère. — Nous Trois (Versailles). — Trois Copains de Saint-Louis. — Clémence (Louvain, Belgique). — Bouquet d'Orties. — Bernard et Christine. — Marfa Strogoff et Nadia. — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Rose et Eglantine, Deux Cousines de Normandie. — Lormontaise. — E. C. (Douai). — Ka-Li-No et Sœur Marguerite (Versailles). — Chêne et Roseaux (Saint-Étienne). — Dick Sand (Ville-d'Avray). — La Société du Châlet. — Fanfulla et Balella (Florence). — Une Orange et un Citron (Cochinchine). — Une abonnée nantaise. — S. F. E. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie.) — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — La petite Mauresque d'Alger et d'Oran. — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Princesses Eléonore, Fanny, Marie Schwarzenberg (Château de Libejic, Bohême). — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Daisy Berend (de New-York, U. S. L.). — Antoinette et Elisabeth (Paris). — Les Grses (Reims). — Une volée d'étourneaux. — Marie-Thérèse (Paris). — Béatrix d'A. — L'amazone des Champs-Elysées.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ:

Henry des Portes. — Isabelle Delcliet. — Jeanne Duportal. — Joseph Marot. — Henriette Palaviccini. — Le Conscrit et son Sergent, San Emeterio (Paris). — René Jouvresse et sa Sœur. — A Thalamas (Versailles). — A. Mareau. — Jeanne de Lacombe. — Maurice Pougnet. — Geneviève Mallein (Grenoble). — Trois Mousses du Saint-Elme. Louise de Brimbois. — Un élève du collége de Valenciennes. — Les trois sœurs (Châlons-sur-Marne). — Voisines et voisins (Champvert près Lyon). — Six et Huit. — Camille Protais. — Etirougram Saramore (Clermont-Ferrand). — Fayolle, Bénard. — Vous et Moi (Crépy-en-Valois). — Une plume d'Oie. Monsieur Prudhomme et son fils Arthur. — Les Quatre Fils Aymon. — Une Étourdie (Montmorency, Seine-et-Oise). — Une Pâquerette d'Anjou. — Colonie du Puy-d'Eyliac. — Rhotomago et Miss H. E. — Espérance. — Ginevra (Chenevières). — Cousine Marie (Marseille). — Gabrielle et Jeanne (Rhône). — Thouarsaise et Frère R. et M. D. — Un élève de M. Citoleux. — Un Bouton de Rose (Paris). — Un âne savant J. G. — La Rose de Boisselas. — Capitaine Fracasse, Mauprat et Jean d'Acier. — Une Fougère des Pyrénées. — Une Sauterelle (Givors, Rhône). — Carina, Marilka. — Une Nichée d'Amis. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Divers (Beaune). — Mademoiselle Pâquerette. — Tona et Tina (Torino, Italia). — Un ami (Lyon). — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Une bonne fourchette J. T. — T. M. Madré. — Angelo, tyran de la maison. — Dominique.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfants et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin, la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

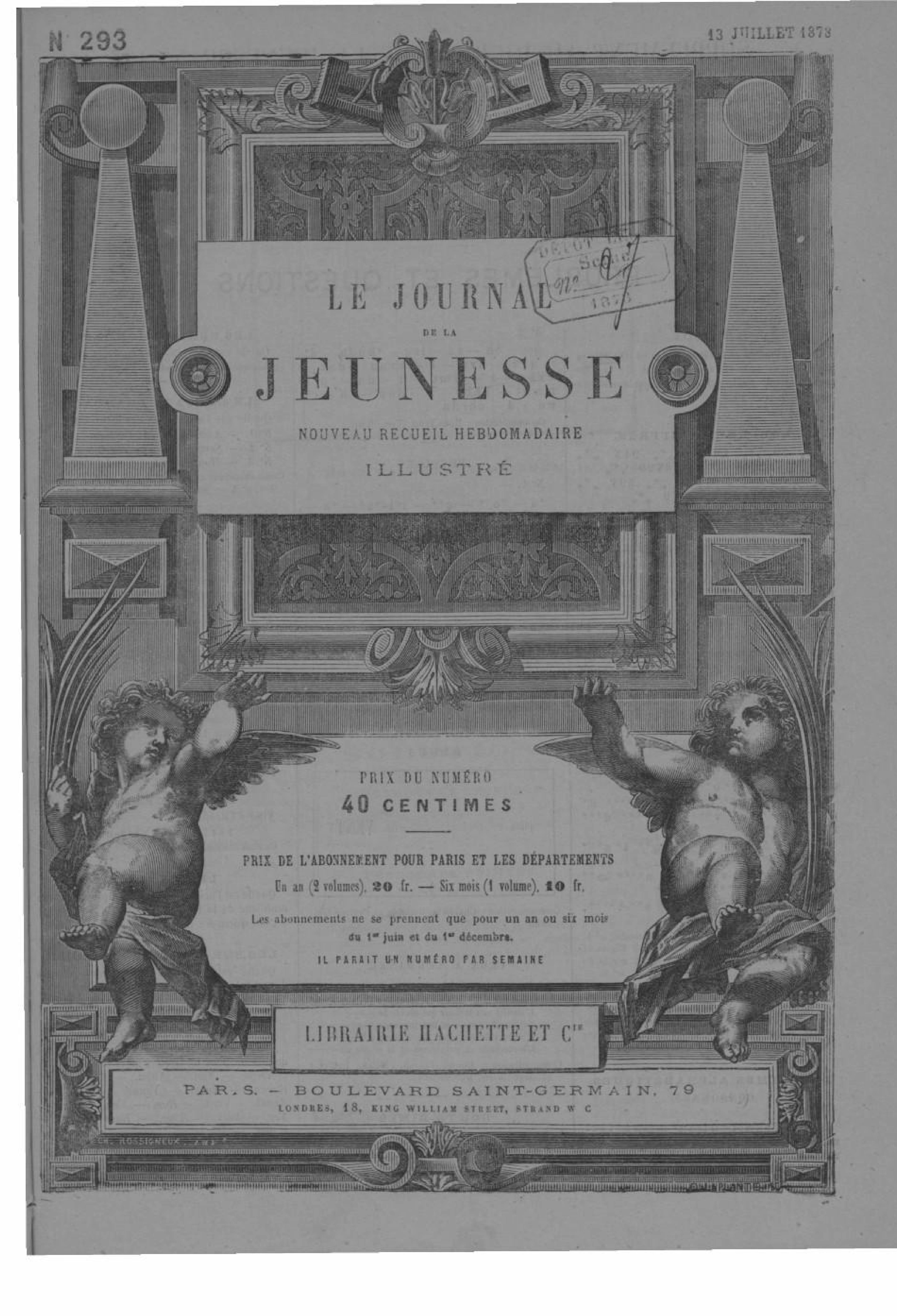
Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N 293
13 JUILLET 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS.

Le Règlement *et les* Problèmes et Questions *du* HUITIÈME CONCOURS *du* Journal de la Jeunesse *seront publiés dans le* Supplément *du samedi*, 3 *Août* 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 79 *** X9HK4 *** 94X *** 56 *** V236Z *** H38X29 *** 87 *** 29V79 *** W896 *** Z94 *** YS1494 *** Y12698779 ***

Communication : Marie Hischmann (Paris).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DU STERNE.)

N° 1. — L'e***** v*** m**** q*** l* b*****, l* b**** v*** m**** q** l'e*****

N° 2. — L* r************* e** l* m****** d* c****

N° 3. — V***** u** f**** p** u* m*******, c'e** r******** u** t**** p** u* t***

N° 4. — L* c**** d* l* v** s****** d**** j**** à l* f*****, s'i* n'y t****** p** q****** l***** a*****

N° 5. — T*** c* q** t* d*****, t* l'e********* a*** t**

N° 6. — I* n'e** d* v**** p******* q**a*** d* v**** b******

N° 7. — P***** d*** f*** a**** d* p***** u**, e* v*** p******* d*** f*** m****

N° 8. — A*** l* p***** q** t* s*** d'o*******

N° 9. — O* s* v*** d'u* a**** œ** q*'o* n* v*** s** p*******

N° 10. — C***** a*** e* s** t****, c***** c**** à s* p****

Communications: Marguerite Mercier-Lacombe, n° 1. — Cousine Marie (Marseille), n° 2. — Teresa et Maria Parato (Palerme), n° 3. — Petit cercle de Landecy, n° 4. — Guillaume Danloux, n° 5. — G. Matignon et son copain (Lycée de la Roche-sur-Yon), n° 6. — Marie-Louise Daudé (au Vion, la Tour du Pin), n° 7. — Les Quatre Fils Aymon, n° 8. — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne), n° 9. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1. —

Svsvlzfrbntt*nfrtn*mmns*tprt ntlgtm*lvsft*chtrLHrpcq'*lvt*tlv ndrcq'*ls'*stm.

Communication : Jeanne la Folle (Vichy).

N° 2. —

Roc — *n — sn — lrq — *bndn — dt — q'*l — dvr — l — crnn — dnt — Phbs — l — prmt — l — dn — *ppr, mmnt — Phbs — l — dnn — *n — cr nn — d — chrdn.

Communication : Nous Trois (Versailles).

VOYELLES.

N° 1. —

*a — *o** — e** — i*i-*a* — *a — *i* — *e — *où*e — **o*e: — *ua** — *'*o**e — au — **o** — **a*é — *e** — *e — *e**ie* — *ou*i*, — *u, a** — *a*i* — *e — *ui**eau, — *u** — *'e**eui**e — *a — *o*e, — o* — a**e**e — *e*a — *ou*i*

Communication : Paul, Angélie, Cécile et Jeanne

N° 2. —

Tantale — *a** — u* — **eu*e — a — *oi* — e* — *e — *eu* — *oi*e; — *u — *i*? — **a**e — *e — *o*, — *a — *a**e — e** — *o* — *i**oi*e.

Communication : Une abonnée d'Orléans.

RÉBUS.

pluie | VENT | A

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

VERS A TERMINER.

Il n'est rien ici-bas qui ne suive sa———
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines———
L'abeille sait la fleur qui recèle le———
Toute aile vers son but incessamment———
L'aigle vole au soleil, le vautour à la———
L'hirondelle au printemps et la prière au———

Communication : Douzé, Fillion, Métin, Luther (Collège Cuvier, Montbéliard).

BOUTS-RIMÉS.

Blonde. *Beauté.*
Monde. *Bonté.*

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des mules (chaussure)?

Communication : Bleuette des bords de l'Ilfovetu.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces locutions :

N° 1. — *Aide-toi, le ciel t'aidera.*
N° 2. — *Savoir toutes les rubriques.*
N° 3. — *Monter sur ses grands chevaux.*

Communications : Ma sœur et moi, n° 1. — Cendrillon, n° 2. — Suzanne et Marthe de Jussieu, n° 3.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — La meule roulait sur ses grâces.
N° 2. — Ce poële a le feu sacré.
N° 3. — Il ne suffit pas de songer à la porte pour qu'elle s'ouvre.
N° 4. — Nous traversâmes la rivière dans un sac.
N° 5. — J'admire les savates du Nouveau Monde.

Communications : F. D. Saint-Étienne, n° 1. — Ménalque, n°s 2 à 5.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les trois personnages de l'histoire ancienne qui étaient borgnes, et dont les noms, par leurs initiales, forment le mot :

PAS.

Communication : Marguerite, Élisabeth, Marie Jeanne.

LES ANAGRAMMES.

Ville d'Europe :

PST! LE CONNAIT-ON?

Communication : Ménalque.

LES DEVISES.

Quelle est l'origine du Coq, employé comme emblème de la France?

Communication : Suzanne et Marthe de Jussieu.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Quelle est l'origine du surnom *Brutus* donné à Lucius Junius, consul romain ?

Communication: Une aspirante aux examens.

MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le prénom français avec les lettres duquel on peut former les mots suivants :

Néron. — Non. — Anon. — Art. — Noé. Revue. — Nuée. — Venue. — Vertu. — Avent. — Vent. — Rue. — Vue. — Var. — Ver. — Vert. — Roue. — Rave. — Rat. — Rouet. — Route. — Tan. — Or. — Tour. — Are. — Trou. — Bon. — Tue, etc.

Communication : Marie-Thérèse.

MARCHE DU CAVALIER

l'org	ext	toi	mpe	petit	tant	mur	haut
mais	rais	ueil	rême	aille	d'u	ros	en
est	dont	rà	moi	en	un	au	ne
en	même	erre	voit	tu	de	serp	ier
li	rit	cor	pui	rép	et	le	ever
bus	ta	ond	se	sans	j'ai	d'aut	que
de	un	l'ar	lui	ap	prends	m'él	sec
ille	te	sa	ap	su	ours	sans	rui

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

LES CURIOSITÉS.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. — Je suis plus fier d'avoir ma tête exposée sur la porte de la prison, que d'avoir mon portrait pendu dans la chambre du roi ; et je regrette de n'avoir pas assez de membres pour en envoyer à toutes les villes de la chrétienté comme témoignage de mon attachement à la cause pour laquelle je donne ma vie.

Nº 2. — Le temps est fini pour moi, l'éternité va commencer.

Nº 3. — Je vous pardonne ; mais le ciel vous demandera compte de ma vie.

Nº 4. — *Dulce et decorum est pro patriâ mori.*

Nº 5. — Silence, silence.

Nº 6. — Entre tes mains, Seigneur.

Nº 7. — N'est-ce que cela, la mort ?

Nº 8 — Voici le moment de dormir.

Nº 9. — Je m'en vais ou je m'en vas ; l'un et l'autre se dit ou se disent.

Communications : Ma sœur et moi, nºs 1 à 4. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier, (Paris), nºs 5 à 8. — Tircis Vieux-Bois (Montvert), nº 9.

LES NOMBRES.

Un escargot est au pied d'un mur de 10 mètres de hauteur. Il veut arriver au haut du mur. Chaque jour, du lever au coucher du soleil, il fait 3 mètres ; mais, pendant la nuit, il redescend de 2 mètres.

Dans combien de temps sera-t-il en haut du mur ?

Communication : Une nichée d'amis.

ÉNIGMES.

Vingt fois par jour je change de coiffure ;
La toilette pourtant a pour moi peu d'attraits,
Et du reste de ma parure
Je ne m'inquiète jamais ;
Je quitte rarement mon gîte,
Et cependant toutes les fois
Que l'on vient me rendre visite,
On trouve visage de bois.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

CHARADES.

Mon premier n'a jamais connu la résistance ;
Mon second, fin tissu, nous plaît par sa blancheur ;
Mon tout marche très-vite et jamais il n'avance ;
C'est un mauvais voisin, toujours bruyant, grondeur,
Mais toujours occupé de notre subsistance.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy)

LOGOGRIPHES.

Je fus souvent témoin de rires et de pleurs,
Ainsi que des plaisirs j'ai vu bien des malheurs ;
Si l'on coupe à la fois et mon pied et ma tête,
Aussitôt, cher lecteur, je deviens une bête.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente.)

LES ÉTOILES

Quatre villes :

```
      P       P       E
          ★  ★  ★
    P   ★   R   ★   E
          ★  ★  ★
      V       S       N
```

Communication : Torino et Parigi.

MOTS CARRÉS.

Mon premier, ami lecteur,
Dans l'Inde est un puissant seigneur ;
Molière a dépeint mon second
Sous la figure d'Harpagon ;
Un verbe actif est mon troisième ;
A Nîme on voit mon quatrième ;
Une coiffure est mon cinquième.

Communication : Les Grises (Reims).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Le premier, cher lecteur,
Est mû par la vapeur ;
Sur le lac Michigan
Est placé le suivant ;
Le dernier bien conduit
Souvent nous enrichit.

Communication : Les Grises (Reims).

MOTS EN LOSANGE

1º Une consonne.
2º Un fleuve.
3º Une reine.
4º Un département.
5º Une consonne.

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Le HUITIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse* aura lieu pendant les grandes vacances.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

Nº 1. — Proverbe chinois :
Qui emprunte pour bâtir, bâtit pour vendre.

Nº 2. — La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir.

Nº 3. — Moins on reste d'amis, plus il faut s'aimer. (*Franklin.*)

Nº 4. — L'âme humaine est un ciel où passent tour à tour les ombres d'un nuage et des clartés de bonheur.

Nº 5. — Beaucoup de gens croient s'être justifiés de leurs défauts lorsqu'ils les ont avoués.

Nº 6. — Le présent est la porte de l'avenir ; le passé est la clé de cette porte.

Nº 7. — Baisse-toi un peu pour traverser le monde, et tu t'épargneras plus d'un rude choc.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES

Nº 1. —

Un chasseur, forçant une haie
Et des branches peu se garant,
Souffre un très-fâcheux accident :
Une branche qui se relève
Lui donne dans l'œil et le crève,
Mais qu'importe ? A quoi bon deux yeux ?
Qui n'en a qu'un en vise mieux.

ÉPIGRAMME.

Sur un portrait de Latour.

Nº 2. —

Latour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant maître Le Blanc ;
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ;
Faut-il encor qu'il soit parlant ?

VOYELLES.

Nº 1. —

Mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère ;
L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Gardé l'empreinte de ses pas.

Nº 2. —

Leçon donnée avec aigreur
Ne touche pas, même elle afflige ;
Il faut reprendre avec douceur,
Si vous voulez qu'on se corrige.

LES CURIOSITÉS.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. — N.-T. Barthe, auteur dramatique, à un ami qui, ne le croyant pas si près de sa fin, lui apportait une loge pour la première représentation d'*Iphigénie.*

Nº 2. — Don Juan de Padilla.

Nº 3. — Canova.

Nº 4. — Elisabeth d'York.

Nº 5. — Caroline, *femme de Georges II.*

Nº 6. — François Magendie.

Nº 7. — Anne Oldfield.

Nº 8. — Maurice de Talleyrand-Périgord, à la vue de sa nièce en costume de communiante.

Nº 9 — Baronne de Staël.

Nº 10. — Duchesse de Gramont.

Nº 11. — Louis XIII.

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Les solutions prochainement.

RÉBUS

Les caractères changent en grandissant.

ANAGRAMMES

Noël et Chapsal.

LES DEVISES

N° 1. — Montjoye et Saint-Denis.
N° 2. — Dieu et mon droit.
N° 3. — Saint-Jacques.
N° 4. — Notre-Dame-de-Chartres.
N° 5. — Passe en avant.
N° 6. — Saint-André.
N° 7. — Dieu aide au premier chrétien.

EMBLÈMES

N° 1. — *Oranger.* — Générosité.
N° 2. — *Lilas blanc.* — Jeunesse.
N° 3. — *Laurier-rose.* — Douceur.
N° 4. — *Mûrier blanc.* — Sagesse.
N° 5. — *Muguet.* — Retour du bonheur.
N° 6. — *Ortie.* — Cruauté.
N° 7. — *Lavande.* — Vertu.
N° 8. — *Rose blanche.* — Innocence
N° 9. — *Liseron.* — Humilité.
N° 10. — *Verveine.* — Poésie.

ENIGMES.

Chaise.

CHARADES.

Amidon

LOGOGRIPHES.

Fiel. — Miel.

MÉTAGRAMMES.

Reste — Veste. — Geste. — Reste. — Lesté.

MOTS EN LOSANGE

L
S O N
S E U I L
L O U V O I S
N I O R T
L I T
S

MOTS CARRÉS.

P O L E
O M A R
L A M I
E R I N

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

VAU	CAN	SON
CAN	TI	NE
SON	NE	RIE

LES ÉTOILES.

S
T O T
E L N
G A L I L E E
B M E
A A R
B N S

1° Soliman. 3° Galilée.
2° Téniers. 4° Babinet.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

PRINTEMPS.

Sonnet

Salut, renaissante saison !
Dieu rend aux plaines leur couronne;
La sève qui monte et bouillonne
A brisé sa verte prison.

Bois et champs sont en floraison ;
Un monde invisible bourdonne ;
L'eau, sur les cailloux, qui moutonne,
Court et dit sa claire chanson.

Le genêt dore la colline ;
De l'aurore, sur l'aubépine,
Le soleil ardent boit les pleurs ;

Pendant que sur l'herbe humide,
Le moineau suit d'un œil avide
L'insecte caché dans les fleurs.

VERS A TERMINER.

Mètres. — Lettres. — Euxin. — Mécompte. — Souvent. — Conte. — Savant. — Monte. — Levant.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

LE FIL D'ARIANE

Il est un livre que sans cesse
Je prends et lis, quand je suis seul ;
Ce livre aimé, c'est ma jeunesse,
La reliure est un linceul.

Là dorment, tandis que je veille,
Mes amis des vertes saisons ;
Tout doucement je les réveille,
Ils se lèvent et nous causons !

MARCHE DU CAVALIER.

29	36	31	62	27	58	21	60
32	63	28	35	22	61	26	57
37	30	33	2	55	24	59	20
64	1	54	23	34	3	56	25
53	38	17	44	13	40	19	4
16	9	12	39	18	45	48	41
11	52	7	14	43	50	5	46
8	15	10	51	6	47	42	49

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

SUPPLÉMENT N° 117

15 JUIN 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — RÉBUS. — LES USAGES MONDAINS. — LES ANAGRAMMES. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES DEVISES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — MÉTAGRAMMES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — ÉTOILES. — MOTS EN LOSANGE. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — BOUTS-RIMÉS. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Marguerite Destremx (Alais, Gard). — C. Ducol-Pommier. — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Hortense et Jeanne Gardet. — Raoul Digard. — Alice Faye (Tours). — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Guillaume Danloux Dumesnils, Anne-Marie Danloux Dumesnils, Marguerite Danloux Dumesnils. — Princesse Pascaline de Metternich (Schoppenwihr, Alsace). — Louise Behic (Nantes). — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Blanche Cornu de Chemiré. — Nous Trois (Versailles). — Clémence (Louvain, Belgique). — — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Les compagnes de Marie Loove. — Deux Jeunes Novices. — G. G. et sa sœur. — Bernard et Christine. — Pervenche (Rouen). — Une abonnée Mantaise. — Aisha (Paris). — M. C. (Saint-Germain). — Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — Ricquebourg. — Antoinette et Elisabeth (Paris). — Minette, Riquet et Cie (Orléans). — Perce-Neige (Loir-et-Cher). — Carmen. — Trois Têtes sans cervelle (Paris). — Bouquet d'Orties (Paris). — Deux Hiboux et un Corbeau sans plumes (Collége de Provins). — M. M. et Jeanne O. — Marie-Thérèse (Paris). — S. et A. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Seine). — Deux Caniches qui s'ennuient. — Julie Portalis. — Petit cercle de Landecy. — Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche). — Louise de Brimbois. — Eurèka. — Princesse Éléonore Schwarzenberg (Libějic). — Charles Portalis. — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Petite Mauresque d'Alger, transplantée à Oran. — Le Capitaine Lotton et Kiou. — B. et F.

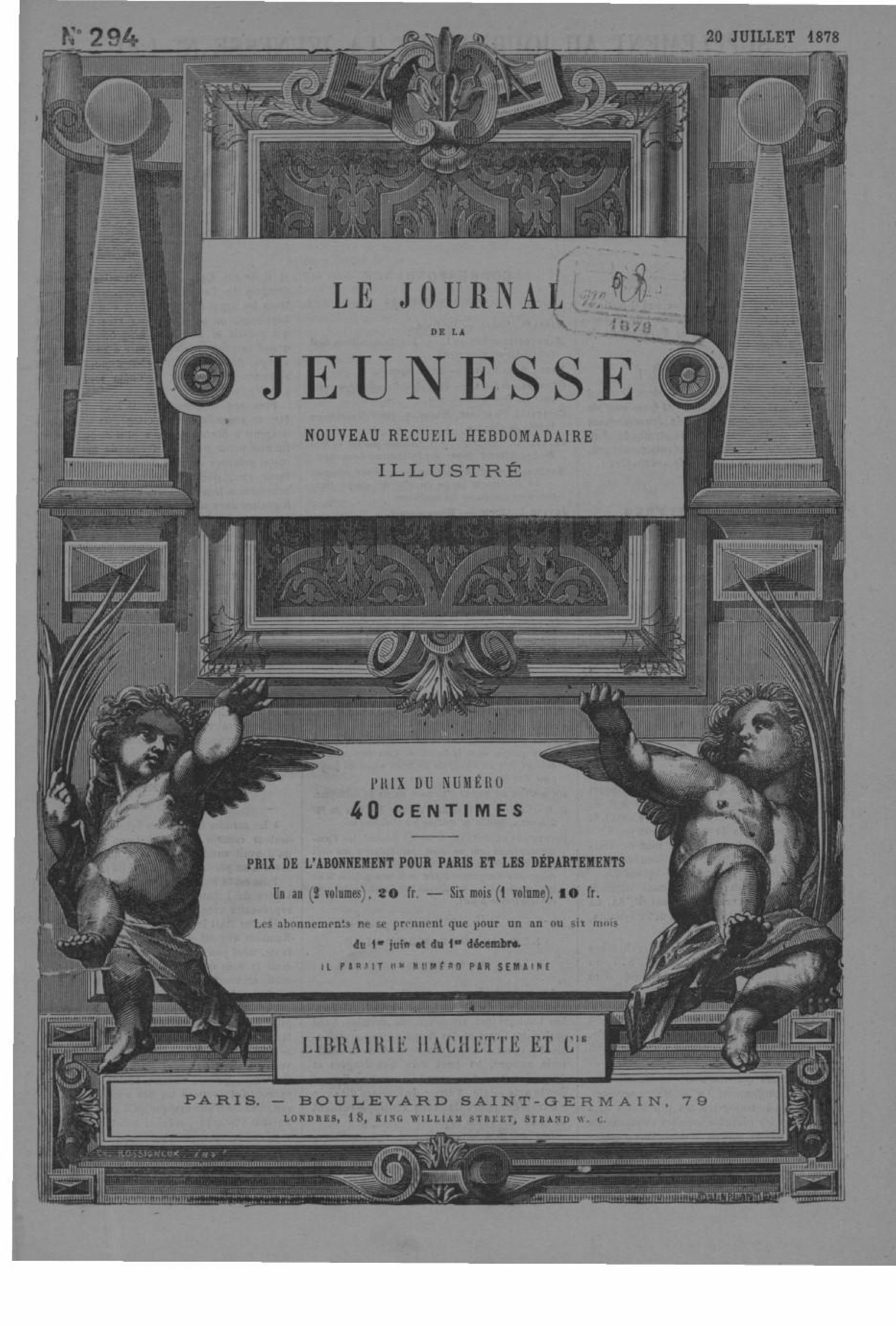
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Georges Donnay (Le Havre). — Pauline Billot. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Une Pâquerette d'Anjou. — Une plume d'Oie. — Une Graine d'Ellébore (Lyon). — Zéphir et Galette (Ile Gourbi, Gallia). — Momo et Cie. — Claire et Henri. — Humble Fleur des Champs. — Une bonne fourchette. — Cousine Marie (Marseille). — Miss Grognon et sa grande Sœur (Saint-Étienne). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — T. M. Maduré. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Isa. — Colonie du Puy d'Ey. — Bébée (Chenevières). — Deux petites Sœurs. — *Signature omise.* — Mesdemoiselles Polonceau. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bucharest; Roumanie). — Louise de Loménie (Paris). — André d'Ideville (Paris). — Frère et Sœur. — La Thymélée des Landes. — Trois Violettes Brestoises. — A. Sophian. — Deux Brestoises — Rose-Pompon (Lot-et-Garonne). — Alice Marcau (Paris). — Joseph Balsamo, Mauprat, Jean Dacier. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Nelly Castilla. — Les deux Sphinx de la rue Cujas, E. C. et L. A. — La Rose du Bois-sclas. — Trois ablettes de l'Allier (Joze, Puy-de-Dôme). — Nancy de Rham (Giez, près Grandson (Suisse). — Muguette des bois et son Parrain (Rouen). — Une Berrychonne. — Zoé Renée. — Marguerite Mercier-Lacombe. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Au pays de Camoens. Bleuette des bords de l'Ilfovetu (Bucharest, Roumanie. — Marcelle et Christiane.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 294 20 JUILLET 1878



SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

AVIS

Le Règlement *et les* Problèmes *et* Questions *du* HUITIÈME CONCOURS *du* Journal de la Jeunesse *seront publiés dans le Supplément du samedi, 3 Août 1878.*

La *Méthode générale pour le déchiffrement et la solution des Problèmes et Questions du Supplément du Journal de la Jeunesse* étant épuisée, nous donnons, à la demande d'un grand nombre de correspondants nouveaux, la méthode relative aux *Problèmes chiffrés :*

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

(LES ÉCRITURES SECRÈTES).

§ 1er. — Pour résoudre un problème chiffré, la première chose à faire, après avoir transcrit le problème sur le papier, est de dresser le catalogue des caractères, et de noter combien chacun est répété de fois.

§ 2. — Les mots composés d'un très-petit nombre de syllabes doivent être les premiers dont on s'occupe dans les opérations de déchiffrement. Ils laissent, sans trop de peine, les voyelles se révéler, et cette découverte conduit à celle des consonnes.

§ 3. — La voyelle E est la lettre la plus fréquemment répétée.

§ 4. — Il n'y a que trois lettres, A, O, Y, qui, seules, forment un mot.

§ 5. — Supposons que vous ayez découvert le mot LE, et que vous ayez un autre mot de trois lettres dont les deux premières sont L et E, vous jugerez que la troisième est un S.

Si vous trouvez ensuite un mot de trois lettres dont les deux premières sont un E et un S (déjà connus), la troisième est un T.

La lettre S connue dans les mots de deux syllabes, vous trouverez facilement SI, SA. La lettre I, commençant un mot de deux syllabes, vous donnera IL, etc.

§ 6. — Lorsque ces premières recherches auront révélé six lettres : A, E, I, L, S, T, on découvrira bientôt des mots composés d'un plus grand nombre de lettres, et, en déterminant partout les lettres acquises, on marche de découverte en découverte. Enfin, quand on sera parvenu à connaître ainsi plusieurs mots, on trouvera sans trop de peine les autres, en comblant les lacunes.

Les lecteurs qui voudront se familiariser avec le *Déchiffrement des écritures secrètes*, n'auront qu'à transcrire les problèmes déjà publiés et à les résoudre avec les solutions. Ils arriveront par ce moyen à déchiffrer rapidement les prochains problèmes du genre simple.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

MARIA P. (*Italie*). — Un franc.

MARGUERITE et LOUISE L. — Les Compositions dont l'ensemble est bien traité.

MARFA S. et NADIA. — Même réponse.

CHRYSTAL et RITA. — Pour les Compositions, oui ; pour les *Bouts-rimés*, non.

CAPITAINE FRACASSE, MAUPRAT, JEAN DACIER. — Inutile de changer.

JEANNE D. (*Algérie*). — L'Annonce publiée en tête du *Supplément* donne les indications demandées.

MARIE et BERTHE (*Remiremont*). — Même réponse. — Le *Règlement* publié en tête de chaque *Concours* en détermine les conditions.

JEANNE L. (*Brest*). — Même réponse.

S. F. (*Bucharest*). — Les vers sont réguliers, les Communications bien choisies.

M. L. D. (*Le Vion*). — Oui.

UN INTERNE (*Lycée de Caen*). — Tous les noms sont publiés. Il suffit d'une seule solution juste. — On peut changer de pseudonyme.

BRUYÈRE et GENET BRETONS (*Nantes*). Le *Journal de la Jeunesse* donne une *Table ;* mais il n'y en a pas pour le *Supplément.* Il a été donné précédemment une *Récapitulation générale.*

B. G. — Les variantes régulières sont admises ; mais les variantes indiquées ne sont pas toutes justes.

TROIS LIONS APPRIVOISÉS (*Vendée*). — Oui.

CAPITAINE HATTERAS, DOCTEUR CLAWBONNY, ALTAMENT (*Kicheneff, Bessarabie*). — Oui.

PRINCE DE C. (*Belgique*). — Les *Problèmes et Questions* envoyés sous la forme de *Communications,* doivent être accompagnés de leurs solutions justes pour être publiés.

UN BOUTON DE ROSE. — Le nom, ou un pseudonyme.

D. P. (*Suisse*). — Il suffit d'envoyer les vers du *Fil d'Ariane.* Inutile de chiffrer les Problèmes.

DIVERS CORRESPONDANTS. — En général, les *Communications* qui ne sont pas publiées ont déjà paru dans les *Suppléments antérieurs.* — Les *Noms des Correspondants* sont tous publiés à un mois d'intervalle. — Écrire les *Communications* sur une feuille à part.

LES USAGES MONDAINS.

LA BONBONNIÈRE.

Le mot *Bonbonnière* est d'origine récente. Autrefois on disait : *Drageoir*, boîte à dragées. Les bonbons ont remplacé les dragées. Sans parler des Grecs et des Romains, qui certainement n'ignoraient pas les recettes de la confiserie antique, on peut dire que dragées et drageoirs étaient en grand honneur en France dès le XIVe siècle. Aliénor de Poitiers dit « que les trois drageoirs du ducq Philippe valaient 30 et 40 mil escus pièce ».

Les dragées d'alors étaient des confitures sèches contenant quelques grains d'anis, des amandes, des noisettes, du citron ou de la pistache. On les servait à la table de la cour, et il en est fait souvent mention dans les Comptes de l'argenterie des rois de France. Dans les repas de cérémonie, aux noces, aux baptêmes, on présentait un vase de vermeil qui portait le nom de drageoir. Lorsqu'un grand seigneur voulait donner à son hôte une marque de distinction et d'estime, il faisait apporter le drageoir, et l'hôte seul avait le privilége d'y goûter.

Plus tard, à mesure que le luxe et le bien-être se répandaient davantage, on réduisit le drageoir à des dimensions plus commodes. Ce fut une petite boîte en forme de montre, de métal précieux ou orné de ciselures, de peintures, etc., que les dames portaient comme ornement à leur ceinture, et que les seigneurs logeaient dans une pochette. Le duc de Guise, le matin de son assassinat, à Blois, s'étant trouvé dans l'antichambre de Henri III, se fit apporter par le maître d'hôtel des prunes de Brignolles confites, et, lorsqu'on vint le mander de la part du roi, il serra le reste dans son drageoir. Dans les deux derniers siècles, l'usage du drageoir se répandit avec le nom beaucoup plus populaire et familier de *Bonbonnière;* qu'il a conservé de nos jours.

PRALINES.

Ces sortes de dragées sont appelées ainsi d'un sommelier du maréchal de Plessis-Praslin qui, le premier, s'avisa de préparer les amandes de cette manière et d'en servir sur la table de son maître.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

CICÉRON.

« Le surnom de *Cicéron* fut donné au grand orateur romain, à cause d'une petite verrue qu'il avait sur la joue droite, qui ressemblait assez à un pois-chiche, appelé en latin *cicer.* »

Telle est la légende vulgaire, et, sur bien des bustes de l'orateur, on n'a pas manqué de le représenter avec la verrue traditionnelle.

Marcus était le nom personnel, celui que les Romains avaient coutume de donner aux enfants, neuf jours après leur naissance. *Tullius* était le nom de la famille ; il signifiait *ruisseau*, et venait de la situation d'Arpinum au confluent de deux rivières.

Les anciens ne sont pas d'accord sur l'origine du surnom de *Cicéron.* Pline l'ancien le fait venir de la culture du pois-chiche, *cicer*, comme ceux de Fabius, de Lentulus, etc., sont venus de la culture des fèves et des lentilles. Quintilien pense, comme Plutarque, que ce surnom fut donné à un des ancêtres de Cicéron, à cause d'une marque qu'il avait au visage. Suivant Plutarque, celui-ci avait, au bout du nez, comme un poireau ou une verrue, qui semblait proprement un pois-chiche, qui lui valut le surnom de *Cicéron*, héréditaire dans dans la gent Tullia.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces diverses interprétations, Cicéron l'acceptait volontiers; et, dans sa jeunesse, comme on lui conseillait de changer ce surnom, qui donnait prise à la plaisanterie, il répondit qu'il saurait le rendre si célèbre, qu'on finirait par le trouver aussi beau que ceux des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

N° 1.	**N° 2.**
COR SA GE	PRIN CI PE
SA LI NE	CI GA LE
GE NE VE	PE LE RIN
N° 3.	**N° 4.**
CHI ME RE	CA LI FE
ME RI TE	LI A NE
RE TE NUE	FE NE TRE
N° 5.	**N° 6.**
POR PHY RE	LU CRE CE
PHY SI QUE	CRE CEL LE
RE QUE TE	CE LE BRE
N° 7.	**N° 8.**
CI RA GE	NOI SE TIER
RA SA DE	SE MEN CE
GE DE ON	TIER CE LIN
N° 9.	**N° 10.**
VIL LA GE	A GEN DA
LA GU NE	GEN DAR ME
GE NE RAL	DA ME RET
N° 11.	**N° 12.**
EU SE BE	A LI CE
SE MAI NE	LI PA RI
BE NE VENT	CE RI SE
N° 13.	**N° 14.**
SI RO CO	LOU I SE
RO CO CO	I MA GE
CO CO TIER	SE GE STE
N° 15.	**N° 16.**
NO E MI	SI LEN CE
E VO RA	LEN TIL LE
MI RA CLE	CE LE RI
N° 17.	**N° 18.**
RE FOR ME	CA VI AR
FOR TU NE	VI DA ME
ME NE LAS	AR ME MENT
N° 19.	**N° 20.**
RA VI NE	SI RE NE
VI RA GO	RE TE NU
NE GO CE	NE NU PHAR
N° 21.	**N° 22.**
TA MI SE	NU MAN CE
MI SE RE	MAN TIL LE
SE RE NADE	CE LE RI
N° 23.	**N° 24.**
SAN SON NET	MAR MI TE
SON NET TE	MI TAI NE
NET TE TE	TE NE DOS
N° 25.	**N° 26.**
BO NA CE	CHA MIL LY
NA CEL LE	MIL LI ON
CE LE RI	LY ON NAIS
N° 27.	**N° 28.**
COL LI NE	RA CI NE
LI PO ME	CI CE RI
NE ME SIS	NE RI NE

Communications. Sophie Filiti et Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie) n°s 1 à 4. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, n°s 5, 6 9 et 27. — Deux jeunes novices, n°s 7, 15 et 18.—Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris), n° 8. — Carina, n° 10. — Deux chimpanzés, n° 11. — Mère et filles, n° 12. — Capitaine Nemo, n° 13. — Myosotis et Marguerite, n° 14. — Une savante par hasard, n° 16. — Un vieux caniche réactionnaire nantais (A. D.), n° 17.— Marie et Jeanne Valentin, (Paris), n° 19. — Tircis Vieux-Bois (Montvert), n° 20. — Ménalque, n° 21. — Les Grises (Reims), n°s 22, 23. — Deux jeunes novices, n° 24. — Oscar P., n° 25. — Louise de Brimbois, n° 26. — Trilby, n° 30.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

FAIRE FIASCO.

L'origine et le sens primitif de la locution *faire fiasco* n'ont jamais été bien expliqués.

L'italien ne paraît pas avoir *fare fiasco*, qui serait équivalent à notre *faire fiasco;* du moins on ne trouve dans la Crusca que *appicare il fiasco*, attacher le grelot.

Pour tout dire, on a imaginé une anecdote, comme on en a pour expliquer toutes les locutions dont l'origine est inconnue. Ici, c'est un étranger qui regarde travailler des verriers vénitiens. « Rien n'est plus facile, » dit-il. Et il demande à souffler à son tour. Il souffle, mais il ne sort de sa canne qu'une sorte de bulle informe, un *fiasco* grossier, au lieu du flacon élégant qu'il s'attendait à produire.

De là l'expression italienne *fare fiasco*... qu'on ne trouve nulle part.

Voici une version qui semble assez satisfaisante pour une origine anecdotique.

On sait que le mot *fiasco*, dans le langage des théâtres, est, pour les Italiens, le synonyme d'insuccès et le contraire du mot *furore*, dont ils se servent pour exprimer les transports d'enthousiasme que soulèvent leurs artistes favoris.

Or, dans un théâtre, en Italie, un acteur comique vint sur la scène, si habitué au succès, qu'il ne prit, pour faire rire le public, qu'une bouteille enveloppée de paille. Comme le public ne riait pas, le paillasse répétait toujours, en montrant la bouteille : « *Fiasco, fiasco,* » mais sans plus de succès. Depuis lors, *fiasco, faire fiasco* signifie une chose qui ne réussit pas.

ALLER SUR LE PRÉ.

Au XVIe siècle, le rendez-vous des duellistes de Paris était le Pré-aux-Clercs; de là peut-être cette façon de parler, encore usitée: « *Aller sur le pré.* »

Le Pré-aux-Clercs, qui aboutissait à la rivière, s'étendait à l'ouest de l'Abbaye de Saint-Germain, et occupait l'emplacement des rues de Seine, des Saints-Pères, Jacob, Bonaparte, etc.

Le nom de *clercs* s'appliquait alors non-seulement aux ecclésiastiques, mais à tous les étudiants de l'Université de Paris.

FAIRE GRÈVE.

La Place de l'Hôtel-de-Ville s'appelait autrefois Place de Grève; elle devait ce nom au voisinage du quai de la Grève. C'est sur cette place que se sont réunis pendant longtemps les ouvriers sans travail; en attendant l'ouvrage, ainsi qu'on le voit encore dans certaines provinces, pour la louée des domestiques, des moissonneurs ou des vignerons. C'est là que les entrepreneurs venaient les embaucher; c'est là qu'ils ont exercé, dans le temps où le travail était rare, cette exploitation pour laquelle on a inventé le mot *marchandage*.

Quand les ouvriers, mécontents de leur salaire, refusent de travailler à des conditions qui ne leur semblent pas assez favorables, ils se mettent en grève, ce qui veut dire littéralement qu'ils retournent sur la Place de Grève, en attendant qu'on vienne leur faire des propositions meilleures. Cette expression s'est étendue, et elle se dit spécialement aujourd'hui de la coalition que font les ouvriers pour se refuser à travailler tant qu'on ne leur aura pas accordé l'augmentation de salaire qu'ils réclament.

SE RETIRER SOUS SA TENTE.

Se retirer sous sa tente signifie : se retirer, par suite d'une querelle ou d'une brouille, d'une affaire, d'une entreprise dans laquelle on était mêlé, se tenir à l'écart, abandonner un parti, surtout par un motif de dépit.

L'origine de cette expression remonte au Siége de Troie. Dans l'Iliade, on voit Agamemnon, invoquant son titre de chef de tous les rois, revendiquer Briséis, prise par les guerriers d'Achille, et faire conduire la jeune captive troyenne au camp des Argiens.

Mais Achille ne put supporter d'être traité avec tant d'arrogance. Il se retira dans sa tente, jeta son épée, qu'il regardait désormais comme inutile, puisqu'elle ne pouvait venger l'affront qu'il venait de recevoir, et jura de ne plus combattre pour la cause d'Agamemnon et de son frère Ménélas.

CE N'EST PAS LA MER A BOIRE.

La mer à boire se dit d'une chose impossible.

Les anciens avaient coutume de proposer des questions embarrassantes.

Amasis, roi d'Égypte, à qui un roi d'Éthiopie avait proposé celle-ci, consulta le philosophe Bias :

« Dites au roi d'Éthiopie, répondit Bias, que vous boirez la mer quand il aura détourné les fleuves qui s'y rendent. »

EN FRANCE SONT LES GRANDS SOUPIERS.

Au XVIe siècle, le peuple regardait la soupe chaude comme la base de son alimentation, et chacun en France mangeait deux soupes par jour, comme disait le proverbe d'alors :

Soupe le soir, soupe le matin,
C'est l'ordinaire du bon chrétien.

Aussi la batterie de cuisine se composait-elle de tout un arsenal étincelant de chaudrons, de casseroles, de marmites en cuivre jaune, qui suffisaient à peine à cette multitude de soupes succulentes que la France était fière d'avoir inventées. De là le proverbe : « *En France sont les grands soupiers.* »

VOILA LE HIC.

L'adverbe latin *hic* signifiant *ici, c'est ici*, les anciens jurisconsultes s'en servaient pour indiquer l'endroit litigieux d'un acte. Ils soulignaient d'abord le mot ou la phrase donnant lieu à la difficulté, et en marge vis-à-vis, ils mettaient le mot *Hic*. Donc le *hic*, c'était la question à résoudre, l'obstacle à franchir.

MARASQUIN.

Marasquin, du mot italien *marasca*, espèce de petite cerise acide ou griotte, qu'on fait infuser dans l'alcool pour distiller la liqueur appelée *marasquin*.

Le meilleur marasquin est celui de Zara.

AMÉTHYSTE.

L'*améthyste* est une pierre précieuse de couleur violette. Ce mot vient du grec; *je n'enivre pas*. Les anciens attribuaient à cette pierre la vertu de prévenir l'ivresse.

On lit dans Ménage : « Du Bartas et Belleau ont dit *améthyste*, et plusieurs le disent encore aujourd'hui. Pourtant la meilleure et la plus saine partie des écrivains disent *amathyste*, de l'italien et l'espagnol *amatista* ; il y a plus de deux cents ans qu'on dit ainsi : « Vermeille » comme une *amathystè* » (Villon). On ne parle pas autrement à la cour. » Aujourd'hui, on ne dit qu'*améthyste*.

LES CURIOSITÉS.

Solutions explicatives.

LES FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le fauteuil a toujours été un siége de luxe; souvent aussi il a été une marque de dignité. Les chaises curules des Romains, les trônes des souverains, les chaires des prélats et des professeurs ne sont autre chose que des fauteuils.

Laplace explique ainsi l'origine des *Fauteuils de l'Académie française* :

« Le cardinal d'Estrées, devenu très-infirme et cherchant un adoucissement à son état dans son assiduité aux séances de l'Académie, demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siége plus commode que les chaises, qui étaient alors en usage; car il y avait seulement un fauteuil pour le directeur. On en rendit compte à Louis XIV, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du Garde-Meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie, et confirma par là l'égalité académique.

LE COLLÉGE DES QUATRE NATIONS.

Ce collége, fondé d'après le testament de Mazarin, reçut le nom de *Collége des Quatre Nations*, parce qu'il était destiné à recevoir les élèves de l'Université appartenant aux provinces espagnoles, italiennes, allemandes et flamandes, nouvellement réunies à la France. Aujourd'hui, c'est l'Institut.

LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE.

La *Première Bibliothèque* a été formée à Memphis, 2000 ans avant J.-C., par le roi Osymandias, qui régnait en Égypte. Cette bibliothèque se composait d'une certaine collection de manuscrits écrits en caractères samaritains (ancien hébreu). Diodore de Sicile rapporte que cette bibliothèque était fermée par une porte sur laquelle on lisait cette inscription : « *Remèdes de l'âme.* »

MOT DE SOCRATE.

Un jour, Xantippe, femme de Socrate, après un torrent d'injures, lui jeta au visage un vase plein d'eau sale :

« Je savais bien, dit le philosophe, qu'après le tonnerre devait venir la pluie. »

PAR LA GRÂCE DE DIEU.

On lit ces mots : *Gratiâ Dei*; en légende, pour la première fois, sur les monnaies de Louis VI. Mais il en est de ceci comme de bien d'autres choses. Ce qui est adopté définitivement a souvent une origine indécise, obscure. Des rois de la seconde race, et même de la première, avaient adopté une formule d'où paraît dériver celle de Louis le Gros : *Dextrâ Dei*, ou *Deus Rex*, et, s'il faut en croire les numismates, il faudrait aller jusqu'à Byzance, pour remonter à la véritable origine de la formule adoptée par les rois de France.

LA VIOLETTE.

L'emblème de la Modestie est une violette cachée sous des feuilles, avec cette devise : « *Il faut me chercher.* »

La violette, cachant sa fleur, aux brillantes couleurs, au parfum suave, sous une large touffe de feuilles nombreuses, est l'emblème du véritable talent, du talent modeste, et celui de l'homme qui fait le bien sans ostentation.

La violette odorante était recherchée dès la plus haute antiquité; c'était, pour les Grecs et les vieux Celtes, le symbole de l'innocence. Ils en décoraient le cercueil de la jeune fille trop tôt enlevée à sa mère. Elle est encore, chez les peuples du Nord, la fleur indispensable pour ses funérailles.

La violette a joué un rôle célèbre dans les troubles de 1815. A cette époque, les napoléonistes portaient un bouquet de violettes à la boutonnière. On connaît aussi le dicton des vieux soldats sur « Papa la Violette, qui doit revenir au Printemps ».

Dans le langage symbolique des Fleurs, la violette exprime bien des choses : pour les jeunes filles, la *violette blanche*, c'est l'innocence ; la *violette jaune*, la beauté passée ; la *violette double*, l'amitié réciproque ; la *violette à fleur naturelle*, c'est la modestie.

BOUTS-RIMÉS

DANSE. — CADENCE. — YEUX. — JOYEUX.

N° 1.

LE COTILLON.

La musique a jeté sa dernière cadence ;
Tous les danseurs joyeux
Terminent sans regret la froide contredanse
Et se cherchent des yeux.
De l'orchestre bientôt la légère cadence
Et le rhythme joyeux,
Ont donné le signal d'une nouvelle danse
Qui réjouit les yeux ;
Voici le *Cotillon* : deux danseurs en cadence,
Au sourire joyeux,
Se prennent par la main pour commencer la danse ;
Chacun les suit des yeux.
Des couples plus nombreux, imitant la cadence
Du conducteur joyeux,
Tourbillonnent, suivant les détours de la danse,
Sans le quitter des yeux.
Sans repos, sans arrêt, jusqu'au jour, en cadence,
Le plaisir dans les yeux,
Se succèdent les jeux de la dernière danse
De cet essaim joyeux.

La Société du Châlet.

N° 2.

LA SAINTE-CATHERINE.

D'harmonieux accords préludaient à la danse,
Les petits pieds frappaient le parquet en cadence,
Sur les lèvres flottaient des sourires joyeux,
Et le plaisir du bal brillait dans tous les yeux.

Esméralda. — Bruyère et genêt bretons.

N° 3.

TABLEAU FLAMAND.

C'est la fête au hameau : sous le chêne, en cadence,
Les couples tournoyants se mêlent à la danse,
Et les hardis garçons, les filles aux doux yeux,
Aux sons du tambourin mêlent leurs cris joyeux.

Au bal : les grands salons se remplissent ; on danse
Consciencieusement, par devoir, en cadence ;
Les lustres et les fleurs éblouissent les yeux ;
Mais on n'y voit pas tant de visages joyeux.

Le Poëte du Sphinx-Club. — Nous autres.

N° 4.

La Mort marque du pied le rhythme et la cadence ;
Son œil vide et profond glace les fronts joyeux ;
C'est la fresque d'Holbein, épouvante des yeux ;
C'est la ronde infernale et la funèbre danse.

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 5.

Quoi de plus entraînant que la simple cadence
Du gentil tambourin qui prélude à la danse ?
Villageois béarnais, accourez tous joyeux,
Le sourire à la lèvre et l'éclair dans les yeux.

Marguerite Destremx.

N° 6.

Quel agréable et doux spectacle pour les yeux !
Une troupe d'enfants, roses, frais et joyeux,
Criant, riant, chantant, exécute en cadence,
Valse, polka, galop, quadrille et contre danse.

Bouquet d'orties.

N° 7.

Quand l'orchestre a donné le signal de la danse,
Pourquoi baisser ainsi, Rose, tes jolis yeux ?
Sous le corsage blanc le cœur bondit joyeux,
Et le pied frémissant suit déjà la cadence.

Un débutant.

N° 8.

Il me faut quatre vers : pour premier, je mets danse
Quelle rime y placer ? Je ne vois que cadence ;
Il en manque encor deux ; ici, j'ouvre les yeux,
Et voilà le quatrain, qui me rend tout joyeux.

France et Marguerite de la Porte. — Trois hiboux apprivoisés.

(*A continuer.*)

Variantes :

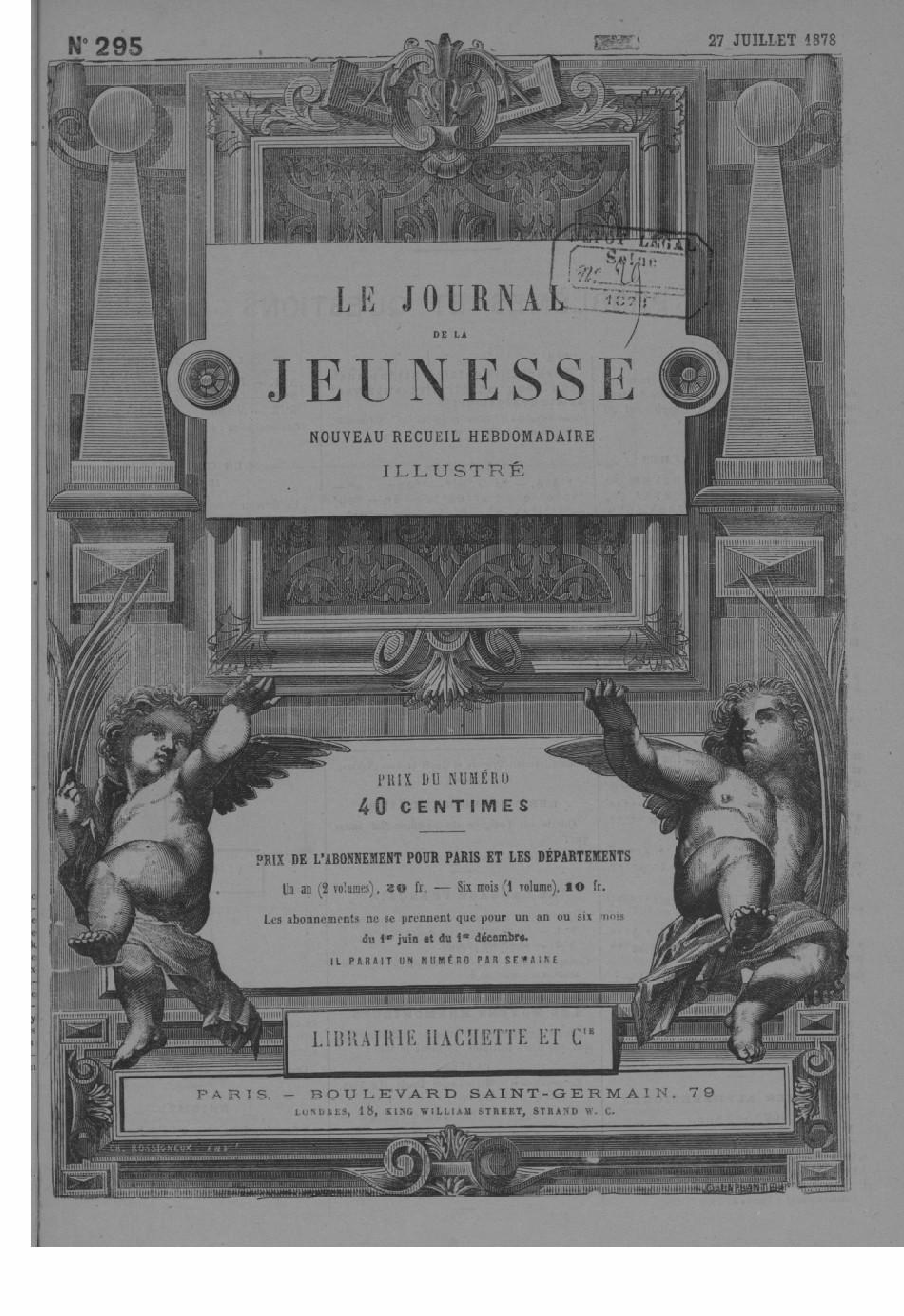
Marie-Anne Genty. — Julie Portalis. — Un banc d'huîtres. — Mhag-hô, Fleur-de-Thé et Thou-Cha-Thou. — Une orange et un citron. — La Maîtresse d'un Griffon Russe. — Marionnette. — Mario Truge et Vani. — Comtesse Clotilde Clam Gallas. — Dick Sand. — A. Lutherer, Donzé, Fillion, Métin (collége Cuvier. — Berthe Griffand. — Un Danois. — Deux in-excelsis. — Une plume d'oie. — Prince de Caramos. — Un ami de Lyon. — Raoul Digard. — Cousine Marie. — L. T. et son frère. — Joachim Labrouche. — Béatrix. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — S. F. E. — L'Amazone. — Les héritiers de la reine Ingelburge et leurs cousins. — Hélène Floresco. — Petite fleur de Numidie. — Antoinette et Elisabeth. — Deux hiboux et un corbeau.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 295

27 JUILLET 1878



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 121

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS.

Le Règlement *et les* Problèmes *et* Questions *du* HUITIÈME CONCOURS *du* Journal de la Jeunesse *seront publiés dans le Supplément du samedi, 3 Août 1878.*

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** BW *** ZW *** JWTXHKVMW *** NVY *** ZXZ *** XH *** ZVKJ *** ZH *** YWKVY *** KWTXSNWBYW. ***

Communication : L'Amazone des Champs-Élysées.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — I*e* e** d** l***** c**** d** g******: p*** i** s***, l*****, m**** i** s***f*********

N° 2. — N*** n******* d*** l** p*****, n*** v***** d*** l** p*******, e* n*** m****** d*** l** r******

N° 3. — D*** e** b** o******; c*** ***** i* v*** q*'o* l'a***

N° 4. — L'i*********** a p*** d* m****** q*'o* n* c**** : c'e** e* m****** d* b******* q*'e*** h*** l* b**********

N° 5. — L** h***** a****** e* l***** s********* c**** l* l**** a* m***** d** t*******

N° 6. — L* v***** a* d***** e** l* m***** l* p*** é******* d* l* p**** *** a* d*****

N° 7. — Q** d*** l* g***** m******, t******* t**** l* j******

N° 8. — A****** a* s*** p*** d*** s* l* j*** a é** b***, e* à l* m*** p*** b*** j**** d* l* v**

Communications : Prince de Caramos (Belgique), n° 1. Corvette et Goëlette, n° 2. — La Thymélée des Landes, n° 3. — Une Abonnée d'Orléans, n° 4. — Une Abonnée mantaise, n° 5. — La Girouette du Château d'A. (Cantal), n° 6. — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal), n° 7. — Marie-Louise Daudé (Le Vion, près La Tour-du-Pin), n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

bdrmdClptr ftl*spcdVcnsnt ntftsfflq*l*nssnsfflut prtrr*mpht htr*tlsfflr***ntclcrnt*ncrsfflrsff l.

Communication : Jeanne la Folle (Vichy).

N° 2. —

L*rbr*tljrdnrfbllv*ntt*npmnsh ttqn*sbnq*mchffrtsfrtssntmvsc* sttftndvstpsmgrffr.

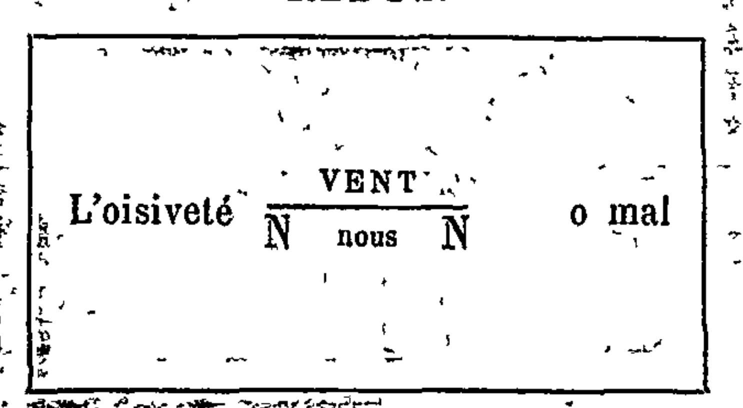
Communication : Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

VOYELLES.

*'é*é, — *a — *ui* — **eue — e* — **o*o**e — *'a**ou**e — au — *ou* — *i**i*e — e* — **ai*, — *e — *oi* — e** — *'o*, — *a — **ai*e — e** — **o**e, — o* — e**e** — *e* — **a** o** — *a** — *'ai*

Communication : Une savante par hasard (Nantes).

RÉBUS.



Communication : Bruyère et Genêt bretons (Nantes).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du premier *Bal masqué?*

Communication : Carmen.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *On dirait qu'elle a des paniers.*

N° 2. — *Pour des prunes.*

Communications : Guillaume Danloux, n° 1. — Une abonnée mantaise, n° 2.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les six fleuves de la Mythologie qui, par leurs initiales, forment le mot :

PLACES.

Communication : Marie-Louise Daudé (Le Vion, près La Tour-du-Pin).

LES ANAGRAMMES.

Anagramme géographique (Aube).

EMIR EN RUSSIE.

Communication : Un citron et une orange.

LES PRÉNOMS.

N° 1. — *Hyacinthe.* N° 4. — *Armand.*
N° 2. — *Laurent.* N° 5. — *Eustache.*
N° 3. — *Mélanie.* N° 6. — *Madeleine.*

Communication : France et un Ouistiti.

LES CURIOSITÉS.

LES NOMBRES.

Un fermier a acheté un cheval; le nombre de louis qu'il l'a payé est autant au-dessus de 18, que leur nombre quadruple est au-dessous de 90.

Quel est le prix du cheval?

Communication : Marie Lovot (Plestin).

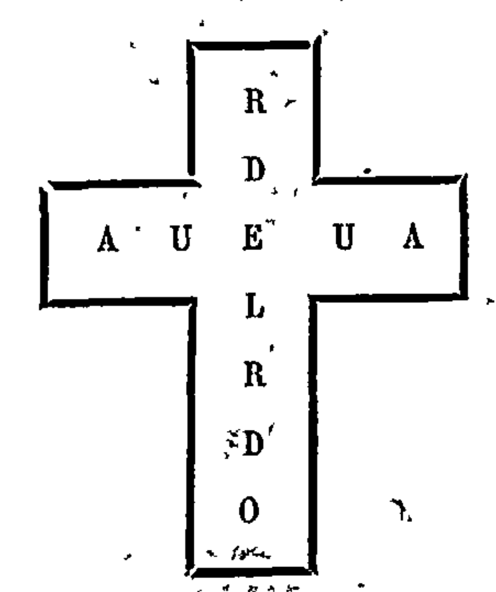
LES ACROSTICHES.

Deux villes d'Italie.

* O R *
* S S *
* O I *
* B R *
* Y O *

Communication : Carina.

LA CROIX.



Combiner les lettres de manière à former en croix deux prénoms masculins, l'un de sept lettres et l'autre de cinq lettres, dont la troisième est commune aux deux prénoms.

Communication : E. de Mézance.

ÉNIGMES.

Sans être faux, je suis à double face :
Ou je fais maigre chère et vis d'austérité,
Ou, type des gourmets et par eux consulté,
Je suis joyeux convive et fais cuisine grasse.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

LE FIL D'ARIANE

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

L'ŒIL DE DIEU.

L'œil qui embrasse tout, qui voit tout, et qui, des cieux, dans nos cœurs lit, y voit jusqu'à la moindre trace et de douleur et d'allégresse. Tous tant que nous sommes, pensons-y, de l'oublier gardons-nous bien, et toujours suivons le sentier droit, pour les hommes comme pour Dieu. Car enfin, quoi qu'on puisse faire, que ce soit le mal ou le bien, *un jour, au pied de son grand* tribunal, nous ne pourrons le taire. Quand nous aveuglerions le monde, pourtant Dieu nos pas observe; il voit tout, profonde est sa vue, et son œil ne se ferme pas.

Communication : Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

MARCHE DU CAVALIER

viv	car	de	pleu	sien	dis	tes	des
ait	rez	ait	il	âmes	mots	ne	l'é
trait	qu'il	pit	la	ait	vê	mes	tou
gen	dieu	mon	ous	etter	sur	que	car
temps	rand	les	ié	que	vous	on	lar
faits	dar	trait	fond	par	regr	bonne	ains
qui	au	bert	mes	prin	ait	en	doit
mes	d'ar	ces	fit	irent	qu'il	les	était

Communication : Divers correspondants.

VERS A TERMINER.

LES DEUX FLEURS.

Deux hommes cultivaient de ——
L'un était fou, l'autre était——
L'un vivait au sein des——
L'autre habitait un——
Le riche avait, dans son——
Fait construire une vaste——.
L'indigent avait de sa——
En plein champ tracé son——
L'hortensia, chez le——
Étalait sa tête——
La rose, chez le——
Recueillait les pleurs de l'——
Du Japon l'inutile——
N'était rien de plus qu'——
Par son éclat, par son
La rose à Vénus était——.
La fastueuse——
Finit par ennuyer son——.
Jamais le sage n'——
La rose qu'il avait fait——

Communication : Usbec.

CHARADES.

Mon premier, ennemi du chien,
Est un animal domestique;
Mon second, mot algérien;
Mon troisième, peuple d'Afrique,
Vient d'Asie; mon tout, asiatique,
Tombe dans le golfe Persique.

Communication: Charles Portalis.

LOGOGRIPHES.

D'un mot latin de fort bon style
Me voici devenu Français;
Sur mes sept pieds, courant la ville,
Ne stationnant que par accès,
Ouvert à tout venant, d'un seul geste on m'arrête,
Étudiant, rentier, docteur, prude, coquette;
Pour vrai type d'égalité
Dans tout Paris je suis cité.
J'ai cent frères ou sœurs, famille bien nombreuse,
Qu'un commun intérêt soutient et rend heureuse;
Mais revenons à moi : sur mon corps, dans mon tout,
Trouver le mot que dit une accordée;
Une montagne sainte au cœur de la Judée;
Le juge des enfers, des méchants redouté;
En caisse ce qui reste après avoir compté;
Ce qui reste de nous; deux notes de musique;
Un refrain doux et vif quand le bon goût l'applique;
Le rameau qu'on bénit et qui borde un gazon;
Ce qui compose l'an; un bruit clair, un pronom;
Un taureau d'Amérique.

Communication : France et Marguerite de la Porte (Bilbao).

MÉTAGRAMMES.

Sur mes six pieds, d'un maréchal de France
Je rappelle le nom moderne et glorieux;
Changeant mon chef, je deviens, en Provence,
La ville au ciel d'azur, au soleil radieux.

Communication : Miss Grognon et sa grande sœur.

MOTS CARRÉS.

Un verbe est mon premier, pour exprimer le fait
De lancer loin de soi ce qui gêne ou déplaît;
Quand le soldat en marche à mon second s'arrête,
A fumer mon troisième avec joie il s'apprête;
Mon quatrième, hélas! sur l'eau flotte en débris;
Et mon cinquième enfin cache un larcin commis.

Communication : Bruyère et Genêt bretons (Nantes).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Le Corse connaît mes exploits,
Ma valeur peu commune;
Je flamboie au ciel quelquefois,
Vieil ami de la lune;
Je serai fort comme papa,
Et qui m'attaque périra.

Communication : Louise de Brimbois.

MOTS EN LOSANGE.

1° — Une consonne.
2° — Un supplice.
3° — Un inventeur.
4° — Un peintre.
5° — Une monnaie.
6° — Un mot anglais.
7° — Une consonne.

Communication : Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

LES ÉTOILES.

Quatre villes de France :

★ ★ ★
★ ★ ★
★ ★ L ★ ★
★ ★ ★
★ ★ ★

Communication : E. de Mézance.

CORRESPONDANCE.

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Le temps est un grand maître; il règle bien des [choses.]

(CORNEILLE.)

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — L'esprit vaut mieux que la beauté, la bonté vaut mieux que l'esprit.

Nº 2. — La reconnaissance est la mémoire du cœur.

Nº 3. — Voiler une faute par un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.

Nº 4. — La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, *s'il n'y tombait pas* quelques larmes amères.

Nº 5. — Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

Nº 6. —

Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Nº 7. — Pensez deux fois avant de parler une, et vous parlerez deux fois mieux.

Nº 8. — Aime la pierre qui te sert d'oreiller.

Nº 9. —

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Nº 10. — Chaque acte en son temps, chaque chose à sa place.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1. —

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter La Harpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Nº 2. —

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don;
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

VOYELLES.

Nº 1. —

La mort est ici-bas la fin de toute chose:
Quand l'homme au front glacé rend le dernier soupir,
Quand tarit le ruisseau, quand s'effeuille la rose,
On appelle cela mourir.

Nº 2. —

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire;
Tu ris? Change le nom, sa fable est ton histoire.

RÉBUS.

Petite pluie abat grand vent.

VERS A TERMINER.

Pente. — Serpente. — Miel. — Retombe. — Tombe. — Ciel.

BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Meute. Traces.
N° 2. — Poëte.
N° 3. — Sonner.
N° 4. — Bac.
N° 5. — Savanes.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

PAS.

Philippe de Macédoine. Annibal. Sertorius.

LES ANAGRAMMES.

Constantinople.

LES DEVISES.

Les solutions prochainement.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

La solution prochainement.

MOTS DÉCOMPOSÉS.

Bonaventure.

ÉNIGMES.

Tête à perruque.

CHARADES.

Moulin.

LOGOGRIPHES.

Bourse. Ourse.

LES ÉTOILES.

```
    T   P   E
      U A E
  P A R M E
      V I I
    I   S   N
```

1° Paris. 3° Parme.
2° Turin. 4° Ivrée.

MOTS CARRÉS.

N A B A B
A V A R E
B A S E R
A R E N E
B E R E T

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

MA	CHI	NE
CHI	CA	GO
NE	GO	CE

MOTS EN LOSANGE.

D
N I L
D I D O N
L O T
N

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — Montrose. — N° 2. — Lord Russell. — N° 3. — Algernon Sidney. — N° 4. — Lord Lovat. — N° 5. — Sainte Élisabeth de Hongrie. — N° 6. — Le Tasse. — N° 7. — Georges IV. — N° 8. — Byron. — N° 9. — Malherbe.

LES NOMBRES.

L'escargot mettra huit jours. Chaque jour il fait trois mètres, mais il en perd deux pendant la nuit ; il n'avance donc que d'un mètre par jour.

En sept jours, il a fait sept mètres ; le huitième jour, il fait encore trois mètres, et il se trouve en haut du mur.

LE FIL D'ARIANE.

FABLE.

Un lierre en serpentant, au haut d'une muraille,
Voit un petit rosier et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond : « Apprends que sans appui
» J'ai su m'élever de moi-même ;
» Mais toi, dont l'orgueil est extrême,
» Tu ramperais encor sans le secours d'autrui. »

MARCHE DU CAVALIER.

48	51	46	55	16	7	12	9
45	56	49	52	13	10	17	6
50	47	54	43	4	15	8	11
57	44	3	14	53	42	5	18
2	21	58	37	30	19	60	41
7	24	31	20	59	38	63	34
22	1	26	29	36	33	40	61
25	28	23	32	39	62	35	64

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Julienne W. — Nadèje.

SUPPLÉMENT N° 118

29 JUIN 1878.

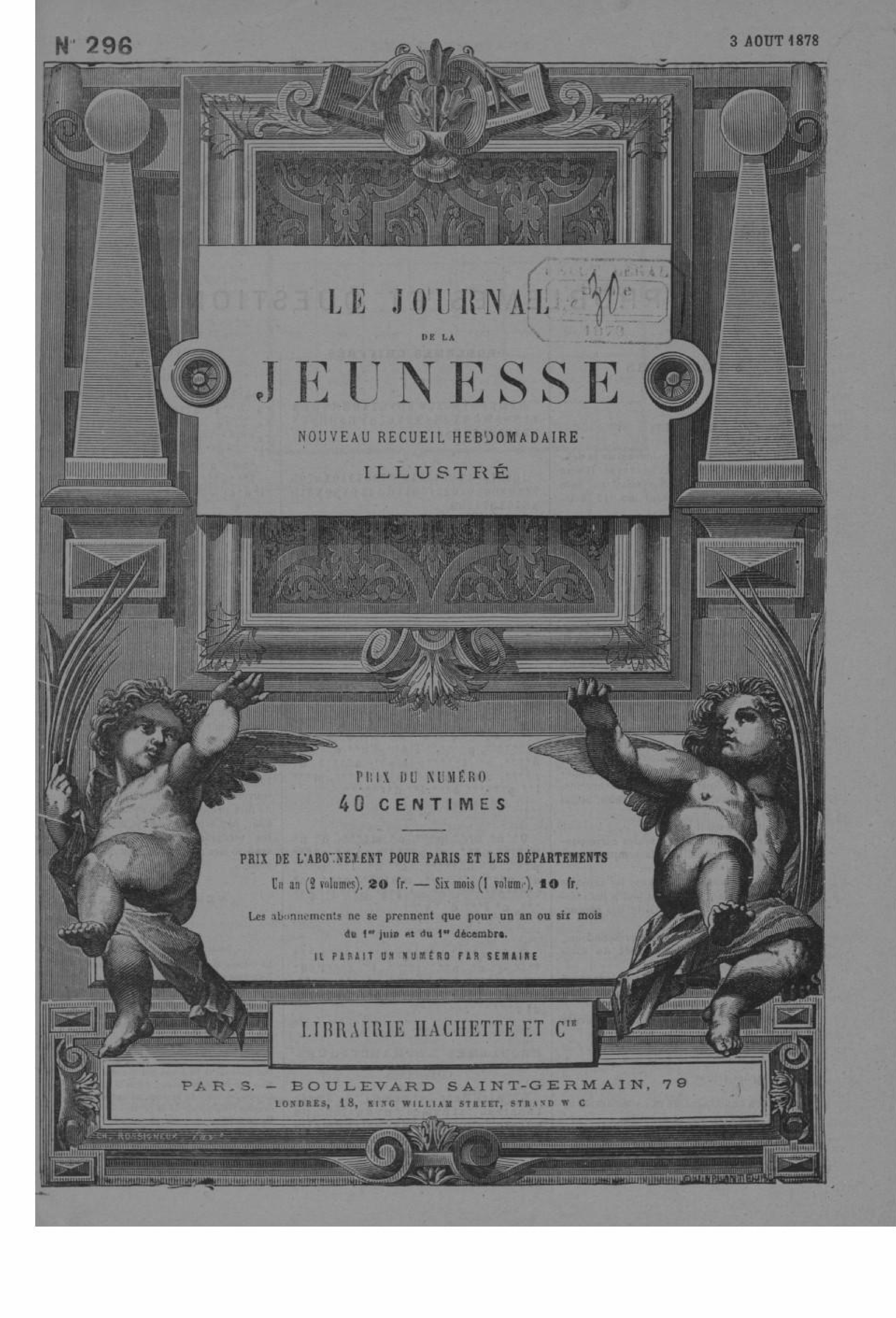
Marie Louise Daudé (Le Vion, près La Tour-du-Pin). — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier. — Marie-Anne Genty (Orléans). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — C. Ducol-Pommier. — Princesse Pascaline de Metternich (Schoppenwihr, Alsace). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Guillaume Danloux Dumesnils, Anne-Marie Danloux Dumesnils. — Alice Faye (Tours). — Raoul Digard. — Frédéric Danseux (lycée de Tours). — Louise Behic (Nantes). — Marie Bellot (Niort). — Julie Portalis. — Blanche Cornu (Chemiré). — Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche). — Marguerite et Louise Lapoire. — André et Alice Pouzol. — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — M[lles] Polonceau (Viry). — Louise de Brimbois. — Carmen (Lyon). — Deux Roses des Alpes. — Marfa Strogoff et Nadia (Sibérie). — Rose et Églantine, Deux Cousines de Normandie. — Bernard et Christine. — Ricquebourg. — Petit Cercle de Landecy. — Eurêka. — Trois copains du Lycée de Tours. — La Maîtresse d'un Griffon russe (Paris). — — Deux Caniches qui s'ennuient — Deux hiboux et un corbeau sans plumes (Collége de Provins). — Marguerite et Marie-Louise (Versailles). — Deux jeunes novices. — Sœur Pince-Sans-Rire. — Myosotis et Marguerite (Haute-Vienne). — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Nous Trois (Versailles). — Trois petits Pâtés tout chauds (Paris). — M. G. (Saint-Germain). — Bouquet d'Ortíes (Plombières). — Carina et Africano. — La Société du Chalet. — Marcel et Thérèse. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). — Le capitaine Lotton et Kiou. — Gilbert et Isabelle. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Libéjic). — Esméralda (château de Maya, Roumanie). — N. O. N. — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Tête de Linotte. — Sur les côtes de l'Adriatique. — La Girouette du château d'A. et un jeune Étourneau. — Cousine Marie (Marseille). — Aimée et Suzanne. — Isabelle et Louise. — S. F. E. —

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Suzanne Orban et Jeanne Van Volxem (Bruxelles). — Jeanne de Lacombe. — Alice Marcau. — Nelly Castilla (Bayonne). — René Jenvresse et sa sœur. — Augusta de Mony. — Marie Delorme (Tours). — Joseph Marot. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Maurice Pougue. — Claire et Henri (Épinal). — Cousine Marie (Marseille). — Deux petites Sœurs. — Henriette Palaviccini, Jehan et Grazziella, la petite Reine des Korigans. — Momo et C[ie]. — Deux Merlans dunkerquois. — Sétrop. — Une sauterelle (Givors, Rhône). — T. M. (Maduré). Les Langues de feu (Blois). — Deux Brestoises. — Gabrielle et Jeanne (Rhône). — Joseph Balsamo, Mauprat et Jean Dacier. — Muguet de Marly. — Un élève du Collége de Valenciennes. — Torino et Parigi. — Régine de L. (Passy). — Cécile D. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans, Loiret). — Les Amis d'une future bachelière. — Voisines et Voisins. — La Présidente et sa Fille. — La petite Hirondelle du Lys. — Colonie du Puy-d'Eyliac. — Les deux Sphinx de la rue Cujas, L. A. et E. C. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Trois Commissaires-Priseurs (Collége Cuvier, Montbéliard). — Neddy et Zabeth. — X. — Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny (Kicheneff, Bessarabie). — Un conscrit et son sergent. — Toja, Tona et Tina. — Angelo, tyran de la maison. — Le Caporal Bonbon. — La Toute Petite. —

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 296
3 AOUT 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

8E CONCOURS

PROBLÈMES ET QUESTIONS

8e CONCOURS

RÈGLEMENT

Le HUITIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse* est ouvert A TOUS SES LECTEURS. Il sera clos le 14 septembre. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 12 octobre 1878.

Les lauréats des Concours précédents peuvent y prendre part.

La Direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les Compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Plusieurs personnes peuvent s'unir pour concourir ensemble, une famille, une institution, etc., mais seulement pour une composition collective et unique. Il serait absolument contraire à toutes les conditions d'un Concours, que des compositions identiques ou similaires, c'est-à-dire que la même composition envoyée par plusieurs concurrents, même avec des différences de détails, obtînt plusieurs prix.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants. Sans cette condition, la composition ne serait pas admise au Concours.

A la fin : le nom, les prénoms, les initiales ou le pseudonyme, en un mot toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 14 septembre, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les Solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Adresser les lettres :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU JOURNAL DE LA JEUNESSE,

PARIS,

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

HVMKVBTSSZCWBDVKJXBMHSWKX
TYNNSWBKYZXSKJVBZHVRSHHSZV
XZYBJSZKYZSZ.

N° 2.

10231504V064504W87904910X8765
7ZZ0806Y010231504V0645 0YS0X810
X876X971790.

N° 3.

849N94299S917VW93798X82Y85863
367Z36H68 39X82Y8936S57Z6339136
K164V9.

NOTA. — Ces trois problèmes sont du genre simple. Les mots ne sont pas séparés.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

L* s****** s** l** l***** d* v********, a**** q** l** r***** d* s***** c*******, p****** l'â** d'u** é****** d**** è* t*****; c'e** e***** u* r****, c'e** e***** u* s******, m*** i** p****** ê*** l** d*******.

N° 2.

O* n* d*** p***, o* m****; o* n* v***** p***, o* a*****; o* n* c**** p***, o* b******; o* n* l** p***, o* p*******; o* n'é**** p***, o* t*********; o* n* f*** p***d* p*****, o* f*** d** v***.

N° 3.

C'e** m**** p** l* r***** d** m******* q*'o* p*** j**** l* f**** d* t********** d** h***** e* d** é****, q** p** l* p********** o* l* v****** d* r*************.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

L'*nfrdDntc'*stprmql'*nvdnslc
tdsplrsc'*stprmql'*nvdnslchmpd
sdlrsc'*stprmql'*nvchzlrcdmnljs
tc*cndtlmndntjssn*rlpr*tlfls*tl'*
sprtsvrnfntdpslchstrnrmsgndsd'*
*rnrnn'*xst*vntmqchssnsnssncvs
qpsszmnsllsszll'*sprnc.

VOYELLES

POISSON D'AVRIL

*a**i**o** — *e — *o* — *œu** —
*a — **i**e**e — e* — *'e**ui, —
*e — *e — *o* — **o**ai* — e** —
*e**i* — au*ou**'*ui; — o* — *e —
i — *a* — *ou*ou** — *u* — *o**
— *au**e — *e**e, — **a*u* — a — *e
— i***a*** — *e — *oi* — e* — *e —
*i*è*e; — *â*o** — *ou* — *'é*aye
— *e — **e*ie* — *ou* — *'a*
i*, — e* — *a** — **u* — *e — *e*
— a**, — à — *e* — a**i*e**ai*
— *ou* — u*i* — *ou* — *i*o** —
e**o*e. Ai**i — *oi* — i*.

QUESTION.

La pièce qui précède est intitulée : « *Poisso[n] d'Avril.* Où est le *Poisson?* »

LA VERSIFICATION FRANÇAIS[E]

QUINZE ANS.

Ces charmants jours, ces mois bénis, o[ù] d'avoir quinze ans j'avais la joie éphémere, i[ls] vont terminer leur carrière. En ce mond[e] tout s'achève, hélas! même de nos quinz[e] ans l'année blonde et heureuse, même n[os] plus joyeux instants. Comme un mirage, j[e] reverrai mes doux quinze ans, lorsque, pa[r] l'âge flétri, mon front de blancs cheveux ser[a] couvert. A mes quinze ans, au plus heureu[x] de mes printemps, à ma jeunesse, à mon bon[heur], non sans tristesse, je songerai. L'été ave[c] ses verdoyants gazons, ressuscite de nou[veau]; ô mes quinze ans, comme vite vous ave[z] passé.

VERS A TERMINER.

HORLOGE.

« *Vulnerant omnes, ultima necat.* »
« Toutes les heures blessent, la dernière tue.

La voiture fit halte à l'église d'*Urrugne*,
Nom rauque, dont le son à la rime———
Mais qui n'en est pas moins un village———
Sur un sol montueux perché———
C'est un bâtiment pauvre, en grosse pierres———
Sans archanges sculptés, sans nervures ni———
Qui n'a pour ornement que le fer de sa———
Une horloge rustique et son cadran de———
Dont les chiffres romains, épongés par la———
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'———
Mais sur l'humble cadran, regardé par———
Comme les mots de flamme aux murs de———
Comme l'inscription de la porte———
En caractères noirs une phrase est———
Quatre mots solennels, quatre mots de———
Où tout homme en passant peut lire son———
« Chaque heure fait sa plaie et la dernière *achève*
. . . .

MARCHE DU CAVALIER

irs	des	tes	aux	lis	qui	tes	cho
pense	uns	ne	vaux	plais	des	la	font
a	dés	irs	te	faire	tra	ses	nce
vœux	je	mis	tes	j'éc	eux	ton	moi
du	épend	ta	et	bon	je	éra	heur
sa	ton	heur	ind	tu	ris	tre	net
ance	cœur	or	c'est	prod	dis	vis	temp
trés	nté	ton	me	mon	la	uit	mon

LES TABLEAUX PARLANTS.

ATHÈNES.

Le petit pays qui, au nord-est du P., s'avance en promontoire dans la mer E., flanqué à droite par la longue E., à gauche par les îles de S et d'E., c'est l'A., le point du monde le plus justement célèbre dans *l'histoire de l'esprit humain*. Elle est divisée en trois bassins demi-circulaires : les plaines d'E., d'A. et de M. qui semblent fermées de tous côtés par les montagnes et la mer. Mais des routes naturelles s'ouvrent partout à travers ces montagnes, et les communications sont faciles entre les diverses parties du pays. La population d'Athènes, qui balance dans l'univers la renommée de l'empire romain, n'égalait pas celle d'un faubourg de Paris. L'A., tout entière n'a pas même la moitié de la surface de nos plus petits départements, et, sauf en quelques points, son sol pierreux donne à peine du blé et un peu d'orge. Des figuiers, des vignes, des oliviers, les abeilles de l'H., le marbre du P., les mines d'argent du L., voilà toute la richesse du pays, si vous ne comptez pas la plus féconde et la plus glorieuse de toutes, le génie des habitants.

Le créateur de la Comédie grecque, E., disait, il y a vingt-quatre siècles : « Les dieux nous vendent tous les biens au prix du travail. » Ce que le poëte *disait*, la Grèce le fit. C'est en effet par une activité dont nul peuple n'avait encore donné l'exemple, que les Grecs arrivèrent à se placer si haut *parmi les nations*. Ils couvrirent les côtes de la M. de villes florissantes ; ils firent d'un petit pays le maître du monde par les armes, par le commerce, mais surtout par la civilisation.

Dans les sciences, les Grecs ont à peu près créé, en établissant les méthodes, c'est-à-dire les moyens de perfectionnements, les mathématiques pures, la géométrie, la mécanique et l'astronomie ; ils ont commencé la botanique et la médecine.

Si, pour les sciences, les *nations modernes* sont allées beaucoup plus loin, en marchant dans la voie ouverte par H., A., A. et H., celle de l'observation patiente et du raisonnement pur, dans les lettres, dans les arts, dans la *philosophie*, les *Grecs sont restés les maîtres* éternels. Les Romains et nous-mêmes ne sommes que leurs élèves. Ils ont porté à la perfection le poëme épique, H. ; l'élégie, S. ; l'ode, P. ; la tragédie, dont E., S. et E. avaient su faire une grande fête patriotique, religieuse et morale ; la comédie, A. et M. ; l'histoire, H., T. ; l'éloquence de la tribune, D., E., et celle du barreau, L. et I. Les modernes n'ont, à vrai dire, créé qu'un art nouveau, la musique, et développé un art ancien, la peinture.

L'ancienne Grèce revit donc avec sa langue, qu'elle a su garder à travers quinze siècles, avec l'activité de ses marins, qu'on retrouve dans tous les ports de la M.

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans, Homère, respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité,

Ce qu'André Chénier a dit d'Homère, est vrai de la Grèce elle-même.

BOUTS-RIMÉS.

Au lieu de *Bouts-Rimés*, composer des vers à volonté, distique, quatrain, strophes, sonnet, etc., sur un sujet quelconque.

LES USAGES MONDAINS.

LA POLITESSE.

La politesse, dans son essence pure, est-elle une loi d'abnégation ? Est-elle une arme offensive et défensive ? Permet-elle le mensonge ?

LE LANGAGE FRANÇAIS.

LA CHANSON DU MISANTHROPE.

Quelle est l'origine de la *Chanson du Misanthrope*, qu'Alceste dit à Oronte dans la Scène du Sonnet ?

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

SÉRAPHIN.

Quelle est l'origine du *Théâtre des Enfants*, SÉRAPHIN, avant son établissement à Paris ?

N° 2.

LES AUTOMATES.

Quels sont les plus célèbres automates anciens et modernes ?

N° 3.

L'ESCALIER.

De combien de marches se compose un escalier quand, en le montant de deux en deux, il en reste une ; de trois en trois, il en reste deux ; de quatre en quatre, il en reste trois ; de cinq en cinq, il en reste quatre ; de six en six, il en reste cinq ; et de sept en sept, il n'en reste pas ?

LES DEVISES.

Quelles sont les *Devises* des États de l'Europe et de leurs capitales ?

NOTA. — La question ne comprend pas les *Armes*.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les comédies latines du même auteur qui, par les initiales de leur propre mot et du nom de leur auteur, forment un nom de cinq lettres, qui est lui-même le titre d'une autre comédie du même auteur :

PERSA.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Reine :

SALVE, VIRGO, MATER DEI.

N° 2. — Sainte :

ES ALTA, MAGNA AC MIRANDA.

NOTA. — Cette anagramme forme le nom d'une sainte en latin.

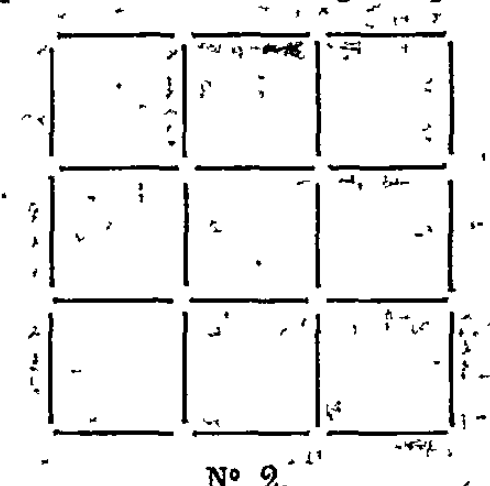
N° 3. — Ville :

LE CAS T'ALARME ?

LES SURPRISES.

N° 1.

Étant donné 9 carrés formés par 24 lignes, supprimer 8 lignes, de manière à former deux carrés parfaits avec les 16 lignes qui restent.



N° 2.

Quelles sont les trois villes de France dont les noms, par un jeu de mots, forment le nombre 21 ?

LES COQUILLES AMUSANTES.

Le roi est haïssable ; il veut être le tyran de tout le monde.

LES SYNONYMES.

En remplaçant les onze mots qui suivent par des synonymes, les onze initiales de ces synonymes formeront un proverbe composé de quatre mots :

Acquit. — Imminence. — Outrage. — Emplette. — Tumulte. — Coutume. — Cercueil. — Laboratoire. — Colère. — Pensif. — Trompé.

LES CONTRAIRES.

Les Contraires des mots ci-dessous formeront, par leurs initiales, un proverbe composé de quatre mots :

Riche. — Vieillard. — Vous. — Activité. — Tôt. — Rougeur. — Est. — Amitié. — Roi. — Incertain. — Humilité. — Surnaturel. — Colère. — Ténébreux. — Mort. — Bêtise. — Amusement. — Géant. — Ange. — Frais. — Prodigue. — Maigreur. — Morose. — Maladresse. — Oui. — Tortueux.

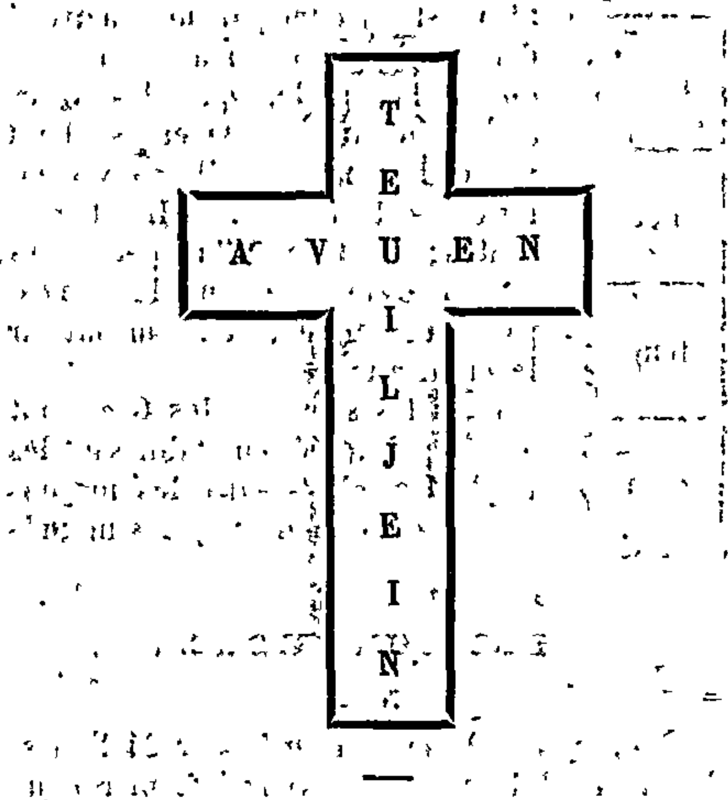
LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Dans mes lettres trouvez : Chatel,
Etole, Echo, Lacet, Hôtel,
Taloche, Lac, Cahot, École,
Tache, Côté, Chacal, Eole.

Quel est le mot français de huit lettres dans lequel on trouve les mots qui précèdent?

LA CROIX.

Combiner les lettres de manière à former en croix deux prénoms féminins, le premier de neuf lettres et l'autre de cinq lettres, dont la troisième est commune aux deux prénoms.



LES ACROSTICHES.

Avec les syllabes suivantes :

TI — EU — A — AR — SE — TO — RON — GAL — DE — RO — RA — POUR — DI — NE — GUA — RAM — TU — NA — TAS — IS — E — POR,

Former les noms de :

1° — Une muse.
2° — Une ville du Bengale.
3° — Un royaume.
4° — Un héros d'Athènes.
5° — Un fleuve d'Espagne.
6° — Un empereur romain.
7° — Un fleuve de Grèce.

Les sept lettres initiales formeront le nom d'un pays de l'Europe, les lettres finales celui d'une ville de France.

ÉNIGMES.

Nº 1.

Je n'ai pour atelier qu'une obscure prison;
Ambassadeur du froid, j'entre dans ta maison;
Tous les ans j'y reviens quand s'en va l'hirondelle;
Le printemps qui l'attire est ma morte-saison;
Je chante sur les toits et je suis noir comme elle.

Nº 2.

Mes arrêts sont irrévocables;
Les justes, comme les coupables,
Se jugent à mon tribunal;
Je suis témoin, juge et partie,
Même le bourreau qui châtie
Le criminel qui fait le mal.

Nº 3.

Si je suis tout petit, pour moi, c'est la beauté;
Si je puis voir le jour, c'est à ma pauvreté
Que je le dois, et, riche, on me met en prison.
Qui veut faire des vers se passe d'Apollon;
Pour moi, c'est autre chose, et je suis nécessaire;
Versifier sans moi serait bien téméraire.

CHARADES.

Nº 1.

Foyer prestigieux de bien des passions,
Mon premier en éveil tient mille ambitions;
Mon second est, lecteur, une modeste plante
Qu'Esculape autrefois plaça dans son herbier;
Et mon tout est, — tâchons de le qualifier, —
Un mouvement dorsal, utile à qui fréquente
Les chemins qui souvent mènent à mon premier.

Nº 2.

Pas de gâteau ni de galette,
Sans mon premier;
Pas de chœur ni de chansonnette,
Sans mon dernier;
Sous terre on trouve la logette
De mon entier.

Nº 3.

On descend mon premier;
On monte mon dernier;
On fête mon entier.

RÉBUS.



LOGOGRIPHES.

Nº 1.

Sur mes quatre pieds je suis pierre,
Et, sans ma tête, une prière.

Nº 2.

Je suis un grand savant, mais un triste docteur,
Puisque me consulter, c'est m'arracher le cœur.

Nº 3.

Autant, avec mon chef, je sais vous étourdir,
Autant, privé de chef, je sais vous éblouir.

MÉTAGRAMME.

Je revêts un doux animal;
Changez ma tête, et pour le mal
Je ressens un penchant fatal;
Changez encore et je recouvre
Une arme, un outil, des bijoux;
Changez toujours et ma peau s'ouvre,
Donnant un fruit ni bon ni doux;
Changez encore et j'ai la gloire
De nommer un pays fort beau,
Plus une rivière, un cours d'eau,
Qui va se jeter dans la Loire.

LES MOTS CARRÉS.

Construire un *Mot carré de sept lettres* sur le mot :

RENÉGAT

NOTA. — Par exception à la règle ordinaire, on pourra faire entrer, dans ce Mot carré de sept lettres, des noms au pluriel, des adjectifs, des verbes à tous les temps, etc.

LES MOTS CARRÉS.

(6 *lettres.*)

Nº 1. — Plaisir des rois;
Nº 2. — Fruit des tournois;
Nº 3. — Nerf de la guerre;
Nº 4. — Ville étrangère;
Nº 5. — L'avant dernier,
Vaut un poëme;
Nº 6. — Et mon dernier
Serait lui-même
Au rang premier.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Mon second, faisant sa toilette,
Souvent se sert de mon premier,
Et puis repasse mon dernier
Sur sa tête.

MOTS EN LOSANGE.

Neuf mots, lecteur, composent ce losange :
Une lettre d'abord qu'on trouve dans docteur
Ainsi que dans archange;
Ce dont souvent un fort de la halle est porteur;
Un idolâtre; — Une boutade;
Homme ou femme, frivole aimant à babiller;
A Marathon ce que se rendit Miltiade;
Le sa pêtre, à coup sûr. — La saison, camarade,
Agréable aux baigneurs. — Enfin, pour dessiller
Tes yeux, je suis dans l'Iliade.

MOTS EN LOSANGE SYLLABIQUES.

Lorsque mon quatrième
A trois de mon premier,
Il fournit mon deuxième,
Dont tire chaque jour bon parti le fermier;
Dans l'univers entier,
Entre peuples rivaux existe mon troisième;
Et, lecteur, en toi-même
Tu trouves mon dernier.

MOTS EN TRIANGLE.

1° Consonne. ★
2° Pronom. ★★
3° Presque un frère. ★★★
4° Chef musulman. ★★★★
5° Naturaliste. ★★★★★

LES ÉTOILES.

Nº 1. — Une ville. Nº 3. — Un monument.
Nº 2. — Un oiseau. Nº 4. — Un légume.

C C B
★ ★ ★
★ ★ ★
C ★ ★ O ★ ★ E
★ ★ ★
★ ★ ★
C E E

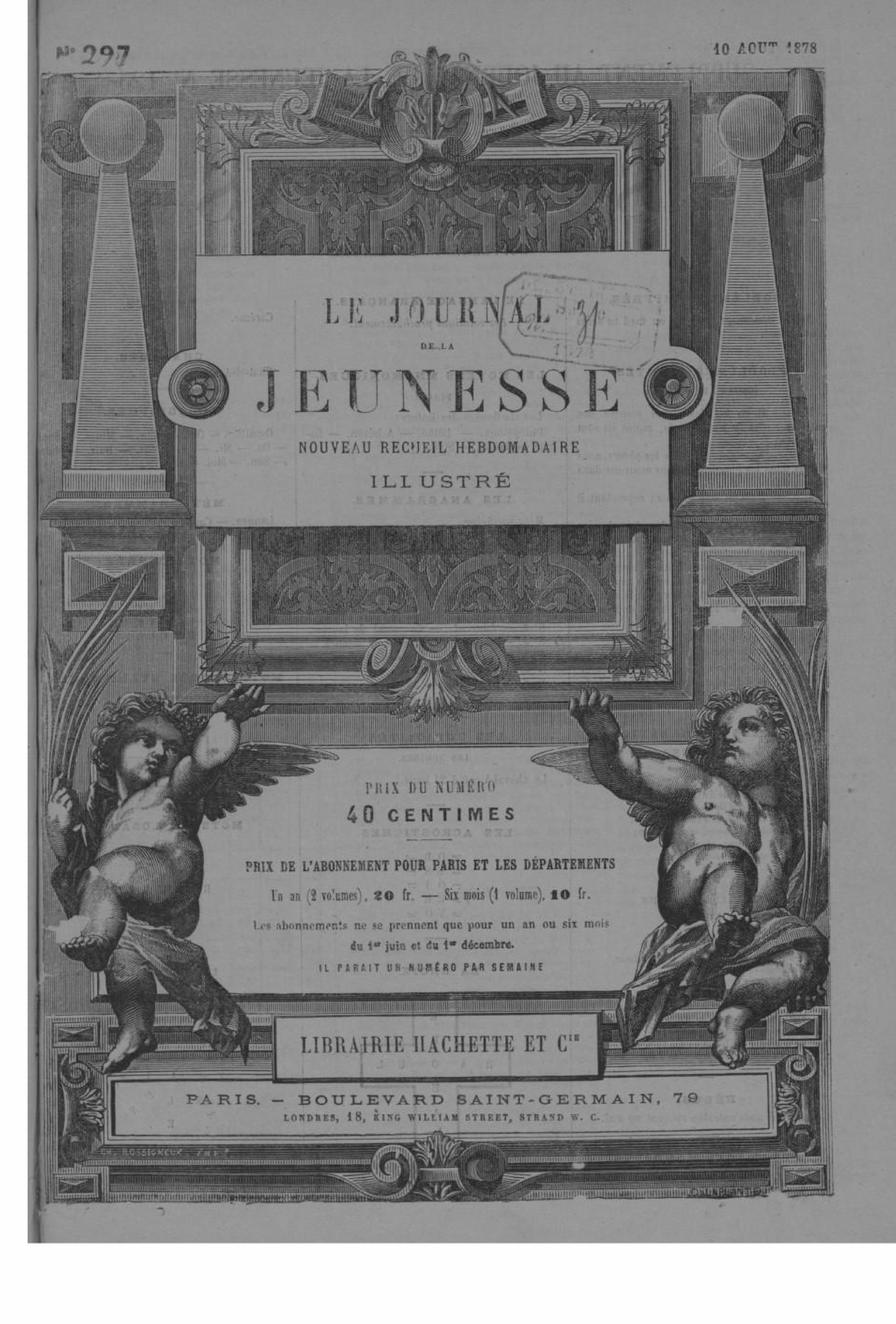
CHARADE EN ACTION.

L'espace manque pour donner le *Scenario* d'une *Charade en action*.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 297 10 AOUT 1878



SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Ne te décourage pas; tôt ou tard tu seras récompensé.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — Il en est des livres comme des gâteaux : plus ils sont lourds, moins ils sont feuilletés.

N° 2. — Nous naissons dans les pleurs, nous vivons dans les plaintes, et nous mourons dans les regrets.

N° 3. — Dieu est bon ouvrier; cependant il veut qu'on l'aide.

N° 4. — L'ingratitude a plus de mémoire qu'on ne croit : c'est en mémoire du bienfait qu'elle hait le bienfaiteur.

N° 5. — Les hommes adroits et légers surnagent comme le liége au milieu des tempêtes.

N° 6. — La vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans.

N° 7. —

Qui dort la grasse matinée,
Trottera toute la journée.

N° 8. — Attends au soir pour dire si le jour a été beau, et à la mort pour bien juger de la vie.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

Au beau drame de Cléopâtre,
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé qu'à l'unisson
Sifflaient parterre, amphithéâtre;
Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler siffla.

N° 2.

L'ARBRE ET LE JARDINIER

FABLE

Lève une tête un peu moins haute,
Toi qui n'es bon qu'à me chauffer ;
Tes fruits sont mauvais. — C'est ta faute,
Ne devais-tu pas me greffer ?

VOYELLES

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair,
Le soir est d'or, la plaine est blonde,
On entend des chansons dans l'air.

RÉBUS.

L'oisiveté nous entraîne souvent au mal.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

PLACES.

Les six fleuves des Enfers :

Phlégéthon. — Léthé. — Achéron. — Cocyte. — Erèbe. — Styx.

LES ANAGRAMMES.

Méry-sur-Seine.

LES PRÉNOMS.

N° 1. — *Hyacinthe.* — Fleur ou pierre précieuse.

N° 2. — *Laurent.* — Couronné de laurier.

N° 3. — *Mélanie.* — De couleur sombre.

N° 4. — *Armand.* — Qui doit être armé.

N° 5. — *Eustache.* — Calme.

N° 6. — *Madeleine.* — Magnifique.

LES CURIOSITÉS.

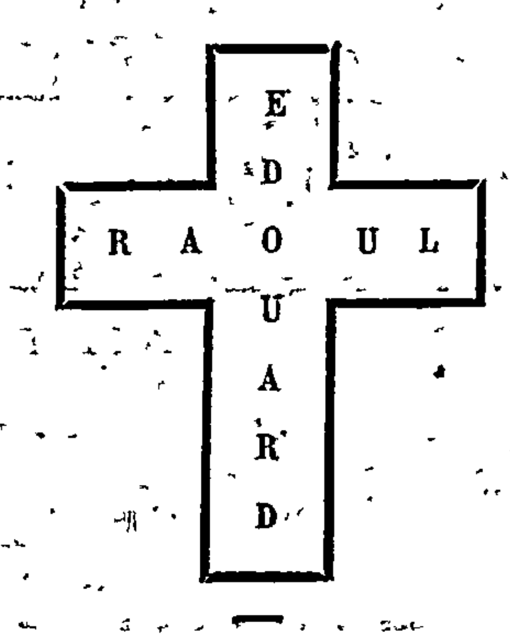
LES NOMBRES.

Le cheval a coûté 24 louis.

LES ACROSTICHES.

M O R T
I S S U
L O I R
A B R I
N Y O N

LA CROIX.



ÉNIGMES.

Carême.

CHARADES.

Chat-el-Arab.

LOGOGRIPHES.

Omnibus. — Oui. — Sion. — Minos. — Sou — Os. — Mi. — Si. — Bis. — Buis. — Mois — Son. — Moi. — Bison.

MÉTAGRAMMES.

Lannes. — Cannes.

MOTS CARRÉS.

J E T E R
E T A P E
T A B A C
E P A V E
R E C E L

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

PA	O	LI
O	RI	ON
LI	ON	CEAU

MOTS EN LOSANGE.

R
P A L
P A P I N
R A P H A E L
L I A R D
N E D
L

LES ÉTOILES.

L
M S
E I E
T U L L E
R L U
A L N
E

Lille. — Melun. — Tulle — Arles.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

L'ŒIL DE DIEU.

L'œil qui voit tout, qui tout embrasse,
Et qui, des cieux, lit dans nos cœurs,
Y voit *jusqu'à* la moindre trace,
Et d'allégresse et de douleur.

Pensons-y tous tant que nous sommes,
Gardons-nous bien de l'oublier,
Et, pour Dieu comme pour les hommes,
Suivons toujours le droit sentier.

Car, enfin, quoi qu'on puisse faire,
Que ce soit le bien ou le mal,
Un jour nous ne pourrons le *taire*
Au pied de son grand tribunal.

Quand nous aveuglerions le monde,
Dieu pourtant observe nos pas;
Il voit tout; sa vue est profonde,
Et son œil ne se ferme pas.

VERS A TERMINER.

Fleurs. — Sage. — Grandeurs. — Ermitage. Jardin. — Serre. — Main. — Parterre. — Premier. — Inodore. — Jardinier. — Aurore. — Fleur. — Etrangère. — Odeur. — Chère. — Hortensia. — Maître. — Oublia. — Naître.

LE FIL D'ARIANE.

DUGUESCLIN.

Les princes fondirent en larmes,
Des mots que l'évêque montrait,
Car il disait: pleurez, gendarmes,
Bertrand, qui traitons vous aimait;
On doit regretter les faits d'armes
Qu'il parfit au temps qu'il vivait;
Dieu ait pitié, sur toutes âmes,
De la sienne, car bonne était.

NOTA. — Dans l'ancienne Versification française, règles ne proscrivaient pas l'*hiatus*.

MARCHE DU CAVALIER.

48	17	58	21	60	19	56	9
51	22	49	18	57	10	61	12
16	47	52	59	20	13	8	55
23	50	15	30	37	54	11	62
46	27	38	53	14	31	34	7
39	24	29	4	43	36	63	32
28	45	26	41	2	33	6	35
25	40	3	44	5	42	1	64

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Deux Lycéens. — Marguerite.

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — RÉBUS. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — BOUTS-RIMÉS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES ANAGRAMMES. — LES DEVISES. — LES SURNOMS HISTORIQUES. — MOTS DÉCOMPOSÉS. — LES CURIOSITÉS. — LES NOMBRES. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — LES ÉTOILES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — MOTS EN LOSANGE. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Alice et André Pouzol. — Blanche C. de Chemiré. — Enneite Taffohc. — Marie-Louise Daudé (Le Vion, près la Tour-du-Pin). — C. Ducol-Pommier. — Alice Faye (Tours). — Raoul Digard. — Louise Belhic (Nantes). — Marguerite, Élisabeth et Jeanne Polonceau (Viry). — Julie Portalis. — Victorine Lauriol (Nantes). — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Guillaume Danloux Dumesnils, Anne-Marie Danloux Dumesnils. — Clémence Remy (Louvain). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Marguerite Mercier-Lacombe (Royat, Puy-de-Dôme). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — André Gide et Cie (Paris). — Comtesse Marie Nemes, et comte Olivier Lamazan-Salins (Baden, Autriche). — Louise de Brimbois. — Bouquet d'Orties (Plombières). — Un petit bouquet de myosotis des bords de la Cèze. — M.-C. (Saint-Germain). — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Une Pâquerette d'Anjou. — Bernard et Christine. — Marcel et Thérèse. — G. D. O. (Paris). — Une étourdie. — Cousine Marie (Marseille). — Edel. — Une abonnée Mantaise. — Les quatre Fils Aymon. — Les Gens d'Avenay. — La maîtresse d'un griffon russe. — Mac. Madel (La Rochelle). — Eurêka. — Mhâg-hô, Fleur-de-Thé et Thoû-Châ-Thoû. — Deux Hiboux et un Corbeau sans plumes (Collège de Provins). — *Signature omise.* — Sophie Filiti (Boucov, Roumanie). — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). — Sur les côtes de l'Adriatique. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Charlotte, Hélène et Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Nous Trois (Versailles). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Deux amies, Marguerite et Marie-Louise (Versailles). — C. B. et P. Châbrier (Paris). — Alice Mareau. — Berthe, Marie, Marthe (Chatellerault). — Marguerite et Louise Lapoire. — Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Tête de Linotte. — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Les Inséparables (Lisbonne, Portugal). — Princesse Pascaline de Metternich. — La Girouette du château d'A. — Esméralda, (Bucharest, Roumanie). — Et nous aussi (Roanne). — L'entêté.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

André d'Ideville (Paris). — Alice de La Coste. — Henry de Portes. — Maurice Pougnet (Niort). — Eugénie de Buhorel (Breteuil-sur-Iton, Eure). — René Jenvresse et sa Sœur. — Joseph Marot. — Nelly Castilla (Bayonne). — Bébée (Chenevières). — Colinette. — Deux petites sœurs (Luçon). — La Société du Châlet. — Claire et Henri (Épinal). — Le conscrit et son sergent, San Emeterio. — Un barbiste et sa sœur. — Une pêcheuse de grenouilles. — Humble *Fleur des champs*. — Neddy et Zabeth. — Hernani, Mauprat, Jean Dacier. — Une plume d'Oie. — Les langues de feu. — Violette (Champvert). — T. M. (Maduré). — La Petite Reine des Korrigans (Bel-Air). — Cécile D. — Trois copains du Lycée de Tours. — Zoé Renée. — Le Petit Duc. — Un groupe d'amis (Brunoy). — Momo et Cie (Lyon). — Sur mon rocher (Cabourg). Une Berrichonne. — Une aspirante nouvellement reçue et sa filleule Marie-Louise. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Antoinette et Alfred. — Rose Pompon (Mézin, Lot-et-Garonne). — Miss Archange et sa Sœur. — L'entourage de Miss Grognon (Saint-Etienne). — Colonie du Puy-d'Eyllac. — Deux Brestoises. — Deux amis (Orléans). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Les deux Sphinx de la rue Cujas, G. (A. et E. C. — *Une bonne fourchette*, J. T. — Paul et Angélie de L. — Bébée Mignon, et son petit agneau noir. — Au Pays de Camœns. — Le caporal Bonbon. — Angelo, tyran de la maison. — Papa, Maman et Bébé.

AVIS

Si quelque omission dans les Noms témoignait qu'une lettre n'a pas été enregistrée, on est prié de nous en donner avis.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

MONTER SUR SES GRANDS CHEVAUX.

Destrier cheval de bataille. Le nom de *destrier* ou *dextrier* venait, dit-on, de ce que l'écuyer qui conduisait le cheval de bataille le tenait à sa droite. Lorsque l'ennemi paraissait, l'écuyer donnait le destrier à son maître. De là est venue l'expression proverbiale, *monter sur ses grands chevaux*, parce que les destriers étaient généralement de haute taille.

SAVOIR TOUTES LES RUBRIQUES.

La *rubrique* était l'ocre rouge artificielle dont les Romains se servaient pour écrire les titres et les endroits remarquables des lois. Cet usage amena une synonymie entre *rubrique* et *loi*, formule. *Savoir toutes les rubriques* fut donc un mérite chez les hommes de loi. Par allusion aux rubriques de droit, on se sert de cette expression pour désigner un homme qui n'est jamais à court d'expédients.

POUR DES PRUNES.

Il n'est question ici, comme on pense, ni des mirabelles, ni des reines-claudes, etc. il s'agit de ces petits fruits sauvages, produits par le *prunus epinosa*, vulgairement appelé prunelier, épine-noire, ou prunier épineux. Cette espèce primitive, commune dans toute l'Europe, croît partout, aux lieux arides, sur les bords des bois, dans les haies, et avant que la greffe l'eût perfectionnée, ses fruits étaient sans saveur; les chemins en étaient jonchés; jamais, dans les jardins, on ne les récoltait. De là cette locution proverbiale, pour désigner une chose sans valeur.

ON DIRAIT QU'ELLE A DES PANIERS.

Cette locution satirique s'applique à une femme gauche et empesée, par allusion au costume des femmes du XVIIIe siècle. La mode des paniers était d'une extravagance telle, que celles qui les portaient pouvaient à peine marcher.

LES CURIOSITÉS.

LES VÊPRES.

Les *Vespres* ou *Vêpres, Vespera*, ainsi nommées à cause de l'étoile de *Vesper*, qui se montre à l'horizon quand le soleil se couche,

furent instituées dès l'origine de la liturgie. On appelait l'heure des vêpres *lucernarium*, parce qu'il fallait allumer des flambeaux pour l'office. Chez les Latins comme chez les Grecs, on célébra les vêpres après le coucher du soleil jusqu'aux VIIIe et IXe siècles. Mais, depuis cette époque l'usage de Rome, où l'on disait les vêpres après nones, prévalut et devint universel. Jusqu'au Ve siècle, les vêpres terminaient les offices de la journée, et renfermaient les psaumes qui en furent détachés dans le siècle suivant pour former un dernier office qui s'appelle *Complies*.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Lucius Junius, fils de la sœur de Tarquin le Superbe, contrefit l'insensé, ce qui lui fit donner le surnom de *Brutus*, et le mit à l'abri des soupçons du roi.

LES DEVISES.

LE COQ.

Le *Coq* n'a été employé comme symbole de la France que vers la fin du XVIIIe siècle. Jusqu'alors il ne figurait que sur les clochers des églises, pour annoncer la vigilance qui doit distinguer les ministres de Dieu. Un des premiers monuments où figure le coq comme emblème de la France est une médaille de 1679, qui porte pour légende :

« *Gallus protector sub umbrâ alarum* »
Le coq les protège à l'ombre de ses ailes.

Ce furent surtout les ennemis de la France qui firent usage de cet emblème. Ainsi, à l'occasion de la défaite des Français à Ramillies, on représenta un coq qui se laisse prendre à un hameçon, sur lequel il s'est jeté avidement.

Une autre médaille montre le coq gaulois fuyant devant le lion belge, avec cette légende :

« *Nunc tu, Galle, fugis, dum leo belga fremit* »
« Tu fuis maintenant, Coq ou Gaulois, au seul frémissement du lion belge. »

Sur une médaille de 1712, on voit le coq qui demande la paix au lion belge et au léopard anglais, sans pouvoir l'obtenir. Une médaille de 1760 représente le coq gaulois déchiré par l'aigle impériale qui lui arrache les plumes.

On voit que jusqu'à la Révolution française, le symbole du Coq était surtout satirique. Jamais il ne paraît sur les médailles frappées par ordre de Louis XIV; jamais l'Académie des Inscriptions ne l'employa comme emblème national. Il n'a été adopté comme symbole de la France qu'en 1792.

LES USAGES MONDAINS.

LES MASQUES.

Faux visage dont on se couvre la figure, soit pour se garantir le teint, soit pour se déguiser dans les mascarades.

L'usage des masques et des mascarades remonte à la plus haute antiquité. On le trouve chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains. C'est surtout aux fêtes de Bacchus et pendant les Saturnales et les Lupercales que l'on se masquait le visage. Eschyle introduisit les masques sur la scène.

> Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
> D'un masque plus honnête habilla les visages.
>
> (BOILEAU.)

Nous passerons sous silence l'histoire des masques employés par les anciens acteurs grecs et romains, qui avaient des masques pour leurs différents genres de pièces, comiques, tragiques et satiriques, et nous n'étudierons que les masques mondains.

Les masques étaient en usage en France, dès le XIVe siècle. Des seigneurs de la cour en portaient dans les fêtes qui furent données à Saint-Denis, après le mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière. Les Médicis, vers le XVIe siècle, mirent plus que jamais cet usage à la mode, et l'on dit que Henri de Valois dormait avec un masque et des gants. On alla même, à cette époque, jusqu'à mettre des masques pour jouer au *momon* ou jeu de hasard. Le Parlement ordonna, le 26 novembre 1535, à deux de ses huissiers d'enlever tous les masques qui, dans Paris, se trouveraient exposés en vente. Le lendemain, cette Cour rendit une autre ordonnance, par laquelle la fabrication et la vente des masques étaient prohibées, et il fut défendu à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles fussent, de porter des masques, ni de jouer au jeu du *momon* en masque ou autrement.

Vers la fin du règne de François Ier, les femmes de la cour et de la ville adoptèrent les masques, pour préserver leur visage des atteintes de l'air et conserver la fraîcheur de leur teint.

L'usage de ces masques était très-répandu pendant le règne de Louis XIV. Mme de Sévigné, dans une de ses lettres, raconte que pour ne pas être reconnue, elle alla un jour masquée à une fenêtre pour voir passer le surintendant Fouquet dont le procès était commencé.

Sous la Régence, cette mode tomba en désuétude, et les masques furent remplacés par le rouge et les mouches. Ces masques étaient ordinairement de velours noir, et se nommaient *loups*; ils étaient doublés de taffetas blanc, et se pliaient en deux comme un portefeuille. Aucune ligature ne les fixait sur le visage, mais à l'endroit de la bouche s'avançait une petite tige en fil d'archal terminée par un bouton de verre. Cette tige, qui entrait dans la bouche de la personne masquée, suffisait pour contenir le masque et changeait, disait-on, le son de la voix.

L'Italie, et surtout Venise, eut longtemps le monopole de la fabrication des masques. Aujourd'hui, c'est Paris qui en fournit tous les pays. La première fabrique de masques fut créée en 1799 par un Italien nommé Marassi.

LE PREMIER BAL MASQUÉ.

Le premier bal masqué eut lieu en 1393, le mardi de la Chandeleur, et à l'occasion du mariage d'une fille d'honneur de la reine avec un chevalier de Vermandois. On fit grande joie. Le soir, un écuyer nommé Hugoin de Guisay fit apporter six cotes de toile, et du lin délié pour simuler de longs cheveux. Le roi en revêtit une, et le comte de Joigny, Charles de Poitiers, Hyvain de Galles, etc., ainsi habillés, firent leur entrée au bal. Des malfaiteurs profitèrent de cette mode pour commettre des crimes et des vols, et le même roi, qui avait permis ces déguisements en 1393, se vit obligé de les interdire sous les peines les plus sévères.

LES DEVISES.

SOLUTIONS EXPLICATIVES

7e CONCOURS

No 1.

Si Deus pro nobis quis contra nos?

Charles VIII, dit l'Affable, fils de Louis XI, né en 1470, mort en 1498 adopta cette devise. Elle est sculptée, accompagnant une épée flamboyante, sur la porte du Château d'Amboise, où Charles VIII naquit et mourut.

La famille ducale de Ligny porte cette devise qu'elle écrit avec les initiales seulement : S. D. P. N. Q. C. N. Mais ses armes sont non pas un K couronné, mais coupé au premier de gueules pleins, au second d'azur à un chevron d'argent, accompagné de trois étoiles de même, deux en chef et une en pointe.

Il y a aussi une opinion assez répandue qui attribue cette devise à Charles XII, roi de Suède. On la retrouve en effet sur le Carolin, monnaie d'argent suédoise.

Elle fut attribuée aussi à Constantin. En 1566, elle fut celle de l'imprimeur Michel Sonnius, qui avait pris comme emblème la vipère s'attachant aux doigts de saint Paul, dans l'île de Malte, avec les mots : « *Si Deus pro nobis quis contra nos?* »

No 2.

Un laurier entre deux lions et ces mots :

« *Ita et virtus* »

Laurent de Médicis, dit le Magnifique, gonfalonier de Florence au XVe siècle, fit peindre aux sayons de ses hallebardiers et aux étendards de ses gens d'armes, un laurier entre deux lions, et la devise : « *Ita et virtus* », pour signifier qu'entre la force et la clémence, la vertu, comme le laurier, est toujours verdoyante et florissante.

Malgré cette explication, on s'est demandé ce que signifient ces deux lions, qui se sont donné rendez-vous sous l'arbre d'Apollon, et on raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

Domince de Lagli, chapelain du cardinal de Médicis, et qui se piquait de poésie, dit un jour à Philippe Stroppi :

« Monseigneur Philippe, vous qui êtes lettré et avez l'oreille du duc, expliquez-moi, je vous prie, ce que font ces deux bêtes sous le laurier ? »

Le patrice florentin lui répondit :

« Ne voyez-vous pas qu'ils sont en faction devant le laurier, pour le défendre de la rage des poëtes, et ménager pour vous le feuillage que vous convoitez ? »

AVIS

Le *Supplément du Journal de la Jeunesse*, du 24 août 1878, sera consacré aux *Solutions explicatives* du 7e concours.

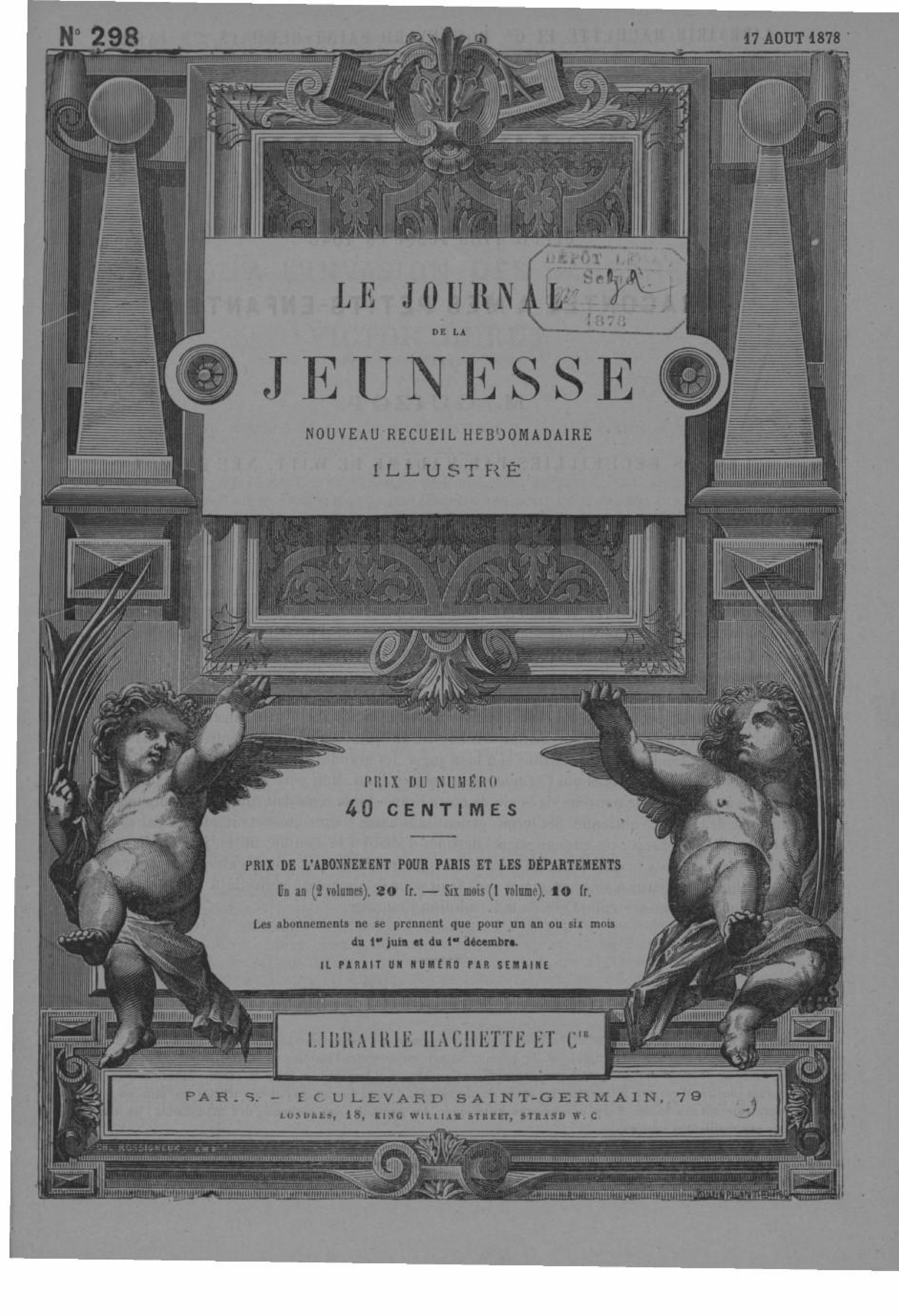
Le *Supplément* du 7 septembre sera consacré aux *Bouts-Rimés*.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 298

17 AOUT 1878



LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT-DE WITT.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons, chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

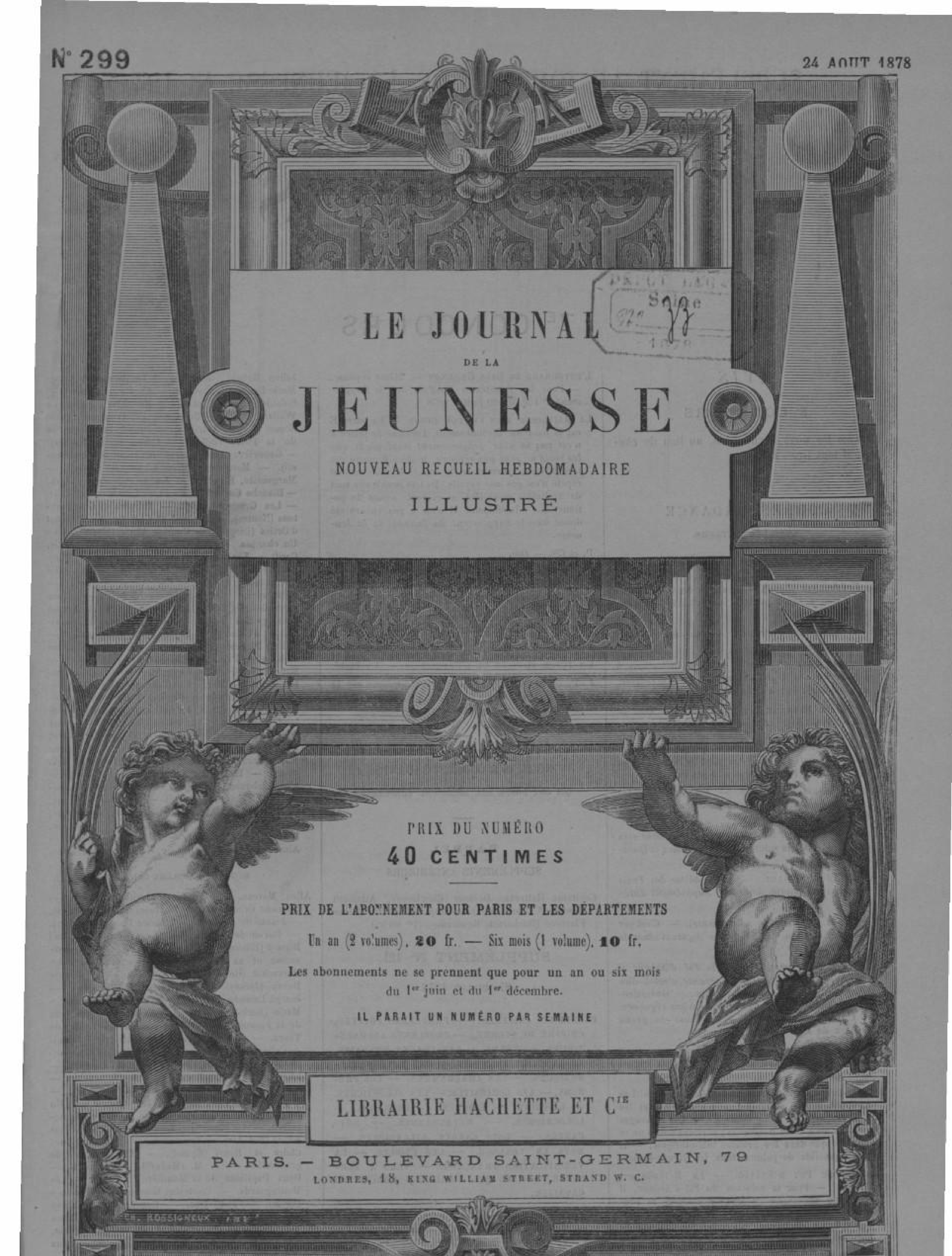
Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

7E CONCOURS

AVIS

8e CONCOURS

Dans les MOTS DÉCOMPOSÉS, au lieu de *chacal*, il faut lire : *chalet*.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

LA PRÉSIDENTE (*Lyon*). — Les *Communications* ne sont pas accompagnées de la solution des questions proposées.

M. C. (*Clermont-Ferrand*). — *Communications* déjà publiées.

ET NOUS AUSSI (*Roanne*). — Les indications à publier dans la *Liste des noms des correspondants* doivent être à la fin de la lettre.

UNE PETITE BERGÈRE (*Sainte-Féréole*). — Oui. — Les vers ont déjà été publiés. — *L'Anagramme* est irrégulière. — La *Méthode générale pour le Déchiffrement et la Solution des Problèmes et Questions est épuisée.* On peut y suppléer en comparant les Problèmes avec leurs Solutions.

COUSINE MARIE (*Marseille*). — On supprime les tirets de séparation pour augmenter la difficulté du Problème.

MARFA STROGOFF ET NADIA. — Le *Fil d'Ariane* sera publié. — Avec la solution des *Problèmes* et *Questions*.

LA SOCIÉTÉ DU CHALET. — Le problème des *Trois Sœurs* a été publié dans un *Supplément antérieur*.

S. F. et H. F. (*Boucov., Roumanie*). — C'est par une transposition que les noms figurent dans la 2e série.

C. B. et P. C. (*Paris*). — Pour le *Fil d'Ariane*, il suffit d'envoyer les vers. — *Variante*, c'est-à-dire la même idée sous une autre forme. — Ordinairement quand les *Bouts-Rimés* ne sont pas réguliers. — L'ordre est arbitraire. — A cause du grand nombre de *Mots Carrés*.

HUMBLE FLEUR DES CHAMPS. — Dans les compositions *ex-æquo* seulement, il est tenu compte du travail antérieur.

LA GIROUETTE DU CHATEAU D'A. (*Cantal*). — Les *Suppléments* ne s'envoient pas seuls. A part les plus récents, ils sont épuisés. — Les ouvrages spéciaux sont assez nombreux ; certains même ne se trouvent que dans les grandes bibliothèques. — Il est impossible de publier tous les *Bouts-Rimés*.

COLONIE DU PUY D'EYLIAC. — La *Méthode* est épuisée. — Pour la solution du *Fil d'Ariane*, il n'est pas nécessaire de trouver d'abord la première syllabe du premier mot ; il suffit de relier des syllabes, en traçant des lignes sous les pas du Cavalier, et on finit par achever assez facilement le dessin, qui est presque toujours symétrique.

L'ENTOURAGE DE MISS GROGNON. — Même réponse. — Pour les *Problèmes Chiffrés*, voir le *Supplément* n° 120, du 20 juillet 1878.

LA MAITRESSE D'UN GRIFFON RUSSE. — La lettre E est la base du déchiffrement. *Lorsque la lettre E n'est pas la plus fréquemment employée et que les mots ne sont pas séparés*, le déchiffrement est très-difficile, surtout si le signe le plus souvent répété n'est pas une voyelle. De tels problèmes sont de véritables casse-tête, et exigent autant de patience que d'ingéniosité. Il n'en a pas encore été donné dans le *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*.

P. et Cie. — Oui.

J. SALVADA (*Paris*). — Oui, pour les trois demandes.

BLEUETTE DES BORDS DE L'ILFOVETU. — Il est impossible d'indiquer une date fixe.

BARON DE C. — Les noms sont publiés à un intervalle d'un mois. Le pseudonyme est inscrit.

MIGNARDISE ET FEU-FOLLET. — Même réponse.

UN FUTUR VISITEUR DE L'EXPOSITION. — A volonté.

J. P. (*Coye*). — Il y a de nombreux ouvrages sur le *Blason*, mais il serait difficile d'affirmer qu'ils renferment toutes les devises.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS.

Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny, Altamont (Kichenéff, Bessarabie). — Sophie Filiti. — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). (1re série.)

SUPPLÉMENT N° 121,

27 JUILLET 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — RÉBUS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES ANAGRAMMES. — LES PRÉNOMS. — LES CURIOSITÉS. — LES ACROSTICHES. — LA CROIX. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — MÉTAGRAMMES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — MOTS EN LOSANGE. — LES ÉTOILES. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — LE FIL D'ARIANE ; MARCHE DU CAVALIER.

Raoul Digard. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Marie-Anne Genty. — J. Labrouche (Bayonne). — Julie Portalis. — Alice et André Pouzol. — Marguerite et Louise La poire — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Guillaume et Anne-Marie Danloux Dumesnils. — Alice Faye (Tours). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Louise Behic (Nantes). — Geneviève d'Hauteserve (Château de Neufmesnil). — Marguerite Mercier-Lacombe (Royat). — Marguerite, Élisabeth et Jeanne Polonceau (Viry). — Blanche Cornude Chemiré. — Louise de Brimbois. — Les Grises (Reims). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Bernard et Christine. — Bouquet d'Orties (Dieppe). — Cousine Marie (Marseille). — Un chardon. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — Les Braves Gens. — Deux amies, Marguerite et Marie-Louise (Versailles). — Une famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise). — Petit cercle de Landecy. — Eurêka. — Deux corneilles des Tours Notre-Dame. — La Maîtresse d'un griffon russe. — Communauté de Saint-Aubin d'Ennery. — Sophie Filiti (Roumanie). — Hélène Floresco (Roumanie). — Le capitaine Lotton et Kiou. — Princesse Eléonore Schwarzenberg. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — C. Ducol-Pommier. — Nous trois (Versailles). — Mignardise et Feu-Follet (Montlignon). — Trois grâces et un grand maigre (Carcassonne). — La girouette du château d'A. (Sion). — Henri Barraux (Paris). — Les inséparables (Lisbonne, Portugal). — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Esméralda (Sinaia, Roumanie). — Magdeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — Tina, Tona (Passerano, Italia). — Le caporal. — Isabelle et Gilbert. — Aimée et Suzanne. — Hélène, Hector. — Constance.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Alice Mareau. — André d'Ideville (Paris). — Suzanne Orban et Cie. — Henri Merson (Paris). — Jeanne de Lacombe. — Maurice Pougn et (Niort). — Baron de Chavril. — Augustine et Raphaël Bénard (Elbeuf). — Joseph Marot. — René Jenvresse et sa Sœur. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Ignota (Paris). — Jeanne Devey (Jersey). — Nelly Castilla (Bayonne). — Joseph Lalande (Orléans). — Louis Thalamas. — Marie-Thérèse et Geneviève de Bosredon (château de la Fauconnie). — Trois copains du Lycée de Tours. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Colinette (Bayonne). — L'entourage de Miss Grognon (Saint-Etienne). — Deux petites sœurs. — Lady Birct (Chenevières). — Une sauterelle. — La Présidente et ses Enfants (Champvert). — Capitaine Fracasse, Maupfat, Jean Dacier. — Un Dunkerquois. — Don Rodrigue et Elvire (Montecatini). — La Petite Reine des Horrigans et ses sœurs (Bel-Air). — Trois mousses du Saint-Elme. Claire et Henri (Épinal). — Une pêcheuse de grenouilles. — T. M. (Madurê). — Cécile D. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Les Montagnards. — Contesina Giovanna C. (Torino e Parigi). — Petit Duc. — Uranie et son Élève (Laval). — A. (Pesth, Hongrie). — Trois Têtes dans un bonnet (Blois). — Rose Pompon (Mézin, Lot-et-Garonne). — Neddy et Zabeth. — Deux Brestoises. — Isa N. D. — Chien et chat. —

Les mathématiciens donnent à ces *Carrés* l'épithète de *magiques.* Tout nombre de la progression arithmétique partielle de 1 à 16 pouvant être placé indifféremment sur chacune des cases du carré, il en résulte 16 solutions du problème. Ces solutions peuvent être obtenues par la voie du tâtonnement; mais alors leur recherche, dépourvue de tout intérêt scientifique, dégénère en jeu de patience. Il est donc préférable d'avoir recours à la méthode inventée pour former les carrés magiques pairement pairs, c'est-à-dire ceux qui, comme dans la question proposée, sont divisibles par 4. On cite le Grec Manuel Moschopule, qui vivait au XIVe siècle, comme ayant découvert les *Carrés magiques.* Corneille Agrippa (1486 à 1534 ou 1535) en fait mention dans son ouvrage intitulée : *De occultâ philosophiâ.*

Le restaurateur des Jeux floraux, Simon de Laloubère (1642-1727), prétend qu'il en a trouvé la connaissance répandue dans l'Inde.

14	4	15	1								
3	13	2	16	3							
12	7	6	9	12	7						
5	10	11	8	5	10	11					
	4	15	1	14	4	15	1				
		2	16	3	13	2	16	3			
			9	12	7	6	9	12	7		
				5	10	11	8	5	10	11	
					4	15	1	14	4	15	1
						2	16	3	13	2	16
							9	12	7	6	9
								5	10	11	8

VERS A TERMINER.

BOUTADE D'UN LAURÉAT :

Trop de repos, c'est Saint-Denis;
— de fracas, c'est à Paris;
— de froideur est en Norwège,
— d'activité, c'est le temps;
— de logique est au collège;
— de remèdes sont gênants ;
— de finesse ont gens d'affaire ;
— de rigueur a la grammaire;
— d'audace, c'est Actéon ;
— d'économie, Harpagon,
— de bien de goutte est la source
— d'honneur n'est pas à la Bourse ;
— de plaisirs, c'est un Comice ;
— d'esprit dans le vin on glisse ;
— de confiance est en soi ;
— de franchises n'a l'octroi ;
— de bontés dit confiseur ;
— de fierté, garçon d'honneur ;
— de politesse, ou mieux dire,
— de complaisance, est me lire!

S. — Julietta M. M. (Italia). — Une Nichée de Linottes du parc de Versailles. — Deux Prisonniers au lycée de la Rochelle. — Au pays de Camoëns. — Pov-Bô. — Colonie du puy d'Eyliac. — La fleur de la Styrie. — Une bonne fourchette. — Renogontins — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Le caporal Bonbon. — Moi tout seul. — Angelo, tyran de la maison. — N. O. N.

AVIS

Si quelque omission dans les Noms témoignait qu'une lettre n'a pas été enregistrée, on est prié de nous en donner avis.

SOLUTIONS EXPLICATIVES

7e CONCOURS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Quand mon ami rit, c'est à lui de me dire le sujet de sa joie; quand il pleure, c'est à moi de deviner le sujet de son chagrin.

Notes et Commentaires :

Comme les aphorismes et les proverbes, cette pensée a ses contraires :

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.
ROTROU.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
RACINE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.
CORNEILLE.

Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
CHÉNIER.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Commentaires d'un lauréat :

Les voilà tous les six ! Tous les six bien comptés,
Ces problèmes pointés.
Sont-ils bien? Dieu le veuille !
Ils ont un sens... Pourtant, hélas ! tels qu'ils sont là,
Je tremble comme la feuille
Que ce ne soit pas cela.

Que ton chiffre étoilé, ne t'en déplaise, ô Sterne,
Loin de me réjouir me desole et consterne !
En vain consulte-t-on, dictionnaire en main,
Tes lettres et leurs points pour trouver son chemin,
On voit toujours s'ouvrir devant soi tant de routes,
Qu'on avance tremblant et l'esprit plein de doutes;
Car qui dit que vos pas ne sont pas égarés ?
Ah ! combien j'aime mieux les problèmes chiffrés ;
Si la route avec eux est d'abord toute sombre,
Et si la nuit jalouse à nos yeux, dans son ombre,
Dérobe le sentier, un rayon de soleil
Vient bientôt nous guider et tout devient vermeil.
Là route se déroule aussi droite que sûre,
Chaque chiffre trouvé notre marche rassure,
Nous rapproche du but, nous rend sûrs que c'est bien
Tandis qu'avec tes points, Sterne, on n'est sûr de rien.

LES USAGES MONDAINS.

LA VALSE.

Nous publions la pièce suivante, à titre de curiosité :

J'ajoute à cet article une histoire authentique :
Sous Léon X le Magnifique,
— D'autres disent Adrien six,
Mais je penche pour Léon dix —
Un jour, dans un palais de la riche Florence,
On dansait la *Volta*, présent de la Provence.
Autour d'un lustre aux mille feux
Les couples gracieux tournaient, tournaient sans cesse;
Déjà les cœurs étaient aux cieux,
Et les pieds, que gagnait l'ivresse,
Semblaient ne plus toucher la terre, qu'à regret.
L'allégresse n'est pas cependant générale,
Et l'un des conviés, dans un coin de la salle,
Pour toutes ces splendeurs n'a qu'un regard distrait;
Son front noble est brûlant de la fièvre inquiète
Du génie appelant la vérité qui fuit...
Mais bientôt, je ne sais par quel penser conduit,
Son œil plus attentif sur un groupe s'arrête,
L'accompagne dans son circuit,
S'en va du groupe au lustre et du lustre à la foule,
Puis le penseur se remet à l'écart.
Quand la foule bruyante à l'aurore s'écoule,
Le savant de la joie a la plus large part,
Car ces groupes, traçant des cercles sur eux-mêmes,
Puis se mouvant autour du lustre radieux,
Viennent de renverser tous les anciens systèmes :
Copernic a trouvé le plus grand des problèmes :
Le double mouvement du globe dans les cieux.

LES DEVISES.

Nº 3.

Une quenouille et ces mots :

« *Je travaille beaucoup.* »

Devise de Philippine de Hainaut.

Si l'on en juge par l'ouvrage qu'elle a laissé, cette devise pourrait appartenir à *Mathilde,* duchesse de Normandie, femme de Guillaume le Conquérant. Cette Mathilde, fille de Baudouin, comte de Flandre, épousa, en 1050, Guillaume, duc de Normandie, dont elle eut onze enfants. C'est elle qui fonda l'Abbaye-aux-Dames, à Caen. Elle mourut en 1083, généralement regrettée. Elle avait bien souvent protégé le vaincu ou le pauvre contre son irascible époux. On ne peut guère lui reprocher que d'avoir demandé au roi les biens d'un riche Saxon, appelé Brehtrek.

Pour reine que l'on soit, on n'en est pas moins [femme,
Et ce Brehtrek l'avait blessée au fond de l'âme,

en refusant, paraît-il, de l'épouser, quand, ambassadeur du roi Edouard, il avait été à la cour du roi Baudouin V. Elle le fit jeter dans une forteresse et garda ses biens. Quoi qu'il en soit, ce qui lui donne droit à la quenouille et à la devise, c'est la fameuse tapisserie de Bayeux, qu'elle a faite pendant que son mari conquérait l'Angleterre.

Entre ses mains tournait le fuseau de vermeil.
Pendant que son mari bravait la vague sombre,
Que le nocher des yeux consultait le soleil,
Entre ses mains tournait le fuseau de vermeil.
A travers le vitrail que dorait le soleil,
De Mathilde filant on apercevait l'ombre ;
Entre ses mains tournait le fuseau de vermeil.
Pendant que son mari bravait la vague sombre.

Outre Mathilde, duchesse de Normandie, cette devise pourrait convenir à la fille d'Othon le Grand, *Luidgarda.* Elle avait épousé, en l'an 947, Conrad, duc de Lotharingie ; c'est de cette fille d'Othon et de son époux Conrad que sont descendus quelques empereurs d'Allemagne. Cette Luidgarda fut, elle aussi, une filandière; car sur sa tombe, à Mayence, on mit une quenouille pour signifier qu'elle avait beaucoup travaillé.

Sans parler de *Berthe au long pied*, la mère de Charlemagne, qui a donné naissance au fameux proverbe : « *Du temps que Berthe filait,* » car il paraît que

> Dans le palais, comme sous la chaumière,
> Pour revêtir le pauvre et l'orphelin,
> Berthe filait et le chanvre et le lin;
> On la nommait Berthe la filandière.
>
> MILLEVOYE.

Sans parler, dis-je, de cette filandière, une autre Berthe a laissé en Suisse une mémoire aussi populaire. C'est *Berthe*, veuve de Rodolphe II, duc de Bourgogne. Elle fonda l'Abbaye de Payerne, dans le pays de Vaud, et elle mourut, regrettée à cause de ses vertus et de ses bienfaits. Elle a même effacé en Suisse la mémoire de la mère de Charlemagne, et quand les Suisses citent ce proverbe, ils pensent à la bonne duchesse de Bourgogne, et non à la reine des Francs.

D'ailleurs, chaque pays a ses saints. En Provence, on retrouve le même proverbe; mais là, la pauvre Berthe au long pied, bien que son nom veuille dire brillante, splendide, est effacée, non par une autre Berthe, mais par Marthe, la propre sœur de Magdeleine. Les Provençaux disent : « *Du temps que Marthe filait.* » Entre parenthèse, Marthe, en hébreu, veut dire : qui commande.

Outre ces fileuses célèbres, qui ont beaucoup travaillé, et qui, à ce titre, peuvent revendiquer et quenouille et devise, on trouve sur le portail ou dans les sculptures de quelques anciennes églises, la représentation d'une femme, portant au front la couronne de reine, et ayant des pieds palmés, de véritables pattes d'oie, et que, pour ce, on a surnommée la *Reine Pedauque* (*Pede d'occa*).

Q'est-ce cette reine Pedauque? Sans doute une filandière aussi, car on ne la voit jamais sans une quenouille. A part cela, on ne sait rien sur elle. Les uns l'ont prise pour sainte Clotilde : les pieds d'oie rappelleraient sa prudence, ou souvenir des oies du Capitole; d'autres pour Berthe au long pied; d'autres pour la femme d'Eric, roi des Wisigoths, ainsi pedestrée à cause de sa prédilection pour les bains; l'abbé Lebœuf la prend pour la Reine de Saba, à qui Salomon aurait fait un mauvais compliment sur la laideur de ses pieds; Bellot la prend pour Berthe de Bourgogne, épouse de Robert I, roi de France, ainsi représentée, soit en signe de la punition de Dieu, qui la frappa pour avoir résisté à l'excommunication, soit par la flatterie des Toulousains, qui insultaient ainsi l'épouse répudiée, pour faire leur cour à Constance, la seconde épouse de Robert le Pieux.

LES TABLEAUX PARLANTS.

LA MODE.

Notes et Commentaires :

> La *Mode* est un tyran dont rien ne nous délivre.

C'est la fantaisie, plutôt que le goût, qui produit tant de *modes* nouvelles.

> Par la *mode* du moins la France est encor reine.
>
> DELILLE.

Le changement de *mode* est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

CHAMFORT.

> Un objet serait-il encor cent fois plus laid,
> Sans grâce, ridicule, inutile, incommode,
> Du moment qu'il est à la *mode*,
> Qu'importe, il suffit, il nous plaît.

La *mode* est l'art d'accommoder et de faire passer le bouilli.

> De tel objet que la nature
> Fit commun, grossier et banal,
> Elle en fait un bijou royal,
> Grâce à la *mode* : pour sa forme,
> Cet objet vil, ce similor,
> Qu'elle pare, embellit, transforme,
> Nous le payons au poids de l'or.

> Oui, c'est une déesse inconstante, incommode;
> Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
> Qui paraît, fuit, revient, et naît dans tous les temps;
> Protée était son père, et son nom, c'est la *mode*.

LA MODESTIE.

La *modestie* est à la vertu ce qu'un voile est à la beauté; elle en fait ressortir l'éclat.

LORD CHESTERFIELD.

CHARADE EN ACTION.

Solution en Quatrain :

> La *mise* au tapis vert passe et fuit comme une ombre;
> *L'an* s'écoule et renaît, tantôt triste et vermeil;
> L'histoire dit Louis; le *trope*, Roi-Soleil;
> Le Misanthrope est l'homme sombre.

ÉNIGMES.

LES POLES.

Variante :

> Nés dans le même jour, enfants du même Père.
> Inconnus des humains dont nous tenons le sort,
> Ayant même destin et fortune contraire,
> L'un de nous est *la Vie*, et l'autre, c'est *la Mort*.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

> Mon premier, criminel, fut un des premiers hommes;
> Par mon second mal vu, les gens peu scrupuleux
> S'enrichissaient jadis comme au siècle où nous sommes;
> Mon troisième assiégé se défend par ses feux;
> Mon quatrième enfin trop souvent déconcerte,
> En hiver, les projets du patineur alerte.

FRATRICIDE. — TRIPOTAGE.
CITADELLE. — DÉGÈLEMENT.

CHARADES.

MAINTENANT.

C'est à la *main*, cet instrument des instruments, que l'homme doit toute son adresse et les arts qu'il exerce, enfin sa supériorité sur tous les animaux.

> Pressant d'un éperon d'or pur ou de vermeil
> Son noble dextrier, à la pluie, au soleil,
> Il allait, chevauchait... Mais tout à coup de l'ombre
> Terrible il jaillissait, front haut, armure sombre,
> Car un cri de douleur était monté vers lui;
> La veuve ou l'orphelin réclamait son appui;
> Et lui, lancé en arrêt, s'élançait dans la lice,
> Arrachait l'innocent à la mort, au supplice,
> Sous son glaive faisait, en vengeant la vertu,
> Confesser son forfait au coupable abattu.
> Et puis... béni de tous, sans vouloir qu'on le nomme,
> Il partait, s'éloignait... Or, ce héros, cet homme,
> Ce chevalier sans peur, qui vengeait l'offensé,
> S'appelait le *Tenant*, jadis, au temps passé.

> Cet homme, qui se drape en une robe sombre,
> Qui fait tout pour paraître et pour sortir de l'ombre,
> Et qui ne se croit pas d'égal sous le soleil,
> Cet homme bien rasé, frais, gras et teint vermeil,
> Qui surtout et pour tous, pour ou contre, qu'importe!
> Parle, s'échauffe à froid, gesticule et s'emporte,
> Pressure autant qu'il peut, dépouille sans pudeur
> La veuve et l'orphelin, dont il est défenseur;
> Cet homme intéressé, qui se fait à l'avance
> Payer le plus souvent sa verbeuse éloquence,
> C'était le procureur jadis, C'est le tenant
> De *maintenant*.

LOGOGRIPHES.

Mode. — Ode.

Variantes :

Tricorne. — Corne.
Képi. — Épi.
Écrin. — Crin.
Atours. — Tours.

Solutions en vers

> Énigme, avec ou sans tête,
> La mienne te recherche en vain;
> Ornes-tu le front d'une bête?
> Sors-tu du cerveau d'un humain?
> Ton chef est-il simple ou multiple?
> D'une lettre unique est-il fait?
> Ou doit-il, syllabique et triple,
> De trois lettres porter le faix?
> Énigme, serais-tu *Tricorne*?
> Et, du mousquetaire brillant,
> Au bœuf, au bouc, à la licorne,
> T'en vas-tu tour à tour volant?
> Ou bien serais-tu cette *Bride*,
> Qui rend le palefroi plus beau,
> Lorsque l'amazone intrépide
> A, des brides de son chapeau,
> Fait une rosette coquette,
> Afin d'en armer son coursier?
> Les rides, Énigme, à ma tête
> Se creusent à t'identifier!

Rectification du logogriphe n° 3.

> Dans le numéro trois du *Concours* qui se ferme,
> Je n'avais pu trouver le véritable terme;
> Mais, voulant prendre place en ce gentil tournoi,
> *Tricorne* avais-je écrit, pour ne pas rester coi.
> *Tricorne* était mauvais, je le savais d'avance;
> Aujourd'hui le hasard m'a servi mieux, je pense,
> Et, si le trente échu n'y met empêchement,
> Je réclame de vous un léger changement :
> Otez mon faux *Tricorne*, en place écrivez; *Mode*,
> Qui peut orner la tête, et, sans tête, laisse *Ode*.
> Agréez, s'il vous plaît, Monsieur le Directeur,
> Les très-humbles respects de votre serviteur.

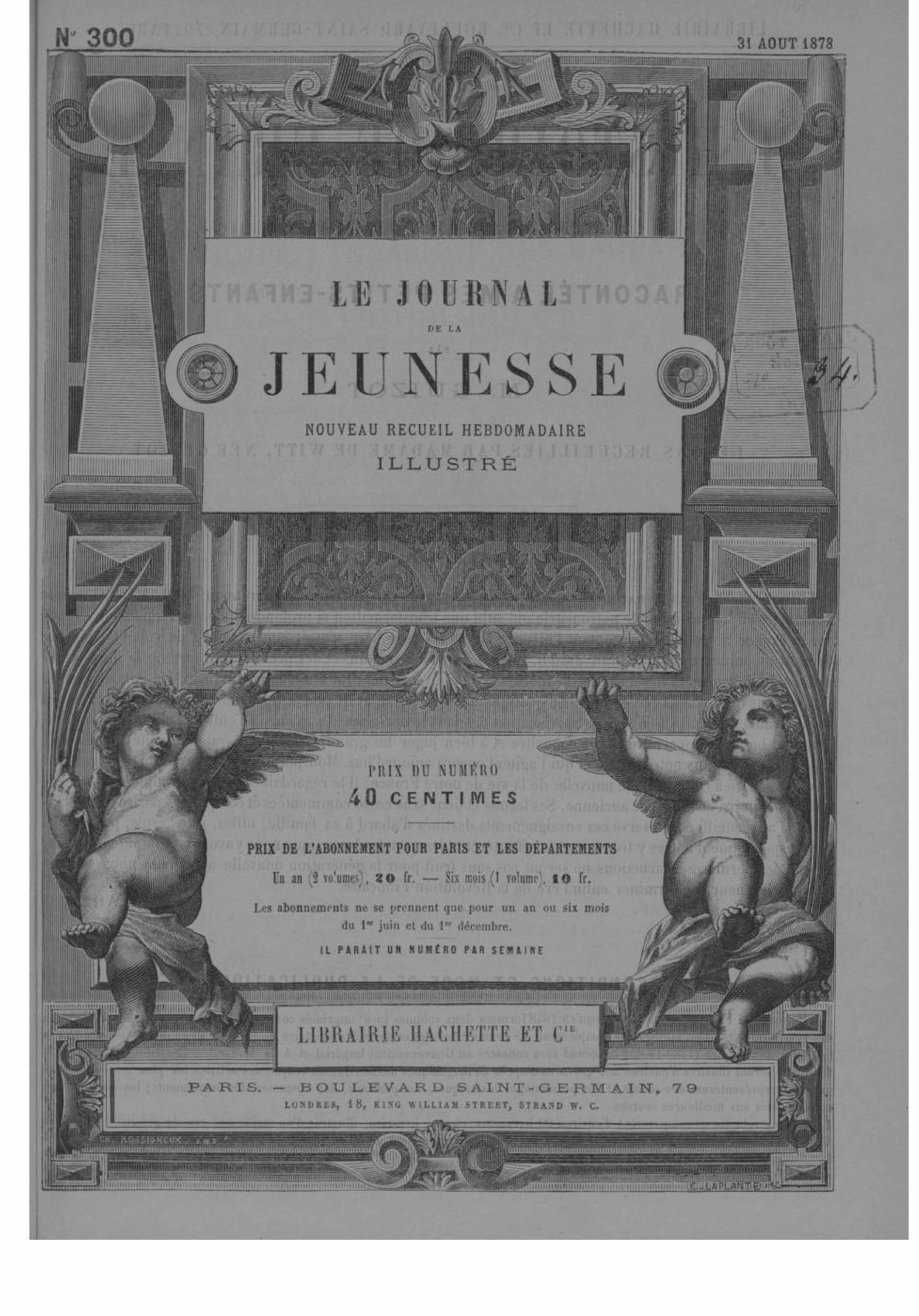
LES ÉTOILES.

Batelière ou *Buraliste*.

NOTA. — Les *Solutions explicatives*, *Notes* et *Commentaires* qui précèdent, sont extraits des *Compositions du 7e concours*.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 300
31 AOUT 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volume, in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

LES

VINGT ARRONDISSEMENTS

DE PARIS

PLANS ET RENSEIGNEMENTS PRATIQUES RECUEILLIS AUX SOURCES OFFICIELLES

MINISTÈRES — AMBASSADES ET CONSULATS
MAIRIES ET JUSTICES DE PAIX — COMMISSARIATS DE POLICE
SERVICE ET TARIFS DES POSTES — SERVICE ET TARIFS DU TÉLÉGRAPHE — ÉTABLISSEMENTS FINANCIERS
SERVICE DES VOITURES
ITINÉRAIRE DES TRAMWAYS — PRINCIPALES CURIOSITÉS A VISITER, ETC.

Ouvrage accompagné d'un Plan général de Paris, d'un Plan des environs de Paris, d'un Plan du Bois de Boulogne, d'un Plan du Bois de Vincennes et d'un Plan en couleur de l'Exposition universelle de 1878.

PAR

L. THUILLIER

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

1878

PRIX : 1 fr. 25

PLAN COMPLET DE L'EXPOSITION

UNIVERSELLE & INTERNATIONALE

DE 1878

Prix : 50 Centimes

PARIS-DIAMANT

EN 1878

PAR

ADOLPHE & PAUL JOANNE

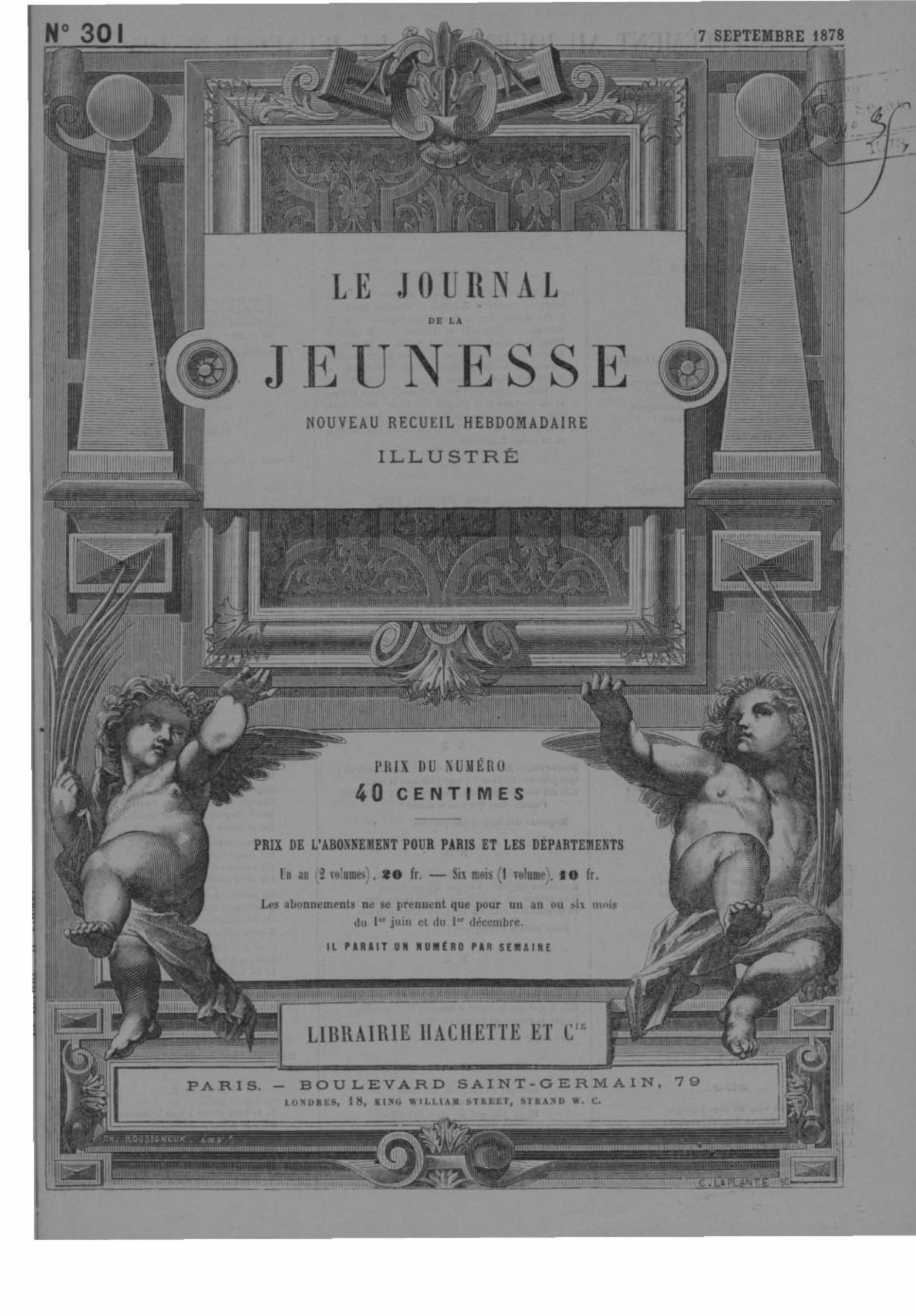
NOUVELLE ÉDITION

Contenant 101 Gravures et 3 Plans, un Appendice pour l'Exposition universelle de 1878

Et un Plan de l'Exposition

Prix : Cartonné, 2 fr. 50

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 301
7 SEPTEMBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX. inv.
C. LAPLANTE sc.

BOUTS-RIMÉS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

BOUTS-RIMÉS.

N° 1.

MÉLANCOLIE. ITALIE. ORANGERS. ÉTRANGERS.

Ciel brillant, lacs d'azur, parfum des orangers,
Souvenirs pleins de gloire ou de mélancolie,
Deux pays pour lequel il n'est pas d'étrangers,
Voilà pourquoi je t'aime, ô terre d'Italie!

La présidente et sa fille.

Variante :

Sous tous les autres cieux, je me sens étranger.

N° 2.

Si tu veux ici-bas fuir la mélancolie,
Pars et dirige-toi vers la belle Italie;
Sous le ciel embaumé d'un parfum d'oranger,
Ami, repose-toi, tu n'es pas étranger.

Marie-Louise Daudé.

N° 3.

Comment rimer « Mélancolie »
Avec ton doux nom, Italie,
Beau pays des verts orangers,
Ciel bleu, rêve de étrangers ?

Marie-Anne Genty.

N° 4.

Te reverrai-je encore, adorable Italie,
Avec tes beaux soleils et tes verts orangers?
La vieillesse est venue... à ces bords étrangers
Je ne puis que songer avec mélancolie.

Julie Portalis.

N° 5.

Je ne veux pas te dire adieu, belle Italie,
Le devoir me rappelle aux pays étrangers;
Mais tu me reverras, et sous tes orangers
Je reviendrai rêver avec mélancolie.

Marguerite et Marie-Louise.

N° 6.

Je préfère le rire à la mélancolie,
Le Sillery mousseux à la fleur d'oranger,
Aux nuages du nord le beau ciel d'Italie,
Le vieux parler gaulois à ceux de l'étranger.

Tête-de Linotte.

N° 7.

MIGNON.

Mon rêve me fait voir un pays étranger
Où la mer est d'azur, où fleurit l'oranger;
Là je voudrais mourir. — En sa mélancolie,
Ainsi chante Mignon, regrettant l'Italie.

Geneviève d'Hautcserve.

Variantes :

La société du Châlet. — Bouquet d'orties. — Esméralda. — Neddy et Zabeth. — Cousine Marie. — C. Ducol-Pommier. — Deux Dunkerquois. — T. M. Maduré. — Gabrielle et Jeanne. — Marguerite Biret. — Marfa Strogoff et Nadia. — Marguerite Destremx. — Guillaume et Anne-Marie Dauloux. — Dumesnils. — Deux caniches qui s'ennuient. — Torino e Parigi. — Raoul Digard. — Ricquebourg. — Trois copains du Lycée de Tours. — Deux Hiboux et un Corbeau sans plumes. — Sœur Pince-sans-rire. — Deux petites Portugaises. — La maîtresse d'un *griffon russe*. — La *Girouette* du château d'A. et un jeune Etourneau.

AMUSE. MUSE. INSTRUIT. FRUIT.

N° 1.

Hélas! en vain Damon s'escrime avec la muse;
On le plaint de se perdre en un labeur sans fruit;
Sur son peu de valeur, que n'est-il mieux instruit.
— Pourquoi le chagriner, puisque cela l'amuse?

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 2.

La sévère Clio de l'histoire est la Muse,
A ses graves leçons lorsqu'un peuple s'instruit,
Il sait que la grandeur du travail est le fruit,
Et que la ruine attend un peuple qui s'amuse.

Cousine Marie.

N° 3.

Bouts-rimés : Muse et fruit, rimes : amuse instruit;
Que peut-on exprimer? quand j'invoque la muse,
Elle est sourde à ma voix, mon travail est sans fruit,
Pensez-vous que cela m'amuse?

Muguette des bois et son parrain.

N° 4.

Les orangers chez nous mêlent les fleurs au fruit,
Emblèmes élégants, à ce que dit ma muse,
D'un journal où la fleur est ce qui nous amuse,
Et se cueille à côté du fruit qui nous instruit.

Deux petites Portugaises.

N° 5.

Le poëte inspiré, favori de la muse,
Ne sait pas seulement que sa voix nous amuse;
Mais il sait que le cœur a besoin d'être instruit,
Et que la poésie est l'arbre au divin fruit.

Les compagnes de Mary Love.

N° 6.

Souvent en exerçant ma muse
Je m'amuse,
Et ce jeu, qui me plaît, m'instruit
Avec fruit.

Sophie Filiti.

NOTA. — *A exercer* est un hiatus.

N° 7.

Il ne suffit pas que la muse
Par des fictions nous amuse;
L'homme toujours veut être instruit,
Et la fleur n'est rien sans le fruit.

Antoinette et Élisabeth.

N° 8.

Souvent elle s'amuse,
Ma muse,
Et toujours avec fruit
M'instruit.

France et Marguerite de la Porte.

Variantes :

Amer est le travail, mais doux en est le fruit.
Frédéric Danseux.

André d'Ideville. — Julie Portalis. — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Marie-Anne Genty. — Deux hiboux et un corbeau sans plumes. — Pervenche. — Raoul Digard. — La petite mauresque d'Alger transplantée à Oran. — Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny.

MONDE. BLONDE. BEAUTÉ. BONTÉ.

N° 1.

Vous la connaissez, cette blonde,
Dont la souveraine beauté
N'a pour rivale dans le monde
Que son admirable bonté.

Sans vieillir jamais, cette blonde
Change souvent dans sa beauté;
Seule elle plaît à tout le monde,
Qui se confie en sa bonté.

En robe verte, cette blonde
Est merveilleuse de beauté;
En robe d'or, c'est pour le monde
Un cri d'amour pour sa bonté.

En parure blanche, ô ma blonde,
Qu'elle est austère, ta beauté;
On frissonne, et pourtant le monde
Espère encore en ta bonté.

C'est notre mère, cette blonde;
Elle est féconde sa beauté,
Et ce serait la fin du monde
Qu'un temps d'arrêt dans sa bonté.

On la nomme Cérès la blonde;
C'est par les fleurs que sa beauté
Se manifeste à tout le monde,
Et par les fruits mûrs, sa bonté.

Mhâg-Hô, Fleur de thé et Thoû-cha-Thoû.

N° 2.

Si tu veux plaire à tout le monde,
Unis la grâce à la beauté;
Si tu veux plaire à Dieu, ma blonde,
Sois douce et pleine de bonté.

Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie.

N° 3.

Je la revois encor : elle était frêle et blonde,
Et dans ses yeux d'azur se lisait la bonté;
Dieu me l'a prise un jour, et c'est dans l'autre monde
Que rayonne aujourd'hui sa céleste beauté.

L'entourage de miss Grognon.

N° 4.

Vous avez les yeux bleus, la chevelure blonde,
La fortune, l'esprit la grâce et la beauté...
Oui; mais je ne sais rien de plus triste en ce monde
Que la fleur sans parfum, la femme sans bonté.

Tête de linotte.

N° 5.

C'est dans le tourbillon du monde
Qu'on peut admirer sa beauté;
Elle est fraîche, rieuse et blonde,
Dans ses yeux bleus on lit : bonté.

Charlotte, Hélène et Marguerite Destremx.

N° 6.

Retiens ceci, fillette blonde,
Tout passe, surtout la beauté;
Tout finit dans ce triste monde,
Rien ne dure que la bonté.

Clémence Remy.

N° 7.

Et qu'importe, après tout, que l'on soit brune ou blonde,
Qu'on ait tout en naissant, nom, fortune, beauté,
C'en est peut-être assez pour l'estime du monde;
Devant Dieu, tout cela n'est rien sans la bonté.

Signature omise.

N° 8.

Comme les blés elle était blonde;
Sa grâce égalait sa beauté,
Et sa *noblesse* et sa *bonté*:
Elle était reine et passa dans ce monde.

Julie Portalis.

N° 9.

Le regard est brillant, la chevelure est blonde;
On porte fièrement un sceptre de beauté;
Mais le sceptre est fragile, inconstant est le monde,
Et pour charmer toujours rien ne vaut la bonté.

Voisins et voisines.

N° 10.

Doux chérubin à tête blonde,
La noblesse du cœur et l'exquise bonté
Sont les deux perles de ce monde,
Un plus riche trésor que la fière beauté.

La Société du Châlet.

N° 11.

Qu'on soit brune, qu'on soit blonde,
Malgré l'éclat de la beauté,
Si l'on veut plaire à tout le monde
Il faut y joindre la bonté.

Variantes :

...La reine de ce monde
Est celle que l'on nomme un ange de bonté.
Deux petites Portugaises.

...Quand Dieu créa le monde,
Les astres saluaient d'en haut Eve la blonde.
Louise de Brimbois.

Marguerite Birot. — La Girouette du château d'A. — Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B — Edel. — La petite Reine des Horrigans. — Cousine Marie. — G. D. O. — Bouquet d'orties. — *Signature omise*. — France et Marguerite de la Porte. — Raoul Digard. — C. Ducol-Pommier. — Marie-Louise Daudé. — Gabrielle et Jeanne. — Sur mon rocher (Cabourg). — Neddy et Zabeth. — Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny, Altamont.

FÈVE. RÊVE. ROIS. MOIS.

Vous étiez avec nous, mais ce n'est plus qu'un rêve,
Et j'ai vu, depuis lors, s'écouler bien des mois ;
Vous étiez avec nous, c'était le Jour des Rois,
Et le hasard malin vous décerna la fève.

On riait de bon cœur, mais ce n'est plus qu'un rêve;
Pour vous voir désormais il nous faut de longs mois;
Aussi que de regrets, à la fête des rois,
Ici, quand il faudra sans vous tirer la fève.

Petite mauresque d'Alger transplantée à Oran.

DESTIN. MATIN. JOURNÉE. FANÉE.

Voilà donc ton destin,
Oh! pauvre fleur fanée :
Éclore le matin,
Mourir dans la journée.
Pour moi même destin,
Mais plus triste journée,
Et peut-être au matin
Mourir aussi fanée.

Marcelle de Santo-Coloma.

CARNAVAL. BAL. MASQUE. CASQUE.

La vie est pour beaucoup un joyeux carnaval;
A chaque contre-temps dans leur poche est un masque;
Ils sont toujours coiffés, pour figurer au bal,
Aujourd'hui d'un bonnet, d'un panache ou d'un casque.

Alice et André Pouzol.

ONDE. MONDE. ORGUEIL. CERCUEIL.

N° 1.

L'homme est un matelot et la vie est une onde;
Combien, l'espoir dans l'âme et le cœur plein d'orgueil,
Partent sur leur vaisseau pour conquérir le monde,
Dont la seule conquête est, hélas! un cercueil.

Loisau, *Jérémias*, Achero.

N° 2.

Hélas! voilà le train du monde,
Aveuglement, folie, orgueil;
Le temps, rapide comme l'onde,
Pas à pas nous mène au cercueil.

Emmanuel et Marie-Thérèse.

N° 3.

Tu peux, en conquérant, faire le tour du monde,
Combattre sans repos sur la terre et sur l'onde;
Où sont les courtisans qui flattaient ton orgueil ?
Le monde ne sait pas même où dort ton cercueil.

A. L.

N° 4.

Les plaisirs passent comme l'onde,
A quoi nous sert tout cet orgueil ?
Quand il faudra sortir du monde,
Que restera-t-il? un cercueil.

Madeleine et Urbain.

N° 5.

ÉPITAPHE.

Dieu seul est grand, sur la terre et sur l'onde,
Et que tous ceux qui, pleins d'un fol orgueil,
Rêvent encor de dominer le monde,
Viennent ici contempler ce cercueil.

La maîtresse d'un griffon russe.

N° 6.

Vous avez rencontré souvent de par le monde
De frivoles esprits, inconstants comme l'onde;
Ils ont pour les guider l'égoïsme et l'orgueil;
Leur cœur est déjà mort avant d'être au cercueil.

Deux Espagnoles.

N° 7.

Promenez vos drapeaux sur la terre et sur l'onde,
Soumettez à vos lois les royaumes du monde,
Entassez tous les biens que rêve un fol orgueil,
Il faudra tout quitter pour la nuit du cercueil.

Signature omise.

N° 8.

Rien n'est plus décevant que les gloires du monde,
Plus promptes à nous fuir, plus perfides que l'onde
Que sert de s'enivrer des rêves de l'orgueil,
Tout cela pour demain s'endormir au cercueil.

La Bête du Givaudan.

N° 9.

Le bonheur, croyez-moi, n'est pas fait pour ce monde,
S'il se montre parfois, c'est pour fuir comme l'onde,
Et des songes dorés, des rêves de l'orgueil,
Il ne nous laisse rien, que le froid du cercueil.

La petite Hirondelle d'Anjou et son cousin.

N° 10.

Vous passez comme l'onde,
Noblesse, esprit, orgueil,
Et l'océan du monde
Devient votre cercueil.

Marie Truge et Vani.

N° 11.

Combien voit-on, de par le monde,
D'hommes qu'anime un fol orgueil,
Courir après des biens fugitifs comme l'onde,
Et n'atteindre que le cercueil.

Indolente et Linotte.

N° 12.

La vie, hélas! s'enfuit pareille à l'onde,
Et l'homme va s'agitant en ce monde
En poursuivant de vains rêves d'orgueil,
Lorsque l'oubli l'attend dans le cercueil.

France et Ouistiti.

N° 13.

Partout où l'homme vit, sur la terre et sur l'onde,
Une chose qui n'a pas de bornes au monde
Et gonflera toujours notre cœur, c'est l'orgueil,
Dont le néant profond aboutit au cercueil.

Sphinx-Club.

N° 14.

Il en sera toujours ainsi, de par le monde,
Les uns passent joyeux, les autres pleins d'orgueil,
Sans songer que la mort, plus perfide que l'onde,
Leur ouvrira demain les portes du cercueil!

Maurice et Jules Ernest.

N° 15.

Par des sentiers divers, sur la terre et sur l'onde,
L'homme aveugle à grands pas marche vers son cercueil;
Heureux qui, pour marquer son passage en ce monde,
A faire un peu de bien sait mettre son orgueil.

Zazel.

N° 16.

Où vas-tu, conquérant? Tu veux dompter le monde,
Tu veux le voir trembler, soumis à ton orgueil ?
Mais apprends qu'ici-bas, plus rapide que l'onde,
La gloire disparaît dans l'oubli du cercueil.

Raphael K. Z.

N° 17.

Variante :

Du bruit de ses exploits il remplissait le monde,
De son souffle puissant Dieu brisa son orgueil.

Deux Bourdonnettes.

Une Rennaise. — Picrochole. — Une Nymphe.

GOUTS. — FOUS. — AGES. — SAGES.

N° 1.

On passe par différents goûts,
En passant par différents âges :
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

Divers correspondants.

N° 2.

C'est en vain qu'ont paru es voyants et les sages,
Nul n'a changé nos mœurs, notre esprit et nos goûts;
L'homme est tel aujourd'hui qu'il fut aux premiers âges;
Le monde est aux méchants, et quelquefois aux fous.

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 3.

Il est un temps pour tous les goûts,
Dans la nature, à tous les âges;
On trouve souvent de vieux fous,
Et quelquefois de jeunes sages.

Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie. — Colinette.

N° 4.

Pourquoi disputer sur les goûts?
N'en faut-il pas pour tous les âges?
N'en faut-il pas pour tous les sages?
Et n'en faut-il pas pour les fous?

Marie-Anne Genty.

N° 5.

On critique aisément, en remontant les âges,
Les usages, les mœurs, les croyances, les goûts;
On dit avec dédain : « Ces hommes étaient fous ! »
Pouvons-nous nous flatter d'être beaucoup plus sages?
Pour juger sainement, tenons compte des âges;
Vouloir tout critiquer est le propre des fous;
Pourquoi tant discuter des couleurs et des goûts?
Laissez libre chacun, vous serez bien plus sages.
Les temps comme les mœurs font varier les goûts;
Ayez soin, pour juger, de consulter les âges;
Vouloir tout déformer est le travers des fous,
S'accommoder de tout est le propre des sages.
Que le mal est profond ! Partout, à tous les âges,
Sous prétexte de mieux on ne suit que ses goûts;
Gardez-vous de blâmer; tous au fond sont très-sages,
Car, en regardant bien, on ne voit que des fous.

J. A. Lacombe.

N° 6.

De la femme et de l'homme on sait que tous les goûts
Vont en se transformant à chacun de leurs âges;
Ceux qui changent à point sont les seuls vraiment sages;
Ceux qui n'en changent pas sont les sots et les fous.

Henri M.

N° 7.

La vie est un bazar ouvert à tous les âges;
Là, chacun à son gré choisit selon ses goûts;
On y voit la Folie acquise par des sages,
On y voit la Sagesse acquise par des fous.

Marie-Louise Daudé.

N° 8.

En remontant le cours des âges,
On voit que chaque siècle eut ses mœurs et ses goûts;
Mais le monde toujours a compté peu de sages,
Pour conduire un troupeau de fous.

N° 9.

Peux-tu me dire où sont les sages?
Peux-tu me dire où sont les fous?
Ami, cela dépend des âges,
Ami, cela dépend des goûts.

Cousine Marie.

N° 10.

Chacun a ses penchants, son humeur et ses goûts,
Privilége de tous les âges;
On ne doit pas chercher à corriger les fous,
C'est inutile avec les sages.
Des couleurs on ne peut disputer sur les goûts,
Qui diffèrent à tous les âges;
Pour la mode non plus, cette chaîne des fous,
Que laissent de côté les sages.
Mais, dans les arts, on peut disputer sur les goûts,
Sur les couleurs et sur les âges,
Chercher à redresser l'esprit faux chez les fous,
En imitant celui des sages.
Car la pure beauté est une pour les sages;
Elle ne peut, selon les goûts,
Se métamorphoser, à travers tous les âges,
Selon le caprice des fous.

N° 11.

Point ne faut disputer des goûts,
Non plus que discuter les âges;
Les plus sages sont les plus fous,
Et les plus fous sont les plus sages.

Marguerite Biret.

N° 12.

Savoir accorder les goûts et les âges,
C'est agir en sages;
Mais vouloir plier son âge à ses goûts,
C'est agir en fous.

Augustin Ferrand.

N° 13.

Dans la jeunesse, enfants, ne soyez pas trop fous;
Dans la vieillesse, amis, ne soyons pas trop sages;
Pour être aimés, il faut savoir à tous les âges
Sacrifier parfois ses penchants et ses goûts.

Un débutant.

N° 14.

Le temps, en passant sur nos âges,
Change notre humeur et nos goûts;
Dans la jeunesse les plus fous
A leur déclin deviennent sages.

Julie Portalis.

N° 15.

Dans la nature tous les goûts
Se rencontrent à tous les âges;
Sans chercher on trouve des fous;
En cherchant, trouve-t-on des sages?

L. T. et son frere.

N° 16.

Il est des goûts pour tous les âges,
Goûts des sages, et goûts des fous;
Souvent les goûts des fous sont sages,
Et des sages fous sont les goûts.

Aussi, dans la Grèce aux sept sages,
Qu'on admire dans tous les âges,
Où, pour sages passaient les fous,
Chacun en paix suivait ses goûts.

Nous, nous voulons être plus sages,
Et, sans tenir compte des âges,
Nous voulons violenter les goûts,
Et nous ne sommes que des fous.

La petite mauresque d'Alger, transplantée à Oran.

N° 17.

Excusez tous les goûts,
Excusez tous les âges;
Ceux qu'on croit les plus fous
Sont parfois les plus sages.

Marie Truge et Vani.

N° 18.

A RABAT-JOIE.

Nous étions réunis; tous de différents âges;
Nous dansions, nous sautions, riant comme des fous;
Vous nous trouviez trop gais? Cela dépend des goûts,
Pour ma part, je m'ennuie avec des gens trop sages.

Sœur Marguerite.

N° 19.

Ne disputons pas sur les goûts,
Sur les couleurs ni sur les âges;
Cela n'est bon que pour les fous,
Et nous nous vantons d'être sages.

Car ces disputes sur les goûts,
Brouillent amis de tous les âges;
Nous ne serons pas assez fous
Pour nous montrer aussi peu sages.

France et Marguerite de la Porte.

N° 20.

Le monde, hélas ! est ainsi fait : les goûts
Presque toujours changent selon les âges;
Sur cent, au plus vous trouverez deux sages,
Au moins quatre-vingt-dix-huit fous.

Alice et André Pouzol.

N° 21.

Il ne faut disputer des couleurs, ni des goûts,
Nous disent bien souvent les philosophes sages;
Le conseil est parfait, il est de tous les âges;
Ceux qui le blâmeront ne seront que des fous.

Sophie Filti.

N° 22.

En ce monde, différents goûts
Conviennent aux différents âges;
Les changer est œuvre de fous,
S'y conformer œuvre de sages.

La Girouette du château d'A.

N° 23.

Comment faire rimer les fous
Avec ceux qu'on appelle sages?
Vraiment c'est contre tous nos goûts,
Et chose digne de nos âges.

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg.

N° 24.

L'humeur varie avec les âges,
Avec eux nous changeons de goûts;
Les fous parfois deviennent sages,
Et les sages deviennent fous.

Pour garder le niveau des âges
Sachez donc modérer vos goûts;
Tâchez de devenir bien sages,
Et pour cela fuyez les fous.

Une plume d'Oie.

N° 25.

Mes fils, écoutez-moi; mes conseils sont très-sages,
Apprenez qu'il est bon de maîtriser ses goûts,
C'est un frein salutaire, utile à tous les âges,
Les hommes sont à fuir, car la plupart sont fous.
Souvent on vous dira : « Suivez, suivez vos goûts,
» Pour vous contraindre ainsi, les grands parents sont fous,
» Ah ! certes, autrefois ils n'étaient pas si sages,
» Ils faisaient comme vous quand ils avaient vos âges »
Que Dieu vous donne à tous quelques guides bien sages;
Ayez de la pitié pour les malheureux fous;
Soyez toujours discrets, modestes dans vos goûts,
Et pour vous sans regrets s'écouleront les âges.

Mhâg-Hô, Fleur de thé et Thoû-cha-Thoû.

Variantes :

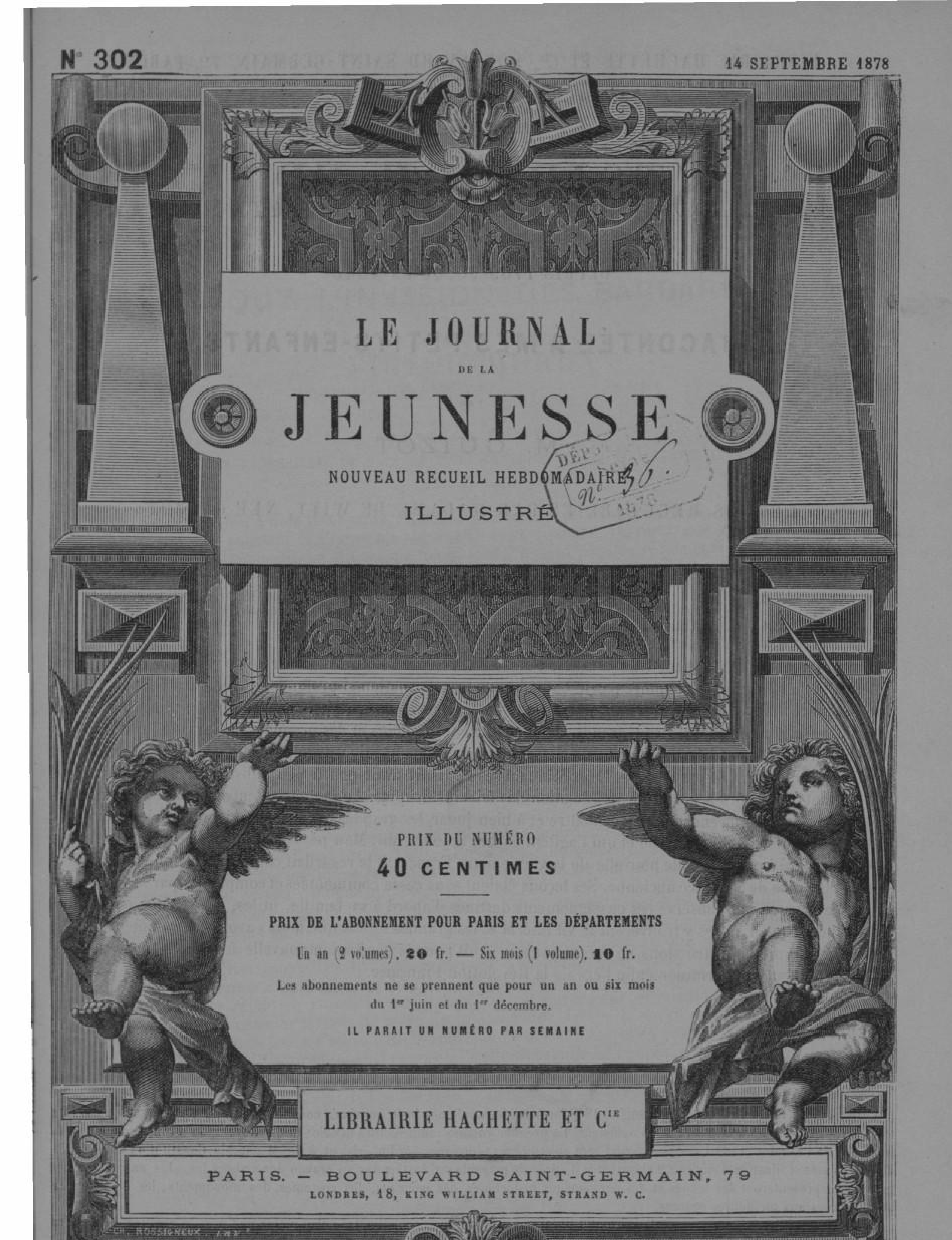
Raoul Digard. — Esméralda. — M. de La Fontaine. — La Maîtresse d'un Griffon russe (Paris). — Trois Copains de Saint-Louis. — Marie et Hélène. — Les quatre Fils Aymon. — Laure (du J. C. C.). — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Pauline Schmidt. — Chrystal et Rita. — Carina. — Les héritiers de la Reine Isburgis. — Raphaël K. Z. (Lycée d'Amiens). — Une habitante du désert. —

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON,

N° 302

14 SEPTEMBRE 1878



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

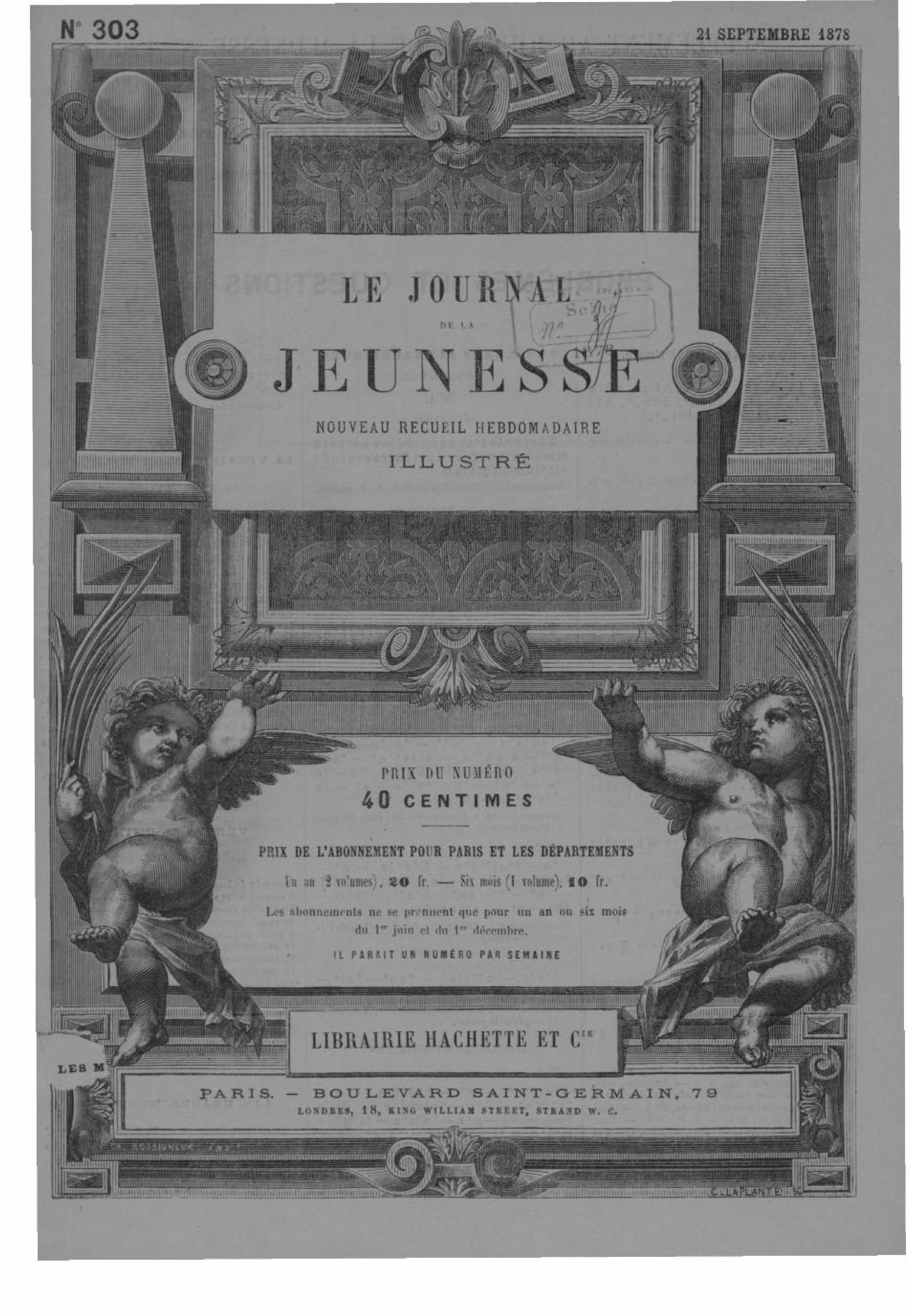
Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 303
21 SEPTEMBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 126

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

⁂ 15 ⁂ 726 ⁂ 6921N4 ⁂ 621K 2197 ⁂ 15 ⁂ WV17 ⁂ 726 ⁂ X13 ⁂ V8YZ394 ⁂ S23V481 ⁂

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe (Royat, Puy-de-Dôme).

Nota. — Dans ce problème, la lettre E n'est pas la plus fréquemment répétée.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — L* g*** d***** d* d*** c***** : d'u* s********* d****** d*** l* c**** e* d'u** g***** j******* d*** l'e*****

N° 2. — L'e***** d* l'e***** d*** *** à ê*** é*****, s** c**** v*** ê*** d*****

N° 3. — C***** d*** l* f******, e** *** d*** l* m******

N° 4. — S*****-v*** d* l* p***** p*** c*********** v** i****, j***** p*** l** i******

N° 5. — Proverbe grec :

M**** v*** u** g***** d'h****** q**u* o**** d * f******

N° 6. — L'a** l* p*** p******* e** u* b** l****

N° 7. — Q** c***** m***** s*** p*** n*** u** v** c*******

N° 8. — Q** d*** t'a t***** a**** s****** q** t**-m***?

N° 9. — O* n'e** j***** i********** d** h*****, s****** d*** u** c****** ** é*****

N° 10. — L* t**** e** l* p**** d* D****, c***** g***** e* e** d'o*

Communications: Marie Bellot (Rochefort), N° 1. — Une abonnée d'Orléans, N° 2. — Églantine, Marguerite, Julius et Petrus (Rochefort-sur-Mer), N° 3. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, N° 4. — Paul et Angélie de L., N° 5. — P. P., N° 6. — Deux jeunes Novices, N° 7. — Paul, Angélie, Cécile et Jeanne, N° 8. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard), N° 9. — Alice Faye (Tours), N° 10.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

ÉPIGRAMME.

SCsrvntvt*tvnqt *Antoine* vnt*tvtd mmc*st*nvrCsr*npttdstrschssqCs rft*lnmnqqltrsm.

Communication : Esméralda (Bucharest, Roumanie).

N° 2.

*nvnprmll*tmll**trgsms*nnmsd nslrs**vrgs*ntcrmrndr*ffrx**x** *xdl*nvrsCtnprdcrrmnstl*prs*nc hmnplsfclc*stdm*ttrbrssvrs.

Communication : Guillaume Danloux.

N° 3.

Sscmrbr*n*nfntrps*ssprnts*np lrs*lvntddr*dbllflrfrchmnt*clsls *ngsl*ntcll*tl*ntprt*D.

Communication : André et Alice Pouzol (Jarnac, Charente).

VOYELLES.

N° 1. —

eu-*u, — *a** — *è**e — e* — *a** — é*ue**e, — o*ie**e* — *a — *u**e — à — *ie*? — Ou**e — *a — *o **e — *u* — *a — *e**e — e* — *a — *e*ê**e — *u* — *e — *ie*

Communication : L'entourage de miss Grognon (Saint-Étienne).

N° 2. —

*a — **ai**i*e — E*é*ie, — e* — *o*** — *a*i** — *e — *eui*, — *ai*, — *e* — **e*eu* — é*a**, — *é*i* — *u* — u* — *e**uei*

Communication : Une petite bergère (Sainte-Féréole). — Setrop.

N° 3. —

*'e** — o**i*e* — *eu* — *oi* — *u'o**i*e* — **o***e*e**

Communication : Magdeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne).

CONSONNES ET VOYELLES.

N° 1. —

*e*l*n* — v* — r*d*i*e — *n — *e*d*e* — l*s — *o*r*i*e* — d* — *Philipsbourg* — p*r — *u*t*e — *i*g* — m*l*e — *l*x*n*r*s — *a*é* — à — *u*t*e — *o*s — *a* — j*u*

Communication : Marfa Strogoff et Nadia (camp d'Ivan Ogareff, Sibérie).

N° 2. —

*e*t *Brillat-Savarin* *u*r*g*a*t*o*r p *s*r*o*n*o*r*m*t*o*p*i*o*n*l*c*u *e*a*

Communication : Louise de Brimbois.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA TOMBE ET LE BERCEAU.

De l'enfant le berceau a le rideau de gaze, du genou maternel le balancement doux, et les légers songes, et la première extase, qui, comme un astre éternel, aux fronts purs rayonne. La tombe a le gazon qui la presse et la couvre, elle a le vert saule qui ses rameaux penche, elle a le blanc rosier que caresse l'abeille, et le chant des oiseaux, et la tendre prière. Même l'indifférence, tous les deux font rêver ; partout ils ont des droits à l'amour du penseur ; ils sont pleins d'espérance, de paix et de sommeil ; une mère veille sur l'un et une croix sur l'autre. Ils parlent d'une vermeille aurore tous les deux, l'un, à l'enfant naissant, et à l'homme mort, l'autre ; à l'enfant qui s'éveille le berceau donne un monde, au juste qui s'endort la tombe donne un ciel.

Communication : Paul, Angélie, Cécile et Jeanne.

—

VERS A TERMINER.

L'ENFANCE.

Sans soin du lendemain, sans regret de la——
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se——
Trop faible encor, son cœur ne saurait——
Le passé, le présent et l'immense——
A peine au présent seul son âme peut——
Le présent seul est tout ; un coin est son——
Un hochet sa richesse, un point l'——
Le soir son avenir, un jour l'——
Mais l'homme tout entier est caché dans l'——
Ainsi le faible gland renferme un chêne——

DELILLE.

Communication : J. Brontana (Paris). — M
Cromariss (Clermont-Ferrand).

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Table à manger?*

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

—

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

é	pas	nt	les	re	mans	od	me
sur	les	pas	sent	ora	des	qu'en	vos
vos	puis	flét	tombe	ne	elles	nom	ie
bras	vos	faib	nte	ris	plu	anges	et
ez	sec	ri	ez	be	fants	jet	qu'on
ant	à	ille	la	nte	jet	fleurs	en
oué	en	ont	cor	des	ez	vous	fants
peine	la	les	éléga	nges	en	fleurs	des

Communication : Marfa Strogoff et Nadia.

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — S'ils vous mentent, mentez bien aussi.

N° 2. — Quel est l'auteur de l'air : *Au clair de la lune?*

N° 3. — Quel est le personnage qui fut fils de roi, frère de roi, oncle de roi, et jamais roi, qui avait pour devise : « *Le temps vinra ?* »

N° 4. — Je voudrais oublier aussi vite les injures de mon frère Jean, qu'il oublie mon pardon.

N° 5. — J'ai juré de sauver la place ou de mourir : je tiendrai mon serment.

N° 6. — Je vendrais Londres, si je trouvais un acquéreur.

N° 7. — Quelle est la bataille que les Autrichiens appelèrent la *Prise du Pinson ?*

N° 8. — Quand nous vous prenons un royaume, nous vous arrachons un bras ; quand vous dispersez notre flotte, vous nous rasez la barbe, ce qui ne l'empêche pas de repousser.

N° 9. — Ce n'est pas la tête que je demande ; le corps peut rester où il est.

N° 10. — Quelle est la reine qui, chaque fois qu'on lui annonçait la venue du roi, donnait au messager une paire de gants d'Espagne, et qui dit, une fois que ce ne fut pas le même page, au retardataire qui s'était laissé devancer par un autre : « Vous n'aurez pas les gants. »

NOTA. — Nous avons donné l'origine de cette locution : « *Se donner les gants.* » (*Usages mondains.* — LES GANTS).

Communications : Carmen, n° 1. — Capitaine Fracasse, Mauprat, Jean Dacier, n° 2. — La Rose du Boisselas. — Divers correspondants, n° 3. — Marie-Thérèse, n°s 4, 5. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Divers correspondants, n° 6. — Esméralda (Bucharest, Roumanie) n° 7. — Raoul Digard, n°s 8, 9. — Une abonnée d'Orléans, n° 10.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Faire un trou à la lune.*

N° 2. — *Prendre l'occasion aux cheveux.*

N° 3. — *A la queu-leu-leu.*

Communication : Prince de Caramos (Belgique).

—

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Quelle est l'origine du surnom de *Torquatus*, donné à Manlius, citoyen romain?

Communication : Une petite bergère (Sainte-Féréole).

—

LES ANAGRAMMES.

Malgré mon inconstance et ma bizarrerie,
On m'obéit surtout en France avec envie ;
Mais je change et deviens, quand je suis retourné,
Au frère de Jacob le nom qui fut donné.

Communication : A. Esselin.

—

EMBLÈMES.

N° 1. — MOUSSE. N° 4. — ROMARIN.
N° 2. — GÉRANIUM. N° 5. — HÉLIOTROPE.
N° 3. — PERCE-NEIGE. N° 6. — BLEUET.

Communication : Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand).

—



LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les Villes et les Provinces de Portugal qui, par leurs initiales, forment ce nom :

VASCO DE GAMA.

Communication : Deux petites Portugaises.

—

LES PRÉNOMS.

N° 1. — *Raphael.* N° 4. — *Isaac.*
N° 2. — *Letitia.* N° 5. — *Maurice.*
N° 3. — *Anne.* N° 6. — *Cécile.*

Communications : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier, n°s 1 à 4. — Ma sœur et moi, n°s 5, 6.

—

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français avec les lettres duquel on peut former les mots suivants :

Abel. — Rat. — Bal. — Beau. — Rade. — Buse. — Stade. — Table. — Lustre. — Bêta. — Sel. — User. — Arc. — Are. — Bleu. — Bâle. — Etc., etc.

Communication : Jeanne-la-Folle (Vichy).

—

LES ACROSTICHES.

* R A *
* E M *
* U I *
* O A *
* M I *
* A L *
* S A *

Avec sept lettres initiales et sept lettres finales, former sept mots qui donneront le nom d'un oiseau et ce qu'il n'a pas su garder dans son bec.

Communication : Une Abonnée d'Orléans.

—

LES CURIOSITÉS.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Personne..... mais Dieu est là.

N° 2. — Mon Dieu, qu'est-ce que ce monde?

N° 3. — Vous m'avez toujours élevée : de simple demoiselle vous m'avez faite marquise ; de marquise reine, et de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.

N° 4. — Florence, Florence, qu'as-tu fait?

Communications : Marguerite, Élisabeth et Jeanne Polonceau, n° 1. — Une pêcheuse de grenouilles, n°s 2 à 4.

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Après un coup d'œil sur les gredins de l'amphithéâtre, le professeur donna lecture du programme des ours.

N° 2. — Le Vésuve lançait des raves.

N° 3. — Le Temps est un grand maigre.

N° 4. — Il le fit entrer dans une grande malle.

N° 5. — Il guérira, mais il faut bien du foin.

N° 6. — Toutes les serres sont limitées par des murs.

Communications : Vous et moi (Crépy-en-Valois), n° 1. — Bruyère et Genêt bretons, n°s 2, 3. — Comtesse Marie de Nemes (Vienne, Autriche), n° 4. — L'entourage de miss Grognon (Saint-Etienne), n° 5. — Myosotis et Marguerite (Haute-Vienne), n° 6.

—

ÉNIGMES.

N° 1.

Quand je suis à couvert,
On peut bien me frapper
Sans me casser ;
Si je suis en plein air,
On ne peut me frapper
Sans me casser.

Communication : Myosotis et Marguerite (Haute-Vienne).

N° 2.

Nous pouvons tour à tour ou sourire ou pleurer ;
Nous sommes les flambeaux et les miroirs des âmes,
Dont tous les sentiments s'expriment par nos flammes,
Et dans notre silence on nous entend parler.

Communication : Une Abonnée Mantaise.

N° 3.

Tout d'abord on me voit sur les bords de Sorrente,
Sur les deux bords aussi du fameux Simoïs;
Vous ne me verrez point dans un bouquet d'acanthe,
Mais vous m'apercevrez en un pied de maïs.
Montaigne m'eût jadis trouvé dans une bête;
Maintenant aux Enfers, au Styx vous me verrez;
Du premier roi des Juifs je me trouve à la tête;
Ce n'est pas dans le jour que vous m'apercevrez;
Mais au soir, sur le point de n'y voir bientôt goutte;
C'est moi qui commence et qui finis les soucis;
Enfin je suis en vous, lecteurs; cherchez. Sans doute
Vous m'avez déjà vu. Sinon, ma foi, tant pis!

Communication : A. Esselin.

CHARADES.

N° 1.

Dans sa course éternelle à travers notre monde,
Le Juif-errant, cinq fois muni de mon premier,
Dédaigne tout le reste; on le presse à la ronde
D'arrêter un instant; ni jeux, ni mon dernier,
Ni rien de ce qui tente un mortel sur la terre,
N'ont modifié d'un jour son pas égal et lent;
Il marche sans désirs, et son visage austère
Jamais de mon entier ne simule un semblant.

Communication : Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône).

N° 2.

Devant le mot *aller* je place mon premier;
Même dans le soleil, vu de l'Observatoire,
On trouve mon second; croyez en ma mémoire,
De l'Asie en Europe est venu mon entier.

Communication : La colonie du Puy d'Eyliac.

N° 3.

On a le nez en l'air quand on voit mon premier;
On le baisse pour voir à ses pieds mon dernier;
Plus d'un pacha, dit-on, jurant par le Prophète,
D'un coup de mon entier fait tomber une tête.

Communication : Joséphine Chaussier (Paris).

N° 4.

Dans sa tasse on boit mon premier;
Dans la glace on fait mon dernier;
Thémire, trouvez mon entier.

Communication : Château de la Forêt (Charente-Inférieure).

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Combien de gens, pendant leur vie,
De mes six pauvres pieds font leur unique envie;
Trompés souvent dans leur désir,
Ils sont pris par la mort avant de me saisir.
En moi, lecteurs, se trouve une île,
Le nom des souverains, un rongeur, une ville,
Deux verbes, un religieux,
Deux cours d'eau de la France, un métal précieux,
Les règlements de la justice.
Cherchez, cherchez toujours. L'instrument de supplice
D'un martyr se voit en mon nom,
Ainsi que des Romains l'animal en renom.
Je me tais, car mon logogriphe,
Pour vous, je le vois bien, n'est pas un hiéroglyphe.

Communication : A.-L.-M. Louvet.

N° 2.

Frappé par des demoiselles,
Je reçois leurs coups sans souffrir;
Tête à bas, je peux leur offrir
Un mot latin bien connu d'elles.

Communication : Bouquet d'orties (Plombières).

N° 3.

Lecteur, nous sommes six : rangés d'une façon,
Aux grands comme aux petits nous faisons la leçon;
Mêlez : de l'écolier nous faisons le supplice,
Parce que pour s'instruire il faut qu'il nous noircisse.

Communication : Blanche Cornu de Chemiré.

MÉTAGRAMMES.

De mes quatre lettres au choix,
Changez la première six fois,
Vous aurez ce qui donne l'ombre,
Puis ce qui désigne le nombre,
Ce qui gouverne les États,
Le nom de plusieurs potentats,
Une plante pour le ménage,
Et du temps enfin le partage.

Communication : Bruyère et Genêt bretons (Nantes).

MOTS CARRÉS.

Dans notre vieux Perrault se trouve mon deuxième,
Allant semer partout la crainte et la terreur;
Mais, frappant le regard jamais mon quatrième
Aux enfants n'inspira ni crainte ni frayeur;
Mon premier s'élevait au temps du moyen âge;
On le trouve en ruine ou parfois rajeuni;
Objet funèbre ancien, même objet de ménage,
Le suivant se devine, et puis, tout est fini.

Communication : Petit Cercle de Landecy.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

On trouve mon premier caché dans un bonbon;
Le nom d'une rivière apprendra mon second;
Et mon dernier mourut sur l'ordre de Néron.

Communication : Deux petites Sibériennes.

Construire un *Mot carré syllabique* sur :

ROY	AU	ME
AU	★	★
ME	★	★

Communication : Setrop.

MOTS EN LOSANGE.

1° Voyelle. — 2° Perroquet. — 3° Reine d'Orient. — 4° Quadrupède. — 5° Voyelle.

Communication : Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

RÉBUS.



MOTS EN TRIANGLE.

1° — Une préposition ★
2° — Syllabe épelée. ★ ★
3° — But de l'artiste. ★ ★ ★
4° — Nom de chien. ★ ★ ★ ★
5° — Médecin. ★ ★ ★ ★ ★
6° — Poëte: ★ ★ ★ ★ ★ ★

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

LES ÉTOILES.

Quatre prénoms féminins :

★
★
★
★ ★ ★ A ★ ★ ★
★
★
★

Communication : Marie Hischmann (Paris).

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Devant le vestibule, aux portes des Enfers,
Habitent les S***** et les R****** amers,
Et des R****** rongeurs l'escorte vengeresse,
La pâle M*****, et la triste V*********;
L'I******* en lambeaux, l'inflexible T*****,
Et le S*****, son frère, et le dieu des combats;
Le T****** qui gémit, la T****** qui frissonne,
Et la F*** qui frémit des conseils qu'elle donne,
Et l'I***** du crime, et les filles d'Enfer,
Reposant leur fureur sur des couches de fer,
Et la D******* enfin qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.

Communication : La girouette du château d'A. (Cantal).

N° 2.

ÉPITAPHE DE C****** LE T********.

En l'an de l'Incarnation
Mil quatre cent septante six,
Veille de l'apparition,
*Fust le duc de B******** occis.*
*Et en bataille icy, N****,*
Où croix fust mise pour mémoire,
*R***, duc des L*******, mercy*
Rendant à Dieu, pour sa victoire.

Communication : Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

N° 3.

LE LIVRE DE LA R*****.

Lorsque le C***, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De J****** l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par M****** elle-même,
Ayant pour titre : la R*****.
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devait tous conduire à la V****;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'E****** y vit des mots, et rien de plus;
La J******* beaucoup d'abus;
L'âge suivant des regrets superflus;
Et la V********* en déchira les pages.

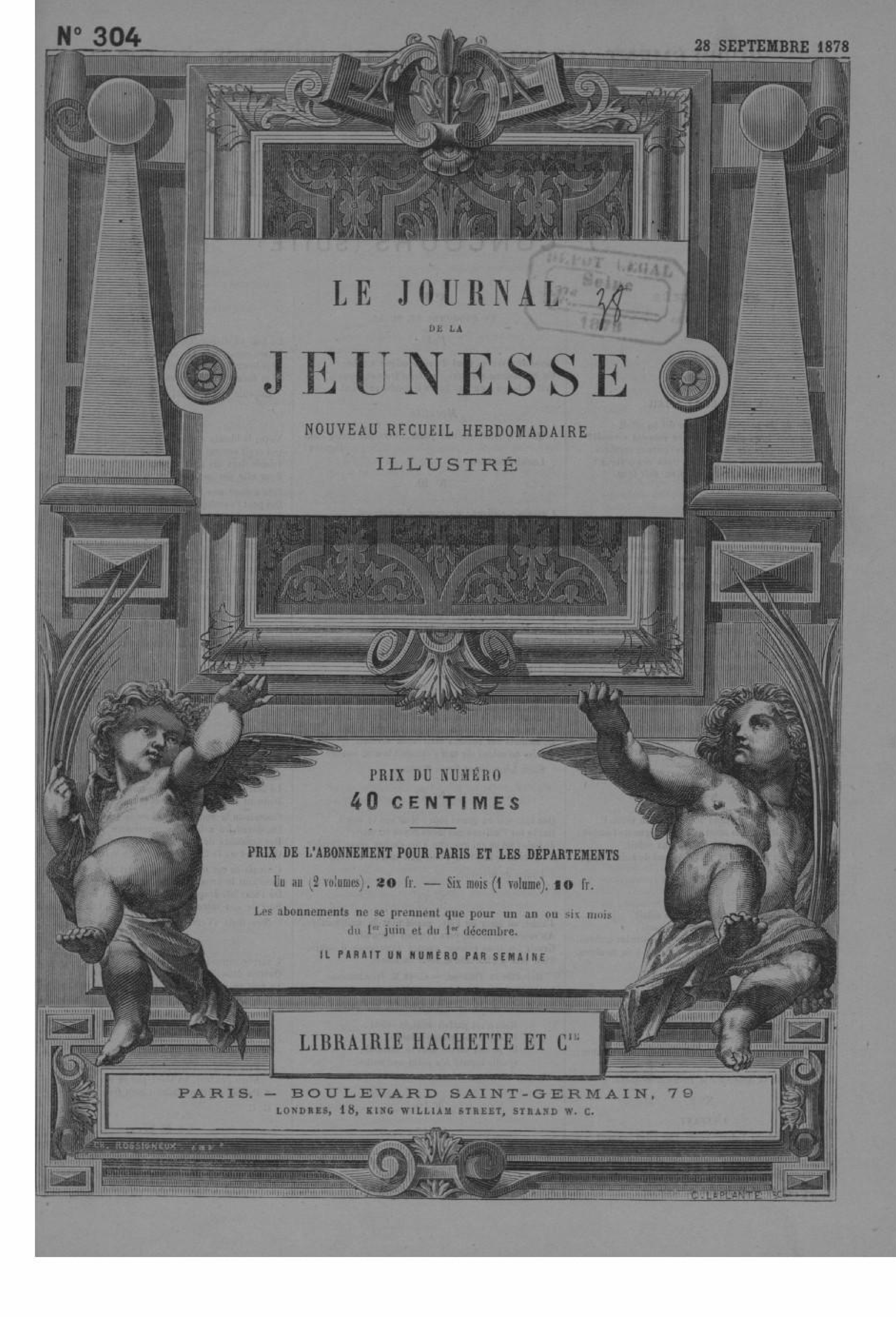
Communication : Marie Truge et Vani (Vosges).

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 304

28 SEPTEMBRE 1878



BOUTS-RIMÉS

7E CONCOURS (SUITE)

BOUTS-RIMÉS.

7e CONCOURS

(*Suite*).

N° 1.

L'AIGLE ET LE SOLEIL.

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi bon éclairer ces prés, ces gorges sombres,
Et salir tes rayons sur l'herbe, dans ces ombres ?
LAMARTINE. — *Dieu voit tout.*

Divers correspondants.

N° 2.

Astre éclatant du jour, qui teinte de vermeil
Les prés, les bois, les blés, ô bienfaisant soleil!
Ne peux-tu du méchant pénétrer le cœur sombre,
Et mettre un doux rayon en place de son ombre?

Lucie et Aline de Rothschild.

N° 3.

Chrétiens, quittons cette nuit sombre,
Voici Pâques, au front vermeil;
Douter, c'est se heurter dans l'ombre.
Croire, c'est marcher au soleil.

Princesse Pascaline de Metternich.

N° 4.

Mon bel ange adoré, notre hiver triste et sombre
Pâlit ton teint vermeil;
La fleur au doux parfum s'incline et meurt à l'ombre :
Revenez, beau soleil.

L'amie de Mira.

N° 5.

Le jour baisse et descend sous l'horizon vermeil;
C'est la nuit, c'est la mort, c'est le règne de l'ombre;
Mais bientôt va renaître un radieux soleil,
Dardant ses flèches d'or jusqu'au fond du bois sombre.

Marguerite Biret.

N° 6.

Avant de disparaître, un instant le soleil
Balance à l'horizon son disque de vermeil;
D s coteaux, dans la plaine, on voit croître les ombres,
Et le chant des oiseaux se tait dans les bois sombres.

V. O. et sa sœur.

N° 7.

LE VIN.

Le vin réchauffe mieux que l'ardeur du soleil,
Il chasse hors du cœur le penser noir et sombre;
Le chagrin devant lui s'enfuit au loin dans l'ombre;
Vite, remplissez-en ma coupe de vermeil.

Guillaume et Anne-Marie Dauloux-Dumesnils.

N° 8.

L'ENFANT.

Dès son premier baiser, l'enfant au teint vermeil
Dissipe nos ennuis quand notre front est sombre;
C'est ainsi qu'à l'aurore on voit s'envoler l'ombre
Aux premiers rayons du soleil.

Marguerite et Madeleine de Ganay.

N° 9.

LE BONHOMME DE SUCRE.

Fable.

Lassé de vivre au fond d'une boutique sombre,
Un bonhomme de sucre, au teint frais et vermeil,
Prit le large : en une heure il fondit au soleil.

Moralité.

Que d'hommes de nos jours devraient rester dans l'ombre!

Louise Lombard.

N° 10.

L'air était radieux; un rayon plus vermeil,
Glissant sur le coteau, pénétrait le bois sombre;
Hélas! à la splendeur de ce brillant soleil,
Fallait-il que mon cœur apportât seul une ombre!

Minerve, Tempête et Roquet.

N° 11.

L'automne est revenu; l'arbre répand de l'ombre
Comme au cœur de l'été; la grappe au ton vermeil
Attend le vendangeur; le feuillage plus sombre,
Teinté de pourpre et d'or, brille et luit au soleil.

Linden-Villa.

N° 12.

Souvent dans la montagne, au coucher du soleil,
J'ai vu sur le vallon monter et croître l'ombre;
Le sommet des rochers était encor vermeil,
Tandis qu'autour de moi s'étendait la nuit sombre.

Sœur Léocadie et Trois Novices.

N° 13.

Que tout soit au grand jour! Mon ami le soleil
Darde sur l'univers son beau rayon vermeil;
Je hais tout ce qui cherche à se cacher dans l'ombre,
Voilé sous le manteau d'une nuit morne et sombre.

Louise de Brimbois.

N° 14.

J'aime, au cœur de l'été, quand finit la nuit sombre,
Au souris du matin, vers l'Orient vermeil,
Gravir les frais coteaux encore imprégnés d'ombre,
Pour voir à l'horizon le lever du soleil.

Marcelle et Thérèse. — C. et M. Hischmann.

N° 15.

Rien n'est parfait sous le soleil :
Le ciel a son nuage sombre,
Le plomb vil est sous le vermeil;
Quelle beauté n'a point une ombre?

Zazel.

N° 16.

LEVER.

L'épouse de Titon, en son char de vermeil,
Montre ses doigts de rose et sourit au soleil;
Elle chasse la Nuit. La déesse au front sombre
Dans les cieux d'occident va répandre son ombre.

N° 17.

COUCHER.

Le jour va disparaître; un nuage vermeil
Laisse encor dans les cieux un reflet de soleil;
Déjà le crépuscule étend son voile sombre,
Et le dernier rayon va se fondre dans l'ombre.

Eugénie et Adèle Delvaille.

N° 18.

Voyez la blonde enfant, au sourire vermeil,
Qui croît comme une fleur aux rayons du soleil;
Jamais dans ses grands yeux ne se reflète une ombre
Pour elle pas un jour n'est mauvais, triste ou sombre.

Elle a donc une fée, au sceptre de vermeil,
Qui peut l'envelopper de joie et de soleil,
Un ange bienfaisant qui chasse l'ennui sombre,
Dont l'aile de saphir la couvre de son ombre?

Innocence du cœur, ô radieux soleil!
Tu préserves l'enfant du péché, de son ombre;
Tu fais ses jours sereins; c'est toi l'ange vermeil,
Et quand tu disparais, tout devient morne et sombre.

Suzanne et Marthe de Jussieu.

N° 19.

Chaque jour tu te lève, ô radieux soleil,
Et chaque jour pourtant notre chemin plus sombre
Se dérobe à l'éclat de ton disque vermeil,
Et tes brillants rayons ne font croître que l'ombre.

M. A.

N° 20.

MIGNON.

Connais-tu le pays où, sous un doux soleil,
Mûrit l'oranger d'or dans son feuillage sombre?
Le laurier toujours vert, le citronnier vermeil,
Donnent sous ce beau ciel et la fraîcheur et l'ombre:

Connais-tu la maison que dore le soleil,
Où, quand les astres d'or parsèment la nuit sombre,
Des fantômes de marbre ont murmuré dans l'ombre :
Que t'a-t-on fait, enfant au visage vermeil?

Connais-tu ces sommets que l'éclat du soleil,
Dissipant le brouillard, empourpre de vermeil,
Où l'horrible dragon, enfant de la nuit sombre,
Sort de son antre obscur en rugissant dans l'ombre?

Nous trois (Versailles).

N° 21.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient les portes du soleil;
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.

Divers correspondants

N° 22.

Comme l'aurore, au lever du soleil,
Fait de la nuit disparaître toute ombre,
Ainsi l'enfant, au teint pur et vermeil,
Par un sourire éclaircit mon front sombre.

G. C.

N° 23.

L'aube naît; par degrés la terre sort de l'ombre,
La lumière grandit à l'orient vermeil,
L'astre d'or apparaît : salut, divin soleil,
Qui chasse la nuit sombre.

Tu n'es pas immortel, ô rayonnant soleil!
Tu seras à la fin vaincu par la nuit sombre,
Et, globe dépouillé de ton éclat vermeil,
Tu rouleras dans l'ombre.

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 24.

Les derniers feux du jour, de leur reflet vermeil,
Dorent les lis éclos aux baisers du soleil;
Tout est gai dans la plaine et dans les bois pleins d'ombre,
Tout chante... Mon cœur seul est toujours triste et sombre.

Bénédictins de Saint-Nicolas.

N° 25.

VIEUX QUATRAIN.

Mignone, en ton aage vermeil,
Ne t'estonne point des jours sombres:
A la clairté du gay soleil
D'aultant mieux sont noires les ombres.

H. S. — V. — H. C.

N° 26.

Sur toute la nature on voit s'étendre une ombre,
Et le coteau, naguère inondé de soleil,
Sous nos yeux attristés perd son éclat vermeil:
C'est la nuit qui s'approche avec son voile sombre.

Maurice et Jules Ernst.

N° 27.

C'était le soir: là-bas, à l'horizon vermeil,
On pouvait voir encor le disque du soleil;
Mais du haut du coteau, dont le front déjà sombre.
S'estompait de vapeur, sans bruit descendait l'ombre.

Juliette Sivreg.

N° 28.

Le jour, tout nous sourit, tout est rose, vermeil;
La terreur nous étreint quand s'étend la nuit sombre;
Ainsi la paix du juste est dans l'âme un soleil;
Le crime, c'est la nuit, et le remords, c'est l'ombre.

E. D.

N° 29.

Sur les sommets dorés des rayons du soleil,
La neige brille encor de son reflet vermeil,
Et déjà, sous nos pieds, de ses premières ombres
La nuit sur les vallons étend son voile sombre.

Marie-Thérèse.

N° 30.

Comme la fleur s'entr'ouvre aux rayons du soleil,
Ainsi sourit l'enfant au visage vermeil;
Pour lui, la vie encor n'a point de page sombre,
Pour lui tout est bonheur et le ciel est sans ombre.

Marie et Henri Delachaux.

N° 31.

Déjà les jours d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres;
Encor quelques beaux jours, et le brillant soleil
Va reparaître aux cieux dans son éclat vermeil.

Hortense et Jeanne Gardet.

N° 32.

SUR UNE POUPÉE EN CIRE.

« Ma chère enfant, quel rêve sombre
Vient obscurcir ton front vermeil?
— De ma poupée où donc est l'ombre?...
Hier, elle fondit au soleil.

Yves de Raismes.

N° 33.

QUATRE RIMES.

Vos bouts-rimés, Conseil, sont trop aisés: *Soleil*,
Sur tous les mirlitons fait pendant à *Vermeil*,
Et je n'ai jamais vu de devises où *Sombre*
A l'entour d'un bonbon, ne rimât avec *Ombre*.

L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 34.

Lucifer brille seul au firmament moins sombre,
Sans être encor le jour, ce n'est déjà plus l'ombre;
Vers l'Orient, teinté de pourpre et de vermeil,
L'Aurore aux doigts de rose annonce le soleil.

G. A.

N° 35.

A vous, cœurs de vingt ans, les fleurs et le soleil;
A vous leurs doux parfums et leur éclat vermeil;
A moi de regretter et de pleurer dans l'ombre,
A moi, pour seul espoir, la mort, ce penser sombre.

Cactus et C[ie].

N° 36.

Ton bonheur, ta gaîté, ton visage vermeil,
Enfant, sont pour mes yeux un rayon de soleil;
Pour moi, quand tu souris, le présent n'a plus d'ombre,
Et, jusqu'à l'avenir, tout me paraît moins sombre.

Maman et moi.

N° 37.

Jours de jeunesse et de soleil,
Hélas! vous passez comme une ombre;
Bien que le matin soit vermeil,
Le crépuscule est toujours sombre.

Lady Sensée et Miss Champêtre.

N° 38.

Le grand lys pur et blanc, la rose, au teint vermeil,
S'étalent fièrement aux rayons du soleil;
Pourtant nous préférons cueillir, sous le bois sombre,
La fleurette qui croît dans le silence et l'ombre.

Bruyères de Sologne. J. M. T. D.

N° 39.

LE SOLEIL.

Dieu, voulant éclairer le firmament trop sombre,
Dit: « Planètes, soyez; astres, brillez dans l'ombre;
Et toi, sors du néant, roi du jour, ô soleil!
Répands tes rayons d'or, d'argent et de vermeil. »
Il dit: Et, tout à coup, des profondeurs de l'ombre,
Mille astres scintillants parurent au ciel sombre;
Puis, les éclipsant tous par son éclat vermeil,
Suivant l'ordre de Dieu, sortit le grand soleil.

???.

N° 40.

Qu'aimez-vous mieux: avril vermeil,
Ou l'hiver frisonnant et sombre?
Aux cœurs joyeux plaît le soleil,
Aux tristes cœurs plus douce est l'ombre.

Un élève du lycée d'Angoulême.

N° 41.

Avril s'en va, boudeur et sombre;
En fuyant, il dit au soleil:
« J'ai fait la feuille, frais de l'ombre;
J'ai fait le fruit, rends-le vermeil. »

Alice Faye.

N° 42.

LEVER DE SOLEIL.

La Nuit a replié déjà son voile sombre;
Sur la cime des monts brille un rayon vermeil;
Le vallon lentement se dégage de l'ombre,
Et la nature entière acclame le soleil.

N° 43.

CONSOLATION.

Douce et pure amitié, tu viens, dans ma nuit sombre,
L'éclairer tout à coup de ton rayon vermeil,
Et mon âme meurtrie, et mes yeux tout pleins d'ombre
Retrouvent l'espérance en voyant le soleil.

Marie Gondinet.

N° 44.

RENOUVEAU.

Il s'est enfui, l'hiver, compagnon morne et sombre;
Pauvres, ne pleurez plus, voici le gai soleil;
Chantez, petits oiseaux, pour vos nids, voici l'ombre,
Chantez, envolez-vous dans le rayon vermeil.

Marguerite Sommervogel.

N° 45.

COUCHER DE SOLEIL.

Là-bas, à l'horizon vermeil,
Va disparaître le Soleil;
Déjà la Nuit, reine de l'ombre,
Nous couvre de son voile sombre.
Plonge, astre-roi, brillant soleil,
Dans les eaux ton disque vermeil;
Demain, vainqueur nouveau de l'ombre,
Tu dissiperas la nuit sombre.

La Fée des Grèves.

N° 46.

Mère, pourquoi ces pleurs, pourquoi cet habit sombre?
De ton fils adoré, ne vois-tu donc pas l'ombre
S'envoler dans les bras d'un chérubin vermeil,
Et planer radieux au delà du soleil?

Miriam.

N° 47.

La vie est le soleil
Et la mort en est l'ombre;
Le matin est vermeil,
Le déclin toujours sombre.

M[lles] Nathan.

N° 48.

Le matin tout renaît, tout sourit; le soleil
Dore le firmament de son rayon vermeil;
Mais le soir tout s'éteint; la nuit d'un regard sombre
Anéantit le jour et tout rentre dans l'ombre.

Frère et Sœur de B.

N° 49.

Il est doux, en été, d'aller rêver à l'ombre,
Au bord d'un frais ruisseau, sous un berceau bien sombre
Et de boire, entre amis, un vin pur et vermeil,
Qui sourit dans le verre et pétille au soleil.

Marie Leville.

N° 50.

En été, quand l'Aurore au visage vermeil
Se montre à l'Orient et chasse la nuit sombre,
Et quand, tout radieux, se lève le soleil,
Ou qu'il s'éteint le soir et nous laisse dans l'ombre
En hiver, quand on voit, près de l'âtre vermeil,
La neige et les frimas sur la montagne sombre;
Au printemps, quand l'étoile étincelle dans l'ombre,
Quand s'entr'ouvre la fleur aux rayons du soleil,
Quand paissent les troupeaux sous le feuillage sombre,
Quand la rose apparaît en son éclat vermeil,
Quand les riches moissons se dorent au soleil
En automne, quand l'arbre est sans feuille et sans ombre,
Et qu'on cueille les fruits et le raisin vermeil;
Tous les cœurs sont joyeux. Ah! quelle âme assez sombre
Ne bénirait l'auteur et du jour et de l'ombre,
Devant cette nature et devant ce soleil?

Gustave Mornet du Perrier.

N° 51.

Après le coucher du soleil,
Le crépuscule arrive sombre,
Et la lune brille dans l'ombre
Comme une lampe de vermeil.

André et Alice Pouzol.

N° 52.

Lorsque je vois mûrir le fruit doux et vermeil,
Lorsque la nuit plus tôt nous invite au sommeil,
Je crois déjà sentir s'avancer l'hiver sombre,
Avec son ciel glacé, plein de tristesse et d'ombre

M. C. E. G.

N° 53.

LES ENFANTS.

Ils prennent le bonheur, nous laissant le cœur sombre
Ils prennent de nos fleurs le calice vermeil;
Ils prennent notre vie et, jouant au soleil;
Ils prennent les rayons ne nous laissant que l'ombre

Un conscrit et son sergent.

N° 54.

Là, sous des cieux amis, sous la colline sombre,
Qui naguère abritait mon berceau de son ombre,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil.

Les deux sœurs du cap Lihou.

N° 55.

J'aime la majesté de notre forêt sombre,
Son silence éternel, son mystère et son ombre
Mais plus doux est au cœur un rayon de soleil,
Sa chaleur bienfaisante et son éclat vermeil.

Paulinette.

N° 56.

Sitôt qu'à l'orient paraît ton front vermeil,
Tout cède à *ta magie, ô bienfaisant soleil!*
L'espoir remplace au cœur une tristesse sombre,
Comme dans nos vallons le jour succède à l'ombre

Frères et sœurs de Vinéky.

N° 57.

PRIÈRE.

Grand Dieu, dans ta bonté, daigne écarter cette ombre
Que l'âge et le chagrin, comme un voile trop sombre,
Abaisseront un jour sur le beau front vermeil
De mon enfant chéri; donne joie et soleil
A cet être innocent que semble effrayer l'ombre;
Que son ange gardien dissipe la nuit sombre,
Et s'il faut à son corps un sang riche et vermeil,
Il faut à sa jeune âme un rayon de soleil.

Louise Guédon.

N° 58.

Des chênes touffus j'aime l'ombre,
Sous les pins, une place sombre,
Quand se fait sentir du soleil
Le reflet brûlant et vermeil.

Princesses Éléonore, Fanny et Marie Schwarzenberg.

N° 59.

Aurore, viens ouvrir les portes de vermeil,
Et ton premier reflet, dissipant la nuit sombre,
Viendra nous annoncer le retour du soleil,
Dont la vive lumière, illuminant chaque ombre,
Nous fait songer toujours au ciel pur et vermeil,
Où nous irons un jour, quittant la terre sombre,
Pour goûter les douceurs de l'unique soleil,
Souveraine Beauté que nous verrons sans ombre.

N° 60.

J'aime l'église, à l'heure où descend l'ombre,
Quand dans la nef, silencieuse et sombre,
Scintille encore aux vitraux de vermeil
L'éclat mourant des rayons du soleil.

Pompon, Totef et Rara.

N° 61.

Au réveil matinal, lorsque de la nuit sombre
L'aurore aux doigts de rose a chassé jusqu'à l'ombre,
L'astre brillant du jour, le bienfaisant soleil,
Apparaît à nos yeux, radieux et vermeil.

Loulou et Blanchette.

N° 62.

Mes yeux ne verront plus ton horizon vermeil
Annoncer au matin les rayons du soleil;
Tout s'efface à mes yeux, et le ciel devient sombre,
Car l'éternelle nuit étend sur moi son ombre.

H. et L. Barras et Louis Laurent.

N° 63.

Jehova fit le monde, et son regard vermeil
Fixa le firmament et créa le soleil;
Mais il laissa la nuit, pour qu'elle couvrît d'ombre
L'homme dont l'âme est vile ou dont l'esprit est sombre.

Béatrice de Rothschild.

N° 64.

Ne fuis pas cette terre sombre,
Enfant, doux chérubin vermeil,
Toi qui près de nous chasses l'ombre
Comme un beau rayon de soleil.
Que ton front ne soit jamais sombre,
Que ton horizon soit vermeil,
Qu'aucun chagrin ne voile d'ombre
Ton sentier rempli de soleil.

Marguerite Mercier-Lacombe.

N° 65.

O toi, qui fus pour moi le rayon du soleil
Qui dore le nuage à l'horizon vermeil,
Sans toi je ne serais sur la terre qu'une ombre,
Une nuit sans étoile, une âme toujours sombre.

Mida, Lola, Kiza.

N° 66.

Lorsque vers vous accourt l'enfant au front vermeil,
Aux longs cheveux bouclés, blonds comme le soleil,
A l'enfant qui sourit cachez tout regard sombre,
A son cœur si joyeux que rien ne jette une ombre.

Marie-Henriette.

N° 67.

FANFARE.

Le coq sonne « *A cheval!* » au fond du vallon sombre;
Il a vu le premier, à l'horizon vermeil,
Émerger les sommets que dore le soleil :
Lève-toi, cavalier! la France sort de l'ombre.

Marianne de Ganay.

N° 68.

Lorsque ma mère pleure, à mes yeux tout est sombre;
Sourit-elle? A l'instant tout redevient vermeil;
Ainsi les prés, les bois, les champs, sortent de l'ombre
Quand brillent les rayons, sourires du soleil.

Une pêcheuse de grenouilles et son ami le chasseur.

N° 69.

Quand se lève le jour, éclatant et vermeil,
La terre se réveille aux rayons du soleil;
De même dans le cœur le plus froid, le plus sombre,
Un rayon de soleil suffit pour chasser l'ombre.

Mésange.

N° 70.

PRIÈRE.

Le printemps de son aile a chassé l'hiver sombre;
La pelouse verdit; comme un tapis vermeil
Se déroulent les champs inondés de soleil;
Tout chante, tout est gai; moi seul, je suis dans l'ombre.
Appelle-moi, Seigneur, car ma vie est trop sombre,
Et mes pleurs sècheront à ton regard vermeil.

Jules d'Albenas.

N° 71.

Chemine par la plaine, évite le bois sombre,
Enfant vermeil;
Toujours à découvert, n'agis jamais dans l'ombre,
Marche au soleil.

Pompon.

N° 72.

Aurore, s'élançant sur son char de vermeil,
Brillante messagère, annonce le soleil;
Devant elle on voit fuir la Nuit, déesse sombre,
Qui de son noir manteau sur la terre étend l'ombre.

Joséphine et Thérèse Berthollet.

N° 73.

PRIÈRE.

Naguère encor, mon Dieu, j'aimais ton doux soleil;
Tout me paraissait gai, tout me semblait vermeil;
Pour moi, tu l'as voulu, tout est devenu sombre,
Mon cœur ne connaît plus que la tristesse et l'ombre.
Je souffre trop, mon Dieu. Viens dissiper cette ombre,
Qui m'ôte tout bonheur en me faisant voir sombre
Ce qu'autrefois toujours tu me montrais vermeil,
Ce qu'autrefois, hélas! dorait ton beau soleil.

Gabrielle Sergent.

N° 74.

La Nuit a disparu, levant son voile sombre;
Voici venir l'Aurore au teint rose et vermeil;
Le pâle crépuscule et son cortège d'ombre
S'enfuit, bientôt chassé par l'éclat du soleil.

Louis Bouglé.

N° 75.

CRÉPUSCULE.

J'aime l'heure indécise où le ciel déjà sombre
Garde encor des lueurs vers le couchant vermeil,
Où, comme pour pleurer son époux le Soleil,
La terre s'enveloppe en ses longs voiles d'ombre.

N° 76.

Voici venir l'été, ses fleurs et son soleil;
Tout invite au plaisir, tout est frais et vermeil;
Seul, en ce renouveau, je me sens triste et sombre,
Mon cœur a trop souffert et veut pleurer à l'ombre.

Quatre roses et trois épines. — Un banc d'huîtres

N° 77.

LEVER DE SOLEIL.

Déjà vers l'Orient un nuage vermeil
Annonce au laboureur le lever du soleil;
Le jour chasse la nuit, et, dans la forêt sombre,
Les nocturnes oiseaux disparaissent dans l'ombre.

Charlotte, Hélène et Marguerite Destremx.

N° 78.

Dans un pli du vallon, mon humble toit vermeil,
Sous le feuillage sombre,
Loin des regards jaloux, à l'abri du soleil,
Se dérobe dans l'ombre.
Là s'endort mon enfant sous un rideau vermeil,
Et, dans l'alcôve sombre,
Il s'éveille en riant, au lever du soleil,
Et soupire dans l'ombre.
Gardez-le, Séraphins, quand le matin vermeil
Chasse au loin la nuit sombre;
Sur lui veillez encore, au déclin du soleil,
Quand tout rentre dans l'ombre.
Son doux regard joyeux, son visage vermeil
Rendent mon front moins sombre;
Enfant, je suis la nuit, et toi, le beau soleil
Sortant vainqueur de l'ombre.

Un débutant.

N° 79.

NAPLES.

Naples au ciel d'azur, aux blancs palais, dont l'ombre
Se reflète orgueilleuse en ton golfe vermeil,
Reine aux lauriers en fleurs, il n'est de cœur si sombre
Que ne ferait joyeux l'éclat de ton soleil.

N° 80.

ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

— Diogène, suis-moi. — Non, le ciel est trop sombre
Sous les lambris dorés, près du sceptre vermeil;
Je ne veux rien de toi; si, pourtant, que ton ombre
Ne me cache pas mon soleil.

N° 81.

PROVERBES.

Tous les chats, on le sait, sont gris quand il fait sombre;
Tout ce qui luit n'est pas or, argent ou vermeil;
Il trouve un plus poltron, celui qui craint son ombre;
Il n'est rien de nouveau, dit-on, sous le soleil.

Marie-Anne Genty.

Variantes :

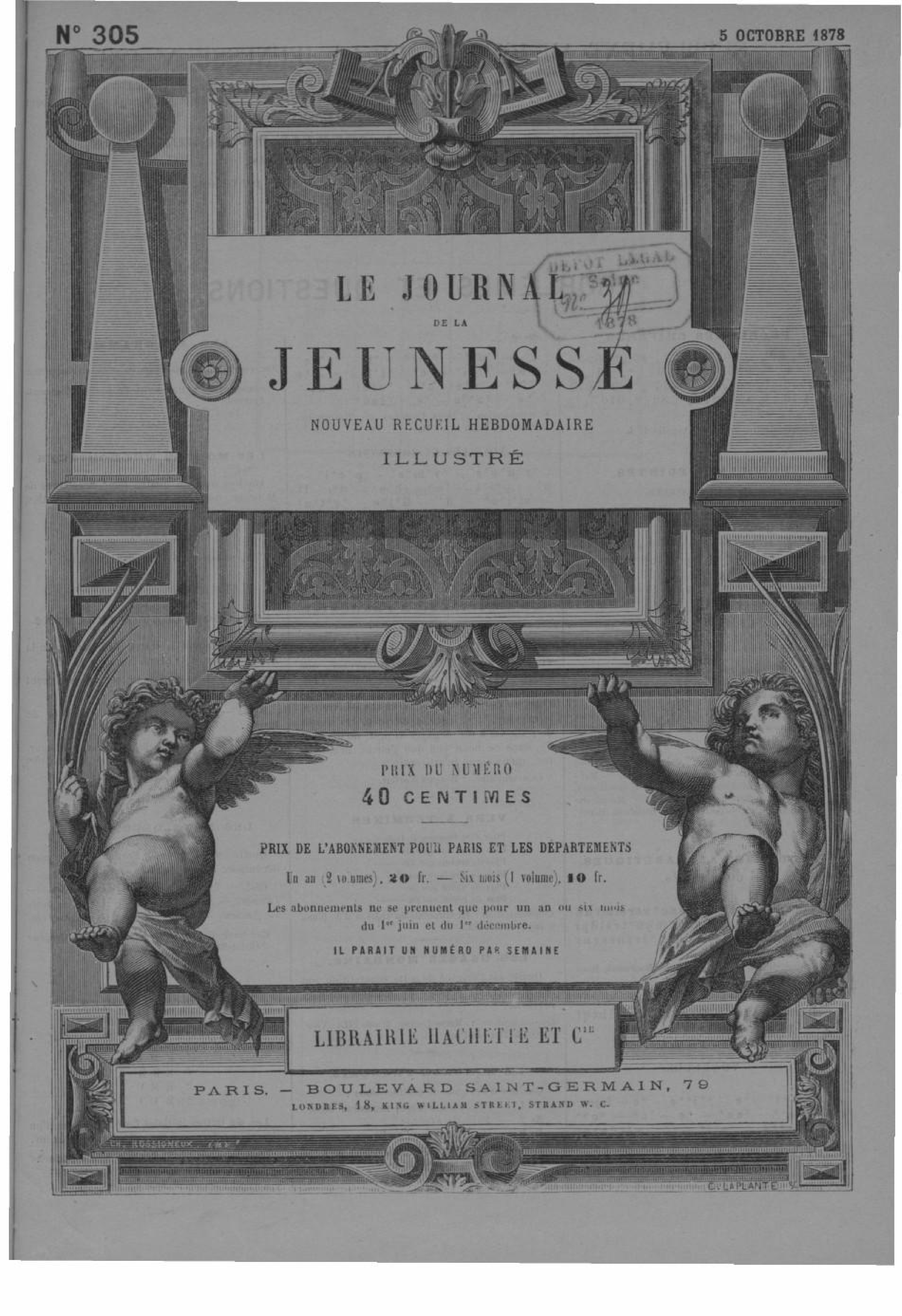
Madeleine, Geneviève, Colinette et Eugénie. — Mario Valentin. — Une ébouriffée. — Alphonse Lyon. — René-Chollet. — Emmanuel Lyon. — Julie Portalis. — Jeanne de Montbret. — L. M. W. — Sœur Marguerite. — Trois chercheurs. — Paul et Yvonne de Gibon. — Une brune et une blonde. — Lucy Proust. — Deux Papillons. — Une volée d'étourneaux. — Marie Belfot. — Les inséparables. — Deux petites Portugaises. — L'Union fait la force. — Cigale et Fourmi. — Lux et Nox. — Esther de Berny. — Aline, Maurice et Léon. — Jules Voirin. — L. T. et son frère. — Marthe et Marie. — A. Esselin. — Fleurs et Bourgeons. — Lolita Lionnet. — La maîtresse d'un griffon russe. — Une Anémome et une Pervenche. — Frédéric Danseux. — Totinette et Cie. — L. L. — K. X. — Carmen. — Marie, Lucy, Renée. — Marthe Vanderheim. — Une harpie apprivoisée. — Brunette. — J. L. — Lormontaise. — Marie-Louise Daydé. — Berthe Griffand. — Une sœur et trois frères. — Ch. Roussellе. — Blanche Cornu de Chemiré. — Le capitaine Nemo et toute sa famille. — Deux Dinardaises. — Un vigneron d'Aunis. — Alphonse de Claray. — Nyssens. — Deux sœurs sur cinq. — Humble Fleur des Champs. — Un téléphone ambulant. — Hélène Pohls. — Clémence. — Les Grises. — Marguerite et Louise Lapoire. — Ginévra. — Marie et Marguerite Labuzan. — E. H. — Trois élèves de Notre-Dame de Rethel. — Jeanne et Pauline de Solare. — Marie Sales. — Maria Chaussegros. — Trois Mouettes du bleu Léman. — M. S. — E. K. — Charles Schuitzler. — Thouarsaise et Frère R. et M. D. — Trois fleurs des champs : Coquelicot, Bluet et Pâquerette. — Nancy de Rham. — Tête de bronze et Lolo. — Une Tarbésienne en voyage. — Isa N. D. — Eugène de Lauret. — Une bonne fourchette, J. T. — Une Poule et ses Canards. — La petite Hirondelle du Lys et son Cousin. — Olivier Charbonneau. — Emile Bertrand. — Le capitaine Lotton et Kiou.

AVIS

Un certain nombre de *Bouts-Rimés*, dont la plupart sont de petites pièces sous différentes formes, se trouvent forcément ajournés.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 305
5 OCTOBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
DEPOT LEGAL
Seine
1878
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 60 *** K075109 *** 80 *** 5235 *** 4 *** 6N0390 *** 05 *** 64 *** 92350 *** 80 *** 80H417 *** H07075 *** 43 *** SN45043 *** 80 *** 9107 *** 83 *** 5235 ***

Communication : Paul et Angélie de L.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

Nº 1. — I* y a t******* u** l**** a* f*** d* g****

Nº 2. — C**** q** g**** s** p***** g**** u** p**** e* p*** u** v****

Nº 3. — Proverbe bohémien :

E* c**** b***** n'e**** p**** m*****

Nº 4. — L* d******* a t**** m**** ** : l* p***********, l* p****** e* l'é*********

Nº 5. — Proverbe italien :

Q** n* f*** q**** i* p***, n* p*** p*** q**** i* v***

Nº 6. — L* c**** a d** i*********** q** é****** l* t***** p*** h*** q** l'a** l**-m***

Communications : Bouquet d'orties (Plombières) nº 1. — Cousine Marie (Marseille), nº 2. — Marguerite Mercier-Lacombe (Royat, Puy-de-Dôme), nº 3. — Les amis du silence, nº 4. — Marguerite Destremx, nº 5. — Antoinette et Élisabeth (Paris), nº 6.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1. —

Tjrsdmn*vstcmplsnc*xtrmmrnd tnprsnng*nspd*nnxj*mgn*trsldpl snt*mmmcntrdsmdgrc*lrsnssrns dx

Communication : Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie).

Nº 2. —

D*npssrfrm*glmrchzdrtvrslbtqt rdn*vpntqshtlpss

Communication : Geneviève Mallein.

VOYELLES.

Nº 1. —

I*i — *i* — *e — **i**e — *e — *Ligne*; i* — e** — *ou* — *e — *o* — *o** — *ou**é; — *a*i* — i* — a — *eau* ou* — *é**é, — *ai* — *e — *'é*ai* — *a* — à — *a — *i**e

Communication : Un Trio de Baudets.

Nº 2. —

I* — *'e** — *oi** — *e — *o**e* — *ui — *'ai* — *o* — *i*i*u*e; — *e — **u* — *a*e — e** — *e*ui — *ui — — *e — *a**e — *e — *ieu*

Communication : Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

VOYELLES ET CONSONNES.

*r*n*o*s — *r*m*e* — p*é*i* — c* — p*i*t — *u* — c*u* — d* — l* — m*i*o* — d* — G*i*e — *e*t*a* e*t — *e* — e*f*n*s — *n — *o*r*o* n* — e* — s*n — *a*v*e — *e*p*e — *n — *h*m*s*

Communication : France et Marguerite de la Porte (Bilbao).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

CIEL ÉTOILÉ.

Quand le ciel, mon espérance, est resplendissant d'astres, dans sa transparence, que j'admire la nuit en frémissant, à toute souffrance j'échappe, cherchant plus d'un absent cher, en devançant l'heure de ma délivrance, je m'épure. Et si léger je me sens, des choses de cette vie à me dégager si prêt, qu'un souffle, dans ce beau ciel que j'envie, m'enlèverait, qu'un signe m'attirerait.

Communication : Bouquet d'orties.

VERS A TERMINER.

Pour être heureux il faut———
Plus de vertus que de———
Plus de travail que de———
Plus de conduite que d'———
Plus de santé que de———
Plus de repos que de———

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal) : — Carmen.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de cette superstition, qui fait attacher un présage de malheur au *pain retourné?*

Communication : Marie-Louise Daudé (Le Vion, près la Tour-du-Pin).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces locutions :

Nº 1. — *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.*
Nº 2. — *Voix de Stentor.*
Nº 3. — *Du bruit dans Landerneau.*

Communications : Marie Hischmann (Paris), Nº 1. — Marguerite Biret, Nº 2. — Raoul Digard, Nº 3.

LES ANAGRAMMES.

On rouve en mes cinq pieds un mois, un concurrent

Communication : Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les quatre femmes célèbres de la Grèce, dont les noms, par leurs initiales, forment le mot :

AJAX.

Communication : Don Rodrigue et Elvire.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. — Quand la statue fut coulée, on la mit au milieu de la glace.

Nº 2. — Les chameaux mécaniques sont très-commodes pour voyager.

Nº 3. — Cette pièce a obtenu un four de faveur.

Communications : Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône), nº 1. — Trilby, nº 2. — Le capitaine Lotton, nº 3.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quelle est la ville de France dont le nom décomposé donne les mots suivants :

Ciel. — Lavis. — Val. — Lin. — Sac. — Lannes. — Anse. — Lance. — Valse. — Scie. — Ancien. — Cil. — Sienne. — Salve, etc.

Communication : L'entourage de miss Grognon (Saint-Étienne).

LES ACROSTICHES.

* A R B *
* M O U *
* E M E *
* R B R *
* E M U *
* E L I *

Les six lettres initiales forment le nom d'un chevalier ; les six lettres finales, un prénom.

Communication : Trois Gruchons dans une armoire (Vendée).

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Le royaume d'Écosse est venu par une fille et s'en retournera par une fille.

Nº 2. — Un bon père de famille doit vendre ses vieux meubles, ses vieilles ferrailles et ses vieux esclaves.

Nº 3. — Quelque injustement que nous soyons traités, nous ne devons pas être injustes.

Nº 4. — Je choisis mes soldats, je ne les achète pas.

Nº 5. — Les États seraient florissants, si les philosophes gouvernaient.

Nº 6. — Je veux être envers tous comme j'aurais voulu qu'un empereur fût envers moi, si j'étais resté simple particulier.

Nº 7. — Ma vie est au roi, mon âme est à Dieu, mon honneur est à moi.

MARCHE DU CAVALIER

èt	quoi	est	ver	c'est	dou	éto	tris
l'im	rê	les	ma	ile	si	perdus	ce
pour	oi	qui	que	ine	nous	te	que
fait	age	tu	les	ine	cha	re	avons
fi	le	cet	d'un	que	ment	rta	cœur
te	sais	du	pas	ont	pauvre	ceux	c'est
quent	rma	bat	eur	les	sage	qui	ce
plus	lu	mar	ment	ne	in	qu'el	de

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe.

Nº 8. — « Je vais à la cour, je dirai la vérité. »

Nº 9. — Ce jeune homme sera cause qu'après moi personne ne déposera l'empire.

Nº 10. — Il vaut mieux le laisser ; je m'emporterais, j'en serais fâché ; je l'ai vaincu, il faut me vaincre moi-même.

Nº 11. — Quelle nation êtes-vous ? Il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans la bataille, ni d'amis plus généreux dans la victoire.

Nº 12. — Que Pyrrhus sorte de l'Italie, et nous pourrons après entendre ses propositions de paix.

Nº 13. — Quelle est l'habitation la plus élevée de l'Europe ?

Nº 14. — Bataille n'est pas voie de droit.

Nº 15. — Fais-toi chrétien, je te ferai chevalier.

Nº 16. — Tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras.

Communications : Princesses Éléonore et Fanny de Schwarzenberg, nº 1. — Une abonnée mantaise, nºs 2 à 6 — Un Ouistiti, nºs 7, 8. — Marie Bellot (Rochefort-sur-Mer), nº 9. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard), nº 10. — Une abonnée mantaise, nº 11. — Bruyère et Genêt bretons, nº 12. — Marguerite et Louise Lappire, nº 13. — Marie-Louise Daudé (Le Vion, près La Tour-du-Pin), nºs 14, 15. — Trois cruchons dans une armoire (Vendée), nº 16.

LES HOMONYMES.

Je suis un pronom relatif,
Ou bien un fleuve de Russie,
Un présent significatif,
Un nom qui donne de l'envie
A plus d'un Espagnol oisif ;
Je suis même en Lusitanie ;
Je sers comme mot conjonctif
Dans une phrase désunie.

Communication : Myosotis et Marguerite (Haute-Vienne).

LA CROIX.

Combiner les lettres de manière à former en croix deux prénoms : l'un masculin, de sept lettres, l'autre féminin, de cinq lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms.

```
    A
    L
J I E U C
    E
    S
    U
    Q
```

Communication : La petite reine des Horrigans et ses sœurs (Bel-Air).

MOTS EN LOSANGE.

1º Couronne. — 2º Métal. — 3º Empereur. — 4º Pasteur des peuples. — 5º Consonne.

Communication : Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Mon premier orne la terre
De ses dons multipliés ;
Mon second, dans un parterre,
S'offre aux yeux émerveillés ;
Et mon dernier ne plaît guère
Aux paresseux écoliers.

Communication : Les Grises (Reims).

Composer un Mot carré syllabique sur le mot : LÉPIDE.

Communication : Joseph Balsamo, Mauprat, Jean Dacier.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

BOILEAU.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — Le goût dépend de deux choses : d'un sentiment délicat dans le cœur et d'une grande justesse dans l'esprit.

Nº 2. — L'esprit de l'enfant demande à être étudié ; son cœur veut être deviné.

Nº 3. — Crains dans la fortune, espère dans le malheur.

Nº 4. — Servez-vous de la parole pour communiquer vos idées, jamais pour les imposer.

Nº 5. — Proverbe grec :

Mieux vaut une goutte d'honneur qu'un océan de fortune.

Nº 6. — L'ami le plus précieux est un bon livre.

Nº 7. — Que chaque minute soit pour nous une vie complète.

Nº 8. — Qui donc t'a trompé aussi souvent que toi-même ?

Nº 9. — On n'est jamais indépendant des hommes, surtout dans une condition élevée.

Nº 10. — Le temps est la pluie de Danaé ; chaque goutte en est d'or.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1.

ÉPIGRAMME.

Si César vint, vit et vainquit,
Antoine vint et vit de même ;
C'est un vrai César en petit :
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

Nº 2.

En vain par mille et mille outrages,
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers ;
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile,
C'est de m'attribuer ses vers.

BOILEAU.

Nº 3.

Sous ce marbre un enfant repose ;
A ses parents en pleurs il vient de dire adieu ;
Belle fleur, fraîchement éclose,
Les anges l'ont cueillie et l'ont portée à Dieu !

VOYELLES.

Nº 1.

Veux-tu, sans règle et sans équerre,
Orienter ta ruche à miel ?
Ouvre ta porte sur la terre
Et ta fenêtre sur le ciel.

Nº 2.

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Nº 3.

C'est obliger deux fois qu'obliger promptement.

CONSONNES ET VOYELLES.

Nº 1.

Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par quatre-vingt mille Alexandres,
Payés à quatre sous par jour.

Nº 2.

Cest Brillat-Savarin qui, réglant nos repas,
Ordonne : on rompt son pain, on ne le coupe pas.

A VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA TOMBE ET LE BERCEAU.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les songes légers, et la première extase,
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse,
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux,
Elle a le rosier blanc que l'abeille caresse,
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver, même l'indifférence,
A l'amour du penseur ils ont partout des droits ;
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance ;
Sur l'un veille une mère et sur l'autre une croix.

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille ;
L'un à l'enfant naissant et l'autre à l'homme mort ;
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille,
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

VERS A TERMINER.

Veille. — Réveille. — Soutenir. — Avenir. — Suffire. — Empire. — Immensité. — Éternité. — Enfance. — Immense.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Lors de la guerre entre les Romains et les Gaulois, Manlius obtint la permission de se battre avec un Gaulois de taille gigantesque, qui portait au cou un collier en or. Manlius le lui enleva et s'en revêtit désormais comme d'un trophée : de là le surnom de *Torquatus*, qu'il transmit à ses descendants.

LES ANAGRAMMES.

Mode. — Edom.

EMBLÊMES.

N° 1. — *Mousse.* — Amour maternel.
N° 2. — *Géranium.* — Causticité.
N° 3. — *Perce-neige.* — Consolation.
N° 4. — *Romarin.* — Courage.
N° 5. — *Héliotrope.* — Enivrement.
N° 6. — *Bluet.* — Franchise.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

VASCO DE GAMA.

Vizen. — Aveiro. — Setubal. — Chaves. — Ovar. — Douro. — Alemtejo. — Guarda. — Algarve. — Minho. — Aljubarrota.

LES PRÉNOMS.

N° 1. — *Raphaël.* — Remède de Dieu.
N° 2. — *Létitia.* — Joie.
N° 3. — *Anne.* — Gracieuse.
N° 4. — *Isaac.* — Rire.
N° 5. — *Maurice.* — Maure.
N° 6. — *Cécile.* — Serpent sans yeux

ACROSTICHE.

F R A C
R E M O
O U I R
M O A B
A M I E
G A L A
E S A U

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Balustrade.

LES COQUILLES AMUSANTES

N° 1. — Gradins. Cours. — N° 2. — Laves. — N° 3. — Maître. — N° 4. — Salle. — N° 5. — Soin. — N° 6. — Terres. Mers.

ÉNIGMES.

N° 1. — Cloche.
N° 2. — Yeux.
N° 3. — La lettre S.

CHARADES.

N° 1. — Sourire.
N° 2. — Pistache.
N° 3. — Cimeterre.
N° 4. — Thémire.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Gloire. — Ré. — Roi. — Loir. — Orel. — Lire. — Loger. — Éloi. — Loire. — Loir. — Or. — Loi. — Gril. — Oie.
N° 2. — Pavé. — *Ave.*
N° 3. — Chaire. — Cahier.

MÉTAGRAMMES.

Bois. Fois. Lois. Rois. Pois. Mois.

MOTS CARRÉS.

T O U R
O G R E
U R N E
R E E L

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

DE	VI	SE
VI	LAI	NE
SE	NE	QUE

ROY	AU	ME
AU	BAI	NE
ME	NE	LAS

RÉBUS.





MOTS EN LOSANGE.

I
A R A
I R E N E
A N E
E

MOTS EN TRIANGLE.

A
B U
A R T
A Z O R
B R O C A
A U T R A N

LES ÉTOILES.

M
E
L
E U L A L I E
N
I
E

(ATHALIE — ROSALIE en diagonales)

Marie Hischmann, Paris.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Soucis. — Regrets. — Remords. — Maladie. — Vieillesse. — Indigence. — Trépas. — Sommeil. — Travail. — Terreur. — Faim. — Ivresse. — Discorde.

N° 2.

Charles le Téméraire. — Bourgogne. — Nancy. — René. — Lorrains.

N° 3.

Raison. — Ciel. — Jupiter. — Minerve. — Raison. — Vertu. — Enfance. — Jeunesse. — Vieillesse.

LE FIL D'ARIANE.

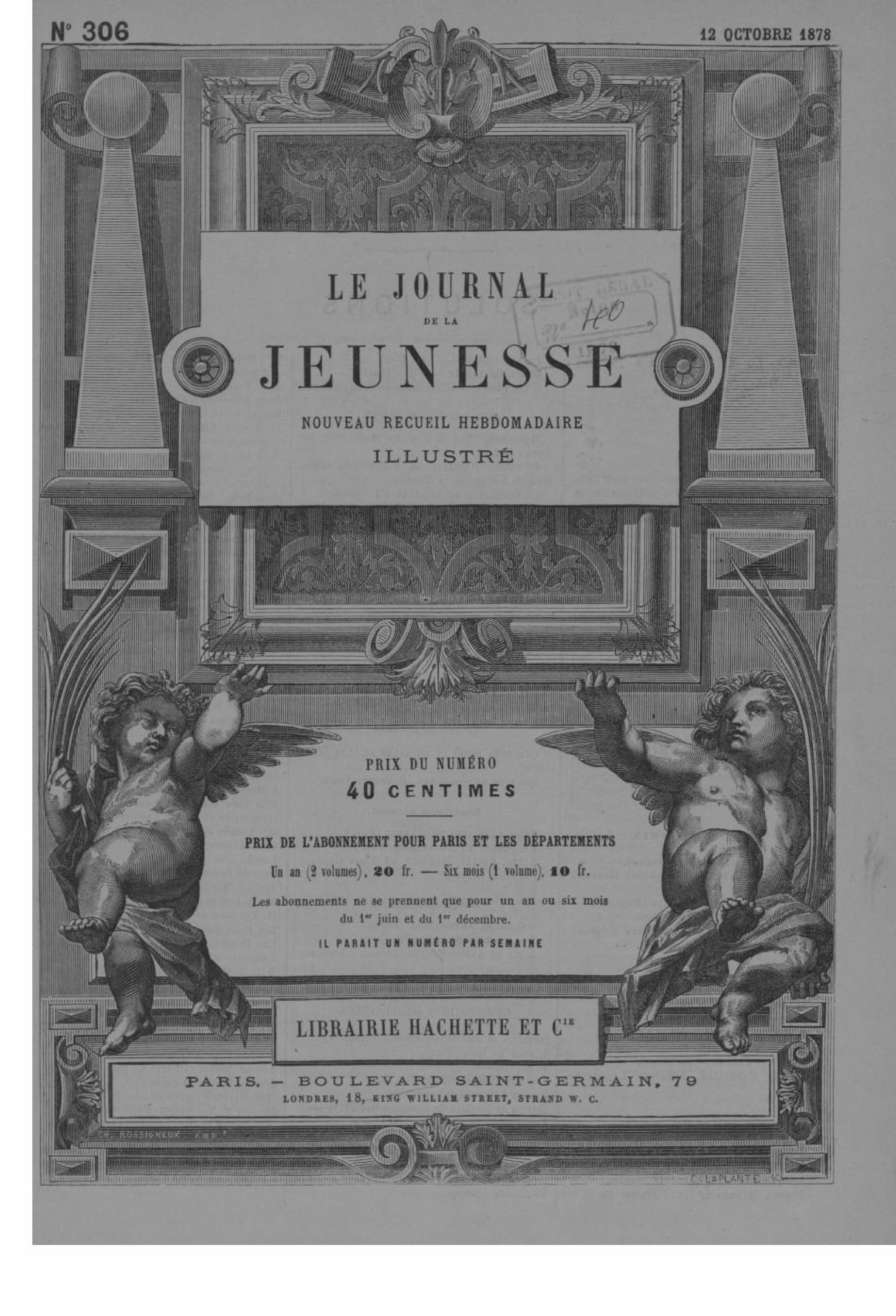
Epuisez en riant la corbeille élégante,
Enfants, jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante
Elles retombent sur vos pas ;
Vos faibles bras à peine ont secoué les langes ;
Jetez des fleurs, enfants, vous qu'on nomme des anges,
Vos mains ne les flétrissent pas.

MARCHE DU CAVALIER.

1	64	29	60	27	58	23	54
30	35	32	63	24	55	20	57
33	2	61	28	59	26	53	22
36	31	34	25	62	21	56	19
3	40	5	46	9	50	15	52
6	37	10	43	12	45	18	49
41	4	39	8	47	16	51	14
38	7	42	11	44	13	48	17

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 306
12 OCTOBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

7e CONCOURS

SOLUTIONS

SOLUTIONS DU 8e CONCOURS.

PRIX.

Après l'examen des compositions du 8e Concours et vu le nombre des concurrents, la direction du *Journal de la Jeunesse*, outre les vingt prix offerts, a mis à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ce qui porte à quarante le nombre des lauréats, sur plus de 300 concurrents inscrits.

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS 8e CONCOURS

PRIX D'HONNEUR.

Marie-Anne Genty (*Orléans*).

PREMIER PRIX.

W. M. S. (*Gironde*).
Cousine Marie (*Marseille*).
Famille Danloux (*Paris*).

DEUXIÈME PRIX.

Les Frères Siamois (*Bar-le-Duc*).
Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (*Paris*).
Eugénie et Adèle Delvaille (*Bayonne*).
Charlotte Carette (*Versailles*).
André Dulongbois (*Gueron, près Bayeux*).
Joachim Labrouche (*Bayonne*).

TROISIÈME PRIX.

Sophie Filiti (*Bucharest, Roumanie*).
Pierre et Paul Gavault (*Alger*).
J. H. P. (*Gironde*).
Marie Gondinet (*Paris*).
Augustin Ferrand (*Narbonne*).
Marie, Gabrielle, Suzanne Lambrecht (*Nord*).

QUATRIÈME PRIX.

Jumiri (*Nancy*).
Une Blanche et une Noire (*Bordeaux*).
Nous quatre (*Belgique*).
Domino, Myrrha et Toute petite (*Paris*).
Jeanne Poupinel (*Coye, Oise*).
Raoul Digard et sa sœur (*Sarthe*).
Julie Portalis (*Charenton-le-Pont, Seine*).

CINQUIÈME PRIX

Marianne, Marguerite et Madeleine de Ganay (*Paris*).
Princesse Pascaline de Metternich (*Château de Kœnigswart, Bohême*).
La Girouette du Chateau d'A. (*Cantal*).

Premier accessit.

Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. et leur cousine Isa (*Bazoques*).
Madeleine, Geneviève et Eugénie (*Bayonne*).
Nous Trois (*Versailles*).
Lison, Marie Truge et Vani (*Remanvillers, Vosges*).

Deuxième accessit.

T. M. Maduré (*Basses-Pyrénées*).
Poule et Poussins (*Arandon, Isère*).

Troisième accessit.

Quelques roses et un rayon de lune (*Toulouse*).
Quatuor de Valacran (*Bellevue, Suisse*).

Quatrième accessit.

Trois canotiers de l'Yères (*Paris*).
Rochemont et Montvazon (*Manche*).
Aline, Émilie, Maurice et Leon Greindl (*Bruxelles, Belgique*).

Cinquième accessit.

Une plume d'étourneau (*Paris*).
Les Amis du Silence (*Paris*).
Alice et André Pouzol (*Jarnac, Charente*).

COMPOSITIONS MENTIONNÉES.

Suzanne et Marthe de Jussieu (*Chambéry*).
L'Amie de Mira (*Nièvre*).
E. C. (*Douai*).
Les Braves Gens (*Hérault*).
Louise Lombard (*Charleville*).
Devins et Sibylles de Nemausa (*Gard*).
Lucie et Aline de Rothschild (*Paris*).
René et Tony Dreyfus (*Paris*).
Marguerite Biret (*La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure*).
Linden-Villa (*Jersey*).
Paulinette (*Bourges*).
Les Habitués de la Place Mathieu (*Oran, Algérie*).
Alice Faye (*Tours*).
Deux Amies de Vichy (*Loiret*).
Berthe Gérin (*Montigny, Seine-et-Oise*).
Princesses Éléonore, Fanny, Marie Schwarzenberg (*Schloss Wittingau, Bohême*).
Mary-Loulou (*Lyon, Rhône*).
Nièces, Neveux et Tantes (*Saint-Jean-Le-Blanc*).
Nous Deux, Père et Moi (*Paris*).
Mignardise et Feu-Follet (*Paris*).
Martine Hibou (*Paris*).
Une Nichée de Linottes du Parc de Versailles.
Une Grenouille des Remparts de La Fontaine et Trois Amateurs de Croquets (*Paris*).
Sœur Léocadie et Trois Novices (*Paris*).
R. Pitrou (*Tours*).
J. Brontana (*Paris*).
Bouquet d'Orties (*Paris*).
A.-J. Lacombe (*Biarritz, Basses-Pyrénées*).
Deux Jeunes Novices (*Paris*).
Emmanuel Lion (*Paris*).
Picard et Picarde (*Domart*).
Maurice et Jules Ernst (*Saint-Dié*).
Louise de Brimbois (*Calvados*).
René Chollet (*Maine-et-Loire*).
Jeanne Moreau et Un Ouistiti (*Gironde*).
Esméralda (*Bucharest, Roumanie*).
L. T. et son frère (*Vinay*).
La Maîtresse d'un Griffon russe (*Pornic*).
I. Maréchal (*Paris*).
Wie man Will, ad libitum (*Seine-et-Oise*).
Marguerite et Louise Lapoire (*Roanne*).
Mlle Tonton de la Côte d'Ingouville (*Havre*).
Deux Frères Ignorantins (*Tarn-et-Garonne*).
Eurèka (*Paris*).
Yves de Raismes (*Finistère*).
Apollon, Mars et Minerve (*Laval*).
Marie-Louise Daudé (*Château du Vion, Isère*).
M. T. (*Seine-et-Oise*).
Les Deux Sœurs du Cap Li-hou (*Manche*).
Une Dunoise (*Eure-et-Loir*).
Fernande Favart (*Cher*).
H. C. V. H. S. (*Seine-et-Oise*).
Amies Belfortaises.
Marguerite, Elisabeth, Jeanne (*Seine-et-Oise*).
C. Ducol-Pommier (*Grand Saconnex*).
Marguerite Cottier (*Château de Cangé, Indre-et-Loire*).
De Nos Grèves (*Paris*).
Louise, Noëlie et Lucie L. (*Saint-Prix*).
Jeanne Möller (*Vendée*).
Myosotis et Marguerite (*Haute-Vienne*).
Maman et Moi (*Alpes-Maritimes*).
Marguerite et Henry de F. (*Versailles*).
Le Lis dans la Vallée (*Ain*).
Deux Petites Portugaises (*Lisbonne, Portugal*).
Les Inséparables (*Lisbonne, Portugal*).
Le Capitaine Nemo (*Seine*).

7E CONCOURS

SOLUTIONS (SUITE)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

QUINZE ANS.

Ils vont terminer leur carrière,
Ces mois bénis, ces jours charmants,
Où j'avais la joie éphémère
D'avoir quinze ans.

Hélas ! tout s'achève en ce monde,
Même nos plus joyeux instants,
Même l'année heureuse et blonde
De nos quinze ans.

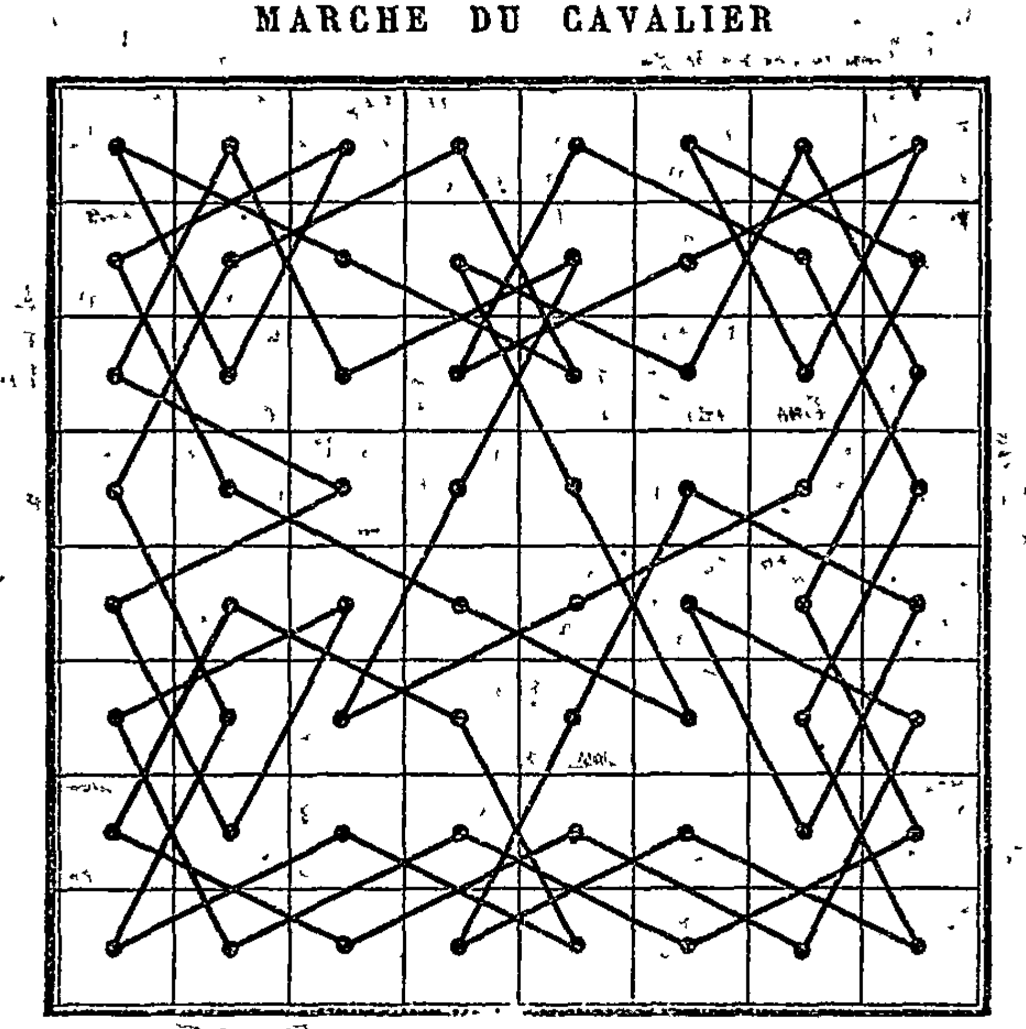
Lorsque mon front, flétri par l'âge,
Sera couvert de cheveux blancs,
Je reverrai comme un mirage
Mes doux quinze ans.

Je songerai, non sans tristesse,
Au plus heureux de mes printemps,
A mon bonheur, à ma jeunesse,
A mes quinze ans.

De nouveau l'été ressuscite
Avec ses gazons verdoyants;
Comme vous avez passé vite,
O mes quinze ans !

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER



VERS A TERMINER

Urrugne. — Répugne.
Charmant. — Bizarrement.
Grises. — Frises.
Croix. — Bois.
Pluie. — Essuie.
Hasard. — Balthazar.
Maudite. — Écrite.
Latin. — Destin.

BOUTS-RIMÉS.

Les vers composés par les concurrents seront publiés sous forme de problèmes.

---

sa bienveillance, il n'a cessé de varier son spectacle; et, pour prouver ce qu'il avance, il donne un répertoire d'après lequel le public jugera de la vérité :

Le Pont cassé.
La Chasse aux canards.
La Poule plumée.
L'Embarras du ménage.
Le Maitre d'école.
Le Magicien.
Le Danseur de corde, etc., etc. »

Puis il donne une liste de quarante-neuf scènes et il ajoute :

« *Des personnes prévenues ont fait courir le bruit que, tous les jours, on voyait la même chose chez le sieur Séraphin; il assure le public que ces personnes ont été trompées; que son spectacle est varié; que les scènes du répertoire ci-dessus sont jouées successivement, et que, deux fois de suite, on n'y voit pas la même chose. Ce spectacle, où règne la gaieté, est toujours caractérisé par la décence.* »

A la fin de cette même année 1781, Séraphin transporta son établissement sous les Galeries du Palais-Royal.

Peu de temps après le départ de Séraphin, on trouve, dans le même local, un autre théâtre, établi par les sieurs Prin et Kirasqui, sous le nom de *Délassement-Comique*, dans lequel on jouait des comédies-proverbes, opéras-comiques, pantomimes et petits ballets, à l'instar des spectacles des boulevards de Paris. Ce théâtre ferma en 1790.

Il est impossible de séparer le nom de Séraphin des mots *marionnettes* et *ombres*

VERS.

Tu me dis : montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur,
Tes plaisirs ? — Des amis du cœur.
Ta santé ? — C'est la tempérance.
Tes travaux ? — J'écris et je pense.
Tes désirs ? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor ? — Mon indépendance.
Ton produit net ? — Je vis heureux.

CHIFFRES.

44	21	42	47	8	13	34	11
41	48	45	36	19	10	7	14
22	43	20	9	46	35	12	33
49	40	23	18	37	64	15	6
24	55	26	39	16	61	32	63
27	50	17	54	1	38	5	60
56	25	52	29	58	3	62	31
51	28	57	2	53	30	59	4

NOTA.

Dans le Tableau syllabique du Fil d'Ariane, *première colonne horizontale, quatrième case, il faut lire* AUC *au lieu de* AUX. *Cette coquille d'imprimerie ne constituait pas une difficulté sérieuse; c'est pourquoi elle n'a pas été signalée par un* erratum.

chinoises. C'est lui qui le premier eut l'idée, en 1784, de réunir, sous le nom de *Théâtre des Enfants*, ces deux genres de divertissement. C'est ce qui a fait sa fortune, sa célébrité; il y a donc, entre l'homme et son industrie, une solidarité qu'on ne peut pas rompre.

Avant Séraphin, les ombres chinoises et les marionnettes étaient exploitées séparément par des *impresarii*, qui parcouraient les villes des divers États de l'Europe.

C'est surtout avec les *Ombres chinoises* que Séraphin acquit son renom, et c'est aussi le genre d'amusement qui a la plus ancienne origine. Il a été inventé par les Orientaux, qui l'ont toujours depuis fort recherché. Dans l'Inde, on fait représenter de petits drames par des ombres et des marionnettes. Les Chinois et les Japonais établissent des tréteaux de ville en ville, de maisons en maisons, et y donnent la comédie au moyen des mêmes procédés.

Ce furent les Allemands qui, sous le nom de *Schuttenspiel*, introduisirent ce spectacle en Europe (1767). Toutefois, les premiers essais ne donnèrent que de médiocres résultats; les procédés nécessaires à cette fantasmagorie étaient trop imparfaitement imités. L'interprétation n'eut guère de succès. On avait pourtant composé de petites pièces pour ces *Ombres*; l'une d'elles, l'*Heureuse pêche*, se trouve encore dans quelques collections spéciales.

C'est surtout grâce à Séraphin que ce genre se développa en France. Dominique Séraphin était originaire de Metz et simple entrepreneur de spectacle forain. Il était fixé à Versailles, où ses Ombres chinoises faisaient le

bonheur des enfants, quand il obtint du Roi un brevet l'autorisant à établir dans la ville de Versailles son spectacle d'*Ombres chinoises* et de *Feux arabesques*.

Quatre mois après, l'ingénieux et intelligent montreur de pantins, rassuré sur la durée de son entreprise et encouragé par son succès toujours croissant, vint fonder à Paris l'établissement populaire où plusieurs générations d'enfants ont été applaudir son répertoire.

Ce fut le 10 septembre 1784 que Séraphin ouvrit son Théâtre dans la Galerie de Valois, au Palais-Royal. Il s'y est maintenu pendant soixante-cinq ans moins deux jours; car c'est le 8 septembre 1859 qu'on inaugura la nouvelle salle du passage Jouffroy.

On trouve encore, dans les foires, quelques spectacles d'*Ombres chinoises*; mais le divertissement a fait son temps. L'interdiction de crier par les rues la *Lanterne magique* lui a porté le dernier coup. Séraphin a eu le dernier *Crieur* de Paris.

NOTA.— Nous donnerons encore quelques Curiosités intéressantes, extraites des Compositions du 8e Concours.

N° 2.

LES AUTOMATES.

L'imitation des mouvements et des fonctions des êtres vivants par des procédés artificiels a de tout temps exercé l'imagination des mécaniciens. Plusieurs d'entre eux ont si bien réussi, qu'ils ont pour ainsi dire donné la vie à un système de pantins inertes. Ces pièces mécaniques ont reçu le nom d'*Automates*, formé de deux mots grecs, qui signifient *vouloir par soi-même*.

Ceux de ces automates qui avaient la figure de l'homme et en simulaient les mouvements s'appelaient *Androïdes*.

Le mécanisme est toujours un ensemble compliqué de ressorts et de rouages, mais les figures ont varié suivant le plus ou moins d'habileté de l'artiste.

Il n'y a, bien entendu, rien d'authentique dans l'histoire des automates de l'antiquité. Ces figures artificielles ont aussi leur légende et leur fable. Nous allons néanmoins citer ceux de ces mécanismes dont la renommée est arrivée jusqu'à nous.

Mentionnons d'abord, pour mémoire, la fameuse *Statue de Memnon*, élevée aux environs de Thèbes. On sait qu'elle avait la réputation de faire entendre des sons harmonieux lorsqu'elle recevait les rayons du soleil levant. Mais ce n'est pas là un automate. Il n'y a ni mouvement ni animation. Des expériences faites sur les lieux mêmes dénotent plutôt, dans ce cas, un phénomène physique et naturel. La transition subite du froid de la nuit à la chaleur du soleil produisait des répercussions de sons d'autant plus fortes que le monument était fendillé de tous côtés.

Aulu-Gelle rapporte que le mécanicien *Architas de Tarente*, qui florissait 400 ans avant notre ère, avait fait un *Pigeon* de bois qui battait des ailes, s'élevait dans les airs et s'abattait à une certaine distance. Cet effet de mécanisme eût été tellement prodigieux, qu'il faut ranger le récit de l'historien au nombre des fables.

L'histoire du moyen âge présente plusieurs chefs-d'œuvre du même genre.

Nous glisserons sur la *Tête d'airain de Roger Bacon*, qui devait lui dire s'il y aurait moyen d'enfermer toute l'Angleterre dans un gros mur, pour arriver à l'*Androïde d'Albert le Grand*. D'après les travaux de *Vaucanson*, que nous exposerons plus loin, on peut presque admettre l'existence de ce phénomène.

L'automate de ce mathématicien du XIIIe siècle était une figure humaine, qui allait ouvrir la porte de la cellule de son maître lorsque quelqu'un venait frapper; puis elle poussait quelques sons comme pour parler à la personne qui entrait. Cette figure fut, dit-on, mise en pièces par saint Thomas d'Aquin.

Si l'œuvre d'Albert le Grand a existé, il y a lieu de faire quelques réserves pour les inventions mécaniques qui suivent.

Jean Muller, dit *Regiomontanus*, avait, dit-on, construit un *Aigle métallique* qui vola au-devant de l'empereur Maximilien, lors de son entrée à Munich, en 1470. Il avait aussi inventé une *Mouche de fer*, qui voltigeait autour de sa chambre et venait ensuite se reposer sur sa main.

On rapporte qu'un évêque de Naples, surenchérissant sur cette dernière découverte, avait fabriqué une *Mouche d'airain*, qu'il plaça sur une des portes de la ville. L'insecte artificiel, dressé à cet effet, empêchait qu'aucune autre mouche entrât dans Naples, de sorte que les viandes des boucheries ne se corrompaient pas.

L'illustre *Léonard de Vinci* construisit, paraît-il, plusieurs automates sur lesquels on a peu de détails.

Les automates réellement authentiques ne paraissent pas antérieurs au XVIIe siècle.

Descartes, voulant démontrer que les bêtes n'avaient pas d'âme, avait construit un automate auquel il avait donné la figure d'une jeune personne qu'il appelait sa fille, *Francine*. Elle semblait se mouvoir comme un être humain. Pendant une traversée, le capitaine du navire, ayant ouvert la boîte où *Francine* était enfermée, qualifia l'automate de figure diabolique et le fit jeter à la mer.

A la même époque, l'abbé *Mical*, raconte Rivarol, imagina deux *Têtes d'airain* qui parlaient et prononçaient même des phrases entières. Réduit à la misère, il les brisa dans un moment de désespoir.

Toutefois, rien n'est comparable en ce genre aux travaux de l'illustre Vaucanson (1709-1782). Ce célèbre mécanicien était parvenu à imiter avec perfection, non-seulement les mouvements extérieurs des animaux, mais encore leurs fonctions vitales intérieures. Il a produit trois chefs-d'œuvre : le *Joueur de flûte*, le *Joueur de tambourin* et le *Canard artificiel*.

Le *Fluteur* représentait un Faune jouant de la flûte traversière, sur le modèle de la statue de Coysevox. Il exécutait des airs avec beaucoup de précision. Ses lèvres avaient les mouvements nécessaires pour modifier le vent qui entrait dans la flûte. Les doigts étaient assez agiles pour exécuter des variations plus ou moins rapides.

Le *Joueur de tambourin* tenait d'une main un flageolet, et de l'autre une baguette avec laquelle il frappait sur son tambourin. Il jouait plusieurs contredanses sur le premier instrument, et il battait sur le second des coups simples ou doubles, des roulements variés qui accompagnaient les airs du flageolet.

Quant au *Canard*, il buvait, barbotait dans l'eau, coassait, agitait ses ailes, s'élevait sur ses pattes, portait le cou à droite et à gauche, et l'allongeait pour prendre du grain, qu'il avalait et semblait digérer.

Outre les automates qui précèdent, Vaucanson en construisit deux autres : une *Vielleuse* et un *Aspic*, qui servit aux représentations de la *Cléopâtre* de Marmontel. Il s'élançait en sifflant sur l'actrice chargée du rôle de la reine d'Égypte.

Sur la fin de sa vie, Vaucanson s'était occupé de construire un automate, dans l'intérieur duquel on aurait vu fonctionner tout le mécanisme de la circulation du sang. Le système vasculaire devait être en gomme élastique. Mais les lenteurs du gouvernement, qui devait fournir les matières premières, découragèrent le célèbre mécanicien, qui ne donna pas suite à son projet.

La fin du XVIIIe siècle vit encore des automates fameux. Plusieurs mécaniciens étrangers se distinguèrent dans ce genre de machines.

Frédéric de Knauss exposa à Vienne, en 1760, un androïde écrivant. Les *Frères Droz* montrèrent en France et en Suisse plusieurs merveilles analogues. Un de leurs automates figurait une *Jeune fille jouant du clavecin*, un autre figurait un *Dessinateur*, un troisième *imitait le chant des oiseaux*.

Léonard Maelzel, de Ratisbonne, exposa une grande machine qu'il appelait *Panharmonicon*, qui se composait d'une réunion d'automates musiciens jouant chacun d'un instrument différent.

En 1808, *Kauffmann* fit voir à Paris une figure de grandeur naturelle, représentant un *Trompette de cuirassiers* autrichiens sonnant toutes les manœuvres de cavalerie.

Le *Joueur d'échecs* du *Baron de Kempelen* est, parmi les automates, celui qui a le plus occupé la curiosité publique au commencement de ce siècle; mais ce n'était pas, à proprement parler, un automate, ses mouvements étant produits et dirigés par un compère habilement dissimulé dans l'intérieur de la machine. L'histoire anecdotique du *Joueur d'échecs* mérite un chapitre spécial.

Ce même baron de Kempelen présenta à l'Académie des sciences un automate qui articulait distinctement une courte phrase.

On admirait encore à Paris, dans les premières années de la Restauration, un *Colibri*, un *Cygne* et une *Araignée* automatiques.

Le *Colibri* était appliqué sur un médaillon; en pressant un ressort caché dans le bijou, il déployait ses ailes brillantes.

Le *Cygne* circulait dans un bassin, pêchait un poisson et l'avalait.

L'*Araignée* se promenait sur une table et faisait les mouvements ordinaires de cet insecte, grâce à un grand nombre de roues imperceptibles.

Plus d'une *Horloge* du moyen âge, entre autres celles de Lyon, Strasbourg et Bruges, où le chant du coq annonçait les heures, étaient de véritables automates. Cambrai possède encore une horloge connue sous le nom de *Martin* et *Martine*, où l'homme frappe l'heure sur la grosse cloche, et la femme les demies et les quarts sur la petite.

Il existe même encore dans quelques églises, surtout celles de l'Espagne, certaines *Têtes* en bois sculpté qu'on peut considérer comme des automates. Citons notamment une *Tête* du XVIe siècle, venant du Mans, qui remue la mâchoire; une *Tête mauresque* à longue barbe, roulant les yeux et faisant aller sa mâchoire, de la cathédrale de Barcelone; trois *Têtes de saint Savin de Lavedan*, accrochées à un orgue de 1562, qui remuaient lorsque l'orgue préludait en jouant certains airs. Le jour de Pâques, à l'issue de la messe, on plaçait un œuf dans chaque bouche, et, mettant le jeu en mouvement, ces œufs écrasés jaillissaient sur la foule.

Aujourd'hui l'âge des automates est fini. On fabrique bien des jouets perfectionnés qui auraient étonné les anciens, mais il n'y a plus de ces grandes machines créées exprès pour exciter la curiosité. Robert Houdin a seul, depuis trente ans, exécuté en France de vrais automates, dont voici les principaux : l'*Escamoteur*, la *Danseuse de corde*, l'*Oiseau chantant*, l'*Oranger mystérieux*, le *Pâtissier*, etc.

Enfin, pour terminer, signalons l'*Andalouse secrétaire universelle*, qu'on exhibe aujourd'hui dans nos fêtes foraines. Cette figure est

assise devant une table, dans l'attitude d'une personne qui écrit. Un spectateur trace une phrase et la remet à l'impresario. Peu après, la dame salue, trempe sa plume dans l'encrier, transcrit la sentence, met la ponctuation, les accents, en un mot, complète son œuvre.

Tout le monde connaît Ondine, la *Poupée nageuse* de l'Exposition universelle de 1878.

N° 3.

L'ESCALIER.

L'escalier a 119 marches, etc.

LES DEVISES.

DEVISES DES ÉTATS DE L'EUROPE.

FRANCE.

Ancienne devise de la maison royale :
Saint-Denis, Montjoye.
Des modernes :
Dieu protége la France.
Liberté, Égalité, Fraternité.
Honneur et patrie.

ALSACE.

Benedictum sit nomen Domini.

LORRAINE.

Priny! Priny!

ANGLETERRE.

Dieu et mon droit.
Honni soit qui mal y pense.
République sous Cromwell :
Pax excoriatur bello.
Prince de Galles :
Je sers.

ÉCOSSE.

Pro lege et pro grege. Pour la loi et pour le troupeau.
Devise de Marie Stuart :
Dulce meum terra tegit. La terre recouvre ce qui m'est le plus doux.
Nemo impune lacessit.
In defence.

IRLANDE.

Erin go brah! Pour toujours l'Irlande.
Hibernia fidei tenax.

BELGIQUE.

L'union fait la force.

HOLLANDE.

Je maintiendrai.
Concordia res parvæ crescunt.
Vigilate res confidentes.
Guillaume de Nassau :
Audaces fortuna juvat. La fortune aide celui qui ose.
Médicis :
Tranquillus in undis. Tranquille au sein des flots.
Maurice de Nassau :
Pro lege, grege et rege. Pour la loi, le peuple et le roi.
Bonæ spei. Bon espoir.
Tandem fit surculus arbore. L'arbuste finit par devenir arbre.

ZÉLANDE.

Je lutte et je triomphe.

DANEMARK.

Dominus mihi adjutor. Le Seigneur est mon secours.
Prudentia et constantia.

SUÈDE ET NORVÉGE.

J. H. S. Jesus hominum Salvator.
Droit et vérité.

RUSSIE.

S. A. P. R. Sanctus Andreas Patronus Russiæ.

POLOGNE.

Pro fide, lege, rege.

TURQUIE.

Allah! Allah!

ROUMANIE.

Nihil sine Deo. Rien sans Dieu.

GRÈCE.

Jésus est mon seul amour.
Ma force est dans l'amour du peuple.

AUTRICHE.

Maximilien : « A. E. I. O. U. » *Austriacorum Est Imperare Orbi Universo.* Il appartient aux Autrichiens de commander à l'univers.
Aquila electa Jovis omnia vincit. L'aigle élu de Jupiter vainc tout.
Chacun son temps.
Mathias :
Concordia lumine major. Plus grand par la concorde que par l'éclat.
A dextra et sinistra.
Henri IV :
Mortem optare malum timore pejus. Désirer la mort est un mal pire que de la craindre.
Marguerite d'Autriche :
Fortuna infortunat fortiter unam. Il en est une que la fortune rend malheureuse dans sa force.
François-Joseph, empereur d'Autriche :
Viribus unitis. Avec les forces unies.

HONGRIE.

Dieu aide les Hongrois.

BOHÊME.

Prague! Prague!
Christus!

SUISSE.

Un pour tous, tous pour un.

PORTUGAL.

Quis est deus.
In hoc signo vincet. Il vaincra avec ce signe.

ESPAGNE.

Charles-Quint :
Les colonnes d'Hercule et ces mots :
Nec plus ultra. Pas plus loin.
Philippe Ier :
Qui vult. Qui veut.
Philippe II :
Ut quiescat altas dominus mihi adjutor. On peut reposer quand on a le Seigneur pour soi.
Philippe III :
Et patriæ et patri. Et à mon père et à ma patrie.

ITALIE.

Fert! Fert! Fers!
Fortitudo ejus Rhodum tenuit.
Leur fortune a tenu Rhodes.

SAVOIE.

Même devise que l'Italie.

TOSCANE.

Cosme de Médicis :
Animi conscientia et fiducia fati. Conscience de son courage et confiance en son destin.
Semper.
Festina lente. Hâte-toi lentement.
Marie de Médicis :
Solem sola sequor.
Catherine de Médicis :
Ardorem extincta testator flamma.
Maison de Médicis :
Semper adamas in pœnis. Toujours l'écla est au milieu des peines.

NOTA. — Cette devise accompagne une bague de diamants entourée de *plumes*. On joue ici sur le mot *paenis*, plumes, en latin *pennis*.

Pierre de Médicis :
In viridi teneras exurit flamma medullas. C'est jusque dans la moelle que la flamme épure les cœurs généreux.
Laurent de Médicis le Magnifique :
Un laurier entre deux lions avec ces mots :
Ita et virtus.
Alexandre de Médicis :
Un rhinocéros avec ces mots :
No buelvo sin vincer. Je ne reviens pas sans vaincre.

DEUX-SICILES.

Malo mori quam fœdari. J'aime mieux mourir que d'être déshonoré.
René d'Anjou :
Pas à pas.
René II d'Anjou :
Devot luy suis.
Arca per lentare paga non sana.
D'ardent désir.

LOMBARDIE.

Milan au vaillant duc.

MANTOUE.

Fides.

LUCQUES.

Deus et dies. Dieu et le jour.
Ancienne devise de la République
Libertas.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

Libertas.

MONACO.

Deo juvante. Avec l'aide de Dieu.

VENISE.

Pax tibi Marce Evangelista deus.
Sub umbra alarum tuarum protege me.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

Notre-Dame. Saint-Pierre.

DEVISES DES VILLES CAPITALES.

PARIS.

Fluctuat nec mergitur.

LONDRES.

Domine dirige nos.

ÉDIMBOURG.

Nisi Dominus frustra.

DUBLIN.

Obedientia civilis urbis felicitas.

COPENHAGUE.

Hed Gud for Are og Rit.
Avec Dieu pour l'honneur et le droit.

STOCKOLM ET CHRISTIANIA.

Broder folkenes vel.
Le bien des deux peuples frères.

ROME.

S. P. Q. R. Senatus Populus Que Romanus.

STRASBOURG.

Urbem tuam Virgo serva.
Gloria in excelsis Deo.

METZ.

Sancte Stephane Protomartyr ora pro nobis.

(*A continuer.*)

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

PERSA.

P laute.
E pidicus.
R udens.
S tichus.
A ulularia.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Reine :

MARGUERITE DE VALOIS.

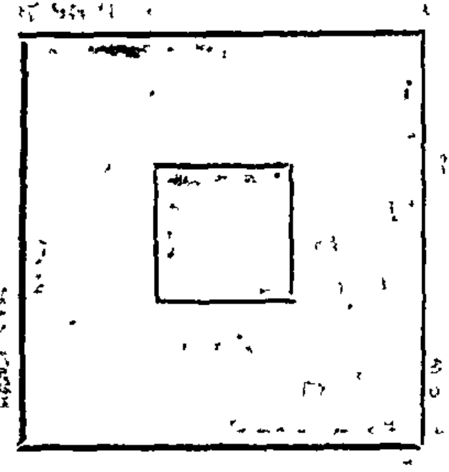
N° 2. — Sainte :

SANCTA MARIA MAGDALENA.

N° 3. — Ville :

CASTELLAMARE.

LES SURPRISES.



N° 2.

Troyes. — Foix. — Cette. — 21.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Le *moi* est haïssable, etc.

LES SYNONYMES.

QUI A BU BOIRA.

Quittance. — *Urgence.* — *Insulte.* — *Achat.* *Bagarre.* — *Usage.* — *Bière.* — *Officine.* — *Irritation.* — *Rêveur.* — *Attrapé.*

LES CONTRAIRES.

PETIT POISSON DEVIENDRA GRAND.

Pauvre. — *Enfant.* — *Tu.* — *Indolence.* — *Tard* — *Pâleur.* — *Ouest.* — *Inimitié.* — *Sujet.* — *Sûr.* — *Orgueil.* — *Naturel.* — *Douceur.* — *Éclairé.* — *Vie.* — *Intelligence.* — *Ennui.* — *Nain.* — *Démon.* — *Rance.* — *Avare.* — *Grosseur.* — *Rieur.* — *Adresse.* — *Non.* — *Droit.*

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Échalote.

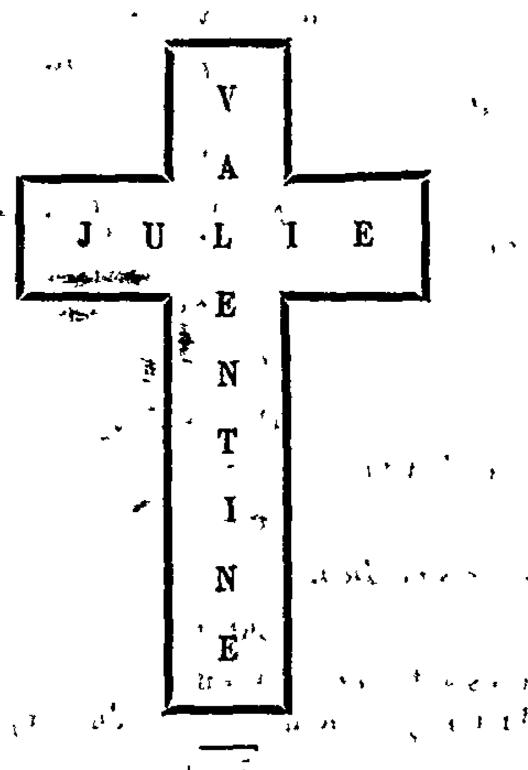
NOTA. — Nous avons publié l'*erratum* : *Chalet*, au lieu de *Chacal*.

ACROSTICHE.

Espagne. — Orléans.

E RAT O
S ERAMPOU R
P ORTUGA L
A RISTID E
G UADIAN A
N ERO N
E UROTA S

LA CROIX.



ÉNIGMES.

N° 1. — Le ramoneur.
N° 2. — La conscience.
N° 3. — Le pied.

CHARADES.

N° 1. — Courbette.
N° 2. — Fourmi.
N° 3. — Pentecôte.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Pavé. — *Ave.*
N° 2. — Livre. — Lire.
N° 3. — Cor. — Or.

MÉTAGRAMMES.

Laine. — Haine. — Gaîne. — Faîne. — Maine.

RÉBUS.

Les Français à l'étranger sont comme ces gens qui ont bon appétit lorsqu'ils dînent en ville, et qui ne mangent rien à la maison.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

POM	MA	DE
MA	DA	ME
DE	ME	LOIR

LES MOTS CARRÉS.

(*7 lettres.*)

R	E	N	E	G	A	T
E	T	A	L	A	G	E
N	A	V	I	R	E	S
E	L	I	D	A	N	T
G	A	R	A	N	C	E
A	G	E	N	C	E	R
T	E	S	T	E	R	A

LES MOTS CARRÉS

C	H	A	S	S	E
H	O	R	I	O	N
A	R	G	E	N	T
S	I	E	N	N	E
S	O	N	N	E	T
E	N	T	E	T	E

MOTS EN LOSANGE.

C
S A C
P A I E N
S A I L L I E
C A I L L E T T E
C E L E B R E
N I T R E
E T E
E

MOTS EN LOSANGE SYLLABIGUES

AN
LAI TA GE
AN TA GO NIS ME
GE NIS SE
ME

MOTS EN TRIANGLE.

P
I L
A M I
I M A N
P L I N E

LES ÉTOILES.

N° 1. — Cologne. N° 3. — Colonne.
N° 2. — Cigogne. N° 4. — Carotte.

C
C I O E
G L T
C O L O N N E
A G G
R N N
E

CHARADE EN ACTION.

. . . .

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

PREMIÈRE SÉRIE.

Les Solitaires de l'Ermitage *(Savoie)*.
Le Jeune Anacharsis *(Macédoine)*.
Quatre Lycéens en Vacances B. P. B. M. *(Vendée)*.
Tourbillon *(Seine-et-Oise)*.
Marguerite Morand *(Saint-Amand, Cher)*.
Claire Labat *(Paris)*.
Émile Dollfus *(Mulhouse)*.
H. et W.-B. *(Seine-Inférieure)*.
Pervenche *(Rouen)*.
Deux Petites Sœurs Ennaej et Eriale *(Seine-Inférieure)*.
Une Pêcheuse de Grenouilles *(Loiret)*.
F. G. *(Saint-Maixent)*.
Mhâg-Hô, Fleur-de-Thé èt Thoû-Châ-Thoû *(Paris)*.
Louise Behic *(Nantes)*.
Édouard et Madeleine Creux *(Paris)*.
Marie Bellot *(Niort)*.
Mme Victor Launay *(Mantes, Seine-et-Oise)*.
F. et M. P. *(Bilbao)*.
A. B. C. D. *(Chatou)*.
Trois chercheurs *(Seine)*.
Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant *(Bruges, Belgique)*.
Lucile Nyssens *(Bruxelles)*.
Charlotte Joliet *(Seine)*.
Cinq Sœurs *(Seine)*.
Petit cercle de Landecy *(Suisse)*.
Clémence *(Louvain, Belgique)*.
La Petite Hirondelle du Lys *(Indre)*.
Marie Levot *(Plestin, Côtes-du-Nord)*.
Une Abonnée Mantaise.
Blanche Cornu *(Chemiré, Sarthe)*.
Marie Richert *(Alger)*.
M. C. *(Saint-Germain)*.
Comtesse Marie Nemes *(Baden, Autriche)*.
L'Amazone des Champs-Élysées.
Trilby et la Fée aux Miettes *(Paris)*.
Oncle et Nièces (à bord du *Sphinx*).
Robert et Valentine *(Dieppe)*.
Un amateur de Tulipes *(Rotterdam)*.
Bonamy *(Vaucluse)*.
Une Pensionnaire *(Chartres)*.
Deux Jumelles *(Séville)*.
Lilas blanc et Violettes *(La Rochelle)*.
Aimée et Suzanne *(Poitiers)*.
Valentine Deschapelles *(Milan)*.
Clotilde et Blanche R. N. *(Versailles)*.
H. B. S. *(Grenoble)*.
Herminie L. *(Frontière d'Espagne)*.
Graziella *(Naples)*.
S. F. E. *(Vieux-Colombier)*.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Une petite société savante *(Ardèche)*.
Sylvaine Merlin *(Doubs)*.
Neddy et Zabeth *(Paris)*.
Mon Curé et Moi *(Marne)*.
Jeanne et Pauline de Solare *(Château de Verton, Pas-de-Calais)*.
Une Pâquerette d'Anjou.
Béatrix *(Paris)*.
Andrée Chambige *(Constantine)*.
Th. Yres *(Seine-Inférieure)*.
Suzanne Gellinard *(Seine-et-Oise)*.
Les Grises *(Reims)*.
La Petite Reine des Korrigans *(Joubert)*.
La Présidente et ses Enfants *(Champvert)*.
Frédéric Danseux *(Lycée de Tours)*.
Un Bouquet de Fleurs Normandes.
L. M. W. *(Paris)*.
Un Crocodile des Bords de la Dive.
Alice Pluch *(Château de Saint-Ouen-l'Aumône, Seine-et-Oise)*.
Les Quatre Clowns de Grange-Collomb *(Suisse)*.
Mlle Baudry-Desprès *(Seine-et-Oise)*.
Les Guêpes de Boursonne *(Oise)*.
M. H. G. A. Blondel *(Saône-et-Loire)*.
Miss Grognon *(Saint-Etienne, Loire)*.
Baron de Chavril *(Rhône)*.
Deux Caniches qui s'ennuient *(Seine-et-Marne)*.
Nelly Castilla *(Basses-Pyrénées)*.
Deux amies champenoises.
Béatrice de Rothschild *(Paris)*.
Cécile, Valentine, Antoinette, Élisabeth, Bénédicte *(Alais, Gard)*.
P. W. et Cie *(Paris)*.
Isa M. D *(Seine-et-Oise)*.
Thouarsaise et son frère R. et M. D.
Bourg *(Bois d'Oingt)*.
Trois copains du Lycée de Tours.
Marinette et Fricoteau *(La Roche-sur-Yon, Vendée)*.
La Famille Brabant *(Onnaing)*.
Berthe Griffand *(Louhans)*.
Un nid d'Étourneaux *(Montmorency)*.
Marthe et Gaston Vanderheym *(Paris)*.
Le Petit Duc *(Beauvais)*.
Une Famille Luciennoise *(Louveciennes)*.
Les Montagnards *(Seine-et-Oise)*.
Les Héritiers de la Reine Isburgis *(Essonnes)*.
Ernest de Givenchy *(Pas-de-Calais)*.
Peau de Lapin *(Paris)*.
Jeanne Brunot *(Paris)*.
Deux Amies, Mignon et Betty *(Le Havre)*.
Louis du Grand Foc *(Doubs)*.
Georges Dodemont *(Huy, Belgique)*.
F. Bénard *(Paris)*.
Les Langues de Feu *(Blois)*.
Victoire Lauriol *(Loire-Inférieure)*.
R. et E. Deux Oranaises.
Cécile D. *(Seine)*.
La Bête du Gévaudan *(Gard)*.
Un Trio de Petites Normandes *(Domfront, Orne)*.
Le Géographe Paganel *(Seine-Inférieure)*.
G. Matignon et son Copain *(Lycée de La Roche-sur-Yon)*.
Anna et Néomise Bouffin *(Mantes-la-Ville)*.
Colonie du Puy d'Eyliac.
Une petite Bergère *(Corrèze)*.
Le Tonti *(Bohême)*.
Claire et Henri *(Epinal)*.
Marguerite Mercier-Lacombe *(Dordogne)*.
Lindor, bachelier *(Espagne)*.
Maria Chaussegros *(Paris)*.
Césarine et Octavie de N. *(Biarritz)*.
Diane *(Saint-Germain)*.
Maurice B. *(Ajoye)*.
Perpetua di Poggio Torselli *(Italie)*.
Fanze delle Corti *(Italie)*.
Briséis *(Marseille)*.
Júnior *(Paris)*.
Un oncle et son Coquin de Neveu *(Côte-d'Or)*.
Une Aspirante aux prix du concours *(Loire-Inférieure)*.
Béatrix d'A. *(Berry)*.
Boulotte et Cie *(Paris)*.
Isabelle et Gilbert M. *(Paris)*.
Deux Papillons de la Mouillère *(Orléans)*.
Dominique et Jules Brun *(Avallon)*.
La Bretonne de dix-sept ans, la Bruyère de la Loire-Inférieure, Un Malin d'Ancenis et Une Personne parfaite.
La Petite Fadette *(Franche-Comté)*.
Lagneau de la Loire.
Une Oie du Capitole *(Toulouse)*.
Gabrielle et Jeanne *(Albigny, Rhône)*.
Constance et Henriette G. *(Montmorency)*.
M. L. P. *(Italie)*.
Roméo et Hamlet *(Paris)*.
Un exposant *(Amérique)*.
Un Bénédictin *(Savoie)*.
Fido et Baba *(Normandie)*.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS ET LES PROBLÈMES POINTÉS.

André d'Ideville *(Paris)*.
Suzanne Micoud *(Isère)*.
Denyse de Bonnault *(Cher)*.
Un Roseau pensant *(Valence, Drôme)*.
L'Ondine du Loing.
Raton Cadet et Cie *(Nièvre)*.
Alice Mareau *(Paris)*.
Charlot regardant faire *(Paris)*.
Emile, Maurice et Albert Querette *(Saint-Quentin)*.
Marie Venard *(Paris)*.
Kiki, Menone, Toutou *(Rhône)*.
Giroflée-Girofla *(Alsace)*.
Jeanne Sicard *(Noisy-le-Sec, Seine)*.
Un Jeune pêcheur à la carpe de Pierrefonds *(Oise)*.
Un Bouton de Rose *(Paris)*.
Geneviève Mallein *(Grenoble)*.
René Jouvresse et sa Sœur *(Seine-et-Oise)*.
Mère et Filles *(Oise)*.
Les Deux Gardiens du Phare *(Pirée)*.
Jeanne et Bernard *(Montauban)*.
Marguerite Cromarias *(Clermont-Ferrand)*.
Léon Mey *(Paris)*.
Un Chat, Une Perruche, Un Singe, Une Déesse et Une Druidesse *(Indre-et-Loire)*.
Une Bruyère *(Bretagne)*.
Les Solitaires de Révillon *(Remiremont)*.
Joseph Marot *(Vosges)*.
Une pauvre petite esclave *(Croissy)*.
Philippe, Camille, Gustave- Yver de la Bruchollerie.
Quentin Durward et Ivanhoé *(Liége)*.
Une Patineuse *(Sarthe)*.
Un nid de souris dans l'oreille d'un chat *(Aveyron)*.
Ignota *(Pau)*.
Angelo, tyran de la maison *(Paris)*.
Une Villageoise d'Auteuil.
Tarde venientibus ossa (Paris).
Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny *(Kichineff, Bessarabie)*.
La Mort qui chante et la Vie qui pleure *(Sologne)*.
Régine de L. *(Sarthe)*.
Un beau rien tout neuf dans une belle boite de coton *(Haute-Saône)*.
Le Caporal Bonbon *(La Rochelle)*.
Va-ton-train et Saute-en-l'air *(Tarn)*.
Un petit brigand *(Lyon)*.
Rose-Pompon *(Mezin, Lot-et-Garonne)*.
Pour une réponse *(Ain)*.
Bonhomme en pain d'épices *(Vincennes)*.

COMPOSITIONS NON CLASSÉES.

Les Compositions suivantes, ne remplissant pas les conditions du *Règlement du Concours*, n'ont pas été classées :

Jean Dacier.
Cap'taine Fracasse.
Mathurine.
Nemo.

P. S. — Si quelque omission dans la Liste des Noms témoignait qu'une Composition n'a pas été enregistrée, on est prié de nous en donner avis.

Pour le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*,

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS

DU 8e CONCOURS.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

La France est un jardin fleuri comme un rosier,
Dans la belle saison des roses.

N° 2.

Le mal des gens d'esprit est leur indifférence,
Le mal des gens de cœur, leur inutilité.

N° 3.

Une pensée de Richelieu :

Jusqu'où allait la Gaule, jusque-là doit aller la France.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

Le sourire sur les lèvres du vieillard, ainsi que les rayons du soleil couchant, pénètre l'âme d'une émotion douce et triste ; c'est encore un rayon, c'est encore un sourire, mais ils peuvent être les derniers.

N° 2.

On ne dîne plus, on mange ; on ne voyage plus, on arrive ; on ne cause plus, on bavarde ; on ne lit plus, on parcourt ; on n'écrit plus, on télégraphie ; on ne fait plus de poésie, on fait des vers.

N° 3.

C'est moins par la rareté des maladies qu'on peut juger la force du tempérament des hommes et des états, que par la promptitude ou la vigueur du rétablissement.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

L'ENFER DU DANTE.

C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs,
C'est par moi que l'on va chez la race damnée ;
La Justice a conduit la main dont je suis née ;
Or, le Père, et le Fils, et l'Esprit souverain
Font, depuis le Chaos, tourner mes gonds d'airain ;
Rien n'existe avant moi que chose sans naissance ;
Vous, qui passez mon seuil, laissez là l'Espérance. »

VOYELLES.

POISSON D'AVRIL.

(Acrostiche).

B annissons de nos cœurs la tristesse et l'ennui ;
R ire de son prochain est permis aujourd'hui ;
O n ne rit pas toujours sur notre pauvre terre,
C hacun a ses instants de noir et de misère ;
H âtons-nous d'égayer ce premier jour d'avril,
E t dans plus de cent ans, à cet anniversaire,
T ous unis nous rirons encore. Ainsi soit-il.

RÉPONSE.

Les initiales des vers forment le mot :

BROCHET.

LES USAGES MONDAINS.

LA POLITESSE.

Solutions explicatives.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

LA CHANSON DU MISANTHROPE.

Le *Journal des Débats*, du 16 avril 1814, a publié un feuilleton de Charles Nodier, sur les *Clefs de Paris*, ou le *Dessert de Henri IV*, pièce jouée au théâtre du Vaudeville.

« Parmi les airs anciens et qui réveillent des souvenirs, on ne pouvait oublier le couplet fameux :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

» Mais on n'a pas daigné en faire usage sans lui prêter un vernis de correction et de politesse qui en déguise la vétusté, et qui, par conséquent, nuit beaucoup à son effet. Les auteurs ont oublié que Molière n'avait pas trouvé ce couplet trop mauvais pour entrer dans le *Misanthrope*. Ils n'ont pas encore le droit d'être plus difficiles que lui. »

Charles Nodier n'indique pas l'origine de la chanson, qui a donné naissance à une foule d'erreurs.

Dans l'ouvrage de M. de Musset-Pathay sur la *Vie militaire et privée d'Henri IV*, on lit qu'Antoine de Bourbon avait loué à la famille de Musset un petit château appelé la *Bonne-Aventure*, sis au Gué-du-Loir, à deux lieues de Vendôme (le bail existe encore), où ce prince rassemblait de gais convives. Le poëte Ronsard, qui habitait la Poissonnière, à quatre lieues de là, fit une chanson satirique sur le Roi de Navarre, dont le refrain était : *la bonne aventure au gué, la bonne aventure !* et telle est la seule origine des mots *ô gué !* dont la raison d'être se trouve dans le nom et la situation géographiques du château de la Bonne-Aventure, ce qui a permis à Ronsard de jouer sur le mot. Cette chanson satirique sur le Roi de Navarre courut toute la France ; puis on l'oublia, et il n'en resta que le refrain : *la bonne aventure, ô gué !*

Il résulte de cette historiette que la chanson d'Alceste est postérieure à celle de Ronsard, mais que son auteur est ignoré. Selon toute apparence, cet inconnu a composé le couplet du *Misanthrope* après la mort de Ronsard, arrivée en 1585, mais en imitant la chanson de ce poëte, et lorsque le sens des mots *ô gué !* était perdu, puisqu'il les emploie d'une manière qui n'a point de sens.

Maintenant, auquel des trois Henri s'applique le couplet ? On ne le sait pas au juste.

En 1854, M. Léon Feugère, dans ses *Morceaux choisis des Classiques français* à l'usage des classes supérieures, écrivait :

« M. Ampère a dit récemment, dans son » rapport sur les *Poésies populaires de la* » *France* : « Le Henri de cette vieille chan- » son, comme l'appelait Molière, n'est point » Henri IV, mais Henri II. Suivant M. de » Pétigny, *Histoire archéologique du Vendômois*, elle aurait été composée par Antoine » de Navarre, duc de Vendôme, qui réunissait » de gais convives au château de Bonnaven- » ture, ou la *Bonne-Aventure*, près le Gué du » Loir, et se plaisait à y composer avec eux » de joyeuses chansons. Le refrain, qui fait » allusion à la position du manoir, doit donc » être orthographié *au gué*, et non *ô gué*, » comme cela a eu lieu dans la suite par cor- » ruption. Consultez la *Vie militaire et privée* » *d'Henri IV*, par Musset-Pathay. »

Ce passage contient une double erreur. La première est relative au Henri de la chanson.

M. Paul de Musset, après avoir lu la citation qui précède de l'ouvrage de M. Feugère, a déclaré que le livre de M. de Musset-Pathay avait été mal cité par M. de Pétigny, et qu'il n'y avait aucune raison pour croire que le Henri en question fût plutôt Henri II qu'Henri III ou Henri IV. Ce point reste donc obscur.

L'autre erreur était relative à l'auteur de la chanson.

D'après les documents les plus respectables, on peut dire que l'idée d'attribuer l'invention de la chanson à Antoine de Bourbon est une fantaisie qui ne supporte pas l'examen, qui ne repose sur rien, dont il n'est point question dans le livre de M. de Musset-Pathay sur Henri IV.

Ainsi, il reste encore bien des points à éclaircir pour avoir l'origine réelle de la *Chanson du Misanthrope*, citée par Alceste avec tant d'éloges, et le sens véritable des mots qu'elle renferme. Le seul fait certain, c'est qu'elle a été imitée de Ronsard. Pour le reste, on en est réduit à des conjectures.

NOTA. — Nous publierons prochainement, dans les *Solutions explicatives*, les Communications intéressantes extraites des Compositions du Concours.

LES TABLEAUX PARLANTS.

ATHÈNES.

Péloponnèse. — Égée. — Eubée. — Salamine. — Egine. — Attique. — Eleusis. — Athènes. — Marathon. — Hymette. — Pentélique. — Laurion. — Epicharme. — Méditerranée. — Hippocrate. — Archimède. — Aristote. — Hipparque. — Homère. — Simonide. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Ménandre. — Hérodote. — Thucydide. — Démosthène. — Eschine. — Lysias. — Isocrate.

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LE THÉATRE DE SÉRAPHIN.

C'est à Versailles, rue de Satory, dans la partie de l'hôtel de Lannion occupée par le *Jardin Royal*, que vint s'établir, en 1780, un spectacle aujourd'hui encore la joie des enfants. *Séraphin*, le vrai fondateur en France des Ombres chinoises perfectionnées, après avoir parcouru la province, fut admis plusieurs fois à divertir la famille royale ; il obtint pour son Théâtre, le 22 avril 1781, le titre de *Spectacle des Enfants de France*.

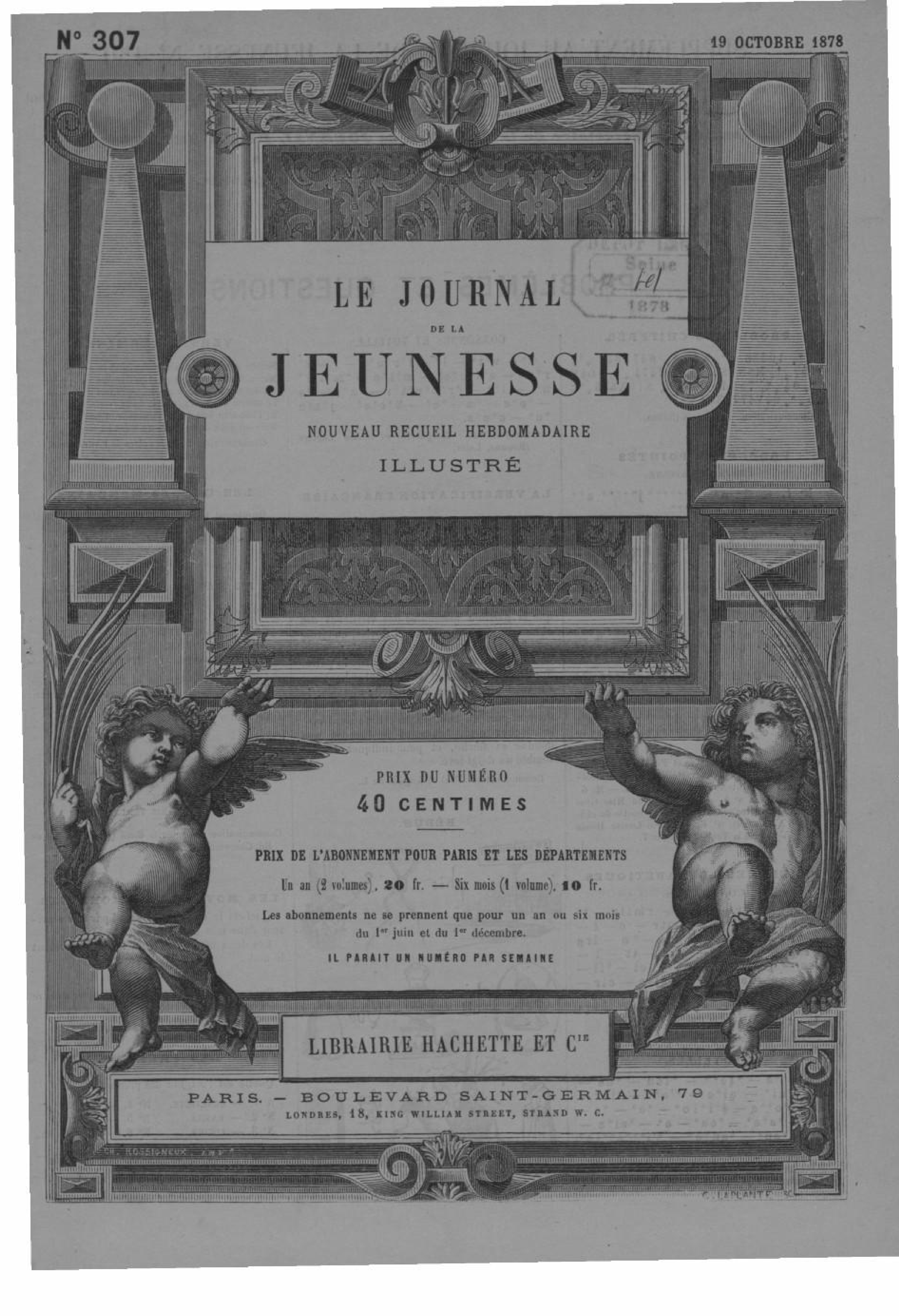
Une affiche de cette époque est ainsi conçue :

« Venez garçon, venez fillette,
» Voir Momus à la silhouette :
» Oui, chez Séraphin, venez voir
» La belle humeur en habit noir.
» Tandis que ma salle est bien sombre,
» Et que mon acteur n'est que l'ombre,
» Puisse, Messieurs, votre gaîté
» Devenir la réalité.

» *Le sieur Séraphin a l'honneur de prévenir le public que, pour mériter de plus en plus*

N° 307

19 OCTOBRE 1878



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 10238 ** K4 ** 647H83J ** 7197 ** M5N4S49J ** V47J ** 104V ** 64 ** 75H48W65 ** S19X548 ** K5 ** 94V4771384 **

Communication : Les Grises (Reims).

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — O* n* p******* j*****, a** **, m*** o* o***** t***

N° 2. — L* c******* e** u** l***, q** p**** c* q* e*** m***

N° 3. — S**** c**** l* b*** d* s** *** q** p****** l* h**** q** l* f*****

Proverbe italien :

N° 4. — L* b********* q** d** l* b**** a******* n* c****** p** l* s*****

N° 5. — C'e** ê*** b*** a***** d*** l* s****** d* l* v** q** d* s***** s*******

N° 6. — U* h**** q** n'a j***** s** ***** e** u* s** d*** l* P********* n'a s* q** f****

N° 7. — F***** u** d**** p****** à P*****, e* v*** t******** l* c***** c****

Communications : Mignardise et Feu-Follet (Montlignon), n° 1. — Les Grises (Reims), n° 2. — Communauté de Saint-Aubin d'Ecnery, n° 3. — M. G. et C. Vingtain, n° 4. — L'entourage de Miss Grognon (Saint-Etienne), n° 5. — La Girouette du château d'A. (Cantal), n° 6. — Marie-Louise Daudé (Le Vion, près la Tour-du-Pin), n° 7.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Tjrs — trdr — tjrs — rmttr — ** — lndmn — c'*st — *mtr — c — f — q — trvnt — *n — chmn — *n — lrg — rvr — *ttnd — qnd — tt — l — prss — q — l'*** — st — *cl — *ll — cl — sns — css — *t — tjrs — clr — sns — *rrtr — sn — crs — l — tmps — cl — *vc — *ll — *t — l'hmm — *ttnd — tjrs.

Communication : Marie Falcoyano.

VOYELLES.

*e — *a — *ie** — *ieu — *ue — *e — *ui* — ai*e — *'e** — *ie* — *a — *o**e — é*i*io* — *a* — *e — *oi* — *a*e* — *eu* — e* — *ei*e — *e* — *eu* — *au*e* — *i***e**io* *ui — *e — *o** — *a* — *a** — *a — *au*ai*e.

Communication : Paul et Angélie de L.

CONSONNES ET VOYELLES.

O* — v*i* — l* — f*r*u*e — * — s* r*u* — a*t*c*e* — m*l*e — *m*i*i* u* — l*s — *r*c*p*t*r — *a*s — *a — *o*e — *u — *e* — é*e*e* — j*s*u *u* — c*e*x.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LE VILLAGE.

Sonnet.

Au fond de la vallée s'étend le village; le long d'un ruisseau frais il est gaiement posé; l'on dirait une volée blanche de pigeons qui se mirent dans l'eau ou dorment au soleil. Tandis que la paisible assemblée des vieillards des choses du hameau gravement devise; au lavoir les femmes battent l'onde troublée, en son chalumeau dans les champs souffle le pâtre. Tout est tranquille et simple; plus haut que ses voisins ne s'élève aucun toit; aimable, le jour naît et s'achève comme un rayon de miel doux et pur. Au haut de la colline se dresse le clocher seul, bénissant le hameau que domine sa flèche, et pour indiquer le ciel semble un doigt levé.

Communication : Paul et Angélie de L.

RÉBUS.



VERS A TERMINER.

Sachez que dans ce siècle où règne la———
Mieux vaut Pradon couvert qu'Homère sans———
Un sot mis à la mode est toujours fort bien———
Le mérite n'est rien, on rit de la———
Et l'honneur tant vanté, l'honneur et peu de———
Mais aux yeux du vulgaire un habit en———

Communication : Sur les côtes de l'Adriatique.

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Châtelaine?*

Communication : Prince de Caramos.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des mots :

N° 1. — CADENETTE.	N° 4. — GILET.
N° 2. — DESTRIER.	N° 5. — PAYEN.
N° 3. — CHENET.	N° 6. — TOCSIN.

Communications : Suzanne et Marthe de Jussieu, nos 1, 2. — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre), nos 3, 4. — Cousine Marie (Marseille), n° 5. — Carmen, n° 6.

—

LES ANAGRAMMES

Reine :

TAMARIS VERT.

Communication : Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure).

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le duc qui fut sauvé par son serviteur dans une botte de foin?

Les deux noms, par leurs initiales, forment le mot :

O.R.

Communication : Trois Cruchons dans une armoire (Vendée).

—

LES PRÉNOMS.

Quelle est l'origine des prénoms :

N° 1. — GENEVIÈVE.	N° 4. — PIE.
N° 2. — BASILE.	N° 5. — AGLAÉ.
N° 3. — LUCIEN.	N° 6. — TÉLÉMAQUE.

Communications : Prince de Caramos, nos 1 à 4. — Une pêcheuse de grenouilles, nos 5, 6.

—

LES CURIOSITÉS.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. — Dans quelques heures d'ici, je vais apprendre bien des choses.

Nº 2. — J'en ai fini avec ce temps, voici l'éternité qui vient.

Nº 3. — Faites attention à votre hache, et ne me torturez pas comme vous avez fait pour lord Russell.

Nº 4. — Voilà donc la fin du premier apôtre de la liberté.

Communications : Cousine Marie (Marseille), nº 1. — Une pêcheuse de grenouilles, nºs 2, 3. — Marie-Louise Daudé (Le Vion, près la Tour-du-Pin,) nº 4.

LES SYNONYMES.

Les synonymes des mots suivants, par leurs initiales, composent un proverbe de six mots.

Affection. — *Vertu.* — *Emploi.* — *Stupéfaction.* — *Volume.* — *Demande.* — *Monde.* — *Confiance.* — *Impôt.* — *Loyauté.* — *Vanité.* — *Instruction.* — *Récif.* — *Infortune.* — *Logement.* — *Combat.* — *Auberge.* — *Montagne.* — *Fabrique.* — *Divertissement.* — *Ecurie.* — *Libérateur.* — *Frayeur.* — *Bienfaisance.* — *Manquement.* — *Refus.*

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français avec les lettres duquel on peut former tous les mots suivants :

Ane. — *Ame.* — *Rame.* — *Râle.* — *Rage.* — *Are.* — *Arme.* — *Ile.* — *Iman.* — *Rime.* — *Laie.* — *Ironie.* — *Lame.* — *Large.* — *Gril.* — *Ionie.* — *Graine.* — *Gamin.* — *Gare.* — *Mine.* — *Orgie.* — *Rome.* — *Loge.* — *Gloire.* — *Lime.* — *Emile.* — *Or.* — *Môle.* — *Moine.* — *Air.* — *Nager.* — *Aimer.* — *Mer.* — *Maire.* — *Mari.* — *Mère.* — *Mare.* — *Marin.* — *Marne.* — *Roi.* — *Oie.* — *Loi.* — *Ménage.* — *Mire.* — *Glaner.* — *Geôlier, etc., etc.*

Communication : Trois Cruchons dans une armoire (Vendée).

LA CROIX.

Combiner les lettres, de manière à former en croix deux prénoms féminins, l'un de huit lettres et l'autre de cinq lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms.

```
    O
    E
R A T E D
    H
    E
    I
    O
    M
```

Communication : Un Dunkerquois.

LES ACROSTICHES.

Remplacer les étoiles par des lettres, de façon qu'on puisse lire de gauche à droite des mots. Les lettres initiales et les finales formeront le nom de deux peintres italiens.

```
* E R N E *
* T A B L *
* A I S I *
* R I E N *
* E C H A *
* S T H E *
* A R T H *
* S C A U *
```

Communication : Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône).

ÉNIGMES.

Nº 1.

Mon éclat éblouit le plus noble des sens ;
Il faut me serrer pour me faire ;
Si celui qui me fait me serre trop longtemps,
Je redeviens ma propre mère.

Communication : Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche).

Nº 2.

Lecteur, à me chercher que votre esprit s'exerce ;
On me voit en enfer, j'habite en paradis ;
On me trouve en province aussi bien qu'à Paris ;
J'établis ma demeure aux confins du commerce ;
Je déteste le vice et j'aime la vertu ;
Un conquérant sans moi ne peut aller en guerre ;
Je suis chez le vainqueur, jamais chez le vaincu ;
Je puis vous dire encor que j'aime le mystère ;
J'existe enfin partout, je reste dans les airs,
Et jamais on ne peut me trouver dans le monde ;
Et quoique errant toujours, et par toutes les mers,
C'est en vain qu'on voudrait m'apercevoir dans l'onde.

Communication : Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze.

CHARADES

Mon premier des canards est l'endroit préféré ;
Mon second du discours ne peut être enlevé ;
Et mon tout de sa mère est toujours adoré.

Communication : Foolish Trio.

LOGOGRIPHES.

Nº 1.

Cinq pieds forment mon nom ; jadis pour me détruire
Un peuple entier s'arma, je ne fis que lui nuire ;
Il me prit toutefois et vengea son honneur.
Vous pensez que c'est Troie ? Il n'y a point de doute ;
Mais je vous avertis : détrompez-vous, lecteur,
Car vraiment, croyez-moi, vous faites fausse route.
Chef à bas, je deviens un féroce animal ;
J'arrose, sur trois pieds, un pays très-fertile,
Et sur trois pieds encor je suis un végétal,
Bien commun, il est vrai, mais à tous bien utile.

Communication : Trois cruchons dans une armoire (Vendée).

Nº 2.

Poutre avec mes six pieds, je suis fruit sans ma tête.

Communication : Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand).

LES MOTS CARRÉS.

Nº 1. — Habit de soirée.
Nº 2. — Utile au poète gaulois ;
Nº 3. — Prière et vœu tout à la fois ;
Nº 4. — Repas, fête sacrée.

Communication : Louise de Brimbois.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1º — Principauté et capitale.
2º — Combat naval.
3º — Ville grecque.

Communication : Enneite Tafohc.

Construire un *Mot carré syllabique* sur le mot :

CEN	TI	ME
TI	★	★
ME	★	★

Communication : Marguerite Destremx (Alais, Gard).

MOTS EN LOSANGE.

1º — Consonne.
2º — Serpent.
3º — Fleuve.
4º — Officier turc.
5º — Voyelle.

Communication : T. M. Madu é.

LES ÉTOILES

```
          B
  A                E
      *     *     *
        *   *   *
G   *   *   O   *   *   E
        *   *   *
      *           *
  S         *         S
          E
```

1º — Une ville.   3º — Un fleuve.
2º — Une furie.   4º — Une ville.

Communication : Le Petit Duc.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Le sentier de *Tout-à-l'heure* et la route de *Demain* mènent au château de *Rien du tout* (*Proverbre espagnol.*)

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — Il y a toujours une larme au fond du génie. CHARLES NODIER.

Nº 2. — Celui qui gagne son procès gagne une poule et perd une vache.

Nº 3. — Proverbe bohémien :

En close bouche,
N'entre point mouche.

Nº 4. — Le désordre a trois maîtres : la précipitation, la paresse et l'étourderie.

Nº 5. — Proverbe italien :

Qui ne fait quand il peut,
Ne peut plus quand il veut.

Nº 6. — Le cœur a des inspirations qui élèvent le talent plus haut que l'art lui-même.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1.

Toujours de mon avis, ta complaisance extrême
Me rend ton personnage insipide, ennuyeux ;
J'imagine être seul déplaisant à moi-même,
Contredis-moi, de grâce, alors nous serons deux.

Nº 2.

D'un pas sûr, ferme, égal, marchez droit vers le but ;
Qui tarde n'y va point, qui se hâte le passe.

VOYELLES.

Nº 1.

Ici-gît le prince de Ligne ;
Il est tout de son long couché ;
Jadis il a beaucoup péché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Nº 2.

Il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule ;
Le plus sage est celui qui le cache le mieux.

CONSONNES ET VOYELLES.

François premier prédit ce point,
Que ceux de la Maison de Guise,
Mettraient ses enfants en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

CIEL ÉTOILÉ.

Quand le ciel, mon espérance,
D'astres est resplendissant,
Que j'admire en frémissant
La nuit dans sa transparence,
J'échappe à toute souffrance,
Cherchant plus d'un cher absent,
Je m'épure en devançant
L'heure de ma délivrance.

Et je me sens si léger,
Si prêt à me dégager
Des choses de cette vie,
Qu'un souffle m'enlèverait,
Qu'un signe m'attirerait
Dans ce beau ciel que j'envie.

VERS A TERMINER.

Avoir. — Savoir. — Paresse. — Esprit. — Richesse. — Profit.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES ANAGRAMMES.

Avril. — Rival.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

AJAX.

Antigone. Jocaste. Atalante. Xantippe.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. Place. — Nº 2. Chapeaux. — Nº 3. Tour.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Valenciennes.

LES ACROSTICHES.

A R B
M O U
E M E
R B R
E M U
E L I

LA CROIX.

J
A
L U C I E
Q
U
E
S

LES HOMONYMES.

Dont. Don. Don. Don. Dom. Donc.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

NA	TU	RE
TU	LI	PE
RE	PE	TER

LE	PI	DE
PI	LO	TE
DE	TE	LER

MOTS EN LOSANGE.

N
F E R
N E R O N
R O I
N

RÉBUS.

Le temps qui fuit rapide sur nos plaisirs paraît s'arrêter sur nos chagrins.

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Jacques V, roi d'Écosse, en apprenant la naissance de sa fille Marie Stuart. — Nº 2. — Caton. — Nº 3. — Socrate. — Nº 4. — Galba. — Nº 5. — Marc-Aurèle. — Nº 6. — Tibère. — Nº 7. — Vicomte d'Orthez. — Nº 8. — Mathieu-Molé. — Nº 9. — Sylla. — Nº 10. — Louis XII, parlant du général vénitien l'Alviane, vaincu à Agnadel, qu'il avait fait traiter avec honneur et dont on lui rapportait les paroles blessantes. — Nº 11. — Le comte de Salms à Luxembourg. — Nº 12. — Appius à Cinéas. — Nº 13. — Le Saint-Bernard. — Nº 14. — Saint Louis. — Nº 15. — Saint Louis à un chef païen. — Nº 16. — Haroun-al-Raschid à Nicéphore.

LE FIL D'ARIANE.

Sais-tu pourquoi, ma douce reine,
Les étoiles du firmament
Ont cette lueur incertaine
Qui fait rêver si tristement?
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus ;
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus

MARCHE DU CAVALIER.

11	4	55	30	49	6	53	32
56	29	10	5	54	31	48	7
3	12	27	50	9	46	33	52
28	57	2	13	26	51	8	47
15	40	19	58	45	34	25	60
20	1	14	41	18	59	44	35
39	16	63	22	37	42	61	24
64	21	38	17	62	23	36	43

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny.

SUPPLÉMENT Nº 126

21 SEPTEMBRE 1878.

Marie et Paul Bellot (Niort). — Joachim Labrouch (Bayonne). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Marie-Anne Genty (Orléans). — Julie Portalis. — Berthe Gérin. — Guillaume Danloux et ses sœurs Anne-Marie et Henriette Danloux (Paris). — Louise Behic (Nantes). — Marie-Louise Daudé, Paul de Ladevèze, Gustave de Grossouvre (Le Vion, La Tour-du-Pin). — Marie Gondinet. — Louise de Brimbois. — André Dulongbois (Gueron, près Bayeux). — J. Brontana (Paris). — Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche). — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Une abonnée mantaise. — Carmen (Plombières). — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — Les amis du silence. — Nell. — Bouquet d'orties. — Boule de croquet. — Euréka. — Cousine Marie (Marseille). — Abbaye de Saint-Aubin d'Ennery. — Clémence (Louvain, Belgique). — France et Ouistiti. — Princesses Éléonore, Fanny et Marie Schwarzenberg. — Trois amies de Mignonne. — C. Ducol-Pommier, grand Saconnex). — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — L. T. et son frère. — Princesse Pascaline de Metternich (château de Plass, Bohême). — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — H. F. (Bucharest, Roumanie). — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Les Braves gens de l'Hérault. — F. et M. P. (Bilbao). — Le Capitaine Lotton. — Isabelle et Gilbert (Paris).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

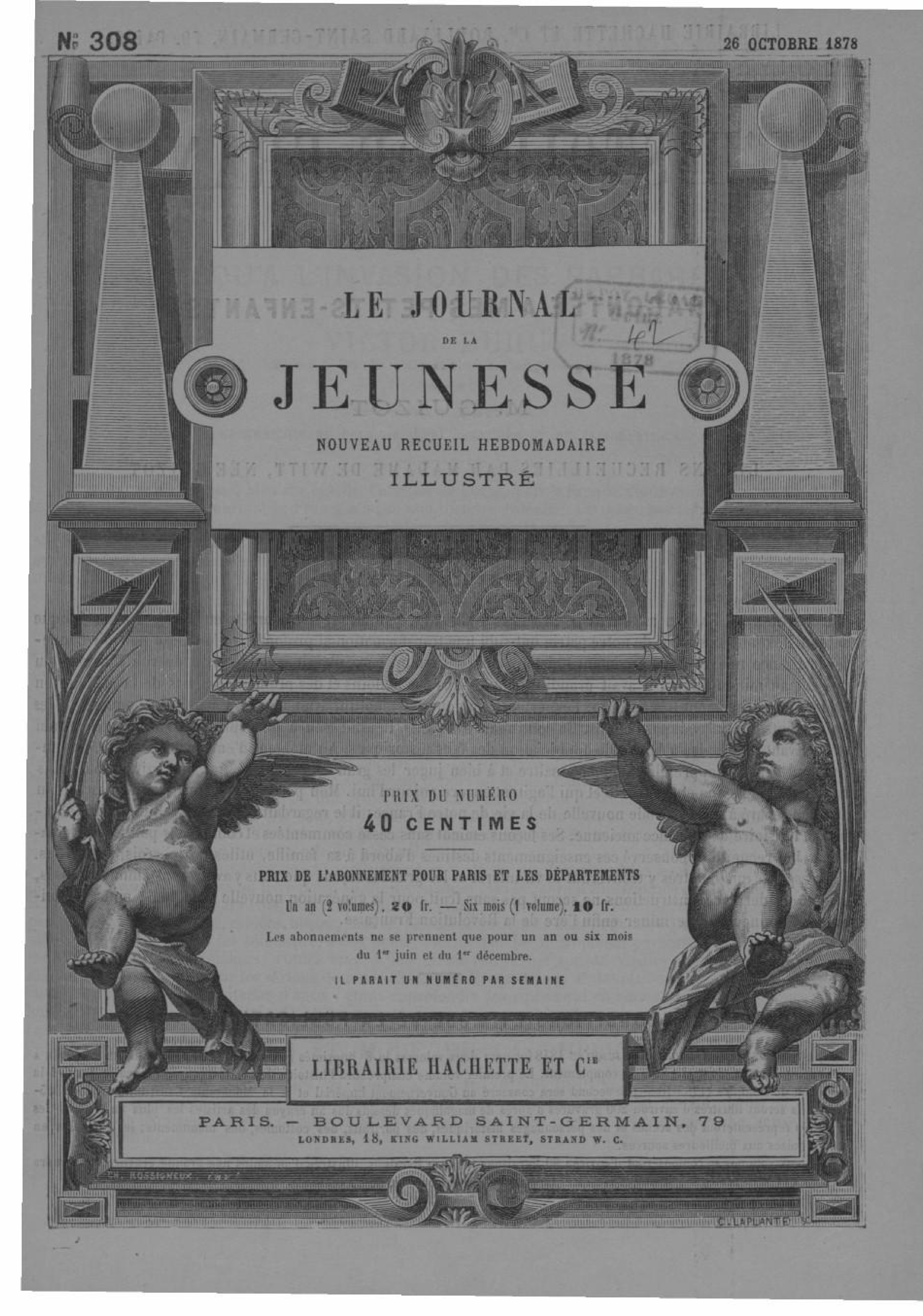
Béatrix de Virieu. — Geneviève Petit (Rennes). — Roseline et Jean de Saint-Seine (Dampierre). — Marguerite, Élisabeth et Jeanne Polonceau. — Nell. Castilla (Bayonne). — Joseph Marot. — Jeanne de Lacombe (château de Charbonnier). — L. et G. Granderye (Versailles). — Les Grises (Reims). — Une Violette des bords de l'Epte. — King et Triquet. — Anastasie et Moi (Houdan). — Un petit particulier. — Les Langues de feu (Blois). — Un Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze. — Une Étournelle en Vacances (Tours). — La Petite Reine des Korrigans (Joubert). — Les solitaires de Revillon (Remiremont). — Un Trio de Petites Normandes (Domfront, Orne). — M. C. E. G. (château de M.). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Perce-Neige et ses Frères. — Bibi-Loulou et Suzanne Rapp (Rouen). — Rothomago. — Une Petite Bergère (Sainte-Jéresle). — L. O. et C. C. — L'Ondine du Loing. — Pomme d'Api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Un pêcheur à la ligne (Vitry-le-François). — P. W. et Cie. — Victorine et Paul. — Deux habitants de La Villa Palette au Prado (Marseille). — Les Montagnards. — Tartarin de Tarascon. — Isa N. D. — La Bête du Gévaudan. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — La Thymélée des Landes. — Une aspirante aux Prix du Concours. — Régine de L... — Loin d'une Amie chérie et un Bouton de Rose. — Deux Brestoises. — Neddy et Zabeth. — Violette Blanche. — Lilly, Tipy, Lolie, Miss Pooff. — Une Étoile filante. Boulotte et Cie. — Henri, Henriette et Michel (Colline d'Argenteuil, Seine-et-Oise). — T. M. (Maduré). — Marinette et Fricoteau (La Roche-sur-Yon, Vendée). — Un Bouton de Rose. — Un Thouarsais et sa Sœur. R. et M. D. — Le Cercle de Chatou, Deux Inséparables. — Un cavalier et son Poney. — Il Cacciatore della Montagna. — Une Petite Louloute du Vésinet. — Une plume d'oie. — Quatre mousses du Saint-Elme. — Rosée du matin et larmes du Soir (près Troyes). — Rose, Violette et Muguet. — René Jehvresse et sa Sœur. — L'Amazone des Champs-Élysées. — S. F. E. —

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 308

26 OCTOBRE 1878



L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE
DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

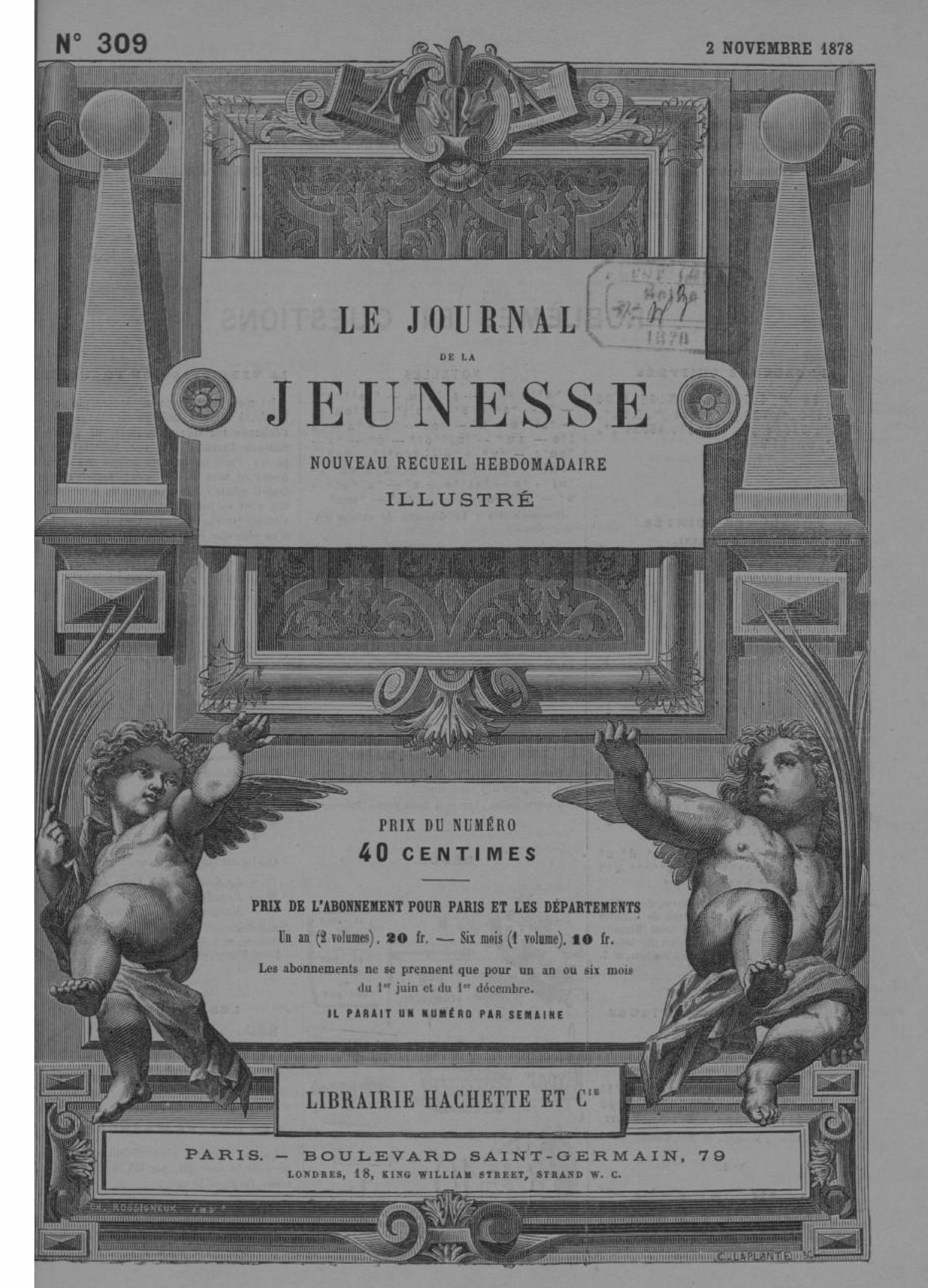
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 309 2 NOVEMBRE 1878



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 38 *** 707896 *** X1SS14138 *** 9856 *** YZ5 *** 48321 *** X8 *** 3Z *** 32668 *** 4856 *** 48321 *** X2 *** 6K107YN8 ***

Communication : Trilby.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

Nº 1. — L'a***** q** n'a q*'u* b** m**** p*** c**** q** l* f***, p*** e* a**** c*** m****** p*** c** ** q** l* j***

Nº 2. — O**** u* œ** p*** v*****, d*** p*** a******

Nº 3. — J**** d* t* v** s*** l* c******* à c**** d'a*****

Nº 4. — N**** n***** e** d*** l* m********; l* r**** e***** e** l* m***

Nº 5. — L* p*** g***** p***** d'a** *** q** n*** p******** d***** à u* a**, c'e** d* l** d*** t******* l* v*****

Nº 6. — E******* d* *Lemercier* p** l**-m*** : I* f** h**** d* b*** e* c****** l** l******

Nº 7. — L** g****** c***** d* c* m**** o** t******* l**** p***** c** **, l** g***** h***** a****

Communications : Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal), nº 1. — Prince de Caramos (Belgique), nº 2. — Les Braves Gens (Hérault), nº 3. — Ben-z., nº 4. — Marie Bellot (Rochefort), nº 5. — Trilby, nº 6. — Guillaume Danloux, nº 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1.

*nbnpttgrçndmndt*snprlsll*tt *lqndjn*tspsn*ttmmnt*nvtl*gn rnt*tnndtrdsnssnc*nnvtmpssrtrr.

Communication : Myosotis et Marguerite.

Nº 2.

*nsnss — ntr — *m — s — lvr — * — d — tmltx — prjts — ns — mrns — sns — *vr — jms — p — trvr — l — mmnt — d — vvr

Communication : Marie Trugo et Vani.

VOYELLES.

*o**e — u* — a**eau, — **e***a** — *e — *e**o*e* — *u'i* — **ou*e, — *ai**e — u* — *eu — *e — *a — *a i*e — au* — *ui**o** — d* — *a — *ou*e, — *u* — *e — **e*i* — *e* — *ou** — e**-i* — u* — *oya*eu* — *ui — *e — *ai**e — e* — *a**a** — u* — *a**eau — *e — *o* — *œu*

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

CONSONNES ET VOYELLES.

H*m*e — *h*t*f — *a — *a*i*é — *e — *o*n*; — t* — t* — f*i* — c*n* r*, — e*c*r — *i — *'é*a*t — *i*n*; — m*i*, — d*n* — l'*s*a*e, — * — g*a*d — *e*n* — e*-t* — p*i*t; — *a — *o*s — *é*o, — *a — *o*t*s* — e* — e*t — *i*n*

Communication : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Chapeau rouge*, l'un des insignes des cardinaux?

Communication : Teresa et Maria Parato (Palerme).

RÉBUS.



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

De mes jours la coupe encore pleine s'e brisée, à chaque haleine en longs soupi s'échappe ma vie; ni regrets, ni larmes peuvent l'arrêter, et, sur l'airain qui pleure, l'aile de la mort frappe ma derniè heure en sons entrecoupés; faut-il chante faut-il gémir? En se brisant la lyre jette u son plus sublime; tout à coup la lampe q s'éteint se ranime, et avant d'expirer bril d'un plus pur éclat; à son heure dernière cygne voit le ciel; seul, reportant ses re gards en arrière, pour les pleurer l'homm compte ses jours.

Communication : Fleurs et Bourgeons (Vendôme

VERS A TERMINER.

O champs! ô mes amis! quand vous verrai-je encor
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux———
Et des bons vieux auteurs amusant mon———
Tantôt ornant sans art mes rustiques———
Tantôt laissant couler mes indolentes———
Boire l'heureux oubli des soins———
Ignoré des humains et vivre ignoré d'———

Communication : Trois Cruchons dans une armoir (Vendée).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces locutions :

1º — *La Semaine des Trois Jeudis.*
2º — *Prendre Sans Vert.*
3º — *Manger son Saint-Frusquin.*

Communications : Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), nº 1. — Une abonnée mantaise, nº 2. — Raoul Digard, nº 3.

LES ANAGRAMMES.

Moine :

LIRE PÉRIMÈTRE.

Communication : Charles Portalis.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les cinq divinités mythologiques de la mer qui, par les initiales de leurs noms, forment le mot :

NAPPE.

Communication : Les Amis du silence.

LES SYNONYMES.

Les synonymes des mots suivants, par leurs initiales, composent un proverbe de cinq mots :

Hardiesse. — Investissement. — Travail. — Besoin. — Jument. — Coutume. — Maintien. — Fin. — Sac. — Bijoutier. — Ténèbres. — Songe. — Ermite. — Adversité.

Communication : Douzé, Fillion, Métin, Lutherer (collége Cuvier, Montbéliard).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français avec les lettres duquel on peut former les mots suivants :

Ciel. — Cil. — Col. — Dole. — Eole. — Épi. — Épice. — École. — Élève. — Ile. — Pie. — Pied. — Lépide. — Loi. — Ode. — Oie. — Voie. — Vol. — Vide. — Vice. — Voile, etc., etc.

Communication : Douzé, Fillion, Métin, Lutherer, (Collége Cuvier, Montbéliard).

LES ACROSTICHES.

Les sept lettres initiales forment le nom d'une ville de l'Inde ; les sept lettres finales, un prénom féminin.

* I *
* I *
* I *
* I *
* I *
* I *
* I *

NOTA. — Le même mot de trois lettres peut être répété deux *fois*.

Communication : Myosotis et Marguerite (Haute-Vienne).

LA CROIX.

Combiner les lettres de manière à former en croix deux prénoms féminins, l'un de sept lettres et l'autre de cinq, dont la troisième est commune aux deux prénoms.

A
C
A N J N R
I
E
E
L

Communication : Augustin et Raphaël Bénard (Elbeuf).

LES MOTS CARRÉS.

Un passereau siffleur, hôte du vert bocage ;
Un métal argentin, précieux pour maint usage ;
Le collet blanc ou noir des prêtres ou robins ;
Une plante grimpante aux beaux pays lointains ;
Une opération, connue en jardinage,
Sont d'un carré parfait la très-exacte image.

Communication : Gabrielle et Jeanne (Albigny. (Rhône).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Primo, ce qu'à la caisse apporte le garçon,
Puis un arbre sauvage et de grandeur moyenne,
Et troisièmement, une graine
Dont le produit se cueille sans moisson.

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

Composer un mot carré syllabique sur :

BAR-BA-RE.

Communication : Carina.

MOTS EN LOSANGE.

1° — Ce qui précède toujours la grandeur.
2° — Où l'on veut arriver.
3° — Un mot latin très-doux.
4° — Roi de Suède.
5° — Couronne.
6° — Prière latine.
7° — Ce qui finit la vie.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

ÉNIGMES.

Parfois elle m'amuse, et parfois je la crains ;
Ceci pour toi, lecteur, ne sera pas merveille,
Si je te le dis bas, oui bien bas à l'oreille :
Son premier, son second, son tout sont féminins.

Communication : Linden-Villa (Jersey).

CHARADES.

N° 1.

De cordes du second
Xercès, dans sa colère,
Fit un fouet, dit-on,
Pour punir la première.
Encor si de l'entier,
Réputé grand sorcier,
Il eût eu la puissance,
Le subit changement
De ce grand élément,
Devenu faible enfant,
Eût aidé sa démence.

Communication : Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche).

N° 2.

Mon premier ne vaut pas grand'chose,
Et cependant il fait du bien ;
Mon second sans cesse s'oppose
Aux goûts, aux volontés du *mien ;*
Sur mon tout, calme on se repose,
Et s'il est fort on ne craint rien.

Communication : Blanche Cornu de Chemiré.

LOGOGRIPHES.

Sur mes six pieds, on me présente
Avec respect, avec espoir ;
Sur cinq, une main diligente,
Dès le matin me noue et me dénoue au soir ;
Mais plus d'une bête imprudente
Meurt victime de mon pouvoir.
Sur trois pieds, ma surface, et liquide et brillante,
Offre à tes yeux un immense miroir ;
Et sur deux pieds, lorsque l'on chante,
Pour chanter juste, il faut m'avoir.

Communication : Marie Valette (Marseille).

MÉTAGRAMMES.

J'ai quatre pieds ; changez quatre fois ma tête et vous trouverez :

1° Un hôte des forêts ;
2° Un oiseau plein d'orgueil ;
3° Une ville de France ;
4° Un insecte.

Communication : Marguerite Destremx (Alais, Gard).

LES ÉTOILES.

Quatre personnages célèbres, anciens et modernes :

S G
* * *
* * *
D * * E * * T
* * *
* * *
N

Communication : Les Quatre Fils Aymon.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Avoir de l'esprit sans jugement, c'est, avec le superflu, manquer du nécessaire.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop.

N° 2. — La critique est une lime qui polit ce qu'elle mord.

N° 3. — Soyez comme le bois de sandal, qui parfume la hache qui le frappe.

Proverbe italien :

N° 4. — La bohémienne qui dit la bonne aventure ne connaît pas la sienne.

N° 5. — C'est être bien avancé dans la science de la vie que de savoir souffrir.

N° 6. — Un homme qui n'a jamais souffert est un sot dont la Providence n'a su que faire.

N° 7. — Faites une dette payable à Pâques, et vous trouverez le Carême court.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Toujours tarder, toujours remettre au lendemain,
C'est imiter ce fou qui, trouvant en chemin
Une large rivière, attend, quand tout le presse,
Que l'*eau soit écoulée* ; elle coule sans cesse
Et toujours coulera sans arrêter son cours ;
Le temps coule avec elle, et l'homme attend toujours

VOYELLES.

Je la tiens ! Dieu, que je suis aise ;
C'est bien la bonne édition,
Car je vois, pages neuf et treize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

CONSONNES ET VOYELLES.

On voit la Fortune à sa *roue*
Attacher mille ambitieux,
Les précipiter dans la boue,
Ou les élever jusqu'aux cieux.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LE VILLAGE.

Sonnet.

Le village s'étend au fond de la vallée ;
Il est posé gaîment le long d'un frais ruisseau ;
De pigeons l'on dirait une blanche volée,
Qui dorment au soleil ou se mirent dans l'eau.

Tandis que des vieillards la paisible assemblée
Devise gravement des choses du hameau,
Les femmes au lavoir battent l'onde troublée,
Le pâtre dans les champs souffle en son chalumeau.

Tout est simple et tranquille ; aucun toit ne s'élève
Plus haut que ses voisins ; le jour naît et s'achève,
Aimable, pur et doux comme un rayon de miel.

Bénissant le hameau que sa flèche domine,
Seul le clocher se dresse au haut de la colline,
Et semble un doigt levé pour indiquer le ciel.

VERS A TERMINER.

Sottise. — Chemise. — Vu. — Vertu. — Chose. — Impose.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

RÉBUS.

Quel fils ne se croit pas plus sage que son père ?
Le meunier, son fils et l'Ane.
LA FONTAINE.

RÉBUS.

(Supplément antérieur).

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
RACINE. — *Les Plaideurs.*

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES PRÉNOMS.

Les solutions pochainement.

LES ANAGRAMMES

Marie Stuart.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Richard Ier, Sans peur, duc de Normandie, et Osmond, son serviteur.

LES CURIOSITÉS.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Mme de Maintenon.
N° 2. — Lord Russell.
N° 3. — Monmouth.
N° 4. — Camille Desmoulins.

LES CURIOSITÉS.

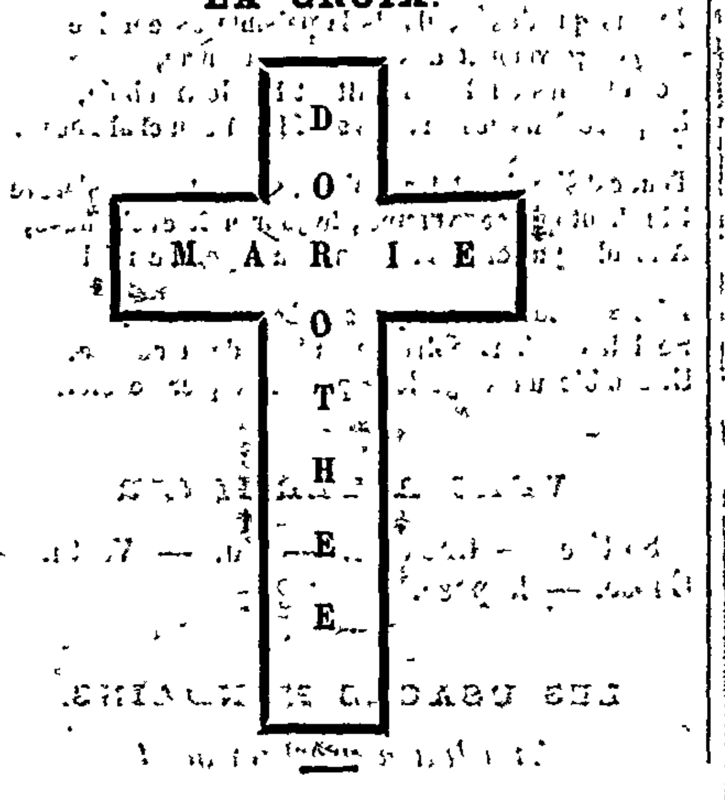
(Supplément antérieur).

N° 1. — Louis XI, à ses ambassadeurs. — N° 2. — Lulli. — N° 3. — Jean, duc de Berry. — N° 4. — Richard Cœur de Lion, parlant de Jean sans Terre. — N° 5. — Beaurepaire, au siége de Verdun. — N° 6. — Richard. — N° 7. — La prise de Dresde (1758), où le général Fink (*pinson*) dût se rendre avec son armée. — N° 8. — Sélim II, à l'ambassadeur de Venise. — N° 9. — Louis XI, parlant du comte de Saint-Pol. — N° 10. — Éléonore d'Espagne, seconde femme de François Ier.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — *Solution explicative.*
N° 2. — Cinq-Mars.
N° 3. — Anne de Boleyn.
N° 4. — Savonarole.

LA CROIX.



MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

MO	NA	CO
NA	VA	RIN
CO	RIN	THE

CEN	TI	ME
TI	MI	DE
ME	DE	CIN

LES SYNONYMES.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Amitié. — Qualité. — Usage. — Étonnement. — Livre. — Question. — Univers. — Espoir. — Contribution. — Honneur. — Orgueil. — Science. — Écueil. — Malheur. — Appartement. — Lutte. — Hôtellerie. — Élévation. — Usine. — Récréation. — Étable. — Sauveur. — Terreur. — Bonté. — Omission. — Négation.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Minéralogie.

LES ACROSTICHES.

V E R N E T
E T A B L I
R A I S I N
O R I E N T
N E C H A O
E S T H E R
S A R T H E
E S C A U T

Véronèse. — Tintoret.

ÉNIGMES.

N° 1. — Boule de neige.
N° 2. — La lettre R.

CHARADES

N° 1. — Marmot.

LOGOGRIPHES.

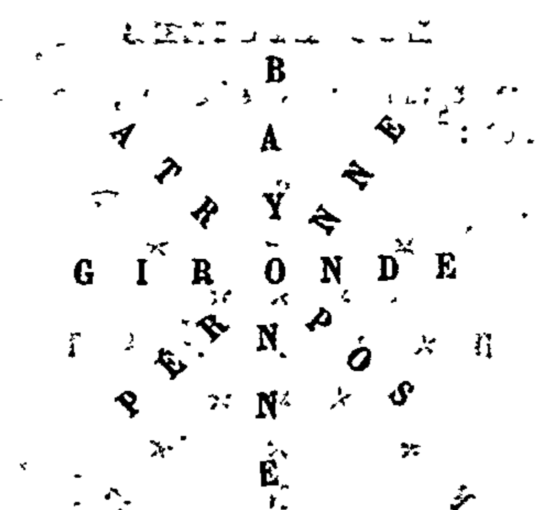
N° 1. — Ilion. Lion. Nil. Lin.
N° 2. — Solive. Olive.

LES MOTS CARRÉS.

F R A C
R I M E
A M E N
C E N E

LES ÉTOILES.

1° — Bayonne. 3° — Gironde.
2° — Atropos. 4° — Péronne.



MOTS EN LOSANGE.

V
B O A
V O L G A
A G A
A

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Italie).

SUPPLÉMENT N° 128.

5 OCTOBRE 1878.

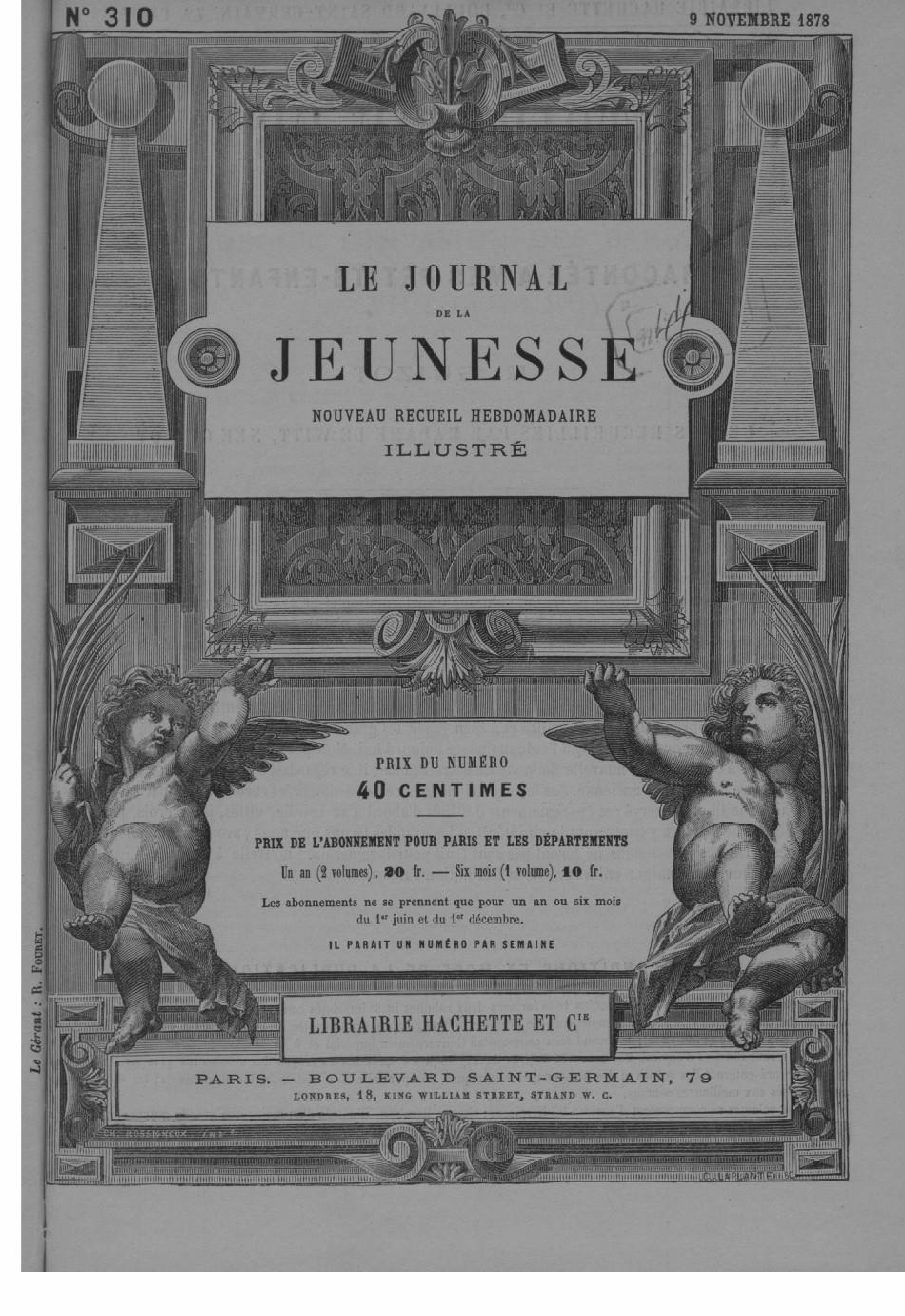
Guillaume, Anne-Marie, Henriette Danloux (Paris). — Geneviève d'Hauteserve. — Princesse Pascaline de Metternich (château de Plass, Bohême). — Sophie Filiti (Bucharest). — Julio Portalis. — L. Belic (Nantes). — Raoul Digard. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Alice Faye (Tours). — André Dulongbois (Gueron, près Bayeux). — Louise de Brimbois. — Ricquebourg. — Tona, Tina (Passerano, Italia). — Les Grises (Reims). — Deux cousines de Normandie : Odette et Metta D. de B. — Bouquet d'Orties. — Cousine Marie (Marseille). — Carmen. — Une Bête à Bon Dieu. — Les Braves Gens (Hérault). — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — La Bête du Gévaudan. — Arthur et Geneviève. — Marguerite, Élisabeth et Jeanne (Viry). — France et Fleur (Bilbao). — Bruyère et Genêt Bretons (Nantes). — Deux Jeunes Novices. — La Quiquoronne. — M. C. (Saint-Germain). — Nelly — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Un Chardon. — C. Ducol Pommier. — Une Étoile Filante. — Riquette, Dédelle et Dadanne. — Une Bonne Fourchette J. T. — L. T. et Son Frère. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — Myosotis et Marguerite. — Puz et V. Lasticot. — Neddy et Zabeth. — T. M. (Maduré). — Marie et Hélène (Chatou). — Tartarin de Tarascon. —

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Suzanne Mallet (Paris). — Nelly Castilla (Bayonne). — Béatrix de Virieu. — Émile Laforest. — E. Crémieux (Collége Sainte-Barbe, Paris). — René Jenvresse et Sa Sœur. — Joseph Marot. — André d'Ideville (Paris). — Renée Labelonye (Paris). — Jeanne de Lacombe (château de Charbonnier, Puy-de-Dôme). — Jeanne Izambert (Paris). — E. de Mézance. — Marguerite et Paul Manen. — Méta de Hisprung, Colombe de Fraignan. — Un Élève de Quatrième B (Lycée Henri IV). — Paul et Angélie de L. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Trois Copains du Lycée de Tours. — Colonie du Puy d'Eyliac. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Une Abonnée Mantaise. — Bengaline et Pierrette (Champagne). — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Les Montagnards (Paris). — Corigan (Joubert). — Miss Bébée (Loiret). — Un Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze. — Deux Alouettes. — Une Plume d'Oie. — Une aspirante aux Prix du Concours. — Au Pays de Camoëns. — Une Petite Bohémienne de treize ans et Son Petit Chevreuil. — A. de V. (Château de Beaulieu, Indre-et-Loire). — Capitaine Fracasse et Mauprat. — Robinson, Vendredi et Coco (Belgique). — Trois Fauvettes de la Paqueraie. — Une Habitante de la Villa La Palette (Marseille). — Un Bouton de Rose. — Régine de L. (Loué, Sarthe). — La Petite Hirondelle du Lys. — La Jambe Cassée. —

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



Le Gérant : R. Fouret.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

Guizot de Witt.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'Histoire de France racontée a mes petits-enfants, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

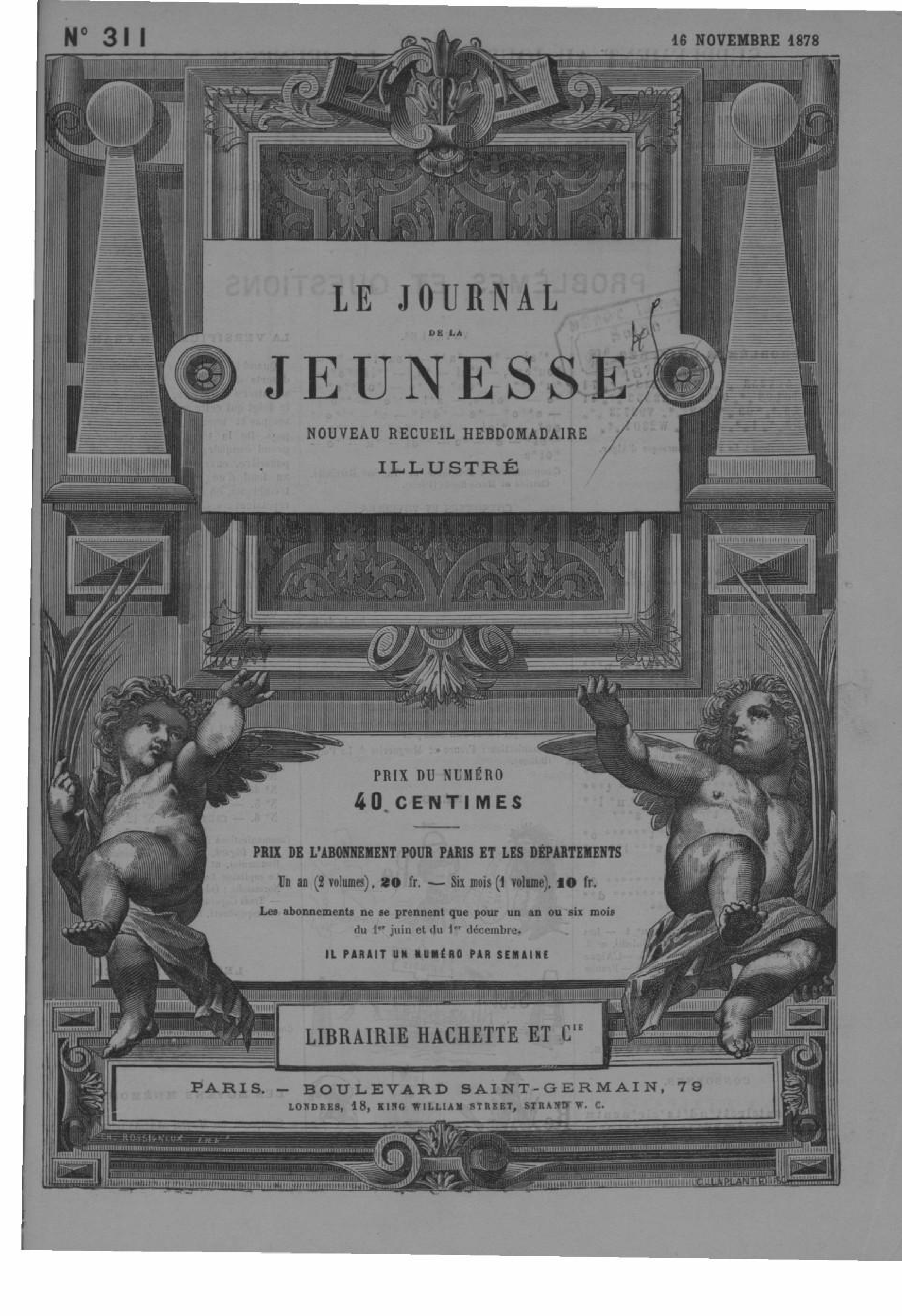
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Le Gérant : R. Fouret.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 152

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

,*, 51Y253 ,*, HK268243 ,*, 71 ,*, 716X93 ,*, 0963 ,*, Z3553 ,*, 41 7786X3 *,*03 ,*, H3 ,*, V93773 ,*, 3673N3 ,*, 1 ,*, 434 ,*, W2304 ,*,

Communication : La Petite Mauresque d'Alger.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — S* l* v** e** u* p******, s** c* p****** a* m**** j***** d** f*****

N° 2. — I* n* f*** p** q** l* r**** ********* l***** v******* l* b**** ***

N° 3. — L'â** d* l'h**** e** p*** g***** q** l** b**** d* l* t****

N° 4. — R*********-t* d* n'a**** p** d* p*********, r****** c*** q** o** p**** l**** p****, e* b**** l* S*** ****

N° 5. — I* e** d** e****** s******* ** à c** m****** c******* o* c***** **, q** r*********** l** o***** t*** q*'i** l** r*********, m*** q** n* l** r********* j***** t*** q*'i** s***

N° 6. — L* m**** e** u* t****** o* l** h***** e* l** f***** s*** l** a** ****

N° 7. — L* m****** p********** d* l'h**** e** l* c********* i******** d** c***** q*'i* n* p*** s*****

Communications : Ma sœur et moi, n° 1. — Les Braves Gens (Hérault), n° 2. — Un Ouistiti, n° 3. — Paul, Angélie, Cécile et Jeanne, n° 4. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, n° 5. — France t Ouistiti, n° 6. — Ben-z, n° 7.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Vstpssntclrctt*nd*ts*clr*ncntn mt**nsftlglrdmnd*trnqDn*stprm nnt.

Communication Une abonnée mantaise.

VOYELLES.

*'ai — *u — *a** — * ou*i* — *e — *ou*eu*, — *'ai — *u, — *iè**e* — *u*u**, — *ou* — *e — *ou**e* — *e — **oi*e, — a*! — *'e* — **é*i* — e**o* — *e — *é*i* — e* — *'*o** eu*, — *'ai — *u — *o* — *e**e — **ei* — e* — *e — *'ai — *u — *e — *oi*e

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris).

CONSONNES ET VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

*n — *i* — q*e — *o*s*e*r — *Loquette* — *r*c*e — *e* — d*s*o*r* — d'*u*r*i; — *o*, q*i — *a*s — *u'*l — *e* — a*h*t*, — j* — s*u*i*n* — q*'i*s — *o*t — * — l*i

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

—

VERS A TERMINER.

Jeune et tendre arbrisseau, espoir de mon———
Fertile nourrisson de Vertumne et de———
Des fureurs de l'hiver redoutez le———
Et retenez vos fleurs qui se pressent d'———
Séduites par l'éclat d'un beau jour———

Communication : France et Marguerite de La Porte (Bilbao).

—

RÉBUS.



—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Quand le fils du fier Monzouk, du fond des déserts de la vaste Scythie, conduisait ses soldats en Germanie, en Gaule, de Dieu c'était le doigt qui cette armée guidait, qui dirigeait ses pas et semait sa renommée dans tous les pays. De la terre entière craint, quand ce grand conquérant passait, dans un flot de poussière, enveloppé d'un tourbillon de feu, au fond d'un monastère quelques moines tremblants, en disant leur prière, tout bas se répétaient : « C'est de Dieu le fléau. »

Communication : Signature omise.

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Manteau* en France?

Communication : Une Élève des cours Fénelon (Poissy).

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces mots :

N° 1. — OPÉRA.	N° 7. — BRÉSIL.
N° 2. — THÉATRE.	N° 8. — RUSSE.
N° 3. — PALAIS.	N° 9. — JOUR.
N° 4. — PARC.	N° 10. — EAU.
N° 5. — TULIPE.	N° 11. — MERCURIALE.
N° 6. — CHEMISE.	N° 12. — MANDARIN.

Communications : Prince de Caramos, nos 1 à 4. — Raoul Digard, n° 5. — Esméralda (Bucharest, Roumanie), n° 6. — Primavera (Paris), n° 7. — Le capitaine Lotton, n° 8. — Deux cousines de Normandie : Odette et Metta D, de B, nos 9, 10. — Trois Copains de Saint-Louis, n° 11. — Divers correspondants, n° 12.

—

LES ANAGRAMMES.

On trouve en mes cinq pieds un oiseau domestique,
Ou bien un instrument d'optique.

Communication : Signature omise (La Roche-sur-Yon).

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Composer un *Moyen mnémonique* avec les initiales des principaux personnages de l'*Enéide*.

—

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

mers	l'on	leure	qui	ond	nu	la	l'or
de	tran	mers	de	rapi	age	hir	age
des	a	lle	eff	bre	elle	de	vol
en	son	est	et	va	de	re	si
flots	calme	sur	som	sager	son	son	eurs
ai	cor	des	trou	dé	fur	ni	cé
le	fa	un	la	dans	mes	sein	dans
mais	le	bler	ce	les	jà	lant	stre

Communication : Marie-Louise Daudé (au Vion, près la Tour-du-Pin).

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — Quel est le gouverneur des Enfants de France qui appelait ses élèves ses quatre F ? Quels sont ces princes, les qualités et les défauts qu'il signalait en eux ?

N° 2. — Quelles sont les deux maisons qui avaient pour emblèmes une *Rose blanche* et une *Rose rouge?*

N° 3. — Quel nom donnait-on, à l'époque de la chevalerie, aux luttes où deux troupes de chevaliers, armés de toutes pièces, s'efforçaient, dans un simulacre de combat, de remporter l'avantage l'une sur l'autre ?

N° 4. — Quel est le Roi enfant qui disait à sa mère : « Madame, j'aimerais mieux que l'on me fît moins de révérences, et que l'on me donnât moins souvent le fouet ? »

N° 5. — Qui a comparé le désert du Sahara à la robe d'une panthère : le fond jaune figure le sable, et les taches représentent les oasis.

N° 6. — « Je vous ordonne de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer si j'étais assez lâche pour reculer. »

N° 7. — Quel est l'amiral qui parut au moment du combat en grand uniforme, et qui répondit à ceux qui lui faisaient remarquer que ses décorations brillantes pouvaient le signaler aux coups de l'ennemi : « Je les ai gagnées avec » honneur, et je les porterai ainsi » jusqu'à ma mort. »

N° 8. — « Ils me regardent comme une épée qui se rouille pendant la paix. »

N° 9. — « Il est bon qu'il en reste quelques-uns pour porter la nouvelle de leur défaite. »

N° 10. — « Sire, toutes les fois que Votre Majesté crée un office, Dieu crée un sot pour l'acheter. »

N° 11. — « Ce que je vous puis souhaiter de plus heureux, c'est de ne jamais vous revoir. »

N° 12. — « La France est le plus beau royaume après celui du ciel.

Communications : Linden Villa, n° 1. — Carmen, n° 2. — Antoinette d'H. (V. S. Laon, Aisne), n° 3. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 4. — Une pêcheuse de grenouilles, n° 5. — Les Quatre Fils Aymon, n° 6. — Esméralda (Bukarest, Roumanie), n° 7. — Marguerite et Louise Lapoire; n°s 8 et 12. — Bruyère et Genêt bretons, n° 9. — Une abonnée mantaise, n° 10. — Divers correspondants, n°s 10, 11.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le prénom féminin dans lequel on trouve les mots suivants :

Or. — Dragée. — Orange. — Ronde. — Dé. — An. — Onde. — Gare. — Orge. — Gédéon. — Grade. — Ode. — Nage. — Orage. — Edgard. — Age. — Édredon. — Rage. — Grande. — Nord. — Ange. — Doge. — Orne, etc., etc.

Communication : Mignardise et Feu-Follet.

LA CROIX.

Combiner les lettres de manière à former en croix deux prénoms féminins, l'un de sept lettres et l'autre de cinq, dont la troisième est commune aux deux prénoms.

H
N
A L B I A
C
E
S
N

Communication : Mignardise et Feu-Follet.

ÉNIGMES.

N° 1.

César haineux et dur, je règne avec éclat ;
Même mot, et je suis navire de l'État.

Communication : Louise de Brimbois.

N° 2.

Celui qui le fait n'en usera pas; celui qui l'achète n'en a pas besoin; et celui qui s'en sert ne le sait pas.

Communication : Cinq Violettes de la Gironde (Bordeaux). — A. Dul. (Gueron).

CHARADES.

N° 1.

Si je sais bien compter, j'estime mon entier
Mille fois plus que mon premier ;
De chasser au désert si vous avez le tort,
D'éviter mon dernier je vous conseille fort.

Communication : Raoul Digard.

N° 2.

Dans l'alphabet, lecteur, on trouve mon premier,
Jephté se repentit d'avoir fait mon dernier.
Et souvent le pardon suit de près mon entier.

Communication : Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

LOGOGRIPHES.

Quand j'ai mes quatre pieds, je ne vais que sur deux
Coupe-moi le premier, sans peine on peut l'abattre ;
Je n'en ai plus que trois, et je marche sur quatre,
Allons, ami lecteur, devine, si tu peux.

Communication : T. M. Maduré.

MOTS CARRÉS.

L'œuvre d'une mouche légère ;
Des dieux l'agile messagère ;
Un golfe ; une ville du Nord ;
Un personnage de la Bible ;
Cher lecteur, tu n'es pas bien fort,
Si je te reste inaccessible.

Communication : Trois têtes dans un bonnet (Loir-et-Cher).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Un valeureux sultan ;
Un grand port d'Italie ;
Puis un homme sans vie,
Qui n'est pas mort pourtant.

Communication : Grand cercle de Presinge (Suisse).

Construire un *Mot carré syllabique* sur :

I-DÉ-AL.

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe.

LES ÉTOILES.



N° 1. — Lac de Hongrie.
N° 2. — Province d'Italie.
N° 3. — Peuplade d'Amérique.
N° 4. — Ville de Malaisie.

Communication : Sphinx-Club.

MOTS EN LOSANGE.

1° — Consonne.
2° — Sœur de la mort.
3° — Compositeur italien.
4° — Poète romain.
5° — Dignité à Rome.
6° — Entouré d'eau.
7° — Voyelle.

Communication : Trois cruchons dans une armoire (Vendée).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

Le moment difficile n'est pas celui de la lutte, c'est celui du triomphe.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1. — L'action qui n'a qu'un bon motif pour celui qui la fait, peut en avoir cent mauvais pour celui qui la juge.

N° 2. — Ouvre un œil pour vendre, deux pour acheter.

N° 3. — Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui.

N° 4. — Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

N° 5. — La plus grande preuve d'amitié que nous puissions donner à un ami, c'est de lui dire toujours la vérité.

N° 6. — Épitaphe de Lemercier, par lui-même :

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.

N° 7. — Les grandes choses de ce monde ont toujours leurs petits côtés; les grands hommes aussi.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

Un beau petit garçon demandait à son père :
« Le soleil était-il quand je n'étais pas né? »
A tout moment on voit l'ignorant étonné
Dater de sa naissance un nouveau temps sur terre.

N° 2.

Insensés, notre âme se livre
A de tumultueux projets;
Nous mourons sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

VOYELLES.

Comme un agneau cherchant la serpolet qu'il broute
Laisse un peu de sa laine aux buissons de la route,
Sur le chemin des jours est-il un voyageur
Qui ne laisse en passant un lambeau de son cœur?

CONSONNES ET VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

Sur un géomètre.

Homme chétif, la vanité te point;
Tu te fais centre, encor si c'était ligne;
Mais, dans l'espace, à grand'peine es-tu point;
Va, sois zéro; ta sottise en est digne!

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine,
Ma vie en longs soupirs s'échappe à chaque haleine,
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure,
Faut-il gémir, faut-il chanter?

La lyre en se brisant jette un son plus sublime,
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer,
Le cygne voit le ciel à son heure dernière,
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

VERS A TERMINER.

Sommeil. — Réveil.
Demeures. — Heures.
Tumultueux. — Eux.

RÉBUS.

Dieu enseigne le mépris des richesses par la manière dont il les distribue.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions pochainement.

LES ANAGRAMMES.

Pierre l'Ermite.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

NAPPE.

Neptune. — Amphitrite. — Protée. — Phorcys. — Éole.

LES SYNONYMES.

A BON CHAT, BON RAT.

Audace. — Blocus. — Ouvrage. — Nécessité. — Cavale. — Habitude. — Attitude. — Terme. — Besace. — Orfèvre. — Nuit. — Rêve. — Anachorète. — Tribulation.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Vélocipède.

LES ACROSTICHES.

```
M I E
A I S
L I T
A I E
G I L
A I L
  I E
```

LA CROIX.

```
    J
    E
C L A R A
    N
    I
    E
```

LES MOTS CARRÉS.

```
M E R L E
E T A I N
R A B A T
L I A N E
E N T E R
```

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

SA	CO	CHE
CO	CHE	NE
CHE	NE	VIS

BAR	BA	RE
BA	LEI	NÉ
RE	NE	GAT

MOTS EN LOSANGE.

```
      G
    B U T
  B A S I A
G U S T A V E
  T I A R E
    A V E
      E
```

ÉNIGMES.

Malice.

CHARADES.

N° 1. — Soutien.

N° 2. — Merlin.

LOGOGRIPHES.

Placet. Lacet. Lac. La.

MÉTAGRAMMES.

Faon. — Paon. — Laon. — Taon.

LES ÉTOILES.

1° Un orateur.
2° Un philosophe romain.
3° Un philosophe français.
4° Un archevêque.

```
        C
      I
    E   N   O
  N   C
D   E   R   O   T
      O
        N
        H
```

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

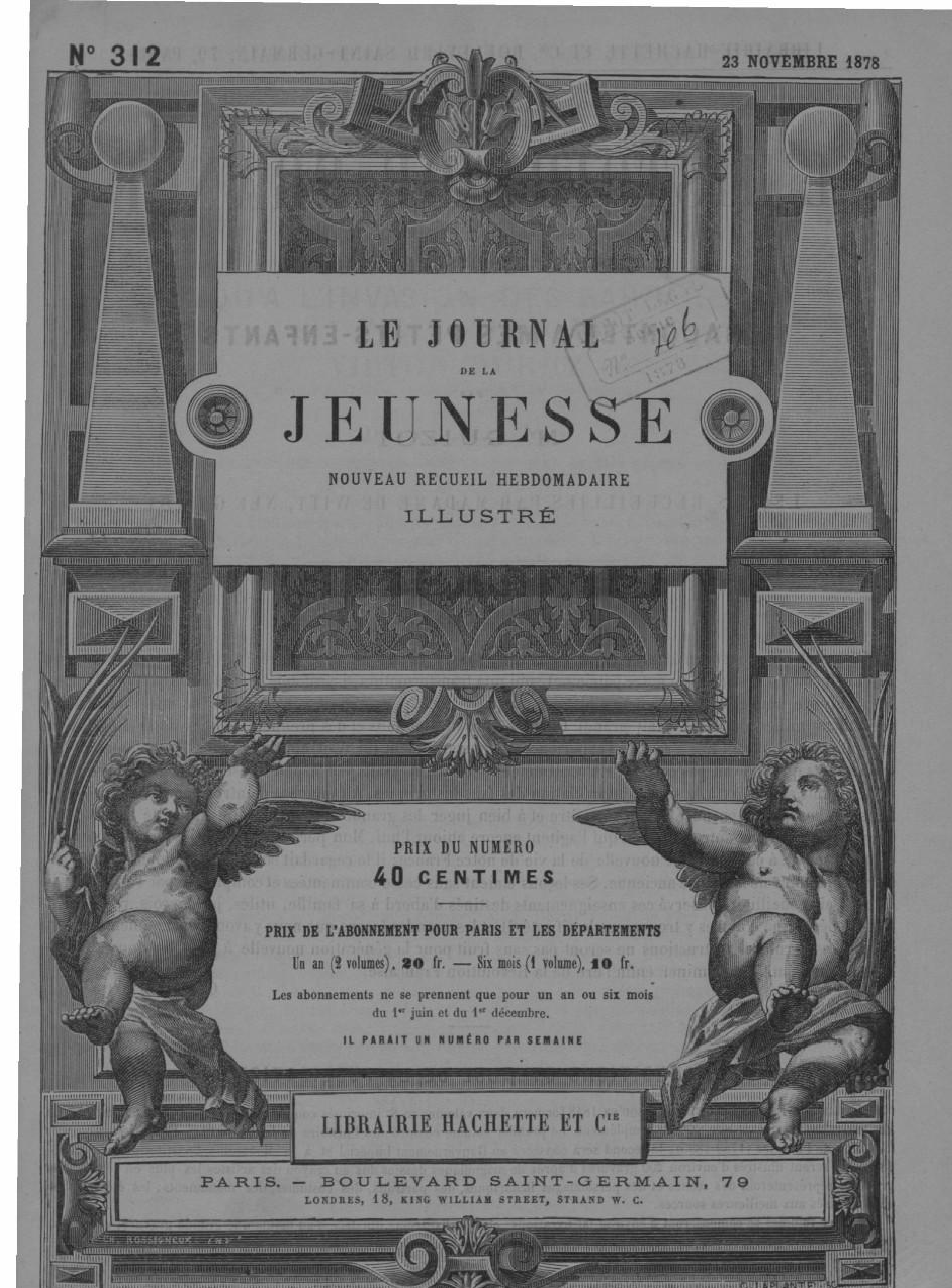
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny (Kichineff, Bessarabie). — Graziella (Italie).

AVIS. — Les Noms des Correspondants seront publiés dans le Supplément N° 134, du 7 Décembre 1878.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 312
23 NOVEMBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde, qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Ses leçons étaient sans cesse commentées et complétées par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois, pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur, de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8° imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

Membre de l'Institut, ancien Ministre de l'instruction publique.

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Mérivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout, et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfant et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'Etat la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence, et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite Live, ni Tacite. Enfin la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

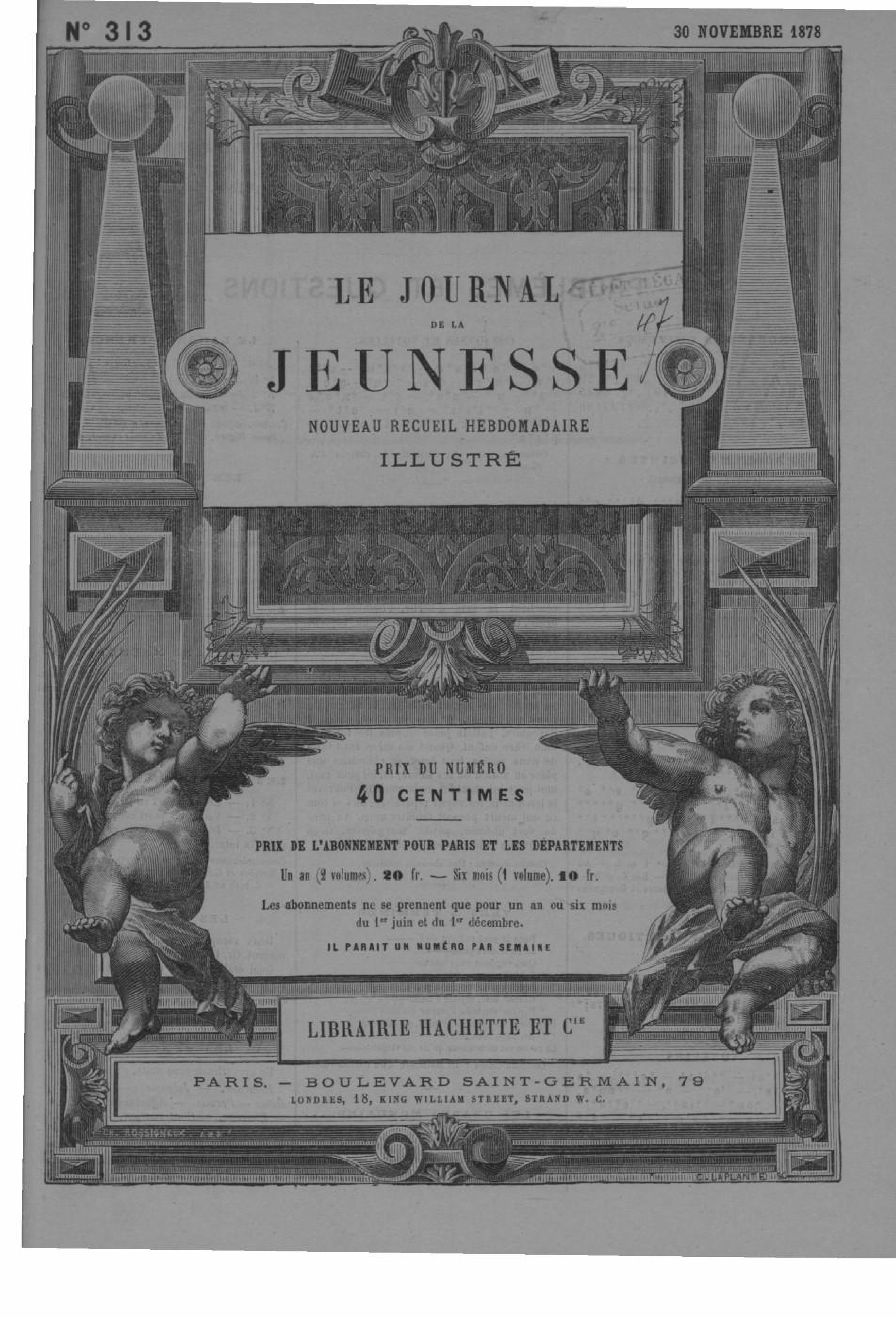
Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux, théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre Ecole des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans. et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars dernier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


N° 313
30 NOVEMBRE 1878
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à :

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 28 *** 385WV8Z8 *** 173175 46 *** 05 *** H754392 *** 08 *** 29 *** H8538668 *** 9549 *** 2V85 *** K83093X *** 286 *** W9193186 *** 08 *** K9Y586 ***

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — L* v** l* p*** d**** e** c**** l* s****** d'u** o*** p******* q** l* c**** d'u** f****** f*** o*** ****

Nº 2. — L* c*** e** d*** s** y*** e* l'e**** d*** s** c****.

Nº 3. — L** e****** d* c* t**** s*** t*** b***** a* d***** é* t*** n**** a* d*****

Nº 4. — L'h**** o**** e** c**** l'e** q** d*** e* s* c*******

Nº 5. — N*** s***** s* p********** q** n*** v******** ê*** c***** d* t**** l* t****, e* m*** d** g*** q** v******** q**** n***, n* s***** p***

Nº 6. — Proverbe turc :

A******-t** d* t******, s* t* v***, m*** p**** d****.

Nº 7. — U** p***** d* l* v** s* p**** à m** f****, l* p*** g***** p***** à n* r*** f****, l* p****** t** ***** à f**** a**** c**** q** c* q** l'o* d***.

Communications : Un Ouistiti, nºs 1 et 4. — Au sommet de l'Himalaya nºs 2, 3. — Ben Z., nº 5. — France et un Ouistiti, nº 6. — Fleurs et Bourgeons (Vendôme), nº 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

*ptphpssntcmmtj**psslflv*strvnsprdrdnsssrcfsslnc*ssdstsrcmrbrbrsps*n*nstntlpdsqftgtcrsj**s**ssmnfrdq*cj**dps

Communication : René Chollet.

VOYELLES.

*e — **ai — **é*o* — *e***i — *e — **a**e*, — *'e** — u* — **ou*e, — *ou* — *ou* — **ia**, — *'e**a*** — *u'o* — a — **ou*é* — e* — *a**e*, — e* — *u'o* — a — *ai**é* — *ou*ia***

Communication : Trois cruchons dans une armoire (Vendée).

CONSONNES ET VOYELLES.

*e — *o *v*n*r, — *r*s*n* — c*l*s*e, — *m*r* — d*s — *i*n* — q*e — *'o* — n'* — p*u*, — e*t — *n*o*e — *n — *l*i*i* — q*i — *e*t* — a*r*s — *u*e*x — *u* — l'*n — *o — p*r*u*

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Au bord du vert chemin, petite marguerite, tiens ouvert ton calice au souffle du matin. Comme un voile qu'il lève, chassant l'ombre des nuits, s'élève le gai soleil à l'Orient doré; du buisson la brise rafraîchit les feuilles et, en courbant le brin d'herbe, l'humide rosée brille, tremble et paraît comme un superbe rubis que l'insecte, en cessant sa chanson, vient boire. Du jour à cette heure où tout paraît mystère, où, sur la terre et au ciel, tout semble harmonie, au bord du vert chemin, petite marguerite, tiens ouvert ton calice au souffle du matin. Fille de la nature, du passé parle-moi, de ces jours où, riant à l'aventure, j'allais jouer auprès de toi avec mon frère enfant. Quand ma mère était lasse de nous porter, tous deux, je cherchais une place au milieu de tes sœurs, et, lui pour moi, moi pour lui, nous les moissonnions. Pourtant le lendemain les voyait reparaître; oh ! si tout ce qui meurt pouvait renaître ainsi. Au bord du vert chemin, petite marguerite, tiens ouvert ton calice au souffle du matin.

Communication : Une abonnée mantaise.

VERS A TERMINER.

Dans le port exempt de l'———
Je considère ces———
Qui, voguant vers tant de———
Sont si près de faire———
Leur esprit aveuglé se paît d'———
Et leur âme, sujette à mille———
Par les vents de l'erreur est sans cesse———
Leur cœur, toujours en trouble, en vain cherche la———
Et, dans cette mer———
Le calme est un bonheur qu'ils ne virent———

Communication : La Maîtresse d'un Griffon russe.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Manchon?*

Communication : Prince de Caramos.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces mots :

Nº 1. — DAM, DAME ! Nº 4. — SERVITEUR.
Nº 2. — POMMADE. Nº 5. — URBAIN.
Nº 3. — DINANDERIE. Nº 6. — VIRAGO.

Communications : Une abonnée mantaise, nº 1. — Raoul Digard, nº 2. — Ma sœur et moi, nºs 4 à 6.

LES ANAGRAMMES.

Nº 1.

Avec cinq pieds, lecteur, j'habite au pôle arctique ;
Retournez : je deviens un arbre de l'Afrique.

Communication : Tartarin de Tarascon.

Nº 2.

Personnage de l'Iliade :

ON M'A MANGÉ.

Communication : La Maîtresse d'un Griffon russe.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les trois grands magistrats français dont les noms, par leurs initiales, forment le mot :

MAL.

Communication : Bouquet de myosotis des bords de la Cèze.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. — Le page sort en paix.

Nº 2. — Vous êtes mort comme Samson.

Nº 3. — Je voudrais bien gagner le gros pot à la loterie.

Communications : Un petit particulier, nº 1. — Bruyère et Genêt bretons (Nantes), nº 2. — Neddy et Zabeth nº 3.

LES SURPRISES.

Deux aveugles avaient un frère. Ce frère mourut. Or, le défunt n'avait pas de frère.

Quel était le degré de parenté entre lui et les deux aveugles ?

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe (Hautefort, Dordogne), nº 3.

LES SYNONYMES.

Un proverbe de cinq mots.

Demeure. — Jalousie. — Exemple. — Bête. — Permis. — Affectueux. — Séjour. — Ebauche. — Continuation. — Insolent. — Perplexité. — Pesant. — Fermentation. — Etonnement.

Communication : L'Hermitage d'Asnières.

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Quels sont les huit Ordres de Chevalerie de France, et la date de leur création?

Nº 2. — « *Marco, perchè non mi parli?* »

Nº 3. — Quel est l'empereur de Russie qui, le premier, a pris le titre de czar?

Nº 4. — « Cela m'humilie, donc cela m'est bon. »

Nº 5. — Quel est l'enseigne qui se fit sauter avec son navire, en s'écriant : Adieu, pilote, voilà le moment de nous venger. »

Nº 6. — Quelle est la fleur, selon la croyance indienne, dont la possession donne le parfait bonheur?

Nº 7. — « Cherche un autre royaume plus digne de toi; le mien ne peut te suffire. »

Nº 8. — Quelle est l'origine du Toughra, monogramme qui représente la signature du sultan?

Nº 9. — Que les autres rois se plaisent à ravager les cités, qu'ils se chargent d'un immense butin; pour moi, je veux que mon empire soit tel, que les nations vaincues regrettent de n'y avoir pas été plus tôt soumises.

Nº 10. — Je suis entre l'enclume et le marteau.

Nº 11. — Il y a deux choses, monsieur, que vous ne pouvez pas m'enlever : le sang royal qui me donne droit à la succession, et l'attachement qui m'unit à la foi de mes ancêtres.

Nº 12. — Ce qui a fait la force de cet hérétique, c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui.

Communications : Petite et Grande nº 1. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, nºs 2 et 8. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne, nºs 3, 4. — Une Bourguignonne de Saône-et-Loire, nº 5. — Marie Sales, nº 6. — Capitaine Nemo, à bord du *Nautilus*, nº 7. — Signature omise, nº 8. — Une pêcheuse de grenouilles, nº 9. — Deux jeunes novices, nº 10. — Princesses Éléonore et Fanny de Schwarzemberg, nº 11. — Marguerite Destremx (Alais, Gard), nº 12.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

bru	ient	se	d'un	un	dit	le	mante
dres	loppe	le	mau	dans	blanc	sol	tout
l'or	le	dans	co	pal	nord	au	seul
l'enve	se	mier	au	voit	somme	bas	plus
où	de	teau	son	d'un	le	sous	ille
pin	isse	flanc	qu'il	il	rêve	ri	l'ar
nfins	ve	ige	me	aux	ide	une	la
épa	un	co	grê	ne	bru	seul	ant

Communication : Prince de Caramos.

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de trois mots :

Tragique. — Oisif. — Je. — Peu. — Amusant. — Délier. — Jamais. — Paraître. — Vérité. — Respirer. — Affirmer. — Tard. — Trouvé. — Générosité. — Folie. — Menteur. — Vin. — Tout. — Limité. — Troublé. — Bas. — Obscur. — Badin. — Douteux. — Désespoir.

Communication : Les Grises (Reims).

—

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français dont les lettres, décomposées, donnent les 100 mots suivants :

Agathe. — Pépin. — Henri. — Gaëtan. — Oronte. — Jean. — Piron. — Agar. — Taon. — Pie. — Tapir. — Héron. — Ane. — Pongo. — Papion. — Tigre. — Rat. — Anta. — Tarin. — Geai. — Ara. — Pigeon. — Paon. — Oie. — Raie. — Thon. — Hareng. — Orang. — Rhin. — Orne. — Niort. — Tarn. — Orange. — Rhône. — Ain. — Gien. — Aar. — Tage. — Porto. — Pô. — Arno. — Noire. — Iran. — Niger. — Horn. — Pétra. — Patagonie. — Pont. — Oran. — Agen. — Thé. — Poire. — Potiron. — Orge. — Or. — Argent. — Étain. — Agénor. — Japet. — Ariane. — Progné. — Pan. — Io. — Ion. — Troie. — Harpie. — Grain. — Pain. — Patin. — Pâte. — Rôti. — Gin. — Potage. — Ogre. — Ange. — Honte. — Topographie. — Gaîté. — Orgie. — Parent. — Paria. — Page. — Rage. — Giron. — Pope. — Râpe. — Pré. — Gîte. — Mât. — Art. — Phare. — Gent. — Hier. — Rang. — Pape. — Ongle. — Age. — Tape. — Tiare. — Gare, etc., etc.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

—

LOGOGRIPHES.

Lecteur, de mes huit pieds la trop forte vapeur
Monte au nez, par hasard, ou, dit-on, par humeur;
Il est un prompt remède à ce petit malheur :
Tranche soudain ma tête, et, redoublant d'ardeur,
Découpe ce qui reste; il a bonne saveur.

Communication : Une petite Amognonne.

—

LES ACROSTICHES.

Former six noms géographiques, dont les initiales et les finales forment le nom de deux Villes de France.

* U T U *
* A R V *
* A B O *
* S C O *
* H O N *
* A M O *

Communication : Chrystal et Rita.

—

LA CROIX.

Deux prénoms féminins, dont la troisième lettre est commune aux deux.

L
D
E E A E E
O
R
N
L
O

Communication : Un pêcheur à la ligne (Vitry-le-François).

—

CHARADES.

Nº 1.

Mon premier est un mets estimé des Chinois;
Mon second réunit deux êtres pour la vie;
Mon troisième est dos dieux de la mythologie;
Mon tout est la terreur des habitants des bois.

Communication : Chêne et Roseaux.

Nº 2.

On peut voir mille objets à travers mon premier;
Plus d'un dans mon second se drape et s'enveloppe;
Mon tout par bien des chiens est traité sans quartier,
Aussi le voit-on fuir quand l'un deux le galope.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

—

ÉNIGMES.

Nº 1.

Nous sommes trois frères en France;
L'un de nous trois, selon certains savants,
En Grèce a reçu la naissance;
Mais on ne convient pas du temps.
Par droit d'extension, au défaut d'une absente,
Deux de nous réunis président aux forêts;
L'un des deux, mis avec excès,
Produit une voix moins sonnante;
Le troisième est plus usité;
Il règne à la fin de l'été.
Lecteur, si ta recherche est vaine,
Ne t'en prends pas à nous; ton désir curieux
Peut être satisfait sans peine,
Tu nous as tous trois sous les yeux.

Communication : Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand).

Nº 2.

Si le buveur flamand m'avale en quantité,
Je lui deviens un lit pour toute éternité.

Communication : Louise de Brimbois.

—

MÉTAGRAMMES.

Changez sept fois mon chef, vous aurez tour à tour :
L'extrémité d'un fleuve; un sédiment; et, pour
Le malade, un remède; un défaut à la vue;
Un insecte volant; de quoi chauffer un four;
Ce qu'à le musicien sous sa main étendue.

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal)

—

LES MOTS CARRÉS.

De votre serviteur le très-simple prénom;
De tout ce qui protège et garantit le nom;
Un meuble des anciens, chez nous changé d'usage;
Ce que l'on porte aux poings, lorsque l'on n'est pas [sage].

Communication : X (Lyon).

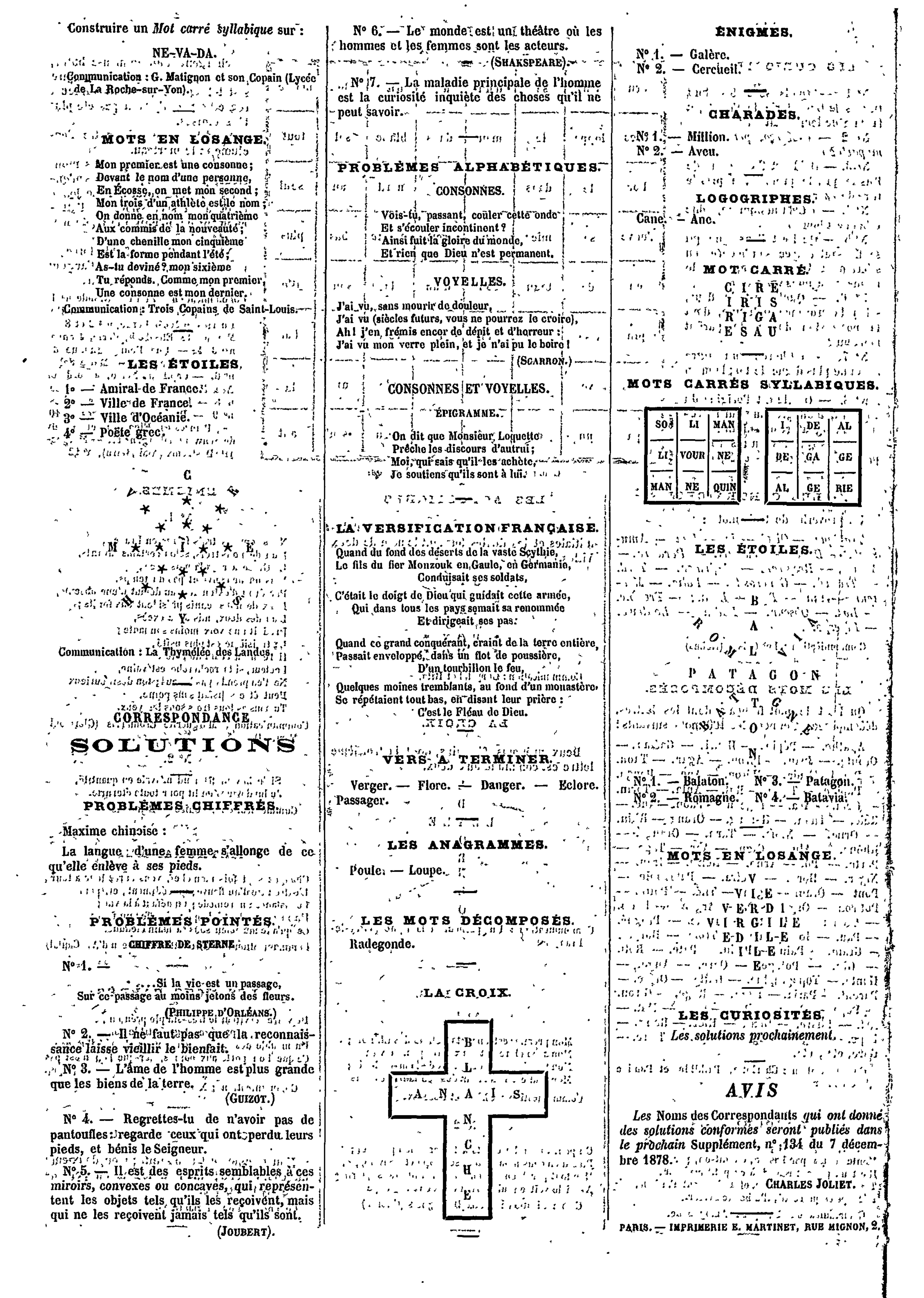
—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Mon premier est une sainte; mon deuxième un cours d'eau; mon troisième un personnage mythologique.

Communication : Eglantines.

—



Construire un *Mot carré syllabique* sur :

NE-VA-DA.

Communication : G. Matignon et son Copain (Lycée de La Roche-sur-Yon).

MOTS EN LOSANGE.

Mon premier est une consonne;
Devant le nom d'une personne,
En Écosse, on met mon second ;
Mon trois d'un athlète est le nom ;
On donne en nom mon quatrième
Aux commis de la nouveauté ;
D'une chenille mon cinquième
Est la forme pendant l'été ;
As-tu deviné mon sixième
Tu réponds. Comme mon premier,
Une consonne est mon dernier.

Communication : Trois Copains de Saint-Louis.

LES ÉTOILES.

1° — Amiral de France.
2° — Ville de France.
3° — Ville d'Océanie.
4° — Poëte grec.

C
M * * I * * E
H S
Y

Communication : La Thymélée des Landes.

CORRESPONDANCE.

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Maxime chinoise :

La langue d'une femme s'allonge de ce qu'elle enlève à ses pieds.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — ... Si la vie est un passage,
Sur ce passage au moins jetons des fleurs.
(PHILIPPE D'ORLÉANS.)

N° 2. — Il ne faut pas que la reconnaissance laisse vieillir le bienfait.

N° 3. — L'âme de l'homme est plus grande que les biens de la terre. (GUIZOT.)

N° 4. — Regrettes-tu de n'avoir pas de pantoufles : regarde ceux qui ont perdu leurs pieds, et bénis le Seigneur.

N° 5. — Il est des esprits semblables à ces miroirs, convexes ou concaves, qui représentent les objets tels qu'ils les reçoivent, mais qui ne les reçoivent jamais tels qu'ils sont. (JOUBERT).

N° 6. — Le monde est un théâtre où les hommes et les femmes sont les acteurs. (SHAKSPEARE).

N° 7. — La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Vois-tu, passant, couler cette onde
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

VOYELLES.

J'ai vu, sans mourir de douleur,
J'ai vu (siècles futurs, vous ne pourrez le croire),
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur :
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire !
(SCARRON.)

CONSONNES ET VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

On dit que Monsieur Loquette
Prêche les discours d'autrui ;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Quand du fond des déserts de la vaste Scythie,
Le fils du fier Monzouk en Gaule, en Germanie,
Conduisait ses soldats,
C'était le doigt de Dieu qui guidait cette armée,
Qui dans tous les pays semait sa renommée
Et dirigeait ses pas.

Quand ce grand conquérant, craint de la terre entière,
Passait enveloppé dans un flot de poussière,
D'un tourbillon le feu,
Quelques moines tremblants, au fond d'un monastère,
Se répétaient tout bas, en disant leur prière :
C'est le Fléau de Dieu.

VERS A TERMINER.

Verger. — Flore. — Danger. — Eclore. Passager.

LES ANAGRAMMES.

Poule. — Loupe.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Radegonde.

LA CROIX.

B
L
A N A I S
N
C
H
E

ÉNIGMES.

N° 1. — Galère.
N° 2. — Cercueil.

CHARADES.

N° 1. — Million.
N° 2. — Aveu.

LOGOGRIPHES.

Cane. — Ane.

MOT CARRÉ.

C I R E
I R I S
R I G A
E S A U

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

SO	LI	MAN
LI	VOUR	NE
MAN	NE	QUIN

I	DE	AL
DE	GA	GE
AL	GE	RIE

LES ÉTOILES.

B
R A A
O L V
M I
P A T A G O N
T A G
B O N
N

N° 1. — Balaton. N° 3. — Patagon.
N° 2. — Romagne. N° 4. — Batavia.

MOTS EN LOSANGE.

V
V I E
V E R D I
V I R G I L E
E D I L E
I L E
E

LES CURIOSITÉS.

Les solutions prochainement.

AVIS

Les Noms des Correspondants *qui ont donné des solutions conformes seront publiés dans le prochain* Supplément, n° 134 du 7 décembre 1878.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.